

MERCVRE DE FRANCE

TOME TRENTE-QUATRIÈME

Avril-Juin 1900

Avril-Juin. — Tome XXXIV

MERCVRE

DE

FRANCE

Fondé en 1672

(Série Moderne)



PARIS

SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

—

MCM

Reprinted with the permission of
Mercure de France

Kraus Reprint Ltd.
Nendeln/Liechtenstein
1967

Printed in Scotland



Et l'on dirait que les hauts arbres vous saluent.

A.-F. H.



LA RUE AMOUREUSE

—

PREMIÈRE PARTIE

I

LE JOUR ET LA NUIT

La rue Amoureuse est une exquise petite rue de la ville d'Avillard-Avillon.

D'une étroitesse de couloir, toute en coins, en recoins, en circuits, en détours, elle est bordée des deux côtés par de hautes murailles, et vers le milieu y apparaît la silhouette délicieuse de l'église cathédrale Saint-Eloi des Glycines, avec ses fléchettes, ses pinacles, ses gargouilles, ses contreforts soutenus d'arcatures ajourées qui donnent à la pierre l'aspect d'une vraie dentelle, ses clochetons carillonnants.

A l'une des extrémités se trouve une source dont le filet d'eau pure coule de la muraille même dans une vasque flanquée d'une tête de satyre en cul-de lampe, et à l'autre, une vieille porte ogivale agrémentée d'expressions parfois légères, au crayon

ou à la craie, qui font concevoir une idée particulière de ses habitants. Cette porte donne sur le parc d'un château Louis XIII, assez mystérieux, dont on aperçoit, en se haussant sur la pointe des pieds, les donjons ardoisés.

Le jour, il n'y vient pas un chat. A peine quelques écoliers maraudeurs y baguenaudent-ils le jeudi loin de leurs maîtres; et parfois, vers les quatre heures, l'original, arrivé depuis trois ans dans la ville, y passe, les deux mains au fond de ses poches, avec son rêve, sans dire mot.

Le reste du jour, rien. L'ombre des hautes murailles, côté midi, s'y profile sur les hautes murailles côté nord, et les hirondelles du clocher de Saint-Éloi y frôlent, lorsque le temps est à l'orage, la terre, glissant en une seule traite d'un bout de la rue à l'autre, de leur vol harmonieux et long.

La nuit il n'en est pas de même.

Sitôt le jour tombé ou mi-tombé, les habitants s'y dirigent en catimini, sans avoir l'air, fredonnant d'un ton détaché de légers refrains égrillards. Ils y passent et repassent, jusque vers dix, onze heures, minuit même, par la lune haute ou sous les nuages doux. Ils s'y faufilent prestement, avec de petits rires discrets, gloussants, s'y rencoignant dans les coins les plus reculés, s'y acoquinant dans les manières de taudis les plus sombres, y parlant d'hétaïres et d'Agnès Sorel qui fut de la contrée, et y racontant des histoires ignorées.

Puis ils s'y promènent de bout en bout, en théories enlacées, en guirlandes de couples rieurs... bouches cousues, yeux péroreurs... sourires ironiques, cœurs déchirés... et alors une sorte d'entente très suave et très exaspérée naît, où l'on communie avec ferveur en une bonne et touchante

fraternité, telle qu'il s'en produisit jadis aux premiers temps de l'ère chrétienne, quand les adeptes, réfugiés dans les catacombes, unissaient, par crainte du martyre proche, leurs êtres bandés pour la résistance, afin de se donner la force de proclamer leur Dieu.

Depuis des temps immémoriaux, les Avillard-Avillonnais avaient coutume d'aller s'enlacer ainsi à la nuit close, au plein air de la rue Amoureuse, qu'ils préféraient à certaines maisons trop fermées pour les poumons, où se satisfont encore quelques fantaisies surannées, et aucun désagrément n'en était résulté pour les successives générations qui venaient s'y distraire, lorsque des haines vivaces, avec la politique envahissante, qui contamine jusqu'aux chefs-lieux d'arrondissement, changèrent tout.

Les gens du parti *radical-athée* commencèrent à s'y apercevoir que ceux du parti *clérical-jésuite* s'y conduisaient vraiment de façon indigne, et ceux du *clérical-jésuite* que ceux du *radical-athée* ne leur cédaient en rien sous ce rapport.

La rue Amoureuse vit chaque soir son calme troublé de grands coups d'yeux de réprobation cinglants, qui en ternirent les attraits. Et les lendemains, sur la place de la Mairie, à la terrasse du « Café de France et de la Sarcelle réunis », où toutes les illustrations du crû se donnent rendez-vous, les gens de chaque parti ne craignirent plus de narrer en public les actes auxquels ceux de l'autre venaient précisément de se livrer.

Il se forma des sous-partis, des divisions de ces sous-partis, des subdivisions de ces divisions, où l'on se diffama de personne à personne, de table à table, perdant cette retenue et cette pudeur de dis-

cours qui faisaient le mérite d'Avillard-Avillon, et lui donnaient sa situation privilégiée parmi tant de communes dégradées.

Je n'ose dire toutes les histoires licencieuses qui coururent. Qui ne se rappelle le scandale lamentable de ce substitut du procureur de la République, affublé par ses ennemis d'un pseudonyme que la bienséance me défendant de répéter, je me contenterai d'appeler, puisque chacun est bien forcé, hélas! de s'en souvenir : « Memorandum! » Et celui de ce trésorier de compagnie anonyme d'assurances contre la grêle, que je désignerai, car son pseudonyme à lui est à tel point lamentable qu'il vaut mieux l'oublier : « Obliviscendum » !

Les nouveaux organes de la presse, créés l'année précédente s'emparèrent de ces histoires déplorables, le radical *Avenir d'Avillard-Avillon*, et le clérical *Fanal des Seigles* s'accablant de révélations et de violences, et, l'imagination naturelle aux journalistes aidant, firent passer, un à un, chacun de ses habitants pour des adonnés aux pratiques les plus monstrueuses et les plus noires. Ce furent des attaques perfides, envenimées, incessantes.

La douce rue Amoureuse se désemplit presque, durant cette époque de polémiques, de ses clients.

On ne sortit qu'au plus fort de l'après-midi, pour promener son décorum sur la place de la Mairie, et l'asseoir à la terrasse du Café de France. On ne parla plus que de la régénération des mœurs, de cet illustre et vieux Romain, par exemple, qui, insensible aux plaisirs du citadin, venait, après la gloire du triomphe, savourer ses propres radis sur le banc de pierre de sa chaumière, et l'on porta sous les bras les ouvrages immortels de quelques vieux sénateurs, dont j'ai perdu les noms, mais qui sont

néanmoins de si utiles adjuvants pour la vertu. On abandonna le veston pour la redingote, la petite casquette d'amiral russe, c'était la mode cette année-là, pour le haute-forme des aïeux; et l'on changea le galbe de certaines pipes, représentant trop des amants enlacés, ou le corps trop dévêtu de la reine Pomaré, toutes choses qui, ainsi que chacun le sait, poussent au libertinage.

Les stipendiés des deux feuilles rivales, les journalistes, funestes présents du Progrès, furent, durant cette cruelle période, les rois de la ville.

Eux seuls osèrent encore aller rue Amoureuse, mais évidemment en tout bien tout honneur, car qui a jamais insinué qu'un journaliste puisse agir autrement qu'en tout honneur et en tout bien ?

Grâce à Dieu, ce sont de purs esprits, de nobles conducteurs que, de même que la femme de César, le soupçon ne doit jamais effleurer.

Ils y allèrent sans nul doute chercher l'inspiration pour y composer ces satires vengeresses, que le souvenir des actes répréhensibles qui s'y étaient produits faisait, dans un élan d'enthousiasme, descendre jusqu'aux plumes de leurs doigts !

Le lendemain, ces Tacite, ces Juvénal, ces Agrippa d'Aubigné les inséraient dans leurs colonnes, y ajoutant les initiales authentiques et la description de ceux qui, niant leur puissance, avaient refusé d'entrer en composition avec eux.

Leur pouvoir discrétionnaire s'accrut encore, et ils régnèrent de longues années sur la cité.

Ils ne furent vaincus en définitive que par une sorte de vieux bon sens naturel aux Avillard-Avillonnais, qui arrivèrent à juger que l'agrément de voir quotidiennement ses adversaires traités de « vampires », de « satyres », ou même « d'immondes

personnages », ne compensait pas, en somme, l'un peu fâcheuse mais si réelle satisfaction qu'ils éprouvaient jadis, sans se l'avouer, à être eux-mêmes les « vampires », les « satyres », et jusqu'aux « immondes personnages » en question.

Ces citoyens cyniques, mais judicieux, décidèrent donc, contrairement à ceux de toutes les autres villes de la terre, ravagées par la lutte des classes entre elles, de ne plus renoncer à leur existence pour l'unique agrément d'empêcher celle des autres. Ils se désabonnèrent de leurs quotidiens qui périrent faute de lecteurs, abandonnèrent en cours de publication les feuilletons qui, pour tant d'entre eux, avaient remplacé les satisfactions naturelles, et se promirent de retourner vibrer rue Amoureuse, ainsi que si voluptueusement, doucement, ils y allaient vibrer autrefois.

Hélas! — Les habitudes se gagnent vite et se perdent avec lenteur! — Les pinacles de Saint-Eloi des Glycines, ses fléchettes et ses gargouilles restèrent longtemps veufs de leurs amants!

Avec les leçons morales des journalistes, le désir de respect humain dont jadis se souciaient si peu les citoyens s'était singulièrement accrû ; et quelque disposés fussent-ils à retourner à leurs anciennes et si chères affections, une impossibilité de plus en plus flagrante naissait de l'exercice même de ces affections, et des récits que des langues toujours trop longues en pouvaient faire. Leur crainte des médisances, des calomnies, demeurait à l'état aigu. Du matin au soir et réciproquement ils se trouvaient sur le qui-vive, au lieu de séparer sagement leur quant-à-soi en deux, selon le vœu de la nature elle-même, ainsi que jadis, un quant-à-soi de jour et un quant-à-soi du milieu de la nuit.

Ils ne revinrent donc que progressivement à cette innocence quasi-paradisiaque, qui leur permettait, au temps de leur âge d'or, de profiter du crépuscule venant pour tout se permettre et ne plus se gêner.

Leurs graves conversations ne se réagrémentèrent que lentement de ces légers piments ou parenthèses dans le tuyau de l'oreille, gais sous-entendus, mots évocateurs de griseries oubliées qui recolorent les teints débilités par trop, si j'ose le dire, de continence.

Peu à peu, pourtant, la ville retrouva une partie de sa joie, se para de nouvelles couleurs.

Les affiches qui montrent l'éternel féminin sous toutes ses formes, telles les violettes perçant sous la neige, recommencèrent à fleurir sous les balcons.

Les petites femmes, crème de savon, lampes incandescentes, pétroles épurés, et les autres, meilleurs pneumatiques, s'étalèrent derechef, montrant insidieusement des dessous.

A l'heure où le soir tombe, quelques camelots s'approchèrent des gros messieurs, leur offrant des livres édités en Belgique, et des cartes qui les alléchaient.

Enfin eut lieu au Café de France et de la Sarcelle, dans la salle des quatre billards, une réunion plénière où, toutes haines et discordes abolies, on discuta de la meilleure morale et de la meilleure hygiène des cités.

On stigmatisa « ces farceurs de journalistes » qui réclament la liberté de la presse dans le but unique d'assurer celle de leur vie.

L'on prononça de superbes discours sur la rénovation sociale d'une ville gouvernée par elle-même, à l'abri des luttes qui l'affaiblissaient.

Et à la suite de concessions mutuelles, l'on décida d'établir définitivement l'heure de la clôture de la journée pour chaque parti, les cléricaux-jésuites, qui se couchent tôt opinant pour dix heures, les radicaux, qui font la manille après dîner, pour minuit.

Ce qui signifiait, pour ceux qui savent lire entre les lignes, que les adhérents des deux factions se partageraient le plein-air de la rue Amoureuse, les uns de huit heures à dix heures, les autres de dix heures à minuit, sans que plus même une apparence de nuage remît leur accord en question.

C'est ainsi que, dans cette petite ville d'intelligence, deux clans adverses, au lieu de se dévorer, selon la coutume constante de tous leurs frères des autres villes du monde, trouvèrent le moyen de continuer à se livrer à leurs légers délassements, d'ailleurs si naturels et si hygiéniques, et à demeurer cependant deux clans respectés.

II

LES FRÈRES DE SAINT-ÉLOI

Ils le firent avec un esprit inventif charmant.

Le parti conservateur-jésuite, qui détient depuis des siècles à Avillard-Avillon, et je n'ai pas l'intention de l'en blâmer, le record ou, en vieux français, la palme du bon exemple, trouva plusieurs moyens ingénieux pour que ses membres ne soupçonnassent pas (ce qui, à certaines heures, les eût contristés) qu'ils recommençaient à flirter rue Amoureuse, et ne pussent pas rougir le jour, lorsqu'ils se rendraient, pour faire les messieurs considérables, sur la place de la Mairie, de leurs déjà oubliées fredaines de la nuit.

Depuis Escobar, en passant par Sanchez, Gomez,

et tous les bons pères de « l'opinion probable » et des « circonstances favorables », ce vieux parti est d'une fertilité intarissable sur le choix des moyens. Il s'imagina de donner à chacun des frères de Saint-Eloi qui le composaient un certain nombre de titres édifiants qui pussent, lorsque de mauvais rappels de leurs fantaisies nocturnes renaîtraient, les faire souvenir qu'ils étaient d'abord des serviteurs fidèles et dévoués de la vraie doctrine, dans toute sa hauteur et dans toute sa beauté.

Ils fondèrent dans ce but plusieurs bureaux de vertus diverses, avec présidents, trésoriers, secrétaires, — il y eut même des assesseurs, — qui leur permirent de vêtir d'un titre respecté leurs consciences, de même qu'on vêt d'un habit sa nudité.

Il y eut le bureau de la moralité, le bureau de la chasteté en promenade, le bureau de la croisade réparatrice pour les pécheurs abusants, celui des promesses de messes pour les petites filles frivoles, et des participations de communions pour les petits garçons trop légers.

Cette façon de se décorer d'un titre édifiant, de s'introniser membre d'un bureau quelconque, ajoutait comme des assises et une plate-forme aux âmes toujours chancelantes, leur permettant de se réfugier dans leurs titres et leurs bureaux, dès que le fâcheux rappel de leurs amusements nocturnes réapparaissait.

Mais peut-être n'était-ce pas encore suffisant pour éviter ces rappels désagréables, car la vérité de la vie est de tout faire et de ne jamais rien se rappeler! Ou de si peu se rappeler qu'on en arrive à croire qu'on n'a rien fait! Heureux ceux qui n'ont pas de mémoire! a dû vouloir dire l'Ecriture lorsqu'elle a parlé des pauvres d'esprit; et tout le sens et toute la

logique de l'existence sont dans l'abolition de cette mémoire superflue !

Par un miracle vraiment inouï, Dieu, dans son infinie miséricorde, suscita de nouvelles inventions à ses fidèles. D'anciens marguilliers, des notables de bancs-d'œuvre, émirent des propositions qui devaient ajouter encore aux titres dont les membres étaient revêtus, et les rendre moins susceptibles d'être jugés en quoi que ce fût responsables des anodins plaisirs, sitôt oubliés qu'inaugurés, auxquels ils se livraient.

Il y eut le procédé *Louis XI*, qui consiste à s'élever l'âme par la prière, et à se repentir de ses péchés au moment même où l'on est en train de les commettre, ce qui est d'abord d'un agrément,... d'un chatouillement, si j'ose le dire, délicieux,... et qui a cet excellent effet,... il faut en remercier le Seigneur!... de faire presque instantanément oublier qu'on les a commis.

Il y eut le procédé de l'*intention*. Nous n'avons pas l'intention de mal agir. Nous n'aurons donc, à quelque passe-temps que nous nous livrions, jamais mal agi. Et cette intention chargeant seule la conscience des pauvres pécheurs que nous sommes, nous pourrons continuer à pécher tout à notre aise, sans en avoir de nulle façon la conscience chargée.

Il y eut le procédé de l'*excellente opinion* que chacun garde de soi. Au point de vue philosophique, il faut bien avouer que tout le monde a raison, à quelque méfait qu'on se livre, et qu'il n'y a pas de voleur ou de criminel, qui ne trouve d'excellents motifs pour démontrer clair comme le jour qu'il ne pouvait se conduire autrement.

Il serait en conséquence absurde de penser que, pour leur peccadilles sans portée, de vrais chrétiens

assidus et pratiquants n'aient pas une foule d'excuses estampillées par la Divinité pour y succomber.

Mais l'authentique trouvaille, que l'on doit surtout à l'abbé de l'ordre de Prémesnil, dom Robert Carpin, ce théologien éminent, et qui est moins une trouvaille que le rappel pur et simple de la vieille distinction scolastique entre l'âme et le corps, distinction de laquelle, si les gens se montraient le moins du monde judicieux, ils pourraient tirer dans la pratique tant d'utilité, fut le procédé de la *division*.

Dom Robert Carpin suscita à ses auditeurs des frères de Saint-Eloi cet admirable procédé qui comprend deux parties :

1° *Partie de la division contre le corps.*

Le corps se livre à ses naturels et susdits légers débordements, et l'âme lui dit :

— Tu n'es que poussière, mon corps, qui retourneras à la poussière...

— Tu n'es que matière que l'esprit a toujours méprisée...

— Tu n'es qu'un tas de petits cochons que mon ange d'âme est bien ennuyée de mener paître. Mais comme cet ange d'âme est une personne intelligente, elle se contentera de dire :

Mangez, petits cochons !

Profitez, petits porcs de mon corps !

Repaissez-vous de toutes ces truffes noires, contre lesquelles vous avez tant plaisir à frotter vos groins !

Moi, durant ce temps-là, je ne veux même pas vous regarder faire, et j'irai par anticipation m'installer un tantinet dans les cieux !

2° *Partie de la division en faveur de l'esprit.*

Le corps est vautré dans la fange des joies de ce

monde, mais déjà l'esprit n'en a plus cure, et a cessé de s'en occuper. Il se contente de dire :

— Astres des nuits, priez pour moi!

— Lumière de gloire, ayez pitié de moi!

— Tour inaccessible...

— Soleil de pureté..

— Vierge des vierges..

— Sirène suraiguë des bateaux en détresse, pardonnez-moi!

— O vous, grands saints du Paradis, qui ne commettiez que sept péchés par jour,... comme les réprouvés de l'Enfer sans doute sept bonnes actions,... mais qui, dans votre béatitude sempiternelle, les avez sûrement oubliés,... laissez-moi les oublier à mon tour!

Et si, malgré ces si efficaces litanies, quelques ressouvenirs (vraiment mal appris) des fautes commises persistaient à ressurgir, l'on priera le vénérable saint Antoine de Padoue, cet icône respecté, de ne pas user d'un pouvoir analogue à celui qu'il possède sur les porte-monnaie égarés, pour nous les faire retrouver!

III

LE CLUB DES SOMNAMBULES

Dans le second parti, parti radical-athée, comme l'on déteste l'esprit jésuite, tortueux et louche,... qu'on ignore ce que c'est que la duplicité,... qu'on est dans toutes les affaires d'un rond et même d'un carré qui ne permettent nulle dissimulation,... qu'on ne cesse de faire *croâ*, *croâ*, lorsqu'on rencontre des curés sur sa route afin de témoigner de son horreur de l'hypocrisie,... qu'on ne parle qu'à coups de poing de vérité, de loyauté, allant jusqu'à la congestion apoplectique pour témoigner de la

violence et de la franchise indiscutables de son sang, on se décida à agir autrement.

On ne se laissa pas aller à écouter, comme chez les premiers, les avis d'une religion antinaturelle et bâtarde, à laquelle ne croient plus que quelques vieux marins à boucles d'oreilles, et ces miraculées de Lourdes qui vous offrent en chemin de fer des médailles en échange de grappes de raisin. On rejeta la foi du charbonnier, vraiment indigne d'adeptes du Progrès moderne, qui connurent la photographie, l'électricité, les moteurs au pétrole, et l'on résolut d'en référer à la Science, cette compagne féconde, seule productrice de merveilles et de prodiges aujourd'hui.

Arriverait-elle à donner des apparences plus vertueuses encore le jour sur la place de la Mairie aux membres du parti radical-athée qu'à leurs concitoyens du parti adverse?... Parviendrait-elle à les rendre tellement en façades, en redingotes, et inconscients de leurs petits délassements, délassements si hygiéniques! qu'eux non plus ne se les rappelleraient pas?

Oui! Elle y arriverait... Elle le devait puisqu'elle était la Science, et un procédé définitif ne serait sans doute guère long à trouver.

Comme dans ce parti, composé de gens austères, intègres, de vieux républicains éprouvés, l'on ne voulait à aucun prix se commettre avec ces personnages trop légers, qui, par leurs allures, peuvent donner prise aux commentaires, on commença par organiser un Cercle fermé de la Libre-Pensée (salle d'armes et tapis vert), d'où l'on expulsa ceux qui ne semblaient pas suffisamment avoir le respect de soi. Il y eut un comité introducteur composé de dix membres pour recevoir les nouveaux adhérents que

présentaient des parrains. On s'enquit de leur force de caractère, de leur aptitude à ne pas prononcer de paroles inconsidérées sur certains actes que la moindre éducation nous fait un devoir de ne jamais dire. On les soumit à la fameuse épreuve du silence renouvelée de celles que font subir les loges maçonniques aux initiés, leur dévoilant certaines particularités de conformation de la femme du ministre des postes et télégraphes, afin de voir s'ils sauraient garder pour eux des secrets où l'honneur d'une femme et d'un ministre se trouvent engagés. S'ils ne les gardaient pas (et cela ne pouvait, en fin de compte, nuire au ministre qui malgré les on-dit n'était pas marié), le Comité, par une unanimité de boules noires, implacablement les refusa.

En même temps le Cercle fit paraître un manifeste :

« Chers concitoyens, y déclara-t-il... Depuis que le flambeau de la liberté luit sur notre pays, un pas immense dans la voie de toutes les vertus civiques et familiales a été effectué. Notre but, en syndiquant nos efforts par ce Cercle d'action et de propagande, est de pousser encore plus activement à la régénération sociale et morale entreprise par nos pères. Il faut désormais que tous les yeux puissent plonger dans la maison de verre de l'honnête homme. Nous voulons que, lorsque le peuple des travailleurs et des humbles si intéressants élèvera ses regards jusqu'à nous, il comprenne que la correction, l'honorabilité, la dignité de la vie ne sont pas seulement de vains mots. C'est ainsi que, par une franchise sans cesse grandissante, par la libre pratique des vertus républicaines, si différentes des habitudes souterraines de nos adversaires, nous espérons faire refleurir ces mœurs ancestrales et belles, qui doi-

vent demeurer l'honneur de notre race et la sauvegarde de notre cité?

Puis, à peine ce manifeste affiché sur les murs de la ville et dans les salles du Cercle, on chercha un procédé pour se rendre, comme jadis, rue Amoureuse, et ne plus se rappeler du tout le lendemain qu'on s'y était rendu.

C'est ici qu'éclata toute la supériorité de l'enseignement laïque et des inventions modernes sur la vieille méthode des réactionnaires-jésuites, qui mettent, sous prétexte d'écoles libres, leurs fils entre les mains des congrégations. Ce procédé, que les radicaux-athées trouvèrent pour sortir d'embarras, fut tellement complet, original et infaillible surtout, qu'il suffit à lui seul à immortaliser leur génie.

Dû au pharmacien Chahutance (de 1re classe), ce digne successeur de Lavoisier, de Scheele et de Humphry Davy, inventeur, d'ailleurs célèbre, des inhalateurs qui portent son nom, de rouleaux à boules pour massages abdominaux et de bandages, il se compose de ceci :

Un fonctionnaire-magnétique, ancien sergent de ville (car il jouira sûrement, vis-à-vis des foules, d'un grand fluide), devra se tenir chaque soir de dix heures à minuit (heure où le parti s'amuse), à l'entrée ouest de la rue Amoureuse, afin d'y opérer certains tours de bras, passes et projections variées, destinés à plonger dans un sommeil spécial les membres du parti qui s'y rendront.

Il devra demander, au bout de quelque temps de ce manège, à chacun d'eux :

— Êtes-vous endormi?

Chacun devra répondre :

— Je le suis!

S'il ne le répond pas, prenant par là même une

sorte d'engagement, — qu'il le soit d'ailleurs ou ne le soit pas, — de ne plus se douter de ce qu'il va se mettre à faire quelques instants après, c'est à recommencer.

Mais si, au contraire, il le répond, il pourra s'avancer dans la rue parmi ses confrères, et se livrer à ses petits délassements.

Deux heures après, le même fonctionnaire-magnétique, toujours ancien sergent de ville (car il jouira vis-à-vis des foules d'un fluide vraiment prépondérant), devra se tenir à la sortie est de la rue Amoureuse, et opérer de nouveaux tours de bras, passes et projections variées, sur chacun des membres du parti qui se retirera, de façon à en exprimer tout le fluide qu'il y avait précédemment emmagasiné.

Pour plus de sûreté, il lui demandera :

— Êtes-vous réveillé?

L'autre devra répondre :

— Je le suis !

S'il ne le répond pas, prenant par là même une sorte d'engagement de ne plus se souvenir de ce qu'il est venu faire quelques instants avant, c'est à recommencer.

Mais si au contraire il le répond, il pourra retourner chez lui, dormir du sommeil du républicain qui a rempli ses devoirs électoraux, et qui paye régulièrement son terme.

D'ailleurs par ce temps de dépopulation progressive, de statistiques débilitantes, les exercices auxquels il vient se livrer rue Amoureuse sauraient-ils être attentatoires à une idée de morale quelconque, la seule morale nationale étant de relever par n'importe quel moyen la natalité.

Grâce donc à ce procédé dû à l'ingéniosité d'un

simple pharmacien, tous les membres du parti radical-athée purent faire concurrence au point de vue de la respectabilité à leurs anciens adversaires, et, en dépit de leurs distractions nocturnes, — d'ailleurs si hygiéniques! — ne rien se rappeler de leurs actes et garder une considération, une façade et une redingote, qui leur permissent d'aller parader le lendemain, vers l'heure de l'apéritif, sur la place de la Mairie.

Chahutance (fournisseur attrité de la couronne d'Angleterre) le nomma simplement « Procédé de magnétisme pratique », et, grâce à lui, tous les membres du parti radical-athée, unis en un Club des Somnambules de bonne volonté, purent se livrer sans contrainte aux joies les plus suaves et les plus douces de l'existence, tout en gagnant cent pour cent dans l'estime publique, estime dont nos contemporains, ultra-chatouilleux sur le chapitre délicat des cas de conscience, ne peuvent désormais plus se passer.

IV

OU LES FRÈRES DE SAINT-ÉLOI MONTRENT QU'ILS NE SONT POURTANT PAS ENNEMIS DU PROGRÈS

Le parti clérical-jésuite, un peu atterré d'abord de la solution aussi simple que pratique imaginée par le radical-athée afin de sortir d'embarras, mais jugeant qu'il fallait coûte que coûte se tenir à sa hauteur, décida aussitôt avec son ordinaire vélocité d'inspiration que, bien que la Foi soit réputée par les gens acceptant les opinions sans contrôle l'ennemie de la Science, ce n'est après tout que façon de dire, et qu'elles peuvent s'accorder toutes deux pour créer la vie qu'on a rêvée.

Dom Robert Carpin, se rappelant qu'il était l'élève chéri du père Dubidon-Dubidard, feu le prédicateur dont les initiatives hardies ne se comptaient plus, — il avait durant ses sermons où l'on mangeait force charcuteries et où on l'applaudissait comme un ténor, prouvé que les quelques milliers d'années concédées par la Bible à l'humanité peuvent parfaitement se concilier avec les milliards de siècles que la géologie et la paléontologie lui assignent, et qu'il suffit pour cela de prendre le mot année dans son acception étendue, dans son sens séculaire, — Dom Robert Carpin résolut de démontrer, après son maître, comme il est loisible de se servir de cette même science pour fournir aux chrétiens pratiquants des méthodes à la fois nouvelles et morales, les autorisant à se livrer à toutes sortes de distractions.

D'ailleurs, ainsi que l'a déclaré l'illustre Dubidard, l'accord de la Science et de la Foi n'éclate-t-il pas dans une foule d'autres cas avec une évidence lumineuse?... Quelle raison par exemple de ne pas démontrer que cette vérité, *l'homme descend du singe*, n'est pas antipathique à l'explication de la Création d'après l'Ancien Testament? Ne suffit-il pas, pour y parvenir, de mettre un gorille ou un chimpanzé à la place du serpent du Paradis? Tout s'explique. L'humanité avec Adam, dernier chaînon de la race simio-humaine, monte vers la lumière, tandis qu'Eve, reprise par l'atavisme des générations, retourne vers l'animalité pendant le sommeil de son mari! Elle flirte avec le singe ancestral! D'où deux races bien distinctes, celle d'Abel descendant d'Adam, tandis que celle de Caïn provient en ligne directe du chimpanzé!

Est-il même nécessaire de recourir à cette démons-

tration pour venir à bout de difficultés que les personnes sans ressources d'imagination trouvent insurmontables ?... Quelques vocables un peu modernes n'y suffisent-ils pas! Ne peut-on les utiliser au lieu d'antiques façons de s'exprimer qui ont fait leur temps? Ainsi, lorsque l'Ecriture déclare que Dieu créa les poissons et les animaux le cinquième jour, pourquoi ne pas écrire en langage plus approprié aux desideratas contemporains qu'il *fit évoluer* les poissons et les animaux ce jour-là ?

On voit alors le sens nouveau et vraiment logique qu'offre cette traduction conforme au génie de l'époque, et combien, en somme, le Seigneur est davantage avec Littré, Darwin et les transformistes qu'il n'en a l'air au premier instant!

La Bible tout entière n'aurait qu'à être ainsi émondée et amendée, pour ne plus prêter à la moindre objection.

Appliquant donc son esprit au sujet qui à l'heure actuelle intéressait à si juste titre les Frères de Saint-Eloi, Dom Robert Carpin résolut de découvrir un procédé encore plus stupéfiant que celui des Somnambules, et qui, par son côté nettement progressiste, pût faire naître la jalousie de ces derniers.

Ce procédé, destiné à rassurer de plus en plus les religieux adhérents de l'éminente société sur les conséquences de leurs actes nocturnes, leur prouver qu'ils devaient les oublier sitôt commis, et même n'y voir qu'une nouvelle occasion de glorifier leur Créateur tandis qu'ils les commettraient, fut tiré des rayons Rœntgen, cette superbe découverte que les chimistes et les physiciens, qui en ont fait leur domaine, ne s'attendaient guère à voir tomber entre les mains de leurs adversaires du clergé.

On sait qu'en plaçant une valise entre certains

rayons ultra-violets dit cathodiques et un écran, les employés de l'octroi des villes font apparaître une bouteille de rhum qui se dissimulait dans la valise.

Dom Robert Carpin inventa un appareil de même sorte, transportable rue Amoureuse, qui permit d'apercevoir sur un identique écran, à l'aide des mêmes rayons ultra-violets dits cathodiques, les squelettes de ceux ou celles qu'on chérit au moment précis où on les chérit (leurs peaux ayant disparu ainsi que de simples valises), de façon à produire sur leurs adorateurs une si profonde et si grave impression qu'intimement pénétrés de la fragilité, de la vanité des affections terrestres, ils reportent tout leur amour vers l'Être qui seul le mérite, Dieu !

Grâce à ce merveilleux système, plus définitif à lui seul que tous les sermons de Bossuet, de Bourdaloue et même de Mascaron sur la matière, et auquel n'avait certes pas pensé l'ingénieux électricien maniganceur de la cathode, grâce à ce système si profondément religieux et philosophique, la morale serait donc sauvée au moment où on la croirait le plus atteinte ; et si, malgré ce que l'on tentait pour éloigner de fâcheux rappels nocturnes, il en réapparaissait quand même un léger souvenir au réveil, ce ne pourrait être qu'un souvenir édifiant, une image de la pauvreté de notre nature, du petit poids de poussière que nous sommes tous tant que nous sommes, de l'inutilité vraiment chrétienne de donner plus d'importance qu'ils n'en comportent, à de bientôt mortes étreintes (cinquante ans pour les uns, dix pour les autres, huit mois, six semaines, une seule, un jour!) et à de prochainement défunts baisers !

V

OU LES SOMNAMBULES PROUVENT ÉGALEMENT QUE, MÊME EN N'Y CROYANT PAS, IL Y A ENCORE MOYEN DE TIRER PARTI DE LA RELIGION

Devant ce véritable coup d'audace de leurs adversaires, qui les plongea quelque temps dans le marasme, — est-ce que le Progrès auquel ils avaient atteint allait être réduit à servir d'étai à de vieilles croyances périmées? — les Somnambules du parti radical-athée arrivèrent à penser que, puisque les Frères de Saint-Éloi conciliaient avec tant de bonheur leur Foi avec la Science, il importait de leur répondre du tac au tac, et de concilier au plus tôt leur Science avec la Foi.

Cette Foi religieuse est en somme une simple histoire, c'est entendu, et le plus élémentaire bon sens, le moindre esprit d'analyse et de critique en viennent rapidement à bout. Mais en y réfléchissant, doit-on dès aujourd'hui la remiser dans l'armoire des vieux ulsters qui ont cessé de plaire?... Faut-il la démolir dans l'unique but de la démolir, et sans en tirer une encore possible utilité? — N'importe-t-il pas de suivre l'exemple de ces judicieux gardes-nationaux illustrés par MM. Monnier et Thiers, qui ne cessèrent de combattre la royauté tout en ayant l'air de la défendre? Et cette royauté étant, en l'espèce, le dogme, ne vaut-il pas mieux, tout en ne s'arrêtant pas de l'émietter, la maintenir légèrement jusqu'à ce qu'on lui donne une remplaçante !

Oui !... Ce culte fait hausser de pitié les épaules aux philosophes et aux logiciens !... Mais vis-à-vis des enfants par exemple, des fous, des criminels des vieilles dames, de toute une partie purement

instinctive de la population, n'offre-t-il pas comme une valeur de barrière, de frein ?... N'est-ce, durant quelque temps du moins, une excellente école de maintien ?

Des libres penseurs et des francs-maçons de marque le comprennent à tel point qu'ils n'hésitent pas à confier leurs rejetons aux Frères de la Doctrine Chrétienne, doctrine dont ils se soucient cependant ainsi que de leur dernière chemise, croyez-le bien !... Pourquoi?... Parce qu'ils se rendent compte qu'il est bon de persuader aux générations montantes de remplir certains devoirs envers une Divinité à laquelle celles qui sont arrivées ne croient plus, cela entretenant les premières dans une crainte et un respect salutaires vis-à-vis des secondes, et les empêchant de trop les gêner !

Il faut laisser les ecclésiatiques apprendre à celles-là ce qui n'a jamais existé, de façon à permettre à celles-ci de jouir en paix de ce qui existe !

Tandis que les unes seront occupées des pensées si intéressantes de futur, d'infini, d'au-delà, les autres ne seront pas le moins du monde troublées dans leur mise en valeur de biens plus tangibles. Et les curés, Pandores absurdes mais nécessaires, calmeront par d'excellentes paroles d'espérance (nourrissons-en toujours la jeunesse et satisfaisons-nous de réalités) les petits arrivistes trop pressés.

D'ailleurs n'y aurait-il pas comme de l'injustice à casser aux gages ces fonctionnaires si persuadés encore de leur utilité, malgré qu'ils ne soient guère indispensables à l'heure actuelle que près des condamnés à mort, afin d'atténuer ce qu'il y a d'un peu pénible, pour les assistants, dans l'exécution ? Ne servent-ils à réconforter en cette triste occurrence

les âmes de ceux qui ont consenti à réveillonner afin de voir les misérables auxquels on coupe la tête !

De cette conciliation de la Science avec la Foi, de la non-croyance avec l'utilisation des curés, il ne s'agissait que de savoir se servir intelligemment, au point de vue spécial qui les occupait.

Leurs adversaires ayant pris les rayons Rœntgen pour en faire sortir la religion, pourquoi ne prendraient-ils pas le mystère de la sainte Trinité par exemple, et n'appliqueraient-ils pas à eux-mêmes la division en trois que les chrétiens appliquent à Dieu... leur partie Père prenant l'apéritif au Café de France et de la Sarcelle..., celle Esprit jouant à la manille..., celle Fils se rendant rue Amoureuse..., pour en faire sortir la Science ?... Ou plutôt l'autre... de l'Incarnation..., aux bienfaits duquel ils devraient de laisser penser à leurs rejetons qu'ils ne confectionnaient jamais d'êtres de leur modèle, que par l'opération d'une colombe à collier ?

N'élèveraient-ils pas ainsi leurs rôles un peu terre à terre jusqu'à des hauteurs sereines, pénétrant ces futurs contingents d'une véritable estime et de la plus profonde vénération pour leurs moyens?

Jamais ces jeunes gens et ces jeunes filles, entretenus jusqu'à leur vingtième année dans une innocence heureuse, et continuant à prononcer tambour au lieu d'amour :

Plaisir de tambour ne dure qu'un moment,
Chagrin de tambour dure toute la vi-i-e !

ne songeraient que de si respectables ascendants pouvaient se livrer à ces particuliers accouplements où le bipède rappelle si fâcheusement le quadrupède, et qu'ils supposaient jusque-là dévolus presque aux

seuls carlins!... Jamais leur esprit droit et leur conscience sans malice n'arriveraient à s'imaginer qu'ils se rendaient chaque soir dans une rue assez décriée, afin d'y jouir de tout un côté de la vie qu'eux-mêmes ignoraient.

Ils n'auraient donc point l'idée d'aller les y déranger; et, s'occupant à refréner l'éveil naturel de sens incorrects et incongrus, demeureraient intimement persuadés de la droiture, de la noblesse et de l'infaillibilité de leurs parents.

VI

QUELQUES DÉTAILS

Les deux partis ne poussèrent d'ailleurs pas plus loin cette lutte aux meilleurs procédés pour s'autoriser à refréquenter rue Amoureuse, et, s'y étant autorisés, leur ancien trafic, redevenu licite, reprit

Bientôt tout marcha à souhait.

Par un exercice salutaire et bien compris des facultés que la nature a mises en nous, et que des gens à préjugés et sans intelligence avaient, à la suite d'un renoncement incompréhensible, atrophiées, sang et sens s'apaisèrent. Les appétits si contradictoires de satisfaction naturelle et de considération recommencèrent par une heureuse méthode à cadrer ensemble, à redevenir leur complément indispensable, réciproque, telle la douche après la suée.

Chaque soir, sitôt le serein tombé, les membres de la corporation des Frères de Saint-Eloi, vieux rentiers, anciens magistrats, officiers en retraite, auxquels l'illustre et vénérable Dom Carpin avait délivré des cartes de circulation préalables, vinrent,

sans avoir l'air de se presser, ainsi qu'à un repas où l'on a son rond de serviette, s'égayer aux jeux innocents que doivent pratiquer les adultes pour s'entretenir en santé et en fraîcheur, et s'y promener deux heures de montre, en attendant qu'ils cédassent le terrain (terrain préparé) aux membres du club des Somnambules, munis également, grâce à leur président Chahutance, d'autres cartes de circulation.

Ces Carpinistes, généralement d'habitudes molles, tempérées, agissaient avec la douceur et la contrition les plus notoires. Ils donnaient à leurs accompagnatrices — car, bien qu'ils n'y fussent pas forcés, la plupart se trouvaient accompagnés — quelques édifiantes tapettes, de celles que les bons grands-pères prodiguent à leurs petits enfants, et dont les directeurs ou directrices de collèges gratifient les joues des lauréats et lauréates qui ont remporté les prix d'excellence.

Leurs pudiques effleurements, leurs à peine perceptibles pressions, leurs si convenables étreintes sitôt éteintes qu'appuyées voguaient à travers l'espace. Vraiment des détailleurs de formes tranquilles, des pétrisseurs de matière de tout repos, des artistes idéalement épris, reformant, avec la joie dont les paumes de leurs mains étaient pleines, d'autres amantes plus pures et belles, dont ils se délectaient encore plus divinement.

Tels ces sculpteurs inspirés, qui édifient des statues imaginaires avec leurs pouces!

De secrets colloques mi-articulés, suivis de murmures bleus, de murmures de campagnes évangéliques, où paissent les troupeaux des bons pasteurs, où gloussent des poules comme heureuses d'avoir pondu, éclataient dans les coins d'om-

bre ; et l'on voyait se profiler les images attirantes de ces suaves matrones à mitaines noires qui errent le soir le long des presbytères, escortées de petites filles sages et de petits garçons studieux.

Ah! bons Frères de Saint-Éloi, doux amateurs de vertu, chers caresseurs de duvets que le péché n'a pas encore effleurés, que ne puis-je tous vous citer en ce mémoire trop rapide de vos mérites!... Que ne puis-je m'appesantir davantage sur toi, par exemple, fameux colonel, héros de Las-Marismas, qu'on surnomma « Noble Maréchal » à cause de ton grand air et de ta façon d'esquisser un moulinet glorieux avec ta badine, et dont la vieille loque humaine, trouée de balles, n'était plus, pour tout l'Univers de ton Créateur, qu'un éternel et fervent baiser!

Les Chahutanciens, de mœurs plus impétueuses, et qui ne pouvaient se raser sans se faire saigner, leur succédaient. C'étaient, si j'ose le dire, de fortes pressions, mais des pressions d'hommes austères, des bras considérés étreignant des tailles, des croupes auxquelles des mains loyales et républicaines servaient d'assiettes, des râles regorgeant de morale quoique exaspérés. Tels des troupeaux d'énormes buffles, de buffles dignes, se précipitent d'un fier galop, têtes en avant, naseaux fumeux, à travers les savanes du Nord de l'Amérique. Tels aussi les taureaux des arènes, taureaux ayant le respect de soi, bondissent noblement sur les capas que leur tendent les matadors, les emportant en étendards rouges au haut de leurs cornes victorieuses.

Les premiers moments de fougue passés, naissait un calme relatif, et alors les députés honoraires, les débris de semaines de Mai, et les institu-

teurs débutants, qui constituaient ce second parti, se reposaient.

Parmi de légers cris et des pleurs atténués (les Sabines de jadis devaient avoir de ces pleurs-là), quelques filles de fabrique étiraient, au clair de lune, des caracos et des robes chiffonnées, redonnant une allure à des chignons.

Mais la brûlante ardeur de ces citoyens était insatiable, et après avoir fait les Romains vainqueurs (on sait que depuis Danton et Robespierre les radicaux-athées commencent toujours par imiter les Romains), ils passaient aux particularités de l'histoire assyrienne, se mettant à quatre pattes, de façon à prouver que les mammifères eux-mêmes devenaient presque honorables lorsqu'ils leur servaient de modèles, et poussant ces terribles grognements qui rendirent illustres le roi Nabuchodonosor, et même le sénateur italien de la « Venise sauvée » d'Otway.

Joies redoutables,... t'en souviens-tu, Binocheau,... fort amateur de *petites Binoches nocturnes!*... (c'est de ce singulier nom dont l'on qualifia tes amoureuses), puissantes et savoureuses récréations, tandis qu'honni soit qui mal y pense, le buffle des pampas disparaissait pour faire place à l'hippopotame des eaux !

VII

LES FEMMES

Il importe qu'avant de clore cette exposition rapide, je signale que ces deux partis clérical-jésuite et radical-athée, si différents quoiqu'un peu pareils dans ce que j'appellerai le choix des moyens, se réunirent cependant sur un point commun, où tous

les gens qui se respectent ont coutume de placer leur honneur, celui de la femme.

Les femmes des deux clans adverses d'Avillard-Avillon, qu'elles se rendissent rue Amoureuse, ou ne s'y rendissent pas, ne furent en effet astreintes, par une gracieuse condescendance de ceux qui les tenaient sous leur impérieuse mais si voluptueuse domination, à aucun des procédés sus-mentionnés.

Il est incontestable, pensèrent, en effet, leurs maris, amants et locataires ordinaires, que cette plus belle moitié du genre humain, malgré toute l'estime et la dévotion que l'on ne cesse de manifester à son égard, possède une moralité un peu plus atténuée et rudimentaire que l'autre, ou du moins qu'elle la place autrement. Il ne faudrait en aucune façon connaître ce délicieux sexe, qu'on ne doit frapper d'un jasmin ni même d'une rose,... (d'ailleurs, hélas! — totalement inférieur!),... pour supposer qu'il puisse en rien se souvenir des petits délassements un peu fâcheux quoique hygiéniques auxquels il se livra... Le naturel oubli qui lui fait si bien voir la paille dans l'œil du prochain et jamais la poutre dans le sien, le manque exquis du rappel de ses propres actes pour uniquement celui de ceux d'autrui, l'atrophie touchante de conscience qui le distingue, quand leur sexe à eux en était affligé d'un tel bourrèlement, qu'il leur avait fallu diviser leur vie en deux afin d'y échapper, tout cela devait l'exempter des procédés trop pénibles qu'ils avaient choisis pour être respectés.

Les chères, chères créatures, se diraient sans doute, il semblait probable, quoi qu'elles fissent, qu'elles le seraient! C'étaient de tendres êtres d'instinct, de primesaut, qu'il paraissait inutile d'interrompre dans la libre-action, dans l'évolution insi-

dieuse et ravissante de leur mauvaise foi!... Ces charmants reflets étaient-ils plus gênants que les ombres produites par l'interposition de leurs corps entre le sol et les becs de gaz, au cours de leurs promenades nocturnes?... Fallait-il s'en inquiéter autrement?

Radicaux-athées ainsi que cléricaux-jésuites ne le pensèrent pas.

Ils convinrent de ne point les troubler dans une persuasion qui tend à se transformer pour elles en dogme absolu, avec cet atténuatif qu'elles aient cependant plutôt à exercer leurs médisances, de l'une à l'autre, entre elles, que sur eux. D'ailleurs, quand bien même elles ne se seraient point conformées à la prescription, cela resterait absolument non avenu et sans valeur, car chacun sait que « ce que petite femme dit, c'est le vent qui le dit », et que, comme le vent file avec une extrême prestesse, le vent en somme n'a rien dit!

Les péronnelles d'Avillard-Avillon continuèrent donc en toute sécurité à faire les péronnelles, jugeant, lorsqu'elles avaient une minute pour juger quelque chose, leurs maris bien godiches de se donner tant de peine afin de se créer des *alibis*, quand la vraie manière d'en trouver est de constater, simplement, le *ibi* d'autrui.

Si l'on vous demande par exemple : « Où étiez-vous, chère Madame, vers onze heures du soir? » la réponse à faire est celle-ci : « Et vous, cher Monsieur, vers dix heures et demie? »

Chaque dame de chaque parti, convaincue qu'elle était l'honorabilité, la dignité, la sainteté en personne et en permanence quoi qu'elle osât, ne songea donc à voir altérées ces heureuses qualités que lorsqu'il s'agit d'une de ses rivales, plus ou moins prise

en flagrant délit d'un acte auquel elle venait de se livrer précisément la minute d'avant.

Toutes, persuadées qu'elles restaient dans la note juste, s'appelèrent donc, avec un admirable oubli, femmes honnêtes, ménagères respectées, mères de famille sublimes, voisinant de porte à porte et de fenêtre à fenêtre pour tomber sur leurs congénères absentes, qu'elles traitaient d'horizontales de bas étage et de filles dégradées.

Aussitôt, d'ailleurs, que l'une d'elles quittait la parlotte des ménagères considérées, refermant sa porte ou sa fenêtre et rentrant dans son chez soi, les restantes se mettaient incontinent à en dire pis que pendre !

Puis, quand l'une de celles-ci partait, les autres n'attendaient pas qu'elle eût le dos tourné, pour hausser les épaules de pitié !

— Avez-vous vu cette mijaurée!... Elle en fait de belles avec ses airs de sainte nitouche!

Et quand il n'y en avait plus que deux, et que l'avant-dernière se retirait, la dernière grommelait avec colère et d'un ton indigné :

— Chausson !

Alors, rentrée chez elle, en son for intérieur, elle concluait qu'il n'y avait qu'elle d'irréprochable, décidément! Si elle allait parfois — oh! bien rarement — rejoindre ses intimes rue Amoureuse, n'était-ce pas dans l'unique but d'adoucir ce qu'ils appelaient leur martyre? de leur apporter un peu de l'idéalisme et de la poésie dont elle se sentait la dispensatrice? de se prêter, par esprit de dévouement, de renoncement, au soulagement de leurs crises et de leurs misères?

Du reste, toute la pureté et toute la chasteté du monde ne l'y accompagnaient-elles pas? Les fem-

mes, vraiment sûres d'elles-mêmes, vraiment dignes de leur renom, peuvent-elles faire preuve d'autre chose que de ces belles vertus dans leurs relations ordinaires avec les messieurs? Ignore-t-on qu'elles sont incapables de ressentir cette jouissance charnelle qu'elles prodiguent par ingénuité de cœur, bonté d'âme, et jamais, comme quelques ignorants le prétendent, pour leur bas plaisir, aux tristes souffrants qui les en ont priées?

Aussi Mme Roxelane, mutine et charmante idéaliste, qui trompait son mari trois fois par semaine, les jours pairs, dans un but de propagande charitable, continua t-elle à pousser ses fins cris d'émouchet étranglé, lorsqu'on lui parla de certaines aventures scandaleuses arrivées à ses bonnes amies : « Fi! Les vilaines femmes! » — déclarait-elle. — « On devrait leur couper la tête, à ces femmes-là! » A peine sortait-elle, d'ailleurs, des bras de ce Don Juan de Saint-Just des Antiennes!

Et la grosse Mme Dulong, véritable immatérielle et spirituelle celle-là, qui ne parlait jamais que de l'amour angélique, même dans les plus intimes corps à corps et à trois heures du matin, persista par principes à traiter de « patains », — elle avait par convenance remplacé le détestable *u* par cet *a* qu'on appelle privatif, — toutes les ménagères de sa maison, de sa rue et des rues avoisinantes, tandis que c'était elle qui se « patanisait », la suave créature, à hanche, si j'ose le dire, que veux-tu!

VIII

LES CHATS

Et passé minuit, chacun des deux partis, clérical-jésuite et radical-athée, rentré dans ses appartements, le terrain suggestif et neutre de la rue

Amoureuse fut abandonné aux chats d'Avillon, qui recommencèrent, du haut des pignons, fléchettes et flammes de la cathédrale Saint-Eloi des Glycines, leur sabbat frénétique et leur symphonie à grand orchestre en si bémol terrible.

Un proverbe, qui a cours dans cette cité de vérité, prétend que la nuit « ces félins sont gris ». On put donc voir les chats de tous les partis politiques, les oranges aux yeux bleus, les tigrés, les cendrés, les tachetés jaune et les noirs comme corbeaux, et aussi les petites chattes gingembre ou caramel, s'y livrer, sans crainte d'être soupçonnés, aux bonds les plus désordonnés, aux poursuites les plus folles, aux étranglements, aux râles et aux stupres les plus délicieux. Dénués de toute pudeur, ces chattes et ces chats de luxure affectaient juste les mêmes recoins et cachettes (était-ce — j'ai confusion à l'écrire — le relent qui les attirait?) où les dames et les messieurs du crû se complaisaient l'heure précédente.

Puis, après cette réconfortante gymnastique, ils s'en retournaient au petit matin, ces bons Rominagrobis, la démarche un peu appesantie et lourde, rentrant avec béatitude dans leurs maisons respectives, y réoccupant leurs comptoirs, vitrines, bahuts, pots de fleurs, épaules de vieilles filles et cloches à fromages, où ils ont coutume de se pelotonner en chattemite, et de faire leur ronron si digne et si vertueux toute la journée.

Parfaits emblèmes des citoyens d'une ville, des habitudes d'une époque, ayant opéré une scission nette entre leur respectabilité de jour et leurs étonnantes fredaines de nuit!

Scission qui se trouve d'ailleurs la raison d'être de toutes les villes, de toutes les époques, — et

aussi de tous les partis, quelque désireux de la moralité et de la justice soient-ils, — s'ils veulent avoir chance de demeurer dans leur bon sens, et ne pas mourir de frénésie ou de congestion.

DEUXIÈME PARTIE

IX

L'HÔTEL SANS CHANDELLES

Or, tandis que ces délassements en tout bien tout honneur, — si délicieusement organisés, — au mieux de la santé morale et physique des habitants, — reprenaient pour la charmante ville d'Avillon, le mystérieux hôtel Louis XIII, auquel j'ai fait allusion au tout début de ce peut-être un peu trop long préambule, et qui borde un côté, côté gauche, de la rue Amoureuse, s'obstinait à rester fermé, et jamais à l'heure de la venue nocturne des habitués l'on ne voyait le moindre filet de lumière filtrer à travers ses volets.

On eût pu y apposer l'écriteau des maisons à vendre ou à louer, dans les cours désertes desquelles les orties se mêlent au triste chiendent, qu'il n'eût pas été plus hermétiquement clos.

A y bien réfléchir, heureusement en était-il ainsi !

Car s'il eût donné le moindre signe de vie, évoqué le plus léger rappel des scènes déplorables qui y avaient lieu jadis, cela ne se serait pas passé sans grabuge.

C'était en effet là qu'habitait un homme n'appartenant, par une chance fortuite, à aucun des deux partis suscités, — révolté, — réfractaire, — descendu au dernier degré de l'aberration et de l'infamie.

Ce personnage soi-disant astronome, peintre, musicien, poète même, espèce d'inventeur! ne se servait de ces prétentieuses étiquettes qu'afin de mieux cacher son jeu, et affectait une supériorité blessante pour les gens de la moyenne, se plaisant à mener une existence qui n'avait été celle de personne auparavant.

De riche et noble famille certes, mais trop apparenté aux Lauzun, aux de Sade, à Agnès Sorel elle-même, avec par sa mère une goutte de sang américain dans les veines qui lui ajoutait l'excentricité, ce dernier marquis de Goutesibleaux d'Exupère, c'était son nom! en était arrivé, — la chose est profondément regrettable à l'époque de relèvement moral et social où nous vivons! — à agir en dehors de toutes les habitudes prises, et à risquer *en plein jour*, au mépris du respect humain, du savoir-vivre, des actes que ceux qui ont le moindre souci d'eux-mêmes ne se permettent jamais, ainsi que je viens de le démontrer, à cet instant-là!

On ne comptait plus, hélas! les attentats diurnes et divers, auxquels, par inconscience et affreux dévergondage d'imagination, se livrait le personnage en question!

Ce « Banquet des Mères », par exemple, où dans le but probable de parodier les conseillers municipaux de l'Hôtel-de Ville, qui venaient justement d'organiser un Banquet des Maires du département, il invita, de midi à trois heures, toutes les filles enceintes du pays, honorant de croix de mérite leurs envergures, et rendant par cela même leurs déshonneurs affichés et patents. Jeunes filles cependant qu'une chirurgie tutélaire n'eût demandé qu'à débarrasser de leurs fardeaux, et eût sauvées de

la honte, sans presque de risques de trépas ni de suites judiciaires!

Cette exécrable « Messe noire », contrefaçon de celle qui fut dite jadis sur la partie dodue de l'impérieuse Montespan, maîtresse du Roi-Soleil, où il eut l'audace de convier à pareille heure toutes les autorités de la ville, officiant, affirma-t-on, lui-même sur les hanches véritablement rosissantes de pudeur de sa propre concubine Hermine-Valériane de la Housse-Doudelon, que ses ancêtres de la Housse, dont la plupart périrent aux Croisades, n'avaient cependant pas mise au monde pour de telles corvées!

Ce bal champêtre en « quatre-cinquièmes de peau », système entre le décolletage en pointe et la peau complète, inventé par son esprit infernal, bal qu'il donna après certain déjeuner dans son parc, « tandis que de pauvres enfants », ainsi que me l'écrivait un Avillonnais contristé, « montés sur les crêtes des murs ou les platanes environnants, se mûrissaient l'intellect à la vue de tant d'appas présentés, de tant de petits coquins pervers et rebondis, qui eussent mieux fait d'être les grands pendards de la vieille dame dont parle Voltaire, et par lesquels doivent toujours commencer les jeunes gens ! »

Et s'il s'était encore contenté de ces attentats divers, marquant d'une tare une ville estimée!

Loin de là, il ne cessait de les souligner, d'en augmenter la portée par ses récits! ne manquant pas de les narrer à la terrasse du Café de France et de la Sarcelle, tandis qu'après l'avoir écouté d'un air de condescendance, non par curiosité malsaine, mais afin de savoir jusqu'où irait sa dégradation,

les consommateurs finissaient par le toiser de regards indignés !

Les rééditant d'ailleurs, avide de se faire jusque dans les classes les plus basses une notoriété du plus pénible aloi, pour les garçons de café ! Notoriété qui, malgré les bouches en cœurs de ces subalternes, soucieux de ne point perdre leurs pourboires, ne faisait que s'aggraver !

Ah ! — détestable — cruellement détestable renommée !

Et quand une cité possède de tels fils, à quel point se justifie le mot qu'une dévote en chapeau-guérite, que je rencontrais dans une étroite rue de la capitale du Noyonnais, me disait jadis :

— Patrie, Monsieur, du fameux sculpteur Jacques Sarrazin et de l'historien Dantier, car pour notre troisième fils, issu du tonnelier Cauvin, et qui fonda cette horreur de calvinisme, nous ne le connaissons plus !

Avillard-Avillon ne voulait plus davantage connaître le marquis dégradé de Goutesibleaux d'Exupère, qui pourtant n'avait pas fondé le calvinisme !

Et en passant chaque soir devant son hôtel discrédité et désormais sans chandelles, radicaux comme cléricaux détournaient avec affectation la tête de ce fâcheux domaine, afin d'aller dans la rue contiguë, en toute sérénité d'âme, en toute paix de conscience, se livrer à leurs distractions si ordonnées, si discrètes,... à la façon de véritables officiers d'Académie,... de presque chevaliers, si j'ose dire, de la Légion d'honneur, ou à un liseré en excédent de Sainte-Anne de Russie ou de Saint-Grégoire-le-Grand,... distractions ne pouvant, grâce à l'assidue convenance et à l'extrême décence qu'ils y apportent, altérer en quoi que ce soit la beauté morale

de leurs individus, puisqu'il fait au reste tellement noir à l'heure à laquelle ils s'y adonnent qu'eux-mêmes ne s'en aperçoivent plus.

X

LES TYROLIENNES DE Mme DE LA HOUSSE-DOUDELON

Au bout de quelque temps donc que ce marquis était forcé de garder ce qui convenait le mieux à sa réputation, le silence, il arriva qu'un soir les habitués de la rue Amoureuse furent tout étonnés de constater que, sous prétexte d'astronomie nocturne sans doute, un bruit inaccoutumé surgissait de l'hôtel, et que des lumières circulaient à travers les allées du petit parc présumé défunt.

Ah çà!... Le jour ne suffisait-il plus à M. de Goutesibleaux?... Allait-il éclairer la ténèbre à giorno, et la changer en nuit aussi diffamée que ses après-midi de jadis?

L'on n'ignorait point que son vieil ami, le fameux spadassin vicomte Bigledon, venait d'arriver dans la journée même, et qu'il était comme son mauvais génie. Mais cela justifiait-il l'agitation étrange, les incessantes allées et venues de lanternes passant sous les quinconces, près des murs qui bordent la rue, troublant de façon intempestive de tranquilles promeneurs dans leurs passe-temps?

Bientôt ce fut le flux de paroles d'Hermine-Valériane de la Housse-Doudelon, cet autel pour messes noires! qui vint détourner ces dames et ces messieurs de leurs occupations favorites!

Désormais, la voix de cette dernière entamait une tyrolienne absurde et troublante qui ne cessait plus. Avec l'alternance des sons aigus et des sons graves de ce genre de fioritures, avec leurs la-ou,

la-ou, la-ou, la... sans fin, les gens qui s'y livrent ont vraiment l'air de se demander : « Suis-je un homme? Suis-je une femme? » éternellement,... impuissants à répondre à la question.

Odieux problème! — Il n'y a rien d'agaçant et même de blessant pour ceux qui accomplissent des fonctions cataloguées, définies, et croient jusque-là posséder une personnalité unisexuée, d'entendre de telles choses, et de se dire à la suite de cette lancinante interrogation en hoquet, au moment précis où ils font preuve de leurs qualités, — comment dirais-je? — les plus *étalonnières* : « Je suis peut-être une femme!.. » tandis que leurs *cavalières* plaintives se disent de leur côté : « Je crois que je suis un homme véritablement! »... C'est une sorte d'inversion, de retournement qui altère les meilleures dispositions des cœurs.... On se sent énervé; on ne sait plus à quoi s'en tenir; et l'énervement devient même parfois si absolu que toute exaltation physique, pourtant si nécessaire en l'occurrence, s'abolissant, on imite peu à peu et inconsciemment le petit roucoulement de gorge de la personne qui tyrolise... « Suis-je un homme?... Suis-je une femme?... La-ou, la-ou, la-ou, la?... » indéfiniment... Et puis, on n'est plus ni l'un ni l'autre.... Et c'est, ainsi que le disait à ce sujet notre grand poète national Alfred de Musset : « une soirée perdue! »

Au bout de quelques soirs que ce tapage ne prenait plus de fin, que les tyroliennes d'Hermine-Valériane avaient remplacé les rêves des tourterelles, et tant désorienté dans leur répertoire les clients ordinaires de la rue Amoureuse qu'il leur devenait impossible de continuer, l'irritation s'accrut de façon si notable contre l'odieux marquis et sa sé-

quelle qu'à un moment où la chanteuse montait la gamme de ces ritournelles chères aux pâtres du Tyrol, de la basse-taille la plus enrouée au soprano le plus dramatique et réciproquement, des « Assez ! Assez !... » violents éclatèrent dans la rue, où l'on n'entendait d'ordinaire que les pas assourdis et les conversations de confessionnal ou de commission parlementaire de ceux qui venaient y respirer l'air du soir.

A ces cris, un léger hourvari se produisit. — Le chant cessa. — Des lumières furent soufflées. — Des pas se précipitèrent vers la terrasse italienne qui se trouve juste au milieu du mur de clôture.

— Avez-vous entendu? demanda le marquis de Goutesibleaux sans doute.

— Parfaitement...,répondit le vicomte Bigledon...

— J'ai encore ces « Assez ! » dans les oreilles, appuya de sa voix de montagne russe (à cause des hauts et des bas) Mme de la Housse.

Les promeneurs, ne voulant à aucun prix se commettre avec de telles gens, n'eurent garde de les interrompre, et se réfugièrent dans les encoignures les plus sombres, ramenant sur eux, afin qu'ils ne dépassassent pas l'ombre portée par le mur, les objets de leurs prédilections tressaillant d'effroi.

— Etrange... Je ne distingue plus... reprit Goutesibleaux...

— Apportez-moi donc mon lorgnon d'or?... fit à un valet sa compagne...

Et après avoir re-examiné :

— Non... Décidément... Je ne vois rien,... conclut le premier.... S'il y a des illusions d'yeux qu'on appelle mirages,... nous ne devons avoir affaire qu'à une illusion d'oreilles,... sans mirages... probablement !

— A moins que ce ne soit le merle du tremble qui tousse!... insinua d'un ton ironique Bigledon.

Ils s'en furent, — et leurs auditeurs, qui s'en espéraient délivrés, sortaient déjà de leurs cachettes, — se mettant en devoir de reprendre, précisément à l'endroit où ils l'avaient laissé, leur si hygiénique roman en action,... lorsque l'insupportable bruit recommença.

Maintenant, l'organe affreux du vicomte Bigledon et celui du marquis lui-même se mariaient aux interrogations tyroliennisantes : « Suis-je un homme?... Suis-je une femme? La-ou, la-ou, la-ou, la? — » d'Hermine-Valériane.

Et voici que les deux mâtins ne se contentaient plus de ces gargarismes, mais les entremêlaient de dissertations oiseuses sur les planètes Vénus et Saturne, dont les naturels se livrent, paraît-il, à de bien tristes exhibitions du haut de leurs monuments publics, y chantant des refrains révoltants, dignes de Vadé ou de Piron.

Les vertueux promeneurs se sentaient une seconde fois outrés. Ils ne pouvaient concevoir que, sur des terres aussi lointaines, au mépris de la morale même du « cosmos », l'on s'adonnât à de tels divertissements !

Leur exaspération leur fit aussitôt envisager les événements sous les couleurs les plus sombres...

Derrière ces murailles se passaient sûrement de ces choses qui font perler de gouttes de sueur les fronts honnêtes, et les rendent profondément graves et soucieux.

Les annales de Tacite marquant d'un fer rouge les faits et gestes de la décadence romaine; celles de Suétone et de Dion Cassius flétrissant les singulières habitudes de Domitien Tue-mouches, de

Caligula ou la Petite-Botte, de Caracalla ou le Capuchon; toutes les fantaisies des coupeurs de têtes d'enfants et de jeunes filles, depuis le trop fameux Barbe-Bleue jusqu'à nos jours, leur revinrent en mémoire; et ils furent certains que, pour se permettre de si abracadabrantes tyroliennes, ceux qui les osaient devaient mijoter les pires infamies!

Saisis d'une grande et patriotique angoisse, d'une de ces angoisses qui font battre à l'unisson les cœurs-citoyens, les deux partis, qui, malgré le fameux *modus vivendi* par lequel ils avaient ordonnancé leurs soirées, ne sympathisaient pourtant guère, se regardèrent de l'air le plus profondément touché, et s'avancèrent l'un vers l'autre...

Dom Carpin, qui tient, avec l'aide des Sœurs bleues de Prémesnil, un ouvroir de jeunes filles, à cinq cents mètres de l'Hôtel Goutesibleaux, trembla pour ses jeunes et chastes pensionnaires, tandis que le pharmacien Chahutance, président du Comité directeur de l'Institut pédagogique de garçons, qui ne s'en trouve pas à plus d'un kilomètre, eut un frisson de chair de poule en pensant à ces pauvres jeunes gens!

Unis tous deux par une anxiété subite, ils convinrent de signaler aussitôt, à l'autorité compétente, des cris, chants et discours, que, quoique couchés déjà, leurs élèves pouvaient, se réveillant en sursaut et avec de bonnes oreilles, entendre, et des spectacles que, s'ils possédaient des lunettes d'approche, il leur était loisible, à travers leurs oculaires, de contempler.

XI

ÉCLAT

Un commissaire de police fut en conséquence

légué auprès du marquis pour ouvrir une enquête.

Mais à la suite d'un entretien particulier, ce fonctionnaire fut bien forcé de comprendre que celui-ci et ses hôtes ne faisaient en somme que se distraire à des soirées variées, musicales, poétiques, astronomiques même, où Copernic frôlait de trop pres peut-être pour sa bonne réputation le chansonnier Piron et les refrains du Tyrol, mais que c'était là amusement inoffensif, et que la moralité nocturne de l'Ouvroir et de l'Ecole professionnelle, trop éloignés, ne pouvait s'en trouver gênée.

M. de Goutesibleaux déclara en outre au magistrat qu'il ne voyait pas pourquoi certaines gens lui faisaient l'honneur de tant s'occuper de sa personne quand... par égoïsme, c'est évident,... mais l'égoïsme a parfois du bon,... il se souciait si peu de celle des autres! Puisqu'il semblait avéré qu'il ne choquait en rien ces jeunes endormis des deux sexes, il se demandait qui il pouvait encore choquer?

Se trouvait-il, par un hasard auquel il se refusait de croire, quelques noctambules égarés de huit heures à minuit rue Amoureuse?

Il connaissait trop les principes rigides, supérieurs, l'intense vertu de ses concitoyens pour le supposer! Aucun de ces braves pères de famille, de ces soutiens de l'honneur du foyer, n'aurait osé fréquenter à heure aussi indue pareille rue! Et si, malgré tout, il s'en rencontrait un pour y aller rôder, il lui était bien plus simple de choisir la rue des Sous-Maîtresses et celle des Volets-Fermés, où, se tenant à l'abri au lieu d'être en plein air, il éviterait, par cette période humide, des coryzas toujours pernicieux.

Le commissaire, homme d'esprit, pour avoir bu

autrefois des bocks en compagnie de vaudevillistes, sourit à la repartie; et, convaincu qu'il n'aurait pas le dernier mot avec un tel interlocuteur, prit congé.

Les habitués de la rue furent donc contraints de constater l'inefficacité de l'intervention policière; et les tyroliennes, lectures de Piron, révélations fâcheuses sur les mœurs astrales continuèrent à s'aggraver.

Non seulement Vénus et Saturne, y compris son anneau, mais les étoiles, surtout les doubles, se livraient à d'abominables ellipses et frôlements! Les comètes n'étaient pas indemnes!... Elles n'avaient plus de limites dans leurs paraboles!... Les nébuleuses non plus!... Et ils l'entendaient trop nettement, hélas!... de petites « ventouses à tout faire transmarsiennes » déshonoraient le plein jour et la respectabilité des cieux!

Quelles révélations s'envolaient de derrière ces bocages, quinconces et boulingrins!

Ils songeaient à tenter d'intervenir une seconde fois, amenant par exemple leurs propres fils à proximité de l'hôtel, de façon que leurs jeunes oreilles fussent un peu souillées,... pas trop,... de ces propos ou refrains! Devant une telle démoralisation de l'enfance, une plainte collective se serait trouvée autrement fondée que lors de l'avertissement précédent, et ce n'eût pas été un vague commissaire qu'on eût délégué cette fois aux fins d'enquête, mais un bon juge, aboutissant à une bonne arrestation préventive, et lançant ce qu'on appellerait le lendemain avec bonheur « LE SCANDALE GOUTESIBLEAUX ».

Cependant, à mûrement réfléchir, ces fils n'avaient pas que de jeunes oreilles, mais de jeunes

yeux ; et de la place où ils les posteraient pour entendre, ils pourraient parfaitement les apercevoir eux-mêmes, en train de se livrer à des passe-temps on ne peut plus évidemment discrets et hygiéniques, mais qu'il valait mieux, jusqu'à leur tirage au sort, leur cacher.

Ils y renoncèrent, et s'offrirent de modestes compensations, comme de décocher des coups de pied aux chiens du marquis, lorsqu'ils les rencontraient par hasard.

De même, de l'extrémité de leurs cannes ou parapluies, de dégrader les abords de sa propriété, éprouvant d'innocentes joies à détacher des gravats du crépi de ses murs, et à les écraser, ainsi que si c'eût été son corps pantelant.

De tracer sur sa porte des inscriptions.

D'organiser sur la lisière de son parc de légitimes « Concours de Mépris » ; y alignant de réprobateurs et odorants souvenirs, où ils plantaient par raffinement des fléchettes surmontées de fanions aux couleurs nationales, avec en exergue ces mots, de la teinte bistre du souvenir soutenant le fanion : « Honte ! Honte à Goutesibleaux ! »

C'est ainsi que les honnêtes gens, à quelque parti qu'ils appartiennent, possèdent toujours mille ressources pour se venger des antisociaux et des immoraux !

Mais ils avaient beau faire, leur adversaire ne semblait pas s'en apercevoir.

Devant cette attitude inqualifiable d'un monsieur qui se refuse à remarquer le sentiment de répulsion qu'il inspire, ils comprirent qu'ils ne pourraient patienter davantage, et se résolurent à donner à ce débauché l'excellente leçon qu'il méritait.

Au lieu donc d'arriver à tour de rôle rue Amou-

reuse ainsi que d'habitude, ils se concertèrent pour s'y rendre à la même heure, porteurs de chaudrons, casseroles, pincettes, bassinoires et autres castagnettes, dont on a l'habitude de se servir dans les villes de province, afin de fêter les mariées qui laissèrent s'éparpiller leur fleur d'oranger.

Ils inaugurèrent un charivari spécial, conspuant sur tous les tons de la gamme tous les habitants du château, lançant des bordées de sifflets.

Sous leurs torches flambantes, un balai avec une jupe et un bonnet verts représentait la Housse. Une tête de loup à casque et à faux-nez tenait le rôle du Bigledon. Un cochon de lait, sur l'appendice caudal duquel un Somnambule et un Frère de Saint-Eloi exerçaient alternativement leur pression, celui du marquis.

Un ancien ténor, qui possédait les vestiges d'une belle voix, s'approcha du bas de la terrasse italienne, entonnant une chanson expressément composée pour la circonstance, dont les couplets aristophanesques, repris par toute l'assistance, durent pincer et mordre au cœur ceux qu'ils visaient.

Mais au bout d'une demi-heure, comme par une malechance extraordinaire, ils n'entendaient ni souffle ni âme s'exhaler de ce château coi ; de guerre lasse, et ayant épuisé bras et poumons, ils durent bien se décider à reprendre leurs habituels passe-temps.

Or, à peine les réitéraient-ils, que ce ne furent plus trois ombres qui parurent sur la terrasse italienne, mais une.

A la fois falote et gracieuse, lumineuse et un tantinet effacée, elle portait une robe de chambre à fleurs, une toque à ramages et à gland. Souriant

perpétuellement sous sa perruque poudrée à frimas, de ses traits un peu poupins mais plissés et spirituels à la Voltaire, de ses yeux émerillonnés, de sa bouche entr'ouverte, de son nez délicatement rose du bout, dont la courbe harmonieuse avait l'air de vous souhaiter le bonsoir, ou de vous demander : « Comment vous portez-vous? », elle s'était augmentée d'un verre contenant un vin couleur de rubis, qu'elle tendait au-dessus de la rue, disant de son ton le plus éminemment talon-rouge, tandis que le nez susdit esquissait le salut militaire :

— A votre santé, n'est-ce pas, chers amis,... à votre santé...

Puis, se baissant, afin de savoir si ceux à la santé desquels elle buvait allaient lui rendre raison, cette ombre, qui était celle de M. de Goutesibleaux lui-même, s'aperçut que, dès son apparition, toute espèce d'agitation s'était éteinte.

La nuit redevenait noire, déserte.

Plus de torches, balai habillé de soie, tête de loup, rien du tout!

Il en restait décontenancé, son verre d'une main, tendu au-dessus de la voie vide, son commencement de verve prêt à sortir, gelé.

Pourtant, s'étant fait de l'autre une lunette d'approche :

— Eh quoi! fit-il, se refusant d'abord à y croire... Mais c'est vous, cher Chahutance... Je ne me trompe pas... Pour quelle raison vous tenir obstinément caché derrière ce pilier? Est-ce afin d'y composer ces fameuses recettes pharmaceutiques où vous excellez, ou ces bandages perfectionnés qui sont la sauvegarde de la couronne d'Angleterre? Souhaiteriez-vous ne point être reconnu en compagnie de cette dame qui se tient auprès de vous, et ne fait, j'en ai

l'intime persuasion, que collaborer à vos recherches scientifiques?

Puis, tout aussitôt :

— Et vous, mon père... continua-t-il... Dom Carpin de l'ordre de Prémesnil, pour quel motif persister à regarder ainsi la terre, et à bouder, au piquet, dans ce coin?... Est-ce pour y préparer un de ces fameux sermons du genre de ceux de vos maîtres? ou plutôt, êtes-vous venu confesser cette jeune fille éplorée qui se tient à vos côtés? Qu'il est beau de consacrer ainsi ses nuits à l'absolution des âmes pécheresses! Et quelle raison de vous dissimuler, puisque vous remplissez un sacerdoce aussi éminent?

Enfin :

— Tiens! mes belles amies Dulong et Roxelane, qui ne rencontrâtes sûrement pas Saint-Just des Antiennes, ce tombeur de cœurs, malgré qu'il ait l'air de vous donner à chacune un bras!

« Noble Maréchal, héros de Las-Marismas, dont l'existence n'est point, j'en mettrais ma main au feu, le si fréquent et ardent baiser qu'on raconte!

« Honorable Binocheau, nullement amateur de « petites Binoches nocturnes », en dépit de l'astucieuse expression de méchantes langues, et uniquement remarquable par ce manque de « Binoches » autour de lui!

« Et vous tous! tous! »

Ils gardaient un silence terrible, écœurés des abominables mobiles que le marquis feignait de sous-entendre à leur conduite!

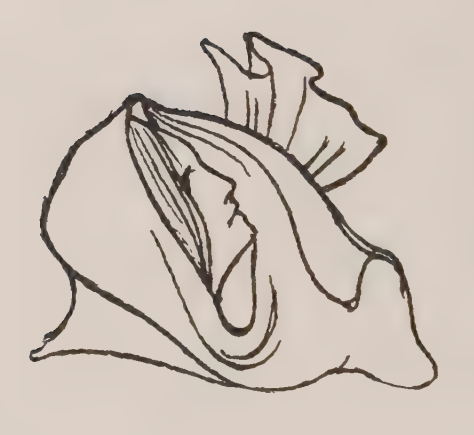
Puis, n'y pouvant plus tenir, et pris d'un insurmontable dégoût contre le calomniateur, l'inventeur de toutes ces immoralités infâmes, ils se décidaient

à le laisser trinquer tout seul à la lune opportune,

à revenir à leurs logis, sans s'arrêter davantage en sa compagnie.

MAURICE BEAUBOURG.

(*A suivre.*)



ÉPILOGUE

A François de Ponchet.

Nous disions à mi-voix des chansons si légères
Que le vent les portait comme un parfum de lys ;
Nos paroles miraient l'ombre en l'eau des fougères
Et la feuille qui tombe en la source qu'elle plisse ;

Nous redisions l'amour qui chante aux roseraies,
Pensifs selon l'heure claire et l'ombre et la saison,
Et la plaine riante au défaut de la haie,
Fière et chaste sous la robe diaprée des moissons ;

Nous songions à l'effort harmonieux qui lie
La route empoussiérée au limpide horizon
Et la raison sereine à la tendre folie
Et le bruit des travaux de l'homme à sa chanson ;

Oui, nous rêvions aux autres comme on rêve à soi-même;
La porte était ouverte; nul n'a franchi le seuil ;
Je crois que nous chantions le suprême poème
— Car la dernière rose est celle que nul ne cueille.

★

Ailleurs, la voix qui chante est pleine de lassitude
— Le rire oblique y meurt comme un quinquet sans huile —
Le conte graveleux bave aux coupes séniles ;
Le poète se grime, la muse se dénude.
Cependant, dans le bruit des hoquets et des rires,
Notre voix sûre n'a pas fléchi :
Qu'il faille d'autres chants dans l'aube qui blanchit,
Nous avons dit au vent les mots qu'il fallait dire.



Quel silence est tombé autour de nous !
L'orchestre lascif et fou,
En un râle, s'est tu...
Dehors,
Le jour s'éveille avec effort ;
La vieille Vie, à court de mots,
Marmonne courbée et dort
Sous le deuil dérisoire dont ils l'ont revêtue...
Je ne sais plus de chansons qui l'éveillent ;
Son masque de fard est pâle sous le crêpe
— La luxure blafarde a saccagé la treille,
Le luxe obèse a brûlé jusqu'aux ceps.
On ne sait plus de mots pour les lèvres humaines,
A moins qu'ivre et souillée, hors de la fange obscène,
Tu ne te dresses, enfin, pour hurler à la mort,
Déesse épouvantable comme un météore,
Haine souveraine !...



Alors,
Ils s'en viendront du couchant, du levant,
Les yeux en pleurs, le rire aux lèvres,
Vêtus des haillons de la gloire battant au vent,
Hagards et marchant dans leur rêve.

Non pas ceux-ci — avec leur art bavard !
Jaseurs émasculés de rêves troubles,
Ciseleurs de cercueils :
Ils ne sont qu'une tare,
La moisissure du fruit qu'on cueille ;

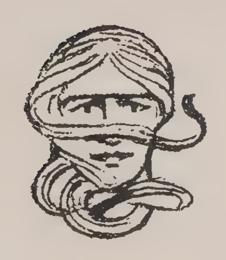
Mais d'autres : millier aveugle et sourd,
Tout le rêve foulé des races
Redressé comme l'herbe vivace :

Les affamés de pain, de justice, ou d'amour,
Les assoiffés de vin, d'harmonie, de victoire,
Debout, la haine au cœur, et face à face,
Dans cette aurore en sang du Jour de Gloire !

J'entends sonner au loin leur pas rythmé et sourd
— Tais-toi ! l'heure est tragique et la Vie se blasphème :
Ils iront à la mort comme on court à l'amour
Et le cri des clairons dira le grand Poème.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

Mars 1900.



RUSKIN

A NOTRE-DAME D'AMIENS

—

A Léon Daudet.

Je voudrais donner aux lecteurs du *Mercure* le désir et le moyen d'aller passer une journée à Amiens, en une sorte de pèlerinage ruskinien. Ce n'était pas la peine de commencer par leur demander d'aller à Florence ou à Venise, quand Ruskin a écrit sur Amiens tout un livre, qui n'est ni traduit en français ni connu en France (1). Et d'autre part il me semble que c'est ainsi que doit être célébré le « culte des Héros », je veux dire en esprit et en vérité. Nous visitons le lieu où un grand homme est né et le lieu où il est mort; mais les lieux qu'il admirait entre tous, dont c'est la beauté même que nous aimons dans ses livres, ne les habitait-il pas davantage?

Nous honorons d'un fétichisme qui n'est qu'illusion une tombe qui ne contient de Ruskin que ce qui n'était pas lui-même, et nous n'irions pas nous agenouiller devant ces pierres d'Amiens, où il venait chercher sa pensée, qui la gardent encore, pareilles à la tombe d'Italie où d'un poète dont le reste du corps fut consumé, n'est renfermé — ar-

(1) M. Male lui-même, l'auteur de *l'Art chrétien au XIIIe siècle*, pur chef-d'œuvre et dernier mot de l'iconographie française, que je citerai bien souvent dans cette étude, ne semble pas avoir connu la *Bible d'Amiens*.

raché aux flammes d'un geste sublime et tendre par un autre poète — que le cœur (1)?

Sans doute le snobisme qui fait paraître raisonnable tout ce qu'il touche n'a pas encore atteint (pour les Français du moins) et par là préservé du ridicule ces promenades esthétiques. Dites que vous allez à Bayreuth entendre un opéra de Wagner, à Amsterdam visiter une exposition, on regrettera de ne pouvoir vous accompagner. Mais si vous avouez que vous allez voir, à la Pointe du Raz, une tempête, en Normandie les pommiers en fleurs, à Amiens une statue aimée de Ruskin, on ne pourra s'empêcher de sourire. Je n'en espère pas moins que vous irez à Amiens après m'avoir lu.

Quand on travaille pour plaire aux autres on peut ne pas réussir, mais les choses qu'on a faites pour se contenter soi-même ont toujours chance d'intéresser quelqu'un. Il est impossible qu'il n'existe pas de gens qui prennent quelque plaisir à ce qui m'en a tant donné. Car personne n'est original, et fort heureusement pour la sympathie et la compréhension qui sont de si grands plaisirs dans la vie, c'est dans une trame universelle que nos individualités sont taillées. Si l'on savait analyser l'âme comme la matière, on verrait que, sous l'apparente diversité des esprits aussi bien que sous celle des choses, il n'y a que peu de corps simples et d'éléments irréductibles et qu'il entre dans la composition de ce que nous croyons être notre personnalité, des substances fort communes et qui se retrouvent un peu partout dans l'Univers.

(1) Le cœur de Shelley, arraché aux flammes devant lord Byron, par Hunt, pendant l'incinération.

Les indications que les écrivains nous donnent dans leurs œuvres sur les lieux qu'ils ont aimés sont souvent si vagues que les pèlerinages que nous y essayons en gardent quelque chose d'incertain et d'hésitant et comme la peur d'avoir été illusoires. Comme ce personnage d'Edmond de Goncourt cherchant une tombe qu'aucune croix n'indique, nous en sommes réduits à faire nos dévotions « au petit bonheur ». Voilà un genre de déboires que vous n'aurez pas à redouter avec Ruskin, à Amiens du moins ; vous ne courrez pas le risque d'y être venu passer une après-midi, sans avoir su le trouver dans la cathédrale : il est venu vous chercher à la gare. Il va s'informer non seulement de la façon dont vous êtes doué pour ressentir les beautés de la cathédrale, mais du temps que l'heure du train que vous comptez reprendre vous permet d'y consacrer. Il ne vous montrera pas seulement le chemin qui mène à Notre-Dame, mais tel ou tel chemin, selon que vous serez plus ou moins pressé. Et comme il veut que vous le suiviez dans les libres dispositions de l'esprit que donne la satisfaction du corps, peut-être aussi pour vous montrer qu'à la façon des saints à qui vont ses préférences, il n'est pas contempteur du plaisir « honnête » (1), avant de vous mener à l'église, il vous conduira chez le pâtissier. Vous arrêtant à Amiens dans une pensée d'esthétique, vous êtes déjà le bienvenu, car beaucoup ne font pas comme vous :

L'intelligent voyageur anglais, dans ce siècle fortuné,

(1) Voir l'admirable portrait de saint Martin au livre I de la *Bible d'Amiens:* « Il accepte volontiers la coupe de l'amitié, il est le patron de la boisson honnête. La farce de votre oie de la Saint-Martin est odorante à ses narines et sacrés pour lui sont les derniers rayons de l'été qui s'en va. »

sait que, à mi-chemin entre Boulogne et Paris, il y a une station de chemin de fer importante dans laquelle son train, ralentissant son allure, le roule avec beaucoup plus que le nombre moyen des bruits et des chocs attendus à l'entrée de chaque grande gare française, afin de rappeler par des sursauts le voyageur somnolent ou distrait au sentiment de sa situation. Il se souvient aussi probablement qu'à cette halte au milieu de son voyage, il y a un buffet bien servi dans lequel il a le privilège de dix minutes d'arrêt (1). Il n'est toutefois pas aussi clairement conscient que ces dix minutes d'arrêt lui sont accordées à moins de minutes de marche du square central d'une ville qui a été un jour la Venise de la France. En laissant de côté les îles des lagunes, la reine des rivières françaises était à peu près aussi large que Venise elle-même; et partagée, non par de lents courants de marée montante et descendante, mais par onze beaux cours d'eau à truites, qui, réunis après avoir tourbillonné à travers les rues de la ville, sont bordés, comme ils descendent (non guéables excepté quand les deux Edouards les traversèrent la veille de Crécy) vers les sables de Saint-Valéry, par des bois de trembles et des bouquets de peupliers dont la grâce et l'allégresse semblent jaillir dans chaque magnifique avenue comme l'image de la vie de l'homme juste : « Erit tanquam lignum quod plantatum est secus decursus aquarum. » Mais la Venise de Picardie ne dut pas seulement son nom à la beauté de ses cours d'eau, mais au fardeau qu'ils portaient : elle fut une ouvrière comme la princesse Adriatique en or, en verre, en pierre, en bois et en ivoire ; elle était habile comme une Egyptienne dans le tissage du lin et mêlait les différentes couleurs de ses ouvrages d'aiguilles avec la délicatesse des filles de Juda. Et de ceux-là les fruits de ses mains, qui la célébraient dans ses propres portes, elle envoyait aussi une part aux nations étrangères et sa

(1) C. F. Præterita. « Vers le moment de l'après midi où le voyageur fashionable... commence à regarder à quelle distance il est du buffet d'Amiens, etc., etc. »

renommée se répandait dans tous les pays. Un règlement de l'échevinage du 12 avril 1566 fait voir qu'on fabriquait, à cette époque, « des velours de toutes couleurs pour meubles, des colombettes à grands et petits carreaux, des burailles croisés qu'on expédiait en Allemagne, en Espagne, en Turquie, en Barbarie! » Velours de toutes couleurs, colombettes irisées comme des perles (je me demande ce qu'elles pouvaient être) et envoyés pour lutter avec les tapis bigarrés du Turc et briller sur les tours arabesques de Barbarie..., ainsi cette fontaine d'arc en ciel jaillissait ici près de la Somme... Ainsi une petite fille française pouvait se dire la sœur de Venise et la servante de Carthage et de Tyr... (1).

Mais c'est assez parler du voyageur pour qui Amiens n'est qu'une station de choix ; à vous qui venez pour voir la cathédrale et qui méritez qu'on vous fasse bienem ployer votre temps, on va vous mener à Notre-Dame, mais par quel chemin ?

Je n'ai jamais été capable de décider quelle était vraiment la meilleure manière d'aborder la cathédrale pour la première fois. Si vous avez plein loisir et que le jour soit beau (2), le mieux serait de descendre la rue principale de la vieille ville, traverser la rivière et passer tout à fait en dehors vers la colline calcaire qui avoisine la citadelle. Gravissez-la et de là allez à la cathédrale en montant les pentes de la cité. Comme cela vous comprendrez la hauteur réelle des tours et de combien elles

(1) *The Bible of Amiens*, I, § 1 et 2.

(2) Vous aurez peut-être alors comme moi la chance (si même vous ne trouvez pas le chemin indiqué par Ruskin) de voir la cathédrale, qui de loin ne semble qu'en pierres, se transfigurer tout à coup, et le soleil traversant de l'intérieur, rendant visibles et volatilisant ses vitraux sans peintures, tenir debout vers le ciel, entre ses piliers de pierre, de géantes et immatérielles apparitions d'or vert et de flamme. Vous pourrez aussi chercher près des abattoirs le point de vue d'où est prise la gravure : Amiens, le jour des Trépassés de la *Bible d'Amiens*.

s'élèvent au-dessus du reste de la ville. Puis en revenant trouvez votre chemin par n'importe quelle mauvaise rue, risquez les ponts si vous pouvez; plus les rues seront éventées et sales, mieux ce sera, et, que vous arriviez d'abord à la façade ouest (1) ou à l'abside, vous les trouverez dignes de toute la peine que vous aurez eue à les atteindre.

Mais si le jour est sombre, comme cela peut arriver quelquefois, même en France, ou si vous ne pouvez ni ne voulez marcher, ce qui peut aussi arriver à cause de tous nos sports athlétiques et de nos lawntennis, ou si vraiment il faut que vous alliez à Paris cet après-midi et que vous vouliez seulement voir tout ce que vous pouvez en une heure ou deux, alors, en supposant cela, malgré ces faiblesses, vous êtes encore une assez gentille sorte de personne pour laquelle il est de quelque conséquence de savoir par quelle voie elle arrivera à une jolie chose et commencera à la regarder. J'estime que le mieux est alors de monter à pied la rue des Trois-Cailloux, en vous arrêtant un moment sur le chemin à acheter, de manière à vous tenir en bonne humeur, quelques tartes et bonbons dans une des charmantes boutiques de pâtissier qui sont à gauche. Juste après les avoir laissées, demandez le théâtre, puis vous passerez devant le palais de

(1) Les beautés de la Cathédrale d'Amiens et du livre de Ruskin n'exigeant pas, pour être senties, l'ombre d'une notion d'achitecture, et afin que cet article se suffise à lui-même, je n'ai employé que les termes techniques absolument courants, que tout le monde connaît et seulement quand la précision et la concision les rendaient nécessaires. Pour répondre à tout hasard au : « Faites comme si je ne le savais pas » de M. Jourdain de lecteurs trop modestes, je rappelle que la façade principale d'une cathédrale est toujours la façade ouest. Le porche de la façade occidentale ou porche occidental se compose souvent de trois porches, un principal et deux secondaires. La partie opposée de la cathédrale, c'est à-dire la partie est, ne comporte aucun porche et se nomme abside. Le porche sud et le porche nord sont les porches des façades sud et nord. L'allée qui figure les bras de la croix dans les églises cruciformes se nomme transept. Un trumeau, dit Viollet-le-Duc, est un pilier qui divise en deux baies une porte principale. Le même Viollet le-Duc appelle « quatre-feuilles » un membre d'architecture composé de quatre lobes circulaires. Cette définition ne s'applique pas aux bas-reliefs dont nous parlons plus loin et qui ne sont circulaires qu'à la place des quatre angles.

Justice et vous monterez droit au portail sud qui a vraiment en soi de quoi plaire à tout le monde. Simple et sévère au fond, finement ouvragé au sommet, il paraît d'un seul morceau, quoiqu'il ne le soit pas. Chacun est forcé d'aimer l'ajourement aérien de la flèche qui le surmonte et qui semble se courber vers le vent d'ouest, bien que cela ne soit pas; — du moins sa courbure est une longue habitude contractée graduellement avec une grâce et une soumission attirantes pendant ces trois derniers cents ans, — et arrivant tout à fait au porche, chacun doit aimer la jolie petite madone française qui en occupe le milieu, avec sa tête un peu de côté, son nimbe de côté aussi, comme un chapeau seyant. Elle est une madone de décadence; en dépit, ou plutôt en raison de sa joliesse et de son gai sourire de soubrette, elle n'a rien à faire là non plus car ceci est le porche de saint Honoré, non le sien. St Honoré avait coutume de se tenir là rude et gris pour vous recevoir; il est maintenant relégué au porche nord où jamais n'entre personne. Il y a longtemps de cela, dans le XIVe siècle, quand le peuple commença pour la première fois à trouver le christianisme trop grave, fit une foi plus joyeuse pour la France et voulut avoir partout une madone soubrette aux regards brillants, laissant sa propre Jeanne d'Arc aux yeux sombres se faire brûler comme sorcière; et depuis lors les choses allèrent leur joyeux train, tout droit « ça allait, ça ira » aux plus joyeux jours de la guillotine. Mais pourtant ils savaient encore sculpter au XIVe siècle, et la madone et son linteau d'aubépines en fleurs sont dignes que vous les regardiez, et encore plus les sculptures aussi délicates et plus calmes qui sont au-dessus, qui racontent la propre histoire de saint Honoré dont on parle peu pour le moment dans le faubourg de Paris qui porte son nom.

Mais vous devez être impatients d'entrer dans la cathédrale. Mettez d'abord un sou dans la boîte de chacun des mendiants qui se tiennent là. Ce n'est pas votre affaire de savoir s'ils devraient ou non être là ou s'ils méritent d'avoir le sou. Soyez certains seulement que

vous-mêmes méritez d'avoir à le donner et donnez-le joliment et non comme s'il vous brûlait les doigts(1).

C'est ce deuxième itinéraire, le plus simple, et, celui, je suppose, que vous préférerez, que j'ai suivi, la première fois que je suis allé à Amiens; et, au moment où le portail sud m'apparut, je vis devant moi, sur la gauche, à la même place qu'indique Ruskin, les mendiants dont il parle, si vieux d'ailleurs que c'étaient peut-être encore les mêmes. Heureux de pouvoir commencer si vite à suivre les prescriptions ruskiniennes, j'allai avant tout leur faire l'aumône, avec l'illusion, où il entrait de ce fétichisme que je blâmais tout à l'heure, d'accomplir un acte élevé de piété envers Ruskin. Associé à ma charité, de moitié dans mon offrande, je croyais le sentir qui conduisait mon geste. Je connaissais et, à moins de frais, l'état d'âme de Frédéric Moreau dans l' « Education sentimentale », quand sur le bateau, devant M. Arnoux, il allonge vers la casquette du harpiste sa main fermée et « l'ouvrant avec pudeur » y dépose un louis d'or. « Ce « n'était pas, dit Flaubert, la vanité qui le poussait « à faire cette aumône devant elle, mais une pen- « sée de bénédiction où il l'associait, un mouve- « ment de cœur presque religieux. »

Puis étant trop près du portail pour en voir l'ensemble, je revins sur mes pas, et arrivé à la distance qui me parut convenable, alors seulement je regardai. La journée était splendide et j'étais arrivé à l'heure où le soleil fait, à cette époque, sa visite quotidienne à la Vierge jadis dorée et que seul il dore aujourd'hui pendant les instants où il lui res-

(1) *The Bible of Amiens*, IV, § 6, 7 et 8.

titue — les jours où il brille — comme un éclat différent, fugitif et plus doux. Il n'est pas d'ailleurs un saint que le soleil ne visite, donnant aux épaules de celui-ci un manteau de chaleur, au front de celui-là une auréole de lumière. Il n'achève jamais sa journée sans avoir fait le tour de l'immense cathédrale. C'était l'heure de sa visite à la Vierge, et c'était à sa caresse momentanée qu'elle semblait adresser son sourire séculaire, ce sourire que Ruskin trouve, vous l'avez vu, celui d'une soubrette à laquelle il préfère les Reines, d'un art plus naïf et plus grave, du porche royal de Chartres (1).

(1) Je renvoie ici le lecteur à une page des *Deux Sentiers* de Ruskin, que le bulletin de l'Union morale a traduite il y a quelques années. Si j'y fais illusion ici c'est que les *Deux Sentiers* étant de 1858, et la *Bible d'Amiens* de 1885, le rapprochement des textes et des dates montre à quel point la *Bible d'Amiens* diffère de ces livres comme nous en écrivons tant sur des choses que nous avons étudiées pour pouvoir en parler (à supposer même que nous ayons pris cette peine) au lieu de parler des choses parce que nous les avons dès longtemps étudiées, pour contenter un goût désintéressé, et sans songer qu'elles pourraient faire plus tard la matière d'un livre. J'ai pensé que vous aimeriez mieux la *Bible d'Amiens*, de sentir qu'en la feuilletant ainsi, c'était des choses sur lesquelles Ruskin a, de tous temps, médité, celles qui expriment par là le plus profondément sa pensée, que vous preniez connaissance ; que le présent qu'il vous faisait était de ceux qui sont le plus précieux à ceux qui aiment, et qui consistent dans les objets dont on s'est longtemps servi soi même, sans intention de les donner un jour, rien que pour soi.

En écrivant son livre, Ruskin n'a pas eu à travailler pour vous, il n'a fait que publier sa mémoire et vous ouvrir son cœur. J'ai pensé que la Vierge dorée prendrait quelque importance à vos yeux, quand vous verriez que, près de trente ans avant la *Bible d'Amiens*, elle avait, dans la mémoire de Ruskin, sa place où, quand il avait besoin de donner à ses auditeurs un exemple, il savait la trouver, pleine de grâce et chargée de ces pensées graves à qui il donnait souvent rendez-vous devant elle. Alors elle comptait déjà parmi ces manifestations de la beauté qui ne donnaient pas seulement à ses yeux sensibles une délectation comme il n'en connut jamais de plus vive, mais où Dieu, en lui donnant ce sens esthetique, l'avait prédestiné à aller chercher, comme dans son expression la plus touchante, ce qui peut être recueilli sur la terre du Vrai et du Divin.

Sans doute, si, — comme on l'a dit, — à l'extrême vieillesse, la pensée déserta la tête de Ruskin, comme cet oiseau mystérieux qui dans une toile célèbre de Gustave Moreau n'attend pas l'arrivée de la

Telle qu'elle est avec son sourire si particulier, qui fait non seulement de la vierge une personne, mais de la statue une œuvre d'art individuelle, elle semble rejeter ce portail hors duquel elle se penche, à n'être que le musée où nous devons nous rendre quand nous voulons la voir, comme les étrangers sont obligés d'aller au Louvre pour voir la Joconde. Mais si les cathédrales — comme on l'a dit — sont les musées de l'art religieux au moyen âge, ce sont des musées vivants auxquels MM. de la Sizeranne et Hallays ne trouveraient rien à redire. Ils n'ont pas été construits pour recevoir les œuvres d'art, mais ce sont elles — si individuelles qu'elles soient d'ailleurs, qui ont été faites pour eux et ne sauraient sans sacrilège (je ne parle ici que de sacrilège esthétique) être placées ailleurs. Telle qu'elle est avec son sourire si particulier, combien j'aime la Vierge dorée, avec son sourire de maîtresse de maison céleste; combien j'aime son accueil à cette porte de la cathédrale, dans sa parure exquise et simple d'aubépines. Comme les rosiers, les lys, les figuiers d'un autre porche, ces aubépines sculptées sont encore en fleur. Mais ce printemps médiéval, si longtemps prolongé, ne sera pas éternel et le vent des siècles

mort pour fuir la maison, — parmi les formes familières qui traversèrent encore la confuse rêverie du vieillard, sans que la réflexion pût s'y appliquer au passage, tenez pour probable qu'il y eut la Vierge dorée. Redevenue maternelle, comme le sculpteur d'Amiens l'a représentée, tenant dans ses bras la divine enfance, elle dut être comme la nourrice que laisse seule rester à son chevet celui qu'elle a longtemps bercé. Et, comme dans le contact des meubles familiers, dans la dégustation des mets habituels, les vieillards éprouvent, sans presque les connaître, leurs dernières joies, discernables du moins à la peine souvent funeste qu'on leur causerait en les en privant, croyez que Ruskin ressentait un plaisir obscur à voir un moulage de la Vierge dorée, descendue, par l'entraînement invincible du temps, des hauteurs de sa pensée et des prédilections de son goût, dans la profondeur de sa vie inconsciente et dans les satisfactions de l'habitude.

a déjà effeuillé devant l'église, comme au jour solennel d'une Fête Dieu sans parfums, quelques-unes de ses roses de pierre. Un jour sans doute aussi le sourire de la Vierge dorée (qui a déjà pourtant duré plus que notre foi) (1) cessera, par l'effritement des pierres qu'il écarte gracieusement, de répandre, pour nos enfants, de la beauté, comme, à nos pères croyants, il avait versé du courage. Je sens que j'avais tort de l'appeler une œuvre d'art : une statue qui fait ainsi à tout jamais partie de tel lieu de la terre, d'une certaine ville, — c'est-à-dire d'une chose qui porte un nom comme une personne, qui est un individu, dont on ne peut jamais trouver la toute pareille sur la face des continents, dont les employés de chemins de fer, en nous criant son nom, à l'endroit où il a fallu inévitablement venir pour la trouver, semblent nous dire, sans le savoir : « Aimez ce que jamais on ne verra deux fois », — une telle statue a peut-être quelque chose de moins universel qu'une œuvre d'art ; elle nous retient, en tous cas, par un lien plus fort que celui de l'œuvre d'art elle-même, un de ces liens comme en ont, pour nous garder, les personnes et les pays. La Joconde est la Joconde de Vinci. Que nous importe, sans vouloir déplaire à M. Hallays, son lieu de naissance, que nous importe même qu'elle soit naturalisée française ? — Elle est quelque chose comme une admirable « sans-patrie ». Nulle part où des regards chargés de pensée se lèveront sur elle, elle ne saurait être une « déracinée ». Nous n'en pouvons dire autant de sa sœur souriante et sculptée (combien inférieure du reste, est-il besoin de le dire ?), la Vierge dorée. Sortie

(1) M. Paul Desjardins a parlé beaucoup mieux des pierres qui étaient restées plus longtemps ensemble que les cœurs.

sans doute des carrières voisines d'Amiens n'ayant accompli dans sa jeunesse qu'un voyage, pour venir au porche Saint-Honoré, n'ayant plus bougé depuis, s'étant peu à peu hâlée à ce vent humide de la Venise du Nord, qui au-dessus d'elle a courbé la flèche, regardant depuis tant de siècles les habitants de cette ville, dont elle est le plus ancien et le plus sédentaire habitant (1), elle est vraiment une Amiénoise. Ce n'est pas une œuvre d'art.

C'est une belle amie que nous devons laisser sur la place mélancolique de province d'où personne n'a pu réussir à l'emmener, et où, pour d'autres yeux que les nôtres, elle continuera à recevoir en pleine figure le vent et le soleil d'Amiens, à laisser les petits moineaux se poser avec un sûr instinct de la décoration au creux de sa main accueillante, ou picorer les étamines de pierre des aubépines antiques qui lui font depuis tant de siècles une parure jeune. Dans ma chambre une photographie de la Joconde garde seulement la beauté d'un chef-d'œuvre. Près d'elle une photographie de la Vierge dorée prend la mélancolie d'un souvenir. Mais n'attendons pas que, suivi de son cortège innombrable de rayons et d'ombres qui se reposent à chaque relief de la pierre, le soleil ait cessé d'argenter la grise vieillesse du portail, à la fois étincelante et ternie. Voilà trop longtemps que nous avons perdu de vue Ruskin. Nous l'avions laissé aux pieds de cette même vierge devant laquelle son indulgence aura patiemment attendu que nous

(1) Et regardée d'eux : je peux, en ce moment, même voir les hommes qui se hâtent vers la Somme accrue par la marée, en passant devant le porche qu'ils connaissent pourtant depuis si longtemps lever les yeux vers « l'Etoile de la Mer ».

lui ayons adressé à notre guise notre personnel hommage! Entrons avec lui dans la cathédrale.

Nous ne pouvons pas y pénétrer plus avantageusement que par cette porte sud, car toutes les cathédrales de quelque importance produisent à peu près le même effet, quand vous entrez par le porche ouest, mais je n'en connais pas d'autre qui découvre à ce point sa noblesse, quand elle est vue du transept sud. La rose qui est en face est exquise et splendide et les piliers des bas-côtés du transept forment avec ceux du chœur et de la nef un ensemble merveilleux. De là aussi l'abside montre mieux sa hauteur, se découvrant à vous au fur et à mesure que vous avancez du transept dans la nef centrale. Vue de l'extrémité ouest de la nef, au contraire, une personne irrévérente pourrait presque croire que ce n'est pas l'abside qui est élevée, mais la nef qui est étroite. Si d'ailleurs vous ne vous sentez pas pris d'admiration pour le chœur et le cercle lumineux qui l'entoure, quand vous élevez vos regards vers lui de la croix du centre, vous n'avez pas besoin de continuer à voyager et à chercher à voir des cathédrales, car la salle d'attente de n'importe quelle gare du chemin de fer est un lieu qui vous convient mille fois mieux. Mais si, au contraire, il vous étonne et vous ravit d'abord, alors, mieux vous le connaîtrez, plus il vous ravira, car il n'est pas possible à l'alliance de l'imagination et des mathématiques, d'accomplir une chose plus puissante et plus noble que cette procession de verrières, en mariant la pierre au verre, ni rien qui paraisse plus grand.

Quoi que vous voyiez ou soyez forcé de laisser de côté, sans l'avoir vu, à Amiens, si les écrasantes responsabilités de votre existence et les nécessités inévitables d'une locomotion qu'elles précipitent, vous laissent seulement un quart d'heure — sans être hors d'haleine — pour la contemplation de la capitale de la Picardie, donnez-le entièrement aux boiseries du chœur de la cathédrale. Les portails, les vitraux en ogives, les roses, vous

pouvez voir cela ailleurs aussi bien qu'ici, mais un tel chef-d'œuvre de menuiserie, vous ne le pourrez pas. C'est du flamboyant dans son plein développement juste à la fin du xve siècle. Vous verrez là l'union de la lourdeur flamande et de la flamme charmante du style français : sculpter le bois a été la joie du Picard; dans tout ce que je connais, je n'ai jamais rien vu d'aussi merveilleux qui ait été taillé dans les arbres de quelque pays que ce soit ; c'est un bois doux, à jeunes grains ; du chêne choisi et façonné pour un tel travail et qui résonne maintenant de la même manière qu'il y a quatre cents ans. Sous la main du sculpteur, il semble s'être modelé comme de l'argile, s'être plié comme de la soie, avoir poussé comme des branches vivantes, avoir jailli comme de la flamme vivante,... et s'élance, s'entrelace et se ramifie en une clairière enchantée, inextricable, impérissable, plus pleine de feuillage qu'aucune forêt et plus pleine d'histoire qu'aucun livre (1).

Maintenant célèbres dans le monde entier, représentées dans les musées par des moulages, que les gardiens ne laissent pas toucher, ces stalles continuent, elles-mêmes, si vieilles, si illustres et si belles, à exercer à Amiens leurs modestes fonctions de stalles — dont elles s'acquittent depuis plusieurs siècles à la grande satisfaction des Amiénois —, comme ces artistes qui, parvenus à la gloire, n'en

(1) Commencées le 3 juillet 1508, les 120 stalles furent achevées en 1522, le jour de la Saint-Jean. Le bedeau, M. Regnault, qui connaît admirablement son église, vous laissera vous promener au milieu de la vie de tous ces personnages qui dans la couleur de leur personne, les lignes de leur geste, l'usure de leur manteau, la solidité de leur carrure continuent à découvrir l'essence du bois, à montrer sa force et à chanter sa douceur. Vous verrez Joseph voyager sur la rampe, Pharaon dormir sur les accoudoirs, où se déroule la figure de ses rêves, tandis que sur les miséricordes inférieures les devins s'occupent à les interpréter. Il vous laissera pincer sans risque d'aucun dommage pour elles les longues cordes de bois et vous les entendrez rendre comme un son d'instrument de musique, qui semble dire et qui prouve en effet combien elles sont indestructibles et ténues. En quittant le chœur, regardez sa clôture extérieure en vous reportant à la *Cathédrale* de M. Huysmans (pages 400 et 401).

continuent pas moins à garder un petit emploi ou à donner des leçons. Ces fonctions consistent, avant même d'instruire les âmes, à supporter les corps, et c'est à quoi, rabattues pendant chaque office et présentant leur envers, elles s'emploient modestement.

Les bois toujours frottés de ces stalles ont peu à peu revêtu ou plutôt laissé paraître cette sombre pourpre qui est comme leur cœur et que préfère à tout, jusqu'à ne plus pouvoir regarder les couleurs des tableaux qui semblent, après cela, bien grossières, l'œil qui s'en est une fois enchanté. C'est une sorte d'ivresse qu'on éprouve à goûter dans l'ardeur du bois ce qui est comme la sève de l'arbre. La naïveté des personnages ici sculptés prend de la matière dans laquelle ils vivent quelque chose comme de deux fois naturel. Et quant à « ces fruits, ces fleurs, ces feuilles et ces branches », tous motifs tirés de la végétation du pays et que le sculpteur amiénois a sculptés dans du bois d'Amiens, la diversité des plans ayant eu pour conséquence la différence des frottements, on y voit de ces admirables oppositions de tons, où la feuille se détache d'une autre couleur que la tige, faisant penser à ces nobles accents que M. Gallé a su tirer du cœur harmonieux des chênes.

Mais il est temps d'arriver à ce que Ruskin appelle plus particulièrement la Bible d'Amiens, au porche occidental. Bible est pris ici au sens propre, non au sens figuré. Le porche d'Amiens n'est pas seulement, dans le sens vague où l'aurait dit Victor Hugo (1), un livre de pierre, une Bible de pierre : c'est « la Bible » en pierre. Sans doute,

(1) M[lle] Marie Nordlinger, la si distinguée artiste anglaise, me met sous les yeux une lettre de Ruskin où « Notre-Dame de Paris » de Victor Hugo est qualifié de rebut de la littérature française.

avant de le savoir, quand vous voyez pour la première fois la façade occidentale d'Amiens, bleue dans le brouillard, éblouissante au matin, ayant absorbé le soleil et grassement dorée l'après-midi, rose et déjà fraîchement nocturne au couchant, à n'importe laquelle de ces heures que son clocher sonne dans le ciel et que Claude Monet a fixées dans des toiles sublimes (1) où se découvre la vie de cette chose que les hommes ont faite, mais que la nature a reprise en l'immergeant en elle, une Cathédrale, et dont la vie comme celle de la terre — en sa double révolution d'une année autour du soleil et d'un jour autour d'elle-même — se déroule dans les siècles, et d'autre part se renouvelle et s'achève chaque jour, alors, vous dégageant de ces impressions dont la nature l'enveloppe pour vous, vous ressentez devant cette façade une impression confuse mais forte. En voyant monter vers le ciel ce fourmillement monumental et dentelé de personnages de grandeur humaine dans leur stature de pierre, tenant à la main leur croix, leur phylactère, leur sceptre, ce monde de saints, ces générations de prophètes, cette suite d'apôtres, ce peuple de rois, ce défilé de pêcheurs, cette assemblée de juges, cette envolée d'anges, les uns à côté des autres, les uns au-dessus des autres, debout près de la porte, regardant la ville du haut des niches ou au bord des galeries, plus haut encore, ne recevant plus que vagues et éblouis les regards des hommes, au pied des tours et dans l'effluve des cloches, sans doute à la chaleur de votre émotion vous sentez que c'est

(1) *La Cathédrale de Rouen aux différentes heures du jour*, par Claude Monet (collection Camondo). Comme « intérieurs » de Cathédrales je ne connais que ceux du grand peintre Helleu, qui sont si beaux.

une grande chose que cette ascension géante immobile et passionnée. Mais une cathédrale n'est pas seulement une beauté à sentir. Si même ce n'est plus pour vous un enseignement à suivre, c'est du moins encore un livre à comprendre. Le portail d'une cathédrale gothique, et plus particulièrement d'Amiens, la cathédrale gothique par excellence, c'est la Bible. Avant de vous l'expliquer je voudrais, à l'aide d'une citation de Ruskin, vous faire comprendre que, quelles que soient vos croyances, la Bible n'en est pas moins quelque chose d'idéal, d'actuel, où nous avons à trouver autre chose que la saveur de son archaïsme et le divertissement de notre curiosité.

Les 1, 8, 12, 15, 19, 23 et 24me psaumes, bien appris et crus, sont assez pour toute direction personnelle, ont en eux la loi et la prophétie de tout gouvernement juste, et chaque nouvelle découverte de la science naturelle est anticipée dans le 104e. Considérez quel autre groupe de littérature historique et didactique a une étendue pareille à celle de la Bible.

Demandez-vous si vous pouvez comparer sa table des matières, je ne dis pas à aucun autre livre, mais à aucune autre littérature. Essayez, autant qu'il est possible à chacun de nous — qu'il soit défenseur ou adversaire de la foi, — de dégager son intelligence de l'habitude et de l'association du sentiment moral basé sur la Bible, et demandez-vous quelle littérature pourrait avoir pris sa place ou remplir sa fonction, quand même toutes les bibliothèques de l'univers seraient restées intactes. Je ne suis pas contempteur de la littérature profane, si peu que je ne crois pas qu'aucune interprétation de la religion grecque ait jamais été aussi affectueuse, aucune de la religion romaine aussi révérente que celle qui se trouve à la base de ma manière d'enseigner et qui court à travers le corps entier de mes œuvres. Mais ce fut de la Bible que j'appris les symboles d'Homère et la foi d'Horace. Je me

faisais un devoir dès ma première jeunesse en lisant chaque mot des évangiles et des prophéties, de bien me pénétrer qu'il était écrit par la main de Dieu, et j'en gardai l'habitude d'une attention respectueuse qui, plus tard, rendit bien des passages des auteurs profanes, frivoles pour les lecteurs irréligieux, profondément graves pour moi. Jusqu'à quel point mon esprit a été paralysé par les fautes et les chagrins de ma vie, jusqu'où ma connaissance de la vie est-elle courte, comparée à ce que j'aurais pu apprendre, si j'avais marché plus fidèlement dans la lumière qui m'avait été départie, dépasse ma conjecture ou ma confession. Mais comme je n'ai jamais écrit pour mon propre plaisir ou pour ma renommée, j'ai été préservé, comme les hommes qui écrivent ainsi le seront toujours, des erreurs dangereuses pour les autres, et les expressions fragmentaires de sentiments ou les expositions de doctrines, que, de temps en temps, j'ai été capable de donner, seront trouvées maintenant, par un lecteur attentif, comme se reliant à un système général d'interprétations de la littérature sacrée, à la fois classique et chrétienne, qui les rendra capables, sans injustice, de sympathiser avec la foi des âmes candides et généreuses de tous temps et de tous pays. Qu'il y ait une littérature classique sacrée parallèle à celle des Hébreux et se fondant avec les légendes symboliques de la chrétienté au moyen âge, c'est un fait qui apparaît de la manière la plus tendre et la plus frappante dans l'influence indépendante et cependant similaire de Virgile sur le Dante et l'évêque Gardane Douglas. Et l'histoire du Lion de Némée vaincu avec l'aide d'Athéné est la véritable racine de la légende des compagnons de saint Gérôme, conquis par la douceur guérissante de l'esprit de vie. Je l'appelle une légende seulement. Qu'Heraklès ait jamais tué ou saint Jérôme jamais chéri la créature sauvage ou blessée, est sans importance pour nous. Mais la légende de saint Jérôme reprend la prophétie du millénium et prédit avec la Sibylle de Cumes, et avec Isaïe, un jour où la cruauté de l'homme sera changée en bénédiction, où

il ne sera plus fait de mal ni de destruction d'aucune sorte dans toute l'étendue de la montagne sainte et où la paix de la terre sera délivrée de son présent chagrin, comme le présent et glorieux univers animé est sorti du désert naissant, dont les profondeurs étaient le séjour des dragons et les montagnes des dômes de feu. Ce jour-là aucun homme ne le connaît, mais le royaume de Dieu est déjà venu à ceux qui ont arraché de leur propre cœur ce qui était rampant et de nature inférieure (1) et ont appris à chérir ce qui est charmant et humain dans les enfants errants des nuages et des champs (2).

Et peut-être maintenant voudrez-vous bien suivre le résumé que je vais essayer de vous donner d'après Ruskin de la Bible écrite au porche occidental d'Amiens.

Au milieu est la statue du Christ qui est non au sens figuré, mais au sens propre, la pierre angulaire de l'édifice. A sa gauche (c'est-à-dire à droite pour nous, qui en regardant le porche faisons face au Christ, mais nous emploierons les mots gauche et droite par rapport à la statue du Christ) six apôtres : près de lui Pierre, puis en s'éloignant Jacques le Majeur, Jean, Mathieu, Simon. A sa droite Paul, puis Jacques l'évêque, Philippe, Barthélemy, Thomas et Jude (3). A la suite des apôtres sont les

(1) Cf. Bossuet, *Elevations sur les mystères*, IV, 8.
« Contenons les vives saillies de nos pensées vagabondes ; par ce moyen nous commanderons en quelque sorte aux oiseaux du ciel. Empêchons nos pensées de ramper comme font les reptiles sur la terre... Ce sera dompter des lions que d'assujettir notre impétueuse colère. »

(2) *The Bible of Amiens*, III, § 50, 51, 52, 53, 54 (daté d'Avallon, 28 août 1882).

(3) M. Huysmans dit : « Les Evangiles insistent pour qu'on ne confonde pas saint Jude avec Judas, ce qui eut lieu du reste; et, à cause de sa similitude de nom avec le traître, pendant le moyen âge les chrétiens le renient... Il ne sort de son mutisme que pour poser une question au Christ sur la Prédestination et Jésus répond à côté ou pour mieux dire ne lui répond pas », et plus loin parle « du déplo-

quatre grands prophètes. Après Simon, Isaïe et Jérémie ; après Jude, Ezéchiel et Daniel ; puis, sur les trumeaux de la façade occidentale tout entière (c'est-à-dire non seulement de la porte centrale du porche ouest, mais des deux portes secondaires dédiées, celle de gauche à la Vierge (1) et celle de droite à saint Firmin, portes qui ont aussi leurs statues que nous verrons plus tard) viennent les douze prophètes mineurs ; trois sur chacun des quatre trumeaux, et, en commençant par le trumeau qui se trouve le plus à gauche : Osée, Joël, Amos, Michée, Jonas, Abdias, Nahum, Habakuk, Sophonie, Aggée, Zacharie, Malachie. De sorte que la cathédrale, toujours au sens propre, repose sur le Christ et sur les prophètes qui l'ont prédit ainsi que sur les apôtres qui l'ont proclamé. Les prophètes du Christ et non ceux de Dieu le Père :

La voix du monument tout entier est celle qui vient du ciel au moment de la Transfiguration : « Voici mon fils bien-aimé, écoutez-le. » Aussi Moïse qui fut un apôtre non du Christ mais de Dieu, aussi Elie qui fut un prophète non du Christ mais de Dieu, ne sont pas ici. Mais, s'écrie Ruskin, il y a un autre grand prophète qui d'abord semble ne pas être ici. Est-ce que le peuple entrera dans le temple en chantant : « Hosanna au fils de David », et ne verra aucune image de son père? Le

rable renom que lui vaut son homonyme Judas » (*La Cathédrale*, pages 454 et 455).

(1) Il est bien entendu qu'il ne s'agit ici nullement de la Vierge Dorée que nous avons vue au porche sud, mais des porches secondaires de la façade occidentale, c'est-à-dire placés à gauche et à droite du porche principal du porche ouest où est la statue du Christ. La statue de la Vierge du porche occidental, antérieure d'environ un siecle à la statue de la Vierge Dorée, est d'un art moins habile et d'un sentiment plus grave. (Voir Viollet-le-Duc, *Dictionnaire de l'architecture*, au mot *Vierge*.)

Christ lui-même n'a-t-il pas déclaré : « Je suis la racine et l'épanouissement de David », et la racine n'aurait près de soi pas trace de la terre qui l'a nourrie? Il n'en est pas ainsi ; David et son fils sont ensemble. David est le piédestal de la statue du Christ. Il tient son sceptre dans la main droite, un philactère dans la gauche.

Des deux côtés du piédestal il y a des fleurs dans un vase, sur le côte nord le lys, sur le côté sud la rose. Le monolithe entier est un des plus beaux morceaux de la sculpture chrétienne du monde entier. Au-dessus du piédestal un rameau de vigne complète ce symbolisme floral. Le lys n'est pas ici la fleur de lys, ni le lys de la madone, mais le lys de la vallée, ce qui, avec la rose et la vigne, réalise exactement la triple image du Christ : « Je suis la Rose de Saron, et le Lys de la vallée. Je suis la vraie Vigne. » Sous les pieds du Christ le lion et le dragon, figurant le péché charnel et humain, par opposition au péché intellectuel de l'orgueil qui est aussi le péché des anges et que symbolisent le basilic et l'aspic : « Inculcabis super Leonem et Aspidem, » prophétie qu'a réalisée non seulement le Christ, mais tous ses vrais serviteurs. Mais la signification des actes et des œuvres d'art des siècles chrétiens, perdue maintenant depuis trois cents ans, ne peut plus être lue qu'à rebours, puisque nous glorifions l'orgueil et l'avarice, comme les moteurs de toutes choses, et suivons comme seuls guides nos passions.

De la statue du Christ elle-même je ne parlerai pas, aucune sculpture ne pouvant, ni ne devant satisfaire l'espérance d'une âme aimante qui a appris à croire en lui. Mais à cette époque elle dépassa ce qui avait jamais été atteint jusque-là en tendresse sculptée. Et elle était connue au loin sous le nom de : le beau Dieu d'Amiens. Elle n'était d'ailleurs qu'un signe, un symbole de la présence divine et non une idole, dans notre sens du mot. Et pourtant chacun la concevait comme l'Esprit

(1) Voir sur les lys *Queen of air*, II, § 82, Val d'Arno, et le passage même de la *Bible d'Amiens* que je n'ai pu qu'indiquer.

vivant, venant l'accueillir à la porte du temple, la parole de vie, le Roi de gloire, le Seigneur des armées. Le Seigneur des Vertus, c'est la meilleure traduction de l'idée que donnait à un disciple instruit du treizième siècle les paroles du XXIVe psaume (1).

Nous ne pouvons pas nous arrêter à chacune des statues du porche occidental. Mais nous voudrions expliquer rapidement le sens des bas-reliefs qui sont placés au-dessous d'elles (deux bas-reliefs quatre-feuilles placés au-dessous l'un de l'autre sous chacune d'elles), ceux qui sont placés sous chaque apôtre représentant, selon Ruskin, le bas-relief supérieur la vertu qu'il a enseignée ou pratiquée, l'inférieur le vice opposé. Au-dessous des prophètes les bas-reliefs figurent leurs prophéties (2).

Sous saint Pierre est le Courage avec un léopard sur son écusson; au-dessous du Courage la Poltronnerie est figurée par un homme qui, effrayé par un animal, laisse tomber son épée tandis qu'un oiseau continue de chanter : « Le poltron n'a pas le courage d'une grive » (3). Sous saint André est la Patience dont l'écusson porte un bœuf (ne reculons jamais).

Dans la cathédrale de Laon il y a un joli compliment fait aux bœufs qui transportèrent les pierres de la tour au sommet de la colline sur laquelle elle s'élève. La tradition est qu'ils se harnachèrent eux-mêmes, mais la tradition ne dit pas comment un bœuf peut se harnacher lui-même, même s'il en avait envie... Quoi qu'il en soit, huit bœufs colossaux sont sculptés sur le haut de la tour regardant de ses balcons les plaines de France.

(1) (*The Bible of Amiens*, § 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36).
(2) Toutes les interprétations qui suivent sont résumées d'après le 4e chapitre de la *Bible d'Amiens*. (Quand c'est un autre ouvrage de Ruskin que je cite j'en donne le titre).
(3) M. Male interprète : « Sans doute il fait nuit, car une chouette perchée sur un arbre semble pousser son cri lugubre. »

Au-dessous de la Patience, la Colère : une femme poignardant un homme avec une épée (la Colère, vice essentiellement féminin qui n'a aucun rapport avec l'indignation). Sous saint Jacques, la Douceur dont l'écusson porte un agneau, et la Grossièreté : une femme donnant un coup de pied par-dessus son échanson, « les formes de la plus grande grossièreté française étant dans les gestes du cancan ».

Sous saint Jean, l'Amour, l'Amour divin, non l'amour humain : « Moi en eux et toi en moi. » Son écusson supporte un arbre avec des branches greffées dans un tronc abattu. « Dans ces jours-là le Messie sera abattu, mais pas pour lui-même. » Au-dessous de l'Amour, la Discorde : un homme et une femme qui se querellent ; elle a laissé tomber sa quenouille. Sous saint Mathieu, l'Obéissance. Sur son écusson, un chameau.

Aujourd'hui c'est la bête la plus désobéissante et la plus insupportable, dit Ruskin, mais le sculpteur du Nord connaissait peu son caractère. Comme elle passe malgré tout sa vie dans les services les plus pénibles, je pense qu'il l'a choisie comme symbole de l'obéissance passive qui n'éprouve ni joie ni sympathie comme en ressent le cheval, et qui, d'autre part, n'est pas capable de faire du mal comme le bœuf. Il est vrai que sa morsure est assez dangereuse, mais à Amiens, il est fort probable que cela n'était pas connu, même des croisés, qui ne montaient que leurs chevaux ou rien.

Au-dessous de l'Obéissance, la Rébellion, un homme claquant du doigt devant son évêque (« comme Henri VIII devant le Pape et les badauds anglais et français devant tous les prêtres quels qu'ils soient »).

Sous saint Simon, la Persévérance caresse un

lion et tient sa couronne. « Tiens ferme ce que tu as afin qu'aucun homme ne prenne ta couronne. » Au-dessous, l'Athéisme laisse ses souliers à la porte de l'église.

L'infidèle insensé est toujours représenté, aux XIIe et XIIIe siècles, nu-pieds, le Christ ayant ses pieds enveloppés avec la préparation de l'Evangile de la Paix. « Combien sont beaux tes pieds dans tes souliers, ô fille de Prince! »

Au-dessous de saint Paul est la Foi. Au-dessous de la Foi est l'Idolâtrie adorant un monstre (1). Au-dessous de saint Jacques l'évêque est l'Espérance qui tient un étendard avec une croix à cause des versets 7 et 8 de son dernier chapitre : « Affermissez vos cœurs car la venue du Seigneur est proche. » C'est lui que Dante interroge dans son Paradis sur la nature de l'Espérance. Au-dessous de l'Espérance, le Désespoir, qui se poignarde (2).

Le suicide n'était pas considéré comme héroïque ou sentimental au XIIIe siècle, dit Ruskin, et il n'y pas de morgue gothique bâtie au bord de la Somme.

Sous saint Philippe est la Charité qui donne son manteau à un mendiant nu.

La vieille manufacture d'Amiens, dit Ruskin, avait cette notion de son but : Vêtir le pauvre d'abord, le riche ensuite. Dans ce temps-là on ne disait aucune bêtise sur les fâcheuses conséquences d'une charité indistincte.

(1) A Chartres, l'idolâtrie est représentée par la Synagogue aux yeux bandés (Male).

(2) A Lyon, c'est Ira qui se perce de son épée en face de Patientia. A Auxerre, c'est déjà Desperatio en face de Patientia (Male).

Dans *Eagles Nest*, Ruskin, pour montrer combien l'art chrétien du moyen âge se tient près de la réalité, évoque précisément ce bas-relief de la Charité à Amiens, qui peut ne nous paraître qu'un nom dans une énumération, mais qui pour Ruskin, comme vous l'avez vu pour la Vierge Dorée, était un objet de son admiration, un sujet de ses méditations esthétiques. « Tandis qu'à Padoue la Charité de Giotto » (dit-il, allant chercher, dans l'« écrin de sa riche mémoire (1) », ce souvenir précieux qui éclaire d'un reflet magique le portail gris du sombre Amiens), « tandis qu'à Padoue la Charité de Giotto tend dans sa main son cœur à Dieu, foule aux pieds des sacs d'or, les trésors de la terre, et donne seulement du blé et des fleurs, au porche occidental d'Amiens, elle se contente d'habiller un mendiant avec une pièce de laine de la manufacture de la ville. » Pour ajouter une image encore, rappelons la Charité d'Orcagna qui allaite un enfant et présente à Dieu son cœur enflammé. Montrant le caractère plus pratique que mystique de nos grands saints, M. Male a dit admirablement : « La Charité qui tend à Dieu son cœur enflammé est du pays de saint François d'Assise, celle qui donne son manteau aux pauvres est du pays de saint Vincent de Paul (2). »

Sous saint Barthélemy, la Chasteté avec le phœnix, et au-dessous d'elle, la Luxure, figurée par un jeune homme embrassant une femme qui tient un sceptre et un miroir. Sous saint Thomas, la Sagesse (un écusson avec une racine mangeable signifiant la tempérance comme le commencement de la sagesse).

(1) L'expression est de Baudelaire dans le Voyage : « Ouvrez-nous les écrins de vos riches mémoires. »

(2) Sous la charité l'avarice emplit un coffre d'or.

Au-dessous d'elle, la Folie : le type usité dans tous les psautiers primitifs d'un glouton armé d'un gourdin. « Le fou a dit dans son cœur : « Il n'y a pas de Dieu il dévore mon peuple comme un morceau de pain. » (Psaume 53, cité par M. Male.) Sous saint Jude, l'Humilité qui porte un écusson avec une colombe, et l'Orgueil qui tombe de cheval.

Remarquez, dit Ruskin, que les apôtres sont tous sereins, presque tous portent un livre, quelques-uns une croix, mais tous le même message : « Que la paix soit dans cette maison et si le Fils de la Paix est né », etc... ; mais les prophètes tous chercheurs, ou pensifs, ou tourmentés ou s'étonnant ou priant, excepté Daniel. Le plus tourmenté de tous est Isaïe. Aucune scène de son martyre n'est représentée, mais le bas-relief qui est au-dessous de lui le montre apercevant le Seigneur dans son temple et cependant il a le sentiment qu'il a les lèvres impures. Jérémie aussi porte sa croix, mais plus sereinement.

Nous ne pouvons malheureusement pas nous arrêter aux bas-reliefs qui figurent, au-dessous des prophètes, les versets de leurs principales prophéties : Ezéchiel assis devant deux roues, Daniel tenant un livre que soutiennent des lions (1), puis assis au festin de Balthazar, le figuier et la vigne sans feuilles, le soleil et la lune sans lumière qu'a prophétisés Joel (2), Amos cueillant les feuilles de la vigne sans fruits pour nourrir ses moutons qui ne trouvent pas d'herbe (3), Jonas s'échappant des flots, puis assis sous un calebassier, Habakuk qu'un ange tient par les cheveux visitant Daniel qui caresse un

(1) Ezéchiel, I, 16.
(2) Daniel, VI, 22.
(3) Joel, I, 7 et II, 10.
(4) Amos, IV, 7.

jeune lion (1), les prophéties de Sophonie : les bêtes de Ninive, le Seigneur une lanterne dans chaque main, le hérisson et le butor (2), etc.

Je n'ai pas le temps de vous conduire aux deux portes secondaires du porche occidental, celle de la Vierge (3) qui contient, outre la statue de la Vierge à gauche de la Vierge, celle de l'Ange Gabriel, de la Vierge Annunciade, de la Vierge Visitante, de sainte Elisabeth, de la Vierge présentant l'Enfant et saint Siméon, et à droite les trois Rois-Mages, Hérode, Salomon et la reine de Saba, chaque statue ayant au-dessous d'elle, comme celles du porche principal, des bas-reliefs qui s'y rapportent — ou à celle de saint Firmin qui contient les statues de saints du Diocèse. C'est sans doute à cause de cela, parce que ce sont « des amis des Amiénois », qu'au-dessous d'eux les bas-reliefs représentent l'ordre des Saisons, les signes du Zodiaque et les travaux de chaque mois, bas-reliefs que Ruskin admire entre tous et particulièrement celui qui représente la moisson. Vous trouverez au musée du Trocadéro les moulages de ces bas-reliefs de la porte Saint-Firmin (4) et dans le livre de M. Male des commentaires charmants sur la vérité locale et climatérique de ces petites scènes de genre.

(1) Habakuk, II, 1.
(2) Sophonie, II, 15; I, 12; II 14.
(3) Ruskin en arrivant à cette porte dit : « Si vous venez, bonne Protestante ma lectrice, venez civilement, et veuillez vous souvenir que jamais le culte d'aucune femme morte ou vivante n'a nui à une créature humaine — mais que le culte de l'argent, le culte de la perruque, le culte du chapeau tricorne et à plumes, ont fait et font beaucoup plus de mal, et que tous offensent des millions de fois plus le Dieu du Ciel, de la Terre et des Etoiles, que toutes les plus absurdes et les plus charmantes erreurs commises par les générations de ses simples enfants sur ce que la Vierge Mère pourrait ou voudrait, ou ferait, ou éprouverait pour eux. »
(4) Et les moulages de beaucoup des statues dont il a été parlé ici et aussi des stalles du chœur.

Je n'ai pas ici, dit alors Ruskin, à étudier l'art de ces bas-reliefs. Ils n'ont jamais dû servir autrement que comme guides pour la pensée. Et si le lecteur veut simplement se laisser conduire ainsi, il sera libre de se créer à lui-même de plus beaux tableaux dans son cœur; et en tous cas, il pourra entendre les vérités suivantes qu'affirme leur ensemble :

D'abord, à travers ce Sermon sur la Montagne d'Amiens, le Christ n'est jamais représenté comme le Crucifié, n'éveille pas un instant la pensée du Christ mort; mais apparaît comme le Verbe Incarné — comme l'Ami présent — comme le Prince de la Paix sur la terre — comme le roi Eternel dans le ciel. Ce que sa vie *est*, ce que ses commandements *sont*, et ce que son jugement *sera*, voilà ce qui nous est enseigné, non pas ce qu'il a fait jadis, ce qu'il a souffert jadis, mais bien ce qu'il fait à présent, et ce qu'il nous ordonne de faire. Telle est la pure, joyeuse et belle leçon que nous donne le Christianisme; et la décadence de cette foi, toutes les corruptions d'une pratique dissolvante peuvent être attribuées à ce que nous nous sommes accoutumés à fixer nos regards sur la mort du Christ, plutôt que sur sa vie, et à substituer la méditation de sa souffrance passée à celle de notre devoir présent.

Puis secondement, quoique le Christ ne porte pas sa croix, les prophètes affligés, les apôtres persécutés, les disciples martyrs, portent les leurs. Car s'il vous est salutaire de vous rappeler ce que votre créateur immortel a fait pour vous, il ne l'est pas moins de vous rappeler ce que des hommes mortels, nos semblables, ont fait aussi. Vous pouvez, à votre gré, renier le Christ, renoncer à lui, mais le martyre, vous pouvez seulement l'oublier; le nier vous ne le pouvez pas. Chaque pierre de cette construction a été cimentée de son sang. Gardant donc ces choses dans votre cœur, tournez-vous maintenant vers la statue centrale du Christ; écoutez son message et comprenez-le. Il tient le livre de la Loi éternelle dans sa main gauche; avec la droite, il bénit: mais bénit sous

conditions : « Fais ceci et tu vivras », ou plutôt dans un sens plus strict, plus rigoureux : « Sois ceci et tu vivras: montrer de la pitié n'est rien, ton âme doit être pleine de pitié; être pur en action n'est rien, tu dois être pur aussi dans ton cœur?

Et avec cette parole de la loi :

Ceci si tu ne le fais pas, ceci si tu ne l'es pas, tu mourras : mourir — quelque sens que vous donniez au mot —totalement et irrévocablement. Il n'est pas parlé, dans la théologie du XIIIe siècle, du pardon (dans notre sens moderne) des péchés et il n'est pas parlé non plus de Purgatoire. — Au-dessus de cette image du Christ avec nous, du Christ notre ami, est placée l'image du Christ au-dessus de nous, du Christ notre Juge. Pour cette présente vie, voici sa présence secourable. Après cette vie, voici sa venue pour prendre connaissance de nos actes et des intentions de nos actes, et séparer l'obéissant du désobéissant, l'aimant du méchant, sans espoir donné au dernier, d'aucun appel, d'aucune réconciliation. Je ne sais pas quels commentaires adoucissants furent écrits en minuscules effrayées par les Pères ou chuchotés en murmures hésitants par les prélats de l'Eglise moderne, mais je sais que le langage de chaque pierre sculptée, de chaque lumineux vitrail qui étaient vus et universellement compris par le peuple, était l'absolu, unique et pur enseignement de Moïse au Sinaï aussi bien que de saint Jean à Patmos, du commencement comme à la fin de la Révélation du Seigneur à Israël. La vie de l'évangile et sa puissance sont entièrement écrites dans les œuvres puissantes de vrais croyants : en Normandie et en Sicile, sur les îlots des rivières de France, aux vallées des rivières d'Angleterre, sur les rochers d'Orvieto, près des sables de l'Arno. Mais l'enseignement qui est à la fois le plus simple et le plus complet, qui parle avec le plus d'autorité à l'aspect actif de l'Europe du Nord est celui qui se dégage des premières pierres d'Amiens.

Croyez-le, lecteur, ou non, comme vous le voudrez.

Comprenez seulement combien cet enseignement a été un jour complètement « cru »; et que toutes les belles choses ont été faites, et toutes les actions courageuses accomplies, quand cette foi était encore dans sa force, avant que vînt ce que nous pouvons appeler « le temps présent », où la question de savoir si la Religion a de l'effet sur la moralité est gravement agitée par des gens qui n'ont essentiellement aucune idée du sens que peuvent avoir l'un ou l'autre de ces deux mots.

Et relativement à ce débn, peut-être aurez-vous la patience de lire ce qui suit, tandis que la flèche d'Amiens s'efface dans le lointain, et que votre wagon vous précipite vers l'Ile de France qui exhibe aujourd'hui les échantillons les plus admirés de l'art, de l'intelligence, et de la vie européens.

Toutes les créatures humaines, dans tous les temps et tous les endroits du monde, qui ont des affections chaudes, le sens commun, et l'empire sur elles-mêmes, ont été et sont naturellement morales. La nature humaine dans sa plénitude est nécessairement morale — sans amour, elle est inhumaine — sans raison, inhumaine — sans discipline, inhumaine.

C'est dans la proportion exacte où les hommes sont nés capables de ces choses, où on leur a appris à aimer, à penser, à supporter la peine, qu'ils sont nobles, vivent heureux, meurent calmes, et leur souvenir est pour leur race un honneur et un bienfait perpétuels. Tous les hommes sages savent et ont su ces choses depuis que la forme de l'homme a été séparée de la poussière. La connaissance et la pratique de ces vertus n'a rien à faire avec la religion.

Mais si, aimant les créatures qui sont comme vous-mêmes, vous sentez que vous aimeriez encore plus chèrement des créatures meilleures que vous-mêmes si elles vous étaient révélées, si, vous efforçant de tout votre pouvoir d'améliorer ce qui est mal près de vous et autour de vous, vous vouliez penser au jour ou le juge de toute la terre rendra tout juste et où les petites

collines se réjouiront, si, vous séparant des compagnons qui vous ont donné toute la meilleure joie que vous ayez eue sur la terre, vous désirez jamais rencontrer de nouveau leurs yeux et presser leurs mains — là où les yeux ne seront plus voilés, où les mains ne faibliront plus, si, vous préparant à être couchés sous l'herbe dans le silence et la solitude sans plus voir la beauté, sans plus sentir la joie, vous vouliez vous préoccuper de la promesse qui vous a été faite d'un temps dans lequel vous verriez de nouveau la lumière de Dieu et connaîtriez les choses que vous aviez soif de connaître, et marcheriez dans la paix de l'amour éternel — alors l'espoir de ces choses pour vous est la religion ; leur substance dans votre vie est la foi. Et dans leur vertu nous est promis que les royaumes de ce monde deviendront un jour les royaumes de Notre Seigneur et de son Christ (1).

Voici terminé l'enseignement que les hommes du XIIIe siècle allaient chercher à la cathédrale et que, par un luxe inutile et bizarre, elle continue à donner en une sorte de livre ouvert écrit dans un langage solennel, où chaque caractère est une œuvre d'art et que personne ne comprend plus. Interprété par vous dans un sens moins littéralement religieux qu'au moyen âge ou même seulement dans un sens esthétique, vous avez pu néanmoins le rattacher à quelqu'un de ces sentiments qui nous apparaissent par delà notre vie comme la réalité, à une de « ces étoiles à qui il convient d'attacher notre char (2) ». Comprenant mal jusque-là la portée de l'art religieux au moyen âge, je m'étais dit, dans mon respect pour Ruskin : Il m'apprendra, car lui aussi, en quelques parcelles

(1) *The Bible of Amiens*, IV, §§. 53-60.
(2) Emerson.

du moins, n'est-il pas la vérité? Il fera entrer mon esprit là où il n'avait pas accès, car il est la porte. Il me purifiera, car son inspiration est comme le lys de la vallée. Il m'enivrera et me vivifiera, car il est la vigne et la vie. Et j'ai senti en effet que le parfum mystique des rosiers de Saron n'était pas à tout jamais évanoui, puisqu'on le respire au moins encore dans ses paroles. Et voici qu'en effet les pierres d'Amiens ont pris pour moi la dignité des pierres de Venise, et comme la grandeur de la Bible, alors qu'elle était encore vérité dans le cœur des hommes et beauté grave dans leurs œuvres. La Bible d'Amiens n'était, dans l'intention de Ruskin, que le premier livre d'une série intitulée : « Nos pères nous ont dit », et en effet si les vieux prophètes du porche d'Amiens furent sacrés à Ruskin, c'est que l'âme des artistes du XIIIe siècle était encore en eux. Avant même de savoir si je l'y trouverais, c'est l'âme de Ruskin que j'y allais chercher et qu'il a imprimée aussi profondément aux pierres d'Amiens qu'y avaient imprimé la leur ceux qui les sculptèrent, car les paroles du génie peuvent aussi bien que le ciseau donner aux choses une forme immortelle. La littérature aussi est une « lampe du sacrifice », qui se consume pour éclairer les descendants. Je me conformais inconsciemment à l'esprit du titre : « Nos pères nous ont dit », en allant à Amiens dans ces pensées et dans le désir d'y lire la Bible de Ruskin. Car Ruskin, pour avoir cru en ces hommes d'autrefois, parce qu'en eux étaient la foi et la beauté, s'était trouvé écrire aussi sa Bible, comme eux pour avoir cru aux prophètes et aux apôtres avaient écrit la leur. Pour Ruskin, les statues de Jérémie, d'Ezéchiel et d'Amos n'étaient peut-être plus tout

à fait dans le même sens que pour les sculpteurs d'autrefois les statues de Jérémie, d'Ezéchiel et d'Amos ; elles étaient du moins l'œuvre pleine d'enseignements de grands artistes et d'hommes de foi, et le sens éternel des prophéties désapprises. Pour nous, si d'être l'œuvre de ces artistes et le sens de ces paroles ne nous suffit plus absolument en elles, qu'elles soient du moins les choses où Ruskin a trouvé cet esprit frère du sien et père du nôtre. Avant d'arriver à la cathédrale, n'était-elle pas pour nous surtout celle qu'il avait aimée ? et ne sentions-nous pas qu'il y avait encore des Saintes Écritures, puisque nous cherchions pieusement la Vérité dans ses livres. Et maintenant nous avons beau nous arrêter devant les statues d'Isaïe, de Jérémie, d'Ezéchiel et de Daniel en nous disant : voici les quatre grands prophètes, après ce sont les prophètes mineurs, mais il n'y a que quatre grands prophètes, il y en a un de plus qui n'est pas ici et dont pourtant nous ne pouvons pas dire qu'il est absent, car nous l'y voyons partout. C'est Ruskin : si sa statue n'est pas à la porte de la cathédrale, elle est à l'entrée de notre cœur. Ce prophète-là a cessé de faire entendre sa voix. Mais c'est qu'il a fini de dire toutes ses paroles. C'est aux générations de les reprendre en chœur.

MARCEL PROUST.



LA RIVALITÉ DES RACES BLANCHE ET NOIRE DANS LES PAYS DE DOMINATION FRANÇAISE

On se préoccupe beaucoup, depuis nombre d'années, de la question noire. Ce n'est plus seulement un problème réservé aux spécialistes ou aux *authoresses* des pays « nouveaux », des Aphra-Behn et des Beecher Stowe aux Olive Schreiner, ce devient un sujet constant d'articles et de conversations en tous milieux, un thème à éloquence scientifique pour les *debatters* des assemblées parlementaires (1), un lieu commun déjà tombé aux manuels des baccalauréats. Des incidents de la guerre sud-africaine (2), des événements récents survenus aux Mascareignes (3) ou aux Antilles obligent à une étude plus minutieuse de la rivalité des races noire et blanche. Et, comme la race française est de toutes les colonisatrices à la fois la plus généreuse et la moins autoritaire et que, avec des *façades* de despotisme administratif, elle

(1) Noter entre autres le discours de M. d'Estournelles de Constant à la Chambre dans la session courante, d'ailleurs simple réédition d'un article de la *Revue des Deux-Mondes* du 1er avril 1896.

(2) Particulièrement l'armement de négroïdes par les Anglais contre les Boers de race européenne a été considéré presque partout comme une sorte de trahison.

(3) Au commencement même de cette année, des troupes indigènes venues du Sud-Afrique ont été excitées contre la vieille population créole de l'île Maurice par les officiers anglais mécontents de la sympathie trop franchement affichée par celle-ci pour les Boers. Le gouvernement anglais a eu « à regretter » des meurtres et des viols.

respecte bien davantage l'indépendance et l'originalité des races, c'est dans les pays de domination (ou civilisation) française que le problème se pose le plus nettement et qu'on peut voir le plus clair.

I

La « race » noire et la « race » (1) blanche se trouvent en présence dans presque toutes nos colonies, même dans l'Indo-Chine et l'Hindoustan où se sont établis beaucoup de créoles de la Réunion et de Maurice et où l'on transportait dès le XVIIIe siècle des esclaves et des troupes noirs, aussi à Madagascar dont la côte ouest est en grande partie habitée par les Maquois de Mozambique et dont les villes sont peuplées de créoles des Mascareignes. Mais en Algérie — d'ailleurs de civilisation berbère — et au Soudan, les questions de religions se mêlent à celles de races et la vision en reste singulièrement troublée. Dans l'Ouest africain, s'il y a encore moins de colons, il y a relativement peu de fonctionnaires européens et les noirs en sont restés à un degré de sauvagerie vraiment primitive. Aux Antilles et aux Mascareignes, au contraire, les gens de couleur sont arrivés à très peu près au même degré de civilisation que les blancs et la rivalité des races s'y voit très nettement, dégagée de toute complication de culture ou de religion. Il y a eu croisement, métissage. Or toutes les fois qu'il y a seulement blanc et noir en présence, il n'y a presque jamais rivalité, il peut seulement y avoir lutte momentanée. Le noir pur sang accepte simplement, passivement, et presque religieusement, la domination du blanc qu'il sent supérieur, ou bien il la repousse sauvagement, comme quelque

(1) C'est l'expression consacrée aux colonies.

chose d'impur ou de démoniaque. Il n'y a rivalité, c'est-à-dire émulation à l'état aigu et compétition, que lorsqu'il y a métis. Le métis se sent tout d'abord supérieur au noir, comme ayant dans les veines un peu de « sang blanc » et en témoigne quelque fierté. Il se réclame volontiers de son père, un « monsieur » jouissant de situation et « honneur ». Il s'habitue à recourir à lui contre les autres noirs, parfois contre certains blancs, il prend vite très nette conscience que, surtout dans le cas où il est enfant légitime, le père blanc a des devoirs envers lui. Il en arrive à se demander pourquoi il serait inférieur à tel ou tel blanc; son père l'entretient même assez souvent dans ce sentiment. Puis, logique comme tous les nouveaux civilisés, il se proclame par généralisation égal à tous les blancs.

En Algérie, où le métissage est excessivement restreint, il est donc peu de rivalité. Les races diverses gardent leurs vêtements, leurs mœurs, leurs lois et leurs chefs, se maintiennent intactes, exotiques, restent « chez elles » tant qu'on respecte leurs us et coutumes. Aux Antilles et aux Mascareignes, il n'y a point de naturels, tous les habitants ont été importés, donc dépaysés, et les noirs ont pris les habitudes des Français qui les avaient là devancés. Ils sont aujourd'hui électeurs, catholiques, francisés à l'école primaire et légalement les égaux civils et politiques des colons venus de la métropole. Ainsi ils les rencontrent sur tous les terrains, les côtoient et sont naturellement inclinés à se mêler à eux. Ils se heurtent alors à des antipathies qui les choquent d'autant plus que la loi à laquelle ils obéissent proclame avec quelque enflure de rhétorique l'égalité et la fraternité de tous.

Cela aux Antilles exactement comme aux Mas-

careignes. Car l'île Maurice — toujours française de mœurs — et la Martinique, pour être éloignées de quelques milliers de lieues, ont été peuplées de la même façon et le métissage s'y est produit dans les mêmes conditions. Les cadets et les matelots des mêmes provinces (Basques, Bretons, Normands) s'y accouplèrent sous des cieux chargés des mêmes effluves tropicaux et balayés des mêmes cyclones avec les esclaves importées de très voisines contrées africaines (Mozambique et Congo) (1).

II

A ces fils d'unions panachées, les blancs témoignent la plus marquante répugnance, même du mépris. Le préjugé contre la couleur qui n'existe pas dans les métropoles, aussi bien en Angleterre qu'en France, pour le plus vif plaisir des étudiants martiniquais ou, à l'occasion, des dames de la haute société londonienne curieuses de vigoureux exotismes, est très fort aux colonies. Il ne peut plus s'y agir de curiosité ni de rareté. Si le colon nouvellement arrivé n'éprouve aucun éloignement pour les jeunes cafrines ou négresses qui présentent aux sens toujours avides de nouveauté des combinaisons originales de contours, de couleurs et de rythmes, les blancs nés dans la colonie ne font leurs repas accoutumés de chair noire que pour des raisons d'abondance et d'économie; tous ceux de tempérament un peu délicat éprouvent une véritable répulsion pour le brouet noir dont se satisfont les robustes appétits spartiates. Il en est même, plus nombreux qu'on ne le croit, pour qui la femme

(1) Bien plus, les capitaines qui se rendaient aux îles de la mer des Indes prenaient souvent des esclaves sur la même côte ouest où venaient charger les négriers fournisseurs de l'Amérique.

noire n'est plus la femme, mais une femelle, avec laquelle il est aussi vicieux de s'accoupler qu'avec une guenon ou une truie (syphilis) et, en fait, ils ont raison puisque la fréquentation vénérienne des femmes noires (1), si rarement soigneuses de leurs corps, a presque toujours les mêmes suites que le commerce jadis pratiqué par certaines tribus avec les animaux.

C'est ici le lieu de se demander si ce préjugé peut bien avoir quelque fondement naturel ou rationnel. Sans doute il y a quelque exagération dans l'avis plus haut formulé, mais — ce problème physiologique aurait mérité l'attention de nos innombrables médecins des colonies — il est probable que le commerce d'un blanc avec une femme noire est moins sain que celui d'un blanc avec une femme blanche. Par éducation autant que par instinct, le blanc est habitué à goûter avant tout chez la femme la délicatesse de la peau, la blancheur doucement rosée des chairs, la finesse des chevelures. Il lui faut la clarté légère des demi-teintes. La crudité blanche d'une albinos ou celle noire d'une Mozambique provoquent le même dégoût. L'instinct sexuel est blessé par la rudesse des contacts et des odeurs, l'*opacité* d'un corps sans lignes, puisque sans nuances. La perversité cérébrale peut seule trouver son compte à des accouplements aussi disharmoniques et le baudelairisme ne recrute ses adeptes que parmi les névrosés friands de peintures criardes et de musiques invertébrées. Cela fera comprendre que le génie le plus sain de la France,

(1) Cela est particulièrement vrai à Djibouti et dans certains ports de Madagascar, où les lupanars de choix sont de véritables étals de monstruosités physiques et physiologiques.

le primitiviste Leconte de Lisle, n'a jamais chanté la négresse, bien que né et ayant passé de longues années à la Réunion, alors que Baudelaire décerna à Dorothée entrevue quelques minutes l'un de ses plus enthousiastes poèmes en prose. Les femmes blanches des colonies au siècle dernier se déshabillaient devant les noirs aussi indifféremment que devant leurs chats, et l'on cite à peine un exemple — à titre de monstruosité — d'une vierge noble accouchant d'un négrillon. A rebours, le noir pur sang, surtout la négresse, a plutôt de l'éloignement pour la chair blanche qui lui est fade, et met du temps à s'y habituer. Il n'y a pas un fonctionnaire du Soudan qui n'ait été cocufié par son « boy » : ils en font tous d'ailleurs l'aveu avec la philosophie la plus charmante. La Sénégalaise craint le blanc, mais ne l'aime jamais, et la Fatou-Gaye de Pierre Loti est une exception romanesque à la règle.

Rationnellement la couleur noire n'est ni plus ni moins esthétique que la blanche. Aucune supériorité ne s'affirme de l'une sur l'autre. On serait porté à croire que la couleur blanche se plaisant davantage aux jeux harmonieux des nuances est esthétiquement supérieure, mais le rose l'est-il par rapport au rouge, et ce que l'un gagne en charme l'autre ne le compense-t-il point en puissance ? Il n'y a donc dans les préférences que l'on manifeste pour le blanc ou pour le noir qu'une question d'éducation, d'habitude. Rien d'ailleurs ne prévaut dans le plaisir sexuel que la douceur de la routine. La nature, qui ne veut pas de saut, commande au fils de suivre les sentiers en pente douce auxquels se complurent les pas de ses aïeux. Il faut que l'acte générateur s'enveloppe de silence et de sécurité. La poésie elle-même est faite de l'habitude, est toute familiale.

Et le préjugé ne disparaît qu'à la longue, par l'assidue coexistence des deux races. Les mulâtres, au contraire des noirs, ont une prédilection pour la chair blanche, — un peu nostalgie de l'ancêtre blanc, — surtout parce qu'aux vieilles colonies le mélange des races se poursuivit insensiblement pendant deux siècles et qu'imposé par les nécessités il s'adoucit progressivement de l'habitude.

En somme la rivalité entre les différentes races dans nos vieilles colonies est, à très peu de chose près, celle qui existe entre les différentes classes de la métropole, seulement aggravée de la question de couleur. Elle se manifeste par les mêmes griefs et réclamations. Egaux aux blancs devant la loi, les gens de couleur proclament leurs droits à l'instruction et à l'enseignement, aux emplois et honneurs publics et, décorés des mêmes insignes, soutenus d'égales fortunes, réclament outre l'*égalité* la *fusion* (surtout aux Antilles) (1). Et s'ils n'établissent point la nécessaire distinction entre les deux choses, c'est beaucoup par la faute de leurs éducateurs et anciens propriétaires qui se révoltèrent lorsqu'on leur accorda l'une avec une indignation qui n'eût été justifiée que si on leur avait permis l'autre.

Surtout aux Mascareignes, les familles blanches commencent par retrancher leurs enfants dans des pensions soigneusement préservées de tout mélange. Mais ce devient de moins en moins facile. La richesse passant peu à peu des blancs aux métis, qui pour le surplus occupent les fonctions électives, les maî-

(1) « La *fusion* parut être leur premier besoin ; il y eut des banquets *fusionnistes*, le mot de fraternité fut sur toutes les lèvres ; était-il dans tous les cœurs ? Il y eut des *poignées de mains provisoires*, comme on a dit plus tard. » Ad. Gatine, *4 mois de gouvernement à la Guadeloupe*. Paris, chez France, libraire, 1849.

tres et maîtresses de pension sont de plus en plus portés à satisfaire les demandes de ceux qui payent le mieux. Ainsi, à Saint-Denis, chef-lieu de la Réunion, les sœurs de l'Immaculée Conception, qui avaient la clientèle aristocratique de toute l'île, ouvrent de plus en plus les bras — et les mains — aux « gens de couleur ». Surtout depuis qu'elles ont obtenu d'être chargées de l'éducation de la jeune reine de l'île de Mohéli, S. M. Ursule Majimba, à qui fut décerné dernièrement le grand prix de rosière *par l'ensemble des élèves et des maîtresses*, les sœurs ont dû recevoir pas mal de petites mulâtresses assez proprement cuivrées, voire bronzées. Et tous les jours une brebis noire de plus se mêle au blanc troupeau.

Il est presque impossible d'empêcher le mélange des garçons. Les nécessités sociales les mettent assez tôt au lycée, qui ne peut refuser aucun élève payant. Les Malabars, dont la forte odeur d'huile de coco dénonce la race essentielle, les Cafres pénétrés de la fumée de l'antique boucan, les Hovas ou les Haïtiens viennent avec insistance s'attabler aux pupitres des petits blancs à tête délicate — et paresseuse! qui leur empruntent leurs devoirs et leurs notes. Au lycée, à l'école des Frères et à l'école laïque, ce sont les métis qui ont le plus de succès. Aux solennelles distributions de prix, le gouverneur serre indistinctement les mains des premiers lauréats : ce jour-là, il est vrai, tous sont gantés et peuvent également montrer patte blanche. Et les mères de famille assemblées communient en maternelles satisfactions bourgeoises. Les petits métis aiment à faire valoir leur supériorité à leurs camarades blancs : d'où luttes fréquentes tendues aux cours des établissements et débandées dans les

rues où, les soirs, aux crépuscules des sorties, les deux bandes viennent se heurter et s'injurier, « rats blancs » et « rats noirs » (1). Les Frères des Écoles chrétiennes, désertés par la classe blanche et recrutés soit parmi les paysans français, soit dans la classe noire, entretiennent la rivalité : ils poussent le *petit-noir*, leur client, au calcul, à la calligraphie, aux travaux pratiques, qui leur permettront d'acquérir les emplois. On dit d'un noir arrivé : « élève des Frères ». Les études terminées, les élèves gardent des relations avec leurs maîtres qui les suivent et les poussent et les groupent par associations et confréries. Les Frères sont les Jésuites des Colonies, — depuis le départ des Jésuites, ils ont d'ailleurs pris leurs établissements ; — et, comme en France, leurs élèves en sont les arrivistes.

Lorsqu'ils ont pu obtenir des bourses, ils partent pour la France et y besognent aux Facultés pour l'obtention des « titres » dont leur respect quasi-mystique s'entretient d'un sûr bon sens pratique. Esprits sérieux, assidus, opiniâtres, génie étroitement utilitaire, ils savent faire valoir leurs vertus de docilité et de psittacisme tant appréciées des universitaires. Revenus au pays, ils y professent aux hôpitaux et aux lycées, *corrects*, élégants, fleuris, posés, maniérés, grasseyant ou « tournant la langue », avec les gestes, les tics, les mots et l'accent de leurs maîtres de Paris, petits Larroumets exotiques.

La plupart, naturellement, doivent rester au pays, trop peu fortunés. Aussi réclament-ils avec insistance le service militaire. Tandis que la classe

(1) On garde le souvenir de tels combats qui furent épiques. Depuis dix ans, grande diminution, sinon complète disparition. Aux Antilles les petits blancs sont volontiers martyrisés.

blanche, aristocratique ou bourgeoise, redoute les rudes travaux du militariat et le couchage côte à côte avec les noirs odoriférants, ceux-ci réclament le service militaire, parfois même avec ténacité, amoureux du galon à conquérir et du prestige de l'uniforme à boutons dorés. La vie militaire leur est à la fois aristocratique et égalitaire; elle précise l'égalité avec les « enfants de blancs » qui mangeront à la même gamelle. Ils sentent et calculent que ce qui coûte à des fils de blancs ne leur sera au contraire d'aucune peine; ils voient encore une route pour *arriver;* ils révèrent l'égalité d'asservissement du blanc et du noir sous la brutalité de la discipline. Ils rêvent du caporalat qui permet de commander aux blancs. Et encore un moyen de voyager, d'apprendre, de s'éclairer, de *se tenir au courant*, d'acquérir ce je ne sais quoi de vernis qui leur manquait.

Dans la bureaucratie comme au régiment, c'est le prestige de l'estampille de l'État. A part deux ou trois intelligents qui ont le regard juste et la main sûre et se mettent dans les affaires avec la volonté et la certitude d'un succès prompt, les métis n'aiment point le commerce, l'abandonnent très volontiers aux indiens, aux arabes et aux chinois. Encore moins leur sied le travail de la terre. Mais le fonctionnarisme fascine les vanités et les « avenirs ». 3.000 francs à un bureau des contributions valent 6.000 francs dans l'industrie. Pour eux commerce, industrie et agriculture dérogent. Etre fonctionnaire donne droit à l'invitation au bal du Gouvernement et par suite à ceux de l'Hôtel-de-Ville. Et c'est la camaraderie *forcée* avec les fils de famille du même bureau ou du bureau voisin. On a toujours besoin de s'aider entre collègues. Et ils

se font clients du sous-chef et du chef, eux-mêmes clients de quelque député ou conseiller général, et servent de meneurs aux élections.

Etant fonctionnaires, encore ils doivent prendre une bonne pour le nouveau-né et c'est le summum : être né dans la classe qui sert, ou, comme dit le blanc, « être né pour servir » et se faire servir, même quelquefois se faire servir par des blancs tombés à la misère !

Enfin vingt ou trente ans de fonctionnarisme, c'est la rosette, au moins les palmes. On est « un vieux serviteur de l'État », on a atteint un des échelons élevés du tchin, on fait partie de la noblesse républicaine. Un conseiller général de couleur noire aurait arboré la rosette à trois boutonnières du même complet. Ils portent les toasts aux banquets officiels et surtout officieux auxquels ils offrent les premiers leurs cotisations. Ils suivent tous les enterrements et s'introduisent aux salons aux jours de deuil. « Nous sommes de malins bougres ! » disent-ils.

Ah ! les bals de l'Hôtel du Gouvernement ou de l'Hôtel-de-Ville ! que ne font-ils pas pour y assister, pour en être commissaires? Les salons « illuminés à giorno », s'y promener comme chez soi, jeter des coups-d'œil d'hôte sur les enfilades d'épaules blanches et de seins nus palpitant aux bordures des mousselines et des soies. La musique grise les nerfs et les cœurs. Des gorges ondulent aux rythmes des valses. Ah ! appréhender un buste de belle (1) femme blanche endentellée entre ses mains gantées de beurre-frais... Délire et damna-

(1) En général ce n'est pas la finesse de la femme « de la société » qu'ils admirent le plus. L'idéal est une *grosse* femme blanche lymphatique.

tion. Il s'enhardit aux allegro des ritournelles, il s'avance sur les pizzicati. Madame est la femme d'un collègue; mademoiselle, blonde vierge vaporeuse, la fille de tel commerçant qui tient à sa clientèle. Et, même en l'émoi des soirs musicaux, il sait choisir, il choisit d'abord celles qui ne peuvent refuser. Mais bientôt il s'enhardit, au bal suivant il est « remis à sa place » par la femme d'un magistrat qui déclare sèchement « ne danser qu'avec les gens qui lui ont été présentés ». Il avale l'injure pour la cracher en vengeance. Une anecdote est souvent contée: un fonctionnaire blanc fut déplacé parce que sa femme, folâtre enfant gâtée, avait éclaté de rire, à un bal de Diego-Suarez, au nez marmiteux d'un procureur général.

Enivré de succès divers, bachelier, licencié, palmé, « fonctionnaire — du — Gouvernement » (1), le mulâtre qui essuya l'écume de ses premiers désirs aux jupes parisiennes des cocottes, blanchisseuses et blanchettes, rêve le mariage avec une fille blanche de son pays. Déjà, lycéen, il a « cassé de l'œil » aux pucelles des meilleures familles pavonnant leurs jeunes charmes sur les terrasses et aux barreaux des maisons. Aux îles, dès les dix ans, tous les petits garçons font la cour à toutes les petites filles : on se rencontre chez des amis, dans des sauteries, les mains et les pieds se pressent, s'entrenouent les regards, on suit ensemble les processions, on se retrouve dans les églises. Les « amoureux » se mettent à cinq ou six pour avoir plus d'audace, repasser sous les terrasses de « leurs belles ». Camarade de collège, le mulo se faufile entre les muguets blancs, tire le chapeau en même temps qu'eux,

(1) Le pléonasme est-il assez caractéristique!

s'enhardit, repasse seul et prend l'habitude de saluer; il rencontre souvent quelque complaisance. La classe aristocratique anémiée est parfois vicieuse et d'exquises fillettes à profils de madones capables d'inspirer Bourget répondent aux œillades de certains mulos de belle apparence, les encourageant du regard et du cambrement. Des jeunes filles à noms particulés ont donné des rendez-vous à des cochers. Les dames romaines cultivaient bien leurs esclaves de Tunis!

Plus tard, titrés, appointés, ils s'offrent ou s'imposent à des jeunes filles de famille — pauvres, nombreuses, immanquablement condamnées au célibat. Beaucoup refusent par fierté ou délicatesse, physique ou mentale. Beaucoup acceptent à qui commandent, sacrée, la voix du sang, l'instinct maternel qui est en même temps l'instinct social et l'instinct vital. Plutôt que la honte, les aigreurs et les langueurs du célibat, ne vaut-il pas mieux la tendresse intelligente, les prévenances délicates, le dévouement du métis reconnaissant et fier, la famille un peu brunie mais non moins honorable, des enfants intelligents et sains, et ainsi l'on débarrasse ses vieux parents harassés du poids chaque année plus lourd? Avoir des enfants, après tout, n'est-ce pas le seul devoir social, — et que donne à celles qui refusèrent et rentrèrent se dessécher dans la misère cette société pourrie aux préjugés de laquelle elles sacrifièrent leur jeunesse et la gloire féconde de leur sang? Souvent même un tel mariage avec un mulâtre vigoureux n'est-il pas plus honorable qu'avec le fils de famille dont le corps est taré et qui ne cherche à prendre femme, à « faire une fin », selon son expression spirituelle, que lorsqu'il éprouve le besoin d'une garde-malade agréable et sûre (1).

(1) A l'île Maurice le préjugé est particulièrement tenace et outré

Et de tout cela encore la situation se complique. La sottise et la vanité de certaines familles se prévalent avec fierté insultante d'être absolument pures de tout alliage, commèrent sur les mésalliances de telles autres. Les enfants des « nouveaux » couples appartiennent à deux milieux différents, attirés par l'un qu'ainsi ils sont plutôt disposés à dédaigner, tenus en réserve par l'autre, acceptés dans certaines familles indulgentes ou plus intimement liées, écartés par d'autres et d'autant plus furieux contre elles.

III

Les raisons ethniques de cette rivalité sont en somme assez faibles et jamais pures du mélange d'autres. Dans l'antiquité, où les questions de races se compliquaient moins de questions de classes, il n'y avait nulle antipathie entre le noir et le blanc, pas plus qu'entre le blanc et le jaune. Un prince indien, un prince éthiopien, un prince hellène étaient égaux comme princes : les alliances étaient aisées et naturelles à tous. Cela encore au XVIe et au XVIIIe siècle : Desdémone est l'épouse fidèle du More de Venise, Dupleix se marie à une princesse indienne. Les peuples tiennent peu de compte de la question de couleur pour dresser l'échelle des races. Pour un Hellène, un Italien est aussi bien un barbare qu'un Mède ou un Africain. Aux temps mo-

jusqu'à une barbare sottise : des parents cessent de voir ceux qui « se mésallient » avec un métis même de peau blanche. Cela tient à ce que la population blanche y est beaucoup moins intelligente et instruite qu'à la Réunion. Une raison serait aussi l'horreur éprouvée pour les métis d'Indiens protégés par les Anglais. Aux Antilles, par contre, il s'est formé un parti nègre réprouvant toute alliance d'un nègre avec une personne blanche, même avec une personne « ayant du sang blanc dans les veines ».

dernes, la bourgeoisie française ne déclarera les populations nègres inférieures aux européennes que pour prétexter et faciliter la traite. La Révolution française affranchit en même temps les paysans français et les esclaves de Haïti. Si l'ouvrier contemporain pérore quelquefois sur l'infériorité du Cafre, c'est par écho des darwinistes, notion purement moderne et contingente, nullement innée. Dans les divers milieux, beaucoup au contraire prétendent imposer la supériorité du nègre sur le blanc, des « savants » menacent l'Europe du « péril noir » (1), un biographe de Leconte de Lisle, en de gratuites et fort sérieuses considérations, imagine dans un avenir prochain l'Europe asservie par l'Afrique. Le paradoxe court les journaux, les salons académiques et les tables simili-diplomatiques, déjà presque loi scientifique.

Il convient d'insister : l'Afrique a deux foyers de population, les plaines de la Nigritie et la région du Congo. Dans l'un des pays, les indigènes subjugués et émasculés par le mahométisme sont en complète décadence ; dans l'autre ils restent pour longtemps encore à l'état sauvage. Jamais leur barbarie ne saura s'organiser pour l'invasion du monde civilisé.

Les seules raisons sérieuses sont historiques et sociales, toutes circonstancielles. Il y a rivalité aux colonies entre le noir et le blanc parce que longtemps le noir y fut l'esclave du blanc et que le descendant de l'ancien propriétaire, le bourgeois des colonies, prétend encore exploiter selon les méthodes modernes le descendant de celui que domesti-

(1) Plus que tout autre : Pearson, *National life and character*, London, 1893. G. Le Bon a des arguments plus sérieux dans les *Premières Civilisations*, 1889.

qua son aïeul. Aujourd'hui les blancs des colonies s'indignent que tel ou tel mulâtre arrive à un haut poste alors que les blancs sont quelquefois dans la misère. C'est le thème préféré de la conversation de la classe cultivée. Les « dames de la société » ne peuvent pas « comprendre » qu'un noir soit chef de bureau alors que leurs fils sont obligés de poursuivre de petites places dans une banque ou une maison de commerce. Ce que l'on ne peut pas « tolérer », surtout, c'est qu'ils occupent les emplois administratifs (rétribués) : on trouve beaucoup plus naturel qu'ils tiennent les fonctions électives.

La rivalité du nègre et du blanc naît au jour où le premier fut rendu à la liberté, où lui fut expliqué l'idéal égalitaire de la Révolution française. En nul cœur ne s'assit plus solidement la ferme croyance, la foi en l'égalité. La liberté rendue permettait d'en jouir. Ils se *virent* égaux, se contemplèrent, face à face, sur la même route ; il sentit aussitôt l'émulation et rusa afin de prendre la corde. Il ne crut point en la *fraternité* qu'instinctivement — plus près de la bête — et par expérience d'ailleurs il la dédaigna. Il apprécia d'autant plus fortement l'égalité qui lui était le champ ouvert. Il l'exploita. A vrai dire, il s'éprouvait malgré la promulgation de l'égalité inférieur au blanc, mais, observateur, il se connaissait et sa force vierge et sauvage et les faiblesses du blanc, toutes choses dont sut user son génie spéculateur et « en-profiteur ».

La force sociale des nègres date évidemment de la révolution de 1848. Elle leur décernait la liberté, bienfait très large, infini et indéfini, première chose à obtenir, condition *sine qua non* de leur accroissement, même de leur vie. Mais quels bienfaits particuliers contenait et versait la liberté ! Et l'on peut

se demander lesquels les grandirent davantage pour la rivalité avec les blancs. Ils étaient indépendants, pouvaient porter où il leur plaisait le concours rétribuable de leur travail; ils pouvaient voter, droit dont sans doute ils ne jouirent pas du premier coup, parce qu'inégalement intelligents et éclairés, mais dont ils devaient tirer plus tard une estimable rémunération pécuniaire. Plus que tout cela les servit ce bienfait subséquent de la liberté: la constitution de la famille nègre. En face de la maison blanche s'inaugura la case nègre, — où les usages se reflétèrent : d'ici l'on regardait, l'on observait, l'on examinait là. Jadis (1) le maître vendait les enfants des esclaves à partir de sept ans; la famille n'existait pas, en sorte que les forces noires s'éparpillèrent, perdues. Immédiatement après l'abolition, comme par enchantement sembla-t-il, les membres des familles ainsi qu'électriquement s'attirèrent, s'unirent, se concentrèrent. L'amour-propre, l'ordre, l'instinct de race et de caste naquirent de la formation régulière des familles. C'était là véritablement le symbole de la résurrection et de l'élévation à une humaine dignité de l'ancien esclave. C'est ce qui sauva le nègre et le mit d'un bond au même niveau que le blanc, ce qui le situa et presque le « lança ». Il a conservé cet instinct heureux de la famille : il se marie généralement, procrée. Le métis, le mulâtre est toujours pressé de prendre femme et de faire souche : cela l'établit et il comprend que s'il y a effort pénible et coûteux, c'est pour gravir.

La population noire donc gagne en nombre et en puissance. Elle devient une puissance organisée. Et

(1) Mais seulement depuis 1685 et d'après des ordres royaux par lesquels Louis XIV décréta en quelque sorte l'inferiorité du métis, lè mit presque hors la loi.

le nombre lui-même multiplie la puissance. L'« habitant » aristocrate à moitié ruiné par l'émancipation a de multiples raisons de détester le nègre : d'abord l'affranchissement du nègre fut la ruine; ensuite l'esclave affranchi groupe autour de lui une nombreuse famille, tandis que lui, appauvri, restreint la sienne, par là même s'affaiblit sans se rendre compte de la raison de cet affaiblissement. Et il en veut d'autant plus au nègre. C'est la haine irraisonnée. Elle va jusqu'à ne plus vouloir employer le nègre : on considéra, après 1848, comme une humiliation d'être obligé de payer les mêmes qui jusqu'ici avaient travaillé sans être rémunérés. Beaucoup de blancs préférèrent émigrer — surtout aux Antilles — plutôt que se soumettre à des humiliations de ce genre; d'anciens colons, que sur les routes les libérés apostrophaient d'un « bonjour, citoyen », rentrèrent le plus tôt possible en France (1).

A la Réunion, le noir était plus passif, moins âpre que le noir des Antilles. Ce dernier était vif, remuant, énergique, éclairé, comprenant avec intelligence des intérêts très compliqués. Ceux de la Réunion furent adoucis par l'administration du Commissaire de la République, Sarda Garriga, qui toujours les aima ouvertement, pleinement, et toujours par des propos évangéliques et des paraboles, leur rappela qu'il était aussi bien l'ami et le protecteur des blancs qu'ils devaient aimer en frères. Ils virent l'estime très grande que témoigna à Garriga la classe des propriétaires, ils ne l'en aimèrent qu'a-

(1) « Dans sa lettre publiée par la *Réforme*, n° 26 mars 1849, M. Pecoul, parlant de la Martinique dit : « Ce n'est que dans cette colonie qu'il y a eu émigration de blancs... » Et combien déménageaient ainsi par la fenêtre? » Gatine, *loc. cit.* Encore Jules Gros : *les Français en Guyane*.

vec plus d'ardeur fouettée de puérile émulation. Aux Antilles, les colons et les propriétaires furent plus sauvagement intransigeants que ceux déjà hostiles de la Réunion. Ils se cabrèrent et déconcertèrent toute conciliation. Le commissaire Gatine, qui n'eut pas le tact de Garriga, fut tenu à l'écart (1), dut s'enfermer dans ses occupations de libérer, d'éclairer, d'entretenir la classe noire. Il lui parla très peu des blancs, de réconciliation et de fraternité. L'atmosphère chargée des souvenirs des révoltes de 1793 était sensiblement hostile à toutes paroles de cet esprit. Les noirs, depuis longtemps en effervescence, ne virent dans la libération qu'une victoire remportée sur le camp blanc et tout se passa de telle sorte qu'ils se crurent convoqués par le décret à une spoliation de la classe blanche. Ainsi ils se syndiquèrent avec d'autant plus de tenace ardeur que persévéraient les insultes, le mépris, les préjugés infamants des propriétaires blancs. Ils votèrent avec entrain, s'érigèrent, orgueilleux, aux jurys cantonaux (2), envahirent les Ecoles des Frères (3),

(1) « Il se rencontra, écrivit-il, des hommes assez ineptes pour écrire en France que le Commissaire général passait son temps à jouer au billard avec des nègres et des mulâtres. » On lui reprochait encore de dire aux noirs : « Mes amis. »

(2) « J'ai remarqué avec plaisir, écrit à M. Gatine, un juge de paix, que les nouveaux libres désignés par le sort à concourir à l'œuvre sainte de la justice *mettaient beaucoup d'orgueil* à remplir leur mission ; j'ai été généralement assez satisfait de leurs décisions ; cependant dans quelques circonstances, *j'ai dû chercher à en modérer la rigueur.* » Gatine, *loc. cit.*

(3) « Les écoles sont devenues partout trop étroites. Les jeunes noirs y affluent ; non seulement les enfants, mais aussi les adultes et s'y font remarquer par leur aptitude, souvent par leur précocité et leurs rapides progrès dans toutes les parties de l'enseignement... Avant l'émancipation, on ne comptait dans les écoles des Frères de Ploermel que 1,217 élèves appartenant à peu près exclusivement aux familles de couleur. Ce nombre était porté à 2,408 ; il était doublé, peu de mois après la liberté, par le premier contingent des noirs émancipés ! » Gatine, *loc. cit.*

s'assirent aux postes jusque-là réservés aux « Européens ». Une scission complète était produite.

L'émigration des colons blancs fut beaucoup plus forte aux Antilles qu'à la Réunion où sut les retenir la sagesse de Sarda Garriga. De nombreuses localités furent complètement abandonnées par les blancs. Les noirs restèrent seuls maîtres. En quelques mois s'accomplit le mouvement qui, se décomposant, mit une cinquantaine d'années à se parachever à la Réunion et à l'île Maurice. A la Réunion, les jeunes gens blancs quittent les quartiers pour la capitale, y vont au lycée ou dans les bureaux, la capitale est elle-même abandonnée par l'élite intellectuelle qu'attire la France. Il n'y reste donc plus guère que des mulâtres, maîtres du terrain, paradant victorieusement, poursuivant et couvrant de leurs arrogantes prétentions les jeunes filles, sans cesse plus nombreuses à marier par l'émigration masculine (1).

Les noirs furent favorisés dans leurs désirs et dans leur plan de : « *quó non ascendam?* » par l'apathie des blancs. En bien des villes, l'on voyait s'éterniser le majorat des nègres ; l'on voyait au conseil général arriver des quartiers des représentants nègres. Cela provenait du dédain que le blanc manifestait à l'endroit des devoirs et des fonctions civiques. L'on ne briguait les charges ni même ne votait. Le commerçant, le pharmacien et le médecin, le propriétaire se retranchaient dans leurs occupations privées. Le noir et particuliè-

(1) « Comme l'attention des pères se porte principalement sur leurs garçons, ils les font passer en France, d'où ils reviennent rarement. Il arrive de là que l'on compte dans l'île (Bourbon) plus de cinq cents filles à marier qui vieillissent sans trouver de parti », notait déjà Bernardin de Saint-Pierre en 1770. *Voyage à l'île de France*. XIX.

rement le métis ne furent pas longs à envahir les places vides. Le maire était souvent noir; le conseil municipal présentait une majorité noire qui cantonnait aux postes de mairie des employés nègres. Quand l'invasion des nègres se révéla complète et « scandaleuse », ce fut après bien du temps complice d'un lent mais sûr enracinement. On dut lutter dès lors : l'on se réveilla; pharmacien, négociant, médecin et propriétaire se laissèrent persuader et se portèrent aux élections. Toutefois il y eut des transactions et des conciliations. Aujourd'hui, dans tout Conseil municipal siège en moyenne une moitié nègre (1), la plus assidue. C'est celle-là qui tient naturellement le plus au décorum d'officialité, veillant à être l'adjoint au maire, ce qui confère l'honneur de l'écharpe et le prestige de bénir les mariages en l'absence du maire, toujours plus ou moins empêché (2).

IV

> « Dieu a créé le blanc, Dieu a créé le noir, le Diable a créé le métis. »
> *Proverbe arabe.*
> « D'un sac à charbon comment tirer de la farine? »
> *Proverbe créole.*

En somme, presque toujours le tort fut du côté du blanc, qui provoqua le mécontentement du noir par les insultes de sa vanité et les actions de son égoïsme. Le métis, mécontent de tous et jamais

(1) A la Martinique les blancs ont été presque totalement exclus.
(2) Dans de récentes élections législatives un conseiller municipal indécis fut conquis par l'exhibition de sa face gravement simiesques que dans le journal d'un des candidats. Qu'on se rappelle aussi la cour de Soulouque, peuplée de « ducs de Limonade »!

satisfait de rien, excita l'un contre l'autre. C'est par lui qu'il y a un danger présent (1).

Le métis est, comme le geai paré des plumes du paon, plus ou moins repoussé de tous. Il est tiraillé entre deux classes, celle dont il sort et à laquelle il ne veut pas descendre, celle où il tend lentement et sournoisement et qui ne veut point de lui, le tient résolument à l'écart. De là ses aigreurs et sa *duplicité*, son hypocrisie, visible, en toutes circonstances, éclatante aux jours d'élections. Le noir vend sa voix, une, deux fois dans la même journée, bonnement, franchement; il s'en moque après tout. Il n'en va pas de même du métis à peau claire — ou éclaircie — à qui il ne déplaît point de se targuer d'indépendance honnête et digne, que le candidat doit conquérir par des promesses nettes et précises, avec lequel il doit discuter, s'expliquer. Il veut faire sentir au candidat que celui-ci a besoin de lui, doit compter avec lui, d'autant plus sérieusement qu'il n'est pas uniquement vénal. La grosse vénalité le rabaisserait au rang des gros nègres. En ne se vendant pas, il se rehausse de toute la majesté d'une conscience pure et qu'il faut séduire par des procédés honnêtes, polis.

Le métis pourrait et devrait être le trait d'union entre les deux races foncièrement diverses et, en fait, certains métis ont compris la beauté du rôle que la nature elle-même leur prêta. Ils sont plus qu'estimables ceux-là trop rares, qui, fonctionnaires, conseillers ou praticiens, usent du crédit que valurent leur mérite et leurs études à demander aux uns pour les autres et s'ingénient à émousser sur

(1) Dans le passé ce ne furent pas les nègres, mais les mulâtres, qui nous firent perdre Haïti. Voir également les intéressantes *Notes Sénégalaises* de Pierre Mille.

le raisonnement les préjugés dont se hérissent les camps adversaires. Quelques-uns sont même vraiment à plaindre, esprits déliés et âmes délicates, qui affinés par l'éducation littéraire et artistique, et utiles par leur intelligence, furent accueillis dans les meilleures familles mais n'y seront jamais retenus, pourtant incapables d'aimer une autre femme qu'une blanche dont l'idéale volupté aristocratique peut seule parler à leur cérébralité cultivée.

Mais en général le métis n'est que le parvenu. Il en a les défauts extérieurs et les vices intimes. Il est superficiel et fat, il aime la toilette, le simili et le clinquant, la représentation vantarde et brillante, le vernis de la mode, la parure et la parade. « Petit-fils du singe », selon le mot célèbre de Dumas fils, il a les yeux et l'âme toujours tournés en observation vers la société blanche, dont il veut s'approcher, à laquelle il veut se mêler, envahissant péristyles d'églises et places publiques, véritable obsession; ils attachent une importance énorme aux invitations faites et aux poignées de mains blanches reçues, veulent imposer leurs cotisations puis interrompre des bals de jeunes gens auxquels ils se jugaient dignes d'être conviés; ils embrigadent dans leurs bandes quelques blancs timides de parents pauvres et laborieux, exploitent les vices des fils de famille pour s'introduire dans leur intimité, tâchent d'obtenir en mariage une jeune fille de condition modeste, effacée, qu'humilia la misère. S'élever et se relever est le seul but. Le métis ne révère point l'or pour lui-même, comme fait le blanc, et l'on n'a jamais cité de métis avare. Il est bien plutôt prodigue pour le plaisir fastueux de donner, mieux d'être vu donnant, personnage éminemment décoratif. Il a la poésie héroï-comique du geste géné-

reux et il lui plaît de paraître grand seigneur. Il est de l'extrême Midi. M. Jourdain est un nègre mal blanchi par Molière.

Au fond, il n'accorde de valeur qu'à l'argent, si l'argent n'a pour lui que la valeur représentative : il n'apprécie que les biens palpables. Le vrai noir a bien plus le sens des vertus intimes, le goût de la solitude et de la campagne. Le métis s'achète une villa, comme le bourgeois une bibliothèque, pour ceux qui viennent le voir : il n'y va qu'avec des invités. Le seul monde extérieur existe pour lui, il est foncièrement réaliste, aussi peu mystique que possible. Son réalisme explique son cynisme (1).

Le métis est le parvenu, donc un ferment de corruption sociale. Situé entre deux races et deux classes, il cherchera à abuser de l'une en dupant l'autre. Il y a une classe noire asservie, exploitée par les noirs supérieurs et riches, par ceux que, dans leur langue génialement pittoresque, ils appellent « mal blanchis ». Il y a un prolétariat noir comme il y a un prolétariat juif. Ce sont les journaliers et les petits planteurs dont les autres se réclament aux jours d'élection, qui d'ailleurs, assez sensés et par finesse d'instinct, leur vendent leurs voix plus cher encore qu'au blanc, leur font ainsi payer leur vaniteuse désertion et leur ambitieux reniement.

De l'autre côté, ce sont encore les mulâtres qui exaspèrent les irréductibles de la classe blanche restés emperruqués des prétentions aristocratiques

(1) Il y a ce touchant de précieuses anecdotes. Celle-ci, par-dessus tout, d'authenticité garantie : Deux métis néo-bacheliers se disputaient à divers propos : « Bougre de nègre ! » dit l'autre en argument final. — « Comment, lui dit un moment ensuite un commun camarade, tu as été le traiter de nègre ? mais tu sais bien que tu as autant de sang noir que lui. — Mon ami, répliqua-t-il sans la moindre amertume, je voyais qu'il allait me traiter de nègre... »

et qui auraient fini par admettre l'égalité politique des gens de couleur, mais se redressent devant l'arrogance du mulâtre, retrouvent au cœur et à l'épiderme, devant la cynique familiarité et la fringance du métis, l'ancienne démangeaison de fouetter et de gifler.

C'est donc du métis que vient le péril. Mais le péril s'atténue de sa double nature; le dénouement de la lutte Sabino-Romaine se reproduirait, le métis ayant des attaches ici et là, aux deux camps. D'ailleurs la lutte ne se déchaînerait pas à ciel franc : le métis va lentement et par la voix des taupes; il arrivera par hypocrite soumission, sans brutalité. Puis le métis de telle colonie ne pourra s'entendre avec le métis de telle autre; de puériles jalousies les dévorent; toute entente momentanée est de ce fait sérieusement compromise; ils veulent arriver individuellement et en « mi-souque »; et les électeurs de la Martinique peuvent se croire socialistes, ils ne sont qu'anarchistes. On a pu noter dans les troubles récents quelque apparence d'entente, mais elle ne sera jamais durable, ne sera possible qu'aux jours du grand péril pécuniaire, se dissipera avec la fumée du premier triomphe. A de rares exceptions, le noir ne peut obéir à un chef noir : cela est dans son tempérament. Des bandes noires commandées par des noirs sont vouées à l'anarchie. Elles ne pourraient s'organiser et marcher, menaçantes, que dirigées par des hommes de race blanche qui les pousseraient contre les blancs et les domineraient de tout le prestige de leur noire trahison. Encore leur obéiraient-elles par la seule conscience qu'un tel commandement ne peut être que provisoire. Toujours les divisera, toujours émiettera leurs forces la peur des usurpations ou des suprématies

individuelles. Nulle capacité de se grouper et de concilier leurs intérêts divers, encore moins de se dévouer à une collectivité, à une cause, chose trop abstraite. Ils ont l'instinct de la famille qui est un instinct animal, mais nullement l'instinct social. Ils sont susceptibles de se dévouer à un individu, ce qui est encore animal, point à une communauté. Le péril n'est donc pas bien grand et ne débordera jamais des colonies.

Encore aux colonies se restreint-il singulièrement à l'analyse impartiale. Certes, suspectés des noirs et des blancs, les métis ne peuvent aimer ni les uns ni les autres et la situation semble d'abord insoluble. « Le métis, a-t-on encore dit, ne peut aimer une race, il faudrait qu'il en aimât et en défendît deux, trois, dix : toutes ces forces se neutralisent et il n'en reste plus qu'une seule active, l'égoïsme. » Là est le grand danger social, ethnique. A l'origine, le métis est l'enfant d'un blanc et d'une négresse. « Darwin a démontré, dit A. Fouillée, que, dans les croisements trop accusés, c'est la « loi de régression » qui l'emporte, de manière à ramener à la surface les traits inférieurs, souvent disparus depuis des générations lointaines... Quand des races se mélangent, celle qui est trop inférieure n'emprunte souvent à l'autre que des vices, beaucoup mieux en harmonie que les qualités avec ses propres tendances ancestrales... — C'est au mauvais résultat produit par le mauvais croisement de races trop inégalement développées que le docteur G. Le Bon attribue l'existence tourmentée des républiques hispano-américaines et la fréquence de leurs révolutions. »

Mais d'abord des races qui se mélangent, l'inférieure est-elle toujours la noire? Le plus souvent

c'est le soldat brutal, l'aventurier avide, le convict démoralisé, le noceur ruiné qui imposent le désir et l'enfant à la petite négresse à peine nubile et charmante encore de sa puérilité innocente. La race dégénérée par les vieilles civilisations abâtardies de l'Europe emprunte des éléments de nature primitive, de robuste simplicité, de jeunesse féconde à celles qui viennent de s'éveiller « aux bords des mers dorées ». Puis, il est visible, le danger n'est point irrémédiable, plutôt momentané. Les croisements iront de moins en moins accusés; le trouble psycho-physiologique produit par les unions trop disparates s'apaisera, les « traits supérieurs » reviendront flotter à la surface des âmes claires.

Excellent remède à l'invasion du mulâtre aux colonies y serait une nouvelle émigration européenne (1). Ainsi dans le mélange se poursuivant entreraient plus d'éléments blancs. Encore l'élément blanc, aux colonies, aurait bien moins à craindre d'être noyé dans l'élément noir si le malthusianisme déjà n'en tarissait la force et avec lui ce demi-malthusianisme qui est la coquetterie des mères se débarrassant de leurs enfants aux seins de nourrices noires. Il faut aussi souhaiter aux colonies comme nouveaux immigrants des hommes déjà mariés en Europe, que l'impatience ne condamne point à, dès l'arrivée, d'immondes collages avec les rares disponibles de la place et qui retournent au bout de quelques années en Europe, laissant derrière eux de petits métis dont la bâtardise croîtra dans la privation et les injures, pour faire en-

(1) Inversement les métis devraient venir prendre femme en France; ce qui augmente la répugnance, c'est la constante vue des nègres débraillés, « saoulards », le parfum suffocant de leur foule. En France, le métis est bien tenu, propre; déraciné, il n'est pas déprécié par le grossier réalisme de l'entourage indigène.

tendre plus tard la voix âpre de justes revendications. Déjà s'est formé, au Sénégal, un parti mulâtre séparatiste qui proclame la traîtrise et l'égoïsme de l'exploiteur. Un analogue danger, plus grave encore, menace à Madagascar, où la race, plus vindicative, ne pardonne l'abandon ni au concubin ni au père. — En cela, comme pour tout, dans les graves questions de la reproduction comme dans les affaires civiles où longtemps encore le fonctionnaire européen présidera aux débats, il convient que règne la plus grande justice. Le noir peut accepter assez aisément d'obéir sur les routes de la civilisation au blanc qui les traça, de se soumettre à son enseignement et à ses lois, mais il faut que des lois égales et égalitaires régissent leurs rapports, sociaux comme judiciaires, avec ces mêmes blancs, et le métis n'acceptera jamais que son frère blanc accapare l'entier héritage paternel. Il faut que tombent les préjugés sociaux, si persistent les délicatesses physiques. Les métis devront renoncer à imposer la fusion et les blancs reconnaître sincèrement et proclamer la loi d'égalité. Il convient que, si la chair s'isole pure en sa tour d'ivoire, l'âme soit fraternelle.

MARIUS ARY LEBLOND



LA RAISON

—

Écoute-moi, Passant des heures, toi qui foules
Le bloc dominateur qu'en ton rêve dompté
Érigèrent les cent bras de ta volonté,
Montagne d'or debout sur la brume des foules,

Écoute-moi, quêteur du dernier horizon,
Je suis cela qui parle au plus profond de l'homme,
Cela par quoi mourront les Dieux, et que l'on nomme,
Dans la terrible nuit d'où je viens, ta Raison.

Le seul fait que j'existe a réglé la balance
Dont rien ne troublera l'équilibre voulu,
Et par leur propre poids, au ciel de l'absolu,
Oscillent lentement mes plateaux de silence.

Mon pouvoir est égal à mon droit souverain :
L'immanence des lois en moi-même est latente,
Et nulle main rebelle impunément n'attente
A la sombre équité de mon fléau d'airain.

Mon immobilité laisse le chœur des lyres
S'accorder aux accents des humaines douleurs,
Et le désir crédule, en tunique de fleurs,
Effeuiller dans les vents le printemps des sourires.

Au firmament futur je ne daigne pas voir
Ces lueurs que les temps prennent pour une aurore,
Et mon indifférence aux yeux graves ignore
Les bras tendus de la détresse et de l'espoir.

Je n'entends pas les pleurs des souffrances mystiques:
Les martyrs à mes pieds, dans leur robe de sang,
Sans un regard de moi meurent, en bénissant
Le mirage anxieux des veilles extatiques.

Je suis à qui me sert et je n'ai pas d'élus:
Mais le fier révolté, dont le hautain génie,
Sur les bûchers du verbe ou de l'acte, me nie,
Est un esclave enfui que je ne connais plus.

Ma limite est en moi: nul vouloir ne dépasse
L'inexorable borne où mon règne finit;
Et quiconque s'exile est de mes yeux banni,
Et devient l'égaré vacillant de l'espace.

De quelque glaive ardent que son bras soit armé,
Si grand que soit celui qui brise mon étreinte,
Il n élargit jamais ma redoutable étreinte,
Car le cercle rompu sur lui s'est refermé.

Mais j'appartiens à qui marchera dans mes voies,
A qui peut affronter, sans trembler dans sa chair,
Le rayonnement de mes prunelles de fer...
Et, sous la forme en qui je veux que tu me voies,

J'incline vers ton front pâli, mais indompté,
Où la foudre en tombant a mis de la lumière,
La sévère splendeur de ma beauté plénière;
Et, seule dans ma force et dans ma vérité,

Épouse aux bras sacrés, j'apporte pour douaire
Au conquérant pensif dont j'ai guidé les pas,
Qui m'attendait dans l'ombre et ne me craindra pas,
La royauté du Monde aux plis de mon suaire.

Si les routes du ciel ont brisé ton essor,
Si les rouges éclats de la foudre lancée

Du chariot de feu qui portait ta pensée
Ont fracassé l'ardent essieu d'ébène et d'or,

Si ta chute a rayé la nuée écarlate
D'un triple sillon d'ombre et de flamme et de sang,
Si tes courriers, cabrés dans leur vol impuissant,
Ont mesuré, d'un œil que la terreur dilate,

L'abîme d'épouvante où t'a précipité,
En ta pourpre d'orgueil dérisoire et qu'embrase
La mystique splendeur des gloires de l'extase,
De tes espoirs trahis l'immense vanité;

Relève-toi, Vaincu que mon geste consacre!
L'épreuve t'a trempé pour de nouveaux combats:
Je viens à toi, sereine et tranquille, et là-bas,
La nuit des Dieux descend sur un soir de massacre.

Je t'apporte la force avec la liberté:
Du désert de tes jours j'ai chassé les présages,
Dominateur! qui du labeur entier des âges
As, du droit que t'a fait ta naissance, hérité.

Je t'appartiens, je suis aussi la délivrance:
Toi qui, le front nimbé d'un joug de flamme et d'or,
Fus l'esclave superbe et frémissant encor
De ton propre désir et de ton espérance.

Sors de l'armure dont t'aveuglaient les éclairs,
Brise l'épée horrible où ta main s'ensanglante,
Et dépouille la panoplie étincelante
Forgée au même bronze où se forgeaient tes fers.

Je te donne, s'il faut que quelque jour tu venges
Le désastre fatal de ton rêve divin,
Le bouclier sur qui s'émousseront en vain
Et l'épieu des maudits et le glaive des anges.

Et sache, dans cette heure où j'arme enfin ton bras,
Que le sceptre de l'œuvre humaine est au plus digne.
Les lettres de mon nom désormais sont le signe
Par lequel, si tu veux être à moi, tu vaincras.

Sur ce roc que la nuit visionnaire ronge,
Monte sans crainte au trône ardent où je me sieds,
Et vois, comme la mer, expirer à tes pieds
Les assauts monstrueux du doute et du mensonge.

Et, par-dessus l'amas lourd des morts ennemis,
Vois s'élargir, au vol de l'aigle vexillaire,
Jusqu'aux confins derniers que ma présence éclaire,
Cet Empire ancestral à ton destin promis.

SÉBASTIEN CHARLES LECONTE.



CORINNA

OU

LETTRE D'UNE ANCIENNE JEUNE FILLE

—

A Monsieur
Monsieur Francis Jammes
à Orthez

Je m'appelle Corinna et je vous écris de Rome où j'ai rejoint mes parents bien-aimés après des aventures qui ne sont, hélas ! que trop connues. Les journaux ont parlé de moi, m'a-t-on dit sur le bateau qui me ramenait dans ma patrie ; peut-être avez-vous déjà rêvé de la malheureuse Corinna, vous qui aimez les anciennes jeunes filles? Plus que toute autre j'ai droit à ce titre touchant, car seule une vraie ancienne jeune fille pouvait, en l'an 1899, être enlevée par des bandits et vendue à un Turc. Cela nous reporte à quelque cent ans en arrière, et davantage, alors que des moines appelés Mathurins s'embarquaient sur des brigantins pour aller à Tunis racheter aux Infidèles les anciennes jeunes filles enfermées dans les maisons des pachas et des beys. Mon histoire est tant vieille que j'en aurais honte si vous n'existiez pas. La voici.

Je me promenais donc aux environs de Brousse avec Vittoria, ma chère nourrice, qui me contait les contes de son pays natal, et me disait les vers d'amour que l'on chante, quand vient le joli mois de mai :

Maju maju beni venga
Cun tutu su sole e amore
Cun s'arma e cun su fiore
Et cun su margaritina...

et moi qui suis Pérugine, je lui répondais :

Or è di maggio, et fiorita è il limone
Ora è di maggio, e gli è fiorito i rami,
Ora è di maggio che fiorito è i fiori,
Noi salutiàmo di casa il padrone,
Salutiam le ragazze co'suoi dami,
Salutiam le ragazze co'suoi amori...

Elle m'embrassait toute gaie et rajeunie et nous nous amusions beaucoup, quand trois hommes fort vilains, avec de grandes moustaches et des yeux terribles, surgirent comme de terre; nous n'eûmes pas le temps de crier : des mains, puis un mouchoir nous bâillonnèrent ; on nous banda aussi les yeux.

Je m'évanouis au moment de me sentir jetée comme un sac de farine sur les épaules d'un homme. Quand je me réveillai, j'étais couchée au fond d'une petite barque, dont la voile gonflée rasait ainsi qu'un oiseau de mer la crête des vagues. On m'avait ôté le bandeau et le bâillon ; des hommes, différents de ceux qui m'avaient prise, me regardaient avec un sérieux qui m'épouvanta et je me mis à pleurer. Alors, ils me laissèrent seule. En voulant faire un mouvement, je m'aperçus que j'avais les pieds liés par une corde. Je pus cependant me dresser sur mon séant et, appuyée à un banc, je versai toutes les larmes de mon cœur. Quand j'eus bien pleuré, je me mis à réfléchir : Evidemment, j'étais enlevée ! Cette idée m'épouvantait, en me rassurant un peu. On ne voulait pas me tuer pour me voler mes bijoux, comme je l'avais cru d'abord ; c'était moi-même que l'on volait, soit que les vo-

leurs fussent les esclaves de quelque pacha, soit qu'ils prétendissent me vendre à un riche marchand qui leur donnât de ma beauté un bon prix. J'avais lu un vieux roman français où les choses se passaient à peu près ainsi. « Guzman et Zéamire, ou les Corsaires des îles Baléares. » Ce Guzman était un jeune seigneur, général d'une galère espagnole, qui ravissait aux corsaires leur proie, au moment même où le capitaine des Turcs allait faire subir à Zéamire les derniers outrages. Je priai Dieu de m'épargner ces derniers et mystérieux outrages (sur lesquels, hélas ! je suis bien fixée maintenant !) et, vaincue par la fatigue, je m'endormis en rêvant à Guzman dont j'étais la Zéamire.

Une sensation singulière me réveilla. J'étais toute nue. Plus tard, j'appris que j'avais été enveloppée par une vague au moment où l'on me débarquait le long de la terrasse du palais et le premier soin des femmes parmi lesquelles je me trouvais maintenant avait été de me déshabiller, de me réchauffer, de me changer de vêtements. J'entendais un gazouillis dont quelques mots m'étaient familiers. Je regardai la jeune femme qui semblait les prononcer ; elle était blonde et ses yeux étaient tendres. Elle sourit sous mon regard et prononça tout doucement ces paroles dont j'aurais ri quelques heures plutôt, mais qui alors me firent délicieusement pleurer : « Se parle française ? » Trop émue pour répondre, je tendis les bras vers le charmant visage et nous nous embrassâmes longuement comme deux sœurs, comme deux amies qui se retrouvent. Je lui dis mon histoire ; elle me conta la sienne, qui n'en différait guère. Elle s'appelait Caroline ; elle était Viennoise et elle avait appris le français d'une nourrice italienne qui avait

servi plusieurs années à Marseille. Ainsi son français était à moitié italien ; cela facilita nos causeries.

Le soir même, dès que je fus un peu remise de mes émotions par un bon repas et la tendresse inespérée de mon amie, Caroline m'apprit où j'étais et me fixa sur mon sort. J'avais été enlevée par les affidés de Soliman-Pacha, qui avait sans doute remarqué ma beauté aux bains de Brousse; j'étais dans son harem et l'une de ses femmes. Quand il apprendrait mon arrivée, il me ferait demander, et je n'avais qu'à lui obéir.

« Il est assez doux, continua Caroline, mais il ne souffre pas qu'on résiste à ses caprices. Je lui ai plu par mes complaisances ; je suis toujours sa favorite, bien qu'il aime les figures nouvelles et les corps vierges. Fais comme moi, mon amie; sois soumise, et les plaisirs que tu donneras, même si ton cœur ne peut les partager, feront tes chagrins moins amers. »

Je sentis bien que je ne pouvais parfaitement comprendre ce que me disait Caroline; mais à voir ses yeux vifs, son teint clair, son embonpoint, je me trouvai presque consolée : ce que mon maître allait exiger de moi ne me conduirait ni à la mort ni au désespoir.

Cependant une autre inquiétude me vint et voilà que, songeant à mes parents, à mes frères, à mes amis, à toute ma vie, j'éclatai en sanglots. Je pleurai longtemps, malgré les tendres caresses de Caroline, qui me pressait contre son sein, baisait doucement mes yeux mouillés. Quand je fus plus calme, elle ne m'abandonna pas, me disant de ces mots qui feraient fondre les cœurs les plus durs. Nos lèvres se joignirent en un long baiser qui me

laissa comme étourdie. Quand je rouvris les yeux et que je regardai Caroline, il me sembla que j'étais liée à elle par un lien plus fort que toutes les amitiés que j'avais connues jusqu'ici.

Ce n'est que le lendemain soir que Soliman me fit demander. On s'y attendait. Une esclave noire avait fait ma toilette. Je mangeai peu. Je me serais évanouie de peur sans la tendresse de Caroline dont les caresses me faisaient délicieusement frissonner. Elle voulut me conduire elle-même jusqu'au seuil de l'appartement que gardait un nègre très grand, mais gras et si lourd que je me mis à trembler; je songeais au More de Venise !

« Soliman est un jeune homme très beau, me dit Caroline, qui devina mon impression. Va, donne au maître ce qui est dû au maître ; mais souviens-toi que je t'aime ! »

Elle me baisa sur les yeux et disparut.

Je ne vous conterai pas cette triste nuit de noces. Elle ressemble sans doute à toutes les autres; mais au lieu que les autres ouvrent aux jeunes filles les portes de la vie, celle-ci m'ôtait du cœur, à chaque baiser qui accablait ma poitrine, l'espérance d'être jamais aimée par quelqu'un de ma race et de mon rang. J'étais une esclave ; je fus obéissante comme une esclave. Soliman obtint de moi, cette nuit et dans les entrevues qu'il m'accorda ensuite, tous les plaisirs dont dispose une femme, et j'appris même à devancer ses désirs ou à les réveiller.

Ma faveur durait depuis trois mois, lorsque deux femmes nouvelles nous furent amenées par les mêmes gens auxquels je devais ma captivité, une Grecque des Iles nommée Syra, et Louma la géorgienne qui devait devenir ma grande amie et mon sauveur. Le lendemain, des trois femmes qui se trou-

vaient au harem à mon arrivée, deux disparurent. C'étaient deux Arabes chrétiennes d'Algérie. Soliman les avait vendues ensemble, car la tendresse qu'elles avaient l'une pour l'autre n'aurait pas permis de les séparer sans danger, et d'ailleurs Soliman était généreux. « Dans les harems bien ordonnés, me dit Caroline, les femmes sont toujours par nombre pair. » Qui m'eût dit, au temps de ma liberté, qu'un jour je comprendrais tout ce qu'il y a d'ingénieux dans cet arrangement! Hélas! je ne le comprenais que trop, car j'y participais avec une passion dont je rougirai le reste de ma vie. J'étais soumise à Soliman, je ne l'aimais pas; je n'ai même jamais senti pour lui cette sorte de reconnaissance sensuelle que Caroline, à mon grand dépit, avouait avoir souvent éprouvée en sortant de ses bras. Cet homme, que je n'avais pas choisi, m'était aussi indifférent que les coussins sur lesquels il ruminait sa volupté. La douceur de son accueil, la liberté du harem, des contacts multipliés, les révélations de la salle de bain, je ne sais quelle odeur de perversité que l'on respire là, et le spectacle d'une impudeur innocente que me donnaient les Algériennes, tout cela fit que Caroline devint mon maître; Soliman n'était que mon tyran.

« Ma famille, pensais-je, doit me croire morte; et je suis en effet dans un tombeau. C'est à moi d'en sortir, puisque nul n'y peut descendre pour me tendre la main. »

J'en parlai à Caroline.

« Fuir? répondit-elle. A quoi bon? Sais-tu ce que nous sommes? Mieux vaut être ici les esclaves d'un seul qu'en Europe les esclaves de tous. Quand j'aurai assez d'argent, je tâcherai de déplaire à Soliman, je m'enlaidirai, je me vieillirai et je m'en

irai. Mais pas avant. Va, cette vie en vaut une autre. Ne m'aimes-tu pas, Corinna ?

— Je t'aime, puisque nous fuirons ensemble.

— Non, dit Caroline, en haussant les épaules, tu ne m'aimes pas puisque tu peux risquer de me perdre. Mais fuir, est-ce possible ? Fuir ? Non. Je suis bien ici. J'ai seulement peur d'engraisser, parce qu'on ne fait pas assez d'exercice. Je demanderai à Soliman de nous installer un trapèze et une corde à nœuds. »

Cette réponse grossière me blessa et diminua beaucoup mon affection pour Caroline. Je ne répondis rien. Cependant je songeai que si Soliman avait la bonté de nous donner une échelle de corde, cela pourrait peut-être servir mes projets.

Cette conversation s'achevait quand la négresse introduisit Syra et Louma. Aussitôt Caroline, pour me punir et sans doute exciter ma jalousie, s'approcha de Syra, qui était délicieusement belle, et lui fit les mêmes caresses qui m'avaient accueillie nouvelle venue. J'imitai la méchanceté de mon amie et j'attirai à moi Louma, qui tomba dans mes bras en pleurant. C'était une petite créature toute frêle qui aurait été prise pour un enfant sans la richesse précoce de sa poitrine et la beauté accentuée de son visage aux lignes nettes. Elle avait des yeux grands comme des lacs, pleins de candeur et d'intelligence.

Son geste de se donner à moi fit que je me donnai à Louma de tout mon cœur.

Elle fut demandée le soir même ; j'en pleurai.

Tout le lendemain elle fut sombre, répondant à peine à mes regards, au frôlement de mes doigts. Il n'y avait plus que de la colère dans ses grands yeux qui devenaient effrayants. Je ne savais que

faire pour la reconquérir, ni en quelle langue lui parler, quand je l'entendis qui criait en frappant du pied :

« Oh! je me revengerai des Tourcs et des houmes ! »

Alors je m'approchai et je lui dis doucement :

« Parle-moi, Louma, je te comprendrai, car je t'aime.

— O Dieu! J'ai donc une amie! »

Louma me pressait les mains avec violence. Encore une fois elle tomba dans mes bras. Au milieu de ses sanglots elle me couvrait de baisers le cou et la joue. Je la couchai sur moi comme un petit enfant et je la berçai en lui disant de douces paroles. Ce fut le premier moment de joie pure que j'éprouvais depuis mon enlèvement.

J'oubliai avec Louma l'habitude des tendresses équivoques. Toutes deux serves d'un tyran voluptueux, nous fûmes deux sœurs aux yeux limpides et aux mains chastes. S'il n'y avait pas Louma dans mon aventure, je n'aurais pas osé vous parler de Caroline. Mais Louma m'a rendu mon cœur de jeune fille. Elle est toujours mon amie; elle vit près de moi et ne me quittera jamais, l'une pour l'autre témoin cruel et bien-aimé d'une honteuse captivité! Que de fois n'avons-nous pas entendu, quand nous passons rapidement, à la tombée du jour, pour aller faire nos prières à Saint-Jean-de-Latran : « Voilà les deux Turquines! » Alors nous nous serrons plus étroitement l'une contre l'autre et nous songeons que nous avons bien doucement pleuré dans la maison du Turc. Ceci va vous toucher et vous expliquer aussi pourquoi je vous écris : nous pleurions sur notre destinée et nous pleurions sur la mort de votre Clara. Louma avait ce petit

livre dans sa poche, quand elle fut enlevée comme moi, pendant une promenade. Nous l'avons lu ensemble bien souvent et que de joie il nous a données et que d'angoisses, à nous qui ne devions pas mourir !

Il faut donc vous parler de notre délivrance. Elle arriva, selon ce que les journaux ont rapporté, par l'entremise de nos ambassadeurs. Nous étions tout près de Constantinople. Louma le savait, qui ne s'était pas évanouie. C'est elle qui eut l'idée d'un message pour lequel nous gagnâmes une vieille marchande de bijoux qui venait parfois à la maison. Nous ne parlions jamais avec elle que par signes, mais Louma découvrit qu'elle savait quelques mots de géorgien.

Le moment le plus cruel de mon histoire fut celui où je retrouvai ma mère. Elle lut dans mes yeux tous mes jours et toutes mes nuits. Quant à mon fiancé Gino, je ne l'ai jamais revu, je n'ai pas prononcé son nom et nul ne l'a prononcé devant moi. Que ferais-je d'un fiancé ? Et que ferais-je d'un mari ? La pauvre ancienne jeune fille a épuisé, c'est le cas de le dire, « la coupe de toutes les voluptés ». Elle n'a plus rien à apprendre ; elle pourrait être un maître accompli dans l'art dont le nom seul me donne des frissons.

Je songe parfois que Caroline fut la plus raisonnable. Une prostituée qui aime son état sert mieux la vie qu'une échappée des harems qui pleure ses péchés. Les prières sont vaines. J'entends le bruit des chapelets sur les dalles quand les vieilles femmes se baissent pour baiser le pavé ; on dirait un bruit d'osselets, un bruit de mort. Si je dois jamais revivre, ce sera dans la souillure dont j'ai gardé

l'odeur. Mais il vaut peut-être mieux que je ne revive pas.

Adieu. Écrivez mon histoire, ami des Anciennes Jeunes filles. Il en fut de toute sorte. Plus d'une vécut ma vie ; plus d'une encore vécut celle de Caroline. Ecrivez notre histoire. Elle plaira aux hommes, qui sont tous libertins, et aux femmes qui sont curieuses de connaître les aventures extraordinaires où nous sommes exposées.

J'aime peut-être encore mieux être Corinna que d'avoir été Clara, même la vôtre. J'ai appris quelque chose. Je sais de quoi on peut mourir et de quoi on ne meurt pas. On ne meurt pas de l'amour — même à la turque, — et j'en suis la preuve. Nos filles, dans cent ans, entreprendront-elles comme une expérience l'aventure que j'ai subie comme un supplice ? Je l'espère, quoique j'aie de la religion et que je mette des cierges à la madone ; car si je n'avais pas eu de religion, je n'aurais pas eu de remords. Le christianisme (j'ai senti cela à vivre dans un autre air) n'est peut-être qu'une machine à donner des remords. Est-ce bien utile? Je vous le demande. Moi je ne sais rien, je ne suis qu'une Ancienne Jeune Fille, — pour vous servir.

CORINNA.

P. S. — On n'a jamais pu savoir ce qu'était devenue ma bonne nourrice. Je crois qu'ils l'auront noyée, car elle était peu faite pour donner du plaisir à un Turc.

REMY DE GOURMONT.

LE CONFLIT ANGLO-BOER
AU POINT DE VUE DU DROIT

—

> « Cette guerre nous a été imposée par l'Angleterre, égarée par M. Cecil Rhodes et les millionnaires miniers qui veulent prendre notre pays. Les Boers ont cédé autant qu'ils ont pu et jusqu'à ce qu'ils aient vu que rien, sinon la perte totale de leur indépendance, ne satisferait l'Angleterre. Forcés à faire la guerre, les Boers vaincront ou mourront. »
>
> PAUL KRUGER.
>
> (*N. Y. Herald*, 20 mars 1900.)

« Aucune infraction aux droits garantis par les Conventions n'avait eu lieu jusqu'à ce moment (mardi 10 octobre 1899) du côté anglais. » Ainsi s'exprime lord Salisbury dans sa sèche réponse à la noble lettre des Présidents.

Les Boers, « nation qui s'est efforcée à se créer et qui s'est créé de fait des sympathies en Europe par la suppression de la vérité et la diffusion du mensonge », s'écrie un journal (*Morning Post*, 14 mars) ramassé au hasard.

N'égarons pas notre indignation. L'insolence semble une vertu nationale en Angleterre, comme la vanité en France et la vantardise en Amérique. Mais, puisque chaque fois que l'on critique la politique du peuple anglais il est objecté que nous sommes inconsciemment mus par des raisons de sentimentalité, de jalousie ou d'ignorance — instruisons-nous des faits par l'examen résumé des documents, et ne nous prononçons qu'à bon escient sur la justice de la cause anglaise, et sur la bonne foi du « gouvernement de sa Majesté ».

Nous avons choisi, pour le traduire, ce sommaire his-

torique et critique du conflit sud-africain, parce qu'il émane d'un anglophile notoire, M. Eddy, jurisconsulte américain de grande réputation et d'action politiique considérable. « C'est comme légiste, dit-il, que le problème sud-africain m'a requis. Je l'ai considéré en spectateur impartial. Les questions de sympathie et de sentiment ne peuvent corser les arguments présentés au cours de cette discussion, ni en amoindrir la force : c'est leur valeur comparative qu'il nous appartient d'examiner. »

I. — Le Grand « Trek »

Le Transvaal fut fondé en 1836 par les Hollandais, peu satisfaits du régime imposé à la colonie du Cap par l'Angleterre. Des six à dix mille colons de la première heure, peu survivent aujourd'hui. Paul Krüger est de ce petit nombre.

II. — L'Annexion de 1877

L'accroissement de la population et la mise en valeur d'un territoire à défricher furent lents. Les habitants étaient si clairsemés que le gouvernement ne fut que sommairement organisé. Il y eut des conflits avec les naturels et des controverses avec les Anglais jusqu'en 1877, année où Sir Théophile Shepstone fut envoyé par l'Angleterre pour étudier la situation, avec pouvoir secret d'annexer le pays selon les éventualités. Il exerça ce pouvoir le 12 avril 1877, et le Transvaal, malgré la protestation de son président, fut formellement annexé à la couronne britannique.

III. — La Convention de 1881

Du jour de l'annexion date la lutte des Boers pour l'indépendance. Cette lutte se poursuivit à travers maintes conférences, à travers maints con-

flits, jusqu'à ce qu'en décembre 1880 une assemblée générale de Boers tenue à Paardeksaal (aujourd'hui Krugersdorp), décida la levée en masse; on proclama la *République sud-africaine;* le drapeau national fut déployé le 16 décembre ; les détachements anglais, dispersés à travers le pays, furent attaqués. Après les batailles de Laing Nek et de Majuba Hill, où les Boers eurent l'avantage, un armistice fut décrété de Londres, et des négociations subséquentes résulta la « Convention de 1881 » signée à Prétoria en août de cette année ; cette Convention désigne le territoire du nom de « État du Transvaal », elle lui accorde « l'autonomie complète sous la suzeraineté de Sa Majesté », — l'étendue de cette suzeraineté étant expressément définie dans les articles ci-dessous :

1° Le droit de désigner un résident britannique dont les prérogatives sont expressément définies;

2° Le droit de passage pour les troupes en temps de guerre;

3° Le contrôle des relations extérieures du dit État, y compris la conclusion des traités et la conduite de tous entretiens diplomatiques avec les puissances étrangères.

IV. — La Convention de 1884

En dépit de la large part d'indépendance à eux assurée par la Convention de 1881, les Boers ne se tinrent pas pour satisfaits, et luttèrent pour l'indépendance absolue. En 1884, le gouvernement anglais, en la personne de lord Derby, alors ministre des Colonies, consentit à rouvrir les négociations à Londres (février 1884); la « Convention de Londres » fut signée. De cette Convention le mot « suzeraineté », que les Boers se refusèrent rigou-

reusement à accepter, fut rayé; le nom d' « État du Transvaal » fit place à la désignation de « République Sud-Africaine » et le « résident britannique » cède la place à un agent britannique qui pourra être nommé à une « fonction analogue à celle d'un agent consulaire ». Suivant cet instrument diplomatique, le contrôle de la politique étrangère de la nouvelle république fut réduit à cette clause : « elle ne devait conclure de traité avec aucune nation ni aucun État étrangers autre que l'État Libre d'Orange, ni avec aucune tribu libre à l'est ou à l'ouest de la République », sans l'approbation de la Reine. Nul ne prétend trouver fût-ce une ligne, fût-ce un mot, dans cette Convention, qui donne à l'Angleterre le droit d'intervenir de quelque manière que ce soit dans les affaires intérieures de la République; or les droits de l'Angleterre vis-à-vis de la République Sud-Africaine ne peuvent s'établir que par la Convention de 1884 : car elle annule toute convention antérieure; on ne peut concevoir d'acte plus solennel ni plus inviolable entre deux nations.

V. — Portée de la Convention de 1884

S'il a pu s'élever le moindre doute au sujet de la rédaction si claire de cette Convention de 1884, ce doute a été dès longtemps dissipé par des hommes en position de la commenter — notamment par M. Chamberlain lui-même. Le 4 février 1884, avant que la Convention ne fût adoptée, la députation du Transvaal adressa une lettre à lord Derby, spécifiant qu'elle comptait que le traité abolirait la clause de suzeraineté. Dans sa réponse, postérieure d'une semaine, lord Derby s'exprime comme suit :

« Par l'omission de ces articles de la Convention de 1881, qui assignaient à Sa Majesté certaines

fonctions et au gouvernement britannique certains pouvoirs spécifiés ayant trait au gouvernement intérieur et aux relations étrangères, votre gouvernement se trouvera libre de gouverner le pays sans intervention, de conduire ses entretiens diplomatiques et de façonner une politique étrangère assujettie seulement aux obligations formulées dans l'article quatre de la nouvelle rédaction et qui veulent que tout traité conclu avec un État étranger n'ait son effet qu'avec l'approbation de la Reine. »

Ceci fut la proclamation officielle de l'Angleterre par quoi elle abandonnait toute suzeraineté et tout droit d'intervenir dans les affaires intérieures. Au mois de septembre de l'année dernière (voir le *Times* du 21 sept.), sir William Vernon-Harcourt, qui fut membre du cabinet Gladstone à l'époque où cette Convention fut signée, dit (1) :

« Quant à la nouvelle Convention, vous avez une Convention de laquelle le mot suzeraineté a disparu. Vous avez une réserve du contrôle de ce pays sur les relations par traité du Transvaal ; or quel a été l'effet de cette nouvelle Convention ? Cet effet a été souligné par lord Derby (il cite ici les paroles de lord Derby). Je suis donc d'avis que vous pouvez penser avec une certitude absolue que la nouvelle Convention de 1884 se résume à ceci : le contrôle des affaires extérieures reste au gouvernement britannique ; quant aux affaires intérieures, le mot de suzeraineté a été biffé, laissant ou accordant au peuple du Transvaal l'autonomie intérieure la plus absolue, le *home rule*, de fait. »

En 1890, lord Salisbury était au pouvoir et

(1) Dans un langage peu grammatical, mais fort précis. F. V.-G.

certaines difficultés surgirent entre le Transvaal et l'Angleterre. W. H. Smith était alors le chef du parti conservateur aux Communes, et, comme représentant du gouvernement, il a dit au Parlement :

« La Convention de Londres, conclue, en 1884, entre Sa Majesté et la République Sud-Africaine, ne contient rien qui réserve expressément à la Reine un droit de suzeraineté, et bien que Sa Majesté conserve par cette Convention le pouvoir de refuser la sanction aux traités conclus par la République Sud-Africaine avec des États ou des nations étrangères et avec certaines tribus indigènes, le principe fondamental de cette Convention fut que, dans le règlement des affaires intérieures et dans la législation, la République Sud-Africaine ne devait souffrir aucune intervention. »

De plus, M. Buxton, parlant au nom du gouvernement devant la Chambre des Communes, au sujet de la Convention de 1884, dit :

« C'est là une interprétation des relations existantes entre l'Angleterre et le Transvaal qui pose très clairement, à mon sens, les principes qui ont guidé notre conduite dans l'affaire. Que nous puissions différer d'appréciation au sujet de l'administration du gouvernement Transvaalien, il n'en est pas moins vrai que, dans l'état des traités, il m'est impossible de trouver de quel droit notre gouvernement interviendrait dans ces questions. »

Au moment du *raid* de Jameson, M. Chamberlain, secrétaire au ministère des Colonies, déclara, dans une dépêche, que la République du Transvaal était « une puissance étrangère, un État étranger, avec qui Sa Majesté était en paix et en relation de traités ». — De nouveau, en février 1896, dans la Chambre des Communes, M. Chamberlain

a dit : « Je ne dis pas que, selon les clauses de la Convention, nous soyons autorisés à imposer des réformes au Président Krüger, mais nous sommes autorisés à lui offrir un conseil amical... Si ce conseil ne devait pas être accueilli, il n'y a pas la moindre intention de la part du gouvernement de Sa Majesté d'user d'insistance... Je suis tout prêt à le retirer, et à chercher une autre solution, si ce conseil ne devait être considéré comme acceptable par le Président. Les droits de notre action, sous les clauses de la Convention, sont limités à cette offre d'un conseil amical, au rejet duquel, en cas de non-acceptation, nous devons acquiescer de bonne grâce. »

Au mois de mai de la même année (1896), le même M. Chamberlain, déclare : « Dans certaines sphères l'idée est émise que le gouvernement aurait dû adresser un *ultimatum* au Président Krüger, *ultimatum* qui aurait certainement été repoussé et qui aurait nécessairement amené la guerre. Il ne me plaît pas, Monsieur, d'envisager une pareille contingence. Une guerre dans l'Afrique du Sud serait une des guerres les plus sérieuses qui puissent être engagées. Ce serait une guerre civile ; une guerre longue, acharnée, ruineuse. Elle laisserait derrière elle les tisons d'un conflit que, je le crois, des générations ne suffiraient pas à éteindre. Faire la guerre au Président Krüger pour lui imposer des réformes dans les affaires intérieures de son Etat, dans lesquelles des secrétaires d'Etat, debout à cette place, se sont reconnus sans droit d'intervention, — ce serait là une façon d'agir aussi immorale que peu prévoyante. »

Donc, du texte même de la convention et de l'interprétation qu'en firent successivement les mi-

nistres anglais, il ressort avec évidence que la République du Transvaal, quant à ses affaires intérieures, est aussi indépendante que les Etats-Unis, et qu'elle a le droit d'étendre ou de restreindre le droit de vote, de créer des contributions, d'accorder des concessions minières, au même titre que tout gouvernement indépendant.

VI. — Les « Uitlanders »

Tel était le statut légal du Transvaal sous la convention de 1884 : « un Etat étranger, une puissance étrangère, avec qui sa Majesté était en paix et en relation de traités » — un peuple libre et indépendant. La découverte des riches filons aurifères entre 1885-86 — car antérieurement à cette date l'industrie minière n'avait attiré que peu d'immigrants au Transvaal — la découverte de pépites à Moodies et à Barberton et plus tard, à Witwatersrand, firent affluer les spéculateurs, les trafiquants, les mineurs — ce fut une irruption ; en deux années il en vint entre dix et douze mille. Ces immigrants ont été appelés par les Hollandais les *uitlanders* — en français : gens du dehors, immigrés. A l'heure actuelle la population se trouve divisée, comme on l'a dit humoristiquement en trois classes : « Ceux qui attendent le jour où ils pourront quitter le pays, — les *uitlanders;* ceux qui appellent ce jour de tous leurs vœux, — les Boers ; enfin ceux qui n'espèrent plus rien du tout — les nègres. — On estime qu'il y a aujourd'hui 70.000 Boers contre 170.000 *uitlanders* sujets Anglais pour les 4/5 — mais fortement panachés d'Allemands, de Français, d'Américains et de Scandinaves.

§

On plaide que ces *uitlanders* payent la presque

totalité des contributions, possèdent presque toute la propriété personnelle; qu'ils ont développé et consolidé le pays; et que néanmoins ils n'ont ni vote ni voix dans le gouvernement. Sans les énumérer davantage, acceptons que les griefs des *uitlanders* n'ont pas été exagérés, qu'ils existent tels qu'on les a dépeints; que les Boers sont ignorants, bigots, tyranniques et que leur gouvernement est une oligarchie corrompue et oppressive. Bon. Ce fait n'en reste pas moins incontestable que cent soixante-dix mille *uitlanders*, hommes pour la plupart, groupés en centres populeux, possesseurs des neuf dixièmes de la fortune générale, et disposant de tous les moyens d'organisation, — il n'en reste pas moins, dis-je, que ces *uitlanders* ont vécu docilement soumis aux 70.000 Boers, dispersés dans des fermes isolées; sans une tentative de rébellion, sans un commencement d'insurrection! De ces 70.000 Boers, dispersés, 30.000, peut-être, sont entre 16 et 65 ans; des 170.000 immigrés depuis quinze années, 100.000 au moins sont des hommes dans la force de l'âge, en état de porter les armes, car les populations minières ne comportent en ces parages qu'une faible proportion de femmes et d'enfants; ce sont de plus des populations actives et turbulentes — pourtant ces *uitlanders* n'ont jamais combattu! Quand le docteur Jameson, au mois de décembre 1895, franchit la frontière avec ses cinq cents hommes bien armés, dans le seul but de porter secours aux 170.000 *uitlanders*, il ne trouva pour lui tendre la main, et à la onzième heure encore, qu'un corps *de cent hommes*, qui s'empressèrent du reste de mettre bas les armes, avant que d'avoir essayé de s'en servir. Le « Comité » de Johannesburg, qui avait au sur plus suivi cet exemple, se plaignit alors que Jame-

son fût venu trop tôt... Trop tôt! — à qui veut-on faire croire qu'il pût être jamais trop tôt pour 100.000 gaillards groupés ensemble de s'insurger contre 30.000 fermiers dispersés ? — A qui fera-t-on croire que des Anglais ou des Américains auraient « attendu », pour raisonner des chances du succès, si véritablement une oppression tyrannique les avait acculés à l'instruction?

§

Et, au fait? dans quels rangs servent — à cette heure — ces cent mille *uitlanders?* Combien de volontaires ont-ils fournis à l'Angleterre? — Les listes funèbres portent bien les noms de maints vaillants jeunes gens — Ecossais, Irlandais, Anglais, Canadiens — qui, personnellement, n'ont pas d'intérêts à sauvegarder dans la Sud-Afrique. Ces *uitlanders* seraient-ils invulnérables? — Où sont ces cent régiments — de mille homme chacun ? — Ne vont-ils sortir de leur longue embuscade et anéantir l'ennemi? Résignons-nous à rester sans éclaircissement sur les faits et gestes actuels de ces *uitlanders ;* ce qui nous importe d'établir, c'est qu'à aucune époque depuis la découverte de l'or jusqu'au jour où éclata cette guerre, leurs griefs supposés ne les poussèrent à s'insurger. — Je dis plus : à aucun moment ces griefs ne furent suffisants pour que les *uitlanders* allemands, français, américains, ou scandinaves adressassent une demande d'intervention à leurs gouvernements respectifs. A admettre que ces griefs fussent tels qu'on les a décrits, il n'en reste pas moins que la paix régnait en ce pays.

Le Pays jouissait de la paix, nulle insurrection, nulle rébellion, nul sang répandu, nulles vies menacées ; le traitement était égal pour tous les *uitlan-*

ders, anglais, allemands, français, américains, scandinaves... L'Angleterre n'avait aucun droit d'intervenir en faveur de ses sujets et de réclamer pour eux un droit de vote, ou tout autre privilège. Certes elle n'avait aucun droit à intervenir au nom des *uitlanders* allemands et français, tant que ni l'Allemagne, ni la France n'avaient jugé à propos d'intervenir — et d'autre part elle n'avait pas à réclamer un droit de vote pour les *uitlanders* anglais, à l'exclusion des autres *uitlanders*.

Au surplus, les conditions réglant le droit d'intervention de l'Angleterre ont été très nettement résumées par M. Chamberlain.

VII. — Droits d'intervention de l'Angleterre

Le 20 mars 1899, en réponse à une question au sujet du droit de la Grande-Bretagne à intervenir dans les affaires du Transvaal, M. Chamberlain, de son banc au Parlement, a dit : « Il y a certains cas où nous pouvons intervenir dans les affaires du Transvaal : 1° d'abord nous pouvons intervenir au cas d'un manquement à la Convention stipulée ; 2° il est hors de doute que nous avons le droit usuel d'intervenir si... le traitement des sujets britanniques au Transvaal était de telle nature que nous serions autorisés à intervenir si un pareil traitement des sujets britanniques avait lieu en France ou en Allemagne ; 3° il ne reste plus qu'un cas, le troisième. Nous pouvons offrir des conseils amicaux au Transvaal dans l'intérêt général de l'Afrique du Sud et de la paix. »

En terminant, M. Chamberlain ajouta : « Je n'ai pas le sentiment qu'en ce moment aucun motif puisse justifier l'action vigoureuse qui m'est conseillée. »

Nous pouvons accepter ces affirmations de M. Chamberlain comme la formule excellente des règles qui gouvernent les relations internationales ; nous pouvons accepter sa constatation qu'aucun motif ne justifiait une intervention. Il est inutile de dire qu'entre ces affirmations de M. Chamberlain à la Chambre des Communes et l'ouverture des hostilités, de sept mois postérieure, les sujets britanniques du Transvaal ne furent en butte à aucune nouvelle oppression, la condition des affaires n'avait pas empiré; tout au contraire, quelques jours avant que n'éclatât la guerre, le gouvernement boer avait fait voter certaines lois tendant à satisfaire les *uitlanders* — dans une mesure relativement petite, prétend-on ; il est certain néanmoins qu'aucune nouvelle oppression n'avait été exercée.

§

Maintenant que nous avons clairement établi les droits de l'Angleterre tels que stipulés par la Convention et interprétés par tous les ministres britanniques et par M. Chamberlain lui-même, poursuivons l'étude des faits. Nous nous heurtons immédiatement à une intervention et à des exigences absolument contradictoires avec les droits de l'Angleterre tels que M. Chamberlain lui-même les a définis.

A savoir :

1° Une demande que les *uitlanders* soient admis aux droits de cité après cinq années de résidence ;

2° La reconnaissance de la suzeraineté de l'Angleterre et du droit, pour elle, d'intervenir dans les affaires intérieures de la République Sud-Africaine.

Les Boers cédèrent sur le premier point, mais se refusèrent à toute concession sur le second; pas à

pas, l'Angleterre poussa les Boers au mur dans les négociations qui suivirent et, à la fin, quand les Boers, pour sauvegarder l'indépendance qu'ils s'étaient assurée par la convention de 1884 et dont ils avaient joui sans conteste pendant quatorze années, se montrèrent disposés à céder sur toute la ligne, l'Angleterre se prit à insister sur les questions d'une suzeraineté dès longtemps abandonnée et sur le droit, pour elle, d'intervenir dans les affaires intérieures de la République.

VIII. — Les négociations de 1899

Au printemps de 1899, à la demande de l'Angleterre, le président Krüger, sir Alfred Milner, en qualité de haut commissaire pour l'Angleterre, et le président de l'Etat libre d'Orange se rencontrèrent à Bloemfontein pour une conférence amiable. « La conférence fut rompue sur l'éternelle difficulté concernant la loi de franchise », dit Sidney Brooks. Le président Krüger « proposa que certaines questions en discussion fussent soumises à un arbitrage ». Sir Alfred Milner se vit obligé de répondre que, en effet, pour toutes questions de réelle importance, il devrait y avoir arbitrage entre « *l'état suzerain* et l'état dépendant ».

Une controverse aussi batailleuse n'annonçait pas une issue pacifique; pendant que cette conférence avait lieu, le 20 juillet 1899, les Boers firent voter de fait une loi de franchise septennaire espérant par là donner satisfaction à l'Angleterre.

Un écrivain anglais favorable au gouvernement dit à propos de cette loi : « Ces concessions tendent, malgré certains amendements de minime importance, à se confondre, en tous points, avec le système proposé par sir Alfred Milner à Bloemfontein,

à ceci près qu'un séjour de sept années est exigé au lieu du quinquennat.

§

Mais ce ne fut pas assez pour satisfaire l'Angleterre. Lors de la rupture de la conférence, Milner avisa le gouvernement qu'il était nécessaire selon lui de : « donner quelque preuve frappante de l'intention, où était le gouvernement de Sa Majesté, de ne pas se laisser déposséder de sa position dans l'Afrique du Sud et que la meilleure preuve serait — preuve à la fois de puissance et de justice — d'obtenir pour les *uitlanders* du Transvaal une part équitable dans le gouvernement de ce pays qui doit son existence à leur industrie. » « En d'autres termes, remarque le même sir Milner, le Transvaal doit être forcé à accorder une franchise modérée. »

Le 22 août 1899, sir Milner télégraphiait à M. Chamberlain le texte entier des concessions faites par le Transvaal et qui accordaient :

1° Une franchise rétrospective de cinq années, selon la proposition de l'Angleterre, du 1er juin 1899;

2° Huit sièges nouveaux aux *uitlanders* — dans le premier volksraad et des sièges supplémentaires dans le second, si besoin;

3° Des droits égaux pour le vote nommant le président et le commandant général;

4° « Ce gouvernement sera toujours prêt à prendre en considération les conseils amicaux, au sujet des détails de cette loi de franchise, que le gouvernement de Sa Majesté, par la voie de l'agent britannique, serait désireux de nous offrir;

5° En présentant les propositions ci-dessus, le gouvernement de la République Sud-Africaine assume : *a*) que le gouvernement de Sa Majesté accordera

que la présente intervention ne pourra servir de précédent à une future action similaire, et que dans l'avenir aucun immixtion dans les affaires intérieures de la république n'aura lieu ; *b*) que le gouvernement de Sa Majesté n'insistera pas davantage sur l'assertion de souveraineté : la discussion sur ce sujet devant être tacitement abandonnée. »

Le 2 août, M. Chamberlain acceptait en substance ces propositions comme satisfaisantes en ce qui concernait la question de franchise, mais il ajoutait : « Quant aux propositions du gouvernement de la République Sud-Africaine, en ce qui concerne l'intervention, le gouvernement de Sa Majesté espère que l'accomplissement des promesses faites et le juste traitement des *uitlanders* dans l'avenir excluront la nécessité de toute intervention en leur faveur ; mais le gouvernement de Sa Majesté ne peut naturellement se dépouiller des droits qu'elle tient des traités ni se décharger de l'obligation naturelle à une puissance civilisée de protéger ses sujets dans un pays étranger, de toute injustice. »

Quant à la suzeraineté, il s'en rapporte à sa dépêche du 13 juillet. Et il conclut en ces termes significatifs : « Le gouvernement de Sa Majesté désire aussi rappeler au gouvernement de la République Sud-Africaine qu'il y a d'*autres divergences* entre les deux gouvernements qui ne peuvent être résolues par la concession d'une représentation politique aux *uitlanders* et qui ne sont pas des questions propres à être soumises à un arbitrage, etc. »

C'est cette dernière communication qui provoqua l'ultimatum des Boers, le mardi 10 octobre, mettant l'Angleterre en demeure de retirer les troupes qu'elle massait rapidement sur les frontières de la République Sud-Africaine. Pas à pas, les Boers avaient

cédé à toutes les demandes de l'Angleterre : ils se refusèrent à renoncer à cette indépendance qu'ils s'étaient assurée par la Convention de 1884. En accordant aux *uitlanders* les droits réclamés par M. Chamberlain, ils avaient simplement stipulé que l'Angleterre ne devait pas s'ingérer de nouveau dans leurs affaires intérieures et que la question de suzeraineté devait être tacitement abandonnée. A ces stipulations, M. Chamberlain opposa une fin de non-recevoir et l'attitude finale de l'Angleterre se résume ainsi :

1° Les Boers devront accorder les réformes intérieures proposées;

2° Le droit de l'Angleterre à intervenir dans des affaires intérieures de la République Sud-Africaine ne doit pas être contesté;

3° La suzeraineté de l'Angleterre doit être reconnue;

4° Cette stipulation vague et communicatoire : « Il y a d'autres divergences entre les deux gouvernements qui ne sont pas de nature à être soumises à un arbitrage. » Par cette dernière affirmation, M. Chamberlain laisse la porte grande ouverte à des interventions et à des controverses sans fin.

Les Boers se seraient montrés indignes de l'indépendance et dépourvus de tout respect de soi, si, au reçu de la dépêche de M. Chamberlain, ils n'avaient pris l'initiative des hostilités; car l'Angleterre, durant tout le cours de ces négociations, n'avait cessé de masser ses troupes sud-africaines sur les frontières de la République. L'ultimatum des Boers ne pourrait passer pour un acte de folie qu'autant qu'il serait admissible qu'il restait une possibilité de clore le litige entre les deux pays sans sacrifier l'indépendance de la République.

Or, cette possibilité n'existait pas : car à admettre que les différends ayant trait aux griefs des *uitlanders* eussent pu s'arranger à la satisfaction mutuelle, les divergences concernant l'indépendance de la République et le droit de suzeraineté étaient absolument inconciliables. L'Angleterre était fermement résolue à affirmer sa suzeraineté et son droit d'intervention intérieure; les Boers, de leur côté, étaient aussi fermement résolus à repousser les prétentions anglaises dans les deux cas. Consentir à rouvrir les négociations concernant les griefs des *uitlanders*, c'eût été, de la part des Boers, admettre tacitement le droit de l'Angleterre à l'intervention intérieure et ses prétentions de suzeraine. Leur ultimatum, c'est le geste instinctif de leur effort désespéré pour résister, au mieux des terribles circonstances, à la force écrasante de l'Empire Britannique.

L'historique de ces négociations se résume donc ainsi :

Les Boers s'offrirent à accorder aux *uitlanders* la représentation que l'Angleterre réclamait pour eux à condition que l'Angleterre n'empiéterait pas sur l'indépendance de la République. L'Angleterre déclina les termes de cette offre, subordonnant par autant les griefs des *uitlanders* à ses prétentions à la suzeraineté; par conséquent, la lutte n'a nullement pour but la représentation proportionnelle des *uitlanders*, réforme accordée par les Boers ; elle intéresse l'indépendance de la République, niée par l'Angleterre.

ARTHUR J. EDDY.

L'Angleterre, au surplus, a jeté, depuis, ce masque de générosité transcendante. — Elle ne dissimule pas son but : la ruine et l'assassinat d'un petit peuple libre. — Il était bon de montrer que les jeux tortueux de sa di-

plomatie n'avaient donné le change à personne. — Il est juste, aujourd'hui qu'elle accuse son adversaire de mensonge et de fourberie, de demander aux documents mêmes de la cause la preuve de sa duplicité et de son manque de bonne foi.

F. V.-G.



HELLENICA

Surtout par la faute des traducteurs, qui connaissent souvent le français moins que le grec, sauf s'ils s'appellent Leconte de Lisle, Louis Ménard, Anatole France ou Pierre Louys, nous nous faisions de l'hellénisme une idée singulièrement déformée et inexacte : tout s'est figé en une même attitude de fausse noblesse hiératique et conventionnelle et à lire, dans tel ou tel, Homère, Pindare, Eschyle, Aristophane, Hérodote ou Thucydide, il semblerait que tous, les poètes, les dramaturges et les historiens, aient parlé, en leur temps, une sorte d'idiome uniformément plat et dist\ngué, analogue au patois de certains académiciens d'espèce inférieuer, aussi niaisement calamistrés en leurs discours qu'en leur coiffure.

Voici, au hasard des lectures, quelques pages d'auteurs peu connus : de très antiques propos de table, une parade de chemineau, un chant d'enfants, un conte d'imagination orientale, bien qu'hellène. On jugera si, par le seul respect de l'exactitude littérale, il est possible comme nous l'avons cru, de donner l'impression de tons et de style différents.

I. — FRAGMENTS DES MÉMOIRES D'UN POÈTE CONTEMPORAIN D'ESCHYLE, DE SOPHOCLE ET DE PÉRIKLÈS

Iôn, de Khios, auteur illustre de tragédies, avait connu et fréquenté les poètes et les hommes politiques de son époque. Des Mémoires où il avait consigné ses souvenirs il ne subsiste malheureusement que des passages fort courts et qui font regretter le reste. Quoique, sur la foi de Batôn de Sinope, il figure, à côté d'Alcée, dans une manière de catalogue d'ivrognes notables, dressé par Athénée, ce fut, dans le fait, un amateur délicat de bonne chère, de belles formes et surtout de conversations agréables : il a fait l'éloge des tables « qui n'échauffent pas ». Mais il estimait que la vertu n'a point tout son prix si elle n'est harmonieusement ordonnée comme la représentation d'une tragédie ou d'un drame satyrique, et si fidèle que soit la relation de ses entrevues avec Sophocle, Eschyle et Kimôn, il n'en laisse pas moins transparaître quelque ironie à l'égard du cuistre, ennemi des métaphores et précurseur d'une innombrable postérité d'autres cuistres, et il ne cache pas non plus qu'à son estime Kimôn ne perdait rien de ses qualités civiques, pour n'être pas dépourvu de lettres et avoir au contraire mérité d'être ailleurs appelé par lui « un homme très instruit aux Muses ».

L'entretien avec Sophocle

Sophocle aimait les jeunes garçons comme Euripide les femmes; le poète Iôn, dans le livre intitulé: *Excursions*, écrit ceci :

J'ai rencontré Sophocle, le poète, à Khios, alors qu'il faisait voile vers Lesbos comme stratège : c'était un homme enjoué grâce au vin et ingénieux. Hermésilaos, son hôte et le proxène des Athéniens, le traitait quand debout près du feu le jeune esclave qui versait le vin devint rouge manifestement ; alors Sophocle dit : « Veux-tu que j'aie plaisir à boire ? » — « Oui », reprit l'autre. — « Doucement alors, apporte-moi et donne-moi la coupe. » Comme l'enfant devenait plus rouge, il dit à son voisin de table : « Combien Phrynikhos a eu raison de dire :

Sur ses joues de pourpre resplendit la lumière de l'amour.

A quoi repartit un Erétrien ou un Erythræen qui était professeur de lettres : « Tu es habile certes, ô Sophocle, en poésie ; et cependant Phrynikhos ne s'est pas bien exprimé en disant de pourpre les joues du bel enfant : car si un peintre, avec de la couleur pourpre, barbouillait les joues de celui que voici, il ne paraîtrait plus beau. » Et Sophocle, en riant, à l'Erétrien : « Alors tu n'approuves pas non plus, ô étranger, la parole de Simonide, qui semble aux Hellènes heureusement exprimée :

De sa bouche de pourpre laissant échapper sa voix, la
[jeune fille,

ni le poète qui a dit « Apollôn chevelu d'or » — car si le peintre eût fait au dieu des cheveux d'or et non des cheveux noirs, la peinture serait assez mauvaise — ni celui qui a dit : « Aux doigts de rose » : car si l'on se trempait les doigts dans la couleur rose, on se ferait des mains non de belle femme, mais de teinturier en pourpre. »

On rit et l'Erétrien fut touché par l'objection et Sophocle à nouveau adressa la parole à l'enfant.

Comme avec son petit doigt il enlevait de la coupe un fétu, Sophocle lui demanda s'il voyait le fétu. L'enfant dit qu'il le voyait : « Souffle donc dessus pour ne pas te mouiller le doigt. » L'enfant pencha son visage vers la coupe, tandis que le poète mettait sa bouche plus près de la coupe, tant que la tête de l'un devint proche de la tête de l'autre ; et quand elles furent tout près, Sophocle, lui passant la main au cou, lui donna un baiser. Tous applaudirent en riant et en criant sur son adresse à attirer l'enfant dans son piège. « Je m'exerce, dit-il, à la stratégie, ô hommes ! puisque Périclès a dit que je m'entendais bien aux poèmes et point à la stratégie : est ce donc que mon stratagème n'a pas eu un bon succès ? » Il tint nombre de tels propos avec ingéniosité, non moins qu'en ses gestes, quand il buvait. Mais pour les choses de l'Etat, il n'était ni habile ni actif, bien que l'un des plus excellents parmi les Athéniens.

(Iôn, dans Athénée de Naucratis, *Deipnosophistes*, XIII, 603-604.)

L'entretien avec Eschyle

Eschyle, aux jeux isthmiques, regardait le pugilat. A un coup reçu par l'un des combattants, le théâtre éclata en clameurs ; il poussa Iôn du coude : « Vois-tu, dit-il, ce que c'est que l'entraînement ? Celui qui a reçu le coup se tait, les spectateurs crient. »

(Iôn, dans Plutarque, M. 95, 15.)

L'entretien avec Kimôn

Iôn raconte que, étant venu tout jeune de Khios à Athènes, il dîna chez Laomédôn avec Kimôn : les libations faites, Kimôn fut prié de chanter et chanta non sans charme ; les assistants le louèrent comme plus habile que Thémistocle : celui-ci en

effet disait qu'il n'avait pas appris à chanter ni à jouer de la lyre, mais qu'il savait comment rendre une cité grande et riche. De là, ainsi qu'il est naturel en buvant, la conversation en vint sur les hauts faits de Kimôn et on en rappela les plus importants : lui-même raconta un de ses stratagèmes qu'il tenait pour très ingénieux.

Les alliés qui avaient fait prisonniers, à Sestos et à Byzance, beaucoup de barbares, le chargèrent du partage ; il mit d'un côté les hommes, de l'autre les parures qu'ils portaient sur le corps ; les alliés se plaignirent que les parts fussent inégales. Mais il leur laissa le choix, disant que les Athéniens se contenteraient de celle qu'ils auraient laissée.

Hérophytos de Samos fut d'avis qu'il valait mieux choisir les biens des Perses que les Perses eux-mêmes ; ils prirent les parures et laissèrent aux Athéniens les prisonniers. Et Kimôn s'en alla avec l'apparence d'avoir fait un partage risible : car les alliés emportaient des bracelets d'or et des colliers et des torsades et des robes et de la pourpre, et les Athéniens recevaient des corps nus mal exercés au travail. Mais peu après les amis et les parents des captifs descendirent de Phrygie et de Lydie et les rachetèrent un à un à grand prix, si bien que Kimôn en tira quatre mois de solde pour la flotte et qu'encore il resta sur les rançons, pour la ville, une quantité d'or qui n'était pas minime.

(Iôn, dans Plutarque, *Vie de Kimôn*, IX.)

II. — LES MONTREURS DE CORNEILLES (1)

Il y avait, dans les villes et les campagnes hellènes, entre autres mendiants, des *korônistes* (de korôna, corneille), qui montraient des corneilles divinatrices. Phoenix, de Kolophôn, dans des choliambes partiellement recueillis par Athénée, donne, sous une forme sans

(1) Ce morceau sera joint à la traduction des Mimes d'Hérondas. (Cf. Mercure de France, janvier 1900.)

doute peu éloignée des paroles textuelles, le boniment de ces chemineaux. En Orient, où les traditions se survivent, après des milliers d'années, la divination par les oiseaux s'exerce encore et il n'est pas rare d'y rencontrer de vieilles femmes quémandeuses accroupies dans les rues étroites, à côté d'une colombe qui prédit l'avenir, en remuant du bec des pierres multicolores.

1

Mes très chers, donnez à la corneille une poignée d'orge,
à la fille d'Apollôn, ou un plat de blé
ou du pain ou une demi-obole, ou ce que vous voulez.
Donnez, mes bons, à la corneille un peu de ce que chacun de vous
a dans les mains : son ergot prendra le grain;
car elle a coutume, vraiment, de manger de tout cela.
Celui qui donne maintenant du sel, ensuite donnera du miel.
Mon enfant, ouvre les portes : Ploutos m'a entendu
et une jeune fille apporte à la corneille des figues.
O dieux, que cette vierge, en tout, demeure irréprochable
et qu'elle trouve un mari riche et renommé,
et qu'à son vieux père elle mette dans les mains
un garçon et à sa mère sur les genoux une fille,
jeune pousse de femme à nourrir pour ses parents.
Pour moi, où mes pieds me portent, je laisse errer
mes yeux, chantant aux Muses devant les portes,
pour qui donne et pour qui ne donne pas et plus pour le second.

2

Mais, ô mes bons, donnez vos richesses cachées.
Donne, prince! donne beaucoup aussi, jeune fille!
C'est une règle de donner une poignée à la corneille qui demande;
j'ai fini de chanter : donne quelque chose et ce sera assez.

(Phoenix de Kolophôn, dans Athénée, *Deipnosophistes*, VIII, 359-360.)

III. — CHANT DES ENFANTS RHODIENS

Théognis l'historien a noté et, d'après lui, Athénée a transcrit la cantilène que les enfants de Rhodes chantaient quêtant « pour l'hi-

rondelle » de porte en porte, au mois de Boedromiôn, ainsi que maintenant les enfants de chœur, le samedi de Pâques, s'en vont bénir les maisons, chanter *Alleluia* et demander « pour leurs roulées » des œufs ou de l'argent.

Elle est venue; elle est venue, l'hirondelle,
apportant les belles heures,
les belles années,
sur son ventre blanc,
sur son dos noir.
Sors un panier
de la riche maison,
et de vin une coupe
et de fromage un clayon.
Et le blé
et le pain blanc, l'hirondelle
ne les refuse pas. Nous en irons-nous ou recevrons-nous?
bien, si tu donnes; sinon, nous ne partirons pas
ou nous emportons la porte ou le linteau
ou la femme assise au dedans :
elle est petite, nous l'emporterons facilement.
Si tu apportes quelque chose,
apporte quelque chose de grand.
Ouvre, ouvre la porte à l'hirondelle.
Car nous ne sommes pas des vieillards, mais des enfants.
(Théognis, dans Athénée, *Deipnosophistes*, VIII, 360.)

IV. — LE CONTE DE ZARIADRÈS ET D'ODATIS

Kharès de Mitylène, qui fut quelque chose comme introducteur aux audiences (εἰσαγγελεύς) du roi Alexandre le Grand, dans les dix livres consacrés à l'histoire de son maître — il n'en reste que de courts fragments — avait laissé place à quelques contes romanesques; celui qu'on va lire est un assez singulier mélange de légendes ioniennes (histoire de la fondation de Marseille par les Phocéens; le roi Naunos, Euxène et Petta jouent des rôles au analogues à ceux d'Homartès, de Zariadrès et d'Odatis), de légendes iraniennes et de légendes sémitiques (Adonis); écrit dans un style volontairement archaïque, selon la manière d'Hérodote, il a été bien des fois imité et amplifié par les romanciers byzantins, jusques et y compris Eumathios, l'insipide narrateur des Amours d'Ismène et d'Isménias.

Hystaspès avait pour frère cadet Zariadrès de qui

les gens du pays disent que tous deux étaient fils d'Aphrodite et d'Adônis. Or Hystaspès était maître de la Médie et de la contrée au-dessous et Zariadrès de celle au-dessus des portes Kaspiennes jusqu'au Tanaïs ; et Homartès, roi de celles au delà du Tanaïs, avait une fille du nom d'Odatis, au sujet de qui il a été écrit dans les histoires qu'ayant vu Zariadrès dans son sommeil elle en devint amoureuse et que la même passion s'empara de celui ci envers elle.

Et Odatis était la plus belle des femmes d'Asie, et Zariadrès était beau.

Zariadrès donc avait envoyé vers Homartès et se piquait d'épouser la femme : mais Homartès ne s'y prêta pas, parce qu'il était privé d'enfants mâles et il la voulait donner à quelqu'un de ses familiers. Et après un temps pas très long, Homartès rassemblant les chefs du royaume et ses amis et ses parents, fit les noces, sans dire auparavant à qui il devait donner sa fille.

Lors donc que l'ivresse s'épanouissait, ayant appelé Odatis au banquet, son père dit, les convives l'écoutant : « Nous, ô ma fille Odatis, c'est maintenant que nous faisons tes noces. Promène tes regards à l'entour, considère-les tous, puis prends une coupe d'or et, l'ayant remplie, donne-la à qui tu veux : car de celui-là tu seras appelée la femme. »

Et elle, les ayant regardés tous à l'entour, s'en alla en pleurant, dans son désir de voir Zariadrès. Car elle lui avait mandé que ses noces devaient s'accomplir. Celui-ci alla avec son armée jusqu'au Tanaïs et à l'insu de l'armée le traversa seul avec le conducteur de son char et, de nuit, ayant fait hâte sur son char, il parcourut une grande étendue de terre et franchit quelque huit cents stades.

Arrivé près du quartier où on faisait les noces, il laissa en une certaine place son char et le conducteur et continua sa route, vêtu d'un costume scythique.

Parvenu à la cour d'entrée, il vit Odatis debout près du dressoir aux coupes et qui pleurait en mêlant lentement le vin dans la coupe et il lui dit, se tenant auprès d'elle : « O Odatis, je suis devant toi comme tu l'as demandé, moi, Zariadrès. »

Et elle ayant observé l'homme étranger, beau et semblable à celui qu'elle avait vu dans le sommeil, devenue toute joyeuse, elle lui donne la coupe ; et lui la saisit et l'emmena sur son char et s'enfuit, ayant Odatis.

Les esclaves et les servantes, complices de l'amour, gardèrent le silence et quand le père leur ordonna de parler dirent qu'ils ignoraient par où elle était passée.

Cet amour est resté dans la mémoire des barbares qui habitent l'Asie et il est extrêmement envié ; et ils peignent ce conte dans les temples et dans les palais et aussi dans les maisons particulières, et à leurs filles la plupart des chefs donnent le nom d'Odatis.

(Kharès de Mitylène, dans Athénée, *Deipnosophistes*, XIII, 575.)

PIERRE QUILLARD.



LA POÉSIE
ET LES POÈTES POLONAIS
CONTEMPORAINS

Plus que jamais quand on veut parler de la poésie, on doit d'abord essayer de déterminer son rapport à la société, à la communauté. Dans le morcellement moderne des classes, dans l'extension et l'abaissement simultanés de la culture, les groupes capables d'entendre les arts se sont tellement multipliés et diversifiés que les arts eux-mêmes, et plus particulièrement la poésie, ont dû pareillement multiplier et diversifier leurs moments. Ainsi c'est bien une fermentation sociale profonde qui a produit la poésie moderne avec ses troubles, ses tendances égotistes ou particulières, ses réflexions et son réalisme, son obscurité et sa dispersion.

L'Humanité, après les grandes synthèses et syncrèses de la première moitié de ce siècle, est revenue à l'analyse. C'est le terrain intellectuel le plus défavorable à la poésie essentiellement synchrétique. Et c'est pourquoi la poésie actuelle n'a que peu d'écho dans la société, qui la repousse, et qui va parfois jusqu'à lui faire perdre sa foi en elle-même. « La communauté indifférente n'apprécie pas assez ses efforts, nie son action ; en sorte que la Poésie est amenée à étourdir en elle des milliers de sentiments, de sensations et de mots, qu'elle sait rejetés d'avance par la communauté (1). » Mais cette indifférencee et cette stérilité réciproques engendrent un cercle vicieux : de la même manière que la communauté est sourde environ aux expressions de la Poésie, celle ci est sourde aux désirs de la communauté; la sympathie, l'antique lien

(1) A. Lange, *Poètes polonais contemporains*.

qui unissait le chanteur à l'humanité est rompu, brisé

Ce charme triste et doux tant aimé d'un autre âge...

L'autre conséquence, non moins générale que la première, de cet état analytique du monde, c'est que chaque poète est devenu l'expression seulement d'un cercle plus ou moins restreint de personnes. Les petites chapelles sévissent partout. Mais parfois il n'y a qu'un fidèle : le seul poète. Dans cet état de scission, le poète en est réduit à vivre de ses seules ressources sans rien recevoir de la communauté ; aussi il s'épuise rapidement ; et, dans son désir de reprendre dans le monde sa vie qu'il a donnée sans compter, il se raccroche à quelque groupe dont il n'est que l'écho, ou à quelque coterie dont il reste le prisonnier. De toute manière, l'art se particularise, sort de la notion généralisatrice, n'est plus l'art proprement dit, mais une sorte d'interrègne pendant lequel des éléments s'ajoutent à des éléments, des forces à des forces, en fin de synthèses futures.

Le chant ne peut s'interrompre. Las de vouloir vainement rétablir une communication entre la communauté et eux, les poètes, pour sauvegarder leur art, rentrent complètement en eux-mêmes et se consument solitairement attendant que des voies nouvelles soient ouvertes, que la communauté revienne d'elle-même aux désirs supérieurs de la nature, à sa raison intellectuelle et finale. Alors seulement les nouveaux poètes peuvent tenter de relier les antiques anneaux de cette chaîne : la théorie humaine, ascendante, prophétique et continue.

En Pologne — comme partout d'ailleurs — « les poètes d'aujourd'hui sont des laboureurs. Ils creusent le sentiment pour les semeurs. De ceux-ci une génération viendra qui jettera les grains dans le sol labouré ; puis viendra aussi une génération qui sera faite d'éléments, de rayons de soleil, de vents et de flots de pluie. Alors les grains germeront, après l'hiver mai viendra, et les blés se doreront, les épis mûriront, les moissons seront prêtes pour la faucille. Le moissonneur paraîtra ; il ramassera le travail des laboureurs, des semeurs, du soleil, de la

pluie et des vents ; il ramassera tout cela comme des choses ayant grandi pour lui. Il sera le poète de l'avenir pour l'apparition duquel s'accumule le travail des siècles (1). »

Ainsi rien n'est vain dans le monde ; et les obscurs chercheurs de rimes, les évanouissants chercheurs de phrases ou de pieds, serviront, dans leurs sensations étranges, leurs sentiments comprimés, leurs ironies tristes et leurs amours verbaux, autant que les chercheurs de documents, les scribes, les compilateurs et les observateurs servent dans l'Histoire et les Sciences. Par-dessus le labeur obstiné, et reconnu expressément, des travailleurs, des gens de talent, d'observation et d'étude, il faut seulement attendre les poètes qui, par-dessus les groupes et par-dessus les vues particulières, prennent conscience de l'Humanité, de ses besoins et de ses aspirations.

§

Les poètes polonais d'aujourd'hui — c'est écrire ceux qui apparurent en général après 1880, après Asnyk et Konopnika — ont des caractères communs qui les distinguent, non seulement de la grande époque romantique de Mieskiewicz, mais encore du réalisme de leurs prédécesseurs immédiats, — réalisme profond, classique, résigné et croyant chez Asnyk, — réalisme de Konopnika, sentimental, allant aux déshérités de la société, touchant les fibres populaires, — réalisme de Somulicki transportant, avec une virtuosité d'art extraordinaire, la poésie, restée villageoise et aristocratique, dans le cadre des villes et les mœurs des citadins, — réalisme enfin de quelques autres poètes, comme Wysochi, transportant dans la satire les mœurs et les tendances de leur temps.

Plus détachée du public, plus éprise d'art, de pensée, et de satisfaction personnelle, la nouvelle génération se réclama d'Asnyk, non pas le plus populaire, mais le plus concentré, le plus créateur et novateur des poètes de la période précédente. Pourtant, comme en France à la

(1) Lange, *ibid.* (trad. S. Warchalowski).

même heure, de jeunes poètes allèrent plutôt aux apparences qu'aux qualités profondes de celui qu'ils avaient choisi comme leur maître. C'est ainsi qu'en celui-ci ils admirèrent surtout la pleine possession des éléments verbaux, les nouveautés de technique, les combinaisons personnelles d'expressions et de rythmes, les recherches de mots et de rimes, une sorte d'hermétisme de la forme et de la pensée, qui écartait irrémissiblement de lui le vulgaire et l'imitateur.

En réalité, ce qu'il y avait de plus déterminatif dans l'esprit d'Asnyk, et ce qui attirait plus spécialement la jeune génération, c'était le rejet de l'immédiateté, de la primitivité dans l'expression des sensations, des passions ou de l'intelligence. Très cultivé, le poète rejetait la nature avec ses naïvetés, les courants populaires avec leur grossièreté, les tendances des salons dits artistiques avec leur frivolité ou au moins leur bénignité. Impérieusement, au contraire, il se réclamait de l'effort des siècles, des recherches et des créations accumulées par les prédécesseurs. Il en déduisait, au-dessus de la vulgarité de la gloire et du néant des enseignements, la nécessité d'une culture intérieure et personnelle pour le développement du caractère humain, la volonté de se connaître soi-même pour, en cet état, scruter le monde : la Nature, l'Histoire, les Sociétés.

Aussi les jeunes poètes qui le suivirent de près ou de loin, s'éveillant à une individualité plus prononcée, s'écartèrent-ils plus ostensiblement du populaire pour lequel ils affichèrent un véritable dédain. Cette culture de soi n'était pas définitivement une scission avec les masses, puisqu'en produisant de beaux types humains elle redevenait nécessairement un exemple ; mais elle pouvait facilement mener à l'admiration de soi, au narcissisme, aux divers égarements de l'égotisme : manie de l'analyse interne, misanthropie, maladie de la grandeur, folie du moi, etc.

Pourtant, et pour suivre jusqu'au bout le triple parallélisme de la folie, de la maladie et du génie, ce dernier

se trouvait potentiellement dans la séparation des poètes avec le genre humain, dans cet exil hautain parmi le désert des prophètes où l'esprit grandit et se fortifie. Cette culture morbide du génie en indiquait au moins la nécessité dans l'humanité ; et si ce n'était rien immédiatement, c'était une promesse puissante pour l'Avenir.

§

Ainsi ce qui distingue immédiatement les poètes de la dernière génération c'est la conscience, ou tout au moins le sentiment de soi ; ce phénomène n'est pas spécial à la Pologne, ni aux artistes. Mais il semble qu'après les idées d'unité pratiquées jusqu'ici dans le domaine politique en ce qu'on nomma le principe des nationalités, une ère de réaction individuelle se soit ouverte. Cette réaction devait porter ses fruits les plus nouveaux et les mieux caractérisés dans les pays précisément comme la Pologne et l'Angleterre, où la culture de l'individualité est une des bases de la vie nationale.

En Pologne, les poètes, d'abord exilés dans ce sentiment hautain de soi, s'éloignèrent définitivement de l'actualité, et par suite du monde, dans la contemplation obstinée et paresseuse du passé : ce fut l'art de *Cas. Glinski* et d'*Or-Ot.* D'autres, au contraire, plus vraiment poètes, tout en revenant incessamment en eux-mêmes, comprirent leur temps et l'exprimèrent. Ainsi firent diversement *Miriam*, *Tetmajer* et *Lange.* D'autres encore, alliant aux poètes des sociologues prophétisant, demandèrent à l'avenir la satisfaction de leurs illusions : *Niemojewski* et *Kasprowicz.* Un plus grand nombre, restant surtout en eux-mêmes, bornèrent leurs créations à des cercles tout particuliers. Il est évident qu'avec une telle éducation chacun de ces poètes, quelques groupes qu'ils formassent, garda dans l'ensemble son caractère propre et une individualité littéraire distincte. Ce ne fut pas l'une des moindres qualités de cette génération.

Casimir Glinski

Il devance un peu la génération que nous étudions,

puisque sa première œuvre importante, les *Aliénés*, parut vers 1870. Toutefois sa vraie activité productive ne date que de 1880. Il n'est pas inutile pourtant de se souvenir de ces deux dates, car elles font de Glinski une sorte de lien entre le romantisme de son éducation et l'individualisme moderne. Le poète a la naïveté et la simplicité des joueurs de flûte de l'Ukraine; éloigné de la vie réelle, il sait faire des contes qui semblent provenir d'un autre monde. Mais de son romantisme il lui reste un souffle large et continu. Parmi les lyriques actuels, toujours touchés de quelqu'un des poisons de la vie contemporaine, Glinski seul garda le secret de l'épopée.

De l'objectivité épique à l'action et au mouvement dramatiques, il n'y avait qu'un pas : Glinski le franchit, sans toutefois viser à la scène réelle; aussi ses dialogues ou drames, qu'on pourrait intituler *Drames pour lire*, manquent-ils complètement de possibilités scéniques.

Il n'est pas douteux que ce poète restera dans la littérature surtout comme épique, il sera avant tout l'auteur du *Chant Royal* (1) — œuvre pas assez connue du public, auquel plairait ce merveilleux conte tiré du passé fabuleux de la Pologne. Quoiqu'il ait certaines ressemblances de métriques, de rhétorique et de composition avec le *Roi-Esprit* de Slowacki, le *Chant Royal*, très éloigné du mysticisme et de la grandiloquence de la poésie allemande, ne s'abandonne pas comme le poème de Slowacki à la conception nietzschéenne du génie, supra-humain, destructeur et fatal. Glinski excelle plutôt dans la grandeur extérieure : la beauté plastique et le tragique des situations; il ne sent pas suffisamment la grandeur intérieure : beauté des passions et tragique des émotions; il ne sait pas opposer le bien et le mal, car il ne les sait définir ni l'un ni l'autre; il ne sait pas davantage se maintenir dans la vérité ou même l'illusion historique des premiers temps slaves qu'il décrit. Son

(1) Athéneum.

Chant Royal — et c'est le caractère de sa poésie tout entière — reste donc une sorte de beau conte doué d'un vrai et sûr rythme. Et en cela est tout le poète.

Or-ot (Oppman)

Encore un poète attaché au passé, non point pour chercher les origines ou les étapes successives de nos mœurs ou coutumes modernes, mais pour l'amour intellectuel d'une classe et peut-être d'un temps. Or-Ot est le poète des variations et des misères de la bourgeoisie varsovienne.

Pourtant cette direction ne lui vint qu'après une première période de chants érotiques, en lesquels il se montra sentimental, mélancolique et doux, sans violence dans les passions ni la volonté, cherchant plutôt à attendrir qu'à frapper.

Il préluda à ses poèmes sociaux par une série de types d' « *il y a peu de temps* ». Ce sont des vieillards tranquilles et simples, attachés aux mœurs de l'ancienne cité, ayant tous connus l'Empereur Napoléon. Mais l'Histoire et la Linguistique devaient l'entraîner beaucoup plus loin ; dans la langue du XVIe siècle il donna une *Chronique Bourgeoise*, où sa connaissance du langage s'unissait visiblement à la connaissance de l'histoire qu'il traitait : histoire de l'ancienne bourgeoisie. Quoique les poètes polonais, de Slowacki à Somulicki, aient presque tous chanté Varsovie, le vrai barde de la grande ville c'est Or-Ot.

Ce dernier manqua seulement, pour la création d'œuvres considérables, d'idées politiques et sociales suffisamment profondes. « Fixer toute son attention sur le passé, c'est pour le poète, une manière de se séparer de son temps ; cela donne une certaine tranquillité et une sorte d'oubli des accidents actuels. Mais sous cet oubli se cache un certain danger (1). » L'écrivain vit et ne peut vivre que de l'esprit de son temps ; ses études sur le passé ne peuvent que le conduire à la genèse de la vie actuelle,

(1) Lange, *ibid.*

lui démontrer la continuité de la vie générale, l'avertir des dangers et des directions dans l'avenir. La littérature historique reste un jeu absolument frivole quand elle se contente de peindre une époque pour l'étrangeté du spectacle, la singularité du décor, ou le vain étalage de science.

C'est trop le cas de Or-Ot, qui, tout réjoui par le décor, oublie absolument le côté profond des sociétés et de l'histoire. C'est le cas tout aussi bien de toutes les littératures dans leur période analytique, que de vivre de décor, d'extériorité, d'apparences.

MIRIAM

Celui ci est un novateur, un poète de son temps, et peut-être le meilleur de ce temps. Il sembla venir pour revivifier la poésie; son premier cri fut ainsi : *Le Chant se meurt*, que suivirent immédiatement *Adoration à la poésie* et *Invocation au chant*. Quelque part, n'importe où, qu'importe! des poètes pour paraître accordaient leurs lyres. Glorieux appels à l'espérance, aux secrètes tendances de ses contemporains, aux nobles désirs de sa race.

Dans son premier livre, qui n'est qu'une sorte de reproduction lyrique de ses divers états d'âme, le poète, entre autres beaux chants, nous a donné le suivant :

O Chant, réveille-nous, réveille-nous par l'ouragan de tes sons!
Il vaut mieux mille fois précipiter
La barque contre les flots d'une mer furieuse
Que, réfugié en un lieu écarté de la rive,
Mourir en regardant au loin les flots grandir.
O Chant! parle en harmonie sans fin :
Que les larmes coulent des yeux, que les seins tressaillent,
Que la pierre couverte de mousse sente la chaleur du soleil,
Que le temps, stupéfait, voie les fantômes du doute se disperser.
O Chant! punis et juge, gronde sur les cœurs endurcis,
Sois le bâton de Moïse et romps le dur rocher.
Que le Phénix des inspirations renaisse des cendres,
Que de longs siècles brillent en étoiles de splendides songes!..(1)

. . . .

(1) Trad. G. Warchalowski.

La nécessité d'une nouvelle poésie devint la note essentielle de Miriam. Le poète est d'ailleurs fort éloigné de considérer comme le Chant la forme seule, bien au contraire pour lui la poésie, c'est surtout l'esprit, ou mieux l'expression de l'esprit, c'est le Verbe, le Logos. Tout ceci est bien conforme à sa nature qui est plutôt celle d'un penseur que d'un sentimental ou d'un sensationnel ; son lyrisme est un lyrisme de pensée, et sa créativité va surtout aux mystères de la genèse et de l'existence. C'est un poète philosophe qui compte toujours plus sur son cerveau que sur son cœur, qui coordonne ses poèmes, ses impressions et ses émotions selon sa raison et sa volonté, et qui, dans la sérénité de l'intelligence, paraît un peu froid.

Sa forme est comme son esprit : logique, coordonnée, calme, plus mélodieuse que plastique, plus savante que suggestive On sent immédiatement le poète qui va du premier coup d'aile à l'intériorité — et à l'intensité intellectuelle — des choses. En conséquence, sa langue est calme, concise et ferme, plus riche d'expressions et surtout de combinaisons que de mots.

Il semble peu nécessaire d'ajouter que ce poète a une très belle culture littéraire et générale ; il a toujours suivi avec une grande attention les nouveaux mouvements d'art en France, Italie et Bohême ; Maeterlinck, Carducci et Zeyer l'ont sensiblement influencé ; il les a, autant que possible, introduits dans la littérature polonaise (Etude sur Maeterlinck).

Miriam réunit le mouvement du poète au rationalisme du philosophe, c'est écrire qu'il est prêt pour de belles œuvres, et qu'on peut espérer beaucoup de lui.

Casimir Tetmajer

Encore un actualiste, un individualiste, un sensualiste. Il cherche dans le monde et la poésie des jouissances ; les créations n'ont de suite qu'en lui-même, mais nullement dans la réalité au travers de laquelle il passe sans jamais savoir où il est :

N'importe où tombe mon regard, ce m'est égal,

J'irai au Nord, au Sud;
Partout je trouverai, contre la chaleur du soleil, de l'ombre et un puits,
Partout je trouverai un toit pour ma tête dans la nuit,
Et pour un sou je pourrai partout acheter du pain.
Et je ne sais même pas ce que les gens exigent encore de la vie.

Il est bien évident que chez ce sensuel l'optimisme d'un tel poème ne pouvait être durable; il dégénéra rapidement en pessimisme exaspéré (2e série de ses poésies) et en pessimisme exaspéré et désespéré (3e série). Ici le poète semble s'être détaché de tout ce qui constitue l'humanité, il roule en lui-même ses sensations et ses passions, ne demandant qu'à lui-même ses voluptés, son mysticisme et jusqu'à une sorte de nihilisme qui n'est que l'extrême conséquence de l'individualisme sensualiste. Aussi bien il ne reconnaît de juge pour son œuvre que lui-même. Ainsi qu'il a tout pris en lui-même, il n'a rien donné que pour lui-même.

Le résultat est une sorte d'inconscience morale et littéraire qui n'est pas sans parenté avec celle de Paul Verlaine : de grands élans dépassant presque le talent, et des vulgarités atteignant presque la bassesse. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que Tetmajer n'a jamais ni la puissance, ni la délicatesse de Verlaine. Quant à son manque de critique, qui le pousse à de grands écarts, il sert aussi à lui donner de l'impulsion et du primitif. Mais ce qui manque le plus au poète, c'est surtout le sentiment, l'amour des êtres et des choses, sans lequel il n'y a pas vraiment de grands poètes.

Aussi, avec son amour égotiste pour les objets, amour qui n'est pas pour ceux-ci, mais pour lui-même, et qui par suite ne définit pas les objets de son amour, Tetmajer est un panthéiste obscur, — panthéiste désordonné, qui n'accorde pas plus de valeur à un être ou une existence qu'à un autre, — panthéiste d'imagination, qui ne s'est pas contenté de se placer inconsciemment au centre de son monde, mais encore y a pris une telle

place qu'elle l'a empêché de voir les parties essentielles du Cosmos. Un homme qui s'estime peu est devenu le centre hypertrophié d'un monde; de là le peu d'estime de l'homme pour ce monde. Aussi faut-il passer sur tout ce qu'il en écrit pour venir à lui-même avec qui il est plus subtile, soit qu'il décrive ses plaintes égotistes, ses désespoirs personnels, ses enivrements sensuels, soit qu'il raffine sur ses recherches et la vanité de leur résultat. « Idéaliste sans idéal, il a été si loin, sous le rapport des impressions égoïstes, qu'elles ont souvent retenti en d'autres égoïsmes (1). »

La plus grande qualité de Tetmajer, celle qui pourra le sauver de l'oubli, c'est sa maîtrise de la langue, maîtrise qu'il partage avec d'autres poètes de Cracovie, dont Rydel. Les poètes de Varsovie, plus primesautiers, n'ont pas connu la fermeté d'une telle éducation littéraire; et ils ne la remplaceront jamais. Au contraire, on peut dire de Tetmajer qu'il a toute l'éducation qu'il faut pour s'exprimer aussi subtilement et complètement qu'il le désire; mais il n'a pas véritablement une très belle âme de poète à exprimer.

Antoine Lange

Antoine Lange, par la qualité de son sentiment et la fermeté de sa pensée, envisage à la fois le passé et l'avenir, l'un pour sa matière, l'autre pour ses espoirs.

Il comprend toujours et ressent souvent les grandes illusions et les grandes souffrances, les blasphèmes et les prières, tous les doutes et tous les désordres de notre siècle. Aussi la pensée, qui en lui domine le sentiment, le ramène toujours à quelque profonde consolation :

« La plus haute croyance est la conception de la vérité; la plus haute vérité est l'éternel développement de l'esprit. »

Pourtant son amour de l'analyse le pousse fréquemment à un pessimisme illimité, à une sorte de dispersion de lui-même, qui lui fait chercher l'oubli dans les ivres-

(1) Lange, *ibid.*

ses de l'absinthe ou du haschich. Il n'a pas toute la volonté de son savoir.

Mais sur tout oubli, il revient à l'espoir :

Les souffrances qui te mordent
S'enfuiront devant toi comme de mauvais songes :
Elles te conduiront dans les champs sans limite,
Où brille à travers l'azur des soleils nouveaux ;
Elles élargiront tes ailes de faucon,
Tu grandiras sur tes ambitions d'un jour... (1).

Avec ces conceptions, que soutient bien l'inspiration, Lange est un véritable styliste, imagé et concis, poète par le rythme et la pure sonorité.

§

En passant aux poètes dont l'esprit est tourné vers l'avenir de l'humanité, Kasprowicz et Niemojewski, nous trouvons plutôt des rêveurs. Il semble, comme en bien des cas, que ces hommes n'ont été aux illusions vagues de l'avenir que parce qu'ils n'avaient pas la puissance de se confronter avec le présent. Si sympathiques que nous soient les hommes, affermis dans l'actualité, qui regardent le futur avec audace, nous nous réservons extrêmement pour ceux qui n'apportent en cela qu'une témérité sans savoir.

Kasprowicz

C'est un esprit vigoureux, épris de réalisme et qui s'inspire généralement des sources les plus proches, de la vie sociale. Sa voix a les sonorités de celle d'un tribun ; son vers, riche et très varié, parcourt toutes les gammes des différents sentiments ; le poète va de la polémique la plus vulgaire au rêve le plus raffiné.

Il apparaît d'abord comme bucolique, chanteur réaliste des chaumières et des paysages, qu'il note par traits essentiels à la manière des impressionnistes.

Sur des collines sablonneuses des chaumières sont apparues ;
Derrière les chaumières, un jardin plein de cerisiers trapus ;

(1) Trad. S. Krzywoszewski

Des saules gris baissant la tête,
Près des granges et des étables muettes.
— La haie croula : la foudre tomba dans la cour...
— Ici les chevaux hennissent, des vaches maigres mugissent ;
Là se déroule une saine couronne de jeunes filles .
En mouchoirs rouges et colliers de corail...

Les *Images*, *Causeries et contes*, la *Chaumière* sont des séries de tableaux pareils avec des recherches de rythmes et de strophes nouveaux qui marquent la période formaliste de l'esprit de ce poète. Mais en décrivant la chaumière, il s'élève à la vie, à la souffrance humaine, contre laquelle il se révolte, rêvant aussitôt d'un monde prochain, d'une humanité nouvelle où les injustices des hommes ne s'ajouteraient plus dans le malheur à la dureté et parfois la férocité du Destin.

Kasprowicz devint ainsi un militant contre le mal social, qu'il combattit dans sa réalité et sa dispersion (la *Prison*, le *Champ de la lutte*, l'*Arène*); puis dans sa généralité et son principe (la *Pyramide de Cestius*, *Giordano Bruno*, le *Christ*).

Le poète est un amant de la Nature et des êtres, son panthéisme sentimental est presque religieux ; l'image pour lui n'est qu'une forme pour s'élever à l'idée, qui est partout :

Derrière le voile embrumé des apparences
Se cache une grande statue de granit ;
Son œil est bleu, une couronne dorée
Entoure son front
Comme la couronne de pourpre des aubes
Entoure le soleil...

Au bruit des arbres est peut-être son plus beau chant d'admiration mêlée d'amour, pour la Nature. « C'est quelque écho de l'Epipsychidion qui pénètre cette œuvre, où le bruit des forêts, le chant infini de la Nature, les parfums des fleurs, les bruissements des feuilles, toutes ces expressions de l'existence générale de la Terre accompagnent, comme un concert divin, les amants

dans leurs caresses et leurs dissentiments, leurs joies et leurs ennuis, leurs espoirs et leurs regrets (1). »

Ce poème, *Au bruit des arbres*, appartient à un poème plus étendu : l'*Amour*, qui est une conception originale jusqu'à l'étrangeté et sévère jusqu'à la dureté. Comme tous les grands sentiments, Kasprowicz conçoit l'amour comme un état passager, un moment du devenir, une force pour l'accomplissement et l'élévation de chaque être : au bout du sentiment, c'est l'esprit ; au bout de l'amour, c'est le monde et sa marche selon la raison.

Dans son dernier volume, le *Buisson de roses sauvages*, le poète, replacé parmi la communauté et la connaissant déjà plus profondément, jette un cri de doute et même de crainte devant les flots montants de cette Démocratie qui avait été le chaud espoir de sa jeunesse et qui engloutira peut-être demain le peu de beauté qui reste dans le Monde :

Jadis tu fus mon idole, ô Foule!...

Par là, le poète s'est élevé sur le tribun, et avec la vigueur de son sentiment moral, il n'y a pas à craindre qu'il redescende. Ainsi il y a des âmes par le Monde dont la vie n'est qu'un perpétuel effort sur la route pénible de la perfection. Ainsi par eux s'élève incessamment l'Humanité, qui peut toujours plus espérer.

Niemojewski

Avec un esprit naturellement ironique, il a été vivement frappé par le génie de Heine, sur lequel, volontairement ou non, il s'est souvent modelé. Cette influence, peu sensible dans ses « poèmes en prose », le fut beaucoup plus dans ses poèmes lyriques, et ne laissa pas que d'apparaître dans l'œuvre essentiellement personnelle du poète : ses poèmes sociaux.

Dans ceux-ci, où la satire a une large place, la poésie est restreinte, privée de liberté, subordonnée à la doc-

(1) Lange, *ibid*.

trine politique. Celle-ci, la plus grande ennemie du poète, est particulièrement évidente dans le cycle : — les *Reflets d'incendie*, les *Souterraines*, la *Capitale*, la *Terre promise*. Si une certaine compassion sociale généreuse apparaît dans toute cette suite de poèmes, on n'y sent pas moins percer partout le dur squelette de la doctrine, les dents amères du polémiste, les gestes sans grâce du moraliste. Ce n'est pas que la matière sociale ne soit pas une très riche matière poétique; mais elle doit être assimilée par l'artiste ; et ce n'est pas le cas de Niemojewski.

Celui-ci a connu ce monde spécial du travail et du péril humains, qui, au plus profond de la terre, par des mines vertigineuses, extrait les minéraux noirs. Il a vu les machines énormes, les puits fantastiques, les fleuves et les lacs souterrains, le hurlement des marteaux, le sifflement des locomotives, le grondement des hautes cheminées d'usine. Il a vu tout l'effort brutal; il a vu, d'autre part, l'or de ces puits, la formation des millions, le grossissement fatal et tyrannique des capitaux, toute l'immense société actuelle en marche, dans sa double théorie d'exploités nombreux et brutaux et d'exploiteurs rusés et faibles, vers quelque effrayante collision dans l'avenir.

Mais de tout cela le poète n'a rien déduit; il a « oublié de fermer les yeux pour mieux voir », de synthétiser la double série des phénomènes connexes. Ainsi il est resté dans les détails, les énumérations, les faits-divers, sans images, sans amour profond pour l'humanité, sans syncrèses élevant le cœur ou l'intelligence :

La grêle des marteaux tombe, le bruit des enclumes gronde,
L'acier gémit, des lueurs sanglantes s'éperdent;
On voit les bras d'énormes machines,
Des fourmilières de têtes humaines sous une forêt de gibets.
Ce sont les cavernes épouvantables de l'enfer...

Ainsi dans ce poème aucune idée générale, rien du grand combat de l'Esprit et de la Nature. « La Nature, écrit Krasinski, est tantôt un démon, tantôt un ange;

l'homme combat en la Nature le démon, dont il fait un ange, en s'élevant lui-même et en douant la Nature de sa propre sensibilité. En créant un homme nouveau, il crée une Nature nouvelle... La Nature en arrive à sa seconde création. L'effort industriel de notre siècle ne sait même pas qu'il est le prodrome de cette nouvelle création. »

Malgré tous ces défauts, Niemojewski, souvent ému par la profondeur et la continuité des souffrances humaines, s'élève à une certaine gravité qui fait oublier sa partialité et sa sécheresse, en mettant en plus véritable liberté son lyrisme. Il s'est essayé au Théâtre — *la Famille* — et il ne semble pas qu'il ne puisse pas y réussir.

§

Les poètes du particularisme sont nombreux, mais ils restent encore fort dispersés en diverses revues ou plaquettes. Ce sont Aksel, M'ski, Bozydar dont le vif sens de la nature et celui de l'émotion populaire sont annihilés par la tendance à l'imitation, Wierzbicki, etc.

Aksel

Aksel est un formaliste bien doué. Épris des auteurs anglais, Swinburne et Tennyson en particulier, il s'est essayé à des adaptations. Il a donné sur des airs populaires un certain nombre de poèmes :

Que la toile blanchisse, qu'elle blanchisse au soleil !
Et la toile blanchit au soleil parmi les rosées ;
Elle blanchit pour le plaisir des gens.
Le cœur du poète est comme la toile grise.
Des passions, des désirs et des délires y brûlent ;
Viennent les désillusions...
Que mon cœur blanchisse, qu'il blanchisse pour les gens !

Wierzbicki

C'est l'auteur d'un vaste poème emprunté au fonds podolien, *Hanka*. Mi-épopée, mi-idylle, ce poème est trop plein de souvenirs littéraires. Cette prédisposition à chercher ses éléments dans la mémoire et la rhétorique

s'est accentué avec le temps, et est rapidement devenue une sentimentalité livresque presque entièrement dépourvue de vie. Aussi, avec une heureuse tendance à la mélodie, sa langue reste-t-elle sans coloration, dans le rappel de ces êtres de convention : elfes, princesses enchantées, Saint-Graal, etc...

Adam M'ski

Il se fit d'abord connaître comme traducteur de Camoens, de Baudelaire, de Mistral. Puis en quelques poèmes très condensés il aborda le problème et les émotions générales de la vie actuelle. Il reprit la vieille et immortelle question de la perfection, non seulement dans son côté négatif et critique, mais encore en posant un idéal — idéal de beauté et de force qui s'obtient surtout par l'effort interne, la volonté. C'est celle-ci qu'il faut développer contre les sollicitations extérieures : milieu, conditions sociales, etc...

Malheureusement, le poète aboutit lui-même à une autre sorte de négation, puisque pour sauver la Beauté mourante il la veut mettre au cercueil :

Je la mettrai haut dans le cercueil de cristal de la poésie
Comme un fabuleux prince royal endormi ;
Et celui qui sera tenté par ce beau mystère
S'élèvera vers Elle... (1)

§

Aux poètes qui précèdent il faudrait ajouter ceux qui ont paru depuis 1890. Mais déjà une époque littéraire semble commencer avec ces successeurs, qui, attentifs à l'effort du symbolisme, aux tâtonnements et souvent à la dispersion des poètes occidentaux, s'engagèrent d'abord sur cette route du symbolisme où de vrais tempéraments de poète s'exténuaient, mais en même temps où s'esquissait une conception littéraire adéquate à la vie moderne.

Quelques-uns pourtant, par des dispositions d'esprit

(1) Trad. G. Warch.

particulières ou des isolements relatifs, se manifestaient sinon avec autant de profondeur et d'intensité, au moins avec plus de précocité. Ainsi Zulawski est un formiste exquis; Nowicki, bucolique vigoureux, a chanté les Carpathes avec des émotions profondes; Lucien Rydel se distingue par une très forte et très belle éducation littéraire; aussi sa langue est-elle pure et précise; son lyrisme charmant a peut-être trop de facilité et manque certainement des grands élans de la passion et de la profondeur de la pensée; mais il n'en reste pas moins un poète bien doué, dont un drame, le *Cercle ensorcelé*, a révélé l'originalité dans la pensée et le sens théâtral; Bukgwinski a repris, non sans bonheur, l'antique conflit de la vie réelle et des rêves; Aldona chante simplement et gracieusement la destinée misérable de la femme; Nawrocki, le poète de l'amour, est en même temps un excellent traducteur des auteurs allemands et anglais modernes; Lieder, quoique très inégal, a donné parfois de fort beaux poèmes.

Mais tous ces poètes sont plutôt des poètes de la forme; par suite, ils ont ouvert les voies à une réaction selon la substance de la vie. Cette réaction, ou mieux ce mouvement selon la vie, ne s'est pas fait attendre; et, à cette heure, ses champions, les novateurs, groupés à Cracovie autour de la Revue *Zycie* et du poète Przybyszewski, livrent, sous le nom d'école cracovienne, un retentissant combat pour l'instauration de nouvelles formes et de nouvelles idées dans la littérature polonaise.

Przybyszewski s'était fait connaître en Allemagne par des romans, les *Enfants de Satan*, *Homo Sapiens*, qui, sans composition et sans réalité dans les personnages, n'en avaient pas moins produit une profonde impression par la hardiesse des pensées, la force des allégories et la vigueur des images. Il quitta l'Allemagne, pour revenir à sa patrie et à sa langue maternelle, à la veille de la gloire littéraire. Et, depuis deux ans qu'il est à Cracovie, il a multiplié les proclamations et les polé-

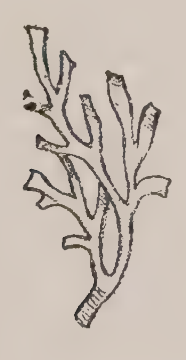
miques littéraires, rejetant souvent les traditions et s'attachant surtout à la substance.

Beaucoup de jeunes poètes sont depuis venus à lui; mais son sensualisme troublant, son souci continu de mystère sombre et d'étrangeté, son caprice dans la profondeur de la pensée, son analytique souvent cruelle et son subjectivisme outrancier font plutôt de sa direction un danger pour la spontanéité des autres.

D'ailleurs le novateur a été jusqu'ici très inégal lui-même. Les poèmes en prose (les *Vigiles*, *A la mer*, *Androgyne*), pleins de formes et d'idées nouvelles, parfois superbement exprimées, marquant plutôt, selon la classification de Nietzsche, un improvisateur artistique chez lequel le bon, le médiocre et le mauvais s'assemblent souvent sans choix et parfois sans goût. On peut attendre beaucoup de lui si les ans mûrissent et justifient son jugement et son goût.

Après ces poètes, les jeunes, comme en tout pays, sont encore légion; quelques-uns ont déjà fait pressentir de véritables dons; mais avec eux c'est déjà le XXe siècle qui commence; et à l'aurore de ce siècle et de cette génération, nous suspendrons notre jugement pour la joie moins mêlée de l'espoir.

C.-M. SAVARIT.



GUSTAVE MOREAU

Elle passe ; des néréides sortent des grottes pour la voir.

G. M. — *Sur un dessin.*

De nos jours — la mort intervint il y a deux ans à peine — authentique a vécu, le dernier, un magicien, non qu'il ait proféré parmi les foules la clameur de sa merveille, ou qu'il l'ait offerte, évidente, à des yeux contemporains : à part soi, il l'a suscitée, artifices du dessin ou du pinceau, telle seulement qu'elle lui survit, innombrable bientôt, et assure à son art — quel fut-il ? cela, à définir — un renom dont, parmi les années de sa vie laborieuse et cachée, il ne paraissait pas porter le souci.

Antérieurement, selon les écrits, on sait, de Huysmans, puis, une visite fascinée à une collection rare avec bienveillance une heure entr'ouverte, à l'Exposition de 1889 cette *Galatée* de qui l'extase fréquente se souvient, un peu de fabuleuse emphase, brumes brûlantes d'encens où palpite la coruscation diverse des gemmes, s'attachait au nom, déjà illustre, de Gustave Moreau. Il est mort ; sa volonté dernière institue légataire, pour l'hôtel où il vécut et les œuvres dont former un musée unique, l'Etat, à défaut de qui la ville de Paris, et en dernier lieu un ami absolu désigné d'ailleurs pour concourir à l'exécution testamentaire. Celui-ci, interrompant par laps la série réitérée de démarches et d'objurgations que nécessite, depuis, la négligence du pouvoir, organise, répartit, classe et minutieusement catalogue la collection : dessins, études par

milliers et des centaines de peintures ou d'aquarelles, aujourd'hui, indifférence et dédain coupable après deux ans, encore secrète, sauf que son dévoué, et peut-être provisoire, gardien la laisse, volontiers, visiter à quiconque le désire : immeuble retiré dans un coin paisible à deux pas du tumulte, c'est rue de la Rochefoucauld, n° 14.

§

Sans doute, ce que, généreusement, M. Hayem a placé au musée du Luxembourg donnerait une idée de l'œuvre assez puissante, si le jour y pénétrait mieux amorti, l'éclat des teintes d'aquarelles s'assombrissant quand l'atteint une lumière brutale, et si le tapage aviné des choses sans nom pendues là aux murs n'éclaboussait de saletés la pudique fraîcheur d'un faire plus discret. On s'arrête, néanmoins, au *Calvaire* douloureux, au grand *Phaéton* d'un dessin enhardi, à la *Bethsabée,* avec son creux feuillage humide où dorment les fontaines. Mais des aquarelles demeurent, en dépit d'un agencement par facettes de pierreries, comme neutres et délavées, et quiconque n'aurait, au lieu ancien, vu chez M. Hayem, l'*Apparition*, par exemple, s'expliquerait avec peine le luxe verbal dont, à travers *A Rebours*, elle chatoie.

Ce n'est pas en cet absurde réceptacle d'ignominies qu'on peut juger d'un artiste vrai. Quelques-uns qui s'y égarent résistent, les mâles, mais Gustave Moreau, de tous le plus réservé, le plus morbide et frêle, s'y évanouit, s'y évapore. Toute sa vie minutieuse et prudente, il l'a vécue renfermé, dans sa demeure et dans son atelier. Son rêve se heurte et se brise si on l'expose aux violences du dehors, il ne se définit avec certitude et n'épanouit

un pur arôme que dans la paix familière du logis, le silence et la solitude.

§

Une création orientale ordonnée selon la fièvre qu'allume en un cerveau riche d'images la méditation sur maintes lectures, les féeriques anciennes, mythes ou légendes, quelques tressaillements somptueux d'une histoire reculée ou des récits de la fable, surgit, avec toute la douceur du songe, aux panneaux de chaque salle, environne, cerne et circonvient si on y flâne, abuse à la façon d'un conte merveilleux des Arabes, s'établit et maîtrise.

Peinture, art plastique, mots en vain, les tendances n'ont pas ouvert à d'aussi grands efforts ingénus de telles voies. Peu de fois *l'illustration*, à proprement parler, a pris une pareille valeur, démentant, par son existence radieuse restée quand même enracinée à des motifs de vision qui le subordonnent, que l'œuvre, spontanée et de cachet, on peut dire, quotidien, soit fictive et dépouillée de la lourde charge du détail précis, généralise et tente, par symbole même non voulu, une signification abstraite : ici, l'image se satisfait d'elle-même, qui seulement a transporté en soi ce qu'elle a pu, exactement, du dehors.

Gustave Moreau est un illustrateur prestigieux de scènes mythologiques ou des Evangiles, mais ce qu'il en a figuré ne se dégage pas de la donnée littéraire, fût-ce au point que, pour le comprendre et l'admirer, on puisse être ignorant du sujet proposé. La réalisation n'est efficace que sur le spectateur entendant à demi-mot et se souvenant de son motif.

Dès lors, Pasiphaé, à qui sans cesse il est re-

venu, Galatée, épiée au fond des grottes miroitantes par le désir ténébreux du Cyclope, Sémélé expirante d'avoir contemplé l'éclat impassible de la majesté olympienne, Piérides aux beaux cheveux, harmonieuses et bienfaisantes, auprès du grand cheval ailé, les héros, les centaures et les dieux vivent, tendrement évoqués, dans ces images où la sereine émotion du peintre s'émerveille à conter les divins prodiges, les actions surhumaines et éclatantes, qu'ont énumérées les poètes : la navigation d'Argô, les enchantements d'Orphée et les récits de l'Odyssée.

Rarement une conception pareille admet la vivacité du geste. L'attitude se prolonge, pose et se fait immobile. La danse même de Salomé, si fréquemment reprise par l'artiste, hiératique, un bras tendu et l'autre qu'une grande fleur surcharge, paraît, plus que lente, stable comme une vision dans un rêve de la nuit. L'art, d'ici, ne se plie pas à la véhémence du mouvement, se dérobe à des conflits et, loin des combats, s'adonise. J'ai surpris à cette règle, au plus, deux dérogations : un *Tyrtée*, tordu d'enthousiasme, hurle, le poing dressé, ses chants imprécatoires; et un cavalier, dans la lande d'Ecosse, qu'emporte au loin un galop.

Ailleurs, non plus, des figures n'arrivent ou ne passent : elles sont arrivées, ou précisément elles vont s'arrêter; des anges ne descendent pas dans la nuit bleue sur les pierres de la cathédrale, déjà ils s'y sont posés, ils s'y tiennent.

On dira : un art engourdi, ou de mort. Ce n'est point cela. Quelque chose d'ineffablement pur, de silencieux, de doux. Une tendresse pas déjà si alanguie, une féminine lenteur légère, quelque chose

qui effleure l'esprit, qui le caresse, et jamais ne violente.

Cela vit, d'une vie point terrestre, sans lutte et sans effort, l'humanité en est bannie.

§

Gustave Moreau ne crée pas, à l'exemple des grands artistes modernes, chaque jour, l'instrument renouvelé de son expression. La vision personnelle, ici, ne crée pas sa formule. Le peintre n'est pas, en lui, spontanément. Une patiente étude des maîtres d'Italie lui a donné une habile habitude des doigts, non que son dessin soit, on l'a trop dit avec injustice, copié, c'est un mariage de styles peu disparates, il est vrai, une combinaison, un système d'équilibre. Parfois une ligne évoque de trop près le souvenir d'un ancien, ou, parfois encore d'Ingres; mais l'occurrence est rare, et, vraiment, il faut dépouiller la masse de ses études au crayon, d'une si profonde et subtile minutie, atteindre les imitations avérées des dessins étrangers pour, en confrontant aux uns les autres, s'éblouir de toute la ressource féconde d'un tel métier épuré, avec toute la probité d'une tenace conscience, et la sûreté volontaire de son goût.

Les dessins innombrables constituent du musée en somme l'attraction principale. Les grandes œuvres peintes à l'huile, plusieurs non terminées, peuvent même décevoir. Le peintre y faisait tenir agrandies les figures de mainte œuvre cherchée dans des proportions plus modestes, dont plusieurs sont très connues. L'agencement du paysage, de l'architecture, le groupement des personnages, leur expression restent les mêmes. Peut-être le défaut de la plastique, la mièvrerie s'y feraient-ils

encore choquants, si la singulière lymphe d'une couleur maladive ne s'y étalait, déconcertante pour tout essai d'exaltation. Des détails captivent, une grâce, l'éclat frêle d'un bijou ou le parfum d'un morceau de chair. L'ensemble, inconsistant, croule et emporte la muette ferveur.

D'autres toiles, de dimensions moindres, s'avivent d'une harmonie plus savante. Souvent le décor de paysage, grossi sommairement, s'approfondit d'être farouche, et les graciles, suaves figures puisent, à se détacher sur des fonds sauvages, une grandeur plus candide, plus calme et plus fière. Je songe, et me souviens de bien des nymphes et des poètes, avec Orphée maintes fois, Hésiode là, ici un prince indien sur son beau cheval blanc, et Pétrarque, sur la terrasse du soir, en son riche manteau de brocart jaune, accoudé à une table devant le buste de Laure; puis ce prodigieux triomphe d'Alexandre, et la babylonienne architecture entassée dans les fonds.

§

Mais Gustave Moreau n'est pas né peintre : il a peint parce qu'il a appris la peinture, comme il eût composé de la musique, ou écrit. Sa pensée ne s'impose pas nécessairement plastique. Il est le rêveur ému de sa propre méditation que d'autres ont inspirée; il emploie pour l'exprimer le seul instrument dont l'éducation avait pris soin de le munir.

Aussi, c'est un procédé moins solide qu'il maîtrise avec une autorité plus sûre; là, en proportion de la fragilité et de l'incertain de la matière, Gustave Moreau décidément montre une vigueur plus grande. Il a fait de l'aquarelle un moyen extraordinaire d'expression lyrique. Il y a apporté une fou-

gue d'exécution imprévue, et à l'aide d'une juxtaposition et d'un mélange des tons il a su obtenir de cette pratique ingrale et généralement inconsistante une pleine splendeur d'harmonies riches et diverses, propre à parler son rare et merveilleux langage.

Voilà où il a vaincu : l'aquarelle; mais il convient de s'attacher à tout ce qui prépare et assure le triomphe, à l'élaboration réfléchie des éléments de son œuvre, à cette infinité de suaves dessins, même lorsque, parfois, à des hommes nus qu'il étudie, il sait prêter aux muscles une âpre vigueur, à ces croquis de plantes, d'animaux dans toutes leurs attitudes et dans la vérité vivante de leurs joies ou de leurs souffrances, à ces études de femmes, à ces portraits de bourgeoises jeunes vers 1860, aussi bien que de frais modèles déshabillés. C'est là que le contrôle de la réalité vivante envahit et pénètre l'œuvre, par là qu'il la connaît, qu'il la saisit avec la souplesse absolue de sa fine observation, qu'il trace, en quelques lignes délicates, des images absolues et qui resteront, un monde gracieux de charme familier et subtil.

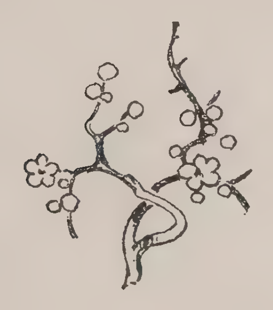
Mais ces délicieuses figurines vivantes vite se trouvent candidement transformées. Gustave Moreau peu à peu les apparie aux fantômes de ses visions, il les dénature involontairement, et les emporte avec son rêve dans l'idéale atmosphère de ses surnaturelles créatures.

C'est ainsi que la femme n'est plus pour lui le motif d'une métaphore ou d'une hyperbole. Elle est la fleur même, la coupe d'extase et d'amour à quoi les poètes l'ont comparée. Sa forme se fait plus frêle et diaphane, elle n'est plus la créature qui nous avoisine et qui nous touche, elle est un rêve, une vapeur, l'encens. Au surplus, jamais l'assaut

d'une passion ne corrompt ou n'altère son impassible sveltesse. Un regard, un geste fixé, et le suffisant effet est produit. Nul stigmate ne signifie le ravage des douleurs, nulle tension, nulle saillie des muscles ou des nerfs ne tord sa fièvre en ces beaux corps immobiles et adorables. Les yeux sont d'inaltérables pierreries, les mains, les pieds des pétales odorants, et les chevelures affolent.

Et c'est un luxe tel de joyaux, d'improbables transparences de tissus multicolores, des tiares lumineusement étagées, des broderies de soies où s'enchâsse aux clairs patins le pied nu des danseuses, qu'on se sent tout de suite au milieu d'un monde irréel d'idoles qu'un rêve a pu parer, et qu'on y circule, sans se défendre, désormais ravi, parmi la vaste joie de l'extase.

ANDRÉ FONTAINAS.



REVUE DU MOIS

—

ÉPILOGUES

Variations sur là recherche des causes, à propos d'un illlustre incendie.

Variations sur la recherche des causes, à propos d'un illustre incendie. — C'est une grande satisfaction pour les hommes simples de connaître les causes de leurs malheurs. Virgile a traduit en perfection le sentiment populaire avec son *Felix qui potuit rerum cognoscere causas.* Alors on se repose et on médite, car l'humanité ressemble beaucoup, depuis le commencement du monde, aux « oies frileuses » de Maldoror, lesquelles « vont méditant beaucoup ». C'est à force de méditer que les hommes ont découvert Dieu, l'âme, la loi morale et toutes les délicieuses causes de remords qui finiraient par rendre la vie humaine à peu près intolérable si des cerveaux libres, parfois, n'éclataient de rire, comme des volcans. Ce n'est pas à la terreur qu'on doit les Dieux, comme le crut Pétrone (1), c'est à l'idée obscure de causalité. On lui doit les dieux, on lui doit la science, on lui doit l'agrandissement de l'intelligence, car, à une cause unique génératrice de toutes choses, conception enfantine (popularisée par le succès des visionnaires sémites), se substitue peu à peu la conception des causes secondes, représentées par le polythéisme. C'est le polythéisme qui a permis la science ; leurs principes sont les mêmes : à chaque effet différent une cause différente. Ici, on commence à voir clair; le jeu de l'analyse brise en éclats la masse sombre du dieu

(1) Et non Lucrèce, à qui on attribue généralement le *Primus in orbe deos fecit timor.*

stupide qui, avec une conscience de bœuf sauvage, produit indifféremment le bien et le mal, le chaud et le froid. Jéhovah est le taureau d'airain où on cuit les agneaux que mangent les hommes et les enfants que mange le Dieu. Une fois trouvé, le culte de cet animal domestique dispense de toute activité ultérieure, et la religion est une cuisine dont il suffit d'entretenir les fourneaux et d'engraisser les cuisiniers. Le Jéhovisme engendra une seule cause seconde, mais son père, jaloux, n'en fit qu'une bouchée. L'anecdote récrée encore une quantité de prêtres, de protestants (tous les protestants sont des prêtres) et de femmes, innocentes de leur misère intellectuelle. Tant que cette croyance singulière domina le monde occidental, aucune recherche scientifique ne fut possible; tous les chemins aboutissaient à l'enfer, à un carrefour où siégeait le taureau d'airain. Cependant la machine se refroidissait quand Luther vint lui jeter dans le ventre les fagots qu'il coupait dans la forêt renaissante du polythéisme. On tenta de refaire à la cause unique le sacrifice de toutes les causes secondes; mais l'holocauste fut incomplet. La marmite infernale fut à deux doigts de se taire. Avec un instinct admirable de sa destinée chrétienne, la Révolution française lui jeta Lavoisier. Ce n'était qu'un acte symbolique, et pourtant voilà plus d'un siècle que l'intelligence travaille en vain à effacer dans l'air la trace de ce geste infâme.

La Réforme a retardé d'à peu près trois siècles le développement de la civilisation et elle pèse toujours sur nos efforts de toute sa force réactionnaire; la Révolution, œuvre beaucoup moins forte et plus vulgaire, a eu des effets de recul surtout physiques, en émancipant des énergies brutales qui exigent pour être contenues la dépense de plus de la moitié de la puissance intellectuelle dont dispose l'humanité. Serrés entre le capitalisme et le collectivisme les hommes haletants se regardent avec inquiétude, et le christianisme (ou moralisme chrétien) les regarde avec fureur, épiant l'heure de leur arracher du cœur leurs dernières joies. Pour se consoler, ils

recherchent les causes. Les temps sont si gais que les jours de sinistres sont des jours de répit; pendant qu'on s'afflige de la mort d'une jolie jeune fille qui se destinait à réjouir nos yeux, on oublie de sentir autour de soi l'ombre des tentacules de la triple pieuvre.

Chercher les causes, c'est une occupation intelligente et qui n'est donc pas ridicule, ou plutôt qui n'est pas toujours ridicule.

Cependant, comme il y a une région par delà le bien et le mal, il y a aussi une région par delà l'intelligence. Il y a un état intellectuel qui permet à l'esprit de ne plus s'occuper des causes. En style du pédantisme le plus révoltant, ou appellerait cela le scepticisme causal. En être arrivé là, c'est avoir atteint un haut degré de liberté; c'est aussi avoir compris que la vie est trop complexe pour supporter une analyse intégrale, que savoir peu équivaut la plupart du temps à savoir beaucoup, qu'un flambeau, en somme, éclaire mieux qu'un incendie, et surtout qu'il est inutile de connaître une cause dont on ne peut pas se rendre maître. Il faut considérer la fatalité avec une certaine vénération. Lorsque, sur un millier de personnes qui ont bu à la même source, quinze ou vingt seulement sont malades, qui dira que la cause est dans l'eau et non pas dans l'organisme des victimes? L'eau, à cette occasion, n'est qu'une épreuve; elle est l'agent fatal et peut-être bienfaisant qui signale aux faibles leur faiblesse, ou qui détruit ces faibles s'ils le sont trop pour se perpétuer sans danger. Si cette épreuve leur avait été épargnée, ils auraient été avertis d'autre façon, ils auraient succombé sous d'autres coups. Ici, la recherche des causes, d'absurde deviendrait criminelle, si, pour éviter à quelques-uns la peine due à leur nature, on privait tous les autres du plaisir de boire à la source qui leur est inoffensive. Je fais allusion à une épidémie dont un lycée de Paris eut à souffrir récemment ; mais d'autres allusions seraient possibles et l'on pourrait rappeler l'attitude de ces fanatiques de la morale voulant sevrer de ses plaisirs sensuels une foule qui s'y délecte, parce

que tel spectacle, telle affiche, tel roman peut troubler la pudeur d'une vierge riche. Mais on raisonnerait autour de cette vierge, comme autour de ce typhique, la pudeur qui, entre cent pudeurs, toutes de même ordre, a seule été troublée, était pareille à ces eaux claires mais sans profondeur que le jet d'un caillou rend opaques aussitôt : le caillou fut une image nue, il aurait été tout aussi bien, demain ou à la même heure, un mot innocent, la gravure sentimentale, ou le parfum trop fort. C'est ainsi que la recherche inconsidérée des causes est un danger pour la liberté. On pourrait aussi se demander, à propos de cette dernière allusion, s'il est bien nécessaire que les jeunes filles soient douées de cette pudeur particulière qui est leur prix aux yeux des mâles ; mais on fera de cette question, un jour ou l'autre, un examen particulier. Il s'agit en ce moment d'enseigner le respect des causes, le respect du mystère où elles s'élaborent hors de notre volonté même encore quand elles semblent l'œuvre de la volonté humaine. Pourquoi chercherait-on, par exemple, la cause de la fièvre de libertinage qui depuis quelque temps nous échauffe ? Quelle trouvaille inutile, puisque les lois même et les plus calvinistes y seraient impuissantes, heureusement impuissantes ! La cause des maillots des vitrines et des rampes ? Où la cherchez-vous, moralistes fatigués ? Elle est dans le péril protestant et elle n'est que là. Le nu répond à la redingote biblique. Phryné se montre en peau là où surgit la calotte de M. Bérenger (1). On appelle cela de la « pornographie », en fort mauvais français. C'est l'encre de la seiche ; c'est le musc de la civette. C'est un moyen de défense, et il en est de plus noirs et de moins agréables (2).

(1) M. Bérenger n'est pas protestant. Il se vante même, je crois, d'un catholicisme libéral. Mais les baptêmes ne signifient rien. Il y a en France quelques protestants libérés et beaucoup de catholiques protestantisés. Mes polémiques visent l'esprit protestant et non l'origine protestante : cela va de soi, — mais il faut tout dire et tout expliquer. Nietzsche est né d'une famille de ministres luthériens. De quelle peau terrible il eut à se dépouiller, le magnifique serpent qui a mordu le Christ au talon !

(2) Par exemple ces *tracts* protestants (j'en ai tout un paquet)

On nous provoque, on se ligue contre notre race, contre notre génie, on s'embrigade en « Union morale » contre la liberté et contre la beauté. Il est licite de répliquer et il le serait de se serrer les coudes en « Union immorale ». A Tartufe qui jette son mouchoir sale sur le sein immortel des déesses, il faut opposer le geste qui déchire la robe, montre toute la nudité de la femme, et le Faune hennira en plein soleil. Mettons sur tous les murs l'*Antiope* du Corrège et sa *Léda* et la *Vénus* du Titien, avec les vers de Théophile Gautier.

Voilà où mène la recherche des causes. Ceux qui rédigèrent de la copie sur l'incendie du Théâtre-Français allèrent moins loin. Jamais il n'y eut tant de sagesse, de modération, de langueur sentimentale en d'aussi bénins articles. Les ennemis de M. Claretie tiennent pour le calorifère; lui, le M. Claretie, accuse l'électricité. Dans le premier cas, l'éminent administrateur serait responsable de n'avoir pas fait ramoner sa cheminée; dans le second cas, il peut se remettre à ses chroniques, il n'y a plus de cause du tout, c'est-à-dire que l'unique cause est la cause première elle-même, celle qui créa le ciel, la terre et la foudre. Le débat est immensément ridicule, puisque, quelle que soit la cause, — et c'est à quoi nul ne songe — cette cause, même si on l'appelle Jéhovah, sera scellée encore une fois dans le nouveau théâtre, quel qu'il soit. Ce théâtre sera éclairé ; ce théâtre sera chauffé. Or, quelle est la cause du feu, sinon le feu ? Toute maison peut flamber dans laquelle on brûle une bûche ou une bougie. Prétend-on construire une maison d'où serait exclu l'Accident ? A chaque accident, incendie, déraillement, explosion, on s'interroge, on prononce cent fois par heure le mot accident et l'on hésite. Quelle est la cause d'un accident ? Quelle est la cause du hasard ? Demandons aussi, pour abréger, quelle est la cause de la cause ? Il n'y a pas de cause détachable d'un ensem-

intitulés, comme des appels nocturnes, *Viens-tu ?* ou qui vous insinuent ; *M'aimes-tu ?* ou qui vont jusqu'à l'équivoque obscène : *Comment semez-vous ?*

ble. On ne peut pas arracher à la tapisserie de Perséphone une maille et la montrer aux hommes et dire : voilà la cause. Que les Grecs étaient sages et que le sont les Musulmans! Apprenons d'eux à vénérer et à craindre la Fatalité.

Un jour, il y a fort longtemps, un de mes amis voulut se donner dans la glace de son armoire d'étudiant le spectacle du monsieur qui s'applique un revolver sur la tempe et — se fait sauter la cervelle. Il répugnait néanmoins à jouer le dernier acte et il s'assura d'abord que son arme n'était pas chargée. Cinq fois il appuya sur la détente; sa curiosité était épuisée, il abaissa le revolver et le regarda machinalement : le sixième coup était chargé.

Quelle eût été la cause de son suicide?

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

André Rivoire: *Le Songe de l'amour*. Lemerre, 3 fr. — Francis Vielé-Griffin : *La Légende ailée de Wieland le forgeron*, « Mercure de France », 3 fr. 50. — Lucien Legouis : *Les Portes de corne et d'ivoire*, « Mercure de France », 2 fr. — Félix Arvers : *Poésies complètes*. Floury. — Jean d'Hoc : *L'Aventure sentimentale*, « Mercure de France », 3 fr. 50. — A. J. Brandenbourg : *Odes et poèmes*, « Mercure de France », 2 fr. — Pol Levengard. *Les Pourpres mystiques*. « Mercure de France », 2 fr. 50. — Gaston Sansrefus, *Visions et chimères*, Société libre d'édition des gens de Lettres. — O. V. Milosz, *Le Poème des Décadences*, Girard et Villerelle.

Le Songe de l'Amour. Ce sont ici des vers de l'amour, de plusieurs amours qui n'en sont qu'un, à cause du poète qui en ressentit la joie inquiète, réticente, et farouche, se donnant et se reprenant avec une égale bonne foi et une égale fierté d'indépendance; s'il a souffert, il n'a pas fait souffrir; et, sans être dupe outre mesure du songe qu'il s'était créé, il a voulu en perpétuer l'illusion parce qu'elle était noble, cruelle et douce. En plein émoi sensuel, il a réservé toute une part close de sa vie :

> Tes bras mystérieux ne sont pas un collier
> Et notre vie à deux reste une solitude.

Puis il s'est abandonné à réfléchir sa propre douleur dans le miroir amer d'une autre âme blessée comme la sienne. Tou-

jours entre lui et les diverses formes de femmes devinées à travers ses poèmes un être un peu fictif s'interpose et se substitue, plus âpre et plus incertain, par un excès de délicatesse et de scrupule, artisan bénévole et presque féroce de douleurs raffinées pour homme, véritable et secret, qui laisse cependant échapper, à mi-voix ou plutôt en un entretien muet avec soi-même :

C'est en moi seulement que j'ose être plus tendre.

Il n'est point aisé de déterminer le genre de plaisir que l'on éprouve au commerce de ces poèmes très simples et très compliqués et sans doute quelques strophes détachées en feront, mieux que toute paraphrase, goûter la grâce amère :

Ici près de la porte où je t'avais suivie,
J'ai possédé longtemps ton visage anxieux.
Nous nous sommes aimés des lèvres et des yeux :
J'ai voulu qu'un désir t'accompagne en ta vie.

Et pour être moins seul, je pense à tout cela,
Aux chers baisers qui font plus pâle ton sourire ;
Je prépare des mots que je n'ai pas su dire,
Et que je trouve en moi dès que tu n'es plus là.

Ma main, qui tremble encor de t'avoir caressée,
Parfois sent vivre en elle un contour frissonnant;
Et dans le grand lit sombre et vide maintenant
La forme de ton corps est à peine effacée.

La Légende ailée de Wieland le Forgeron. Voilà tantôt douze ans, aux âges héroïques du symbolisme, en tête de son *Ancaeus* construit d'après Apollonios de Rhodes, Ovide et Apollodore, M. Francis Vielé-Griffin, dans un bref avis au lecteur, définissait très heureusement le de voir, élémentaire et essentiel, de tout poète : « L'œuvre du Poète viserait, semble-t-il, à coordonner les musiques des choses et des mots, les mouvements des idées et des phrases, les *rythmes* au point que son sens intuitif des harmonies l'approuve d'un tressaillement de joie. » La formule, quoique brève, est suffisamment explicite et compréhensive ; et en parfaisant son œuvre où se succèdent avec une sorte d'alternance régulière les vastes poèmes dialogués, en forme de drames, et les séries d'Odelettes dont *Joies* fut la première et où l'"expression est plus directe et subjective. M. Francis Vielé-Griffin ressentit apparemment maintes fois, sinon toujours, ce frisson intime qui vaut mieux que toute approbation extérieure et étrangère. Aussi bien les appréciations ésotériques lui doivent-elles peu importer, à lui ou à quiconque ; même sur des faits précis, les sentiments des hommes sont variables et di-

vergents; mais quand il s'agit d'idées et de préférences esthétiques, toute exégèse de la pensée d'autrui est au premier chef conjecturale, aléatoire et récusable. Faute de se souvenir de cette humble vérité, les simples mortels et même les poètes lyriques s'irritent et se réjouissent souvent à tort et à travers parce que, chaque individu se tenant assez justement pour le centre du monde, ils omettent de chercher d'abord à comprendre ce qu'ils voient, ce qu'ils entendent et ce qu'ils lisent.

Ici cependant, afin qu'à moins de mauvaise foi nul ne se méprît sur le sens de son œuvre, M. Francis Vielé-Griffin a pris soin de l'expliquer lui-même dans les strophes finales et plus abstraitement qu'ailleurs, en celle-ci, d'une précision presque scolastique :

> Car il n'est pas de fin pour le désir des hommes,
> Nul zénith si haut que notre idée n'atteigne,
> Wieland, et ton rêve est ce que nous sommes :
> Une force sans but que d'être mieux soi-même.

C'est en songeant à son herméneutique personnelle de la fable qu'il faut écouter, rechantée par lui, la très antique légende recueillie dans la *Vœlundarkvidha* et la *Tridreksaga* « scandinaves qui l'empruntèrent, sans le savoir, aux Hellènes par l'intermédiaire des moines d'Hibernie (1). Ainsi, selon son désir, on saisira plus facilement la coordination des idées et des phrases. D'ailleurs, l'équilibre parfait et l'eurythmie du poème en rendent encore l'intelligence moins ardue et la ligne générale n'y disparaît pas sous l'enchevêtrement d'inutiles entrelacs.

Avec ses frères, Egile, le Sagittaire, et Slafide, le traqueur de bêtes, Wieland le forgeron rencontre, au bord d'un lac, les trois mystérieuses filles-cygnes venues du Sud, les Alwites, qui filent, dans le soleil printanier, le lien pâle de leur chevelure. Il renonce à forger l'épée, droite comme un vol d'oiseaux blancs à l'horizon, et tandis que ses frères prennent Oline et Lodrune, lui qui hésite, parce qu'il aime plus, se laisse prendre par Erware la plus belle de toutes :

> Et ils vécurent ensemble ;
> Du baiser de l'Alwite Wieland conçut un art.

Le forgeron se fait orfèvre ; de deux glaives unis et incurvés, il martèle pour Erware qui dort, croit-il, dans la chambre

(1) Cf. Charles Andler : *Quid ad fabulas heroïcas Germanorum Hiberni contulerint.* Paris, 1897, et *Mercure de France,* Tome XXIV.

voisine, un diadème à l'image de leurs corps et de leurs âmes confondus. Mais la merveille n'est pas achevée que l'Alwite est partie avec ses sœurs.

> . . . . Comme une écume,
> Au large de la mer éternelle.

Egile et Slafide acceptent volontiers ce départ sans adieu. Lui souffre de l'Amour : toute douleur après toute joie.

Les gens de Nodune, roi de Scanie, le surprennent endormi, près du foyer à demi éteint, à côté du diadème d'or inachevé. Ils le chargent de chaînes et, enfermé dans une île, il forge à nouveau des glaives pour ses ennemis. Ayant connu l'Amour, il connaît maintenant la Haine ; esclave plus libre que ses maîtres, il leur prépare l'instrument de mort, avec lequel ils frapperont et ils seront frappés.

Mais voici que, le printemps revenu, belle comme l'était Erware, sur la grève une femme surgit, la fille de Nodune ; elle porte sous les plis de sa robe blanche le diadème ouvré jadis pour l'autre ; elle l'a faussé en le laissant choir et craint la colère de son père. Dans le *Vœlundarkvidha*, Wieland viole la fille de son ennemi. M. Francis Vielé-Griffin change en ce point la légende : heureux de la beauté contemplée, dominant l'instinct de vengeance, le forgeron redevient orfèvre ; il achève pour l'enfant, « fleur de lumière, souffle pur, aube humaine », la merveille jusque-là incomplète, pareille désormais au cycle éternel des astres, cette

> Couronne juvénile de mobile clarté
> Que le soleil pose au front gris de la terre.

Puis, la vierge partie, sur l'aile de ses rêves, ainsi que Dédale, dont son nom est le nom transcrit, Wieland s'envole et disparaît dans l'inconnu, vers quelles nuits ou vers quelles aurores ?

Tel est, en son dessin et ses traits principaux, l'ample poème de M. Francis Vielé-Griffin. On a dit déjà avec quel parti pris de simplicité il en a conçu l'exécution pour les détails, jusqu'à ne pas craindre de pousser à l'excès le sacrifice des vaines parures comme en ce couplet, où est décrit l'émoi de Wieland, en présence de la fille de Nodune :

> Ah ! Wieland n'est pas sourd ;
> Il entend sa pensée,
> Il a honte en son âme ;
> Il s'est détourné ;
> Il entend son désir insensé
> Et sa pensée infâme.

Il a honte,
Et sa honte le dompte
Son cœur fléchit et change.
Que lui restera-t-il qui soutienne
Sa colère patiente et hautaine.

Il ne faut pas moins qu'une impérieuse décision de renoncer à tout ornement futile, pour consentir à tant de nudité verbale, se résigner à des épithètes aussi peu inattendues, afin que l'esprit ne soit pas distrait par un accident pittoresque de l'ensemble harmonieux et sévère et de l'idée qu'il signifie.

Les Portes de corne et d'ivoire. Quand parut le premier volume de M. Lucien Legouis : *Les Sept branches du candélabre*, j'en ai loué l'art, pas toujours très sûr, mais où de rares défaillances étaient largement rachetées par l'heureuse originalité de la pensée et des images. En ce nouveau recueil les gaucheries ont presque entièrement disparu et le charme ancien demeure, plus fort et plus continu. Tout à coup, au tournant d'un vers, une forme imprévue se dresse : imprévue, mais révélatrice de tout ce qui précède et lui conférant un sens qui n'avait point été indiqué dès l'abord, plus mystérieux et plus profond ; et, comme si elle dévoilait à regret l'Isis interdite, la prophétesse taciturne, par une brusque et brève fulguration, laisse seulement entrevoir de lointaines perspectives de paysages et d'âmes, ainsi que dans ce sonnet chaste et sensuel à la fois :

Tes jours dont le frisson semble nous apaiser
Sortent de l'ombre ainsi qu'une épaule nacrée,
Où le silence a mis un pâle et long baiser,
Où se pencha la nuit comme une sœur sacrée.

Tes jours glissent vers nous, en un frémissement,
De la profondeur molle et pure de tes songes :
Le voile de Phébé, d'un tendre glissement,
Trame ainsi la senteur de ses divins mensonges

Tes jours sont un soupir des lèvres de la nuit,
La fleur que laissa choir sa main de mol ennui,
L'exquis regret des cœurs qui songent à leurs pertes.

Tes jours sont un doux pas, timide et riant d'eau,
De biche qui vient boire aux émois du ruisseau.
Tes jours sont le parfum de tes nuits entr'ouvertes.

Poésies de Félix Arvers. Destinée singulière que d'être l'homme d'un seul poème : de Félix Arvers, on ne connaît et ne cite qu'un sonnet, d'ailleurs imité de l'italien et qui doit son étrange fortune au goût naturel des foules pour l'élégie et la romance. Arvers vaut mieux que cette renommée

foraine : et il sied de témoigner de la gratitude à M. Charles Poullain, qui fit les frais, et à MM. d'Avrecourt, qui établirent le texte d'une édition complète de ses œuvres. On y trouvera dix-sept pièces inédites et surtout son drame, difficile à jouer, sur la *Mort de François Ier :* tout le second acte se passe en un mauvais lieu et Agnès Blanc Tetin, Isabeau l'Ahurie, Geneviève la Brune s'y expriment assez conformément à leur état, en vers truculents et bien rimés. C'est là une excellente contribution à l'histoire du romantisme.

L'Aventure sentimentale. Dans la préface-dédicatoire, *à Mlle Sapho W..., danseuse et courtisane,* M. Jean d'Hoc dit de ses vers : « Je n'ai même pas voulu leur imposer le vain souci littéraire des corrections et des ratures..., ils ont gardé toutes leurs juvéniles inconséquences, leurs sentimentalités surannées, leurs qualificatifs en chevilles, toutes leurs naïves maladresses. » On aurait mauvaise grâce à se montrer à son égard aussi sévère que lui-même et à accepter, au sens strict, cet aveu de complète négligence. Certes il ne répugne pas aux néologismes peu nécessaires ni à l'emploi des mots trop rares et son ingénuité est terriblement savante. Mais la fougue est si loyalement jeune qu'elle emporte avec soi, souvent, le rythme et la formule qu'il fallait et qu'après ce livre, où les défauts mêmes ne sont point vulgaires, on en peut espérer d'autres, moins inégaux.

Odes et Poèmes. Parmi les récents poètes qui naquirent au sud de la Loire, il en est qui abusent un peu de cet avantage fortuit; par leurs clameurs félibréennes, ils rendraient sans peine haïssable la terre heureuse qui les porta. D'autres se contentent d'avoir du talent et de faire leur œuvre en silence. De ce nombre sont MM. Edmond Jaloux et son frère en art, M. Albert-J. Brandenburg, qui réunit à *Chant d'amour* d'autres odes et poèmes. Il ne faut pas accabler, sous la gloire du passé, les derniers venus; et cependant les strophes sinueuses, les longues périodes d'alexandrins aux molles cadences de M. A.-J. Brandenburg sonnent comme un écho lamartinien, et le clair soleil s'y mire dans la mer phocéenne, atténué, en un mélancolique poudroiement d'or qui meurt.

Les Pourpres mystiques. L'une des pièces du recueil est épigraphiée des vers de Verlaine :

> Dans un palais soie et or, en Ecbatane.

Une autre, du *Prélude*, est consacrée à la glorification de Baudelaire : deux bons patrons à invoquer avant de courir les

hasards de la vie littéraire. Il ne semble pas cependant que M. Pol Levengard doive toujours s'inspirer d'eux : bien qu'il ait, quoique tardivement, aimé le ciel triste de Lyon, sa ville natale, il est surtout attiré par l'éclatante, l'écrasante splendeur de l'Orient, inconnu et pressenti. Esther, macérée dans les aromates, lui est plus proche qu'Hélène, fille de Léda et du cygne, et l'implacable soleil, le Baal dévorateur, plutôt qu'Apollon ou le pâle Galiléen, recevra son hommage orgueilleux, en versets d'une belle et forte langue.

Visions et Chimères. A en juger par les nombreuses villes et bourgades d'où sont datés ses poèmes, ainsi que par la nomenclature de ses travaux en prose, M. Gaston Sansrefus voyagea dans les pays les plus divers : il vit le mont Pagus, les fjords scandinaves et les glaciers tyroliens; mais son inspiration ne fut nulle part ni jamais détournée des routes traditionnelles et patriotiques par le spectacle de la beauté étrangère. Il célèbre, avec une louable et glorieuse impropriété de termes, Lisette, Margoton, les dragons du roy, le glouglou du vin, et intercale dans ses chants tous les tonton turlutaine, tous les londéridéra, par où se manifeste un barde vraiment français ou mieux gaulois. Oyez.

Alerte ! Vive France ! et sus à l'aigrefin.
Fer en main !
Qu'on ait cœur généreux, qu'on ait bonne vaillance
Vive France !
Malepeste ! housards, tirez sabre et drapeau
Du fourreau.
Ayez mâle courage, ayez fière assurance
Vive France !

Viennent ensuite à la ruine *bombance, garance, prestance, régence, espérance, outrance.* N'était que nous ne sommes pas grands clercs en poésie nationaliste, nous oserions dire que M. Gaston Sansrefus mérite à juste titre, de s'asseoir à la dextre de M. Paul Déroulède, sauf erreur et que par exemple la place fût déjà occupée par M. Théodore Botrel ou quelque autre.

Le Poème des Décadences. Sans qu'il fût signé d'un nom aux syllabes slaves, ce recueil, à qui sait lire, aurait décélé l'âme de l'auteur nouveau venu, d'une race à la fois très jeune et très vieille, déjà lasse de la lassitude de celles qui finissent ou se transforment. Survivant à une mode ridicule comme toutes les modes, le sentiment subsiste chez lui, point affecté, aussi valable que n'importe quel autre, d'une civilisa-

tion qui a donné tous ses fruits et qui s'en va, splendeur malade des arbres d'automne. Qu'il s'exprime ici parfois, mais assez rarement, en un vocabulaire un peu conventionnel et chargé de mots éclatants ou insolites (la rose *rudérale,* par ex.) il n'en est pas moins réel et tout aussi sincère, voire plus, que telle invocation à la Nature ou à la Vie ; et parmi les poètes catalogués et patentés, peu renieraient comme indignes d'eux, ces belles strophes de M. O. W. Milosz :

LE CHANT DU VIN

Vidons les coupes, par trois fois, pour la naissance de Vesper,
Car toute tristesse est préférable à l'ennui.
Déjà, la Nuit étend ses ailes sur la mer
Sur la mer couleur de carnage et d'incendie, et de folie !

Vidons les coupes, par trois fois, pour la mort de Bacchus
Et des Ages qui, paraît-il, ont existé.
Nous avons vu flotter, à la dérive au clair de lune,
Le vieux ventre du dieu des vins sur l'eau putride du Lethé.

Vidons les coupes, par trois fois, pour les malades
D'un siècle abominable entre tous, arrosons
Nos désespoirs si lourds de pesantes rasades,
Très chers dont, grâce au vin, je ne sais plus les noms !

Vidons de tout leur sang, par trois coups de glaive, nos cœurs,
Et que la Nuit se couche sur nos cadavres dignes,
Et que le vin des cœurs se mêle au sang des vignes,
Car la honte de vivre est immense en nos cœurs !

Il y a en ces vers mieux qu'une attitude artificielle et volontaire et on entendit peu souvent d'aussi graves sonorités funèbres, d'un accent plus désespéré, plus barbare et plus riche.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

G. Binet-Valmer : *Le Sphinx de plâtre*, « Mercure de France », 3.50. — André Lichtenberger : *La Mort de Corinthe*, Plon, 3,50. — Eugène Le Roy : *Jacquou le croquant*, Calmann Lévy, 3.50. — Albert Boissière : *Une Garce*, Fasquelle, 3.50. — Saint-Georges de Bouhélier : *La Route noire*, Fasquelle, 3.50. — Léon Daudet : *La Romance du temps présent*, Fasquelle, 3.50. — Guy de Maupassant : *Le Colporteur*, Ollendorff, 3.50. — Louis Létang : *Le Lys d'or et Marie-Madeleine* (2 volumes), Calmann Lévy, 3.50. — Paul Gaulot : *Draco*, Plon, 3.50. — Michel Corday : *Des Histoires*, Simonis Empis, 3.50. — Marcel Barrière : *L'Éducation d'un contemporain* et *Le Roman de l'Ambition* (2 volumes), Lemerre, 3.50. — Pierre Clésio : *Les Renards*, Perrin, 3.50. — Adrienne Cambry : *Rêve de printemps*, Plon, 3 50. — Félix Depardieu : *Trop jeune*, Ollendorff, 3.50. — Léon Tolstoï : *Résurrection*, Perrin, 3.50.

Le Sphinx de plâtre, par G. Binet-Valmer. Au milieu des enlacements très souples et très élégants de deux créatures perversement aimantes se débat le type douloureux de Max de Bère, un malade condamné, un phtisique d'une rare intelligence, un être à la fois clairvoyant et ivre des illuminations qui traversent, pour ceux-là seuls qui pensent en présence de la Mort, l'ombre des grandes nuits de solitude. Max possède une mère pieuse détachée du monde, mais *œuvrant* dans tout l'orgueil des femmes honnêtes, c'est-à-dire l'inconscience de celles qui n'ont jamais eu l'occasion d'approfondir *la divinité* du mal. Cette mère est doublée d'un abbé Ganlis, homme de bon conseil permanent, dirigeant vers le bien final un prochain cadavre. Le drame commence dans Athènes, la cité violette, et c'est avec grand discernement et non pour le *snobisme* de son livre que l'auteur choisit un premier décor classique. Max de Bère est en lutte avec les tiraillements de la foi de son enfance qui se détache de lui, comme une dent de lait, et les suggestions de la beauté, de la nature resplendissante de toutes les lueurs de la légende. Berthe Darloy, une espèce de courtisane mondaine très dangereuse parce qu'elle a lu et a beaucoup compris, s'est formé une philosophie d'artiste dilettante et recherche la volupté au fond des plus nobles instincts. Sa charité va jusqu'au sadisme. Elle aime Max parce qu'il va mourir. Elle le choisit parce que l'âme de cet homme est en train de se déshabiller de son corps et que... deux nudités valent mieux qu'une! Mais cela ne l'empêche point de se caresser à une brune passionnée, Paola, princesse Gagliano, laquelle lui donne, en des baisers superficiels, comme un vernis de santé, sans lui ôter tout à fait le mérite de rester fidèle au mourant. Max et Berthe, unis par plus de littérature qu'il n'en faut d'ordinaire pour être heureux, se séparent sur un remords et un dégoût; on échange les dernières caresses empoisonnées qui doivent, un jour, tuer Berthe Darloy, de même qu'un roman malsain anéantit la possibilité de goûter la vie quotidienne. Max retourne à Paris, là il retrouve Marthe, une petite fille nature, aussi dangereuse sinon plus, car elle ne pèche qu'en nature et par la nature. Il la croit sincère et elle le trompe avec son médecin, Hampton, un homme bien portant. Ici on pourrait reprocher à l'auteur de s'être servi de l'aventure Georges Sand-Musset, mais il y a des dénouements mathématiques et on ne peut guère y échapper dans la relation de la vie ordinaire. Tous les dénouements humains se

ressemblent. Pendant cette trahison banale, *leur* malade vient frapper à leur porte. La scène est très belle, très simple et chacun demeure dans son rôle avec son instinct particulier. La femme pleure sur l'assassinat moral qu'elle a commis et le médecin s'efforce de panser la blessure. Max, après avoir essayé, en dernier ressort, de se consoler de la perte de l'amour par la fondation d'œuvres sociales et l'audition des théories de l'humanitaire Chaloux, va mourir comme un petit enfant chez sa mère. Il meurt comme un naïf, si c'est être un naïf que de chercher à se grandir jusqu'aux sphinx, fût-il de plâtre, pour surprendre des secrets de noblesse et de beauté. L'écriture de ce roman est celle d'un artiste déjà très maître de sa plume et très certain de ce qu'il veut voir, ou faire voir, dans une page. Le style ne s'encombre point de ces préciosités qui donnent l'idée au lecteur de guirlandes posées sur un trou. Les descriptions, parfois osées, les dialogues amoureux, très sincères, sans trivialités inutiles, correspondent toujours au parfait dégagement du caractère de la femme ou de l'homme mis en scène. M. Binet-Valmer est un très jeune romancier et le *Sphinx de plâtre* est son premier roman. L'œuvre qu'il nous présente est déjà presque parfaite. Si j'ai un conseil à lui donner, qu'il n'en n'écrive pas trop comme celle-là ; on pourrait bien s'y habituer et ne pas lui en passer d'autres, plus tard ! Les gens de lettres sont généralement de si mauvaise foi !

La Mort de Corinthe, par André Lichtenberger. Belle œuvre classique où la langue académiquement grave nous rappelle les statues trouvées endormies sous les cendres des siècles et qui paraissent peut-être plus belles de ce qui leur manque... par exemple, la vie. Ioné, la jeune fille pure, et Dioclès, le jeune corrompu, le décadent noble, forment un couple intéressant et symbolique à souhaits; Corinthe meurt doublement en leur personne aux flammes d'apothéose de son grand incendie.

Jacquou le Croquant, par Eugène Le Roy. Un roman de couleur locale qui est très réussi, en ce sens que toute l'histoire d'un pays, ancienne et moderne, se trouve restituée par un simple récit d'homme du peuple, de *Jacquou le Croquant,* dans lequel on ne voit pas trop percer la volonté bien arrêtée de l'auteur de vous promener au milieu de Périgord. Jacquou est l'âme même de ce pays farouche, j'entends l'âme honnête (car il y a plus de bandits en Périgord que d'honnêtes gens !)

Ce n'est un mystère pour personne que les pays poétiques par excellence sont généralement dépourvus d'instruction laïque ou obligatoire et aussi... de sens moral. Donc Jacquou est en guerre tout seul contre la noblesse de là-bas. Son père a tué un intendant voleur de cette même noblesse et, plus tard, pour venger ce père, le fils incendie un château. Tout le monde est dans son droit et Jacquou aurait bien envie de *réparer* en épousant la fille des incendiés. Très jolie intention, à peine esquissée du vengeur pour la victime. Mais il épouse plus bas, faute de noblesse réelle qui lui permettrait, un jour ou une nuit, de se sentir vraiment le plus fort. La demoiselle lui ayant montré un couteau... il n'a pas osé lutter avec de semblables parchemins... et cela se comprend. Périgueux, la ville presque asiatique, ornée d'une cathédrale et de promenades qui n'ont pas leurs pareilles au monde, est décrite merveilleusement, les moindres usages campagnards et les sites célèbres des environs, manoirs, couvents ou ruines sont relatés pieusement. Je ne connais pas de livre mieux fait et plus intéressant à lire. Maintenant... il reste à publier le roman de la noblesse périgourdine en face des *croquants* de leur pays !... Il est entendu que nous adorons, tous, les paysans, le peuple et en général ce que nous appelons nos inférieurs... mais quel sale monde, surtout en Périgord ! Et j'admets volontiers que les plus honnêtes se contentent d'incendier un château pour la bonne cause... ayant vu les autres à l'œuvre.

Une Garce, par Albert Boissière. Mœurs des grèves, paraît-il. Marinette est une fille bizarre, laide et folle de son corps, qui devient belle dès qu'elle est en furie et qui personnifie, je crois, la mer. Elle est courtisée par des gars qu'elle rend criminels à volonté. Un type de breton perdu en les pêcheries de Dieppe est assez curieusement créé, il meurt sous un coup de matraque sans avoir eu le temps de rien saisir de précis dans la vie que ce coup-là. Marinette le pleure et le venge. Un autre type curieux de braconnier : le Halleux. Toutes les scènes sont narrées en un patois très trivial, et, autour de ces scènes vivantes et excessives, le style de l'auteur glisse des préciosités extraordinaires comme cette phrase au moins bien grand siècle pour les mœurs des grèves : « *laissant flotter les rênes de sa mélancolie.* » En somme, un livre en dehors de toute banalité et plein de couleur, donc un bon roman de plus.

La Route noire, par Saint-Georges de Bouhélier. L'histoire d'une fille publique et d'un homme de lettres. Il y a de

grandes chances pour que ces deux victimes des fatalités bourgeoises se rencontrent, se plaisent et bon gré mal gré se dupent l'une l'autre. Le roman de Saint-Georges de Bouhélier est écrit en un langage simple et *rural* qui attache. L'emphase des jeunes pages du maître naturiste commence à disparaître pour faire place au charme purement ingénu de sa véritable manière. Il est naïvement épris de vérités premières, mais quand il le dit sans penser qu'un peuple de *naturalistes* (!) l'écoute il est délicieux. A signaler le chapitre *volupté*, où il découvre les vertus toutes particulières d'une... demoiselle de félicité et où il est *homme*, c'est-à-dire pas malin, devant le grand enseignement qui s'appelle l'Amour. Et la prêtresse d'Eros, qui l'initie, n'a rien de vulgaire et se met à parler comme une grande dame... en pareil cas. Le poème s'achève, dans la fuite de la jeune femme avec un Théodore quelconque. Normalement cela se termine par le prêt de quelques louis que l'homme de lettres ne rend jamais, sa dignité s'y opposant. L'auteur n'a pas voulu sacrifier à cette odieuse convention littéraire qui date de Bel-Ami, et il a bien fait. Maintenant, malgré l'ingénuité et la grâce du talent incontestable de Saint-Georges de Bouhélier, il nous reste une impression gênante en refermant ce livre : on croit à de l'ironie, très voilée, mais cependant en puissance dans cette œuvre, d'apparence si simple et si fraîche.

La Romance du temps présent, par Léon Daudet. Autre histoire d'une fille du peuple et d'un jeune artiste... seulement plus prétentieuse, car la fille du peuple est censément une honnête personne et le jeune artiste est plus occupé de théories modernes que d'amour. L'union fait la force et Jacquemine sera la compagne du Monsieur moderne... Autour de ce couple béni des figures bien parisiennes et ces petits tableaux lyriques dans le style imagé de l'auteur qui a un peu la manie d'introduire les mœurs d'Opéra dans la vie de la rue. Jacquemine chante des chansons tantôt ardentes et tantôt enfantines, mais elle parle toujours comme une actrice sur la scène. Certes, elle doit être symbolique, car autrement elle ne serait pas. L'auteur ne se défend point d'être symboliste, du reste, pour qu'il assure modestement que Jacquemine est la *race française*. Ce qui est ennuyeux, c'est qu'on a fait un enfant à cette race française... *avant* le Monsieur moderne !

Le Colporteur, par Guy de Maupassant. Des nouvelles brèves, écrites dans un style simple et clair, sans autre souci que de toucher au vrai par le geste spontané de l'art. Il est

entendu que ces nouvelles sont des chefs-d'œuvre, mais si *le Tic* paraissait aujourd'hui, signé d'un nom inconnu, je pense que l'on crierait au romantisme et au plagiat d'Edgard Poe.

Le Lys d'or et Marie-Madeleine, par Louis Létang. Un bon feuilleton, bien moral et bien intéressant en deux gros volumes.

Draco, par Paul Gaulot. Autre feuilleton mais historique. Draco c'est la duchesse de Bourgogne, ses amours et sa mort, si horrible.

Des Histoires, par Michel Corday. Très finement contées, ces histoires ne sont pas toujours très... convenables. J'entends *pas convenables* en ce sens qu'elles ne s'occupent point du *convenu*. Il y a dans la vie une morale et dans la littérature une autre morale... encore plus fantaisiste. On doit aller aussi loin que... le permet la composition de l'œuvre, mais pas plus loin, et quand on est parti pour dire une chose il ne faut point en déclarer deux. C'est ainsi qu'en composant bien un livre ou une nouvelle on tombe dans l'absurde très souvent parce que la composition d'un livre ou d'une nouvelle n'a généralement rien à voir avec la logique de la vie... qui n'est pas composée. D'où la nécessité de faire de l'art et d'être souvent absurde; sinon d'écrire n'importe quoi et de demeurer plus proche de l'existence que l'artiste sincère. Ces réflexions me viennent après la lecture de l'*Alliance*, une des nouvelles de M. Michel Corday, non pas qu'il écrit comme n'importe qui, tant s'en faut, car il écrit bien. *L'Alliance* est le produit d'un *alliage* du don artistique avec l'absurde humain. Un bon père de famille est pris d'un désir de noce. Il vient à Paris trouver une fille et tout va se passer normalement... mais la fille ramasse *l'alliance* tombée du doigt de ce miché sérieux et alors... indignation du Monsieur, rappel des joies de la famille, etc.., etc.., Donc, selon le convenu social accord, par hasard, avec le convenu littéraire ? Non, pas du tout !... Lisez la fin de la nouvelle. M. Michel Corday est allé plus loin... il a touché au centre obscur de l'humanité, et c'est vraiment fort beau.

L'éducation d'un contemporain et le roman de l'Ambition, par Marcel Barrière. Sous le titre plus général du *Nouveau Don Juan*, ces deux volumes sont les premiers de sept, une heptalogie ayant pour but de faire connaître *les hommes de demain*. D'abord une *introduction liminaire* (?) nous apprend que Balzac et que Zola... oui, parfaitement. Et l'on passe à la préface du *Nouveau Don Juan*, où l'on explique

cependant que ce livre n'aurait pas besoin de préface. Ouf! Au courant de cette troisième préface, j'apprends que feu Mallarmé conduisit les lettres au néant et que les symbolistes sont des esprits mous. On cite des tas de noms propres et beaucoup de latin. On classe tout le monde et on fait le procès de quelques-uns. C'est pédant, irritant, fatigant, mais c'est... *liminaire*, quoi! Enfin, on arrive au roman... il a un prologue! (Ici le lecteur a le droit de jurer.) Au cours de cette éducation d'un contemporain aussi... contemporain qu'un Médicis, des jeunes filles plongent leùrs yeux dans *l'insondable abîme* des yeux de Don Juan Baratine Le Gow, prince pour nous servir. Ce jeune homme, un très Russe, passe son temps entre la musique et la science pour plus tard passer toutes les dames au fil de l'épée d'amour. On commet pas mal de fautes irréparables, y compris quelques-unes de français. Une grande cantatrice vierge, Bianca, enflamme le héros. Brunehilde s'adresse au guerrier vaillant et fort. Salade symboliste. Don Juan découvre, avec l'auteur, que les yeux et la bouche sont les organes principaux de la volupté. Bien bizarres découvertes! Maintenant, comme je ne me permets pas de juger, je vais lire, c'est plus prudent, et voici le début du *Roman de l'ambition* : « Ce fut le cœur battant et avec l'ardeur d'un lion adulte et rugissant de l'allégresse de sa puberté toute neuve que le sous-lieutenant Le Gow, prince Baratine, regagna Paris. Comme un pur sang qui sort du haras à l'apogée de sa forme, les naseaux écumants, le pied creusant le sol, son poitrail musculeux face au soleil levant... le jeune homme arriva... son organisme était comme le rouage d'une machine automobile sous pression. »

De sorte qu'en un seul homme on trouve un Russe, un lion, un pur-sang et une automobile. Choisissez, Mesdames! Et plus loin : « Baratine, en effet, lorsqu'il portait l'uniforme, semblait créé exprès pour être l'aide de camp d'un empereur. Rien que par le brillant hors pair de sa tenue il appartenait à cette élite où le flair des vieux généraux... »

Don Juan moderne en officier d'état-major! Ça c'est le coup du lapin... jamais il ne séduira une juive... Alors... comme les seules juives sont les jolies femmes modernes... sa carrière est brisée.

Les Renards, par Pierre Clesio. Ces estimables bêtes sont les Anglais. Histoires de leurs incursions dans la vie privée de nos marins bretons et de leurs espionnages au bord

de nos côtes. Livre écrit très simplement et avec le meilleur enthousiasme français, mais on ne peut pas s'empêcher de songer qu'il était sous presse quand les Boers étaient vainqueurs.

Rêve de printemps, par Adrienne Cambry. Journal d'une jeune fille qui s'éprend d'un homme avec innocence et le Monsieur lui tourne le dos avec insouciance. Roman sentimental, touchant, parce qu'il est peut-être écrit par une vraie jeune fille sans expérience ni de la vie ni de la littérature.

Trop jeune, par Félix Depardieu. L'histoire tendre d'un enfant blond qui est à la fois trop sage, trop timide, trop bien élevé, mais qui a le sort de Chérubin bien qu'il ne le mérite pas absolument par sa mauvaise conduite. Mme Aglaure est un type charmant de *déniaiseuse* de cœur, et elle remplace les... bonnes mœurs par une délicatesse toute maternelle. Ce roman est loin de nous parce qu'il se passe en 70 et encore plus loin, à cause de son ton de tendresse uniforme; même au milieu des pires situations, pourtant, il est intéressant.

Résurrection, par Léon Tolstoï. Seconde partie de ce roman traduit par Teodor de Wyzewa.

RACHILDE.

PHILOSOPHIE

La Philosophie d'Auguste Comte, par L. Lévy-Brühl, maître de conférences à l'Université de Paris; in-8°, 417 p. Alcan, 7 fr. 50. — *Etat actuel de nos connaissances sur l'origine de l'Homme*, par Ernest Haeckel, traduit de l'allemand par le Dr Laloy; in-8, 60 p. Schleicher, 3 fr. — *Idéologie*, discours sur la philosophie, première, par M Douhéret; petit in-18, 87 p. Alcan, 1 fr. 25. — *La doctrine de Spinoza* exposée et commentée à la lumière des faits scientifiques, par Emile Ferrière; in-8°, 340 p. Alcan, 3 fr. 50.

M. Lévy-Brühl estime le moment venu pour le positivisme d'entrer dans l'histoire de la philosophie. Après les polémiques passionnées dont la philosophie d'Auguste Comte a été l'objet, il convient d'étudier cette doctrine sans parti pris, en employant une méthode scientifique, comme s'il s'agissait d'Aristote ou de Descartes ou de tel autre grand philosophe dont le système n'appartient plus qu'au passé. M. Lévy-Bruhl s'est donc efforcé d'être historien, rien qu'historien, impartial et exact. Il y a réussi en grande partie.

Son exposé du positivisme est complet. Il suit pas à pas le développement de la pensée de Comte depuis le moment où l'idée de la *réorganisation mentale* s'imposait à elle avec la

découverte de la loi des *trois états*, jusqu'à l'époque où les détails de cette réorganisation étaient formulés dans la *Politique positive*, comme application de la science nouvelle, la Sociologie. M. Lévy-Brühl fait preuve dans ce travail considérable d'une remarquable intelligence critique. Il éclaire les points obscurs et il fait ressortir l'unité de ce système auquel le plus grave reproche que l'on ait pu adresser est de manquer d'un fil directeur reliant des conceptions disparates et en apparence contradictoires. L'unité existe cependant, et le positivisme de Comte est bien une philosophie, en ce sens qu'elle est une discipline spéculative tout entière subordonnée à un principe unique. Le principe du positivisme n'est pas nouveau; c'est le vieil empirisme, rajeuni toutefois par la conception sociologique de la science et de l'homme et ainsi transformé au point d'être méconnaissable. Il faut savoir gré à M. Lévy-Brühl d'avoir su le mettre en lumière et d'avoir trouvé la caractéristique historique du positivisme. Auguste Comte s'est proposé de réorganiser la société par la science. Pour y parvenir, il fallait que la science prît la place de la philosophie et de la religion, c'est-à-dire qu'elle devînt elle-même philosophie et religion. De là, en premier lieu, la systématisation des sciences et leur coordination en un ensemble embrassant la totalité du savoir positif. La philosophie positive est constituée par l'ensemble des sciences positives. Cet ensemble possède le caractère essentiel de la philosophie, qui est l'universalité ; il peut et doit prendre désormais sa place. En second lieu, de la systématisation des sciences découle leur subordination respective, de l'une à l'autre, dans la hiérarchie qui commence à la mathématique et qui finit à la sociologie. La sociologie est la science suprême. Il s'en suit que les sciences elles-mêmes doivent être considérées comme des faits sociologiques, que la philosophie des sciences, la logique, la psychologie, et, pour tout dire, la métaphysique dans son acceptation durable sont autant de chapitres de la sociologie. Il n'y a au fond qu'une science, la science sociale, et qu'un art, la politique.

Le positivisme de Comte peut donc se définir : la conception systématique du monde fondée sur la sociologie. Telle est la théorie; quant à la pratique, elle se rattache également à la sociologie par une sorte de transposition du problème moral et religieux. Aux entités théologiques et métaphysiques, aux dieux et aux concepts abstraits de Bien et de Devoir, le

positivisme substitue le principe plus concret de la sociologie elle-même, c'est-à-dire l'Humanité. L'idée d'Humanité, le *Grand Être,* comme l'appelle Comte, explique toutes les actions humaines et, en les expliquant, les régit La morale traditionnelle devient ainsi la science des lois et l'évolution de l'humanité, et la théologie rationnelle la science positive de l'humanité. Arrivé là, Comte pouvait considérer son œuvre comme achevée dans ses grandes lignes; il avait tracé le plan de la réorganisation de la philosophie par la science et de la société par la philosophie, dont la sociologie est la plus haute et la dernière expression.

J'ai déjà eu l'occasion de m'expliquer ailleurs sur cette doctrine (1). Elle vaut ce que vaut l'empirisme en général; elle en a les défauts et les qualités. Son apparence déductive ne doit pas faire illusion; elle n'est, à moins de se contredire, qu'une idolâtrie du fait, poussée à l'extrême et systématisée plus rigoureusement qu'on ne l'avait jamais fait. Elle est la négation la plus audacieuse de la philosophie moderne, bien loin d'en être la continuatrice et l'héritière. Comte, cependant, croyait être, comme il disait, le « compléteur » de Descartes. M. Lévy-Brühl, lui aussi, compare volontiers Comte à Descartes. J'avoue que je n'aperçois aucune parenté entre les deux. Entre le père de la philosophie moderne et celui qui n'en est guère qu'un enfant perdu, à mon avis, la différence est capitale. La pensée cartésienne a son point de départ dans le *Cogito;* la pure réflexion de l'esprit sur soi est la pierre angulaire sur laquelle elle s'élève. Comte, au contraire, refuse toute autorité à la réflexion et, à ses yeux, l'analyse de l'esprit n'a aucune valeur dès qu'elle cesse d'être objective. C'est à ce titre qu'il raye la psychologie du nombre des sciences positives. Du cartésianisme au comtisme il y a donc la distance du rationalisme à l'empirisme. A part cela, on peut trouver des points de ressemblance. Je persiste à croire qu'ils sont secondaires.

§

Le mémoire sur **l'Origine de l'Homme**, présenté par Haeckel au dernier congrès international de zoologie, intéresse au premier chef la philosophie. En quelques pages, l'illustre professeur d'Iéna retrace la réforme opérée par les doctrines transformistes et met au point nos connaissances présentes

(1) Voir mon article intitulé *Positivisme et Rationalisme* (Revue de Métaphysique et de Morale, n° de juillet 1899).

sur l'origine biologique de l'Homme. De cet exposé magistral ressortent les points suivants, définitivement acquis. La thèse de l'immuabilité des espèces ne peut plus avoir qu'une signification relative. Que les espèces soient ou non sorties les unes des autres, il y a entre elles un lien phylogénétique, en ce sens qu'elles sont toutes des modifications, par composition et association, d'un plasma vivant primordial. L'homme, étant composé, comme les autres animaux, des mêmes unités plasmatiques, les cellules, soumises aux mêmes lois, ne saurait faire exception. Il faut donc rechercher le lien qui l'unit aux animaux et se laisser guider dans cette recherche par l'anatomie comparée aidée de la paléontologie. L'anatomie comparée place l'homme au sommet de l'échelle des mammifères, audessus des singes anthropoïdes (gorille, orang-outang, chimpanzé), et elle démontre que les différences anatomiques et fonctionnelles qui le distinguent de ces singes supérieurs sont moindres que celles qui séparent ceux-ci des singes inférieurs (cynocéphales et babouins). Mais l'écart est encore trop considérable pour que l'on puisse admettre une descendance directe, et c'est ce qui ruine la théorie vulgaire de l'origine simiesque de l'homme. Alors intervient la paléontologie, avec la découverte, dans le pliocène de Java, du *pithecanthropus erectus*, intermédiaire entre les anthropoïdes et l'homme. Le *pithecanthropus erectus* et les anthropoïdes actuels ont vraisemblablement un ancêtre commun; d'autre part, tous les caractères humains se retrouvent, au moins à l'état d'indication, dans le *pithecanthropus*. La paléontologie semble donc établir de façon incontestable que, si l'homme ne descend pas du singe anthropoïde, tous deux proviennent cependant d'un primate supérieur également éloigné et également voisin des deux. La question classique de l'anthropologie rationnelle — quelle est l'origine de l'homme ? — est donc à peu près résolue, au sens biologique. L'homme descend d'un animal disparu qui a aussi donné naissance aux grands singes actuels; par là, il se rattache à la série des vertébrés. Quant à ceux-ci, on est aujourd'hui porté à croire que leur origine remonte aux vers; les premiers vertébrés, sans crâne, n'ayant été que des *vers retournés*.

Telle est la solution imposée par la biologie. Il faut l'accepter sans détours et pour cela la comprendre. Sa signification est d'ordre historique, c'est-à-dire restreinte à la portée générale des explications historiques, et subordonnée à notre con-

ception du devenir. Elle ne choque nos croyances les plus chères et les plus profondes que lorsque nous perdons de vue les conditions mêmes qui lui donnent une signification. Destructive de l'idéal métaphysique dans une philosophie incomplète, elle prend, au contraire, pour le penseur qui sait l'envisager de haut, sa vraie place sous les vérités enveloppantes qui la dominent en la légitimant, les principes de la Raison.

§

Dans un opuscule intitulé **Idéologie**, M. Douhéret résume ses idées sur la philosophie première. Il a essayé, dit-il, d'exposer les éléments de la métaphysique en se passant des formes scolastiques « qui entraînent des difficultés inutiles et faussent les questions ». Tentative ardue, dans laquelle l'auteur montre une réelle habileté rhétorique. La tendance de la doctrine de M. Douhéret est un traditionalisme large, d'inspiration chrétienne, peut-être un peu trop mystique, et nettement opposé au rationalisme. Le traditionalisme n'a qu'un tort, c'est, en se privant lui-même du secours de la démonstration, de se placer en dehors de la discussion philosophique. Aussi bien cette « philosophie première » n'a-t-elle, dans sa source, de philosophique que le nom et n'est-elle qu'un fidéisme déguisé sous un appareil dialectique et démonstratif que contredit sa conclusion : la « foi » dans la tradition, le miracle et la révélation divine. C'est là la séculaire méprise des théologiens. L'idéologie de M. Douhéret en est un nouvel exemple.

§

M. Ferrière connaît bien Spinoza. Il a lu l'Ethique et il l'a commentée avec soin. Il ne s'en suit pas qu'il l'ait pénétrée et il est à craindre qu'il ne l'ait comprise tout autrement que Spinoza lui-même. C'est ce que permettent de penser les corrections qu'il propose aux thèses fondamentales de l'Ethique, en substituant à la méthode *a priori* la méthode inductive *a posteriori*. Ainsi, la Substance du panthéisme spinoziste devient chez lui la *Matière-Energie*, le Dieu du panthéisme matérialiste ; de même, la Pensée est remplacée par l'Energie, l'Ame devient la fonction du cerveau, un des modes particuliers de l'Energie vitale, laquelle est un des modes généraux de l'Energie universelle, etc...

Sans doute, le spinozisme se prête à l'interprétation matérialiste et, si je ne me trompe, ce n'est pas la première fois

qu'on a cherché à le traduire en langage de matière, de force et d'étendue. Mais n'est-ce pas précisément parce qu'il désavouait cet esotérisme que Spinoza a suivi la méthode *a priori* et n'a pas voulu définir la Substance autrement qu'en termes de l'ontologie pure? Les objections que l'on élève contre l'Ethique, du point de vue matérialiste, tombent à faux, croyons-nous, parce que Spinoza a prétendu dépasser ce point de vue en prenant comme point de départ des propositions strictement logiques. Spinoza a conservé la forme scolastique, et ce n'est assurément pas sans raison. Il estimait qu'une doctrine rationnelle de l'Etre, bien qu'elle doive s'adapter aux faits et rendre compte de l'apparence sensible, ne leur est pas subordonnée. Une doctrine de l'Etre, tirée par induction des données de la science physique, est une généralisation de l'expérience, et, par suite, toute autre chose.

LOUIS WEBER.

SCIENCE SOCIALE

Baron Charles Mourre : *D'où vient la décadence économique de la France,* Plon. — Franck Alengry : *Essai historique et critique sur la sociologie chez Auguste Comte,* Alcan. — Emile Faguet : *Politique et moralistes du XIXe siècle,* 3e série, Lecène-Oudin. — Paul Boncour : *Le Fédéralisme économique, étude sur les rapports de l'individu et des groupements professionnels,* Alcan. — Ladislas Zaleski : *Le Pouvoir et le droit, philosophie du droit objectif,* trad. Balabanoff, préface Léon Hennebicq. Paris, Schleicher. — *L'Economiste français,* périodique dirigé par M. Paul Leroy-Beaulieu.

Si j'étais vaniteux, je pourrais croire que ma *Synergie sociale* a créé, comme aurait dit Baudelaire, un poncif nouveau, car c'est merveilleusement que depuis quelques années se développe la mode des courts traités *de omni re sociali scibili*. Mode louable ! Pour faire tenir en 4 à 500 pages une théorie générale de la civilisation, de l'histoire nationale, des nombreuses réformes à faire, de l'avenir, etc., il faut d'abord s'être fait pas mal d'idées sur pas mal de points, ensuite avoir le tact de ne dire que le strict nécessaire, ce qui est précieux en ce siècle d'écrivaillerie débordée. Le livre du baron Charles Mourre: **D'où vient la décadence économique de la France**, est à la dernière mode, je devrais dire qu'il est du dernier bateau, car il me semble exagérer juvénilement le souci « d'expliquer les causes présentes par les causes lointaines ». Est-ce pour arriver à la France de M. Loubet, de M. Reinach et de M. Déroulède que nos pères ont vu

les grandes monarchies et les grandes guerres, les croisades et les invasions des barbares ? Mode encore et qui sera bientôt, comme toutes les modes, ridicule (ne l'est-elle déjà un peu), la manie du mot « décadence » contre quoi j'ai déjà grinché ici ; M. Mourre emploie d'ailleurs le mot en l'avouant inexact, puisque dès son avant-propos il spécifie que la France est seulement distancée. Ces réserves faites, je dois rendre justice à ce livre qui montre beaucoup de connaissances, beaucoup de sagesse et beaucoup de goût pour les idées générales. M. Mourre n'est d'ailleurs pas seulement un analyste, c'est un réformiste, et j'indique ici, sans trop y croire, parmi les remèdes qu'il préconise, un des plus imprévus : la diminution du fonctionnarisme obtenue par la réduction des appointements. Hélas ! aujourd'hui ces appointements sont bien maigres, et il ne semble pas que leur queste se ralentisse. Je ne crois pas trop non plus aux bourses permettant à des gens sans fortune de remplir les charges publiques de façon à pousser les gens riches vers le faire-valoir ; d'abord ce dernier contre-coup est problématique ; ensuite, il peut être dangereux de se confier à des gens sans fortune ; enfin les bourses coûtent cher, et si le boursier n'a pas un débouché sûr, il a chance de devenir un aigri. Mais on pourrait fort bien confier la plupart des fonctions publiques à ceux qui voudraient bien s'en acquitter gratuitement ; il y a pas mal de messieurs qui, pour l'honneur, ou au plus pour quelques honneurs, consentiraient à faire de la bureaucratie, de l'inspection, à rendre des jugements, à commander des soldats, etc. A propos d'honneurs, M. Mourre propose de ressusciter les titres de noblesse pour les plus méritants agriculteurs ou industriels ; je n'y vois pas d'inconvénients ; et mieux encore je m'associe au vœu qu'il forme d'après M. Paul Leroy-Beaulieu, la réduction à 1 o/o des droits de mutation d'immeubles qui s'élèvent à 6.87 o/o, en fait, à 10 ou 12 o/o. Mais direz-vous, voilà des remèdes bien bénins pour un mal qui remonte aux croisades et aux invasions des barbares. Sans doute, mais qu'importe l'historique de la maladie ? Si les remèdes sont bons, prenons-les toujours !

§

Ceux de nos frères, d'éducation trop sentimentale, qui trouvent que la gloire méritée par l'excellence de leurs écrits est bien lente à venir, pourraient méditer sur l'exemple d'Auguste

Comte qui, de son vivant, n'eut que de rares (quoique, il est vrai, chaudes et hautes) adhésions, et qui, cinquante ans après sa mort, est en passe d'être étiqueté « la plus grande gloire française du XIXe siècle ». Presque chaque année paraît une nouvelle étude sur son œuvre ; il y a quelques mois à peine je signalais avec joie *Auguste Comte méconnu;* voilà que déjà je dois reparler d'un **Essai historique et critique sur la Sociologie chez Auguste Comte** de M. Franck Alengry. C'est une consciencieuse étude méthodique et critique, qui sera bien venue de tous ceux qui n'ont pas le temps de lire les nombreux volumes du penseur, ou qui reculent, mais à tort en vérité, devant son style sesquipédalier. On y recueillera d'ailleurs des appréciations non seulement sur Comte, mais sur ses précurseurs et ses inspirateurs, sur Saint-Simon et Burdin notamment, qui ont transmis à Comte l'idée de la loi des trois états qu'eux-mêmes tenaient probablement de Turgot ; l'étrange ressemblance des deux évolutions de Saint-Simon et de Comte, partant d'un positivisme scientifique pour se perdre dans un mysticisme religieux, est bien mise en lumière. Tout cela est fort bien, et il y aurait mauvaise grâce à chicaner M. Alengry sur l'allure un peu scolastique de son livre, sur la prudence un peu timide de ses propres jugements, ou sur la fréquence un peu bénévole de ses citations de M. Durkheim, son maître.

§

Un livre, même et surtout troisième, de M. Faguet, sur les **Politiques et moralistes du XIXe siècle** est un régal pour les bons estomacs épris de substances rouges et de systèmes généreux. En choses d'art ou de littérature, la critique est niaiserie, quand elle n'est pas cuistrerie (oh ! les pondeurs de comptes rendus qui se rengorgent : comprendre c'est égaler !) ; mais en matières controversables, c'est autre chose ; d'abord il n'est déjà pas si commode de « comprendre » un philosophe ou un sociologue, tandis que tout grimaud peut y aller de son « salon » ou de son « samedi » ; ensuite on ne peut guère critiquer un système sans en esquisser un autre, le sien propre, et ce genre d'esquisses vaut parfois le tableau complet, alors qu'en art plastique, comme disait le sculpteur Danguin, l'indication de la chose n'est pas la chose ; enfin le critique d'idées ne peut pas ne pas laisser filtrer un peu du philosophe dont il parle, alors que le critique littéraire peut fort

bien écrire le livre le plus assommant sur le génie le plus admirable. Et voilà pourquoi Schérer lui-même se laisse encore lire, alors que M. Gaston Deschamps, déjà, non.

Mais le revers du genre, c'est que toute critique d'idées réentraîne la critique, et ainsi de suite à l'infini. Parler d'un livre comme celui de M. Faguet, sur Stendhal, Toqueville, Proudhon, Sainte-Beuve, Taine et Renan, mais il y a de quoi écrire un autre volume. Contentons-nous donc de signaler, de louer, de dire à tous : lisez ! et de filer.

Pas, toutefois, sans avoir suggéré, sur un point, une idée moins paradoxale qu'on pourrait croire. Cherchant à expliquer la Révolution (le point d'interrogation inévitable) Taine, on le sait, avait indiqué l'esprit classique, et M. Faguet, discutant fortement la chose, vient de proposer tout simplement les circonstances économiques. Je me demande si on ne peut pas, plus simplement encore, l'expliquer par la police ; je ne parle pas de la Révolution-évolution, qui se serait toujours faite, et après laquelle, suivant le mot de M. Charles Richet, la France de 1825 aurait forcément été ce qu'elle était en 1825, mais de la Révolution-cyclone, de la Terreur, de celle, à dire vrai, sur laquelle seule on discute et qui seule est énigmatique, ensorcelante et affolante. Eh bien, je me demande si la Terreur n'a pas eu lieu, tout bêtement, parce qu'on l'a laissée avoir lieu ; les chahuteurs ont avancé parce que les sergots n'ont pas bougé et ceux-ci n'ont pas bougé parce que le sergot en chef n'a pas voulu qu'ils bougent. Pourquoi ? Parce que ce gros sac à soupe, aussi ignorant que pleutre, n'avait lu qu'une histoire dans sa vie, la Révolution d'Angleterre, et n'en avait retenu qu'une chose, c'est qu'on avait coupé le cou à son cousin d'alors parce qu'il avait tiré sur son peuple. D'où sa résolution (la seule qu'on reconnaît, inébranlable, dans l'amas d'indécisions, de sottises et de mensonges que fut sa conduite) de ne jamais exposer un de ses sergots à la dure nécessité de dire : Circulez ! Quant aux chahuteurs, c'étaient des potaches, ne voulant de mal à personne, au fond, mais qui, ayant cassé leurs premières vitres aux cris de « Mort aux sergots ! » et aussi « Mort aux faux-frères ! » ont été forcés plus tard, pour faire honneur à leur cri de guerre, de massacrer les sergots et de se massacrer eux-mêmes en se traitant de sergots déguisés. Et voilà toute l'énigme du Sphinx.

Revenons à M. Faguet. C'est un penseur, loyal, intelligent et verveux. Il sait ce dont il parle, et il en parle bien. En

somme c'est un de nos trois ou quatre grands universitaires, et peut-être dira-t-on plus tard Faguet, Lemaître et Brunetière, un peu comme nous disons Guizot, Cousin et Villemain. Et ce sera faux, surtout si on pousse trop les rapprochements, mais ce sera amusant, et cela permettra de copieuses tartines aux Gaston Deschamps « épars dans le futur ».

§

Il n'est personne qui ne sache à quoi s'en tenir sur les inconvénients des Chambres uniques. Aussi toutes les constitutions du monde ont-elles adopté, tout comme le mari de la *Physiologie du mariage,* le système des deux chambres. Mais à moins d'une pairie, cette autre Chambre ne sera guère qu'une doublure de celle des députés. De là le souhait exprimé par certains sociologues, notamment MM. Hauriou, Ferneuil et Larnaude, une troisième chambre, moins politique qu'économique, qui émanerait des syndicats et autres groupements professionnels. Telle est aussi la conclusion de M. Paul Boncour qui vient de consacrer à ces groupements une étude très détaillée sous le titre (qui, sans ces explications, serait un peu obscur) **le Fédéralisme économique.** Le lecteur trouvera dans ce livre de sérieux détails sur les essais partiels de réalisation, tant chez nous qu'au dehors, de cet idéal de « patrie professionnelle », aussi sur la façon dont tout groupement quel qu'il soit tend naturellement à la souveraineté ; il y trouvera de plus quelques pages en préface de M. Waldeck-Rousseau, bon modèle de style parlementaire : « La conception tyrannique, j'emploie ce mot dans son sens scientifique... » Du diable si j'ai vu une différence entre le sens scientifique et le sens vulgaire ; alors quoi ? Il y trouvera aussi en épigraphe un vers d'A. de Vigny : « Vous m'appelez la Loi, je suis la Liberté ! » Et peut-être cela lui donnera-t-il envie de relire les *Destinées* ou la *Bouteille à la mer.* Il aura bien raison.

§

Signalons encore **le Pouvoir et le droit** de M. Ladislas Zaleski, un de ces ouvrages qui, par la richesse de leurs renseignements bibliographiques d'outre-frontière, aurait été le bienvenu à l'époque, point trop lointaine, où l'on ne pouvait écrire deux lignes sans les flanquer en renvoi de deux alinéas de références à des ouvrages polyglottes. Le jour où la mode reviendra, celui qui voudra écrire l'histoire de la philosophie

du droit, pourra, grâce à M. Zaleski, festonner ses pages de copieuses indications germaniques et russes. Beaucoup n'en ont pas fait plus qui se prélassent à l'Institut.

§

Et le flot des revues coulait toujours! Je continuerai, mélancolique pêcheur à la ligne, à taquiner leurs goujons. L'*Economiste français*, notamment, se livre désormais à mes hameçons. Cet estimable recueil, rédigé partie en français partie en charabia (je parle des articles d'un M. Paul Dreyfus), a mené récemment une charge fougueuse contre le service des postes. Le politicien qui le dirige s'est cabré, mais il a beau faire feu des quatre pieds, cela n'empêche pas que toutes les revues sont obligées de recourir à des agences privées pour la distribution de leurs numéros. Le bon État! Dire qu'il y a encore des gens qui trouvent qu'il n'a pas assez de grands services à détraquer!

HENRI MAZEL.

SCIENCES

I. — *L'histoire des mathématiques* (*Pages choisies des savants modernes*, par Rebière (Nony). — *L'histoire des mathématiques* par J. Boyer (Carré et Naud). — *Les mathématiques base de l'enseignement secondaire*, par A. Bertrand (in *Rev. Scientifique*). — *Le rôle de la science*, par Duclaux (in *Revue des Revues*.)

II. — *L'instinct sexuel, évolution et dissolution*, par Féré (Alcan). — *La Peste et son microbe*, par Netter (Carré et Naud). — *A travers l'électricité*, par Dary (Nony). — *Le Tuberculose*, par Sicard de Plauzzoles (Schleicher).

« Sans les mathématiques on ne pénètre point dans le fond de la philosophie; sans la philosophie on ne pénètre point au fond des mathématiques; sans les deux on ne pénètre au fond de rien. » Cette phrase est de Leibnitz. — « L'habitude qu'on prend, dans l'arithmétique et dans la géométrie, de ne point se contenter qu'on ne connaisse précisément les rapports des choses, donne à l'esprit une certaine exactitude que n'ont point ceux qui se contentent des vraisemblances dont les autres sciences sont remplies. » Cette autre phrase est de Malebranche. — « Entre esprits égaux et toutes choses pareilles, celui qui a de la géométrie l'emporte et acquiert une vigueur toute nouvelle. » Cette dernière est de Pascal.

Une histoire des mathématiques est donc toujours une jolie chose puisqu'elle est le récit de l'évolution à travers les siècles

de cet admirable élément qui fait « qu'une science n'est science qu'autant qu'elle lui ressemble », ainsi que l'a écrit Kant..., en exagérant d'ailleurs beaucoup. Mais une histoire des mathématiques peut se comprendre de différentes façons, et la meilleure pour les uns peut être la plus mauvaise pour les autres.

On peut dire les progrès accomplis depuis les rudiments informes des Chinois, et les tentatives des Babyloniens dont on a pu deviner à l'aide de deux tablettes trouvées récemment la notation sexagésimale, — jusqu'aux spéculations contemporaines de Lhermitte ou de Poincarré. On peut, en suivant pas à pas l'œuvre des ans, montrer, depuis les efforts des anciens pour réaliser l'irréalisable quadrature du cercle, les résultats fictifs obtenus : ce que les modernes ont fait des géniales visions d'Archimède et de l'énorme bagage des Eléments d'Euclide.

... Ça c'est l'histoire des mathématiques en elles-mêmes, avec son indispensable illustration d'équations et de figures, toutes choses plus éloquentes les unes que les autres pour les purs mathématiciens.

On peut aussi montrer quelle influence ont exercée les mathématiques sur la marche de l'esprit humain, ou plutôt par quelles influences réciproques ils ont sur eux-mêmes agi, — et cela soit en suivant la marche — non parallèle mais simultanée des systèmes philosophiques et des manières générales de penser, — soit, tout bonnement, en narrant, *à ce seul point de vue*, la vie des grands mathématiciens.

Et cette histoire, comprise selon cette dernière manière, aurait, je gage, une influence considérable, car, dépouillée de tout le luxe spécial des formules et des théorèmes, condensée en exemples vivants mis à la portée de tous les cerveaux dont l'indigence n'est pas absolue, elle montrerait par quelles étapes un homme a passé pour aboutir à une découverte nouvelle, quels efforts il a faits pour laisser à sa mort quelque chose de plus *vrai* que ce qu'il a trouvé en naissant — ou à quelles excessives prouesses il a exercé sa raison pour détruire un système, ou son imagination pour en créer un autre, ce dernier dût-il être une erreur.

L'enfantement d'un théorème est plus utile à suivre pour l'éducation des esprits que la contemplation de ses beautés, et les tentatives des mathématiciens anciens qui, mus par une idée générale ou par un génial pressentiment, osaient porter la main sur les plus redoutables problèmes, les combats qu'ils

livraient, auxquels ils consacraient l'énergie d'une vie entière et auxquels ils conviaient la belle témérité de leurs disciples, sont bien plus riches en bonnes semences que les exploits des savants modernes armés des méthodes les plus raffinées. Ces angoisses, ces désillusions, ces enthousiasmes, quelles belles leçons d'activité mentale à une époque où l'on a tant besoin d'éveiller le désir de l'effort ! Ces tranches de vie si hautement pourvue d'énergie, ces cerveaux dont le sûr et ponctuel fonctionnement se plaît à la rude discipline des réalités et des exactitudes dans cette recherche d'un grandiose inconnu, comme tout cela parlerait mieux et plus haut aux adolescents... et aux hommes d'aujourd'hui que le somptueux tableau des richesses acquises et la confiante sérénité de nos actuels savants.

Et ces grandes figures, il les faudrait animer de leur activité totale et nous les montrer non seulement dans leur contact avec leur objet préféré, mais encore au milieu de la vie publique qui les accapara souvent..., mais à la condition de le faire avec une complète impartialité. Les uns aussi experts au milieu des événements de la vie, aussi capables de se débattre au milieu des phénomènes biologiques et historiques contemporains, aussi aptes à se mêler aux inattendus des fluctuations politiques et sociales qu'on les a vus imperturbables dans les rigides chemins des mathématiques réalités ; — les autres, au contraire, croyant devoir appliquer aux choses mouvantes de la vie d'un peuple cette rigidité dont leur concept ne peut se débarrasser, croyant qu'on dirige les événements avec de l'absolu et que les passions se heurtent selon des lois inscrites à d'immuables tables, s'imaginant, selon la belle expression de Cauchy, « qu'on peut attaquer l'histoire avec des formules et donner pour sanction à la morale des théorèmes d'algèbre ou de calcul intégral (1) ».

Ce livre, écrit sans le parti-pris qui fausse l'action de l'exemple, sans la rhétorique qui le noie au milieu du verbiage, sans le pédantisme qui décourage les esprits simples, quelle source inépuisable serait-il d'inspirations et d'énergie ! Et ce cri je le jette de toute ma voix désolée au lendemain de la lecture décourageante d'une conférence où M. Duclaux prétend apprendre aux générations qui naissent à la pensée,

(1) Cauchy, *Introduction au cours d'analyse de l'Ecole polytechnique.*

le rôle de la science dans l'éducation de l'homme et du citoyen (1).

J'avais le projet, en commençant cet article, non pas de laisser courir la plume au devant de cette histoire des mathématiques pour laquelle je viens de dire mes préférences, mais de déclarer tout net à M. Jacques Boyer, qui vient de publier sur le sujet un élégant volume, que son livre m'a apporté des désillusions. Non pas que, par sa concision, sa clarté et son iconographie soignée il ne puisse rendre des services et ne soit lu, mais pour ne s'être pas placé au point de vue indiqué plus haut, pour avoir voulu dire à la fois, en peu de mots — et s'y être borné — les diverses étapes parcourues par les mathématiques et les traits saillants des mathématiciens, il est à craindre que ce livre ne laisse que des *renseignements* de faits au lieu d'être l'instrument d'un *enseignement* de haute envolée. Même tel qu'il est conçu, le livre de M. Boyer est, à certains endroits, d'une concision déconcertante. Comment ne pas lui reprocher, par exemple, de s'être contenté de quelques lignes sur Pythagore en ne nous disant rien de l'enseignement pythagoricien. « Plutôt philosophe... » écrit-il, et il passe; et il passe encore quand, à propos du *Système de la nature*, de Philolaus, on croit qu'il va enfin résumer les données mathématiques du système pythagoricien!

Je voulais féliciter M. Rebière de nous avoir donné des *Morceaux choisis scientifiques*. Oui, c'est là une excellente idée, supérieure à celle qu'il eut l'an dernier de nous donner des biographies de savants par d'autres savants tous très académiciens. Oui, il a bien fait de nous permettre d'effleurer rapidement, sans fatigue, les idées maîtresses de chacun de ces grands penseurs : il reste de cette lecture un appétit aiguisé vers la lecture de l'œuvre entière de ceux d'entre eux qui nous ont davantage attirés.

Je voulais dire aussi combien était prématuré et trop autoritaire le *copernicisme* de M. A. Bertrand, qui veut faire des mathématiques la base de l'enseignement secondaire aux lieu et place de l'enseignement littéraire. (*Les Études dans la Démographie.*)

Je voulais dire cela, bien mieux sans doute, mais c'était là l'intention, et je m'étais promis de ne souffler mot de M. Duclaux et de son écriture, mais il est des mélancolies qu'on ne peut longtemps céler. Car enfin, il est mélancolique de voir

(1) *Le rôle de la Science*, in *Revue des Revues* (15 mars).

un savant si officiel exhiber en public un cerveau d'une telle indigence, comme il est mélancolique de constater qu'on peut écrire des livres honnêtes comme le *Microbe et la Maladie* et l'*Histoire d'un esprit*, et aboutir deux ans après à l'informe et au non-sens. C'est infiniment triste, mais c'est infiniment logique : car c'est là la fatale manifestation d'une déformation mentale que les événements extérieurs à la science ont eu tôt fait de produire chez certains individus prédisposés. Le champ de leur conscience misérablement rétréci, ceux-là vont agiter leur marotte à tous les carrefours, sans souci de l'inopportunité de l'heure ou de l'effarement des auditeurs... et ainsi M. Duclaux, voulant parler du rôle de la science, n'arrive à ne pouvoir faire que l'apologie de l'internationalisme et du rôle politique des savants. Et cet internationalisme est tellement sincère qu'il va jusqu'au sacrifice absolu de la langue française : à côté de démences comme cette parabole de la fin, où deux voisins qui ont un fleuve pour frontière commune suppriment, pour être plus unis, la barque qui le leur fait passer (*sic*) on y trouve des phrases qui n'appartiennent à aucun vocabulaire, comme celle où l'on voit « la géométrie bâtir un édifice qui a défié les siècles et qui reçut tous les ans, sans fléchir, de nouvelles assises ».

§

Vraiment l'Angleterre traverse une crise aiguë de ridicule que la malechance vient chaque jour souligner! Elle vient de désigner à la lecture de ses sujets comme immoral le livre de M. Féré sur la *Pathologie des émotions*, et au même instant M. Féré publie sur l'*Évolution et la dissolution de l'instinct sexuel* un ouvrage de haute hygiène morale dans lequel il se propose « de mettre en lumière la nécessité du contrôle et de la responsabilité dans l'activité sexuelle ».

Et ce mot de *nécessité*, il le prend dans son sens absolu, répondant du tac au tac à ceux chez qui « la nécessité des actions humaines a déterminé une tendance à la diminution de la poursuite du délit et de la répression du crime, un abaissement de la pénalité, une indulgence sociale et générale ». Et il écrit : « Mais la nécessité des actions individuelles ne peut pas s'opposer à la responsabilité de ceux qui les commettent; tout acte individuel, si nécessaire soit-il, entraîne en effet des réactions du milieu social dont la nécessité est aussi évidente. » Il y a plaisir à constater que, comprenant que la vie des sociétés obéit à d'indispensables conditions auxquelles

se heurtent en vain les conditions d'existence des individus; que rien ne sert d'augmenter l'âpreté de la lutte, et, aveuglé par un étroit parti pris, de vouloir la défaite — irréalisable — d'un des deux adversaires, M. Féré a su regarder les événements de plus haut et qu'il n'hésite pas à compléter ainsi sa pensée : « La Société doit-elle s'imposer de ne pouvoir arrêter ceux qui ne peuvent manquer d'être ce qu'ils sont? La responsabilité n'est pas moins nécessaire que la liberté individuelle à l'évolution sociale : la nécessité des actes, l'absence du libre arbitre ne peut pas leur être opposés, c'est un fait d'ordre tout différent, biologique et non social. »

Un mot encore pour signaler : *La Peste et son microbe*, de M. Netter, qui a su y mettre tout ce que la question a acquis en ces dernières années; — *A travers l'électricité*, de M. Dary, somptueuse encyclopédie de tous les miracles de l'industrie contemporaine; — *La Tuberculose*, de M. Sicart de Plauzzoles, tentative louable de vulgarisation.

ALBERT PRIEUR.

BIBLIOPHILIE, HISTOIRE DE L'ART

Les papiers de luxe (*Revue Biblio-Iconographique*, janvier 1900). — *Les Petites Revues*, essai de bibliographie. Préface par Remy de Gourmont. Edition de la Revue Biblio-Iconographique. Librairie du Mercvre de France; in-8°, 2.50 (1).

M. Pierre Dauze est un bibliophile qui ne s'en fie pas aux apparences. Quand il parle des grands papiers sur lesquels on tire pour les amateurs quelques exemplaires à part, il les appelle avec irrévérence « les papiers dits de luxe », et se demande quelle est leur valeur de résistance.

Les papiers communs sont voués à une destruction prochaine. Tous les livres imprimés depuis l'invention des pâtes industrielles sont appelés à retourner en poussière; ils redeviendront la sciure de bois qu'ils furent d'abord. Notre littérature dans un siècle sera aussi rare et aussi chère que la littérature manuscrite du moyen-âge; il en restera quelques-uns des rares exemplaires tirés sur papier de fil, — pourvu que ce papier soit vraiment de pur fil, honnête et vénérable ainsi que les papiers des vieux siècles.

On a donc bien tort de se préoccuper du futur encombrement des bibliothèques. Elles se videront automatiquement, elles

(1) Tiré à 200 exemplaires, dont 25 hollande à 5 francs.

s'en iront en balayures. Dans un temps donné la bibliothèque nationale, qui n'a pas pris la précaution d'acquérir des exemplaires sur papier de fil, sera entièrement dépourvue des témoins de notre mouvement littéraire, tandis que les incunables et même les Elzévirs continueront à parader clos dans leurs fortes armures.

Y aura-t-il une exception pour les tirages de luxe, vergés, vélins, japons, chines? Là est la question. Il y en a peu qui puissent intéresser aussi fortement un écrivain. On trouve encore aujourd'hui, traînant sur les quais, de simples brochures gothiques, imprimées vers 1500, en un coin de province, (j'en ai une sous la main, acquise d'hier) aussi fraîches à l'intérieur, aussi nettes, l'encre aussi vive que si elles sortaient de sous la presse; les livres des deux siècles suivants ont moins bien résisté, le papier fut vite fraudé quand on en dut fournir d'énormes quantités, et le XVIIe siècle faisait déjà le départ entre le papier commun et le papier de luxe (1); cependant les livres de cette période nous sont parvenus en grand nombre et parmi ceux qui ont passé, sans soins, de mains en mains, beaucoup sont intacts et encore robustes. En sera-t-il de même de nos actuels tirages « de luxe » ? Voici ce que dit fort sagement M. Pierre Dauze :

« Nous ne pouvons qu'en appeler, pour résoudre ce problème, à l'expérience du passé, et il nous faut constater que, parmi les trois sortes principales des papiers utilisées aujourd'hui pour l'impression des exemplaires de choix, il en est deux qui n'ont pas encore fait leurs preuves. .

» Les papiers du Japon ne sont usuellement employés que depuis une trentaine d'années environ. Les livres japonais anciens paraissent fort bien conservés pour la plupart, mais les papiers à la main fabriqués uniquement de matières végétales, sur lesquels on les tirait, ne se fabriquent plus ou ne viennent plus jusqu'à nous, et nos éditeurs ne se servent plus guère que des papiers obtenus par des méthodes mécaniques, où l'élément minéral doit intervenir pour une certaine proportion. Or nous croyons, pour notre part, que les sortes modernes sont parfaitement susceptibles de se piquer, surtout à l'humidité, avec cette aggravation que la nature de la pâte s'oppose à ce qu'un lavage, si minutieux soit-il, puisse enlever les taches qui viendraient à se manifester. Cependant, nous ne

(1) Voir notre précédente chronique sur la fabrication des anciens papiers d'Auvergne.

voulons affirmer qu'une chose à leur égard : l'incertitude où nous sommes de leur parfaite conservation au bout d'un temps déterminé.

» Nous ferons d'égales réserves au sujet du papier de Chine, en usage depuis plus longtemps, une soixantaine d'années. L'expérience apprend qu'il se pique aisément, qu'il se couvre de taches de rouille, et qu'il est d'un contact redoutable pour les autres papiers qu'il contamine. Qui d'entre nous n'a en effet remarqué que souvent le papier d'un texte est altéré seulement aux endroits où il touche au papier de Chine ? Plus heureux que le papier du Japon, le papier de Chine n'est pas rebelle au lavage et à l'encollage, opérations qui permettent de le rétablir dans son état primitif, et qui, jusqu'à preuve contraire, assurent sa conservation pendant une période encore indéterminée.

» Mais le seul papier qui puisse inspirer une sécurité absolue, c'est le papier de fil. Il est parvenu, jusqu'à nos jours, des éditions d'incunables, imprimées sur ce papier, qui apparaissent aussi fraîches, aussi nettes, que si elles sortaient des mains de l'imprimeur. En sera-t-il de même du papier de fil produit de nos jours ? Nous n'en savons rien, nous avouerons même que nous en doutons beaucoup. Nous suspectons fort l'emploi irréfléchi, dans la fabrication des papiers de fil, Hollande, Whatman, vélins ou vergés, à la main ou mécaniques, livrés de nos jours, de substances chimiques ou minérales, propres à augmenter les qualités extérieures de nos modernes pâtes, mais aussi de nature à y introduire des ferments de décomposition prématurée dont nous ne pourrons constater l'effet funeste que lorsqu'il sera trop tard pour y remédier. Nous avons, par exemple, pu remarquer, dans des exemplaires tirés sur papier de Hollande, des taches de rouille qui proviennent évidemment de l'emploi du fer dans lesdits papiers. »

Nous voilà avertis. Y a-t-il un remède ? M. Dauze le croit et il propose une pression des bibliophiles pour obliger les éditeurs à n'employer pour leurs tirages de luxe que des papiers non pas même de pur chiffon, car le chiffon peut être mauvais, mais de pur chanvre, de pur lin. On reconnaîtrait la qualité de ce papier par l'analyse chimique. Toute marque qui ne répondrait pas rigoureusement au type pur déterminé par l'analyse serait refusée, « boycottée ». Les fabricants consciencieux (j'espère qu'il y en a) se réjouiraient ; les autres devraient se conformer à la règle, ou changer de commerce.

Mais il ne suffit pas d'écrire, il faut agir. Que M. Dauze s'entende avec quelques-uns de ses collègues en bibliophilie, qu'il nous tire d'inquiétude. Si nous ne pouvions, au XXe siècle, nous procurer du vrai papier, du papier aussi innocent que celui dont usait Gutemberg en l'an 1450, cela serait fort humiliant.

§

L'*Essai de bibliographie des Petites Revues* que nous recommande M. Remy de Gourmont en une intéressante préface sera fort utile aux collectionneurs de périodiques. On trouvera là l'acte de naissance d'une centaine de petites revues dont quelques-unes sont d'importants documents d'histoire littéraire. On rencontre en ces recueils les vraies premières éditions de plus d'une œuvre célèbre; souvent c'est un premier texte assez différent de celui du livre. Ces brochures ne doivent pas être négligées ; mais il fallait un guide. Celui-ci servira tant qu'on n'aura pas fait mieux. Il n'est pas complet, sans doute, mais en ce genre de travaux, on n'est jamais complet, surtout du premier coup. Certaines de ces revues sont si rares ! C'est par le plus grand hasard, nous a-t-il raconté, que M. de Gourmont découvrit, il y a dix ans, la *Dernière Mode*. Ayant distraitement ouvert le recueil à la Bibliothèque Nationale, il fut surpris d'y voir des pages signées Banville, Coppée, Sully-Prudhomme. La lecture d'un des numéros lui donna la sensation que tous les articles anonymes devaient être de Mallarmé. Il y a des écrivains qui ont un style. Après l'article de la *Revue Indépendante*, Mallarmé avoua de bonne grâce. Cette *Dernière Mode* est un chef-d'œuvre, de préciosité, peut-être, mais un chef-d'œuvre. Malheureusement, elle est tellement rare qu'on peut la tenir pour inexistante ; on n'en connaît guère que l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale et celui de Mallarmé.

En lisant la brochure nous avons relevé l'absence d'une *Revue indépendante* qui se place entre la *Revue Française* de 1855 et la *Revue* fantaisiste de 1861 ; de la *Cravache*, rédigée par Georges Lecomte vers 1889; de la *Revue de Province* (1894), assez médiocre, mais où on trouve des vers de Verlaine. Mais les exemplaires ont de belles marges, prêtes à recevoir toutes les additions qui ne manqueront pas d'y mettre les bibliophiles.

R. DE BURY.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Comte F.-U. Wrangel : *Les Maisons souveraines de l'Europe*, recueil de portraits avec notices généalogiques, dessins de Agi Lindegren, tome II ; Stockholm, Hasse-W. Tullberg ; dépôt général à Paris, Haar et Steinert ; prix de l'ouvrage complet en 2 tomes, 75 francs.

C'est le deuxième et dernier volume de la belle publication dont nous avons déjà parlé (1). Il comprend les maisons de Hesse, Holstein, Italie, Liechtenstein, Lippe, Luxembourg, Mecklembourg-Schwérin et Strélitz, Monaco, Montenegro, Oldenbourg, Pays-Bas, Portugal, Prusse, Reuss ligne aînée et ligne cadette, Roumanie, Russie, Saxe, Saxe-Weimar, Saxe-Meiningen, Saxe-Altenbourg, Saxe-Cobourg-Gotha, Schaumbourg, Schwartzbourg, Sondershausen et Rudolstadt, Serbie, Suède-Norwège, Waldeck, Wurtemberg, plus le portrait du pape. Il ne manque que S. M. le Sultan, dont il a, paraît-il, été impossible d'obtenir un seul portrait authentique tant de lui que de son auguste famille. Le reste est au grand complet, si l'on en excepte les deux ou trois originaux de rigueur et la demi-douzaine de princesses recluses ou confites en dévotion, qui, sous aucun prétexte, ne voudraient prêter la main, et moins encore la figure, aux pompes de ce monde. L'ouvrage, maintenant mené à bonne fin, après trois ans de travail et de démarches (il ne fallut rien moins qu'un grand voyage circulaire de l'auteur autour de l'Europe, pour rassembler les documents), comprend 860 pages et 853 portraits. Les notices et tableaux généalogiques sont d'une bonne ordonnance, et, sans s'encombrer de détails que l'on peut abondamment trouver dans les annuaires ou almanachs spéciaux, guident cependant suffisamment le lecteur pour l'intelligence de la collection. Chacun des chapitres s'orne en outre de frontispices, en-têtes et culs-de-lampe dessinés dans un goût excellent par M. Agri Lindegren, architecte du château royal de Drottningholm. Les éléments en sont empruntés soit aux armes, soit aux résidences des familles souveraines dont il est question. Outre leur mérite artistique, ces dessins contribuent donc encore à la documentation de l'œuvre. La publication du comte F.-U. Wrangel, dont le caractère un peu trop mondain et actuel peut faire sourire aujourd'hui les hommes d'étude, n'en est pas moins destinée à

(1) Voir *Mercure de France*, novembre 1899.

constituer pour l'histoire (dans trente ans d'ici elle fera prime auprès de ces mêmes érudits) une source précieuse de renseignements graphiques.

MONSIEUR PROTOCOLE.

LES REVUES

La Revue de Paris : le Rire, par M. H. Bergson; le comique et ses lois; discussion de quelques théorèmes; le Sganarelle de *Don Juan;* Mark Twain interviewé. — *La Revue des Deux-Mondes :* des vers de M. Ch. Guérin. — Memento.

« Rire, c'est se laisser surprendre par une négligence des lois : on croyait donc à l'ordre universel et à une magnifique hiérarchie de causes finales?... On ne peut rire que des individus. Les idées générales n'affectent pas la glotte... Rire, c'est se sentir supérieur. »

Ces propositions de M. Marcel Schwob (1) sont définitives. Quiconque essaiera d'étudier le Rire devra les adopter ou risquera de les paraphraser en termes moins précis. Ici même, il y a un mois, M. Gabriel de Lautrec, dans sa fine et paradoxale *Définition de l'Humour,* écrivait : « Tout rire naît d'un contraste. » On peut généraliser cette définition de l'origine du rire : une rupture subite et temporaire dans l'harmonie de ce que nous considérons. Cela implique, chaque fois, la mise en œuvre de notre sens critique et, par conséquent, nous place à nos propres yeux en état de supériorité, comme le remarque M. Schwob.

Un tel sujet exige d'être traité, surtout, avec méthode. Elle ne manque nulle part dans les trois articles qu'a donnés M. Bergson à **la Revue de Paris** ; mais il est remarquable combien cet essayiste laisse ajouter à sa pensée et, sur plus d'un point, autorise la contradiction, encore qu'il ait revêtu son style de cette apparence géométrique par quoi de simples opinions arrivent à s'imposer à l'esprit avec une force de lois.

Si l'on dit : « Il n'y a pas de comique en dehors de ce qui est *humain*... On rira d'un animal, mais parce qu'on aura surpris chez lui une attitude d'homme ou une expression humaine », — cela n'est point absolument vérifié, comme l'exige une affirmation aussi catégorique. Et, vraiment, un exemple pris dans le tableau de la rue suffit à réfuter l'auteur :

(1) *Spicilège :* le Rire.

un cheval de fiacre, ruiné, les os saillants, les jambes tortes, peut être déjà risible en soi ; il deviendra un objet de risée, si, à un claquement de fouet, il passe de la marche somnolente qui lui est naturelle à un essai de galop disproportionné aux moyens que lui mesurent l'anémie et la cachexie. Ici, la cause du rire ne sera ni « une expression humaine », ni « une attitude d'homme », mais l'imitation, par la haridelle, de l'allure propre au cheval vigoureux, — et le comique proviendra de ce qu'on aura surpris chez l'animal une attitude caricaturale par rapport à sa propre espèce.

Après une distinction entre le comique et le laid, M. Bergson, parlant de la difformité physique, dégage « la loi suivante » : « *Peut devenir comique toute difformité qu'une personne bien conformée arriverait à contrefaire.* » Cette dernière condition n'est certainement pas indispensable. On la remplacerait avec avantage par celle-ci : la difformité qui n'est ni trop affligeante, ni un sujet d'épouvante ou de répulsion, peut devenir comique.

« Automatisme, raideur, pli contracté et gardé, voilà par où une physionomie nous fait rire. » Si cette remarque de M. Bergson est juste, il ne le serait peut-être pas moins d'ajouter que le contraire s'observe également : le désordre des mouvements d'une physionomie, leur imprévu, une certaine mollesse, autant que l'automatisme et la raideur, pourront susciter l'hilarité.

De même, la « loi suivante » reste contestable, en dépit de considérations très exactes qu'elle résume aux yeux de l'auteur, mais qu'à notre jugement elle dépasse : « *Les attitudes, gestes et mouvements du corps humain sont risibles* dans l'exacte mesure *où ce corps nous fait penser à une simple mécanique.* » A ce compte, le plus exhilarant spectacle du monde serait un régiment à l'exercice? S'il est possible qu'un bon clown, — c'est-à-dire un amuseur au moyen du geste, de l'attitude et du mouvement, — fasse rire par une régularité outrée, il produira un résultat identique par la fantaisie, des distractions feintes, le plus apparent désordre de ses fonctions physiques. Au bénéfice d'une cause de comique analysée très profondément, M. Bergson en néglige une autre que l'on étudierait avec le même profit. Dégagés de cette condition de « mécanique », — alors qu'on y peut sous-entendre « mécanique » et « irrégularité », — des théorèmes paraîtraient absolument acceptables. Celui-ci, par exemple : « *Est*

comique tout incident qui appelle notre attention sur le physique d'une personne alors que le moral est en cause. » Ou cette loi : « *Nous rions toutes les fois qu'une personne nous donne l'impression d'une chose.* »

Pour « le diable à ressort », jouet mécanique et simple, — « le diable qui sort de sa boîte, — il faut une complaisante bonne volonté pour s'en amuser et beaucoup d'enfants s'en sont effrayés jusqu'à la méningite. Voilà un effet de l'application du ressort à boudin, au comique.

« Passons alors au théâtre, écrit M. Bergson. C'est par celui de Guignol que nous devons commencer. Quand le commissaire s'aventure sur la scène, il reçoit aussitôt, comme de juste, un coup de bâton qui l'assomme. Il se redresse, un second coup l'aplatit. Nouvelle récidive, nouveau châtiment. Sur le rythme uniforme du ressort qui se tend et se détend, le commissaire s'abat et se relève, tandis que le rire de l'auditoire va toujours grandissant.

» Imaginons maintenant un ressort plutôt moral, une idée qui s'exprime, qu'on réprime, et qui s'exprime encore, un flot de paroles qui s'élance, qu'on arrête, et qui repart toujours. Nous aurons de nouveau la vision d'une force qui s'obstine et d'un autre entêtement qui la combat. Mais cette vision aura perdu de sa matérialité. Nous ne serons plus à Guignol ; nous assisterons à une vraie comédie. »

Ici, la déduction est des plus heureuses pour conduire le lecteur à examiner « la répétition, procédé usuel de la comédie classique », — et du vaudeville en général, ajouterons-nous.

M. Bergson distingue, très justement aussi, une raison de comique dans la situation du personnage qui « croit parler et agir librement... alors qu'envisagé d'un certain côté il apparaît comme un simple jouet entre les mains d'un autre qui s'en amuse ».

En adoptant le point de vue d'où il entend démontrer le comique de la répétition, de l'inversion, du quiproquo, au théâtre, on risque de ne plus faire la part du grossier et du délicat. Il est douteux que des gens d'esprit se soient jamais dilaté la rate aux inventions de M. Hennequin et que les plus fines parties du *Don Juan* aient diverti un sot. Supprimez la grimace de l'acteur — élément étranger en somme à Molière, — faites lire la fameuse apostrophe de Sganarelle :

« ... Sachez, Monsieur, que tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se brise; et comme dit fort bien cet auteur que je ne connais pas, l'homme est en ce monde comme l'oiseau sur la branche; la branche est attachée à l'arbre; qui s'attache à l'arbre suit les bons préceptes ; les bons préceptes valent mieux que les belles paroles; les belles paroles sont à la cour; à la cour sont les courtisans; les courtisans suivent la mode, etc... etc..., les richesses font les riches; les riches ne sont pas les pauvres; les pauvres ont de la nécessité ; la nécessité n'a point de loi; qui n'a point de loi vit en bête brute; et par conséquent vous serez damné à tous les diables. »

Ce n'est point là, en dépit de l'avalanche pressée des mots, le ton de la farce, comme il est permis de le détester dans *Monsieur de Pourceaugnac*. Il y a une « apparence » logique dans la liaison de ces propositions; et elle disparaît soudain — alors même que le *par conséquent* appelle l'attention sur la qualité du raisonnement, — pour projeter le coq-à-l'âne final.

Le valet de Don Juan, entièrement conçu dans cet esprit, d'un bout à l'autre de la pièce, donne l'illusion du bon sens dont il manque admirablemeut, — en quoi réside tout le comique du personnage, en opposition à Don Juan lui-même, athée, galant et escroc, une des créations les plus réalistes du théâtre français.

Voilà une manière de provoquer le rire que M. Bergson aurait bien fait de soumettre à sa critique aiguë, car, dans l'exemple de Sganarelle, se confondent précisément « le comique que le langage exprime et celui que le langage crée ».

« *On obtiendra toujours un mot comique en insérant une idée absurde dans un moule de phrase consacré* », — énonce M. Bergson. On pourrait chicaner sur l'exactitude du mot « toujours »; car il importe, pour produire l'effet de rire, que l'idée absurde choisie s'écarte *infiniment* du moule où elle est logée. Et l'hilarité naîtra plutôt de la juxtaposition de deux phrases consacrées : un ministre belge, raconte Henry de Groux, s'écria au Parlement : « Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin, c'est le fonds qui manque le moins. » A Paris, on s'en serait gaussé.

Quant à cette formule : « *au lieu de concentrer notre attention sur les actes, la comédie les dirige plutôt sur les gestes;* — elle s'applique évidemment à la farce », ou à ces passages des comédies supérieures qui y confinent.

« Je veux bien — lisons-nous plus loin — que Shakespeare n'ait été ni Macbeth, ni Hamlet, ni Othello; mais il *eût été* ces personnages divers si les circonstances, d'une part, le consentement de sa volonté, de l'autre, avaient amené à l'état d'éruption violente ce qui ne fut chez lui que poussée intérieure. » Or, le *consentement de la volonté* et les *circonstances* où elle s'exerce, — ces deux forces opposées même quand elles paraissent s'accorder, puisque l'usage de notre volonté la modifie, — constituent l'individu. Différent de ce qu'il fut et qu'on ne sait pas exactement, Shakespeare, sans doute, eût pu être l'une même de ses créatures, Benedict, — Romeo ou... Bottom aussi bien, — ou vieillir palefrenier! Et l'on est tenté de répondre à M. Bergson : « C'est se méprendre étrangement que de supposer que, d'un seul être, la vie puisse, au hasard, faire un songeur comme Hamlet, l'ambitieux agissant qu'est Macbech et l'impulsif qu'il y a dans le jaloux Othello... »

Après ces discussions, — pour les clore, — reproduisons cette histoire de Mark Twain, citée en témoignage de « ce comique extravagant » que Théophile Gautier appelait « la logique de l'absurde ». Un reporter interroge le célèbre humoriste américain. Telle est l'interview :

« Avez-vous un frère ? — Oui; nous l'appelions Bill. Pauvre Bill! — Il est donc mort ? — C'est ce que nous n'avons jamais pu savoir. Un grand mystère plane sur cette affaire. Nous étions, le défunt et moi, deux jumeaux, et nous fûmes, à l'âge de quinze jours, baignés dans le même baquet. L'un de nous deux s'y noya, mais on n'a jamais su lequel. Les uns pensent que c'était Bill, d'autres que c'était moi. — Etrange. Mais vous qu'en pensez-vous ? — Ecoutez, je vais vous confier un secret que je n'ai encore révélé à âme qui vive. L'un de nous deux portait un signe particulier, un énorme grain de beauté au revers de la main gauche, et celui-là, c'était moi. Or, c'est cet enfant-là qui s'est noyé... »

MEMENTO. — **Revue de Paris.** — *Flaubert philosophe*, par M. Lévy-Brühl; — *Histoire de la Princesse Donia avec le Prince Diadème*, extraite de la traduction nouvelle des « Mille nuits et une nuit » par le Dr Mardrus.

Revue des Deux-Mondes. — *La guerre de l'Afrique Australe et le Droit des gens*, par M. A. Desjardins. — Au n° du 15 février, une poésie de M. Charles Guérin, d'où ces beaux vers :

Le silence est une urne où tombe chaque bruit.

. . . .

Et toi,
Qui foules, attentive au craquement des feuilles,
Le sol éblouissant et dur, pleine d'émoi
Et de pitié, d'un doigt malhabile, tu cueilles
Toute cette rigide et vaine floraison :
L'œillet, charme odorant de l'arrière-saison,
Les dahlias ruchés et lourds, les tristes roses
Etreintes par leur froide armure de cristal.
Et te sachant mourir, hélas! du même mal,
Tu formes un bouquet de tes sœurs et tu poses
Tes lèvres à leur sein glacé, pieusement,
Tandis qu'ivre d'amour et d'un secret tourment,
Mes yeux mêlés aux tiens que la lumière dore,
Je cherche, ô mon enfant trop pensive! à puiser
Sur ta bouche en un long et sanglotant baiser
Ces parfums qu'une fleur gelée exhale encore.

L'Ermitage publie un poème d'Henry Bataille et une nouvelle de Kipling.

La Vogue. — *Le salon de Mme Geoffrin* décrit par M. E. Pilon et des contes indous traduits par A.-F. Herold.

La Grande Revue donne la suite des *Etudes et réflexions d'un pessimiste*, par feu Challemel-Lacour. — Un drame en 4 actes : *Hypathie*, par M. Gabriel Trarieux.

La Grange lorraine, avec *Image*, un poème de Gustave Kahn, contient des vers de MM. Paul Briquel, René d'Avril, etc.

La Lutte. — Une étude sur E. Verhaeren, signée G. Ramaekers.

La Revue des Revues. — *Religion de pitié et d'amitié*, par M. Jules Bois.

L'Effort. — De M. Saint-Georges de Bouhélier : poèmes extraits du *Livre des Lois*.

La Revue naturiste. — Lire les réponses à son « Enquête sur la Presse » et *le Petit village* par M. Jean Amade.

La Revue blanche. — Jean Ajalbert : *Le Général Mercier falsificateur de textes ;* — Julien Benda : *A propos de la guerre sud-africaine*, article très remarquable. — Au no du 15 mars, des lettres inédites de Sophie Arnould.

La Nouvelle Revue. — *L'Empereur en 1805*, par le général Thiard.

Revue Larousse. — *John Ruskin*, par. M. G. Mourey.

Germinal. — J.-H. Rosny : pages extraites d'un roman à paraître : *La Charpente*.

Naissance. — **La Revue des Indépendants,** dirigée par M. Henri Chateau.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Sainte-Beuve et la sincérité religieuse de Chateaubriand (*Le Temps*, 24, 25 et 26 février, 9 et 13 mars). — Les œuvres inédites de Balzac (*Le Figaro*, 2 mars). — Les Annotateurs de livres (*L'Echo de Paris*, 1er mars).

Le *Temps* nous a tenu au courant d'un curieux débat né à la suite d'une assertion proférée par M. l'abbé Bertrin dans la récente soutenance de sa thèse sur la *Sincérité religieuse de Chateaubriand*. Voici l'histoire parfaitement résumée par M. Paul Souday :

« Il y a quelques mois, M. l'abbé Georges Bertrin, professeur à l'Iustitutc atholique de Paris, auteur d'une thèse, pour le doctorat ès lettres, sur la *Sincérité religieuse de Chateaubriand*, émut vivement la Sorbonne en affirmant qu'un passage des *Mémoires d'outre-tombe*, plusieurs fois cité par Sainte-Beuve, n'était pas authentique. Ce passage a trait à la belle duchesse de Mouchy, que le grand écrivain devait retrouver en Espagne, à son retour de Terre Sainte. Les professeurs de la Sorbonne répondirent qu'à leurs yeux le témoignage de Sainte-Beuve avait assez de poids pour qu'il ne leur parût point permis de mettre en doute l'authenticité du fragment en question. Mais ils accordèrent que la découverte de M. Bertrin était curieuse et qu'il y avait là un problème piquant, pour ne pas dire irritant.

» Aussitôt les chercheurs se mirent en quête, et nos lecteurs ont été tenus au courant des péripéties de la campagne. La *Revue bleue* publia le fac-similé du passage contesté, retrouvé par M. de Spoelberch de Lovenjoul dans un cahier de notes prises par Sainte-Beuve sur les *Mémoires d'outre-tombe* en 1834, alors qu'ils étaient inédits. Que Sainte-Beuve eût pris ses notes sur le manuscrit même à lui communiqué par Chateaubriand (M. Léon Séché semble bien avoir établi qu'une telle communication n'était pas impossible), ou simplement de mémoire en rentrant d'une des séances de lecture de l'Abbaye au Bois, on ne comprenait pas comment il aurait introduit un

passage fabriqué de toutes pièces dans des notes qui se rapportent exactement au texte authentique. Ces notes étaient, en effet, un document ésotérique, un brouillon rédigé par Sainte-Beuve pour son usage, non pour la publicité, et à supposer qu'il eût fabriqué quelques lignes, il n'eût sans doute pas interrompu le travail de pure notation pour se livrer à un autre travail aussi différent. Les deux besognes n'avaient aucun rapport et ne se fussent pas ainsi confondues dans le secret du laboratoire.

» Le document de la *Revue bleue* était donc à peu près décisif. M. Bertrin déclara qu'il n'était point convaincu et qu'il répliquerait. C'est ce qu'il a fait dans le dernier numéro du *Correspondant*. Et c'est où l'histoire devient irrésistiblement plaisante.

» Pendant vingt-cinq grandes pages, M. Bertrin argumente copieusement sur les données que nous connaissions. Le lecteur suit avec conscience sa dissertation, crayonne en marge les objections à présenter contre ses raisonnements, qui semblent peu solides. Bien.

» Soudain, au bas de la page 939 du *Correspondant* (cela durait depuis la page 914), patatras! M. Bertrin fait, à brûle-pourpoint, un aveu qui rendait inutile les vingt-cinq pages de son article, toutes les polémiques antérieures, sa propre thèse de doctorat et ses discussions avec la Sorbonne. Quelques douzaines d'érudits et de journalistes, par la faute de M. Bertrin, ont écrit et parlé pendant des mois sans nécessité. Ce n'est pas la première fois que cela leur arrive, mais c'est toujours amusant pour la galerie, et M. Bertrin se classerait, du coup, comme un Lemice-Terrieux supérieur, s'il l'avait fait exprès, au lieu d'être la première victime de son involontaire mystification.

» M. Bertrin a tout simplement retrouvé la page qu'il contestait.

» C'est dans le manuscrit d'une partie importante des *Mémoires d'outre-tombe* appartenant à M. Champion, éditeur, et dont M. Léon Séché avait rappelé l'existence, que M. Bertrin a fini par apercevoir le passage dont il s'agit et par découvrir... que sa grande découverte, dont il avait été fait tant de bruit, était absolument illusoire.

» Voici, reproduits en regard, le texte cité par Sainte-Beuve et le texte du manuscrit qui est la propriété de M. Champion :

TEXTE DE SAINTE-BEUVE	TEXTE DU MANUSCRIT
Mais ai-je tout dit dans l'*Itinéraire,* sur ce voyage commencé au port de Desdémone *et d'Othello?* Allais-je au tombeau du Christ dans les dispositions du repentir? Une seule pensée *je comptais avec impatience* les moments. *Du bord de mon navire,* les regards attachés *sur* l'étoile du soir, je lui demandais *des vents* pour cingler plus vite, *de la gloire pour me faire aimer. J'espérais en trouver à Sparte, à Sion, à Memphis, à Carthage et l'apporter à l'Alhambra.* Comme le cœur me battait en abordant les côtes d'Espagne! *Aurait-on gardé mon souvenir ainsi que j'avais traversé mes épreuves?* Que de malheurs ont suivi ce mystère! Le soleil les éclaire encore, la raison que je conserve me les rappelle. *Si je cueille à la dérobée un instant de bonheur, il est troublé par la mémoire de ces jours de séduction, d'enchantement et de désir.*	Mais ai-je tout dit dans l'*Itinéraire* sur ce voyage commencé au port de Desdémone et *fini au pays de Chimène?* Allais-je au tombeau du Christ dans les dispositions du repentir? Une seule pensée *remplissait mon âme; je dévorais* les moments. *Sous ma voile impatiente,* les regards attachés à l'étoile du soir, je lui demandais l'*Aquilon* pour cingler plus vite. Comme le cœur me battait en abordant les côtes d'Espagne! Que de malheurs ont suivi ce mystère! Le soleil les éclaire encore, la raison que je conserve me les rappelle.

« Ce pauvre M. Bertrin essaye encore de s'accrocher aux branches. Il insiste sur les différences des deux textes. Elles sont minimes, étant donné que le texte de Sainte-Beuve est de 1834, celui du manuscrit Champion de 1845 environ, et qu'on sait que Chateaubriand n'a cessé de corriger son ouvrage... Le sens général du morceau, si l'expression devenait ainsi moins crue, restait d'ailleurs identique, si bien que Chateaubriand se décida à le sacrifier tout entier et à ne le point imprimer. On s'explique qu'avant de se résoudre à ce sacrifice total il ait songé à publier une version un peu atténuée.

» En résumé, la citation de Sainte-Beuve fut certainement exacte en 1834; environ dix ans après, Chateaubriand avait légèrement modifié le passage, qui fut en définitive supprimé pour des raisons visiblement étrangères à la littérature. L'incident est clos et n'aurait jamais été ouvert si M. Bertrin avait commencé par où il a fini. »

Quant à la sincérité religieuse de Chateaubriand, Sainte-Beuve l'exprimait ainsi : « Il croit croire. » Mais en réalité Chateaubriand ne croyait à rien, ni à la religion, ni à la poli-

tique, ni à la littérature, ni peut-être à lui-même. Son orgueil était amer comme l'avenir dont, en de si belles pages, il a prédit les turpitudes démocratiques. Mais l'avenir a été moins laid cependant qu'il ne l'avait prophétisé. On s'occupe de lui plus de cinquante ans après sa mort et sa position de grand initiateur de la littérature moderne n'est plus contestée par personne. Nous sommes peut-être moins démocratisés que nous n'en avons l'air, puisque la moindre anecdote touchant un homme de génie nous peut inquiéter pendant quinze jours. La vieille humanité est toujours vivante et elle a toujours ses rois et ses princes. Tant qu'elle est fière de les aimer et de les honorer, on ne peut désespérer de son salut.

§

L'œuvre publiée de Balzac va entrer dans le domaine public, le 18 août prochain, mais il y a tout un Balzac inédit qui appartient à M. de Lovenjoul, savoir : sans compter une énorme quantité de lettres, de débris, de pages volantes :

« *Du gouvernement moderne* (seule œuvre terminée). Etude politique du commencement du règne de Louis-Philippe.

» Les *Aventures administratives d'une idée heureuse,* fantaisie ironique sur l'administration des ponts et chaussées.

» La *Frélore,* aventures d'une comédienne, nouvelle dont Asselineau, Nadar et d'autres savaient l'existence, et qu'ils avaient jusqu'ici vainement recherchée.

» *Traité de la prière,* dissertation mystique, écrite dans la jeunesse de Balzac.

» La *Modiste,* épisode écrit avant 1830, fragment surtout curieux parce que l'action se passe au dix-huitième siècle; tout le reste de l'œuvre de Balzac a pour cadre la vie moderne.

» Les *Héritiers Boirouge,* fragments d'histoire générale, une des œuvres le plus longtemps annoncées de Balzac.

» Le *Théâtre comme il est,* curieuse étude de comédiens.

» *Un caractère de femme,* peut-être la dernière chose qu'il ait écrite ; il l'a rapportée de son dernier voyage en Ukraine, chez Mme de Hanska.

» Les *Deux amis,* conte satirique, la première œuvre écrite après la *Physiologie du mariage.*

La *Femme auteur,* écrit en Ukraine en 1848.

» *Entre savants,* une des œuvres dont il s'est le plus préoccupé, pour laquelle il s'est longtemps passionné.

» Le *Prêtre catholique*, roman mystique, dans la note de *Séraphita*, dont il reste malheureusement très peu de chose.

» *Mlle du Vissard ou la France sous le Consulat*, scènes de la vie politique ; une partie des personnages des *Chouans* y reparaissent dans une action tout à fait nouvelle.

» Le *Médecin de campagne*, pages inédites, contenant une autre confession du médecin, au chapitre 28.

» La genèse des *Paysans*, qui contient le *Grand propriétaire.* »

En confiant cette liste à M. Huret, M. de Lovenjoul lui donna d'intéressants détails sur la vie littéraire de Balzac. En 1822, un romancier inconnu pouvait retirer environ 4.000 fr. de la publication d'une œuvre : 500 fr. en billets à un an d'échéance ; 500 francs en billets à payer après la vente de 1.200 exemplaires ; 1.000 francs quand le premier tirage serait épuisé. Ce furent les conditions que Balzac, écrivant sous le pseudonyme de Lord R'hoone, obtint de Grégoire Hubert, libraire au Palais-Royal. Mais, sur cette somme, il devait payer les annonces de son roman, *Clotilde de Lusignan*, dans les principaux journaux, tels que le *Constitutionnel*, le *Journal des Débats*, le *Courrier*, le *Miroir*, la *Quotidienne*. La *Physiologie du Mariage* lui fut achetée 1.500 francs; la *Peau de Chagrin*, 1.125 francs, payables en billets : un quart comptant à la remise de la dixième feuille, un quart huit jours après la mise en vente, le reste trois mois après. Plus tard, Balzac gagna des sommes considérables et, en 1848, deux ans avant sa mort, il en était réduit à vivre de bœuf bouilli par ses soins une fois par semaine. Cela serait triste, si le grand romancier, doué de la plus extravagante manie de dépenses, ne s'était lui-même appauvri, avec une fâcheuse inconscience.

§

M. Octave Uzanne nous donna une curieuse esquisse de cet être singulier qui a la manie de griffonner en marge des livres. Il y a le savant dont les annotations sont parfois précieuses; il y a le naïf ; il y a le sot; il y a le grincheux, le tâtillon, celui qui redresse les fautes d'impression ; il y a le prétentieux...

« L'annotateur puéril, sceptique et persifleur, l'annotateur Desgenais, dit M. Uzanne, est le plus nombreux. Il crayonne au-dessous des titres, fait des jeux de mots partout et ne respecte rien. Sous le faux-titre de *Fa-Dièze*, d'Alphonse

Karr, il écrira : *Fadaise ;* il mettra cette épigraphe, ce *Cave canèm* sur le premier volume venu : *Lecteur, prends garde de mourir*. A moitié chemin de sa lecture, il griffonnera en bâillant : *Jusqu'ici, je ne vois rien de bien intéressant.* Au mot : Fin, il paraphera avec joie ce trait : *Redeo ad vitam.* C'est ce même farceur qui étale au milieu d'un blanc de page : *Ici mon esprit se repose*. L'écriture de cet annotateur queue-rouge est généralement lourde et décèle la main d'un employé de bureau, d'un commis-voyageur ou de quelque clerc d'huissier à court d'expédition.

» Parfois l'annotation prend l'allure d'un bon mot critique ou d'une saillie inattendue. Ainsi, dans une brochure intitulée : *Les Seigneurs de Pontoise* (Paris, 1828), drame en cinq actes, en vers, on lit une tirade qui finit ainsi :

LE ROI

... Bast ! qu'il garde Pontoise !
Et puisqu'il est enfin le mari de Françoise,
Je déclare qu'elle a de l'Ile-Adam les droits !

LE MARQUIS, *s'inclinant profondément*

Que de bonté, seigneur !

LE ROI, *remettant son chapeau*

Et qu'elle a Valmondois.

» En marge de cet hémistiche, un annotateur loustic, soulignant le calembour possible, a écrit cette remarque plaisante : *Fichue nourriture !*

» Je n'en finirais pas à prétendre tracer les diverses physionomies de lecteurs annotateurs. — Il me faudrait parler de l'amateur renseigné qui voit partout le plagiat, et inscrit en marge de chaque roman : « *Cette citation est entièrement prise à tel ouvrage* » ; ou : « *Ce portrait de héros est calqué sur tel type de Balzac ou de Soulié.* »

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Comédie Française : Reprise de *Diane de Lys*, drame en cinq actes, d'Alexandre Dumas fils (19 février). — Vaudeville : *La Robe rouge,* pièce en quatre actes, de M. Brieux (14 mars). — Gymnase : *Un Complot*, comédie en trois actes, de MM. Alexandre Bisson et Jean Gascogne (1er mars) ; *Ma sœur Almen,* comédie en trois actes, de M. Henri Amic (8 mars). — Théatre Sarah-Bernhardt : *L'Aiglon,* drame en six actes, en vers, de M. Edmond Rostand (15 mars). — Théatre Antoine : *L'Empreinte*, pièce en trois actes, de M. Abel Hermant; *Poil de Carotte*, pièce en un acte, de M. Jules Renard (2 mars). — Athénée : *L'Intérim,* comédie en

trois actes, de M. Louis Legendre; *Mademoiselle de Bullier*, comédie en deux actes, de M. Henri Giraud (10 mars).

La reprise de **Diane de Lys** était-elle bien utile? Il est permis d'en douter. Cette pièce n'est guère intéressante que pour celui qui, étudiant l'œuvre d'Alexandre Dumas fils, veut se rendre compte des influences auxquelles il fut soumis et de la manière dont, peu à peu, se développa son esprit. *Diane de Lys* est le second drame qu'ait fait jouer Alexandre Dumas fils : la première représentation en eut lieu, au Gymnase, le 15 novembre 1853; les censeurs avaient, pendant un an, refusé d'autoriser la pièce : alors comme aujourd'hui ils se distinguaient par l'inintelligence et l'arbitraire de leurs décisions, et la lecture est curieuse du récit que nous a laissé Alexandre Dumas des débats qu'il eut avec eux au sujet de *Diane de Lys*.

Diane de Lys est, en somme, une sorte de mélodrame, et dont la facture est assez analogue à celle de certaines œuvres d'Alexandre Dumas père. Qu'on lise *Teresa* ou *Angèle*, — voire *Antony* : la composition de *Diane de Lys* rappelle beaucoup la composition de ces pièces. Comme son père, Alexandre Dumas fils encadre de décors réels des événements romanesques, et c'est de situations, semble-t-il, conçues d'avance, qu'il déduit la psychologie de ses personnages. Je sais bien que, dans *Diane de Lys*, Alexandre Dumas prétend avoir mis à la scène une aventure dont il avait été le héros; mais il en a modifié mainte circonstance, et c'est ainsi qu'il a compliqué presque jusqu'au fantastique la vie et le caractère de ses personnages. *Diane de Lys* se passe dans un monde irréel : pour n'avoir pas toute l'exubérance des héros d'*Antony*, les héros de *Diane de Lys* n'en sont pas moins des romantiques. Et, d'ailleurs, Alexandre Dumas fils garda toujours le goût des aventures singulières : quelle vie est plus étrange que celle de Mistress Clarkson, l'héroïne de *l'Étrangère?*

Il serait vain de nier la grande habileté d'Alexandre Dumas : il la manifeste déjà dans *Diane de Lys*. Non que la construction de la pièce soit parfaite : le spectateur, au début du premier acte, risque fort de s'engager sur une fausse piste, et les discours de Taupin tendraient à faire croire que la pièce aura pour sujet le mariage possible de Paul Aubry et de son modèle Aurore. Le brusque retour du comte de Lys, au troisième acte, et sa brutalité subite ont de quoi surprendre.

L'intrigue secondaire et qui, du reste, n'est guère qu'indiquée, entre Paul et mademoiselle de Lussieu, est sans grande utilité. Mais il n'empêche qu'il n'y ait, dans *Diane de Lys,* une entente incontestable des coups de théâtre et que plusieurs scènes du drame ne soient très adroitement conduites. Et il est tels effets essayés, pour ainsi dire, dans *Diane de Lys*, et dont Alexandre Dumas n'hésitera pas à se resservir dans d'autres œuvres : le coup de pistolet du comte de Lys semble préparer celui du comte de Terremonde et même le coup de fusil de Claude Ruper.

Là aussi apparaît un personnage qui ne cessera pas d'être cher à Alexandre Dumas : le raisonneur. Il est vrai que le raisonneur de *Diane de Lys*, Taupin, traite de questions qui ne se rapportent guère à la pièce : mais son ton a déjà quelque chose du ton des personnages qui pullulent dans l'œuvre d'Alexandre Dumas, et dont le rôle est surtout d'aider à comprendre la thèse de la pièce un public que l'auteur juge peu sagace. Taupin raisonne, mais il raisonne à vide, car il n'y a pas de thèse dans *Diane de Lys*. Il semble qu'Alexandre Dumas n'ait voulu qu'y raconter une aventure qu'il pensait propre à émouvoir. Et pourtant les possibilités de thèses y abondent. L'homme qui a écrit *Diane de Lys* se préoccupe du droit que la loi accorde au mari de punir la femme coupable; il pense à la légitimité de la revanche pour la femme délaissée par son mari ; il songe aux différences de conditions sociales qui empêchent le bonheur de ceux qui s'aiment, — et ce sont de pareilles questions qui, plus tard, deviendront pour lui des sujets de pièces.

Les personnages de *Diane de Lys* vivent d'une vie assez factice : Paul Aubry, le comte de Lys, Maximilien, Marceline, la Marquise sont un peu des fantoches. Seule, Diane, aux premiers actes surtout, est assez finement étudiée. Elle est vive, un peu légère, et très curieuse ; elle aime l'imprévu, elle a quelque audace, et elle charme. Alexandre Dumas a subi l'influence de Balzac : dans certaines de ses pièces, *la Question d'argent,* par exemple, cette influence est évidente ; et l'on peut se demander si, en imaginant Diane de Lys, il n'a pas été hanté par le souvenir d'une héroïne délicieuse de Balzac, qui porte le même prénom que la sienne, Diane de Maufrigneuse. La similitude des prénoms n'équivaut-elle pas, presque, à un aveu? Et la hantise semble avoir été telle qu'ayant, dans le troisième acte de *Diane de Lys,* à nommer

une dame qui ne paraît pas, mais dont il est beaucoup parlé, car tous les personnages doivent se rendre au bal chez elle, Alexandre Dumas lui trouve le nom de princesse de Cadignan : or, on sait qu'après la mort de son beau-père la duchesse de Maufrigneuse devint la princesse de Cadignan. Je ne veux pas dire que Diane de Lys et Diane de Maufrigneuse soient le même personnage ; mais il y a entre elles quelques ressemblances. L'héroïne de Balzac est, d'ailleurs, bien plus complexe et bien plus vivante que l'héroïne d'Alexandre Dumas. Et pourtant, c'est peut-être au souvenir de Balzac qu'Alexandre Dumas a dû d'imaginer une femme qui séduit et qui n'est pas tout à fait irréelle.

En somme, pour qui veut étudier l'œuvre d'Alexandre Dumas, *Diane de Lys* n'est pas une pièce négligeable. Sans valoir la *Dame aux camélias*, qui l'avait précédée, elle est pleine d'indications précieuses. Mais la reprise n'en était pas, pour cela, nécessaire : ceux qui, pour une raison ou une autre, étaient curieux de la connaître, pouvaient fort bien la lire, et ce n'est pas avec des œuvres secondaires d'Alexandre Dumas fils qu'il siérait d'enrichir le répertoire de la Comédie Française.

D'ailleurs, la représentation de *Diane de Lys* n'ennuie pas. Je crois que le soin qu'on a eu d'habiller les acteurs comme au temps de Louis-Philippe y est pour quelque chose. Il y a peu de coutumes plus absurdes que celle de jouer avec des costumes à la mode de 1900 des pièces qui furent écrites il y a vingt, trente ou cinquante ans. Voici enfin qu'on a joué une pièce qui se passe en 1845 avec des costumes à la mode de 1845! Espérons que l'exemple sera suivi.

Mme Bartet a rarement été aussi charmante que dans le rôle de Diane, Mlle Moreno a tiré tout le parti possible du rôle ingrat de la Marquise, et il sied de louer MM. Albert Lambert, Leloir, Baillet et Delaunay.

M. Brieux vient de faire jouer une pièce courageuse, **la Robe rouge** : il s'y attaque à la magistrature.

La donnée de la *Robe rouge* est simple. On est à Mauléon. Les magistrats de la ville, qu'ils soient assis ou debout, désirent la quitter ; ils veulent de l'avancement, et tous rêvent de vêtir la robe rouge de ceux qui siègent dans les cours d'appel. Seul, un vieux juge, La Bouzule, est résigné à ne porter jamais que la robe noire : il touche à l'âge de la retraite.

Un poste de conseiller à la cour de Pau est vacant ; plusieurs des magistrats de Mauléon sont en situation d'y être nommés : mais qui l'obtiendra ? Il semble que le procureur de la République, Vagret, ait plus de chances que les autres. Malheureusement pour lui, on a beaucoup acquitté à Mauléon, ces derniers temps.

Un juge d'instruction, Mouzon, jeune encore, ambitieux, et complaisant envers le député Mondoubleau, qui tutoie le garde des sceaux, pense que la robe rouge ne lui messiérait pas. Or, un vieillard a été assassiné, dans des circonstances assez mystérieuses, aux environs de Mauléon. Il se fait fort de découvrir l'assassin. On arrête, sur des présomptions vagues, un paysan, Etchépare. Mouzon, malgré la légèreté des charges qui pèsent sur Etchépare, l'envoie devant la cour d'assises, et Etchépare serait condamné si Vagret n'avait des scrupules de conscience. Vagret a le courage de dire ses scrupules aux jury. Etchépare est acquitté. Mais au cours des débats il lui fut révélé que Yanetta, sa femme, et qui était poursuivie comme sa complice, avait eu, avant de l'épouser, un amant, et avait été condamnée comme recéleuse. Etchépare, inflexible, repousse sa femme ; il lui défend de le suivre en Amérique : car, ruiné, jugé coupable par ses voisins, malgré son acquittement, Etchépare est obligé d'émigrer. Et Yanetta tue Mouzon, qui vient d'obtenir la robe rouge, une aventure fâcheuse le contraignant à quitter Mauléon.

Cette donnée n'est pas sans rapport avec celles de mélodrames. si nombreux, qui ont pour sujet une erreur judiciaire. Mais, au rebours de ce que font les dramaturges amateurs d'émotions banales, M. Brieux n'a pas fait des victimes de l'erreur les principaux personnages de son drame. Certes, en auteur habile qu'il est, il n'a pas négligé de nous les montrer — de cela, d'ailleurs, il ne pouvait pas se dispenser — et de nous intéresser à leur sort ; c'est même à l'une d'elles qu'il a confié le soin de dénouer, férocement, tout le drame. Mais, malgré tout, les vrais héros de *la Robe rouge* sont ceux qui machinent l'erreur, les magistrats. Nous les voyons dans l'exercice de leurs fonctions, comme on dit : c'est leur manière de penser et d'agir que l'auteur nous dévoile. Dans les scènes d'instruction écrites jusqu'ici, le juge restait au second plan ; M. Brieux l'a mis au premier.

Le premier acte de *la Robe rouge* est un acte de comédie ironique. Mme Vagret suppute les chances qu'a son mari d'ê-

tre nommé conseiller de cour d'appel : il a, par ses réquisitoires, obtenu trois « perpétuités », mais, hélas ! il n'a à son actif aucune condamnation capitale. Le président Bunerat souhaite que le député de Mauléon devienne un jour ministre. La Bouzule déclare qu'il est si près de la retraite que, désormais, il peut juger suivant sa conscience. Et Mouzon éblouit tout le monde par son ingéniosité à établir, *a priori*, que l'assassin, non encore trouvé, du vieillard, n'est pas un vagabond.

Le second acte est tout à fait remarquable. Mouzon a fait arrêter Etchépare, d'après des indices fort insignifiants. Et voici qu'arrive le lieutenant de gendarmerie : il rapporte des propos entendus, non par lui, mais par des tiers, gendarmes ou paysans. La conviction de Mouzon s'affermit. Il congédie rapidement un témoin à décharge, que son attitude ironique et sévère a troublé, et qui s'en va, réprimandé et confus. Et il procède aux interrogatoires d'Etchépare, puis de Yanetta, qu'il finit par confronter ensemble. Il y a là trois scènes très tragiques, très vraies aussi, et violemment satiriques. La torture morale est terrible à laquelle le juge soumet les inculpés. Il les embrouille ; il leur affirme que leurs moyens de défense sont absurdes, et, par des apparences de raisonnements, le leur démontre ; tantôt, il leur parle avec bienveillance et pitié ; tantôt, il se manifeste hautain et menaçant. Ces pauvres gens ne savent que dire ; toutes leurs paroles tournent à leur désavantage. Mouzon intimide Yanetta en lui révélant qu'il connaît la vie qu'elle a menée avant d'être la femme d'Etchépare ; il intimide Etchépare par des reproches et même par des conseils. M. Brieux a réalisé une très curieuse étude de l'état d'esprit du magistrat qui veut, à tout prix, découvrir un coupable, et des procédés qu'on emploie pour réduire aux aveux un inculpé. Le second acte de *la Robe rouge* est une critique puissante des mœurs juridiques de la magistrature. Et même, M. Brieux n'a-t-il pas songé à attaquer le système légal du témoignage et de l'interrogatoire ?

Les derniers actes de *la Robe rouge* ne valent pas les premiers, bien qu'il s'y trouve encore de bonnes scènes. Les hésitations de Vagret, au troisième acte, sont émouvantes. Il y a des traits fort justes dans les conversations du procureur général, du président des assises et des juges. Chacun ne songe qu'à soi, et ne redoute que les erreurs qui compromettraient son avancement. L'avancement : voilà la pensée unique

de ces distributeurs de justice. Et ces hommes ne voient pas la petitesse de leur esprit : ils se croient dignes de leurs solennelles fonctions. Aussi, la résolution que prend Vagret de révéler au jury tout ce qu'il pense semble-t-elle d'une psychologie contestable : l'effet dramatique en est, d'ailleurs, très grand.

Le quatrième acte est le moins bon de tous. Il est quelque peu mélodramatique. La rigueur d'Etchépare envers Yanetta semble excessive, et la scène finale, entre Mouzon et Yanetta, est d'un ton fâcheux. Non que le meurtre de Mouzon soit injustifié : Yanetta Etchépare est femme à commettre, dans son exaspération, un acte pareil ; mais elle aurait dû agir brusquement, sans réflexion, et ne pas débiter de longues tirades, pleines d'idées justes et nobles, mais qui ne sont guère d'une paysanne. Le dernier acte de *la Robe rouge*, pourtant, n'est pas tel qu'il dépare la pièce.

La Robe rouge est une bonne pièce, hardie et franche, et la meilleure qu'ait écrite M. Brieux. M. Brieux ne s'y montre plus l'auteur irrésolu et, peut on dire, opportuniste qu'il fut trop souvent ; et jamais il n'a plus habilement conduit une intrigue plus émouvante.

Les acteurs du Vaudeville jouent fort bien *la Robe rouge*, qui, cependant, ne ressemble guère aux pièces qu'ils ont coutume d'interpréter. Mme Réjane, qu'elle ait à faire rire ou à faire pleurer, est toujours parfaite : elle est parfaite dans le rôle de Yanetta. M. Huguenet n'a jamais été meilleur que dans le personnage de Mouzon : il le joue avec une surprenante vérité. M. Numès compose, avec l'art qui lui est habituel, la figure du député Mondoubleau, et il faut louer encore Mmes Daynes-Grassot et Cécile Caron, MM. Lérand, Grand, Nertann et Gildès.

MM. Alexandre Bisson et Jean Gascogne sont des victimes de la censure. **Un Complot** s'appelait *le Complot*, avait quatre actes et il s'y agissait d'un complot politique ; la pièce avait, peut-être, alors, quelque importance ; l'intrigue en était peut-être intéressante et le dialogue spirituel. Mais la censure intervint ; les auteurs durent couper tout un acte ; du complot politique il ne fut presque plus question, et c'est un complot familial qui sert de sujet à la pièce. Etiennette Bouquerel s'installe, par ruse, dans l'hôtel que Ludovic Bouquerel, son mari, a acheté pour une actrice, Hubertine Vaugeois. *Un Complot*, maintenant, n'est qu'un vaudeville insignifiant et

qui semble un peu long, bien que Mlle Yahne y soit fort agréable.

C'est une comédie tendre et douce que **Ma sœur Almen.** M. Henri Amic nous y montre la cruauté inconsciente d'une vieille fille qui a élevé son frère, et qui, pour lui, a renoncé à l'amour. Elle souffre de le voir aimer une jeune fille ; et son affection jalouse va gâter la vie de deux êtres faits pour être heureux. Mais elle n'est pas méchante, et il suffit qu'elle soit éclairée sur ses propres sentiments, et qu'elle comprenne son égoïsme, pour qu'elle renonce à être sévère, pour qu'elle oublie sa jalousie d'un instant, et qu'elle consente au bonheur de son frère. Cette comédie est agréablement sentimentale; on y trouve, parfois, comme un souvenir de certaines œuvres de George Sand. Mme Marie Samary y joue avec adresse le rôle d'Almen.

Il y a, au cinquième acte de **l'Aiglon,** une des scènes le plus superbement conçues du théâtre contemporain. Le duc de Reichstadt est dans la plaine de Wagram. Le complot par quoi il doit fuir l'Autriche et regagner la France a été découvert; ses partisans se sont dispersés, et le vieux grenadier Flambeau, son serviteur fidèle, pris de désespoir, s'est frappé lui-même d'un coup mortel. Le duc de Reichstadt est seul avec Flambeau agonisant : pour adoucir à l'humble soldat la minute suprême, le duc feint que ce soit encore la bataille de Wagram; il évoque les fantassins qui marchent, les cavaliers qui manœuvrent, l'Empereur qui observe : voici les Autrichiens vaincus. Et Flambeau râle un dernier « A boire ». Alors, la plainte du mort se prolonge, et c'est toute la plaine qui râle. Vers le fils de Napoléon monte un gémissement sourd, qui grandit peu à peu, qui l'enveloppe, et il comprend de quels crimes fut faite la gloire impériale. Il sent que cette gloire sanglante doit être rachetée, et c'est lui, pauvre enfant incertain et débile, qui sera la victime expiatoire.

Au troisième acte de *l'Aiglon,* M. Rostand a indiqué une scène fort belle. Metternich traîne devant un miroir le duc de Reichstadt, dont l'inquiètent les velléités ambitieuses. Il le force à se regarder : il n'a aucun des traits paternels ; il ne ressemble en rien au farouche aventurier corse ; il n'est l'héritier que des faiblesses maternelles : auquel des Habsbourg va-t-il ressembler? Sera-t-il idiot ou dément? Il n'est qu'un misérable dégénéré, incapable de toute énergie. Et le duc,

affolé, lance contre le miroir un candélabre qui le brise.

Ces deux scènes font honneur à qui les a imaginées. Il est dommage que le terne de leur exécution ne réponde pas au brillant de leur conception. Il y a, d'ailleurs, dans *l'Aiglon*, maintes scènes heureusement inventées, joyeuses ou mélancoliques. Il y en a d'autres d'un goût douteux, et qui, dans un drame qui tend à être épique, rappellent les plus médiocres opérettes. M. Rostand ne choisit pas dans ce qu'il trouve ; il met à la suite les unes des autres les scènes qu'il imagine, sans toujours se soucier que leur succession soit logique. Aussi, a-t-on souvent peine à suivre l'intrigue de *l'Aiglon*. Sans cesse on est dérouté. On ne comprend pas les motifs d'agir ou de parler comme ils font qu'ont les héros. On voit des personnages surgir on ne sait d'où. Il est des épisodes dont on ne peut deviner l'utilité ; certains morceaux semblent n'avoir pour raison que de permettre à Mme Sarah Bernhardt de reproduire des accents trouvés pour *Hamlet*. *L'Aiglon* n'est pas une pièce composée et, malgré la constante ingéniosité dont fait preuve M. Rostand, le spectacle en fatigue.

Les personnages de *l'Aiglon* ne sont guère intéressants : le duc, du commencement à la fin de ce très long drame, se demande s'il est fils de Napoléon ou fils de Marie-Louise, et il ne varie guère l'expression de son doute ; les mêmes effets sont répétés à satiété. Il parle beaucoup des victoires paternelles, du drapeau tricolore et de la Légion d'honneur. Flambeau, dit le Flambard, est le vieux grognard que nous connaissons depuis si longtemps : il est singulier que M. Rostand lui fasse railler le soldat de Scribe, qui « se taisait sans murmurer ». Metternich est un diplomate conforme aux traditions, Thérèse une amoureuse douceâtre, et la comtesse Camerata une conspiratrice sans relief. Le caractère de Marie-Louise est, peut-être, le mieux dessiné : sa frivolité est assez plaisante, et il est d'une jolie ironie de ne lui faire, de ses deux maris, songer qu'à Neipperg.

Et puis, les héros de M. Rostand s'expriment en une langue singulière. Comme dans *la Princesse lointaine*, comme dans *Cyrano de Bergerac*, les mots vulgaires, les calembours faciles et les métaphores inexactes abondent dans *l'Aiglon*. Ce drame n'est ni mieux écrit, ni mieux versifié que les autres œuvres de M. Rostand. C'est la pauvreté du verbe qui gâte la belle scène du cinquième acte. Si les vers en étaient bons, cette scène, qui a quelques rapports avec le poème fameux de

Zedlitz et la lithographie illustre de Raffet, serait admirable. Il y a pourtant, au premier acte de *l'Aiglon*, quelques beaux vers : Marie-Louise s'y fait lire du Racine.

L'Aiglon est fort bien mis en scène : les décors et les costumes en sont des plus heureux. Et il est bien joué. Mme Sarah Bernhardt, avec sa maîtrise coutumière, donne quelque intérêt à un rôle long et monotone ; M. Guitry est, dans le personnage de Flambeau, naturel à l'excès ; M. Calmette est un excellent Metternich, et MM. Magnier, Luguet, Laroche et Ripert sont consciencieux ; Mmes Maria Legault, Blanche Dufrêne, Renée Parny, Lucy Gérard sont agréables à voir et à entendre.

Au premier acte de **l'Empreinte**, M. Abel Hermant a écrit un couplet fort intéressant et où, par des formules très claires, comme il en est coutumier, il nous révèle l'état d'esprit de beaucoup de jeunes femmes, nos contemporaines. C'est l'héroïne de la pièce, Marceline, qui parle. Et elle dit l'incertitude où elle vit, elle, à qui l'on a enseigné tous les principes de la morale chrétienne, sans lui donner la foi religieuse par quoi elle aurait cru au bien infaillible de ces principes et connu la résignation. Elle, qui n'est qu'une demi-affranchie, qui garde le respect superstitieux du mariage, et pour qui se livrer à l'amant choisi, alors qu'est repoussé le mari imposé, est une déchéance, ne pourra jamais vivre vraiment heureuse. Elle sera, en somme, victime d'une morale absurde, qui, pour elle, ne se fonde sur rien, et dont, pourtant, elle n'a pas la force de se libérer. Aussi, une fois qu'elle aura divorcé, son premier mari aura-t-il beau jeu. Il est impitoyable ; il l'affole : il lui fait sentir combien sa situation, légalement régulière, est fausse mondainement. Et la pauvre Marceline s'en ira dans la vie, désespérée, ne sachant pas si elle est coupable ou non, vaincue par toutes les puissances du passé.

C'est par l'étude du personnage de Marceline que vaut la pièce de M. Abel Hermant : elle a l'apparence d'une pièce à thèse, et pourtant il serait téméraire de prétendre que toutes les femmes divorcées sont pareilles à Marceline. Certes, toute femme porte en elle la « signature ineffaçable », comme dit M. Hermant, du premier homme qui l'a possédée ; mais est-ce une raison pour qu'elle ne puisse pas vivre heureuse avec un autre homme ? Des faits quotidiens prouvent le contraire. Le cas de Marceline n'est qu'un cas particulier, et il deviendra

de moins en moins fréquent à mesure qu'on se débarrassera plus de la détestable hypocrisie chrétienne.

Ceux qui donnent la réplique à Marceline ne sont guère intéressants; Jacques, son premier mari, celui qui l'a marquée de la terrible empreinte, est un bourru fort désagréable; Guy de Trélazé, son second mari, apparaît comme un mondain d'une rare insignifiance; d'ailleurs, on le voit à peine. Et il y a un troisième homme qui fréquente chez Marceline, Max Brissot, jeune psychologue qui aime fort les citations; repoussé deux fois par Marceline, il semble, au dénouement, qu'il doive enfin être heureux. Mais il ne vaut guère mieux que les deux autres et, d'ailleurs, Marceline, quoi qu'elle fasse, ne peut pas être heureuse.

Cette pièce, intéressante par moments, malgré de grands défauts, — M. Hermant use, parfois, de moyens dramatiques singulièrement naïfs — a été très bien jouée par M. Dumény, par Mme Henriot et par Mlle Mellot.

Il y a des livres qu'il n'est guère permis d'ignorer : **Poil de Carotte** est de ceux-là. M. Jules Renard y raconte le martyre quotidien de l'enfant qui n'est pas aimé de sa famille, et tout le livre est d'une observation aiguë et tragique.

M. Renard l'a condensé en une pièce qui est admirable. Il était facile à l'auteur traitant un pareil sujet de s'égarer en de vaines sensibleries et d'émouvoir par des moyens un peu grossiers. Homme délicat, écrivain parfait, M. Jules Renard a méprisé ces moyens : il n'y a pas, dans *Poil de Carotte*, un mot qui ne soit juste, il n'y a pas une réplique qui soit banale. Dès l'ouverture du rideau, M. Renard exige, et obtient, l'attention du spectateur. On écoute, haletant, les phrases brèves que prononcent les personnages, on guette leur moindre geste; tous les mots ont une raison d'être dits, tous les signes ont une raison d'être faits, et l'on sent qu'à en perdre un seul, on risquerait de perdre la suite du drame. Et c'est un drame effrayant qui se joue. Mme Lepic, en sa froideur cruelle, est d'une terrible tyrannie; elle ne s'emporte pas, et elle est implacable. Sa douleur, quand, pour la première fois de sa vie, elle a vu qu'on résistait à ses ordres, est de la rage concentrée. M. Lepic est un malheureux, qui n'a jamais entendu une parole où il y eût de la bonté. Il souffre d'une souffrance qu'il n'ose pas manifester. Le manque de sympathie autour de lui l'a rendu timide, las et presque farouche. Et M. Lepic n'est pas un mauvais homme.

La vie de Poil de Carotte n'est que chagrin et misère. Poil de Carotte est l'enfant né trop tard, l'enfant dont on n'a pas désiré la venue au monde. Et sa mère lui fait douloureusement sentir cette tare originelle. Elle lui réserve les travaux les plus durs, elle ne lui parle que pour le réprimander. Et Mme Lepic se croit juste : elle n'a dû à Poil de Carotte que des ennuis ; elle n'a connu, par lui, que les maux de la maternité, sans ses joies. Cette femme régulière avait, avant que naquît Poil de Carotte, l'enfant qu'elle avait souhaité. Poil de Carotte fut, avant même de naître, un sournois et un indiscret. Et, par sa rigueur de tous les jours, Mme Lepic donne, presque, à Poil de Carotte des défauts qu'il n'a pas naturellement. Car, en somme, il est affectueux et bon. Certes, il ne peut pas aimer sa mère, mais il ne va pas jusqu'à la haïr, — et il a pour son père une amitié secrète, où il y a, peut-être, un peu de pitié. Et la vie est lamentable de ces trois êtres, qui ignorent, ou, inconsciemment, feignent d'ignorer la tendresse. Et la scène est belle d'une beauté simple et vraie, où M. Lepic et Poil de Carotte se devinent l'un l'autre, enfin, se confient leur douleur, et, grâce à la mutuelle tendresse qu'ils se découvrent, reprennent le courage nécessaire à leur vie.

La composition de *Poil de Carotte* est harmonieuse : on dirait presque d'une tragédie antique. La rigueur implacable des répliques crée, depuis le commencement de la pièce jusqu'à la fin, un rythme singulier. Il faut remercier M. Jules Renard de nous avoir donné cette œuvre.

Poil de Carotte est merveilleusement joué. Mlle Suzanne Desprès est parfaite en Poil de Carotte comme, en M. Lepic, est parfait M. Antoine ; et Mmes Ellen Andrée et Renée Maupin s'acquittent fort bien des rôles de Mme Lepic et de la servante Annette.

M. Louis Legendre, au premier acte de **l'Intérim**, nous promettait une comédie fantaisiste assez amusante. Harlette Gournay épouserait avec plaisir Franck Néry, qui a un penchant pour elle : mais, contrariée dans son amour auquel, pourtant, elle ne veut pas renoncer, elle se résigne à devenir la femme de Gaétan de Chevincourt. Et elle oblige son fiancé à signer une convention qu'elle a rédigée et dont voici le sens : « Nous nous marions. — Mais ça ne compte pas. — A ma première requête, nous divorçons. » Tout cela est exposé gaiement : le dialogue est rapide, et il s'y trouve même quelques mots spirituels.

Le second acte ne vaut pas le premier. Le succès du projet d'Harlette est compromis par la jalousie d'une jeune veuve, Suzanne Lebertier qui, elle aussi, s'est mis en tête d'épouser Franck Néry. Cet acte, malgré quelques traits heureux semble un peu long, et certaines plaisanteries n'en sont pas très utiles; cependant il n'ennuie pas.

Le troisième acte est vraiment mauvais : il dépare une comédie qui eût pu être agréable. Il va sans dire que tout s'y arrange, et qu'Harlette, après un divorce, épousera Franck. Mais, pour cette conclusion, M. Legendre a eu la main lourde, et il est des moments où sa pièce est presque grossière. Et puis, le mariage de Gaétan et de Suzanne, vraisemblable et attendu, n'a pas lieu : il eût été pourtant dans les règles du genre auquel appartient l'*Intérim*. M. Legendre l'aurait-il négligé par amour de l'imprévu ? On hésite à le croire.

Mlles Mylo d'Arcylle et Louise Bignon sont charmantes; M. Gaston Séverin a du goût, et M. Riche s'agite beaucoup.

Mademoiselle de Bullier est un drame court, mais sombre. M. Henri Giraud y raconte, pour la millième fois peut-être, l'histoire de la courtisane amoureuse, l'histoire de la fille à qui « son amour refait une virginité ». M. Giraud ne s'étonnera pas sans doute qu'on préfère à sa pièce les pièces de certains de ses devanciers, *Marion de Lorme*, par exemple, ou *la Dame aux camélias*. Un étudiant en médecine épouse sa maîtresse, rencontrée jadis à Bullier ; elle a toutes les vertus. Ses études finies, il retourne dans son pays, la Provence. Là, la femme du jeune médecin se trouve en présence d'un vieux paysan qui, de passage à Paris, fut, un soir, raccroché par elle, à Bullier. Ce paysan est le père du mari. Il a une explication avec sa bru, en suite de quoi il se tue. Le drame, que l'auteur dénoue brutalement au moment où il eût pu devenir curieux, est, en somme, sans grand intérêt. M. Paulet y joue remarquablement le rôle du vieux paysan. A.-FERDINAND HEROLD.

ART MODERNE

Constantin Meunier. — Société Nouvelle de Peintres et de Sculpteurs. — La Demi-Douzaine. — Vente Ad. Tavernier. — Memento.

La nymphe Salmacis (1) ayant cessé de rendre méchamment

(1) Cf. au Louvre, sculpture moderne, salle V, *la Nymphe Salmacis*, statue en marbre, par le baron Bosio.

hermaphrodites les sculpteurs, quelques-uns, avec plus de virilité, se sont aperçus que, fui le monde de l'allégorie et des vaines représentations mythiques, autour d'eux la race humaine existe. Sans doute une grande tradition provenue des anciens âges par l'Italie glorieuse du Moyen-Age, par l'Italie triomphante de la Renaissance, par la France, aussi, primitive ne s'était jamais éteinte, ici, totalement, et de Michel Columb à Germain Pilon, à Puget, à Houdon, à Rude et à Carpeaux la lumière est presque ininterrompue. Sous les figures particularisées d'une époque, on retrouve les caractéristiques générales des grandes passions universelles. L'amour, la douleur, l'héroïsme ou le découragement tour à tour régissent la plastique qui les traduit. Le marbre et l'airain brûlent d'enthousiasme et de fièvre, une vie plus intense que la vraie domine et dévore la matière. Par là, la force expressive transforme et exalte la valeur, sinon, purement décorative (c'est aussi souvent, ailleurs, le cas enviable), de la création sculpturale, et assure aux noms cités, à quelques autres encore et à celui de notre grand Rodin, une gloire plus haute que celle des simples ordonnateurs des palais ou des jardins royaux subjugués aux caprices des architectes. Je n'entends pas, néanmoins, déconsidérer l'art des artistes qui firent, par exemple, Versailles, le XVIIe et le XVIIIe siècle; leur effort fut autre, leur mérite reste incontestable. Seulement, si Guillaume Coustou me charme, Puget m'ébranle et me confond, et, aujourd'hui qu'on n'entreprend que bien peu de ces travaux gigantesques soumis au goût et à la volonté d'un seul — (la puissance même des organisateurs d'une exposition universelle ne rappelle que de loin la puissance d'un Louis XIV) — la tradition d'un art décoratif public se dépense en des redites stériles ou se fige dans l'effort de défendre son principe. Un art qui n'exprime pas, avec furie, l'homme qui en a créé une nouvelle raison d'être, est désormais caduc. Les règles tombent, les attitudes prescrites, les attributs, tous les canons sont morts. L'artiste puise en soi-même la norme et la mesure, ses figures l'expriment tel qu'il se sent ou tel qu'il se veut, en dépit des académies.

M. Constantin Meunier, qui a exposé, à l'*Art nouveau*, une collection de bronzes comprenant une série d'œuvres nouvelles est un de ceux qui délibérément ont rejeté les entraves imbéciles. Il fut l'un des premiers à s'éprendre de la beauté grave ou tragique des grands labeurs harcelants. Il a parcouru

la mine, le laminoir et les docks des grands ports. Il a pénétré le secret des attitudes du travail. Sous les mouvements automatiques et les habitudes professionnelles des machines-ouvriers, dirigés, sous menaces de mort, par l'implacable nécessité de leur labeur périlleux, le sculpteur, ému, a surpris les formes impressionnantes et significatives. L'hébètement des besognes quotidiennes, la dépression, la stupeur de vivre, aussi les énergies contenues et maîtrisées, avec, latente, la force possible des désirables révoltes, le poème de la soumission brutale et de l'esprit vidé du rêve et de l'espoir, la honte où l'orgueil égoïste des bourgeois a embourbé la résignation robuste par qui jusqu'à leur jouissance vaine est fécondée tout le conflit flagrant du plaisir exclusif et de l'exclusif labeur, ces images d'ouvriers frustes le signifient hautement.

Et c'est pourquoi l'art de M. Constantin Meunier, noble et sans emphase, exalte d'une beauté nouvelle une souffrance simplement humaine. Ces types de travailleurs des mines, *le Mineur à la Hache*, d'une anatomie puissante, *le Mineur accroupi*, les deux *Herscheuses*, etc.., ce buste angoissant d'un puddleur, sorte de Hermès du haut-fourneau, cet *Anvers*, ou le Débardeur, ce *Faucheur*, ces hommes et ces femmes du peuple, évoqués simples au milieu du calme accomplissement d'une destinée impitoyable, émeuvent par la grandeur de leur attitude sincère, par la beauté tranquille de leur profonde souffrance. Et ils touchent ainsi l'esprit plus directement, plus intimement que l'image fabuleuse des douleurs immémoriales des héros ou des rois légendaires, car nous nous sentons baigner dans la mer sans limites des injustices que nous aidons à perpétuer ; nous-nous confrontons à des effigies de notre criminelle indifférence.

Le caractère du métier, chez M. Meunier, consiste avant tout en la simplicité et en la vérité. Les moyens redondants à atteindre l'émotion ne l'ont pas préoccupé ; il dit, avec une candeur grave, ce qu'il voit; il est souvent fruste, c'est vrai, toujours sévère et véridique. Si le domaine que son art a exploré étonne par l'éloquence expressive de sa virile grandeur, sans doute les ressources dont il use ont servi maintes fois et, pour sûr qu'il soit de son talent savant, il n'est pas en vérité, manuellement, pour ainsi parler, un innovateur. Il a ouvert à l'art un monde, mais pour l'exprimer il a usé de procédés éprouvés avant lui, habilement, consciemment, ses recherches et son génie l'absorbant par ailleurs.

Plusieurs pastels, des dessins où M. Meunier étudie la vie des mines ou des hauts-fourneaux, l'aspect tragique de la ville industrielle, attestent quelle conscience l'artiste apporte dans son œuvre.

§

C'est, à la première exposition de la *Société Nouvelle de Peintres et de Sculpteurs*, ouverte en la Galerie Georges Petit, **M. Constantin Meunier** aussi le pur triomphateur. Ici, par des pièces judicieusement choisies, l'idée qu'on a pu se former de sa puissante originalité se complète d'un émerveillement. Je ne sais rien, en sculpture, de plus émouvant ou de plus grandiose que ce petit bronze du *Naufragé*. Les qualités plastiques, le bosselage de la matière, à coup sûr, contiennent la plus violente intensité de vie expressive, en dépit d'une simplicité extraordinaire du mouvement héroïque. Voici un homme, la tête nue sous le ciel tempétueux, le torse, les pieds nus, les mains à la barre crispées encore, la face angoissée et résolue, se raidir en un effort suprême contre l'assaut tumultueux des lames qui envahissent, plus qu'à moitié déjà, l'embarcation trop frêle où il a cherché le salut. Son visage dit bien qu'il sait n'avoir plus rien à attendre du sort, mais n'importe ! il luttera, inflexible, contre les éléments, et s'il est vaincu, sa résolution, jusqu'au dernier moment, ne l'aura pas, du moins, abandonné. Il ne se livre pas, ses muscles se tendent, il résiste ; tandis que l'attaque indifférente des eaux soulevées continue inexorable et sûre, sans que le sculpteur ait cru devoir en outrer, par le gonflement de volutes trop hautes, la furie, sans qu'il ait confronté au puissant effort futile de l'homme perdu rien que l'aveugle force de la mer à peine déchaînée.

Nous retrouvons, à côté de ce morceau suprême, les figures des tâcherons accablés sous la professionnelle hébétude, auxquelles M. Meunier nous a accoutumés, le *Portefaix*, le *Bûcheron*, un *Mineur*, des bas-reliefs solides comme ceux dont s'enorgueillit le Musée de Luxembourg : les *Travailleurs de la Mer*, le *Lamineur*, l'*Industrie*. Quelques portraits, *Émile Verhaeren*, *Élisée Reclus*, *Vandevelde*, *Gilsoul*, et le beau buste calme de *Théo van Rysselberghe* complètent, avec quatre dessins vigoureux des ponts de la Tamise, cette exposition admirable.

Un second sculpteur, M. **Alexandre Charpentier**, avec d'amusantes statuettes de terre cuite (surtout la *Jeune Mère*,

d'un si doux attendrissement) nous montre en un cadre une série de 59 médailles en bronze. Les portraits puissants de *Constantin Meunier*, d'*Émile Zola*, de *Puvis de Chavannes*, d'*Edmond de Goncourt*, ceux, plus fin, de *Théodore de Banville*, ou, délicat et délicieux, de *Catulle Mendès* apparaissent, de tous points excellents, d'une facture sûre et d'une très originale expression.

Au reste, ce petit salon où, sous la présidence bien avisée de M. G. Mourey, se sont groupés des talents qui, pour leur nature tempérée, passaient inaperçus ou ternes dans le tohu-bohu brutal des grandes foires du Champ-de-Mars, exalte avec douceur et sans ivresse le charme, trop méprisé souvent, de maints peintres patients et agréables.

Sans doute, M. **Cottet**, avec le sombre accent, confinant parfois à du pathos un peu mélodramatique, de ses *Intérieurs Bretons* détonne dans cet ensemble plus apaisé, mais s'il peint sans grâce (comme il appert surtout dans ses deux *Études de nu*), ses tableaux ont souvent une âpre saveur mélancolique et même, si l'on regarde ses natures mortes (*Pommes et verre*, principalement, le n° 51) une certaine délicatesse de touche.

M. **Lucien Simon**, plus épris du détail et des parures locales, expose aussi de fortes études des coutumes bretonnes; M. **Baertsoen** a peint, avec une vigueur triste, des coins de villages sous la neige et la langueur vespérale des eaux immobiles; M. **Le Sidaner**, d'une manière ingénue et tranquille, traduit la finesse des longs crépuscules argentés; M. **F. Brangwyn** fait papilloter, à son ordinaire, le choix multicolore des laines de ses tapis.

Délaissant les hauts portraits exsangues par lesquels lasse la prétention pseudo-aristocratique de son fin talent, M. **Alexander** a su peindre une curieuse effigie d'homme, un peu fantômatique encore, et il s'est livré, de façon exquise, à une très précieuse *étude en noir*. La femme que représente toujours sur des fonds indécis de tapisserie, M. **Aman Jean**, a pris de la chair vraie, du modelé et de la souplesse; la manière de M. **Henri Martin** paraît moins anguleuse dans la sécheresse du dessin, plus fondue dans les atmosphères et la couleur. Est-ce que tous ces peintres gagnent, vraiment, à être ainsi isolés de la cohue, ou bien tous ont-ils tenu à honneur de montrer ici le meilleur de leur talent?

Mais je ne saurais me réjouir du froid et neutre apport de M. **René Ménard** qui, autrefois, s'est révélé plus fluide, ni

de la turbulence inconsidérée de **M. Gaston La Touche**, ni même de la discrétion précise des intérieurs de M. **W. Gay**. Cependant, sur 21 noms, plus de la moitié arrêtent ; rarement — jamais dans les salons — une telle proportion n'est atteinte.

Enfin, une vitrine contient quelques beaux grès de M. **Delaherche.**

§

La **Demi-Douzaine**, société de jeunes peintres, expose à la Galerie des Artistes Modernes. Quelques dessins suffisants, des eaux-fortes signées de MM. Béjot, Gascoyne, Huard, de Mme Bourget, et des vitraux décoratifs de M. Pierre Bracquemond. Pas un tableau ne vaut qu'on s'y arrête.

§

A la *vente Ad. Tavernier*, qui a eu lieu le 6 mars dernier, outre un lot considérable de tableaux par Boudin, Fantin-Latour, Guillaumin, Jongkind, Lépine, Pissarro, Vignon, Vollon, etc., ont passé de tragiques **Daumier**, de hargneux et aussi d'élégants **Degas**, des **Renoir** exquisément blonds et azurés, une nature morte brutale et enfiévrée somptueusement de **Van Gogh**, de solides et profonds **Cézanne**, un harmonieux et fin **Vuillard.**

Enfin, à côté d'une ébauche merveilleuse de **Manet**, d'incomparables **Monet**, paisibles, transparents, pleins de clartés où jouent, diverses, les belles ombres.

Le succès de la vente a été à **Sisley**, de qui, en effet, une des toiles les plus précieuses et les plus complètes, l'*Inondation*, y figurait.

Memento. — Une exposition importante des œuvres de **Seurat** est ouverte à la *Revue Blanche*, permettant d'apprécier mûrement, les polémiques tues, la valeur de l'effort tenté et des résultats, dès ses débuts, atteints par le clair peintre, pris par la mort à 31 ans. Il en sera parlé le mois prochain.

Chez *Durand-Ruel*, exposition de peintures de **G. d'Espagnat**, du 19 mars au 7 avril. La date tardive empêche que je rende, ici, compte d'un travail opiniâtre et d'une œuvre à la conquête des pures lumières. Un mélange singulier de finesse dans l'observation des formes, d'enfants surtout, des paysages et des atmosphères, et un faire près d'être, souvent,

brutal ou lourd. De délicieuses et éclatantes natures-mortes. J'eusse aimé en parler plus longuement.

Galeries Bernheim jeune et fils, expositions **Wilder, Ten Cate**, et **Clary**. — Peintures et pastels de **M. André Sinet**, à la *Librairie Ollendorff*. — Peintures décoratives, poteries, verreries et dentelles artistiques par **Mlle Adrienne d'Heureux** (Enneïrda), en son atelier. — Exposition **Le Gout-Gérard** à la *Galerie des Artistes Modernes*. — Exposition d'eaux-fortes originales en couleurs, chez *Hessèle*, 13, rue Laffitte.

ANDRÉ FONTAINAS.

PUBLICATIONS D'ART

Les Livres : H. Laurent : *Traité de perspective*, Charles Schmidt, 3 fr. — H. Guiot et J. Pillet : *Le Dessin de paysage étudié d'après nature*, Nony. — *Poésies de Félix Arvers*, H. Floury. — Les Revues : *Album Pan; Les Maîtres du Dessin ; Les Maîtres de l'Affiche ; La Gazette des Beaux-Arts ; La Chronique des Arts ; L'Art Décoratif ; Le Journal des Artistes ; Le Rire ; La Baïonnette ; L'Art Moderne ; Le Studio ; The Artist ; Mir Iskousstva ; Deutsche Kunst und Dekoration ; Innen Dekoration*. — Estampes. — Affiches.

Les Livres. — Un grand nombre de peintres et même des maîtres ignorent à ce point les premières notions de perspective qu'il existe un métier fort prospère, celui de *perspecteur*, qui consiste à établir la perspective d'un tableau. L'artiste qui a recours à cette aide est fatalement beaucoup plus limité qu'un autre dans l'expression de sa pensée, de son imagination. Le travail une fois fait, il est prisonnier de son ignorance, n'osant rien changer au tracé primitif qui, n'étant lui-même que l'œuvre d'un collaborateur, peut ne pas rendre exactement la volonté du peintre. Quelques études fort simples dont on s'effraie trop à l'avance permettraient aux artistes de donner libre cours à leur fantaisie en restant d'accord avec les données scientifiques. Je conseille à ceux qui veulent s'instruire rapidement sur les règles de la représentation des objets sur un plan, de lire le *Traité de perspective à l'usage des peintres et des dessinateurs de profession* par M. H. Laurent. C'est un exposé clair, concis et suffisamment complet.

Plus élémentaire et plus résumé surtout est *Le Dessin de paysage étudié d'après nature* par MM. H. Guiot et J. Pillet, mais la méthode en est clairement exposée et de facile com-

préhension pour les élèves de Saint-Cyr et des Ecoles normales auxquels ce petit livre est surtout destiné.

Il ne m'appartient pas d'évoquer sous cette rubrique la mélancolique silhouette d'Arvers, ni de discuter sur le mérite de ses vers sentimentaux, je tiens seulement à signaler ici pour la beauté de l'édition le livre que vient de publier, avec son ordinaire souci d'art, l'éditeur Floury : *Poésies de Félix Arvers* (*Mes heures perdues* et *Pièces inédites*).

Les Revues. — *Album-Pan* (nº 1). — Cette publication trimestrielle se tire seulement à 200 exemplaires ordinaires, trois Japon et trois Chine. Comme l'indique son titre *Pan*, elle s'intéresse à l'art de tous les temps et de tous les pays. Dans ce premier numéro s'inscrivent les noms de A. Rodin, H. Vogeler, E.-M. Geyger, G. Lemmen, W. Nicholson, W. Laage, E. Manet, J. van Eyck, Okomura-Massanobu.

Gustave Geffroy explique en quelques lignes préliminaires le sens de cet album et dégage la haute leçon que donne en un dessin de ce premier fascicule le maître Auguste Rodin. Quoi de plus vivant en effet que ce Pégase fougueux, entraînant sur son dos le poète exalté ! « Certains mouvements de ces corps, dit Gustave Geffroy, de ces torses, de ces bras, de ces jambes, apparaissent désordonnés, violents, forcés, mais si ceux qui formulent leurs blâmes et leurs restrictions sont de bonne foi, ils reconnaîtront tôt ou tard que c'est là le désordre apparent de la nature, avec ses mouvements fugitifs, plus beaux, plus vrais, que les mouvements de pose fixe. Rodin les surprend, les note, et, sous ces apparences, formule les lois essentielles de l harmonie et de la beauté. »

Les Maîtres du Dessin (15 février). — Au sommaire, un précieux dessin rehaussé pour un rêve d'émail par Gustave Moreau ; un lavis rehaussé de gouache, brillant et d'un extrême fini, par Detaille; une aristocratique *Danse* pour vitrail par L.-O. Merson et un palpitant, sentimental et héroïque dessin à la plume, *Valmy*, par Willette.

Les Maîtres de l'Affiche (15 mars). — Le numéro 52 des *Maîtres de l'Affiche* comprend le quatrième panneau sans texte de J. Chéret, *la Comédie ;* un humoristique dessin de Léandre pour la *Galerie des Artistes modernes ;* l'affiche du *Bazar des Halles et Postes*, de Fernel (F. Cerkel), et une reproduction tchèque de l'artiste Arpad Basch. Paul Berthon a dessiné pour cette livraison une très jolie composition.

La Gazette des Beaux-Arts (février). — Un article de M. Henry de Chennevières sur le *Legs de la Baronne Nathaniel de Rothschild au Musée du Louvre.* A propos de *La Laitière,* qui est une des œuvres les plus importantes de Greuze, M. de Chennevières écrit avec raison les lignes suivantes :

« Les blancs de cette peinture sont de la meilleure palette de Greuze, glacis harmonieux et surtout bien flamands. Ne pas oublier, en effet, la véritable école du coloris au XVIIIe siècle : depuis Lafosse et Watteau jusqu'à Greuze et Fragonard, la galerie de Médicis au Luxembourg servait à tous d'enseignement. Rubens était leur héros, ils l'étudiaient avec passion, le francisaient à leur taille et de leur mieux, et rien ne serait facile et piquant comme de reconnaître et de souligner nombre de ses tons dans les peintures notables de l'époque. Greuze surtout fut l'épieur du grand maître, et tels de ses morceaux de verve, à belles coulées fluides, semblent échappées d'Anvers, en passant par Valenciennes. Son fol amour-propre eut beau, pour donner le change, critiquer Rubens à toute occasion : peine perdue, sacrilège inutile ! renier le modèle, c'était renier l'évidence et faire de l'ingratitude sans profit. »

Maintenant, un mot sur les dons au Louvre en général. On comprend que les amateurs d'art se trouvent peu encouragés à offrir au musée leurs chefs-d'œuvre, lorsqu'ils voient la façon dont on traite les merveilles confiées à l'Etat. On est en train de saccager les plus pures œuvres par des restaurations exagérées toujours et la plupart du temps inutiles. Loin de demander, avec M. Georges Denoinville (1), que l'on nettoie, dévernisse et revernisse sans cesse les tableaux de notre musée national, je suis plutôt avec M. Gustave Coquiot, lorsqu'il écrit avec indignation (2) :

« Parbleu, le beau souci qui viendrait s'ajouter à tous les nôtres ! Nous ne travaillons pas dans le neuf, mais dans le vieux : nous ressemelons. Quand un Rembrandt nous paraît enfumé, vite, nous grattons, nous le nettoyons, nous le vernissons, voilà notre tâche, et n'est-ce point assez? Regardez *les Pèlerins à Emmaüs,* et dites-nous si la nappe, ainsi, n'est pas plus blanche, plus éclatante! C'est un soleil, tout bonnement ! »

(1) *Le Voltaire,* 24 février 1900.
(2) *La Presse,* 15 mars 1900.

J'ai donc un souhait à faire. Je le fais : Plaise à la sacro-sainte administration que les quattrocentistes et le Greuze légués par Mme Nathaniel de Rothschild restent enfouis sous leurs vieux vernis et même sous leur poussière, plutôt que de les voir jamais confier aux assassins de chefs-d'œuvre que sont les restaurateurs !

La Chronique des Arts (3 février). — « On parle beaucoup de notre admirable musée, en ce moment. Il a de nombreux amis ; il n'en a pas de plus dévoués que nous. Aussi nous permettrons-nous d'adresser une requête instante à ceux qui font présentement sa toilette pour l'échéance de la grande Exposition.

» Il n'est pas digne d'eux de laisser subsister le nom de Piero della Francesca sous la jolie *Madone* récemment acquise après tant de tribulations. Le Louvre ne possède aucune œuvre de Piero della Francesca. Ce serait faillir à nos traditions nationales de bonne foi, pour le puéril orgueil de tromper quelques visiteurs étrangers dénués d'expérience, que de maintenir une attribution si manifestement erronée, et Paris n'est pas Chicago. »

Quelques lignes aussi sur les difficultés que rencontreront les organisateurs de l'Exposition Watteau. Ces difficultés, ils ont dû les prévoir et cette exposition, en admettant qu'elle ne rassemble qu'une faible partie de l'œuvre, permettrait néanmoins au public de voir un certain nombre de toiles dont seule une semblable occasion peut lui faciliter l'accès.

(10 février). — Bon article de M. Julien Leclercq sur cette exquise exposition d'Alfred Stevens, où les peintres qui connaissent le mieux leur métier peuvent encore trouver une leçon.

L'Art Décoratif (février). — Article de M. Arthur Layard sur Frank Brangwyn, avec d'intéressantes reproductions montrant la diversité du talent de l'artiste.

Le Journal des artistes (25 février). — L'administration annonce qu'elle vient d'acquérir *La Revue d'Art* qui venait elle-même de se former il y a quelques mois par la réunion de *La Revue Populaire des Beaux-Arts*, du *Moniteur des Arts* et de *La Revue des Beaux-Arts et des Lettres. Le Journal des Artistes* remplacera désormais ces différentes publications.

Le Rire (passim). — Dessins de Léandre, Abel Faivre et Métivet.

La Baïonnette (n° 1). — Le nouveau journal illustré dirigé par le caricaturiste Charly est d'une saine bouffonnerie. Le pittoresque dessinateur y critique avec une verve primesautière et bon enfant les mœurs de la caserne.

L'Art Moderne (21 janvier). — De M. Edmond Picard, un article sur *L'Exposition de l'Œuvre de A.-J. Heymans* à la Maison d'Art de Bruxelles.

Le Studio (15 février 1900). — De M. A.-L. Baldry, un excellent article documenté sur un peintre de haut talent qui expose ordinairement au Champ de Mars, J.-S. Sargent. Les illustrations nous montrent quelques portraits fort beaux où l'on trouve à côté de la maîtrise de l'artiste son constant souci de composition.

The Artist (mars). — Reproductions de toiles de Renoir, d'Alfred Stevens et d'un buste de John Ruskin par Conrad Dressler.

Mir iskousstva (janvier). — 25 reproductions des œuvres de Valentin Séroff.

Deutsche Kunst und Dekoration (février). — Notes sur Hans Christiansen et ses décorations pour vitraux.

(Mars). — Etude sur l'art appliqué moderne à Vienne. Nombreuses reproductions de mobiliers et d'objets d'art.

Innen-Dekoration (février). — Meubles divers un peu trop simples.

Estampes. — *L'Imagerie Artistique Populaire*, qui se crée dans le but de « faire pénétrer un peu de beauté et de joie dans les plus humbles logis », commence sa publication par quatre lithographies de Daniel Hennequin d'après les composition d'Alexandre Séon : *Fleurs d'Automne, Ondine, Rêverie et Feuilles d'Automne.* On sait le talent sobre et sûr, la conscience et le pur idéal d'Alexandre Séon. Je ne puis qu'ajouter que le bel artiste a mis dans ces figures de femmes toute la correction de son dessin et tout le tendre charme de son imagination.

Affiches. — Une très belle affiche de Léandre, plutôt une grande lithographie de ce maître lithographe, exécutée pour les pantomimes de Xavier Privas interprétées par Mlle Christiane Mendelyes et M. Georges Vague. La lumière chante, l'ombre accompagne. C'est une délicieuse composition.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

LE MEUBLE ET LA MAISON

L'Exposition Universelle et ses 5 parties. — I. Champs-Elysées.

— II. Invalides — III. Les Rives de la Seine. — IV. Trocadéro. — V. Champ-de-Mars.

Une exposition, dit M. Genuys, est un *transport au cerveau* pour un pays.

Une surexcitation du travail, durant plusieurs années, pour aboutir à six mois de noce effrénée : puis la nation et sa ville, empoisonnées d'épidémie et de maladies contagieuses, gisent débiles, paresseuses, avec une surcharge nouvelle de filles, des femmes énervées et des travailleurs aux muscles rompus qui, dans la crise économique, n'obtiennent plus le salaire suffisant.

Voici interrompu l'effort entrepris par les si insultés « intellectuels » : la réforme inévitable, demain un rebut de population, ivrognes et aventuriers, l'entreprendra, sous le fouet de la nécessité...

En avant, la fête !

Ah ! Si du moins s'épanouissait (pour saison si coûteuse !) une joyeuse et bariolée assemblée de tentes multicolores, immenses, sans nombre, à fermetures légères, — quelque chose comme nous en représentent les merveilleux paravents japonais de notre Louvre ! Ou bien encore... avez-vous rêvé parfois à ce que durent être dans les années 1200 ces foires de Champagne où, sous l'ombre de notre élégant et grand art ogival, aux chefs-d'œuvre tout blancs de pierre, teints d'azur et d'or, venaient, avec leurs merveilles, des Tartares, des Sarrazins, des Norvégiens chargés de denrées américaines, des Slaves, des Maures, des Byzantins, et toute l'inouïe chrétienté si dissemblable de lieue en lieue, alors...

§

Un grand singe, sans queue ni tête, à demi frappé par la paralysie : sa jambe droite se recroqueville douloureusement et ce sont les Champs Elysées ; son bras droit également contracté, figure le Trocadéro. Mais le côté gauche gît mort ; raidie la jambe (les Invalides), raidi le bras (le Champ-de-Mars). Tel est le plan de l'Exposition, à travers l'échine de qui s'épand, par le col, la Seine, suc médullaire.

Le temps des lecteurs du « Mercure » a du prix. Qu'ils ne s'égarent donc pas trop, sans en avoir résolu le sacrifice, sur la rive gauche, où attireront la foule, de toute leur prépondérance en l'entreprise, les industriels qui exposent là leurs ennuyeux produits.

I. Champs-Elysées (l'Art). — Une Avenue Triomphale rejoindra le palais de M. Loubet à celui des Invalides. Excel-

lente idée! mais qu'il fallait réaliser. Seul logique se présentait le rétrécissement du pont. Tandis que de 80 mètres (rive droite), l'avenue tombe à 22 mètres à peine de largeur sur la rive gauche. Et puis aboutir au monument de Mansart, ce n'est pas tout à fait de l'imprévu. Une construction, appropriée à la grande noce, aurait dû le masquer.

Sur les deux côtés de l'Avenue, le petit palais de l'*Art rétrospectif* dont l'architecte se nomme M. Giraud, et le grand palais de l'*Art contemporain* construit sous la direction du même par MM. Deglane, Louvet et Thomas.

Le petit palais entoure de deux rangs de galeries, placées en tangentes, une cour demi-circulaire, dont un portique épouse la forme; aux angles, tours rondes à coupoles. Une coupole au centre, que pénètre le trop lourd fronton de la porte. Mais coupoles d'angles et coupole du centre, dans une commune peur de la silhouette, s'enterrent parmi les toits, accroupis eux-mêmes craintivement derrière une balustrade hors de proportion. Belle avance que certaines sculptures offrent de la grâce, par exemple ces chapiteaux qui conviendraient à des colonnes de moitié moins grandes !

Le grand palais est bâti sur un H dont l'une des barres parallèles se trouverait plus petite (celle de derrière, avenue d'Antin). Il a pour destination d'une part le Concours Hippique, où il ne faut qu'une nef, d'une autre le Salon, où l'on a l'habitude, outre cette nef livrée aux sculpteurs, de salles latérales éclairées par en haut pour la peinture! Superposer des salles constituerait donc un non-sens : vous devinez dès lors qu'on n'y manqua point. Feu le palais de l'Industrie fatiguait par la hauteur de ses petites chambres, et le palais Formigé nous fit apprécier au contraire ses longues galeries : on a donc élevé des cellules aux cloisons démesurément élevées!

Dirons-nous la façade aux vaines prétentions classiques? Ou bien tournerons-nous le monument, derrière lequel nous recevra le hurlement d'une frise colorée?

A admirer ces édifices aura d'ailleurs mal disposé l'impression reçue à la Grande Porte : oui, Paris la domine, en belle fille, au visage sérieux, au costume de cocotte, et dont le geste accueille (1), mais sous l'intéressante quoique épaisse coupole, comme filous et frôleurs vont s'en donner, à cause de l'ingénieuse disposition en demi-cercle des guichets, aux der-

(1) Par M. Moreau-Vauthier.

niers desquels les gens s'écraseront dans l'angle des palissades.

Le pont Alexandre III, vaillant travail d'ingénieurs avec sa courbe, que sont venus gâter les architectes et par-dessus tout de plates statues.

II. Invalides. — Etranglent le populaire, au passage, les *palais* (pompiers jumeaux) de MM. Toudoire et Pradelle, et tels chahuts de vieilles douairières : les « palais » Esquié, Larche et Vachon, Tropey Bailly.

Si vous pénétrez dans les intérieurs, quels spectacles ! Fermes et poutres placées comme par des fous et devant quoi l'on tirera des vélums, ultime ressource, peintures outrageantes, erreurs sur erreurs. Exception seulement pour le hall central de M. Esquié, une très bonne, une très belle chose.

III. Rive de la Seine. — Comment vous imaginez-vous un monument destiné à glorifier *Paris* devant l'univers accouru ? Un ouvrage babylonien, où clameraient à la fois la pensée, le travail terrible, l'élégante volupté et la révolution en tempête ! Voici ce qu'a élaboré M. Gravigny :

De faux toits posés sur les vrais; de fausses fenêtres ou peu s'en faut (après coup on les aveugla à demi) ; de fausses lucarnes, celles-ci d'une cécité complète; ajoutez encore une fausse construction de bois pudiquement habillée de plâtre et une fausse sculpture, incertaine entre la gravure et le bas-relief.

Détournez vos yeux en larmes.

Il sourit plus loin quelque espoir. Elégantes et sobres, les *Serres* de M. Gauthier, qui doivent subsister, s'en montrent dignes. Il ne fallait pas moins pour encadrer la merveille qui va leur être confiée : la Fleur ! Car l'artiste ne doit pas porter la responsabilité des minables annexes que l'on substitua aux dômes luxueux par lui proposés.

Hélas de nous ! quel gigantesque emballeur, quel universel entrepreneur de cercueils a exposé, sur cent mètres de longueur, cette fabuleuse caisse? *Palais des Congrès et de l'Economie sociale*, dit l'étiquette. Rêvons... et passons.

Non, demeurez. M Mewès vous y convie : de l'étage, vous pourrez contempler les eaux perfides. Soit... Seulement, quelle taille avez-vous? Si plus d'un mètre cinquante ou moins d'un mètre quatre-vingts, inutile de monter. Il ne faut ici, paraît-il, que des surhommes ou des sous-hommes. Quant à la moyenne, une traverse horizontale s'obstine à leur boucher l'horizon. Mais pourquoi ? Comment ! ne savez-vous point qu'un architecte est obligé de diviser la hauteur d'une fenê-

tre en quatre parties égales? Tant pis pour vous, en somme. Sortez!

Eh, un chef-d'œuvre! Le *Palais du Merveilleux*. Non pas comme style: du moyenâgeux de charcutier. Mais l'idée!... Un homme de génie seul put avoir l'idée de bâtir une maison plantée sur ses toits. Est-ce un sage? est ce un railleur? En tout cas, ce sera un millionnaire! Peuples, engouffrez-vous.

Que la rive gauche est pittoresque, d'ici! Féerique ville composée des pavillons de l'étranger!

Si curieuse la *Turquie;* décorée de ses moucharabis, la *Bosnie* se silhouette fortement; la *Hongrie* nous échantillonne bizarrement ses divers styles: ainsi le hasard des siècles travailla au gros horloge de Rouen. En revanche une modeste demeure de famille représente la *Grande-Bretagne*. La *Belgique* envoya une copie de l'Hôtel-de-Ville que possède Oudenarde; le *Danemarck*, fier sous ses pignons aigus, resplendit; l'*Allemagne* a mal mis à l'échelle son bâtiment Renaissance sous la flèche de 65 mètres. La *Roumanie ?* un peu confiserie. Comme la *Grèce* a su s'exprimer avec intelligence au moyen de son bel art athénien du VIe ou du VIIe siècle après Jésus-Christ, encore antique, déjà chrétien! De la *Norvège*, le cottage de bois, un peu connu. Attention, voilà la *Suède ;* un art nouveau, des courbes jusqu'aux toits dans la tour, et ses tuiles de bois, si jeunes, si durables et qui se prêtent à tous les effets. Salut, vaillant petit peuple, jadis vainqueur par les armes de la barbarie moscovite et cejourd'hui, par le beau et le sain, de la barbarie européenne. Tu as un rival néanmoins, le *Finlandais*, qu'opprime en son élan, à vrai dire, ton ancien ennemi, mais qui proteste noblement dans cet altier et solide beffroi qui chevauche l'extrémité d'une salle couverte d'un berceau ogivé en charpente et verre; d'immenses toitures abritent les murs très bas, et la vaste porte attire comme une âme. Toute l'âme, en effet, de ce peuple qui naguère travaillait à ce joyeux chef-d'œuvre de son espoir se trouve là, — de ce peuple maintenant vêtu de deuil, et qui supplie en vain le moujick de prendre en pitié son beau rêve de savoir et de penser. Non, non, petit peuple : pas de pitié. Il te faut te dresser, — et saigner comme la Grèce, saigner comme l'Arménie, saigner comme le Transvaal!... mais de degré en degré, on l'atteindra peut-être, enfin, le jour de colère, le jour de lumière, le Marathon moderne!...

Flonflons et cascades! Sur la rive droite, bambochez cependant, porcs de cent races, dans le « Vieux Paris », vrai décor d'opéra bouffe, boutique à treize... O Communes! Communes!

IV. — Respirons : le **Trocadéro** : les *Colonies*,.— c'est-à-dire Ailleurs! L'emplacement, distribué moitié à nos colonies, moitié à celles de l'étranger, est excellent, mais trop encombré.

Topique, la *Russie*, et la *Chine*, encore que confiée à un artiste français, étonne grâce à l'art très précieux d'une porte, copiée avec assez de fidélité... Amusantes, nos *colonies nègres*. Une pagode admirable dit le *Cambodge*.

V. **Le Champ de Mars**. — Avant d'y pénétrer, venez devant le *Palais des Armées de terre et de mer* : la peine et les ennuis ne furent pas épargnés à ses auteurs (MM. Umdenstock et Auburtin). Cinq fois, sous de fallacieux prétextes, la plus malveillante des administrations (quand la « bêtise », leur principe à toutes, s'appuie sur la « force brutale », celui de l'épée!...) exigea que l'on recommençât le projet; les crédits rognés, enfin les accidents, rien ne manqua. Tout de même, l'œuvre intéressera. La pierre, les architectes ont dù, sans doute, la simuler avec du plâtre; que voulez-vous? le même programme partout sévit. De solides arcades s'alignent, s'étageant au centre pour dresser les rampes d'un colossal escalier qui aboutit, avec la passerelle de la Seine, à la porte principale.

Auprès se tient, sinistre et formidable, une Coupole, teinte de minium, avec deux cheminées de briques : cette forteresse orgueilleuse et farouche, c'est le *Creusot*, citadelle du patronat. M. Bonnier a érigé là d'une façon saisissante le féodalisme des Schneider.

Laissons à ces bergés un regret : dans la *Navigation de commerce* et surtout dans les *Forêts, chasses et pêches*, quelles fraîches constructions de bois ne pouvait-on pas offrir aux visiteurs harassés par l'été! Et, juste, avoir accumulé ce qui s'inventa de formes prétentieuses et saugrenues depuis que l'homme existe, aller jusqu'à remplacer les naïves tuiles par du plâtre moulé et d'un rouge gueulard! De sorte qu'à côté de la nôtre, le grand phare de la *Navigation allemande* lui inflige une méritée leçon... M. Roy, du moins, pour les *Chambres de commerce maritime*, dont l'énorme couverture figure une carène renversée, abonde en détails du goût le plus fin et

le plus riche : peu de travaux égalent le sien parmi toute l'exposition.

Et maintenant, ne nous perdons pas.

... Entre parenthèses, si vous voulez vous débarrasser de provinciaux, fixez-leur rendez-vous sous la Tour Eiffel : il y a un pêle-mêle de pavillons tournés dans tous les sens, où le Minotaure eût logé en toute sûreté.

Gauche! — Au-dessus d'une porte sans charme, une coupole bulbeuse : *Mines et Métallurgies*. Architecte : M. Varcollier. De la ferraille plus singulière que drôle.

Droite ! — *Lettres, Sciences et Arts*, ces... trois sœurs ! Architecte : M. Sortais, prix de Rome. Beaucoup d'ordres (prière de ne pas oublier l'*s*).

Gauche ! — *Fils, tissus et vêtements*. Architecte : M. Blavette. Qu'on le décore ! (si ce n'est fait...)

Droite ! — *Génie civil*... Allons, M. Hermand a inventé une passable façade. Belle ferraille aussi, légère ; et de l'imprévu : cet encorbellement de deux pièces portant sur des piles solides et que rejoint entre elles un lanterneau.

Gauche ! Droite ! — La *Mécanique !* Les *Industries chimiques !* C'est M. Paulin qui en a flanqué le *Château d'Eau* terminus (Halte !), énorme mais deux fois plus énorme dans la réalité qu'il n'y paraît : l'aura-t-on fini cette année?... Il y a pourtant moins pressé encore : M. Hénard, qui remue, là derrière, un chaos. Voulez-vous, enfin, un spectacle grandiose ? Un peu plus loin, dans deux cours, halètent les géantes Chaudières sous des fermes presque impondérables : tant il demeure vrai que de simples hangars dépassent en majesté les palais les plus cossus !

Galerie des Machines, nos hommages une fois de plus. Quel ampithéâtre immense, dionysiaque, on eût pu y dresser, à l'abri des intempéries sous les verres d'où tombe le jour ! Non, ce chef-d'œuvre de Duther, M. Raulin, architecte habile cependant, n'a su que le couper vilainement pour une *Salle des Fêtes*.

Quittons, navrés, la grande foire.

Mais, au pied du monstrueux et superbe pignon de la Galerie, quel est cet humble et gracieux édifice circulaire aux tuiles de bois ? Sous l'encorbellement hardi de l'auvent, une galerie l'entoure. Que de charme ! D'où nous vient ceci ?

De Scandinavie encore, du vaillant pays qui nous donna Ibsen et — Dieu soit loué ! — la dynamite !

LES XIII.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

L'événement littéraire et dramatique de la saison aura été la représentation, au théâtre du Parc, du *Cloître*, de M. Emile Verhaeren. Cette très belle œuvre nous fut donnée dans des conditions excellentes et obtint un gros succès non seulement chez le public de lettrés et d'artistes qui assistaient à la première, mais même auprès des spectateurs ordinaires que l'on aurait crus inaptes à subir le prestige de cet admirable poème dramatique. Ceci prouve le chemin qu'on a fait depuis les vingt ans que date le mouvement de renaissance littéraire créé par la « Jeune Belgique » et « l'Art moderne » !

Le nom de M. Emile Verhaeren était fait, d'ailleurs, pour mettre les amateurs de théâtre en des dispositions de sympathique curiosité. Une pièce du grand poète des *Flambeaux noirs*, des *Débâcles*, des *Visages de la vie* et de tant d'autres superbes recueils de vers, devait être au moins une tentative intéressante, un noble effort d'art. Et voilà que Verhaeren débute au théâtre par une œuvre de tout point réussie, passionnante et prenante d'un bout à l'autre, d'un intérêt progressif, d'un tragique grandiose, d'une frémissante humanité. Au point de vue métier — vous savez le fameux métier dont se recommandent les fabricants de pièces galantes farcies d'adultères et saupoudrées de flirts plus ou moins croustilleux — ce drame est même irréprochable. Il présente les dimensions et les proportions qu'il faut. Peut s'en faut qu'on y découvre jusqu'aux trois sacro-saintes unités classiques ! Pas une scène de trop, pas un hors-d'œuvre ou un épisode parasite ; pas un personnage incolore, pas un comparse, aucun rôle qui n'ait sa signification, sa logique, sa raison d'être, sa physionomie propre. Et quelle langue merveilleuse et colorée, flamboyante d'images et pourtant claire et lumineuse, précise et fluide ; toujours poétique et pourtant vivante, naturelle, appropriée à la situation.

Aussi fallait-il un rude poète pour traiter pareil sujet qui, abordé par un autre, eût représenté une moinerie quelconque, une satire voltairienne ou une mystagoguerie suivant que l'auteur fut athée ou prêtreux. Ici, au contraire, l'œuvre d'art s'avère sans alliage et sans tendance. Ce *Cloître* devient un monde, un microcosme, un résumé d'humanité.

Le moine Balthazar, autrefois comte d'Argonne et de Rispaire, est un parricide qui a cherché un refuge et un asile expiatoire sous les arceaux du cloître. Nul ne sait son redou-

table secret que le vieux prieur du monastère qui lui a donné l'absolution, qui le protège, qui l'aime et qui l'a élu pour lui succéder. Comme Balthazar, ce prieur est d'illustre naissance; il représente l'ancien régime, le privilège, l'autorité absolue, le droit divin. S'il a choisi Dom Balthazar, c'est parce qu'il a reconnu en lui un tempérament de sa trempe, un esprit de sa race et de sa foi brûlante et exaltée.

Mais d'autres moines briguent la succession du prieur : c'est le père Thomas, un moine ergoteur et astucieux, un politique, un bourgeois, un machiavel de couvent ; c'est Idesbald non moins ambitieux, mais plus maladroit et plus grossier, qui se fait rouler au moment psychologique par Thomas, son allié dans la cabale contre les aristocrates de leur abbaye. Avec le prieur et pour Balthazar, tient encore dom Militien, noble aussi, mais encore plus cassé, plus valétudinaire que son supérieur et qui peut à peine l'aider dans la résistance qu'il oppose aux sourdes intrigues, puis aux velléités séditieuses de Thomas et de sa faction.

En contraste avec ces figures d'orgueil autoritaire et de foi despotique et féodale, autant qu'avec ces caractères de prêtres cauteleux, fourbes et opportunistes, se dresse — lys pur et suave au milieu d'un parterre de roses superbes et de tubéreuses empoisonnées — le jeune frère Marc, un saint mais un enfant descendu d'un cadre de Botticelli ou d'une fresque de Fra Angelico de Fiesole, incarnant cette foi ingénue et désintéressée, ce simple et lyrique amour de Dieu qui vibre et embaume dans les Fioretti.

Autant de caractères variés, admirablement compris, d'un ferme relief, harmonieusement assemblés dans les péripéties du drame. Dès les premières scènes, même dès le lever du rideau ils se campent en des tableaux que les metteurs en scène, les décorateurs du Parc, avaient intelligemment ordonnés, comme autant de compositions d'un Zurbaran ou d'un Lesueur.

La faveur dont Balthazar jouit auprès du prieur, ses chances de coiffer plus tard la mître et de tenir la crosse ont naturellement indisposé contre lui les pères Thomas et Idesbald. Ils ne songent qu'à le supplanter et à le perdre. Mais il se perdra lui-même :

Accablé par le remords, Balthazar éprouve le besoin de se confesser publiquement. Après avoir tenté de l'en dissuader, et de le rassurer sur l'efficacité de sa longue pénitence, le

prieur consent enfin à ce que son héritier présomptif s'inflige ce surcroît d'humiliation.

Balthazar raconte donc son parricide devant le chapitre des moines assemblés à complies. Et elle est superbe d'un bout à l'autre cette scène où, après le pantelant et angoissant récit du criminel repenti, le prieur le défend contre l'indignation et le pharisien opprobre des moines excités par Thomas et Idesbald, pour finir par les assujettir à son autorité impérieuse.

Il lève l'orageuse audience après avoir prescrit, pour la forme, un supplément de pénitence à son moine favori.

Mais cette expiation ne suffit pas au parricide. Un innocent a été condamné et exécuté à sa place. Un double assassinat pèse donc sur sa conscience, et, sur les conseils mêmes du doux et pur Dom Marc, qui le chérit d'un ineffable amour mystique, il se livrera à la justice des hommes en publiant son forfait devant les villageois assistant à la grand'messe du dimanche. En vain le prieur veut lui imposer silence, le faire rentrer dans la loge grillée où il est séparé afflictivement du reste de la communauté, le misérable persiste à clamer et à hurler son crime à la face de tous et à appeler sur sa tête le supplice capital. Finalement, irrité par sa désobéissance, le prieur lui-même le répudie, lui lance l'anathème, et le fait jeter à la porte par ses frères.

Seul Dom Marc continuera à le chérir et à le vénérer dans la mort et priera pour son âme.

Voilà, en quelques lignes, le sujet de cette œuvre souverainement pathétique. Impossible d'en dire l'intensité et le frisson. A la lecture vous en aurez admiré les vers fulgurants e corrosifs, mais ce n'est qu'à la scène qu'elle sort tous ses effets et qu'on en apprécie la splendeur et le pathétisme.

Ainsi que je vous le faisais entendre, MM. Reding et Darmand, décidément des directeurs fort louables, ont mis le *Cloître* à la scène avec un sérieux souci d'art. L'interpretation fut de tout premier ordre. MM. Froment, qui rappelle Mounet-Sully; Jaban, un prieur saisissant, Beaulieu, Rouyer, tous, sans exception, méritèrent du public et de l'auteur.

La pièce ne devait être donnée que trois fois, mais le succès ayant dépassé l'attente des directeurs, force leur a été d'engager M. Froment, qui avait été rappelé à Paris, pour une série de représentations supplémentaires qui toutes ont fait des salles combles et sincèrement enthousiastes. Résultat fécond et

tout à l'honneur du public bruxellois; incontestable triomphe pour la littérature française d'ici.

Dans ma dernière lettre, je vous entretenais des deux directeurs démissionnaires du théâtre de la Monnaie, MM. Stoumon et Calabrési, je vous disais leur valeur artistique et aussi leurs mérites administratifs, et le regret que leur retraite causait à tous les Bruxellois soucieux de la prospérité de leur Opéra, prospérité dont se ressent directement tout le commerce de la capitale. Et voici qu'il nous a fallu dire un adieu plus définitif encore à l'un de ces dignes impresarii. En effet, le plus jeune des deux, M. Stoumon, est mort presque subitement dans la nuit, au retour du premier des bals masqués qui se donnent chaque année au théâtre de la Monnaie, pendant le carnaval. On l'avait vu souriant et de belle humeur, prenant philosophiquement son parti de la conduite assurément peu loyale que ses soi-disant amis dans le conseil municipal avaient eue à son égard en présence d'une candidature nouvelle qu'eux-mêmes l'avaient engagé à poser, avec la promesse formelle de leur appui. Il prit congé de ses amis. Une demi-heure après on venait quérir un de ceux-ci, son médecin. Stoumon, qui souffrait depuis longtemps d'une affection cardiaque, avait été subitement frappé d'une congestion pulmonaire. Le docteur s'empressa de se rendre chez lui, lui administra un énergique réactif, le crut même hors de danger, et rentra au théâtre pour rassurer ses amis. Mais quand il retourna auprès du malade pour lui faire prendre de ses propres mains la potion prescrite, le mal avait repris le dessus et Stoumon étouffait, en luttant contre la mort. A l'aube il succombait. La fin de ce parfait galant homme a douloureusement impressionné la capitale et la province. J'en ai été affecté tout particulièrement, n'ayant jamais eu qu'à me louer de mes rapports avec cet impresario de bonne éducation, de réelle culture, de fine intelligence, et de caractère généreux et loyal. Et je me suis rappelé tant de superbes soirées théâtrales, tant de répétitions intéressantes, tant de réunions et de conversations pleines de cordialité et d'entrain. Notamment certain dîner où l'amphytrion avait tenu à me faire faire la connaissance d'Arrigo Boïto, le brillant causeur, le musicien si artiste, quoique plus ingénieux que génial, l'auteur de *Mefistofele* qu'on devait donner quelques jours après et qui rencontra mieux qu'un succès d'estime puisqu'il fut repris l'année suivante; — et cet autre dîner donné par Stoumon en l'honneur d'Emile Zola et Alfred Bru-

neau, et où, en ne partageant pas idolâtrément toutes les opinions littéraires ou musicales du romancier aux forts tirages, je fis rater, je le crains, une affaire que mon hôte, bien trop obligeant pour moi, m'espérait voir conclure avec l'éditeur Charpentier à côté de qui il m'avait placé à cette fin. Brave Stoumon! Il était tout désolé de ma franchise quoique, au fond, il ne m'en estimât que mieux après cet échange de vues où je m'étais montré si peu courtisan et diplomate, si réfractaire à tout léchage de bottes (ces bottes fussent-elles celles du père de « Mes Bottes »).

Le voilà donc parti, quelques jours après Joseph Dupont; qui fut son collaborateur dans la plupart des œuvres vraiment artistiques qu'il nous fit entendre durant sa longue carrière. Comme à Dupont, on lui a fait des funérailles à la fois imposantes et touchantes. La tristesse et le deuil occasionnés par ces morts se succédant à si peu d'intervalle, étaient rendus plus poignants encore par cette constatation qu'en enterrant ces deux hommes on enterrait, pour ainsi dire, toute une époque et une époque glorieuse, sans contredit — de la vie de notre opéra, et, en général, de la musique à Bruxelles.

Les Expositions se succèdent sans répit. C'est à croire que jamais il n'y a eu pareille pléthore de peintres. Ils l'emportent même numériquement sur nos musiciens, quoique ceux-ci soient légion. Mais que de déchets dans cette production effrénée et fébrile! Quel truquage et quel toc ou que de médiocrité, d'inexistence dans ces manifestations réclamières et arrivistes! Parmi les artistes qui font exception dans ce monde en général peu intéressant de nos broyeurs de couleurs, il faut citer M. Victor Gilsoul, qui a eu récemment une bien solide Exposition au Cercle Artistique. On y admira le *Soir de Temps gris* que vous verrez bientôt au musée du Luxembourg pour lequel il a été acquis par l'Etat français, et plusieurs vues des environs de Nieuport, la plus curieuse de nos villes mortes, à laquelle le voisinage d'un chenal envasé et d'une multitude de canaux prête de troublantes hallucinances. Gilsoul a bien saisi et rendu la poésie de cette morne contrée de rêve ou de besognes lentes, de paresseuses pêcheries. Il la voit de préférence à l'approche de la vesprée, quand les lampes s'allument derrière les vitres des masures, et quand les lourds filets enflés aux flancs de quelques misérables barques contractent dans le crépuscule des apparences d'énormes araignées d'eau. Mais il n'a pas montré que ces vues de Nieuport,

il a savoureusement peint d'autres sites encore, des coins du plantureux et cordial Brabant, d'excentriques carrefours de grande ville, des kermesses faubouriennes, des banlieues aux funèbres voies ferrées, un gros temps sur la mer brossé avec une vigueur digne de Mesdag, et même des figures qui nous promettent un artiste complet, un peintre ne se continant point dans le paysage, un interprète de belle et profuse humanité.

Au moment où j'écris tout l'intérêt des amateurs d'art se porte sur le salon de la Libre Esthétique où triomphent Heymans et Claus, deux naturistes vibrants et émus, a côté d'Alfred Verhaeren, de Léon Frédéric, d'Ensor, de Jean Delville et de quelques étrangers de marque, mais ceux-ci en moins grand nombre que les autres années.

Le *Thyrse*, une de nos plus jeunes revues littéraires, ayant ouvert une enquête sur la situation des lettres belges, a reçu d'intéressantes réponses de MM. Louis Delattre, Eugène Demolder, Iwan Gilkin, Henry Maubel, Maurice de Waleffe, Carton de Wiart, Paul André, Edmond Picard. Celui-ci saluant une ère qui nous a vus reprendre possession de nous-mêmes et vomir à jamais les pastiches, constate que le caractère national devient universel dans notre littérature et que les plus grands comme les plus petits s'y soumettent avec une sorte de tendresse et d'abandon filial. M. Picard aurait pu ajouter que c'est précisément à cause de cette autonomie littéraire que la Belgique rayonne désormais parmi les patries intellectuelles, et que, au dehors, à commencer par la France, nos principaux écrivains rencontrent tant d'estime et d'admiration. Beaucoup de nos livres sont traduits dans toutes les langues, et récemment encore, un Américain très renseigné, M. Vance Thomson, consacrant un important ouvrage aux bons écrivains français de ce temps (*French Portraits*, Richard Badger et Co, à Boston) fait la part très large et très flatteuse à MM. Emile Verhaeren, Maurice Maeterlinck et à votre serviteur.

Nous aimons donc filialement notre terre flamande ou wallonne, mais fichtre ! la digne Belgique n'est pas toujours une mère bien tendre pour ceux de ses enfants qui se sont flattés de la placer à la tête des nations qui pensent et qui écrivent. Ne voilà-t-il pas qu'un petit substitut de province s'est avisé, sur la dénonciation de quelques anonymes cafards, de faire saisir l'été dernier, à Heyst, avec le *Jardin des Supplices* de Mirbeau, l'*Homme en Amour* de Camille Lemonier et *Escal*

Vigor de Georges Eekhoud. Les auteurs ont même été appelés devant le juge d'instruction à Bruges; et à l'heure où cette chronique sera publiée, il est possible que, malgré le tollé général ou l'hilarité homérique qui s'élève dans la presse et dans tous les centres intellectuels, contre cet accès de pudibonderie d'un quart de magistrat, la chambre des mises en accusation de la cour d'appel de Gand nous fasse citer en cour d'assises.

A tout hasard et ne voulant pas être pris au dépourvu, nous avons, Lemonnier et moi, choisi pour défenseur un de nos pairs, l'écrivain et avocat si justement renommé, Edmond Picard. Celui-ci a déjà ouvert, en un magistral article, une véhémente campagne de presse dans son *Art moderne* et de leur côté des journalistes de toute opinion ont protesté contre le guet-apens, le traquenard, le procès honteux que des fanatiques voudraient tendre à deux des écrivains les plus estimés ici, en les citant devant un tribunal de province, des juges ignares et — comme ces cancrelats l'espèrent sans doute — des jurés illettrés et bigots !

« Quand il y a environ deux mois, écrit M. Picard, on annonça que le parquet de Bruges poursuivait, pour outrage aux mœurs, trois très beaux livres de trois très grands écrivains, livres parus depuis longtemps parmi l'admiration universelle, *Escal Vigor* de Georges Eekhoud, l'*Homme en Amour* de Camille Lemonnier, le *Jardin des supplices* d'Octave Mirbeau, il n'est pas un lettré qui ne crût que c'était un canard, vraiment trop gros, et qui ne haussât les épaules à l'audition d'un racontar aussi grotesque. L'invraisemblance était, en effet, énorme ! Ces belles œuvres étaient connues. Elles avaient donné lieu à des comptes rendus élogieux dans le monde entier. Elles avaient fait l'objet de discussions passionnées dans le Landerneau littéraire. Ni en France, ni en Belgique, ni dans aucun pays, il n'était venu à l'idée de personne qu'on pût les considérer autrement qu'en joyaux augmentant le riche écrin de la Littérature contemporaire. Deux d'entre elles ajoutaient une gloire nouvelle à notre pays actuellement si fiévreux d'art et reprenant d'un si bel élan sa place dans le mouvement de la pensée. Ni à Bruxelles, notre capitale esthétique, ni à Gand, ni à Liège, nos trois procureurs généraux, attentifs pourtant aux devoirs de leurs fonctions n'avaient cru que ces splendides cérébralités constituaient des délits punis, par l'article 384 du Code pénal, d'un mois à un an de prison et

de cinquante à mille francs d'amende!! De plus les coupables auraient été des lauréats officiellement consacrés et couronnés par l'État sous le ministère catholique, Lemonnier ayant remporté le grand prix quinquennal de Littérature en 1888 et Eekhoud en 1893. Oui, l'invraisemblance était énorme! Aussi le fait-divers passa-t-il presque inaperçu. La Presse le mentionna à peine et on alla à d'autres exercices. Eh bien, le fait-divers était vrai! Il était vrai qu'un substitut ignoré, opérant à Bruges, avait pris sur lui de comprendre Mirbeau, Eekhoud et Lemonnier, dans une rafle de journaux, revues, publications diverses que dans son zèle pour les mœurs (ou pour sa notoriété) il avait jugé à propos de faire chez les libraires de notre zone balnéaire maritime. Ne nommons pas encore le malheureux: il sera temps d'être cruel quand cet acte de haute sottise sera discuté publiquement en Cour d'assises, si la mauvaise chance du magistrat en question veut qu'il y parvienne. Disons seulement, au point de vue des circonstantes atténuantes dont il a vraiment besoin plus que les prévenus illustres à qui il s'en est pris, qu'il est à ce point ignorant de la matière que c'est à Paris, dit-on, qu'il s'est adressé pour connaître le domicile de Lemonnier et d'Eekhoud. »

Dans la *Réforme*, la plus littéraire de nos feuilles quotidiennes, M. Paul Sainte-Brigitte publie une protestation non moins cinglante; M. Léonce du Catillon, un écrivain catholique, est tout aussi énergique et aussi carré dans les reproches au parquet brugeois et l'éloge des deux écrivains poursuivis qu'il publie dans son journal flamand *Ons Vlanderen;* MM. Jules Hoste et Raphaël Verhulst, dans un autre crâne journal flamand, le *Laatste Nieuws*, répandu à des milliers et des milliers d'exemplaires, donnent la même note de chaleureuse protestation; enfin les gazettes les plus modérées telles que la *Gazette*, l'*Etoile Belge*, le *Journal de Bruges* se rencontrent avec des feuilles plus frondeuses et plus radicales comme le *Peuple* la *Chronique*, le *Journal de Gand*, le *Vooruit* socialiste, la *Réforme*.

Cette dernière, outre le fier article de Sainte-Brigitte, a consacré à cette nouvelle affaire, un carré satirique de son bon dessinateur Julio, intitulé *Un épisode de la vie Littéraire en Belgique* et représentant une Belgique couronnant solennellement les romanciers lauréats tandis qu'un panier à salade, avec les gendarmes obligés, attend ceux-ci au bas de l'estrade glorificatrice pour les traîner du Capitole aux gémonies.

Les épîtres de solidarité et d'admiration de la part des artistes et de tous les amis des lettres pleuvent chez les deux auteurs inquiétés par les Tartuffes de Bruges surnommée la Morte et qui a vraiment fort mal choisi l'occasion d'infliger un démenti à feu Rodenbach, son parrain. Enfin, à la Chambre des Représentants, M. Jules Destrée, le député socialiste et un de nos esthètes les plus en vue, a protesté en pleine séance en ces termes : « Je tiens à protester dès aujourd'hui contre les poursuites entamées à Bruges à charge de Camille Lemonnier et Georges Eekhoud. Il faut être vraiment un magistrat singulièrement borné pour confondre l'art et la pornographie? Je ne prétends pas revendiquer pour les artistes le droit d'être au-dessus des lois. Seulement l'intention est tout en cette matière : c'est l'élément essentiel ! J'assistais tout à l'heure, au Conservatoire, à l'exécution d'*Iphigénie en Tauride* et j'écoutais les discours enflammés d'Oreste à Pylade. Je me demandais si le parquet de Bruges n'allait pas poursuivre le nommé Gluck pour outrage aux bonnes mœurs. »

Le trait est joli, n'est-ce pas ?

Enfin le « potin » fait autour d'*Escal Vigor*, — qui parut dans le « Mercure de France » avant d'être publié en volume dans votre collection à 3 fr. 50, — est tel en ce moment que je finirai par croire qu'en incriminant cette douloureuse et tragique étude passionnelle, les magistrats de Bruges entendaient lui faire une énorme et retentissante réclame. Dame! c'est une façon comme une autre d'encourager les lettres nationales! Et comme, Lemonnier et moi, nous ne pouvions obtenir qu'une fois le grand prix quinquennal de cinq mille francs, il a bien fallu que nos mécènes officiels imaginent autre chose. On fait ce qu'on peut!

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Eugène Dühren : *Der Marquis de Sade und seine Zeit*, Leipzig, H. Barsdorf, M. 8. — Clara Viebig : *Es lebe die Kunst*, Berlin, F. Fontane u. C°, M. 6. — Kurt Martens : *Aus dem Tagebuch einer Baronesse von Treuth*, F. Fontane u. C°, M. 2. — Baudelaire-Verlaine : *Gedichte*, übertragen und eingeleitet von Paul Wiegler, Berlin, B. Behr's Verlag, M. 3. — Hans Benzmann : *Sommersonnenglück*, Berlin, Schuster u. Loeffler, M. 3.

Der Marquis de Sade und seine Zeit. — A mesure que nous pénétrons la complexité de la nature humaine et que s'augmente notre connaissance de ses mouvements les plus

intimes, il semble que soient diminuées la répugnance et la terreur que nous inspirent certaines anomalies. L'analyse chimique nous a révélé la composition des matières les plus immondes, des études de psycho pathologie nous montrent la genèse de tous les travers, de toutes les déchéances de l'instinct. Dès lors, si le dégoût semble au moins déplacé, l'indignation morale devient tout à fait incompréhensible. Le meilleur médecin est celui qui aime son malade, le savant se passionne pour son sujet et,involontairement,l'historien s'éprend du « monstre » qu'il décrit. De l'indulgence narquoise, de la curiosité, si ce n'est de la pitié,quel autre sentiment apporterait-on à l'étude des plus viles dégénérescences ? A connaître tous les dédales du vice, nos vues humaines du moins s'élargiront. Les perversions sexuelles ont donc trouvé leurs monographistes complaisants, et les Krafft-Ebbing, les Moll, les Schrenk-Notzing s'évertuent à nous montrer combien peu leurs patients sont en somme, dans la vie publique, des gens différents de nous tous. En partant de tels arguments, la diatribe de M. Dühren contre le marquis de Sade est faite pour nous surprendre. Cinq cents pages in-8 pour maltraiter le divin marquis, était-ce bien nécessaire ? M. Dühren est médecin — il prend soin de nous en avertir dans sa préface, — mais il a aussi des prétentions à être lettré et philosophe, il prépare même une « philosophie de l'amour d'après la méthode dialectique » dont il nous donne un résumé. A première vue cette « méthode », que l'auteur voudrait appliquer à son ouvrage, paraît assez séduisante. En bon hégélien, car pour lui Hegel est le philosophe de l'avenir (« Après les tempêtes de la philosophie schopenhauer-hartmannienne et nietzschéenne le soleil de l'esprit hégélien luira sur le monde » ; — « Hegel et non Schopenhauer est le véritable et authentique héritier du trône de Kant »),il s'attache à la théorie du milieu et veut interpréter l'œuvre du marquis de Sade par la vie sociale du dix-huitième siècle. Mais, prenant sa théorie à rebours, il lui fallait avant tout s'apprêter un milieu favorable à l'éclosion du sadisme. Et le voilà embarqué dans la description des tableaux les plus noirs. Le charmant dix-huitième siècle des Goncourt, le siècle des philosophes devient pour lui l'abîme de toutes les corruptions. Pêle-mêle défilent les arts et les lettres, la noblesse et le clergé, la mode et la prostitution, et finalement ce sont les Jésuites qui ont fait tout le mal. Les lieux de plaisir sont décrits soigneusement (« Le Palais-Royal et autres locaux de

filles »), des chansons légères citées tout au long, et pour authentiquer les faits : *l'Espion anglois* de Mairobert et Casanova ! A tout moment, avec une belle inconscience, les événements sont détournés de leur sens, les perspectives déplacées, les intentions des auteurs méconnues. Ainsi la jolie bouffonnerie de « Monsieur Six : fois » pendant le supplice de Calas, dans Casanova, est regardée comme une preuve de sadisme violent. Mais passons. Voici des analyses détaillées de *Justine* et de *Juliette* et d'autres ouvrages de même acabit, une vie du marquis de Sade, minutieusement fouillée (c'est la meilleure partie de l'ouvrage), mais je cherche en vain la trace de la moindre compréhension psychologique. Partout c'est la pédanterie du philistin indigné qui parle. Les théories médicales qui reviennent çà et là, condensées au début, puis reprises à la fin du volume, s'appuient sur les autorités en la matière. Le texte se hérisse de noms propres, s'enfle et s'obscurcit par des citations, car l'auteur n'ose pas hasarder une pauvre petite idée sans faire savoir au lecteur que quelqu'un l'avait eue avant lui. Dans sa conclusion pourtant il insinue une définition du sadisme qui amplifie celle de Lacassagne et cette autre de Schrenk-Notzing. Mais, somme toute, avec son pesant appareil historique, le docteur Dühren n'épuise même pas le lumineux exposé que M. Albert Prieur nous a donné ici-même.

Veut-on juger du ton ? Voici une phrase qui surprend et qui blesse et qui montre bien à quelle mentalité nous avons affaire : « Semblable à un récent poète français, Paul Verlaine, le marquis de Sade, après être entré dans l'âge d'homme, a passé une grande partie de sa vie en prison. » D'ailleurs les arguments tirés des littératures contemporaines sont dignes de ceux qui servent pour éclairer le dernier siècle. Car, ne vous y trompez pas, la France continue à être le pays de la perdition, récemment encore elle a été en proie à un accès de sadisme effréné — tous les anti-dreyfusards sont des sadiques. — Notre savant docteur en veut surtout à un M. Emile Chevet, qui publia un volume de vers, *le Fauve*, vers 1882, chez Lemerre. On apprend tous les jours quelque chose... Ailleurs, cette adorable Petite-Secousse est accusée d'« hypochorematophilie » puisque, enfant, elle se plaisait à chauffer ses pieds dans la boue, et le *Jardin de Bérénice* tout entier est regardé comme un volume sadique par excellence. Mme Rachilde elle aussi n'y échappe pas et la *Marquise de Sade* est citée sous le no 106 parmi les « ouvrages sur le marquis de Sade et le Sadisme ».

Je m'arrête. Ne serions-nous pas en présence d'un de ces ouvrages semi-scientifiques, où, sous prétexte de documents médicaux et littéraires, on offre en pâture, aux plus bas instincts de la foule, des histoires (disons le mot)... cochonnes? Le rapide succès de ce mauvais livre permet tous les soupçons. Qui donc nous donnera enfin, avec désinvolture, un « de Sade artiste »? M. Rebell, récemment, en a fourni l'indication. Que ne se décide-t-il à la compléter ?

M. Dühren ne découvre chez son héros aucun trait qui puisse le rendre sympathique. Mais peut-on croire à la persévérance, même dans la haine? Nous avons vu ces temps derniers des volte-faces si surprenantes. M. Nordau, que notre auteur cite à toute occasion, qu'il chérit comme un maître, ne s'avisa-t-il pas de faire amende honorable auprès de M. Zola ? Vertement tancé dans ce méchant pamphlet qu'est *Dégénérescence*, l'auteur de *Nana* devint un Dieu lorsqu'il se mit à marcher pour la « justice ». (Il marche encore...) Le marquis de Sade brandit dans toutes les occasions (même dans les plus imprévues) les grands mots de la Révolution, il s'érige même en véritable champion des idées de 89... Pour un « penseur » démocratique comme M. Dühren, ne serait-ce pas un motif suffisant pour lui tresser des couronnes? Nous l'y engageons vivement pour une prochaine édition. Elles s'enlèvent si vite ! Aussi bien le « Zola » dans la prochaine de *Dégénérescence* aura-t-il certainement fait peau neuve.

§

Es lebe die Kunst ! — Un roman sur la vie littéraire à Berlin, où le bas-bleuisme réussit malgré le bas-bleuisme. Une jeune provinciale pleine d'illusions débute chez une chère madame où l'on dit des vers et des proses. Succès de la nouvelle dont elle fait la lecture, emballement poli des critiques qui usent les fauteuils dans un coin, enthousiasme de la maîtresse de la maison. On va lancer la jeune enfant qui malgré ses vingt-six ans y va de toute sa naïveté. Même les trois bas-bleus qui donnent le ton dans ce milieu-là (les trois Parques qui seraient trop heureuses de se couper réciproquement le fil) accueillent la nouvelle venue avec une aménité qui l'étonne. On lui édite son livre, on lui organise le succès. Mais voici la jeune étourdie qui s'avise de voler de ses propres ailes. Elle fréquente la pire bohème et s'y plaît, puisqu'elle trouve là le souci hautain de l'art et la franchise. Et, puisque après tout on a des sens, elle épouse un petit employé gentil et pré-

venant, qui se ferait couper en morceaux pour elle. Alors elle s'aperçoit que la vogue de sa littérature avait été le fait d'une cotterie, et que, lâchée par la cotterie, elle retombe dans le néant. Ses œuvres ne se vendent plus, mais son art ne fait qu'y gagner. Son talent s'épure et s'approfondit, de sorte que, malgré l'insuccès d'une pièce qu'elle réussit à faire jouer, sa confiance en elle-même reste inébranlable. C'est après la crise du découragement, dans la libre nature qui jadis lui avait donné la bonne inspiration, un nouvel épanouissement. — Mme Viebig écrit d'une façon vivante et sobre, son sujet intéresse malgré certaines naïvetés. La « phrase » féministe est très atténuée, en sorte que l'auteur admet même que son héroïne puisse être une bonne mère et aimer son enfant tout autant que son art. On me dit que l'un ou l'autre des romans de Mme Viebig va être traduit en français. Souhaitons à cette femme de talent autant de succès chez nous qu'elle en a eu en Allemagne.

Aus dem Tagebuch einer Baronesse von Treuth. — Il ne faudrait pas accorder à ce petit volume plus d'importance qu'à un intermède. L'auteur du *Roman de la Décadence* réunit quelques courtes nouvelles qui paraissent sous le titre de la première. Ces pages du « Journal d'une baronne de Treuth » ont le parfum des choses fanées. M. Martens s'est plu à imaginer la vie effacée de l'héritière d'un grand nom, jeune fille pieuse et jolie, recevant dans la solitude de château, en même temps que son frère, qui est à l'armée, le prince d'une royauté en décadence. C'est le culte des ancêtres avec sa fierté discrète, le souvenir des objets vieillis et hors d'usage, « les étoffes lourdes et les bois précieux de notre passé » que le prince saura apprécier, « parce qu'il connaît l'histoire d'Unfried et qu'il sait que ce n'est point une honte d'être devenu vieux ». On sent que M. Martens, qui aime tout ce qui ne se « fait plus aujourd'hui » et qui n'ignore aucun raffinement de l'esprit, a écrit ces quelques pages vieillottes avec recueillement et amour. M. Henri de Régnier aurait pu les signer, c'est le meilleur éloge que je puisse faire du jeune auteur allemand.

La langue allemande est par essence la langue des traductions. Sa nature se prête aux imitations rythmiques et aux facilités de la rime. Plusieurs fois déjà des tentatives ont été faites pour mettre à la portée du public d'outre-Rhin nos poètes modernes. Çà et là, dans différentes revues et aussi dans des recueils originaux, nous avons retrouvé nos gloires fran-

çaises. Dans les dernières années Verlaine a eu la préférence. Son lyrisme se prêtait à l'interprétation germanique. En sorte que quelques-unes de ses pièces ont été traduites jusqu'à trois ou quatre fois par différents auteurs, et maintenant encore, à peine une jeune revue voit-elle le jour, qu'on y trouve les accents émus du poète de *Sagesse*. M. Wiegler a eu l'idée de réunir **Baudelaire et Verlaine** en un volume. Son choix est très heureux. Involontairement, en traduisant les deux poètes, il leur a fait parler la même langue, mais si nous n'avons pas retrouvé parmi les traductions du premier, qui occupent à peine un tiers du volume, toutes les pièces célèbres, celles du second donnent un aperçu presque complet et l'on retrouve sous ce vêtement étranger les vers qui chantent dans la mémoire de tous. J'aurais voulu parfois plus de souplesse, mais, somme toute, les traductions de M. Wiegler sont excellentes.

Sommersonnenglück. — Autrefois, au temps où florissait en Allemagne le lyrisme romantique de la fleur bleue et l'ironie attristée d'un Henri Heine, tous les bons élèves s'appliquaient à rimer selon l'esthétique d'alors. Depuis quelques années, tout comme chez nous, la poésie a voulu s'émanciper. Liliencron est venu avec ses rythmes libres, et la poésie échevelée d'un Richard Dehmel a remplacé le lyrisme sentimental des classiques allemands. Au lieu de continuer à mettre en vers leurs chagrins d'amour, les intrépides jeunes gens eux aussi ont voulu faire des poèmes cosmiques et affirmer leur unité avec la terre. Rien n'est plus facile à imiter que ce qui n'a pas encore trouvé sa forme définitive. M. Benzmann a beaucoup de talent, mais dans son *Bonheur du soleil d'été* il manque encore totalement de personnalité.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

John Ruskin. — Henry Duff Traill. — Ernest Dowson. — Emily Brontë : *Wuthering Heights*. Anne Brontë : *Agnes Grey*. Haworth edition, 1 vol. cr. 8°, LVIII-557 pages, 6s., Smith Elder. — Rudyard Kipling : *From Sea to Sea*, 2 vol, cr-8°, vol. I: XIV-497 p ; vol. II : IX-438, 6s., Macmillan. — Arthur Symons : *The Symbolist Movement in Literature*, cr. 8°, VI-197 p., 6 s., Heinemann.

John Ruskin est mort le 18 janvier dernier à Coniston, où, depuis 1884, il s'était retiré, à l'écart de toute activité, au milieu de lacs et de montagnes qu'il aimait. Il était né le 8 février 1818, à Londres. Son père, riche marchand de vins en

gros, lui fit donner une éducation particulière, sans l'envoyer jamais dans aucun internat; le jeune garçon montra de bonne heure ses tendances vers l'art, il écrivait des vers et il étudiait pour son plaisir des sujets qui l'intéressaient, comme l'architecture ou la minéralogie. Il accompagna fréquemment, dans ses tournées d'affaires, son père qui était un homme cultivé et plein de goût. Il visita ainsi un grand nombre de galeries privées, maints endroits pittoresques et maints paysages romantiques. En 1837, il entra à Christ Church, Oxford, où il obtint diverses récompenses honorifiques, entre autres un prix de poésie Entre temps, il avait interrompu ses études régulières pour s'occuper de peinture avec Copley Fielding et James Harding et pour faire une excursion en Provence et en Italie, séjournant à Florence et passant l'hiver à Rome (1840). Cette même année, il rencontre Turner, âgé de 65 ans et violemment attaqué par divers critiques de revues respectables. Ruskin prit sa défense et l'article qu'il écrivit alors fut le début des cinq volumes des *Modern Painters*, dont le dernier fut publié en 1860. Il fit paraître ensuite les *Seven Lamps of Architecture*, qui représentent « les sept lampes qui sont les sept esprits de Dieu, dans l'Apocalypse »; puis les *Stones of Venice*, dont les deux derniers volumes, ainsi que le dernier des *Modern Painters*, renferment des dessins dus à Ruskin lui-même. En 1867, il donna des conférences à Cambridge; en 1869, il devint professeur de Beaux-Arts à Oxford, poste qu'il n'abandonna qu'en 1884, lorsque sa santé lui interdit toute activité. Pendant toutes ces longues années, Ruskin fit en mille endroits des conférences devant un public toujours enthousiaste, répandant généreusement ses idées et ses théories esthétiques, aussi bien devant les élèves d'Eton et les étudiants des Universités, que devant des réunions d'ouvriers et d'artisans. Il publiait en volumes ou en brochures toutes ces conférences, et de 1837 à 1887, il parut ainsi plus de soixante-dix volumes. Voici, selon leur ordre chronologique, ses principaux ouvrages : 1837, *Poetry of Architecture*, dans l'*Architectural Magazine* ; 1839, *Salsette and Elephanta* (Newdigate Prize Poem) ; 1843, *Modern Painters*, vol. I ; 1846, *Modern Painters*, vol. II ; 1849, *Seven Lamps of Architecture* ; 1841, *King of the Golden River* ; *Notes on the Construction of Sheepfolds* ; *Pre-Raphaelitism* ; *Stones of Venice*, vol. I ; 1853, *Stones of Venice*, vols. II et III ; 1854, *Giotto and his Work at Padua* ; *Opening of the Crystal Palace, considered in Some of its*

Relations to the Prospects of Art ; 1855-59-75, *Notes on the Royal Academy ;* 1856, *Modern Painters*, vols. III et IV ; *Notes on Turner Gallery at Marlborough House ; Notes on Turner's Harbours of England ;* 1857, *Political Economy of Art and a Treatise on Drawing ;* 1858, *The Two Paths ;* 1860, *Modern Painters*, vol. V ; 1862, *Unto this Last ;* 1862, *Sésame and Lilies ;* 1866, *Crown of Wild Olives ; Ethics of the Dust ;* 1867, *Time and Tide by Weare and Tyne ;* 1869, *Queen of the Air ;* 1870, *Oxford Lectures ;* 1871-84, *Fors Clavigera ;* 1872, *The Eagle's Nest ; Aratra Pentelici ;* 1873, *Ariadne Florentina ; Love's Meinie ;* 1874, *Val d'Arno ;* 1875, *Proserpina ; Deucalion ;* 1877-78, *St. Mark's Rest ; The Laws of Fiesole ;* 1880, *Elements of English Prosody ; Arrows of the Chace* (recueil de lettres) ; 1880-81, *Fiction, Fair and Foul*, in « *Nineteenth Century* » ; 1881, *Our Fathers Have Told Us* (*Bible of Amiens*) ; 1883, *Art of England ;* 1884, *Pleasures of England ;* 1885, *A Knight's Faith ; Præterita*, vol. I ; 1886, *Præterita*, vol. II ; 1887, *Præterita*, vol. III (deux chapitres). (*St. James's gazette*, 22 janvier.)

Il est impossible de tirer, de cette masse d'écrits, une théorie précise relative à l'Art ou à la production de l'Art ; on ne saurait même trouver au cours de ces ouvrages une seule idée, une seule opinion que Ruskin n'ait modifiée ou contredite à une ou plusieurs reprises. Mr. Statham, dans la *Fortnightly Review*, a résumé d'une façon vague — la seule possible — le caractère de l'œuvre et l'attitude de Ruskin : « Dans une génération, dit-il, dont les aspirations et les acquisitions supérieures ont été surtout scientifiques, dont les inférieures, et de beaucoup les prédominantes, furent surtout le désir de l'argent et l'adoration du veau d'or, Ruskin se dresse comme une sorte de prophète inspiré, de Cassandre, prêchant avec passion à des oreilles récalcitrantes qu'il y a dans la vie un but plus haut que celui que l'on cherche ordinairement ; que ni la simple connaissance ni les richesses ne font une nation heureuse ni vraiment grande ; que nous oublions la beauté de vivre et détruisons la beauté des campagnes en les surchargeant de moulins, de chemins de fer et d'usines érigés au dieu Dividende. »

Devant l'impossibilité d'extraire de tout l'œuvre de Ruskin une doctrine nette et homogène, on éprouve un véritable effroi et l'on se demande de quelle façon il put arriver à exercer une influence aussi indiscutablement vaste, car il lui fal-

fut évidemment autre chose que les vagues lieux communs énumérés par Mr. Statham. C'est que Ruskin est, après tout, un poète qui traite de la Beauté de la Vie, de l'Art et de la Nature tout entière. La variété de ses sujets et la pittoresque originalité avec laquelle il les développe ; la richesse de sa langue et de ses images, l'habileté avec laquelle il évite la phrase convenue et le cliché, l'extrême mobilité de son intelligence ; la facilité avec laquelle il part à chaque instant sur des développements imprévus ou fantaisistes de son sujet principal, les paradoxes séduisants auxquels il aboutit sans cesse, tout cela charme le lecteur, l'illusionne sur la vraie signification de ce qu'il lit, l'entraîne infailliblement à accepter toutes les fantaisies comme aussi toutes les erreurs. Son éloquence, l'ardeur de sa conviction, l'intensité de l'intérêt font qu'il n'est jamais réellement ennuyeux, et à coup sûr l'ensemble de ses ouvrages forme le phénomène littéraire le plus extraordinaire du siècle.

Mais Ruskin n'est pas seulement un écrivain du plus grand mérite ; il a voulu aussi et surtout être un « enseigneur », un critique de l'Art et de la Vie, et il faut se placer alors à un point de vue tout différent pour juger ses œuvres. La première constatation qui frappe l'attention du critique à mesure qu'il connaît Ruskin est l'absence absolue de convictions permanentes. Certes, il est absurde de ne changer jamais, et l'on ne pourrait faire un reproche à Ruskin d'avoir modifié et développé progressivement ses opinions, mais tel n'est pas le cas. Il ne conserve obstinément que sa haine des chemins de fer et de la Renaissance. Pour le reste, quand il exprime une idée, il le fait avec la conviction la plus passionnée ; malheureusement ses convictions sont par trop contradictoires. Prises séparément, elles peuvent faire illusion ; mais il est fâcheux de trouver que, pour mieux faire ressortir telle ou telle idée, Ruskin émet une proposition en oubliant qu'il a dit absolument le contraire en une occasion récente et que ce contraire lui resservira au besoin par la suite. Dans *Modern Painters,* il émet comme « une règle sans exception » que « tout grand art est un art délicat, et tout art rude, un art mauvais ». Et dans *Pre-Raphaelitism* Ruskin écrit tranquillement : « Je désire seulement que les gens appliquent ceci à la sculpture autant qu'à la peinture et puissent voir qu'une statue délicatement finie est, dans quatre-vingt-dix-neuf cas sur cent, une œuvre beaucoup plus grossière que celle sur laquelle se voient encore les traces rudes de la main qui

a tenu le marteau de l'artisan. » Les exemples de ces contradictions sont innombrables et il suffit de lire n'importe lequel des ouvrages de Ruskin pour en rencontrer. S'il s'agit d'architecture, alors il tombe dans de véritables erreurs. Son livre *Stones of Venice*, plein de si beaux passages, est, d'un bout à l'autre, au point de vue technique, un renversant paradoxe, et certains grincheux pourraient parler de mauvaise foi, de fausse critique et de fausses analogies, car toutes les contradictions s'y ébattent gaîment. Il en est de même pour les *Lectures on Architecture* et *The Seven Lamps*. Sans doute cela n'affecte en rien les dons poétiques de Ruskin, ne diminue en rien l'influence qu'il eut sur son époque, ni l'intérêt qu'il éveilla pour l'art, mais cela devient fort important dès qu'on le présente comme un guide ou un enseigneur, car alors il lui faut savoir ce qu'il enseigne et sur quels principes il base son enseignement.

Il est certain qu'il a inculqué à des milliers de gens d'excellentes idées sur l'art, dirigé l'attention de son époque vers des préoccupations artistiques, et il est le seul critique d'art qui ait su s'adresser à toute la masse du public. Sans doute, ceux qui apprirent par lui à ouvrir les yeux aux beautés de l'art et de la nature sont enclins à penser que ce qui fut pour eux une révélation fut, aussi, nouveau pour tout le monde. En réalité, presque tout ce qu'a dit Ruskin était connu du grand nombre de tous ceux qui se souciaient d'art ou avaient essayé de réfléchir à la beauté des choses. Il mit à la portée de tous les esprits des perceptions dont sont ordinairement seuls capables les artistes; il fut un merveilleux vulgarisateur, c'est à cela que se borne son œuvre, et les résultats qu'il obtint sont suffisamment appréciables pour qu'on ne les exagère pas.

Ruskin sut interpréter, et, doué d'une intuition prodigieuse, il n'échappa pas toujours aux dangers de l'interprétation intuitive. Ses sympathies artistiques avaient leurs exagérations et leurs limites. Il n'admettait pas Constable ni l'école Hollandaise; il détestait la Renaissance et refusait toute beauté aux grands ouvrages de l'industrie moderne. La cathédrale d'Amiens est un édifice admirable, tel coin de contrée peut être sublime, mais n'y a-t-il pas tel ou tel édifice moderne, tel pont géant, audacieusement jeté sur un bras de mer ou entre deux montagnes, qui ne soient tout aussi profondément émouvants? Nous sommes à l'âge de la science et de la force, un âge qui

a sa beauté, certes, une beauté qu'il nous faut apprendre à reconnaître.

Le 21 février dernier, mourait Mr H. D. Traill, qui avait été *editor* de *Literature* depuis la fondation de cette excellente publication. **Henry Duff Traill** était né à Blackheath en 1842. Il étudia à Oxford et entra au barreau. Mais il se donna bientôt entièrement au journalisme. Il appartint tour à tour à la *Pall Mall Gazette*, la *St-James's Gazette*, le *Daily Telegraph* et l'*Observer*. Il donna aussi des contributions régulières à la *Saturday Review*. Il écrivit pour la série des *English Men of Letters*, éditée par John Morley, deux études sur Sterne et sur Coleridge; pour les *English Men of Action*, un essai sur Strafford. Il publia aussi un petit recueil de poésies amusantes et spirituelles, appelé *Recaptured Rhymes*, mais c'est dans son volume intitulé *The New Lucian* qu'il a donné libre cours à ses dons brillants. Il fut plus un journaliste qu'un littérateur; obligé de produire rapidement et fréquemment, il donna des pages excellentes à côté d'articles franchement mauvais; mais c'est le sort commun à tous ceux qu'absorbe la presse quotidienne. Il laisse sûrement des regrets et des sympathies et je me souviens de quelques entrevues charmantes avec lui, dans une salle haute de l'immense dédale de Printing House Square.

Chronique funèbre! Le 23 février, **Ernest Dowson** mourait aussi, mais à peine âgé de trente-deux ans. Il laisse à Paris, parmi la jeune génération, des amitiés et de vives sympathies. Il avait publié, avec Mr. Arthur Moore, deux romans remarquables : *A Comedy of Masques*, et, tout récemment, *Adrian Rome*. En 1896, il avait réuni, en un délicieux petit volume ses *Verses* qui contiennent quelques pièces exquises; l'année suivante, il donnait avec des illustrations de Beardsley : *The Pierrot of the minute*, une *dramatic phantasy* en un acte; de plus, il avait traduit pour l'éditeur Smithers un certain nombre de mémoires et de romans français. Depuis deux ans, sa santé, qui n'avait jamais été brillante, s'était grandement affaiblie et sa mort, si attristante pour ceux qui l'ont connu, ne fut pas une surprise. Ernest Dowson possédait de grands talents et il était un vrai poète.

Maintenant, quelques mots sur des réimpressions. Messrs Smith Elder viennent de faire paraître le cinquième volume de leur *Haworth Edition* des œuvres des sœurs Brontë. Ce volume contient **Wuthering Heights**, d'Emily Brontë, et **Agnes Grey**, d'Anne Brontë; ces deux œuvres sont précédées d'une

préface et d'un mémoire sur ses sœurs par Charlotte Brontë, d'une introduction par Mrs. Humphrey Ward. Ce n'est pas ici le lieu ni le moment de parler comme il le faudrait de ces œuvres, aussi nous bornerons-nous seulement à recommander à tous les lecteurs cette édition soigneusement imprimée sur un papier solide et léger, et reliée avec un goût parfait. Les illustrations nombreuses sont particulièrement intéressantes, puisqu'elles reproduisent les endroits où les sœurs Brontë vécurent et ceux qu'elles choisirent pour théâtre de leurs œuvres. En somme, c'est là une admirable édition de bibliothèque.

La maison Macmillan vient d'ajouter à l édition uniforme des œuvres en prose de Rudyard Kipling, deux nouveaux volumes intitulés : **From Sea to Sea**. Mr. Kipling explique en quelques mots de préface qu'il a rassemblé les correspondances spéciales et les articles occasionnels qu'il envoya de 1887 à 1889 à la *Civil and Military Gazette* et au *Pioneer*. Il dit y avoir été obligé pour mettre fin aux entreprises de divers éditeurs qui, non contents de déterrer les vieilles besognes journalistiques des décentes retraites de vieilles collections de journaux, ont à diverses reprises cru convenable de les embellir avec des additions et des interpolations. — Il y a dans ces deux volumineux livres mainte page agréable et l'on éprouve à les feuilleter le très vif plaisir de retrouver le Kipling ancien, celui qui n'a pas encore écrit *The Day's Work* et *Stalky and C°*. Cette édition uniforme se compose maintenant de treize volumes — et elle ne comprend pas les volumes de vers. Mr. Rudyard Kipling a trente-cinq ans. Il écrivit récemment dans le *Times*, à propos de la guerre sud-africaine, un article lamentablement haineux.

Dans notre prochaine chronique nous nous occuperons à loisir d'un nouveau volume de Mr. Arthur Symons : **The Symbolist Movement in Literature**. Mr Symons y étudie Gérard de Nerval, Villiers de l'Isle Adam, Rimbaud, Verlaine, Laforgue, Mallarmé, Huysmans et Mæterlinck. Une bibliographie et des notes complètent cette série d'études, parues déjà en divers magazines, dans lesquelles le jeune critique exerce son jugement très sûr et son intelligence versatile et merveilleusement compréhensive. La semaine dramatique, dans *Literature*, est maintenant confiée à l'éminent critique, Mr. A. B. Walkley.

HENRY-D. DAVRAY.

VARIÉTÉS

Exposition de l'Œuvre de Baud-Bovy à Genève. — Les artistes et les amateurs d'art de Genève doivent à l'intelligente initiative du Cercle des Arts et des Lettres et aux bonnes grâces de la municipalité une exposition importante d'œuvres du peintre Baud-Bovy, — quelque cent cinquante toiles de figures et de paysages et cinquante cadres de dessins. C'est là le sixième environ de l'œuvre entier de ce travailleur ; néanmoins cet ensemble satisfait au but des organisateurs qui ont surtout voulu donner une idée de l'évolution complète de l'artiste. En effet, le peintre de la montagne était suffisamment connu, avait été discuté et admiré au Champ-de-Mars, et surtout lors de l'Exposition de trente-trois paysages alpestres chez Durand-Ruel en novembre 1897 ; mais les antécédents de Baud-Bovy semblaient oubliés, — et l'étaient, à en juger par la surprise que provoque l'exposition actuelle chez les compatriotes et les amis mêmes de l'artiste défunt.

Baud-Bovy fut bien de son siècle ; cet œuvre révèle les troubles d'un esprit sincère et réfléchi, sensible, aisément influencé, avec de soudaines et éphémères certitudes, des renoncements, des recommencements, — assises robustes toutefois de la formule définitive, bien sienne. C'est d'abord l'ascendant du réalisme de Courbet, un de ses premiers conseillers ; on sent la persistante préoccupation des moyens, de la palette, de la belle et large facture ; à défaut de l'ampleur du maître, quelques très bonnes toiles, le *Buveur*, le *Fumeur*, de savoureuses natures mortes, se distinguent par un dessin sûr et un faire élégant. Puis les qualités personnelles s'affirment, des portraits de femmes et d'enfants montrent plus de distinction encore. Il semble à ce moment, — vers 1885,— que l'artiste soit en pleine possession de lui-même. Il n'en est rien. Un irrésistible besoin d'air et de lumière ramène le Suisse vers ses montagnes ; les études datant de ces voyages, pochades fraîches et naïves, attestent la joie enfantine d'un prisonnier libéré, pour la première fois en présence d'un arbre ; le peintre a tout oublié, ne travaille, dirait on, que pour mieux regarder ; c'est, il semble, un autre œil, une autre main, un autre homme.

Mais peu à peu l'ordre se fait et se développent les dernières phases de cette curieuse évolution : l'utilisation d'abord de la pratique acquise vite renouée, des retours intéressants mais peu concluants au « morceau », de courageuses

tentatives de concilier le personnage et *ce* paysage, puis enfin l'abandon définitif de tous les désirs antérieurs pour dans la montagne seule inclure l'humanité.

On connaît cette série de paysages alpestres d'un coloris si nuancé, d'un dessin à la fois constructif et si pur, où les formes, les plans s'enchaînent, apparaissant, disparaissant sous la fine buée des hautes altitudes : heures de pluie et d'ennui sous le deuil des brumes opaques, heures sereines, heures d'espoir, couchants glorieux, aubes sonores, féeries de rayons, musiques lointaines, cristallines... les émotions se multiplient devant ces exquises impressions; une âme héroïque, tendre et passionnée, tour à tour joyeuse et triste, s'exhale de chacune de ces œuvres fortes et délicates.

Mais est-ce donc, ce paysagiste de la fin, un homme si différent du portraitiste de jadis? — Que le visiteur veuille bien approfondir ce long et tenace effort, en étudier le dessous; il n'aura pas de peine à relier ces successives étapes, et il constatera que pas une ne fut vaine durant la laborieuse évolution de Baud-Bovy, que tant de recherches et de connaissances ne devaient pas être puériles à l'heure du plein épanouissement de cet esprit; pour qui sait voir, la sensibilité extrême du peintre de *Solitude*, de *Sérénité* couvait sous la vigueur toute réaliste de l'excellent portraitiste des salons de 1877 à 1885. Et quelle que soit la supériorité des œuvres de cette dernière série, elles ne font que marquer le terme de l'évolution de l'artiste, laquelle, dans un imposant ensemble, présente un des significatifs témoignages de l'Art à notre date.

MAURICE BAUD.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Bibliographie. — R. Yve Plessis : *Essai d'une Bibliographie française méthodique et raisonnée de la Sorcellerie et de la Possession démoniaque,* Préface par Albert de Rochas; Chacornac, 10 fr.

Histoire. — Général d'Andigné : *Mémoires*, I, 1765-1800, introd. et notes par Ed. Biré; Plon, 7.50. — Frédéric Masson : *Napoléon et sa famille,* tome III (1805-1807); Ollendorff, 7.50. — G. Weill : *Histoire du parti républicain en France de 1814 à 1870;* Alcan, 10 fr.

Littérature. — Marius André : *Le bienheureux Raymond Lulle;* V. Lecoffre, 2 fr. — Georges Deherme : *Un pessimiste français : Edmond Thiaudière;* « Coopération des Idées », 0.25. — H. Delacroix : *Essai sur le mysticisme spéculatif en Allemagne;* Alcan, 5 fr. — Emile Faguet : *Histoire de la littérature française;* Plon, 2 vol. 12 fr. — Maurice de Guérin : *Le Centaure,* frontispice par Georges d'Espagnat, notice de Remy de Gourmont; « Mercure de

France », 2.50. — Firmin Maillard : *Le Salon de la vieille dame à la tête de bois;* Affolter, 10 fr. — A. Puech : *Saint Jean Chrysostome;* V. Lecoffre, 2 fr. — R. Waliszewski : *Littérature russe;* Colin, 5 fr.

Morale. — P. Reynaud : *La Civilisation païenne et la morale chrétienne,* avec une lettre-préface du Père Didon; Perrin, 3.50.

Philosophie. — L. Lévy-Bruhl : *La Philosophie d'Auguste-Comte;* Alcan, 7 50.

Poésie. — Félix Arvers : *Mes Heures perdues;* Floury, 6 fr. — Francis Bœuf : *Sur le sentier;* « République de demain », 3.50. — René d'Avril : *Processions dans l'Ame;* « Mercure de France », 2.50. — André Rivoire : *Le songe de l'amour;* Lemerre, 3 fr. — Armand Silvestre : *Les Fleurs d'Hiver;* Fasquelle, 3.50.

Psychologie. — M. Montcalm : *L'origine de la pensée et de la parole;* Alcan, 5 fr. — Paul Sollier : *Le problème de la mémoire,* essai de psycho mécanique; Alcan, 3.75.

Publications d'art. — Henri Boutet : *Les modes féminines du XIX*e *siècle;* «La Plume» 3.50.—Alfred Bruneau : *Musiques d'hier et de demain;* Fasquelle, 3 50. — Camille Saint-Saëns : *L'art et les artistes;* Soc. d'Edit. Artist., 4 fr.

Roman. — Marcel Barrière : *Le Nouveau don Juan. I. L'Education d'un contemporain. II. Le Roman de l'ambition;* Lemerre, 2 vol., 7 fr. — Frédéric Berthold : *Enigme fatale;* Motteroz, 3.50. — Pierre de Bouchaud : *Sur les chemins de la vie;* Lemerre, 3.50. — Frédéric Boutet : *Les victimes grimacent;* Chamuel, 3 50. — Alexandre Boutique : *Le colonel Dorfert;* Flammarion, 3.50. — Alfred Champion : *Le Géneur;* Fasquelle, 3.50. — Armand Charpentier : *La petite Bohème;* Ollendorff, 3.50. — P. Clésio : *Les Renards;* Perrin, 3.50. — Jean Cyrane : *Le Château de félicité;* « Mercure de France », 3.50. — Léon Daudet : *La Romance du temps présent;* Fasquelle, 3 50. — Edouard Ducoté : *Merveilles et Moralités;* « Mercure de France », 3.50.— Auguste Germain : *Les Etoiles;* Simonis Empis, 3.50.—Jean Jullien : *Les petites comédies;* Villerelle, 3.50. — Anatole Le Braz : *Le Gardien du feu,* Calmann-Lévy, 3.50.— Louis Létang : *Marie Madeleine;* Calmann-Lévy, 3.50 — M. Mario : *Déserteur;* Ollendorff, 3.50. — H. Maisonneuve : *Réhabilitée;* Plon, 3.50. — Victor Emile Michelet : *Contes surhumains;* Chamuel. 3.50. — Richard O'Monroy : *Amours martiales;* Calmann-Lévy, 3.50. — Maurice Montégut : *Les Lois de la princesse;* Offenstadt, 2 fr. — Henry-C Moreau : *Contes jaloux;* Plon 3,50. — J.-J. Renaud : *Notre Dame de Cythère;* Flammarion, 3.50. — L. Xavier de Ricard : *Brune, blonde, rousse,* ill. par la photogr. d'après nature; Offenstadt, 2 fr. — Edouard Rod : *Au milieu du chemin;* Fasquelle, 3.50. — Saint-Georges de Bouhélier : *La Route noire;* Fasquelle, 3.50.— J. Saint Yves : *Le Roman d'un officier;* Ollendorff, 3.50. — Louis-Frédéric Sauvage : *Le Declin sur la pourpre et l'or;* Lemerre, 3.50. — Julien Sermet : *Le Baiser suprême;* Simonis-Empis, 3 50. — Pierre Valdagne : *L'Amour du prochain,* dessins de Lucien Métivet; Ollendorff, 3.50.

Sociologie. — Paul Bert : *Le Cléricalisme,* préf. de A. Aulard; Colin, 3.50. — G.-L. Duprat : *Les causes sociales de la folie;* Alcan, 2.50. — Alfred Fouillée : *La France au point de vue moral;* Alcan, 7 50. — Gaston Moch : *La réforme militaire : Vive la Mi-*

lice; Bellais, o 3o. — L. Tanon : *L'Evolution du droit et la conscience sociale;* Alcan, 2.5o. G.-Vacher de Lapouge : *L'Aryen, son rôle social;* Fontemoing, 10 fr. — *La Nation et l'armée*, par un Colonel; Colin, 2 fr.

Théatre. — Urbain Gohier : *Le Ressort;* « Revue Blanche », 2 fr. — Alfred Jarry : *Ubu enchaîné;* « Revue Blanche », 3.5o. — Paul-Hyacinthe Loyson : *L'Evangile de sang*, épisode dramatique; Stock. — Henri Mazel : *Les Amants d'Arles;* « Mercure de France », 2 fr. — Jules Renard : *Poil de carotte;* Ollendorff, 2 fr.

Voyages. — Prince Bojidar Karageorgevitch : *Notes sur l'Inde;* Calmann-Lévy, 4 fr.

Divers. — Julien Leclercq : *Le caractère et la main* (60 illustr.); Juven, 3.5o. — Severine : *Vers la lumière* (affaire Dreyfus); Stock, 3.5o.

Littérature étrangère. — Paul Ernst : *Wenn die Blætter fallen. Der Tod. Zwei Trauerspiele;* Berlin, Sassenbach, M. 1.5o. — Tullio Giordana : *L'Occhio de lago*, romanzo; Turin, Roux e Viarengo, 2 l. — Em. sl. z Lesehradu : *Pisne na pobrezi;* Prague, Kosterka, 1 k.

Traduction. — O. Ammon : *L'Ordre social et ses bases naturelles*, esquisse d'une anthroposociologie, trad. par H. Muffang; Fontemoing, 10 fr. — Kautsky : *Le marxisme et son critique Bernsteim*, trad. par M. Martin-Leray; Stock. 3 5o. — H. Sudermann : *Les noces d'Hyolanthe*, traduit par M. Valentin et M. Rémon; Calmann-Lévy, 3.5o. — Comte Léon Tolstoï : *Résurrection*, trad. par Teodor de Wyzewa, tome II; Perrin, 2 fr. — *Livre des Mille nuits et une nuit*, t. IV, trad. par le Dr J.-C. Mardrus; « Revue Blanche », 7 fr.

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Henry Bleu. — Une représentation du *Cloître* à Paris. — Publications du *Mercure de France.* — Auditions de Poèmes. — *La Psychologie de l'Amour.* — Le Petit Athénée, à Alger. — Nouveau-nés. — D'un dictionnaire.

Une lettre de M. Henry Bleu.

Monsieur le Directeur,

Dans le *Mercure de France* de mars, votre collaboratrice Rachilde publie, sur mes *Cabrioles*, quelques lignes peu généreuses. Je ne lui en veux pas, — et je le lui prouverai en parlant élogieusement de son livre : *La Jongleuse.* — Mais je suis obligé de déclarer que je n'ai pas voulu imiter Courteline et Alphonse Allais. Je n'ai pas à juger ces messieurs, dont on ne peut, d'ailleurs, contester le talent ; néanmoins, je dois dire, pour ma défense, que pour atteindre un but éloigné, il faut viser le plus haut possible. Si Mme Rachilde avait eu le loisir de parcourir mon livre, son jugement eût été tout autre, sinon favorable.

Cabrioles est une œuvre de jeunesse, un *péché* si vous voulez, et si je l'ai fait paraître en librairie, c'est uniquement dans l'espoir d'obtenir quelques encouragements, si utiles pour la lutte. Malgré tout, je ne regrette pas ce timide essai; ne m'a-t-il pas valu une belle préface du poète Charles Grandmougin, et de nombreux articles réconfortants ?

Veuillez agréer, monsieur le Directeur, l'expression de mes plus respectueux sentiments.

HENRY BLEU.

§

Une représentation du « Cloître » à Paris. — Vers la fin d'avril, *Le Cloître*, d'Emile Verhaeren, qui vient d'obtenir un si beau succès en Belgique, sera représenté à Paris, par les soins de M. Lugné-Poe, Directeur de « l'Œuvre », et d'un groupe d'amis de l'auteur. M. de Max jouera le principal rôle. — Les souscriptions à cette représentation seront reçues au *Mercure de France* (s'adresser à M. Van Bever, tous les jours, de 3 à 6 heures).

§

Publications du Mercure de France :

Le Chateau de félicité, roman, par Jean Cyrane, 3.50.

Tanagra, poèmes, par Léonce de Joncières, 3.50.

Les Amants d'Arles, drame, par Henri Mazel, 2 fr.

Merveilles et Moralités, par Edouard Ducoté, 3.50.

Le Centaure, par Maurice de Guérin, frontispice de G. d'Espagnat, notice de Remy de Gourmont, 2.50 (Voy. aux annonces).

Processions dans l'Ame, poèmes, par René d'Avril, 2.50.

§

Auditions de poèmes. — M. Jehan Rictus a pris l'initiative d'organiser des auditions de poèmes anciens et modernes, vers et prose, qui auront lieu prochainement au cabaret des Quat-z-Arts, une fois par semaine, de minuit à 1 heure.

§

La Psychologie de l'amour. — Une nouvelle édition, revue et modifiée, de ce livre de notre collaborateur Gaston Danville vient de paraître à la librairie Félix Alcan.

§

Le Petit Athénée, à Alger, est une société qui travaille activement à la diffusion des arts. Elle organise notamment des expositions d'artistes locaux, où déjà on a vu les œuvres de Marius Reynaud, Gilbert Galland, Gaille de Saint-Léger, Eugène Deshayes. Actuellement est ouverte une intéressante exposition des artistes musulmans d'Alger. Prochainement Joseph Sintès exposera une série de ses peintures. Ces diverses manifestations artistiques sont très appréciées du public.

§

Nouveau-nés. — *Vie Nouvelle,* revue littéraire mensuelle. Directeur : Fernand Larcier, 26-28, rue des Minimes, Bruxelles. Rédacteur en chef : Christian Beck, 40, rue de Milan, Bruxelles. Le numéro : 1 fr. Un an, 10 fr. pour la Belgique ; 12 fr. pour les autres pays.

Le Mercure Héraldique, paraissant tous les deux mois. Directeur : P.-Albert Dubourg, Maison G. Thomas et Cie, Agen. France, un an, 4 fr. ; étranger, un an, 5 fr.

§

D'un Dictionnaire. — On lit dans Vapereau, *Dictionnaire des Contemporains* (5e édition) :

« APOIL (Suzanne-Estelle Béranger, dame), peintre-décorateur... »

MERCVRE.

Le Gérant : A. Vallette.

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo, 7



La fleur est jaillie au soleil !

A. M.

UN
CONGRÈS DES PUISSANCES

—

La chambre était bleue de la fumée de trois pipes et d'un cigare. La saison des congés avait commencé dans l'Inde, et comme primeurs, de ce côté de l'eau, elle donnait « Tick » Boileau, du 45e de Cavalerie Bengali, qui vint me voir, après trois ans d'absence, pour recauser de vieux souvenirs. Le destin, qui fait toujours bien les choses, nous envoya par le même escalier, dans le courant de la même heure, l'Enfant, frais débarqué de Haute Birmanie, lequel, en mettant avec Boileau le nez à une fenêtre, vit passer dans la rue un certain Nevin, récemment officier dans un régiment de Gurkhas, qui avait fait l'expédition de la Montagne Noire. Ils lui hurlèrent de monter, et toute la rue connut qu'ils désiraient le voir monter en effet. Il monta, et dans ma chambre le Pandemonium s'ensuivit, attendu que nous nous étions rejoints des bouts de l'Univers, que trois d'entre nous étaient en vacances, qu'aucun de nous n'avait vingt-cinq

ans, et que toutes les joies de Londres entier attendaient notre bon plaisir.

Boileau prit l'unique autre chaise; l'Enfant, par droit de corpulence, le sofa; et Nevin, petit homme, s'assit les jambes croisées au sommet de la bibliothèque tournante; après quoi nous dîmes tous: « Qui l'eût pensé! » et « Que faites-vous ici? » jusqu'au moment où, les sujets spéculatifs épuisés, la conversation tomba sur l'inévitable « boutique ». Boileau, tout plein de son grand projet, cherchait à se faire nommer attaché militaire à Saint-Pétersbourg ; Nevin fondait des espérances sur l'Ecole d'Etat-Major, et l'Enfant avait remué ciel, terre et les Horse Guards pour obtenir un brevet dans l'armée d'Egypte.

— A quoi ça sert ? dit Nevin, en faisant tourner la bibliothèque.

— Oh, des flottes ! Turellement, si l'on vous colle dans un régiment de Fellahs, vous êtes vendu : mais si on vous nomme dans un corps soudanais, vous voilà comme un coq en pâte. Ce sont des combattants de première classe — et réfléchissez un peu à la situation de choix qu'aura l'Egypte au prochain branle-bas.

C'était mettre le feu aux poudres. Nous commençâmes tous de pied ferme à résoudre la question d'Asie Centrale, jetant les corps d'armée de Helmund au Kashmir avec une témérité plus russe que nature. Chacun des jeunes gens esquissait lui-même une campagne pour son compte, et lorsque nous eûmes réglé chaque détail de la suprême bataille, tué tous nos officiers supérieurs, manœuvré chacun notre division et quasi déchiré l'atlas en deux à force de tentatives pour expliquer nos théories, Boileau éprouva le besoin d'élever sa voix

au-dessus de la clameur pour crier : « De toutes façons, ce sera un branle-bas d'Enfer ! » sur un diapason tel qu'il alla porter la conviction jusqu'aux profondeurs de l'escalier.

Entra sur ces entrefaites, invisible dans la fumée, Guillaume le Taciturne.

— Un Mossieu pour vous voir, Monsieur, dit-il.

Et il disparut, laissant à sa place M. Eustache Cleever en personne. Guillaume aurait introduit le Dragon de Wantley (1) avec une égale indifférence pour la société présente.

— Je... je vous demande pardon. Je ne savais pas qu'il y avait du monde... Je...

Mais il eût été messéant de laisser partir M. Cleever : c'était un grand homme.

Les garçons restèrent chacun à leur place, car le moindre mouvement aurait obstrué la petite pièce. Seulement, à la vue de ses cheveux gris, ils se levèrent, et quand l'Enfant eut saisi le nom, il dit :

— Etes-vous... est-ce vous qui avez écrit le livre intitulé : *Comme c'était au commencement ?*

M. Cleever reconnut avoir écrit le livre.

— Alors... alors, je ne sais comment vous remercier, Monsieur, dit l'Enfant en devenant tout rose. J'ai été élevé dans le pays que vous décrivez — tous les miens y habitent ; et j'ai lu le livre alors que je campais sur le Hlinedatalone ; je connaissais chaque branche, chaque pierre, ainsi que le dialecte ; et, par Jupiter ! c'était à se croire à la maison et qu'on entendait les paysans. Nevin, vous connaissez *Comme c'était au commencement?* Ti... Boileau l'a lu aussi.

M. Cleever a goûté autant de louanges en public

(1) Équivalent de la bête du Gévaudan.

ou particulier qu'un homme en peut absorber sans danger, il me sembla pourtant que l'admiration qui débordait des yeux de l'Enfant et le léger mouvement qui se produisit dans la petite assistance l'avaient touché vraiment en un point sensible.

— Voulez-vous prendre le sofa ? dit l'Enfant. Je vais m'asseoir sur la chaise de Boileau, et...

Ici il crut devoir m'inciter d'un coup d'œil à remplir mes devoirs d'hôte; mais j'observais le visage du romancier. Cleever n'avait pas la moindre velléité de s'en aller et il s'installa sur le sofa.

Suivant le précepte élémentaire et primordial de l'Armée d'après lequel : « tous biens sont communs sauf l'argent, et quant à cela vous n'avez qu'à demander au premier venu », l'Enfant offrit du tabac et à boire. C'était le moins qu'il pût faire ; mais nul comble de flatterie n'eût exprimé la moitié autant d'estime et de respect que ce simple : « Vous direz assez, Monsieur... » de l'Enfant, en penchant le goulot sur le bord du grand verre.

Cleever dit « assez », et plus encore, car il parlait d'or quand il s'en souciait, et, là, en plein « culte de héros», il demeurait sans ombre de pensée d'amour-propre. Les jeunes gens le questionnèrent sur la naissance de son livre, et si c'était dur à écrire, sur la façon dont les idées lui venaient, et il répondit en toute simplicité, comme on l'interrogeait. Ses gros yeux étincelaient, ses longues mains maigres fourrageaient dans sa barbe grise qu'il tiraillait au fur et à mesure qu'il s'animait davantage. Il abandonna petit à petit le vibrato spécial dans l'attaque des voyelles longues, l'indéfinissable « euh » qui ponctue le langage du mandarinat, et le choix élégant des mots pour les « ows », les « ois » accentués d'abondance et, pour qui le

connaissait du moins, un véritable débridage de parler courant. Il n'arrivait pas à comprendre tout à fait ces adolescents si respectueusement suspendus à ses lèvres. La marque des jugulaires, ligne blanche dans le hâle des pommettes et du menton, ces jeunes yeux assurés plissés aux coins des paupières à force de trop regarder à travers la clarté de fournaise d'un soleil à blanc, ce souffle calme et mesuré et ce parler singulier, bref, cassant, alerte, semblaient l'intriguer également. Il avait puissance de créer des hommes et des femmes, et de les envoyer aux confins de la terre, pour enchanter ou consoler ; il connaissait chaque aspect des champs et savait l'interpréter aux cités, et il connaissait les cœurs d'un grand nombre de ses pareils à la ville comme aux champs. Mais, en quarante années, il ne s'était pas trouvé pour de bon en contact avec l'objet qu'on appelle un « Subalterne de la Ligne ». Il le dit aux garçons à sa manière.

— Sans doute, comment auriez-vous pu? dit l'Enfant. Vous... vous êtes tout à fait différent, c'est évident, Monsieur ?

L'Enfant exprimait ses idées plutôt dans l'intonation que dans les mots. Mais Cleever comprit le compliment.

— Nous ne sommes que des « Subs » (1) dit Nevin, et ce n'est guère là le genre d'hommes que vous avez occasion de rencontrer dans votre vie, je suppose.

— C'est vrai, dit Cleever, je ne vis guère que parmi des hommes qui écrivent, qui peignent, qui sculptent, et ainsi de suite. Nous avons nos sujets à

(1) Pour subalternes — officiers subalternes.

nous de conversation ou d'intérêt, et le monde extérieur ne nous inquiète pas beaucoup.

— Ça doit être rudement amusant, dit Boileau à tout hasard. Nous avons notre boutique à nous aussi, mais elle n'est pas moitié aussi intéressante que la vôtre, naturellement. Vous connaissez tous les hommes qui ont jamais fait quelque chose, et nous ne sommes occupés qu'à traîner nos guêtres d'un pays à l'autre et sans rien faire du tout.

— C'est un fainéant de métier que l'Armée pour peu qu'on l'y aide, dit Nevin. Quand il n'y a rien à faire, il n'y a rien à faire, et on reste en plan.

— Ou on tâche de se faire nommer quelque part aux premières loges pour le prochain spectacle, dit l'Enfant avec un petit rire.

— Quant à moi, dit Cleever à mi-voix, l'idée seule de la guerre me semble si étrangère et si antinaturelle, si essentiellement vulgaire, oserai-je dire, que je puis à peine apprécier vos sensations. Bien que, sans doute, tout changement par contraste avec la vie de garnison doive paraître une bénédiction.

Comme beaucoup d'anglais qui restent chez eux, Cleever croyait que la phrase de gazette qu'il citait englobait tous les devoirs de cette Armée dont les fatigues le mettaient à même de jouir en paix d'une vie aux multiples manifestations. L'observation n'était pas heureuse, car Boileau arrivait de la Frontière, l'Enfant avait pris le sentier de la guerre depuis environ dix-huit mois, et ce petit homme rouge de Nevin, deux mois auparavant, couchait à la belle étoile et au péril de ses jours. Mais aucun d'eux ne tenta une explication, jusqu'au moment où j'aventurai la remarque qu'ils avaient tous vu du service et n'étaient pas habitués à flâner. Cleever s'assimila lentement l'idée.

— Vu du service? dit-il.

Puis, comme un enfant pourrait questionner :

— Dites-moi. Dites-moi tout ce que vous savez sur tout.

— Comment l'entendez-vous? demanda l'Enfant ravi de se voir directement interpellé par le grand homme.

— Bonté divine! Comment vous expliquer, si vous ne voyez pas. Tout d'abord quel âge avez-vous?

— Vingt-trois ans en juillet prochain, répliqua promptement l'Enfant.

Cleever questionna les autres du regard.

— J'en ai vingt-quatre, dit Nevin.

— Et moi vingt-deux, dit Boileau.

— Et vous avez tous vu du service?

— Nous avons tous roulé un brin, Monsieur. Mais c'est l'Enfant le vétéran blanchi dans les combats. Il a travaillé deux ans en Haute-Birmanie, dit Nevin.

— Quand vous parlez de travail, que voulez-vous dire, êtres extraordinaires ?

— Explique, l'Enfant, dit Nevin.

— Oh, cela revient à tenir généralement les choses en ordre, à courir de côté et d'autre après les petits *dakus* — ce sont des *dacoits* (1) — et ainsi de suite. Il n'y a rien expliquer.

— Faites parler ce jeune Léviathan, dit Cleever avec impatience, par-dessus son verre.

— Comment peut-il parler? dis-je. Il a fait l'ouvrage. Les deux ne vont pas ensemble. Voyons, l'Enfant, on t'enjoint de laïuser.

— A propos de quoi? je vais essayer.

(1) Voleurs de grand chemin.

— Raconte un *daur*. Tu as été à des tas, dit Nevin.

— Pour Dieu, qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce que l'Armée a un langage à elle?

L'Enfant devint très rouge. Il avait peur qu'on se moquât de lui, et horreur de discourir devant des gens qui n'étaient pas du métier : mais c'était l'auteur de *Comme c'était au commencement* qui attendait.

— Tout cela est si nouveau pour moi, plaida Cleever, et... et vous disiez que mon livre vous avait plu.

Un appel direct de la sorte, l'Enfant pouvait le comprendre, et il commença d'un air plutôt troublé avec un luxe d'argot produit de sa timidité...

— Arrêtez-moi, Monsieur, si je dis quelque chose que vous ne puissiez suivre. Six mois environ avant de partir de Birmanie, en congé, j'étais sur le Hlinedatalone, en haut près des Etats de Shan, avec soixante Tommies — des simples soldats — et un autre *subalterne* d'une année plus âgé que moi. L'affaire de Birmanie a été une guerre pour *subalternes*, et nos forces étaient divisées en petits paquets, tous trottant à travers le pays et tâchant de faire tenir les dacoits tranquilles. C'était le beau temps des dacoits, vous savez — ils remplissaient des femmes de pétrole avant d'y mettre le feu, brûlaient les villages et crucifiaient les gens.

L'étonnement s'accrut dans les yeux de Eustache Cleever. Il ne pouvait s'imaginer que la croix existât encore sous aucune forme.

— Avez-vous jamais vu un crucifiement? dit-il.

— Non, naturellement. Ne l'aurais pas laissé faire si je l'avais vu : mais j'ai vu les cadavres. Les

dacoits avaient un truc pour abandonner au fil de la rivière sur un radeau le corps crucifié, rien que pour montrer qu'ils portaient beau toujours et qu'ils étaient contents. Oui, voilà l'espèce de gens auxquels j'avais à faire.

— Seul? dit Cleever.

Il pouvait se figurer la solitude de l'âme, — lui mieux que personne, — mais il ne s'était jamais éloigné matériellement à dix milles de ses semblables.

— J'avais mes hommes, mais pour le reste j'étais autant dire seul. Le poste le plus rapproché qui pût me donner des ordres était à quinze milles ; nous nous servions de l'héliographe, et ils employaient la même voie pour nous donner des ordres — trop d'ordres.

— Qui était votre C. O.? dit Boileau.

— Bounderby — le Major, Pukka (1) Bounderby; plus bounder (2) que pukka. Il s'est fait refroidir du côté de Bhamo, l'année dernière. Balle ou coupe-coupe, dit l'Enfant.

— Que signifient ces intermèdes en langue étrangère ? me demanda Cleever.

— Des renseignements professionnels — une sorte de langage comme celui des pilotes du Mississipi, répondis-je. Il n'aimait pas son major, qui a péri de mort violente. Continue, l'Enfant.

— Beaucoup, beaucoup trop d'ordres. On ne pouvait pas emmener les Tommies pour un *daur* — cela veut dire expédition — de deux jours, sans se faire enlever pour n'avoir pas demandé la permission. Et tout le pays grouillait de dacoits. J'avais l'habitude d'envoyer des espions, et d'agir d'a-

(1) Bon.
(2) A peu près: mufle en français.

près leurs informations. Aussitôt qu'un homme venait m'annoncer une bande au gîte, je prenais trente hommes, de quoi boulotter, et j'allais les chercher, pendant que l'autre subalterne restait vachard au camp.

— Restait ! Pardonnez-moi, mais comment restait-il ? demanda Cleever.

— Restait vachard — restait tranquille, avec les autres trente hommes. Quand je revenais, il emmenait sa moitié d'hommes, et c'était son tour de prendre du bon temps.

— Qui était-ce ? demanda Boileau.

— Carter-Deecey, des Aurungabadis. Un bon garçon, mais trop *zubberdusty* et *bokhar* quatre jours sur sept. Il est claqué aussi. N'interromps pas un homme qui parle.

Cleever me jeta un regard désespéré.

— L'autre subalterne, traduisis-je promptement, venait d'un régiment indigène, et se montrait arrogant d'attitude. Il souffrit beaucoup de la fièvre du pays, et il est mort maintenant. Continue, l'Enfant.

— Au bout d'un moment, nous eûmes des ennuis sous prétexte que nous faisions marcher les hommes à propos de rien ; alors je consignais mon signaleur pour l'empêcher de déchiffrer les ordres à l'hélio. Puis je partais en laissant un message à expédier une heure après que j'avais quitté le camp, quelque chose comme ceci : « Reçu avis important ; pars dans une heure sauf contre-ordre. » Si le contre-ordre arrivait, cela ne faisait pas grand'chose. Je jurais à mon retour que la montre du C. O. n'allait pas, ou n'importe quoi. Les Tommies se tordaient, et — oh, oui, il y avait un

Tommy qui était le barde du détachement. Il mettait en vers tout ce qui arrivait.

— Quelle sorte de vers? demanda Cleever.

— Des vers superbes; et les Tommies les chantaient. Il y avait une chanson avec chœur, qui disait quelque chose comme ceci :

Ici l'Enfant prit le pur accent de la romance de chambrée ;

Theebaw, the Burma king, did a very foolish thing,
When 'e mustered 'ostile forces in ar-rai,
'E little thought that *we*, from far across the sea,
Would send our armes up to Mandalai (1)!

— Oh, superbe! dit Cleever. Et si merveilleusement direct! La conception du barde régimentaire est nouvelle pour moi; mais, en fait, c'est fort naturel.

— Il était rudement populaire auprès des hommes, dit l'Enfant. Il les couchait en rimes dès qu'ils avaient fait la moindre chose. C'était un grand barde. Il avait une élégie toujours prête lorsque nous cueillions un Boh — c'est un chef de dacoits.

— Comment le cueilliez-vous? demanda Cleever.

— Oh, nous lui cassions la tête s'il ne voulait pas se rendre.

— Vous! Vous avez cassé la tête à un homme?

Il y eut un rire simultané, vite réprimé, de la part des trois garçons, et dans l'esprit de leur interlocuteur germa soudain la conviction qu'une des expériences de la vie, refusée à lui qui pesait les âmes des hommes, était commune à ces trois

(1) Theebaw, le roi Birman, fit une sotte chose,
Le jour qu'il rassembla ses troupes en arroi.
Peu pensait-il que nous, de par delà les mers,
Enverrions nos armées à Mandalai.

jeunes seigneurs d'engageante apparence. Il se tourna du côté de Nevin, qui avait regrimpé au sommet de la bibliothèque et s'était assis les jambes croisées comme auparavant.

— Et vous aussi?

— Il me semble, dit Nevin suavement. Dans la Montagne-Noire. Il était en train de rouler des rochers sur mon peloton, et gâtait notre alignement. Je pris le fusil d'un homme, et descendis l'autre au second coup.

— Bonté divine! Et qu'avez-vous ressenti après?

— Soif. J'avais envie d'une pipe aussi.

Cleever regarda Boileau — le plus jeune. Sûrement ses mains étaient pures de sang. Boileau secoua la tête et se mit à rire.

— Continue, Enfant, dit-il.

— Et vous aussi? dit Cleever.

— J'imagine. Il s'agissait d'abattre ou d'être abattu ; aussi j'abattis. Oh, un seul! Je ne pouvais faire plus, Monsieur.

Cleever parut sur le point de poser maintes questions, mais l'Enfant continua, emporté par le flot de sa narration.

— Oui, on finit par nous traiter de jeunes galopins indisciplinés, et on nous interdit formellement d'emmener à l'avenir les Tommies sans ordres. Je n'en fus pas fâché, parce que le Tommy est une sorte de créature tellement exigeante. Il veut vivre comme s'il était tout le temps à la caserne. Je m'en tirais avec de la volaille et du blé bouilli, mais mes Tommies réclamaient leur livre de viande fraîche, leur demi-once de ceci, leur demi-once de l'autre chose, et venaient me raser pour une carotte de tabac quand nous étions à trois jours dans la jungle. Je disais : « Je peux vous avoir du tabac de Bir-

manie, mais je ne tiens pas de cantine dans ma manche. » Ils ne voulaient rien savoir. Le diable les confonde, il leur fallait toutes les délicatesses de saison.

— Vous étiez seul lorsque vous aviez à faire à ces hommes? demanda Cleever, en scrutant le visage de l'Enfant, la paume de la main en abat-jour.

De nouvelles notions l'assaillaient, dont il semblait troublé.

— Naturellement, à moins que vous ne comptiez les moustiques. Ils étaient presque aussi gros que les hommes. Lorsque, ensuite, il me fallut lézarder à mon tour, je me mis à chercher quelque chose à faire; et nous étions grands copains avec un homme appelé Hicksey de la Police, le meilleur garçon que la terre ait jamais porté, un homme de premier ordre.

Cleever applaudit de la tête. Il savait apprécier l'enthousiasme.

— Hicksey et moi nous étions amis comme voleurs. Il avait une poignée d'hommes de police birmane à cheval — des lapins, armés d'une épée et d'une carabine Snider. Ils montaient des poneys birmans trapus, avec des étriers de ficelle, des selles en drap rouge, et des têtières rouges en cordon de sonnette. Hicksey avait l'habitude de m'en prêter six ou huit quand je le lui demandais — de petits diables débrouillards, fins comme l'ambre. Mais ils en racontaient trop long à leurs femmes, et tous mes plans s'éventaient, jusqu'au jour où j'appris à donner de faux ordres de marche la nuit, et à mener les hommes à un autre village le matin. Alors, nous pincions le bon *daku* avant son premier déjeuner, ce qui le navrait considérablement. C'est un pays affreux, ces bords du Hlinedata-

lone; jungles de bambous partout, avec des sentiers tortueux dans les quatre pieds de large. Le *daku* connaissait tous les sentiers, et nous canardait quand nous débouchions à un coude; mais la police montée connaissait les sentiers aussi bien que les *dakus*, et nous filions dare-dare jusqu'au bout. Une fois, nous tombâmes dessus, et les hommes sur les poneys prirent l'avantage sur les hommes à pied. Nous tenions tout le pays absolument tranquille, à dix milles à la ronde, au bout d'un mois à peu près. Puis, Hicksey, moi et l'officier civil, nous prîmes Boh Naghee. Ça fut chouette!

— Je crois que je commence à comprendre un peu, dit Cleever. C'était pour vous un plaisir d'administrer et de combattre.

— Je vous crois! Il n'y a rien de plus agréable qu'une petite expédition réussie, quand on voit ses plans tourner à souhait, et que ses arrangements sont *teek* — corrects, vous savez, et le tout *subchiz* — je veux dire, quand tout s'arrange comme des formules au tableau noir. Hicksey savait tout le nécessaire sur le Boh. Ce Boh avait brûlé des villages, assassiné des gens de droite et de gauche, égorgé des convois du Gouvernement, et le reste. Il lézardait dans un village à quinze milles de là, en attendant d'avoir réuni une bande fraîche. Nous arrangeâmes de prendre trente hommes de police montés et le déloger avant qu'il pût piller nos villages nouvellement pacifiés. A la dernière minute, le représentant civil de ce coin-là du globe s'imagina d'assister à l'opération.

— Qui était-ce? dit Nevin.

— Il s'appelait Dennis, répondit l'Enfant d'une voix lente. Et nous n'en dirons pas davantage. Il vaut plus cher maintenant qu'alors.

— Mais quel âge avait le pouvoir civil? demanda Cleever. La situation se développe.

— Il avait à peu près vingt-six ans, et il était extrêmement calé. Il savait un tas de choses, mais je ne crois pas qu'il eût assez de plomb dans la tête pour la chasse aux dacoits. Nous partîmes dans la soirée pour le village de Boh-Na-ghee, où nous arrivâmes juste avant le lever du jour, sans avoir donné l'éveil. Dennis était venu armé jusqu'aux dents — deux revolvers, une carabine, et une masse de choses. Nous causions avec Hicksey à propos des postes à donner aux hommes, et voilà Dennis qui coince son poney entre nous deux et se met à dire : « Que faut-il faire ? Dites-moi ce qu'il faut faire, vous autres. » Nous n'y prenions pas garde; mais son poney essaya de me mordre à la jambe, et je répondis : « Fiche-nous le camp un brin, ma vieille, jusqu'à ce que nous ayons organisé l'attaque. » Il restait là à pousser, à tripoter ses rênes et ses revolvers, en disant : « Mon Dieu! Mon Dieu! Oh, mon Dieu! Que pensez-vous que j'aie de mieux à faire ? » Le bonhomme avait la frousse, une frousse mortelle, et ses dents claquaient.

— Je sympathise avec le pouvoir civil, dit Cleever. Continuez, jeune Clive.

— Le plus drôle, c'est qu'il était censé notre supérieur. Hicksey le regarda entre les yeux, et lui dit de s'attacher à mon groupe. Un sale tour que Hicksey me jouait là. Le type continua de pousser et de nous embêter, au lieu de demander des hommes et de prendre position, tant que je me mis en colère. Les carabines commençaient à pétarder à l'autre bout du village. Alors, je dis : « Pour l'amour de Dieu, restez tranquille et asseyez-vous où vous êtes! Si vous voyez quelqu'un sortir du village, tirez

dessus. » Je savais qu'il aurait manqué une meule de foin à un mètre.

Là-dessus, je fis passer, tant bien que mal, le mur du jardin — les palissades, vous savez — à mes hommes — et la partie commença. Hicksey avait trouvé le Boh au lit sous sa moustiquaire, et avait fait un saut de mouton dessus.

— Un saut de mouton ! dit Cleever. Est-ce aussi de la guerre, cela?

— Oui, dit l'Enfant, tout à fait échauffé maintenant. Est-ce que vous ne savez pas comment on fait un saut de mouton sur la tête d'un type, au collège, quand il ronfle dans le dortoir? Le Boh dormait dans un véritable lit d'épées et de pistolets, et Hicksey descendit, comme Zazel, à travers le filet; le filet s'emberlificota avec les pistolets, le Boh et Hicksey, et ils roulèrent tous ensemble sur le plancher. Je riais à m'asseoir, et Hicksey jurait après moi parce que je ne l'aidais pas; de sorte que je le laissai s'en tirer tout seul, et j'entrai dans le village. Nos hommes sabraient, tiraillaient dans toutes les directions, les dacoits de même; et, au beau milieu du chabanais, quelque âme mit le feu à une maison, et il nous fallut débarrasser le terrain. Je happe le *daku* le plus proche et cours à la palissade en le poussant devant moi. Il se tortille, m'échappe, et bondit de l'autre côté. Je le suis; mais, j'avais une jambe d'un côté de la palissade et une jambe de l'autre, quand je m'aperçois que le *daku* était tombé en plein sur la tête de Dennis. Cet autre n'avait pas bougé de l'endroit où je l'avais laissé. Ils roulèrent ensemble sur le sol, et la carabine de Dennis partit et faillit me tuer. Le *daku* se ramassa et s'enfuit, Dennis fit siffler sa carabine derrière lui, l'atteignit à la nuque, et le jeta bas, étourdi du coup. Jamais

vu rien de plus drôle de votre vie. Je restai accroché, plié en deux au sommet de la palissade, hurlant de rire. Mais Dennis se mit à pleurer comme tout: « Oh, j'ai tué un homme, disait-il. J'ai tué un homme, et je ne connaîtrai plus une heure de paix dans mon existence! Est-il mort? Grand Dieu, j'ai tué un homme ! » Je descendis: « Ne faites pas la bête », lui dis-je : mais il continuait à crier : « Est-il mort? » Je lui aurais mis mon pied quelque part. Le *daku* n'avait été qu'estourbi par la carabine. Il revint à lui au bout d'un moment, et je dis : « Avez-vous beaucoup de mal? » Il gémit et répondit : « Non. » Il s'était coupaillé toute la poitrine en grimpant à la palissade. « L'homme blanc n'a pas fait cela, dit-il, c'est moi qui l'ai fait, et j'ai jeté l'homme blanc par terre. » Bien d'un Birman, n'est-ce pas ? Mais Dennis ne voulait toujours pas se consoler. Il dit: « Bandez-lui ses blessures. Il va perdre tout son sang. Oh ! il va perdre tout son sang! » — « Bandez-les vous-même », dis-je, si vous avez si peur. » — « Je ne pourrais pas le toucher, dit Dennis, mais voici ma chemise. » Il enleva sa chemise, et reglissa ses bretelles sur ses épaules nues. Je fendis la chemise, et pansai le dacoit, comme un professionnel. Il ricanait tout le temps en regardant Dennis, dont le havresac était par terre, bondé de sandwiches. Sale glouton ! J'en pris quelques-unes, et en offris à Dennis. « Comment pourrais-je manger? dit-il. Comment pouvez-vous me demander de manger? Vous avez en ce moment son sang sur les mains, et vous mangez *mes* sandwiches! » — « Parfait, répondis-je; je vais les donner au *daku*. » Ce que je fis, et voilà le petit gars très content qui se met à gobelotter sans barguigner.

Cleever posa sa main sur la table d'un coup qui fit danser les verres vides.

— C'est de l'Art! dit-il. Du procédé, patent, flagrant! Vous n'allez pas me dire que c'est arrivé comme cela sur le moment?

Les pupilles des yeux de l'Enfant se réduisirent à la dimension de deux pointes d'épingles.

— Je vous demande pardon, dit-il d'un ton sec et délibéré, mais je raconte la chose telle qu'elle se passa.

Cleever le regarda un instant:

— C'est entièrement ma faute, dit-il, j'aurais dû savoir. Je vous en prie, continuez.

— Hicksey sortit de ce qui restait du village avec ses prisonniers de guerre et ses captifs, tous proprement ficelés. Boh-Na-ghee venait d'abord, et l'un des habitants du village, dès qu'il trouva le vieux brigand sans défense, se mit tranquillement à lui allonger des coups de pied. Le Boh, tant qu'il put, les reçut sans broncher; à la fin, il gémit, et nous nous aperçûmes de ce qui se passait. Hicksey attacha le villageois, et lui donna une demi-douzaine de coups de bambou, quelque chose de soigné, pour lui rappeler qu'il faut laisser les prisonniers tranquilles. Si vous aviez vu le vieux Boh rigoler, alors! Oh! Mais Hicksey était furieux contre tout le monde. Il avait reçu au coude une estafilade qui lui avait pincé le « petit-juif », et il était enragé que je ne l'eusse pas aidé contre le Boh et la moustiquaire. Il me fallut lui expliquer que je ne pouvais rien faire. Si vous les aviez vus empêtrés tous les deux par terre, comme un cocon gigotant, vous auriez ri pendant une semaine. Hicksey jura que le seul homme possible, parmi ses connaissances, était le Boh, et, tout le long de la route jusqu'au

camp, il causa avec le Boh, tandis que le Boh se plaignait de courbature dans les os. Une fois rentrés et un bain pris, le Boh voulut savoir quand on allait le pendre. Hicksey lui dit qu'il ne pouvait pas lui rendre ce service sur-le-champ, mais qu'il lui fallait l'envoyer à Rangoon. Le Boh se jeta à genoux, se mit à dévider la liste de ses crimes — il eût mérité dix-sept fois la corde, rien que de son propre aveu — et implora Hicksey d'arranger l'affaire sur place. « Si l'on m'envoie à Rangoon, dit-il, ils me garderont en prison toute ma vie, et c'est une mort nouvelle chaque fois que le soleil se lève ou que souffle le vent. » Mais il nous fallait l'envoyer à Rangoon, et, naturellement, il ramassa son dû là-bas, et fut condamné aux travaux forcés à perpétuité. En passant à Rangoon, je suis allé voir la prison — j'avais aidé à l'emplir, vous savez — le vieux Boh était là, et il me reconnut tout de suite. Il commença par demander de l'opium, et je tâchai de lui en procurer, mais c'était contraire au règlement. Puis il me demanda de faire changer sa peine en celle de mort, parce qu'il avait peur d'être envoyé aux Andamans. Je ne pouvais pas non plus faire cela pour lui. Mais j'essayai de le remonter, en lui racontant des nouvelles du Haut pays. La dernière chose qu'il dit fut : « Faites mes compliments au gros homme blanc qui a sauté sur moi. Si j'avais été éveillé, je l'aurais tué. » J'ai écrit à Hicksey par le courrier suivant, et — c'est tout. J'ai peur d'avoir blagué à perte de vue, Monsieur.

Cleever resta longtemps sans rien dire. L'Enfant paraissait gêné. Il craignait d'avoir, dans l'égarement de son enthousiasme, occupé sans profit le temps du romancier d'anecdotes et de trivialités.

Puis Cleever se mit à dire :

— Je ne comprends pas. Comment se fait-il que vous ayez vu et accompli tout cela avant d'avoir fait vos dents de sagesse ?

— Sais pas, dit l'Enfant, en forme d'excuse. Je n'ai pas vu grand'chose — rien que la Jungle de Birmanie.

— Et des morts, et la guerre, le commandement, la responsabilité, dit Cleever à voix basse. A trente ans vous n'aurez plus de sensations à éprouver si vous continuez de ce train. Mais je veux entendre encore des histoires — encore des histoires !

Il semblait oublier que des subalternes eux-mêmes peuvent avoir des engagements de leur côté.

— Nous devons dîner quelque part — tous ensemble — et aller ensuite à l' « Empire », dit Nevin avec hésitation. Il ne voulait pas demander à Cleever de venir aussi. Une invitation eût à bon droit frisé dangereusement le sans-gêne. Et Cleever, peu soucieux d'imposer à des jeunes gens en liberté l'importunité d'une barbe grise, ne dit rien de son côté.

Boileau résolut la petite difficulté en lâchant tout à trac :

— Ne viendrez-vous pas aussi, Monsieur?

Cleever cria presque son « oui », et, tandis qu'on l'aidait à mettre son pardessus, il continuait à murmurer « Bonté du Ciel ! », de temps en temps, d'une façon que les garçons ne pouvaient pas comprendre.

— Je ne crois pas être allé à l' « Empire » de ma vie, dit-il, mais qu'est-ce que c'est que ma vie après tout ? Allons.

Ils sortirent avec Eustache Cleever et je restai à bouder chez moi, parce qu'ils étaient venus me voir et qu'ils m'avaient lâché pour un plus gros monsieur, ce qui était humiliant. Ils l'emballèrent

dans un cab avec la plus extrême vénération, car n'était-il pas l'auteur de *Comme c'était au commencement*, et quelqu'un dont la société faisait honneur dans le monde? D'après les nouvelles qui me parvinrent plus tard, il avait pris moins d'intérêt au spectacle qu'à leurs conversations, et ils protestèrent que c'était « un chic type comme on n'en fait plus... Savait ce qu'un homme allait dire presque avant qu'il ait parlé, et avec ça naïf en diable à propos de choses que tout le monde sait ». Ce commentaire entre beaucoup d'autres.

Ils revinrent à minuit, proclamant qu'ils étaient de « très respectables gondoliers (1) », et qu'avec des huîtres et du *stout* ils verraient la fin de leurs besoins. L'éminent romancier les accompagnait toujours, et je crois qu'il les appelait par leurs petits noms. Ce dont je suis sûr, c'est qu'il prétendait revenir d'une promenade « à travers l'Irréalisé » (2), et qu'on lui avait montré l'« Empire » sous un jour nouveau.

Encore froissé d'un récent abandon, je répondis brièvement :

— Nous en avons, Dieu merci, dans le pays, dix mille du même acabit.

Au moment du départ, je lui demandai ce qu'il pensait des choses en général.

Il répondit par une autre citation à cet effet, que le chant constituait assurément un exercice de la plus insigne beauté, mais que peu de lèvres, je pouvais en être sûr, s'ouvriraient pour chanter si elles se trouvaient pourvues de baisers en suffisance.

(1) Souvenir de l'opérette de Gilbert et Sullivan.
(2) Wordsworth.

D'où je conclus que Eustache Cleever, décorateur et coloriste ès-vocables, blasphémait en propres termes son Art, ce dont il aurait regret dans la matinée.

RUDYARD KIPLING.

Traduit par LOUIS FABULET *et* ROBERT D'HUMIÈRES.



VOYAGE

—

I

MARBRES

Marbres blancs, marbres roux, pulpe diamantée
De fruit surnaturel, neiges de soufre et d'or ;
Marbres roses, vivants ; porphyre pourpre encor
Des vengeances d'Iacchos et du sang de Penthée ;

Marbres noirs, si profonds, à la veine argentée ;
Albâtre où le jour mure, avare, un blond trésor
De rayons pour compter la nuit ; jaspes, portor ;
Marbres gris, ondulés et couleur d'eau hantée

Qui sourit à l'entour d'un mystère sombré ;
Marbres verts pareils aux forêts, onyx ambré,
Jades les mieux aimés, faits de lune et d'absinthe,

En vous, aînés de Ghé, silex au regard clair,
L'âme du minéral affleure et votre chair
Ne déçoit qu'à demi mon impossible étreinte.

Saint-Marc, Venise.

II

AUX BAINS DE CARACALLA

Vox loquitur :

Toute l'ivresse bue et tout l'amour aimé
Depuis le premier verre et la première extase,
Toute la chair mortelle au bûcher qui l'embrase,
Tout ce qui de Désir au néant a fumé

Dès le Temps, l'Etre, l'Homme et l'enfer allumé,
Mon cœur le tient enclos — tel le bronze du vase
Que le pêcheur arabe a tiré de la vase
Opprime le tourment d'un Génie enfermé.

Car mon âme est le lieu des luxures du monde;
Chacune s'y revit, s'y confirme et s'y fonde,
Trempant dans ma douleur son miracle charnel;

Morts, soyez consolés d'avoir crue éphémère
La sainte Volupté, reine de la Chimère,
J'en porte le trésor intact à l'Eternel!

Rome.

III

SARCOPHAGE

Vous nouerez à l'entour de ma cendre jalouse,
Au flanc des marbres blonds qui me tiendront, le jeu
D'un beau cortège impur où Chèvre, demi-dieu,
Nymphe, tigre, anse, fleur, tout se mêle et s'épouse.

Quatre lèvres en feu mordant la même arbouse —
Reins bruns pliant d'ivresse ou d'impudique aveu...
Et je reposerai mieux là selon mon vœu
Que sur l'Olympe bleu, dormant, veillé des Douze.

Pierre divine, chair plus vive, où, d'art touché,
Dure divinisé notre infirme péché,
Garde-moi, pour me dire aux piétés des choses;

Au moins un bref moment, avant que d'être aussi
Poussière, étreins la mienne et la retiens ici...
Beau seuil d'où vous m'aurez, folles métamorphoses.

Mitylène.

IV

SABBATS DE LYBIE

La lune chaude dans la nuit égyptiaque
Miaule et s'arque en amour sur les pylones plats,
Le temple bestial, au rauque appel des chats,
Déchire ses murs peints d'effroi démoniaque.

Spasmes de dieux vautrés à ses phosphores mats,
Flûtes, sanglots d'enfant violé, cris fous où craque
Le rut sous la douleur, râles d'affre et d'attaque,
Silences haletants pleins de muets pourchas !

Roucoulements pareils à des glouglous de plaie
Vidant son âme dans un sang luxurieux
— Messalines au croc ou Césars à la claie...

Et les vieux sphynx cabrés de désir furieux
Font grincer au parvis des temples hypostyles
Granit et Lune sous leurs griffes rétractiles.

Boulaq.

V

PARMI LES MONTS DE KASHMIR

Un soir de tous les soirs, un vœu de tous les vœux
Dorent le mont splendide et le cœur douloureux.

La froide neige est d'or sur la divinité
Du pic transfiguré d'éphémère clarté.

Tel le voile glacé de son stérile orgueil
Fleurit le nimbe d'or d'un front de l'homme en deuil.

Il se dresse en son rêve et dans sa vérité,
Se trompe à sa splendeur et rit à sa beauté.

Le monde recréé, dans son miroir natal
Le front de l'inspiré, se connaît Idéal.

Comme s'il se baisait sur son sourire heureux
— Narcisse — au pur métal d'un cimier glorieux.

. . . .

Courte ivresse, ô soleils éteints, pas de la nuit,
O Rayon dédaigneux qui s'exalte et s'enfuit.

Retour au souci, l'ombre et l'heure misérable
Derrière les troupeaux qui regagnent l'étable.

Neige grise qui semble au flanc du mont déchu
La cendre d'un bûcher de demi-dieu vaincu !

Jardins de Nourmahal, Atchibal.

VI

A LA MAISON NATALE

Vos huit pieds de ciment, de grès et de basalte,
Vieux murs n'ont su garder le songe d'un enfant,
Sous vos lierres bruyants d'abeilles étouffant :
Passé morne où le rêve impatient s'exalte.

L'âme des aïeux morts s'émeut, parle, défend :
Grands chasseurs de jadis, preux, chevaliers de Malte
— Douceur des bois craquants où l'hallali fait halte
Et des arçons fouillés et du vin réchauffant !...

Entre leurs chapelains, leurs griffons d'Allemagne,
Leurs femmes sans remords, le fleuve et la montagne,
Ils vécurent. Hélas ! que n'as-tu fait comme eux,

Vagabond n'emportant des hautes tours fidèles
Vers la vie incertaine et l'horizon brumeux
Que juste de regrets pour en pleurer loin d'elles.

ROBERT D'HUMIÈRES.

SAINT JANVIER[1].

DE LA BIENHEUREUSE SOLITUDE DU PENSEUR]

—

Toi qui d'une lance de flamme
De mon âme as brisé la glace,
Et qui la chasses maintenant vers la mer
De ses plus hauts espoirs : [écumante,
Toujours plus clair et mieux portant,
Libre dans une aimante contrainte :
Ainsi el'e célèbre tes miracles,
Toi le plus beau mois de janvier !

I. [276.]

Pour la nouvelle année. — Je vis encore, je pense encore : il faut encore que je vive, car il faut encore que je pense. *Sum, ergo cogito : cogito, ergo sum.* Aujourd'hui je permets à tout le monde d'exprimer son désir et sa pensée la plus chère : et, moi aussi, je vais dire ce qu'aujourd'hui je souhaite de moi-même et quelle est la pensée qui, cette année, m'a passé la première sur le cœur — quelle pensée devra être dorénavant pour moi la raison, la garantie et la douceur de vivre ! Je veux apprendre toujours davantage à considérer comme la beauté ce qu'il y a de nécessaire dans les choses : —c'est ainsi que je serai de ceux qui rendent belles les choses. *Amor fati :* que cela soit dorénavant mon amour. Je ne veux pas entrer en guerre contre la laideur. Je ne veux pas accuser, je ne veux même pas accuser les accusateurs. *Détourner mon regard*, que ce soit là ma seule négation ! Et, som-

(1) Livre cinquième du *Gai Savoir*, volume sous presse.

me toute, pour voir grand : je veux,quelle que soit la circonstance, n'être une fois qu'affirmateur !

2. [277.]

Providence personnelle. — Il existe un certain point supérieur de la vie : lorsque nous l'avons atteint, malgré notre liberté et quoi que nous déniions au beau chaos de l'existence toute raison prévoyante et toute bonté, nous sommes encore une fois en grand danger de servitude intellectuelle et nous avons à faire nos preuves les plus difficiles. Car c'est maintenant seulement que notre esprit est violemment envahi par l'idée d'une providence personnelle, une idée qui a pour elle le meilleur avocat, l'apparence évidente, maintenant que nous pouvons constater que toutes, toutes choses qui nous frappent, tournent toujours *à notre bien*. La vie de chaque jour et de chaque heure semble vouloir démontrer cela toujours à nouveau ; que ce soit n'importe quoi, le beau comme le mauvais temps, la perte d'un ami, une maladie, une calomnie, la non-arrivée d'une lettre, un pied foulé, un regard jeté dans un magasin, un argument qu'on vous oppose, le fait d'ouvrir un livre, un rêve, une fraude : tout cela nous apparaît, immédiatement, ou peu de temps après, comme quelque chose qui « ne pouvait pas manquer », — quelque chose qui est plein de sens et d'une profonde utilité, précisément *pour nous !* Y a-t-il une plus dangereuse séduction que de retirer sa foi aux dieux d'Epicure, ces insouciants inconnus, pour croire à une divinité quelconque, soucieuse et mesquine, qui connaît personnellement chaque petit cheveu sur notre tête et que les services les plus détestables ne dégoûtent point ? Eh bien ! — je veux dire malgré tout cela, —

laissons en repos les dieux et aussi les génies serviables, pour nous contenter d'admettre que maintenant notre habileté pratique et théorique à interpréter et à arranger les événements atteint son apogée. Ne pensons pas non plus trop de bien de cette dextérité de notre sagesse, si nous sommes parfois surpris de la merveilleuse harmonie que produit le jeu sur notre instrument : une harmonie trop belle pour que nous osions nous l'attribuer à nous-mêmes. En effet, de ci de là, il y a quelqu'un qui se joue de nous — le cher hasard : à l'occasion il nous conduit la main et la providence la plus sage ne saurait imaginer de musique plus belle que celle qui réussit alors sous notre folle main.

3. [278.]

La pensée de la mort. — J'éprouve une joie mélancolique à vivre au milieu de cette confusion de ruelles, de besoins et de voix : combien de jouissances, d'impatiences, de désir, combien de soif de la vie et d'ivresse de la vie, viennent ici au jour à chaque moment! Et bientôt cependant le silence se fera sur tous ces gens bruyants, vivants et joyeux de vivre. Son ombre se dresse derrière chacun, sombre compagnon de route. Il en est toujours comme du dernier moment avant le départ d'un bateau d'émigrants : on a à se dire plus de choses que jamais, l'océan et son vide silence attendent impatiemment derrière tout ce bruit, — si avides, si certains de leur proie! Et tous, tous s'imaginent que le passé n'est rien ou que le passé n'est que peu de chose et que l'avenir prochain est tout : de là cette hâte, ces cris, ce besoin de s'assourdir et de s'exploiter. Chacun veut être le premier dans cet avenir, — et pourtant la mort et le silence de la

mort sont les seules certitudes qu'ils aient tous en commun! Comme il est étrange que cette seule certitude, cette seule communauté soit presque impuissante à agir sur les hommes et qu'ils soient si loin de sentir cette fraternité de la mort! Je suis heureux de constater que les hommes se refusent absolument à concevoir l'idée de la mort et j'aimerais bien contribuer à leur rendre encore cent fois plus *digne d'être pensée* l'idée de la vie.

4. [279.]

Amitié d'étoiles (1). — Nous étions amis et nous sommes devenus l'un pour l'autre des étrangers. Mais cela est bien ainsi et nous ne voulons ni nous en taire ni nous en cacher, comme si nous devions en avoir honte. Nous sommes deux vaisseaux dont chacun a son but et sa route tracée; nous pouvons nous croiser, peut-être, et célébrer une fête ensemble, comme nous l'avons déjà fait, — et ces braves vaisseaux étaient si tranquilles dans le même port, sous un même soleil, de sorte que déjà on pouvait les croire à leur but, croire qu'ils n'avaient eu qu'un seul but commun. Mais alors la force toute puissante de notre tâche nous a séparés, poussés dans des mers différentes, sous d'autres rayons de soleil, et peut-être ne nous reverrons-nous plus jamais, — peut-être aussi nous reverrons-nous, mais ne nous reconnaîtrons-nous point : la séparation des mers et des soleils nous a transformés! Qu'il fallût que nous devenions étrangers, voici la loi *au-dessus* de nous et c'est par quoi nous nous devons du respect, par quoi sera sanctifié davantage encore le souvenir de notre amitié de jadis! Il existe proba-

(1) Cet aphorisme est un de ceux qui ont été le plus cités ; il fait allusion à l'intimité qui existait entre Richard Wagner et Nietzsche.

blement une énorme courbe invisible, une route stellaire, où nos voies et nos buts différents se trouvent *inscrits* comme de petites étapes, — élevons-nous à cette pensée! Mais notre vie est trop courte et notre vue trop faible pour que nous puissions être plus que des amis dans le sens de cette altière possibilité. — Et ainsi nous voulons *croire* à notre amitié d'étoiles, même s'il faut que nous soyons ennemis sur la terre.

5. [280.]

Architecture pour ceux qui cherchent la connaissance. — Il faudra reconnaître un jour, et bientôt peut-être, ce qui manque à nos grandes villes : des endroits silencieux, spacieux et vastes pour la méditation, des endroits avec de hautes et de longues galeries pour le mauvais temps et le temps trop ensoleillé, où le bruit des voitures et le cri des marchands ne pénétreraient pas, où une subtile convenance interdirait, même au prêtre, la prière à haute voix : des constructions et des promenades qui exprimeraient par leur ensemble ce que la méditation et l'éloignement du monde ont de sublime. Le temps est passé où l'Eglise possédait le monopole de la réflexion, où la *vita contemplativa* devait toujours être avant tout *vita religiosa :* et tout ce que l'Eglise a construit exprime cette pensée. Je ne sais pas comment nous pourrions nous contenter de ses monuments, même s'ils étaient dégagés de leur destination ecclésiastique; ces monuments parlent un langage beaucoup trop pathétique et trop étroit, ils sont trop les maisons de Dieu et les lieux d'apparat des relations supra-terrestres pour que nous autres impies nous puissions méditer ici *nos pensées*. Nous voulons nous traduire *nous-mêmes*

en pierres et en plantes, nous voulons nous promener en *nous-mêmes* lorsque nous circulons dans ces galeries et ces jardins

6. [281.]

Savoir trouver la fin. — Les maîtres de première qualité se reconnaissent en cela que pour ce qui est grand comme pour ce qui est petit ils savent trouver la fin d'une façon parfaite, que ce soit la fin d'une mélodie ou d'une pensée, que ce soit le cinquième acte d'une tragédie ou d'un acte de gouvernement. Les premiers du second degré s'énervent toujours vers la fin et ne s'inclinent pas vers la mer avec un rythme simple et tranquille comme par exemple la montagne près de *Porto fino* — là-bas où la baie de Gênes finit de chanter sa mélodie.

7. [282.]

L'allure. — Il y a des manières de l'esprit par quoi même de grands esprits laissent deviner qu'ils sortent de la populace ou de la demi-populace : — c'est surtout l'allure et la marche de leurs pensées qui les trahit; ils ne savent pas *marcher*. C'est ainsi que Napoléon, lui aussi, à son profond déplaisir, ne sut pas se mettre au pas princier et « légitime », dans les occasions où l'on devrait s'y entendre, comme par exemple les grandes processions du couronnement et les cérémonies analogues: là aussi il fut toujours seulement le chef d'une colonne — tout à la fois fier et brusque et conscient de cela. — On ne manquera pas de rire en regardant ces écrivains qui font bruire autour d'eux les amples vêtements de la période : ils veulent cacher leurs *pieds*.

8. [283.]

Les hommes qui préparent. — Je salue tous les indices de la venue d'une époque plus virile et plus guerrière qui mettra de nouveau en honneur avant tout la bravoure. Car cette époque doit tracer le chemin d'une époque plus haute encore et rassembler la force dont celle ci aura besoin un jour — pour introduire l'héroïsme dans la connaissance et *faire la guerre* à cause des idées et de leurs conséquences. Pour cela il faut maintenant des hommes vaillants qui préparent le terrain, des hommes qui ne peuvent pourtant pas sortir du néant — et tout aussi peu du sable et de l'écume de la civilisation d'aujourd'hui et de l'éducation des grandes villes : des hommes qui, silencieux, solitaires et décidés, s'entendent à se contenter de l'activité invisible qu'ils poursuivent : des hommes qui, avec une propension à la vie intérieure, cherchent pour toutes choses ce qu'il y a *à surmonter* en elles : des hommes qui ont en propre la sérénité, la patience, la simplicité et le mérite des grandes vanités tout aussi bien que la générosité dans la victoire et l'indulgence à l'égard des petites vanités de tous les vaincus : des hommes qui ont un jugement précis et libre sur toutes les victoires et sur la part du hasard qu'il y a dans toute victoire et dans toute gloire : des hommes qui ont leurs propres fêtes, leurs propres jours de travail et de deuil, habitués à commander avec la sûreté du commandement, également prêts à obéir lorsque cela est nécessaire, également fiers dans l'un comme dans l'autre cas, ainsi que s'ils suivaient leur propre cause, des hommes plus exposés, plus terribles, plus heureux ! Car, croyez-m'en ! — le secret pour moissonner l'existence la plus fé-

conde et la plus grande jouissance de la vie, c'est de *vivre dangereusement!* Construisez vos villes près du Vésuve! Envoyez vos vaisseaux dans les mers inexplorées! Vivez en guerres avec vos semblables et avec vous-mêmes! Soyez brigands et conquérants tant que vous ne pouvez pas être dominateurs et possesseurs, vous qui cherchez la connaissance! Bientôt le temps passera où vous vous satisferez de vivre cachés dans les forêts comme des cerfs effarouchés! Enfin la connaissance finira par éten dre la main vers ce qui lui appartient de droit : — elle voudra *dominer* et *posséder*, et vous avec elle!

9. [284.]

La foi en soi-même. — Il y a en général peu d'hommes qui aient la foi en soi-même ;— et parmi ce petit nombre les uns apportent cette foi en naissant, comme un aveuglement utile ou bien un obscurcissement partiel de leur esprit — (quel spectacle s'offrirait à eux s'ils pouvaient regarder *au fond* d'eux-mêmes!), les autres sont obligés de se l'acquérir d'abord : tout ce qu'ils font de bien, de solide, de grand commence par être un argument contre le sceptique qui demeure en eux : il s'agit de convaincre et de persuader *celui-ci*, et pour y parvenir il faut presque du génie. Ces derniers auront toujours plus d'exigences à l'égard d'eux-mêmes.

10. [285.]

Excelsior! — « Tu ne prieras plus jamais, tu n'adoreras plus jamais, plus jamais tu ne te reposeras en une confiance illimitée — tu te refuseras à t'arrêter devant une dernière sagesse, une dernière bonté et une dernière puissance, et à déharnacher tes pen-

sées — tu n'auras pas de gardien et d'ami continuel pour tes sept solitudes — tu vis sans avoir une échappée sur la montagne qui porte de la neige sur son sommet et des flammes dans son cœur — il n'y aura plus pour toi de rémunérateur, de correcteur de dernière main, — il n'y aura plus de raison dans ce qui se passe, plus d'amour dans ce qui t'arrivera — ton cœur n'aura plus d'asile, où il ne trouvera que le repos, sans avoir rien à chercher. Tu te défendras contre une paix dernière, tu voudras l'éternel retour de la guerre et de la paix : — homme du renoncement, voudras-tu renoncer à tout cela ? Qui t'en donnera la force ? Personne encore n'a jamais eu cette force ! » — Il y a un lac qui un jour se refusa à s'écouler, et qui éleva une digue à l'endroit où jusque-là il s'écoulait : depuis lors le niveau de ce lac s'élève toujours davantage. Peut-être ce renoncement nous prêtera-t-il justement la force qui nous permettra de supporter le renoncement ; peut-être l'homme s'élèvera-t-il toujours davantage à partir du moment où il ne *s'écoulera* plus dans le sein d'un Dieu.

11. [286.]

Digression. — Voici des espoirs ; mais que serez vous capable d'en voir et d'en entendre si, dans votre âme, vous n'avez pas vécu la splendeur des flammes et de l'aurore ? Je ne puis que faire souvenir — et pas davantage ! Remuer des pierres, changer les animaux en hommes — est-ce cela que vous voulez de moi ? Hélas ! si vous êtes encore des pierres et des animaux, cherchez d'abord votre Orphée !

12. [287.]

Joie de l'aveuglement. — « Mes pensées, dit le

voyageur à son ombre, doivent m'indiquer où je me trouve : mais elles ne doivent pas me révéler *où je vais*. J'aime l'ignorance de l'avenir et je ne veux pas périr à m'impatienter et à goûter par anticipation les choses promises. »

13. [283.]

Etat d'ame élevé. — Il me semble que, d'une façon générale, les hommes ne croient pas à des états d'âmes élevés, si ce n'est pour des instants, tout au plus pour des quarts d'heure, — exception faite de quelques rares individus qui connaissent par expérience la durée dans les sentiments élevés. Mais être l'homme d'un seul sentiment élevé, l'incorporation d'un unique, grand état d'âme — cela n'a été jusqu'à présent qu'un rêve et une ravissante possibilité : l'histoire n'en donne pas encore d'exemple certain. Malgré cela il se pourrait qu'elle mît un jour au monde de tels hommes, — cela arrivera lorsque sera créée et fixée une série de conditions favorables, que maintenant le hasard le plus heureux ne saurait réunir. Peut-être que chez ces âmes de l'avenir cet état exceptionnel qui nous saisit çà et là en un frémissement serait précisément l'état habituel : un continuel va et vient entre haut et bas, un sentiment de haut et de bas, de monter sans cesse des étages et en même temps de planer sur des nuages.

14. [289.]

Sur les vaisseaux. — Si l'on considère comment agit sur chaque individu la justification générale et philosophique de sa façon de vivre et de penser — c'est-à-dire comme un soleil qui brille exprès pour lui, un soleil qui réchauffe, bénit et féconde,

combien cette justification rend indépendant des louanges et des blâmes, satisfait, riche, prodigue en bonheur et en bienveillance, combien elle transmue sans cesse le mal en bien, fait fleurir et mûrir toutes les forces et empêche de croître la petite et la grande mauvaise herbe de l'affliction et du mécontentement : — on finira par s'écrier sur un ton de prière : Oh! que beaucoup de ces nouveaux soleils soient encore créés ! Le méchant lui aussi, les malheureux, l'homme d'exception, doivent avoir leur philosophie, leur bon droit, leur rayon de soleil! Ce n'est pas la pitié pour eux qui est nécessaire! — il faut que nous désapprenions cet accès d'orgueil, quoique ce soit précisément sur eux que l'humanité s'est longtemps instruite et exercée — nous n'avons pas à instituer pour eux des confesseurs, des nécromanciens et des sentences absolutoires! C'est une *nouvelle justice* qui est nécessaire! Et une nouvelle sanction! Il est besoin de nouveaux philosophes! La terre morale, elle aussi, est ronde! La terre morale, elle aussi, a ses antipodes! Les antipodes, eux aussi, ont leur droit à l'existence! Il reste encore un autre monde à découvrir — et plus d'un! Sur les vaisseaux, vous autres philosophes!

15. [290.]

Une seule chose est nécessaire. — « Donner du style » à son caractère — c'est là un art considérable qui se rencontre rarement ! Celui-là l'exerce qui aperçoit dans son ensemble tout ce que sa nature offre de forces et de faiblesses pour l'adapter ensuite à un plan artistique, jusqu'à ce que chaque chose apparaisse dans son art et sa raison et que les faiblesses même ravissent l'œil. Ici une grande masse de seconde nature a été ajoutée, là un morceau de

nature première a été supprimé : — dans les deux cas cela s'est fait avec une lente préparation et un travail quotidien. Ici le laid qui ne pouvait pas s'enlever a été masqué, là-bas il a été transformé en sublime. Beaucoup de choses vagues qui s'opposaient à prendre forme ont été réservées et utilisées pour les choses lointaines : — elles doivent faire de l'effet à distance, dans le lointain, dans l'incommensurable. Enfin, lorsque l'œuvre est terminée, on reconnaîtra comment ce fut la contrainte d'un même goût qui, en grand et en petit, a dominé et façonné : la qualité du goût, s'il a été bon ou mauvais, importe beaucoup moins qu'on ne croit, — l'essentiel c'est que le goût soit un. Ce sont les natures fortes et dominatrices qui trouveront en une pareille contrainte, en un tel assujettissement et une telle perfection, sous une loi propre, leur joie la plus subtile ; la passion de leur volonté puissante s'allège à l'aspect de toute nature stylée, de toute nature vaincue et assouvie ; même lorsqu'elles ont des palais à construire et des jardins à planter elles répugnent à libérer la nature. — Par contre, ce sont les caractères faibles, incapables de se dominer soi-même qui *haïssent* l'assujettissement du style : ils sentent que si cette amère contrainte leur était imposée, sans elle ils deviendraient nécessairement *vulgaires* ; ils se changent en esclaves dès qu'ils servent, ils haïssent l'asservissement. De pareils esprits — et ce peuvent être des esprits de premier ordre — s'appliquent toujours à se donner à eux-mêmes et à prêter à leur entourage la forme de natures *libres* — sauvages, arbitraires, fantasques, mal ordonnées, surprenantes — et à s'interpréter comme telles : et ils ont raison, car ce n'est qu'ainsi qu'ils se font

du bien à eux-mêmes ! Car une seule chose est nécessaire : que l'homme *atteigne* le contentement avec lui même — quel que soit le poème ou l'œuvre d'art dont il se serve : car alors seulement l'aspect de l'homme sera supportable! Celui qui est mécontent de lui-même est continuellement prêt à s'en venger : nous autres, nous serons ses victimes, ne fût-ce que par le fait que nous aurons toujours à supporter son aspect répugnant. Car l'aspect de la laideur rend mauvais et sombre.

16. [291.]

Gênes. — J'ai regardé durant un bon moment cette ville, ses maisons de campagne et ses jardins d'agrément et le large cercle de ses collines et de ses pentes habitées ; enfin je finis par me dire : je vois des *visages* de générations passées, — cette contrée est couverte par les images d'hommes intrépides et souverains. Ils ont *vécu* et ils ont voulu prolonger leur vie — c'est ce qu'ils me disent avec leurs maisons, construites et ornées pour des siècles, et non pour l'heure fugitive: ils aimèrent la vie, bien que souvent elle se fût montrée mauvaise pour eux. Je vois toujours le constructeur, comme son regard se repose sur tout ce qui, près et loin, est construit autour de lui, et aussi sur la ville, la mer et la ligne de la montagne, et comme sur tout cela, pour son regard, il exerce sa puissance et sa conquête. Il veut soumettre ces choses à son plan et en faire finalement sa *propriété* par le fait qu'il en devient lui-même une parcelle. Toute cette contrée est couverte des produits d'un superbe et insatiable égoïsme dans l'envie de possession et de butin; et tout comme ces hommes ne reconnaissaient pas de frontières dans leurs expéditions lointaines, pla-

çant, dans leur soif de la nouveauté, un monde nouveau à côté d'un monde ancien, de même chez eux, dans leur petite patrie, chacun se révoltait contre chacun, chacun inventait une façon d'exprimer sa supériorité et de placer entre lui et son voisin son infini personnel. Chacun se conquérait à nouveau sa patrie pour son compte particulier en la subjuguant de sa pensée architecturale, en la transformant en quelque sorte pour sa propre maison en un plaisir des yeux. Dans le nord, c'est la loi et le plaisir causé par l'obéissance à la loi qui en imposent lorsque l'on regarde le système de construction des villes : on devine là cette propension à l'égalité et à la soumission qui doit avoir dominé l'âme de tous ceux qui construisaient. Mais ici vous trouvez à chaque coin de rue un homme à part qui connaît la mer, les aventures et l'Orient, un homme qui est mal disposé à l'égard de la loi et du voisin, comme si c'était là une espèce d'ennui, et qui mesure avec un regard d'envie tout ce qui est vieux et de fondation ancienne. Avec une merveilleuse rouerie de l'imagination, il voudrait fonder tout cela à nouveau, du moins en pensée, y appliquer sa main, y mettre son interprétation — ne fût-ce que pour l'instant d'une après-midi de soleil, où son âme insatiable et mélancolique éprouve une fois de la satiété, et où son œil ne veut plus voir que des choses qui lui appartiennent et non plus des choses étrangères.

17. [292.]

Aux prédicateurs de la morale. — Je ne veux pas faire de morale, mais à ceux qui en font je donne ce conseil : si vous voulez finir par prendre aux meilleures choses et aux meilleures conditions

tout leur honneur et toute leur valeur, continuez, comme vous avez fait jusqu'à présent, à les avoir sans cesse à la bouche! Placez-les en tête de votre morale et parlez du matin au soir du bonheur de la vertu, du repos de l'âme, de la justice immanente et de l'équité : si vous en agissez ainsi, tout cela finira par avoir pour soi la popularité et le vacarme de la rue : mais alors, à force de manier toutes ces bonnes choses, l'or en sera usé, et plus encore : tout ce qu'elles contiennent d'or se sera transformé en plomb. Vraiment vous vous entendez à appliquer l'art contraire à celui des alchimistes, pour démonétiser ce qu'il y a de plus précieux! Servez-vous une fois, à titre d'essai, d'une autre recette pour ne pas réaliser l'opposé de ce que vous vouliez atteindre : *niez* ces bonnes choses, retirez-leur l'approbation de la foule et le cours facile, faites-en de nouveau les pudeurs cachées des âmes solitaires, dites : *la morale est quelque chose d'interdit!* Peut-être gagnerez-vous ainsi pour ces choses l'espèce d'hommes qui seule importe, je veux dire l'espèce *héroïque*. Mais alors il faudra qu'elles aient en elles quelque chose qui éveille la crainte, et non pas, comme jusqu'à présent, quelque chose qui produise le dégoût! N'aurait-on pas envie de dire aujourd'hui, par rapport à la morale, comme Maître Eckardt : « Je prie Dieu qu'il me fasse quitte de Dieu ! »

18. [293.]

Notre atmosphère. — Nous le savons fort bien : pour celui qui jette un regard sur la science, seulement en passant, à la façon des femmes et malheureusement aussi de beaucoup d'artistes : la sévérité qu'il faut mettre au service de la science, cette

rigueur dans les petites comme dans les grandes choses, cette rapidité dans l'enquête, le jugement et la condamnation a quelque chose qui inspire la crainte et le vertige. Il sera surtout effrayé par la façon dont on exige ce qu'il y a de plus difficile, dont est exécuté ce qu'il y a de meilleur, sans la récompense de l'éloge ou de la distinction, alors que le plus souvent *se font entendre*, comme parmi les soldats, le blâme et la verte réprimande — car faire bien, c'est la règle, manquer en quelque chose l'exception ; et ici comme partout ailleurs, la règle est silencieuse. Il en est de cette « sévérité de la science » comme des formes de politesse de la meilleure société : — elles effrayent celui qui n'est pas initié. Mais celui qui est habitué à elles n'aimerait pas vivre ailleurs que dans cette atmosphère claire, transparente, vigoureuse et fortement électrique, dans cette atmosphère *virile*. Partout ailleurs il ne trouve pas assez d'air et de propreté ; il craint qu'*autre part* son meilleur art ne soit utile à personne et qu'il ne le réjouirait pas lui-même, que la moitié de sa vie lui passerait entre les doigts, perdue dans des malentendus, que partout il faudrait beaucoup de précautions, de secrets, de considérations personnelles, — et tout cela serait une grande et inutile perte de force. Mais dans *cet* élément sévère et clair il possède sa force tout entière : ici il est à même de voler ! Pourquoi devrait-il redescendre dans ces eaux bourbeuses où il faut nager et patauger et tacher ses ailes ! — Non, ce serait trop difficile de vivre pour nous : est-ce de notre faute si nous sommes nés pour l'air pur, nous autres rivaux du rayon de lumière, si nous aimerions le mieux, pareils à ce rayon, chevaucher des parcelles d'éther, non pour quitter le soleil, mais

pour *aller vers lui!* Nous ne le pouvons pas: — faisons donc ce qui est seul en notre pouvoir: apportons la lumière à la terre, soyons « la lumière de la terre »! Et c'est pour cela que nous avons nos ailes, notre rapidité et notre sévérité, pour cela que nous sommes virils et même terribles comme le feu. Que ceux-là nous craignent qui ne savent pas se chauffer et s'éclairer auprès de nous!

19. [294.]

Contre les calomniateurs de la nature. — Quels gens désagréables que ceux chez qui tout penchant naturel devient immédiatement maladie, quelque chose qui altère, ou même quelque chose d'ignominieux, — *ceux-ci* nous ont induits à l'opinion que les penchants et les instincts de l'homme sont *mauvais*, ils sont la cause de notre grande injustice à l'égard de notre nature, à l'égard de toute nature! Il y a suffisamment d'hommes qui *peuvent* s'abandonner à leurs penchants avec grâce et inconscience; mais ils ne le font pas, par crainte de ce « mauvais esprit » imaginaire qui s'appelle la nature! De là vient que l'on trouve si peu de noblesse parmi les hommes: car l'on reconnaîtra toujours la noblesse à l'absence de crainte devant soi-même, à l'incapacité de faire quelque chose de honteux, au besoin de s'élever dans les airs sans hésitation, de voler où nous sommes poussés, — nous autres oiseaux nés libres! Où que nous allions, tout devient libre et ensoleillé autour de nous.

20. [295.]

Courtes habitudes. — J'aime les courtes habitudes et je les tiens pour des moyens inappréciables

d'apprendre à connaître beaucoup de choses et des conditions variées, pour voir jusqu'au fond de leurs douceurs et de leurs amertumes; ma nature est entièrement organisée pour les courtes habitudes, même dans les besoins de sa santé physique, et, en général, aussi loin que je puis voir du plus bas au plus haut. Toujours je m'imagine que telle chose me satisfera d'une façon durable — la courte habitude, elle aussi, a cette foi de la passion, cette foi en l'éternité — je crois être enviable de l'avoir trouvée et reconnue : — et maintenant je m'en nourris, le soir comme le matin, un doux contentement m'entoure et me pénètre, en sorte que je n'ai pas envie d'autre chose, sans avoir besoin de comparer, de mépriser ou de haïr. Et un jour c'en est fait, la courte habitude a eu son temps : la bonne cause prend congé de moi, non pas comme quelque chose qui m'inspire maintenant du dégoût — mais paisiblement, rassasiée de moi, comme moi d'elle, et comme si nous devions être reconnaissants l'un à l'autre, nous serrant *ainsi* la main en guise d'adieu. Et déjà quelque chose de nouveau attend à la porte, comme aussi ma foi — l'indestructible folle, l'indestructible sagesse ! — ma foi en cette chose nouvelle qui elle, maintenant, serait la vraie, la dernière vraie. Il en est ainsi pour moi des mets, des idées, des hommes, des villes, des poèmes, des musiques, des doctrines, des ordres du jour, des sages de la vie. — Par contre je hais les habitudes durables et je crois qu'un tyran s'est approché de moi, que mon atmosphère vitale s'est *épaissie*, dès que les événements tournent de façon à ce que les habitudes durables semblent nécessairement en sortir : par exemple par une fonction sociale, par la fréquentation constante des mêmes hommes, par une résidence fixe, par

une espèce définie de santé. Au fond de mon âme j'éprouve même de la reconnaissance pour toute ma misère physique et ma maladie et tout ce que je puis avoir d'imparfait — puisque tout cela me laisse cent échappées par où je puis me dérober aux habitudes durables. — Pourtant ce qu'il y aurait de tout à fait insupportable, de véritablement terrible, ce serait une vie entièrement dépourvue d'habitudes, une vie qui exigerait sans cesse l'improvisation : — ceci serait pour moi l'exil, ceci serait ma Sibérie.

21. [296.]

La réputation fixe. — La réputation fixe était autrefois une chose d'extrême nécessité ; et partout où la société est dominée par l'instinct de troupeau, pour chaque individu, *donner* son caractère et ses occupations comme invariables est maintenant encore ce qu'il a de plus opportun, même quand ils ne le sont pas. « On peut se fier à lui, il reste égal à lui-même » : — c'est dans toutes les situations dangereuses de la société l'éloge qui a la plus grande signification. La société sent avec satisfaction qu'elle possède un instrument sûr et prêt à tout moment, dans la vertu de l'un, dans l'ambition d'un autre, dans la réflexion et l'ardeur d'un troisième, — elle honore hautement ces *natures d'instruments*, cette fidélité à soi-même, cette inaltérabilité dans les opinions, les aspirations et même dans les vices. Une pareille appréciation qui fleurit et a fleuri partout en même temps que la moralité des mœurs produit des « caractères » et jette dans le *décri* tout changement, tout profit d'une expérience, toute transformation. Malgré tous les avantages que puisse présenter cette façon de penser, pour la

connaissance elle est la plus dangereuse espèce de jugement général ; car c'est précisément la bonne volonté de celui qui cherche la connaissance, sans se décourager d'être sans cesse forcé de se déclarer *contre* l'opinion qu'il professait jusqu'ici et de se méfier en général de tout ce qui menace de se *fixer* — qui est ici condamnée et décriée. Le sentiment de celui qui cherche la connaissance étant en contradiction avec la « réputation fixe » est considéré comme déshonnête, tandis que la pétrification des opinions a pour elle tous les honneurs : — c'est sous l'empire de pareilles règles qu'il nous faut exister aujourd'hui ! Comme il est difficile de vivre lorsque l'on sent contre soi et autour de soi le jugement de plusieurs milliers d'années ! Il est probable que, durant des milliers d'années, la connaissance ait été atteinte de mauvaise conscience et qu'il ait dû y avoir beaucoup de mépris de soi-même et de misères secrètes dans l'histoire des plus grands esprits.

22. [297.]

Savoir contredire. — Chacun sait maintenant que c'est un signe de haute culture que de savoir supporter la contradiction. Quelques-uns savent même que l'homme supérieur désire et provoque la contradiction pour avoir sur sa propre injustice des indications qui lui étaient demeurées inconnues jusqu'alors. Mais *savoir* contredire, le sentiment de la *bonne* conscience dans l'hostilité contre ce qui est habituel, traditionnel et sacré, — c'est là, plus que le reste, ce que notre culture possède de vraiment grand, de nouveau et de surprenant, c'est le progrès par excellence de tous les esprits libérés : qui est-ce qui sait cela ?

23. [298.]

Soupir. — J'ai saisi cette idée en passant, et vite j'ai pris les premiers mots venus pour la fixer, de crainte qu'elle ne s'envole de nouveau. Et maintenant elle est morte de ces mots stériles; elle est là suspendue, flasque sous ce lambeau verbal — et, en la regardant, je me rappelle à peine encore comment j'ai pu avoir un tel bonheur en attrapant cet oiseau.

24. [299.]

Ce qu'il faut apprendre des artistes. — Quels moyens avons-nous de nous rendre les choses belles, attrayantes et désirables lorsqu'elles ne le sont pas? — et je crois que, par elles-mêmes, elles ne le sont jamais ! Ici les médecins peuvent nous apprendre quelque chose quand par exemple ils atténuent l'amertume ou mettent du vin et du sucre dans leurs mélanges; mais plus encore les artistes qui s'appliquent en somme continuellement à faire de pareilles inventions et de pareils tours de force. S'éloigner des choses jusqu'à ce que nous ne les voyions plus qu'en partie et qu'il nous faille y ajouter beaucoup par nous-mêmes *pour les voir encore* — ou bien contempler les choses d'un angle, pour n'en plus voir qu'une coupe — ou bien encore les regarder à travers du verre colorié ou sous la lumière du couchant — ou bien enfin leur donner une surface et une peau qui n'a pas une transparence complète : tout cela il faut que nous l'apprenions des artistes et pour le reste être plus sages qu'eux. Car chez eux cette force subtile qui leur est propre cesse généralement où cesse l'art et où commence la vie; *nous* cependant, nous voulons être les poètes de notre vie, et cela avant tout dans les plus petites choses quotidiennes.

25. [300.]

Prélude de la science. — Croyez-vous donc que les sciences se seraient formées et seraient devenues grandes si les magiciens, les alchimistes, les astrologues et les sorcières ne les avaient pas précédées, eux qui durent créer tout d'abord, par leurs promesses et leurs engagements trompeurs, la soif, la faim et le goût des puissances cachées et défendues ? Si l'on n'avait pas dû *promettre* infiniment plus qu'on ne pourra jamais tenir pour que quelque chose puisse s'accomplir dans le domaine de la connaissance? — Peut-être que de la même façon dont nous apparaissent ici les préludes et les premiers exercices de la science qui n'ont absolument pas été exécutés et considérés comme tels, nous apparaîtront, en un temps lointain, toutes espèces de *religions*, comme des exercices et des préludes : peut-être pourraient-elles être le moyen singulier qui permettra à quelques hommes de goûter toute la suffisance d'un dieu et toute la force de son salut personnel. Et l'on pourrait se demander si vraiment, sans cette école et cette préparation religieuse, l'homme aurait appris à avoir faim et soif de son propre *moi*, à se rassasier et à se fortifier de lui-même. Fallut-il que Prométée *crût* d'abord avoir *volé* la lumière et qu'il en pâtît — pour qu'il découvrît enfin qu'il avait *lui* créé la lumière, *en désirant la lumière*, et que non seulement l'homme, mais encore le dieu, avait été l'œuvre de ses mains, de l'argile dans ses mains ? Ne sont-ce là que des images de l'imagier ? — Tout comme la folie, le vol, le Caucase, l'aigle et toute la tragique *prométheia* de tous ceux qui cherchent la connaissance ?

26. [301.]

Illusion des contemplatifs. — Les hommes supérieurs se distinguent des inférieurs par le fait qu'ils pensent voir et entendre infiniment plus — et cela précisément distingue l'homme de l'animal et l'animal supérieur de l'inférieur. Le monde s'emplit toujours davantage pour celui qui s'élève dans la hauteur de l'humanité, l'intérêt grandit autour de lui, et dans la même proportion ses catégories de plaisir et de déplaisir, — l'homme supérieur devient toujours en même temps plus heureux et plus malheureux. Mais en même temps une illusion l'accompagne sans cesse : il croit être placé en spectateur et en auditeur devant le grand spectacle et devant le grand concert qu'est la vie : il dit que sa nature est une nature contemplative et il ne s'aperçoit pas qu'il est lui-même le véritable poète et le créateur de la vie, — tout en se distinguant, il est vrai, de l'*acteur* de ce drame que l'on appelle un homme agissant, mais bien davantage encore d'un simple spectateur, d'un invité placé *devant* la scène. Il a certainement en propre, étant le poète, la *vis contemplativa* et le retour sur son œuvre, mais, en même temps, et avant tout, la *vis creativa* qui manque à l'homme qui agit, quoi qu'en disent l'évidence et la croyance reçue. Nous qui pensons et qui sentons, nous sommes ceux qui *font* réellement et sans cesse quelque chose qui n'existe pas encore : tout ce monde toujours grandissant d'appréciations, de couleurs, d'évaluations, de perspectives, de degrés, d'affirmations et de négations. Ce poème inventé par nous est sans cesse appris, exercé, répété, traduit en chair et en réalité, oui même en vie quotidienne, parce que l'on appelle les hommes pratiques

(nos acteurs, comme je l'ai indiqué). Ce qui n'a de *valeur* que dans le monde actuel n'en a pas par soi-même, selon sa nature, — la nature est toujours sans valeur : — on lui a une fois donné et attribué une valeur, et c'est *nous* qui avons été les donateurs, les attributeurs ! C'est seulement nous qui avons créé le monde *qui intéresse l'homme !* — Mais c'est précisément la science de ceci qui nous manque, et si nous la saisissons pour un instant, aussitôt elle nous échappe l'instant après : nous méconnaissons notre meilleure force, et nous nous estimons d'un degré trop bas, nous autres contemplatifs, — nous ne sommes *ni aussi fiers*, *ni aussi heureux* que nous pourrions l'être.

27. [302.]

Danger des plus heureux. — Avoir des sens subtils et un goût fin ; être habitué aux choses de l'esprit les plus plus choisies et les meilleures, comme à la nourriture la plus vraie et la plus naturelle ; jouir d'une âme forte, intrépide et audacieuse ; traverser la vie d'un œil tranquille et d'un pas ferme, être toujours prêt à l'extrême comme à une fête, plein du désir des mondes et des mers inexplorés, des hommes et des dieux inconnus ; écouter toute musique joyeuse, comme si, à l'entendre, des hommes braves, soldats et marins, se permettaient un court repos et une courte joie, et dans la profonde jouissance du moment seraient vaincus par les larmes, et par toute la rouge mélancolie du bonheur, qui donc ne désirerait pas que tout ceci fût *son* partage, son état. Ce fut le *bonheur d'Homère !* L'état de celui qui a inventé pour les Grecs leurs dieux, — non, qui a inventé, pour lui-même, ses dieux ! Mais il ne faut pas s'en faire

mystère, avec ce bonheur d'Homère dans l'âme on est aussi la créature la plus capable de souffrir sous le soleil! Et ce n'est qu'à ce prix que l'on achète le plus précieux coquillage que les vagues de l'univers aient jusqu'à présent jeté sur la grève. Possesseur de ce coquillage on devient de plus en plus subtil dans la douleur, et finalement trop subtil : un petit découragement, un petit dégoût a suffi pour faire perdre à Homère le goût de la vie. Il n'a pas su deviner une petite énigme folle que de jeunes pêcheurs lui proposèrent. Oui, les plus petites énigmes sont le danger des plus heureux! —

28. [303.]

Deux hommes heureux. — Vraiment cet homme, malgré sa jeunesse, s'entend à *l'improvisation de la vie* et étonne même les observateurs les plus fins : — car il semble qu'il ne se méprenne jamais quoiqu'il joue sans cesse aux jeux dangereux. Il fait songer à ces maîtres improvisateurs de la musique auxquels le spectateur voudrait attribuer de *l'impeccabilité* de la main quoiqu'ils touchent parfois à faux, puisque tout mortel peut se tromper. Mais ils sont habiles et inventifs et toujours prêts dans le moment à coordonner le son de hasard où les pousse leur doigté ou une fantaisie dans l'ensemble thématique et d'animer l'imprévu d'une belle signification et d'une âme. — Voici un tout autre homme : il fait manquer en somme tout ce qu'il veut et entreprend. Ce à quoi, à l'occasion, il a mis son cœur, l'a conduit plus d'une fois au bord du précipice et tout près de la chute; et s'il y échappe, ce n'est certes pas avec un « œil poché » seulement. Croyez-vous qu'il en soit malheureux? Il y a longtemps qu'il a décidé à part soi de ne pas

prendre tellement au sérieux des désirs et des projets personnels. « Si ceci ne me réussit pas, se dit-il à lui-même, cela me réussira peut-être ; et au fond je ne sais pas si je dois avoir plus de reconnaissance à l'égard de mes insuccès qu'à l'égard de n'importe quel de mes succès. Suis-je fait pour être entêté et pour porter les cornes du taureau ? Ce qui fait pour moi la valeur et le résultat de la vie se trouve ailleurs ; ma fierté ainsi que ma misère se trouvent ailleurs. Je connais davantage la vie parce que j'ai été si souvent sur le point de la perdre : et voilà pourquoi la vie me procure plus de joie qu'à vous tous ! »

29. [304.]

En agissant nous omettons. — Au fond toutes ces morales me répugnent qui disent : « Ne fais pas telle chose ! Renonce ! Surmonte-toi ! » — J'aime par contre toutes ces autres morales qui me poussent à faire quelque chose, à le faire encore, et à en rêver du matin au soir et du soir au matin, à ne pas penser à autre chose qu'à : *bien* faire cela, aussi bien que moi seul je suis capable de le faire ! Celui qui vit ainsi dépouille continuellement l'une après l'autre les choses qui ne font pas partie d'une pareille vie ; sans haine et sans répugnance, il voit comme aujourd'hui telle chose et demain telle autre prend congé de lui, semblable à une feuille jaunie que le moindre souffle détache de l'arbre : ou bien encore il ne s'aperçoit même pas qu'elle le quitte, tant son œil regarde sévèrement son but, en avant et non à côté, en arrière ou vers en bas. « Notre activité doit déterminer ce que nous omettons : en agissant nous omettons » — voilà qui me plaît, voilà *mon placitum*. Mais je ne veux pas tendre les

yeux ouverts à mon appauvrissement, je n'aime pas toutes les vertus négatives, les vertus dont la négation et le renoncement sont l'essence.

30. [305.]

L'empire sur soi-même. — Ces professeurs de morale qui recommandent, d'abord et avant tout, à l'homme de se posséder soi-même le gratifient par cela d'une maladie singulière : je veux dire une irritabilité constante devant toutes les impulsions et les penchants naturels et, en quelque sorte, une espèce de démangeaison. Quoi qu'il leur advienne du dehors ou du dedans, une pensée, une attraction, une incitation — toujours cet homme irritable s'imagine que maintenant son empire sur soi-même pourrait être en danger : sans pouvoir se confier à aucun instinct, à aucun coup d'aile libre, il fait sans cesse un geste de défensive, armé contre lui-même, l'œil perçant et méfiant, lui qui s'est institué l'éternel gardien de sa tour. Oui, avec cela il peut être *grand!* Mais combien il est devenu insupportable pour les autres, pesant pour lui-même, comme il s'est appauvri et isolé des plus beaux hasards de l'âme! et aussi de toutes les *expériences* futures ! Car il faut savoir se perdre pour un temps si l'on veut apprendre quelque chose des êtres que nous ne sommes pas nous-mêmes.

31. [306.]

Stoïcien et épicurien. — L'épicurien se choisit les situations, les personnes et même les événements qui cadrent avec sa constitution intellectuelle extrêmement irritable, il renonce à tout le reste — c'est-à-dire à la plupart des choses, — puisque ce serait là pour lui une nourriture trop

forte et trop lourde. Le stoïcien au contraire s'exerce à avaler des cailloux et des vers, des tessons et des scorpions, et cela sans en avoir le dégoût; son estomac doit finir par être indifférent pour tout ce qu'offre le hasard de l'existence : — il rappelle cette secte arabes des Assaouas que l'on apprend à connaître en Algérie; et, pareil à ces insensibles, il aime à avoir un public d'invités au spectacle de son insensibilité, dont se passe volontiers l'épicurien : — Celui-ci n'a-t-il pas un « jardin »? Pour des hommes soumis aux improvisations du sort, pour ceux qui vivent en des temps de violence, et qui dépendent d'hommes brusques et variables, le stoïcisme peut être très opportun. Mais celui qui peut prévoir tant soit peu que la destinée lui permettra de *filer un long fil* fera bien de s'installer à la façon épicurienne; tous les hommes voués au travail cérébral l'ont fait jusqu'à présent! Car ce serait pour eux la perte des pertes d'être privés de leur fine irritabilité, pour recevoir en place le dur épiderme des stoïciens, avec ses piquants de hérisson.

32. [307.]

En faveur de la critique. — Maintenant t'apparaît comme une erreur quelque chose que jadis tu as aimé comme une vérité ou du moins comme une probabilité : tu le repousses loin de toi et tu t'imagines que ta raison y a remporté une victoire. Mais peut-être qu'alors, quand tu étais encore un autre — tu es toujours un autre, — cette erreur t'était tout aussi nécessaire que toutes les « vérités » actuelles, en quelque sorte comme une peau qui te cachait et te voilait beaucoup de choses que tu ne devais pas voir encore. C'est ta vie nouvelle et non

pas ta raison qui a tué pour toi cette opinion : *tu n'en as plus besoin*, et maintenant elle s'effondre sur elle-même, et la déraison en sort rampant comme un reptile. Lorsque nous exerçons notre critique, ce n'est là rien d'arbitraire et d'impersonnel — c'est du moins très souvent une preuve qu'il y a en nous des forces vivantes et agissantes qui dépouillent une écorce. Nous nions et il faut que nous niions puisque quelque chose en nous *veut* vivre et s'affirmer, quelque chose que nous ne connaissons, que nous ne voyons peut-être pas encore ! — Ceci en faveur de la critique.

33. [308.]

L'histoire de chaque jour. — Qu'est-ce qui fait chez toi l'histoire de chaque jour ? Vois tes habitudes qui composent cette histoire : sont-elles le produit d'innombrables petites lâchetés et petites paresses, ou bien celui de ta bravoure et de ta raison ingénieuse ? Quelle que soit la différence des deux cas, il serait possible que les hommes te comblent des mêmes louanges et que réellement, d'une façon ou d'une autre, tu leur sois de la même utilité. Mais il se peut que les louanges, l'utilité et la respectabilité suffisent à celui qui ne veut avoir qu'une bonne conscience, — elles ne te suffiront pas, à toi qui fouilles les entrailles, à toi qui possèdes la science de la conscience !

34. [309.]

De la septième sollicitude. — Un jour, le voyageur ferma une porte derrière lui, s'arrêta et se mit à pleurer. Puis il dit : « Ce penchant au vrai, à la réalité, au non-apparent, à la certitude ! combien je lui en veux ! Pourquoi cette force agissante,

sombre et passionnée, me suit-elle, *moi* en particulier? Je voudrais me reposer, mais elle ne le permet pas. Combien y a-t-il de choses qui me persuadent de demeurer! Il y a partout pour moi des jardins d'Armide : et pour cela aussi toujours de nouveaux déchirements et de nouvelles amertumes du cœur! Il faut que je pose mon pied plus loin, ce pied fatigué et blessé : et, puisqu'il le faut, j'ai souvent, sur les plus belles choses qui ne surent pas me retenir, les retours les plus féroces, *puisqu*'elles ne surent pas me retenir! »

35. [310.]

Volonté et vague. — Cette vague s'approche avec avidité comme s'il s'agissait d'atteindre quelque chose! Elle rampe avec une hâte épouvantable dans les replis les plus cachés de la falaise! Elle a l'air de vouloir prévenir quelqu'un; il semble qu'il y a là quelque chose de caché, quelque chose qui a de la valeur, une grande valeur. — Et maintenant elle revient, un peu plus lentement, encore toute blanche d'émotion. — Est-elle déçue? A-t-elle trouvé ce qu'elle cherchait? Prend-elle un air déçu? — Mais déjà s'approche une autre vague, plus avide et plus sauvage encore que la première, et son âme, elle aussi, semble pleine de mystère, pleine d'envie de chercher des trésors. C'est ainsi que vivent les vagues, — c'est ainsi que nous vivons, nous qui possédons la volonté! — je n'en dirai pas davantage. — Comment? Vous vous méfiez de moi? Vous m'en voulez, jolis monstres? Craignez-vous que je ne trahisse tout à fait votre secret? Eh bien! soyez fâchés, élevez vos corps verdâtres et dangereux aussi haut que vous le pouvez, dressez un mur entre moi et le soleil — comme mainte-

nant! En vérité, il ne reste plus rien de la terre qu'un crépuscule vert et de verts éclairs. Agissez-en comme vous voudrez, impétueuses, hurlez de plaisir et de méchanceté — ou bien plongez à nouveau, versez vos émeraudes au fond du gouffre, jetez, par-dessus, vos blanches dentelles infinies de mousse et d'écume. — Je souscris à tout, car tout cela vous sied si bien, et je vous en sais infiniment gré : comment *vous* trahirais-je? Car, — écoutez bien! — je vous connais, je connais votre secret, je sais de quelle espèce vous êtes! Vous et moi, nous sommes d'une même espèce! — Vous et moi, nous avons un même secret!

36. [311.]

Lumière brisée. — On n'est pas toujours brave et, lorsqu'on en vient à être fatigué, il arrive parfois qu'on se lamente ainsi : « Il est si pénible de faire mal aux hommes — oh! pourquoi cela est-il nécessaire? Que sert-il de vivre caché si nous ne voulons pas garder pour nous ce qui cause scandale? Ne serait-il pas plus prudent de vivre dans la mêlée et de réparer, sur les individus, les péchés commis, qui doivent être commis, sur tous? Etre fort avec les insensés, vaniteux avec les vaniteux, enthousiaste avec les enthousiastes? Ne serait-ce pas équitable, puisque nous dévions de l'ensemble avec une telle pétulance? Lorsque j'entends parler de la méchanceté des autres à mon égard, — mon premier sentiment n'est-il pas celui de la satisfaction? C'est bien ainsi! — ai-je l'air de leur dire — je m'accorde si mal avec vous et j'ai tant de vérité de mon côté: faites-vous donc du bon sang à mes dépens aussi souvent que vous le pourrez. Voici mes défauts et mes erreurs, voici ma folie, mon mauvais goût, ma

confusion, mes larmes, ma vanité, mon obscurité de hibou, mes contradictions! Voici de quoi rire! Riez donc et réjouissez-vous! Je n'en veux pas à la loi et à la nature des choses qui veulent que les défauts et les erreurs fassent plaisir! — Il est vrai qu'il y a eu des temps plus « beaux » où l'on pouvait se croire encore si *indispensable*, avec toute idée quelque peu nouvelle, que l'on descendait dans la rue pour crier à tous les passants : « Voici! le royaume de Dieu est proche! » — Je pourrais me passer de moi, si je n'existais pas. Nous tous, nous ne sommes pas indispensables! » — Mais, je l'ai déjà dit, nous ne pensons pas ainsi quand nous sommes braves; nous n'y pensons pas.

37. [312.]

Mon chien. — J'ai donné un nom à ma souffrance et je l'appelle « chien », — elle est tout aussi fidèle, tout aussi importune et impudente, tout aussi divertissante, tout aussi avisée qu'une autre chienne — et je puis l'apostropher et passer sur elle mes mauvaises humeurs : comme font d'autres gens avec leurs chiens, leurs valets et leurs femmes.

38. [313.]

Pas de tableau de martyr. — Je veux faire comme Raphaël et ne plus peindre de tableau de martyrs. Il y a assez de choses élevées pour qu'il ne faille pas chercher le sublime là où il s'unit à la cruauté; et de plus, mon orgueil ne serait point satisfait si je voulais faire de moi un sublime bourreau.

39. [314.]

Nouveaux animaux domestiques. — Je veux

avoir mon lion et mon aigle autour de moi pour reconnaître toujours, par des indices et des symptômes, la grandeur et la petitesse de ma force. Faut-il qu'aujourd'hui j'abaisse mon regard vers eux pour les craindre? Et l'heure viendra-t-elle où ils élèveront vers moi leur regard, avec crainte? —

40. [315.]

De la dernière heure. — Les tempêtes sont un danger pour moi : aurai-je ma tempête qui me fera périr, comme Olivier Cromwell qui périt de sa tempête? Ou bien m'éteindrai-je comme un flambeau qui n'attend pas d'être soufflé par la tempête, mais qui est fatigué et rassasié de lui-même, — un flambeau consumé? Ou bien enfin : m'éteindrai-je pour ne pas me consumer? —

41. [316.]

Hommes prophétiques. — Vous ne voulez pas comprendre que les hommes prophétiques sont des hommes qui souffrent beaucoup : vous pensez seulement qu'un beau « don » leur a été accordé, et vous voudriez bien l'avoir vous-mêmes, — mais je veux exprimer ma pensée par un symbole. Combien les animaux doivent souffrir par l'électricité de l'air et des nuages! Nous voyons que quelques-uns d'entre eux possèdent une faculté prophétique en ce qui concerne le temps, par exemple les singes (on peut même l'observer en Europe et non seulement dans les ménageries, mais à Gibraltar). Mais nous ne pensons pas que pour eux les *douleurs* — sont des prophètes! Lorsqu'un fort courant d'électricité positive tourne soudain, sous l'influence d'un nuage qui s'approche sans être déjà visible, en électricité négative et qu'un changement de temps

se prépare, ces animaux se comportent de la même manière qu'à l'approche d'un ennemi; ils s'organisent pour la défense et la fuite, généralement ils se cachent, — ils ne voient pas, dans le mauvais temps, le mauvais temps, mais l'ennemi dont ils *sentent* déjà la main!

42. [317.]

Regard en arrière. — Nous avons rarement conscience, comme telle, de la véritable souffrance d'une période de notre vie, tant que nous nous trouvons dans cette période, nous croyons au contraire que c'est là le seul état possible désormais, un *ethos* et non un *pathos* — pour parler et pour distinguer avec les Grecs. Quelques notes de musique me rappelèrent aujourd'hui à la mémoire un hiver, une maison et une vie essentiellement solitaire et en même temps le sentiment où je vivais alors : — je croyais pouvoir continuer à vivre éternellement ainsi. Mais maintenant je comprends que c'était là uniquement du pathos et de la passion, quelque chose de comparable à cette musique douloureusement courageuse et consolante, — on ne peut pas avoir de ces sensations durant des années, ou même durant des éternités : on en deviendrait trop « éthéré » pour cette planète.

43. [318.]

Sagesse dans la douleur. — Dans la douleur il y a autant de sagesse que dans le plaisir : tous deux sont au premier chef des forces conservatrices de l'espèce. S'il n'en était pas ainsi de la douleur il y a longtemps qu'elle aurait disparu; qu'elle fasse mal, ce n'est pas là un argument contre elle, c'est au contraire son essence. J'entends dans la douleur

le commandement du capitaine de vaisseau : « Amenez les voiles! » L'intrépide navigateur « homme » doit s'être exercé à diriger les voiles de mille manières, autrement il en serait trop vite fait de lui, et l'océan bientôt l'engloutirait. Il faut aussi que nous sachions vivre avec une énergie réduite : aussitôt que la douleur donne son signal de sûreté, il est temps de la réduire, — quelque grand danger, une tempête se prépare et nous agissons prudemment en nous « gonflant » aussi peu que possible. — Il est vrai qu'il y a des hommes qui, à l'approche de la grande douleur, entendent le commandement contraire et qui n'ont jamais l'air plus fiers, plus belliqueux, plus heureux que lorsque la tempête s'élève ; c'est même la douleur qui leur donne leurs instants sublimes! Ceux-là sont les hommes héroïques, les grands *messagers de douleur* de l'humanité : ces rares individus dont il faut faire la même apologie que pour la douleur en général, — et, en vérité! il ne faut pas la leur refuser. Ce sont des forces de premier ordre pour conserver et faire progresser l'espèce : ne fût-ce qu'en résistant au sentiment de bien-être et en ne cachant pas leur dégoût de cette espèce de bonheur.

44. [319.]

Interprètes des événements de notre vie. — Une espèce de franchise a toujours manqué à tous les fondateurs de religions et à ceux qui leur ressemblent : — ils n'ont jamais fait des événements de leur vie une question de conscience pour la connaissance. « Que m'est-il arrivé, en somme? Que se passa-t-il alors en moi et autour de moi? Ma raison fut-elle assez claire? Ma volonté était-elle armée contre toutes les duperies des sens et brave dans sa

résistance contre les duperies de l'imagination? » — Aucun d'eux ne s'est posé cette question et tous nos bons religieux ne se la posent pas non plus aujourd'hui : ils ont par contre une soif des choses qui sont *contre la raison* et ne veulent pas avoir trop de peine à la satisfaire, — c'est ainsi qu'il leur arrive des miracles et des « régénérescences », c'est ainsi qu'ils entendent la voix des anges! Mais nous, nous autres qui avons soif de la raison, nous voulons examiner les événements de notre vie aussi sévèrement que s'ils étaient des expériences scientifiques, heure par heure, jour pour jour! Nous-mêmes nous voulons être nos sujets d'essais et d'expériences.

45. [320.]

En se revoyant. — A : Est-ce que je t'entends bien? Tu cherches? *Où* se trouve, au milieu du monde réel d'aujourd'hui, ton domaine et ton étoile? Où peux-tu te coucher au soleil pour que *toi* aussi tu aies un excédent de bien-être et que ton existence se justifie? Que chacun agisse pour son compte, — sembles-tu me dire — et se sorte de la tête les généralités, le souci des autres et de la société! — B : Je veux davantage, je ne suis pas de ceux qui cherchent. Je veux créer pour moi mon propre soleil.

46. [321.]

Nouvelle précaution. — Ne pensons plus autant à punir, à blâmer et à vouloir rendre meilleur! Nous arriverons rarement à changer quelqu'un individuellement; et si nous y parvenions, peut-être sans nous en apercevoir, aurions-nous fait autre chose encore : *nous* avons été changés par l'autre. Tâchons

plutôt que notre influence *sur ce qui est à venir* contrebalance la sienne et l'emporte sur elle! Ne luttons pas en combat direct! — et toute punition, tout blâme, toute volonté de rendre meilleur est cela. Elevons-nous au contraire nous-mêmes d'autant plus haut! Donnons à notre exemple des couleurs toujours plus lumineuses! Obscurcissons l'autre par notre lumière! Non! A cause de lui nous ne voulons pas devenir *plus obscurs* nous-mêmes, comme tous ceux qui punissent, comme tous les mécontents. Mettons-nous plutôt à l'écart! Regardons ailleurs!

47. [322.]

Symbole. — Les penseurs dont les étoiles suivent des routes cycliques ne sont pas les plus profonds; celui qui voit en lui comme dans un univers immense et qui porte en lui des voies lactées sait aussi combien toutes les voies lactées sont irrégulières; elles conduisent jusque dans le chaos et le labyrinthe de l'existence.

48. [323.]

Bonheur dans la destinée. — La plus grande distinction que puisse nous réserver la destinée c'est de nous laisser combattre pendant un certain temps du côté de nos adversaires. C'est ainsi que nous sommes *prédestinés* à une grande victoire.

49. [324.]

In media vita. — Non! La vie ne m'a pas déçu! Je la trouve au contraire d'année en année plus riche, plus désirable et plus mystérieuse, — depuis le jour où m'est venue la grande libératrice, cette pensée que la vie pouvait être une expérience de celui qui

cherche la connaissance — et non un devoir, non une fatalité, non une duperie ! — Et la connaissance elle-même : que pour d'autres elle soit autre chose, par exemple un lit de repos, ou bien le chemin qui mène au lit de repos, ou bien encore un divertissement ou une flânerie, — pour moi elle est un monde de dangers et de victoires, où les sentiments héroïques eux aussi ont leur place de danses et de jeux. « *La vie est un moyen de la connaissance* » — avec ce principe au cœur on peut non seulement vivre avec bravoure, mais encore *vivre avec joie, rire de joie!* Et comment s'entendrait-on à bien rire et à bien vivre, si l'on ne s'entendait pas d'abord à la guerre et à la victoire?

50. [325.]

Ce qui fait partie de la grandeur. — Qui donc atteindra quelque chose de grand s'il ne se sent pas la force et la volonté d'*ajouter* de grandes douleurs? C'est le moindre de savoir souffrir : les femmes faibles et même les esclaves y arrivent à la maîtrise. Mais ne pas périr de misère intérieure et d'incertitude lorsque l'on provoque la grande douleur et que l'on entend le cri de cette douleur — cela est grand — cela fait partie de la grandeur.

51. [326.]

Les médecins de l'ame et la souffrance. — Tous les prédicateurs de la morale, ainsi que les théologiens, ont un travers commun : ils cherchent tous à persuader à l'homme qu'il se sent très mal, qu'il a besoin d'une cure énergique radicale et dernière. Et puisque les hommes ont tous prêté l'oreille, trop avidement, pendant des siècles, à ces maîtres, quelque chose de cette superstition qu'ils sont bien misé-

rables a fini par passer réellement sur eux : en sorte que les voici trop disposés à soupirer, à trouver la vie indigne d'être goûtée et à faire tous grise mine, comme si l'existence était trop difficile à supporter. En vérité, ils sont furieusement assurés de leur vie, ils en sont amoureux et, pleins de ruses et de subtilités, ils veulent briser les choses désagréables et arracher l'épine de la souffrance et du malheur. Il me semble que l'on a toujours parlé avec *exagération* de la douleur et du malheur comme s'il était de bon ton d'exagérer ici : on se tait par contre avec intention au sujet des innombrables moyens de soulager la douleur, comme par exemple les narcotiques, ou la hâte fiévreuse des pensées, ou bien une position tranquille, ou bien encore les bons et les mauvais souvenirs, les intentions, les espoirs et toute espèce de fiertés et de compassions qui produisent presque des effets anesthésiques ; tandis qu'à un haut degré de souffrance l'évanouissement se produit de lui-même. Nous nous entendons fort bien à verser des douceurs sur nos amertumes, surtout sur l'amertume de l'âme ; nous avons des ressources dans notre bravoure et dans notre élévation, ainsi que dans les nobles délires de la soumission et de la résignation. Un dommage est à peine un dommage pendant une heure : d'une façon ou d'une autre, un présent nous est en même temps tombé du ciel — par exemple une force nouvelle, ne fût-ce même qu'une nouvelle occasion de force ! Les prédicateurs de la morale, quels thèmes n'ont-ils pas brodés sur la « misère » intérieure des hommes méchants ? Et quels *mensonges* nous ont-ils racontés sur le malheur des hommes passionnés ! — oui, mensonges, c'est là le vrai mot : ils connaissaient fort bien l'extrême bonheur de cette

espèce d'hommes, mais ils s'en sont tus parce qu'il était une réfutation de leur théorie, d'après quoi tout bonheur ne naît que de l'anéantissement de la passion et du silence de la volonté! Et pour ce qui en est enfin de la recette de tous ces médecins de l'âme et de leurs recommandations d'une cure radicale et rigoureuse, il sera permis de demander : notre vie est-elle vraiment assez douloureuse et assez odieuse pour l'échanger avec avantage contre le stoicïsme d'un genre de vie pétrifié ? Nous ne nous *sentons pas assez mal* pour devoir nous sentir mal à la façon stoïque !

52. [327.]

Prendre au sérieux. — L'intellect est chez presque tout le monde une machine pesante, obscure et gémissante qui est difficile à mettre en marche : ils appellent cela « prendre la chose *au sérieux* » quand ils veulent travailler et bien penser avec cette machine — oh! combien ce doit être pénible pour eux de « bien penser »! La gracieuse bête humaine a l'air de perdre chaque fois sa bonne humeur quand elle se met à bien penser; elle devient « sérieuse » ! Et « partout où il y a rires et joies la pensée ne vaut rien » : c'est là le préjugé de cette bête sérieuse contre tout « gai savoir ». Eh bien! Montrons que c'est là un préjugé !

53. [328.]

Nuire a la bêtise. — Certainement la réprobation de l'égoïsme, croyance prêchée avec tant d'opiniâtreté et de conviction, a en somme nui à l'égoïsme (*au bénéfice des instincts de troupeau*, comme je le répéterai mille fois !) surtout par le fait qu'elle lui

a enlevé la bonne conscience, enseignant à chercher dans l'égoïsme la véritable source de tous les maux. « La recherche de ton propre intérêt est le malheur de ta vie » — voilà ce qui fut prêché pendant des milliers d'années : cela fit beaucoup de mal à l'égoïsme et lui prit beaucoup d'esprit, beaucoup de sérénité, beaucoup d'ingéniosité, beaucoup de beauté, il fut abêti, enlaidi, envenimé ! — L'antiquité philosophique enseigna par contre une autre source principale du mal : depuis Socrate les penseurs ne se sont pas fatigués à prêcher : « Votre étourderie et votre bêtise, la douceur du votre vie régulière, votre subordination à l'opinion du voisin, voilà les raisons qui vous empêchent si souvent d'arriver au bonheur, — nous autres penseurs nous sommes les plus heureux parce que nous sommes des penseurs. » Ne décidons pas ici si ce sermon contre la bêtise a de meilleures raisons en sa faveur que cet autre sermon contre l'égoïsme ; une seule chose est certaine, c'est qu'il a enlevé à la bêtise sa bonne conscience : — ces philosophes ont *nui à la bêtise.*

54. [330.]

Approbation. — Le penseur n'a pas besoin d'approbations et d'applaudissements, pourvu qu'il soit certain de ses propres applaudissements : car de ceux-là il ne peut se passer. Y a-t-il des hommes qui peuvent en être privés et même de toute espèce d'approbation? J'en doute fort, et même pour ce qui en est des sages, Tacite, qui n'était pas un calomniateur de la sagesse, disait : *quando etiam sapientibus gloriæ cupido novissima exuitur* — ce qui veut dire chez lui : jamais.

55. [331.]

Plutot sourd qu'assourdi. — Autrefois on voulait se faire un bon renom : cela ne suffit plus, aujourd'hui que la place publique est devenue trop grande, — la renommée a besoin de cris. La conséquence en est que même les meilleurs gosiers se mettent à crier trop fort, et que les meilleures marchandises sont offertes par des voix enrouées ; sans clameurs de place publique et sans enrouement il ne peut plus y avoir de génie de nos jours. — Et voilà vraiment une bien vilaine époque pour le penseur : il faut qu'il apprenne encore à trouver son silence entre deux bruits, et à faire le sourd jusqu'à ce qu'il le devienne. Tant qu'il n'aura pas appris cela, il restera certes en danger de périr d'impatience et de maux de tête.

56. [332.]

La mauvaise heure. — Il doit y avoir eu pour chaque philosophe une mauvaise heure où il pensait : qu'importe de moi, si l'on ne croit pas à tous mes arguments, même aux plus mauvais! — Et alors quelque oiseau moqueur, passant à côté de lui, se mettait à gazouiller : « Qu'importe de toi ? Qu'importe de toi? »

57. [333.]

Qu'est-ce que c'est que connaitre? — *Non ridere, non lugere, neque detestari, sed intelligere!* dit Spinoza, avec cette simplicité et cette élévation qui lui sont propres. Cet *intelligere* qu'est-il en dernière instance, en tant que forme sous laquelle les trois autres choses nous deviennent sensibles d'un seul coup? Le résultat de différents

instincts qui se contredisent, du désir de se moquer, de se plaindre ou de maudire? Avant que la connaissance soit possible, il fallut que chacun de ces instincts avançât son avis incomplet sur l'objet ou l'événement; alors commençait la lutte de ces jugements incomplets et le résultat était parfois un moyen terme, une pacification, une approbation des trois côtés, une espèce de justice et de contrat: car au moyen de la justice et du contrat tous ces instincts peuvent se conserver dans l'existence et garder raison en même temps. Nous qui ne trouvons dans notre conscience que les traces des dernières scènes de réconciliation, les définitifs règlements de comptes de ce long procès, nous nous figurons par conséquent qu'*intelligere* est quelque chose de conciliant, de juste, de bien, quelque chose d'essentiellement opposé aux instincts; tandis que ce n'est en réalité qu'un *certain rapport des instincts entre eux*. Longtemps on a considéré la pensée consciente comme la pensée par excellence : maintenant seulement nous commençons à entrevoir la vérité, c'est-à-dire que la plus grande partie de notre activité intellectuelle s'effectue d'une façon inconsciente et sans que nous en ayons la sensation; mais je crois que ses instincts qui luttent entre eux s'entendront fort bien à se rendre perceptible et à se faire mal *réciproquement* ; — il se peut que ce formidable et soudain épuisement dont tous les penseurs sont atteints ait ici son origine (c'est l'épuisement sur le champ de bataille). Oui, peut-être y a-t-il dans notre intérieur en lutte bien des *héroïsmes* cachés, mais certainement rien de divin, rien qui repose éternellement en soi-même, comme pensait Spinoza. La pensée *consciente*, et surtout celle des philosophes,est la moins violente

et par conséquent aussi, relativement, la plus douce et la plus tranquille catégorie de la pensée : et c'est pourquoi il arrive le plus facilement au philosophe d'être trompé sur la nature de la connaissance.

58. [334.]

Il faut apprendre a aimer. — Voilà ce qui nous arrive en musique : il faut d'abord *apprendre à entendre* en général, un thème, un motif, il faut le percevoir, le distinguer, l'isoler et le limiter en une vie propre ; puis il faut un effort et de la bonne volonté pour le *supporter*, malgré son étrangeté, pour exercer de la patience à l'égard de son aspect et de son expression, de la charité pour son étrangeté : — enfin arrive le moment où nous nous sommes habitués à lui, où nous l'attendons, où nous pressentons qu'il nous manquerait s'il faisait défaut ; et maintenant il continue à exercer sa contrainte et son charme et ne cesse point que nous n'en soyons devenus les amants humbles et ravis, qui ne veulent rien de mieux dans le monde que ce motif et encore ce motif. — Mais il n'en est pas ainsi seulement de la musique : c'est exactement de la même façon que nous avons *appris à aimer* les choses que nous aimons. Finalement nous sommes toujours récompensés de notre bonne volonté, de notre patience, de notre équité, de notre douceur à l'égard de l'étranger, lorsque pour nous l'étranger écarte lentement son voile et se présente comme une nouvelle, indicible beauté. De même celui qui s'aime soi-même aura appris à s'aimer sur cette voie-là : il n'y en a pas d'autre. L'amour aussi, il faut l'apprendre.

59. [339.]

Vita femina. — Voir la dernière beauté d'une œuvre — toute science et toute bonne volonté n'y suffisent pas ; il faut les plus rares, les plus heureux hasards pour que les nuées s'écartent de ces sommets et que le soleil luise sur eux. Il faut non seulement que nous nous trouvions exactement au bon endroit, mais encore que notre âme elle-même ait les voiles de ses sommets et ressente le besoin d'une expression et d'un symbole extérieur, comme pour avoir un arrêt et se rendre maîtresse d'elle-même. Mais tout cela se trouve si rarement réuni que je serais prêt à croire que les plus hauts sommets de tout ce qui est bien, que ce soit l'œuvre, l'action, l'honneur, la nature, sont restés pour la plupart des hommes, même pour les meilleurs, quelque chose de caché et de voilé : — pourtant ce qui se dévoile à nous, *se dévoile une fois !* — Il est vrai que les Grecs pouvaient prier : « Deux et trois fois tout ce qui est beau ! » car ils avaient, hélas ! une bonne raison d'invoquer les dieux, car la réalité impie ne nous donne pas la beauté, et si elle nous la donne, ce n'est qu'une seule fois ! Je veux dire que le monde est gorgé de belles choses, et, malgré cela, pauvre, très pauvre en beaux instants et en révélations de ces choses. Mais peut-être est-ce là le plus grand charme de la vie ; elle porte sur elle un voile entrelacé d'or de belles possibilités, prometteuses, farouches, pudiques, moqueuses, apitoyées et séductrices. Oui, la vie est une femme !

60. [340.]

Socrate mourant. — J'admire la bravoure et la sagesse de Socrate en tout ce qu'il a fait, en tout ce

qu'il a dit — en tout ce qu'il n'a pas dit. Cet attrapeur de rats et ce lutin d'Athènes, moqueur et amoureux, qui faisait trembler et sangloter les pétulants jeunes gens d'Athènes, fut non seulement le plus sage de tous les bavards, il fut tout aussi grand dans le silence. Je désirerais qu'il se fût également tu dans les derniers moments de sa vie, — peut-être appartiendrait-il alors à un ordre des esprits encore plus élevé. Est-ce que ce fut la mort ou le poison, la piété ou la méchanceté? — quelque chose lui délia à ce moment la langue et il se mit à dire : « Oh! Criton, je dois un coq à Esculape. » Ces « dernières paroles », ridicules et terribles, signifient pour celui qui a des oreilles : « Oh ! Criton, *la vie est une maladie!* » Est-ce possible ! Un homme qui a été joyeux devant tous, comme un soldat, — un tel homme a été pessimiste ! C'est qu'au fond, durant toute sa vie, il n'avait fait que bonne mine à mauvais jeu et caché tout le temps son dernier jugement, son sentiment intérieur. Socrate, Socrate *a souffert de la vie*! Et il s'en est vengé — avec ces paroles voilées, épouvantables, pieuses et blasphématoires! Un Socrate même eut-il encore besoin de se venger? Y eut-il un grain de générosité de trop peu dans sa vertu si riche? — Hélas! mes amis! Il faut aussi que nous surmontions les Grecs!

61. [341.]

Le poids formidable (1). — Que serait-ce si, de jour ou de nuit, un démon te suivait une fois dans la plus solitaire de tes solitudes et te disait : « Cette vie, telle que tu la vis actuellement, telle que tu l'as vécue, il faudra que tu la revives encore une fois, et

(1) Cet aphorisme donne pour la première fois, dans l'œuvre de Nietzsche (1881), l'idée de *l'éternel retour*. — N. d. T.

une quantité innombrable de fois; et il n'y aura en elle rien de nouveau, au contraire! il faut que chaque douleur et chaque joie, chaque pensée et chaque soupir, tout l'infiniment grand et l'infiniment petit de ta vie, reviennent pour toi, et tout cela dans la même suite et le même ordre — et aussi cette araignée et ce clair de lune entre les arbres, et aussi cet instant et moi-même. L'éternel sablier de l'existence sera retourné toujours à nouveau — et toi avec lui, poussière des poussières! » — Ne te jetterais-tu pas contre terre en grinçant des dents et ne maudirais-tu pas le démon qui parlerait ainsi? Ou bien as-tu déjà vécu un instant prodigieux où tu lui répondrais : « Tu es un Dieu, et jamais je n'ai entendu chose plus divine! » Si cette pensée prenait de la force sur toi, tel que tu es, elle te transformerait peut-être, mais peut-être t'anéantirait-elle aussi; la question « veux-tu cela encore une fois et une quantité innombrable de fois », cette question, en tout et pour tout, pèserait sur toutes tes actions d'un poids formidable! Ou alors combien il te faudrait aimer la vie, que tu t'aimes toi-même pour ne plus *désirer autre chose* que cette suprême et éternelle confirmation! —

62. [342.]

Incipit tragœdia (1).— Lorsque Zarathoustra eut atteint sa trentième année, il quitta sa patrie et le lac Ourmi et s'en alla dans la montagne. Là il jouit de son esprit et de sa solitude et ne s'en lassa point durant dix années. Mais enfin son cœur se transforma, — et un matin, se levant avec l'aurore, il s'avança devant le soleil et lui parla ainsi : « O

(1) Voici, deux ans avant que l'œuvre ne fût commencée, presque mot pour mot le début de *Zarathoustra*. — N. d. T.

grand astre! Quel serait ton bonheur, si tu n'avais pas ceux que tu éclaires! Depuis dix ans tu viens ici vers ma caverne : tu te serais lassé de ta lumière et de ce chemin, sans moi, mon aigle et mon serpent; mais nous t'attendions chaque matin, nous te prenions ton superflu et nous t'en bénissions. Voici! Je suis dégoûté de ma sagesse, comme l'abeille qui a amené trop de miel, j'ai besoin de mains qui se tendent. Je voudrais donner et distribuer jusqu'à ce que les sages parmi les hommes soient redevenus joyeux de leur folie, et les pauvres heureux de leur richesse. Pour cela je dois descendre dans les profondeurs : comme tu fais le soir, quand tu vas derrière les mers, apportant ta clarté au-dessous du monde, ô astre débordant de richesse! — Je dois disparaître, ainsi que toi, me *coucher*, comme disent les hommes vers qui je veux descendre. Bénis-moi donc, œil tranquille, qui peux voir sans envie un bonheur même trop grand! Bénis la coupe qui veut déborder, que l'eau toute dorée en découle apportant partout le reflet de ta joie! Vois! cette coupe veut se vider à nouveau et Zarathoustra veut redevenir homme. » — Ainsi commença le déclin de Zarathoustra.

Gênes, janvier 1882.

FRÉDÉRIC NIETZSCHE.

Traduit de l'allemand par HENRI ALBERT.



CHANSONS POUR LES ENFANTS

—

LE POMMIER

Pour mettre en vers (anglais).

Au fond du jardin, à l'angle du mur, pousse, ou a poussé (pousse-t-il encore?) un vieux pommier.

Il étend ses bras comme un crucifié. De petites branchettes semblables à des doigts terminent ses branches, elles-mêmes semblables à des poings tendus. Elles se cramponnent au mur.

Ce pommier n'est pas tout à fait mort; au printemps, il a cinq ou six feuilles; il les perd de très bonne heure.

Dès l'été, il ressemble à un arbre d'hiver.

Voilà comment est le pommier qui est au bout du jardin. Voilà probablement, pour être plus véridique, comment il doit être...

Il n'y a peut-être même pas de pommier au bout du jardin, car, bien que cette vérité me coûte à dire, je n'ai jamais été au bout du jardin.

★

LA MAISON

Idem.

Mais si je n'ai pas été au bout du jardin, je suis descendu jusqu'au bas du perron de ma maison.

Il y a six marches. Et, bien qu'on prétende qu'il soit plus facile de descendre les escaliers que de les monter, je remonte plus vite les degrés de mon perron que je ne les descends.

Toutes les fois que j'ai voulu sortir de ma maison pour aller au bout du jardin, cependant revêtu des vêtements favorables, quelque chose m'a empêché d'aller plus loin.

En été il fait trop chaud, en hiver trop froid, au printemps on attend l'été ; l'automne met des moucherons dans les yeux.

Je suis toujours rentré bien vite dans ma maison — dans ma bonne maison *qui n'est pas de verre.*

★

LE JARDIN DE MA TANTE

Pour mettre en vers (portugais).

Dans le jardin de ma tante, il y a un pêcher. Ce pêcher est toujours en fleur. Ces fleurs sont de toutes les couleurs. Mais il y a aussi des oranges, des ananas, des pains d'épice et du chocolat sur le pêcher du jardin de ma tante.

L'eau qui sert à arroser le jardin de ma tante est du cidre mousseux ou du joli vin clairet.

Quand, pour l'hiver, on veut un tapis chaud, on rentre à la maison l'herbe qui pousse au jardin de ma tante.

Au jardin de ma tante, les allées en sucre pilé sont toujours ratissées chaque matin et les gros souliers cloutés n'y font jamais d'empreintes à côté de celles des petits souliers roses des jolies nièces promeneuses du jardin de ma tante.

Au jardin de ma tante, il n'y a jamais de boue.

Dans mon jardin à moi, les pêchers ont des chenilles et les pêches sont aigres. Le jardinier ne ratisse jamais et l'eau sent la vieille barrique moussue.

Après la neige, il y a de la boue et, quand il fait chaud, de la poussière.

Mon jardin est laid.

Mais j'aime mieux me promener *avec toi* dans mon vilain jardin que tout seul dans le jardin de ma tante.



LE SENTIER

Pour mettre en vers (japonais).

Presque au bas de la montagne le chemin finit. Il a l'air de s'arrêter. Mais pas du tout : sournoisement il s'étend, plus léger, sur deux ou quatre pieds de large, dans la prairie au raz du lac noir sur les bords, bleu au milieu.

Le sentier court vers le lac, mais il se mouille et se retourne vers une grosse touffe de marguerites. Mais la marguerite ne l'aime « pas du tout »... Le voilà au pied de la montagne : il a sauté un gros rocher, presque un mur, et, déjà fatigué, il voudrait redescendre vers le lac. Il monte tout de même, paresseux, se déchirant aux grosses pierres, brisé par les angles de la corniche.

Il ascensionne tout droit — autant en finir tout de suite, — malgré la pente, il court : un vent léger arrive pour le nettoyer de sa poussière.

Mais il s'arrête au pied d'un amandier en fleurs, c'est fini ; il n'ira pas plus loin ! Il s'étend, il s'étale, il se couche en rond sous l'ombre de l'arbuste, qu'il ne veut pas dépasser. Et là, il se repose, protégé contre le soleil et contre la fraîcheur de la nuit par le léger voile de fleurs qu'a fait sur lui tomber l'amandier.

★

LE CHRIST

Pour mettre en vers (espagnols).

Au-dessus de l'autel privilégié, un horrible Christ est pendu au gibet de la Croix.

Il est presque noir ainsi que la peau de l'homme, quand depuis longtemps il est mort.

Or ce Christ est fait en charpie, recouverte d'une peau humaine.

Sa tête est penchée sur la poitrine; son cou est tellement maigre qu'il a fini par ressembler à une corde rongée par les mites.

Au bout de cette corde, la tête vacille et ballotte au moindre souffle de vent. Elle se penche de jour en jour plus triste sur sa poitrine.

Mais ce n'est pas une ficelle tirée par le sacristain, ni le vent qui font bouger cette tête... Ce ne sont pas, non plus, les péchés des hommes qui lui rompent les vertèbres du cou...

Car si le Christ de l'autel privilégié est ainsi désespéré, c'est, assurément, parce que, sous la chapelle, nulle part n'est suspendue l'image de la Vierge-Mère : le Christ en peau humaine est peut-être le seul qui n'entende jamais : « Comme tu souffres, mon pauvre petit enfant ! »

Cte DE COMMINGES.



PRÉFACE
AUX
MIMES D'HÉRONDAS

—

A peu près au temps où Paul l'Anachorète, Antoine, Pacôme et toute la bande épouvantée des ermites et des moines fuyaient au désert les tentations du siècle pour les retrouver, plus impérieuses et plus terribles, dans leur solitude sacrée, un humble scribe inconnu, en son échoppe égyptienne, s'acquittait tant bien que mal d'une besogne moins vaine, assez conforme à la nature des hommes hors de l'état sauvage. Avec des calames de grosseur diverse, il recopiait sur le papyrus les œuvres des poètes et des philosophes et les allait vendre ensuite au meilleur prix qu'il pût.

Pour des clients riches il exécutait de longs travaux, un Homère peut-être ou un Platon, pendant des jours et des jours, l'oreille close aux disputes des femmes, aux cris des enfants, aux aboiements des chiens, aux mille bruits des ruelles pauvres. Il ne pensait au Paradis ni à l'Enfer, mais simplement à ne pas se laisser distraire, à éviter les fautes, à s'épargner les ratures qui déprécient un manuscrit et affligent l'œil sévère des amateurs.

Mais entre les commandes fructueuses, le scribe ne chômait pas; à l'intention des personnes intelligentes et peu chargées d'or, qui aiment les Muses pour elles-mêmes et acceptent qu'elles se présen-

tent moins élégamment parées, il faisait des éditions à meilleur marché. C'est dans une telle circonstance, probablement, qu'il transcrivit les *Mimes d'Hérondas*, en lettres onciales tracées un peu à la hâte, sur du papyrus de seconde qualité.

Seul, cet exemplaire a survécu : il figure maintenant au British Museum (*Papyrus CXXXV*) et pour la première fois, M. Kenyon en a publié le texte en 1891 (1).

Sans doute, le scribe ne s'est point appliqué ici à produire une merveille de calligraphie et de correction : les traits des lettres sont empâtés et vulgaires, la doctrine orthographique hésitante. N'importe : grâces soient rendues à sa poussière anonyme ! Il a sauvé de la mort quelque chose de la sainte Hellas dont toute parcelle est vénérable et divine.

Les momies, même royales, s'évanouissent en poudre, quand on déroule les bandelettes millénaires qui enveloppaient leur chair desséchée : mais la parole ne meurt pas. Celle-ci se taisait depuis des siècles, attendant l'heure de renaître. Les savants d'Occident l'ont ressuscitée, à force de patience et d'ingénieuse hardiesse. M. Kenyon d'abord, anglais ; puis en première ligne le très docte et très subtil Otto Crusius, allemand, et son compatriote Franz Bücheler ; et Diels et Blass ; et en France, M. Dalmeyda, Ristelhuber, et l'abbé Ragon, auteurs de traductions intégrales ou partielles, M. Henri Weil et M. Théodore Reinach.

★

Ainsi revécurent par la collaboration d'un scribe

(1) Kenyon, *Classical texts from papyri in the British Museum including the newly discovered poems of Herondas* (Londres, 1891).

antique et de philologues contemporains un poète, Hérondas, et plusieurs modèles très caractéristiques d'un genre littéraire, le mime, dont il restait bien, chez Théocrite, quelques admirables exemples, mais embellis par un élément de haute poésie et de pur lyrisme, étranger d'ordinaire à cette sorte de compositions.

Jusqu'à la publication du papyrus Kenyon, on ne connaissait guère d'Hérondas que le nom, incertain encore, et qui l'est demeuré : faut-il dire, Hérondas ou Hérodas? Pline le Jeune, dans une lettre à Antoninus, comparait son correspondant à Callimaque et à l'auteur des Mimiambes, pour ce qui est de l'esprit et de la grâce. C'était le témoignage le moins vague que l'on eût sur lui. Cela et quelques courtes citations dans les *Deipnosophistes* d'Athénée, dans les recueils de proverbes et les glossaires, quelques allusions ou imitations chez des écrivains postérieurs, c'était assez pour donner carrière aux controverses des érudits, trop peu pour renseigner utilement sur l'homme et sur sa vie.

Il a mis tant de soin à s'absenter de son œuvre que sa résurrection personnelle est de ce fait fort compromise. Cependant, par des concordances de dates et par le rapprochement de certains détails, à défaut d'une biographie proprement dite, il est possible de fixer, à une quarantaine d'années près, l'époque à laquelle il imagina ses courts dialogues et de se représenter assez vraisemblablement le milieu et l'endroit où il observa ses personnages, sinon comme leur compatriote, au moins pour avoir habité auprès d'eux et les avoir coudoyés et entendus chaque jour, tout à loisir.

En peu de mots, Hérondas, peut-être dorien d'origine, séjourna longtemps à Kos et composa ses

Mimiambes en dialecte d'Ionie, dans les deux premiers tiers du troisième siècle, sous Ptolémée Philadelphe ou sous son successeur Ptolémée Evergète.

C'est peu et c'est beaucoup.

★

Malgré les luttes entre Lagides d'Égypte et Séleukides Syriens, la vie à « Kôs la douce » (1) était alors facile, élégante et voluptueuse. De toutes parts les pèlerins y affluaient vers le temple d'Asklèpios : ils venaient de la terre hellénique, de Sicile, d'Asie, de Libye, des pays barbares, et les veillées nocturnes où les malades espéraient la venue du Guérisseur étaient suivies et précédées de fêtes et de panégyries. En reconnaissance des miracles accomplis, ceux qui se voyaient rendus à la santé ne se montraient pas généreux envers le dieu seul et ses prêtres. Les gens de l'île participaient à leurs joies et à leurs libéralités. Cette foule diverse et bigarrée apportait avec elle les idées étrangères, les étoffes rares, les parfums des contrées fabuleuses. De même maintenant, dans une autre, à Tinos, toutes les races de la Méditerranée levantine se rencontrent à des dates fixées et les Musulmans, les Orthodoxes et les Latins passent une nuit de prières et d'hallucinations dans l'Église de la Panaghia Evangélistria qui remplace Asklèpios en Orient, comme d'autres vierges lui ont provisoirement succédé ailleurs.

Les citoyens de Kos prétendaient leur sanctuaire indépendant de celui d'Épidaure et contemporain de celui de Trikha; en quoi ils ne cédaient pas seulement à une sorte de vanité archéologique. Ils

(1) Cf. O. Rayet : *Mémoire sur l'île de Cos*. Archives des missions scientifiques et littéraires, Paris 1876; et Rudolf Herzog : *Koische Forschunjen und Funde*. Leipzig, 1899.

s'affranchissaient d'un monopole onéreux et prétendaient garder pour eux seuls tous les profits que peut donner à une ville bien administrée l'extraordinaire bonne fortune d'une visitation divine. Cela ne se fit pas sans quelques difficultés ; mais la toute puissante protection des Ptolémées contribua à leur assurer l'autonomie religieuse et commerciale qu'ils souhaitaient; et la richesse publique s'accrut encore.

Des médecins profanes faisaient aux prêtres d'Asklèpios une concurrence avantageuse pour la cité. La tradition d'Hippocrate s'y était perpétuée et les malades trouvaient ainsi l'occasion de comparer les mérites de la chirurgie à ceux de la science empirique; ils couraient double risque de se sauver ou d'en périr.

La renommée de l'Ecole médicale égalait la gloire du temple. Elle s'était si fortement imposée aux esprits qu'aujourd'hui même, dans la misérable bourgade de Khora qui fut Kos, on montre encore le platane à l'ombre duquel Hippocrate réunissait ses disciples.

Aux étrangers de passage en quête de santé ou de plaisir, l'île opulente n'offrait pas seulement ses raisins et ses citrons et le fromage acide et frais de ses brebis : une industrie inconnue ailleurs y était déjà très prospère : Pamphile, fille de Platès, avait inventé l'art de dévider les cocons. La soie écrue ne valait pas en blancheur et en finesse les merveilles livrées par les Sères, plus précieuses que l'or. Mais elle n'était pas non plus à dédaigner et les belles Romaines, un siècle plus tard, en apprirent vite l'usage et s'enveloppèrent, sans qu'il les fallût supplier, de ces voiles transparents qui les laissaient mieux que nues.

Les curieux d'art pouvaient aisément satisfaire leur goût : le temple était un Musée, et s'ils passaient à la hâte, avec un sourire de dédain, devant les tableaux votifs, fabriqués à la douzaine par des artisans ingénus et maladroits, il leur était donné d'admirer, entre des statues fameuses, l'œuvre d'Apelle, illustre entre toutes, l'Aphrodite Anadyomène, qui tordait ses cheveux humides, seins dressés hors de la mer maternelle.

Mais surtout les lettres étaient en honneur à Kos : ce fut comme Alexandrie, Pergame et Syracuse une ville chère aux poètes. Philétas la quitta pour instruire, en Egypte, le fils de Ptolémée Sôter, mais il revint vers la terre natale et il y chanta « sous le platane l'agile Bittis ». Lui aussi, comme Hippocrate, il eut des disciples, venus des autres pays hellènes : Aratos, Hermésianax et Théocrite. Quand il mourut, exténué par le continuel souci de bien écrire, avec des mots exacts et qui fissent image, on lui dressa une statue de bronze.

★

Hérondas n'est point cité au nombre de ceux qui écoutèrent ce maître. Peut-être fut-il son contemporain ; peut-être au contraire est-il un peu postérieur à Théocrite lui-même : quelques vers du VIe mime sont presque textuellement semblables à un passage des *Syracusaines*.

C'est dans les mêmes termes à peu près que Praxinoa, chez celui-ci, et Koritto, dans Hérondas, gourmandent l'esclave trop lente à apporter une chaise. Mais il n'y a aucune raison pour assigner à l'un ou à l'autre des poètes le rôle d'imitateur. On devrait se souvenir que l'idée de plagiat n'existait guère chez les anciens : les comiques latins

se vantent très bien d'avoir emprunté leur sujet aux comiques grecs ; ils en tirent pour leurs pièces un heureux présage au lieu d'en faire mystère. Il est facile de s'apercevoir à la lecture d'Hérondas que les récriminations contre les esclaves, tant mâles que femelles, sont un des lieux communs du mime : une rencontre entre lui et Théocrite, traitant des situations analogues, n'a donc rien qui doive surprendre ni d'où l'on puisse inférer un argument quelconque pour établir la priorité de celui-ci ou de celui-là.

Il est également vain de les mettre en parrallèle, vu qu'ils se ressemblent peu. On les distinguerait volontiers en appliquant à Théocrite ce que Kunnô dit d'Apelle, au mime IV : il représentait les hommes à souhait, mais s'il lui plaisait de toucher aux dieux, il réussissait aussi bien ; et le chant funèbre d'Adonis succédant aux bavardages des Syracusaines en témoigne assez. Hérondas n'a touché qu'aux hommes, mais avec une singulière puissance d'exprimer, en lignes sommaires, leurs âmes médiocres presque toujours, parfois délicates, et leurs gestes, le plus souvent ridicules ou malfaisants. Nulle trace de colère dans sa raillerie : ses personnages sont ainsi parce que les dieux et les circonstances les voulurent tels ; il ne saurait les plaindre ou les blâmer ; son rôle se borne à les placer dans la meilleure lumière et à donner à des types, même de tradition comme l'Entremetteuse ou le Maquereau, les traits particuliers qui en font des êtres vivants.

Tantôt ils se montrent pareils à ce qu'ils sont en effet, avec candeur et innocence : Métro et Korittô célèbrent les vertus du « Baubôn » rouge, en sœurs cadettes de Lysistrata accoutumées à ne tenir point

les phallus des processions pour de simples emblèmes religieux; elles connaissent le chant orphique et l'étrange aventure de Dèmètèr éplorée à qui la déesse Baubô offre, en éclatant de rire, un pareil consolateur; elles s'en expliquent aussi librement que des femmes turques parleraient de *Karagheuz* perforant, ainsi qu'oiseaux à la brochette, les marchands de confiserie, les souverains, les ambassadeurs et des escadrons éperdus, tant les bêtes que les cavaliers.

Jamais la jalousie sensuelle ne fut proclamée plus franchement que par Bitinna : certes l'esclave infidèle qui se galvaude avec d'autres que la propriétaire légitime de sa chair payée, à prix d'argent, sera déchiré de verges, marqué au fer rouge, enfermé dans l'ergastule; mais elle aura soin de lui couvrir le corps, pendant le trajet en ville, afin qu'il ne puisse pas montrer à quiconque avec ostentation la force et la beauté secrète qu'elle entend se réserver à elle seule.

Métrotimè conduisant son fils chez le maître d'école, afin qu'il soit rossé d'importance avec l'implacable queue de bœuf, avoue sans peine qu'aux jours où ce jeune vaurien s'assied ainsi qu'un singe au faîte des toits, elle craint beaucoup moins pour la vie du drôle que pour sa bourse, soldant le bris des tuiles.

Ailleurs les paroles prononcées disent tout le contraire de la pensée réelle. Gyllis, aussi tranquillement qu'elle proposait à Métrikhè le plaîsir et le gain, jure qu'elle n'était point venue en conseillère de débauche, mais par hasard, à cause des fêtes; et Kerdôn, cordonnier, gémit à fendre l'âme sur sa pauvreté à l'instant qu'il déclare « nourrir » treize ouvriers, ce qui, à l'époque, faisait de lui un grand

patron. Ces mensonges paraissent ingénieux et naturels à la race qui comptait Odysseus parmi les héros, à cause de son adresse à tromper jusqu'aux dieux, et la politesse exigeait que les interlocuteurs les écoutassent, sans même en sourire.

Nulle outrance, nulle scurrilité dans cette amère satire. Si les femmes au temple d'Asklèpios récitent un Paean dont elles comprennent mal la valeur mythologique et aussitôt s'excusent dans la langue la plus familière de n'apporter au dieu qu'un misérable coq ; si le maquereau Battaros invite sa pensionnaire à se montrer sans crainte aux juges comme à des pères ou à des frères et, changeant de ton, évoque, dans une péroraison grandiloquente, les fondateurs épiques de la cité, le ridicule ne réside pas dans une basse parodie, mais dans la discordance entre les mots et l'intelligence ou l'état de ceux qui les profèrent. Cependant, Kunno, Philè et Battaros ne sont point des figures déformées et caricaturales et le même ridicule, imperceptible à qui ne réfléchit pas, apparaîtrait aussi intense chez une bourgeoise dévote marmonnant des prières latines,où elle n'entend goutte, et dans la conduite et les propos des Battaros contemporains qui excellent, en général, à exalter les gloires de la patrie.

Que si la plupart des personnages ici présentés sont doués d'assez vilaines âmes, la cause en est qu'Hérondas les prenait dans la catégorie moyenne des honnêtes gens de son temps. Mais il n'était pas incapable de concevoir des figures plus douces et plus délicates, comme l'esclave compatissante qui sauve provisoirement Gastrôn du fouet et de l'ergastule, et Métrikhè, la courtisane aimante, repousse avec une exquise finesse la plus experte des entremetteuses. Elle sait trop, hélas ! que sa jeunesse et

sa beauté passeront et que Laïs vieille, sur l'agora d'Athènes, eut à subir les dérisions d'un garçon boucher offrant un triobole de son corps flétri. Elle le sait et refuse; elle veut que personne ne puisse rire de Mandris, mais elle ne se laisse pas entraîner jusqu'à la colère et aux protestations de vertu, et elle accompagne encore Gyllis éconduite d'un souhait plein d'indulgence pour elle et son commerce.

Peut-être Hérondas avait-il dessiné encore d'autres effigies charmantes, d'une grâce tendre et point apprêtée : la fortune maligne a mutilé le papyrus; et le poète de Kos n'émerge de l'ombre qu'à demi.



Après tant de savants hommes, mais selon une méthode un peu différente, on a tenté de transposer en français tout ce qui pouvait être sauvé de l'œuvre antique. Transposer ne signifie pas transformer et substituer par exemple l'argot moderne ou un proverbe d'aujourd'hui aux manières de dire employées par l'original. Quant aux périphrases atténuantes, elles furent évitées avec horreur pour le même motif de restitution fidèle. Je n'ai pas voulu déguiser l'obscénité très saine du texte en équivoques égrillardes, savoureuses au goût gaulois : le miel hellène est plus âpre que le miel du Gâtinais, et l'ombre irritée du scribe qui recopia Hérondas, aux jours de Paul l'Anachorète, d'Antoine et de Pacôme, ne me pardonnerait pas d'en avoir affadi le parfum.

PIERRE QUILLARD.



LA GUIRLANDE A TANAGRA

(TREIZE ROMANCES)

—

Bilitis, Tanagra, petite flûte nègre...

. . . .

Ce matin, quand tu m'as quitté, dans ton baiser (1)...

PRÉSAGE

L'Amour a tendu de fils de rosée
Le berceau de vigne et de clématite
Où dans mes bras tu te faisais petite,
Tes seins contre moi, câline et baisée.

Et voici comment, jaloux et moqueur,
L'Amour qui passait, de notre maison
Ouverte aux hasards, a fait la prison
Joyeuse où j'ai cru retenir ton cœur.

Nous n'avons pris garde au vent fureteur,
Tandis qu'il berçait tes boucles frisées.
Et le vent sournois, en portant aux fleurs

Le tiède parfum de ta chair bronzée,
A cassé les fils de notre bonheur,
Laissant à jamais mon âme brisée...

CONFIDENCE

J'ai plus de baisers sur mes lèvres
Qu'il n'est de place sur ton corps !
Je voudrais te baiser encor
Quand le sommeil calme nos fièvres !

(1) *Mercure de France*, mai 1899.

Tanagra, tes yeux cerclés d'or,
Ta peau de bronze, tes bras mièvres,
Ton parfum poivré de genièvre,
Les oublierai-je dans la mort ?

Tu tiens dans tes petites mains
Ma vie à merci dont le souffle,
Pour l'amour de toi, t'appartient.

De ton rire cruel qui siffle,
Vas-tu la déchirer demain,
Quand tu peux lui donner des ailes ?

BILLET

Tu n'as pas tenu les promesses
Que tes yeux m'ont faites, ce jour
Où dans l'aube de notre amour
Monta l'hymne de nos caresses.

Tu devais régner en maîtresse
(Sur un cœur donné sans retour)
Soumis à ton cœur, tour à tour,
Et souverain de ta tendresse.

Il n'a fallu, pour que ta main
Abandonne soudain la mienne,
Qu'une fleur au bord du chemin!...

Tu l'as prise! Qu'il te souvienne,
Si la fleur se fane un matin,
Que mon cœur t'a gardé la sienne !

CONSTAT

Petite amie, ô quel destin
A voulu que tu sois la même,
Aujourd'hui qui veux que je l'aime,
Hier, qui repoussais ma main!

Je n'ai pas compris tes desseins,
Croyant à la passion suprême,
Au bonheur que ton baiser sème,
Aux serments qui sont tes refrains...

J'étais soumis à ton empire,
Ta grâce était mon paradis,
Je n'ai pas su ne pas le dire...

Mais, à la longue, j'ai surpris
Le mensonge de ton délire
Et la cruauté de ton rire.

PARDON

Si j'ai pu rire quelquefois
Des mots graves que, souriante,
De plaisir lasse et caressante,
Tu disais dans l'ombre à mi-voix ;

Si j'ai pu ne pas croire en toi,
Doutes-tu que je m'en repente,
Aujourd'hui qu'à rire savante
Tu détournes les yeux de moi ?

J'ai cru casser, comme un enfant,
Mon jouet, d'une main cruelle...
Ne sois pas à ma voix rebelle,

C'est mon cœur qui parle à présent :
Tu peux, de toutes la plus belle,
En jeter les morceaux au vent.

REPRISE

Veux-tu reprendre le passé
Au seul point dont je me souvienne.
Ta bouche amoureuse à la mienne
Et tout serait vite effacé?

Veux-tu que le bonheur nous tienne
Tous les deux, si fort embrassés,
Cœur à cœur et lèvre à baisers,
Que l'extase ancienne revienne?

Nous aurons fait un mauvais rêve
Et nous en rirons tous les deux :
La première étoile se lève,

Qu'elle soit pour nous, si tu veux,
Avant que cette nuit s'achève,
Le témoin secret de nos vœux.

REPENTIR

Nous avons remué la cendre
Tiède encor des jours anciens,
Où tes baisers cherchaient les miens
Sur ma bouche, pour les reprendre...

Ne sont-ils que cendre ou que riens,
Et, sur l'oreiller, ta voix tendre,
Ne dois-je plus jamais l'entendre?
Ta caresse, tu la retiens?

N'éteins pas la falote flamme
Qui de l'âtre triste a monté,
Te découvrant l'humilité

Du serment de mon cœur sans blâme
De ne plus servir, sur mon âme,
Que ton caprice et ta beauté!

INTERMÈDE

Comme un peu d'or tombé d'une ruche de miel,
Un souvenir de blonde est dans ta chevelure
Couleur de nuit dont se déroule l'annelure,
O Bilitis! et tu m'as dit : « Elle est mon ciel,

« Elle est mon cœur, ma chair, elle est plus que ma vie,
Mnasidika (1), qui m'a donné de ses cheveux,
Ce soir, qu'après des confidences, toutes deux,
L'âme donnée à l'âme en langueur infinie,

« Nous écoutions l'écho tendre de nos caresses
Chanter à notre cœur l'ineffable chanson
Où renaît notre amour en nouvelles ivresses...

« Petite boucle d'or, j'aime en toi la rançon
De ses mains, de sa bouche, et des douces promesses
Qu'échangent nos regards, si nous nous embrassons. »

IIe REPRISE

Nous avons fait chanter nos cœurs
Au diapason de notre rire.
A peu que je n'en puisse écrire
Tant mes yeux s'emplissent de pleurs !

Ces jours faudrait-il les maudire
Quand ils ont laissé la saveur,
A ma bouche, de ce bonheur
Qui t'emportait dans un délire !

Oh, soyons simples ! Aimons-nous
Comme les bergers de la lande,
N'échangeons plus que les mots doux

De l'aumône, à deux, qu'on demande,
Afin que dans nos baisers fous,
Ta chair à mon désir se rende.

CONSEIL (imité de Catulle)

Tu dis me préférer à tous,
N'aimer que moi comme tu m'aimes,

(1) La délicieuse brune appelait Mnasidika l'amie blonde qui lisait avec elle les *Chansons de Bilitis*.

Tanagra, quand tes lèvres mêmes
Ne croient plus à ces aveux fous.

Dis plutôt que ta bouche essaime,
Pareils à des feuilles de houx,
Des baisers piquants, mais si doux
Qu'on chérit le cœur qui les sème.

Tes serments, si tu veux jamais
Qu'ils portent à travers le monde
La nouvelle que tu m'aimais

D'une passion chaude et profonde,
Tes serments d'amour, écris-les
Sur le vent fugitif ou l'onde.

IIIe REPRISE

Je t'ai reprise après des mois,
Aussi souple, à peine engraissée,
Tes hanches, tes seins et, ma foi,
Ton petit secret, empressée

A trouver au lit les émois
Chers de l'aventure passée,
Une telle caresse aux doigts
Que tu t'es encor dépassée!...

Combien va durer notre fête?
Tu m'as dit : « toujours! » en riant...
Tu n'as point menti, mais ta tête

Gracieuse obéit au vent.
Reste ou pars, un hasard te guette,
Après moi, l'un ou l'autre amant!

TENTATIVE

Que je sois tien, que tu sois mienne,
Ce serait le remords à deux.

Pourquoi faut-il que cela tienne
A si peu, qu'on ne soit heureux?

A si peu? Mais l'or de tes yeux,
Tes yeux d'agathe, qu'il parvienne
A ne plus démentir nos jeux
Ni la romance très ancienne

Que mon cœur à tes lèvres chante!
Suis-je mauvais? Tu n'es méchante
Ni bonne, et sujette à des riens

Qui te font cruelle ou charmante...
Oublions la querelle, et viens
Te rendre mienne à mon cœur tien!

CERTITUDES (en manière de coda)

Ton corps de petite putain
Est d'une vierge, et dans ton geste
Un peu de la fillette reste,
Qui te donne un air incertain.

Pour ton cœur, à se livrer preste,
Il n'est qu'un sachet de satin
Plein d'odeurs qu'on voudrait en vain
A soi seul... Ah, ganter le ceste!

(Ils sont trop, Hercule eût failli!)
Mais telle, idole parfumée
De lys, de caprice et d'anis,

Tes serments partis en fumée,
Je te désire encor, — et puis,
Différente, t'eussé-je aimée?...

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LA ROSE ET LES ÉPINES DU CHEMIN

—

ROSCANVEL

A Divine.

Image d'un sou, couleur de biniou, village, minime village où les cloches ont l'air de dodiner au cou d'une immense chèvre de pierre, Roscanvel baigne ses pieds nus dans une mer menue dont la chair bleue se voit sous le frileux aller des voiles.

O mon destin naïf à l'ombre des figuiers, des ormes et des ifs où se tricote avec les becs un grêle bruit d'école, ô mon destin naïf à côté de ma fille mignonne et de mes fils mignons, emmi les chants de coq et le fenouil et la menthe sauvage, et non loin des moutons paissant au bout d'une corde en breloque et des vaches fanant le ciel avec la fourche de leurs cornes !

On vit ici tel que dans un missel, avec au visage une gifle de sel quand le vent tourne les subtiles pages du village, on vit ici tel que dans un missel, à l'abri des ogres et des médiocres de la Ville, entre le pain bénit de la Noël et le far jauni du Grand Pardon.

A l'aurore voici, par delà l'Ile Longue aux carrières de pierre, jaillir en bûcher les ors, les nacres, les roses, l'hyacinthe et l'émeraude des sacres et des songes cependant qu'argentin tinte l'angélus au puéril clocher qui semble encore un bigorneau volumineux comme un rocher.

Lors ce sont les pêcheurs — mousses, patrons et matelots — qui s'en vont sur l'eau, s'en vont au nord, à l'est, au midi, vers Plougastel aux fraises arrondies, vers Quélern ou vers Brest, ce casier fantastique de homards et langoustes de fer et d'acier, s'en vont faire la croix afin de vivre en tirant, pour accoucher l'onde toujours féconde, en tirant vers la chaloupe aux courbes de berceau le filet lourd, comme on tire un délivre.

Partis, le foc devant, assis au gouvernail aux allures de soc, ils reviendront au havre un peu moins pauvres, ces gas de basane, et le pain noir deviendra blanc ce soir dans la cabane aux lits pareils à des armoires.

Car leurs paniers sont combles : maquereaux, sardines, congres, vieilles diverses, prêtres, piloneaux, escolettes vertes, blancs tacaus rayés de rouge, aiguillettes au bec de scie, spineks aux dents farouches, raies, chiens de mer à peau de verre, et tant d'autres poissons si frais qu'ils sont nerveux encore de frissons dans le varech.

Souvent, dans l'anse, çà et là, se balancent les barques d'alentour qui lancent la drague aux coquilles Saint-Jacques dont le type évoque la pieuse époque de la besace et de la calebasse, tandis que sur la grève, à marée basse, les vieux qui rêvent passent et repassent l'havanau parmi les goémons et captent des chevrettes semblables en petit aux monstres de l'Apocalypse où les démons chevauchent.

Et c'est des temps d'avril et c'est des temps d'hiver! des vent-debout et vent-arrière! et des suroits et des noroits! et des grains noirs aux longs cheveux de pluie! et des grains blancs à la crinière d'oura-

gan! et des rafales! et des cyclones! et tous les souffles de la Rose! et c'est des mers de lait et des mers de tapis! et c'est des mers de fleurs vives à la folie et des mers de miroir sur quoi pour mieux se voir se penchent les jolies! et c'est des mers d'avare où s'accaparent des trésors! et c'est des mers de tigre à toison de brebis où l'on sent que des griffes descendent agripper les morts!

Le soir venu, voilà, réintégrant leurs nids lointains là-bas dans les écueils de Camaret, les cormorans en deuil partis dès le matin, les uns dans l'air en vol triangulaire, les autres en escouade à fleur de vague, et ce vol bas évoque de très longues oreilles de chiens de chasse dont le corps usé par l'océan ne serait plus qu'un reste de carcasse.

Ici l'on rit, l'on pleure, ici l'on vit, l'on meurt à la manière des légendes, gens de terre et gens de mer et c'est toujours semaine puisque sans cesse on peine et c'est toujours dimanche puisque des ivrognes — ô les tragiques trognes de Bretagne aux tout petits yeux de pervenche! — vont et viennent sans cesse à travers la campagne et la lande et la ronce aux calvaires que ronge l'ulcère du Temps.

★

Or, c'est ici, Divine, ici que tu naquis, au hasard du voyage, en une étable ancienne de Lanvernazal en Roscanvel, ici que tu naquis, ô ma fille, ô ma vie, que tu naquis vers la mamelle de ta mère, entre les bouches et les yeux de tes frères ravis.

Roscanvel, 28 septembre 1898.

—

LE PASTEUR DE MONTAGNES

Durant que sur un tertre de pattes-de-chat ronronnait ma songerie, vint à passer, masquant l'ho-

rizon, une théorie d'ombres épaisses et hautes, faites on eût dit par de gros dos, — de gros dos en troupeau.

Monseigneur le Soleil ne m'apparaissait plus que par intervalles, comme de l'arrière-train au museau de mastodontes se suivant.

Puis, qui semblait conduire ces masses mouvantes, survint un ancêtre dont, sans le voir tout entier tant il était vaste, je percevais pourtant la plénitude comme si la moindre partie de son être en eût réfléchi l'ensemble ou comme si chacun de ses points eût été une réduction de lui-même. Incommensurable, tel l'univers individualisé, ce passant à la barbe plus longue que tous les fleuves à la queue leu leu devait, à sa blancheur, évidemment dater d'avant les six jours de labeur.

Or le vieillard, un faisceau de rayons en guise de houlette, parsemait ces phrases :

— « Au hasard de la Vie, je mène paître ces Montagnes que je trais aux crépuscules qui précèdent et suivent la lumière. D'aucunes produisent du marbre, du granit, d'autres de la houille, celles-ci du minerai, celles-là de l'or, certaines des diamants, diverses fois il en sort une ville ancienne ou bien encore les cercueils de ces rois lointains au moyen de qui les poètes façonnent des tragédies. L'hiver je les tonds, et cela fait des avalanches. En outre mon troupeau se propage ; un éboulement laborieux c'est une colline de plus. Un jour, d'après la fable, l'une d'entre elles fit beaucoup de bruit, mais ce ne fut qu'une souris. »

Et l'immense Pasteur reprit sa route.

— « Quelque fou ! hochai-je, les montagnes ne sont elles pas immobiles, et n'est-ce pas nous les hommes qui marchons ? »

— « Penses tu? » pétilla le Soleil.

Et l'astre, encore :

— « L'homme ordinaire n'est qu'une inertie. Le véritable mouvement est celui des idées éparses dont la passagère alliance en les esprits engendre la pensée. L'action intérieure, voici l'action première, unique; le reste n'est qu'agitation superficielle ou, si tu préfères, action seconde en ce sens qu'il n'est que la projection grossière d'une conception. Mais le cerveau de l'homme a l'hospitalité difficile, et les idées désemparées s'en vont sur la route vainement frapper aux fronts hargneux ou sourds. De ce que l'idée se meut, l'homme infère qu'il agit et marche. La majorité peut aller des kilomètres, élever des arcs, construire des cités, sans avoir pour cela pratiqué un geste essentiel, absolu, personnel. L'armée victorieuse a moins agi que le roide général qui combine tout dans le recueillement de la tente. L'humanité, les idées la portent, elle en est la marionnette multiple. Action il y a là seulement où il y a conscience et volonté initiale. Et même leur fausse mobilité empêche-t-elle la plupart de distinguer l'énergie intérieure qui dirige le monde. Au surplus l'homme est inerte à ce point que, en comparaison de lui, les choses d'aspect immobile se meuvent — telles ces Montagnes dont la marche reste inaperçue, énormités qu'on récuse en quelque sorte puisque les dire immobiles équivaut à les nier. Ah! l'homme, sa fatuité l'aveugle! Il édifie des empires puis les renverse et s'imagine de la sorte ébranler l'univers. On n'a rien vu. A peine les ébats d'un puceron sur l'infini de l'Espace et du Temps. O peuples, votre mouvement est moindre que l'immobilité des choses, presque mortes selon vous, qui simplement sont arrêtées devant

votre spectacle bouffon dont l'inanité les amuse et les stupéfie. Non que l'action ne soit susceptible de devenir humaine! Certes, la divinité s'humanise en ces rares aubes d'où jaillit un homme de génie, de qui les médiocres industrialisent la splendeur aussitôt. Malheureusement, comme, ayant cru d'abord agir par soi, la foule ingrate et vaniteuse ne pardonne pas au maître de son mouvement — inertie à rebours, en somme — la foule, par suite admiratrice mais blessée, punit-elle enfin l'instigateur divin par le gibet. »

— « Comment se nomme ce Pasteur? » fis-je au Soleil.

— « Son nom ne te dirait rien. »

— « Mais encore! »

— « Il est trop démodé, vraiment. »

— « N'importe! »

— « Non, tu rirais trop! »

— « Dis toujours. »

— « Dieu. »

—

LE VAL DES BAISERS

Ce val solitaire, que le Temps au masque double a dès longtemps abandonné, son programme de ris et de pleurs accompli, ce val ruineux, village et campagne, semble jeté là en reliefs de festin pantagruélique dont ces desséchés vergers seraient les os, ces logis éventrés les carcasses, ces buissons les arêtes, ce manoir lézardé les bribes de gâteau.

Mais, à des riens de charme fanés, épars sur ce vaste chagrin, il est perceptible qu'ici la joie dansa le menuet.

Il me plaît de courtiser les baisers d'autrefois, car les baisers permanent d'évidente façon, papillons subtils, le baiser étant de ces choses qui ne

meurent jamais absolument, — parce que d'éternité.

Et dans ce fouillis de ruines, ma sensibilité au fin museau de chienne se faufile...

O ces baisers, tous ces baisers!...

Il en est de tout bas, de plus élevés, de progressivement plus hauts, d'autres hauts aussi, mais un peu penchés, suggérant les joues de bébés, les joues d'adolescents, les joues de fiancés, les joues d'époux, les joues de vieillards qui les reçurent, — en outre je devine presque la bouche pâle ou rose qui les offrit.

Sur tel seuil, deux baisers accouplés signifient que lèvres à lèvres deux êtres s'unirent; céans, des baisers à foison, traduisant le dessin horizontal des corps, visibilisent quasi dans leur forme plénière des amants étendus où s'élevait un lit.

Dans ce qui fut un grand moulin sur la rivière aujourd'hui tarie, des essaims de baisers pointillent le Temps de dates familiales, et c'est comme des constellations indiquant des noëls, des jours de l'an, des naissances, des noces, des jubilés, des pluies de fortune, des orgies de moissons ou de vendanges...

Sous cette treille desséchée à même ce pan de logis déchu — veines sur un cou de vieille — voltigent des baisers ardents durant la jeunesse qui, le couple à la longue lassé, se transformèrent en baisers d'amitié échangés seulement aux anniversaires de tradition.

Derrière toutes les haies je reconnais (car les baisers ont de l'individualité), je reconnais d'innombrables baisers de la même bouche, baisers donnés à des joues diverses, et je conclus à quelque beau gars embrassant toutes les filles du village.

Parmi le chemin de l'église paroissiale aux niches effarées d'herbe folle et de saints cassés une procession de baisers pas plus haut que ça, comme faits en agenouillement, tas de baisers sur un même point telle une quantité de sceaux superposés sur un même timbre : ce sont les baisers donnés par les fidèles à la bague du Pasteur violet évidemment venu pour la confirmation, et je perçois, à la table sainte rouillée du chœur effondré, comme un feu d'artifice de petites gifles sur des émotions de cire.

A travers le val, j'erre toujours, et maintenant c'est le deuil, le drame, l'infamie.

Çà et là dans l'espace, des baisers prompts, en traînée de flèche, envoyés de la main à des cœurs en partance.

A la croix du carrefour — promises et conscrits — des baisers d'adieu autour desquels je m'imagine ouïr du tambour et, moins nombreux, des baisers de retour, car de la guerre on ne revint pas tous.

Là, sur le bord de l'étang lépreux cloué de têtards, m'apparaît un tragique buisson de baisers éperdus, baisers en fraises écrasées, aussi larges que des lèchements de langue de bête en délire, caresses enfin. Peu à peu, la forme essentielle du buisson se divulgue, et c'est un enfant qui gît par terre, près des joncs, — l'enfant de l'éternelle histoire, vous savez, celui-là qui se noie et que sa tardive mère en train de rire à la lessive accourt enlinceuler de ses premiers cheveux blancs de folle soudainement poussés! Quelque école manquée pour attraper une grenouille, n'est-ce pas, et voilà que tout à coup le pied glissa dans la vase sournoise, — et ç'avait dû faire, hélas! des milliers de ronds de bulles sur le petit, couronnes de perles d'air!

Un peu partout geignent des baisers suprêmes au fond d'antiques lits clos.

Dans les taillis hypocrites, je démasque des baisers obscènes; une grange m'avoue les baisers d'adultère cueillis par le valet de ferme sur l'épouse du maître en allé à la foire voisine; au mitan de ce champ de coquelicots, regardez ces baisers de soldats d'invasion alors que les violées miraient leur épouvante heureuse à même le sabre vainqueur.

Enfin, en un ravin sombre, à l'écart, je rencontre un baiser de Judas.

Et d'en induire que ce val fut une réduction de la Vie, — qu'on y aimait, qu'on y trahissait, qu'on en partait, qu'on y retournait, qu'on y jouissait, qu'on y souffrait, qu'on y mourait.

—

LE FOL

En un champ de lin en fleur, sur un tronc mort, je découvris, vêtu de sac, pieds nus, l'air d'un naufragé de la Vie, l'haleine en va-et-vient de scie, un homme aux regards vers *ailleurs*.

Une pièce d'or en hostie, je m'approchai.

La fusée d'ironie gicla de son gosier.

— « Fi de ta rondelle! Selon toi, je suis pauvre, mais tu es misérable, selon moi. Tu crois à la richesse qui tombe sous les sens, je crois à l'autre. Naïf qui me fais l'aumône, contemple donc mon palais et mes domaines. »

Et d'un geste qui paraissait illustrer le vide, l'homme objectiva terres et tourelles devant moi.

Ensuite, simulant d'ouvrir un lourd portail de fer, il dit :

— « Entrez. »

Pitoyable à son illusion, je parodiai un pas.

— « Ouais! garde-toi d'écraser les tulipes de l'allée! »

J'en restai le pied en suspens, tel un chien à la patte meurtrie.

Du parc il m'introduisit plus avant dans sa chimère, m'invitant souventefois à des précautions minutieuses.

— « Attention aux cristaux précieux! »

Son corps, souple à l'excès, plus expressif qu'un pouce de peintre en causerie d'art, morphosait positivement des figures dans l'espace, que dis-je, il les créait par le déplacement qu'il en accusait moyennant ses déhanchements, ses enjambées, ses contorsions, son toucher et parfois ses respects.

Cet homme avait une telle façon de saisir certain petit rien de néant et d'en caresser de doigts délicats la plastique absente que ce petit rien ce ne pouvait être qu'une statuette de Tanagra.

Dès le seuil il s'était penché si charmantement pour flatter d'une tape familière une abstraction capricieuse à hauteur de ses genoux que je n'avais pas hésité à penser : « là est le chien de la maison! » et que cette pensée, maintenant obsession, m'imprimait le regret du morceau de sucre laissé dans la soucoupe de ma dernière auberge, et que, même, bientôt j'allais avoir la sensation fraîche d'une langue sur la main.

Dans une salle, où nous pénétrâmes par une porte que (de ce qu'il avait, au chambranle, baissé le front) je devinais basse, il ouvrit un coffre et brassa des orfèvreries que sa mimique passionnée faisait véritablement tinter.

Je dus encore monter, traverser de nouvelles pièces brèves ou spacieuses — dans l'une d'elles

ayant failli glisser sur un prétendu zest d'orange omis sur la mosaïque, il cria le nom d'un majordome évidemment très vieux à la déférence avec laquelle son maître accueillit et secoua ses idéales oreilles « ah si vous n'aviez pas vu casser le vase de Soissons! » — puis il fallut descendre, et je me rappelle un escalier en caragol où il veillait à ce que son hôte ne tombât à tel ou tel degré plus rapide; au surplus je me prêtais de bonne grâce à toute cette gymnastique de fantasmagorie.

Une fois dans un endroit que tout de suite vous eussiez estimé être le cabinet de toilette à sa manie d'éternuer comme si les flacons fussent à l'évent, il héla deux valets et, non sans m'avoir en exorde offert de prendre un bain que j'eus toutes les peines du monde à refuser, il ordonna aux serviteurs aux membres de songe de me pomponner.

On errait en pleine métaphysique.

Comme midi sonnait dans son imagination :

— « Voici l'heure du repas! »

Et de s'accroupir sur le sol devant un bloc de pierre mêmement que devant une table riche de vaisselle plate et de m'inviter à la victuaille.

J'attestai sortir de table!

Il savoura des mets imaginaires dont je percevais la nature à ses exclamations; et de temps en temps, c'était un geste à droite, un geste à gauche, envoyant une tête de truite ou un os de chevreuil vers la gueule du chien de féerie.

— « Ah que vous avez tort de bouder ce faisan aux atours de marquis! »

— « Le gibier m'est odieux! »

— « Ce marsala me vient d'un mien cousin de Sicile. »

— « Le vin me donne la migraine. »

— « Eh cette grenade entr'ouverte qui vous fait risette ! »

— « Pas même ! »

— « Alors, de cette frangipane? »

— « Pas davantage ! »

— « Et ce moka Martinique ? »

— « Point ! »

— « Mais ce havane ? »

— « Nenni ! »

— « Du moins, susurra-t-il orientalement, vous ne me ferez pas l'injure de refuser une de ces dames... »

Et l'amphytrion montrait autour de la table, convives, des femmes sans doute jolies, que je n'avais pas perçues, — telles des Idées Pures.

J'objectai le vœu de chasteté.

Finalement il s'endormit au creux d'une roche, cultivant des joies de rêve en un lit que je présumai à baldaquin.

Je repris ma route.

— « Cet homme habite l'invisible, ruminais-je. Le monde visible, qu'est-ce en vérité ? de l'invisible à la longue cristallisé par l'appétit humain. Un jour Dieu sera-t-il traduit en saisissable par la somme des vœux des multitudes, et d'ailleurs cet homme le touche-t-il déjà, peut-être ! »

Un gardien de la Maison de santé voisine accourait.

— « N'auriez-vous pas vu un Fol? me jeta-t-il. Trompant la surveillance, il s'est enfui vers l'humanité et l'on craint que sa démence (la folie des Idées, Monsieur !) n'y sème le désordre. Les gardiens sont partis dans toutes les directions. Mais

je ne saurais le reconnaître, étant depuis hier seulement employé à l'établissement. »

Je m'avançai :

— « Le Fol, c'est moi. »

Le gardien me lança la camisole de force et m'emporta, comme une proie, à travers les aubébines fleuries.

SAINT-POL-ROUX.



LA CHAIR HUMAINE
COMME REMÈDE EN CHINE[1]

—

Les étrangers résidant en Chine ne comprennent rien à l'accusation portée contre eux par le peuple qui leur reproche de voler ou d'endormir des enfants avec des drogues pour leur arracher les yeux, le cœur et le foie. La connaissance approfondie des mœurs chinoises permet de démontrer qu'une telle accusation n'est que l'écho de vieilles coutumes médicales encore en usage dans plus d'une province.

C'est une croyance populaire en Chine que certaines parties et toutes les sécrétions du corps humain ont un grand pouvoir thérapeutique. On trouve en certains de nos vieux livres de recettes le conseil de panser les plaies avec des excréments : les Chinois croient que la même drogue, mais vieille de sept ans, est infaillible contre les maladies de poitrine. Cela n'est que malpropre ; il y a l'horrible.

Dans le grand traité chinois de matière médicale, le *Pênts'ao*, il n'est pas fait mention de moins de trente-sept médicaments tirés du corps humain. Au premier rang figure le sang, qui doit être sucé sur la chair par le malade lui-même. Une institutrice publique anglaise de Ningpo fut longtemps soupçonnée par le peuple de n'avoir conservé que par ce moyen sa fraîcheur et sa santé. Au chapitre qui traite de la chair humaine, le *Pênts'ao* note cette pratique comme très utile dans les

(1) D'après une étude du Dr Macgowan, médecin américain qui résida plus de quarante ans en Chine, publiée dans le *North China-Daily News*, reproduite dans la *Daily Press* de Hong-Kong (16 juillet 1892) et traduite en portugais par M. Demetrio Cinatti, consul de Portugal à Canton (Lisbonne, *Imprimerie nationale*, 1892).

cas de phtisie, mais il la réprouve néanmoins, en la traitant de véritable cannibalisme. Elle était encore fort en usage au XIVe siècle, surtout parmi les soldats du Nord, qui appréciaient une bonne lampée de sang humain et même résistaient mal à l'appât d'une tranche de « mouton à deux pattes ». Ainsi appelaient-ils communément le « pékin ».

Le cannibalisme semble d'ailleurs avoir régné universellement en Chine dans les temps anciens ; les remèdes de chair humaine ne sont que la survivance d'une ancienne coutume. Au VIIIe siècle, Chien-Tsang-Chi rapporte encore que nombre d'hommes riches considèrent la chair humaine comme indispensable à leur bien-être.

Actuellement la forme la plus fréquente de l'anthropophagie médicale est liée à cette autre superstition chinoise : le culte des parents poussé jusqu'à l'absurde. Quand un vieux Chinois, homme ou femme, semble très malade, quand tous les remèdes ont échoué, un des enfants se coupe un morceau du bras, le fait cuire, le dissimule dans quelque pâte, et le fait absorber au patient. Cela est considéré comme un trait louable de piété filiale. Les Actes de l'Empire sont pleins de décrets récompensant des enfants qui se sont donnés en nourriture à leurs vieux parents. On a gardé le souvenir d'un homme pieux qui, ayant inutilement fait manger à sa mère un morceau de son bras, fit le vœu, si les puissances supérieures rendaient la santé à la bonne femme, de leur offrir en sacrifice sa petite fille. La vieille guérit et le sacrifice fut accompli. Il est vrai que l'empereur Hung Wo trouva cette piété excessive et qu'il exila le père stupide et dénaturé après l'avoir fait passer par le délicieux supplice du bambou.

Il est impossible d'assigner une date à l'origine de ces boucheries filiales, mais elles semblent antérieures à Confucius et elles sont toujours populaires. Cependant les malheureux qui comptent obtenir ainsi les faveurs de l'empereur sont généralement dupés ; on exige davantage maintenant et la *Gazette de Pékin* n'autorise l'é-

rection de la « Porte d'honneur » qu'en faveur des enfants qui ont donné d'autres preuves d'amour filial. Faire manger à ses parents un morceau de son bras est considéré comme un acte tout simple et qui ne vaut même pas la peine d'être relevé. On attend mieux; on cite avec admiration ce trait du bon fils qui se laissa geler dans une rivière en pêchant des carpes pour sa vieille maman qui avait envie de carpes. La carpe ou la mort! Voilà un enfant modèle.

Le sacrifice du bras est surtout fréquent dans les basses classes, particulièrement dans celle des lettrés (1). « Un lettré que j'avais à mon service, dit le Dr Macgowan, trouvant fort douloureux de s'arracher un lambeau de chair sur le bras, prit une hachette et d'un coup rapide se trancha un doigt. Il en fit un petit potage, dans lequel il mêla divers médicaments et que sa mère absorba comme une potion ordinaire. Il est en effet indispensable que le patient ignore la nature du remède humain qu'on lui fait prendre. De plus, ce remède n'a jamais de valeur descendante; il ne peut être préparé ni par un mari pour sa femme, ni par un père pour ses enfants. »

Un homme sage, le gouverneur Wan Pem, voulant réprimer les abus de cette pratique très répandue dans sa province, lança une proclamation où on lisait: « Selon la loi, celui qui, en se coupant un morceau du bras, aura mis sa vie en danger, ne recevra aucune récompense honorifique ; il pourra même encourir une punition. » Ayant lu ceci, un jeune garçon, âgé de neuf ans, se sentit pris d'un mouvement de fanatisme. Sa mère adoptive était malade ; il invoqua les dieux, se coupa un morceau du bras droit et l'administra dans une potion à la bonne femme, qui recouvra aussitôt la santé. Quelques jours plus tard, sa vraie mère étant également tom-

(1) Contrairement à l'opinion commune, le lettré chinois est généralement un pauvre hère qui, malgré ses diplômes, vit de métiers serviles. Il arrive nécessairement que l'instruction perd de sa valeur à mesure qu'elle se répand, et en nul pays elle n'est relativement aussi répandue qu'en Chine.

bée malade, il lui fit manger un morceau de son bras gauche et obtint également une guérison. Tant de piété filiale enthousiasma le peuple et le bruit de ce double exploit arriva aux oreilles de Wan Pem. Le gouverneur fit venir l'enfant, constata les deux cicatrices; elles avaient plus d'un pouce de diamètre. Jamais encore si jeune enfant n'avait nourri ses parents de chair humaine ; la voix populaire réclamait une récompense : le petit garçon se vit conférer par l'empereur des honneurs particuliers (1).

§

La croyance aux vertus thérapeutiques de la chair humaine devait nécessairement conduire à l'assassinat, car si on peut sans péril grave se couper un morceau du bras, il est difficile de se procurer par des moyens honnêtes un morceau de foie humain. Or le foie, les yeux et le cœur de l'homme sont des remèdes puissants, sinon infaillibles, de même que les fœtus.

Le principe médical du foie, c'est le fiel. Le fiel est un fortifiant. Le fiel de bœuf est bon, le fiel d'ours est meilleur ; rien ne vaut le fiel humain. Voici la formule de sa préparation pour les fièvres intermittentes :

« Prenez le fiel d'un homme récemment abattu, joignez-y du sulfure de mercure, du tri sulfure d'arsenic et de la gomme ; pulvérisez et apprêtez en pilules de la grosseur d'un pois vert. Enveloppez ces pilules dans de la soie floche et appliquez-les sur le côté droit du ventre d'un homme ou sur le côté gauche du ventre d'une femme : la guérison ne se fera pas attendre. »

On a jugé à Canton un cas d'assassinat pratiqué pour obtenir d'un homme vivant, c'est-à-dire « frais », sans doute, le fiel nécessaire à la confection d'une ordonnance médicale. Le malade, un lépreux fort riche, avait

(1) Un fait du même genre, dont l'héroïne fut une petite fille de 9 ans, est rapporté dans un journal chinois de Canton, le *Lin nau je pao* (21 juillet 1892). L'enfant avait sauvé sa mère d'une indigestion de viande de chien en lui faisant une soupe avec un morceau de sa jambe.

offert cent vingt taels (sept à huit cents francs) pour une potion de fiel humain. Le spadassin se procura un garçonnet, lui ouvrit le ventre, fouilla les entrailles, mais dut abandonner sa proie n'ayant pu trouver le viscère convoité. Il fut pris et raconta son crime avec une inconscience tranquille. La victime mourut le lendemain et les coupables furent châtiés, — car il est juste de dire que la justice chinoise est impitoyable pour ces sortes de meurtres, aussi bien que pour les fabricants de monstres humains dont nous avons parlé dans un précédent article (1).

Un cas de « fœticide » est venu en 1892 devant un tribunal du Kuang-Si. On surprit un jour un homme de Hischenchien en train de dépecer fort tranquillement avec un couteau d'argent un corps nouveau-né de petite fille ; il opérait avec le calme d'un boucher qui pare un porc ou un mouton. On l'arrêta et on apprit qu'il n'était rien moins que le propre grand-père de la petite fille. Ayant un fils parvenu au dernier degré de la phtisie et pour lequel tous les remèdes avaient été épuisés en vain, il suivait l'avis d'un de ses amis qui lui avait conseillé le fœtus humain, ainsi qu'un puissant reconstituant. Sa bru était enceinte; il commença par lui administrer des médicaments abortifs, d'où un accouchement prématuré qui le mit en possession du souverain remède. Quand on le surprit à ses triturations, la cervelle et les yeux manquaient, ayant probablement été administrés immédiatement au malade. La peau et les muscles attendaient leur tour. Interrogé sur l'emploi d'un couteau d'argent, il déclara qu'il avait été fait exprès avec un bracelet donné par la mère de la petite victime. Le magistrat demanda au praticien bénévole : « Quel traité de médecine pourriez-vous bien citer pour justifier une telle prescription ? » Le malheureux ne sut que répondre. Il aurait pu, dit le Dr Macgowan, indiquer le classique et vénérable *Pênts'ao*.

(1) *La Fabrication des monstres en Chine*, dans le *Mercure de France* du mois de juillet 1899.

Il est assez commun, dit-on, que des accoucheuses, si elles ont le placement de leur marchandise, étranglent sournoisement les fœtus ; chargées de les enterrer sans cérémonie, comme on fait des enfants morts-nés, elles les vendent un bon prix. Il arrive aussi que des femmes enceintes soient enlevées, séquestrées, endormies ; alors on leur ouvre le ventre sans plus de cérémonie, pour cueillir le fruit acheté et payé d'avance. Des médecins scélérats s'adonnent à ces pratiques.

Le plus souvent, le fœtus est incinéré, pulvérisé et mêlé à quelque breuvage.

Ce crime, comme tous ceux du même genre, est assimilé en Chine aux assassinats magiques. Il est puni par ce délicieux supplice qui consiste à ficeler soigneusement le patient et à le découper en tranches comme un saucisson.

Des médecins qui ne voudraient pas participer à de criminelles opérations césariennes ne répugnent pas à voler les petits enfants morts, si bien payés. L'un d'eux avait même dressé son élève à ce genre de larcin, mais s'étant avisé de voler aussi et de tuer un nouveau-né qui ne demandait qu'à vivre, le jeune carabin dut à son tour subir le sort de sa victime.

§

Il y a quelques années, on arrêta dans le gouvernement de Jehol deux tueurs d'enfants.

L'un d'eux déposa ainsi :

« J'étais batelier sur le grand canal. Je rencontrai un homme nommé Liu, qui me chargea de lui procurer des yeux et des cœurs d'enfants ; pour chaque fourniture composée d'un cœur et de deux yeux, il s'engageait à me payer cinquante taels (environ trois cents francs). Il me donna un sac contenant des drogues en poudre, un petit flacon contenant une liqueur, une serpette enduite encore d'une autre drogue, un tube de bambou et le tube d'un pinceau. Il me dit de mettre de la poudre dans le tube du pinceau et de la lancer aux yeux de quelque petit enfant, lequel alors me suivrait instinctivement en quelque lieu solitaire, où je lui arracherais le cœur avec

la serpette et les yeux avec le tube de bambou, en lui maintenant de la main gauche les paupières ouvertes. L'enfant ne crierait pas et son sang ne coulerait pas. Les yeux et le cœur, frottés avec la drogue liquide, ne se déformeraient pas ni ne prendraient mauvaise odeur, même par un temps très chaud. Il me donna pour mes menus frais cinq mille sapèques (1).

« Je mis ces recommandations en pratique près d'Is'ao, Chang-Tung, et je pus apporter deux yeux et un cœur à Liu qui me donna les cinquante taels. Cette année je me proposais de recommencer l'opération. »

L'autre scélérat confirma en ces termes la déposition de son complice :

« En novembre dernier, je rencontrai, en dehors de la porte Ouest de Tien-Tsin, un homme qui me dit s'appeler Liu Teng Nuan. Un autre jour, je le rencontrai encore et comme nous commencions à faire connaissance, il me demanda des yeux et des cœurs, que, disait-il, il me paierait généreusement. Il me pourvut de poudre, d'un flacon, d'une serpette et d'un tube de bambou. La poudre devait être mêlée à des dattes que je ferais manger à des enfants. Ils tomberaient alors en extase et me suivraient. Il fallait alors les entraîner dans un lieu solitaire, leur enlever le cœur et les yeux avec la serpette et le bambou, et frotter ces choses avec la liqueur du flacon pour éviter la corruption et la mauvaise odeur. Il me donna cinq mille sapèques et nous suivîmes chacun notre chemin.

« J'achetai quelques belles dattes et je commençai ma besogne sur le lieu même, au sud de Tien-Tsin ; une autre fois, j'opérai à Nintianchung. Pour les deux fournitures d'yeux et de cœurs, Liu me donna cent taels, un peu plus, un peu moins. »

Le gouverneur fit alors un discours dans lequel il constata l'horreur que toute la population de Jehol éprouvait devant de pareils forfaits, en exprimant l'espoir que Liu pût être pris et supplicié en même temps avec les deux instruments de son crime.

(1) Le sapèque vaut un centime environ ; mais plutôt moins.

Mais Liu demeura introuvable et la double exécution de Jehol n'arrêta pas le sinistre commerce des yeux d'enfant. Il est probable que bien des actes de ce genre échappent à la rudimentaire justice chinoise. Les journaux signalent parfois la découverte dans la campagne d'un cadavre d'enfant sur lequel nulle trace de violence n'a pu être relevée : seulement les yeux manquent, cueillis avec le tube de bambou ! Le *Hupao* a raconté plusieurs histoires de ce genre.

En terminant son étude, le Dr Macgowan fait une allusion cruelle à l'histoire bien connue des étrangleurs Burke et Hare qui opéraient à Edimbourg en 1827, fournissant de cadavres fabriqués de leurs mains la salle de dissection de l'école de medecine, au prix moyen de deux cents cinquante francs pièce. Certes la moralité du Dr Knox n'était pas supérieure à celle du seigneur Liu (1) ; mais les Knox sont rares, même en Angleterre, où la dissection est entravée par des lois ridicules, et les Liu sont légion parmi les Célestes.

Autre réflexion mélancolique du vieux médecin américain. Il paraît que la Chine du Nord possède une sorte d'Union morale ou de Ligue contre la licence des mœurs ; elle est formée de confucianistes, fort braves gens, mais fort bornés comme en général les membres de ces sortes de confréries religieuses. Or il paraît qu'il a été impossible de leur faire comprendre qu'il n'est pas de pratique plus immorale que le cannibalisme familial qui se pratique ouvertement sous leurs yeux. Ils patronnent un dictionnaire expurgé de la langue chinoise, afin de protéger la vertu des jeunes fanatiques qui se coupent le gras du mollet pour nourrir leur grand'mère !

Il y a de ces aberrations ailleurs qu'en Chine.

J. DREXELIUS.

(1) Voir les *Causes célèbres de l'Angleterre*, par J.-D. Lewis ; Paris, Charavay, 1884. M. Marcel Schwob a raconté, de façon paradoxale, dans ses *Vies imaginaires*, l'histoire de Burke et Hare.

LA RUE AMOUREUSE

—

DEUXIÈME PARTIE

(Suite [1]*)*

XII

COMPLOT CONTRE GOUTESIBLEAUX

En réfléchissant cependant, une fois rentrés, aux apostrophes si grotesquement subversives que le misérable marquis venait de leur lancer, ils se sentaient découragés.

A quoi servaient, si de tels discours se généralisaient, leurs efforts pour assurer la dignité et la correction de l'existence!

De quelle utilité les intentions les plus louables, si les pires insinuations les flétrissaient ainsi dans leur fleur!

Quelle raison d'observer la foi dans les doctrines, la stabilité dans les principes, et les autres usages de la vie!

L'avenir leur apparut noir de nuages, et de même que ceux qui, à l'époque de Catilina et de ses conjurés, tremblaient pour le salut de la ville de Rome, ils tremblèrent de voir surgir, autour de M. de Goutesibleaux, une poussée de jeunes gens funestes, tentant le bouleversement et le renversement de leur cité.

Le grand moine blanc, à la parole si élevée, et

(1) Voy. *Mercure de France*, nº 124.

le pharmacien haut en couleur, mais si intègre, austère et sérieux, ne pouvaient s'arracher à ces appréhensions terribles; et comme ils avaient charge d'âmes, étant chefs pour moitié chacun des habitants, seuls soutiens, dans la circonstance, d'une agglomération attaquée, ils se dirent qu'ils devaient à tout prix élever une barrière entre ce singulier marquis et eux.

Une sorte de cas de péril public naissait; le développement, le progrès social allaient se trouver remis en jeu!

Il importait de constituer au plus tôt un syndicat de redresseurs de morale, levés en face d'un cynique, qui, pour se permettre de tels propos, couvait évidemment l'intention de tout changer.

Même pas un syndicat... une société! Celle d'Avillard-Avillon entière!

Chahutance le premier, en espérant un effet contre l'ennemi commun, se décida, vu l'approche de la Fête-Dieu, à ré-autoriser les processions.

Cela permettrait au populaire de satisfaire à son goût inné de compression corps à corps, sans qu'on eût à grever le budget de cavalcades historiques destinées à lui payer cet agrément.

La procession processionna donc à travers les parties diverses de la ville, hautes et basses, chez les vieilles vicomtesses circonspectes des quartiers aristocratiques, et les grosses matrones aux cœurs sur les mains des faubourgs.

Boulevard du Libérateur du Territoire, où se trouve le Cercle de la Libre-Pensée (salle d'armes et tapis vert), les Somnambules, sur l'ordre de leur président, retirèrent leurs bérets rouges lors du passage du Saint-Sacrement.

Pourtant, cette pure formule de politesse envers

un Créateur qu'ils ne reconnaissaient pas n'altéra heureusement de nulle façon leur manque de croyances !

Rue Amoureuse, où se dressait un reposoir, Dom Carpin, qui tenait l'ostensoir, se retourna et le braqua sur les fidèles. Mais il le braquait bien davantage sur la terrasse italienne vis-à-vis de lui, avec une intensité de regard qui ne se calmait plus.

On comprit.

Par un hypnotisme à la fois sacré et subtil, le meilleur élève du père Dubidon-Dubidard tentait d'amener M. de Goutesibleaux sur cette terrasse, de le forcer à s'excuser en face du peuple, ainsi que le roi Louis le Débonnaire, jadis.

Cependant l'affreux hobereau se refusait complètement à imiter le roi Louis le Débonnaire.

Alors, l'officiant se contenta d'apaiser le Très Haut.

Il longea le mur extérieur de la propriété, élevant la paume des mains pour chasser les démons cachés dans les encoignures, revenant à tels endroits qui lui paraissaient avoir plus particulièrement en son âme et conscience souffert, laissant dans chacun d'eux un enfant de chœur balancer son encensoir.

A l'aide de l'eau bénite, il aspergea de pauvres pierres honteuses d'odieuses paroles prononcées, en lançant même à l'intérieur, afin d'atteindre de ce liquide vert et moisi la robe de Mme de la Housse si par hasard elle regardait par une fente de meurtrière, ainsi qu'elle y était accoutumée.

Enfin il se livra à tous les exorcismes recommandés, de façon que la rue Amoureuse offrît son délice renouvelé et repurifié aux honnêtes gens qui y retourneraient disserter le soir sur les modalités si

charmantes et d'ailleurs si hygiéniques du verbe *aimer*.

De son côté, pour venir plus vite à bout du même M. de Goutesibleaux, Dom Carpin imitait la large tolérance de Chahutance, ré-autorisant les fidèles à suivre les enterrements civils d'Avillard-Avillon, où défilent, ainsi que chacun sait, les divers gradés des ordres maçonniques et de la Libre Pensée, avec tous leurs insignes, écharpes, bannières, triangles, truelles et compas.

Il supposait bien, ainsi, que ceux-ci, s'attardant outre mesure au retour des obsèques, sur l'invitation des catholiques qui le leur offriraient, chez des débitants, arriveraient à une légère exaltation, à un commencement d'ivresse, qui les pousseraient infailliblement à quelque manifestation contre l'ennemi commun.

En effet, dès le premier enterrement civil qui eut lieu, et les catholiques n'ayant pas manqué une fois le cher frère trois-points dûment crémé, d'accomplir le rôle prescrit, les radicaux passèrent et repassèrent à plusieurs reprises, en troupe considérable sous les murs du marquis, lançant des « Conspuez » énergiques, des « Ça ira » et des « Goutesibleaux à la lanterne », poussant des cris d'animaux, ou se livrant à l'imitation des chutes d'eau, tandis que leurs accompagnateurs, au moyen d'ingénieuses clefs forées, mariaient leurs sifflets si distingués, aux organes frustes et avinés des basses-tailles maçonnes.

A la suite de toutes ces manifestations, les deux leaders d'Avillard-Avillon eurent l'idée d'aller encore plus loin.

De fonder une *Ligue* à l'instar de celles de la capitale *contre la licence des Voies et Routes du Dé-*

partement, dans laquelle, se basant sur le désir bien connu de leurs concitoyens de faire partie d'une police secrète ou d'une agence de délation quelconque, ils n'hésiteraient pas à les incorporer !

Par cette si ingénieuse annexe au service ordinaire de la Sûreté, dont chacun ferait partie, ils ne tarderaient pas à apprendre, avant une quinzaine au plus, quelque acte du marquis suffisant à le faire incarcérer définitivement, et le mener au châtiment qu'il méritait !

— Notre devoir de chefs de parti nous commande d'agir ! conclut noblement Dom Carpin.

— Il nous le commande, reprit noblement Chahutance.

— Car nous sommes des chefs de parti ! n'est-ce pas?

— Des chefs !... Des directeurs !

— Même, ainsi que l'on dit à la Chambre des Députés,... des bergers !

— Des bergers !

— Qui défendons, mon cher Chahutance, nos brebis contre les entreprises des loups dévorants !

— Et qui menons paître en toute douceur nos troupeaux, mon cher Dom Carpin, le long de la rue Amoureuse, avec nos houlettes !

Sur cette terminaison d'églogue, ils se quittèrent, voyant refleurir, renouvelées et accrues, la beauté, la hauteur, la noblesse d'institutions menacées et battues en brèche par les inconcevables dépravation et folie d'un individu.

XIII

LES KARAGUOUZ

Pourtant ce marquis vraiment cynique, et qu'on eût pu appeler à juste titre « de Sade deux », mis,

on ne sait comment, en dépit des précautions au courant de ce qui se tramait contre lui, résolut d'attaquer ses concitoyens avant ceux-ci même, de les tourner en dérision et de les diffamer de toute son ironie et sa frénésie, sans qu'ils pussent se consulter pour lui résister.

Il avait à maintes reprises voyagé en Turquie, au pays des sultans, des beys, des ulémas, des pachas, et se rappelait une certaine marionnette de cette région, ou plutôt d'ombre chinoise, à qui l'on fait jouer la comédie en présence des petits garçons et des petites filles sages du pays, qui le sont moins à coup sûr, quand ça ne serait que pour assister à de tels ébats, que les femmes et les hommes mûrs et occidentaux.

Cette ombre chinoise, qui, d'après la description de Th. Gautier, est « celle » hélas ! « de l'antique Divinité des Jardins habillée en Turc, et lâchée à travers les harems, bazars, marchés d'esclaves des environs », ou « celle d'un Polichinelle avec bâton, d'un Satyre avec cornes, d'un Dieu de Lampsaque qui n'en est pas encore à l'état d'Abeilard », sacre perpétuellement, prend des voix de prophète en colère, divague à la manière d'un bouc, lorsque cet animal lubrique poursuit les chèvres de son harem, et qu'après les avoir un instant flairées il esquisse, à la stupéfaction de ceux qui attendaient sans doute autre chose, un léger... bruit de lèvres dégoûté.

Ce fut cet étrange personnage qu'un beau soir les Avillard-Avillonnais, qui s'étaient, ainsi que de coutume, rendus rue Amoureuse, aperçurent au haut de la terrasse italienne du marquis, où un théâtre d'ombres chinoises, dont une assez forte lampe éclairait la glace sans tain, était édifié.

— Mes chers amis, cela n'a évidemment aucune importance, mais reconnaissez-vous ce premier Karaguouz, — leur dit Goutesibleaux, — la vénérable, scientifique et discrète personne, dont la vie ne fut jamais marquée que de ces qualificatifs honorés?... Malgré que, par certain côté, elle rappelle assez un Turc en ce moment, ne la remettrez-vous pas? — Tenez, afin de vous guider, je vais vous montrer sa façon d'opérer!

Aussitôt une seconde découpure représentant une douce jeune fille, semblable aux pensionnaires de l'Ouvroir des Sœurs bleues de Prémesnil, yeux de candeur, joues de naïveté, folle natte de cheveux, s'avança :

— Etes-vous chrétienne, mon enfant? lui demanda le Karaguouz d'un air insinuant.

— Apostolique et romaine, mon père, lui répondit la jeune fille modeste et timide.

— Excellente note! Je vous donnerai la croix de mérite dans votre classe. Il faut toujours être chrétienne et aimer le bon Dieu!

— Il sera toujours mon seul amour! répondit encore la catéchumène.

Lui s'en rapprochait imperceptiblement, penchait la tête vers elle, décroisait peu à peu ses mains, jointes pieusement.

Tout d'un coup, de même que si l'idée la plus baroque lui eût passé en tête :

— Hé! Hé! fit-il. Hé! Hé!

— Qu'y a-t-il? interrogea son interlocutrice.

— Vous avez de bien beaux cheveux, petite, de bien beaux cheveux,... pour faire plaisir à saint Leu!

— Que parler, riposta-t-elle, de ces cheveux misérables! — Vous savez bien qu'ils ne sont que

vanité, comme tout dans notre pauvre monde, ainsi que vous le prêchez du haut de votre chaire !

— Et puis de bien belles joues, potelées et rebondies,... pour faire plaisir à saint Loup !

— Je me demande en quoi ce saint Loup, qui fut renommé pour ses vertus, peut prendre plaisir à mes joues ?

— Encore,... une jolie bouche, fort rouge, quoique peut-être un peu trop en coup de sabre,... mais il les préfère ainsi,... — pour faire plaisir à un troisième saint,... saint Labre !

— Saint Labre ne se serait guère inquiété de savoir, dans la petite pouillerie à laquelle par renoncement il s'adonnait, si j'avais la bouche étroite ou large, et même en coup de sabre !

Mais lui, persistant :

— Surtout un bien séducteur, ... d'une courbe irréprochable, .. je vous le glisse en toute pudeur, ... pos-tillon, ... pos-tulant, ... pos-térieur, ... pour faire plaisir à mon cœur !

Il s'efforçait déjà de l'attirer, lorsqu'elle se dégagea, confuse :

— Comment oser me citer un pareil pos-tulant, Dom Karaguouz, que je n'ai encore vu de ma vie même avec un miroir ! Vous me contraindrez à aller prévenir maman, si vous persistez !

— Maman ! Charmant, vraiment ! Mais elle sait ce que c'est, mon enfant, Madame votre mère ! — Vous ne lui apprendrez guère ! — Elle a déjà fait plaisir à saint Leu, à saint Loup, à saint Labre, ainsi qu'à mon cœur, croyez-en votre serviteur !

— Ciel ! Est-il possible !

— Allons ! Calmez cet émoi ! que votre jeune sein, qui forme un oreiller de ouate si douillette, ne batte plus à coups pressés comme je le vois ! —

Ecoutez l'utile directeur, le bon pasteur, qui sauva déjà tant d'agnelles fragiles! Et accompagnez-moi, comme votre chère Dame de maman jadis, dans mon humble chambrette, où je vous montrerai la collection de mèches de cheveux, liées de faveurs bleu-de-ciel, qu'elle m'a laissées! Allons, vilain masque! Méchant satin qui s'ignore! Jeune élève rebelle, montez!

Les spectateurs de la rue Amoureuse en demeuraient absolument bouche bée... Qu'est-ce que tout cela pouvait bien vouloir dire? signifier? A qui l'apologue s'adressait-il? Est-ce qu'il les regardait, les touchait en aucune façon?... lorsque le misérable Goutesibleaux, subtilisant tout à coup ces deux premiers personnages, en fit apparaître d'autres.

— Mes chers amis, cela n'a encore évidemment aucune importance, — continua-t-il, — mais reconnaissez-vous ce nouveau Karaguouz, orateur de liberté, d'intégrité, d'honnêteté! Serais-je obligé, afin de vous le faire remettre, de vous montrer ainsi que pour le premier sa façon d'opérer?

Ils le regardèrent... Epaules puissantes, face léonine, se frappant d'une main la poitrine, tenant de l'autre arc-boutée contre lui une table d'orateur avec tapis, carafe, verre d'eau,...rappelant, mais bien ridiculement, je ne sais plus quel déjà vu pharmacien...

Deux autres découpures, aux bras l'une de l'autre, représentant un de ces ménages bourgeois qui font chaque dimanche prendre l'air aux vêtements renfermés dans le camphre la semaine d'avant, étaient venues le rejoindre.

— Êtes-vous républicains, citoyens? leur demanda aussitôt le nouveau Karaguouz, se frappant encore une fois la poitrine.

— Dignes de 1830 et des Trois Glorieuses! répondit d'une voix chaude le mari.

— Oui..., fit la dame se dandinant légèrement... des Trois Glorieuses!

— Compliments, citoyens! — Et si je ne craignais que le mot ne soit, selon l'expression de Mirabeau lui-même, « un tantinet éculé », je vous répéterais ainsi qu'au nègre: Continuez! Car tout est là! Ne pas changer de couleur politique, et rester fidèle à ses principes et à ses convictions!

— Nous n'en changerons pas!... Et je vous assure que nous sommes bon teint!

— Teint excellent! — continua gracieusement la dame.

— Alors, pas une minute à perdre... Montons à l'assaut de tous les préjugés, des abus!

— Oui! Oui!

— Crions par toute la terre nos revendications! Que les hommes soient frères! Qu'ils soient libres! Que les bastilles soient démolies!

— Démolissons les bastilles, et que les hommes soient frères et libres!

Ils s'élancèrent tous trois au pas de charge à travers la scène. Parvenus à un bout, ils couraient vers l'autre, puis vers l'autre, chantant en chœur, ainsi que le font les nobles républicains, les fiers révolutionnaires :

Aux armes citoyens!...
La voix du canon d'alarme! ...
Mourir pour la patrie!...

Au paroxysme de l'enthousiasme, l'électeur ne se calmait plus :

— Vive Karaguouz! Le Rénovateur! Le Vengeur! criait-il.

Ou bien, faisant mine de tirer l'épée et fonçant

sur un ennemi imaginaire, il hurlait, par je ne sais quel atavisme incompréhensible :

— Sus ! Sus aux Autrichiens !

En ces instants, le Rénovateur, qui suivait derrière avec l'électrice, agitait singulièrement sa table, lançait d'étranges clins d'yeux.

La jeune femme comprit, posant un doigt sur ses lèvres, indiquant qu'il fallait à tout prix trouver moyen d'écarter son enthousiaste d'époux :

Karaguouz dit donc :

— Mais si vous voulez faire complètement refleurir le bonheur du monde, ce n'est pas le tout de vous exalter, citoyen !... Il vous faut encore prendre cent actions du journal que je vais fonder !

— Je cours chez moi en chercher l'argent pour les solder !... s'empressa de répondre l'électeur bénévole.

Et dès qu'il fut parti, lançant d'un coup de pied en l'air table, tapis, carafe, verre d'eau et ce qui constitue l'attirail d'orateur écouté et de chef politique influent, l'autre se précipita vers la jeune femme :

— Sus ! douceur de mon âme ! Vraiment sus cette fois aux Autrichiens ! s'écria-t-il.

Tandis que, mi-évanouie, cette douceur de son cœur, et même cette frêle titillation de sa vie, et même cette longue tige de rose pareille à celle que les messieurs d'un certain âge veulent toujours tenir entre leurs mains pour s'en parfumer tout l'être, lui répondait :

— Qu'il est beau de tenir ainsi sa promesse, et de commencer à faire le bonheur des honnêtes gens !

Les spectateurs ouvraient de plus en plus la bouche, sans comprendre !... Non, cela ne signi-

fiait décidément rien! ne voulait rien dire! ne les touchait! ne les regardait en aucune façon! C'était absurde! idiot! inutile surtout, inutile!

Mais désormais, le marquis ne cessait plus de faire apparaître une foule de nouvelles découpures sur la glace sans tain :

— Voici maintenant, mes chers amis, — disait-il, — le Karaguouz rentier, le Karaguouz commerçant, le Karaguouz militaire, le juge, le journaliste, le député, l'industriel, — etc., etc. Voyez comme leurs fronts satisfaits, tout près des objets de leurs amours, demeurent impassibles! Et en revanche comme leurs doigts, leurs mains, leurs bras, leurs genoux, leurs jambes, leurs reins, leurs dos, leurs poitrines, les muscles innombrables de leurs corps, tendent à se faire comprendre d'autres corps avec lesquels ils veulent à tout prix entrer en relations!... Regardez le jeu inouï qui s'instaure, souterrain, multiplié, vertigineux, sous ces dignités de redingotes, ces corrections de faux-cols, de haute-forme à huit ou à seize reflets!—Leurs artères qui se disloquent au contact d'artérioles voisines, comme si un sang étranger venait battre en leur propre sang!.. Et eux, se tenant si près de figures à peine entrevues, et pour lesquelles ils voudraient presque périr désormais les gros libertins, qu'ils croient qu'ils vont se précipiter sur elles, les mordre, pressant entre leurs lèvres en délire les ourlets exquis et les coquillages des oreilles, les petites lignes pures des nez bleuis de froid ou de misère... car la misère a ceci de délectable qu'elle fait de bien jolis nez bleuis!... les sachets rouge-cramoisi ou rose de fleur trépassée... De profundis clamavi! ou Gloria in excelsis! des bouches à quenottes d'éclat!

Et c'est alors qu'on s'aperçoit qu'ils ne diffèrent des Karaguouz de Constantinople, vous le remarquerez vous-mêmes...simple constatation... que par le soin jaloux qu'ils mettent à dissimuler quelque chose... sur quoi je n'insisterai pas une seconde de plus... qui fait la gloire des autres!... et qu'ils brûlent maintenant dans leur for-intérieur, dans leur frénésie d'être de pures matières enfin libérées des impedimenta de leur esprit, d'exhiber à la terre entière,... et exhiberont à un moment donné, soyez-en sûrs, ... alors qu'ils ne courront plus nul risque, car ainsi que le leur a commandé la Société:

COMMANDEMENTS DE LA SOCIÉTÉ

Ce... quelque chose... cacheras
Afin d'agir honnêtement.

Chaque jour tu y penseras,
Sans l'avouer naturellement.

Chaque nuit le régaleras,
Jurant que tu vis chastement.

Ton esprit tu lui soumettras,
Noble honneur et vertu clamant.

De ton cœur son tapis feras,
Pour prouver ton renoncement.

A tous stupres le conduiras
Quasi-religieusement.

Enfin, toujours tu mentiras,
Car le mensonge est l'ornement!

XIV

L'ASSASSINAT DE LA PETITE BONNE

Quand, par une chute courte, brève, preste de rideau, et une extinction subite de lampe qui les plongea soudain dans des ténèbres où ils ne cessaient de se cogner les uns aux autres — Qui va

là? Dom Carpin ? — Non ! Chahutance ? — Noble Maréchal? — L'Amateur des petites Binoches nocturnes ? — Mesdames Dulong? Roxelane? — Je croyais que c'était Saint-Just des Antiennes ! — tout fut terminé et que Goutesibleaux eut disparu, les assistants arrivèrent enfin à secouer l'hébétement et la torpeur leur tombant sur les épaules en manteau de plomb.

Comment avaient-ils pu se trouver hypnotisés de la sorte devant ce drôle infâme, cynique, qui leur avait raconté ses histoires grotesques, stupides, deux heures de montre, sans qu'ils l'arrêtassent d'une révolte, d'un cri !... Non ! Cette lassitude incroyable était trop inouïe, affreuse !... Et ils se sentaient désormais saisis d'une rage furieuse, de ne point avoir saisi l'occasion de mettre le nez du « porc » dans son ordure, et de lui dire une bonne fois ce qu'ils pensaient !

Car au fond, malgré qu'on ne pût reconnaître, cela sautait aux yeux, qui que ce soit d'entre eux parmi ces odieuses découpures, il demeurait ceci qu'il avait tout fait pour qu'on les reconnût !

Ils s'en sentaient rougir de honte en y pensant !

Toute la nuit, ils ne purent dormir, énervés, suffoqués, s'irritant du tictac monotone et narquois de leurs pendules, se contraignant à clore les oreilles et à fermer les yeux, mais voyant ressurgir quand même autour d'eux d'identiques Karaguouz, qui copiaient plus précisément encore leurs gestes, leurs figures, et les poursuivaient de propos et de discours immondes, écœurants !

Ce ne fut que le lendemain, jour de la Quasimodo, qu'ils retrouvèrent un peu de leur assiette, et purent réfléchir avec fruit à ce qui s'était passé.

Jugeant alors la situation vraiment intolérable, et l'audace de Goutesibleaux arrivée aux dernières limites, ils comprirent qu'il fallait y mettre un terme et passèrent en revue les moyens expéditifs et pratiques, qu'a toujours une société, d'en finir avec un de ses membres qui la salit!

Ils ne pouvaient songer à le faire arrêter immédiatement sous prétexte de scandale nocturne, sans se trouver par suite forcés d'avouer qu'eux-mêmes passaient leurs temps rue Amoureuse, et avaient souffert du scandale dont ils se plaignaient!...

A le faire enfermer dans une maison de santé, car il faudrait toujours dire pourquoi!

D'autre part, les moyens à côté, comme de faire passer une ligne de chemin de fer à travers sa propriété, ou de déplacer la poudrière militaire afin de la rendre contiguë à son hôtel, eussent demandé trop de temps.

Ils y renoncèrent et écoutèrent les exaltés qui réclamaient qu'on les laissât libres, affirmant qu'une suppression radicale s'ensuivrait.

L'un proposa une série de duels qu'on rendrait inévitables, avec les plus forts tireurs du cru.

L'autre une suite de chausses-trapes près de la porte de sa demeure, afin de lui rompre les os.

Un autre des projections de brandons enflammés par-dessus ses murs, afin de lui communiquer l'incendie.

Un dernier, une mission secrète confiée aux Belges et Italiens attendus pour la moisson prochaine, qui, avec la grâce la plus désinvolte, se chargeraient de lui faire passer ses goûts plaisantins.

Cette journée du lendemain s'écoula donc au milieu d'une agitation extrême, d'une multitude de préparatifs d'extermination.

Mais le surlendemain, il se produisit un événement inopiné, qui vint compliquer follement cette lutte d'une cité entière contre un homme, et par suite bouleversa tout.

Au milieu de la rue Amoureuse, un facteur des postes découvrit, lors de sa première tournée, le cadavre encore chaud d'une infortunée petite bonne en bonnet blanc, étendue au milieu d'une mare de sang, un couteau en plein cœur.

Trois chats bicolores, cous allongés, reins cambrés, pattes posées sur la poitrine de la pauvre servante, lapaient voluptueusement le sang qui coulait de sa blessure.

Toute la ville fut en émoi à l'annonce de ce crime abominable.

Avant l'arrivée des gens de police, des centaines de personnes, sortant en hâte de leurs domiciles, couraient reconnaître l'assassinée.

Il n'y avait pas à en douter,... c'était une habituée, elle aussi, — on se le confia dans le tuyau de l'oreille, — de la rue Amoureuse.

Beaucoup la remirent.

On l'appelait Mathilde Painsouche... A peine âgée de dix-sept printemps, elle avait été assez mal élevée par une de ces familles du peuple, où les pères sont généralement ivres, et où les mères... cela arrive fort peu, heureusement... les remplacent par des suppléants.

— Souvent..., racontait-elle à plusieurs de ses vieux amis, qui s'efforçaient par leurs caresses, bonbons ou boules de gomme, de lui adoucir la rudesse de l'existence, tout en lui inculquant des sentiments de morale élevée, — souvent maman, — dans la chambre où nous couchions, mes frères et moi, au fond d'une grande armoire, eux sur les planches

supérieures et moi en bas, parce que si j'avais couché en haut, ils en auraient profité pour me faire des agaceries, tandis que j'y serais montée,... introduisait son vieil ami, le boucher Fridolin, soufflait la lumière, et disait pour ceux de nous qui n'étaient pas encore endormis :

— Ne vous étonnez point, mes enfants! Je lui dèmande s'il a rencontré votre père en route?

Nous savions bien, nous autres, qu'elle ne le lui demandait pas, à ce boucher Fridolin, et nous ricanions ainsi que des fous dans notre armoire, en les entendant échanger des baisers comme s'ils se goûtaient la chair, et se conter une foule de drôles d'histoires tout bas.

Vers minuit à peu près, et très ivre, papa Painsouche venait cogner à la porte.

D'abord, maman et le boucher ne répondaient pas.

Puis, comme papa continuait, ils criaient sans se déranger, du lit où ils se tenaient au chaud, aux bras l'un de l'autre, et jambes mêlées :

— Qu'est-ce qu'il a encore à nous ennuyer, ce grand feignant-là? — A-t-il bientôt fini de nous empêcher de dormir, et va-t-il nous fiche la paix?

Mais comme d'ordinaire le tapage, loin de cesser, augmentait, maman Painsouche passait son jupon, Fridolin sa culotte, ils saisissaient sans faire de bruit deux balais, ouvraient, puis tombaient à bras raccourcis sur pauvre papa qui n'en pouvait mais, et à qui ils flanquaient une raclée.

Alors ils rentraient, et nous qui nous étions levés pour voir, remontions dans notre armoire, mes frères en haut à cause des agaceries, et moi en bas, tandis que maman allait se recoucher avec Fridolin.

Souvent papa n'insistait pas, et s'en allait en

maugréant ronfler sous une porte de grange. Mais en hiver, ça devenait dur, n'est-ce pas, et parfois, quand il était plus ivre que de coutume, au beau milieu de la nuit, il voulait encore à toute force rentrer, prétendant que c'était sa maison, et recommençant son sabbat.

Dans ces cas-là, maman et Fridolin, de plus en plus furieux, ne se contentaient pas de le racler, mais ils sortaient, suivis de nous autres, le prenant chacun par un bras et le conduisant au violon, où on l'enfermait pour tapage nocturne et, comme on l'inscrivait à son déshonneur sur le procès-verbal, pour « soulographie » !

Fridolin disait au brigadier :

— Vous me connaissez. — Je suis le voisin de Madame, et ai dû encore lui prêter main forte, car son mari voulait tout saccager chez lui ! Il fait le malheur de sa famille, et donne de bien mauvais exemples à ses enfants !

— On l'enfermera ! faisait le brigadier d'un ton sévère, et on le passera à tabac s'il est méchant.

— C'est cela, brigadier, — répondait Fridolin, — ne craignez pas de le passer à tabac, afin de lui apprendre à vivre !

On partait ; et une ou deux fois par semaine, comme cela, on enfermait papa au violon, parce qu'il voulait rentrer coucher avec maman !

La petite bonne en avait raconté bien d'autres aux vieux clients de la rue, dont, par sa naïveté pleine de sève, elle faisait les discrètes délices, et ils se sentaient maintenant venir la larme à l'œil en contemplant le cadavre de cette espérance en herbe d'une cité, fauchée par la main d'un assassin.

Ils se rappelaient, après avoir mis en fuite les chats bicolores qui persistaient à laper son sang

ainsi que du petit lait, sa modestie, ses suaves préjugés, entre autres sa crainte terrible d'avoir un rejeton...

— Maman Painsouche m'a dit à son lit de mort, ... disait-elle au vieil avoué chez qui elle servait en dernier lieu, et dont elle gardait les vêtements, tandis qu'il prenait des bains dans la mare à Godard,... maman m'a dit qu'on pouvait se permettre une foule de choses dans l'existence, mais qu'il faut toujours se garder d'avoir des enfants, surtout lorsqu'on est jeune, parce que ça déforme la taille, et que ça empêche d'aller danser. Alors, je le répète toujours à mes messieurs, comme je te le répète à toi aujourd'hui :

— Mon Monsieur,... agis ainsi que tu l'entendras,... je serai ta servante,... je te respecterai et te flatterai dans tes habitudes, de même que mes précédents messieurs! Mais, je t'en prie,... ne me fais pas de petits militaires,... car ça me déparerait ... me gênerait pour gagner ma vie,... et m'empêcherait d'aller à la danse le dimanche, retrouver les chers Fridolins,... les délicieux Fridolins,... que maman Painsouche m'a appris à aimer,... que j'aime encore plus qu'elle!... et dont les baisers me poissent les lèvres, et me font rêver de Paradis!

Ah! vraiment. C'était une jeune fille d'avenir, exceptionnellement douée au moral et au physique et déjà bien distinguée pour son âge!

Où n'aurait-elle pu prétendre, grâce à son tempérament merveilleux, à ses talents précoces, qui lui eussent assuré une si belle place dans l'existence?

Les assistants se lamentaient de tant de jeunesse et de sympathique innocence réduites à rien, perdues, quand la police survint.

L'on interrogea ceux qui pouvaient fournir quelques renseignements.

Le facteur d'abord, qui n'avait fait que découvrir son cadavre au cours de son service, et n'avait rien remarqué d'anormal aux environs.

Un valet de charrue, venu de Mouze-à-la-Reine « avant que l'étoile qui suit la lune disparût avec elle derrière le clocher de Saint-Eloi, faire ferrer un bai-brun », et qui déclara qu'il avait longé la rue Amoureuse sans rien remarquer non plus. Il y avait un brouillard à couper au couteau.

Une dévote, qui se rendait à la messe de six heures, et avait croisé un homme portant un foulard à carreaux, et courant au pas gymnastique. Elle l'avait d'abord pris pour Satan, et avait esquissé un signe de croix rapide ; mais ce signe de croix restant sans effet, elle avait compris avoir affaire à un amoureux qui n'avait pas mangé à sa faim la nuit précédente, et se disposait à attenter à sa vertu.

Une libre-penseuse, qui se rendait au marché, et avait rencontré l'individu au cache-nez et au pas gymnastique. Mais elle ne l'avait pas pris pour Satan, car elle ne croyait pas au démon, et n'avait pas supposé un instant qu'il en voulût à sa vertu ! Elle eût été curieuse de voir qu'il s'y attaquât !

Le vieil avoué chez qui servait en dernier lieu la petite bonne, et qui prenait, tandis qu'elle gardait ses vêtements, des bains dans la mare à Godard.

Il ignorait pourquoi elle était ainsi sortie à la fraîche, mais pensait qu'elle avait eu ses raisons, et que cette sortie matinale n'empêchait pas que sa conduite fût irréprochable de tous points ! — Il ne l'eût pas gardée, s'il en eût été autrement !

Les assistants ne manquèrent pas d'opiner à qui mieux mieux dans ce sens.

— Qu'eût-elle été faire rue Amoureuse? disaient tout haut ceux qui se confiaient à l'instant tout bas qu'elle ne cessait d'y fréquenter. Son maître affirme ses mœurs austères ! Paix à ses cendres jeunes et regrettables! Personne n'a droit de s'inscrire en faux contre ce témoignage désintéressé de sa vertu!

Et puis, il fallait s'entendre une bonne fois sur cette rue, prétendue mal famée, sans doute à cause de son nom, quand tous les habitants d'Avillard-Avillon savaient qu'elle était juste le contraire, la nuit principalement, où elle respirait un parfum d'honnêteté et de décence absolues!... A peine y rencontrait-on au beau temps quelques couples de toute morale, se promenant à la façon de ces amoureux de square, qui tournent indéfiniment aux bras l'un de l'autre autour de la même pelouse, pour l'édification des gens !

Cependant, comme ils continuaient d'un ton pénétré, l'on entendit au milieu d'un groupe quelqu'un dire :

— N'empêche qu'il n'est pas que des passants honnêtes, rue Amoureuse !

— Qu'entendez-vous par là ? firent d'autres, tremblant tout à coup et flairant une trahison...

— Rien qui ne soit à votre honneur ! Mais peut-être se trouve-t-il, en dehors de ces passants, quelques habitants que vous oubliez !

Aussitôt, frappés d'un trait de lumière, tous se tournèrent vers l'hôtel du marquis.

— Vous dites? s'écria le Procureur de la République, feignant l'étonnement.

— Que personne n'ignore, monsieur le Procureur, qu'il est près d'ici un personnage dont la vie ordinaire est un sujet de scandale patent !

— Et qui pourrait en dire plus long qu'on ne pense sur le crime qui vient d'être commis !

Alors, tous s'avancèrent vers l'hôtel Louis XIII, songeant avec une ivresse naissante et déjà folle qu'ils tenaient enfin le moyen cherché pour assouvir leur haine... qu'une fortune favorable le leur offrait,... qu'ils allaient être débarrassés de ce Goutesibleaux, et le feraient expier ses forfaits !

Sur la porte d'entrée, une vieille concierge étendait les bras, pour arrêter l'invasion.

On l'interrogea.

Elle semblait complètement ahurie, cette excellente dame, — ou très forte !

Son maître, marmonnait-elle, était parti en voyage depuis la veille au matin, escorté de Mme de la Housse et du vicomte Bigledon.

— Chez ses camarades les Turcs, sans doute !... fit un incrédule.

— Avec ses bons amis les Karaguouz !... fit un autre...

— Répandre dans les harems de Sa Hautesse les commandements de la Société !

Néanmoins cette vieille concierge ne variant pas dans ses dires, et tous les domestiques interrogés la confirmant, il fallut bien se rendre à l'évidence, penser que le marquis était bien parti la veille au matin, ainsi qu'on l'affirmait.

Et malgré qu'on restât persuadé au fond que c'en était lui l'auteur, il devint difficile pour l'instant de lui attribuer un crime commis, d'après l'expertise même des médecins, il y avait deux heures à peine.

Voyant cette espérance si attendue leur échapper :

— Nous ne pourrons donc jamais le tenir !... s'entredirent-ils, furieux.

— Voilà qu'il s'enfuit, à l'instant où nous escomptions tant sa capture !

— Qu'il s'échappe de nos mains, tandis que nous nous en croyions les maîtres !

— Tout est à recommencer !

XV

ARRESTATION DE « NOBLE MARÉCHAL »

Ils rentrèrent chez eux, irrités au possible de leur déconvenue suprême, quand... Ah! il s'agissait bien de Goutesibleaux maintenant!... Il s'agissait bien de lui!... un bruit effrayant vint les y trouver.

Chose incroyable, l'un des membres les plus honorés du parti clérical-jésuite, le vieux et inattaquable jusque-là colonel, héros de Las-Marismas, qu'à cause de sa grande allure et de sa façon de faire le moulinet dans la rue avec sa canne, on appelait familièrement « Noble Maréchal », venait d'être arrêté et écroué dans la prison de la ville.

Comment! pensèrent ses collègues de Saint-Eloi, le coupable ne serait plus celui qu'avec toute la société honnête nous espérions, et deviendrait notre « Maréchal » à nous!

Ils restaient suffoqués!

Leur « Maréchal », l'honneur, la gloire de leur parti! dont la conduite était si pure, loyale, le matin même! Odieux malentendu! Méprise!

Ils se précipitèrent aux informations.

Mais trop vite ils apprirent qu'il n'y avait nulle erreur, et qu'après interrogatoire l'arrestation était maintenue.

Quelle raison, alors, de ne point les accuser tous en bloc d'un pareil forfait? De ne point les arrêter

ainsi que l'inculpé? Ils devaient être aussi criminels!

Comme ils exprimaient leur irritation de cette inique décision à leurs nouveaux alliés, les radicaux-athées, si fermes et solides tout à l'heure encore, ils s'aperçurent soudain que ceux-ci montraient, malgré les promesses d'aide mutuelle qu'ils leur prodiguaient la veille encore, une sorte de lenteur à comprendre, de gêne ou de malaise à s'exprimer, émettant maints sous-entendus, maintes réticences, insinuant, au besoin, que, bien que la chose fût des plus regrettables, et que chacun eût été sans conteste plus heureux d'une autre arrestation, il se trouvait peut-être tout de même des raisons,... de très vagues raisons,... pour que le « Maréchal » fût gardé.

— Des raisons! s'exclamèrent-ils! Vous nous en feriez devenir fous!

— Nous ne prétendons pas qu'elles soient justifiées!

— D'abord, vous savez bien que ce n'est pas lui le coupable, puisque vous avouez vous-mêmes que c'est Goutesibleaux!

— Certes! D'ailleurs il n'est encore qu'inculpé!.. Nous sommes presque sûrs qu'il établira son innocence! Cependant... qui sait...

— Qui sait! C'est un doute injurieux!

— Une simple réserve! Pourquoi se prononcer? La maxime du sage n'est-elle pas d'attendre! Puisqu'un jour sans doute, malgré les lourdes charges qui pèsent sur lui, la justice le libérera!

— Les lourdes charges?

— Mettons que nous n'avons rien dit! Veillez! Veillez!

Ils se quittèrent.

Les jours suivants, lorsqu'ils tentèrent d'émettre

de nouveau devant ces radicaux leur conviction accrue, lumineuse, éclatant irréfutablement, de l'innocence de « Noble Maréchal », ils s'aperçurent que ceux-ci apportaient encore plus de réserve et de circonspection à les écouter.

— Enfin, non,... faisaient-ils, gênés... Vous ne pourrez nous faire admettre que lorsque la prévention se prolonge, cela prouve que les indices contre l'inculpé se croient dissipés !

— Ils ne tiennent pas debout ! Il n'en est nul de sérieux ! Rappelez-vous la vie antérieure de notre ami !

— Nous nous étonnons que vous osiez vous en porter garants ; car, au cas où il serait condamné, voyez un peu la gravité que peut prendre contre vous pareille assertion !

— Condamné ! Il s'en ira tête haute, avec sa canne en moulinet comme jadis, lavé de toutes les imputations portées contre lui !

— S'il en est ainsi... Si, malgré nos conseils amicaux, vous vous refusez à nous écouter, nous préférons vous quitter.

Ils se retirèrent.

Voici ce qu'ils appellent leurs conseils amicaux ! pensèrent les cléricaux-jésuites mortifiés.

Et ils constatèrent combien les syndicats sociaux fondés sur les idées les plus nobles, même sur la sauvegarde de la plus haute morale, durent encore moins longtemps que de belles matinées de mai !

Déjà leur superbe édifice d'entente commune se désagrégeait, se disloquait. Comme une vieille muraille lézardée, leur si belle *Ligue contre la Licence des Voies et Routes du Département* se détériorait à peine née. Ce ne serait plus que la Ligue de la moitié des habitants, puisque l'autre moitié ne se-

rait plus d'accord avec celle-ci. La scission allait redevenir irrémédiable entre les deux fractions d'Avillard-Avillon, parce qu'une justice mal éclairée, stupide, s'amusait à arrêter un innocent, au lieu de l'unique coupable, du misérable enfui vers des Turquies inconnues!

Soudain on leur rapporta des paroles que commençaient à tenir à leur sujet leurs anciens alliés, redevenant peu à peu leurs ennemis.

Déjà! Ils n'osaient en croire leurs oreilles! C'était lamentable! inouï!

Il ne fallait pas oublier, disaient ces derniers, que les élections municipales devenaient proches; et se séparant à regret de ceux dont ils s'étaient, par trop grande générosité républicaine, montrés les amis, il était urgent d'apporter à leurs électeurs un passé net, exempt de compromissions!

Un soir, Chahutance, dont le tempérament violent ne pouvait s'accommoder de ces lenteurs, brisa d'un seul coup les derniers liens qui les unissaient :

— Est-ce que M. de Bismarck, ou à son défaut M. Chamberlain, auraient hésité à profiter,... s'écria-t-il au milieu d'un tonnerre d'applaudissements,... de la situation inespérée que ce scandale nous crée?... Ne devons-nous pas, selon la méthode des grands politiques, l'utiliser au mieux de nos intérêts, l'irriter et l'envenimer même, sans trêve ni répit, en faveur de nos idées?... Pourquoi craindre de nous montrer sévères avec ceux qui profitèrent de nos concessions, de notre tolérance, nous nous en apercevons aujourd'hui, pour couvrir les honteuses passions de l'un d'entre eux!

Et il réédita la série des calomnies, vieilles comme le monde, contre les infortunés cléricaux.

— Ces lamentables affaires de mœurs étaient, en

somme, il ne fallait pas l'oublier, toujours de leur fait!.. Leur éducation ensoutanée, leurs fréquentations de jésuitières, les initiaient dès l'âge le plus tendre à toutes sortes de vices dont eux autres n'avaient point l'idée, à une foule d'habitudes d'impubères précoces s'aggravant avec le temps! On n'avait qu'à se rappeler les aventures des Frères des Ecoles Chrétiennes, d'autres, non moins déconcertantes, s'étant déroulées chez les sœurs qui dirigent l'éducation des novices!... Ce qui sortait de là, vidames, comtes, ducs, marquis, et leurs épouses, était contaminé ?... Plus ils se trouvaient haut placés et riches, plus leurs instincts libidineux s'aggravaient... Raffinements aristocratiques, dira-t-on... En tout cas, ces raffinements, les radicaux-athées les ignorent!... Simples, vertueux, normaux, ils restent les dignes successeurs de leurs aïeux de 93, et n'en ont cure!

Les cléricaux se sentaient se faner et se flétrir sous la réprobation montante qu'excitait ainsi contre eux le fournisseur attitré de la couronne d'Angleterre. Ils se disaient qu'on allait une fois de plus encore souiller la blancheur des lys, leur seul réconfort ici-bas !

A peine osaient-ils sortir de chez eux; et s'ils s'y risquaient, c'était pour errer en solitaires entre chien et loup dans des rues infréquentées.

Mais ils y croisaient quand même des gens qui, chaque jour davantage, les toisaient.

Heureux, lorsqu'ils n'aggravaient point leur morgue de quelque impertinence spéciale, comme de visser insolemment leur haute-forme sur leurs têtes, ou d'envoyer un jet de salive, le triple dard que les peintres placent dans la gueule des dragons, sur leurs pas.

Bientôt des bandes de malfaiteurs en herbe les suivirent, singeant leurs allures, les tournant en dérision.

Comme ils s'arrêtaient irrités, esquissant mais n'osant finir le geste de la canne en colère, les petits misérables ricanaient plus fort, insolemment.

Vite, d'ailleurs, ils ne s'en tinrent pas là, et se mirent à crier à leur vue: « Maréchal ! Maréchal ! » sur l'air des lampions; ensuite : « A bas la calotte! A bas la calotte! » et même « Enlevez le goupillon! Enlevez le goupillon! »

Ils ne pouvaient entrer dans un de ces édicules qu'une municipalité prévoyante a construits en vue des besoins de ses administrés, sans y trouver, avec des dessins fâcheux sur leur compte, les inscriptions suivantes : « A bas les Jésuites! » ou : « Les Jésuites sont des... variétés de gorets! » Ils effaçaient le mot « Jésuites », que par une habile substitution ils recouvraient du mot « Juifs », juste devant « variétés de gorets » ; mais, dans cette bataille à l'ardoise, c'était le lendemain le mot « Jésuites » qui, sur le mot « Juifs » barré, toujours devant « variétés de gorets, » se réappliquait.

Un jour, ils s'aperçurent que leurs adversaires avaient fait reparaître l'*Avenir radical d'Avillard-Avillon*.

Un ancien bedeau, chassé de sa paroisse pour trafic sur les cierges, le dirigeait.

Il y dévoilait, sous le pseudonyme de Tibérius Gracchus, des choses de plus en plus scandaleuses.

Non seulement les affaires de mœurs et les captations d'héritage imputées au clergé, qui sont comme sa marque de fabrique, mais l'abominable histoire des Emmurés de Saint-Eloi, clos dans les murailles même de cette cathédrale par la férocité

de l'évêque Jobandard, en l'an de grâce 1597, et dont on n'avait retrouvé que quelques ossements!... les séquestrations épouvantables de pauvres jeunes filles livrées à des diacres ou à des diaconesses infâmes, mortes de consomption ou de poison!... tous les hauts faits des émules d'Escobar et de Torquemada, qui ne cessent, même à notre époque, de dépraver les masses, et de désagréger la société!

Sous l'influence de ces révélations, des citoyens se payèrent chaque soir le plaisir d'aller inaugurer de petits concours de tir au caillou sur les fenêtres bien pensantes, et d'en casser chaque vitre successivement.

Puis ils passèrent à travers les trous ainsi pratiqués de grandes pancartes où se trouvaient inscrits les genres de supplices qu'ils supposaient devoir être les plus agréables à leurs victimes : « A l'eau! — Au feu! — A l'échafaud! — A la potence! » hurlant jusque vers minuit leurs cris de mort, tandis que, déjà congestionnés par le chagrin d'une telle existence, et le manque d'un exercice salutaire dont ils étaient coutumiers, les malheureux se terraient sous leurs couvertures, et se disaient qu'ils avaient affaire à une horde de sauvages, dansant la danse du scalp sur leurs têtes, prêts à venir dans quelques secondes les scalper!

XVI

DISTINCTIONS

Alors, ne pouvant soutenir plus longtemps cette affreuse position, de rester indéfiniment terrés sous leurs couvertures, ils se souvinrent à propos des préceptes si utiles et judicieux de leurs docteurs, et furent forcés de « distinguer ».

Ils insinuèrent donc avec une timidité vraiment

touchante, afin de préparer l'opinion à leur évolution, des choses de ce genre :

— Non ! Certes ! Sûrement ! « Noble Maréchal » n'est pour nous point coupable ! On n'a pas été un guerrier plein d'honneur, on n'a pas combattu héroïquement à Las-Marismas, planté un drapeau sur une tranchée, et cloué trois servants de batterie sur les affûts de leurs canons, sans qu'il en reste encore quelque chose ! Malgré son âge, l'on ne peut admettre qu'il ait assez perdu l'esprit et le sens, pour arriver à cette extrémité de violer, puis d'assassiner une jeune et sympathique petite bonne ! Même s'il s'y était risqué ne seraient-ce pas une certaine débilité sénile, une folie professionnelle momentanée, peut-être de vieilles blessures rouvertes qu'il faudrait en accuser !

Malheureusement, comme par la voix de l'ancien bedeau, rédacteur en chef de l'*Avenir*, les médecins-aliénistes concluaient à un inculpé responsable et semblable sous tous les rapports à ses collègues, si ce n'est que ceux-ci se trouvaient encore en liberté, tandis qu'il gémissait déjà sur la paille humide des cachots, ils comprirent, devant cette espérance si peu déguisée de les voir bientôt tous sous les verroux, qu'ils n'avaient plus rien à ménager.

La méthode chirurgicale était vraiment la seule digne, définitive et franche, ainsi que le proclame d'ailleurs le père Dubidard, dans son *Accord de la Foi avec la Science !*

Ils couperaient sans rémission un membre malade, qui finirait par gangrener le corps tout entier !

— Voilà que l'on nous apprend à notre honte et à notre désolation chrétiennes, mes très chers frères,... déclarèrent-ils..., que le malheureux que,

dans notre rectitude de vie, notre droiture d'âme, nous estimions, n'en est de nulle façon digne, et se livra de tout temps aux pires écarts de tempérament!...

C'était un sanguin!...

Que ne l'avons-nous appris plus tôt!...

On ne sait, dans la violente circulation qui fait bondir leurs artères, jusqu'à quels excès les gens de cette complexion peuvent se porter!...

Ils font la désolation de leurs partis, de leurs cités, de leurs familles!...

Jamais nous n'aurions dû en laisser pénétrer un dans une Confrérie si honorablement connue, composée de simples nerveux comme tout le monde, de bilieux ou de lymphatiques sans portée!

Que ne nous doutâmes-nous, par exemple, de sa première fugue avec une chevrière, alors que de nombreux dons au denier de Saint-Pierre et à la Caisse de la Bonne Mort nous aveuglaient sur ses défauts !

Que ne soupçonnâmes-nous la seconde avec une vachère!... la troisième avec une gardeuse de dindes!... tandis que de nouvelles offrandes à l'Œuvre de la Bouchée de pain des Petites Mineures nous illusionnaient encore mieux !

Maintenant, heureusement, par grâce d'En-Haut, notre morale est édifiée, notre cécité tombée!...

Aussi n'hésitons-nous plus une seconde à rejeter de notre sein l'infâme et le misérable qui nous trompa trop longtemps, et dont,... dans notre difficulté insurmontable à jamais soupçonner le mal chez autrui,... nous n'avions même pas remarqué... ô mes frères..., la tête patibulaire !

XVII

ARRESTATION DE « L'AMATEUR DE PETITES BINOCHES NOCTURNES »

Comme à la manière du si noble directeur de toutes les consciences contemporaines, Ponce-Pilate, ils se lavaient ainsi les mains de ce qui pouvait s'ensuivre, il se produisit juste, les preuves contre le « Maréchal » semblant insuffisantes, qu'un arrêt de non-lieu fut rendu en sa faveur, et qu'au moment précis où ses amis l'abandonnaient, il se trouva remis en liberté, le même juge faisant, sur de nouveaux renseignements, procéder à une seconde arrestation, celle d'un membre du parti adverse, Honorable Binocheau, que, par esprit piquant ou lorsqu'on se trouvait en veine de gaudrioles, on désignait, ainsi qu'il a déjà été dit, sous le pseudonyme d' « Amateur de petites Binoches nocturnes ».

Ah ça!... Et Goutesibleaux, le seul, le vrai coupable!... L'on ne s'en occuperait donc plus!... L'on ne s'inquiéterait même de savoir ce qu'il était devenu?... Où il se trouvait?

Quand les gendarmes se présentèrent au logis de cet « Amateur », terrifié de l'accusation portée contre lui, il s'enfuit en criant :

— Ce n'est pas moi!... Je n'ai rien fait!

On l'emmena quand même.

Le long du chemin, escorté d'amis qui s'efforçaient de lui remonter le moral, il pleurait lamentablement :

— Voilà la vengeance des curés!... faisait-il... Rodin!... Rodin!... Tu m'as tué!

Au moment de s'en séparer, ceux qui le suivaient, se refusant absolument à le croire coupable, lui ser-

rèrent la main de leur air de dignité le plus attristé, l'assurant qu'il n'imiteraient point la conduite des cléricaux vis-à-vis du « Maréchal », et qu'en ces tristes conjonctures jamais, il l'entendait bien, leur estime républicaine ne lui faillirait!

Puis la porte de la prison se referma, et ils demeurèrent atterrés sur la place.

Un membre de leur parti !... De leur parti d'austères, de purs, d'intègres citoyens!... Non!... Cela n'était pas possible!... L'erreur allait apparaître si flagrante qu'on serait forcé de le relaxer aussitôt!... Ils n'avaient qu'à attendre quelques minutes !... Il allait venir les retrouver!

Il ne pouvait en être autrement, puisqu'il n'y avait qu'un seul coupable, d'abord!... Goutesibleaux !... que les cléricaux le déclaraient eux-mêmes la veille, comme eux!

En tout cas, si, par extraordinaire, la détention se prolongeait, ils supplieraient Binocheau de s'efforcer de surmonter cette sorte d'abattement, dont ils venaient de s'apercevoir avec si grande peine, et qui pouvait tant lui nuire ! Ils agiraient de façon qu'il retrouvât son intégralité civique, son sang-froid, et prononçât quelques-unes de ces phrases à la Mirabeau, d'une si grande ressource pour la réhabilitation des gens!

Par exemple, au juge d'instruction!

— Allez dire à votre premier Président que je demeure dans la sécurité de ma conscience, et que mon innocence éclatera lumineuse, aux applaudissements unanimes du peuple et à la face des baïonnettes!

Ou :

— Citoyens, mon arrestation est le tocsin d'une Saint-Barthélemy de patriotes !

Ou :

— Devant ces ennemis de ma cité, conjurés à ma perte, que faut-il ?... De l'audace, encore de l'audace, et toujours de l'audace !

D'autres semblables, d'autres Romains de 89, Danton, Camille Desmoulins, Vergniaud, Roland, Mme Roland, Barbaroux, Péthion, etc..., mine inépuisable !

Qu'il les dît d'ailleurs ou non, n'apparaissait-il pas avec évidence que ces « petites Binoches », qu'on affectait de lui reprocher, pures plaisanteries en somme, existaient bien plus dans l'imagination de gens légers, avides de jeux de mots faciles, *Binocheau*, *Binoche*, que dans la réalité !

Comme ils tentaient de le faire comprendre aux cléricaux-jésuites, avec lesquels ils trouvaient désormais tout naturel de converser, ceux-ci, chose étrange, se renfermèrent dans un cant sévère, tout britannique à force de correction, feignant de ne point saisir le moins du monde les agréables plaisanteries des humoristes sur le nom de Binocheau, puis, devant leur insistance, s'esquivèrent, prétextèrent d'affaires sérieuses, d'un air outragé.

Ces cléricaux témoignaient d'une inintelligence ou d'un mauvais vouloir bien étranges vraiment !..

Allaient-ils leur tenir rancune de ce qu'ils avaient un peu trop crié « Maréchal ! Maréchal ! » la semaine d'avant, sur l'air des lampions ?

Était-ce leur faute, d'abord ; ou celle des faux bruits qu'on colportait, s'ils avaient été induits en erreur sur le compte de cet inculpé ?

Mais ceux dont ils se plaignaient étaient en ce moment trop occupés pour entrer dans ces considérations secondaires !

Leur « Maréchal », leur « Noble Maréchal », rendu à la liberté, les réclamait désormais!

Pénétrés d'admiration pour la grandeur d'âme du héros, pour sa force de résistance, son abnégation de martyr, ils venaient de décider d'aller protester auprès de lui de leur joie de le revoir, de leur inaltérable, indéracinable attachement !... Il y avait eu certes quelques défections passagères, et regrettables, à son endroit! Ils ne le cachaient pas! Mais tous désormais lui étaient revenus, et allaient lui prouver le cas qu'ils feraient à l'avenir de ces ridicules inventions de chevrière, de vachère, de gardeuse de dindes, qui n'avaient jamais existé! — Ils lui offriraient un crucifix d'honneur afin d'immortaliser son calvaire, et une couronne de lauriers, qu'il pourrait placer sur sa tête, afin de montrer à quel point il sortait purifié et grandi de toutes calomnies!

Comment leurs adversaires voulaient-ils qu'en un moment si solennel, au milieu de la sublime exaltation qui les emportait, ils eussent encore le temps de discuter avec eux !

En quoi leurs mésaventures les touchaient-elles d'abord? Etait-ce leur affaire?

Les descendants de Cincinnatus et de Mucius Scevola prouvaient simplement ce dont ils étaient capables! — Leurs institutions laïques montraient ce qu'elles produisaient! — Ils avaient tué la moralité chez les enfants en supprimant la croyance! — Le grain semé germait ! — Ils pouvaient se rendre compte du résultat des écoles sans Dieu !

Ah !... N'était-ce pas vraiment désolant pour les âmes chrétiennes, de voir ce que Voltaire, Jean-Jacques et leurs émules avaient enfanté!

Et les abominables pratiques, soi-disant initia-

trices, auxquelles certains athées et francs-maçons, qu'ils pourraient nommément désigner, s'adonnaient !

Que se passait-il derrière leurs mystères, au fond de leurs réunions, de leurs couvents ?... Le pire esprit de débauches et de ténèbres n'y présidait-il ?

Ce fut, devant de tels discours, le tour des radicaux de sortir de moins en moins, sinon le soir, à travers quelques voies de plus en plus désertes, tremblant que, sur l'air des lampions, on ne les poursuivît à leur tour du nom de « Binocheau ! Binocheau ! » au lieu de celui de « Maréchal ! Maréchal ! » de la semaine d'avant !

Ils n'osèrent plus entrer dans ces édicules où les citoyens vertueux ont coutume de se conformer aux nécessités de l'existence, de peur de s'y voir traités d' « Iraëlites », malgré qu'ils ne le fussent pour la plupart point davantage que la majeure partie des cléricaux et des « jésuites » ! craignant surtout l'accolade de « variétés de gorets » à leurs noms !

Ils ne purent les éviter.

Ces inscriptions vinrent à leur heure, non seulement dans les édicules susdits, mais aussi sur les murs qui faisaient face à leurs propres demeures, de façon qu'ils pussent les contempler plus facilement encore toute la journée !

Quand, pour des rendez-vous d'affaires urgents, ils se trouvaient dans l'obligation de sortir quand même, ils furent suivis par des bandes d'ignobles petits catéchistes, embrigadés par les Frères, qui ne finissaient pas de chanter cette inepte allusion aux « Binoches » de leur confrère :

Tu ne verras plus tes « bi-bi » — ton-taine,
Tu ne verras plus tes « no-noches » ton-ton !

D'ailleurs, sous l'influence du vindicatif Dom

Carpin, ces cléricaux, nonobstant leurs prétentions d'équité, de justice, devenaient infiniment plus injustes, plus iniques, que le plus injuste et le plus inique d'entre eux !

Ils poussaient la cruauté jusqu'au raffinement suraigu, se servant de l'ancien *Fanal des Seigles* ressuscité, et dont ils avaient confié la direction à un ancien concierge de Grand-Orient convaincu de trafic sur les immortelles d'enterrement, pour les accuser d'exécrables forfaits, où les avaient conduits leur absence de sens moral, leur manque de religion !

C'est ainsi que l'on apprit que, sous leur masque d'austérité, ils entretenaient une foule de maîtresses, se livrant avec elles à mille orgies !

Certains étaient accusés de bigamie !

D'autres mangeaient secrètement le pain de la honte, contraignant leurs femmes à des trafics innommés !

Sans compter les fonds détournés de leur destination première, les caisses municipales escroquées, les deniers de l'Assistance publique, de la veuve et de l'orphelin dévolus aux plus immondes besognes, aux plus abjectes satisfactions !

A ces divulgations, toute la foule d'Avillard-Avillon, furieuse d'avoir été dupée par les radicaux, se mit à se livrer, sur leurs propriétés, aux mêmes attaques et aux mêmes violences qu'elle avait jusque-là réservées aux autres.

Des bandes d'électeurs désabusés parcoururent en tous sens la ville, criant : « Conspuez les Juifs ! Les tripoteurs ! Les voleurs ! » mettant par dérision au buste de la République un nez sémite, cachant presque son bonnet phrygien.

Réorganisant de nouveaux jeux de cible, faisant

voler des carreaux en éclats, s'efforçant de briser les portes de leurs demeures, de leurs maisons de banque, de leurs magasins, tandis que, cachés au fond de caves, derrière des tonneaux qui contenaient des fortunes si laborieusement agglomérées, ils entendaient la fameuse danse du scalp bruire au-dessus de leurs têtes, et même les pas des scalpeurs résonner sur leurs paliers !

XVIII

RE-DISTINCTIONS

Alors, ils comprirent que s'ils ne voulaient point risquer d'être tués sur ces fruits de leurs économies, ils seraient forcés, à l'instar de leurs adversaires, eux aussi, « de distinguer ».

A leur mortification et à leur honte, mais avec une extrême célérité pourtant, ils dirent donc :

— Nous ne croyons pas encore notre ami coupable, non, et espérons qu'il pourra se tirer de ce mauvais pas, oui ! Mais que nous regrettons aujourd'hui ses opinions politiques instables, et qu'il ne se soit point montré l'homme fort, dépeint par Auguste Comte et Renan, qu'il eût dû se montrer ! Il ne put même trouver, lorsqu'on l'arrêta, la phrase du radical vraiment maître de lui. Il ne sut répéter celles que des amis obligeants avaient composées à son intention, et se mit à pleurer à la façon d'un enfant. Etre sans volonté et passif, le plus passif de tous ceux que nous ayons jamais rencontrés ; et, si l'on admet que « les petites Binoches » existent en nature, et ne sont point le fait d'imaginations ennemies, nous supplions qu'on tienne compte à sa décharge de ce manque de résistance, de cette anémie cérébrale avérée !

Malheureusement, par l'organe du rédacteur en

chef du *Fanal des Seigles*, leurs adversaires prouvèrent que les facultés du susdit n'étaient en aucune façon anémiées, mais exactement semblables à celles de tous ses confrères.

Et ceux-ci, comprenant que le moment de le soutenir était passé, s'ils ne voulaient être entraînés eux-mêmes dans sa chute, durent bien se résoudre à des solutions plus catégoriques !

Leurs pères de 93 avaient décrété des lois contre les suspects, ne cessant de couper des têtes afin d'assurer le bonheur des gens ! Eux n'hésiteraient pas non plus. Ils guillotineraient moralement le nouvel inculpé, et se trouveraient plus légers et libres de l'avoir guillotiné.

Ils rédigèrent donc, en vue des élections de plus en plus proches, et vis-à-vis desquelles ils se trouvaient en si fâcheuse posture, le manifeste suivant, qu'ils firent, par leurs colleurs ordinaires, afficher dans les rues d'Avillard-Avillon.

COMITÉ DES SOMNAMBULES

Nous devons des explications à nos concitoyens sur un événement qui a jeté le trouble dans cette ville si tranquille, et fait sursauter d'angoisse notre honnêteté radicale si connue !

Nous avions lutté dans notre bonne foi, dans notre ignorance du mal, pour la défense du faible que nous supposions injustement attaqué !

Mais depuis que la lumière s'est faite aveuglante, nous montrant à quel point nous avions erré, nous n'hésitons pas à répudier celui que nous soutenions tout à l'heure, et désignons ainsi que les honnêtes gens de chaque parti à la vindicte publique, l'homme qui s'est joué de notre crédulité, le Binocheau, le seul et véritable amateur cette fois de si tristes

« petites Binoches nocturnes », authentiquement, décidément!

Puisse notre ferme et courageuse attitude prouver, au moment si important des élections prochaines, à quel point nous sacrifions notre intérêt personnel à la sauvegarde de la justice et de la vérité!

Puisse-t-elle montrer aux électeurs de quel côté se trouve toujours le drapeau de la franchise, des véritables bonnes mœurs et du bon droit!

Pour le Comité des Somnambules.

CHAHUTANCE.

XIX

UN VOLONTAIRE

Néanmoins, par une taquinerie, une coquinerie du sort, véritablement énervante, à peine ce manifeste fut-il affiché et les radicaux eurent-ils rejeté de leur sein leur confrère d'indignité, que le juge d'instruction fit intervenir en sa faveur, de même que pour son prédécesseur « le Maréchal », une ordonnance de non-lieu, et signa sa mise en liberté, les preuves contre lui ayant été également reconnues insuffisantes.

Sûrement il ne le fit pas de son plein gré, car on sait la véritable amertume qu'est pour un juge d'instruction, de même que pour tout magistrat soucieux de sa réputation, la nécessité de relaxer un accusé. C'est au nombre de condamnations qu'il obtient que se cote d'ordinaire son mérite, et celui du juge d'Avillard-Avillon devait être singulièrement en baisse auprès de ses chefs, à la suite de l'impossibilité constatée d'arrêter Goutesibleaux,... où était-il ce bandit? dans quel repaire se cachait-il?... et des deux échecs successifs qui en étaient résultés!

Grandes donc furent sa surprise et sa joie, lorsqu'un nouveau criminel vint de lui-même frapper à la porte de son cabinet, une après-midi de pluie où il se désolait spécialement de son peu de réussite, le priant de but en blanc de l'arrêter.

— Comment !... Ce ne serait pas ce Goutesibeaux sur lequel se portent pour la troisième fois les soupçons, lui dit-il, — qui aurait assassiné l'infortunée petite bonne, — mais vous?

— Moi-même, — répondit celui-ci du ton le plus détaché.

— Vous m'assurez que vous ne me trompez pas, que vous ne vous gaussez pas de ma crédulité ?

— J'en suis incapable!

Le juge vit un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, vêtu d'une élégante redingote et d'un paletot léger. Déposant, parfait de convenances, son haut-de-forme sur une crédence, sa canne à pomme d'or dans un coin.

Il le fit asseoir sur une chaise, en face de lui, ne s'en trouvant séparé que par un bureau à dossiers, tandis qu'un greffier, accouru en hâte, se disposait à noter les révélations.

Aussitôt, le nouveau venu commença à parler d'une voix volubile, enjouée, avec, en une si cruelle circonstance, une rare facilité d'élocution, des expressions choisies.

Il s'était lié avec la triste victime, Mathilde Painsouche, blonde cendrée tendre, il y avait plusieurs mois déjà; et, vu sa situation de famille aisée, et le nom qu'il portait, s'était trouvé forcé de dissimuler ses relations.

Dans les premiers temps elle l'avait aimé!

Vraiment, ç'avait été une passion inespérée, charmante. — Ah! les beaux jours et les plus bel-

les nuits, Monsieur! — Quelles caresses, enfantillages, câlineries! — Elle possédait une âme de très petite fille, de minime oiselet; et tout le temps, au milieu de leurs étreintes les plus appuyées, trouvait le moyen de causer babioles, de dire les exploits des linots, des chardonnerets, qu'en cage elle élevait!

Vraiment la Lesbie de Catulle, dans une âme de jeune ouvrière! Impossible de fixer son attention hors des menus repas de millet, de chénevis, de colifichets qu'elle préparait!

Elle avait aussi la fureur des fleurettes, et souvent, le coupant entre deux baisers, lui disait :

— Notre réséda est malade, chéri!... Il va mourir, notre réséda!

— Comment n'as-tu pas arrosé nos pétunias?... Tu m'avais promis que tu les arroserais, chéri!

— Regarde nos clochettes qui se ferment à la lune, et ont l'air de nous dire bonsoir, chéri!

Enfin une futilité de petites manières, de petits bécots, une fraîcheur de délices!

Mais elle avait si peu de suite dans les idées, cette véritable fauvette ou mésange sans cesse pépiant, ou bien rose de Bengale ou pervenchette, au choix, qu'elle l'avait quitté un beau jour pour un serrurier retour de Madagascar, trouvant sans doute qu'il ne s'intéressait plus assez à ses chardonnerets de verbiage, à ses fleurettes de babillage, dont elle lui cueillait toujours quelques-unes chaque matin.

Il s'était senti profondément affecté de ce manque de fidélité, de parole!

Incapable encore de croire à une trahison, il alla un soir quérir cette frivole et légère Mathilde Painsouche, chez le vieil avoué dont elle gardait les vêtements, tandis que celui-ci se baignait dans

la mare à Godard, et lui fit une horrible scène, la menaçant :

— Si tu me quittes pour ce serrurier de Madagascar, je te tuerai, petite misérable ! lui dit-il.

— Mais ce n'est plus lui ! — répondit-elle toute surprise. — C'est un rempailleur du Tonkin !

— J'aurais dû m'en douter, alors que tu me racontais que des commis épiciers en blouses blanches te suivaient en suçant des branchettes, ... et même qu'un jeune plongeur de bar se passa, en te regardant, la langue sur sa moustache de duvet !

— Que veux-tu !

— Eh bien, je te donne trois jours pour te séparer de ton rempailleur ! Ou prends garde !

Mais elle souriait de son éternel sourire futile et béat, d'oiselet tournant la tête de droite et gauche, et pépiant sans écouter.

Au bout de trois jours donc, ainsi que je l'en avais prévenue, je n'y tins plus ; et devant son inconscience inouïe, lamentable, je vis rouge, emporté par un accès furieux.

Et comme j'avais appris qu'elle s'était levée avant le soleil pour courir rue Amoureuse, embrasser son nouvel amant, ce fut moi qu'elle trouva à sa place, qui, sans proférer une parole, lui enfonçai en plein cœur le couteau que vous avez trouvé !

Voilà ce que j'ai fait, et si c'était à recommencer, je recommencerais ! — s'écria-t-il au paroxysme d'une singulière, vraiment très singulière exaltation.

— Mais puisque ce n'est pas le remords qui vous pousse, et que loin de regretter votre acte, vous le réitéreriez, quelle raison de venir vous livrer à la justice ? — lui demanda le juge, trouvant quelque

chose de louche à toute cette histoire de fleurettes et d'oiselets.

— Pour qu'on sache comme je me venge ! — lança-t-il d'un geste stupéfiant.

— Jactance et forfanterie criminelles !

— Ni forfanterie, ni jactance! J'ai aimé une femme... Cette femme m'a trompé... je l'ai tuée!

— Antony !

— Je vous répète qu'il était indispensable que cela fût !

— Ne vous emportez pas !

— Enfin, puisque je vous l'affirme ! que j'ai la bonté de venir cogner à votre porte ! que je me remets entre vos mains !

Le juge, commençant à concevoir des doutes sérieux sur l'état mental de son interlocuteur, feignit de l'arrêter pour lui complaire, — car il ne faut jamais, dans son propre intérêt d'abord, contrecarrer les excentricités imaginatives des jeunes gens, — et tandis qu'il envoyait au plus tôt prendre des renseignements sur son compte, il le fit enfermer dans un débarras voisin.

Au bout d'une demi-heure à peine, les recherches à Avillard-Avillon n'étant guère longues, on les lui transmit, et il apprit du nouveau.

Sûrement, malgré ses contraintes, le jeune homme n'était pas fou, — pas du tout, — mais une autre désillusion l'attendait !

Voici que l'histoire de l'assassinat était controuvée, imaginaire, le narrateur n'ayant jamais eu l'infortunée petite bonne pour maîtresse, et ne l'ayant même pas connue.

Bien plus, on devait l'ajouter à sa confusion, on ne lui avait, de l'aveu unanime, jamais découvert de relations avec une femme quelconque, et il s'était

toujours montré d'une sobriété méritoire à ce sujet.

Fort intrigué, il le fit extraire de son débarras, et lui dit à brûle-pourpoint :

— Mais cette fille n'était pas votre maîtresse, Monsieur!

— Si! Si! Elle l'était! je vous assure! ma maîtresse! Ma bonne petite maîtresse! Aux joues potelées et rebondies! Aux fossettes si agréables! Un oiseau!... Monsieur.... un oiseau.

— Encore?

— Laissez-moi au moins celle-là!

— Vous n'en avez donc point eu d'autres!

— Voyons, puisque je ne les compte plus!

— Je crains bien que ce ne soit pure illusion de votre part!

— J'ai séduit, Monsieur, à l'instar de tant de jeunes gens de mon époque, toutes les jolies filles de mon quartier!

— Monsieur, les jeunes gens de votre époque peuvent en avoir parfois une sur cent, tandis que je me demande si vous avez jamais atteint cette proportion?

— Qu'est-ce à dire? Douteriez-vous de ma vaillance? de mes facultés? Insinueriez-vous....

Une illumination passa dans l'esprit du juge.

— Oui, Monsieur..., j'insinue.....

L'inculpé parut désolé et mortifié. Une rougeur de cerise couvrit ses joues mornes.

— Eh bien, puisqu'il en est ainsi,.., finit-il par avouer,... je ne le cacherai pas plus longtemps,... je ne suis point coupable de ce crime,... je n'ai même jamais connu celle que je prétends avoir assassinée?... mais je vous supplie, je vous supplie à deux genoux,.... châtiez-moi quand même, comme si j'en étais le véritable meurtrier?

Alors, en le poussant à bout, le juge finit par entrevoir le fond calamiteux de ce détraqué.

Et, quoique ce fût en somme un troisième assassin qui lui glissât des mains et se réduisît en fumée, il saisit le mobile qui le faisait se charger du plus horrible des forfaits, de façon à être catalogué parmi les gens susceptibles encore d'avoir une maîtresse, et pouvant au besoin, ainsi que les habitants les plus cotés d'Avillard-Avillon, se rendre rue Amoureuse, au lieu d'être traité comme le dernier rejeton d'une race abâtardie.

— Quelle superbe époque, pensa-t-il, que celle où l'on devient à tel point soucieux de considération qu'on se ferait guillotiner pour elle?... Est-il assez admirable de voir les Avillonnais du premier degré, *les normaux*, occuper toutes leurs journées à dissimuler assidûment ce qu'ils font chaque nuit, afin de laisser croire qu'ils peuvent totalement s'en passer; tandis que ceux du second degré, *les anormaux*, brûlent, même en se chargeant d'un assassinat, de démontrer qu'ils en sont encore capables!

Quel triomphe du respect humain, de l'honorabilité, du savoir-vivre, sur les vils instincts de nature, qui n'aboutissent qu'à abaisser l'individu!

Il fallait conclure.

Il résolut de renvoyer purement et simplement le pseudo-coupable, puisqu'il n'y avait nulle raison de le garder!

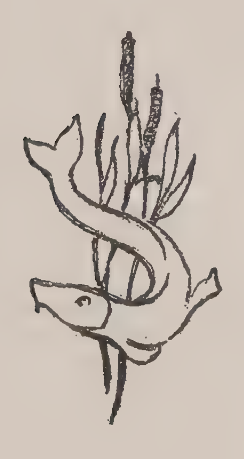
Non sans toutefois l'admonester sur son bizarre projet de se faire prendre pour meurtrier d'une personne qu'il ne lui était jamais arrivé de rencontrer:

— Car quelle que soit votre froideur spéciale vis-à-vis des femmes, Monsieur,... lui dit-il,... vous devriez à votre âge savoir qu'il existe mille moyens

de la dissimuler, comme de leur dire : — « J'ai tant travaillé de tête, cette semaine! » — « J'ai quelqu'un de si malade parmi mes proches! » ou : — « Excusez-moi, c'est la boisson! » — si vous tenez, désir naturel chez la forte race gauloise dont l'emblème est le Coq, à faire croire que vous les avez toutes eues comme maîtresses, sans aller jusqu'à vous accuser d'être l'assassin d'une infortunée petite bonne d'enfant!

MAURICE BEAUBOURG.

(*A suivre.*)



REVUE DU MOIS

ÉPILOGUES

La Porte Binet. — La Boîte du ciel. — Un nouveau Don Quichotte.

La Porte Binet. — Elle est déjà célèbre et elle le mérite. Sa durée sera trop éphémère pour qu'elle puisse prendre place dans le catalogue des merveilles du monde, à la suite du tombeau de Mausole II (au Père-Lachaise), de la tour Eiffel et du temple maçonnique de Chicago (vingt-deux étages) ; mais, gloire tout aussi durable, elle fournira peut-être à la langue française une expression, qui lui manque, pour désigner le style particulier aux manifestations architecturales de la troisième république. De Porte Binet à Style Binet, il n'y a qu'un pas, et deux syllabes harmonieuses tiendront lieu de longues périphrases. Le style Binet n'est pas le style moderne, celui que les marchands de meubles appellent *modern style*, mais c'est peut-être le style de l'avenir. Cela vaut la peine qu'on s'y arrête et qu'on tente une explication, sinon une définition. Entièrement original (et quelle originalité !) dans son ensemble, le style Binet semble créé d'éléments empruntés à deux genres assez hétéroclites : les tirs aux macarons et les pavillons quasi-mauresques d'Asnières. Que l'on se figure une immense marmite renversée les pattes en l'air ! Vu de loin, c'est cela, assez bien. Les pieds apparaissent en triangle, la pointe du milieu figurée par une dame en cheveux et les deux autres par deux phallus chantournés de l'effet le plus gracieux. Non ce n'est pas une marmite ! J'ai trouvé : c'est un casque de scaphandrier. Telles sont les surprises du génie. Mais si c'est un casque et si les deux phallus chantournés et la dame

en cheveux ne figurent plus les emblématiques pieds de la grande marmite, quel est le symbolisme de ces ornements inattendus ? La dame ne représente pas la vertu ; ce n'est pas un reproche, mais entre la vertu et le bazar à un louis, il y a quelques nuances. Il paraît qu'elle porte une sortie de bal ; c'est plutôt une sortie de lit. Une Parisienne? Ça? C'èst une Luxembourgeoise qui a lâché ses fourneaux pour gagner sa dot. Une maison de couture de troisième ordre ne voudrait pas d'un tel mannequin. Sans doute, son corsage se bombe et sa croupe, aux dépens de son ventre; plat comme un miroir à alouettes, et c'est la mode. Peut-être qu'un prospectus distribué au pied du monument dissipera nos incertitudes et nous dira de quelle industrie se réclame la Dame de chez Binet (1). Quant aux phallus chantournés, historiés et coloriés, ils sont vertueux, sans aucun doute. En effet, ils se terminent par des ovales hérissés de pointes. On dit que ces barbes de porc-épic furent exigées par M. le sénateur Bérenger qui eut alors ce mot spirituel : « Il n'y a pas de… sans épines. » Aphorisme bien fait pour arrêter sur la pente des mauvaises mœurs les femmes en qui ces bâtons imprudents eussent suscité des pensées déshonnêtes. Ces phallus *noli me tangere* sont comme le sceau de la Ligue posé au premier feuillet du livre. A l'intérieur on trouvera, sous le titre onctueux d'*Amies de la Jeune Fille*, une société de dames protestantes qui veillera sur la vertu des nymphes égarées céans et leur distribuera les sermons abrégés du révérend Monod ainsi que la biographie de « Louthre » (ainsi prononcent ces dames). Par là se voit complétée et corroborée la signification complexe de la Porte Binet.

Conférée avec les différents palais de plâtre qui s'érigent sur les bords de la Seine, cette porte fameuse nous instruira encore et sur un autre ton. Il y a là trois sortes d'architectures répondant à trois styles : le style Binet, le style pompier et le style simili. Nous avons suffisam-

(1) Comme sculpture, elle est de M. Moreau-Vauthier ; mais cela ne fait rien.

ment laissé parler notre admiration pour le style Binet (dit aussi style marmite émaillée, style casserole, style scaphandre, etc.); il faut cependant ajouter qu'il représente à l'Exposition l'effort vers le nouveau. Qu'en la quête du neuf on ne trouve que cela, c'est sans doute un signe affligeant de décadence; mais tel qu'il est, le style Binet a le mérite du baroque, de l'extravagant, de l'absurde; c'est un masque hideux de carnaval, mais d'une hideur inédite. Le style pompier est plus bas; on en verra le type dans le pont Alexandre, cette gigantesque garniture de foyer Louis XVI! Ici on est dans la copie pure et simple du passé; cela dit un peuple arrivé à l'état chinois. Je ne parle pas du travail des ingénieurs, qui peut avoir son mérite, ayant son utilité; du point de vue de l'art, ce pont est plus triste que la porte Binet. La porte est la décadence; le pont est l'impuissance. Les imitateurs ont poussé la lâcheté intellectuelle jusqu'à figurer aux deux bouts du pont les pylônes des anciens ponts suspendus; mais comme ces potences sont sans objet, elles sont laides. On songe au tailleur chinois qui copie les taches et les trous du vieux pantalon qu'on lui a donné pour modèle.

Le troisième style, le simili, est celui où l'Exposition triomphe. Les mêmes artistes, incapables d'innover avec goût ou d'imiter avec intelligence, sont des truqueurs merveilleux. Il y a encore de la création dans l'imitation; il y a l'accommodation à la matière, au milieu, au but. Dans le truquage tout est manuel. Quand Spitzer avait acheté un flambeau dépareillé, il commandait le second au Marais et nul ne s'en aperçut, même à sa vente. Il y a à Paris des gens capables d'accepter et de mener à bien l'entreprise d'une Notre-Dame en bois et plâtre. Il y a des merveilles de truquage à l'Exposition. Et c'est toujours l'état chinois.

Les peuples comme les hommes veulent briller par les talents qui leur manquent le plus. Nous convions le monde à une fête architecturale au moment où nos architectes ne savent plus construire que des maisons de

rapport. La seule architecture de ce siècle est l'œuvre d'ingénieurs : quelques viaducs, généralement ignorés. Cependant qu'on dépensait sans compter pour l'érection de la porte Binet, M. Rodin obtenait à grand'peine quelques pieds de terre où dresser ses bronzes. La peinture nouvelle, celle des Monet et des Renoir, a sans doute reçu des organisateurs un accueil froid; qui se doute, à l'Institut, que Monet est notre plus grand peintre depuis Delacroix? Quant à la littérature, il y a longtemps qu'il n'en est plus question en France, officiellement. L'Etat ignore cela. Il l'ignore avec haine, avec frénésie. En dix ans, trois grands écrivains français, trois de ceux-là qui empêcheraient un peuple d'être méprisé, sont morts dans la détresse ou dans la gêne. Vit-on plus beau massacre depuis les Jagellons ou peut-être depuis les Séleucides? Comme on étonnerait M. Loubet en lui glissant à l'oreille ces trois noms-là et comme on étonnerait la Démocratie, au milieu de ses joies et de ses cris, en lui affirmant qu'il y a plus de beauté dans un vers de Mallarmé que dans le jeu à triple expansion des fontaines et cascades archilumineuses!

Telles sont les réflexions qui ne peuvent manquer de venir à l'esprit de ceux qui contempleront avec calme la Dame de la porte Binet. Mais ils iront plus loin, et ils s'amuseront beaucoup, car l'architecture et l'art même ne sont pas les éléments essentiels d'une Exposition. L'homme ne pouvant varier sans cesse d'être l'homme, les expositions ne diffèrent pas autant qu'on le croit de la foire encore vivante de Nijni-Novgorod et des foires défuntes de Beaucaire, de Guibray et de Francfort. D'abord ce sont les races qui s'exhibent elles-mêmes en apportant leurs produits, et il est agréable de voir face à face un véritable malais ou une authentique japonaise. Avec les visages, ce sont les costumes, les gestes, ce qu'on glane de psychologie à observer ces grouillements. J'assistai, il y a dix ans, à la rencontre inopinée de deux guerriers, l'un garde d'une section malaise, l'autre milicien tonquinois. Ils s'arrêtèrent vis-à-vis l'un de l'autre,

et comme deux fourmis ils se tâtaient des antennes. Après ces échanges de regards, le Malais se frappa la poitrine et dit : « Mousslim. » Le Tonquinois, avec le même geste, proféra : « Franzoz. » Et n'ayant plus rien à se dire, les deux insectes humains se tournèrent le dos. Voilà de ces fortunes qui, avec quelques mécaniques et d'autres curiosités, feront vite oublier les incongruités de l'Ecole des Beaux-Arts.

La Boîte du Ciel. — Il y a dans la cour de Rohan une boîte aux lettres sur laquelle on lit : « Boîte du *Journal du Ciel*. » Naguère encore l'inscription était rédigée en abrégé : « Boîte du Ciel. » Et l'administration de cet organe astronomique trouvait régulièrement dans son courrier des épîtres adressées à S. M. Dieu, à madame sa mère, au Seigneur, son fils, et généralement à tous les saints du calendrier,

> De Fulgence, première fleur et premier nombre,
> A Sylvestre, dernier pin de la forêt sombre.

Les suppliques pieuses, malgré les relations cordiales de M. Vinot avec l'infini, arrivaient rarement à destination. Il en est un peu de même des lettres que nous avons pris l'habitude de fourrer de confiance dans les bouches entr'ouvertes par l'administration des Postes. Sans doute elles arrivent toujours ou presque toujours, mais jamais ou presque jamais dans les délais fixés par les règlements. Durant les mois de janvier et même de février les caprices de la Poste étaient tels que les gens prudents durent recourir aux onéreuses enveloppes pneumatiques. Des lettres jetées en février, avant une heure de l'après-midi, au bureau de la rue des Saints-Pères pour le numéro cinquante de la rue Richelieu (ou distance analogue), ne furent jamais distribuées avant le lendemain matin, onze heures et demie ; dans le même espace de temps un limaçon avec sa coquille serait arrivé à la place de l'Opéra, et peut-être à la gare Saint-Lazare. Depuis ce moment, il y a eu quelques améliorations, mais la Poste continue à n'être pas sûre. Elle ne réalise pas son contrat. S'il était possible d'intenter sans

folie des procès à l'Etat, on conseillerait ce moyen de faire fortune : expédier tous les jours, sous les yeux d'un huissier qui en ferait le constat, une vingtaine de lettres de Paris pour Paris, et trouver le moyen de faire noter sûrement l'heure où elles parviendraient. Des procédures de ce genre ont été récemment engagées sans bruit. Il s'agissait d'ordres de Bourse. Mais quand la lettre ne contiendrait rien que du papier blanc, elle doit arriver dans le délai inscrit sur les boîtes aux lettres elles-mêmes ; ou c'est une escroquerie ; ou alors qu'on remplace les avis officiels par cet aveu : « *Les lettres jetées à la boîte* maintenant *seront distribuées* un jour ou l'autre. »

Les journaux ont peu parlé de ces manquements dont pourtant tout le monde se plaint, et c'est pour cela que je les signale. Il faut secouer les Administrations, car elles ne demandent qu'à dormir. Il est bien évident que l'idéal des facteurs serait de se promener en automobile dans Paris ; ils s'arrêteraient au coin des rues et là distribueraient les courriers aux concierges accourus au son de la trompe. Dans un avenir très lointain, dans le paradis socialiste, ils se voient sans doute installés en un confortable bureau où des tubes diligents concentrent toute la correspondance d'un quartier ; alors le bourgeois timide vient solliciter la remise d'une lettre. « Elle est-là, répond le chef de bureau, en montrant des cartons et des chemises. Faites une demande régulière. L'Administration l'examinera avec bienveillance. » Ce paradoxe n'étant pas encore réalisable, la poste doit s'appliquer à acquérir quelques vertus, et d'abord l'exactitude. Elle pourrait aussi se montrer moins rapace et renoncer à entraver par des motifs ridicules l'expansion des journaux et de la librairie. Le tarif des imprimés est presque prohibitif. Le livre est particulièrement salé. Les organisations de bibliothèques circulantes qui prospèrent à l'étranger sont impossibles en France. Le livre nouveau de littérature ou de science se vendant nécessairement assez cher, le public s'en détourne, gâté

par le bon marché des journaux. Il en irait autrement si un volume in-18 pouvait s'expédier dans toute la France pour deux sous et un in-8° pour trois sous. Que de gens, dans ces lourdes provinces, où on ne sait que faire, se reprendraient à la lecture !

Un nouveau Don Quichotte. — Il faut tirer du chaos des nouvelles diverses, afin qu'elle prenne rang dans les anecdotes célèbres, le récit de la grande victoire du colonnel Douglas contre rien. Ce guerrier, désormais illustre, s'est emparé, après un terrible bombardement, d'un kopje où les Boers ne s'étaient peut-être jamais établis. Il opéra selon toutes les règles de l'art et, la position déblayée par l'artillerie, cernée par la cavalerie, il lança sa bonne infanterie à l'assaut. On a conté quelque chose de pareil du prodigieux Buller, mais le Buller a fait massacrer tant d'hommes inutilement que sa réputation ne sera jamais purement comique. Honorons Douglas ; il tient le milieu entre Don Quichotte, pour la bravoure, et Ramollot, pour la stupidité. Le délicieux bonhomme qui assiège et vainc les montagnes vierges ! Serait-ce son portrait qu'ont publié par anticipation les *Lustige Blätter*, la tête d'un poupon sur le corps d'Hercule-tonneau ?

REMY DE GOURMONT.

CHRONIQUE DE L'EXPOSITION

Les monuments revêtant le caractère de ceux auxquels on les dédie — rois, conquérants ou Dieux — il ne faut point rechercher dans ces villes soudaines, provisoires et formidables, qu'on élève, depuis ces quelque vingt-cinq ans, à la gloire d'une simple date qui traverse à point nommé l'histoire, le moindre aspect d'éternité. Les expositions universelles n'ont et ne doivent avoir qu'un attrait passager. Elles sont fêtes fugaces. Elles sont dédiées au moment.

Les palais jadis se bâtissaient dans les solitudes : Windsor, Versailles, l'Escurial —ils régnaient à l'écart, seuls. On leur assignait pour décors les plaines et les

montagnes, les forêts et les rivières. Leurs portes étaient gardées. Ils aimaient le silence. L'été les exaltait, l'automne — leur vraie saison — prolongeait jusques aux horizons leur or, leur faste et leur pourpre. La nature entière était leur élément de splendeur.

Aujourd'hui, les palais se groupent, se recherchent, s'attirent, se dressent en face l'un de l'autre, s'éblouissent, se jalousent et s'enivrent de leur bruit mutuel. Leur élément de splendeur, c'est la foule. Ils l'appellent. Ils lui empruntent leur beauté, tout comme ceux de jadis cherchaient dans la solitude, la leur. La foule est à la fois la forêt, les arbres bruissants, les vents, les torrents, les montagnes. Elle anime de ses masses bariolées les avenues, les terrasses, les esplanades. Elle meuble ce que les décorations violentes, les rampes, les perrons et les barrières ont laissé de vide dans un rassemblement monstrueux de pierres, de fer et de platras. Elle envahit tout de ses houles lentes et fortes. Les allées, les péristyles, les débarcadères, seront-ils assez larges?

La foule est belle, gaie, vivante. Elle respire en ses millions de vagues, qu'elle régularise elle-même, quand elle est calme. Rien n'est plus beau que son rythme. Elle détient l'ordre instinctif et profond.

Elle est le plus large et le plus émotionnant spectacle, si l'enthousiasme lui monte de l'instinct à la pensée.

Mais aussitôt qu'une fêlure éclate dans l'unité de son plaisir, sa rage, sa cruauté et sa peur terrifient. O les tempêtes de ses colères et de ses paniques! La foule est une formidable passion. Le juste? l'injuste? Elle les prétend créer. Elle a ses lois folles de fougue, de révolte et de rut, comme les astres ont leurs lois froides d'attraction mathématique. Les foules se massent dans les villes comme aux temps anciens elles remplissaient les forêts, elles y accourent de tous les points de l'espace, elles augmentent de siècle en siècle, et surtout depuis cinquante ans, leurs agglomérations trépidantes. Et les vieilles cités craquant sous la pression, elles s'étendent, se haussent, se transforment, si bien que tous leurs as-

pects changent et que les proportions qu'elles donnaient jadis à leur beauté ne peuvent plus être maintenues à la même échelle. L'heure est venue où il leur faut ordonner le colossal et approprier le monstrueux. Il ne peut être question du pittoresque ancien dont les petites républiques du moyen âge et de la renaissance — Nuremberg, Bruges, Venise — faisaient le charme de leurs yeux et la fantaisie de leur esprit. C'était délicieux ; j'en conviens. Ce l'est encore. Du moins les archéologues et les artistes imitateurs l'affirment : « Hors du passé point de Salut. » Des savants, dont le temps se passe à mesurer toutes les pierres illustres du monde, le veulent imposer encore à tous les bâtisseurs de la terre. John Ruskin le crie à travers le fuligineux tumulte de Londres, John Ruskin qui ne regarda jamais le présent qu'avec son dos et que l'on veut dresser dans notre admiration comme un maître et un précurseur.

C'est le grandiose, le puissant, l'immense qui nous doit séduire. C'est la jeunesse dans la force, l'audace et même la folie qui nous doit tenter. Dès qu'il désigne un but, le doigt aime à s'égarer au delà de ce but lui-même, de peur que l'on vise en deçà. Lorsque, à la veille du quinze Avril, Paris frémissait d'une furie de travail effrayante, que tous les chantiers du Champ de Mars et des Invalides peinaient à crier, et que la nuit semblait être un incendie, quel poète ne s'est senti tout à coup emporté en ces malstroems d'efforts, de sueurs, de cris et d'ahans vers des profondeurs d'art non encore touchées? Et quelles superbes chansons de geste n'a-t-il rêvées, chansons où les marteaux remplaceront les glaives ?

Si les bâtisseurs de nos cités doivent souder leur œuvre à quelque tradition, ce n'est donc pas à celle des villes communières de la Flandre, ni des cités républicaines ou ducales de l'Italie, mais à celle de Rome, de la Rome des Césars et des Augustes plus encore qu'à la Rome des Papes.

L'ère des Colisées est revenue. l'ère des entassements ordonnés, des blocs superbes par eux-mêmes, l'ère des

forces centuplées et des monuments pareils à des montagnes.

Toutefois grâce aux industries nouvelles, grâce au fer souple, hardi, élastique et résistant, c'est la forêt autant que la montagne, la forêt avec ses troncs, mais aussi avec ses lianes légères et folles dont l'image fourmillante hantera les constructeurs.

Le dessous de la Tour Eiffel est une merveille. Légèreté, grâce, ordre et complication mêlés. Certes peut-on déverser tout le sac des railleries et des comparaisons culinaires ou phalliques sur l'ensemble. La silhouette est déplorable. Au lieu de la dresser d'un jet vers le ciel, on s'est complu à la casser en deux endroits, on en a barré l'élan si bien que les étages semblent des superpositions. Par contre, les appuis, les arcs et toute la partie intérieure de la tour, font songer à quelque forêt vierge, méthodiquement ajourée, intelligemment déblayée, arborescence jeune, franche, flexible de métal dompté. Et tout au fond du Champ-de-Mars, là-bas, la Galerie des Machines s'affirme également grandiose. Construction immense, démesurée, faite non pour des individus, mais pour des nations, capable tout en se maintenant solide et stable, de se détendre, de se mouvoir et de vivre par ses articulations, comme un corps gigantesque. De tels essais de puissance feront bientôt éclore les colisées modernes.

Les architectes de 1900 ont été avant tout les architectes d'une ville. Ils l'ont ordonnée, comme jadis on ordonnait les parcs et les jardins. L'échelle de leurs conceptions — nous l'avons déjà remarqué — a dû largement développer : la nécessité les y obligea.

Le danger qui se présente immédiatement est celui-ci : Comment raccorder, sans écraser ceux-là, les nouveaux aspects de Paris aux aspects anciens ? Comment, par exemple, épargner cette merveilleuse place de la Concorde en lui donnant pour voisinage dangereux la nouvelle allée triomphale qui conduit aux Invalides ? L'œil, accoutumé à l'une, ne peut, sans transition, apprécier l'autre.

Il faut absolument maintenir entre des beautés de différente ampleur des espaces larges — promenades, allées, squares — qui empêchent de voir en même temps, ou immédiatement après, des merveilles de proportions trop éloignées les unes des autres.

Grâce aux premiers massifs de l'avenue des Champs-Elysées, la place de la Concorde s'isole ; de même, grâce à ses jardins, la demeure présidentielle de M. Loubet se dissimule et conserve son élégance personnelle ; mais, là-bas, de l'autre côté de la Seine, l'admirable pavillon de la Légion d'honneur est écrasé par la gare d'Orléans.

En 1889 les constructions saillantes étaient toutes en fer, aujourd'hui on est revenu à la pierre et l'on a réussi à la marier au fer. Le problème est résolu magistralement à l'intérieur du Grand Palais. Directement, sur les pilastres en marbre ou en granit, de manière à former chapiteau, la fonte s'appuie. Il n'y a plus superposition, il y a union. Le métal et la construction ne font qu'un ; les lignes de différentes matières se continuent, se développent, s'éloignent, se reprennent, s'achèvent. Les balcons, les galeries, les promenoirs, apparaissaient, dans les bâtisses modernes, comme des objets surajoutés et encastrés dans les murs, après coup. C'étaient des meubles plutôt que des immeubles. Pour la première fois peut-être l'accouplement parfait s'est réalisé.

Rien n'est plus beau au monde que l'avenue centrale. Il la faut voir prendre son élan, aux Champs-Elysées, s'appuyer sur les deux palais, à droite, à gauche, frôler, sur le sol, l'immense tablier du pont Alexandre III, se raccrocher dans l'air aux quatre pylones et aux coursiers cabrés qui les surmontent, s'envoler parmi la fête des drapeaux, des frontons et des statues de l'Esplanade et s'épanouir dans le ciel et les nuages en prenant comme piédestal le dôme énorme des Invalides. Cette avenue est plus aérienne que terrestre, elle est large et légère, elle est d'une continuité glorieuse, avec des points de repère très justement placés, elle se soulève

plus qu'elle ne marche, elle n'a rien de lourd, de massif, de rigide, de militaire, elle est une avenue de joie et de force mêlées ; vraiment le monde entier, le monde, qui, malgré la guerre hurlante au loin, rêve quand même de paix et de concorde, la peut traverser : elle est digne de lui.

Les deux palais continuent les styles modernes des deux derniers siècles, ils ne ressuscitent pas des styles morts. Ils prolongent la vie de ceux qui existaient. Ils sont de proportion heureuse. Si quelques criardes et violentes sculptures, qui apparaissent là-haut comme des affiches en pierre, ne rompaient les lignes droites et courbées des bâtisses, par des lignes violemment obliques, les restrictions n'auraient pas lieu de ronger l'éloge. Les dômes sont légers ; on les pourrait dorer avec discrétion, de manière à les apparenter aux pylones et à la coupole des Invalides.

Le pont vaste et monumental, sautant d'un seul bond le fleuve, demeure le plus solennel témoignage de beauté que l'exposition de 1900 laissera après elle. Car si, en de pareilles fêtes ordonnées pour la foule passagère, tout paraît fugace et rapide autant qu'elle et s'écroule dès qu'elle a passé, il se fait pourtant que certains vestiges profonds demeurent, tout comme en temps d'émeute et de révolution, tels changements, accomplis dans la fièvre, subsistent, telles institutions fondées à la hâte survivent, alors que, l'effervescence calmée, tant d'autres rentrent dans le néant.

Certes, aurait-il fallu qu'un goût plus sûr présidât à l'ornementation des rampes, que les lions et les petites pyramides de la double entrée se raccordassent mieux à la masse carrée et solide des piliers ; ce sont là détails qu'il faudrait changer. Oh ! les sculpteurs qui, presque toujours, diminuent l'œuvre des constructeurs et des architectes !

L'Esplanade est encombrée de médiocres frontons, de façades tapageuses et lourdes, de fresques nulles ou quelconques. Le couronnement de ses pavillons semble

une vaste réclame pour la diffusion à travers l'univers des fontaines Wallace. Heureusement que les pioches et les piques déblayeront cet énorme fatras, sitôt l'exposition close.

Pour l'instant, jouissons avec bonne foi du spectacle bariolé qu'apporte à nos yeux cette heure de siècle finissant. Découvrons-y le plus consolant et le plus fragile instinct de l'homme, l'instinct de la mutualité. Limitons en nous et, si possible, étouffons en nous le scepticisme. Assurément, tant de paroles proférées sans ardeur sur un tel sujet, dont notre temps a fait le plus banal et le plus triste sujet du monde, ébranle en nous plus d'une assise de confiance. Qu'importe! L'espérance têtue est la plus haute vertu qui reste aux forts. On aime le plus ce qu'il semble défendu d'aimer.

Or, cet appel d'un peuple à la terre entière, cette hardiesse de préparer depuis cinq ans, à travers les jours périlleux des disputes et des guerres probables, à travers les haines intestines et les convoitises externes, à travers les insultes qu'on lui fait et les rages qu'on lui présage, une heure de clarté et de concorde apparente, cette hardiesse et cette folie, qui aboutissent enfin au succès, sont vraiment trop méritoires et trop héroïques pour qu'on ne les célèbre. Ne prononçons pas les mots qui farcissent les discours officiels, mais néanmoins rêvons d'un âge futur où l'on pourra les dire sans les déshonorer. Lorsque, du haut du pont Alexandre, on regarde les palais de toutes les nations se refléter dans cette Seine, où s'est mirée, où s'est trempée l'histoire de Paris et de la France, et prendre ainsi contact, non pas avec les boues qui dorment au fond, mais avec la surface des eaux, belles, claires, ardentes et vivantes de feux et de soleil, on brûle de croire que les peuples, laissant dormir leurs instincts bas de fange et de sang, finiront quand même par se pénétrer et s'unir grâce aux idées éclatantes et suprêmes, et qu'ils communieront, si pas dans l'amour, du moins dans l'admiration mutuelle. Et les villes formidables et redoutables seront nécessaires afin

de concentrer ces explosions de travail et de génie trop précieuses et trop diverses, pour que, par haine et violence, les peuples réunis permettent à l'un d'entre eux d'y porter atteinte désormais.

ÉMILE VERHAEREN.

LES POÈMES

Stuart Merrill : *Les Quatre Saisons*, « Mercure de France »,3.50. — A.-F. Herold : *Au hasard des chemins*, « Mercure de France », 2 fr. — Jean Le Guillou : *Songes d'Armor*, « Revue de France », 2 fr. — Léonce de Joncières : *Tanagra*, « Mercure de France », 3.50. — Yves Berthou : *La Semaine des quatre Jeudis*. — Le vicomte de Guerne : *Les flûtes alternées*, Lemerre, 3.50.

Les quatre Saisons. — Un Doumic ou quelque autre, j'ai oublié le nom exact de la Bête, reprocha jadis aux poètes français de notre âge de porter des noms extraordinaires et surtout d'être la plupart des étrangers. Il est probable que cette plaisanterie ancienne sera répétée par ces Messieurs à propos du livre de M. Stuart Merrill; ils ne tiendront pas compte de la touchante dédicace :

Notre mère la France, acceptez cette offrande :
Notre amour du pauvre, notre haine du tyran,
L'épée pour qui commande, le pain pour qui demande
Et pour mieux vous chanter, les rondes de vos enfants.
Notre mère la France, acceptez cette offrande.

Ils expulseront de la littérature française M. Stuart Merrill à cause qu'il est Américain, infiniment plus stupides que les Allemands qui tiennent pour leur Adalbert de Chamisso, né en Champagne. Il semble au contraire que M. Stuart Merrill, étranger, fait à nos lettres beaucoup plus d'honneur que M. Jean Rameau, parce que notre langue lui fut familière dès l'enfance et qu'écolier encore il aima la rhythmer en forme de vers, de quoi nombre de patoisants autochtones sont incapables, M. Jean Rameau premier.

Il nous apporte un livre, pensé et composé dans le grand silence de la campagne, où tous les bruits, de la voix humaine au froissement de l'herbe égouttant la rosée, sont entendus et compris. Il en sait la signification immédiate et il en explique le sens lointain, celui qu'ils ont pour lui et que les autres, par lui, accepteront momentanément Car ce n'est pas ici une œuvre de hasard et d'impressions plus ou moins vives, plus ou moins heureusement rendues : c'est une œuvre d'art volontaire.

La technique que l'auteur s'est créée, nouvelle et d'un parfait équilibre, vaudrait une étude spéciale : à l'alexandrin classique quelquefois employé cependant, M. Stuart Merrill a substitué un vers plus ample et plus souple établi sur la présence de trois à cinq syllabes fortement accentuées, autant à cause de leur sonorité que de leur valeur significative, autour desquelles se groupent, formant l'appoint du vers total, des syllabes sourdes et de signification moindre : le jeu des assonances et des allitérations internes fait le reste et on sait que M. Stuart Merrill y excelle. La seule objection que l'on pourrait adresser à ce système c'est que le vers isolé y prend une importance presque trop grande au détriment de la période ou de la strophe, que le rejet n'y est guère possible et qu'ainsi la sinuosité de la phrase poétique y perd ce que chaque vers mis à part a précisément gagné en aisance et en variété dans son allure.

Quant au livre en lui-même, on ne le saurait mieux apprécier qu'en le disant symbolique, s'il en fut, bien que le mot soit tombé en un certain discrédit, pour avoir été galvaudé au profit de quelques inepties sans nulle importance. Il a été écrit à la campagne ; chaque poème emprunte son sujet et ses images aux choses de la terre et du village ; mais la Ville, la Ville souffrante, exaspérée, grosse de haines trop justes, fait entendre jusque-là sa rumeur. Sans doute le poète, dans la maison bien fermée, entre les bras de la femme ignore la tempête qui souffle au dehors :

O tempête, tu berças comme une douce nourrice la couche
Où les baisers confondaient nos bras et nos haleines.
C'est à peine si j'ai su que tu ravageais la plaine,
Car je n'ai vu dans les yeux de mon amante que le ciel bleu
Et son désir brûlait plus haut que l'horreur de tes feux
Et je respirais tout le printemps sur la fleur de sa bouche.

Mais s'il se rencontre avec l'élégiaque latin : *Quam juvat immites ventos...*, la rencontre est fortuite ; il n'est sourd qu'en apparence aux désastres des choses et des hommes, il communie avec elles et avec eux, soutenu par une foi obstinée dans son optimisme triste. Comme le vieux veilleur de grains qui s'en va par la nuit d'hiver réchauffer les semences endormies sous la neige et qui meurt les bras en croix, les yeux vers le soleil levant, il croit que dans la douleur et dans la haine même et dans la mort, acceptée sans faiblesse à la manière des stoïques, la Vie et l'Amour s'élaborent et triompheront demain. Dans le poème final, il laisse entendre assez

clairement qu'il est prêt à aider par ses actes à l'œuvre universelle : des poings frappent à la porte de la maison nocturne où il est enfermé, seul avec sa pensée morose ; si ce sont les amis tumultueux d'autrefois, qu'ils passent et ne troublent pas la méditation « de celui qui rêve seul aux destins de demain » ; si ce sont les vagabonds chassés de partout qu'ils entrent, boivent et mangent et laissent à sa paix celui qui les prit en pitié ; si c'est « Celui qui vient vêtu de blanc » suivi par la cohorte innombrable de tous ceux qui souffrent dans leur chair et dans leur pensée malade :

> J'irai heureux enfin de croire à mon âme
> Sous le signe céleste de ténèbres et de flammes
> Qui annonce la mort ou la vie aux meilleurs,
> Détruire, pour les rebâtir, les remparts trop vieux
> Où se déferleront demain les étendards de Dieu.

Ainsi les pièces isolées, sous les images apparentes, recèlent des idées moins particulières et toutes concourent harmonieusement à donner au livre un sens général de bonté et de beauté, comme dans *le Dialogue sans fin* où les deux interlocuteurs ne sont qu' « une femme et un homme dans le crépuscule » et ont conscience cependant de prononcer des paroles qui dépassent leur chétive personne et qui se répercutent profondément dans toutes les âmes semblables, à l'infini.

Au Hasard des chemins. — M. A.-F. Herold est l'un des écrivains les plus variés et les mieux avertis de sa génération : dramaturge et critique dramatique, savant aux mythologies hindoues, helléniques et chrétiennes, il est et veut toujours demeurer un poète, même quand il consent à user de la prose vulgaire. Cette fois, comme pour résumer ainsi toute son œuvre poétique, très diverse, il débute par un poème sur Odysseus jeune, avant Ilion, Kalypso et les Sirènes et termine sur des strophes tourmentées et pacifiques où est évoquée une ville noire d'aujourd'hui ; dans l'intervalle quelques pièces plus courtes, de tons différents, et une série de *Chansons au printemps et à l'automne ;* en celles-ci, plus directement qu'en aucune de ses œuvres antérieures, le poète semble parler en son propre nom et point sous le couvert de personnages fictifs et le charme est très grand d'une joie sans éclat brutal et d'une mélancolie presque joyeuse.

Mais les deux poèmes principaux seront surtout lus et admirés : l'un où la confiance sereine dans un avenir meilleur succède à la vision tragique des machines meurtrières d'hom-

mes, voraces de chairs écrasées, s'épanouit enfin en images de fête :

O ville
O grande délivrée,
Maintenant
Sous les rais du soleil qui brille,
Dans la blonde lumière dont tu es parée,
Tu sais chanter et tu sais rire,
O ville
Et clairement, clairement,
Tes hauts fourneaux flamboient
Et te ceignent d'un rempart de joie.

L'autre, à mon gré, est plus parfait encore et le plus harmonieux qu'ait jusqu'ici conçu et exécuté M. A.-F. Herold. Odysseus adolescent regarde la mer que son père et les vieillards paisibles disent perfide et dangereuse ; les matelots cependant la préfèrent à la vie calme dans les vergers ou dans les rues étroites encombrées de marchands ; elle n'est point peut-être la mauvaise et la cruelle qu'on accuse de tant de prestiges et mirages ; les déesses y passent traînées par des hippocampes et par delà les flots des fleurs merveilleuses chantent dans la lumière plus splendide : une âme d'aventure s'éveille chez l'adolescent prédestiné aux pirateries, aux luttes adroites, aux baisers de la déesse marine :

Ils sont les bien-aimés des Dieux
Ceux-là qui voient
Les fleurs vivantes nées de l'Océan profond,
Les fleurs rieuses ;
Ils sont les bien-aimés des Dieux
Ceux là qui ont écouté
Les chansons mères de la joie,
Les chansons glorieuses,
Les chansons qui des flots montent vers les clartés.
O mer, mer pacifique, mer furieuse,
La destinée est peut-être la plus heureuse
De ceux-là qui meurent, par un grand soir de brume,
Dans le baiser de ton écume.

J'ignore si les jeunes félibres qui s'émeuvent à l'idée que M. A.-F. Herold, homme du Nord, profanerait le théâtre de Béziers en y faisant apparaître Prométhée daigneront lire ces strophes d'une si lumineuse eurhythmie : peut être alors consentiront-ils à avouer que la légende hellénique est aussi moderne et contemporaine que les meilleures inventions des plus récents néo-latins.

Songes d'Armor. — M. Jean Le Guillon, lors même qu'il se laissait aller au charme de la Provence, de l'Auvergne ou

de la Normandie, célébrées sur ses *Flûtes errantes*, connut la nostalgie de la Bretagne natale. Le voici enchaîné à jamais par le « grand sortilège » de Myrdhinn et de Viviane et il se donne tout entier « au pays du vent et de la nue ». Il est à regretter qu'il ait repris dans les *Imprécations de la Druidesse* un sujet déjà traité par Leconte de Lisle : la confrontation avec le *Massacre de Mona* n'est point à son avantage. Au reste la nature de son talent s'accorde mieux à des chants moins héroïques et il est, dans les *Songes d'Armor*, plus d'un vers en demi-teinte, d'une exquise délicatesse.

Tanagra.—M. Léonce de Joncières a pris pour épigraphes de ses sonnets — quelques-uns en ont jusqu'à trois — les fragments de l'anthologie et des écrivains mineurs de la Hellade qui les inspirèrent, plus ou moins directement; les Chries de l'obscène Machôn sont mises à contribution aussi bien que Méléagre ou Paul le Silentiaire. Presque tous ces fragments sont exquis et choisis avec goût et sagacité. Faut-il avouer que les sonnets ne donnent pas toujours autant de plaisir que la courte phrase d'où ils sont nés et que le recueil de M. de Joncières laisse comme l'anthologie elle-même, artificiellement colligée de poètes très différents par l'époque et par le talent, une impression de singulière inégalité. Le meilleur y est voisin du pire. La forme du sonnet est déjà trop vaste pour ces menues merveilles et le remplissage, les épithètes oiseuses, les images banales ou puériles, les rimes d'une richesse à bon marché en surchargent trop souvent la frêle beauté; c'est peu de montrer

> ...Œdipe au front plein de pâleur,

ou la petite fille d'Apelle qui

> Emplit maints petits seaux du sable récolté;

et

> Dans le crépitement des effeuillements d'or

ne serait pas approuvé par Théocrite ressuscité. Mais ailleurs, et en particulier dans le Prologue et dans l'Epilogue, M. Léonce de Joncières a pu mériter le pardon des Kharites offensées parfois, et comme elles sont indulgentes, elles lui sauront gré surtout de son amour, fût-il téméraire, pour les petites déesses mortes.

La Semaine des quatre Jeudis. — On connaît de M. Yves Berthou des poèmes délicats et *les Fontaines Miraculeuses* lui valurent de justes éloges. Il est à présumer que les sept

ballades publiées sous son nom sont apocryphes. Deux vers donneront une idée suffisante du fond et de la forme :

Gloire aux Hébreux qui rognent leur prépuce
Et qui n'ont plus au trou de balle un pli.

Les camelots vendirent naguère sur les boulevards une chanson imaginée par de pieux moines et qui était à peu près aussi galante. C'est inutile et c'est laid, sans joie ni force verbale, ni véhémence sincère. Il faut relire, après, quelques pages d'*A travers les groins* pour bien comprendre quelle différence il y a entre la grossièreté des termes et la satire la plus âpre.

Les Flûtes alternées — On crut d'abord que le vicomte de Guerne serait l'homme d'une œuvre unique et considérable, *les Siècles morts*, où il a tenté d'inscrire la légende de quelques siècles, les plus lointains, de l'Orient, père des dieux féroces et des conquérants aussi féroces que les dieux : il avait successivement assoupli sa langue et ses rhythmes à redire la Chaldée et l'Iran hiératique en des poèmes massifs et sonores et à exprimer ensuite les subtilités de la Gnose et de l'Hellénisme finissant et de la première théologie chrétienne, si proche des métaphysiques ingénieuses et extravagantes qui lui furent contemporaines. Mais sa vie littéraire n'était point scellée dans la tombe des dieux disparus et par une métamorphose qui surprendra seulement les niais, le vicomte de Guerne s'est montré dès lors le poète le plus voisin de nous et le plus préoccupé, maintenant, du monde qui peine autour de lui vers les destins inconnus.

Très tardivement et très modestement aussi, au moment où il est de rite de ne parler de cet autre dieu mort qu'avec un léger sourire, il s'avoue l'un des épigones d'Hugo le Père par qui tout jeune, enfermé dans un collège de l'Ile-de-France, ou mieux comme il dit « dans la cage de Loyola », il eut, impérieuse et inoubliable, la révélation de la poésie lyrique :

Et soudain c'était dans nos ombres
Un éblouissement pareil
A celui des prisonniers sombres
Qui remontent vers le soleil,

Quand, frémissants, malgré le maître,
Les pensums et ses quos ego,
Nous voyions, ô rêve, apparaître
Le quadrige éclatant d'Hugo...

et que le char auguste et sublime

Nous emportait jusqu'aux étoiles
Comme la boue à ses essieux !

Au seuil de l'antre, paré d'acanthes et de roses, les flûtes douces des pasteurs charment les vierges à l'œil bleu; mais au dedans, la sombre nuit règne comme au cœur vaste et profond des hommes. Le vicomte de Guerne s'est assis d'abord parmi les chevriers : d'antiques idylles ont chanté par sa voix, à l'aube, à midi, jusqu'au soir, non qu'il niât l'ombre où se débattent les spectres de misère et de douleur, et dans les conseils *A un jeune poète,* il souhaite qu'en pleine joie même l'œuvre s'assombrisse :

Ainsi qu'une forêt où se taisent les nids
Tandis que secoués de frissons infinis,
Plus haut que l'ouragan qui hurle et se lamente,
Les chênes orageux grondent dans la tourmente.

Et quand descend sur lui la grande ombre, une sorte de remords le prend pour les heures dépensées inutilement : la foule des hommes haletait de souffrance et il s'est tu :

Et des peuples, maudits par des mères en larmes,
Sans nombre, résignés, marchaient dans un bruit d'armes,
De clameurs, de chevaux, de foudres, de remparts
S'écroulant d'un seul bloc sur les gazons épars.
Et le sang ruisselait des fronts, des seins, des bouches,
Et les drapeaux claquaient en torsions farouches ;
Et c'était dans les champs, c'était dans les halliers
La mort éperonnant l'essor des cavaliers.
O terreur! Et c'était dans les faubourgs des villes
L'égorgement hideux des révoltes civiles;
Et sur le noir amas des cadavres, parmi
Les fanfares, les champs, les salves, à demi
Divinisé, sacré, béni, splendide, un homme,
— Qu'importe, ô liberté! le nom dont on le nomme,
Consul, directeur, roi, sauveur? — apparaissait
Et sur l'honneur aux fers, le droit qui fléchissait,
La vertu polluée et la loi violée,
La pensée arrachée à la nue étoilée,
Silencieux posait son pied chaussé d'airain.
. . . .
Ah! cachez-moi, tombeaux, nuit, ombres vengeresses!

Pégase dompté sera maintenu dans l'abîme de la géhenne, jusqu'à ce que toute douleur ait cessé; de son poitrail éblouissant, il écartera les bourreaux et les monstres et alors seulement, libre enfin, il bondira vers le ciel, salué dans son assomption par le cri des foules délivrées.

Tel est, en ses lignes générales, le beau livre du vicomte de Guerne. Les citations qu'on en a faites à dessein éviteront un commentaire superflu et de repousser par exemple la critique, autrement possible, que l'auteur se fût transformé de poète en professeur de morale: auquel cas il est peu proba-

ble qu'il ait trouvé ici un accueil fort encourageant. C'est pour nous au contraire une vive joie de pouvoir admirer, dans un aîné, une aussi ferme conscience d'artiste qui ne défaut point aux plus périlleuses tentatives.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Willy : *Claudine à l'école*, Ollendorff, 3.5o. — H. G. Wells : *La Guerre des mondes*, « Mercure de France », 3.5o. — Jean Cyrane : *Le Château de félicité*, « Mercure de France ». 3.5o. — Edouard Ducoté : *Merveilles et Moralités*, « Mercure de France », 3.5o. — Augustin Filon : *Sous la tyrannie*, Calmann Lévy, 3.5o. — Henri Frémont : *Mon Crime*, Ollendorff, 3.5o. —Armand Charpentier : *La petite Bohème*, Ollendorff, 3.5o. — Jean Revel : *Un cérébral*, Fasquelle, 3.5o. — Pierre Valdagne : *L'Amour du Prochain*, Ollendorff, 3.5o. — Edouard Rod : *Au milieu du chemin*, Fasquelle, 3.5o. —Mme Lecomte du Nouy : *Le Doute plus fort que l'Amour*, Calmann Lévy, 3.5o. — Alfred Champion : *Le Gêneur*, Fasquelle, 3.5o. — J. Joseph-Renaud : *Notre Dame de Cythère*, Flammarion, 3.5o. — Nonce Casanova : *L'Angelus*, Ollendorff, 3.5o. — Maxime Formont : *L'Inassouvie*, Lemerre, 3.5o. — Albert Juhellé : *Les Pêcheurs d'hommes*, Fasquelle, 3.5o. — Henri Maisonneuve : *Réhabilité*. — Jean de Pourceville : *A côté*, Ollendorff, 3.5o. —Louis-Frédéric Sauvage ; *Le Déclin sur la pourpre et l'or*, Lemerre, 3.5o. —Vigné d'Octon: *Martyrs lointains*, Flammarion, 3.5o.—Victor Emile-Michelet : *Contes surhumains*, Chamuel, 3.5o. — H. E. Moreau : *Contes jaloux*, Plon, 3.5o. — Paul Mathieu : *Baisers défendus*, Chamuel, 3.5o. — Auguste Germain: *Les Etoilés*, Simonis Empis, 3.5o.—Frédéric Boutet : *Les Victimes grimacent*, Chamuel, 3.5o. — Jean Jullien : *Petites comédies*, Villerelle, 3 5o —Alexandre Boutique : *Le Colonel Dorfert*.Flammarion,3.5o. — L. Avennier: *Une faute*, Per Lamm,3.5o.—Jean Volane : *Proses dominicales*, Lemerre, 2.5o. — M. Montégut : *Les Lois de la Princesse*, Offenstadt, 2 fr. — Xavier de Ricard : *Brune, blonde et rousse*, Offenstadt, 2 fr.

Claudine à l'école, par Willy. Les volumes, ce printemps, pleuvent dru, tourbillonnent autour de moi, tombent en giboulées, en avalanche sur ma table ; je suis inondé, étourdi, aveuglé par leur nombre et la rafale de leurs couvertures, singulièrement multicolore ou pluriellement monotone. Je commence à me demander si mon pauvre diable de cerveau y résistera. Les marches de cet escalier de papier sont décidément bien hautes. Est-ce l'approche de l'*Exposition* qui précipite ainsi les auteurs chez les éditeurs ? Est-ce parce que, tous les journaux étant encombrés d'articles spéciaux, les mêmes auteurs, désertant les grandes antichambres, se rejettent sur ce qu'ils ont l'habitude très dédaigneuse d'appeler : *les petites revues !* Je ne sais, mais la lecture devient

une occupation effroyable, et il y a encore des gens qui appellent cela un délassement de l'esprit ! Après ce délassement-là il ne vous reste généralement plus aucun esprit et on tourne dans le cercle infernal les yeux bandés comme un cheval de manège, on ne voit plus rien ; chose plus grave, on finit par ne plus tenir à ouvrir les yeux. J'ai donc en face de moi une quarantaine de volumes dont quelques-uns, mettons cinq ou six, sont absolument respectables et je sens bien que je vais faire mon devoir vis-à-vis d'eux, cependant je n'ai ni courage ni enthousiasme, je vais tourner, aller doucement, péniblement ; je suis le cheval dans le cercle vicieux de ses propres pas... Je vois juste l'empreinte de mes pieds et je vais y reposer des pieds semblables... Que de volumes ! On dirait tellement les tomes successifs de la même histoire ! Et comme tout le monde a du talent ! Comme tous les jeunes et vieux troussent admirablement les différents couplets de cette même éternelle histoire qui s'appelle l'*Adultère !* ... Et en voici encore un, il a une image comme les autres. il est *un volume* comme les autres. (Avec cet ennui de plus que le dit volume étant d'un bon camarade, il va falloir lui écrire pour lui expliquer que je ne peux disposer que de quatre pauvres petites lignes... etc... etc...) C'est le dernier reçu... et allons-y, encore un tour. Tiens ! tiens !... Le cheval de manège s'est arrêté net, frappé par un rayon de soleil : j'ai devant moi des volumes ; or, je viens de lire *un livre*, c'est-à-dire la projection lumineuse d'un être m'a enveloppé. Je reste ahuri, non plus sous la fatigue, mais sous le subit coup de fouet de la joie fiévreuse d'une découverte. Alors, voilà que le métier m'apparaît la seule raison de vivre, les tomes en pile sont très sincèrement le seul escalier conduisant à l'escalade du rêve et de la beauté. Je suis heureux, je me sens la tête libre, j'ai des choses importantes (ou que je m'imagine telles), à communiquer à mes lecteurs... Je suis sauvé ! Ah ! Mon vieux Willy, quel bonheur que je n'aie rien à vous demander ! Je vais donc pouvoir m'emballer à fond. *Claudine à l'école* n'est ni un roman, ni une thèse, ni un journal, ni un manuscrit, ni quoi que ce soit de convenu ou d'attendu, c'est une personne vivante et debout, *terrible*. Oui, c'est une très petite personne de quinze ans, les cheveux sur le dos, les poings aux hanches, et c'est toute la femme hurlant, en pleine puberté, ses instincts, ses désirs, ses volontés et ses ...*crimes !* Que par un tour de force de son seul esprit (il en a beaucoup) Willy le boulevardier, le potinier, le

brillant auteur et le plus délicat des virtuoses ait créé ce personnage de Claudine, ou qu'il ait réellement *cueilli* ces pages des mains aimées d'une femme, comme on prendrait des fleurs pour les disposer avec art dans un vase précieux, je m'en moque. Il y a une œuvre étonnante de conçue, voilà tout ce qu'il importe de déclarer ici. C'est écrit à la diable. Claudine parle et se sert de la langue patoise de son pays; elle est moderne, elle est voyou, elle est antique et elle est sortie de l'éternel. Non, les femmes de lettres, vieilles ou jeunes, ne peuvent pas écrire ces choses-là. Ou elles font mieux (et quel pire !) ou elles font bien (et quel mal !) Claudine est à l'école en sabots et sans coiffure possible, elle re garde, souffre, frappe, et fait souffrir. Le boulevard ou le salon lui demeurent indifférents, et elle s'agite, frénétiquement, dans son petit enfer, avec autant de joie qu'en éprouvent les démons à exister, à corrompre, à vaincre et à faire une grimace à la fois mystérieuse et triste. Du vice? Non! Le vice est une invention des civilisés. En principe, une violente et une amoureuse d'*amour* n'est pas une vicieuse. Aucun *mercanti* ne peut toucher à la robe de *Claudine*. Satan achète... il ne se vend pas. Je ne veux point connaître *Claudine*. Je préfère l'avoir vue en rêve, dans ce livre si délicieux. C'est la première fois qu'une femme osera parler simplement d'idylles contre-nature comme d'un paganisme naturel. Avec la philosophie d'un vieillard (la femme est toujours vieille : à 15 ans ou à 60), Claudine dit ceci : « J'aime à la tourmenter, à la battre... et à la protéger quand les autres l'embêtent ! » le *sadisme* et la bonté de tout amour sont inclus en cette seule phrase. Claudine est jalouse, Claudine se venge, et elle reste très pure. Les vieux Messieurs n'ont pas à lire ce livre. Je le désigne à la curiosité des jeunes hommes non pas de lettres, mais de toutes conditions sociales. Souvent des écrivains de vingt ans nous ont donné des confessions naïves, d'une probité exagérée, déformée. Claudine, en gardant — ce qui est un prodige — la ruse, la coquetterie et le mystère de la vraie femme se dévoile, se forme devant nous point par impudeur mais par dédain vraiment de tout convenu, dans le seul souci d'une humanité qui a besoin de hausser les épaules. En admettant que Willy, selon son genre d'esprit baroque touchant quelquefois à la méchanceté satanique, veuille nous mystifier par une préface, il convient de lui rendre la gloire qui lui appartient : celle d'avoir dressé librement, sur son œuvre déjà puissante, espèce de maison féo-

dale où la loi du plus fort semble la meilleure, l'étendard de la merveilleuse chevelure de Claudine scalpée... ou convertie. De Willy, le livre est un chef-d'œuvre. De Claudine, le même livre est l'œuvre la plus extraordinaire qui puisse éclore sous la plume d'une débutante, elle promet un peu plus que la gloire à son auteur : le *martyre*, car il n'y aura jamais assez de pierres et de couronnes de ronces à lui jeter. C'est égal, je suis content d'avoir lu ça ! Bravo, Willy, et merci, Claudine : seulement si vous faisiez des volumes *ordinaires* à présent, je ne vous *raterais* pas, vous savez !..

La Guerre des mondes, par H. G. Wells. Il n'est pas nécessaire de faire ici l'éloge de cet ouvrage que tous les lecteurs du *Mercure* connaissent et bien d'autres, à présent, ce roman étant un actuel succès de librairie. Je voudrais dire quelques mots au sujet de la façon toute particulière dont l'auteur voit et fait voir *les mouvements de foule*. H. G. Wells n'a pas d'intrigue, pas de personnage et pas de trame, au moins apparente, dans ses étranges romans d'aventures scientifiques, et c'est pour cela qu'il est bien supérieur à Jules Verne, lequel Jules Verne serait *génial*, s'il n'écrivait pas pour des Français. H. G. Wells semble écrire pour des lecteurs futurs. Cela pourrait peut-être bien lui donner une éternité. Il écrit pour des gens instruits, non pour les instruire, mais pour les distraire, ce qui est plus difficile, et c'est selon cette méthode que ses foules évoluent comme des armées d'atomes ou de microbes destinées à changer la face du globe en se précipitant soit par peur soit par raisonnement de tel ou tel côté de ce même globe. Son œuvre pourrait se décomposer en deux parties : la ou les *matières* et *la raison* qu'ont de se mouvoir la ou les matières. En bon chimiste il *précipite* par des accidents ou des *acides*, mais presque jamais par des passions. Le morceau de la panique de Londres devant les Marsiens est une des belles pages de tout le roman *naturaliste* contemporain. C'est aussi vivant que possible et il n'y a rien de romanesque. On est dans la vie de demain dépouillée de toute théorie religieuse et de tous les préjugés connus. Le symbole du Marsien mort tué par les microbes et dont la carapace, la machine, plus vivante que lui-même, continue à pousser des clameurs donne vraiment toute la mesure de ce que pourront des cerveaux de romanciers puissants une fois débarrassés du *roman* et ne traitant plus que l'animalité, foule ou individu, par le raisonnement. Il n'est pas besoin d'être anglais pour comprendre et aimer les œuvres de Wells, il suffit de se sentir le ci-

toyen d'une pauvre petite planète et d'élargir un peu... nos fenêtres. Car les horizons sont toujours vastes, mais nos fenêtres sont toujours trop petites. La *Guerre des mondes* est traduite par Henry Davray, qui nous promet l'*Ile du docteur Moreau*... si nous sommes bien sages!

Le Château de félicité, par Jean Cyrane. Hum! Encore une histoire qui n'est pas pour les jeunes filles, bien qu'elle soit pleine, comme un coffret peut l'être de bonbons au jour de l'an, de filles jeunes, jolies, parfumées et frisées! Le *château de félicité* est une ancienne maison fort noble où un mari tue sa femme au milieu de l'adultère traditionnel; mais cet adultère étant un simple hors d'œuvre, nous arrivons vite au véritable roman de passion qui est la danse du ventre de toutes ces demoiselles de félicité dont l'existence fastueuse et noble, entre les murs nobles de ce château, ressemble un peu à un conte de fée... *pour grands garçons.* Le « Capigi », le concierge de ces dames en oriental, arrive et la danse s'accentue. C'est un breton... il est fort... il est beau... il a surtout un de ces aplombs qui vont jusqu'à la naïveté ou jusqu'au crime. Il a l'air de trouver sa situation simple, lui... gardien de sérail moins la vertu! Il amène sa femme, le malheureux, comme s'il n'y en avait pas déjà trop, et sa poule... au milieu des cocottes. Et on l'aime. Il est d'ailleurs d'une intelligence rare. Peu à peu le roman prend la proportion d'une histoire très symbolique. Ce *Capigi* fonde un royaume, une ville et s'écrase comme Samson sous le poids des colonnes de son propre temple : le temple de la force. Il aime à son tour, en bon pasteur, il prend la plus faible brebis du troupeau sur ses épaules... et il en meurt. A côté de Nice, il a pourtant fondé *Nicette* sur les débris de son cœur et de sa vertu. Cette fondation d'une ville créée par la puissance de l'amour animal est d'une originale philosophie. Le type de la dame directrice de ce couvent est nouveau, presque poétique. La douce et *spirituelle* matrone a des cheveux blancs, un air distingué, des manières j'oserais dire littéraires, elle semble née pour être l'âme d'une vaste entreprise sociale. La transplantation de toute une colonie bretonne dans le midi et cette douceur toute patriarcale du *Capigi* à diriger des femmes vers des hommes et ensuite des hommes vers une association plus morale est bien le plus curieux chapitre d'économie politique écrit depuis longtemps. La figure un peu énigmatique d'Elvire domine ce roman de toute la hauteur, toujours inaccessible, de la volupté. Cette belle petite fille sensuelle, inconsciente,

aimante et malade roule tous les hommes dans le sucre de ses caresses comme autant de pauvres fruits ramollis, et le malheureux *Capigi* n'échappe point à ce dissolvant. Le *Château de félicité* peut scandaliser ses lecteurs ou, mieux, ses *visiteurs;* il conserve, cependant, une haute tour de vraie noblesse où se réfugie un idéal, et la légèreté très voulue de sa façade, son style à la fois simple et capricieux donne une inquiétante profondeur aux grandes baies larges ouvertes sur le mystère des origines sociales.

Merveilles et Moralités, par Edouard Ducoté. D'agréables contes philosophiques et des fables légères. En un style digne des bons auteurs du dix-huitième siècle, une tragédie en trois actes, point destinée à la scène, *Calypso*. Aphrodite y débite un prologue plein de grâce et de belles vérités amoureuses. Contrairement à la théorie de tous les auteurs païens qui font dominer le principe mâle dans la création de l'univers, c'est la blonde déesse qui engendre le ciel et la terre et en devient le temple universel au lieu et place de l'Eros traditionnel soufflant son désir sur la poussière des mondes On pourrait discuter, mais le morceau est trop joli et l'auteur, dans une préface pleine de bonhomie, nous a prévenus que la fantaisie règne chez lui en souveraine maîtresse.

Sous la tyrannie, par Augustin Filon. Un bon livre sérieusement et ironiquement écrit. Types de savants piocheurs, de poètes farceurs, d'hommes politiques acteurs et de femmes faibles ou rusées sont peints avec un soin et une franchise de ton extraordinaire. L'entrevue du grand homme, tribun du peuple, Gambetta de carrefour... ou de ruelles, avec un pseudo-Napoléon III encore plus comédien que lui est une page admirable de cruelle gaieté, et le poète envieux et misérablement ambitieux qui, au dessert des banquets nuptiaux, *forme le couple touchant* avec sa fille, très habituée au geste, est une délicieuse critique de mœurs littéraires. Beau style concis et bien français.

Mon crime, par Henri Frémont. Sous une horrible couverture tachée de sang (décidément le rage de l'illustration va trop loin !), un roman curieux, documenté tout entier par la sombre histoire d'un criminel qui a tué ses deux petites filles sous prétexte de jalousie. Il me paraît difficile de réfuter les arguments d'un criminel qui a expié ; seulement, tout en reconnaissant que ce sombre jaloux avait quelques raisons de tuer, pourquoi diable a-t-il choisi de préférence ses deux

petites innocentes au lieu et place des deux coupables? Pure invention de romancier ou réel journal de condamné à mort, je n'arrive pas à comprendre cette singulière thèse humanitaire qui consiste à fuir la tentation vraiment humaine pour accomplir le forfait entre tous inutile. Mais si Jean-Louis Derlinder était jaloux, il était également lâche : il avait peur de l'autre! N'en déplaise à l'auteur d'un roman fort intéressant, on a bien fait de le condamner à mort. Il serait agréable de vivre dans un pays où l'on guillotinerait les poltrons, les alcooliques et les imbéciles tout en laissant vivre quelques criminels intelligents.

La petite bohême, par Armand Charpentier. Un excellent ouvrage d'Emile Zola... qui lui est dédié pour lui faire honte, sans doute, et lui donner une bonne leçon de naturalisme. La préface d'Armand Charpentier, en revanche, pourrait être de Zola pour le large puffisme et les vérités premières tout autant qu'en retard.

Un cérébral, par Jean Revel. L'histoire d'une passion littéraire. C'est un roman très intéressant genre Bourget, seulement le type de l'Américaine subit une déviation singulière sur la fin. Honnête flirteuse au début, la dame, sans explication au moins *apparente*, devient une terrible vicieuse sur la fin et tue son amoureux cérébral qui aimerait se reposer dans le rêve après les trop nombreuses étreintes. Si le type de l'homme de lettres en amour n'était pas décidement par trop vieux-jeu, ce serait, ce cérébral, une belle et bonne œuvre, mais, non, vous savez... trop d'hommes de lettres héros, il y a d'autres hommes, ce semble, sur terre.

L'amour du prochain, par Pierre Valdagne. Petit roman galant léger de forme, plus léger de fond, délicieusement écrit par un homme spirituel qui me paraît connaître les femmes sur le bout du doigt et qui ne leur épargne point quelques maîtres coups de griffes. Le joli livre en question s'adorne de commentaires en pointes sèches et plus que... raides. Allons, Mesdames, délectez-vous!

Au milieu du chemin, par Edouard Rod. Un homme de lettres aimé, heureux, lu, s'arrête devant sa dernière œuvre et se demande si elle peut faire du bien à l'humanité. Une jeune fille s'est tuée en feuilletant l'*Amour et la mort* du même. Et voilà notre auteur perplexe. La jeune fille qu'il ne connaît pas est la maîtresse de son meilleur ami. Reperplexité. Enfin après des crises de remords presque religieux,

l'auteur de l'*Amour et la mort* se décide à épouser sa propre maîtresse pour nettoyer sa vie et prendre une autre route. Voilà un bon roman moral... et une dernière malheureuse, car il lui faudra écouter des sermons le reste de sa vie. Mieux vaut encore se tuer sur la page finale d'un livre d'amour. D'ailleurs une œuvre intéressante et probe.

Le doute plus fort que l'Amour, par Mme Lecomte du Nouy, Livre mondain, amour mondain, doute mondain; on s'aime, on s'adore, on est criminel mondainement. La mère et la fille sont des êtres extra-sensibles, les hommes sont des violents supra-sensibles mais si corrects! Et puis les jeunes femmes sont des créatures tellement délicates. Le jeune mari est accusé d'avoir tué et il n'a pas tué, mais il se tue parce que sa femme le soupçonne. La belle mondaine n'est sans doute pas de la race des duchesses de Trédern. (Pardon, comtesse!) Tout ça c'est beau, noble, élégant, passionné. L'auteur d'*Amitié amoureuse* n'a pas le sens commun, mais il possède celui de la ligne... c'est fort bien fait.

Le gêneur, par Alfred Champion. Une étude de mœurs rustiques. Le beau mâle s'emparant de la fille du patron de la ferme, puis chassé par un père avare qui préfère marier son enfant à un sac. Le gêneur, c'est l'enfant naturel qui ne trouve de place nulle part et finit par se noyer de désespoir.

Notre-Dame de Cythère, par J. Joseph-Renaud. Encore des prédications sur l'amour libre, le *féminisme* et toutes les balançoires et montagnes russes reconnues, depuis quelques années, d'utilité publique. Certes, J. Joseph-Renaud, aussi bon styliste que terrible escrimeur, y met une ferveur d'apôtre à nous montrer la femme-homme volontaire et instruite s'armant comme une pure guerrière de son désir aigu... cependant... pourquoi c'est-y nouveau, ce genre-là? Et le prédicateur, christ crucifié par des Madeleines mondaines, n'est-il pas un peu plus ridicule que ne le voulait l'auteur? Il prêche, mais c'est un prêtre qui fonde une autre religion, et où il y a sacerdoce, formule, entraînement de l'exemple il n'y a plus aucune liberté! Leur fameuse union libre est un mariage avec désagréments sociaux en plus... alors... Au courant de ce livre orné d'une très belle couverture représentant *un baiser libre* (gravure bien faite par hasard) on assiste à des bals, des réunions mondaines et on rencontre grand nombre de gens du bel air... ça fait plaisir, mais ça donne envie d'aller voir sur les fortifs... fonctionner *l'amour libre,* le vrai!

L'Angelus, par Nonce Casanova. Un roman par mois ! Si ce somptueux auteur ne cesse pas d'écrire, j'ai tout lieu de croire qu'il va cesser de vaincre. Voici le sixième ouvrage en moins de deux ans, je crois. C'est trop, d'autant mieux qu'une certaine saveur d'aromates et de fruits d'Orient permettait, dès le début, d'être mis en appétit...de choses rares... ce devient de l'andrinople très Sâr Péladan. On rugit de volupté et on parle de *mains de vertige* et de *mains de mystère*. C'est à la fois très bien et inexprimable, d'une confusion exquise mais douloureuse pour le cerveau. Les religions du baiser et celle, un peu vague, de l'Angélus se mêlent et se confondent dans une poussée de mots extraordinaires. Je crois avoir compris que l'Angélus préserve les jeunes femmes contre les caresses des jeunes hommes, et encore... je n'en suis pas bien sûr.

L'Inassouvie, par Maxime Formont. Une sérieuse étude sur la femme riche, délicate et sensuelle dont la... chasteté consiste à avoir deux amants, l'un pour le sentiment et l'autre pour... en recevoir des gifles. Le fin du fin serait d'attribuer es deux fonctions au même. Cette histoire, assez inconvenante, est contée fort convenablement.

Les pêcheurs d'hommes, par Albert Juhellé. Il paraît entendu, selon l'auteur, que les collèges de Jésuites sont l'école de tous les vices. Depuis l'invention des lycées démocratiques, on découvre que tous les *petits Jésus* ne sortent pas de là. Les vices sont dans les vicieux et non pas dans les institutions. Toutes les religions ont enseigné le mystère, c'est-à-dire l'attrait du fruit défendu,mais aucune, païenne ou chrétienne, ne dirige l'homme vers la sottise ou le dévergondage. A ce métier, l'*Homme* a suffi depuis le début du monde et ses instincts sont en dehors de toute doctrine. Les *pêcheurs* en question n'ont pas inventé le sadisme. Maintenant il est de bon ton de croire que l'élève des Jésuites couche avec la femme d'un monsieur,élève aussi des Jésuites, qui se fait taillader le ventre à coup de canif par la maîtresse de son fils, non moins élève desdits Jésuites... Je le veux bien, mais pas la même nuit, hein, c'est trop compliqué pour être une étude de mœurs.

Réhabilité, par Henri Maisonneuve. Une femme commet une faute... de cinq minutes, et toute sa vie se passe à la regretter. Sa réhabilitation est dans la découverte qu'elle fait de son amour pour son mari après les cinq minutes. Heureuse faute et plus heureux mari !

A côté, par Jean de Pourceville. On quitte une maîtresse adorable, genre *Dame aux Camélias*, pour épouser une poupée... sans ressort et on meurt en buvant de l'éther. Roman de sentimentalité où se trouve une jolie lettre d'adieu de la maîtresse à l'amante.

Le déclin sur la pourpre et l'or, par Loüis Frédéric Sauvage. Entretiens philosophiques dans un style aimable et soigné. Histoire de la vierge Hypatia, belle et pure, luttant contre l'envahissement de la religion chrétienne et pleurant sur la mort des vrais dieux, les premiers adorés demeurant toujours les vrais. Etudes sur l'antique, intéressantes et d'une belle langue.

Martyrs lointains, par Vigné d'Octon. Pages sur les guerres coloniales qui sont de bonnes leçons à réciter aux ministres amateurs de viandes noires. Vers la fin un compte rendu, par le député rapporteur qui signe le livre, de l'expédition de Madagascar, qui est, certainement, le meilleur morceau de cet ouvrage. C'est la première fois qu'un député aura vraiment dit quelque chose à quelqu'un!

Contes surhumains, par Victor Emile-Michelet. Graves proses où l'esprit humain entre en rapport direct avec l'*Esprit* tout court. Il y a bien des choses obscures, mais on ne remue pas tant de questions d'au delà sans, parfois, épaissir les ténèbres. *Magies d'amour* est une plus claire féerie où un amant promène la bien-aimée au son de ses paroles évocatrices ou de voluptés ou de philosophie religieuse.

Contes jaloux, par Henry-E. Moreau. A lire le *Récit de Philippe Aubry* qui est un terrible conte de vampire à donner le frisson, ce bon frisson qu'on aime tant à ressentir au coin du feu.

Baisers défendus, par Paul Mathiex. Histoires très décolletées. Couverture ornée de deux chats, l'un noir, l'autre blanc. *La peur de la femme* mérite une mention honorable. Epouser une grue par... timidité n'est point banal.

Les étoilés, par Auguste Germain. Noces dialoguées très genre vie parisienne. De ci de là, comme une véritable étoile, un mot naïf ou tendre indique que les pires fêtards sont toujours des enfants.

Les Victimes grimacent, par Frédéric Boutet. Comédies libertaires et libertines dont l'une : *Le prince indien vierge et martyr* dépasse en... libertés gauloises et galantes tout ce qui se fait de mieux dans le genre.

Les petites comédies, de Jean Jullien. Plus sérieuses

scènes. Petits tableaux dans la manière amère des bons naturalistes qui ne pensaient pas que la vraisemblance dût exclure toute composition romanesque ou attachante et conservaient encore l'allure du conte selon Maupassant.

Le colonel Dorfert, par Alexandre Boutique. Grand feuilleton sur la guerre au Tonkin. Dès la première partie, intitulée : *L'Espionne*, on voit qu'il s'agit du vrai roman feuilleton comme au temps de Dumas, et c'est très intéressant tout le temps, et on crie : Vive la France ! et le sergent Malfiole, enfant de Paris, a pour père un espion anglais qui le sauve du supplice chinois. Revive la France !

Une faute, par Louis Avennier. Roman, bien noir, de l'adultère, où la femme coupable, chose étrange, n'est ni jolie, ni intéressante ; mais, c'est très moral, car on découvre que cette vilaine femme est née pour demeurer honnête. Cela se comprend rien qu'au discours de pasteur protestant qu'elle fait à sa fille adultérine, une jolie personne qui préfère le vice à la vertu, celle-là, très franchement et flanque sa mère à la porte. Chacune son métier, les hommes seront mieux aimés !

Proses dominicales, par Jean Volane. Petites pages modestes, délicates, à peine touchées, comme en papier de riz où les couleurs sont lumineuses et tendres.

Les Lois de la Princesse, par Maurice Montégut. Orné de... princesses pour photographes, ce conte est très nu, très sur la peau et sent son opérette décaméronienne. On dirait presque la reine Fiammette de Mendès. C'est aussi joli et aussi érotique.

Brune, blonde, rousse, par Xavier de Ricard. La photographie d'après nature est décidément aussi invraisemblable que le naturalisme. Les jolies femmes paraissent laides et les corps ont je ne sais quoi d'idéal qui leur manque. En tous cas, les lecteurs perdent un temps précieux à regarder ces cartes transparentes et l'auteur n'y gagne rien. L'aventure de ces trois dames d'art amoureuse au salon est amusante, seulement je préfère l'avoir lue à l'avoir vue.

Les Noces d'Yolanthe, de H. Sudermann, ont été traduites, avec quelques autres nouvelles, du même auteur, par MM. Valentin et Rémon.

Miséricorde, très curieux roman de Perez Galdos, vient de paraître, traduit par Maurice Bixio.

RACHILDE.

THÉATRE

Saint-Pol-Roux : *La Dame à la Faulx,* Mercure de France, 3.5o. — Georges Duval : *La Vie véridique de William Shakespeare,* Ollendorff, 3.5o. — Emile Legouis : *Pages choisies de Shakespeare,* Colin, 3.5o. — Eugène Morand et Marcel Schwob : *La tragique histoire d'Hamlet, prince de Danemark,* traduction nouvelle, Fasquelle, 3.5o. — Jean Thorel : *Le chemin des ruines,* Flammarion, 4 fr. — Henri Mazel : *Les Amants d'Arles,* Mercure de France, 2 fr. — J. et M. Dieulafoy; *Le Théâtre dans l'intimité,* Ollendorff, 5 fr. — Maurice Pottecher : *Chacun cherche son trésor,* Ollendorff. —Félix Henneguy : *Le Sphinx,* Alcan, 3.5o. —Emile Verhaeren : *Le Cloître,* Bruxelles, Deman. — Jules Renard : *Poil de Carotte,* comédie, Ollendorff, 2 fr. — *Revue d'Art dramatique.*

Je viens de relire, après plusieurs mois, la **Dame à la Faulx** et j'ai retrouvé, sans un cerne, l'impression extrêmement brillante que m'avait laissée ma première lecture. Je n'éprouverai donc aucune gêne à ôter toute sourdine à mon admiration pour cette belle œuvre, et à reconnaître que l'homme qui a conçu et surtout qui a exécuté cet extraordinaire « morceau de bravoure » me paraît être un rare et puissant poète, un *magnifique* poète, puisqu'il a bien voulu choisir lui-même l'épithète qui convient le mieux à son talent.

M. Saint-Pol-Roux est un magicien de l'image. Il a le don, violent comme un instinct, de transformer l'univers en un grouillement prodigieux de phantasmes significatifs. A sa voix, tout s'anime, tout prend corps ; les monstres surgissent de partout, apocalyptiques, hurlant chacun son symbole ; la nature inanimée se gonfle, se tord et, prise d'enfantement, accouche d'une création horrifique ; on s'effare ; on roule de cauchemar en cauchemar ; on se croit dans une autre planète; et, tout à coup, au brusque déclic d'une métaphore, à un détour de phrase, à un mot, on s'aperçoit qu'il s'agit au fond de choses très simples dans le décor de l'éternelle poésie. L'homme s'appelle *Magnus;* la femme, identifiée avec la vie, n'est autre que *Divine; Elle,* c'est la mort, la Dame à la faux. Le drâme se joue entre ces trois entités, grandiose, hallucinant, mais sans autre complexité essentielle que celle qu'on imagine de suite à la seule énonciation des personnages. Magnus aime Divine et va s'unir à elle; survient la terrible Dame, qui le voit, le veut, l'envoûte par la séduction de ses divers avatars, et finalement... le fauche. C'est le drame de la mort, et par conséquent, si l'on veut, celui de la vie, mais de la vie toujours en face de la mort, donc seulement celui de la mort, quoi qu'en dise M. Saint-Pol-Roux dans sa préface.

Il n'en est que plus beau, pour être moins complet, moins cyclique que ne le croit et ne le voulait l'auteur. L'impression qui se dégage est effrayamment *une* et hantante. Dès les premières pages et jusqu'au farouche geste final, aussi bien sous la symphonie des baisers que derrière les tentures des salles de fête, au milieu des bruits de la campagne ou dans l'orgie d'une ville en joie, on entend grincer la faux et cliqueter les osselets. C'est la danse macabre dans tout le déchaînement de sa pittoresque hideur. Mais les effets que le poète a su tirer de ce thème toujours persistant sont innombrables et d'une déroutante variété. Le jeu miroitant des comparses, aux noms affolants et baroques, depuis l' « Androgyne aux haillons de pourpre » jusqu'à la « Procession aux joues roses », en passant par le « Très vieil astrologue », la « Truie », l' « Arc-en-ciel de Gilles » et la kyrielle des nains, le nain « Temps d'Orage », le nain « Fumier », le nain « Pustules de crapaud », le nain « Chair de noyé », etc , etc., — il y en a une centaine comme cela, — savamment disposés autour du tragique trio, sont comme les multiples facettes d'un seul et énorme diamant noir.

Et il se trouve, chose curieuse, toute à la gloire du poète et à l'avantage du livre, que ce drame de la Mort, malgré son sujet, est l'œuvre la plus divertissante qui soit. On éprouve à sa lecture un amusement considérable. La truculence des images, l'inattendu des répliques, le galop échevelé de l'action, ne laissent ni une minute d'ennui, ni une once de mélancolie. Cette kermesse du charnier, c'est le cas de le dire, dériderait un mort. Aussi j'estime que ce livre, une fois brisé le cercle d'indifférence qui s'attache comme une barbare ceinture de chasteté aux drames non joués — il y faudrait deux millions, des acteurs-protées et toute une machinerie cinématographique que la science n'a pas encore mise à l'usage des théâtres — et, circonstance aggravante, aux drames en vers — celui-ci est du reste en vers libres, très libres — j'estime donc qu'une fois les premiers lecteurs conquis, rien ne s'oppose à ce que tout un public suive, qui fera à ce volume, plus captivant qu'un roman, le durable et légitime succès qu'il mérite.

J'aurais voulu citer, énumérer au moins quelques-unes des trouvailles épiques du scénario, dans l'ample moisson des mots et des tropes glaner une gerbée de ces fameuses antithèses « à la Saint-Pol-Roux » qui frisent un instant le ridicule

pour s'épanouir aussitôt dans la gloire ; mais une fois parti, je ne saurais m'arrêter, tout y passerait, tant il y a dans ce cimetière somptueux de cortèges flamboyants, de croix historiées, de fantômes en folie et de squelettes fantasques, tant la larve y est foisonnante, tant le rictus y est large, tant il y règne d'épouvantable gaieté. J'aime mieux m'abstenir que de tronquer, et je dirai seulement à ceux qu'étonna déjà la verve estomirante de l'auteur des *Reposoirs de la Procession :* lisez la *Dame à la Faulx*, c'est de beaucoup ce qu'il a fait de plus fort. M. Saint-Pol-Roux est le dernier des grands romantiques, soignons-le. Burger, le poète de la ballade de *Lenore*, saluerait en lui son plus authentique disciple, qui le dépasse d'ailleurs de cent coudées — ou plutôt, pour rester dans la note, de cent cubitus.

§

Le livre que M. Georges Duval consacre à Shakespeare, sous le titre : **La Vie véridique de William Shakespeare**, est une bonne compilation présentant en un récit d'ensemble la biographie du grand dramaturge, telle qu'elle résulte de l'état actuel des travaux sur la question. Malheureusement, M. Georges Duval ne discute pas, il raconte. Le public lettré auquel semble destiné cet ouvrage regrettera l'absence presque complète de textes, de références et de sources, ainsi que la méthode peu scientifique de l'auteur.

M. Emile Legouis publie, dans la collection de *Pages choisies des grands écrivains* de la librairie Armand Colin, un **Shakespeare**, qui se recommande par un choix bien coordonné de morceaux et une consciencieuse introduction. C'est de l'excellente vulgarisation. M. Emile Legouis a traduit à nouveau la plupart des fragments de son recueil, sans négliger toutefois l'aide des traductions antérieures auxquelles il fait, à l'occasion, quelques emprunts.

Mais de tous les ouvrages parus ces dernières années sur Shakespeare, aucun ne peut aussi bien servir cette cause que l'admirable traduction de MM. Marcel Schwob et Eugène Morand : **La tragique histoire d'Hamlet, prince de Danemark**. Rarement l'art de traduire a été poussé à ce point de perfection. Pour trouver le pendant, il faudrait, je crois, remonter aux traductions de Poe par Baudelaire. M. Marcel Schwob a rendu un grand service aux lettres françaises. Il a prouvé deux choses : 1° que Shakespeare n'est pas intraduisible dans notre langue ; 2° que le français est assez souple

pour réduire sans grave déchet à sa norme les œuvres étrangères même les plus difficiles. On niait ces deux choses; les voici établies.

Mais pour cela, il faut deux choses également : 1° posséder à fond la langue que l'on traduit; 2° posséder à fond le français. J'ai remarqué, pour n'insister que sur un détail, l'usage excellent, à la fois plein de science et de tact, que M. Schwob a fait de la langue du XVIIe siècle et du vocabulaire du XVIe. Aucun traducteur de Shakespeare ne s'était avant lui avisé de cela. C'était pourtant indiqué. On sait que l'*Hamlet* de MM. Morand et Schwob a été joué avec un succès retentissant par Mme Sarah Bernhardt. Je n'ai donc pas à y revenir. Mais je ne résiste pas au plaisir d'une citation, qui, mieux que ce que je pourrais dire, illustrera ma pensée. Je prends au hasard :

Trad. Legouis

HAMLET. — Et dis-moi, pourquoi l'a-t-on envoyé en Angleterre ?

LE FOSSOYEUR. — Mais parce qu'il était fou ; il y retrouvera son bon sens, ou, s'il ne le retrouve pas, ça ne fera pas grand'chose là-bas.

H. — Pourquoi ?

LE FOSS. — On ne s'en apercevra seulement pas dans ce pays-là : les gens y sont tous aussi fous que lui.

H. — Comment est-il devenu fou ?

LE FOSS. — D'une manière bien étrange, ce dit-on.

H. — En quoi étrange ?

LE FOSS. — Ma foi ! en perdant l'esprit.

H. — Sous l'empire de quoi ?

LE FOSS. — Mais sous l'empire de notre roi... Oui, voilà trente ans que je suis fossoyeur ici, tel que vous me voyez.

H. — Combien de temps un homme reste-t-il en terre pour pourrir ?

LE FOSS. — Ma foi ! s'il n'est pas déjà pourri avant de mourir, — car nous avons au jour d'aujourd'hui des tas de corps gâtés qui peuvent à peine attendre l'enterrement, — il vous du-

Trad. Schwob

HAMLET. — Oui da, voire. Pourquoi l'a-t-on envoyé en Angleterre ?

PREMIER VILAIN. — Mais parce qu'il était fou ; il y retrouvera ses esprits ou sinon cela n'y fera pas grand chaut.

H. — Et pourquoi donc ?

PR. VIL. — On n'y verra rien dans ce pays-là ; dans ce pays-là tous les gens sont aussi fous que lui.

H. — Comment est-il devenu fou ?

PR. VIL. — Bien étrangement, à ce qu'on dit.

H. — Comment « étrangement » ?

PR. VIL. — Ma foi, c'est tout juste en perdant l'esprit.

H. — En quoi s'est-il égaré ?

PR. VIL. — Pardi ! en quoi, mais en notre pays, en Danemark ! J'ai été bedeau de cimetière ici, tel que vous me voyez, et tout petit, voilà trente ans.

H. — Combien un homme peut-il rester de temps en terre avant de pourrir ?

PR. VIL. — Ma foi, s'il n'est pas pourri avant sa mort, — comme nous avons tant de corps vérolés de nos jours qui tiennent à peine quand on les met

rera bien huit ou neuf ans. Un tanneur vous dure bien neuf ans.

H. — Pourquoi lui plus qu'un autre ?

Le foss. — Pardi, Monsieur, sa peau est si bien tannée par son métier qu'elle ne prend pas l'eau avant un bon bout de temps... Et il n'y a rien comme l'eau, voyez-vous, pour vous abîmer ces sacrées carcasses... Tenez, voici un crâne ; ce crâne-là est bien resté en terre vingt-trois ans.

H. — A qui était-il ?

Le foss. — C'était celui d'un satané fou ! A qui croyez-vous qu'il était ?

H. — Ma foi, je n'en sais rien.

Le foss. — Ah ! le coquin de fou, peste soit de lui ! Il m'a une fois versé un flacon de vin du Rhin sur la tête... Ce crâne-là, Monsieur, c'était le crâne d'Yorick, le bouffon du roi.

H. — Celui-ci ?

Le foss. — Celui-ci même.

H. — Laisse moi voir. (*Il prend le crâne.*) Hélas ! pauvre Yorick !.....

dedans, — ça vous durera bien huit ans ou neuf ans : un tanneur vous durera neuf ans.

H. — Pourquoi lui plus qu'un autre ?

Pr. vil. — Eh bien, Monsieur ; c'est que son cuir est si tanné par le métier, qu'il tient l'eau une bonne pièce de temps ; et voyez-vous, l'eau c'est une forte gâcheuse de vos gueusards de corps. Ainsi voilà un crâne, tenez ; ce crâne est resté dans la terre voilà vingt-trois ans.

H. — A qui était-il ?

Pr. vil. — A un gueux de bon fou qu'il était ; à qui croyez-vous qu'il était ?

H. — Non, là, je ne sais pas.

Pr. vil. — Peste soit de lui ! Coquin de fou ! Il me renversa un pot de vin d'Allemagne sur la tête, un jour. Cettui crâne, Monsieur, était le crâne d'Yorick, bouffon du roi.

H. — Celui-ci ?

Pr. vil. — Tout juste celui-là.

H. — Fais-moi voir. (*Il prend le crâne*) Hélas ! pauvre Yorick !.....

Se rend-on assez compte de la distance qu'il y a d'une traduction honnête à une vraie traduction ?

§

Le Chemin des Ruines, par Jean Thorel. — « Hommes, femmes, qui venez voir ceux-ci vivre un soir devant vous la douleur et la joie de notre vie à tous, n'y cherchez pas d'enseignement si vos cœurs s'en effraient ! Ecoutez ! Regardez ! La peine et l'allégresse sont manne quotidienne. Mais l'énigme que c'est pour nos esprits tremblants, nul ne peut la résoudre. Tout comme l'artisan sculpta la pierre, ouvrez vos cœurs ! Mais n'attendez que du ciel seul, et de la nuée qui passe, l'ondée, la douce ondée, qui deviendra pour vous le breuvage de vie ! » Ainsi s'exprime le poète à la fin du beau et grave prologue qui ouvre cette tragédie. C'est en effet le drame de la fatalité de la vie, où l'orgueil, l'amour, la haine, toutes les passions terribles et inexplicables jouent leur rôle meurtrier, et où, sur l'amoncellement des ruines, semble seule monter

la haute lueur du mystère divin, de la pitié, de la simplicité des cœurs, comme une nouvelle promesse issue du désastre, comme une renaissance. L'œuvre de M. Jean Thorel est d'une émouvante grandeur. Elle donne la sensation de la tempête qui passe, couche les arbres; puis, sur la forêt dévastée, se lève l'aurore. C'est, dans un cadre de légende et de réalité heureusement combinées, la vision angoissante d'une humanité tourmentée. Peut-être au théâtre l'accumulation de tant de malheurs sur un groupe humain produirait-elle un effet de désordre terrifiant difficilement toléré. Quoi qu'il en soit, cet effort vers un art plus synthétique et concertant vaut qu'on s'y arrête. M. Jean Thorel est un penseur et un chercheur.

Les Amants d'Arles, par Henri Mazel. — Le nouveau drame de M. Mazel me semble manifester un notable progrès vers la simplicité, la clarté et le théâtre. Sans rien abandonner de ses qualités ordinaires, qui sont l'éloquence, la couleur, la ligne, le sens de l'histoire, il a acquis en mouvement, en rapidité et en intérêt d'action. C'est le drame d'une ville qui meurt qu'il a condensé en scènes d'un pathétisme touchant et d'une grandiose mélancolie. Arles va devenir la proie des barbares. Elle agonisait déjà, délaissée par la mer qui s'éloigne, empoisonnée par l'air mortel des marais. Les filles d'Arles n'ont plus même la force de concevoir. Rome n'est qu'un fantôme et ne peut la sauver. M. Mazel excelle dans ces peintures de civilisations finissantes et de ces chocs de races. Il en avait déjà donné de curieux exemples. Là il est chez lui, c'est son pays, c'est sa ville ; son talent y a gagné une émotion qui se communique au lecteur. Et c'est une tout à fait belle scène que celle où le centenaire Tonnantius Ferreolus, qui a connu Rome encore glorieuse et fut empereur, apparaît au barbare Gondovald, dompteur de cités et violateur de filles, et le foudroie de son antique majesté.

Le Théâtre dans l'intimité, par S. et M. Dieulafoy. — Très intéressant volume contenant une idylle de Théocrite, un duo tiré du Cantique des Cantiques, deux farces du xve et du xvie siècle et une comédie de l'époque du Directoire, toutes pièces représentées chez Mme Dieulafoy avec un rare souci de scrupuleuse restitution et de respect des textes. Ce qui donne une véritable valeur à ce recueil, ce sont les notes très complètes sur la mise en scène, et spécialement sur le costume, qui accompagnent chacune des pièces. A signaler surtout un précieux chapitre sur le costume grec, plein d'indi-

cations pratiques pour le réaliser avec la dernière perfection. De nombreuses figures et photographies contribuent à la documentation de cet ouvrage.

Chacun cherche son trésor, par Maurice Pottecher. — M. Pottecher continue sa noble et courageuse entreprise du Théâtre du Peuple, et chaque année voit éclore une nouvelle pièce à l'usage de la population des Vosges. Celle-ci est la cinquième et, comme les précédentes, elle a été représentée à Bussang. C'est là le défaut de ce théâtre, qu'il est un peu trop de terroir; mais c'est aussi son intérêt. On appréciera, dans cette curieuse histoire de sorciers, une amusante étude des légendes et de l'âme superstitieuse des campagnes dans ce coin de France.

Le Sphinx, par Félix Henneguy. — C'est le théâtre philosophique, en vers et dans toute son horreur. Admirons sans lire. Au bout de dix pages, impossible de continuer, on s'enlise. Et il y a là trois drames, l'un après l'autre, en cinq actes, et en vers... toujours en vers!...

> Quatre éléments de tout sont la base et le fond.
> A savoir : le feu, l'eau, la terre et l'air profond...

En désespoir de cause, j'ai recours à la prière d'insérer, et j'y vois que les trois éducatrices antiques, la Grèce, la Judée et Rome, président successivement à l'action de cette trilogie. *Pantheia*, c'est la brillante expansion du génie grec au lendemain de Salamine... *Miriam*, c'est la foi d'Israël aux prises avec l'hellénisme abâtardi... Enfin *Tenella*, c'est la puissance romaine devenue la maîtresse du monde, mais laissant voir déjà...,etc., etc..., que présage l'apparition du christianisme.

Soit!

§

Parmi les pièces jouées, signalons le **Cloître** (chez Deman), le beau drame d'Emile Verhaeren, représenté avec un éclatant succès à Bruxelles, et que le théâtre de l'Œuvre nous donnera prochainement à Paris; et **Poil de Carotte** (chez Ollendorff), l'acte original, vécu et touchant de M. Jules Renard, où Antoine et Suzanne Després sont hors de pairs.

On sait que la **Revue d'Art dramatique** a institué un concours de projets de théâtre populaire. Le premier prix vient d'être attribué à M. Eugène Morel. La revue annonce pour cet été la publication des projets les plus intéressants. — A lire dans les derniers numéros de cette même revue les

trois actes d'un profond et curieux drame de M. Lucien Besnard, les *Chiens du maître*.

LOUIS DUMUR.

LITTÉRATURE

Téodor de Wyzewa : *Le Roman contemporain à l'étranger*, Ecrivains étrangers, 3e série (Perrin et Cie), 3.50. — E. Séménoff : *Alexandre Pouchkine* (1799-1899) (Stock), 2 fr. — Suarès : *Tolstoï* (Union pour l'Action Morale) 1 fr. — Vicomte E.-M. de Vogüé : *Le rappel des ombres* (Colin), 3.50, — Edme Champion : *Introduction aux Essais de Montaigne* (Colin), 3.50. — J.-J. Weiss : *Molière,* préface par le Prince Georges Stirbey (Calmann Lévy), 3.50. — Saint Georges de Bouhélier : *Les Éléments d'une Renaissance française* (La Plume), 3 50. — Eug. Guillaume : *Discours et allocutions* (L. H. May), 3.50.

L'idée principale qui ressort des documents recueillis sur le Roman contemporain à l'étranger par M. Téodor de Wyzewa est que le roman est en décadence autant à l'étranger que chez nous. C'est que, pour M. de Wyzewa, le roman doit rester un roman, une simple histoire, aussi débarrassée que le genre de l'auteur le comporte des préoccupations qui puissent en diminuer « l'action vivante ». Mais M. de Wyzewa ne s'est point demandé si la généralité de ces prédominances, de la description, de l'analyse, de l'étude documentaire sur l'action même qui les porte, ne provenait point de notre goût de moins en moins vif pour une simple histoire. Sont-ce les auteurs qui ont perdu « le goût de conter » ou le public qui aurait perdu celui de s'amuser aux contes qui ne seraient pas les uns, poèmes, les autres, documents? Notez que le critique ne s'est occupé dans son livre que des œuvres dont le succès, en Allemagne, en Danemark, en Norwège, aux Etats-Unis, en Angleterre, en Italie ou en Hollande, a été presque populaire. Un doute, en plus, me vient sur la justesse de cette idée, à relever les « conteurs » que, spécialement à ce titre, M. de Wyzewa nous propose comme modèles : Dostoïewsky, Tolstoï, Stevenson. Pour Stevenson, je ne le connais pas, mais d'après ce que j'en sais, c'était bien en effet le type absolu du conteur. Quant à Dostoïewsky et à Tosltoï, il m'était toujours apparu que c'était beaucoup moins par leurs « contes » qu'ils nous avaient si profondément remués que par la pénétration ou l'intensité d'une analyse interminable, et souvent autobiographique, qui les développent. Oui, les romans, la plupart du temps, ne sont plus des contes et rejoignent d'un côté les « Confessions » ou les « Mémoires », de l'autre, les « Poèmes ».

Ce n'est ni un bien ni un mal, c'est ainsi, voilà tout. Cela montre peut-être que le roman a toujours été un genre faux, en train lentement de disparaître au profit de la « poésie » ou du « document pur », qui condensent chacun, au pôle contraire, l'essence de vie que le roman délaie.

Trois autres idées assurent l'intérêt critique du livre de M. de Wyzewa : que d'un bout à l'autre de l'Europe nos jeunes écrivains témoignent d'un perpétuel, insupportable besoin de changement dans leur genre et dans leur manière ; que le cosmopolitisme n'a nullement envahi les diverses littératures de l'Europe et que, jamais autant qu'à présent, chaque pays n'a gardé une façon spéciale de penser et de sentir ; que rien n'est plus redoutable à la bonne translation d'une œuvre, et inutile, que l'exactitude de sa traduction.

Il me serait difficile d'être également d'accord avec M. de Wyzewa sur ces trois idées.

S'il y a un point que chez les jeunes écrivains il faut louer aujourd'hui sans réserves, c'est précisément cette recherche constante et *naturelle* dans l'expression de leurs sentiments. Dès qu'une forme d'art existe, elle est révolue. La personnalité n'est pas le résultat d'une marque extérieure indélébile. Et il n'est pas de renouvellements qui la dérobent à elle-même. Au lendemain des répétitions et des procédés monocordes du naturalisme, les jeunes écrivains ont universellement senti comme un manque de probité à clicher sous une même forme, plus aisément commerciale, les émotions les plus diverses. Mais il ne faut pas confondre cette recherche personnelle avec la recherche de la manière des autres qui en est la contrefaçon ordinaire. Et c'est sans doute celle-là que M. de Wyzewa a justement visée.

Quant aux traductions, par lesquelles nous pouvons non point connaître, mais nous faire une idée des auteurs étrangers, si elles ne doivent pas être d'une littéralité barbare, comme on s'y applique quelquefois, il est impossible d'admettre qu'elles doivent « consister à *transformer* un ouvrage étranger en un ouvrage français ». Maintenant, M. de Wyzewa cite comme traductions idéales les poésies de Heine par Gérard de Nerval et celles de Poe par Mallarmé. D'accord; seulement ces traductions ne sont-elles pas d'une littéralité suprême, celle qui atteint à la lettre de l'esprit, à « l'exactitude » définitive ? Ce ne sont en aucune façon des traductions *transformatrices*; elles obéissent au contraire au scrupule le plus rigoureux.

Voilà que l'on a mis des siècles à acquérir ce scrupule et l'on voudrait déjà nous en guérir, nous ramener sans doute aux excellentes transpositions françaises du dix-huitième, oh combien françaises, certes! Selon moi, qui crois fermement qu'en art comme en science la première obligation qui s'impose pour une sécurité élémentaire est le respect absolu de ce qui existe, rien ne doit être négligé des moyens qui peuvent strictement le sauvegarder ; et une langue posséderait assez d'ouvrages originaux pour se passer des étrangers, s'il lui était nécessaire de les trahir pour les traduire.

Mais je m'accorde entièrement avec M. de Wyzewa à propos des constatations qu'il a faites sur la vanité du cosmopolitisme. Il n'y a pas de pénétration européenne qui puisse vaincre en effet la nature d'une langue avec les habitudes de penser et de sentir qu'elle détermine en communauté avec la nature du sol et du climat. En dépit des chemins de fer, on sera toujours tenu de rester au moins ses vingt premières années dans le même coin de pays. Cela seul suffit, tant que prédomine une langue, à assurer un particularisme national que les communications cosmopolites ne feront qu'enrichir sans le déformer. Les craintes qu'inspire l'influence des littératures étrangères m'avaient toujours paru servir d'armes de guerre plus ou moins loyales ; le voyage de M. de Wyzewa à travers les œuvres de nos voisins me confirme dans cette opinion.

§

— A l'occasion du centenaire d'**Alexandre Pouchkine** (1799-1899), M. E. Séménoff nous donne sur sa vie des renseignements intéressants et essaie de réchauffer notre enthousiasme à l'égard du poète russe. Car Pouchkine est célèbre en France surtout pour avoir été tué en duel. Il est certain que ce que nous connaissons de ses œuvres nous laisse froids. Son génie, sans doute réel, ne transparaît pas pour nous comme celui de Gogol, de Tourguéniev, de Tolstoï et de Dostoievski. Malgré deux beaux poèmes d'un romantisme n'ayant rien de particulièrement russe, *les Tcyganes* et *le Prophète*, ce ne sont pas les morceaux choisis par M. E. Séménoff qui nous le feront admirer davantage. Mais il se trouve dans *le Comte Nouline* un détail local comme aime à en noter M. Marcel Schwob dans ses « Vies imaginaires ». On passe la soirée au fond d'un château perdu dans la plaine, et vers minuit « dans

le silence du dehors, on n'entendait que les coups que le gardien frappait avec mesure contre la planche en fonte ».

Quelle est cette coutume? ces coups mesurés? cette « planche en fonte » ? M. Séménoff aurait dû nous éclaircir cette particularité d'ancienne vie seigneuriale.

— Bien qu'éditée par *l'Union pour l'action morale*, l'étude de M. Suarès sur **Tolstoi** est une des plus pleines, des plus nourrissantes, des plus savoureuses que je connaisse. Il y a à en retenir cette page au sujet de l'incompréhension de Wagner par Tolstoï. « Le grand artiste s'immole entier à son œuvre, après tout; et il ne juge pas nécessaire de faire au monde un autre sacrifice. En est-il un plus rare? Tolstoï n'en devrait pas douter. La vraie sainteté n'est peut-être pas si difficile que l'art véritable. François d'Assise n'est peut-être pas si unique que Beethoven. Faire l'aumône de soi toute sa vie à des misérables, et se donner sans compter à des œuvres sublimes, où les plus nobles créatures trouveront ce pain que le blé ne produit pas — ici ou là quelle charité est la plus grande? Je m'imagine que Tolstoï est plus irrité de la puissance de l'art que de ce qu'il ne peut pas. Il est blessant pour les apôtres, que l'artiste touche au divin, par les voies, en apparence de l'égoïsme; plus d'un en eût été découragé, s'il avait été mieux instruit. C'est pourquoi ils sont, le plus souvent, des hommes simples, au grand cœur, d'esprit fruste; l'ignorance leur permet d'avoir en mépris ce qu'ils ne connaissent pas. Quand ils s'en vont à Athènes casser les statues à coups de marteaux, il est fort heureux que l'horreur des idoles, comme ils disent, occupe toute leur pensée, car s'ils avaient quelque idée de Phidias et de Praxitèle, ils en comprendraient à demi les dieux, et ils ne les briseraient pas. »

— M. E. M. de Vogüé est un de nos meilleurs décorateurs d'idées. Il voit grand, il voit noble, ce qui est rare. Il est plus intense que pénétrant peut-être, et en effet il est poète. Mais tout en restant surtout sensible, tout en délayant en couleurs chaudes les « spectacles contemporains », ainsi qu'était intitulé un de ses ouvrages, il capte au loin d'un regard avisé. C'est qu'il ne faut pas oublier que M. de Vogüé fut un des servants les plus compréhensifs de la littérature européenne, et ses études sur *le Roman russe* resteront une des fécondes critiques de ces vingt dernières années. Sa religiosité et l'envergure incertaine de son idéalisme ne doivent pas le faire confondre

avec ces pédagogues de morale qui rabaissent nos moindres gestes et rabattent nos enthousiasmes. Dans tout écrivain, dans tout artiste chez lequel une tendance n'est pas une restriction, mais au contraire l'élément naturel de son développement vers la beauté, cette tendance, quelle qu'elle soit, échappe à la critique. Le dix-neuvième siècle en offrira deux exemples fameux avec Chateaubriand et Lamartine.

Ce sont justement deux « ombres » que M. de Vogüé « rappelle » magnifiquement, dans le livre qui nous occupe, avec celles de Vigny et de Puvis de Chavannes. Les pages dont il les célèbre sont belles et tout le livre est attachant. Il est évident lorsqu'il nous peint à la détrempe les « spectacles » de nos jours que sa trop stricte soumission filiale à Chateaubriand même, père du siècle, ne nous donne pas la sensation de nouveauté que nous devrions ressentir d'aspects « contemporains » ; il les étale trop en surface sous une forme qui a marqué déjà d'autres événements et des états d'âme classés. Mais c'est aujourd'hui **le Rappel des Ombres** que M. de Vogüé bat d'un geste ample et sonore ; et si d'habitude il a peut-être trop de facilité à considérer les vivants comme des ombres, il est de ceux qui savent faire renaître les ombres parmi les vivants.

— **Introduction aux Essais de Montaigne**, par Edme Champion. — On sait que Montaigne n'a jamais cessé de remanier son ouvrage par des modifications très importantes et que notamment, entre la cinquième édition (1588) et la première (1580), les différences sont capitales ; entre l'édition de Mlle de Gournay et les corrections qu'avait ajoutées Montaigne lui-même à l'édition de 1588, elles ne sont pas moins profondes.

Or, comme le remarque M. Champion, il est extraordinaire que les éditions modernes ne tiennent pas compte chronologiquement de *tous* les changements survenus, car à en pousser l'examen il résulterait pour nous une surprise aussi vive que celle ressentie par nos pères lorsqu'ils connurent les *Pensées* de Pascal en 1842.

M. Edme Champion est coutumier de ces revisions consciencieuses par lesquelles nos classiques, incomplètement déchiffrés ou surchargés d'interprétations parasites, prennent une physionomie inattendue qui est simplement la leur. A ce titre, ses *Études critiques* sur Voltaire furent neuves et subs-

tantielles. Je ne sais, à vrai dire, si la véritable figure des écrivains séculaires n'est pas aussi légitimement faite de la transformation de nos esprits que des éléments premiers qui l'ont composée. Toutefois, pour des propulseurs et des remueurs d'idées, comme le furent avant tout Montaigne et Voltaire, qui servent d'autorité à tout ce qu'on veut, il est utile de reconstituer avec exactitude leur physionomie primordiale et leur pensée, telles qu'ils les doivent aux éléments mieux connus de leur époque.

L'Introduction aux Essais de M. Champion est dans ce sens extrêmement fructueuse.

— **Molière**, par J.-J. Weiss. — J.-J. Weiss est complètement oublié de notre génération. C'est le juste châtiment d'un écrivain pour qui Parny était le poète lyrique par excellence. Weiss fut cependant un esprit distingué, — toujours dans la lignée des moralistes, hélas !

Ces « quatre conférences » sur Molière, prononcées en 1865, et que publie le fidèle ami de Weiss, le Prince Stirbey, sont curieuses et de la meilleure substance critique.

Le livre se termine par une petite récolte de « pensées décousues » dont voici la dernière : « L'esprit ne sert à rien, pas même à consoler du succès des sots. »

— **Les Éléments d'une Renaissance Française**, par Saint-Georges de Bouhélier.

Dans la cité hagarde.
Où la réclame aboie
Le chœur des bateleurs
S'installe et crie au ciel « Regarde
Nous soulevons, à bras tendus, la joie ! »

Cette strophe de l'honnête et véhément poète Verhaeren me revient facilement en mémoire au nom de M. Saint-Georges de Bouhélier ou d'un de ses acolytes. Mais il n'y a pas lieu d'insister ni de témoiger la moindre violence contre des procédés de production littéraire qui s'éloignent par trop, pour nous émouvoir, de la manière simple et désintéressée du Poète, telle qu'elle a été, par notre génération, comprise et, on peut dire, relevée. Je suis obligé du reste, vis-à-vis de ces messieurs, à une particulière courtoisie pour les injures dont ils m'ont toujours particulièrement couvert. Aussi me contenterai je uniquement de signaler à quel point il faut reculer les bornes de la bienséance pour intituler un recueil d'articles de journaux,

produits adroits de la hâte et du hasard, *les Éléments d'une Renaissance française !*

Discours et allocutions, par Eugène Guillaume. — L'éloquence académique de ce statuaire,non moins académique, dort sous une couverture grise où il serait charitable de la laisser reposer en paix, n'était une très intéressante *notice sur Barye*, qui s'y trouve fâcheusement perdue.

ROBERT DE SOUZA.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Ch. Brossard : *Géographie pittoresque et monumentale de la France ;* 1er volume, Flammarion. — L'abbé Bouillet : *Les églises paroissiales de Paris : Saint-Germain l'Auxerrois*, X. Rondelet, 1 fr. — *La Correspondance historique et archéologique ;* 6e année, Fontemoing. — *Revue des études historiques ;* Fontemoing. — *Lettres de Jean-Arthur Rimbaud ;* Mercure de France, 3 fr. 50. — *Encyclopédie populaire du XXe siècle : L'expansion coloniale ;* H. May, 2 vol. à 1 fr. — Gésa Darsuzy : *Les Pyrénées françaises ;* Schleicher, 1 fr.

La **Géographie de la France** de M. Ch. Brossard, dont la librairie Flammarion vient de terminer un premier tome, comprenant toute la France du Nord, mérite d'être mentionnée pour la beauté de l'illustration autant que pour l'idée même d'avoir consacré un ouvrage en cinq volumes à figurer d'ensemble les édifices si nombreux encore de l'art d'autrefois qui couvrent le sol de notre pays. C'est une entreprise louable et d'une exécution attrayante, mais je ne suppose pas qu'il y ait à s'en inquiéter autrement. La Géographie de M. Brossard est un album monumental, un répertoire de photographies pour la plupart fort bien reproduites et donnant par les artifices de l'impression en couleurs la teinte réelle des pierres, les jeux de lumière et d'ombre, l'aspect exact en somme des chefs-d'œuvre de l'ancienne architecture en France, et l'on peut citer des planches comme la façade de la cathédrale d'Amiens, le château d'O, certaines vues de Rouen, qui sont de véritables merveilles. Il est à souhaiter que la publication se poursuive avec le même soin; et les éditeurs auront d'autant mieux droit à nos louanges qu'ils ne s'étaient évertués, jusqu'ici, dans le genre, qu'à confectionner une certaine Bibliothèque Camille Flammarion, dont les images horrifiantes sont dans toutes les mémoires. — On nous permettra quand même de faire deux reproches à la *Géographie monumentale* de M. Brossard et c'est d'abord l'insignifiance du texte ;

il ne comporte que des statistiques, c'est-à-dire la chose la plus inutile et la plus dépourvue d'intérêt, des notions trop courtes et souvent dérisoires. Les édifices choisis devraient être accompagnés de quelques indications; or, il n'y a rien. — Nous regretterons ensuite que l'ouvrage n'ait pas été entrepris d'une façon plus complète. Les éditeurs se sont enfermés dans des limites trop étroites. Nombre de monuments ont été omis et dans certaines villes, comme Senlis, on a tout juste reproduit la cathédrale. A Beauvais, il manque l'église Saint-Etienne, qui est une des curiosités de l'endroit, l'ancien Palais épiscopal, les maisons des xve et xvie siècles, qui forment plusieurs quartiers d'un aspect si pittoresque. De Compiègne, on pouvait donner les églises Saint-Antoine et Saint-Jacques, l'ancien Hôtel-Dieu, la Tour dite de Jeanne d'Arc; à Soissons, la vieille église Saint-Pierre, la façade de la cathédrale, son transept sud et le petit portail du transept nord; à Laon, la façade du Palais de justice, l'église Saint-Martin, la rotonde des Templiers. — Nous en passons. Ces observations, du reste, ne concernent que les départements de l'Oise et de l'Aisne. D'autres moins fournis en monuments sont plus complets. Il en reste malheureusement que l'ouvrage de M. Ch. Brossard est très loin de ce qu'on en pouvait attendre et, — ceci, hélas! est toujours la morale de telles aventures — que les éditeurs, sous prétexte de s'adresser au public, ne font jamais les choses qu'à moitié.

§

La collection des *Monographies illustrées des églises paroissiales de Paris*, par M. l'abbé Bouillet, s'est augmentée d'un fascicule consacré à **Saint-Germain l'Auxerrois.** Nous ne reviendrons pas sur les conditions générales de cette publication mentionnée antérieurement, mais les notices de M. l'abbé Bouillet valent toujours d'être lues, et nous avouons volontiers nous y arrêter pour les renseignements qu'elles fournissent. L'église Saint-Germain l'Auxerrois, malgré des retouches stupides et les ravages des restaurateurs, est encore une des plus intéressantes de Paris. On pense qu'elle fut primitivement édifiée au viie siècle par l'évêque saint Landry et sur le modèle du Saint-Sépulcre de Jérusalem. Elle s'appela d'abord Saint-Germain-le-Rond, et c'est seulement à partir du xiiie siècle que le nom actuel a prévalu. — Mais l'ancienne église avait été ruinée durant le siège de 856; les Normands s'y étaient alors fortifiés; ils y avaient établi un camp

entouré de fossés, dont le souvenir a persisté dans le nom de la vieille rue des Fossés-Saint-Germain. Quand ils s'éloignèrent, l'édifice avait subi les assauts furieux des Parisiens et mal réparée alors elle attendit deux siècles sa reconstruction. Ce fut Robert le Pieux, ce roi bizarre, qui passait une partie de son existence à refaire les églises et l'autre à se quereller avec sa femme, qui la releva sur un plan nouveau. De cette seconde église Saint-Germain, nous est restée la vieille tour qui se dresse du côté méridional du chœur. Cette tour était surmontée d'une haute flèche cantonnée de clochetons — analogue sans doute à celles de Notre-Dame d'Etampes — et qui fut abattue vers 1754. Les baies et les ouvertures intérieures furent aussi remaniées et mises au goût de l'époque. — Au XIIIe siècle, on entreprit une nouvelle reconstruction. Il en subsiste le portail principal, le chœur et l'abside. Au XVe siècle, les travaux furent repris. On éleva la nef avec un bas-côté et une rangée de chapelles, les deux bras du transept, le porche et les collatéraux du chœur. Au XVIe siècle, ce furent encore des remaniements; Saint-Germain-l'Auxerrois posséda même un jubé magnifique, construit par Pierre Lescot et sculpté par Jean Goujon. Il fut abattu aussi en 1754, et certains de ses débris, après des vicissitudes diverses, ont été recueillis par le Louvre. C'était le moment d'ailleurs où l'on abîmait toutes les églises. Saint-Germain avec le titre de collégiale avait été longtemps desservie par un chapitre dont les chanoines exerçaient à tour de rôle les fonctions curiales. Son cloître l'enveloppait d'une ceinture presque complète de maisons occupées par des ecclésiastiques. Quatre portes donnaient accès dans l'aire intérieure, qui servait de parvis à l'église. Au XVIIe sièle, après de longs débats, le chapitre fut réuni à celui de Notre-Dame, et Saint-Germain devint paroissiale. On abîma aussitôt le chœur en retaillant les piliers dont on fit de grosses colonnes à cannelures surmontées de chapiteaux ornés de guirlandes; on supprima une grande partie des meneaux des fenêtres et les verrières furent remplacées par des carreaux misérables à l'aide desquels « tout l'intérieur se trouva parfaitement éclairé ». Des anciens vitraux il ne reste aujourd'hui que ceux des deux roses et des six grandes fenêtres des transepts. La plupart des œuvres d'art qui décorent l'église, de même, ne sont point antérieures au XVIIe siècle. On y peut voir cependant, dans la chapelle de la Vierge, un rétable en pierre provenant d'une église de Cham-

pagne, et dans la chapelle de la Compassion, un rétable en bois sculpté, de travail flamand, qu'on pense être des premières années du XVIe siècle. Il y, a d'ailleurs, nombre de jolis détails à l'intérieur de cette église dont l'ensemble est harmonieux ; naguère elle était entièrement peinte, et, jusqu'en 1728, conserva des voûtes et piliers « d'un azur foncé chargé de fleurs de lys d'or ».Les chapelles de la nef sont couronnées par des combles aigus qui longtemps ont servi d'ossuaires, et dans toute cette partie de l'édifice, les clochetons,les arcs-boutants, les gargouilles, les balustrades, les consoles et pignons sont couverts de sculptures et peuplés d'animaux réels ou fantastiques, montreurs de bêtes, sauvage sortant de la gueule d'un hippopotame, mendiant accompagné de son chien,truie allaitant sa progéniture,rats dévorant la boule du monde, qui mériteraient de nombreuses reproductions de détail. — Mais le grand intérêt de Saint-Germain-l'Auxerrois, c'est d'avoir gardé son porche, élevé de 1431 à 1439, par Jean Gaussel, « maçon-tailleur de pierres ». Cinq arcades inégales s'ouvrent sur la façade de ce porche dont les extrémités forment deux pavillons aux toits pointus, surmontés de lucarnes, et où se trouvent deux salles carrées. La salle de droite, qui est l'ancienne salle du Trésor, est même, paraît-il, fort curieuse par son plafond de bois sculpté et le pavement fait de carreaux vernissés ; elle contient des armoires aux délicates pentures et un grand tryptique du XVIe siècle. Les piliers du porche sont ornés de statues dont quelques-unes datent de la construction. La façade même de l'église offre trois portes,dont l'une seulement, celle du milieu, est du XIIIe siècle.Dans le tympan on avait sculpté des scènes du jugement dernier; elles furent détruites en 1645 et en même temps l'on abattit le trumeau supportant une statue du Christ. Il n'est resté que les personnages des ébrasements et les statuettes des voussures.Le tympan fut agrémenté, de 1840 à 1845, de peintures dans le goût des primitifs; mais c'est un désastre, le climat de la région ne laissant guère subsister les couleurs de progrès que confectionnent nos pauvres industriels. La décoration picturale du porche, exécutée vers la même époque pour donner une idée sans doute de ce qu'étaient les églises polychromes d'autrefois, se trouve également dans un état lamentable; le ciel d'azur, les étoiles d'or, les figures se détachent par lambeaux de la voûte, semblables au papier décollé d'une pauvre chambre d'hôtel, et tombent sur les visiteurs. — Ayant à peu près résumé la substantielle brochure

de M. l'abbé Bouillet — dont les photographies, malheureusement, surtout pour l'extérieur de l'église, sont bien insuffisantes — on nous permettra même, à ce propos, de croire que l'attention des commissions compétentes pourrait avec fruit se porter sur le porche de Saint-Germain-l'Auxerrois, et que par ces temps de travaux et d'enthousiasme pour le Vieux Paris, quelques soins intelligents qui lui seraient accordés ne seraient point superflus.

§

La **Correspondance historique et archéologique,** organe mensuel d'informations entre historiens et archéologues, entre dans sa septième année. — C'est un recueil varié de documents et d'érudition. On y trouvera des renseignements administratifs complets, des chroniques et une bibliographie abondante, les sommaires enfin de toutes les publications périodiques touchant à l'archéologie et à l'histoire — A citer dans les derniers numéros des notices curieuses sur les fouilles d'Aventicum, capitale de l'Helvétie romaine,sur la bibliothèque du Roi en 1783, et des études édifiantes sur les Budgets de l'Instruction publique et des Beaux-Arts pour 1900.

La **Revue des Etudes Historiques** entreprend la publication d'une *Bibliothèque de bibliographies critiques* dont M. F. Funck-Brentano donne l'Introduction dans le numéro de janvier-février. Il y a là un travail immense, susceptible de rendre des services importants au public même par le nombre et la généralité de ces répertoires qui éviteront en grande partie des recherches longues dans les catalogues. — Sont annoncés les fascicules sur : la Guerre de Cent Ans, la Gaule Romaine, le Théâtre espagnol, la Chanson populaire en France, les Lettres de Cachet, l'Affaire du Collier, les règnes de Philippe le Bel, Philippe le Long, Louis X, Charles IV, Philippe de Valois, Charles VI, Louis XI, Charles IX, Louis XIV et Charles Quint; sur la Formation des villes et l'histoire de Bordeaux, Paris et Valenciennes. — Dans le même numéro lire le très curieux *Voyage d'un Provincial à Paris, au XVIII*e *siècle,* et des notes bibliographiques.

§

Pour faire suite à la Vie de Jean-Arthur Rimbaud, le *Mercure de France* a cru devoir publier des **Lettres** écrites à sa famille par l'auteur des *Illuminations* durant ses multiples voyages. Ce n'est point ici le lieu de nous attarder sur Rim-

baud, dont on a d'ailleurs quelque peu écrit déjà, et qui ne méritait sans doute ni les ardeurs enthousiastes ni le dénigrement rageur dont les petites revues, il y a quinze ans, firent les frais. Que ce soit malechance, lassitude ou abdication de soi-même, Rimbaud n'a jamais donné que ce qu'on appelait naguère des *œuvres de jeunesse;* quelques beaux vers, dont le *Bateau Ivre*, méritant d'être classés dans une anthologie, et des proses d'un maboulisme peut-être voulu, mais sur lesquelles en toute franchise nous ne savons point nous extasier. Que M. Paterne Berrichon, son commentateur assidu, nous soit indulgent. Merveilleusement doué, armé d'une instruction nombreuse et diverse, il ne manqua sans doute à Rimbaud que de savoir orienter sa vie. Il la gâcha, s'épuisa en des pérégrinations douloureuses, en des entreprises vagues et des pays impossibles, et, somme toute, ne fit rien qui vaille. Rarement même on a pu voir une existence d'homme et une vocation de poète avorter si misérablement. On sait sa triste fin : après des séjours indéfinis à Aden et au Harrar, atteint par une maladie des os, il dut revenir, se faire transporter en France. A Marseille, livré à la science si aléatoire des chirurgiens, il fut amputé de la jambe droite, et cet être, pour qui le changement, les courses lointaines, la vie errante et libre étaient devenus des nécessités, se traîna lamentablement, larve humaine, cul-de-jatte pitoyable, béquillant et affolé, sans pouvoir reconquérir le calme et trouver la fin de ses souffrances. Il eut beau se débattre, essayer les climats et les remèdes, la vie peu à peu l'abandonnait. Il se sentait périr, gagné par le mal, paralysé graduellement, perdant l'usage de ses membres. Après un court passage dans les Ardennes, parmi les siens, il retourna à Marseille, avec l'idée encore de revoir l'Orient, et mourut sur un lit d'hôpital le 10 novembre 1891.— Pour la littérature, nous devons penser qu'il y avait renoncé depuis longtemps. Arrivé à l'âge d'homme et tout à coup informé du tapage que menaient les jeunes gens autour de ses essais précoces, il manifesta un mécontentement point factice et ne dut jamais avoir de gratitude aux personnes trop zélées qui lui jouèrent le méchant tour de faire réimprimer les *Illuminations*. M. Berrichon serait heureux de nous faire croire que Rimbaud, revenu en Europe à peu près en bonne santé, nous aurait donné une poétique et des ouvrages surprenants. A la vérité, nous ne voyons point tout cela. Il ne tendait qu'à gagner de vagues sommes, rêvait de se ma-

rier, d'avoir un fils ingénieur, d'être un brave père de famille. A Aden, il prépara un ouvrage pour la Société de Géographie, des notes çà et là sur ses voyages. Ces travaux, au point de vue documentaire et pour la connaissance de l'Afrique devaient être intéressants. Ils ont disparu avec la plupart de ses lettres. Celles qui nous demeurent et que publie le *Mercure de France* sont uniquement adressées à sa famille, c'est-à-dire à des personnes peu informées, auxquelles il devait indiquer que la photographie et la topographie ne sont pas la même chose. Elles ne dénotent nullement aussi bien, le *poète maudit*, le Saturnien de la légende ; elles sont d'un honnête garçon et même d'un bon fils, — et n'ajoutent rien à sa gloire.

§

A la librairie May, qui a entrepris elle aussi une *Encyclopédie populaire du XXe siècle*, on trouvera **L'Expansion coloniale**, deux volumes avec cartes et vignettes, sous forme de dictionnaire et donnant des renseignements nombreux de géographie et de commerce. On s'y peut instruire de bien des endroits dont les noms barbares risquent de dérouter d'abord et quiconque se donne la tâche de lire les articles journaliers de la presse, relatifs aux expéditions et aux établissements exotiques, peut sans grands risques en faire l'acquisition.

Dans la collection du *Livre d'or de la Science*, voici enfin les **Pyrénées françaises,** petit livre publié sous le vocable bizarre de Gésa Darsuzy, lequel doit intéresser les touristes et en général tous les amateurs de montagnes. On y remarque d'ailleurs des chapitres de bonne vulgarisation sur l'histoire, la religion, les légendes, superstitions et coutumes des Pyrénées, le tout — qu'on se le dise — pour la modique somme de *un franc*.

CHARLES MERKI.

ROMANIA, FOLKLORE

R. Yve-Plessis, *Essai d'une bibliographie française de la Sorcellerie et de la Possession démoniaque, pour servir de suite et de complément à la* Bibliotheca Magica *de Graesse, aux* Catalogues *Sepher, Ouvaroff, d'Ourches et Guldenstube, Stanislas de Guaita, et aux divers travaux partiels publiés sur cette matière.* Préface par Albert de Rochas (avec sept gravures d'après Queverdo, Raimondi, Breughel, Jaspar Isaac, Ziarnko, Albert Durer, David Téniers). Bibliothèque Chacornac, in-8, 10 fr. — Kr. Nyrop, *Formation du pluriel en français : les noms en —l* (Extrait du *Bulletin de l'Académie royale des Sciences et des Lettres de Danemark,*

Copenhague, 1900, n° 1). — La philologie des journalistes et des amateurs (*Notes and Queries*, l'*Intermédiaire*, le *Journal*).

Le meilleur compte-rendu que l'on puisse faire de l'ouvrage important de M. Yve-Plessis est d'en transcrire la table des matières :

I. *Généralités*. — Encyclopédies ; Dictionnaires spéciaux ; Traités généraux sur les sciences occultes ; Histoire de la magie.

II. *L'Enfer et le Diable*. — L'Enfer ; Histoire du Diable ; la personne du Diable ; Varia sur le Diable ; le Palladisme.

III. *Etat-major du Diable : les Démons*. — Des Démons et de leur nature ; le Magnétisme démoniaque ; le Spiritisme démoniaque ; Rapports des démons avec les humains ; Obsession ; Apparitions en général ; Apparitions particulières ; Chasse fantastique ; Maisons hantées ; Esprits familiers ; Farfadets, Lutins, Génies ; Vampires, Fantômes ; Traditions locales sur les Démons ; Rapports des Démons avec les humains, Possession ; Les Incubes et les Succubes ; Théorie sur les Energumènes ; Faits de possession ; La possession épidémique : Auxonne ; Toulouse ; Les Camisards ; Saint-Médard ; Les filles des Landes ; Secouristes et Aboyeuses ; Morzine ; Les démoniaques et la médecine.

IV. *Milice du Diable : les Sorciers*. — Théories sur la Sorcellerie ; Histoire de la Sorcellerie ; Les exploits de la Magie noire : Le Sabbat ; Lycanthropie ; Envoûtement ; Mauvais œil ; Nœud de l'aiguillette ; Charmes, Sortilèges, Enchantements ; Talismans et Amulettes ; Les formulaires du Sorcier enchiridions, grimoires, clavicules, secrets et recettes magiques ; Almanachs magiques.

V. *La chasse aux sorciers*. — Jurisprudence contre les sorciers, l'Inquisition ; Lois et arrêts contre les sorciers ; De la procédure en matière de sorcellerie ; Grands procès de sorcellerie : Généralités ; les Templiers ; Jeanne d'Arc ; Gilles de Rays ; Louis Gauffridy ; Léonora Galigaï ; Urbain Grandier ; Madeleine Bavent ; La Voisin et consorts ; La Bucaille ; La Cadière ; Petits procès par provinces ; Biographies de quelques magiciens et démonologues célèbres : Simon le Magicien ; Apollonius de Tyane ; Virgile ; Merlin ; Faust ; Cagliostro ; Bodin ; De Lancre.

VI. *Œuvres d'imagination*. — Romans, facéties, nouvelles ; Théâtre ; Poésie.

VII. *Bibliographie.* — Travaux partiels sur la démonologie.

On voit que ce catalogue méthodique est strictement limité aux matières de son titre. Il comprend 1793 numéros. Comme l'auteur annonce un supplément il est inutile de relever les quelques lacunes que nous avons pu constater à une première lecture. Il s'agit moins, en un tel travail, d'être complet, ce qui est bien difficile, que d'être exact. Il y aurait quelques critiques à faire touchant le chapitre *Œuvres d'imagination.* Des livres y figurent qui, le titre enlevé, n'ont aucun rapport avec ce sujet. Ainsi le *Fantôme*, de M. Remy de Gourmont; tandis que dans les *Histoires magiques*, du même, il y a un conte qui est un récit de possession démoniaque. Dans la division *Théâtre*, il faudrait mentionner un grand nombre de « miracles » et notamment le *Miracle de Théophile*, de Rutebeuf, dont l'*Ymagier* a donné récemment une version modernisée. Une plus grave absence, c'est celle de l'ouvrage d'Antonio Rusca, qui a fourni bien des sottises aux théologiens : *De Inferno et statu Daemonum ante mundi exitium libri quinque;* orné de figures; Milan, 1621, in-4. Ce livre baroque, de ceux qu'on nomme Ambroisiens (*Ex collegii Ambrosiani typographiâ*) est excessivement rare.

§

Les travaux de M. Nyrop sur la langue française se recommandent par la sûreté de la science autant que par l'originalité des aperçus. L'étude qu'il vient de nous donner, et qui se rattache à son excellente *Grammaire historique*, élucide la question de la formation du pluriel dans les mots français en —*l*; et comme M. Nyrop pousse l'histoire de la langue jusqu'à nos jours, jusqu'à la minute présente, il y a un profit même pratique à lire avec soin ses remarques.

C'est ce que j'ai fait et voici quelques notes critiques sur des paragraphes qui ont excité mon esprit de contradiction :

4. Le singulier de *bestiaux* est usité dans les dialectes. En Normandie, on dit *le bestial*, pour l'ensemble des bestiaux d'une ferme, et dans tous les sens de *bétail*.

10. L'argot de Paris dit en effet parfois les *journals* pour *journaux*. J'ai entendu aussi le pluriel *chevals*. Il y a là une tendance qui pourra prévaloir.

13. Il ne semble pas que *plumeau* soit pour *plumau* et représente un singulier analogique refait sur *plumaux*, an-

cien pluriel de *plumail*. C'est sans doute un dérivé direct de *plume*, d'après les analogues *chapeau*, *manteau*, etc.

15. Le pluriel de *frontail* est certainement *frontaux*, par confusion avec le pluriel régulier de *frontal*, et surtout par déférence pour *fronteau*, bien plus usité.

24. Les formes *agnel*, *oisel* et d'autres, sans être usitées, le pourront devenir, à cause du féminin revenu en usage *agnelle*, *oiselle*, *taurelle*. Il faudrait tenir compte des féminins, examiner quelle a été leur influence.

25. *Scel* n'est pas tellement hors d'usage. Les dictionnaires populaires se croient tenus de l'enregistrer.

27. « Nulle trace d'un pluriel analogique *viels*. » C'est être bien affirmatif. On a même abusé de cette forme en notre siècle, sous couleur d'archaïsme. Ainsi cette devise d'un bibliophile : « *Livres viels et nouveaulx* ».

30. Il me semble, et même malgré le *Dictionnaire général*, que *ligneul* se prononce *ligneu*. S'il y a un pluriel, c'est *ligneux* ; mais a-t-il jamais été proféré ?

35. La forme *mol* n'est pas absolument morte (influence du féminin et de *mollet*). Quoi qu'en ait dit M. Paul Passy, *mol abandon* n'est pas plus ridicule que cent autres clichés. Il y a d'ailleurs une tendance à faire revivre certains mots en *ol*. *Sol* et même *sols* sont usuels, mais détiennent un peu d'ironie. *Col*, pour *cou*, est très employé, mais il y a des nuances.

36. Le pluriel de *vol* est presque aussi commun que le singulier.

37. La forme *verrouil* est demeurée, au sens d'épée longue et droite. Je n'en suis pas sûr, mais je crois que le mot se prononce, en ce cas, comme *fenouil*. Il y a peu d'occasions de proférer ce terme archéologique. Le petit Richelet de 1761 ne donne que *verrouil* au sens actuel de verrou. Il est vrai que l'édition que je possède est de Lyon.

§

L'*Intermédiaire* du 7 avril a reproduit une note des *Notes and Queries* où l'on raille la philologie des amateurs et des journalistes. Il faut espérer que les correspondants de l'*Intermédiaire*, à défaut des journalistes, qui sont incorrigibles, en feront leur profit Ils posent en effet avec conviction dans cette revue trop accueillante les questions philologiques les plus saugrenues, et il se trouve toujours un bon savant de province qui tient à leur donner des solutions parfois plus

comiques encore. En voici un exemple des plus amusants. Un anonyme demande gravement :

—

« **Lamperière.** — C'est le nom de Flaubert dans *Charles Demailly*. La racine *lamp* signifie « briller ». La loi d'invention de noms propres par les grands artistes littéraires pourrait faire croire que les Goncourt avaient ainsi nommé Flaubert, par rapport à son visage vermeil ou à son enthousiasme, ou à sa conversation brillante; mais ce nom est rouennais. Marie de Lampérière était la femme de Pierre Corneille. Y aurait-il filiation entre la famille Flaubert et celle de Corneille, ce qui expliquerait l'usage de ce nom assigné à l'auteur de *Madame Bovary?* »

Quinze jours plus tard, un pseudonyme répond :

« **Lamperière** (XLI, 429). — Il ne s'agit pas d'une étymologie impliquant le brillant de la *lampe*.

Lamperière, c'est *l'empereur :*

L'en disoit que l'empereire Farris l'avoit fait chevalier (Joinville).

L'emperière de Rome est mort (Froissart).

Eumée. »

—

Ne dirait-on pas qu'il s'agit d'une langue conjecturale comme l'osque ou l'acadien? Il est permis d'ignorer que *emperière* veut dire *impératrice,* que le mot représente *imperariam,* comme *empereris* représente *imperatricem*; qu'*empereur* (*imperator*) est en vieux français, non pas *emperière,* mais *emperère,* dont d'autres formes sont *empereor, emperedor, emperedre;* mais alors il faut refréner sa bonne volonté et rester sourd aux questions saugrenues. Un fascicule suivant renferme ces interrogations anodines : Quelle est l'étymologie de *caporal? Capitaine* ne vient-il pas de *caput?* La partie philologique de l'*Intermédiaire* est faible; et c'est dommage, car cette revue est répandue dans le milieu le plus apte à recevoir de bonnes notions sur l'histoire de la langue française.

Cependant les journalistes sont encore plus amusants que les savants de province. M. Theuriet écrit sans rire (*Journal,* 23 mars):

« Dans la Meuse, où l'on a eu si peu affaire aux Anglais, il existe deux mots patois qui ont certainement des racines

britanniques. Nous appelons « pipi » le noyau de la cerise, et « pip » est le mot anglais employé pour désigner le pépin de certains fruits; nous disons aussi « tumer » pour verser à boire, et les Anglais appellent « tumbler » un grand verre boire. »

Ce n'est pas plus difficile que cela.

J. DREXELIUS.

ÉSOTÉRISME ET SPIRITISME

Maurice Largeris : *Brahm, trilogie panthéistique*, in-18 br. L'Art Indépendant, 3 fr. — A.-J. Guelle : *Notion première et fondamentale*, etc. Opuscule I, broch. in-8°, id. 1 fr. — Dr Paul Farez : *De la suggestion pendant le sommeil naturel dans le traitement des maladies mentales*, broch. in-18°, Maloine. — Du même : *Traitement psychologique du Mal de mer et des Vertiges de la locomotion*, broch. in-8°, id. — Albin Valabrègue : *Almanach de la Survie*, broch. in-18, Chamuel. — Martial d'Estoc : *La Franc-Maçonnerie, sa politique et son œuvre*, 2 vol. in-18 br., Courrier littéraire de la Presse, 5 fr. — Memento.

Parabrahm, Brahm ou Brahmâ, l'Être mystérieux, en qui tout existe éternellement, d'où sort le monde et où il s'engloutit pour en ressortir, — est connu par l'homme sous ces trois états : la *Substance*, l'*Évolution* et la *Dissolution*. La Substance, c'est Brahmâ; l'Évolution, Vishnou; la Dissolution, Shiva. Les trois ne font qu'un : c'est la trimourti indienne, l'analogue de la trinité chrétienne.

Dans son **Brahm**, M. Largeris analyse et développe ces idées. Avec une grande richesse d'expressions et une heureuse variété de rythmes, il chante la Substance une, infinie, éternelle, indivisible, âme et étendue, substratum des êtres et des choses; il dit la Grande « Nuit » de Brahmâ, son réveil, la naissance de l'univers, l'évolution première, la genèse des nébuleuses, des systèmes et des corps, l'éclosion de la vie et de l'esprit; puis les dissolutions partielles, la fin de la vie, le déclin des systèmes, l'écroulement des sphères, l'ensommeillement et le retour de la Grande « Nuit ».

C'est simple, c'est beau, c'est sublime.

§

Le titre complet de l'œuvre de M. Guelle est : **Notion première et fondamentale pour l'étude de la Connaissance Antique et Occulte de la Mathématique Alchimique, Harmonique et Divine, en sanscrit « la Langue des Dieux » et autres langues, Arts Archi-**

tecturaux, tables numériques, propositions géométriques, glyphes ou symboles variés.

Il est par trop long. Par trop longues aussi sont les phrases. J'en ai trouvé qui avaient 28, 31, 33, et même 48 lignes. Comme, en outre, elles sont, en général, coupées d'incidentes et de parenthèses nombreuses, on conçoit qu'il soit extrêmement difficile, sinon impossible, d'en saisir le sens.

L'auteur débute par un avant-propos où il est surtout question de lui, de sa situation matérielle et de ses études théosophiques et linguistiques. Il y parle aussi de la science actuelle qu'il place bien au-dessous de la science antique. Il continue par une étude, non entièrement parue, sur « le nombre sacré des cycles de devenir et sa relation au septénaire ». Ce nombre est 18. Il s'étend, en longues considérations, sur la signification occulte de ce nombre et celle de 7, 8, 25, 32, etc. Il base toutes ses déductions et tous ses commentaires sur « la mathématique littérée », autrement dit, sur la valeur numérique, cachée ou manifestée, qu'il accorde aux caractères sanscrits. Il tente de faire, on le voit, avec ceux-ci ce que font les kabbalistes avec les signes hébreux.

§

Le Dr Paul Farez est de l'école du Dr Bérillon. Il traite par l'hypnotisme et la suggestion, soit à l'état de veille, soit à l'état de sommeil naturel ou provoqué, — l'acoolisme, les maladies mentales, le mal de mer et les vertiges de la locomotion. Ce mode de médication psychothérapique exige beaucoup de patience et de douceur et la connaissance approfondie de l'homme, particulièrement de son mental. M. Farez possède cette science et ces qualités. Il a guéri dernièrement un cas de folie. Les troubles mentaux ont disparu, malgré la persistance d'une glycosurie.

M. Farez a publié un compte-rendu détaillé de cette guérison — qui a fait quelque bruit — dans l'*Indépendance médicale* du 28 février.

Je ne puis, faute de place, analyser les brochures. Je me contenterai d'en recommander la lecture. Elles sont aussi instructives qu'agréables à lire.

§

On sait que M. Albin Valabrègue est devenu spirite et chrétien. Son **Almanach** est, à cet égard, une véritable profession de foi. Il y cause de tout un peu : du spiritisme et du

magnétisme, du christianisme et du socialisme. Il y aurait beaucoup à dire, si l'on voulait discuter ses idées sur Dieu, la liberté, le christianisme, la création, le mal, le bien. Il a des phrases qui surprennent, telles celles-ci :

« Tel *médium* offrira les fluides permettant au mort de se montrer; tel autre aura les fluides permettant au mort d'écrire, etc. » (Donc les fluides des médiums à incarnations ne seraient pas de même nature que ceux des médiums écrivains.)

« Tout le passé est dans le cerveau de Moïse (?); tout l'avenir dans le cœur de Jésus (?) »

« La création, c'est Dieu qui cherche à s'exprimer. » (Pauvre Dieu! qui hésites, tâtonnes, n'es pas sûr de toi-même, tu ne vaux guère mieux que l'homme.)

« Le mal, c'est le commencement du bien. » (Quel fondement! C'est l'être tiré du néant, le rien devenant quelque chose.)

« Le mal, c'est le bien inachevé. » (Donc tout est mal, puisque le bien que nous faisons n'est jamais complet, *achevé*.)

De telles pensées semblent être en contradiction avec la morale pure et élevée, les beaux et nobles sentiments que professe M. Valabrègue.

Son *Almanach* qui — signe particulier — ne contient pas de calendrier, renferme, en outre, des communications de l'esprit Allan Kardec et des extraits du livre de madame Nœggerath, la *Survie*, dont j'ai parlé ici-même, il y a deux ou trois ans.

§

Dans le premier volume de son ouvrage — **la Franc-Maçonnerie, sa politique et son œuvre,** — M. Martial d'Estoc définit — à sa manière bien entendu — le rôle joué par la Franc-Maçonnerie dans le gouvernement et la politique intérieure et extérieure de la France, de 1776 à nos jours. Le second peut servir à la fois d'introduction et de complément au premier. Quoi qu'indique son sous-titre (1), il n'est guère plus documenté que celui-là.

Le livre de M. Martial d'Estoc n'est pas — il s'en faut de beaucoup — une œuvre d'érudition patiente et sagace et de science scrupuleuse et impartiale; c'est un pamphlet virulent

(1) Le premier volume porte pour sous-titre : *partie historique*, et le second : *partie documentaire*.

contre la Franc-Maçonnerie. C'est du roman plutôt que de l'histoire.

D'après M. d'Estoc, la Franc-Maçonnerie aurait été l'instigatrice de tous les crimes politiques commis depuis plus de cent ans. C'est elle qui aurait dirigé le bras qui a assassiné Carnot et la main qui aurait versé le poison dont serait mort Félix Faure. C'est elle qui aurait fait la Révolution (1) et qui, par Napoléon, aurait conquis toute l'Europe. C'est elle encore qui aurait causé la chute de ce dernier, pour avoir voulu se soustraire à sa tutelle.

Si vraiment la Franc-Maçonnerie est si puissante, si terrible et si implacable, je m'étonne qu'il y ait encore une papauté, des royautés et des empires et que M. Martial d'Estoc n'ait pas encore passé le Styx.

Pour qu'on ait une idée de l'esprit dans lequel il a écrit son livre, j'en extrais ces lignes :

« J'adresse le salut de mon âme loyale à ceux qui furent mes plus cruels ennemis, qui brisèrent ma vie, mais en qui la vérité me force à reconnaître les vrais champions de la lutte contre la secte abominée et abominable. Oui, je vous salue, compagnie de Jésus, car vous êtes les seuls prévoyants qui ayez compris la criminalité maçonnique et qui vous soyez opposés à sa marche corruptrice sur le monde. Votre idéal politique peut paraître aujourd'hui insensé, mais il plane comme un phare de grandeur et de lumière au-dessus de l'industrialisme abject de la Franc-Maçonnerie. Jésuites vous êtes, et vous pouvez vous en glorifier, car le jésuite n'est pas le fourbe de la phraséologie maçonnique, c'est le vaillant ennemi de la tartuferie des Loges, la dernière sentinelle de la société menacée, le soldat du devoir irréductible. On saura désormais que l'épithète de Jésuite est le cri de rage des hyènes des cavernes maçonniques. Qui dira jésuite, dira ennemi des imposteurs et des corrupteurs francs-maçons. Je ne tends pas la main aux Jésuites — il y a un abîme entre nous. — Je rends hommage à la vérité ».

§

Memento. — **L'Echo de l'Au-delà et d'Ici-bas** (nos 4 et 5) : *Bacchus, Jésus et la Gnose; La loi de Justice; les vi-*

(1) M. d'Estoc ne voit, dans la Révolution, qu'intrigues, achats de conscience, vols, crimes et trahisons. En vérité, il ne l'a pas comprise.

sions du Royal Néophyte; Communications médianimiques curieuses. En feuilleton : *Histoire de la Sociologie* par Barlet.

L'Echo du Merveilleux (15 février et 1er mars). — M. Méry explique les phénomènes spirites, en s'appuyant sur cette hypothèse que les médiums produisent en surabondance, suivant les cas, soit le fluide positif, soit le fluide négatif, tandis que les autres hommes produisent les deux fluides à dose égale. — George Malet : *Le Merveilleux en Périgord, la Malice du chat* (le chat considéré comme une bête satanique); Léo Franc : *La Prophétie des papes ;* Natalis : *La Clef des songes. — Les convulsionnaires de Saint-Médard. Vision de Charles XI.*

L'Humanité intégrale. — Chaigneau : *Lettre à la « Vie Posthume » ;* Auburre Hovorre : *Beethoven et sa surdité ;* Jean : *L'Existence et la vie.*

L'Hyperchimie (janvier et février). — Jollivet-Castelot : *L'Alchimie ;* Dr Fugairon : *Médecine Electro-Métallosthénique ;* Tidianeuq : *Transmutation ; Un alchimiste mahométan ;* Guymiot : *Polarité,* etc.

L'Initiation (janvier et février). — Tidianeuq : *Quelques restes de l'antique initiation de la race noire, La société secrète de la Triade chinoise;* Papus : *Rapport au Suprême Conseil Martiniste* (sur les progrès de l'ordre et les attaques dont il est l'objet); Decrespe : *Le Pater ésotérique ;* X. : *Au pays des Esprits;* Claude de Saint-Martin : *Vie de Gichtel;* J. Brieu : *Le saint roi David.*

Le Journal du magnétisme (janvier et février). — Durville : *Théories et procédés du magnétisme, Contagion nerveuse;* Dr Moreau, de Tours*; Le Massage;* Dr Vindevogel : *Médecine préventive;* Dr Auvollent : *Théorie du fluide universel ;* Barco : *Analogies et différences entre le Magnétisme et l'Hypnotisme;* Erny : *Les théosophes chrétiens et les voyants au* XVIIIe *siècle.*

La Paix universelle. — J. Bouvéry : *Explications nécessaires* (études sur le christianisme); A. Bouvier : *Lina* (sensitif très remarquable). — Articles divers sur le congrès de l'humanité.

La Résurrection (nos 28 et 29) : — A. Jounet : *Principes de la langue scientifique universelle; La position des planètes à l'égard du soleil et leurs domiciles dans le zodiaque; La mystique chrétienne et la yoga hindoue; La conception de Dieu...* etc.

Revue de l'Hypnotisme (janvier et février). — Dr Paul Joire : *Les faux témoignages suggérés ;* Dr Farez : *Chloroforme et suggestion;* A. Coutaud : *Du rire chez quelques animaux;* Dr Binet Sanglé : *Les lois psychologiques de l'hiérogénie* (la suggestion religieuse) ; Dr E. Bérillon : *Dédoublement de la personnalité et phénomènes subconscients provoqués par des manœuvres de spiritisme.*

Revue scientifique et morale du spiritisme (janvier et février). —G. Delanne : *Le mouvement spirite ; Les adversaires des Spirites;* Dr Dusart : *L'identité des esprits;* R. Noeggerath : *Encore une conquête;* Lussœr : *La genèse mosaïque*, etc.

Revue Spirite (février et mars). — Leymarie : *La Religion; Rénovation par les maîtres;* Moutonnier : *Recherches psychiques sur le monde des Esprits; Spiritualisme aux Etats-Unis d'Amérique;* E. Bosc : *Transformisme, l'Homme et sa descendance;* De Laversay : *Deux séances d'apparitions*, à Londres; *L'extase musicale*, etc.

La Revue théosophique (janvier et février). — *La mort et les états qui la suivent :* Conférence faite par M. Leadbeater, théosophe anglais de passage à Paris, le 23 décembre dernier. Exposé simple et clair d'un sujet ardu. Cette conférence a été publiée, à part, en brochure. — Du même : *Le credo d'Athanase;* A. Duquesne; *L'illusion ;* M. Largeris : *Essai d'orientation mentale;* A Besant : *Le devoir ;* Dr Pascal : *Le christianisme avant le Christ* (Dogmes, cérémonies, objets de culte empruntés par le christianisme aux religions qui l'ont précédé).

Reçu encore : **Le Spiritualisme moderne, Le Réveil des Albigeois, La Lumière,** de Bruxelles, la **Revista de studios psicologicos,** de Barcelone.

JACQUES BRIEU.

CHRONIQUE UNIVERSITAIRE

Les Etudes dans la Démocratie, par Alexis Bertrand (Alcan). — *La Réforme de l'Enseignement secondaire,* par A. Ribot, député (Colin). — *Le Journal de l'Ecole des Roches.*

Mme de Guiche, lorsqu'elle avait dit une jolie chose sur l'émétique, était toute surprise de n'être pas purgée. Tout le monde en France est un peu de cette école, spécialement les réformateurs de l'Enseignement secondaire. Chacun fournit son plan de l'idéale Salente, en démontre l'agrément et la

commodité, puis, satisfait d'avoir si bien parlé, s'en remet au sort pour le reste. Le bon public applaudit avec foi, et de suite son attention tourne à d'autres objets. Car en ce pays de volonté infirme, l'audace révolutionnaire n'existe que dans l'esprit; le bavardage nous subjugue, mais son despotisme est fortement tempéré par la routine.

On le verra clairement quand l'œuvre de la commission de l'Enseignement viendra devant la Chambre. Ce sera un déba solennel; grands discours d'apparat, effets oratoires, nobles généralités, bref, ce qu'on nomme là-bas une discussion approfondie, honneur d une assemblée parlementaire. Le *Temps* prononcera que de telles paroles valent des actes, et de fait on n'ira pas au delà.

Le rapport de M. Ribot, que publie l'éditeur Armand Colin sous le titre : *La Réforme de l'Enseignement secondaire*, nous donne un avant-goût de ce que seront ces mémorables journées. C'est l'œuvre d'un esprit large, méthodique, impartial.

Il prend l'organisation universitaire telle qu'elle existe, en marque les défauts et indique les remèdes. Ces remèdes, consignés en 52 articles, pourraient-ils supprimer ou tout au moins atténuer le vice rédhibitoire de l'enseignement universitaire, ce que Taine appelait « la disconvenance croissante de l'éducation et de la vie » ? (Car c'est là le grief essentiel dont tous les autres ne sont que les applications ou que les suites.) Nous ne le croyons pas. Prenons pour exemple les résolutions relatives à l'École Normale Supérieure : elle sera, suivant le vote de la commission, « organisée et dirigée de manière à n'être pas seulement une école de hautes études, mais un véritable institut pédagogique ». Cela est bientôt dit, mais qui se chargera de cette énorme entreprise, et quand aboutira-t-elle? S'imagine-t-on que le sanctuaire de la rue d'Ulm renoncera bénévolement à une tradition presque séculaire? On aura beau exiger des futurs professeurs un stage pédagogique, ils n'en continueront pas moins à suivre les errements que l'on a suivis avant eux, parce que le régime des concours leur en fait une loi : tant que le mérite s'évaluera d'après la masse et la variété des connaissances qu'on peut étaler, tous les certificats d'aptitude pédagogique du monde seront un leurre. Disons plus : tant qu'on s'achoppera à l'idée que le savoir vaut par lui-même, circulaires, décrets ou règlements n'y feront rien, et l'on peut se hasarder à prédire

que le seul résultat des laborieuses séances de la Commission d'enquête sera une nouvelle et inutile transformation des Programmes.

A bien prendre les choses, c'est aussi ce que propose M. Alexis Bertrand (*les Études dans la Démocratie*). L'idée fondamentale est qu'il faut mettre les sciences, et non plus les lettres, au cœur des études : « L'enseignement secondaire est essentiellement l'étude théorique des sciences envisagées dans leur filiation, leur indépendance, en vue de la culture générale de l'esprit individuel et des utilités sociales. » Les lettres demeurent élément intégrant et inséparable des études; les humanités sont à la fois scientifiques et littéraires.

Le commission présidée par M. Ribot dit : L'enseignement sera divisé en deux cycles de trois années chacun. Le programme du premier cycle comprendra l'éducation morale et l'instruction civique, la langue française, le latin, une langue vivante, l'histoire et la géographie, les éléments des mathématiques et le dessin. Le deuxième cycle comprendra la littérature française, la littérature latine, la langue et la littérature grecques, l'histoire considérée dans ses grandes périodes et au point de vue du développement de la civilisation, la géographie, la philosophie et, à titre de matières à option, les mathématiques, la physique et la chimie, l'histoire naturelle, les littératures étrangères, etc.

Pour M. Bertrand, « les études secondaires nouvelles devraient êtres réparties en quatre années d'enseignement : première année, mathématiques ; deuxième année, physique ; troisième année, biologie ; quatrième année, sociologie. Il faut entendre chacune de ces quatre désignations dans sa véritable extension ; aux mathématiques, par exemple, il faut adjoindre l'astronomie : à la physique, la chimie ; à la sociologie, la morale. » L'auteur défend sa thèse à l'aide d'arguments judicieux, avec une logique brillante, fougueuse, adroite, péremptoire, et un perpétuel souci de ne s'avancer que sous le couvert d'autorités traditionnelles. Descartes et Auguste Comte lui servent à propos de répondants contre ceux que pourrait inquiéter la hardiesse de ses innovations.

Tout cela est parfait pour la logique, mais non pour la psychologie qui devrait pourtant avoir elle aussi à parler sur cette question. « Il faudrait qu'à seize ou dix-huit ans, nous dit l'auteur, le jeune homme cessât d'être écolier et commençât son métier d'homme. » Où, quand et comment a-t-il appris

ce métier d'homme ? Ce n'est à coup sûr pas au collège, où l'on n'a d'attention qu'à transformer son esprit, et plus exactement sa mémoire, en une sorte de dictionnaire forcément plein de lacunes. M. Bertrand voudrait remplacer ce Vapereau littéraire par un Vapereau scientifique : nous ne sommes pas bien sûr que ce soit un progrès. Ce n'est pas un simple changement de programme qu'il faudrait, c'est un changement de méthode : voilà le vrai *copernicisme*, pour reprendre le mot de M. Bertrand. Il faudrait en venir résolument aux principes énoncés par Rousseau, par Herbert Spencer, et par M. P. Lacombe (1), dans ce petit livre admirable de justesse et de bon sens dont nous avons parlé ici précédemment. Il s'agit de faire des hommes non des savants de pacotille, et pour cela un peu de connaissances en psychologie ne messiérait pas. Il serait bon de comprendre que l'esprit n'est pas une entité réductible à la mémoire ; il serait important de connaître en détail le mécanisme de l'attention, du jugement, du raisonnement, le développement de la capacité d'abstraire et de former des idées générales ; il faudrait en plus se rendre compte de ce qu'est la volonté, son mode de formation et ses progrès : alors vraiment on commencera à quitter le domaine de la théorie et de l'artificiel. On fera bien aussi de renoncer à cette impossible chimère de refondre d'un bloc l'Université. « Que chacun propose son projet, dit M. Bertrand, je voudrais qu'un concile national de l'enseignement s'assemblât pour choisir finalement le meilleur. Et ce choix devrait se faire en pleine connaissance de cause, sans hâte, car il n'est pas nécessaire de rebâtir en trois jours le temple des études. De nouveaux tâtonnements aggraveraient le mal. » M. Bertrand aura son concile ; M. Ribot lui donnera sur ce point tout contentement, mais le « temple des études » ne sera pas pour cela rebâti ; « je fais grand cas, continue l'auteur, du livre si suggestif de M. Demolins, et je regrette fort de ne pouvoir l'imiter en donnant en photographie, comme frontispice de ce livre, une perspective du lycée que je conçois. » On sent percer dans cette phrase tout le dédain de l'homme de théorie pour l'homme d'action. Celui-ci, que ne hante pas le délire de la perfection, se résout à commencer tellement quellement. « Au commencement était l'acte », dit-il avec Gœthe, et il agit. Au lieu de disserter laborieusement

(1) *Esquisse d'une pédagogie sur des bases psychologiques* (Colin, édit.).

sur l'idéal, il tente en une mesure de le réaliser, sachant que l'activité se perfectionne par l'exercice. Les autres ne veulent pas se jeter à l'eau avant de savoir nager ; il se résigne à faire des faux pas pour apprendre à marcher.

J'étais curieux de voir de près le *Collège des Roches ;* pendant deux jours, grâce à l'amabilité du fondateur et du directeur de l'Ecole, j'ai pu mener à bien ma petite enquête, et voici, sans aucune intention systématique, quelques-unes des remarques qu'elle suggère.

En premier lieu, ce collège n'est pas un collège, une sombre caserne, mais une grande maison riante habitée par une nombreuse famille de cinquante enfants. Ces enfants respirent la joie et la santé ; ils sont naturels et sans embarras, au rebours de nos jeunes collégiens.

La vieille maxime nationale que « notre ennemi c'est notre maître », est inconnue dans cet Eldorado, où l'étranger lui-même n'est l'objet d'aucune malveillance, comme il arrive souvent à qui pénètre pendant une récréation dans la cour d'un lycée.

L'autorité n'est pas inquisitoriale et tracassière, par suite la tentation ne vient pas de lui faire des niches ; les élèves ne sont pas surveillés en étude ni pendant les heures libres, et, chose étrange, il n'en résulte aucun abus ; au rebours, ils contractent le sentiment de la responsabilité, font l'apprentissage de la liberté, et se préparent à exercer virilement leur métier d'hommes.

S'il faut maintenant en venir aux études, il est un point où la supériorité de l'Ecole éclate incontestable, c'est dans la façon d'apprendre les langues vivantes. L'anglais et l'allemand sont parlés couramment par des bambins de dix à treize ans, ce que l'Université n'obtient pas au bout de huit ans d'études arides. M. Demolins a eu l'idée ingénieuse de grouper ces enfants aux repas à des tables présidées chacune par un des professeurs étrangers ; il a de la sorte des tables où l'on ne parle qu'anglais, et d'autres où l'on doit parler en allemand. En outre ces professeurs à toute occasion ne s'adressent aux enfants que dans l'idiome qu'ils sont chargés d'enseigner, et voilà par quels moyens simples un merveilleux résultat est obtenu.

La durée des classes ne dépasse pas une heure, et chaque fois que la chose est possible, la présentation des objets concrets est substituée aux explications abstraites ; c'est le prin-

cipe entendu en grand des leçons de choses. On se livre au jardinage, à la menuiserie, tout autant qu'aux sports athlétiques.

Mais, dira M. Bertrand, un collège où l'on s'amuse n'est plus un collège : un travail sans grimoire mérite-t il le nom de travail ? « Il y a une science aisée, je n'en veux pas. » Il lui faut un effort soutenu qui demande à l'élève un travail intensif. Comme si l'effort cessait d'être l'effort, parce qu'au lieu d'être pénible il est exercé joyeusement ! On reconnaît bien la conception universitaire ; nos régents veulent le règne de la moralité, mais pour eux il n'y a pas de devoir aimable, et ils mènent à la vertu par l'ennui.

Quoi qu'il en soit, l'initiative de M. Demolins est réconfortante ; puisse son exemple être suivi. C'est ainsi et non autrement que s'opérera la réforme tant souhaitée. Le vieux monstre qu'est l'Université est inébranlable aux attaques de front ; sa masse imposante et la possession d'état lui assurent une situation inexpugnable ; mais du jour où la grève des élèves se produirait plus continue, où les Demolins futurs auront assez d'établissements pour donner asile aux dissidents, ce jour-là, le raccolement des fils de fonctionnaires et la scolarité obligatoire ne suffiront pas à constituer une clientèle de bon aloi à l'Université, et il lui faudra de gré ou de force s'améliorer ou disparaître.

L. BÉLUGOU.

LES REVUES

L'Ermitage : Conseils d'un poète « aux jeunes gens pressés » — *La Revue bleue :* l'enfance de Ruskin. — *La Revue encyclopédique Larousse :* l'humour.— Memento.— Naissance.

M. Francis Vielé-Griffin (**l'Ermitage**) donne «*aux jeunes gens pressés* » des conseils salutaires qu'ils ne suivront point ; car le jeune homme pressé n'a pas le temps d'écouter un avis. Il court, il vole vers la gloire qu'un mirage lui montre proche,— et, au moment qu'il croit l'atteindre, tombe sur le nez, douloureusement désabusé, jusqu'à ce qu'il reparte pour une tentative nouvelle. Les uns ont une escorte dont l'incessante louange leur permet d'étudier le maintien qui conviendra au premier acquiescement sérieux de la renommée. Les autres suivent leur voie sans compagnie et méritent plus d'indulgence. Tous les « moyens de parvenir » se ressemblent

en ce qu'on ne « parvient » par aucun d'entre eux, sauf à ce peu de bruit...

Il faut remercier M. Vielé-Griffin d'avoir formulé ce que beaucoup pensaient peut-être et n'auraient pu écrire sans qu'on les accusât d'y mêler de l'amertume sinon de l'envie.

Relisons cette page :

« La gloire – à comprendre ce mot sonore à la façon grossière du grand nombre — ne peut être le partage de tous. Elle ne naît que par la sélection qu'elle suppose ; libre à chacun de critiquer les méthodes de cette sélection, de les déclarer capricieuses, inintelligentes ; il n'en est pas moins incontestable que la gloire, sous peine de s'annuler, ne peut être à tous comme la lumière du soleil.

» La mémoire à bon droit paresseuse du public demande un nom, comme l'esprit de synthèse de la critique réclame une œuvre — c'est la gloire. Hugo, personnifié par sa *Légende des Siècles,* resta seul du triumvirat romantique ; Lamartine et Musset passèrent au second rang, les autres restèrent dans l'ombre.

» Cette ombre où marchèrent, côte à côte Vigny et Baudelaire, Verlaine et Mallarmé ; cette ombre où vit Verhaeren, où Laforgue est mort, fut, pour ceux à côté desquels j'ai pris conscience de la vie, comme l'ombre des lauriers. Nous nous y plaisions, car le lieu était frais et solitaire, avant que le corbillard de Verlaine, menant à sa suite une horde étrange, n'y soulevât l'amère poussière des réclames. Ainsi, pour nous, fut violée cette solitude, et, de la charmille aux voix mélodieuses, la turbulente escorte s'en est allée, avec nos maîtres, vers on ne sait quels luxembourgs sénatoriaux et officiels — pour s'en voir fermer la grille... »

« Nous eûmes des « Maîtres » à la douzaine — confie M. Vielé-Griffin, et cela évoque des enthousiasmes si purs qu'on est tenté de les regretter, même après en avoir compris l'exagération et quelquefois l'inanité. Il en e t, on leur décernait la « maîtrise », très simplement, avant que les journaux eussent imprimé leur nom, et on se sent heureux que « la gloire » ne les ait point « annulés » ni « gâtés », — car le mal, le mal unique, est de *rechercher* la gloire. Qui en eut la pensée était, dès l'origine, « nul » et « gâté ».

Qu'on doit aimer la boutade de Whistler rapportée ici : « Une seule injure m'a été épargnée : *la popularité* », — en raison même du renom de ce grand peintre ! — et que ces lignes de M. Francis Vielé-Griffin nous rassurent :

« Mais n'exagérons pas nos appréhensions. La popularité choisit ailleurs ses fragiles jouets ; l'absorbante politique nous protège, le gros rire graveleux de la presse couvre le murmure de nos causeries et l'harmonie de nos chansons : rien ne menace nos loisirs féconds, et l'inévitable notoriété qui nous échoira à l'ancienneté ne sera pas pour tourner nos têtes blanchies.

» D'ici là il fait bon vivre dans ce bosquet de Psyché que nous fit entrevoir un poète ; non pas aussi solitaire qu'il le décrivit par coquetterie d'esthète, mais habité des plus belles, des plus hautes, des plus saintes paroles qu'ait proférées l'humanité. »

La conclusion de cet article, hautaine et sévère, comporte un trop complet enseignement pour que, la transcrivant, nous n'espérions pas que quelque « jeune homme pressé » s'arrête par mégarde et la lise :

« Vivons donc à cette ombre; notre heure est bonne : la gloire du soleil luit pour tous à travers les branchages. Médite, ambitieux : la couronne de lauriers n'est seyante qu'aux tombeaux où s'agenouillèrent les siècles; *car c'est alors l'assentiment, certes, d'une foule qui en décerna l'hommage, mais d'une foule qu'a grossie d'un groupe chaque génération : d'une foule qui ne fut d'abord qu'une élite à laquelle chaque âge successif a joint la sienne,* imposant victorieusement à la foule éphémère le triomphe de sa pensée et le culte de ses admirations.

» Notre gloire, poètes? c'est Homère, Virgile, Shakespeare, c'est Racine. — En est-il une plus belle? »

§

M. Charles Saglio raconte (**la Revue bleue**) *l'Enfance de Ruskin*. L'article est excellent et illustré d'emprunts faits avec goût à l'œuvre de l'esthéticien anglais, notamment à son livre de souvenirs : *Praeterita*. Voici plusieurs de ces fragments dont on aimera la finesse :

« Durant toute mon enfance, j'eus le sentiment que nous étions, d'une manière ou d'une autre, toujours supérieurs à nos amis et à nos connaissances; nous protégions tout le monde, accordant à autrui la faveur de nos conseils et l'édification de nos exemples, mais obligés, par devoir envers nous-mêmes et envers la société, à tenir les gens à une certaine distance... »

Là, c'est le portrait d'une vieille cuisinière :

« Elle avait failli mourir de faim quand elle était petite et avait dû ramasser des os dans les tas d'ordures pour les ronger ; aussi toujours, dans la suite, la vue d'un atome de nourriture gaspillée lui fit-il mal comme un blasphème. « Oh ! miss Margaret ! dit elle une fois à ma mère, qui avait secoué par la fenêtre quelques miettes d'une assiette sale, j'aurais mieux aimé recevoir de vous un coup ! » Elle faisait son dîner de tout ce que les autres domestiques de la maison ne voulaient pas manger, souvent de pelures de pommes de terre, et elle donnait sa propre part au premier pauvre qu'elle voyait. Si par hasard elle trouvait dans la rue quelque vagabond qui se laissât persuader de prendre sa chaise, à l'église, on ne pouvait l'empêcher (quoiqu'elle eût bien au moins soixante-dix ans lorsque je la connus et qu'elle fût très faible) de ne pas demeurer debout pendant tout le service. Sa figure usée et ridée, que l'effort ou l'impatience ne faisait point bouger et qui était incapable de sourire, se fronçait avec une extrême sévérité si Jessie et moi réclamions un supplément de crème pour notre *porridge* ou si nous nous échappions de notre chambre favorite un dimanche. »

Alors que tous les souvenirs d'enfance se sont éloignés, à l'âge de 67 ans, en 1886, Ruskin, conscient de la forte influence de sa pensée sur le public anglais, écrit ce simple aveu :

« Je me reporte au temps de ma jeunesse, et je ne trouve pas que j'aie changé depuis, en quoi que ce soit. Bien des choses en moi sont mortes, davantage ont grandi. J'ai appris un peu ; j'ai oublié beaucoup ; en somme, je suis toujours le même enfant, avec des illusions en moins et des rhumatismes en plus. »

§

Personne plus que M. Pierre Veber (**la Revue encyclopédique Larousse**) ne peut être qualifié pour parler de l'humour et des humoristes. Il doit son rang dans la pléïade — où on le classe l'un des premiers — à la recherche distinguée de son esprit et à l'élégance aisée de son style.

« L'année a été bonne pour les spécialistes de la gaieté ; ils ont fait parler d'eux, ils ont beaucoup parlé d'eux, on a trop parlé d'eux ! Chaque journal a publié son article sur la littérature joyeuse et les moindres écrivains fantaisistes ont eu

quantité de portraits, interviews, biographies; la *Revue des Deux-Mondes* elle-même leur a concédé le droit à l'existence. On les a conférenciés au Gymnase, ou plutôt ils ont eux-mêmes procédé à de courtois échanges de confitures oratoires. Cela ne présage rien de bon ; les gens dont on s'occupe trop cessent de produire; et puis, en règle générale, une école a donné tout son effort et terminé son évolution lorsqu'elle est reconnue officiellement par la critique ; il ne lui reste plus qu'à disparaître.

» L'Ecole humoristique aura été la dernière des écoles du siècle; comme ses devancières, elle aura passé par les périodes de tâtonnement et d'essai, puis par les époques de lutte ; il lui aura fallu s'imposer et vaincre les sots; enfin, la mode se sera emparée de l'humour, l'imposant à l'engouement des snobs; il y a un moment critique où les *petites chapelles* deviennent les *vieilles mosquées*. Nous craignons que ce moment-là ne soit proche pour l'Ecole de l'humour. Plus tard, cependant, il faudra lui accorder de l'importance, car elle a, si peu que ce soit, contribué à modifier le langage, et c'est là un grave résultat que les naturalistes eux-mêmes n'avaient pas obtenu. Elle a introduit dans la langue courante un grand nombre de mots nouveaux, d'expressions imagées ; elle en a restitué d'autres que l'on avait oubliés ; grâce à elle, la syntaxe aura repris quelque souplesse. Et cela suffirait pour que l'on sauvât de l'oubli les noms de plusieurs humoristes. On leur saurait gré de ne pas s'être entre-dévorés, selon la coutume des autres hommes de lettres et journalistes. On leur saurait gré, ensuite, d'avoir conservé le droit à l'ironie et d'avoir renversé quantité de faux dieux. Mais on devra reprocher à ces humoristes de ne pas nous avoir dit ce qu'ils désignaient par ce mot mystérieux : l'*humour*.

» On a prétendu que c'était une appellation plus distinguée — puisque anglaise — de la gaieté. Non : *humour* s'applique à une sorte de gaieté, et non à la gaieté. D'autres affirment que l'*humour* est une disposition de l'esprit à « voir les choses avec bonne humeur » : c'est possible, mais surtout c'est vague. Certains confondent l'*humour* avec l'*ironie*, qui est un de ses moyens.

» Enfin, l'humour serait-ce l'art de *pincer sans rire*, tandis que la gaieté serait l'art de *rire sans pincer ?* Nous l'ignorons. Il y a de tout cela dans l'humour, mais rien de tout cela ne constitue une bonne définition. Dans une quarantaine d'années,

quand on passera des thèses en Sorbonne sur cette irritante question d'histoire littéraire, on saura peut-être à quoi s'en tenir.

« En désespoir de cause, on proposait cette définition : « L'humoriste est un monsieur triste qui écrit des articles gais de quarante lignes, imprimées en elzévir à la troisième colonne de la première page des journaux quotidiens » Cela ne m'a pas paru suffisant. »

La définition de M. Paul Acker :« C'est (l'humour) une manière de voir la vie et de la juger » — ne satisfait point M. Pierre Veber qui a raison d'ajouter : « Tous les systèmes littéraires sont des manières de voir la vie et de la juger. »

Pour conclure :

« Nous avons passé en revue la production des humoristes en une année ; encore avons-nous été forcé de compter pour tels trois écrivains au moins qui pourraient à bon droit réclamer. C'est que la secte des Auteurs gais tend à se dissoudre; les meilleurs d'entre eux s'adonnent au théâtre, qui est le pire ennemi de la littérature, les autres se reposent. Il semble d'ailleurs que le public se lasse de l'humour. L'ironie, qui fut la triste gaieté d'une génération peu active, l'ironie est en décadence. Enfin, symptôme alarmant, les auteurs gais commencent à se prendre au sérieux ; et c'est peut-être ce qu'ils auront fait de plus comique... »

§

Memento. — **La Grande Revue**. — « Les princesses d'amour », par Mme Judith Gautier. — La suite des « Réflexions d'un pessimiste » de Challemel-Lacour.

La Revue de Paris publie la dernière œuvre qu'ait achevée Georges Rodenbach : *Le Mirage*, une pièce extraite de *Bruges la-morte*. — « L'Aiglon », par M. Frédéric Masson.

Revue des Deux-Mondes. — « Les causes directes du dix-huit Brumaire », par M. Albert Vandal. — « L'armée anglaise peinte par Ruydard Kipling », de M. Th. Bentzon.

La Revue blanche. — « Images », poèmes de M. Gustave Kahn. — La critique des livres, de M. A. Gide.

L'Effort. — « Dans l'Invisible », par MM. J.-H. Rosny.

La Terre nouvelle. — « Variations sur l'eau », deux poèmes de M. Tristan Klingsor.

L'Ermitage. — Lire « Veillées », de très beaux vers signés Charles Chanvin.

Naissance. — **Vie nouvelle** vient de paraître à Bruxelles sous la direction de M. Christian Beck. Ce premier numéro contient des poèmes de MM. F. Vielé-Griffin et E. Verhaeren, des « Paradoxes » de M. André Gide et le début d'un roman : *La Sensitive*, de son rédacteur en chef.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Les Galeries de l'Odéon (*Gaulois*, 26 mars). — Quelques supercheries littéraires (*Gazette de France*, 27 mars). — Quelques exigences féminines (*Journal*, 1er avril). — Les amours d'un chien et d'une louve (*Temps*, 27 mars). — *La Coopération des Idées*, nos 1 et 2. — Une phrase de roman-feuilleton.

On lira avec plaisir quelques passages du trop bref article où M. Flammarion, le libraire-éditeur, a raconté l'histoire anecdotique des Galeries de l'Odéon. C'est un des lieux du monde les plus célèbres et l'un des plus chers aux littérateurs, aux étudiants, aux amateurs de lecture. Ces Galeries tiennent de la librairie et de l'étalage du bouquiniste ; on y passe de bons moments, quand les courants d'air y sont modérés, car c'est le seul inconvénient de ces arcades qu'on y attrape un rhume aussi facilement que des notions variées de science et de littérature. Mais cela ne décourage personne, le théâtre gratuit, l'amour gratuit et la lecture gratuite étant les trois grandes passions des Parisiens. La prospérité de cette librairie ne date guère que de vingt-cinq ans :

« Quand je me suis associé avec Charles Marpon en 1873, un de ses frères, qu'on appelait le major, était installé dans la petite guérite qui servait de caisse, bureau, comptabilité, etc. Il faut ajouter que cette dernière ne se composait que d'un seul registre et que, l'hiver, les inscriptions devaient se faire au crayon, l'encre étant gelée dans l'encrier. Le major était un ancien sergent des grenadiers de la garde, qui avait eu l'honneur d'apprendre les premiers maniements du chassepot au petit prince, le fils de Napoléon III.

Nous avions comme voisin et confrère le brave père Hurtau, de qui nous devions reprendre le fonds quelques années plus tard. C'était un amoureux du livre et il collectionnait tellement que l'achat de son stock nous a effrayés au premier abord.

Brasseur louait déjà depuis longtemps les journaux dans un cabinet de lecture d'au moins quatre mètres de surface, où une dizaine de lecteurs se sentaient les coudes. Le journal à un sou a tué cette industrie.

Notre librairie se composait alors de trois arcades seulement et c'était un continuel casse-tête de placer dans un aussi petit espace la quintessence d'une bonne librairie d'assortiment...

Le matin, les effluves odorants du Luxembourg se changeaient parfois en bourrasques qui faisaient voltiger les livraisons de la *Géographie* de Reclus, de la *Nature* et de l'*Astronomie populaire,* dont les trois grandes piles formaient l'avant garde des séries illustrées.

A dix heures, Marpon arrivait du *Voltaire,* dont il était administrateur, et m'apportait le dernier mot de Scholl à son ami Camille Etiévant. Un des premiers visiteurs quotidiens était M. de Bullemont, secrétaire général de la Préfecture de police, souscripteur fidèle à la Bibliothèque littéraire de Lemerre et à la collection artistique de Jouaust, dont les premiers volumes faisaient prime aussitôt leur apparition. Puis c'était Asseline, se rendant à une commission du conseil municipal installé au Sénat pendant l'exil des deux Chambres à Versailles; Larroumet, qui faisait son cours de rhétorique au lycée Henri IV; O. Sainsère, Joanne, allant chez Hachette corriger les épreuves de ses *Guides;* Théodore de Banville, qui venait fouiller dans les boîtes de livres d'occasion.

A midi je descendais déjeuner dans la petite boutique de la rue Rotrou où le gazouillement de ma fille — depuis Mme Monprofit — effaçait les soucis de la matinée. Cette boutique était placée entre le grand café Tabourey, qui faisait le coin de la rue Vaugirard, où Barbey d'Aurevilly et François Coppée prenaient leur apéritif, et la brasserie Schaller, où André Gill et Jules Vallès se faisaient un malin plaisir de terrifier les consommateurs par l'annonce d'une nouvelle Commune!

A deux heures apparaissait la silhouette majestueuse de Leconte de Lisle faisant sa promenade quotidienne des galeries, puis Bourget venant recommander la bonne exposition de son premier né: la *Vie inquiète;* Léon Bourgeois, Savary, futur sous-secrétaire d'Etat, disparu aussi vite qu'il était monté dans les sphères gouvernementales; Alphonse Daudet et son éditeur et ami Georges Charpentier, dont j'ai conservé la photographie prise à leur insu devant l'étalage de livres; Paul Meurice, avec qui nous étions en affaire d'édition pour les volumes in 18 de l'*Homme qui rit* et des *Travailleurs de la Mer,* de Victor Hugo...

Vers six heures, nous nous égayions des rendez-vous discrets dont les seuls habitués reconnaissaient les favorisés. Cela était si commode d'attendre le bien-aimé en feuilletant les nouveautés ! A la même heure, Verlaine montait à l'Académie — celle de la rue Saint-Jacques; Camille Flammarion se dirigeait vers l'Observatoire, en revenant de chez Gauthier-Villars, où il publiait alors la suite des *Etudes et Lectures* de l'illustre Babinet.

Le soir, le Parnasse nous apparaissait avec Albert Mérat et Mendès débordant d'enthousiasme, avec ce bon sourire des yeux que nous retrouvons toujours chez ce bon Catulle; Richepin, suivi de son fidèle Raoul Ponchon; Octave Uzanne et son ami Rochard, tenant en laisse un superbe chien ; Paul Arène, Brunetière, Jules Roche et Pichon, le petit Pichon, comme on l'appelait; il est actuellement le représentant de la France à Pékin...

Quelques habitués le dimanche matin, MM. Guieysse, qui devait être ministre de la marine; Trouillot, également au pouvoir depuis ; Huysmans s'informant de la vente de *Marthe* et de *Sœurs Vatard*, ses deux premières œuvres. Le colonel Niox, maintenant général, s'intéressant à ses *Géographies militaires* qui lui ont acquis une si grande situation dans l'état-major de notre armée; Isidore Liseux, l'éditeur des raretés bibliographiques devenues introuvables...

On n'avait donc pas le temps de s'ennuyer sous les galeries de l'Odéon. Qu'on demande à nos vieux employés, à Casseux, à Georges, qui depuis plus de trente ans y sont en permanence.

Vaillant dira plus tard, à son tour, le plaisir qu'on éprouve dans un milieu aussi agréable. D'autres générations sont venues et se suivent ; Hanotaux, Poincaré, Félix Herbert, toujours à la piste d'un document sur Paris.

Mais il a fallu organiser la librairie administrativement. Les trois arcades se sont étendues sur les deux côtés du monument. Malgré cela, l'avalanche des nouveautés a relégué dans les réserves toute une série de bons livres qui étaient constamment sous les yeux du public. Un amateur peu fortuné m'a avoué qu'il avait lu entièrement à l'étalage l'*Origine des espèces*, de Darwin. Quelquefois, des lecteurs peu scrupuleux coupaient les feuillets avec leurs doigts. Mais, qu'y faire? Ils n'avaient pas le sou, et le désir de s'instruire surmontait leur délicatesse...

Le bon temps, où il paraissait à peine en une semaine ce qui sort maintenant en une journée — 20 volumes tous les jours! — La mémoire des libraires ne peut plus y suffire... »

§

A propos d'un passage suspect des *Mémoires d'Outre-Tombe*, cité par Sainte-Beuve et qui ne se retrouve littéralement ni dans le texte imprimé ni dans les manuscrits de cet ouvrage, M. Charles Maurras fait observer que l'auteur des *Causeries du Lundi* était coutumier de la supercherie littéraire. Ce qu'il n'osait dire lui-même, il le citait, — citation tout à fait imaginaire. Rien de plus fréquent dans toutes les littératures et rien de plus innocent, presque toujours. Il faut être un véritable maniaque pour crier, comme on l'a fait : « Vous osez traiter Sainte-Beuve de faussaire! » Il ne s'agit pas de faux, mais de *supercherie littéraire*. C'est un genre, presque, comme la satire et le discours académique. Sainte-Beuve y excella, comme le montre M. Maurras par l'examen d'un seul volume de ses œuvres, le tome II des *Portraits contemporains :*

« Outre maints extraits de Pensées, de Maximes, de Lettres, de Conversations attribués par Sainte-Beuve à des inconnus, à des amis, à des passants ; outre vingt lignes de Diderot, qui ne sont pas de Diderot mais de Sainte-Beuve ; outre le sonnet d'Hazlitt, qui n'est pas traduit du critique anglais Hazlitt et qui émane, forme et fond, de Sainte-Beuve ; outre ces vers et cette prose, que M. l'abbé Bertrin a justement cités, je trouve dans le même volume, à la suite de l'article sur Vigny, une douzaine de lignes extrêmement acérées, piquantes et perfides, relatives à un certain N... Le critique les attribue au peintre anglais Reynolds. Un post-scriptum de 1869 ajoute : *Cette prétendue citation de Reynolds n'était qu'une manière d'insinuer mes critiques...* Le sonnet d'Hazlitt et le pastiche de Diderot sont présentés de même *comme une manière indirecte d'exprimer sous le couvert d'un nom autorisé ses propres sentiments de critique.* Il nous donne ici l'exemple et la théorie de ces petites fraudes : elles sont destinées à porter certaines lourdes charges de vérité qui, faute d'un tel déguisement, n'auraient point passé à la douane. Le Reynolds, le Diderot, le Hazlitt peuvent différer autant qu'on le voudra du texte de Chateaubriand. Ils sont entre eux très différents. Mais ils se justifient de la même manière. Aux environs du 10 février dernier, avant que M. Bertrin n'eût éclairé le débat, toute la question

consistait à savoir si Sainte-Beuve n'éprouvait pas à l'égard de Chateaubriand ou de ses amis, sur le point délicat du voyage en Espagne, le même état de gêne qui lui fit invoquer, à l'égard de Vigny, le secours et l'autorité du « peintre anglais Reynolds » : que Sainte-Beuve ait été capable du fait, il n'y a même point à le discuter... »

M. Maurras raconte ensuite comment M. Anatole France mena à bien la plus délicieuse supercherie littéraire de notre temps :

« On trouve dans une ou deux éditions d'André Chénier les vers suivants :

Proserpine incertaine...
Sur sa victime encor suspendait ses ciseaux
Et le fer, respectant ses longues tresses blondes,
Ne l'avait pas vouée aux infernales ondes.
Iris, du haut des cieux, sur ses ailes de feu,
Descend vers Proserpine : « Oui, qu'à l'infernal dieu
Didon soit immolée ; emporte enfin ta proie. »
. . . .
Elle dit : sous le fer soudain le crin mortel
Tombe : son œil se ferme au sommeil éternel,
Et son souffle s'envole à travers les nuages.

Ces vers d'une grâce si souple sont dignes, en effet, de la jeunesse d'André Chénier. Ils sont de la jeunesse de M. Anatole France. En 1864, à vingt ans, M. Anatole France se divertit à copier son maître. Il le copia si parfaitement qu'il résolut d'en éprouver le flair des éditeurs d'André, qui étaient alors en grand ahan. Il les visita tour à tour. Il leur montra avec un aplomb diabolique le fragment copié, disait il, sur tel manuscrit disparu. Les deux experts se divisèrent. « Hippocrate dit oui, Gallien dit non. » A les écouter, M. France sentit que l'un doutait vivement de ce qu'il niait, tandis que l'autre ne se sentait point sûr de ce qu'il avançait. Leur doute le gagna peut-être. Il craignit de donner un démenti à de si grands hommes. C'est pourquoi, durant des années très longues, il évita de mettre fin à leur conflit et sa supercherie dura peut-être autant que les meilleures de Sainte-Beuve. Il eut même, selon plusieurs, l'humanité d'attendre le trépas du moins incrédule des deux connaisseurs... »

§

Les femmes n'ont pu arriver à se faire représenter au Comité de la Société des gens de lettres ; Madame Daniel Lesueur a échoué, comme jadis George Sand, mais peut-être pour d'autres motifs. M. Mirbeau a pris thème de cette anecdote

pour insister sur le vrai rôle de la femme, qui ne peut et ne doit être que purement sexuel, avec tout ce que ce mot comporte de beauté et de grandeur humaines. Résumant l'histoire de la création de la femme, telle qu'elle est contée dans *Lilith*, il conclut en ces termes :

« La genèse symbolique de la femme, interprétée par Remy de Gourmont, concorde exactement avec les conclusions de la science anthropologique. La femme n'est pas un cerveau; elle est un sexe, et c'est bien plus beau. Elle n'a qu'un rôle dans l'univers, mais grandiose : faire l'amour, c'est-à-dire perpétuer l'espèce. Selon les lois infrangibles de la nature, dont nous sentons mieux l'implacable et douloureuse harmonie que nous ne la raisonnons, la femme est inapte à tout ce qui n'est ni l'amour ni la maternité. Quelques femmes — exceptions très rares — ont pu donner, soit dans l'art, soit dans la littérature, l'illusion d'une force créatrice. Mais ce sont ou des êtres anormaux, en état de révolte contre la nature, ou de simples reflets du mâle dont elles ont gardé, par le sexe, l'empreinte. Et j'aime mieux ce qu'on appelle les prostituées, car elles sont, celles-là, dans l'harmonie de l'univers.

« Le jour où les femmes auront conquis ce qu'elles demandent, le jour où elles seront tout, sauf des femmes, c'en sera fait de l'équilibre de la vie humaine. Et Lilith reparaîtra, avec son ventre à jamais stérile, dans un monde vaincu... »

§

M. Couteaux sait de belles histoires de bêtes. Il vient de nous dire les amours tragiques d'une louve et d'un chien. Cette louve était à vrai dire une métisse, une « loup-chien». Demeurée seule, toute sa famille et tous les loups du pays ayant été tués, elle finit par sortir du bois, poussée, non par la faim, mais par l'amour. Un grand beau chien se rencontra, appartenant à un boulanger de village qui portait le pain à domicile à deux lieues à la ronde. Les deux bêtes se plurent, se le prouvèrent, et, chose assez rare, leurs relations continuèrent, passée la saison des amours.

« En toute saison, en toute heure du jour et de la nuit, dès que le boulanger et son équipage atteignaient les grands bois dont la traversée était assez longue, la louve, avertie par les grelots du cheval, accourait et, jusqu'à la lisière du bois, accompagnait le char-à-banc, ne cessant de jouer et de gambader avec son amoureux, sous l'œil bienveillant du boulanger

très intéressé par ce spectacle peu banal, dont il était le premier et devait rester l'unique témoin...

Ces amours extraordinaires durèrent deux années, au cours desquelles la louve, à la grande joie des louvetiers, fit deux magnifiques portées de huit ou dix louvards chacune. Malheureusement, pour satisfaire d'aussi robustes appétits, la mère dut prélever une dîme un peu trop forte sur les troupeaux des alentours. Depuis longtemps déjà elle était l'objet des imprécations des habitants des campagnes environnantes, quand une sourde rumeur accusa le chien du boulanger d'être le mari de la louve et le boulanger lui-même de favoriser leurs amours.

Dénoncé bientôt comme sorcier et « meneux » de loups, la situation de l'honnête boulanger devenait grave et, quelque chagrin qu'il en éprouvât, il dut prendre une résolution héroïque. La mort de la pauvre louve fut décidée, mais il ne put se résigner à exécuter lui-même la sentence, ni à y faire concourir son chien fidèle. Un braconnier, excellent tireur, s'en chargea.

A l'heure accoutumée, le char-à-banc du boulanger entrait dans les grands bois. Au son des grelots, joyeuse et frémissante, la louve accourut. Elle arrivait au char-à-banc quand, la tête fracassée, elle roula inanimée sur la route... »

§

La Coopération des Idees s'est transformée en journal hebdomadaire. Dans le no 2, un fougueux article du directeur, M. Deherme, nous apprend que les Universités populaires déplaisent aux socialistes; elles déplaisent aussi aux nationalistes; le jour où elles déplairont aussi à M. Séailles et à M. Buisson, elles seront vraiment libres. Mais c'est beaucoup demander à un membre actif de l'*Union morale*, à un coopérateur ardent de M. Paul Desjardins et de M. le pasteur Wagner.

§

D'un roman-feuilleton en cours (on dirait du Dubut de Laforest) : « Avec son tempérament de feu, elle aurait pu être Charlotte Corday, Judith, se rendre historique, mais elle restait Antonia, créature sans honte et sans remords! »

R. DE BURY.

LES THÉATRES

ODÉON : *Chaperon rouge*, conte en trois actes, en vers, de

M. Lefebvre Henri, musique de M. Francis Thomé (7 avril). — Théatre Antoine : *La Clairière*, comédie en cinq actes, de MM. Maurice Donnay et Lucien Descaves (6 avril). — Variétés : *Education de prince*, comédie en quatre actes, de M. Maurice Donnay (17 mars). — Porte-Saint-Martin : *Jean Bart*, drame en cinq actes et sept tableaux, de M. Edmond Haraucourt (5 avril).

C'est une pauvre pièce que **Chaperon rouge**. Le conte de Perrault est un chef-d'œuvre, et la prose en est excellente; le conte de M. Lefebvre-Henri est une niaiserie, et les vers en sont médiocres. Il ne faut pas grande imagination pour faire du loup dévorant un militaire séducteur; peut-être des inventions analogues, mais plus ingénieuses, n'étaient-elles, déjà, pas neuves quand, en 1818, Théaulon écrivait *le Petit Chaperon rouge*, opéra-comique dont Boïeldieu composa la musique. Et si M. Lefebvre-Henri avait eu, pour la musique de scène qui accompagne sa triste pièce, un collaborateur qui valût Boïeldieu, on aurait de quoi se consoler. Mais la musique de *Chaperon rouge* est de M. Francis Thomé! Par bonheur, on l'entend fort peu.

D'ailleurs, Mlle Cora Laparcerie est toute charmante en Mère-Grand, et Mlle Marthe Régnier est fort gracieuse en Chaperon rouge.

MM. Maurice Donnay et Lucien Descaves ont collaboré, et leur collaboration a été heureuse: **la Clairière** est une pièce des plus intéressantes.

M. Maurice Donnay n'est pas seulement un psychologue ému, il est encore un moraliste intelligent, et ses pièces, pour être élégantes et spirituelles, n'en sont pas moins fortes et irrespectueuses des préjugés. M. Donnay n'est pas dupe de la morale contemporaine, et les institutions qui l'affermissent ne sont guère, pour lui, que des moyens d'opprimer les hommes et de les rendre malheureux et hypocrites. Il est telle comédie de M. Donnay où se trouve la critique la plus juste, peut-être, et la plus saine qu'on ait faite d'une institution sacrée, et qui, sous l'apparence de régler l'amour et de le réduire au respect de la morale et de la religion, assure le maintien des grandes fortunes. Ceux qui aiment sont sympathiques à M. Donnay ; et il ne croit pas à la beauté vertueuse des bourgeois, qu'ils soient de la caste nobiliaire ou de la caste industrielle. M. Donnay est dédaigneux des aristocraties et il en sait tout le ridicule et toute la vanité. On comprend qu'il ait été curieux d'écrire une pièce où il dît la cruauté de

nos lois économiques et morales, et où il montrât l'effort généreux de quelques hardis compagnons pour s'en affranchir et pour vivre une vie heureuse et libre.

On comprend aussi que, pour écrire une telle pièce, à M. Maurice Donnay se soit joint M. Lucien Descavês. M. Descaves est ardent à la lutte ; il eut le courage de dénoncer, des premiers, l'ineptie militaire ; il a foi en la force humaine, et, dans toutes ses œuvres, quand bien même elles affectent la forme du roman ou du drame, il garde le ton véhément du polémiste révolutionnaire.

Le jeu serait peut-être amusant d'essayer de découvrir quelle est, dans *la Clairière*, la part de chaque auteur ; mais il serait assez vain. Qu'importe que telle scène, qui n'est guère qu'une conférence d'économie politique et de sociologie, soit, vraisemblablement, de M. Lucien Descaves ? que telle autre, qui est pleine de grâce voluptueuse, soit, semble-t-il, de M. Maurice Donnay ? Qu'importe que tel couplet, où est, directement, critiquée la législation qui nous régit, soit dans la manière de M. Descaves ? que telle réplique, spirituellement concise, rappelle le faire de M. Donnay ? MM. Donnay et Descaves ont confondu leurs deux génies ; ils les ont alliés avec le plus grand bonheur, et ce serait, sans doute, aller contre leur volonté que de soumettre leur pièce à une analyse inutile et hasardeuse.

La Clairière est une pièce très simple à la fois et très compliquée. La donnée dramatique en est vite contée. Un ouvrier tailleur, Rouffieu, a résolu, avec quelques camarades, d'essayer la vie suivant les principes du communisme libertaire. Un singulier philanthrope lui a légué de quoi tenter l'expérience : une ferme située en un lieu dit la Clairière. Rouffieu et ses amis créent leur communauté. A eux se joignent d'abord une jeune institutrice qui fut séduite et abandonnée par le fils d'un typographe enrichi et ambitieux, notable politicien de la ville voisine, — puis un médecin et sa femme. La colonie serait prospère, sans doute, malgré la défiance des habitants de la ville, si tous avaient la bonne volonté et la bonne foi de Rouffieu, d'Hélène, l'institutrice, et du docteur Alleyras. Mais, parmi les colons, il en est de peu intelligents, il en est de peu scrupuleux ; un des plus instruits et des meilleurs, Collonges, est un sceptique. Ces gens sont pleins encore d'anciens préjugés ; il y a entre eux de petites rivalités. Et un incident survient, qui détruit l'harmonie

entre les habitants de la Clairière. La femme de Rouffieu, Adèle, s'est éprise de Collonges. Collonges reste sourd aux paroles séductrices d'Adèle. Et Adèle lui pardonne ses dédains d'autant moins qu'elle le soupçonne d'avoir pour Hélène une amoureuse amitié. Par une lettre au typographe Verdier, elle dénonce Collonges, qui est un réfractaire. Adèle est découverte ; elle part. Collonges est obligé de fuir à l'étranger. Hélène promet de l'y rejoindre un jour. D'autres ont quitté la Clairière, ou sont près de la quitter. Rouffieu n'aura pas fondé la colonie heureuse qu'il rêvait.

Cette intrigue est, en somme, assez simple : mais, au cours du drame, MM. Maurice Donnay et Lucien Descaves ont su nous intéresser à de nombreuses discussions, utiles et passionnées. Bien peu de nos institutions, politiques, économiques ou morales, échappent à l'énergique sagacité de leur critique. Tantôt le droit est revendiqué pour la femme séduite d'exiger du père la reconnaissance de l'enfant ; tantôt est affirmé le droit de l'homme à rompre les liens d'un mariage sans amour ; tantôt est proclamée l'injustice de la propriété capitaliste, tantôt l'absurdité malfaisante des frontières. *La Clairière* est une pièce dont chaque scène, presque, invite l'auditeur à des réflexions graves.

Une pareille pièce eût pu manquer de vie. Les personnages risquaient fort d'y être des personnages abstraits, créés uniquement pour débiter des tirades. Il n'en va pas ainsi. Les personnages de *la Clairière* sont vivants et ils sont vrais ; ils ont des passions, ils ont des joies et des souffrances. Il y a, dans *la Clairière*, des scènes passionnelles qui valent les scènes où l'on discute les lois et les idées : celle, par exemple, où Adèle Rouffieu, curieuse et séductrice, s'offre, pour ainsi dire, à Collonges ; il y en a où la passion sentimentale et la discussion théorique se mêlent avec un bonheur singulier : une entre autres, où le docteur Alleyras refuse de faire avorter Hélène. Et je ne crois pas qu'on puisse voir sans émotion le quatrième acte de *la Clairière*, — celui où se découvre la vilaine action d'Adèle Rouffieu.

Si l'expérience du tailleur Rouffieu ne réussit pas, c'est que la société capitaliste opprime de toutes manières la petite colonie communiste, dont l'exemple est subversif, c'est qu'il est impossible de s'abstraire, absolument, du milieu où l'on vit : — et c'est aussi que les passions, les idées, les coutumes héritées des ancêtres, comme les notions traditionnelles

acquises dans l'enfance et la jeunesse, dominent même les âmes les plus libres, même les esprits les plus cultivés. Les héros de *la Clairière* sont de braves gens, mais d'une culture médiocre. Ils ne sont pas, vraiment, affranchis, des riens suffisent à refaire vivaces, en eux, des préjugés qu'on croyait morts. Ces communistes libertaires ne songent pas à éviter leurs périodes d'instruction militaire, et il semble même qu'ils auraient honte de ne pas répondre à l'appel de leur classe. Ils résistent aux raisons que leur donne Collonges. Et cela est d'une observation très juste. Les femmes méprisent Hélène qui fut séduite, et Jeanne, la femme d'Alleyras, qui n'est pas légalement mariée. Elles ont du dédain pour une d'elles, qui est belge, et il leur arrive de dire des sottises nationalistes. Tout cela est d'une triste vérité. Et c'est le souci d'observer exactement les caractères et les mœurs des personnages qui fait de *la Clairière* une pièce vivante, dramatique, dont l'intérêt est réel, et qui est très supérieure aux drames froids et lourds écrits seulement pour qu'on y prêche telle ou telle doctrine sociale, politique ou morale.

Et il faut louer encore MM. Donnay et Descaves d'avoir fini leur pièce par des paroles d'espoir. Des expériences pareilles à celle de Rouffieu, même si elles échouent, ne sont pas vaines. Elles ont des résultats pratiques et elles ont des résultats moraux. Et la répétition de ces expériences aidera certainement à la transformation de la société.

Il est banal de dire que les pièces représentées au théâtre Antoine sont bien jouées et bien mises en scène. Mais jamais pièce n'y avait, peut-être, été aussi admirablement montée que *la Clairière*. Pas un rôle, si court soit-il, n'est mal tenu : MM. Antoine, Génier, Janvier, Arquillière, Noizeux, Degeorge sont parfaits, Mmes Eugénie Nau, Suzanne Després, Marthe Mellot sont excellentes. Et, en de bons décors, les personnages sont groupés toujours avec une grande intelligence. La seule mise en scène du quatrième acte suffirait à prouver le talent de M. Antoine comme metteur en scène : il serait difficile de faire mieux.

Voici encore une pièce de M. Maurice Donnay, — de M. Maurice Donnay, seul, celle-ci : **Education de prince.**

M. Donnay a écrit des pièces plus rigoureusement composées qu'*Éducation de prince,* mais il n'en a guère conçu de plus spirituellement irrespectueuse ; l'insignifiance des diri-

geants princiers et bourgeois y est peinte avec une grâce légère et qui enchante. On écoute toute la comédie, ravi par la verve de l'auteur, sans trop s'apercevoir que l'intrigue en est bien vague. *Éducation de prince* n'est, à vrai dire, qu'une suite de scènes; mais les personnages qui y paraissent sont des plus plaisants. C'est le prince Alexandre de Silistrie, dans l'intimité le prince Sacha, — prince en exil, bien entendu — jeune homme excellent, d'une exquise insignifiance, et qui, par respect pour ses ancêtres, songe parfois, entre deux fêtes galantes, à reconquérir son royaume : d'ailleurs, au dénouement, n'ayant plus désormais l'espoir d'être jamais roi, il se résigne, sans trop de peine, à tenir une maison de jeu sur les bords de la mer Noire; — c'est le comte de Ronceval, magnifique ganache royaliste ; — c'est le sceptique Cercleux, snob agréable qui ne croit même pas au snobisme; — c'est l'aimable et tendre Raymonde; — c'est la brusque et séduisante Chochotte ; — c'est la perfide Mariette Printemps ; — et c'est enfin cette singulière reine de Silistrie, qui fut chanteuse avant d'être reine, qui veut qu'on s'amuse autour d'elle, qui veut qu'on aime, et qui voudrait tant s'amuser et être aimée. Elle est voluptueuse, elle a les caprices les plus fous et les plus étranges curiosités ; elle se contredit sans cesse, et pourtant elle a de la vie une conception assez nette ; elle est superstitieuse, elle cherche les aventures, et elle est facilement scandalisée ; elle s'enthousiasme pour les gens que, quelques minutes passées, elle se prend à haïr. Elle est, parmi les héroïnes de M. Maurice Donnay, une des plus complexes, une des plus vaines et une des plus charmantes.

Et, dans cette comédie si divertissante, il y a une des scènes les plus hardies et les plus fortes qu'ait imaginées M. Donnay. C'est, au troisième acte, une scène entre Cercleux et la Reine. La Reine a besoin d'être aimée ; elle souffre de son veuvage ; le respect l'agace que tous lui témoignent ; Cercleux est là ; elle lui parle avec douceur et brusquerie à la fois; elle lui chante les tendres chansons de son pays ; elle voudrait qu'il comprît son désir. Cercleux, gêné, ne répond à la Reine que par des phrases brèves, et il ne prononce pas les mots provoqués, il ne se laisse pas aller aux gestes attendus. Et la Reine le quitte, avec des paroles de mépris et d'insulte. Toute la scène est merveilleusement conduite, et elle est de celles qui font honneur à un écrivain.

Mlle Jeanne Granier est une de nos plus admirables actri-

ces, et il ne semble pas qu'elle ait jamais mieux joué que dans *Education de prince :* elle est une reine de Silistrie surprenante de vie et de vérité. MM. Brasseur, Guy, Bruly, Mmes Andrée Mégard, Lavallière, Diéterle méritent les plus grands éloges.

M. Edmond Haraucourt, en son **Jean Bart**, nous met sous les yeux quelques circonstances de la vie du célèbre corsaire. Jean Bart lutte avec les Anglais, il est fait prisonnier, il s'évade, il reconquiert son vaisseau, il sauve Dunkerque de la famine, — enfin il est présenté au Roi. Le drame de M. Haraucourt est varié ; il ne languit pas, et certains épisodes en sont fort amusants. M. Haraucourt a tiré un excellent parti de l'anecdote fameuse du baril de poudre, et le dernier acte, qui se passe à Versailles, est traité avec une adroite gaieté. L'entrevue de Jean Bart et de Louis XIV est des plus singulières. Je ne crois pas que M. Haraucourt ait eu la prétention de nous montrer la rigueur de l'histoire ; il a voulu simplement nous divertir quelques minutes, et il y a réussi. Une intrigue amoureuse entre Claude de Forbin et une jeune élève de Saint-Cyr, Hélène de Frages, sert, semble-t-il, à lier entre eux les tableaux divers du drame : elle n'est pas très heureusement imaginée, et elle est d'une utilité douteuse. Les seules aventures de Jean Bart intéressent le spectateur, et l'intrigue amoureuse n'est pas assez strictement conduite pour rendre cohérent un drame qui d'ailleurs n'a guère besoin de l'être. Le nécessaire est que des pièces conçues dans la manière de *Jean Bart* n'ennuient pas, et la pièce de M. Edmond Haraucourt amuse le plus souvent. M. Coquelin est excellent dans le rôle de Jean Bart.

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

Théâtre de l'Opéra Comique : *Le Juif Polonais*, drame musical d'après Erckmann-Chatrian, poème de Henri Cain et P. B. Gheusi, musique de Camille Erlanger.

C'est en somme un personnage sympathique, ce Mathis l'alsacien, l'aubergiste assassin dont MM. Henri Cain, P.-B. Gheusi et Camille Erlanger, après Erckmann-Chatrian, nous content la tragique aventure. Non certes parce que sa victime est un juif, mais parce que ce crime qu'il a commis, il y a longtemps, sur un étranger cosmopolite que personne ne connaissait, lui a été inspiré par les meilleurs sentiments, et pour ainsi dire imposé par la fatalité.

Une froide nuit d'hiver, la nuit de Noël, il songeait tristement que le lendemain ses créanciers feraient saisir ses champs, vendraient son auberge, et que sa femme Catherine et que sa fille Suzel n'auraient plus de pain. Tout à coup, des grelots tintent, un traîneau s'arrête, et un voyageur richement vêtu, un marchand juif polonais, frappe à la porte demandant l'hospitalité pendant une heure, tandis qu'on soignerait son cheval. Il est minuit, tous les consommateurs sont partis, et les deux hommes : l'inconnu, et le pauvre paysan qui pense à sa famille sans ressources, demeurent seuls... Si le lendemain, sur la route, on retrouva errant, abandonné dans la neige, le cheval de l'étranger, et, souillés de sang, son bonnet et son manteau de fourrure ; si par contre on ne retrouva ni son corps, ni certaine ceinture pleine d'or qu'il portait la veille, c'est que Mathis avait cru devoir sacrifier à l'amour conjugal et à l'amour paternel les préjugés d'usage relatifs au bien et à la vie du prochain. — Personne ne le soupçonna, et l'affaire fut classée. — C'est un si bon mari (duo du 2e acte avec Catherine), un père si tendre (1er, 2e et 3e actes *passim*), un futur grand-père si excellent (duo du 2e acte), un futur beau-père si parfait (scène au 3e acte avec Christian) et, avec cela, charitable (ne fait-il pas vivre les deux montreurs d'ours Kasper et Yokel, accusés jadis à tort de son propre crime ?) que sa cause eût certainement inspiré à M. Magnaud de bien pathétiques « considérants ». Mais sa conscience, non façonnée selon la philosophie humanitaire du président (futur député) de Château-Thierry, le harcèle sans repos.

Dès le 1er acte, quinze ans après le meurtre, il nous apparaît sombre et préoccupé. Boit-il un verre de vin de Hunevir, aussitôt ses oreilles bourdonnent, et il croit entendre les grelots du cheval de l'assassiné. Très considéré au pays, dont il est devenu bourgmestre, entouré de l'affection de tous, il est cependant toujours inquiet. Il n'aime pas qu'on parle de cette vieille affaire, presque légendaire déjà, et que les anciens seuls connaissent encore ; la présence à Ribeauvillé d'un hypnotiseur qui endort les gens et les fait alors parler malgré eux le terrifie ; et la subite apparition d'un Juif Polonais, en tout semblable à *l'autre*, venant avec d'identiques paroles, la même nuit de Noël, à la même heure, demander l'hospitalité lui fait soudain perdre la tête. Hagard, il se lève, considère avec épouvante cette sorte de revenant, et retombe comme foudroyé, en proie à un accès de fièvre chaude.

Quatre mois plus tard il est guéri, mais ses visions ne lui laissent plus de trêve. La joie chante autour de lui, sa fille épouse Christian le maréchal-des-logis de gendarmerie, tout le village danse et les arbres sont en fleurs; mais lui, il s'écarte, il fuit la fête, car plus haut que le *Lauterbach* les grelots tintent toujours à ses oreilles. Pour se protéger contre les inconscients aveux du sommeil, il s'enferme dans une chambre solitaire, mais les hallucinations l'y poursuivent, et tandis que les buveurs attardés s'éloignent et s'égrènent dans le village, il s'assoupit lourdement, en proie à un effroyable cauchemar dont un truc merveilleux rend visibles à nos yeux toutes les phases. La cour d'assises lui apparaît, il se voit lui-même au banc des accusés, contraint de confesser et de revivre son crime caché. Des voix se plaignent et le menacent, une marée de sang monte autour de lui, il étouffe, il appelle au secours... voisins et amis accourent, enfoncent la porte, mais l'apoplexie a fait son œuvre. Mathis est mort.

Tel est ce drame intéressant, et bien construit, dont il faut dire cependant que, un peu trop visible, s'y perçoit le désir des auteurs de flatter le public et de gagner ses suffrages. N'est-ce pas pour satisfaire son goût de la diversité que les scènes sombres et les scènes riantes y sont si soigneusement alternées ? et la recherche continuelle d'effets extérieurs et de fantasmagorie, plutôt que de psychologie, ne manifeste-t-elle pas chez eux un souci constant de frapper son imagination rapide et primesautière plutôt que d'intéresser sa sensibilité raisonnée ? Au musicien, c'est moins des caractères à dessiner et à développer qu'un cadre pittoresque, une atmosphère à créer qu'ils ont fournis.

Il ne s'y est pas trompé, et a entendu leur leçon. Lui aussi, il a fait œuvre positivement pratique, et s'est gardé de mécontenter personne. — (Du reste, qui donc oserait affirmer la nécessité d'agir autrement?) Sans doute, selon le précepte de la charité bien ordonnée, et en artiste élevé et consciencieux, il a commencé par se contenter soi-même, mais il n'a pas oublié non plus de contenter les autres, tous les autres. En premier lieu, il a songé à M. Maurel, le créateur habile du principal, on pourrait dire du seul rôle de son drame. Que sont en effet et Suzel et Christian, et Catherine, et Nikel le médecin, et Walther le buveur, sinon des accessoires animés ? Ils entourent Mathis, ils constituent le milieu vivant où il se meut, mais ils n'ont pas d'existence propre, et personne ne

s'intéresse au verre de vin de l'un, non plus qu'à la pâle idylle amoureuse des deux autres.

Après avoir très habilement, avec l'aide de tous ces moyens, indiqué musicalement son décor, le compositeur a donc porté tout son effort sur la peinture de l'assassin en proie au remords, le criminel impuni dont l'état moral intéressant devait nécessairement séduire son esprit hanté de surnaturel et curieux de symphonie dramatique. Malheureusement, le texte ne lui a pas donné l'ample généralisation de ce cas de conscience qu'il eût pu souhaiter. En outre, si M. Maurel est un acteur curieux et impressionnant, il est, il a été aussi chanteur, et ne saurait se résigner à ne pas montrer toutes les ressources de son talent. Aussi son personnage s'oublie-t-il parfois en de gracieuses interruptions de son rôle, pour moduler de charmantes mélodies, des phrases touchantes — tel le duo des grands-parents — qui sont bien hors de situation, mais que le succès qu'elles obtiennent lui rendent sans doute particulièrement chères.

M. Erlanger n'a pas cru devoir l'en priver, non plus qu'il n'a refusé au docteur Nikel sa chanson à boire ou à Walther son amplification sur l'hiver et ses charmes au 1er acte, véritables hors-d'œuvre dont le seul but est de protéger les rôles peu importants contre la qualification de « pannes ». Ce rôle de Mathis, sur lequel se concentre toute l'attention, semble donc parfois la distraire en d'étranges intermèdes, et souvent apparaît morcelé et sans réelle unité. Cependant, l'entr'acte du dernier tableau qui lui appartient, et le long monologue qui amène le catastrophe finale sont d'une expression très intense, et prouvent que l'auteur sait, quand il le veut, donner à une situation la couleur et le développement désirés.

Comme musicien, du reste, il a fait ses preuves. Personne n'a oublié l'oratorio un peu dense, mais puissant, de *Saint-Julien l'Hospitalier*, et *Kermaria* qui contenait tant de pages de délicatesse et de charme. La partition du *Juif Polonais* n'en manque pas, elle aussi. Tout particulièrement une note pittoresque s'y manifeste avec discrétion, de la plus heureuse manière, sans excès puéril de couleur locale, et on peut dire que le 1er acte offre un tableau charmant de la vie alsacienne. Si quelques-uns ont trouvé que sa mélodie ne se montrait pas essentiellement abondante et jaillissante, tous ont reconnu la haute distinction sans préciosité de ses combinaisons harmoniques et son entente de l'instrumentation. Même, selon l'usage

un peu simpliste qui accorde l'épithète de « personnels » aux musiciens qui ont su éviter à la fois de ressembler à Wagner et à M. Massenet, on n'a pas fait difficulté de reconnaître que M. Erlanger avait eu cette double, et même cette triple bonne fortune. Cependant lui aussi, comme tout le monde aujourd'hui, a employé le *leitmotif*. Mais il l'a fait dans le seul désir de donner à son œuvre de l'unité musicale, et aussi par coquetterie, pour témoigner de sa rare dextérité. En effet, tout est catalogué dans sa partition, chaque chose a son thème — le vin blanc lui-même se manifeste par un arpège et quelques accords de sixte — mais ces thèmes sont de simples éléments (des *fragments proposés*, comme on dit dans les divertissements de fugue) qui s'enchâssent dans la trame symphonique, sans jamais se développer ni se transformer — ils sont d'essence quasi-matérielle et non psychologique. Le remords, sujet même du drame, le remords qui en tue le héros, à longue échéance il est vrai, la musique ne le peint pas *in abstracto*, mais se contente d'en exprimer la manifestation extérieure : le bruit de sonnettes que croit entendre Mathis.

Mais au public, pas plus qu'aux librettistes, il n'incombe de s'occuper constamment de psychologie. Sans chercher midi à quatorze heures, ce qui, après tout, est outre-passer les droits de chacun, il a pris au *Juif Polonais* un vif plaisir mêlé d'émotion, et il l'a témoigné par d'unanimes et très chauds applaudissements. Chacun en peut prendre sa part très légitime : tout d'abord M. Erlanger, qui a prouvé une fois de plus ses qualités sérieuses de musicien, et son réel instinct scénique ; M. Carré, qui, avec son décorateur M. Jusseaume, réalise de nouvelles merveilles à chacune de ses créations ; les artistes vaillants conduits par M. Luigini qui ont si bien secondé les auteurs : M. Maurel, Mlles Guiraudon et Gerville Réache, MM. Clément, Carbonne, Vieulle et Rothier ; et enfin MM. Erckmann-Chatrian, dont MM. Cain et Gheusi ont adopté même la prose dans ce drame au succès souvent éprouvé depuis 1869, succès qui devait nécessairement recevoir aujourd'hui une consécration nouvelle avec la musique tour à tour gracieuse et impressionnante si adroitement écrite par M. Erlanger.

§

La vieille tradition des *concerts spirituels* consacrés à des œuvres religieuses le Vendredi Saint s'abolit malheureusement de plus en plus. Au théâtre lyrique seul elle est encore res-

pectée, et à leur grand honneur MM. Milliaud ont fait entendre cette semaine la naïve et si douce *Ruth* de César Franck, le *Repos de la Sainte famille* de Berlioz et la *Prière du matin* de M. de Saint-Quentin, encore qu'ils aient cru devoir ajouter à ces oratorios une mise en scène artificiellement imaginée.

Au Châtelet, le *Stabat* de Pergolèse s'est timidement glissé parmi des œuvres toutes profanes, et aux concerts Lamoureux, selon l'usage, en fait de religion on a célébré la seule religion wagnérienne. Il paraît même qu'en un *théâtre civique* (?), sous la présidence de M. Anatole France — l'ancien auteur des *Noces Corinthiennes* — M. Jaurès a discouru sur l'art en une conférence encadrée de musique vaguement anarchiste, avec échos de la *Ravachole*. On ne nous a pas dit si ensuite on a mangé du veau. En tout cas, j'en suis certain, on s'est abstenu de cochon, car s'il est permis de manquer de goût à l'égard des catholiques, il est certaine confession religieuse envers qui le tact est officiellement recommandé.

PIERRE DE BRÉVILLE.

ART MODERNE

G. d'Espagnat et Albert André. — Georges Seurat. — Bonnard, Denis, Ibels, Maillol, Hermann Paul, Ranson, Roussel, Sérusier, Vallotton, Vuillard, — Première manifestation du Groupe Esotérique. — Photographies. — Memento.

Monsieur d'**Espagnat**, dont les dessins et les bois se font si justement apprécier pour leur délicatesse et leur précision, expose, chez M. *Durand-Ruel*, une série importante de peintures et de pastels, où se révèle avec honneur un art jeune, parfumé de fraîcheur.

Ce n'est pas que l'artiste ait atteint, sans effort, un pareil résultat. Je me souviens de toiles anciennes. Mais il a su se dégager, se surprendre et s'exprimer. Il serait, néanmoins, malaisé de ne lui reconnaître pas certaines parentés un peu trop proches encore avec l'art de plusieurs aînés, et l'influence prépondérante sur sa vision, même sur son métier, de Renoir est sensible partout. Souvent même (moins dans les toiles que je veux croire les plus récentes), on se méprendrait jusqu'à croire, s'il était possible, à du Renoir d'un faire alourdi.

Je m'arrête à des bouquets exquis de jeunes filles baignant en l'air lumineux et pur des belles après-midi parmi les pelouses des grands arbres : gestes prompts, ingénus, sourires et joies des enfants dansant des rondes, études vigoureuses et

simples de femmes nues et de baigneuses, paysages en fêtes d'eaux et de lumières, surtout natures mortes : pommes, pot de grès vert et gris, fruits et fleurs, tout cela provient d'une sensibilité exquise et aiguë, et le *Déjeuner sur l'Herbe,* morceau capital, est d'une grâce bien charmante et bien fraîche.

Un effort de plus, M. d'Espagnat échappera aux derniers liens qui l'enserrent, et nous connaîtrons un subtil enchanteur épris de belles clartés tendres et de jeunesse, un peintre harmonieux de l'adolescente et de l'enfant.

— Les mêmes qualités se retrouvent aux panneaux décoratifs que M. d'Espagnat a exécutés dans l'appartement particulier de M. Durand-Ruel, entr'ouvert un instant à notre extase : ô les Renoir sans nombre et parmi les plus beaux : *la Loge,* telle *femme nue,* etc. ! Certains Degas, comme je n'en ai pas vu ailleurs, deux Manet imprévus dans leur grâce tragique, des Sisley, des Monet, des Cézanne vigoureux !... O rêves !

Et certaines portes, dessus de portes, etc., sont, là, exquisement décorés de figures d'enfants jouant, par M. d'Espagnat ; là encore par M. Albert André, comme d'autres l'avaient été, précédemment, de fleurs (ô les soleils !) et de fruits (ô les raisins !) par Claude Monet.

§

A la *Revue Blanche,* c'est une curieuse exposition de l'œuvre de **Seurat.**

On sait, depuis l'innovation — bonne ou non — audacieuse des néo-impressionnistes, combien leur procédé, leurs théories de la division ont été discutées et raillées. Il n'en est pas moins vrai qu'ils ont fait un incontestable apport de luminosité dans l'art, et chaque fois que ce qui n'est, à leurs yeux mêmes, qu'un moyen, n'en arrive pas à former comme un rideau plus ou moins papillotant derrière lequel le tableau a lieu, ils ont su fixer des fluidités d'atmosphères, des vibrations de lumières, des puretés de l'air éclatant et limpide que toute peinture, avant eux, avait ignorées.

Si, décidément, la rigueur d'une théorie appliquée sans merci et, semble-t-il, sans utilité, dans le grand panneau bien connu : *Un Dimanche à la grande Jatte,* qui reste, en dépit de la volonté de l'artiste, terne, gris et sec, si la plus molle facture d'*Une Baignade à Asnières* ne sauraient, je crois, convertir, non plus que telle ou telle autre toile de moindre dimension : *Parade de Cirque* par exemple, ou, d'un dessin

pourtant vigoureux et juste, la *Jeune femme se poudrant*, la plupart des études préparatoires aux grands tableaux, les paysages, les marines principalement, *Gravelines* et *Honfleur*, sont des œuvres, mieux qu'habiles, sûres et vivantes, des joyaux précieux de pure lumière.

Au surplus, les dessins, aussi de Seurat, attestent une grande âme d'artiste loyal. Ils sont vraiment beaux, d'un large style personnel et puissant. Que Seurat eût vécu, mieux que de tout autre sa libération était certaine ; il était trop épris de son art et de la splendeur vibrante des choses pour ne pas s'évader de la froideur des ressources prétendûment mathématiques qui n'ont rien à voir avec l'art. Outrance où se laisse dévier la certitude d'avoir heureusement innové, il ne faut pas travestir un heureux moyen dont user selon le besoin, en principe universel et général. Là me paraît l'erreur, à l'origine, des néo-impressionnistes : Seurat, quand la mort l'a surpris, s'en délivrait comme s'en sont, depuis, délivrés MM. Signac et Van Rysselberghe.

§

Un groupe de dix peintres amis expose, depuis plusieurs années, régulièrement. L'an dernier, ils s'étaient chez Durand Ruel, sous la présidence bienveillante de M. Odilon Redon, unis à des néo-impressionnistes, à des indépendants comme M. d'Espagnat, à quelques autres encore. Cette année, ils montrent, plus discrètement, leurs œuvres, les dix, dans les *Salons de MM. Bernheim*.

De ces peintres, le plus rapidement arrivé à une notoriété, M. **Maurice Denis**, s'entête à présent dans un art qui confine au pastiche. Fortement sous l'influence des grands maîtres chrétiens, simples et mystiques, dont l'élan gracieux fait le charme de l'art florentin, M. Denis s'attarde, avec une maîtrise volontaire, en un métier qui semble malhabile, et il croit, par sa ruse calculée, nous faire illusion jusqu'à nous présenter comme l'effort d'une native ingénuité ce qui n'est que maladresse réfléchie et hésitation factice. Ainsi il n'atteint pas à la grâce qu'il cherche, parfois il s'approche du grotesque à son insu, il crée des figures sans consistance et sans vie, pleines d'affectation, ridicules. Certes, en tant que coloriste, il se reconquiert, et même sans recherches neuves, quand il se satisfait d'harmonies cent fois par lui reproduites avec trop d'aisance, son métier de peintre reste sûr. Je vois ici une marine fraîche et délicieuse.

Le cas de M. Den's, commun à tous ceux qui apportent dans l'art le parti pris d'un système cru philosophique mais insuffisant, et qui, d'ailleurs, n'a rien à faire ici, d'année en année va s'aggravant, et le peintre, par une fatalité comparable à celle sous qui sombra le génie, autrefois, possible, d'un Chenavard, semble attacher plus de prix à l'apparente logique de ses ratiocinations vagues et futiles qu'au simple fait d'ouvrir les yeux, de bien voir et de bien peindre.

M. Séruzier, moins inféodé à du néo-mysticisme, est aussi un théoricien rigoureux. Il s'inquiète d'établir un canon nouveau, ou, plutôt, renouvelé de celui qui résulte des observations spontanées des artistes frustes et populaires. Il ne voit bretons et bretonnes que selon les apparences que leur attribuèrent les imagiers des calvaires anciens. Et à son tour, peintre vigoureusement doué, il s'enferme dans des préceptes, toute une contrainte de normes et de prohibitions puériles et factices que sans doute ceux dont il admire tant l'œuvre balbutiante et gauche n'ont jamais songé à connaître! Quelquefois M. Séruzier est heureux, et il y a de lui, en la présente exposition, un très calme et beau paysage innocent.

Dans les petites toiles qu'il nous montre, **M. Paul Ranson,** avec un goût raisonné et sûr, fait valoir délicatement un sens précieux de l'arabesque dans son dessin et de l'harmonie dans la couleur. Sans doute, la plupart du temps, y a-t-il quelque arbitraire dans le choix de la ligne ou la détermination d'une nuance première élue. On aurait, souvent, plaisir à voir M. Ranson confronter sa vision à de la réalité sensible, mais comme il n'a, à coup sûr, pas d'autre ambition que de charmer nos yeux par les gracieuses figures de son rêve, encore que parfois il semble se défier trop de sa propre fantaisie et la contraindre, qui donc, une fois produit le pur effet décoratif cherché, pourrait élever encore un regret? M. Ranson s'est attaché, cette fois, à atteindre de calmes juxtapositions de couleurs par des coulées, comme à l'ordinaire, de teintes plates, plus pensives et sereines, et je sais un ciel, dans l'un de ses tableaux, à peine traversé d'un souple nuage humide, dont, en aucun lieu, je ne connais l'équivalent pour la limpidité lumineuse et douce.

M. K. X. Roussel, avec ses spéciales qualités d'émotion subtile et tendre, ne nous apporte rien qui nous étonne et nous charme à l'égal des œuvres délicieuses qu'il exposait, ici même, l'été dernier. Tout cela reste exquis, mais je ne

vois aucun effort de nouveauté ou de renouvellement. M. Roussel a-t-il traversé une crise de découragement ? Il se ressaisira. Nous le retrouverons.

M. Ibels, toujours semblable à lui-même, représente dans ce petit salon la vulgarité facile et satisfaite; **M. Hermann Paul** expose un certain nombre de portraits exacts et non sans verve. **M. Vallotton** m'a étonné. En dépit de la persistance, dans sa peinture, du métier dur du graveur, il y a nombre de recherches personnelles, d'attitudes et de contrastes originalement observés et traduits. Le manque de souplesse de sa main n'empèche pas des réalisations fort curieuses, comme en ces groupes disposés de façon si amusante le long des plages avec leur ourlet bizarre de la vague, dans la lumière crue du jour, comme aussi la ligne ondulante du corps de la jeune femme couchée. Que M. Vallotton ne se satisfasse plus aussi facilement des vagues oppositions où son art s'est trop complu, qu'il tende à un faire plus moelleux, et, avec la précieuse faculté qu'il possède d'une vision souvent très personnelle, il ne peut manquer de nous donner, quelque jour, une œuvre sincèrement conçue et exécutée. Son exposition de cette année en outrepasse déjà la promesse.

M. Bonnard ne se plaît plus guère aux déformations capricieuses où sa verve sarcastique se dépensait jadis si finement. Il est revenu à de l'observation plus calme et plus réfléchie, et son œuvre gagne en profondeur et en solidité ce qu'elle a peut-être perdu en vivacité. Des têtes d'enfants, avec le modelé qu'il leur sait donner, sont là pour attester toute la vigueur que son art a su conquérir. Et cette famille, autour du repas, le soir, sous la lampe, morceau, entre tous, splendide et sûr, est d'une facture incomparable. La matière, dont chaque objet, dans ce tableau, est fait, la lumière, l'éclat assoupi de la nappe et des mets qui y sont posés, les figures silencieuses, la lampe lourde et immobile, tout cela s'harmonise et s'équilibre, c'est une œuvre solide et vraiment belle. M. Bonnard a dépassé les espérances qu'il fit concevoir et il se classe, désormais, parmi les grands d'aujourd'hui, d'autant que son talent se plie à toute tentative et qu'à côté d'un tableau si robuste, nous le voyons, d'une grâce toute neuve, réaliser le portrait délicieux, mutin à la fois et alangui, d'une jeune femme assise, avec la même autorité et un charme plus subtil. Et ce motif encore, tant de fois sujet de tableaux toujours les mêmes, il a su le rajeunir par une pose spontanée et

inédite, oubliée, avec bien d'autres, parmi les attitudes sans nombre que nul peintre n'avait su voir.

Enfin, **M. Vuillard.** Celui-ci aussi n'a pas déchu et se classe aussi au premier rang. Il y a de lui, cette fois, entre autres merveilles, ceci : dans un angle nu de chambre où du soleil au mur jauni se glisse atténué, à côté d'une porte, un ample fauteuil vert de cuir. C'est tout, mais quand, à un motif si simple, un artiste nous peut si profondément intéresser, il y a en lui une force d'expression absolue, une maîtrise évidente d'émotion, qui, pour n'être pas d'une nature pathétique, n'en pénètre pas moins en qui sait voir et sentir. Voilà le coin familier cher à tous souvenirs, un prestige du passé possible à fleuri nos mémoires, les bonnes accoutumances anciennes et regrettées, le poème perdu de la vie, nous-mêmes, ce que nous fûmes, ce que nous aurions été, par quel artifice M. Vuillard remue-t-il la cendre des jours ? il n'y a là qu'un angle nu de chambre où le soleil pénètre peu, et un fauteuil usé !

Dans des compositions plus grandes, le souci de l'artiste, son émotion et sa puissance s'avèrent, sinon plus impérieux, d'un ordre aussi intime et aussi pénétrant. Les soirées dans un salon doucement clos, qu'une lampe tendre éclaire, tandis qu'on y écoute, parmi la mollesse des coussins souples, s'élever du piano le rêve suscité aux doigts radieux d'une jeune femme, ou l'amicale causerie lente, ou le silence qui rapproche plus.

Oh ! la suavité des choses quotidiennes quand on sait les voir ! M. Vuillard est un poète merveilleux et un peintre déconcertant. Quel déploiement de luxe attendri dans son métier fervent, quelle souple discrétion et quel charme ! O le beau peintre !

§

Le *Groupe Esotérique* qui manifeste dans les salons de M. Valéry, 9 bis, rue de Londres, parmi des quantités de choses prétendûment mystiques, profondes et révélatrices qui ne sont, à proprement parler, qu'insuffisantes et futiles, apparaît assez habile pour compromettre en sa compagnie quelques vrais et solides artistes.

Des tournesols éclatants posés dans un vase, sur fond verdâtre, une robuste tête de paysan, ces deux panneaux de **Van Gogh** n'ont, j'imagine, aucune tendance ésotérique. C'est de vigoureuse peinture, c'est de la couleur, et les formes de la

vie, c'est loyal et c'est beau. Voici de simples paysages lumineux de **M. Schuffenecker**, des bretons et des bretonnes largement représentés d'un faire sommaire et harmonieux par **M. Emile Bernard**, de qui aussi un panneau de bois sculpté, représentant des femmes d'Egypte assises, ou debout, portant sur la tête de grands vases, se creuse, souple et rude, de formes et de lignes savamment agencées ; voici de **M. Maurice Denis** un tableau de charme tout intime, de **M. Gauguin** un puissant dessin évoquant pensivement un épisode de la sainte maternité ; voici, de **Mme Besnard**, une admirable tête penchée dans la douleur et long voilée. Même les pseudo-byzantineries de **M. Filiger** se dégagent et se vivifient, et **M. Henry Detouche** me semble plus fantasque d'imagination sensuelle ou perverse que profondément plongé dans des rêves mystiques.

La tradition des âges éperdus de catholicisme impatient ou affolé, la grande névrose des siècles pieux, ne paraît pas encore, fût-ce ici, triomphante : il n'est pas jusqu'à M. Denis, qui assurément n'ait eu un retour vers le paganisme : si la gracieuse nudité de femmes qu'il nous offre ne porte pas le stigmate de honte et de malédiction !

§

On a pu voir, exposées à la vitrine de *M. Giraudon*, rue Bonaparte, des photographies étrangement captivantes et expressives. Elles sont dues à un amateur habile et passionné, **M. Druet**, qui les a faites selon les conseils et sous la direction de M. Rodin. On sait à quel point la photographie des œuvres de la sculpture est ingrate, dure, insuffisante ; elle ne donne que sèchement la découpure de l'objet en un blanc qui éclate sur le fond uniformément obscur. Toutes les nuances du modelé, les valeurs, le ton disparaît. Pourquoi ne pas arriver à graduer selon l'importance les accidents de la matière, pourquoi ne pas donner à la ligne la force de se faire valoir, selon son caprice mouvant, ici atténuée, là brutale, et de reconquérir, en tout lieu, sa puissance sincère et effective? Il s'agissait de se mettre au point, de trouver la signification d'une œuvre, d'en savoir interpréter le sens mystérieux, de lui rendre toute sa force. Et M. Druet a effectué des merveilles de traduction intelligente. Le jeu des lumières, les caresseuses ombres, approfondies tour à tour ou légères, revivent dans ces belles épreuves rares, où vraiment l'œuvre

sans pair de Rodin prend une forme nouvelle, aussi sincère et impressionnante.

§

Memento. — Exposition rétrospective des **Artistes Polonais** (1800-1900) chez *Georges Petit*. — Inauguration des décorations de **M. F. Humbert**, au *Panthéon*. — Exposition **Gustave Albert**, aux *Artistes Modernes*. — Exposition annuelle **des XIII**, à la *Bodinière*. — La *Chanson des Fleurs*, par **M. Murer**, *galerie Laffitte*. — Le bel album **Germinal** (20 estampes originales des meilleurs artistes de tous les pays) à la *Maison Moderne*, 82, rue des Petits-Champs. — **Salon Annuel** de la Société des Artistes français, place de Breteuil.

ANDRÉ FONTAINAS.

PUBLICATIONS D'ART

Les Livres : Remy de Gourmont : *Oraisons Mauvaises*, Mercure de France. — Edmond Rocher : *Béryl et Moïna*, La Maison d'Art. — *L'Œuvre du peintre Baud-Bovy, catalogue de l'exposition*, Cercle des arts et des lettres, Genève, 1 fr. — H. Gerbault : *Ach'tez-moi, joli blond !* 100 dessins, préface par Ch. Mougel, Simonis Empis, 3.50. — Les Revues : *Les Maîtres du Dessin; Les Maîtres de l'Affiche; L'Art Décoratif; La Chronique des Arts; Le Journal des Artistes; Revue des Arts Graphiques; Le Rire; Le Clou; L'Art Moderne; The Studio; The Artist; Deutsche Kunst und Dekoration; Innen Dekoration; Pel e Ploma; Mir Iskousstva.* — Affiches.

Les Livres. — Remy de Gourmont vient de publier à petit nombre et avec un rare souci de bibliophile quelques strophes amères, tourmentées et d'une sorte de perversité sacrilège, intitulées **Oraisons mauvaises**. La présentation de ces vers me permet de signaler cette plaquette sous la présente rubrique.

Le métier de M. Edmond Rocher gagne chaque jour en souplesse et son dessin plus sûr se dépouille des maladresses d'antan. Les illustrations du conte de Pâques **Béryl et Moïna** ne sont pas encore exemptes de tares, mais le progrès est manifeste. M. Rocher a souvent rencontré dans ces lithographies le charme qui manquait dans ses précédentes productions. Je me plais d'autant mieux à le reconnaître que j'avais jadis critiqué l'auteur.

Auguste Baud-Bovy fut un excellent peintre alpestre. Son talent était vigoureux, son émotion profonde et il sut avec

maîtrise, ainsi que le dit Huysmans, « résumer le drame qui se joue entre la lumière et le roc ». Une exposition de quelques-unes de ses toiles avait eu lieu chez Durand-Ruel en 1897. L'an dernier il mourut à Aeschi, au milieu des sites qu'il aimait et fut porté au cimetière — ô primitive et poétique simplicité ! — par des bergers et des guides. Le Cercle des Arts et des Lettres de Genève a pris l'initiative de rassembler ses œuvres principales en une exposition, au Musée Rath, et de publier un catalogue illustré, précédé d'une bonne étude signée J. M.

Ach'tez-moi, joli blond, est un recueil de cent dessins de Gerbault. Livre sans prétention, aux légendes amusantes et augmenté d'une spirituelle préface de Charles Mougel. Voilà pour lire en express.

Les Revues. — **Les Maîtres du Dessin** (mars). — Au sommaire : l'étude d'après nature de Gaillard pour le célèbre *Portrait de Monseigneur de Ségur;* une sanguine de Puvis de Chavannes, *le Repos;* le pastel de Roll, *Jeune Fille,* et une reproduction du *Frontispice des Diaboliques,* par Félicien Rops.

(Avril). — Une sanguine, de Jules Chéret; une étude au crayon noir, *Tête de Femme,* par E. Friant; une *Étude pour Andromaque,* dessin aux deux crayons, de F. Leighton, et une gouache de J. Sergent, *Carmencita.*

Avec ce fascicule se termine la série consacrée aux dessins du musée du Luxembourg. La deuxième année de la publication contiendra les principaux dessins du XIXe siècle qui figureront dans la section centennale des Beaux Arts, à l'Exposition Universelle.

Les Maîtres de l'Affiche (avril). — Au sommaire : l'affiche de Jules Chéret pour le journal *le Rappel;* celle de Charles Lucas, *Entrée de Clownesse;* l'Exposition de tapis de René Péan pour les *Trois Quartiers,* et une affiche belge de Privat-Livemont pour le *Cercle artistique de Schaerbeek.*

L'Art Décoratif (mars). — Ce numéro contient une lithographie d'Eugène Carrière d'une émotion profonde et savante ; un article sur le sculpteur Fix Masseau par Henri Frantz et d'intéressantes reproductions de meubles et d'étoffes hollandaises.

La Chronique des Arts(10 mars, 7 et 14 avril). — Série d'articles très documentés sur *les Artistes Allemands et l'Exposition Universelle* par Antony Valabrègue.

(17 mars). — Quelques lignes sur les dangers que courent le Musée du Louvre. Je me fais un devoir de les citer, car on ne saurait trop répéter dans quelle périlleuse situation se trouvent nos chefs-d'œuvre. Peut-être que la haute rumeur des voix de bonne volonté finira par être entendue des pouvoirs :

« Nous avons déjà remarqué jadis que les Beaux-Arts, si loin que remonte la mémoire humaine, n'avaient pas encore eu la bonne fortune d'échoir à un ministre ambitieux; et par ce mot nous entendons un homme simplement soucieux d'attacher son nom à une belle réforme, à une pacifique conquête... à l'isolement du musée du Louvre, par exemple.

» Les jours passent; de loin en loin, un sinistre réveille l'attention publique sur les dangers que courent tous les bâtiments officiels; on nous apporte alors la liste des feux de cheminée étouffés dans les bureaux mitoyens à nos collections nationales (il y en a eu cinq depuis le 1er janvier, et nous entrons dans la mauvaise saison des suies accumulées); puis, on prépare l'inauguration de la salle des États, dont l'incorporation va rendre le péril tout à fait immédiat en supprimant le seul *tampon* qui existât; et l'on admet comme un postulat que les combles du Musée sont désormais bien surveillés, incombustibles.

» Nous voudrions avoir la même confiance aux vertus soporifiques, et nous ne pouvons pas. Sans parler des risques de voisinage, nous croyons que le musée recèle en lui-même de dangereux appareils, et le plus humble visiteur peut se rendre compte de la façon barbare dont le chauffage y est compris. Mais pourquoi sont-ce toujours d'humbles visiteurs comme nous — et toujours les mêmes — qui constatent et s'inquiètent ? »

Le Journal des Artistes (8 avril). — Compte-rendu de la Peinture au Salon, par M. Guyon-Verax ; dessins et pastels au Salon, par M. F. Hoffmann.

Revue des Arts graphiques (31 mars). — M. Paul Buysen relève quelques côtés comiques de la récente manie des cartes postales illustrées qui tend de plus en plus à remplacer la mode des collections d'affiches :

« Les amateurs ont un titre : ils s'intitulent *cartophiles*, leur passion se dénomme la *cartophilie*, et ils possèdent un journal ! Un numéro nous en est tombé sous les yeux. Il est « attendrissant » à force de naïve émotion. Il publie un

« Premier Paris » sur le choix de la carte, où on lit notamment :

« ... Beaucoup de personnes se figurent que, pour échan-
« ger ou correspondre, il suffit de prendre une carte au petit
« bonheur, pourvu qu'elle soit ornée d'une vignette. Grave
« erreur ! De là des hérésies lamentables, excusables chez
« les seuls débutants. Le choix rationnel de la carte exige du
« goût, du doigté et de l'esprit d'à-propos. On comprendra
« qu'il est impossible de donner des règles fixes, chacun, en
« cette occurrence, doit être à lui-même son propre maître.
« Voici pourtant quelques indications générales que le néo-
« cartophile fera bien d'observer.

« ... L'échange le plus commun est celui des cartes-vues.
« Il semble y avoir peu d'observations à faire. Néanmoins, il
« faut renoncer aux chromos de camelote et choisir les cartes
« les plus fines d'aspect. On commence généralement par
« l'envoi de la vue générale (*total Ansicht*): les fantaisies
« *commencent et finissent par la gare.*

« ... En généralisant pour les sujets de genre et de fan-
« taisie, il faut étudier la profession, le goût, la circonstance.
« Pour les enfants, on choisit de préférence les sujets ins-
« tructifs propres à développer le goût de l'histoire et de la
« géographie. Pour un chef militaire, choisir uniformes, ta-
« bleaux de batailles, vues de places fortes, portraits de gé-
« néraux ; pour un peintre, tableaux, croquis, études, aspects
« pittoresques des villes...

« Quant aux cartes-pamphlets et politiques, l'usage en est
« délicat. Du reste, le vrai cartophile a le sens inné et choisit
« naturellement, sans hésitation et sans erreur possible. »

» En plus de leur journal, les cartophiles possèdent « leurs artistes », dont les notices biographiques sont publiées dans chaque numéro. Goûtez ce portrait à la plume d'un « jeune maître », — vingt-deux ans :

« Il y a une filiation mystérieuse entre cet artiste et les
« œuvres de la grande école allemande qui tire son origine
« dans le génial Arnold Bœcklin pour s'épanouir dans les
« merveilleux artistes Hans Christiansen, Arnold Lyongrun
« et la pléiade de *Jugend*...., M. C... se complaît aux scènes
« tragiques, douloureuses, ou bien son ironie est énorme,
« rabelaisienne ; il a une précision, une netteté, une verve
« qui saisissent ; il n'est pas seulement pittoresque, il est dra-
« matique, il impressionne la sensibilité. »

» Peste, quel artiste bien doué! Qu'a-t-il donc fait? Eh bien, comme cartographe, on lui doit *Yonnette*, publiée par l'*International Porte Carte Club*, et *la Muse* dans les *Maîtres de la Carte postale* (*sic*).... On voit que nos cartophiles ont vite fait de sacrer un génie.... »

Le Rire (passim). — Dessins d'Abel Faivre et de Léandre.

Le Clou (31 mars). — Premier numéro d'un nouveau journal humoristique. Principaux dessinateurs : J. Villemot, Ricardo Florès, La Jarrige.

L'Art moderne (1er avril). — Quelques mots sur l'exposition de gravures et de dessins de Jean-Baptiste Meunier au Cercle Artistique de Bruxelles :

« Voici une exposition qui impose le respect. Elle n'est pas toute la vie d'un artiste : elle est à peine un choix dans l'œuvre multiple qu'il laisse. Pourtant elle donne avec beauté l'aspect d'une vie. La mort fait ici ce que celle ci n'a pu faire, elle achève de mettre en lumière un labeur qu'un peu d'ombre volontaire obscurcissait encore. Jean-Baptiste Meunier fut un maître robuste et modeste. On s'étonne moins qu'il n'ait pas voulu divulguer ce qu'on admire aujourd'hui. . .

. . . .

« Un petit Portrait d'aïeule et une Figure de femme nue sont les deux points extrêmes d'une carrière admirable. Il est émouvant de les voir réunis sur le chevalet. L'un a la rigidité précise d'un gothique, l'autre la souplesse fleurie et jeune de la grâce moderne. C'est la première œuvre et la dernière. Celle-ci ne précède que de quelques jours la minute suprême où pour jamais s'immobilisa cette belle main sensible. A des dates inégales se classent ensuite les autres dessins. Il n'en est pas d'inférieurs ; tous se rapportent à un même caractère d'art noble et loyal ; tous visent à la plénitude de la forme. Il y en a d'intimes et de charmants, comme les portraits d'enfant. Ils ont la fraîcheur, la grâce et la gaîté. La vie des yeux palpite, profonde et claire. Ce sont là d'aimables et touchantes images familiales. La maison, tandis que le père les traçait, faisait silence et regardait par-dessus son épaule. Il y a aussi des académies du temps des débuts. Il y a des études d'après la figure nue ou habillée, d'un rythme grave et magnifique. De jeunes bergers se reposent ; une femme est assise à terre, son genou dans ses mains ; une mère tient un enfant dans les bras. On ne trouve que chez les maîtres absolus cette grâce forte et simple. La forme ondule avec son

plesse ; le trait est plein, l'accent gros et coloré. Le *Petit Savoyard* a la couleur nourrie des plus savoureux morceaux de peinture flamande. C'est le signe de la race ; J.-B. Meunier y demeure constant : il se dénonce le plus coloriste de nos peintres au crayon comme il fut le plus coloriste de nos maîtres au burin.

» Aucun artiste ne poussa plus loin la rigueur et la probité du travail. Ses grands dessins sont une préparation à la gravure et ils ont la beauté des œuvres accomplies. On a pu dire qu'ils dépassaient quelquefois les mérites de l'original. Pendant plusieurs années il travaille à son dessin d'après l'*Abdication de Charles-Quint*. C'est un miracle d'art et d'interprétation. Il en pousse l'exécution sans hâte, d'une main qui ne se fatigue ni ne s'alourdit. Le burin, s'il avait pu l'achever, n'eût pas été plus précis. L'éclat éteint du pompeux tableau renaît dans cette page joaillée d'éclats de pierreries, alternée d'or et d'ombres avec force et minutie. Dans la *Montée au Calvaire*, c'est le souffle même de Rubens. La pathétique chevauchée décrit son ellipse violente à travers des noirs mordants et des blancs gras qui concertent l'adéquate symphonie du tableau. On dirait une lithographie, tant les ombres sont moirées et les clairs vibrants. . . . .

» . . . . Admirez encore le portrait gravé de Rubens et le dessin qui en fut l'origine. C'est le même désespérant labeur pour toucher à la perfection. Il y travaille des ans. Tout à coup le cuivre le déçoit : il n'y fallait plus que l'achèvement, et il le fait planer : il recommence avec la même patience, sans hâte. Et l'on a ce chef-d'œuvre soyeux et blond, clair et velouté comme l'eût souhaité le glorieux peintre lui-même. »

The Studio (15 janvier). — Très copieuse étude sur Ruskin, artiste et critique d'art, par F. T. Cook.

The Artist (avril). — Excellent article, accompagné de reproductions du plus haut intérêt, sur l'œuvre de Jef Laurbeaux, le grand sculpteur flamand, par Ludwig Hevesi.

Deutsche Kunst und Dekoration (avril). — Fascicule presque entièrement consacré aux productions de M. Otto Eckmann dans les diverses branches de l'art décoratif et appliqué.

Innen-Dekoration (avril). — Article sur l'aménagement de la Villa Solskin à Munich.

Pel e Ploma (mars). — Dessins de R. Casas.

Mir Iskousstva (nos 3 et 4). — Article de Robert de la Sizeranne sur *Les prisons de l'art*. Dix-neuf reproductions d'œuvres de Michel Néstéroff.

Affiches. — Je signale pour mémoire les affiches de l'*Andalousie au temps des Maures*.

IVANHOÉ RAMBOSSON.

LETTRES ANGLAISES

Arthur Symons : *The Symbolist Movement in Literature*, in-8° vi-197 pages., s. Heinemann. — Ernest Dowson : *Decorations in verse and prose*, in-16, xii-50 p., 5 s., Leonard Smithers. — D. G. Rossetti : *Hand and Soul*, in-32, 48 p., 2 s. 6 d., Unicorn Press. — Anne Brontë : *The Tenant of Wildfell Hall*, cr-8, xxiv-502p., 6 s., Smith Elder. — The Bibelot : *Lyrics*, par Cosmo Monkhouse, *Golden Wings*, par William Morris. Nos 3 et 4, vol. VI. Portland, Maine.

Revues. — *Fortnightly Review*. — *Blackwood's Magazine*. — *Nineteenth Century*. — *Macmillan's Magazine*. — *Temple Bar*. — *Century Magazine*. — *New Century Review*. — *Cornhill Magazine*. — *Westminster Review*. — *Review of Reviews*. — *The Dome*. — *The Bookman*. — *Literature*. — *Saturday Review*.

Même pénurie de livres anglais, et les choses en sont à ce point que pour faire aujourd'hui cette chronique des *Lettres Anglaises*, il me faut parler presque exclusivement de littérature française. C'est d'ailleurs, avec un vrai plaisir, puisqu'il s'agit d'un nouveau livre de M. Arthur Symons : **The Symbolist Movement in Literature**. L'auteur, poète charmant, prosateur parfait, critique sûr, est un de ceux qui, en Angleterre, connaissent le mieux ce qui s'est écrit en France dans ces cinquante dernières années. Il est seul même à connaître et à apprécier nos plus récents poètes et écrivains, car, à l'encontre de tant d'autres, il ne lui suffit pas, pour écrire un volume sur un mouvement, de parcourir les tavernes du Quartier Latin, de transcrire les élucubrations fantaisistes qu'il entend, d'accepter pour bon argent les jugements proférés par des coteries chevelues, méjugeant ou négligeant ainsi ceux d'importance et de valeur réelle, dont le seul tort est de ne pas mener la lamentable existence du bohème noctambule et buveur, dégoûté de soi et des autres. Le talent n'exige pas cela. Il est certain qu'on ne rencontrera pas, courant de nuit les rues désertes et les tavernes, M. Henri de Régnier, M. Vielé-Griffin, M. Verhaeren, M. Marcel Schwob, M. André Gide, M. Stuart Merrill, M. Gustave Kahn et ceux qui comptent dans la présente littérature. Mais parce que l'on

trouvait ordinairement Verlaine dans quelque « Soleil d'Or », ou « Taverne Renaissance », les étrangers se font l'idée que ce sont là les mœurs naturelles des poètes français et que le talent est en proportion du temps passé, à boire et à fumer, sur des banquettes de café.

Mieux informé, Mr. Symons, à maintes reprises, eut l'occasion de prouver qu'il comprenait, sans les approuver toujours, les tendances et les hardiesses nouvelles du mouvement récent en France. Dans le livre qui nous occupe, Mr. Arthur Symons a essayé de trouver les origines de ce que l'on appelle le symbolisme actuel, et voici les ancêtres qu'il lui découvre : Gérard de Nerval, Villiers de l'Isle-Adam, Arthur Rimbaud, Paul Verlaine, Jules Laforgue, Stéphane Mallarmé, J.-K. Huysmans, et, le plus récent, Maurice Maeterlinck. A chacun de ces écrivains, l'auteur a consacré une étude, mais à vrai dire, je ne pense pas qu'il ait suffisamment insisté sur ce qu'ils ont donné de plus ou moins symboliste dans leurs œuvres, qu'il ait réussi à établir par quels côtés ils se rattachent au mouvement présent, et, articles de revues réunis maintenant sous un même titre, ces études n'ont, en somme, entre elles d'autre lien que ce titre et quelques idées générales développées habilement et savamment dans une introduction substantielle et résumées dans une brève conclusion.

Cela suffit pour amplement justifier le livre. D'abord quelques lignes de Carlyle : « C'est dans les symboles et par eux que l'homme, consciemment ou inconsciemment, vit, œuvre et existe ; d'ailleurs les âges qui passent pour les plus nobles sont ceux qui reconnaissent le mieux la valeur du symbole et l'apprécient le plus. » Tout est signe et signe de signes, selon la concise formule de M. Marcel Schwob, et Mr. Arthur Symons commence par déclarer que sans symbolisme il ne peut y avoir de littérature, ni même de langage. Les mots, revêtus de significations arbitraires et conventionnelles, ne sont que des symboles et en littérature le symbolisme n'est qu'une forme d'expression pour une réalité invisible perçue par la conscience. Cette forme, si parfaite soit-elle, est approximative, essentielle aussi, mais arbitraire tant qu'elle n'a pas acquis la force d'une convention. Il s'agit donc de trouver des signes nouveaux et reconnaissables de l'invisible réalité, d'enrichir et de renouveler les conventions de l'expression formelle, de représenter sans reproduire. « Dans un Symbole, dit encore Carlyle, cité par Mr. Symons, il y a un mystère et cependant

une révélation : de là, donc, par le Silence et la Parole, agissant ensemble, vient une double signification. Dans le veritable Symbole, dans ce qu'on peut appeler un Symbole, il y a toujours, plus ou moins distinctement, quelque incorporation et révélation de l'Infini ; là, l'Infini se confond avec le Fini, il devient, pour ainsi dire, visible et tangible. »

Mais alors, ne faut-il pas considérer comme précurseurs du mouvement actuel tous les grands écrivains et tous les grands poètes? Ils eurent pour but cette révélation de l'Infini. Sans doute. Mais ils n'avaient pas conscience de ce en quoi pouvait différer une représentation d'une reproduction, et ce qui distingue par conséquent le mouvement actuel, c'est que le Symbolisme de nos jours est devenu conscient de lui-même. « Les forces qui façonnent la pensée humaine changent, ou la résistance que les hommes leur opposent faiblit, dit Mr. Symons ; avec les changements de la pensée humaine vient une transformation de la littérature, à la fois dans son essence intime et dans sa forme extérieure; après que le monde a négligé assez longtemps les besoins de l'âme pour la contemplation et le réarrangement des choses matérielles, le tour de l'âme arrive ; alors, se place la littérature dans laquelle le monde visible n'est plus seulement une réalité, et le monde invisible n'est plus seulement un rêve. »

Après le Romantisme et ses succédanés le : Parnasse et le naturalisme, suivit une période indécise, difficile à caractériser et qu'on étiqueta vaguement: Décadence. Il est aussi difficile — et aussi ridicule — de vouloir être décadent que de s'obliger à être vertueux ou dépravé. Dire qu'il y a eu un mouvement décadent est une contradiction dans les termes et si, pendant un court intermède, quelques individus secondaires et quelques jeunes gens, afin d'épater les bourgeois, s'intitulèrent : les décadents, ce ne fut jamais un mouvement, résultat d'une activité, d'une vitalité intellectuelle véritable. Trop souvent encore, des critiques stupidement ignorants, si l'on admet leur bonne foi, se servent de ce terme en parlant des poètes et des écrivains de la génération qui les suit, ou affectent d'identifier dans un même dédain ces deux termes: symbolistes et décadents. On ne saurait donc trop louer M. Arthur Symons d'avoir nettement établi que le décadentisme fut seulement la fantaisie éphémère de quelques piètres individualités qui, trouvant la scène vide un moment, s'épuisèrent en contorsions bizarres pour retenir l'attention du public.

Mais pendant ce temps quelque chose de plus sérieux se préparait. On essaya, en conservant une forme soigneusement élaborée et libérée, en rompant les vieilles entraves de la rhétorique, en s'évadant de la pure extériorité, on essaya de spiritualiser la littérature, d'évoquer de belles choses, au lieu de les photographier, on laissa s'envoler les mots et la pensée enfin délivrés des moules exacts et réguliers ; on ne craignit plus le mystère et on lui laissa sa place partout ; sans plus s'attarder à cataloguer les choses, à transcrire des manuels de botanique ou de chimie, on se rapprocha de la nature ; laissant de côté toute la banalité, la bassesse, la vulgarité de la vie coutumière et journalière, on se rapprocha de l'humanité et l'effort continue vers tout ce qui, dans l'humanité, a précédé le monde ou lui survivra.

C'est la *Vie*, toute la vie, dans ses manifestations les plus belles, les plus grandes, les plus significatives, qui a séduit et qui passionne maintenant ceux qu'on appelle les symbolistes. Leur œuvre, c'est la révolte contre la fausse rhétorique, les sonorités vides, l'extériorité et le matérialisme haïssables ; l'effort de dégager l'ultime essence, l'âme, de ce qui existe et peut être réalisé par la conscience, de trouver chaque symbole par lequel l'âme des choses peut être révélée. Et, conclut Mr. Arthur Symons, en acceptant cette lourde tâche, en s'adressant à nous si intimement, si solennellement, la littérature devient une sorte de religion, ayant tous les devoirs et toutes les responsabilités d'un rite sacré.

Après cette lucide et superbe explication du symbolisme, Mr. Arthur Symons dispose ses études sur les ancêtres du mouvement présent. Il s'occupe peu de ces auteurs au point de vue biographique ou bibliographique, s'efforçant seulement de les considérer comme des personnalités agissant sous l'influence de forces spirituelles ou étant eux-mêmes des forces. Son livre contient plus d'idées que de faits, et c'est le meilleur éloge qu'on en puisse faire. Pour le reste, Mr. Symons déploie ses qualités habituelles de prosateur élégant et précis, de critique sensible et fin, de véritable artiste enfin. Des notes et une bibliographie complètent ce volume après lequel maintenant Mr. Symons est qualifié pour donner sur les aînés du mouvement actuel une série d'études du plus haut intérêt.

J'ai signalé dans ma dernière chronique la mort du délicat poète Ernest Dowson. Depuis, l'éditeur Léonard Smithers a réuni sous le titre de **Decorations in verse and prose** le

peu qu'avait laissé d'inédit son ami. Le très joli volume qui renferme ces reliques contient une trentaine de poèmes et cinq courtes proses. Je dirai dans une étude plus complète tout leur charme et leur valeur, me contentant ici d'indiquer à ceux qui ont conservé le souvenir affectueux du poète, ce volume, dernier fruit de ses joies et de ses souffrances, de ses espoirs et de son désenchantement.

Dans Cecil Court, près de Charing Cross, une petite boutique : *A l'enseigne de la Licorne.* De là, incessamment sortent des publications luxueuses à des prix abordables, des revues fort artistiques, des livres que doivent avoir tous ceux qu'intéresse l'art. Une série s'appelle *The Artist's Library,* et comprend une suite de volumes sur Bellini, Hokusai, Goya, Cranack, Constable, Piero della Francesca, etc. Une revue illustrée mensuelle : *The Dome*, donne des originaux de valeur et de rares reproductions, dans un texte toujours intéressant. Là, sont aussi publiés : *Beltaine*, l'organe de l'*Irish Literary Theatre*, dirigé par W. B. Yeats ; *The Chord*, revue trimestrielle illustrée consacrée exclusivement à la musique. Il y a quelques jours, me parvenait *Hand and Soul*, une superbe réimpression d'un essai de Dante Gabriel Rossetti, publié jadis dans le premier numéro de *The Germ.* Il ne faut pas perdre de vue *L'Enseigne de la Licorne,* car c'est de là que sont venues depuis un certain temps quelques-unes des plus intéressantes œuvres artistiques d'Angleterre.

Le sixième volume de l'*Haworth Edition* des œuvres complètes des sœurs Brontë vient de paraître. C'est le **Tenant of Wildfell Hall**, d'Anne Brontë. Anne était la plus jeune des trois sœurs. Elle mourut en 1849, ayant promis, elle aussi, de grandes choses ; l'année précédente, elle avait publié *Wildfell Hall* sous le pseudonyme de : Acton Bell. Nous aurons occasion, dans une prochaine étude, de revenir sur ce livre et sur son auteur.

Les deux derniers fascicules du **Bibelot**, édité par Th. B. Mosher, de Portland, Maine, E.-U., donnent des réimpressions de *Lyrics*, par Cosmo Monkhouse, choix des meilleures choses de ce poète, et *Golden Wings*, par William Morris, qui parut en 1856 dans l'*Oxford and Cambridge Magazine.*

Revues : Dans la **Fortnightly Review**, six articles sur la guerre sud-africaine et des questions militaires ; une critique du nouveau drame d'Ibsen par M. James Joyce, quelques pages sur la Comédie-Française, et la fin de *Iona*, par Miss Macleod.

D'après l'auteur de *Prospects of Peace,* dans **Blackwood's Magazine,** la paix est encore lointaine dans l'Afrique du Sud, la guerre actuelle n'étant pour lui qu'une mutinerie qu'il faut châtier sans faiblesse.

Dans le très intéressant numéro de la **Nineteenth Century,** Mr. W. S. Lilly examine la possibilité d'une invasion de l'Angleterre par les Français et la prétend facile, tandis que Mr. H. W. Wilson soutient avec une quantité de faits à l'appui que la supériorité de la flotte anglaise est une erreur et qu'elle est grandement inférieure à la flotte française. Après l'écroulement du prestige de l'armée anglaise, cette opinion très autorisée sur la flotte est tout au moins intéressante. Un article de Mr. Paul Bettelhein explique l'organisation militaire en France, et l'on peut fermer la revue après un coup d'œil sur un poème de Carmen Sylva, traduit par Mr. Arthur Waugh.

Après un article sur *Heine in Paris*, par Mr. W. Beach Thomas, il faut lire dans **Macmillan's Magazine** un récit de la bataille de Trafalgar jusqu'ici inédit, d'un témoin oculaire, sir Humphrey Senhouse. Dans **Temple Bar** : *The Debt we owe to France*, et un article sur *Eugénie de Guérin.*

Mr. John Morley publie, dans le **Century Magazine,** son article sur Cromwell. Dans le même numéro, des conversations avec Napoléon : une lettre de Tennyson ; une étude sur le *Fashionable Paris,* avec des illustrations.

La **New Century Review** contient une érudite étude sur la *Graal Legend*, par Dr Banking, et un article sur le *Garrick Club*, par Paul Fitzgerald. Dans **Cornhill,** après un mélancolique poème de Thomas Hardy, divers articles sur la guerre sud-africaine, et des souverains sur Mr. Blackmore, par Mr. J. Stuart Reid.

Les articles que contient la **Westminster Review** sur la guerre sud-africaine présentent l'intérêt d'être de bonne foi et nullement influencés par la frénésie impérialiste et jingoë qui sévit ailleurs. En dehors de ces contributions, on peut indiquer un examen de la correspondance de John Stuart Mill et Auguste Comte, des articles de Miss Janet Harper sur Jane Austen, de M. J. H. Hudson sur les *Shakespeare's Ghosts,* et de Mr. A. de Tenant sur le duc d'Aumale et Chantilly.

Dans la **Review of Reviews,** avec de nombreuses illustrations, des articles sur lord Kitchener, sur l'Exposition de Paris, etc.

De nombreux portraits, dans **The Bookman**, et des articles très variés sur les dernières nouveautés littéraires.

Literature, qui a légèrement changé d'aspect, continue néanmoins à renseigner très exactement chaque semaine sur les livres, le théâtre, les sciences, et donne, de plus, des articles fort intéressants sur des questions d'érudition ou d'actualité.

The Saturday Review, à part de trop fréquents et ridicules articles sur Paris et la vie à Paris, conserve une grande variété, et il faut y lire actuellement une polémique instructive sur le Rudyard-Kiplingisme.

Memento. — A. W. Clarke : *Jaspar Tristram, a story*, cr. 8°, 347 p., 6 s., Heinemann, London.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ESPAGNOLES

Historia de España y de la civilizacion española, par Rafael Altamira y Crevea, tome Ier, Barcelone, librairie Juan Gili. — *Monographia de Asturias*, par Felix de Aramburu, 1 volume, Oviedo. — *El Indiano de Valdella*, par Gustavo Morales, 1 vol. illustré, Barcelone, Gili. — *Vidas Sombrias*, par Pio Baroja, 1 volume, Madrid, chez Antonio Marzo. — *De la ensenanza superior en España*, par Miguel de Unamuno, 1 brochure, chez Fernando Fé, Madrid. — *La Universidad de Salamanca*, par Isodoro Lapuya, Paris (une plaquette). — *Futesas litterarias*, par le docteur Thebussem, 1 vol. illustré, Gili, Barcelone. — *Sensaciones de Paris y de Madrid*, par Enrique Gomez Carrillo, 1 vol., chez Garnier frères, Paris — *Vergara*, 7e volume de la 3e série des *Episodios Nacionales*, Obras de Galdos, 132, Hortaleza, Madrid. — *Trasuntos*, de Jacinto Grau Delgado, Barcelone, chez Antonio Lopez. — *Arte y artistas catalanes*, par Alfred Opisso, 1 volume publié par *La Vanguardia*, Barcelone (prime de ce journal). — *Cosas de Granada*, par Antonio Joaquin Afan de Ribera, 1 volume, chez Garrido, Grenade. — Revues : *Bulletin hispanique*, nos 3 et 4 du tome Ier, chez Féret, Bordeaux. — *La Alhambra*, revue bi-mensuelle, chez Sabatel, Grenade. — *Bulletin de la Bibliothèque Balaguer*, Villanueva y Geltriu. — *Revista critica de historia y litteratura*. — *Vida y Arte*. — *Sophia*. — *Eco Montanès*. — *Blanco y Negro*.

Parmi les centres intellectuels de l'Espagne contemporaine, aucun n'est plus intéressant que l'Université d'Oviedo ; par son éloignement de Madrid, une certaine indépendance lui est acquise; les chaires de son palais universitaire sont occupées par une pléïade de professeurs érudits : Léopoldo Alas, le redoutable Clarin y professe le droit, tout en cultivant la philosophie et nous regrettons de n'avoir pas le loisir de tracer

ici sa silhouette à la fois tranchante et souverainement sympathique.

Parlons simplement des deux volumes qui nous arrivent de la capitale des Asturies : c'est d'abord le tome premier d'une *histoire d'Espagne* ou mieux d'une *histoire de la civilisation espagnole,* écrite par le professeur Rafaël Altamira, dont nous avons signalé souvent l'influence heureuse en parlant des littératures régionalistes.

L'ouvrage — un simple précis d'histoire — sera complet en deux volumes : c'est une manière de résumé fort clair de tous les événements qui ont influé sur le développement national de l'Espagne. Ces faits y sont groupés autour de l'idée morale qui présida à la fusion et à la désagrégation des multiples royaumes de la Péninsule. De nombreuses gravures mettent tour à tour sous les yeux du lecteur les vestiges de l'antiquité romaine et ibère ainsi que les trésors de ces civilisations, arabe, mozarabe, mudejar et catholique, lesquelles régnèrent tour à tour sur cette terre admirable. C'est moins une histoire à la Duruy que le pendant de ce délicieux précis historique que publièrent, vers 1860, Charton et Bordier.

Dans un très intéressant volume, le recteur de cette même université d'Oviedo, don Felix de Aramburu, a tracé une *monographie* fort complète *des Asturies.* Cette région peu connue est étudiée sous tous ses aspects. L'œuvre est importante et mise au point avec une méthode scientifiquement rigoureuse ; elle contient une foule de renseignements pour ceux qui s'intéressent à l'archéologie, à l'histoire, à la linguistique, aux sciences et aux arts de cette terre où vit une race sœur de celles de nos provinces du sud-ouest. Rappelons qu'une ancienne langue, qui fut peut-être celle des Ibères (le bable), est encore parlée par les bergers de la Cordillère cantabrique : rappelons que des hauteurs de Covadonga et de la cité déchue de Cangas de Onis sortirent les milices invincibles qui repoussèrent l'Islamisme de la terre d'Espagne. Nommons Llanes, Gijon, ports pittoresques et vivants, et évoquons le nom de Jovellanos auquel nous consacrerons une étude en nous occupant de l'opuscule publié par M. Morel Fatio.

L'œuvre de M. d'Aramburu est écrite avec aisance et nous en rapprocherons deux volumes publiés à Gijon, en 95 et 97, sous la direction de M. Octavio Bellmant.

Avant de quitter l'antique royaume de don Pelayo, parlons du nouveau volume publié par M. Gustavo Morales dans la

bibliothèque Gili. Sur la côte cantabrique s'élèvent çà et là d'élégantes villas habitées par ceux que l'on nomme les *Indianos*. Anciens émigrés de Santander ou des Asturies, *les Indianos*, après fortune faite au delà des mers, reviennent sur le sol paternel jouir d'un bien-être laborieusement conquis. Les premiers d'entre eux revinrent-ils des Indes : le peuple les désigne sous ce nom générique d'*Indiens*. Pereda a été le peintre de ce type nouveau de *conquistadores* et nul n'a rendu comme lui la nature âpre et la silhouette arrogante de ces fils de la *Montana*. Il y a quelques années, on les mit au théâtre, comme manières de bourrus bienfaisants.

M. Gustave Morales nous dit les rêves d'un de ces *Indianos :* autour d'une promesse de mariage, il fait évoluer, en d'ingénieux épisodes, des personnages pris sur le vif, costumés pittoresquement, parlant un castillan constellé de locutions locales.

Derrière eux, s'évoque, en de précieuses aquarelles, le paysage exquis de cette région : *L'Indiano de Valdel!a* est une nouvelle d'un agrément incontestable.

Réservons néanmoins tous nos éloges littéraires pour le volume de M. Pio Baroja : *Vidas Sombrias*, œuvre altière, de forme impeccable et d'allure hautaine ; une trentaine de nouvelles courtes s'y succèdent reliées entre elle par je ne sais quelle loi de miséricorde et de pitié. C'est très grand et très personnel ; le *faire* de l'artiste donne de la variété et un caractère inoubliable à ces manières d'eaux-fortes prestigieuses et mélancoliques.

M. Pio Baroja a écrit d'excellentes critiques littéraires dans des revues françaises. Son nom ainsi que celui de M. Miguel de Unamuno ont été écrits ici à propos de la *Revista Nueva.*

Ce dernier, auteur d'une œuvre remarquable : *Paz en la Guerra,* occupe actuellement une chaire à l'Université de Salamanque. Voici une plaquette pédagogique d'un intérêt véritable publiée par lui : *De la Ensenanza superior en España :* œuvre d'un esprit libre, sincère et dépourvu de préjugés professionnels, ce livre s'élève contre deux tendances modernistes de l'enseignement : l'utilitarisme outrancier et l'érudition infertile. L'auteur voudrait que l'enseignement fût comme un sacerdoce, vivifié par la conviction. Avec une dialectique souple et solide comme une lame d'acier, M. Unamuno égratigne, perfore et met à nu toutes les boursouflures

et les baudruches de la pédanterie contemporaine. Comme M. Pio Baroja, M. Unamuno possède une langue littéraire parfaite et une originalité de talent indéniable. Ces deux noms reviendront souvent sous notre plume.

Ne quittons pas la vénérable Université Salamantine, sans mentionner une brochure de M. Isodcro L. Lapuya : *L'Université de Salamanque et la culture espagnole au XIIIe siècle.* Ce sujet fut traité oralement à la Sorbonne par l'auteur qui publie aujourd'hui sa conférence : en moins de cent pages, on trouvera évoqués les principaux problèmes pédagogiques et politiques du moyen-âge espagnol et européen. Cette plaquette est vraiment précieuse pour vulgariser la conception de ce que l'on a appelé la *democracia frailuna.*

Signalons l'apparition du 7e volume de la 3e série des épisodes nationaux : *Vergara.* Nous consacrerons un article hors série à l'œuvre historique de Perez Galdos : l'illustre auteur a bien voulu, durant un long séjour qu'il fit récemment à Paris, nous documenter sur son œuvre entière.

Du même écrivain, chez Hachette, *Miséricorde,* traduction Maurice Bixio, dont il sera rendu compte dans la rubrique des livres et publications françaises.

Un mot seulement au sujet du petit livre du docteur Thebussem *Futesas litterarias.* C'est une série de nouvelles dans le genre andalou ; l'auteur est Cervantiste, lettré, doué d'imagination et de goût. Le volume est sans prétention et agréable à parcourir. Il est illustré par Fabié Oliver.

Hâtons-nous d'arriver aux *Sensations de Paris et de Madrid* que nous envoie Enrique Gomez Carrillo. Jamais livre ne justifia davantage le mot de Louis XIV : « Il n'y a plus de Pyrénées. » C'est excellemment franco-espagnol, disons cosmopolite : un abécédaire pour la *Gentry* Madrilene qui vit à Biarritz ; un guide artistique subtil pour les Français ; une lecture obligatoire pour qui veut faire la synthèse du *Tout-Paris* et du *Tout-Madrid.* Ce sont des notes, une manière de journal et c'est un papelotage exquis, alerte, vivant : c'est flambant comme un punch, diapré et touche-à-tout. Il y a du Pück et du Bachaumont dans Carrillo et nous le proposons comme premier titulaire étranger pour l'Académie Goncourt ; car jamais personne ne se rapprocha davantage du maître dans le culte des lettres et de l'anecdote, du mot des autres et de l'épithète pittoresque. Une série de polémiques burlesques ou sérieuses, amicales ou artistiques, animent ce jour-

nal, où, tour à tour parisien et madrilène, Carrillo étonne ses lecteurs par des mélanges imprévus de style, d'information et d'élégance. Une sensualité immorale..., pour un écrivain espagnol, s'amalgame à des visées de lyrisme ; une sincérité presque ingénue s'unit à un dandysme précieux ; c'est espagnol et c'est français : il campe une Parisienne comme Boutet de Monvel et une Andalouse comme Valera en personne.

Le volume de M. Jacinto Grau Delgado n'est pas sans mérite. La première nouvelle, *Idylle triste,* appartient comme titre à notre ami Carrillo. Cela se passe aussi dans les *Musics halls ;* il y a du mouvement et de l'aisance dans le dialogue. Comme le dit le préfacier, Joan Maragall, nous reprocherons seulement à l'auteur de *Trasuntos* une tendance à philosopher et un pessimisme raffiné.

La Vanguardia envoie comme prime à ses lecteurs un livre tout à fait intéressant : *L'Art et les Artistes Catalans,* par Alfred Opisso. Nous admirons depuis longtemps le talent du critique d'art barcelonais et la plupart des notices qu'il a réunies en volume nous étaient connues. Nous considérons comme une aubaine de les relire dans ce petit vade-mecum que nous serrons précieusement dans notre bibliothèque. Voici un jugement compétent sur chacun des peintres et sculpteurs catalans : Casas, Clarasso, Isidore Monell, et Santiago Rusiñol et Sert ont exposé fréquemment à Paris : d'autres y sont totalement inconnus ; espérons qu'un critique français fera quelque jour une étude du mouvement artistique en Catalogne. Passons à un autre régionaliste : l'œuvre complète de M. Antonio Afan de Ribera est consacrée à la gloire de Grenade, de ses traditions et de ses coutumes. Nous avons dit le culte des enfants de Grenade pour leur belle cité et en citant le groupe littéraire qui entoura Ganivet, nous avons omis le nom de ce précurseur.

Le dernier livre de M. Afan de Ribera porte pour simple titre : *Choses de Grenade.* Des poésies de concours littéraires y alternent avec des légendes en prose et souvent la prose et les vers se mêlent dans un même récit. Les *coplas* y foisonnent avec la grâce et le sel andalous, parfumées et odorantes comme les jasmins du Généralife.

Les Revues. — Nous serons heureux de faire alterner les sommaires de la *Revue hispanique* avec ceux d'une nouvelle publication que nous recommandons à tous les hispanophiles : il s'agit du *Bulletin hispanique* publié par la faculté des let-

tres de Bordeaux sous la direction de MM. Mérimée, Paris et Cirot. Au sommaire : *Une entente intellectuelle avec l'Espagne ; Instruction de Charles-Quint à son fils Philippe II ; Victor Hugo et la littérature espagnole* et un bulletin bibliographique sur lequel nous reviendrons en parlant de la *Satire de Jovellanos* publiée par M. Morel Fatio.

Dans l'*Alhambra*, revue grenadine, nous retrouvons les noms de Matias Mendez Vellido, Francisco Cobos, Gabriel Rucz de Almodovar, Afan de Ribera.

Un bulletin vient d'être annexé à la *Bibliothèque-Musée* fondée à Villanueva y Geltru par Victor Balaguer : dans son premier numéro d'exquises pages du grand écrivain.

Dans la *Revista critica de historia y litteratura* dirigée par Altamira et Molins, le testament de Ferdinand VI et d'intéressantes données sur les mouvements régionalistes.

Vida y Arte réunit comme collaborateurs Carrillo, Ruben Dario, Pio Baroja, Rueda, Machado, Aguilaniado. Parmi les autres revues qui nous sont parvenues, citons *Sophia*, une revue théosophique, l'*Éco Montanés*, organe littéraire de Santander, le *Blanco y Negro*, toujours désireux de faire mieux.

Signalons l'excellent article de M. Leo Rouanet sur la sculpture sur bois au musée de Valladolid (*Revue des Revues*, 1er janvier 1900) et l'étude de Boris de Tannenberg sur Galdos (*Temps*, 19 février).

EPHREM VINCENT.

LETTRES SCANDINAVES

J.-E. Sars : *Norges politiske historie 1815-1885 (Histoire politique de la Norvège), 1815 1885*, publiée par *Verdens Gang*. — Gerhard Gran : *Norges Dæmring (l'Aube de la Norvège)*, Bergen, John Griegs forlag. — La lutte des langues en Norvège. — Johan Storm : *Norsk sprog. Kraakemaal og Landsmaal (Langue norvégienne. Baragouin et langue paysanne)*, Copenhague, Gyldendal.

Le siècle finissant, on regarde le chemin parcouru. C'est, naturellement, au professeur J.-E. Sars, que le *Verdens Gang* s'est adressé, pour raconter l'*Histoire politique de la Norvège*, depuis qu'elle est indépendante, c'est-à-dire depuis que sa constitution a été votée (17 mai 1814), puis, après une courte guerre, acceptée (4 nov. 1814) par le prince héritier de Suède, Bernadotte. Déjà, dans une exposition remarquablement claire, J.-E. Sars avait écrit une *Introduction historique à la Constitution*, où il trace à grands traits toute l'histoire de la Norvège, depuis l'époque où l'union avec le Danemark la ré-

duisit presque à l'état de province, ou même de colonie. Le facteur essentiel de cette histoire est la classe des paysans propriétaires, *odelsbœnder*, dont le droit de propriété, grâce à la disparition des familles nobles et à l'éloignement du pouvoir central, a pu se maintenir intact, et conserver quelques caractères juridiques des lois anciennes (droit d'aînesse, droit de rachat). En même temps, la classe bourgeoise et commerçante au XVIII[e] siècle eut peu à souffrir de l'ingérence tracassière de l'administration de Copenhague, et la prospérité matérielle contribua à réveiller l'esprit national. La classe cultivée, — écrivains et fonctionnaires, qui passaient par l'université de Copenhague, — fit le reste, et le mouvement commença par la fondation de l'université de Kristiania. Comme on le voit, le professeur, dans ses spéculations sur les causes du développement historique de son pays, tient le plus grand compte de la distinction des classes, et pourtant il proteste énergiquement contre la conception qui attribuerait une influence prédominante aux phénomènes économiques. Le but suprême est pour lui l'unité nationale, et l'aspiration vers l'unité et l'indépendance est le ressort essentiel de l'histoire. L'histoire de la Norvège au XIX[e] siècle est bien, en effet, un des chapitres à placer sous l'invocation du « principe des nationalités », dont les effets sont loin d'être épuisés; mais l'*Introduction* semble, malgré son auteur, rapporter ce principe même à d'autres causes plus profondes.

Après 1814, l'histoire politique de la Norvège est assez singulière. Il semble que ni les Constituants, ni Bernadotte, ne se soient pleinement rendu compte de ce que renfermait la Constitution. Naturellement, elle n'a pas été observée, et toutes les luttes politiques ont surtout tendu à en obtenir l'observation plus complète. De là le caractère de discussions juridiques que prennent souvent les polémiques, et de là le caractère sacré attribué à la Constitution, que l'on voit parfois, encadrée, au mur des fermes.

J.-E. Sars est un homme de parti, et constamment il juge les hommes politiques et leurs actes; mais il sait entrer dans leurs raisons, et les raisons de leur époque; ses jugements sont clairement, mais finement motivés; il a même le blâme bienveillant. On peut seulement regretter que, dans cette histoire trop purement politique, il n'ait pas introduit des considérations plus profondes, analogues à celles qu'il avait développées dans son *Introduction*, et sans lesquelles les objets des

passions politiques d'un moment apparaissent facilement comme des niaiseries. Il a déjà conduit cette histoire jusqu'au moment où Henrik Wergeland entre en scène, et où les paysans, enfin plus conscients, se chargent eux-mêmes de représenter leur classe au Storthing.

§

Gerhard Gran a donné, de la société norvégienne pendant cette même période (1814-1834), une description vive et documentée. Au sens étroit du mot, la « société » était peu cultivée et aimable. Si les Norvégiens n'étaient pas, comme le croyait la reine de Suède, « un peuple nomade, qui manque de tout, et se nourrit uniquement de poisson sec et de pain d'écorce », il est vrai, cependant, que l'aristocratie de Stockholm se serait trouvée très dépaysée chez les riches commerçants de Bergen qui mettaient dans leur poche les bouchons des bouteilles, afin de pouvoir, le lendemain, après le vin cuvé, compter combien ils en avaient bu. A côté de cela, le piétisme extrême, à ce point que le pasteur Cammermeyer tirait bien vite le store, lorsqu'il voyait sa fille, occupée au rouet, jeter un regard rapide par la fenêtre, — ce qui n'empêcha pas la demoiselle d'être remarquée au temple par un jeune officiant ; celui-ci lui glissa un jour un billet dans la main, en la croisant dans la rue, et un sacristain porta la réponse ; de ce mariage naquit le poète Welhaven.

Le très petit nombre des gens qui s'intéressaient à la littérature, à cette époque, vivait sous l'influence du Danemark. C'étaient, la plupart, des fonctionnaires ayant fait leurs études à Copenhague ; plusieurs avaient un sens délicat de la forme, mais ils ignoraient trop le mouvement d'idées nouveau plus spontané, qui allait bientôt s'accélérer dans le pays, et trouver dans le poète Henrik Wergeland une éclatante personnification. Tel est le milieu d'où sortit Welhaven, et dont il continua à être le représentant, dans une période nouvelle, où il devait paraître réactionnaire ; Welhaven fut le défenseur du *danisme* et des formes polies, contre la fougue tumultueuse de Wergeland, qu'il ne sut pas comprendre.

Le titre même du livre de Gerhard Gran est le titre du premier ouvrage important de Welhaven : *L'Aube de la Norvège*, qu'il écrivit, en 1834, en réponse au livre de Wergeland : *La Création, l'homme et le Messie*. C'est une œuvre d'une forme singulière, composée tout entière d'une série de sonnets, dont l'ensemble forme un seul poème.

Gerhard Gran, avec une sympathie évidente pour le talent plus harmonieux de Welhaven, explique cette œuvre, dont la tendance est devenue aujourd'hui à peine compréhensible; mais, en même temps, en un vivant tableau, il décrit la jeunesse et les débuts de Wergeland et conclut : « Welhaven était placé en dehors du grand courant de l'évolution de son pays, et n'y entra jamais; il mourut sans se douter que, l'Aube de la Norvège... c'était en réalité son grand rival, Henrik Wergeland. »

§

Jusque vers 1830, on peut à peine dire qu'il y eut une littérature norvégienne distincte de la littérature danoise. Sous le régime absolu des Oldenbourg, les écrivains d'origine norvégienne, comme Holberg et Wessel, vivaient à Copenhague et écrivaient en danois, et même, loin d'introduire dans la langue danoise des expressions proprement norvégiennes, faisaient plutôt des emprunts au vocabulaire français, et, sous l'influence de la Cour et de la nouvelle aristocratie d'origine allemande, au vocabulaire allemand. Ainsi la langue danoise tendait à se différencier de plus en plus de la langue norvégienne; mais, comme il n'y avait en Norvège ni université, ni, longtemps, d'imprimerie, comme l'administration était en grande partie danoise et que la classe cultivée n'avait d'autre centre que Copenhague, la langue danoise était aussi celle des villes en Norvège, et la langue norvégienne n'existait plus que parmi ces paysans propriétaires, qui forment le fond de la population de la Norvège, et donnaient alors son caractère particulier à la structure sociale de ce pays. Or, lorsque l'indépendance nationale fut fondée, en 1814, les *odelsbœnder* prirent part aux événements, mais la classe cultivée fut leur porte-parole, rédigea la constitution, et gouverna sans contrôle réel de leur part, jusqu'en 1830. La langue officielle fut donc le danois, à la fois en fait et en nom. Les devoirs d'élèves, même, s'appelaient « composition danoise », *dansk stil*. Ceci est d'autant plus singulier que l'enthousiasme pour l'indépendance nationale prenait, déjà alors, volontiers la forme d'une vive animosité contre le Danemark.

Il se produisit alors une réaction contre l'influence littéraire du Danemark. Et peu à peu, l'action de Henrik Wergeland, le développement de l'instruction, les nouvelles paysannes de Bjœrnstjerne Bjœrnson, les histoires de marins et

de pêcheurs de Jonas Lie, le goût de plus en plus vif pour les vieilles sagas, qui inspirèrent à Bj. Bjœrnson et à Henrik Ibsen des œuvres moins romantiques, plus concentrées que celles d'Œhlenschlaeger, transformèrent la langue officielle, que l'on appelait maintenant norvégienne. Il y eut changement de vocabulaire, par l'introduction de nombreux mots anciens, ou pris aux dialectes paysans, et changement aussi dans l'allure des phrases plus courtes : les longues périodes sont fréquentes en danois, assez rares en norvégien.

En même temps, on commença à s'intéresser au folk-lore. Les légendes populaires, publiées par Asbjœrnsen et Jœrgen Moe, avec un lexique des mots de langue paysanne, qu'ils durent conserver, exercèrent une influence considérable.

Enfin, un paysan, Ivar Aasen, qui fut un poète et un philologue, alla plus loin encore. Il fit tout simplement abstraction de la langue officielle, et écrivit en langue paysanne. Ce n'était pas chose facile. Car, si la langue d'un paysan du Telemark ressemble à celle d'un paysan de l'Œsterdal, plus qu'au danois, pourtant elles diffèrent sensiblement, et les poèmes écrits en dialectes n'avaient guère pu, jusque-là, se répandre. Ivar Aasen fondit tous ces dialectes en un seul, et créa ainsi une nouvelle langue, le *landsmaal*. Et, si bizarre que cela puisse paraître, il faut croire que l'œuvre d'Ivar Aasen n'était pas une simple fantaisie arbitraire, qu'elle était désirée et attendue par beaucoup, puisque, après lui, toute une littérature s'est formée, avec des écrivains que, malgré eux, des adversaires mêmes de la nouvelle langue apprécient ou admirent, comme Arne Garborg, et Ivar Mortenson, dont un livre fut analysé ici.

Aujourd'hui, la lutte des langues est devenue l'objet principal des polémiques. La défense même de la Constitution semble passer au second plan. Le *landsmaal,* qu'une grande partie de la classe cultivée, par curiosité sympathique, et sous l'influence de la tradition historique paysanne, encouragea d'abord, fit de rapides progrès ; on commença à l'enseigner dans beaucoup d'écoles primaires ; et lorsque vint, en 1896, la grande réforme de l'enseignement secondaire, où le latin fut sacrifié, l'étude de la nouvelle langue devint obligatoire, sans toutefois que l'égalité complète lui fût conférée avec « la langue ordinaire des livres » (désignation officielle, selon la loi du 27 juillet 1896, de la langue qu'on appelait danoise au commencement du siècle, qui fut appelée depuis norvégienne, et

qui est celle d'Ibsen). Ce fut le grand triomphe du *landsmaal*. Depuis lors, un mouvement de réaction se produit, surtout, il semble, parmi les écrivains du parti radical qui s'étaient d'abord montrés les plus sympathiques à la nouvelle langue, lorsqu'elle n'apparaissait pas encore comme une menace pour celle qu'eux-mêmes écrivaient. Bjœrnson proteste de son amour pour le *landsmaal*, mais ne veut pas qu'il empiète sur la langue des villes ; toujours prêt à faire campagne, il multiplie les conférences. Les journaux, et surtout le *Verdens Gang*, les revues, sont pleins d'articles pour et contre. Jusque dans *Tilskueren*, revue danoise, la question est exposée, et Arne Garborg s'attache à expliquer que la langue danoise a toutes ses sympathies, mais non cette langue sans saveur des villes de Norvège, qui n'est ni danoise ni norvégienne. Les deux grands champions sont Bjœrnstjerne Bjœrnson et Arne Garborg. Gunnar Heiberg appelle leur polémique : « La rivalité pour l'amour du peuple norvégien. »

On comprendra qu'il était indispensable, pour expliquer sommairement cette question des langues, si capitale dans l'histoire littéraire de la Norvège pendant ce siècle, de remonter au développement historique du pays, et de montrer combien était essentielle la place qu'y tenait, il y a cent ans, la classe paysanne. Je crois qu'il n'en est plus de même aujourd'hui, du moins pas autant qu'en Norvège on s'est habitué à le croire et le dire. L'importance économique de la classe paysanne a bien diminué par l'hypothèque, et son importance relative a diminué encore plus, par le développement de l'industrie et des sociétés anonymes, et l'accroissement étonnamment rapide des villes. Mais la tradition historique de l'influence des *odelsbœnder* constitue, actuellement, un principe fondamental de la vie politique et littéraire de la Norvège, et assure à ceux-ci, au moins provisoirement, une influence hors de proportion avec leur force véritable.

§

Mais quelles tours de Babel vont être les écoles secondaires, quand la loi aura acquis son plein effet ! Le député Brunchorst se lamentait, sans aller cependant jusqu'à repousser la loi. Supposez un élève d'origine paysanne : sa langue maternelle est un dialecte, *bygdemaal*, il devra apprendre le *landsmaal*, résultat de la fusion des dialectes, puis le norvégien, qui est presque pour lui une langue étrangère, enfin le vieux norvégien des sagas.

Cette confusion des langues existe déjà, d'ailleurs, et l'éminent philologue Johan Storm l'a étudiée, à plusieurs reprises, notamment dans son livre : *Langue norvégienne*, paru en 1896. Une première partie sous le titre : *Baragouin* (*Kraakemaal*), est consacrée à Knud Knudsen, grammairien qui voulut réformer la langue des livres en la rendant plus norvégienne et établissant une orthographe conforme à la prononciation. L'auteur montre combien l'intransigeance de Knudsen conduit à des effets ridicules et à des incohérences, et que, s'il eût été conséquent, il aurait écrit en *landsmaal*.

La seconde partie de cette étude, sous le titre : *Landsmaal*, est surtout consacrée à montrer l'indétermination de la nouvelle langue, soi-disant unifiée. Le professeur fait impitoyablement le compte des différences de déclinaison ou des simples différences orthographiques, entre la langue de Garborg et celle de son ami Mortenson ; il s'amuse, même, réunissant trois mots, à compter jusqu'à 70 manières d'écrire leur ensemble : il aurait pu aussi bien leur joindre un quatrième mot, jouissant de 4 ou 5 orthographes distinctes, et compter ainsi pour les quatre mots 280 ou 350 combinaisons ; pour une phrase entière, on arriverait à des nombres presque astronomiques ! Ce jeu de combinaisons n'ajoute rien à la force de l'argument. Johan Storm affirme que le *landsmaal* ne peut, ni remplacer les dialectes, dont il se prétend la forme unifiée, ni se substituer à la langue des villes. Surtout, il disparaîtrait bien vite, si on voulait l'imposer.

Cependant, la langue des villes se transforme. Bjœrnson, à une époque, fut très influencé par les idées de Knudsen, qu'il a encore rappelées avec faveur dans une conférence récente ; bien que, dans ses dernières œuvres, il ait plutôt rapproché son orthographe de l'orthographe ordinaire, il reste, je crois, le plus réformiste de tous les auteurs qui écrivent la langue des villes. Al. Kjelland serait celui dont la langue se rapproche le plus du danois. Entre ces deux extrêmes, les écrivains forment une sorte d'échelle. La langue des villes, malgré une littérature plus ancienne et infiniment plus considérable, est donc, elle aussi, très indéterminée ; elle l'est presque autant que le *landsmaal* pour l'orthographe, et, pour le vocabulaire, on peut se faire une idée des différences qu'elle comporte, en comparant un journal anglais avec un journal d'une colonie anglaise d'origine française, comme l'île Maurice.

Le professeur Johan Storm ne veut pas la langue immuable. Il en a distingué un, qu'il proclame le modèle, celui dont

la langue souple s'approprie tout ce qui est expressif et durable, qui sait parfois introduire des formes nouvelles et des mots nouveaux hardiment, mais toujours avec un choix prudent ; c'est Ibsen. Dans le volume publié, à propos de son 70me anniversaire, par Gerhard Gran, Johan Storm a fait une étude minutieuse de la forme des mots et du vocabulaire dans Ibsen, et nous fait espérer, comme suite, une étude sur sa grammaire. La manière même dont J. Storm le loue montre bien qu'une transformation, même assez rapide, de la langue, aurait son approbation, pourvu qu'elle consacre une évolution naturelle de la langue parlée dans les classes cultivées. Or, des circonstances particulières transforment la langue parlée, en Norvège, étonnamment vite, et vont peut-être encore accélérer le mouvement. Il faudra bien que la langue écrite suive. La « langue ordinaire des villes » finira sans doute par être la seule ; mais on aura peut-être quelque peine à la reconnaître.

PEER EKETRÆ.

PUBLICATIONS RÉCENTES

ESOTÉRISME. — J.-M. Berco : *Analogies et différences entre le magnétisme et l'hypnotisme ;* Libr. du Magnétisme, 0.60. — H. Durville : *Théories et procédés du magnétisme ;* Libr. du Magnétisme, 1 fr. — Julien Leclercq : *Le Caractère et la Main ;* Juven, 3.50.

HISTOIRE. — J. Bainville : *Louis II de Bavière ;* Perrin, 3.50. — Victor du Bled : *La Société française du XVIe au XXe siecle : XVIe et XVIIe siècles ;* Perrin, 3.50. — Dr Cabanès : *Le Cabinet secret de l'Histoire* (4e et dernier volume) ; Maloine, 3.50. — Raoul Chélard : *La Civilisation française dans le développement de l'Allemagne* (Moyen Age) ; « Mercure de France », 7.50. — E. Chevalier : *Histoire de la marine française de 1815 à 1870 ;* Hachette, 7.50. — P. Lacour : *Un roman du premier Consul ;* Flammarion, 3.50. — Frédéric Masson : *Napoléon et sa famille* (T. IV, 1807-1809) ; Ollendorff, 7.50. — B. Pocquet : *Le duc d'Aiguillon et La Chalotais ;* Perrin, 7 fr. — Edouard Sayous : *Histoire générale des Hongrois*, seconde éd. revisée par André E. Sayous et J. Doleneez, avec planches et illustrations ; Budapest, Athenaeum, et Paris, Alcan, 10 fr. — *Journal intime de Cuvillier Fleury*, publié avec introd. et notes par Ernest Bertin. I. *La famille d'Orléans au Palais-Royal*, 1828-1831 ; Plon, 7 50.

LITTÉRATURE. — Pierre de Bouchaud : *Sur les chemins de la Vie ;* Lemerre, 3.50. — Alcanter de Brahm : *L'Ostensoir des Ironies ;* IIe partie. La Société, essai de métacritique ; « La Critique », 5 fr. — Paul Claudel : *Connaissance de l'Est ;* « Mercure de France », 5 fr. — André Hallays : *Les idées, les faits et les œuvres : En flânant ;* Soc. d'Edit. artistiques, 6 fr. — H. Arbois de Jubainville : *Etudes sur la langue des Francs ;* Bouillon, 6 fr. — L. Kont : *Histoire de la littérature hongroise*, par C. Horvath, A. Kardos, A.

Endrodi, adaptée du hongrois, préf. de Gaston Boissier, planches et illustrations; Budapest, Athenaeum, Paris, Alcan, 10 fr. — Laurent Tailhade : *Conférence sur l'Ennemi du peuple de Henrik Ibsen;* Soc. Libre d'Edit., 0.50.

Philosophie. — Jules de Gaultier : *De Kant à Nietzsche;* « Mercure de France », 3.50. — Frédéric Nietzsche : *Généalogie de la Morale*, traduit par Henri Albert; « Mercure de France », 3.50. — Clémence Royer : *La Constitution du monde;* dynamique des atomes, nouveaux principes de philosophie naturelle; Schleicher, 15 fr.

Poésie. — Yves Berthou : *La Semaine des quatre jeudis, sept ballades;* S. éd. — Charles-Adolphe Cantacuzène : *Cinglons les souvenirs et cinglons vers les rêves;* Perrin. — Laurent Evrard : *Fables et Chansons;* Vanier, 3.50. — Paul Fort : *Idylles antiques* (Ballades Françaises, IVme serie); « Mercure de France », 3.50. — Valère Gille : *Les Tombeaux;* Bruxelles, Larcier. — Charles Grandmougin : *Choix de poésies;* Fasquelle, 3.50. — André Lebey : *Les Colonnes du Temple;* « Mercure de France », 3 fr. — Fernand Gregh : *La Beauté de vivre;* Calmann Lévy, 3 fr. — Pol de Mont : *Poètes belges d'expression française;* Le Soudier, 3.50. — Maurice Pottecher : *Le Chemin du Repos, poèmes, 1890-1900;* « Mercure de France », 3 fr. — Jehan Rictus : *Doléances, Nouveaux Soliloques;* « Mercure de France », 2 fr.

Psychologie. — Joanny Roux : *Psychologie de l'Instinct sexuel;* Baillière, 3.50.

Publications d'art. — M. Clouard : *Documents inédits sur Alfred de Musset;* Rouquette, 10 fr. — Henri Gerbaud : *Ach'tez-moi, joli blond!* Simonis Empis, 3.50. — Marius Vachon : *Puvis de Chavannes* (suite de la collection L'Art et les Artistes); Soc. d'Edit. artistiques, 4 fr. — *Architecture* (Encycl. pop. ill. du xxe siècle); May, 1 fr.

Roman. — Maurice Barrès : *L'Appel au soldat;* Fasquelle, 3.50. — Victor Barrucand : *Avec le feu;* Fasquelle, 3.50. — Paul Bourget : *Drames de famille;* Plon, 3.50. — M. Cabs : *Miettes d'amour;* Calmann Lévy, 3.50. — D. Caldine : *Contes briards* (couverture illustrée); Soc. d'Edit des Gens de Lettres, 3.50. — Mme P. Caro : *Aimer c'est vaincre*, ill de Vuillemin; Hachette, 3.50. — Nonce Casanova : *L'Angelus;* Ollendorff, 3.50. — P. Chapelle : *Une femme du quartier Latin;* Charles, 3.50. — Ernest Daudet : *Cœur blessé;* Plon, 3.50. — Albert Fermé : *Le Touareg*, dessins de A. Suréda; Ollendorff, 3.50. — Jean de Forceville : *A Côté*, préface de Paul Bourget; Ollendorff, 3.50. — Maxime Formont : *L'Inassouvie;* Lemerre, 3.50. — Henri Frémont : *Mon Crime*, préface de Me Henri Robert; Ollendorff, 3.50. — Han Ryner : *Le Soupçon;* Antony, 3.50. — Heldeu : *Au tableau*, scènes de la vie militaire; Calmann Lévy, 3.50. — Albert Juhellé : *Les pêcheurs d'hommes;* Fasquelle, 3.50. — Julien Lefèvre : *Robert Perceval, député;* Perrin, 3.50. — Jacques Le Lorrain : *L'Au-delà*, préface de Jules Bois; Ollendorff, 3.50. — Edmond Lepelletier : *Le Serment d'Orsini;* Montgrédien, 3.50. — Hugues le Roux : *Le Fils à papa;* Calmann Lévy, 3.50. — Jean Lorrain : *Histoires de masques;* Ollendorff, 3.50. — René Maizeroy : *L'Otage;* Offenstadt, 2 fr. — Marie Denise Marinol : *Criminelle passion;* Soc. Libre d'Ed , 3.50. — Paul Mathiex : *Baisers défendus;* Chamuel, 3.50. — Ray Nyst : *La Forêt nuptiale* ,

Bruxelles, Balat, 3.50. — Jean Revel : *Un cérébral ;* Fasquelle, 3.50. — Léon Riotor : *Agnès ;* Lemerre, 3.50. — J. H. Rosny : *La Charpente* ; « Revue Blanche », 3.50. — Camille de Sainte Croix : *Pantalonie ;* « Revue Blanche », 3.50. — Robert Scheffer : *L'Ile aux baisers*, ill. de Foache ; Borel, 3.50 — Malthide Serao : *La vertu de Beppina ;* Ollendorff, 3.50. — Guy de Téramond : *Péchés d'Amour ;* Simonis Empis, 3.50 — M de Valcombe : *Farandole ;* Flammarion, 3.50. — A. Gilbert de Voisins : *La Petite Angoisse ;* « Mercure de France », 3.50. — Jacques Vontade : *Les histoires amoureuses d'Odile ;* Ollendorff, 3.50. — *Le Doute plus fort que l'Amour*, par l'Auteur de « Amitié Amoureuse » ; Calmann Lévy, 3.50.

Sciences — Gabriel Delamare : *Anatomie élémentaire des organes génitaux ;* deux planches coloriées à feuillets découpés et superposés ; Schleicher. — Dr Paul Farez : *Traitement psychologique du mal de mer et des vertiges de la locomotion ;* Maloine. — *Microbes et infusoires* (Encycl. pop. ill. du xxe siècle) ; May, 1 fr.

Sociologie. — Léon Bazalgette : *A quoi tient l'infériorité française* ; Fischbacher, 3.50. — C. Benoist : *L'Organisation de la Démocratie* ; Perrin, 0.75. — Daniel Folkmar : *Leçons d'anthropologie philosophique, ses applications à la morale positive ;* Schleicher, 7.50. — E. de Girard : *Histoire de l'Economie sociale jusqu'à la fin du XVIe siècle* (Antiquité, Moyen-âge, Renaissance, Réforme) ; Giard et Brière, 5 fr.

Théatre. — Thémaulys : *L'Initiée ;* Floury. — Gabriel Trarieux : *Les Vaincus* (*Hypathie ; Savonarole*) ; « Revue d'Art dramatique », 3 fr.

Voyages. — Chailley-Bert : *Java et ses habitants* ; Colin, 4 fr.

Divers. — Miguel Zamacoïs : *Articles de Paris*, dessins par Albert Guillaume, préface de J.-L. Gérôme ; Simonis Empis, 3.50.

Littérature étrangère. — Giovanni Lanzalone ; *L'Arte voluttuosa ;* prec da una lettera di F. Brunetière ; Salerne, Jovane, 2 l. — Alfredo Opisso : *Arte y artistas catalanes ;* Barcelone, La Vanguardia, 2 pes.

MERCVRE.

ÉCHOS

Le Cloître. — Publications du *Mercure de France.* — Une fusion. — A *La Plume.* — Musique. — Errata.

« **Le Cloître** ». — C'est définitivement le soir du mardi 8 mai, dans la salle du Nouveau-Théâtre, que « L'Œuvre » donnera la représentation annoncée du *Cloître*, d'Emile Verhaeren. M. Lugné-Poe monte la pièce avec le plus grand soin. M. de Max joue le principal rôle.

Le prix des places est ainsi fixé :

Fauteuil d'orchestre..............	13 francs.
Fauteuil de foyer.................	8 —
Loge de 7 places..................	100 —

Loge de 5 places............... 80 francs
Loge de 4 places............... 60 —

Les souscriptions sont reçues au *Mercure de France*, par M. Ad. Van Bever, de 10 h. à midi et de 3 à 6 heures, et par M. Lugné-Poe, Directeur de « L'Œuvre », 22, rue Turgot.

Les souscripteurs qui ne pourraient pas assister à la représentation seront invités à la répétition générale, la veille au soir.

§

Parmi les souscripteurs de la première heure, nous relevons les noms suivants :

Mme la comtesse de Béarn.
M. Pochet.
M. Édouard Rod.
Mme la comtesse de Greffuhle.
M. Maurice Otlet.
M. Pams, député.
M. Edmond Picard.
M. Francis Vielé-Griffin.
MM. van Mons, de Bruxelles.
Mme la comtesse de Cossé.
M. Stuart Merrill.
M. Mage.
M. G. de Porto-Riche.
M. Georges Flé.
M. A. de Ricqlès.
M. André Gide.
M. Maurice Maeterlinck.
M. G. Murat.
M. François de Curel.
M. Édouard Ducoté.
Mlle Stern.
M. André Fontainas.
Mlle de Nysten.
M. Romain Rolland.
Mlle Kalf.
M. de Germiny.
M. Muguet.
Etc., etc.

La Direction de « L'Œuvre » met à la disposition des jeunes gens qui voudraient bien participer aux travaux de la représentation, soit en figurant, soit d'autre manière, un certain nombre de places. S'adresser à M. Lugné-Poe, 22, rue Turgot.

§

Publications du Mercure de France:

Les idylles antiques (*Ballades Françaises*, ive série), par Paul Fort, 3.50.

La petite angoisse, roman, par A. Gilbert de Voisins, 3.50.

La généalogie de la morale, de Frédéric Nietzsche, traduit par Henri Albert, 3.50.

La civilisation française dans le développement de l'allemagne (*moyen-âge*), par Raoul Chélard, 7 50.

Connaissance de l'est, par Paul Claudel, 5 francs.

Le chemin du repos, *poèmes, 1890-1900*, par Maurice Pottecher, 3 francs.

Les colonnes du temple, poèmes, par André Lebey, 3 francs.

§

Une fusion. — *La Vogue* et *L'Anthologie-Revue* viennent de fusionner. M. Tristan Klingsor reste Directeur de la revue ; MM. Edward Sansot-Orland et Roger Le Brun en deviennent Secrétaires généraux.

§

A « La Plume ». — M. Karl Boës a pris la Direction de *La Plume ;* M. Paul Fort est Secrétaire de la Rédaction. — M. Paul Redonnel a donné sa démission de Rédacteur en chef pour fonder *La Maison d'Art* (publication d'art, monographies artistiques, littéraires et scientifiques. Paris, 23, rue de Vaugirard).

§

Musique. — M. Gabriel Fabre vient de faire paraître chez Hachette : *Complainte*, poème de Camille Mauclair, et *S'il revenait un jour*, poème de Maurice Maeterlinck, et chez Le-

moine ; *L'Orgue*, poème de Charles Cros, avec couverture en lithographie de Léandre.

§

Errata :

Livraison de janvier :

Page 220, l. 32, lire : Les auteurs.

Page 225, l. 5, lire : et la description.

Livraison de mars :

Page 775, l. 25, lire : pendant que les balles.

Page 777, l. 12, lire : des autres arts.

Page 778, l. 18, lire : combien d'amoralistes.

Page 782, l. 17, lire : qui les livraient.

Livraison d'avril :

Page 190, l. 42, lire : Aussi bien les appréciations, même élogieuses, lui doivent peu importer.

Page 284, avant dernière l., lire : vite renoncée.

MERCVRE.

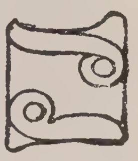
Le Gerant : A. Vallette

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo, 7



Dresse-toi vers sa lèvre en un sourire d'accueil

F. V.-G.



LES AMOURS
DE CHOPIN ET DE GEORGE SAND

—

Frédéric Chopin arriva à Paris dans les premiers jours d'octobre 1831. Il venait de Vienne avec un passeport pour Londres par Paris. Son voyage dura dix-sept ans. En voici, d'après Niecks (2), l'itinéraire : Paris, 27, boulevard Poissonnière ; 5 et 38, chaussée d'Antin ; Aix-la-Chapelle, Carlsbad, Leipzig, Heidelberg, Marienbad ; Londres ; Majorque ; Paris, 5, rue Tronchet ; 16, rue Pigalle ; 9, square d'Orléans ; Londres, Edimbourg, Manchester, Glascow, Edimbourg, Londres ; square d'Orléans ; rue Chaillot ; 12, place Vendôme. Ces démé-

(1) D'après M. James Huneker : *Chopin, the man and his music*; New-York, Charles Scribner's sons, 1900. Ce livre, dont la majeure partie est une étude de la musique de Chopin, débute par un excellent récit de la vie du grand artiste. M. Huneker s'est déjà fait connaître par de belles pages sur les musiciens modernes, publiées l'an passé sous ce titre : *Mezzotints in modern music : essays on Tschaïkowsky, Chopin, Richard Strauss, Liszt, Wagner*. Le chapitre sur Brahms est une merveille d'interprétation littéraire de la musique ; tout le volume témoigne d'une manière neuve de sentir et de comprendre. Il est à souhaiter que *Mezzotints* et *Chopin* soient traduits en français.

(2) *Frederic Chopin as a man and musician.*

nagements fréquents parurent à ses contemporains un indice de fébrilité; M. Huneker partage leur avis. Il n'est pas douteux du moins que Chopin tenait difficilement en place; il déménageait plutôt par inquiétude que par nécessité, surtout dans ses dernières années. On dit que beaucoup de poitrinaires sont ainsi.

Le Paris de 1831 était une ville de littérature et d'art malgré les récents bouleversements politiques. On aime à voir, dans le livre de Huneker, l'idée qu'un lettré américain d'aujourd'hui se fait de la plus brillante période du dix-neuvième siècle. Le romantisme évolue dans un décor d'opéra. Il ressent de sincères passions, mais les pousse à l'extravagance. Victor Hugo est le roi de ces acteurs fougueux autant que maniérés. A côté de lui, voici Heine à la douceur enfiellée, Musset chantant à la lune, Th. Gautier écartant les Don Diègues du classicisme par l'éclat impertinent de son gilet rouge. Tels sont les traits universellement connus qui signalent le romantisme. Que Théophile Gautier eut donc de l'esprit le jour qu'il imagina de ceindre d'écarlate son torse puissant!

Chopin connut ces hommes célèbres et bientôt tout le monde. Il donna son premier concert le 26 février 1832, et fut incontinent promu à la dignité, maintenant abolie, de « lion ». Cependant ses lettres de cette époque étaient, dit-on, mélancoliques; comme elles ont été détruites dans un incendie avec son portrait par Ary Scheffer et son premier piano, il faut s'en rapporter sur ce point au seul de ses biographes qui les ait lues, Karasowski (1). Malgré ses succès artistiques, il man-

(1) *Life and Letters of Frederic Chopin*; translated from the russian by Emily Hill.

quait d'argent, songeait à une tournée en Amérique. Un jour il se rencontra dans la rue avec le prince Valentin Radziwill, qui l'introduisit en divers salons; des élèves payants le tirèrent d'inquiétude. Son génie se développa plus librement. Il joua fréquemment en public. On voyait réunis sur des programmes de concert ces noms : Liszt, Heller, Herz, Osborne, Thalberg, Chopin. D'ailleurs, tous ces pianistes se jalousaient, se faisaient une guerre d'épigrammes.

En 1835, Chopin, au cours de son voyage en Allemagne, manqua de se marier. Il avait rencontré, à Dresde, les Wadzinski, ses amis d'enfance, et était tombé amoureux de leur sœur Marie. Le projet alla fort loin, jusqu'aux aveux réciproques, et Chopin se voyait déjà établi à Varsovie, professeur de musique composant dans ses loisirs des sonates et des fugues! Les hommes rêvent toujours de ne pas suivre leur destinée. Cela serait si agréable de ne pas obéir au destin! La musique avait besoin d'un Chopin qui ne fût pas enterré sous les neiges du mariage et de la Pologne. Le père de Marie objecta ce qu'objecte tout père de jeune fille bien dotée. Chopin n'avait d'autres rentes que les revenus incertains de son génie. Le roman fut interrompu. Marie Wadzinski épousa le comte Frédéric Skarbek, et cela finit par un divorce. Peut-être, comme le dit M. Huneker, la dame jouait-elle trop de Chopin!

Revenu à Paris en 1837, l'amant malheureux allait trouver la plus dangereuse des consolatrices, George Sand. La « terrible vache à écrire (1) »

(1) Nietzsche, *Flâneries inactuelles*, 6. Cf. Baudelaire, *Mon cœur*

était une non moins redoutable goule. Baudelaire a écrit sur ses capacités luxurieuses une phrase que M. Crépet n'a pas osé copier; mais on la retrouvera un jour ou l'autre, afin que l'histoire littéraire de notre temps cesse d'être un roman universitaire et une collection de drôleries pour la moralisation de la jeunesse. En abordant cette partie de la vie de Chopin, M. Huneker dit, par une excellente comparaison musicale : « Ici nous entendons pour la première fois le sinistre *motif* George Sand. »

Par une déférence tout ironique pour M. Ha-

mis à nu, XXII. On sera bien aise de lire ces deux passages, dont l'un est assez difficile à trouver.

Baudelaire : « La femme Sand est le prud'homme de l'immortalité. Elle a toujours été moraliste. Seulement elle faisait autrefois de la contre-morale. Aussi elle n'a jamais été artiste. Elle a le fameux *style coulant*, cher aux bourgeois. — Elle a, dans les idées morales, la même profondeur de jugement et la même délicatesse de sentiment que les concierges et les filles entretenues. Ce qu'elle a dit de sa mère; ce qu'elle dit de la poésie. Son amour pour les ouvriers. — George Sand est une de ces vieilles ingénues qui ne veulent jamais quitter les planches. — Voir la préface de *Mlle La Quintinie*, où elle prétend que les vrais chrétiens ne croient pas à l'enfer. La Sand est pour le *Dieu des bonnes gens*, le dieu des concierges et des domestiques filous. — Elle a de bonnes raisons pour vouloir supprimer l'enfer. »

Nietzsche : « GEORGE SAND. — J'ai lu les premières *Lettres d'un voyageur :* comme tout ce qui tire son origine de Rousseau, cela est faux, factice, boursouflé, exagéré. Je ne puis supporter ce style de tapisserie, tout aussi peu que l'ambition populacière qui aspire aux sentiments généreux. Ce qui reste cependant de pire, c'est la coquetterie féminine avec des rivalités, des manières de gamin mal élevé. — Combien elle a dû être froide avec tout cela, cette artiste insupportable! Elle se remontait comme une pendule — et elle écrivait... Froide comme Victor Hugo, comme Balzac, comme tous les Romantiques, dès qu'ils étaient à leur table de travail. Et avec quelle suffisance elle devait être couchée là, cette terrible vache à écrire qui avait quelque chose d'allemand, dans le plus mauvais sens du mot, comme Rousseau lui-même, son maître, ce qui certainement n'était possible que lorsque le goût français allait à la dérive? — Mais Renan la vénérait... »

Mon cœur mis à nu, 1861, fait partie des *Œuvres posthumes et correspondances inédites*, publiées par Eugène Crépet Quantin, 1887); et les *Flâneries inactuelles* (1888), du *Crépuscule des Idoles*, traduit par Henri Albert (Société du Mercure de France, 1899).

dow (1), M. Huneker ne qualifie pas de *liaison* les relations de Chopin et de Sand. Ce n'était pas d'ailleurs une liaison, au sens strict du mot. Ce fut plutôt une possession où l'incube ne fut pas le frêle musicien. Avant d'avoir été envoûté par elle, Chopin détestait « la femme à l'œil sombre ». Sa réputation spéciale était très mauvaise et n'avait rien qui pût séduire une créature toute de tendresse et d'esprit. Quelques écrivains anglais, ignorants de notre histoire, ou dupés par l'hypocrisie des derniers jours où se prélassait la « bonne dame » enfin lasse, ou intéressés à mentir pour propager leurs idées protestantes et rationalistes sur l'union nécessaire du génie et de la moralité, les solennels George Eliot, Mathew Arnold, Elizabeth Barrett Browning ont affirmé que George Sand n'était rien moins qu'une « sainte calomniée ». M. Huneker, qui fait de la psychologie et non de la morale, qui a le cerveau d'un critique et non celui d'un maître d'école, n'est pas dupe de ces simagrées et il raille M. Hadow repoussant avec indignation tout ce qui fleure l'irrégularité dans les relations de Chopin et d'Aurore Dudevant. Comme on ne peut croire que tous les contemporains de l'aventure se soient donné le mot pour mentir, il faut bien admettre l'*irrégularité* (salut, vieille pudeur!) et renvoyer le naïf critique en sa chaste utopie. D'ailleurs pourquoi Sand n'aurait-elle pas un apologiste? L'apologiste est l'accompagnateur naturel des réputations détériorées. Il est donc ridicule de parler ici d'union idéale, d'amour platonique, de rencontre d'âmes; cependant ces expressions, qui n'auraient aucun sens du côté Sand, exprimeraient assez

(1) Qui a traité cette question dans ses *Studies in modern music*.

bien les aspirations secrètes du fragile Chopin.

La célèbre « polyandre » lui faisait peur. Au premier contact il recula. La passion de la dame se manifestait par des airs dévorateurs. Mais elle était son aînée (de cinq à six ans); elle était illustre; elle savait prendre avec ses victimes des airs maternels; Chopin, malgré son génie, n'était encore qu'un pauvre pianiste; il fut aspiré comme un fétu par le fluide sexuel.

Paris était plein d' « irrégularités ». M. Huneker cite ce couple d'habitude, Liszt et la comtesse d'Agoult, et ce couple d'aventure (un peu plus récent), Flaubert et Louise Colet; mais on en trouverait cinquante à ces dates, 1830-1848, époque où la littérature ne s'était pas encore prostituée à la bourgeoisie riche et où l'écrivain se vantait d'une morale particulière, de la morale qui est exposée dans l'admirable préface de *Mademoiselle de Maupin*. Pour faire passer décemment ces constatations, M. Huneker invoque la transmutation des valeurs de Nietzsche et le « par delà le bien et le mal » dont les mœurs de cette époque donneraient un avant-goût. Cette liberté d'allures était une tradition. En 1835, il y avait encore des survivants du dix-huitième siècle. La réaction religieuse n'avait atteint que le peuple, le triste peuple qui, en s'élevant vers le pouvoir avec le suffrage universel, devait propager dans toute l'Europe sa morale de domestique; enfin, et surtout, l'esprit protestant, aggravation de l'esprit catholique, était sans influence sérieuse, quoiqu'il exerçât déjà par d'habiles publications populaires ses ravages dans la classe moyenne. George Sand n'était pas une exception; elle suivait des mœurs traditionnelles; mais en y mêlant quelque chose de brutal, de barbare, très en dehors du

goût français. Nietzsche a bien vu tout ce qu'il y a d'allemand dans cette femme que nos professeurs nous signalent comme un génie particulièrement français. Sa débauche eut aussi quelque chose de cette lascivité animale, sans grâce ni intelligence, toute charnelle, des fortes filles aux yeus bleus et aux larges mamelles.

Chopin s'abandonna, non sans souffrir. Il est la femme. Il a des scrupules, et parfois des remords. Il songe à sa famille, dont il a peur. Les premières années de cette liaison cependant ne le troublèrent pas au point de contaminer sa musique.. C'est même à Nohant et à Majorque qu'il écrivit quelques-unes de ses plus belles pages. Quant à George Sand, elle rajeunissait près de ce cœur candide. Ses dernières amours connues étaient Musset et Pagello : la naïveté sentimentale de Chopin amusait sa perversité. Elle le traitait comme un enfant, comme une poupée, mais tirait de lui habilement avec tout ce qu'il contenait de volupté tout ce que la poupée avait dans le ventre de matière à littérature. Elle ne jeta au panier ce joli jouet qu'après l'avoir très proprement dépecé. Et tout cela avec quels élans de cœur, quels gestes maternels! Elle fut maternelle jusqu'à sa dernière heure; elle mourut en berçant des adolescents et après avoir pouponné le pauvre Flaubert. Mais Flaubert était venu trop tard. Il n'avait connu que les bas-bleus déteints de l'inférieure Colet et il croyait prendre sa revanche en baisant la mitaine du monstre. Chopin l'avait vu de plus de près, le monstre, le crocodile : « Si je ne crois plus aux larmes, c'est que je t'ai vue pleurer. » Correspondance délicieuse des derniers temps! La Sand, ayant conduit son amant jusqu'à la tombe, lui répon-

dait amoureusement : « Mon cher cadavre (1) ! »

La Sand de ces années-là était courte et grosse avec une large face bovine, mais éclairée par des yeux extraordinaires, immenses, d'un noir mat, comme de velours, dit Édouard Grenier. Ces yeux faisaient toute sa beauté, car le bas de la figure était lourd, la bouche vulgaire, le menton nul. Elle avait l'air froid et reposé, parlait lentement et simplement. Cette tête placide devait plaire surtout parce que célèbre. Chopin était plus agréable, mais moins caractéristique. Est-ce la musique qui attira Sand ? C'est peu probable. Elle n'y comprenait rien (car c'était la mode de mépriser la musique) et elle avait déjà eu Liszt. Enfin elle l'emmena à Nohant, puis à Majorque, puis à Gênes. Sand, dit joliment M. Huneker, eut le plaisir subtil et bien féminin de parcourir avec Chopin une ville qu'elle avait visitée six ans auparavant avec un autre amant. Le bien-aimé de 1836 était cependant assez souffrant ; il avait même été fort malade à Majorque, fièvre et toux, signes avant-coureurs. Il dut, à son retour, prendre des habitudes peu compatibles avec l'amour, surtout l'amour à la Sand, se vouer enfin à « la frugalité des émotions ». Dès ce moment, la dame commença de se refroidir, quoique ses lettres de cette époque soient pleines des plus curieuses effusions sur son rôle d'amie dévouée, de tendre mère, de garde-malade, de sœur de charité. En réalité, ce malade l'ennuyait. Chopin devenait d'ailleurs capricieux et presque hargneux. Il passait des journées à écrire, d'autres journées à raturer sa musique, à la surcharger, finissant par déchirer le papier en mille morceaux. Sand était alors fort dépen-

(1) Huneker, page 71.

sière. Il y eut des embarras d'argent auxquels Chopin faisait difficilement face. Alors il tourmente tout le monde, ses amis, ses éditeurs, ses élèves, allant, dans sa nervosité, jusqu'à l'injure grossière, traitant ses protecteurs, les Leos, de « juifs et de cochons (1) ».

Sand et Chopin se supportèrent cependant pendant dix ans. Ils ne se séparèrent qu'en 1847. L'initiative du divorce vint de George Sand, mais Chopin le désirait autant qu'elle, bien qu'il n'eût jamais eu ni le courage ni la volonté d'en parler le premier. Ce ne fut donc pas cette séparation qui tua Chopin; ce fut la liaison elle-même. Il n'y a rien de plus dangereux que les sœurs de charité qui ont des yeux de velours noir. La cause finale de la rupture est sans intérêt. George Sand ayant eu une violente querelle à Nohant avec son gendre, Clésinger et sa femme se réfugièrent chez Chopin, qui les reçut volontiers. Voilà la cause. Prétexte de belle-mère, plutôt que de maîtresse. Elle fut d'ailleurs une belle-mère terrible et bien selon la tradition, car elle contribua certainement par ses exemples, et peut-être ses mauvais conseils, à défaire le mariage qu'elle avait ordonné elle-même; il dura à peine quatre ou cinq ans. Il n'est pas douteux que si Clésinger, qui était irascible, eut quelques torts vis-à-vis d'elle, elle en eut de plus grands et d'impardonnables; habituée à faire l'homme et à toujours commander, elle n'eut d'autre ressource que la colère contre une volonté qui ne voulait pas plier à tous ses caprices. Mais quelle femme pratique et avec quelle sûreté de coup d'œil elle juge des situations, et comme elle sait profiter des circonstances! Quel délicieux

(1) Huneker, page 56.

sourire dans les yeux de velours noir quand elle apprend que Solange et son mari ont été bien accueillis par son amant! Chopin lui était devenu inutile. Outre d'innombrables paragraphes dans ses livres de cette période, il lui avait suggéré tout un roman, *Lucrezia Floriana*, où il figure sous le masque du prince Karol. « Cher monsieur Chopin, lui demandait un jour Solange, avez-vous lu *Lucrezia?* Maman vous y a mis. » Quel cimetière que cette littérature de Sand, que d'ossements, que de suaires! Karol n'est qu'une caricature. D'ailleurs George Sand n'a jamais fait que des caricatures ou des fantômes. Aucun de ses personnages n'est vrai ni vivant; aucun n'a laissé la moindre trace dans les souvenirs de personne. Elle avait d'autres griefs que cette inutilité. Elle était jalouse de l'affection qu'il manifestait pour Solange et cette jalousie se traduisit plusieurs fois par des scènes qui contrariaient beaucoup Chopin. En un certain sens la rupture fut pour lui une délivrance, mais il ne tarda pas à en souffrir, car il se retrouvait dans la solitude et dans un abandon cruel pour un homme aussi impressionnable et aussi affaibli.

Un écrivain anglais, M. A. B. Walkley (1), a joliment résumé l'histoire de Sand et de Chopin. Après avoir déclaré qu'il eût volontiers vécu dans le Paris de Balzac, il continue ainsi : « Alors on eût eu la chance de voir George Sand dans toute la ferveur de ses amours. Ceux qui l'ont connue dans sa vieillesse, Flaubert, Gautier, les Goncourt, nous ont laissé de nombreux détails sur sa bizarrerie, son goût pour la cigarette, la vie étrange qu'elle menait à Nohant. Mais alors ce n'était plus qu'un « volcan

(1) Cité par M. Huncker.

éteint »; elle avait dû être bien plus intéressante au temps de ses éruptions. De cette période, celle de Musset et de Pagello, elle nous a conté elle-même quelque chose dans *Elle et Lui* et on nous en a récemment conté bien davantage. Mais selon moi le chapitre le plus captivant de sa vie c'est le chapitre Chopin, celui qui s'étend sur la dernière décade, celui qui chevaucha sur la quarantaine. Elle en a parlé, naturellement à son propre point de vue, dans *Lucrezia Floriana* (1847); car c'est un des traits les plus caractéristiques de Sand qu'invariablement elle met ses amours en copie. Cette mixture de passion et d'encre d'imprimerie forme un des plus curieux ragouts offerts aux palais des gourmets. Mais cela a vraiment donné à la dame trop d'avantages devant la postérité. Elle a trop de facilités pour défendre sa cause. Cette réflexion s'applique particulièrement au chapitre Chopin. Avec Musset elle avait affaire à un écrivain; la *Confession d'un enfant du Siècle* répond à *Elle et Lui*. Mais le pauvre Chopin, qui n'était qu'un musicien, était inhabile à la copie. Les émotions qu'elle lui avait données, il les traduisait en phrases musicales; or ces phrases, délicieuses comme musique, sont insuffisantes comme document littéraire. Que l'on voudrait donc avoir son récit, à lui, son récit complet et véridique des six mois de Majorque! Quelques-unes de ses lettres de cette époque nous feraient volontiers croire que la dame jouait le rôle de l'homme dans l'aventure. C'était Chopin qui pleurait et faisait les scènes, Sand qui consolait et protégeait. Liszt nous a conté, sur ce séjour, une amusante anecdote. Nous voyons George Sand, en pleine exubérance de santé et d'entrain, s'en allant en excursion parmi l'orage, pendant que Chopin

demeure à la maison, subit une attaque de nerfs, se soulage en composant un prélude (oh! ces « tempéraments artistiques » !), et tombe en syncope aux pieds de la dame qui rentre calme et sereine. Il n'y a aucun doute, Sand était l'homme, et au point que c'est elle qui en eut assez la première. Et comme le pauvre Chopin passait la moitié de son temps à tousser et à défaillir, il n'y a pas là de quoi nous surprendre. Mais elle ne le congédia que bien plus tard, heureuse de se donner l'attitude d'une tendre mère pleine de pitié et d'attention pour un enfant malade.

» Beaucoup des lettres de Chopin sont datées de Nohant. Elles sont toutes assez tristes. Chopin composait au clavier. Il détestait l'encre et le papier. Ses lettres d'amour devaient être assez gauches, et George Sand était un terrible critique en ces matières : elle en avait tant lu et tant écrit ! Du moins, la rupture accomplie, Chopin ne rédigea pas, comme Musset, de pleurnicheuses récriminations. La vraie idée qu'il se faisait d'elle nous ne la connaîtrons jamais... »

Chopin donna son dernier concert à Paris, le 16 février 1848, chez Pleyel. Il était malade, mais il joua magnifiquement, quitte à s'évanouir en quittant l'estrade. Pauvre petite femme! Peu de temps après, le 21 avril, il arrivait à Londres. Il n'y fut pas très heureux. Oscar Commettant, dans son livre si curieux, *Musique et musiciens*, dit à ce propos : « J'ai entendu dire à Chopin qu'il n'aurait pu vivre ailleurs qu'à Paris. Que fût il donc devenu, ce cher poète, si la nécessité l'eût contraint à se faire entendre dans certains salons aristocratiques de Londres, où les artistes, quelle que soit leur renommée, quelque soit leur talent, fussent-ils

un autre Beethoven, sont parqués comme des lépreux dans un endroit désigné, d'où ils ne doivent sortir que sur l'ordre du maître de la maison et pour venir se faire entendre au milieu de la conversation générale de l'impertinente assemblée? »

Il ne semble pas que Chopin ait eu à subir ces humiliations par lesquelles les Anglais affirment si noblement leur supériorité intellectuelle. Il ne donna à Londres que des concerts payants, d'où il retira du moins un peu d'argent. Il écrivait à cette époque à son amie, Solange (1) :

30 juin 48.

« J'espère que vous êtes bien portante et votre mari aussi. J'ai bien pensé à vous — vous habitez si près de la barrière où il y avait tant de sang versé ! — J'espère que vous n'avez pas des amis parmis les victimes de ces derniers jours. Donnez moi je vous prie de vos nouvelles. Etes-vous toujours decidée de quitter Paris? — Il me semble que c'est changé — en tous cas — comptez sur des excellentes lettres de ma part, — excellentes autant que cela paraît de loin, — je les ai demandé à une de mes élèves qui est venue ici pour quelques temps — et qui m'en a envoyé. — Vous me direz si vous n'avez pas changé de projet.

» Je vous écris très à la hâte sans plume — sans encre possible — Je suis dans un accès de spleen. Je renvoie mon italien de valet inventeur et calin sans compter autre chose. — Il sait l'anglais comme moi. — Dieu vous bénisse — et vous donne la santé à tous deux.

» C.

» 48, Dover Street, Piccadilly.

» Pardonnez mon style
» — Le style c'est l'homme
» Mon style est bien bête.

» J'ai donné une matinée. Le beau monde y était —

(1) Lettre inédite.

Mario a chanté 3 fois.— j'ai joué 4. — Cela a eu du succès — cela m'a rapporté 150 guinées — il n'y avait que 150 places et la veilles toutes ont été prises. »

De Londres, il gagna l'Écosse, puis revint mourir à Paris. En chemin, il montra à M. Niedzwiecki un troupeau de bœufs, disant : « Ça a plus d'intelligence que les Anglais. » Quelque temps auparavant il écrivait à Grzymala : « Je n'ai jamais maudit personne, mais je suis si las de la vie que je maudirais volontiers Lucrezia. Mais elle souffre de sa méchanceté qui augmente avec les années. »

Pendant que Chopin agonisait, Lucrezia jouait à la grand'mère avec une grande conviction. Elle écrivait à sa fille (1) :

« Je n'ai rien reçu pour Nini. Il faut donc y renoncer. Je lui ai acheté un chapeau de paille pour le jardin, quatre robes du matin, — chaussures, etc. Il ne lui faudrait qu'un chapeau aussi simple et aussi bon-marché que tu voudras, mais qui, du moins, ne sera pas dans le gout atroce de la Chatre. — Je lui-trouverais bien aussi une petite seconde-robe de toilette quant à l'étoffe dussèje faire venir de Chateauroux, mais quelle fâçon veux-tu lui-donner, pour robe d'été? envoie au moins une coupe de corsage. Quant aux gants nous en avons trouvé. — Donc chapeau et fâçon de robe, voila tout. dépêche toi. J'ai acheté aussi des bas. Les guimpes et pantalons sont faits.

» Notre fillette est charmante, toujours mirobolante de santé, et lisant avec assez d'attention, nous sommes toujours inséparables de midi à 9 h. du soir. Le matin elle est avec Manceau qui l'adore.

» Vous devez avoir une fière chaleur à Paris, car ici on cuit. Nous passons la soirée avec Nini au chalet, nous attendons Maurice pour abandonner la vie champêtre.

(1) Lettre inédite. Reproduite, comme celle de Chopin, avec son orthographe exacte,— méthode des sincères éditeurs de documents.

Je me porte assez bien, sauf les migraines continuelles par le vent d'est.

» Bonsoir ma grosse. Je te bige. Ta fille te prie de lui-envoyer six de tes cheveux pour mettre dans un médaillon que je lui ai donné. Je pourrais lui en donner, de tes cheveux, mais ça fera plus d'effet, venant dans une lettre... »

La femme la plus compliquée est plus près de la nature que l'homme le plus simple.

R. DE BURY.



« OOM PAUL »

« C'est nous qui sommes les justes. »
Stephanus-Johannes-Paulus Kruger.

Vieillard ! quel âge a ta jeunesse ?
Ta voix est forte sur la mer ;
Il semble qu'on la reconnaisse :
Cloche d'airain, battant de fer !
Ta volonté sur le seuil épique
D'un siècle, vieillard séculaire,
Etend, sans emphase tragique,
Son simple geste tutélaire ;
Tu te lèves ; nous voici fiers :
Notre âge a surgi de ses hontes
Évoquant la gloire d'hiers
Que sans mots tu racontes.

... Aux beffrois, la Voix tourbillonne ;
Les Flandres bondissent, rebelles ;
Leur lourd sang insoumis bouillonne,
La Liberté gronde en elles !
La Commune tumultueuse
Se hérisse de fer et d'orgueil ;
La Grande Tueuse
Ecoute et fait trêve au deuil.
La Voix dresse l'Europe courbée
Sous le joug de la Maintenon ;
Elle crie ! L'Amérique cabrée
Désarçonne son postillon !
L'Afrique va-t-elle naître au monde

Dans votre sang expiatoire,
O Gueux de la race féconde ?
Qu'importe défaite ou victoire :
Qu'elle meure, ta jeunesse vaillante,
Comme ceux, jadis, de Dinan,
Si le cri de la Voix défaillante
Doit réveiller un continent !
Partout, qu'il se mêle vermeil
Aux eaux de l'Hudson ou du Vaal,
Le sang des Burghers en éveil
Est fort d'un ferment natal,
Les veines qu'il gonfle sont ivres
A mourir ! de la Liberté :
Vieillard, qui n'as pas lu les livres,
Tu es sage de sa fierté.

Ce grand paysan fort et gauche
Dont la voix, par delà l'équateur,
Sonne dur comme un reproche,
Sonne ferme au rythme de son cœur ;
Ce vieux paysan indompté,
Debout sous les ans et l'insulte,
Parle haut, tu as dû l'écouter,
Albion, si sa voix est inculte :

« O vieille Bretagne, marâtre,
Tes vrais fils ont passé l'Océan ;
Tu n'as plus de feu pour ton âtre ;
Tu chemines vers le néant ;
Tu as blasphémé ta jeunesse,
Tu as renié ta beauté,
Tu as perdu ton droit d'aînesse
En un scandale éhonté !
Déjà, tes « sept mers » et leurs vagues
Et leur flot et leur jusant
Où tu trempes tes doigts lourds de bagues

Pour y laver la tache de sang,
Les « sept mers » que chanta ton poète (1),
Ni tes pleurs de remords sans pardon,
Ne feront ta vieille main nette
Qui se souille d'un meurtre sans nom ! »

Et ceux qui l'aimaient pour le chœur
De tes lyres aux rythmes divers
Et ton Poète vainqueur
Qu'a fait sien l'univers;
Ceux qui te louaient pour la gloire
Des durs fils de ta vieille énergie,
Ils maudiront la victoire
Que devançait, hier, une orgie;
Ils crieront à la tempête :
Engloutis ses mille vaisseaux!
Mets l'ombre de la défaite
Sur le deuil de ses berceaux!
Car la honte devient la colère
Et le mot se fait geste;
Le grand vent populaire
Souffle d'Est et d'Ouest,
L'humanité houle et gronde!
Ne te ris pas du flot
Qui t'entoure de l'âme d'un monde
En son vaste sanglot :
Il n'est pas d'orgueil qui l'abrite,
Si la marée humaine
Balayait ton île hypocrite
D'une vague de haine...

Est-ce pour cette aurore triste
Que ton aube s'éclaire,

(1) *The seven seas* (poèmes « impérialistes »), par Rudyard Kipling.

O vingtième siècle du Christ?
Est-ce encor le Calvaire
Est-ce encore l'hostie et la honte?
Et la Mort souveraine
Étendant sur le soleil qui monte
Son suaire de Reine?
Pour que jaillisse un rayon de rêve
Sur le siècle naissant,
Faut-il donc que le soleil se lève
Dans de l'or et du sang!...

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

Biarritz, mai 1900.



L'ILE DES VOIX

—

Keola avait épousé Lehua, fille de Kalamake, le sage de Molokai, et il habitait la demeure du père de sa femme. Il n'y avait pas d'homme plus rusé que ce prophète; il lisait dans les étoiles, il prédisait d'après le corps des morts et en ayant recours à des esprits mauvais il osait aller seul dans les parties les plus élevées de la montagne, qui sont le domaine des farfadets, et là il tendait des pièges pour attraper les âmes des anciens.

Pour cette raison, il n'y avait pas d'homme plus consulté dans tout le royaume de Hawaii. Les gens prudents achetaient, vendaient, se mariaient et risquaient leurs vies d'après ses conseils ; le roi même le fit venir deux fois à Kona pour retrouver le trésor de Kamehameha. Il n'y avait pas non plus d'homme plus redouté : parmi ses ennemis, les uns avaient dépéri par la vertu de ses enchantements, d'autres avaient complètement disparu, corps et âme, si bien qu'on avait en vain cherché leurs squelettes. La rumeur disait qu'il possédait la science ou le don des anciens héros. On l'avait vu la nuit, sur le haut des montagnes, enjambant les rochers; on l'avait vu aussi parcourir la haute forêt, sa tête et ses épaules dépassant la cime des arbres.

Ce Kalamake était un homme étrange à voir. Il descendait en ligne directe et sans mélange de la plus ancienne famille de Molokai et de Maui; et

cependant il avait le teint plus blanc que n'importe quel étranger : ses cheveux étaient couleur d'herbes sèches, ses yeux rouges, et il y voyait si peu que « aveugle comme Kalamake, qui sait voir au delà du lendemain », était un dicton dans les îles.

Des faits et gestes de son beau-père, Keola était instruit en partie par les on-dit, en partie par ce qu'il en soupçonnait, mais il ignorait le reste. Une chose pourtant l'intriguait. Kalamake était un homme qui ne regardait à rien ni sur le manger, ni sur le vêtement, tout cela il le payait avec de brillants dollars neufs. « Brillants comme les dollars de Kalamake » était un autre dicton des Huit Iles. Pourtant, il ne vendait ni ne plantait rien, il ne recevait aucun revenu, sauf parfois quelque offrande pour ses sortilèges... et l'on ne pouvait s'imaginer d'où venait tant d'argent monnayé.

Un jour, la femme de Keola était allée en visite à Kaunakakai, du côté ouest de l'île, et les hommes étaient allés pêcher en mer. Mais Keola, paresseux comme une couleuvre, était resté étendu sous la vérandah, regardant le ressac battre la côte et les oiseaux voler sur la falaise. Les dollars brillants étaient pour lui un sujet inépuisable de réflexions. Le soir, en se couchant, il se demandait pourquoi il y en avait tant, et le matin en se réveillant, il se demandait pourquoi ils étaient tous neufs. Cette pensée était toujours présente à son esprit. Mais ce jour-là en particulier, il était intimement persuadé qu'il allait enfin découvrir quelque chose. Car il avait observé en quel endroit Kalamake serrait son trésor; c'était un pupitre à serrure solide placé contre le mur du parloir et au-dessus duquel étaient accrochés le portrait de Kamehameha V

et une photographie de la reine Victoria couronnée. Pas plus tard que la nuit précédente, il avait réussi à regarder dedans et voilà que le sac aux dollars était vide. C'était le jour du passage du steamer; déjà il en apercevait la fumée vers Kalaupapa; bientôt, il serait là avec les provisions d'un mois, saumon conservé, et maintes autres raretés et primeurs pour Kalamake.

— S'il peut payer ses provisions aujourd'hui, pensait Keola, je serai certain que cet homme est un sorcier, et que les dollars sortent de la poche du diable.

Pendant qu'il pensait ainsi, son beau-père était derrière lui, l'air vexé.

— Est-ce le vapeur? demanda-t-il.

— Oui, dit Keola, il n'a plus à faire escale qu'à Pelekunu et il sera ici.

— Alors il n'y a pas moyen de faire autrement, répliqua Kalamake, et il faut que je vous mette dans ma confidence, Keola, faute de mieux. Venez ici dans la maison.

Ils entrèrent ensemble dans le salon, qui était une très belle pièce, aux murs recouverts de papier peint et de tableaux, et meublée d'un rocking-chair, d'une table et d'un sofa dans le goût européen. De plus, il y avait une étagère garnie de livres, la Bible de famille au milieu de la table, et le secrétaire contre le mur; de sorte qu'on reconnaissait la demeure d'un homme de conséquence.

Kalamake fit fermer par Keola les volets et les fenêtres, pendant que lui-même fermait toutes les portes et ouvrait le pupitre. Il en tira une paire de colliers composés d'amulettes et de coquilles, un paquet d'herbes sèches, des feuilles d'arbres également séchées et une branche verte de palmier.

— Ce que je vais faire, dit-il, est un prodige qui passe l'étonnement. — Les hommes d'autrefois étaient sages; ils accomplissaient des merveilles, et celle-ci avec les autres ; mais c'était la nuit, dans l'obscurité, sous les étoiles propices, et dans le désert. Je ferai la même chose ici, dans ma propre maison, en plein jour.

Tout en parlant, il mit la Bible sous le coussin du sofa de façon à ce qu'elle fût complètement cachée, et prit au même endroit un tapis d'un tissu merveilleusement fin, disposa les feuilles et les herbes sur du sable, dans une casserole d'étain. Puis lui et Keola mirent les colliers et prirent place aux deux coins opposés de la natte.

— Le moment arrive, dit le sorcier; ne soyez pas effrayé.

Disant cela, il mit le feu aux herbes et commença à marmotter en agitant la branche de palmier. D'abord la clarté fut très faible à cause des volets fermés ; mais les herbes s'allumèrent et les flammes vinrent lécher Keola, et la pièce fut toute resplendissante de lueurs; ensuite la fumée s'éleva, qui lui tourna la tête et aveugla ses yeux et le bruit des marmottages de Kalamake lui bourdonnait dans les oreilles. Soudain, la natte, sur laquelle ils étaient debout parut être tiraillée et soulevée avec la rapidité de l'éclair. En un clin d'œil, la pièce avait disparu ainsi que la maison, et Keola était hors d'haleine. Des scintillements de lumières tourbillonnaient devant ses yeux et dans sa tête, et il se trouva transporté sur une plage, au bord de la mer, sous un soleil ardent, auprès des vagues mugissantes : le sorcier et lui étaient là, sur la même natte, sans voix, haletants, s'étreignant et se frottant les yeux.

— Qu'est ceci ? cria Keola, qui revint à lui le premier, parce qu'il était le plus jeune. C'était l'angoisse de la mort.

— Peu importe, dit Kalamake, haletant. C'est fini à présent.

— Mais, au nom du Ciel, où sommes-nous ? dit Keola.

— Ce n'est pas là la question, répliqua le sorcier. Nous sommes ici, nous avons de la besogne et c'est de cela qu'il faut nous occuper. Allez, pendant que je reprends haleine, sur la bordure du bois et rapportez-moi telle et telle herbe et les feuilles de tel et tel arbre que vous trouverez poussant là avec abondance — trois poignées de chaque. Et faites vite. Il faut que nous soyons de retour à la maison avant l'arrivée du vapeur, car il semblerait étrange que nous eussions disparu.

Et il s'assit sur le sable, essoufflé.

Keola monta la pente du rivage, qui était de corail et de sable brillant, parsemé de coquilles bizarres ; et il pensait au fond de lui-même :

— Comment se fait-il que je ne connaisse pas cette plage ? J'y reviendrai pour récolter des coquillages.

Devant lui, se dressait contre le ciel une ligne de palmiers, ne ressemblant en rien à ceux des Huit Iles, mais grands, frais et beaux, étendant leurs éventails desséchés, comme de l'or dans la verdure, et il se disait tout bas :

— C'est étrange que je n'aie pas trouvé ce bosquet, j'y reviendrai, quand il fera chaud, pour dormir !

Et il pensa aussi :

— Comme il a fait chaud tout d'un coup !

Car on était en hiver à Hawaii et la journée avait été fraîche. Il se demanda :

— Où sont les montagnes grises ? Où est la haute falaise avec la forêt et les oiseaux tournoyant ?

Et plus il examinait, moins il concevait dans quelle partie de l'île il était tombé.

A l'orée du bosquet, où finissait le rivage, les herbes poussaient, mais l'arbre était un peu plus éloigné. Comme Keola allait vers cet arbre, il aperçut une jeune femme qui n'avait sur le corps qu'une ceinture de feuillage.

— Bon ! pensa Keola, ils ne sont pas très exigeants pour leurs habits dans cette partie du pays.

Et il s'arrêta, supposant qu'elle le verrait et s'en irait, mais comme elle continuait à regarder devant elle, il se tint tranquille et chantonna tout haut. Elle sursauta au bruit, regardant de tous côtés, la figure livide, et sa bouche ouverte montrait la terreur de son âme. Mais, chose étrange, elle ne semblait pas voir Keola.

— Bonjour, dit-il. Vous n'avez pas besoin d'être si effrayée, je ne vous mangerai pas.

Il avait à peine ouvert la bouche que la jeune femme s'enfuyait dans le fourré.

— Ce sont d'étranges manières, pensa Keola.

Et sans réfléchir à ce qu'il faisait, il se lança à sa poursuite.

En courant, la jeune fille poussait des cris et des appels dans une langue qui n'était pas en usage à Hawaii, quoique quelques-uns des mots fussent semblables, et il reconnut qu'elle appelait et prévenait de probables compagnons. Bientôt il vit des gens qui couraient : hommes, femmes, enfants, tous ensemble, s'agitant et criant comme des gens dans

un incendie. Il commença lui-même à avoir peur, et retourna vers Kalamake apportant les feuilles. Il lui conta ce qu'il avait vu.

— Vous ne devez pas y faire attention, dit Kalamake. Tout ceci est comme un rêve et comme des ombres. Tout disparaîtra et sera oublié.

— Il semble que personne ne m'ait vu, dit Keola.

— En effet, nul ne vous vit, répliqua le sorcier. Nous marchons ici, en plein soleil, invisibles, à cause de ces charmes. Cependant, ils nous entendent : et c'est pourquoi il vaut mieux parler bas, comme je fais. Ce disant, il fit un cercle autour de la natte, avec des pierres et dans le milieu il mit les feuilles.

— Vous, dit-il à Keola, vous aurez soin que les feuilles restent allumées et vous nourrirez doucement le feu. Pendant qu'elles flamberont (ce qui ne dure qu'un instant), je ferai ce pour quoi je suis venu ; et avant que ces cendres noircissent, le même pouvoir qui nous a amenés nous remportera. Tenez-vous prêt maintenant avec l'allumette et appelez-moi à temps, sinon les flammes s'éteindraient et je resterais ici.

Aussitôt que les feuilles prirent feu, le sorcier sauta légèrement hors du cercle, commença à courir sur le rivage comme un chien qui a pris un bain. Tout en courant, il se baissait pour ramasser des coquillages et il sembla à Keola qu'ils brillaient quand il les prenait. Les feuilles brûlaient avec une flamme claire qui les consumait vivement ; bientôt Keola n'en eut plus qu'une poignée, et le sorcier était loin, courant et se baissant.

— Revenez ! cria Keola ! Revenez ! les feuilles sont presque finies.

A ces mots, Kalamake retourna et s'il courait

auparavant maintenant il volait. Mais si vite qu'il courût les feuilles brûlaient plus vite encore. La flamme était prête à expirer quand, avec un grand saut, il bondit sur la natte. Le vent qu'il fit en sautant les éteignit; en même temps, le rivage avait disparu, ainsi que le soleil et la mer, et ils étaient de nouveau dans l'obscurité du salon fermé, et de nouveau hors d'haleine et aveuglés; sur la natte entre eux il y avait une pile de brillants dollars. Keola courut ouvrir les volets. Le vapeur, ballotté par la houle, entrait au port.

Le même soir, Kalamake prit son gendre à part et lui mit dans la main cinq dollars.

— Keola, dit-il, si vous êtes un homme prudent (ce dont je doute) vous penserez que vous avez dormi cette après-midi sous la vérandah et que vous avez rêvé en dormant. Je suis un homme de peu de paroles et je veux pour aides des gens à la mémoire courte.

Jamais Kalamake ne dit un mot de plus, ni ne fit allusion à cette affaire. Mais Keola en avait l'esprit constamment occupé; s'il était paresseux avant, à présent il ne voulait rien faire.

— Pourquoi travaillerais-je? pensait-il, quand j'ai un beau-père qui fait des dollars avec des coquilles de mer!

Bientôt sa part fut dépensée. Il l'employa entièrement en achat de beaux habits. Alors il eut des regrets.

— Car, pensait-il, j'aurais mieux fait d'acheter un accordéon avec lequel j'aurais pu me distraire tout le long du jour! Et il commença à en vouloir à Kalamake.

— Cet homme a une âme de chien, pensait-il. Il peut ramasser des dollars sur la plage quand cela

lui plaît et il me laisse soupirer après un accordéon. Qu'il prenne garde : je ne suis pas un enfant, je suis aussi rusé que lui, et détiens son secret.

Il causa de cela à sa femme Lehua, se plaignant de la manière d'agir de son beau-père.

— Il vaut mieux laisser mon père tranquille, dit Lehua. C'est un homme dangereux quand on le contrarie.

— Je me soucie de lui comme de cela! s'écria Keola, en faisant claquer ses doigts. Je le tiens par le nez. Je peux lui faire faire ce qui me plaît.

Il raconta l'histoire de l'île à Lehua, mais elle secoua la tête.

— Faites ce qui vous plaira, dit-elle, mais aussi sûr que vous contrecarrerez mon père, on n'entendra plus parler de vous. Pensez à un tel et à cet autre ; pensez à Hua, qui était un noble de la Chambre des Représentants, et qui allait à Honolulu tous les ans : on ne retrouva de lui ni un os ni un cheveu. Rappelez-vous Kamau, et de quelle façon il dépérit, tellement que sa femme pouvait le soulever d'une seule main. Keola, vous êtes un bébé entre les mains de mon père ; il vous prendra entre le pouce et l'index et vous avalera comme une crevette.

Keola avait vraiment peur de Kalamake ; mais, en même temps, il était vaniteux, et les paroles de sa femme le mirent hors de lui.

— Très bien, dit-il, si c'est là ce que vous pensez de moi, je veux vous faire voir combien vous êtes dans l'erreur. Et il alla immédiatement trouver son beau-père, assis dans le salon.

— Kalamake, dit-il, j'ai envie d'un accordéon.

— Ah! ah! vraiment? fit Kalamake.

— Oui, dit-il, et je peux aussi bien vous dire franchement que j'ai l'intention d'en avoir un. Un

homme qui ramasse des dollars sur la plage peut certainement se permettre d'avoir un accordéon.

— Je n'avais pas idée que vous pussiez être si énergique, répliqua le sorcier. Je pensais que vous étiez un garçon timide et incapable; je ne peux vous dire combien je suis satisfait de voir que je m'étais trompé. A présent, je commence à croire que j'ai sans doute trouvé un aide et un successeur pour mes difficiles opérations. Un accordéon? Vous aurez le meilleur dans Honolulu. Et ce soir, aussitôt qu'il fera nuit, vous et moi irons chercher l'argent.

— Retournerons-nous sur la plage ? demanda Keola.

— Non, non! répliqua Kalamake, je veux commencer à vous révéler plus de mes secrets. La dernière fois, je vous ai appris à ramasser des coquilles; cette fois je vous apprendrai à attraper des poissons. Etes-vous assez fort pour mettre à l'eau la barque de Pili?

— Je pense que oui, répliqua Keola. Mais pourquoi ne prendrions-nous pas la vôtre, qui est à flot déjà?

— J'ai une raison que vous comprendrez tout à fait avant demain, dit Kalamake. Le bateau de Pili remplit mieux mon but. Aussi, s'il vous plaît, trouvous-nous là aussitôt qu'il fera sombre et jusque-là n'en parlons à personne, car il n'y a aucune raison de mêler toute la famille à nos affaires.

Le miel n'est pas plus doux que la voix de Kalamake et Keola pouvait à peine dissimuler sa satisfaction.

— J'aurais pu avoir mon accordéon, il y a longtemps, pensait-il; on n'a besoin dans le monde que d'un peu de courage.

Peu après, il aperçut Lehua qui pleurait; il eut à

moitié envie de lui annoncer que tout allait bien.

— Mais non, se dit-il, j'attendrai jusqu'à ce que je puisse lui montrer mon accordéon, nous verrons ce que la bambine fera alors. Peut-être comprendra-t-elle à l'avenir que son mari est un homme de quelque intelligence.

Aussitôt qu'il fit nuit, gendre et beau-père lancèrent la barque de Pili et mirent à la voile. La mer était forte et ils avaient vent arrière, mais le bateau était rapide, léger, sec et il effleurait les vagues. Le sorcier avait une lanterne, qu'il alluma et tint en passant son doigt dans l'anneau : tous deux étaient assis à la poupe, et fumaient des cigares, dont Kalamake avait toujours une provision, s'entretenant, comme deux amis, de magie et des grosses sommes d'argent qu'ils obtiendraient par son entremise et de ce qu'ils achèteraient immédiatement, puis par la suite; et Kalamake parlait comme un père.

Bientôt il regarda autour de lui, au dessus de sa tête, vers les étoiles et en arrière vers l'île qui déjà s'était aux trois quarts enfoncée dans la mer, et il semblait considérer mûrement sa position.

— Regardez, dit-il, voilà Molokai déjà loin derrière nous, et Mani comme un nuage, et par la position de ces étoiles, je sais que je suis où je désirais être. Cette partie de la mer est appelée la Mer des Morts. En cet endroit, elle est extraordinairement profonde, le fond est tout couvert d'os humains et dans les cavernes les dieux et les démons ont leurs demeures. La mer, vers le nord, coule plus fort qu'un requin ne nage, et un homme jeté ici pardessus bord serait emporté comme par un cheval sauvage à l'extrémité de l'Océan; il s'épuise et s'enfonce, et ses os sont dispersés avec les autres et les dieux dévorent son âme.

Keola fut rempli de crainte à ces mots; il leva les yeux, et à la lumière des étoiles et de la lanterne, le sorcier semblait se transformer.

— Qu'avez-vous? cria Keola, vivement et d'une voix aiguë.

— Ce n'est pas moi qui ai quelque chose, dit le sorcier, mais il y a ici quelqu'un de très malade.

Ce disant, il voulut porter autrement sa lanterne, et voilà qu'au moment où il ôtait son doigt de l'anneau, le doigt resta pris et l'anneau éclata, et sa main devenait de la grosseur d'un arbre.

A cette vue, Keola poussa des cris de frayeur et se couvrit la figure. Mais Kalamake leva la lanterne.

— Regardez plutôt ma figure! dit-il.

Sa tête était devenue aussi énorme qu'une barrique, et il continuait à grandir comme un nuage sur une montagne, et Keola était assis devant lui, hurlant, et le bateau courait sur la grande mer.

A présent, dit le magicien, que pensez-vous de votre accordéon? Etes-vous sûr que vous ne préférez pas une flûte? Non? dit-il, cela vaut mieux, car je n'aime pas que ma famille soit capricieuse. Mais je commence à croire que je ferais bien de sortir de ce chétif bateau, car ma corpulence prend des dimensions inusitées et si nous ne faisons pas la plus grande attention, la barque sera bientôt submergée.

Sur ces mots, il enjamba le plat-bord. En même temps, sa taille s'accrut trente et quarante fois encore, aussi promptement que la vue ou la pensée, de sorte qu'il était debout jusqu'aux aisselles dans la profonde mer, et sa tête et ses épaules s'élevaient comme une île haute, et les vagues battaient et se brisaient sur sa poitrine comme elles battent et se

brisent sur une falaise. Le bateau continuait à courir vers le nord, mais il étendit la main, prit le plat-bord entre le pouce et l'index, l'écrasa sous ses doigts comme un biscuit et il versa Keola dans la mer. Quant aux morceaux du bateau, le sorcier les broya dans le creux de sa main et les jeta à plusieurs lieues de distance, dans la nuit.

— Excusez-moi si je prends la lanterne, dit-il, mais j'ai un long gué devant moi, la terre est loin, le fond de la mer est inégal, et je sens les ossements sous mes doigts de pied.

Il se retourna et s'en alla à grandes enjambées ; lorsque Keola se trouvait dans l'entre-deux des lames, il ne pouvait apercevoir le sorcier, mais chaque fois qu'il remontait sur leurs crêtes, il le voyait s'éloigner à grands pas et diminuer dans la distance ; il tenait la lanterne élevée au-dessus de sa tête et les vagues se cassaient, blanches, autour de lui comme il avançait.

Depuis le moment où, pour la première fois, les îles ont été pêchées hors de la mer, il n'y eut pas d'homme aussi terrifié que Keola. Il nageait, en vérité, mais comme nagent les petits chiens jetés à l'eau pour être noyés, par conséquent sans savoir. Il ne pouvait s'empêcher de penser à l'énormité du grossissement du sorcier, à cette face grande comme une montagne, à ces épaules larges comme une île et aux vagues qui les battaient en vain. Il pensa aussi à l'accordéon, et il en eut quelque honte ; aux ossements des morts, et la crainte le fit trembler.

Tout d'un coup, contre le rideau des étoiles, il vit s'agiter quelque chose de noir, puis, plus bas, une lumière, une clarté au-dessus des vagues entr'ouvertes, et il entendit parler des hommes. Il

appela et une voix répondit ; en un clin d'œil, la proue d'un navire le surplombait, se soulevant et plongeant avec les vagues. Il se cramponna des deux mains aux chaînes, mais l'instant d'après il s'enfonçait de nouveau sous les flots impétueux et finalement les matelots le tirèrent à bord.

Ils lui donnèrent du gin et des biscuits, ainsi que des vêtements secs, et lui demandèrent comment il était venu en cet endroit, et si la lumière qu'ils avaient vue était le phare de Lae O Ka Laau. Mais Keola savait que les hommes blancs sont comme les enfants et ne croient que leurs propres histoires, aussi il ne leur dit sur son propre compte que ce qu'il lui plut, et quant à la lumière (qui était la lanterne de Kalamake) il assura qu'il n'en avait pas vu.

Le bâtiment qui l'avait recueilli était une goélette qui faisait voile vers Honolulu, pour aller de là négocier dans les îles basses : par une très bonne chance pour Keola, un homme de beaupré était tombé à la mer dans une tempête. Il était inutile de tergiverser. Keola n'osait pas rester dans les Huit Iles. Les mots vont si vite et tous les hommes sont si avides de parler et de donner des nouvelles que, même s'il se cachait à l'extrême nord de Kauai ou tout au sud de Kaü, le sorcier en aurait vent en moins d'un mois, et reviendrait le faire périr. Aussi fit-il ce qui lui sembla le plus prudent et accepta de remplacer l'homme qui s'était noyé.

Le vaisseau, à tout prendre, était un refuge supportable. La nourriture y était extraordinairement riche et abondante : des biscuits et du bœuf salé tous les jours, de la purée de pois et du pudding à la farine et au suif deux fois par semaine, si bien que Keola engraissa. Le capitaine était un brave

homme et l'équipage pas plus mauvais que d'autres blancs. Son seul tourment était le second, l'homme le plus difficile à contenter que Keola ait jamais rencontré; il le frappait, l'injuriait journellement, autant pour ce qu'il faisait que pour ce qu'il ne faisait pas. Les coups qu'il appliquait étaient sensibles, car c'était un homme solide et les mots qu'il employait étaient d'un goût douteux, et Keola était de bonne famille et habitué à plus d'égards.

Le pire de tout, c'est que chaque fois que Keola trouvait l'occasion de dormir, le second survenait l'éveiller et le faire hâter avec un bout de corde. Keola sentit bien qu'il ne s'accoutumerait jamais à cela et il se résolut en lui-même à s'enfuir.

Ils étaient à environ un mois de distance de Honolulu quand ils aperçurent une terre. La nuit était belle et étoilée, la mer aussi calme que le ciel était beau, la mousson étale soufflait, et par le travers une île, frangée de palmiers, s'étalait à plat le long de la mer. Le capitaine et le second l'examinèrent avec le télescope, en parlèrent en la nommant, près de la roue où Keola gouvernait. Dans cette île, nul négoce n'était possible, paraît-il, car, d'après le capitaine, elle était inhabitée; mais le second pensait autrement.

— Je ne donnerais pas un sou du renseignement, dit-il. J'ai passé ici, une fois, sur la goélette *Eugénie*, par une nuit comme celle-ci. On pêchait avec des torches, et la plage était couverte de lumières comme une ville.

— Bon, bon, dit le capitaine, c'est abrupt, c'est le grand point, et la carte ne signale aucun danger aux alentours, aussi nous la serrerons de près sous le vent. Barre à tribord, en plein, entendez-vous !

cria-t-il à Keola si attentif à les écouter qu'il en oubliait le gouvernail.

Le second ajouta à cela quelques injures, affirmant que le Canaque n'était bon à rien au monde et que s'il allait après lui avec une cheville d'amarrage ce serait un jour néfaste pour Keola.

Le capitaine et le second se couchèrent tous deux sur la dunette et Keola fut laissé à lui-même.

— Cette île fera très bien mon affaire, dit-il, s'il n'y vient pas de marchands, le second n'y viendra jamais. Et quant à Kalamake, il est impossible qu'il puisse jamais venir aussi loin.

Il mena la goélette de plus près, et cela avec précaution, car c'est l'ennui avec ces blancs, et spécialement avec le second, qu'on n'est jamais sûr d'eux; ils dorment tous profondément ou prétendent le faire et qu'une voile claque, ils sautent sur leurs pieds et tombent sur vous à coups de corde. Aussi Keola approchait-il tout doucement en gardant le vent arrière. Bientôt la terre fut si proche que le bruit des vagues sur la côte devint très violent.

A ce moment, le second s'assit brusquement sur la dunette.

— Qu'est-ce qu'il fait là? hurla-t-il. Il va nous jeter à la côte.

Il ne fit qu'un bond vers Keola, et Keola en fit un autre par-dessus la lisse et plongea dans la mer étincelante. Quand il remonta sur l'eau, la goélette avait repris la bonne route, le second était lui-même à la roue et Keola l'entendait jurer et tempêter. La mer était calme sous le vent de l'île; d'ailleurs il faisait chaud et Keola avait son couteau de matelot de sorte qu'il ne craignait pas les requins. A un endroit devant lui, les arbres cessaient; une

brèche dans la ligne de terre indiquait l'ouverture d'un hàvre, et la marée qui montait le prit et l'y porta. Il était sauvé maintenant, nageant dans une eau large et peu profonde, brillante de milliers d'étoiles, et tout autour de lui le cercle de la terre ferme avec ses lignes de palmiers. Il était plein d'étonnement, car c'était une espèce d'île dont il n'avait jamais entendu parler.

Le temps que Keola passa dans cet endroit se divise en deux périodes : celle pendant laquelle il fut seul et celle où il vécut avec la tribu. D'abord il chercha partout et ne trouva personne, seulement quelques maisons formant hameau, et des marques de feu. Mais les cendres en étaient froides et la pluie les avait lavées ; les vents avaient soufflé et quelques-unes des huttes étaient renversées. Ce fut là qu'il établit sa demeure et il creusa un trou pour faire du feu, fabriqua un hameçon avec une coquille, pêcha et fit cuire son poisson, grimpa aux arbres pour cueillir des noix de coco vertes dont il but le jus, car dans toute l'île il n'y avait pas d'eau. Les jours lui paraissaient longs et les nuits terrifiantes. Il fit une lampe de l'écorce d'une noix de coco, il tira l'huile des noix mûres et fit une mèche de fibre, et quand le soir venait il fermait sa cabane, allumait sa lampe, se couchait et tremblait jusqu'au matin. Bien des fois, il se dit qu'il aurait été mieux au fond de la mer, ses os roulant avec les autres.

Pendant tout ce temps, il resta dans l'intérieur de l'île, car les huttes étaient situées sur les bords de la lagune ; c'était là que les palmiers poussaient le mieux et la lagune elle-même abondait en excellents poissons. Il n'alla qu'une seule fois sur la côte opposée et vit cette seule fois la plage de l'océan et s'en revint en tremblant. Car son aspect, avec ce

sable brillant, ces coquilles disséminées, l'ardent soleil et les vagues, lui donnaient de sinistres pressentiments.

— Cela ne se peut pas, pensait-il, et pourtant cela y ressemble fort. Comment pourrais-je le savoir ? Ces hommes blancs, quoiqu'ils prétendent savoir où ils vont, doivent courir la chance comme les autres. De sorte qu'après tout nous pouvons avoir navigué dans un cercle et je puis être tout auprès de Molokai, et ceci est peut-être l'endroit même où mon beau-père vient ramasser ses dollars.

Cette idée le rendit très circonspect, et il demeura dans l'intérieur.

Environ un mois plus tard, les habitants de l'endroit arrivèrent, emplissant six grands bateaux. C'était une belle race d'hommes parlant une langue qui sonnait très différemment du langage d'Hawaii, mais tant de mots étaient les mêmes qu'il n'était pas difficile de la comprendre. Les hommes étaient très courtois et les femmes très dociles ; et ils souhaitèrent la bienvenue à Keola, lui construisirent une maison, lui donnèrent une femme, et ce qui le surprit le plus, il ne fut jamais envoyé travailler avec les jeunes gens.

Alors Keola eut trois périodes. Premièrement, il eut une période de grande tristesse ; puis il éprouva une certaine joie ; enfin vint la dernière, pendant laquelle il fut l'homme le plus terrifié des quatre océans.

La tristesse de la première période eut pour cause la jeune fille qu'il eut pour femme. Il pouvait avoir des doutes sur l'île, il pouvait douter du langage dont il n'avait entendu que peu de mots quand il était venu sur le tapis avec le sorcier. Mais sur sa

femme, il ne pouvait y avoir aucune erreur, car c'était la même qui s'enfuit et disparut dans le bois en criant. Ainsi, il avait navigué tout ce chemin quand il aurait aussi bien pu rester à Molokai ; il avait renoncé à son foyer, à sa femme et à tous ses amis dans l'unique but d'échapper à son ennemi et l'endroit où il était venu était celui où le sorcier faisait sa chasse et la plage même où il se promenait invisible. Ce fut pendant cette période qu'il resta le plus près possible de la lagune et, autant qu'il l'osa, à l'abri dans sa hutte.

Pendant la seconde période, la cause de sa joie fut ce qu'il entendit dire par sa femme et les principaux des insulaires. Keola lui-même parlait peu. Il ne fut jamais très sûr de ses nouveaux amis, car il les trouvait trop polis pour être sincères, et, depuis qu'il avait fait ample connaissance avec son beau-père, il était devenu plus prudent. Aussi, il ne leur apprit rien sur lui-même, leur disant seulement son nom et sa descendance, puis aussi qu'il venait des Huit Iles, et quelles belles îles c'étaient, et il parla du palais du roi à Honolulu et leur confia qu'il était un ami du roi et des missionnaires. Mais il posa beaucoup de questions et apprit beaucoup de choses. L'Ile où il était s'appelait l'Ile des Voix ; elle appartenait à la tribu, mais ils habitaient sur une autre, à trois heures de voile, vers le nord. Là, ils vivaient et avaient leur demeure habituelle, et c'était une île riche, où il y avait des œufs, des poulets et des cochons, et les vaisseaux venaient y faire commerce de rhum et de tabac. C'était là que la goélette était allée après que Keola avait déserté ; là, aussi, le second était mort comme un sot de blanc qu'il était. Il semble que, lors de l'arrivée du vaisseau, c'était le commencement de la saison

des maladies dans cette île, époque où les poissons de la lagune deviennent venimeux, si bien que tous ceux qui en mangent enflent et meurent. Le second fut prévenu du fait; il vit les bateaux se préparer, parce que, pendant cette saison, le peuple abandonne l'île et fait voile vers l'Ile des Voix; mais il était un sot de blanc, qui ne veut croire d'autres histoires que les siennes : il prit un de ces poissons, le fit cuire, le mangea, enfla et mourut, ce qui était une bonne nouvelle pour Keola. Quant à l'Ile des Voix, elle restait inhabitée la plus grande partie de l'année; seul, de temps en temps, l'équipage d'un navire venait y recueillir du *copra*, et dans la mauvaise saison, quand le poisson de l'île principale devenait venimeux, la tribu vivait là en corps. Cette île tirait son nom d'un prodige, car il semblait que le rivage de la mer fût peuplé d'une foule de diables invisibles; jour et nuit, on les entendait parler entre eux dans des langues étranges; jour et nuit, de petits feux flambaient puis s'éteignaient sur le sable; et nul homme ne pouvait concevoir la cause de tout cela. Keola demanda si c'était la même chose dans l'île où ils demeuraient habituellement et ils lui dirent que non : ni là, ni dans aucune autre des quelques centaines d'îles qui étaient autour d'eux dans cette mer; c'était un phénomène particulier à l'Ile des Voix. Ils lui dirent aussi que ces feux et ces voix étaient toujours sur le bord de la mer et à la lisière du bois, qu'un homme pourrait habiter auprès de la lagune pendant deux mille ans (s'il pouvait vivre aussi longtemps) et n'être jamais ni en aucune façon dérangé : même sur la plage, les diables ne faisaient aucun mal si on les laissait tranquilles. Une fois seulement, un chef avait lancé une sagaie à l'une

des voix, et la même nuit il tomba d'un cocotier et fut tué.

Tout cela donna beaucoup à penser à Keola. Il se disait qu'il n'aurait plus rien à craindre quand la tribu retournerait dans son île principale, et serait assez en sûreté où il était, s'il ne s'éloignait pas de la lagune. Cependant il avait dans l'idée d'améliorer encore les choses s'il le pouvait. Aussi, il conta au grand chef qu'il avait été une fois dans une île harcelée de la même façon et que les gens avaient trouvé le moyen de remédier à ce tourment.

— Il y avait là un arbre qui poussait dans les fourrés, dit-il, et les diables venaient, semblait-il, pour en cueillir les feuilles. Aussi les gens de l'île abattirent l'arbre partout où ils le trouvèrent et les diables ne vinrent plus.

Ils lui demandèrent quelle espèce d'arbre c'était, et il leur montra l'arbre dont Kalamake brûlait les feuilles. Ils trouvèrent la chose difficile à croire, mais cependant cette idée les poursuivit. Nuit après nuit, les vieillards discutèrent dans leurs conseils, mais le grand chef (quoiqu'il fût un homme vaillant) éprouvait quelque frayeur et leur rappelait journellement le chef qui avait jeté sa lance contre les voix et avait été tué; et cette pensée les faisait tous hésiter.

Bien qu'il ne pût réussir à faire abattre les arbres, Keola s'estimait assez satisfait et commençait à regarder autour de lui, prenant plaisir dans ses jours; entre autres choses, il fut meilleur pour sa femme, de sorte qu'elle commença à l'aimer beaucoup. Un jour, en rentrant à la hutte, il la trouva étendue par terre, se lamentant.

— Eh bien? dit Keola, qu'avez-vous donc?

Elle lui répondit que ce n'était rien.

La même nuit elle l'éveilla. La lampe éclairait à peine, mais il vit, à sa mine, qu'elle avait du chagrin.

— Keola, dit-elle, mettez votre oreille près de ma bouche que je vous parle tout bas, car personne ne doit nous entendre. Deux jours avant que les bateaux ne soient prêts à partir, allez au bord de la mer et cachez-vous dans un fourré. Nous choisirons la place d'avance, vous et moi, nous y cacherons des vivres; et chaque nuit je viendrai auprès en chantant. Quand une nuit viendra que vous ne m'entendrez pas, vous saurez que nous avons quitté l'île, et vous pourrez être de nouveau en sûreté.

Le cœur de Keola lui manqua.

— Qu'est ceci ? s'écria-t-il. Je ne peux pas vivre parmi les démons. Je ne veux pas être laissé derrière vous sur cette île. Je meurs d'envie de la quitter.

— Vous ne la quitterez jamais vivant, mon pauvre Keola, dit la jeune femme, car, pour vous dire la vérité, mon peuple est mangeur d'hommes, mais c'est là leur secret. La raison pour laquelle ils veulent vous tuer avant que nous partions, c'est que dans notre île il vient des vaisseaux, et Donat Kimaran vient parler au nom des Français; il y a aussi un marchand blanc dans une maison avec une vérandah, et un catéchiste. Oh! c'est vraiment un bel endroit! Le marchand a des barils remplis de farine: et un navire de guerre français s'avança une fois dans la lagune et donna à tous du vin et des biscuits. Ah! mon pauvre Keola, je souhaiterais pouvoir vous emmener là bas, car mon amour pour vous est grand et c'est le plus bel endroit dans les mers, excepté Papeete.

C'est alors que Keola fut l'homme le plus terrifié des quatre Océans. Il avait entendu parler de man-

geurs d'hommes dans les îles du sud, et la chose lui avait toujours fait peur; mais à présent voilà qu'il se trouvait en leur pouvoir. De plus il avait entendu des voyageurs narrer leurs coutumes, et de quelle façon, quand ils ont dans l'idée de manger un homme, ils le soignent et le caressent, comme une mère fait d'un bébé préféré. Il vit que tel devait être son propre cas ; c'est pour cette raison qu'il avait été logé, nourri, marié et dispensé de tout travail, que les vieillards et les chefs discouraient avec lui comme avec une personne de poids. Alors, il s'étendit sur son lit et se déchaîna contre son destin, et sa chair se glaçait sur ses os.

Le jour suivant, les gens de la tribu furent très polis, comme à leur ordinaire. Ils étaient beaux parleurs, faisaient d'élégantes poésies et plaisantaient aux repas, tellement qu'un missionnaire en serait mort de rire. Keola se souciait assez peu de leurs belles manières; tout ce qu'il vit, ce fut les rangées de dents blanches, brillant dans leurs bouches; à cette vue, sa gorge se serra, et après le repas il s'en alla s'étendre dans les buissons, comme un homme mort.

Le jour suivant, il fit de même, mais alors sa femme le suivit.

— Keola, dit-elle, si vous ne mangez pas, je vous dis franchement que vous serez tué et cuit demain. Quelques-uns des vieux chefs murmurent déjà. Ils disent que vous tombez malade et perdez votre chair.

Sur ce, Keola sauta sur ses pieds, rempli de colère.

— Peu m'importe d'une manière ou d'une autre, dit-il. Je suis entre le diable et la mer profonde. Puisque je dois mourir, que ce soit par le moyen

le plus prompt, et puisque, au mieux, je dois être mangé, j'aime autant être mangé par des démons que par des hommes. Adieu, dit-il, en la plantant là, et il se dirigea vers la côte de l'île.

Tout était aride sous l'ardent soleil ; il n'y avait aucune trace d'hommes, et pourtant on marchait sur la plage et tout autour de lui tandis qu'il avançait les voix parlaient, et chuchotaient, et les petits feux s'allumaient et brûlaient. On entendait là toutes les langues de la terre, le français, le hollandais, le russe, la tamoul, le chinois. Toute contrée où la sorcellerie était connue avait quelques représentants, dont les murmures bourdonnaient aux oreilles de Keola. Cette plage était aussi populeuse qu'une foire à la criée; cependant nul homme n'y était visible, et, tout en marchant, il voyait les coquilles disparaître et nul ne semblait les ramasser. Je crois que le diable lui-même aurait eu peur de se trouver seul dans une pareille compagnie, mais Keola maintenant était au-dessus de la crainte et courtisait la mort. Quand les feux s'élevaient, il se jetait dessus comme un taureau. Des voix sans corps appelaient çà et là; des mains invisibles jetaient du sable sur les flammes: et les feux disparaissaient avant qu'il ait pu les atteindre.

—A coup sûr, Kalamake n'est point ici, pensa-t-il, sans cela je serais tué depuis longtemps.

Alors il s'assit à la lisière du bois, car il était fatigué et posa son menton dans sa main. La besogne devant ses veux continua : sur la plage, babillaient les voix, et les foyers s'élevaient et s'éteignaient et les coquilles disparaissaient sans cesse renouvelées sous ses yeux mêmes.

— C'était un jour secondaire, quand je suis

venu ici la première fois, se disait-il, car ce n'était rien auprès d'aujourd'hui.

Il était tout étourdi en pensant à ces millions et millions de dollars, et à ces centaines et centaines de gens les cueillant sur la berge et s'envolant dans les airs plus haut et plus vite que des aigles.

— Et penser combien on s'est moqué de moi avec ces histoires de monnaie, se dit-il, tandis que l'argent se fait ici et qu'il est clair que toutes les monnaies du monde sont ramassées sur ces sables! Mais je serai plus savant la prochaine fois.

Enfin, sans qu'il sût trop ni quand ni comment, le sommeil s'empara de lui et lui fit oublier l'île et ses tourments.

Le matin suivant, avant le lever du soleil, un remue-ménage l'éveilla. Il se dressa, épouvanté, pensant que la tribu avait mis la main sur lui pendant son sommeil, mais ce n'était pas cela. Seulement, sur la plage, les voix sans corps s'interpellaient bruyamment, et il lui sembla qu'elles passaient à côté de lui et se précipitaient, escaladant la côte de l'île.

— Qu'est-ce qui se passe, à présent? pensa Keola.

Il était clair pour lui qu'il se produisait quelque chose de peu ordinaire, car les feux n'étaient pas allumés ni les coquilles ramassées, mais les voix sans corps continuaient à courir sur la plage, se hélant, et mourant au loin ; d'autres suivaient, et leur ton indiquait que les sorciers devaient être furieux.

— Ce n'est pas contre moi qu'ils sont en colère, se dit Keola, car ils semblent ne pas me voir.

Comme des chiens ou des chevaux de course se suivent, comme des citadins courant au feu auxquels

tous se joignent, ainsi, sans savoir ni ce qu'il faisait, ni pourquoi il le faisait, Keola se mit à courir à la poursuite des voix.

De cette manière, il tourna un point de l'île qui le mit en vue d'un autre, où il se souvint que les arbres des sorciers poussaient par groupes dans un bois. De cet endroit, s'élevait un vacarme indescriptible de gens hurlant, et, d'après ce bruit, il reconnut que ceux avec lesquels il courait allaient de ce même côté. En approchant, il entendit se mêler à ce tapage le bruit de plusieurs haches. Ceci lui fit croire que le grand chef avait enfin cédé, que les hommes de la tribu abattaient les arbres, que de sorcier à sorcier la nouvelle s'était répandue dans l'île, et que ceux-ci accouraient pour défendre leurs arbres. Un désir de choses étranges passa en lui. Il courut avec les voix, traversa la plage, parvint à la lisière du bois et demeura stupéfait. Un arbre était tombé, d'autres étaient à moitié coupés.

Toute la tribu était là. Dos à dos, les hommes se défendaient, des corps gisaient à terre, et le sang coulait à leurs pieds. La pâleur de l'effroi était sur toutes les faces; les voix montaient au ciel aiguës comme des cris de belette.

Avez-vous vu un enfant quand, tout seul avec un sabre de bois, il combat, se démenant, brandissant son arme à travers l'air vide? C'est ainsi que les mangeurs d'hommes, pêle-mêle et dos à dos, soulevaient leurs haches et les abaissaient en poussant de grands cris alors que, chose stupéfiante, nul adversaire ne luttait avec eux! Seulement, çà et là, Keola voyait une hache qu'aucune main ne tenait osciller sur eux et de temps en temps un homme de la tribu s'affaissait sous le coup, pourfendu ou

tranché en deux, et son âme s'enfuyait en hurlant.

Pendant un moment, Keola contempla ce prodige comme quelqu'un qui rêve, puis au plus fort de la bataille la peur le prit, aussi aiguë que la mort, de ce qu'il voyait de pareilles choses. A cet instant même, le grand chef l'aperçut debout et, le montrant, l'appela par son nom. Toute la tribu le vit aussi, et leurs yeux flamboyèrent et leurs dents grincèrent.

— Il ne fait pas bon s'attarder ici, pensa Keola, et il s'enfuit plus loin, hors du bois, et descendit le rivage, peu lui importait dans quelle direction.

— Keola! murmura une voix près de lui sur le sable vide.

— Lehua! est-ce vous? cria-t-il, haletant et la cherchant en vain, mais ses yeux lui disaient qu'il était absolument seul.

— Je vous ai vu passer déjà, répondit la voix, mais vous ne m'avez pas entendue. Vite! ramassez les feuilles et les herbes et soyons libres.

— Vous êtes là avec la natte? demanda-t-il.

— Ici à côté de vous, dit-elle, en passant ses bras à son cou. Vite, les feuilles et les herbes, avant que mon père ne revienne.

Aussi Keola courut-il, pour son salut, chercher le combustible magique; et Lehua le guida pour revenir, et lui fit mettre le pied sur le tapis. Tout le temps que le feu brûla, le tumulte de la bataille leur parvenait à travers le bois; les sorciers et les mangeurs d'hommes se battaient avec acharnement; les sorciers, invisibles, hurlant aussi fort que des taureaux sur une montagne et les hommes de la tribu, répliquant par des cris aigus et sauvages, exprimant tout l'effroi de leurs âmes. Pendant que le feu se consumait, Keola resta debout, attentif,

tremblant et regardant les mains invisibles de Lehua jetant les feuilles dans les flammes. Elle les entassait hâtivement, la flamme montait très haut et grillait les mains de Keola, et Lehua activait et soufflait le feu de son haleine. La dernière feuille fut dévorée, la flamme tomba, le choc s'ensuivit, et Keola et Lehua se retrouvèrent, chez eux, dans leur chambre.

Quand Keola put enfin voir sa femme, il fut extrêmement heureux, et il éprouva un égal bonheur d'être assis chez lui, devant un bol de *poï*, car on ne faisait pas de *poï* à bord des vaisseaux et il n'y en avait pas dans l'Ile des Voix. Il était transporté de plaisir de s'être échappé sain et sauf des mains des mangeurs d'hommes. Mais il y avait une chose moins agréable, dont Lehua et Keola s'entretinrent toute la nuit et qui les troublait fort. C'était Kalamake abandonné dans l'Ile. Si, par la grâce de Dieu, il pouvait seulement y rester, tout irait bien; mais s'il échappait et revenait à Molokai, sa fille et son mari passeraient un mauvais quart d'heure. Ils parlèrent du don qu'il avait de se grandir, et se demandèrent s'il pourrait franchir à gué cette distance d'océan. Mais Keola savait maintenant où était située l'île : elle se trouvait dans l'Archipel Bas ou Dangereux. Ils allèrent chercher un atlas et supputèrent la distance sur la carte, et, d'après ce qu'ils purent y voir, cela leur parut un bien long chemin à parcourir à pied pour un vieux diable. Pourtant on ne pouvait être trop prudent avec un sorcier comme Kalamake, et ils se déterminèrent à prendre conseil d'un missionnaire blanc.

Aussi, au premier qui vint, Keola conta toute l'histoire et le missionnaire lui fit de grands reproches parce qu'il avait pris une seconde femme dans

l'île basse ; mais, quant au reste, il avoua qu'il n'en pouvait tirer tête ni queue.

— Cependant, dit-il, si vous pensez que cet argent de votre père est mal acquis, mon avis est que vous le donniez partie aux lépreux et partie au fonds des missions. Quant à ces extraordinaires rabâchages, ce que vous avez de mieux à faire est de les garder pour vous.

Mais il prévint la police d'Honolulu que, d'après ce qu'il pouvait comprendre, Kalamake et Keola avaient fabriqué de la fausse monnaie et qu'il ne serait pas mauvais d'avoir l'œil sur eux.

Keola et Lehua suivirent ses conseils ; ils donnèrent une bonne quantité de dollars aux lépreux et au fonds des Missions, et il faut croire que l'avis était bon, car depuis lors on n'entendit plus jamais parler de Kalamake. Mais fut-il tué dans la bataille auprès des arbres, ou est-il encore à croquer le marmot dans l'île des Voix, qui le dira ?

R. L. STEVENSON.

Traduit de l'anglais par E. GELLION-DANGLAR.



POÉSIES

I

J'AI VU REVENIR...

J'ai vu revenir les choses de l'année dernière:
l'orage, le printemps et les lilas flétris,
et j'ai bu du vin blanc dans le noir presbytère.
Et mon âme est toujours terrible, douce et triste.

Pourquoi mon cœur n'a-t-il pas toujours été seul?...
Je n'aurais pas ce vide affreux au fond de moi :
et, prêtre paysan, j'aurais orné les croix
de coquelourdes, de fenouil et de glaïeuls.

Notre vie extérieure eût été peu changée,
ô mère... qui aurais porté dans le jardin
le reflet aveuglant de l'eau pour arroser
les terreaux granuleux d'ombre bleue du matin.

... Plus rien. Je veux dormir à l'ombre de la lampe,
le front contre les poings et les poings sur la table,
bercé par ce continuel bourdonnement
qu'entendent ceux qui n'entendent pas d'autre voix.

II

ILS M'ONT DIT...

Ils m'ont dit : « il faut chanter la vie à outrance! »
... Parlaient-ils des ménétriers ou des noix rances?
ou des bœufs clairs dressés hersant avant l'orage?
ou de la tristesse du coucou dans les feuillages?

— « Pas de pitié! Pas de pitié! » me disaient-ils.
... J'ai mis un hérisson blessé par un gamin
dans mon vieux pardessus et puis dans un jardin,
sans m'inquiéter davantage de leurs théories.

Je fais ce qui me fait plaisir, et ça m'ennuie
de penser pourquoi. Je me laisse aller simplement
comme dans le courant une tige de menthe.
J'ai demandé à un ami : Mais qui est Nietzsche?

Il m'a dit : « C'est la philosophie des surhommes. »
— Et j'ai immédiatement pensé aux sureaux
dont le tiède parfum sucre le bord des eaux
et dont les ombres tout doucement dansent, flottent.

Ils m'ont dit : « Pourrais-tu objectiver davantage ? »
J'ai répondu: « Oui...peut-être... Je ne sais pas si je sais. »
Ils sont restés rêveurs devant tant d'ignorance,
et moi je m'étonnais de leur grande science.

FRANCIS JAMMES.



LE PHÉNOMÈNE LOMBROSO

—

L'immense succès des ouvrages de Lombroso, l'influence incontestable qu'ils exercent sur les opinions de la masse du public sont dignes d'attirer l'attention, non seulement du psychologue et de l'historien, mais de quiconque s'intéresse aux tendances de notre époque et cherche à dégager les éléments de la société moderne.

Lombroso est certainement l'un des hommes les plus universellement connus qui soient aujourd'hui : aux yeux du commun des lecteurs, il passe pour un grand savant. Son nom est attaché à différentes idées qui courent les rues et sont répétées par une foule de gens qui n'ont jamais ouvert un de ses livres. Il est considéré comme le chef de l'école anthropologique, comme le créateur de vastes conceptions nouvelles appelées à révolutionner le droit pénal autant que la psychiatrie. La presse, qui a la prétention de représenter l'opinion publique, répand largement les idées de Lombroso ; on les entend proférer du haut de la tribune parlementaire, les orateurs de meeting les hurlent, les avocats ont trouvé en elles un précieux moyen de défense dans les cas désespérés ; bref ces idées fermentent dans tous les milieux où s'active ce que l'on nomme aujourd'hui « la vie publique ».

D'où provient la célébrité de Lombroso ? Quelles sont les causes du succès rapide de ses théories ?

Faut-il les chercher dans les qualités intrinsèques de l'œuvre, ou résident-elles plutôt dans les instincts de la foule? Lombroso a-t-il découvert une grande vérité scientifique, capable de s'imposer à tous par son caractère d'évidence, de certitude, ou bien a-t-il mis la science au service de certaines opinions courantes, a-t-il construit le système qui correspond le mieux aux besoins actuels d'une grande et puissante portion de notre société? Tel est le problème que je vais tenter de résoudre.

I

Lombroso est-il un véritable savant? A-t-il les qualités essentielles du savant : sait-il observer les phénomènes patiemment, minutieusement, exactement, complètement? Est-ce un expérimentateur intelligent et consciencieux? Sait-il interpréter les faits, les critiquer, les coordonner, en induire logiquement des vérités générales? A-t-il enfin cette probité scientifique qui construit les théories d'après les faits et s'abstient de contraindre les faits à entrer dans des théories préconçues, — qui tient compte de l'ensemble des phénomènes observés et non pas uniquement de ceux qui corroborent telle hypothèse préférée?

La lecture d'un livre de Lombroso édifie bientôt à cet égard le lecteur, s'il est attentif et intelligent. Troublante lecture ! L'impression qu'elle procure peut se définir par ce terme : l'équivalent psychique du mal de mer. Dès le début l'esprit ressent un singulier malaise : il ne trouve pas un point fixe où s'attacher, tout oscille autour de lui; il cherche une base d'appui, mais le terrain se dérobe; il croit apercevoir une idée capable de le guider, mais aussitôt elle vacille et disparaît; sans cesse les plans

se déplacent, sans cesse l'équilibre se modifie; on est balancé à droite, à gauche, sans cause appréciable, au gré des hasards; le malaise augmente, la nausée vient...

Jamais Lombroso ne limite son sujet, jamais il ne précise le problème qu'il se pose, jamais il ne définit les termes qu'il emploie, si vagues soient-ils par eux-mêmes. Vous ne trouverez en tête d'aucun de ses livres un énoncé net de la question. Il se contente d'un titre : l'*Homme de génie*, l'*Homme criminel*. Ces mots sont aussi vagues que possible; plus que tout autre, ils demandent à être définis; ils ne correspondent, psychologiquement parlant, à aucun type déterminé. Qu'est-ce que le génie? Personne ne s'entend là-dessus. Lombroso se tait, et il jette pêle-mêle dans la catégorie des hommes de génie des savants, des généraux, des artistes, des hommes d'église, voire même des journalistes, des gens profonds et des gens superficiels, des volontés fermes et des caractères faibles, des hommes de toutes races et de tous genres, mais surtout des hommes qui ont eu du succès; car en somme, pour Lombroso comme pour la foule, le succès est la mesure du génie. A le croire, nous serions encombrés d'hommes de génie!

Qu'est-ce que le crime? Lombroso ne s'attarde pas à nous le dire. Mais sa conception ressort clairement de son livre : elle est des plus simples, très populaire, à la portée de toutes les intelligences. L'homme criminel est l'homme qui a été condamné par les tribunaux. Cette définition est sans doute nette au point de vue du droit en vigueur, mais au point de vue de la science (que ce soit la psychologie, l'anthropologie ou la sociologie), elle ne signifie absolument rien.

Ainsi Lombroso se soucie très peu de déterminer son point de départ, de nous dire quel est au juste l'objet de son étude, de donner à ses lecteurs la possibilité de suivre sa pensée. Il ne songe pas davantage à faire la clarté dans son propre esprit. Tout ce qui préoccuperait d'abord un savant ne le préoccupe pas du tout. Et il l'avoue ingénûment : « Il me faut, ici, avouer que, dans ce livre, bien souvent, volontairement et involontairement, j'ai dû confondre le génie avec le talent; ce n'est pas que l'un et l'autre ne soient bien différents, mais la ligne qui les sépare était bien malaisée à déterminer (1). » Un savant, reconnaissant que la ligne de démarcation était difficile à déterminer, se fût efforcé de préciser davantage, de noter plus exactement les caractères différentiels. Lombroso s'en tire plus aisément : «... Si le génie est l'effet d'une irritation intermittente et puissante d'un grand cerveau, le talent s'accompagne à son tour d'une excitation corticale, mais à un moindre degré et dans un moindre cerveau. » L'on voit que la psychologie, comprise à la manière de Lombroso, est une science des plus simples et que les mystères de notre mécanisme cérébral sont à la portée de toutes les intelligences.

Rien n'embarrasse Lombroso. Les doutes qui assaillent le véritable savant au moment où il pose les préliminaires d'une œuvre, les tâtonnements inévitables qui précèdent la mise au point du sujet, les affres de la conception, sont choses inconnues à Lombroso. Il saute à pieds joints par-dessus les difficultés, et les plus sérieuses objections ne le troublent point.

(1) *L'Homme de génie*. Introduction à la 6e édition, p. XXIII de l'édition française (Alcan, 1889).

Dans la préface de la 4e édition de l'*Homme criminel*, on trouve ceci : « L'on se demande comment était fait le crâne de ceux qui, dans les temps barbares, commettaient des actes tels que hérésie, blasphème, sorcellerie, punis par les lois alors, tandis que maintenant ils ne le sont plus.

» — Eh bien ! j'ai démontré que ceux qui commettaient des délits contraires à l'usage, aux religions, étaient *alors* les vrais criminels, tandis que les homicides bien souvent n'étaient pas considérés comme criminels aux époques barbares. Si ceux-là étaient les vrais criminels... il est naturel qu'ils devaient avoir les mêmes caractères que les criminels d'aujourd'hui (1). » Quiconque réfléchit ne trouvera point cela « naturel » du tout ; mais c'est la meilleure preuve de ce que j'affirmais tantôt, à savoir que le crime pour Lombroso est un concept purement juridique et que son type du criminel ne peut avoir psychologiquement aucune valeur. Dans la préface de la 3e édition, Lombroso avoue lui-même qu'on ne trouve que 40 0/0 des criminels offrant plus ou moins les caractères du type qu'il a établi. Et quand on lui reproche de n'avoir construit ce type que d'après un nombre relativement restreint d'observations, il répond : « Les anatomistes sont-ils donc obligés d'examiner des milliers de cadavres pour conclure sur les formes d'un viscère ? »

Cette phrase est un exemple frappant de la manière de raisonner de Lombroso. L'on voit immédiatement par quoi pèche une semblable comparaison : l'anatomiste disséquant une série de

(1) Je traduis littéralement de l'italien, au risque d'écrire de très mauvais français. Je cite l'*Homme criminel* de préférence à l'*Homme de génie*, le premier de ces ouvrages passant généralement pour le plus sérieux.

cadavres humains rencontrera toujours aux mêmes endroits les mêmes organes, présentant, à part de légères variations, les mêmes formes, tandis que les criminels apparaissent avec des caractères essentiellement différents les uns des autres, si bien qu'ils peuvent être aussi dissemblables que possible. De plus, l'anatomiste s'occupe d'une catégorie nettement limitée d'objets sur la nature desquels aucun doute ne s'élève, à savoir des corps humains. Au contraire, celui qui étudie le criminel au point de vue psychologique ou anthropologique ne peut considérer comme tel à priori quiconque a été condamné par les tribunaux ; ceux-ci sont faillibles ; souvent ils ont des pouvoirs arbitraires ; bien des lois sont faites uniquement pour défendre les privilèges de quelques-uns et l'infraction à ces lois n'est en rien comparable, psychologiquement parlant, à un attentat à la vie humaine par exemple ; d'autre part, une foule de crimes trahissant chez leurs auteurs une immoralité, une perversion ou une brutalité invétérées ne sont pas punis par les lois, certains mêmes sont considérés comme des preuves de vertu et récompensés comme tels, notamment sous le nom de valeur militaire. Il n'y a donc pas de critérium simple permettant de distinguer d'emblée le criminel. *Le* criminel est du reste une pure abstraction : on peut établir des catégories de criminels, des types de criminels. Mais on ne peut le faire sans une étude attentive des différents cas, sans une critique rigoureuse. Il n'est pas permis d'oublier qu'une foule de criminels ne sont pas en prison et que les prisons renferment souvent des gens qui n'ont commis aucun crime, sous peine de faire une œuvre partiale, sans valeur scientifique.

L'on voit donc que Lombroso donne comme équi-

valentes des idées qui n'ont entre elles que des ressemblances tout à fait spécieuses. C'est là une habitude de son esprit. Les phrases du genre de celle que j'ai citée surabondent dans ses œuvres. J'en prends quelques-unes au hasard dans le tas:

« Dire qu'un alcoolique est un homme libre comme les autres, c'est dire qu'un linge imprégné d'alcool n'est pas plus combustible que celui qui sort humide du métier à tisser (1). »

« Souvent les chiens montrent un véritable fanatisme conservateur... ils aboient et se mettent en fureur contre les trains, le gaz, les musiques, quand ils les rencontrent pour la première fois (2). »

« Les enfants présentent physiologiquement un état semblable à la folie morale, si bien que, quand dans leur milieu ils ne trouvent pas de circonstances favorables à la transformation en honnête homme, ils y demeurent, comme les tritons alpestres demeurent au stade de girin dans un milieu froid (3). »

« Les dernières recherches tératologiques, celles de Gegenbaur surtout, ont établi que les phénomènes de régression atavique n'indiquent pas toujours une dégradation véritable, mais que, bien souvent, elles compensent un développement considérable, un progrès accompli dans d'autres directions.

» Les reptiles ont plus de côtes que nous; les singes, les quadrupèdes possèdent un plus grand nombre de muscles que nous, et un organe entier (la queue) qui nous manque. C'est seulement en

(1) *L'Uomo delinquente*, 4e édit., I, XLVI, XLVII.
(2) *Ibidem*, I, 21.
(3) *Ibidem*, I, 617-18.

perdant ces avantages que nous avons conquis notre supériorité intellectuelle.

» Cela posé, toute répugnance à l'égard de la théorie de la dégénérescence disparaît aussitôt. De même que les géants payent la rançon de leur haute taille par la stérilité et par la faiblesse relative de l'intelligence et des muscles, ainsi les géants de la pensée expient, par la dégénérescence et par les psychoses, leur grande puissance intellectuelle. Et c'est pour cela que les signes de la dégénérescence se rencontrent encore plus souvent chez eux que chez les aliénés (1). »

Ce dernier passage est d'autant plus caractéristique qu'il contient l'argument principal que donne l'auteur pour justifier sa volte-face dans la question des rapports entre le génie et la folie : dans l'édition publiée en 1889, il se range parmi ceux qui soutiennent que le génie est une névrose, alors que, dans les éditions précédentes de son ouvrage, il admettait l'existence de génies complètement sains. — Que l'on juge de la faiblesse d'une aussi ridicule argumentation ! Voir dans la perte de la queue une compensation de la supériorité intellectuelle acquise par l'homme est déjà une idée d'un grotesque irrésistible. Mais comparer cette régression d'un organe sans grande importance, au cours de l'évolution, à la dégénérescence qui frapperait les hommes à raison de la puissance de leur intellect, est une conception tellement folle qu'elle est inconcevable à tout cerveau sain. Il serait impossible de formuler d'une façon sensée la suite d'idées qui a passé par la tête de Lombroso lorsqu'il a écrit cette phrase. Je crois qu'il est donné à peu de personnes

(1) *L'Homme de génie.* Edit. citée, p. xx.

d'atteindre ce degré d'incohérence et d'accumuler autant de bêtises en si peu de lignes.

Nous découvrons ici le trait caractéristique de la mentalité de Lombroso : l'association des idées est chez lui accidentelle, c'est-à-dire que ses idées ne se succèdent pas dans un ordre logique, qu'elles ne suivent pas un même courant, que leur enchaînement n'est pas déterminé par les liens qui existent naturellement entre elles, mais bien par de vagues similitudes d'aspect, par le hasard de rapprochements momentanés, par des analogies entre les mots qui les représentent. A la différence d'intensité près, l'état mental de Lombroso est semblable à celui des maniaques. L' « Ideenflucht » des psychiatres allemands se retrouve chez lui, atténuée mais très nette : les idées se pressent dans sa tête tumultueusement, il n'a pas le temps de les examiner, il ne les domine pas, il ne peut s'en rendre maître. Il faut qu'il leur donne libre essor : et elles sortent pêle mêle, il les écrit telles qu'elles se présentent, associées fortuitement au gré de son cerveau surexcité. Il écrit comme l'on parle au cours d'une discussion animée dans une réunion de buveurs : là les arguments spécieux, les rapprochements inattendus d'idées, les paroles qui ont l'air profond, les jeux de mots, sont les armes grâce auxquelles on triomphe. J'imagine que les raisonnements de Lombroso peuvent paraître « naturels » au premier degré de l'ébriété.

Qu'on ne se le dissimule pas : toutes les célèbres théories de Lombroso dérivent de l'insuffisance de son intelligence, de l'absence totale de logique qui le caractérise. L'assimilation qu'il fait du génie à la folie repose sur un raisonnement de ce genre-ci : un très grand nombre de génies ont présenté des

phénomènes psycho- ou névropathiques plus ou moins accusés ; beaucoup de fous gardent dans les sujets étrangers à leur délire une grande lucidité d'esprit et présentent avec certains hommes de génie quelques analogies d'allure; donc le génie et la folie sont deux états étroitement apparentés, il n'est même pas possible de les séparer nettement l'un de l'autre.

La théorie qui assimile le fou moral et le criminel à l'épileptique, qui fait, en dernier ressort, des hommes de génie, de tous les criminels et d'une bonne partie des aliénés, des *épileptoïdes*, repose sur les plus incroyables confusions d'idées, sur les plus flagrantes erreurs. Pour en arriver là, Lombroso a non seulement accumulé les paralogismes, mais il est même parti de fausses prémisses, il a employé des documents faux et a faussé les vrais par ses interprétations; on ne peut jamais se fier à ce qu'il dit, il faut vérifier chacune de ses assertions; citations d'auteur, faits d'observation, tout chez lui est sujet à caution. Lombroso, médecin, professeur de psychiatrie, ignore la neuro- et la psychopathologie : il diagnostique l'épilepsie à tort et à travers : un étudiant en médecine qui poserait aussi légèrement le diagnostic d'épilepsie échouerait à l'examen. Le vertige, entre autres, constitue pour lui l'un des symptômes les plus révélateurs de l'épilepsie. Il dit par exemple de Darwin : « Il souffrait de dyspepsie, d'anémies spinales, de vertiges (il faut bien noter le vertige que nous savons être souvent l'équivalent de l'épilepsie); il ne pouvait point travailler plus de trois heures par jour », etc. (1). Et dans bien des cas il présente le seul vertige *sans*

(1) *L'Homme de génie*. Ed. citée, p. 488.

spécification aucune comme base de son diagnostic (1). Or, le vertige est, on le sait, un symptôme tout à fait banal : il existe dans une foule d'affections qui n'ont aucun rapport avec l'épilepsie : il accompagne très fréquemment les maladies du tube digestif; des tumeurs cérébrales, des affections de l'oreille, l'athéromatose le provoquent communément; il se rencontre souvent chez les neurasthéniques; du reste, ainsi que le faitjustement observer Oppenheim (2), des sensations de vertige peuvent être très aisément produites par autosuggestion. En somme le vertige n'est un symptôme d'épilepsie que dans l'infime minorité des cas. Il est indispensable d'indiquer comment le vertige se manifeste, dans quelles circonstances il apparaît, s'il est objectif ou simplement subjectif, s'il s'agit d'un vertige bien caractérisé, ou de simples sensations vertigineuses vagues, etc. C'est ce que Lombroso ne fait jamais. Or qui dit vertige, sans préciser, ne dit absolument rien.

Voilà Lombroso médecin. Veut-on connaître Lombroso expérimentateur? — Il prétend avoir constaté que dans la marche des criminels, contrairement à ce qui se passe normalement, il y a prévalence du membre gauche. Et il trouve une démonstration victorieuse de la chose dans l'expérience suivante : on suggère à un homme normal, placé dans l'état d'hypnose, qu'il est un brigand, et aussitôt sa marche se modifie dans le sens indiqué par Lombroso (3). Du premier coup d'œil on saisit ce qu'il y a d'erroné dans cette expérience : l'hypnotisé à qui l'on suggère qu'il est un brigand n'acquiert pas magiquement ipso facto la nature du

(1) *L'Uomo delinquente*, 14e édit., II, 1re part., ch III et passim.
(2) *Lehrbuch der Nervenkrankheiten*, 1re édit., p. 730.
(3) *L'Uomo delinquente*, I, 345.

brigand : il agit simplement conformément à la *représentation qu'il se fait* du brigand. Une telle expérience ne peut donc nous renseigner que sur les idées de l'hypnotisé, et nullement sur le caractère du brigand. — C'est ce que les chiffres donnés par Lombroso comme résultats de l'expérience confirment d'ailleurs : il y a de bien plus grands écarts entre les deux allures du sujet qu'il n'y en a entre la marche de l'homme normal et celle du criminel (si l'on suppose exactes les moyennes de Lombroso) : ainsi l'écartement latéral droit étant en moyenne de 5,46 chez l'homme sain et 7,4 chez le criminel, il est chez le sujet à l'état normal de 7,5 et après suggestion de 12,8; le pas gauche, qui mesure 63 centimètres chez l'homme normal et 72 chez le criminel, est chez le sujet respectivement de 66 et 88,5 cm. Il est facile de se représenter d'après ces chiffres ce qui s'est passé : le sujet a imité l'allure caricaturale des brigands d'opérettes qui arrivent en scène d'un air sinistre en roulant de gros yeux et faisant des pas énormes!

Ceci tient de la farce. Mais Lombroso n'a pas la moindre conscience de son propre ridicule : il a réédité cette expérience sous différentes formes, il l'a resservie récemment encore (à propos de l'écriture des criminels) dans son petit manuel de graphologie, fidèle en cela à son habitude de grossir ses livres nouveaux en y reproduisant textuellement d'amples fragments de ses anciens livres.

Je terminerai l'analyse des matériaux employés par Lombroso à édifier ses théories, en montrant comment Lombroso écrit l'histoire. Voici, reproduit in extenso, le paragraphe qu'il consacre à Villon dans l'*Homme criminel* (1):

(1) I, p. 538.

« Villon, poète et voleur, peignit ses deux qualités opposées dans ses deux poèmes (deux testaments), et dans son Jargon ou Jobelin, composé même en argot, dans lequel les protagonistes sont des voleurs. Ce fut le premier poète réaliste, et au milieu des vices les plus tristes il laisse entrevoir de l'affection pour sa mère et pour sa patrie. Condamné à mort il écrivit, outre l'*Epitaphe*, ce quatrain :

Je suis François, dont ce me poise,
Né de Paris emprès Ponthoise.
Or d'une corde d'une toise
Saura mon col que mon cul poise.

qui est une preuve curieuse de l'indifférence des criminels en face du supplice. Dans son Grand Testament il dépeint la vie des prostituées et se dépeint lui-même comme entremetteur, avec d'ignobles détails dont la morale au fond est celle-ci :

Il n'est trésor que de vivre à son aise

mais qui pour nous sont précieux pour montrer la complète analogie entre la prostitution et le crime :

Je suis paillard, la paillarde me duit :
L'ung vaut l'autre : c'est à mau chat mau rat ;
Ordure avons et ordure nous suyt,
Nous deffuyons honneur et il nous fuit,
En ce bourdel où tenon nostre état (1) ».

Ceci ne souffre pas de commentaires : portées à ce paroxysme, la bêtise et l'inconscience deviennent quelque chose de complet, d'absolu, qui défie toute analyse.

(1) Je certifie de nouveau aux lecteurs (précaution nécessaire, car la chose paraît à peine croyable), que je traduis littéralement et que je reproduis l'envoi de la Ballade de la Grosse Margot, tel que Lombroso le donne, c'est-à-dire avec les erreurs et les omissions qui sautent aux yeux.

Je pourrais multiplier à l'infini de tels exemples : une grande partie des « documents » que Lombroso emploie sont de cette force : en réalité, *il ne sait pas lire*, ses citations sont incomplètes ou altérées : il est matériellement impossible qu'il ait lu tous les ouvrages qu'il cite ; il les a parcourus des yeux rapidement, son attention a été attirée de ci de là par des mots, par une phrase, où il voyait une confirmation de son idée fixe. Peu lui importe que l'ensemble de l'ouvrage, les conclusions de l'auteur contredisent son opinion : il n'en tient aucun compte ! S'il se trouve en présence de différentes sources il va d'instinct à la moins sûre. — On pourrait l'accuser de manquer totalement de probité scientifique, n'était qu'il ment d'une façon si maladroite, qu'il met à tromper les autres et à se tromper lui-même tant de naïveté, que l'on peut difficilement lui prêter l'intention de ne pas dire toute la vérité : il ne la voit pas, subjugué qu'il est par ses idées délirantes. Ses rêves fous l'obsèdent, il n'est plus capable de saisir les faits dans leur réalité immédiate. Si l'on veut le classer d'après ses propres théories, c'est incontestablement un *mattoïde*. Et ce passage de l'*Homme de génie* (1) s'applique exactement à lui et à ses œuvres : «... L'analogie que les mattoïdes présentent avec les hommes de génie, dont ils gardent seulement les phénomènes morbides, et avec les hommes sains, dont ils ont l'habileté et le sens pratique, doit conseiller la défiance contre certains systèmes pullulant surtout dans les sciences abstraites ou incertaines, grâce à des hommes non compétents ou étrangers au sujet qu'ils abordent : les

(1) P. 491.

déclamations, les assonances, les paradoxes, les conceptions parfois originales, mais toujours incomplètes et contradictoires, y tiennent lieu de raisonnements paisibles, basés sur l'étude minutieuse et calme des faits. De tels livres sont presque toujours l'œuvre de ces véritables charlatans involontaires que sont les mattoïdes, dont la diffusion dans le monde littéraire est beaucoup plus grande qu'on ne le croit généralement. »

Un portrait fidèle en tous points, n'est-il pas vrai? *Charlatan involontaire* entre autres est une trouvaille : Lombroso n'aurait su mieux se caractériser en deux mots. Quelle inconscience! C'est à croire qu'il n'a jamais fait de retours sur lui-même, qu'il n'a pas lu ses livres plus attentivement que les livres d'autrui.

§

En résumé, Lombroso ne sait ni lire, ni observer, ni expérimenter, ni raisonner; enfin, étant donnée l'insuffisance de son intelligence, la question de probité scientifique ne peut être soulevée à son propos. Incontestablement Lombroso n'est pas un savant, et aucun véritable savant ne le considère aujourd'hui comme tel. Son succès ne dérive donc pas du caractère de vérité de ses doctrines. Il faut en chercher les causes dans la nature même du public qui accepte ses idées : que représente Lombroso, aux yeux du public? Que lui a-t-il apporté qu'il attendait? Quelles tendances modernes ses œuvres semblent elles justifier? Tel est le problème central du cas Lombroso.

II

La psychologie du lecteur moderne est encore à faire : psychologie complexe, en vérité! Le lecteur

moderne n'est pas un type simple, unique. C'est un être multiforme, ondoyant et divers, un Protée! Le lecteur moderne s'appelle légion! Le lecteur d'autrefois appartenait à une élite, c'était un homme instruit, sérieux, patient, lisant moins qu'on ne lit aujourd'hui, mais lisant mieux. Le grave, le calme, le profond lecteur de jadis, celui qui méditait sur les grands in-folios dans la lumière douce des intérieurs hollandais, est depuis longtemps oublié. Le journalisme et la neurasthénie l'ont tué! Aujourd'hui le lecteur capable de lire une œuvre scientifique ou littéraire de longue haleine est lui-même un être nerveux, toujours pressé, ayant pour idéal de lire le plus grand nombre de pages en le plus court espace de temps possible : il cherche à saisir rapidement, d'un coup d'œil, la suite des idées; il est obligé de lire tant de livres qu'il retrouve sans cesse les mêmes concepts avec d'indifférentes variations d'expression : il les reconnaît et passe outre.

Mais les ravages produits par la surproduction des livres ne sont rien, comparés à ceux qui résultent de la multiplication des journaux. Il est effrayant de songer que la majorité des gens qui savent lire — non seulement dans les milieux populaires, mais aussi et surtout dans les milieux bourgeois, — ont pour principal objet de lecture le journal! le journal, c'est-à-dire un ramassis de faits inexacts ou purement inventés, de considérations politiques absurdes ou mensongères, d'informations provenant presque toujours de gens incompétents, de littérature de bas étage, le tout aussi mal écrit que possible. La lecture quotidienne du journal habitue l'esprit à l'imprécision des idées, à la superficialité du jugement, à la non critique, à la vulgarité des sentiments, à la platitude du style.

C'est un des moyens d'abrutissement les plus puissants de notre civilisation.

On ne saurait trop insister sur ce point que, par le fait du journal, les théories nouvelles ou les découvertes scientifiques ne parviennent au gros public que de seconde ou de troisième main, — donc incomplètes, déformées, travesties. Dans le domaine intellectuel comme dans le domaine économique, entre le producteur et le consommateur existent aujourd'hui de nombreux intermédiaires, qui sont de vrais parasites sociaux. Le journaliste manquant de culture et n'ayant pas de loisirs ne peut puiser ses renseignements directement aux sources; il s'adresse aux « vulgarisateurs » qui se chargent de mettre la science à la portée des intelligences médiocres et des gens désireux de se procurer ce vernis de savoir qui suffit à faire passer un homme pour érudit dans les salons. Les livres de ces « vulgarisateurs » ont beaucoup plus de lecteurs que ceux des vrais savants : ils forment la principale pâture intellectuelle de la bourgeoisie « instruite ». Ce sont les livres favoris de la plupart des gens exerçant des professions dites libérales. *Force et matière*, de L. Büchner, par exemple, contient toutes les idées philosophiques générales dont se contente l'immense majorité des médecins : j'ai entendu l'un d'eux dire que ce livre était « son Evangile »!

Les « vulgarisateurs » sont un produit du journalisme dont ils ont les procédés et le style : la lecture de leurs livres ne réclame ni plus d'intelligence, ni plus de réflexion que la lecture du journal, mais simplement plus de loisirs. Les « vulgarisateurs » sont superficiels et légers, adroits et brillants, ils veulent simplifier toutes choses, tout

est chez eux aisé à comprendre, rien n'exige une grande tension d'esprit : les problèmes les plus complexes sont résolus sans effort par ces prestidigitateurs qui font métier d'escamoter lestement les difficultés; ils ne dédaignent pas non plus de distraire et d'amuser leur lecteur, et celui-ci les quitte, content d'eux et de lui-même.

On le voit : nous retrouvons ici les caractères que nous avons reconnus chez Lombroso. Les procédés de Lombroso sont ceux des vulgarisateurs : même absence de critique, mêmes à peu près, mêmes falsifications des problèmes, même langage. Seulement Lombroso propage ainsi ses propres idées. Quoi d'étonnant à cela? Ne sont-elles pas par elles-mêmes « vulgaires »? Ne sont-elles pas l'expression d'opinions qui courent les rues? Ne sont-elles pas la propriété de « l'homme moyen », de « l'homme normal », celui dont l'horizon intellectuel est borné, le conservateur, le « misonéiste », l'être qui voit dans la satisfaction de ses désirs matériels la plus grande source de bonheur?

Le lecteur de journaux aime d'instinct Lombroso: il sent en lui un allié, un frère, un défenseur; Lombroso l'élève, le glorifie, l'encense, les premiers deviennent les derniers, les derniers sont les premiers; les génies sont des dégénérés, les médiocres sont les seuls hommes sains. Quelle joie le lecteur de journaux doit-il éprouver lorsque sa situation lui permet de lire les ouvrages mêmes de Lombroso! Comme il est bien préparé à les comprendre, comme il entre d'emblée dans leur esprit, comme il y découvre ses propres idées, demeurées jusque-là subconscientes, mais qui s'éclairent maintenant tout d'un coup et s'épanouissent! Lombroso a fourni à une foule de gens des idées correspon-

dant à leur désir; il les a rehaussés dans leur propre estime et leur a donné prétexte à s'admirer eux-mêmes : là gît le secret de sa popularité !

III

La haine de tout ce qui s'élève, se distingue, se personnalise est l'un des traits les plus caractéristiques de notre société bourgeoise. Cette haine se retrouve partout, sous toutes les formes, à tous les degrés : il n'est pas plus permis de se vêtir contrairement à la mode courante que d'avoir des idées à soi. La tendance dominante est au nivellement, à l'objectivité : les eunuques règnent. Il faut être conforme ou le paraître sous peine de passer pour un « original » : le titre le plus dangereux que l'on puisse porter aujourd'hui. Un « original », autant dire un fou ! Lombroso n'hésiterait pas, il dirait aussitôt : c'est un fou, — ou plutôt un *mattoïde*. Le *mattoïde*, invention de Lombroso, est l'être qui touche par quelque côté à la folie : pour Lombroso c'est, au fond, une sorte de fou ; mais il n'est point assez fou pour qu'il soit possible de le colloquer dans un asile d'aliénés : il ne scandalise pas les passants, il n'est pas immédiatement dangereux, mais il peut le devenir si l'on prête l'oreille à ses discours; il n'a pas le cerveau en ordre, *il ne pense pas comme tout le monde;* d'autre part, souvent il a la langue déliée, il est capable de séduire, de convaincre, de subjuguer les « hommes normaux » qui, selon les théories de Lombroso, ne sont pas des plus malins. L'homme normal en effet « n'est ni le lettré, ni l'érudit : c'est l'homme qui travaille et qui mange (1) ». Il réfléchit peu, les grands problèmes

(1) *L'Homme de génie*, XXLV.

humains ne le préoccupent guère : c'est un être inerte, conservateur par essence, misonéiste. « L'homme, naturellement, éternellement conservateur, n'aurait jamais progressé sans la combinaison de circonstances extraordinaires qui le mettaient dans la nécessité de supporter la douleur de l'innovation pour soulager d'autres douleurs plus grandes, et de l'apparition de quelques hommes singuliers comme les fous de génie et les mattoïdes, qui, ayant de par leur organisation anormale un altruisme exagéré et une activité cérébrale supérieure de beaucoup à celle de leurs contemporains, devancent les événements, entraînent aux innovations... (1) » Telles sont les vues de Lombroso sur la philosophie de l'histoire!

Ainsi l'homme médiocre est proclamé le seul normal, le seul raisonnable. D'une manière assez déshonorante pour lui, il est vrai, puisqu'il est dûment reconnu qu'il n'exerce sur autrui aucune action, qu'il demeure sur place, qu'il croupit dans son marais, la vie durant. Mais qu'importe! on lui déclare qu'il est sain de croupir dans le marais, que c'est là une vertu, un devoir social. On lui enseigne que ceux qui cherchent à se dégager de la vase sont des fous. Il a le droit d'être fier de lui-même : personne désormais ne lui est supérieur. Ces génies, qu'on l'obligeait naguère à respecter, ne sont plus même ses égaux : il peut les mépriser, il peut regarder leurs œuvres avec un sourire indulgent, comme les produits d'imaginations malades, de cerveaux fêlés. — La bruyante gaîté du triomphe des médiocres cache pourtant une inquiétude encore : les génies, les passionnés, les révolutionnai-

(1) *L'Uomo delinquente,* I, 67.

res sont quand même les plus forts, les mieux doués; malgré tout, la foule subira leur ascendant, sera entraînée par eux. S'ils ont pu, « en dédaignant et en surmontant les obstacles qui auraient effrayé tout froid calculateur, hâter pour des siècles entiers l'éclosion de la vérité (1), » ils le peuvent encore. Comment garantir contre eux l'homme normal ?

C'est ici que l'utilité pratique des théories de Lombroso sur l'épilepsie apparaît. L'assimilation du criminel-né à l'épileptique (et la plupart des criminels peuvent passer pour criminels-nés, grâce au système Lombroso), la nature « épileptoïde » des criminels par passion, des révolutionnaires, des génies, et autres idées analogues, fournissent des moyens de « défense sociale » excessivement simples et d'une application commode. Lombroso a lui même donné à ce sujet des indications très nettes dans son livre *Les Anarchistes* : « La répression violente, écrit-il, a le tort d'enorgueillir les anarchistes, de leur faire croire qu'ils pèsent sur les destins des peuples....

« ... Au contraire, l'internement dans des maisons de fous, au moins de tous ceux qui sont épileptiques ou hystériques, serait une mesure plus pratique, spécialement en France, où le ridicule tue. Car les martyrs sont vénérés, tandis que l'on rit des fous — et un homme ridicule n'est jamais dangereux (2). »

Observez combien Lombroso se montrait avisé en reculant à l'infini les bornes de l'épilepsie, de manière à pouvoir y faire rentrer le premier cas

(1) Ce singulier aveu est fait par Lombroso : *l'Homme de génie*, p. 493.

(2) *Gli Anarchici*, 2e édit., pp. 120-121. — Une excellente réfutation de ce livre a été faite par R. Mella : *Lombroso y los anarquistas*. Barcelone, 1896.

venu, combien le manque de précision de ses diagnostics rend le système qu'il préconise d'une application large et facile.

Voici quelques mesures de police que tous les États pourraient, selon lui, prendre de commun accord contre les anarchistes : « La photographie générale de tous les adeptes de l'anarchie militante, l'obligation internationale de signaler les déplacements des personnages les plus dangereux, l'envoi aux manicômes de tous les épileptiques monomanes et mattoïdes atteints d'anarchisme — mesure beaucoup plus sérieuse qu'on ne le croirait au premier abord —, la séquestration perpétuelle des individus les plus dangereux, à peine ont-ils commis un grave délit de droit commun, autant que possible dans les îles lointaines de l'Océanie ; la démonstration sous forme populaire et anecdotique, répandue à des milliers d'exemplaires, de leurs absurdités, l'ordre de laisser les populations libres de manifester contre eux, même par la violence : créant ainsi une vraie légende anti-anarchiste populaire dans le milieu même qu'ils cherchent à séduire le plus (1). »

On voit que Lombroso mérite d'être mis au nombre des plus fermes soutiens de la société. Il ne recule devant aucun moyen, fût-ce le plus illégal, pour la sauver, — d'accord en cela avec les gouvernements. Mais son idée favorite, sa plus... géniale idée est assurément celle d'envoyer aux petites maisons les gens qui dérangent la digestion paisible des hommes normaux. Aussi cette idée a-t-elle été accueillie avec enthousiasme par la majorité des bourgeois : elle permet de se débarrasser

(1) *Loc. cit.*, p. 121. Je répète encore que je traduis littéralement.

des gêneurs d'une façon définitive, et de plus elle est philanthropique. Jusqu'ici l'on a rempli les prisons de malheureux malades que l'on soignera désormais avec sollicitude, avec tendresse! On les écartera délicatement de l'organisme social, et on les mettra *in pace* le reste de leur vie en quelque endroit bien séparé du monde. On épargnera même à ces infortunés la peine de commettre quelque infraction aux lois régnantes : on les colloquera, dès que se manifesteront en eux ces signes de dégénérescence que les livres de Lombroso permettent de reconnaître si aisément! N'est-il pas vrai qu'il y a de la générosité, de la noblesse dans cette idée?

IV

Si l'influence de Lombroso était aussi profonde qu'elle est étendue, il y aurait lieu de parler du « péril Lombroso ». Heureusement il n'en est rien. Ses erreurs sont trop grossières, son incapacité intellectuelle trop flagrante pour qu'il puisse égarer les esprits sérieux. Comme je l'ai dit, son influence auprès des véritables savants est nulle : il y a longtemps déjà que l'absurdité de ses théories a été clairement mise au jour (1). Les meilleurs psychiatres modernes citent à peine son nom et l'exécutent en peu de mots. Quant à son succès chez les bourgeois, les hommes médiocres, les journalistes, il n'est inquiétant que par ses effets actuels : il ne saurait avoir de conséquences lointaines, tous ces gens n'exerçant, de l'aveu même de Lombroso, aucune action sur la marche des événements et ne pouvant empêcher « l'éclosion de la vérité », due, comme nous l'avons vu, aux mattoïdes de tous genres!

(1) Notamment par Mendel, par Hirsch (*Genie und Entartung*), par le Dr Toulouse dans son consciencieux livre sur Zola, etc.

Dans cinquante ans, les théories de Lombroso auront disparu sans laisser de vestiges : alors sans doute l'historien lui rendra justice et lui reconnaîtra au moins un mérite : celui d'avoir provoqué de nombreuses discussions, d'avoir remué des idées, fait surgir des contradicteurs, attiré vivement l'attention sur des questions d'une grande importance sociale. Lombroso a été l'un des premiers à sentir que tout le droit pénal est construit sur de fausses bases, qu'il est absurde de condamner les criminels en vertu de la nature et des effets de leur crime, que le degré de responsabilité varie considérablement d'individu à individu. Le « criminel-né » existe réellement, mais Lombroso l'a insuffisamment défini, et le donne par suite comme beaucoup plus fréquent qu'il ne l'est effectivement.

L'erreur même est, par quelque côté, féconde : franche et brutale, elle est bien moins dangereuse que le mensonge habile qui peut longtemps simuler la vérité. Sous ce rapport, Lombroso n'est certes pas un médiocre : l'erreur prend chez lui des proportions énormes, il se trompe d'une manière robuste et délibérée ; une fois entré dans une voie, il va droit devant lui et ne se laisse arrêter par rien, il est entier, il a le courage de sa bêtise. Tant d'obstination, un tel aveuglement déconcertent. L'on passerait à côté de lui sans s'arrêter, l'on ne se donnerait même pas la peine de combattre ses théories, n'était que la portion la plus méprisable de notre société s'en est emparée et cherche à en faire un instrument de réaction.

JACQUES MESNIL.

L'EXPOSITION CENTENNALE
DE LA PEINTURE FRANÇAISE

—

PREMIER ARTICLE

Les soins intelligents de M. Roger Marx ont réuni, en les salles exquises au fond du Grand Palais des Champs-Elysées, un musée vrai de la Peinture française au XIX[e] siècle. Quiconque y voudra chercher le souvenir de 1889 comprendra la différence remarquable : on y avait groupé, œuvres choisies parmi les suprêmes, plusieurs merveilles de chacun des grands peintres ; cette fois, le dessein des organisateurs s'affirme non le même, mais de composer la galerie continue des œuvres typiques par quoi s'enchaînent les efforts logiques et par nécessité créés successivement, jusqu'où de la lassitude, la monotonie de moyens jadis justifiés, mais dont se sont peu à peu éteints l'arôme et la verdeur, les brisent par une volonté contradictoire, non moins décisive, non moins résolue, non moins éphémère. Cependant, dans la mêlée longtemps confuse, quelques tendances communes à toutes les tentatives perdurent et épanouissent leurs fleurs éclatantes comme un lent et long triomphe, des cris unanimes, souvent inconscients, déchirent le nuage, une jeune poussée héroïque a fendu la brume. L'art, pendant les siècles, servile, sauf le peu d'exceptions farouches et hautaines que l'on cite, à chanter avec passion la grandeur mystérieuse des dogmes disparus, à illustrer réelle comme aux récits des Bibles, la fiction abstraite des inéluctables soumissions de l'homme aux pouvoirs prétendûment divins qui se résument en des hommes encore, à orner de leurs louanges, par le moyen d'images légendaires, les demeures des rois et des puissants, l'art, après un essai ancien aux Pays-Bas, et ici-même, exception-

nellement, avec les frères Le Nain, délaisse la pompe orageuse, les grands tableaux mythologiques ou guerriers, l'art s'humanise, il pénètre la conscience de chacun, il sonde les abîmes quotidiens de la vie, il palpite éperdu d'être en nous, d'être pour nous, il est le plus frémissant témoignage de nos espérances, de nos vouloirs, de nos luttes, de nos incertitudes; il est nous-mêmes et nos joies et nos douleurs. Tout homme enfin a droit à l'art, chacun s'y peut mirer, s'y peut retremper, purifier, exalter, chacun y peut déverser le trop-plein de ses inquiétudes ou de ses désirs, chacun y peut trouver la force rénovatrice et un peu de salutaire orgueil; il est à tous, il résume et il recrée la vie.

Le luxe pur d'ornementation, aux siècles passés, étincela souvent parmi l'emphase propice et la splendeur de ses matériaux. Il ne faut point le dédaigner. Le moment fastueux illuminait la ténèbre; parfois, à sa faveur, une lueur de rébellion splendide brûlait les esprits plus attentifs : quel décorateur papal a surpassé ce tourbillon de grands éclairs libérateurs, Michel-Ange? Isolément d'obscurs artisans préparaient dans l'ombre les images encore rares du poème vivant de l'homme universel : les Le Nain, bien peu d'autres en France jusqu'au mouvement, définitif et, trop peu aperçu, suscité par Antoine Watteau. Qu'on songe à quoi il a succédé ! Simon Vouët, Le Brun avaient été les maîtres du siècle précédent. Même les artistes qui avaient su faire tressaillir d'humanité la rigueur des motifs immémoriaux de la peinture, le fervent Claude Lorrain, Poussin l'élégiaque robuste, ou le tendre Le Sueur, qu'étaient leur gloire ou leur empire pour prévaloir sur de tels noms, que le maître avait prônés? Qu'étaient-ils eux-mêmes : un agonisant sans autorité, un désabusé, aigri par les petites vexations, un exilé volontaire? Vouët et Le Brun ne se satisfaisaient pas de produire pour leur plaisir, ils régentaient l'art, ils gourmandaient le goût au nom du Roi, ils étaient, dans l'Etat et à la Cour, des personnages considérables.

Watteau, par une grâce native, souda à des fictions idylliques et galantes la profonde convulsion des désespoirs vrais et de l'amour. Nul, en aucun temps, n a été plus légèrement jugé que celui-là, même par ceux qui l'admirent le plus. Le superbe sculpteur Carpeaux, qui a fait de sa statue, à Valenciennes, une merveille de vie ardente et spontanée, une effigie grave, enthousiaste et fervente, lui-même s'est contredit en posant au hasard aux pieds du peintre les futiles accessoires des bergeries qui ne sont dans son œuvre que le prétexte aux plus déchirants sanglots dont jamais l'art ait gémi. C'est de cette douleur, de cette profonde angoisse de vivre futile et désolé, de cette contradiction constante (oh ! voyez seulement les gestes clairs de *l'Embarquement* et l'insoucieux départ vers les brumes incertaines du large, voyez la lumière des crépuscules, les nuits à travers l'œuvre de Watteau) que monte l'étreinte songeuse en l'esprit de qui sait le voir; celui-là n'est pas, on l'a trop dit, un berger élégant et joyeux, c'est un poète désolé et tenace. De lui tout l'art du XVIIIe siècle, et, par la suite, l'art du XIXe siècle sont issus, en dépit de l'opposition académique des Van Loo, de David ou d'autres plus récents, dont l'obstination, parfois salutaire, attribue une valeur plus sûre à la continuité même de la tradition émancipatrice.

Au reste, la présente exposition le montre à l'évidence, c'est des artistes les plus dégagés des conventions routinières (ce qui ne signifie pas qu'ils ne se sont pas créé à leur usage des conventions souvent pires), c'est, pour ne prendre d'exemples que chez des hommes qui ont vu l'aurore du présent siècle, c'est de Vien, son maître, c'est aussi de Greuze que l'art de David a procédé, et, à son tour, David, par l'intermédiaire de Gros, n'a pas été sans influence sur Delacroix, de qui se réclament les peintres dits romantiques, les plus froids, les plus ennuyeux de tous !

Mais, malgré les disparates qui frappent tout d'abord les yeux, il y a, chez tous les peintres d'un pays, il y a

chez tous les peintres des qualités qui se répercutent, se prolongent de l'un à l'autre et lorsqu'on a la rare occasion, comme ici, d'assister à toute la production d'une période choisie, non seulement aux éruptions les plus magnifiques, tout y est lié et dominé par une impérieuse ordonnance de la logique la plus absolue, rien ne provient du hasard, rien n'est entièrement spontané ou exceptionnel.

§

Lorsque paraît David, la première salle de l'exposition en fait souvenir, tout ce qui doit devenir étrangement son art serré, volontairement étroit, moins la pompe qu'il y ajoute, n'a pas cessé, encore, d'exister. La licence délicieuse des petits maîtres graveurs n'a pas entamé le roc, le portraitiste simple et bourgeois continue en paix à infliger des séances longuement posées à ses modèles pour tirer d'eux le maximum de vie possible par un groupement systématique de ses traits particuliers. Voici un *portrait d'homme* par Joseph-Marie Vien (1716-1809), sec, anguleux, immobile et néanmoins mordant, ce visage osseux, aux cheveux rares, de vieux serviteur en livrée rouge, l'œil très éveillé, mais sans éclat ; par Roques, de Toulouse, un joli *portrait de sa mère*, vieille, assise, les mains croisées, auprès d'une table de cuisine : les tabliers, les écharpes, le linge dont elle est vêtue, minutieusement étalé, fait des plis bien propres et lisses ; la tête sèche, pensive aux grands yeux vifs dans l'enveloppement d'un bonnet blanc et de sa mante de toile à points rouges, tout ce soin exact, cette précision du détail, cette vérité de l'attitude et de l'expression fait songer à une sorte de Chardin contraint et roide, au squelette d'un Chardin. Doncre nous présente, robe bleue ouverte à la gorge, sous une chevelure poudrée retombant en boucles à l'épaule, le *portrait* rêveur de *Mme Lepage*. Elle s'est interrompue de tricoter, le coude droit appuyé sur une table à jeu de bois vulgaire, au tapis vert ; les mains pendantes de côté retiennent l'ouvrage et les aiguilles ; elle s'est interrompue, et rêve, et sourit presque

à sa pensée. Le visage, traité sans complaisance de caresse, n'est point mièvre, ni régulier, ni joli, et si l'auteur ne possède pas la vigueur précise, dans son faire, de David, du moins plus que tout autre il la fait présager.

Ainsi encore, un solide *portrait de vieille femme* par Adélaïde Labille des Vertus, qui devint successivement Mme Guyard et Mme Vincent.

Quand il se lève, donc, David est préparé, et Diderot qui le signale dès le salon de 1781, remarque avec justesse ce qui sera plus tard la marque quasi universelle que son influence impose à toute la peinture, à tout l'art de son époque triomphante, sans surprise, sans redouter en lui ni saluer un réformateur possible ; au contraire, il le rattache en quelque sorte à la lignée des artistes du passé et du présent lorsqu'il s'écrie : « Ce jeune homme montre de la grande manière dans la conduite de son ouvrage » et il poursuit, judicieux, prophétique presque : « il a de l'âme; ses têtes ont de l'expression sans affectation ; ses attitudes sont nobles et naturelles ; IL DESSINE ; il sait jeter une draperie et faire de beaux plis; sa couleur est belle sans être brillante. Je désirerais qu'il y eût moins de raideur dans ses chairs; ses muscles n'ont point assez de flexibilité dans quelques endroits... »

Je ne sais à laquelle des grandes compositions de David une telle appréciation ne serait pas entièrement applicable ; elle l'est assurément à cette *Distribution des Aigles*, du Musée de Versailles. Lorsque Bonaparte se fut fait empereur, et sentit le besoin d'une peinture officielle, il songea naturellement au peintre dont le goût, réformant le mobilier, l'architecture, les modes, instaurait ce qui allait s'appeler le style Empire, il nomma David son premier peintre et lui commanda quatre grands tableaux, dont deux seulement ont été exécutés : le *Sacre de Napoléon Ier par le pape Pie VII à Notre-Dame de Paris ;* la *Distribution des Aigles*. Mais tandis que le premier, dans sa pompe froide et apprêtée, demeure un splendide monument de l'art offi-

ciel, dans la *Distribution des Aigles* toute grandeur est comme figée, les drapeaux ne s'agitent pas, ils pèsent; tout le groupement, les mouvements sont monotones ; et seul, le Napoléon impérieux dressé sur une estrade n'étend pas lui-même un geste assez puissant pour qu'il emplisse de sa volonté le tableau entier.

Cependant David est ici représenté de façon plus heureuse par des portraits. C'est là, d'ailleurs, son vrai triomphe et le triomphe, jusqu'à Ingres, de son école. Quand il a peint le *portrait du peintre Vincent*, il s'est presque livré à l'impromptu de sa fantaisie, comme eussent fait Boucher ou Greuze, mais il s'applique à plus de réserve, à plus de froideur académique lorsqu'il trace une étude serrée et minutieuse pour le Napoléon du *Sacre*, ou le très curieux *portrait de Mme Vigée-Lebrun*. Elle est assise devant son chevalet et peint une tête d'enfant. David, en copiant ce qu'elle pouvait faire, a eu soin de supprimer tous les petits agréments mièvres dont sont charme se composait, il promulgue là, et établit, comme en l'arrangement néo grec de la robe, des longs châles multicolores à plis roides et de l'ameublement, son haut goût de l'abstraction dépourvue de caprice et de tout lyrisme héroïque.

Voici, de lui encore, un net, clair portrait de femme fraîche, cheveux qui grisonnent sous le bonnet enrubanné, les yeux ouverts, le visage vif. Etrange décision d'un pinceau sobre, léger où il traite si sûrement les chairs et les étoffes: cette mante transparente d'un tissu noir à pois, cette robe de clarté d'or, le linon qui s'entr'ouvre sur la gorge, refuge de lumière.

Pour le théâtre Chantereine, David a composé un rideau, en voici l'*esquisse*. Vers le ciel, au-dessus du double rocher jaillit, lumineusement blanc, Pégase, piaffant, les ailes déployées. Au pied du Mont, Apollon solaire tient la grande lyre, assis entre le chœur harmonieux des Muses, et plus bas, situés sous sa visible influence, de chaque côté d'un grand vieillard aveugle, se pressent, respectueux et sereins, les poètes des temps et

des pays, parmi le vert gazon. Si l'ordonnance en est froidement régulière, le peintre hâtif en a brossé la couleur avec une délicate aisance, c'est un morceau plus libre où il n'a pas eu le temps de réprimer une fougue d'enthousiasme, bien différent de cette terrible *Mort d'Ugolin*, d'un agencement et d'un faire odieux, déclamatoire et, en dépit du talent considérable, en réalité ridicule.

David, pour cette indomptable énergie d'imposer ce qu'il a cru la vérité, pour l'horreur qu'il manifesta de tout temps du futile badinage à la mode lors de ses débuts et que son aride volonté a su détruire, restera l'une des grandes figures de l'art français, et il importe d'insister. Il a rendu conscience de sa valeur à la simplicité de la vie, il a montré qu'on pouvait atteindre la beauté en n'évoquant d'elle que ses caractères essentiels; ses portraits sont des miracles de pénétration froide et de puissance réfléchie. Tout ce qu'il puise d'un modèle vivant est en effet vivant, ce qu'il tire de lui-même est oiseux ou inefficace. Lorsqu'il veut amplifier l'une de ces figures pour la rendre plus expressive, lorsqu'il les veut marier dans le mouvement d'une composition plus abstraitement en son cerveau imaginée que spontanément observée dans la nature, il glace, il immobilise d'autant plus, il se fait conventionnel et stérile. Par ce qu'elle a apporté de conscience salutaire, par ce qu'elle a apporté de haïssable contrainte, son influence fut suprême sur le siècle et soit qu'on suivît docile les sentiers ouverts par lui, soit qu'on fût en révolte, c'est pour lui, c'est contre lui, lui toujours présent, que les combats, jusqu'aux dernières années, s'acharnèrent.

§

Cependant, dès sa vie, quelques-uns ne s'étaient pas soumis. Si l'on voit encore un petit neveu du grand Watteau, François Watteau (1758-1823), s'attarder à refaire avec beaucoup de charme et en en modernisant la grâce, le pimpant des modes, des grands chapeaux à

nœuds de rubans, les scènes crues simplement champêtres de son aïeul (*Le Menuet sous le Chêne*, 1787, au Musée de Valenciennes), si d'autres, le frais et galant Vestier qui peignit le sein exquisément charnu et blanc de cette *Bacchante* sensible, comme il seyait au XVIIIe siècle, si la fadeur gracieuse pare d'une volupté facile le beau *portrait de la baronne de Crussol* par Mme Vigée Lebrun, ou un autre, encore joli, de F.-X. Fabre de Montpellier, ou la *Bacchante* de François Le Roy, ou telle allégorie par Momal ou Devosge, si Mallet se complaît à des scènes de galanterie sobre mais fine, si Gamelin, plus intimiste, paraît avoir connu les tableaux des Ostade, des Steen ou des Brouwer, l'homme vivant encore de qui tous subissent, dans cette voie, la domination, est Greuze vieilli, et celui dont ils sont tous la menue monnaie, et dont la haute splendeur se forme en partie de leurs petites facultés à son insu absorbées, assimilées, c'est Pierre Prud'hon.

Greuze est ici représenté par une de ces historiettes coloriées, ce joli biscuit de femme à moitié dénudée, robe blanche, voiles noirs, agenouillée les mains tendues sur son lit dans un intérieur bourgeois, les yeux dramatiquement levés au ciel, la touchante, la gracieuse, l'insupportable *Prière du Matin* (au musée de Montpellier). Je vois de plus complexes qualités nobles en cet *Egine et Jupiter*. Sans doute, le goût mythologique de Greuze s'est formé à des goûts déjà surannés, Coypel, que sais-je ! ou Lagrenée ou Lépicié, mais il y a un souci fougueux de véracité dans le traitement des anatomies et de la chair, dans les plis du vêtement brossé plus vigoureux et réels, accueillant dans leurs creux les lumières qui se brisent à des aretes, moins de caresses léchées à ces coups énergiques et sommaires de la couleur qui vivifie les figures, cette Egine que son émotion agite sans pose, cette vieille dont le cou et la main sont merveilleux.

Enfin, le *portrait* célèbre *de Bonaparte, lieutenant d'artillerie*. Là, encore, dans un style plus officiel, avec

tant de retenue, Greuze est plein d'un charme juvénile et de souple fraîcheur.

Drolling emprunte directement à Greuze ses figurines joliettes, comme la ravissante et fraîche *laitière* qu'il a assise sur la margelle d'un puits.

D'autres se souviennent de Fragonard. Son élève favorite, sa belle-sœur, Marguerite Gérard, dans cette *Mère-Nourrice*, unit à de la souplesse, à de la simplicité très élégante, au lieu d'une verve endiablée et puissante, plus de mollesse et de grâce alanguie. Mais le souvenir du maître persiste, et il faut admirer ce tableautin, *l'Été*, où les personnages, les attitudes, la délicieuse toilette blanche décolletée d'une blonde jeune mère sous son chapeau de paille à grandes plumes, dans une atmosphère moins fondue sans doute, moins enveloppante que les siennes, avec cet essai de mettre en valeur les beautés claires par un glissement de soleil issu d'un ciel nuageux, proviennent de lui à coup sûr. Mais elle a su le dulcifier, le rendre tendre et bourgeois, lui faire exprimer, *la lecture d'une lettre*, avec une souplesse enchantée la douceur de la vie maternelle de chaque jour, auprès du chaud foyer, entre les jeux espiègles des enfants.

Tout un panneau de la salle est occupé par des œuvres, enfin, de Prud'hon. *Le Zéphyr*, enfant nu suspendu par les mains à des branches, caresse, rieur, sous le glissement moelleux de la lumière, chair souple et ferme dont le relief en est tout pénétré et dont les creux la refusent et s'enténèbrent profondément, et oh ! comme Baudelaire l'a dit si bien : « ce dessin gras, invisible et sournois, qui serpente sous la couleur » !

D'autres tableaux, mythologies ou allégories de l'histoire, gardent aussi cet accent ondoyant et paresseux, ces éclairages moelleux, qui, aux portraits par Prud'hon, rehaussent d'un tel éclat le modelé des visages, les transfigurent, les vivifient. Principalement avec *le Zéphyr*, centre de cette admirable série, un *portrait de femme*, robe verte ouverte, à la gorge, en carré, le coude plié montant devant elle sa belle main gauche. La vie s'al-

lume à la gravité des yeux songeurs, les lèvres sérieuses et serrées sur leur pensée, le tissu frais des joues et de la gorge, voluptés douces, à peine rosé, palpite, le caprice souple d'une chevelure molle est contenu par le ruban qui l'enserre, et c'est une effigie aussi prenante, aussi délicieusement proche que celles, au Louvre, de Mme Jarre ou de l'Impératrice Joséphine.

Le rôle de Prud'hon dressé en face de l'autorité de David, qu'il semble avoir ignorée, consiste à conserver les traditions anciennes de grâce, de fantaisie, de liberté. A sa suite des portraitistes s'attachent ; voici, de Gamelin, le petit portrait en pied de Frion, qui imite bien son style, le *portrait de Dazincourt* par Vincent, et plus encore cette *Leçon de Labourage*, qui reproduit sa manière ingénue et souple dans le dessin intime ou allégorique, dans ces vignettes célèbres de la Révolution, avec, néanmoins, plus de laisser-aller et de charme personnel que n'en donne (1826) Vallin à ces figures de femmes tentant un anachorète, lesquelles apparaissent, tout simplement, copiées dans l'œuvre du maître, nues, grasses, riantes et sveltes, s'entourant d'écharpes que soulève le vent.

Ainsi s'en va le double courant de l'art français pendant le siècle, contraint ou libre, David ou Prud'hon, et parfois ils se heurtent, se combattent, se rejettent ; d'autres fois ils s'accueillent, se marient, se confondent pour un temps jusqu'où un sursaut les désunit à nouveau, soudain, et les bifurque.

§

A côté de David, Regnault glacial avec son *Pygmalion à genoux prie Venus d'animer la statue*, et avec son *Origine de la Peinture*, le baron Guérin, Girodet, Robert Lefebvre et son ridicule *Napoléon, Empereur*, outrent la rigueur de leur maître, dont nul ne possède la science de pur dessin ; Gros, Gérard même et Géricault surtout subissent, à des degrés divers, la double in-

fluence. De Gérard est exposé un curieux, un intelligent et très impérial *portrait en pied de Madame mère* assise dans un large fauteuil, portrait familier à la fois et solennel, fait pour satisfaire le fils et le maître, et d'un captivant travail précis et nerveux : tout le visage approfondi d'une joie orgueilleuse et indulgente, les lèvres fières et songeuses, les mains actives et vives sous leurs gants blancs.

Voici de Gros aussi des portraits, tout d'abord : plutôt que l'historique et sec Bonaparte équestre de l'an XI, à la tête d'un groupe de cavaliers, la beauté simple de son Méhul, très voisin de Géricault, m'arrête. Mais je m'émerveille si, de son académique morceau qui lui valut à 17 ans le 2e prix de Rome : *Eléazar refusant de manger les viandes défendues* (du Lairesse, on croirait) je passe à l'esquisse de bataille romantique, endiablée, où le pittoresque des épisodes groupe l'action d'ensemble à quoi le relient les attitudes de grandes figures centrales et les enlace la fumée dont l'atmosphère est toute emplie. Les batailles à la Salvator Rosa, les ordonnances savantes de la *bataille d'Eylau*, les voici culbutées à jamais, est-ce qu'on sent Delacroix naître ?

Plus solennel sans doute, plus majestueux, à la manière des *Pestiférés de Jaffa*, l'*Embarquement de la duchesse d'Angoulême à Pauillac* est peut-être le plus complet chef d'œuvre de Gros. L'apprêt même un peu théâtral de la composition est un signe certain de la personnalité du peintre, car nul autre, en aucun temps, ne l'a possédé de la même manière que lui. Au moment d'entrer dans la barque qui va l'emmener et où l'invitent des officiers, la duchesse, les yeux pleins de larmes, arrache à son chapeau le faisceau des plumes blanches qu'elle distribue à la foule de ses fidèles. Les attitudes de foi, de douleur respectueuse, de résolution se représentent de groupe en groupe autour de la princesse énergique et désolée, hautaine et farouche dans sa beauté si froide. Et le paysage de mer, terne, participe sommairement à la grandeur de la scène. Géricault

ardent rend à l'art de ces âges graves une pleine fougue de jeunesse. Capricieux sans doute, plein d'audace vibrante, il renverse les normes, il se met à l'affût de la vie héroïque, il ne connaît pas les obstacles ou brave les périls. Ah! la contrainte des règles et des sains usages, comme il en tient peu de compte jusqu'au jour où, raillé, méconnu, il décide de vaincre par un grand coup et alors, froidement, avec une volonté réfléchie et impérieuse, il établit le modèle éternel de composition absolue, irréprochable, conforme à tous les préceptes empiriques et cependant mouvementée et vivante, *le Radeau de la Méduse.* Il y a, ici, de ce tableau célèbre justement une admirable esquisse. Il y a, avec des élégances souples dans certaines attitudes, un faire un peu ondoyant qui le rapproche de Prud'hon, l'esquisse d'un *cheval arrêté par des esclaves;* il y a l'ample et l'emporté portrait solide de David d'Angers ; il y a une *course de chevaux* avec des déformations de la forme stable des encolures, un prolongement pour donner l'impression prodigieuse de l'élan, un tel tassement de la silhouette ardemment ramassée des jockeys qui les montent que l'on songe déjà à un procédé des plus modernes, à celui de Daumier, à celui de Degas.

Des peintres d'ordre secondaire côtoyaient ces puissants encore ; il est bon qu'on ait vu tel épisode de vie militaire, telle scène d'histoire imaginée par Meynier (1768-1832); cet aimable *David et Goliath,* de Vincent (1746-1816), ce Couder, ce Schnetz, ce Lafond solennel même dans une scène d'intimité calme, ces soldats de Bellangé. D'autres mieux intéressent : blanc et noir, profondément ému, tout suave et sans hâte, d'un dessin pensif et superbe parce qu'on le sent sûr à la fois et attendri, à peine plus qu'une esquisse sur un fond sobre, c'est d'Eugène La Rivière, peintre mort à 23 ans, un *portrait de sa sœur Paméla,* telle, à coup sûr, qu'il l'aima et la vit adolescente, sourire presque tristement et doucement s'épanouir. De Pagnest, un dessin rehaussé, solide, trace nettement un portrait de femme âgee. Mais la stupeur

fixe devant un tableau grandiose (qui ? Géricault plus calme, Gros, ou, sans l'audace géniale, Delacroix), un *Épisode de la Retraite de Russie*, par Boissard de Boisdenier.

Deux soldats, isolés dans la neige, au coin d'un rocher, une roue de canon, le canon tombé, une carcasse de cheval mort; au loin, dans le crépuscule des plaines livides, des ombres d'armées en silence continuent leur morne défilé. L'un des soldats, un cavalier, assis dans son manteau, se penche sur l'agonie horrible de son compagnon, la tête enveloppée d'un mouchoir à carreaux bleus, le corps glacé dans la loque d'un uniforme naguère héroïque, et qui meurt les dents serrées, les lèvres levées, les yeux étreints d'une douleur éteinte, les yeux vagues où plus ne palpite rien, où tout a reparu de la vie comme un songe prompt et s'efface. Le tableau d'âpre grandeur dans ce paysage verse son émotion contenue et tragique; la matière, un peu ingrate, ne chatoie ni ne vibre, mais elle porte néanmoins et saisit, et la tête du moribond, la peau tendue, parcheminée et sèche, les formes étriquées, toute la figure effarante et précise angoisse étrangement.

Le tableau, quand il parut au salon de 1835 obtint un succès énorme : mais Boissard, sans délaisser la peinture, ne la cultiva plus qu'en amateur, se complaisant surtout à organiser des séances de musique de chambre, ou réunissant chez lui, à l'hôtel Pimodan, une société d'amis fidèles qui s'enivraient de haschisch, car c'est là que Gautier place le lieu de sa rencontre avec Baudelaire, entre le sculpteur Feuchères et le modèle célèbre de ce temps, la superbe Maryx. Depuis, le nom de Boissard, son œuvre était oubliée, et nous devons une spéciale reconnaissance au soin pieux qui nous l'a révélée. Si Boissard n'égale pas les plus grands, il faut se souvenir qu'il a cessé, en somme, de peindre très tôt, et que la splendeur de l'œuvre ici présentée est le sûr garant qu'avec un peu de volonté il eût été vraiment un artiste très puissant.

Enfin Boilly illustrait de sa verve humoristique l'agi-

tation pittoresque des petits spectacles de la rue, des fêtes populaires, et il savait, à ravir, l'art délicat d'en rehausser le mouvement par les valeurs dispersées de la lumière.

§

A ce moment surgissent deux grands noms. En eux le vieux antagonisme définitivement s'exaspère, se hérisse, se centralise. Ils sont les deux pôles de l'art français, ils sont le dessin et la couleur, le classicisme et le romantisme, le respect asservi à la tradition, l'élan de la nature spontanée, Ingres et Delacroix.

Il n'y a pas bien longtemps encore, louer l'un, c'était haïr l'autre et le vilipender; l'un est mort en 1863, en 1867 l'autre, et il a fallu des années encore et des années pour que l'on reconnût que, génie ou talent, qu'importe? il n'était pas impossible que les deux arts, que les deux renommées, que les deux œuvres coexistassent. Sans doute si l'on recherche la correction du dessin et la modération, la fougue de Delacroix doit apparaître un peu choquante; si l'on aime l'élan du génie abondant et généreux, la réserve d'Ingres déconcerte. Mais sous cette glace volontaire, il y a une passion, souvent, il est vrai, gouvernée et réglée, une passion sensuelle très profonde. Si Ingres a infligé à la forme féminine une grâce parfois trop convenue, s'il la veut sans stigmate, sans impureté, sans tare, selon une spéciale vision qu'il s'en est jamais formée, du moins ressent-il une joie de volupté infinie à composer cette pulpe sensible et délicate, ce fruit juteux et ferme de la chair idolâtrée.

Il serait vain de prétendre en quelques mots fixer la physionomie de cet étrange artiste, épris d'un art ancien plus que du sien même, ne voyant qu'à travers Raphaël, se cloîtrant dans un système de petits procédés et d'exclusions puériles, se ravalant à n'être parfois qu'un copiste exact, méprisant la gloire du coloris au profit d'un dessin d'école à qui, il est vrai, il a imprimé le plus fort,

le plus audacieux de sa personnalité inconsciente, et qui est un des princes splendides de la peinture moderne, un portraitiste sans pair!

Une sensualité exquise parfume les chairs saines des femmes qu'il a peintes; il est épris des élégances fines, des détails et des accessoires de leur beauté, de tout l'ornement, châles et coussins, étoffes et parures, colliers et bagues, dont elles rehaussent leur splendeur, et qu'il a su retracer dans tout l'émerveillement de la joie.

Une, coiffée en turban, solide, offre le large et rond visage et les seins forts de sa maturité; cette autre, la prodigieuse *Mme de Sénones*, en robe rouge ouverte sur une guimpe transparente, et le reflet, dans la glace, en profil perdu, de la délicieuse conque de l'oreille et de la nuque sensible. Les mains! les mains de Mme de Sénones, les doigts exactement fuselés et polis, tant d'amour pieux en façonne les ravissantes phalanges menues, chargé de bagues, toute cette joaillerie et ce châle à fleurs fines!

Et ces portraits d'hommes, inférieurs au chef-d'œuvre, le *Bertin* du Louvre, à coup sûr; mais ce *Charles X*, hébété, dressé, comme en une châsse, en le lourd manteau de sa royauté, et ce geste d'idole à tenir la main de justice et le sceptre.

Par un exercice vain à se faire, à l'imitation de quelque ancien, naïf, Ingres a voulu revenir à la pratique innocente de la miniature : cette *Entrée du Dauphin*, ces deux *Françoise de Rimini* amusent sans émouvoir. Dans les grandes compositions, en cet illustre *Vœu de Louis XIII*, qui provient d'une église à Montauban, Ingres, par piété et par fidélité au maître qu'il chérit et admire entre tous, reproduit avec naïveté la Madone de Saint-Sixte aux pieds de qui il agenouille le roi. L'intérêt du tableau va tout entier au geste de celui-ci, tendant, avec ferveur, en hommage les attributs de son pouvoir.

§

D'Ingres — et cela, s'il n'eût été, cependant, lui-même

le rendrait entre tous haïssable — sont provenus les Flandrin, les Dubufe, les Glaize, les Robert Fleury, les Scheffer. Mais, en vérité, de tous les peintres qui se sont exprimés avec des moyens éprouvés et personnels, qu'ils aient innové spontanément (et la spontanéité n'est souvent que de l'inconscience), qu'ils aient à leur façon obéi à des leçons de la tradition, un motif d'émotions peut être recueilli. Je ne vois de travers plus misérable que d'exiger de chacun précisément ce qu'il n'a pas apporté. Les profondes harmonies de la couleur n'ont que peu préoccupé Ingres, qu'importe, s'il a su éveiller en nous un frisson différent et nouveau ?

L'exposition centennale est admirable en ceci, qu'elle nous enseigne à ne rien mépriser, à regarder les peintres les plus hostiles, les plus oubliés aussi et à trouver en eux une parcelle de la beauté. Sans doute reste-t-il des œuvres fermées, haïssables ou muettes. Peut-être sommes-nous placés trop près pour en ressentir le frêle charme, sans doute valent-elles mieux que nous ne l'imaginons, et simplement ne savons-nous pas les interroger.

Une critique négative forcément est stérile. Il ne s'agit pas de guider l'art. Chaque artiste n'est fort qu'à la condition de porter en soi la conscience de ce qu'il cherche et des moyens à l'atteindre. Si un mot judicieux peut, parfois, avertir d'un effort à entreprendre, il ne faut jamais faire obstacle à sa marche, ni tenter de l'arrêter. Le critique s'éclaire soi-même. Il recherche la raison d'être de ses émotions et de sa joie ; ce qui n'a pu le pénétrer peut être fait pour tel autre, chaque enthousiasme amalgame à ce que l'on porte en soi un peu de ce qui naît au dehors. Chacun est formé de soi-même et de ce qu'il a su prendre aux autres.

Ainsi l'on peut puiser à des sources contradictoires, même ce que l'on aime peu ne doit pas être nié. Aucune parole n'est vaine entièrement. Ainsi peut-on goûter, bien qu'à des degrés, selon les tempéraments, variables, Prudhon et David, Guérin et Géricault, Ingres et Dela-

croix, s'arrêter à des maîtres plus petits, y eût-il dans leur œuvre une forte part d'imitations trop directe, seulement il est des sommets — des phares! — dont la lumière étincelante frappe et confond, arrête et extasie, il est des feux qu'on ne saurait pas ne pas voir.

A travers les âges, les géants de l'humanité se passent de l'un à l'autre la torche, ils éclairent tour à tour et à jamais la montée chancelante des foules, ils lui versent l'amour, la joie, la vie, et Delacroix est l'un d'eux.

Une quinzaine de ses œuvres figurent ici. Le grand *Saint-Sébastien*, de 1836 (église de Nantua), conçu dans cette manière suave qui semble inspirée de Le Sueur, en même temps que l'énergie du dessin ferait songer plutôt à Van Dijck, comme dans le *Christ au Jardin des Oliviers* qui est en l'église, à Paris, Saint-Paul Saint-Louis. Rien n'égale la splendeur de dessin héroïque et simple dans le raccourci du corps du saint affaissé au pied d'un arbre. Une pieuse femme retire une flèche fichée dans l'épaule, tandis qu'une autre, montant la colline, approche, et le regard de son visage tourné de profil suit, avec un muet reproche, la fuite, au loin, des bourreaux. Des attitudes, cependant vraies et spontanées telles que cette dernière, valent, chez les maîtres, leur signature. Cependant elles gisaient au fond commun où tout l'art eût pu les observer, et il semble qu'il ait fallu un maître pour en faire la découverte. Tout le tableau d'une atmosphère tremblante et fondue palpite délicatement s'il n'étale pas encore, comme les autres, l'éclat merveilleusement harmonisé des triomphales couleurs.

La Grèce expirante sur les ruines de Missolonghi! Un tel sujet un jour a tenté Delacroix. Vous y prévoyez, n'est-ce pas? je ne sais quelle emphase surannée, quelle stérilité et quel ennui? Non: c'est Delacroix qui l'a entrepris, il n'y a, ici, qu'une simple femme et un grand geste de désolation résignée. Si un soldat noir, debout, vainqueur sur des pierres encore fumantes, occupe le fond de la toile, sans déclamation la jeune Grecque lui attribue un sens profond d'humain désastre. Et le colo-

riste magnifique donne avec une pathétique sobriété leur valeur aux tons les plus divers, multiplie, au foulard de la coiffure, aux chairs de la tête, du cou, des seins, aux étoffes du vêtement d'un goût déjà oriental, la diversité splendide de tous les blancs. Traitée de la sorte, innovée dans ses procédés, l'allégorie dépasse son prétexte; elle ne s'attarde plus à grouper les accessoires de convention, elle généralise par la force pénétrante de sa grandeur expressive.

Dans un *Episode de la guerre grecque,* Delacroix abondamment se livre à la joie de peindre. Un superbe cavalier sur un cheval blanc galope à travers la plaine où sont les soldats dispersés, et c'est un hymne des couleurs vives et chatoyantes, comme aussi dans les *Bouffons ou Comédiens arabes*, dans l'esquisse curieuse des *Croisés*, de la *Bataille de Taillebourg*, dans ces études de *cavaliers arabes*, *de lion*, *d'un Saint-Georges et du bon Samaritain*, dans cet homme à plat ventre qui boit, à même, à un ruisseau, toile, héroïque et frémissante, une des plus angoissantes que je sache.

Enfin, une répétition, amoindrie, plus paisible encore et aussi suavement peinte, des *Femmes d'Alger dans leur appartement*, une étrange *nature-morte :* homard, lapin, faisan, chantant la gloire du rouge et des tons assortis dans le vert lointain d'un superbe paysage.

La surprise, à côté de cette extase, va à ce nom d'un peintre : Trutat. Quel a-t-il été? Qui ne l'ignore? (Il a vécu de 1824 à 1848.) Dans la fraîcheur de son élégance, un corps jeune de femme, chairs franchement vivantes, étendu sur une peau de panthère. Une tête d'homme puisée à du savoir italien, regarde par une fenêtre, derrière. Cela vaut par la souple lumière bue, teintée d'ambre, en cet intérieur. Mais il y a mieux : *portrait de son père* un vieux artilleur, et ce reste d'héroïsme en le profil obstiné et attendri, dans une stupeur toujours prête à sourire et à jouer. Métier robuste et sûr, science de la couleur. Ce peintre n'a-t-il peint que cela? Pourquoi ne le connaît-on pas?

Th. Chassériau (1819-1856) élevé à l'école d'Ingres, enthousiasmé de Delacroix, rêva d'unir les deux contraires et, tour à tour, l'influence double en sa peinture prédomine. Un *portrait de deux sœurs*, avec toute la sécheresse de coloris, le dessin moins noyé, le soin du détail dans les mains, dans les bijoux rendus avec exactitude, les châles aux mêmes fleurs de broderies ne retiendrait guères s'il n'y avait, à côté, la *Toilette d'Esther*, le *Harem*, son dernier tableau, et surtout les étonnantes *Sorcières de Macbeth* (1855), avec ce Macbeth d'un geste si prompt, arrêté, surpris, effrayé et intéressé, et son cheval hennissant. Là l'étude de Delacroix l'a emporté, le tableau presque, pour la richesse chatoyante, pour la spontanéité de la composition, serait de lui !

La Paix, l'une des grandes toiles décoratives heureusement arrachées aux ruines de la Cour des Comptes, est d'une belle harmonie tempérée et discrète et d'un beau dessin familier.

ANDRÉ FONTAINAS.



LE CHEMIN DU PARADIS

A Mlle Marguerite Moreno

Quand on se fut mis à jeter dans le trou les premières pelletées de terre, et qu'on les entendit crouler sur la boîte sonore de sapin, une grosse main prit doucement la mignonne main serrée d'Annette, qui fut entraînée au milieu des groupes de gens vêtus de noir et de paysannes en coiffes blanches causant à voix basse.

— Alors, père Jean-Pierre, c'est vous qui emmenez la petite? firent deux ou trois voix.

Père Jean-Pierre ne répondit pas, et il continua son chemin en marmottant entre ses dents quelque chose qu'on ne comprit pas. On les vit tous deux s'enfoncer dans la route, lui le dos légèrement voûté sous sa blouse bleue, et la fillette raide en sa robe plissée du dimanche. Bientôt le bonnet de toile d'Annette, qui continuait à émerger du talus, disparut, puis à son tour le chapeau usé du fermier. Dès qu'ils furent seuls, le vieux se tourna vers la fillette et la contempla longuement de ses yeux clairs sous les paupières ravinées comme des coques de noix.

— Tu veux bien venir avec moi, n'est-ce pas? demanda-t-il en caressant de ses doigts noueux le menton fin d'Annette.

La fillette se cacha le visage derrière un bras et recommença à sangloter.

— Je veux retourner chez grand'mère, je veux retourner chez grand'mère.....

— Ta grand'mère est partie, Annette.....

Mais il eut beau faire pour l'arracher à cette idée fixe, il eut beau chercher dans sa tête troublée de brave homme les affectueuses paroles qui s'écorchaient, faute d'habitude, entre ses lèvres rasées et tremblantes, il ne put obtenir que cette réponse obstinée :

— Je veux retourner chez grand'mère.....

★

Du tournant du sentier on apercevait sous son large chaume de paille rouillée la maison d'Annette. La porte était entre-bâillée : à l'intérieur une petite voix inquiète appelait :

— Grand'mère ; grand'mère Fine!

Les yeux du fermier commençaient à s'habituer à la demi-obscurité de l'unique pièce basse éclairée seulement par une étroite fenêtre à rideaux jaunes; peu à peu il distinguait à côté du grand lit vide un cierge à moitié brûlé sur une table, un bol ébréché, un ancien paroissien oublié sur une chaise.

— Elle doit être au grenier, s'écria Annette.

Elle grimpa sur l'escabeau, souleva la trappe de ses bras maigrelets et de nouveau appela :

— Grand'mère Fine.

Personne ne répondit. La fillette écouta encore ; au dehors un chant de coq rompit un instant le silence ; puis elle laissa retomber la trappe, redescendit et s'affaissa par terre dans une enfantine crise de désespoir.

— Viens, murmura le père Jean-Pierre.

★

Père Jean-Pierre avait deux filles et un garçonnet : Madge, Nany et Jean. Madge était l'aînée et avait les yeux clairs comme son père, et Jean était le dernier.

— Qu'importe une bouche de plus, avait dit le fermier à sa femme; on ne pouvait pourtant pas laisser la pauvre petite toute seule.

Et la tendre Norine avait répondu :

— Elle ressemble tant à sa grand'mère, bonté de Dieu ! c'est tout à fait le même regard et même air......

C'est ainsi qu'Annette était devenue la nouvelle sœur de Madge, Nany et Jean. Elle allait avec eux puiser de l'eau, étendre le linge, caresser les vaches et jouer dans le pré.

— Où est grand'mère Fine? interrogea-t-elle une fois.

Madge et Nany se regardèrent, embarrassées; mais le blondin en culotte courte, vivement :

— Écoute, Annette, elles ne veulent pas te le répéter, mais elles le savent bien; c'est maman qui nous l'a dit : ta grand'mère Fine, elle est au Paradis.

— Et où est-ce le Paradis? reprit Annette.

L'indiscret étendit machinalement le bras du côté de la haie du cimetière et murmura :

— C'est là-bas...

Annette n'ignorait pas que le paradis est un endroit plein de personnages endimanchés qui se promènent dans de beaux jardins comme dans les images; et elle se rappelait un conte que lui avait appris sa grand'mère, où il y avait précisément une vieille femme qui prenait par le bras tous les gens qu'elle rencontrait pour les mener dans ce bienheureux pays, et elle ne savait pas pourquoi le portrait de la vieille femme et celui de son aïeule se mêlaient maintenant dans son souvenir.

Et ce soir, Annette aurait bien voulu rencontrer la vieille femme; elle l'imaginait assise sur un banc

du jardin brodé de fleurs, lui souriant et la prenant pour la faire sauter sur ses genoux comme sa bonne maman jadis. Aussi laissa-t-elle bientôt jouer Madge, Nany et Jean, pour demeurer rêveuse, assise gravement sur une marche jusqu'à l'heure du souper. Norine remplit de bouillie chaude les écuelles de terre : Annette ne mangea pas et donna son assiette au chat. Seulement, en montant à la chambrette où on la couchait avec Nany, tandis que Madge et Jean se partageaient l'autre paillasse, elle emporta une grosse miche de pain cachée dans son tablier. Elle ne voulait pas dormir. Après qu'on eut soufflé la chandelle, elle écarquilla de toutes ses forces ses paupières alourdies. Mais elle ne put résister longtemps et s'assoupit. Quand elle se réveilla, la lumière de la lune entrait par la lucarne et éclairait les objets autour d'elle. Elle retint son souffle et écouta la respiration tranquille de Madge, Nany et Jean. A voix étouffée elle appela :

— Nany !

Rien ne remua. Alors elle se glissa doucement hors de la couchette, enfila ses petits bas éraillés et son jupon effiloché, mit sous son bras la miche de pain enveloppée dans son tablier, prit ses sabots, leva avec précaution le loquet, poussa la porte qui commença à grincer, et sortit sans bruit...

★

Elle s'arrêtait aux fermes, et les servantes, parce qu'elles la voyaient si jeune, par compassion lui coupaient des tartines de fromage et lui versaient du cidre frais. La nuit, elle se blottissait dans les granges ou les meules de paille, et elle voyait en songe la vieille femme lui sourire. Le lendemain elle remettait ses sabots usés et s'en allait de nou-

veau sur la route poussiéreuse. Une fois elle rencontra une mendiante courbée sur son bâton.

— Ne vas-tu pas au paradis? lui demanda-t-elle.

Mais la bohémienne se moqua de sa question et la chassa avec des injures. Et depuis, elle n'osa plus demander le chemin à personne.

Une autre fois, plus tard, au crépuscule, un roulier s'approcha d'elle et l'entraîna derrière une haie. Elle se laissa conduire et ne résista pas quand il la renversa. Il lui avait mis la main sur la bouche pour l'empêcher de crier, mais elle ne songeait pas à se défendre, étonnée seulement de reconnaître dans les yeux de l'autre l'image d'une fille déjà grande. A présent, quand elle entrait dans les étables, les domestiques venaient la caresser et la baiser sur la bouche; ils la prenaient et la payaient d'un reste de lard, d'un chiffon brodé ou d'une piécette d'argent.

Et elle vécut ainsi, échangeant sa chair de gueuse contre un peu de nourriture, espérant toujours rencontrer la vieille femme qu'elle avait vue en ses rêves, et mettant la main en avant sur ses yeux quand elle croyait reconnaître sa silhouette à l'horizon. Jusqu'à ce que, par une nuit d'hiver, elle se trouva transie et sans gîte, dans les rues d'une ville endormie, où la neige étouffait le bruit de ses pas. Et voici que soudain, dans le silence, elle entendit derrière elle un air de son lointain pays joué par un instrument invisible. Annette se retourna. Un peu de lumière filtrait à travers les persiennes d'une maison basse. Elle distingua confusément, à l'intérieur, des chansons et des rires. Le musicien continuait l'air ancien et familier. Alors elle s'approcha, et cogna à la porte fermée éclairée par une lanterne verte...

★

On lui avait donné une chemise fine et elle plaisait aux soldats et aux matelots parce qu'elle avait les seins gonflés, les bras robustes, et qu'elle souriait doucement. Mais au printemps, elle reprit ses guenilles, et, riche d'une bourse légère, elle repartit encore. Et maintenant elle éprouvait plus de peine à la marche et elle se sentait épuisée à la tombée du jour; on ne vidait plus les pichets pour elle, on n'ouvrait plus les buffets, et les galants se faisaient rares. Elle s'habitua à tendre la main en vain. Quand on ne la laissait pas pénétrer dans les granges, elle s'étendait dans un fossé le long du chemin. Elle souffrit de la faim et de la soif, de la chaleur et du froid. Elle dut couper une branche de houx et s'y appuyer désormais.

Or un soir qu'elle s'était assise sur le bord d'un étang pour y laisser baigner ses pieds meurtris, et qu'elle sommeillait à demi de fatigue, en se penchant sur l'eau, elle reconnut la vieille femme de ses rêves. C'était bien elle; c'était bien celle qui ressemblait à sa grand'mère, avec les mêmes joues ridées, la même bouche édentée, les mêmes yeux ternis, le même sourire triste.

— Emmène-moi, murmura Annette comme en songe; je t'ai cherchée bien longtemps; je suis allée sur toutes les routes, et pourtant je savais que tu m'attendais, je savais que je te rencontrerais... Je suis bien lasse, prends ma main, et emmène-moi où tu voudras : je suis prête.

Mais elle avait oublié sa besace et son bâton sur la berge, et le pêcheur qui vint le lendemain s'asseoir à la même place accrocha quelque chose de si lourd au bout de sa ligne, qu'elle se brisa...

TRISTAN KLINGSOR.

LA VOIX DES SOIRS

—

I

Délicieusement douce, paisible et douce,
La tiédeur du soir qui caresse la mousse
Et s'embaume du souffle pâle des lilas
Descend, et dans l'enclos mauve où les soleils las
Couchent leurs fronts sanglants de vieux seigneurs moroses
Avec le chant des tourterelles sur les roses
Monte le chant des rossignols extasiés.
Mais le vent a soufflé, méchant, sur les rosiers;
Et le chant cesse; et dans un obscur frisson d'ailes,
Les rossignols et les tourterelles fidèles
Fuient; et dans l'abandon de l'enclos attendri,
Sur les roses mortes à terre, le vent rit.

II

Dans le ciel vert et transparent, où s'effiloche
La litanie inaccessible d'une cloche,
L'émoi pieux du soir pensif s'est reposé,
Et le vent doux a la tendresse d'un baiser
Consolant sur un cœur blessé qui se désole;
Dans le ciel vert et transparent l'âme s'isole,
Et l'âme rit, et l'âme fuit, et l'âme suit
L'obscur berger sans cesse en marche dans la nuit,
Qui, par quels blonds chemins et vers quels bleus asiles?
Guide l'errance d'or des étoiles dociles.

III

Parfois la nuit qui vient semble se faire femme,
Un peu mère très jeune ou sœur très vieille, d'âme
Que mon cœur ne saurait comprendre, mais chérit.
Et le soir, se voilant du mystère attendri
Des yeux qu'un désespoir sans cause emplit de larmes,
A, pour mon cœur lassé du vain rêve, les charmes
D'un baiser trop compris et qui mordrait un peu.
Il est tout vert, il est tout d'or, il est tout bleu ;
Il vous chagrine ainsi qu'une plainte éloignée ;
Et la lune s'en va, lumineuse araignée
Qui drape doucement l'infini, de ses fils
Si mièvres, si diaphanes, si subtils,
Qu'ils font du ciel avec leurs invisibles toiles
Où, mouches blondes, se sont prises les étoiles.

IV

La piété des clochers épelle la prière,
C'est triste, comme si l'âme de chaque pierre
Déclose enfin, se diluait dans chaque son.
Sons des angelus d'or dans les ciels bleus, ce sont
Des anges blonds qui vont chantant des versets mièvres,
Le front énigmatique et le doigt sur les lèvres,
Suivant, au livre blanc de leur rêve lointain,
Le sens mystérieux du cantique latin !
Et, tandis que la nuit violette s'envoûte,
L'Heure s'arrête, se recueille, et, calme, écoute,
Guidés par la raideur du grave rituel,
Les sons de l'angelus en marche vers le ciel.

V

Le soir est triste sur la source et sur la mousse ;
Il est le frère malheureux de l'aube douce,

Triste et doux à peu près de la même douceur ;
Mais, orphelin qui n'a jamais connu sa sœur,
Le soir rose a rêvé du rose de l'aurore.
Il voit soudain qu'il va falloir mourir encore
Sans connaître l'amour de son grand baiser d'or !
Et le soir s'abandonne à la mort sans effort,
Et le soir s'abandonne à sa blonde agonie,
Et les cloches disent pour lui leur litanie
Et le bois mêle à leurs prières sa rumeur.
Oh ! le soir qui jamais ne naît, et toujours meurt !

ÉMILE DESPAX.



LA CENSURE EN RUSSIE

—

D'après la déclaration des Droits de l'homme et du citoyen, ce nouvel évangile du monde civilisé, la base fondamentale de toute société, c'est la liberté de la pensée et de la parole : « La libre communication des pensées et des opinions est l'un des droits les plus précieux de l'homme, tout citoyen peut donc parler, écrire, imprimer librement, sauf à répondre de cette liberté dans les cas déterminés par la loi » ; et toutes les nations civilisées ont accepté ce grand principe, partout la littérature et la presse sont libres et responsables devant la Loi de l'abus de leur liberté.

Seule, la grande Russie, dont l'influence dans le monde grandit de jour en jour, fait une triste exception : exprimer librement ses pensées et ses opinions est en effet l'un des plus grands crimes qui existent en Russie. Si bien que, dans ce pays, la presse n'est pas l'expression de l'opinion publique, la source d'où le gouvernement peut reconnaître les besoins de son peuple, mais le porte-voix de phrases traduisant les désirs du gouvernement, la propagatrice de faits, faux pour la plupart, et destinés à présenter l'état du peuple sous le meilleur aspect, contrairement à la vérité.

Il résulte de cet état de choses que le souverain ignore les besoins de son peuple, et l'on peut dire même que, sans presse libre, le tzar cesse d'être autocrate, il est en grande partie sous la dépendance de ses ministres, il voit par leurs yeux, entend par leurs oreilles. Sans presse libre, les ministres sont les autocrates, puisque non seulement le souverain fait ce qu'ils veulent, mais que chacune de leurs fautes, volontaire ou non, chacune

de leurs ordonnances, même la plus stupide, est couverte par l'ordonnance du tsar.

Etant esclave, l'imprimerie, en Russie, est privée du droit le plus précieux et le plus indiscutable : le droit d'être jugée. Il existe bien la loi de 1865 relative aux publications littéraires, mais cette loi est presque entièrement abrogée par des ordonnances privées postérieures, et l'on peut dire qu'en Russie la seule loi à laquelle la littérature est soumise, c'est la volonté et les caprices de la Censure, et nous verrons par des exemples jusqu'à quel point et par quels artifices elle viole les lois.

Selon la loi de 1865, il existe deux classes de journaux et de livres, les uns soumis à la censure préventive, les autres affranchis de cette censure. Mais le pouvoir sans borne dont jouit la Censure détruit entièrement cette distinction, et met les derniers dans une situation peut-être pire que les premiers.

En 1872 fut publiée une loi d'après laquelle le droit d'interdire les journaux appartient au général gouverneur; mais la plus importante des lois relatives aux publications littéraires en Russie, c'est la loi du 7 août 1872, qui a permis à la Censure de prendre des décisions en dehors de tout jugement. Avant cette dernière loi, la Censure a pu diminuer le nombre des éditions, interdire la discussion de telles ou telles questions, mais elle ne pouvait arracher la plume des mains de l'écrivain qu'après un arrêt de la Cour. En effet, de 1866 à 1871, on compte beaucoup de procès contre les auteurs, les imprimeurs, les rédacteurs, et disons à l'honneur des tribunaux russes que, dans la majorité des cas, ils jugèrent en faveur des écrivains.

La loi de 1872 a donné au ministre de l'Intérieur, lorsque le comité des ministres y consent, le droit de brûler tout livre, ou tout numéro de journal qu'il croira nuisible; et dès lors les procès littéraires ont cessé en Russie. Cette loi a rétabli, en pratique, l'égalité entre les éditions avec censure préventive, et celles non soumises à la censure préventive. En réalité, actuellement,

sont seuls libérés de la censure les journaux quotidiens affranchis de la censure préventive et qu'on apporte au moment où l'on va les imprimer, c'est-à-dire vers trois ou quatre heures du matin, alors que les censeurs, même les plus féroces, à moitié endormis, signent le journal sans le lire. Mais si par hasard le censeur remarque dans le journal quelque chose qui n'est pas de son goût, il refuse sa signature, et, le lendemain, on attend en vain le journal, il ne paraît pas. Toutes les autres publications sont soumises à la censure la plus stricte.

Dès la création de cette loi, les autodafé ont été nombreux, on a brûlé des livres de toutes sortes, romans, sciences, poésies, etc. Citons quelques titres d'ouvrages bien connus brûlés pendant les deux années 1871-1872. — Haeckel : *Histoire naturelle de la Création du monde* (1990 exemplaires ont été brûlés); Louis Blanc: *Histoire de la Révolution de 1848*, tome Ier (3940 exemplaires); Boborikine : *La Victime du Soir*, roman (3000 exemplaires); Büchner : *D'où nous sommes, qui nous sommes, où nous sommes* (4000 exemplaires); Diderot : *Romans et contes*, édition de M. Necludoff, qui, quinze ans plus tard, a été nommé sous-secrétaire au ministère de l'Intérieur (2487 exemplaires); Lassalle : *Œuvres complètes* (3000 exemplaires); Pisareff: *Œuvres*, 4e et 7e volumes (3015 exemplaires); Spencer : *La Statique sociale* (2990 exemplaires); Strauss : *Voltaire, sa Vie et ses Œuvres* (1350 exemplaires); Flerowsky : *La Situation des classes ouvrières en Russie* (2940 exemplaires); *Recueils de textes en vers et en prose* (2000 exemplaires). Plus tard, on a brûlé encore: Eliseieff : *Œuvres complètes;* un recueil de matériaux pour l'histoire du développement économique en Russie, 1895; Letourneau : *Evolution de la Morale*, etc., etc... Cette liste d'ouvrages est loin d'être complète ; on en a brûlé deux fois plus.

Par la loi de 1873, le ministre de l'Intérieur a reçu le droit d'interdire, selon son bon plaisir, l'impression de certaines questions, sous prétexte d'importance d'Etat,

et si un journal les imprime, il a également le droit d'interdire ce journal pendant trois mois. Mais, dans la loi aussi bien que dans les ordonnances ministérielles défendant la publication de ces questions, le délai pendant lequel la presse n'en doit pas parler n'est jamais indiqué, de sorte qu'en Russie il arrive très souvent qu'un journal est interdit pour avoir traité une question défendue par une ordonnance ministérielle, mais datant déjà de 3 ou 4 années.

Dans la loi organique de la censure, on trouve de curieuses instructions auxquelles doit se conformer tout bon censeur. Citons quelques articles de cette loi :

Art. 93. — En général, il ne faut tolérer dans aucune publication : ni un manque de respect aux rites de la Religion chrétienne, ni aucune atteinte à la souveraineté de la puissance du tzar et de ses attributs, ni rien qui puisse affaiblir l'estime pour les membres de la famille impériale, rien qui puisse diminuer l'autorité des lois fondamentales, la morale du peuple, ni aucune attaque contre l'honneur et la vie de chacun.

Art. 94. — La Censure doit distinguer les opinions bien intentionnées qui sont basées sur la connaissance de Dieu, de l'homme et de la nature, de celles qui sont contraires à la Religion et à la Vérité. La Censure doit distinguer les œuvres didactiques et scientifiques qui sont destinées aux savants, de celles qui s'adressent au peuple.

Art. 95. — Il ne faut laisser imprimer ni les œuvres, ni les articles qui traitent de l'étude si dangereuse du socialisme et du communisme.

Art. 100. — Il est interdit d'imprimer les informations relatives aux lois que le gouvernement se propose de faire, jusqu'à ce qu'elles soient annoncées par les voies officielles.

Il ressort évidemment de ces articles que les droits de la Censure sont tout à fait illimités, et que, si l'on veut, on peut, comme l'a dit Glinka, le censeur bien connu en Russie, « interpréter Pater Noster comme un langage de Jacobins ».

Malgré des lois aussi strictes, l'état de choses qui en est la conséquence fut adouci, dans la pratique, par les réformes libérales et humanitaires d'Alexandre II, et l'on voit pendant son règne germer et se développer tout ce qu'il y a de bon et de noble dans la vie russe. La presse a été relativement libre sous le règne d'Alexandre II ; il comprenait bien que seule une presse libre peut contribuer au développement des forces d'un peuple, aussi limita-t-il le pouvoir administratif relativement aux publications littéraires; et à cette époque parurent beaucoup d'œuvres interdites jusque-là.

Après l'assassinat d'Alexandre II, 1er mars 1881, le gouvernement resta, pendant quelques jours, paralysé d'effroi, et l'on écrivit dans une langue tout à fait inconnue à la littérature russe : on explique le crime du 1er mars par les fautes de la politique du gouvernement et par des considérations générales sur l'état de la Russie, on demande une constitution en faisant ressortir qu'aux yeux du peuple la constitution, ôtant au Souverain une grande part de sa responsabilité, le met à l'abri d'attentats contre sa vie.

Mais cette ère de liberté ne dura que trois jours.

Le 4 mars, le ministre de l'Intérieur signa un avertissement contre les journaux « le Pays », et « la Voix », et à partir de ce jour les avertissements d'interdiction contre les journaux devinrent très fréquents.

Le 16 mars, deux journaux « Molva » et « les Bulletins de Saint-Pétersbourg » furent interdits pour un mois. Le « Messager de Smolensk » fut interdit pour huit mois après avoir paru une semaine Le 1er août 1881 paraissait le journal « la Nouvelle Gazette » interdit après son 7e numéro. Presque chaque jour, le ministre de l'Intérieur fit paraître de nouveaux décrets, interdisant d'exposer ou de discuter une foule de questions telles que : forme du Gouvernement de la Russie; lois constitutionnelles en Europe; crimes et procès politiques sauf les nouvelles insérées dans le « Messager du Gouvernement ». Un décret spécial a défendu de parler du coup d'État

fait en Bulgarie, par le prince Alexandre de Battenberg.

Quand le crime, maintenant très connu, des fonctionnaires d'État du gouvernement d'Orenbourg a été découvert, un décret a défendu d'en dire un mot. Pendant dix mois, 47 décrets de ce genre ont paru, et la situation est restée la même pendant tout le règne d'Alexandre III.

Les moyens de répression dont on a usé envers les journaux ont tous un caractère administratif : outre l'interdiction et la destruction d'un numéro d'une publication contenant un article qui ne plaît pas à la censure, celle-ci peut encore empêcher la vente du journal dans les rues, pendant un temps indéterminé; interdire l'insertion d'annonces pendant un délai de deux à huit mois; interdire un journal pendant trois mois; donner des avertissements, le 3e avertissement étant suivi presque toujours de la suppression du journal dans un délai de six mois. L'avertissement diffère des autres moyens répressifs en ce qu'il doit toujours être motivé.

Mais de plus, depuis 1881, la censure s'est donné, dans la pratique, le droit d'adresser des observations et des blâmes aux rédacteurs des journaux, et de les faire appeler pour cela au comité de la Censure.

En 1882, le ministre de l'Intérieur a reçu le pouvoir, après entente avec quelques ministres, d'interdire pour toujours un journal, avec défense absolue au rédacteur ou à l'éditeur de ce journal d'être à l'avenir rédacteur ou éditeur de n'importe quel journal, et cette peine peut être infligée sans aucune explication des motifs qui ont pu l'entraîner. En outre, après le 3e avertissement, un journal est soumis à la censure préventive, si bien que par ce moyen un grand nombre de journaux non soumis à la censure préventive ont été transformés en journaux soumis à la censure.

De ces faits d'interdiction de vente, ou d'impression d'annonces, résulte la ruine de beaucoup d'entreprises. Le premier cas s'est présenté en 1885 avec le journal « Echo », et à partir de cette époque ils ont été nombreux.

De 1882 à 1894, nous comptons 70 interdictions de vente au numéro, 63 défenses d'imprimer des annonces, 18 interdictions de journaux avec censure préventive, parmi lesquels : un journal arménien « Artzaghan » (interdit en 1884); un journal hébreu « Gatzefier » (interdit en 1888); des journaux polonais « Gazette Radomska », « Kaliszhanin » et « Dziennck Lodzki » (interdits en 1892); et enfin 56 avertissements dont 7 interdictions temporaires de journaux.

En 1894, sur un ordre du ministre de l'Intérieur, beaucoup de journaux et de livres, qui avaient été autorisés antérieurement, ont été interdits dans toutes les bibliothèques publiques. Huit journaux ont été frappés par cet ordre : « Dielo», « Znanié », « Otechestvennia Zapisky », « Rouskaia Misl », « Rousskoie Slovo », « Slovo », « Sovreménick » et « Oustoï »; et 171 ouvrages dont nous citerons quelques titres : Brice : *La République américaine*, 3 vol.; Watson : *Histoire de la Commune* (livre contre la Commune); Garchine : *Œuvres complètes;* Grégoire : *Histoire de France du XIXe siècle;* Green: *Histoire du peuple anglais*, 4 vol.; Hubbard : *Histoire de la littérature espagnole;* Victor Hugo : *Œuvres complètes*, édition Wolf; Dobroluboff : *Œuvres complètes;* Uberweg : *Histoire de la nouvelle Philosophie;* Korolenko : *Récits et nouvelles;* Merjeiefsky : *Gynécologie judiciaire*; Olldenberg, *Bouddha;* Stuart Mill : presque toutes les œuvres traduites en russe; Moleschott : *Cours de physiologie;* Pisareef : *Œuvres complètes;* Real : *Théorie des Sciences métaphysiques*; Spencer : la plupart de ses œuvres; Léon Tolstoï : volumes XII et XIII; Chernichevsky : Œuvres presque complètes ; Janjoul : *Livre des livres* (c'est un simple catalogue de titres d'ouvrages, que Janjoul, membre de l'Académie des Sciences, recommande aux lecteurs).

La plupart des journaux qui ont reçu trois avertissements cessent d'eux-mêmes, car ils savent qu'ils ne peuvent plus compter sur une longue existence. Ainsi ont disparu « Slovo », « Oustoï », « Zemstvo », « Goloss »,

« Dielo », « Rousskie Courier » « Juridichesky Vestnik » et un grand nombre de journaux de province. Parmi ces journaux, l'un des plus intéressants et des plus populaires était le « Goloss », qui avait été fondé par M. Kraievsky et était dirigé par le célèbre professeur d'histoire Bilbasoff. Dans une période de quatorze ans 1863-1879, il avait reçu 11 avertissements, 3 interdictions temporaires, 11 interdictions de vente au numéro ; en 1881 il recevait 3 avertissements, était interdit pendant 6 mois, après quoi il cessa de paraître.

Dans les Archives du ministère de l'Intérieur, on trouve de curieux et intéressants documents; nous relevons, par exemple, dans le compte rendu secret de l'administration principale des affaires d'imprimerie, pour 1879, ces décisions du ministre de l'Intérieur. Le censeur principal avait proposé de donner un avertissement aux journaux « la Gazette de la Bourse », et « le Télégraphe ». Le ministre de l'Intérieur répondit : « Je ne trouve pas qu'il soit à propos de donner un avertissement, mais je vous prie de surveiller très attentivement ces deux journaux. »

A propos d'un rapport sur le journal « Rousskaia Pravda », M. le ministre de l'Intérieur écrivit : « Invitez le rédacteur en chef à passer dans mes bureaux pour que je lui donne moi-même un blâme. » Sur le rapport concernant le journal « Rousskia Wiedomosti », qui avait imprimé quelques renseignements sur le vol des diamants commis par le grand-duc Nicolas Constantinovitch, déporté pour ce fait dans le Caucase, le ministre de l'Intérieur notifia : « Je crois nécessaire de demander au gouverneur de Moscou qu'il fasse appeler le rédacteur en chef et le réprimande sévèrement, en lui annonçant qu'une autre fois il sera puni personnellement. »

Le 21 octobre 1894, le règne de Nicolas II commença. Nous avons déjà vu que bien souvent la Censure se permettait de négliger les lois, encore un pas et elle les oubliera tout à fait.

Quelques jours après l'avènement de Nicolas II, le mi-

nistre de l'Intérieur faisait connaître à tous les journaux un décret par lequel «il invite messieurs les rédacteurs des journaux sans censure à n'imprimer aucun article ayant trait à un ancien conseiller de la cour de Tachkent : Semion Ivanovitch Gousson, sans que ces articles soient lus auparavant par la censure ». C'est la première fois que, dans la littérature russe aussi bien que dans toute littérature, on ait défendu à l'avance d'imprimer un article sur telle ou telle personne. Quelques semaines après ce décret, les rédacteurs en recevaient un encore plus curieux, défendant à tous les journaux d'imprimer aucun article écrit par M. Guersevanoff, recteur de l'Ecole supérieure des Ingénieurs. Presque en même temps, le ministre de l'Intérieur a défendu de parler des grèves et des relations entre ouvriers et fabricants. (Décrets des 8 juin et 18 juillet 1896, n° 4537.)

Le 19 mai 1896, le ministre de l'Intérieur a averti les journaux de ne rien dire de la catastrophe de Chodinka, et de n'imprimer que les nouvelles officielles. Pendant l'été 1896, le célèbre professeur d'hygiène de l'Université de Moscou, Erisman, a été révoqué et tous les journaux ont été prévenus qu'il leur était absolument défendu d'écrire aucun article élogieux ou simplement favorable à ce professeur; la même défense a été faite au sujet du médecin Mollesson.

Les 31 octobre et 9 novembre 1896, on envoyait à tous les rédacteurs de journaux cet avis : « N'imprimez rien de l'affaire (qui se jugeait à ce moment devant la Cour de Saint-Pétersbourg) du conseiller municipal Kedrin. » Cet avis éveilla la curiosité à un tel point que la Censure fit défendre d'imprimer l'arrêt de la Cour. Mais cent exemplaires de cet arrêt avaient été imprimés pour être distribués aux membres du tribunal, une visite du président de la Cour à la Censure a sans doute suffi pour rapporter ce décret.

Les avertissements, les interdictions d'annonces, les interdictions de journaux sont nombreux actuellement; presque chaque jour il y en a de nouveaux.

Le journal « Rousskia Wiedomosti » a reçu l'interdiction de vente au numéro, parceque, le jour anniversaire de la mort d'Alexandre III, il a paru sans cadre de deuil. Beaucoup d'autres journaux coupables de la même omission n'ont pas été inquiétés.

Le journal « Rousskaia Gizn » a été interdit sans motif et on a refusé au directeur, M. Porochovschikoff, le droit d'être jugé.

Le nouveau chef de la Censure russe, le stupide Solovioff, une créature du Torquemada russe M. Pobiedonostzeff, a déclaré très souvent dans les entretiens qu'il a eus avec les directeurs, qu'il ne serait pas l'« Administrateur des affaires d'imprimerie », mais administrateur de l'imprimerie même.

Le directeur du journal « Niediela », M. Gaidebouroff, a été appelé chez Solovioff, qui lui a demandé de ne pas imprimer dans son journal les articles de son collaborateur Menchikoff. Il a agi de même près du directeur du « Bulletin de la Bourse », M. Prosper, en le priant de ne pas insérer d'articles de M. Daline. Bien que ces directeurs aient satisfait servilement à cette demande inique, « Niediela » a déjà reçu le 2e avertissement.

Solovioff a demandé à beaucoup d'administrations de journaux de prendre pour rédacteurs ses amis, fixant lui-même les honoraires auxquels ils auraient droit. A M. Prosper il a donné comme rédacteur le pornographe très connu M. Jasinsky ; au journal « Nov », M. Golovinsky ; au nouveau journal de M. Wolf, « Louch, » qui a eu beaucoup de succès à ses débuts, M. Solovioff a aussi voulu donner un rédacteur, mais l'éditeur du journal a refusé et a préféré ne pas faire paraître le journal. Il a imposé comme rédacteur au journal « Rous » un employé du Ministère de l'Intérieur, d'une ignorance notoire, M. Dragomiredsky, qui au dire de tout le monde est un espion autrichien.

Pour procurer à ses amis d'avantageuses situations, M. Solovioff donne très facilement l'autorisation de

créer un journal, et dans le contrat que signe le rédacteur de son choix avec l'éditeur, il y a toujours cette clause que, dans le cas où le journal serait interdit, l'éditeur paierait telle ou telle indemnité au rédacteur; puis M. Solovioff commence des perquisitions qui finiront toujours par l'interdiction, si dans le journal il y a autre chose que : tout va bien et Dieu sauve le Tzar!

Dans ses menées contre la presse et la Littérature, M. Solovioff s'attaque surtout au langage petit-russien, et dans sa bêtise il est allé si loin qu'il a interdit (nous trouvons cela dans l'un des derniers numéros du journal du prince Ouchtomsky « Petersbourgskia Wiedomosti », d'imprimer en petit-russe aucun livre religieux, si bien que 20.000.000 de personnes sont privées du droit de lire l'Evangile dans leur langue. Il a également défendu de traduire dans cette langue: les ouvrages des écrivains russes; tous les livres scientifiques populaires et pédagogiques; les œuvres de Schiller, Byron, Shakespeare, Homère, Ovide, Dante et même la description du Sahara.

Pour avoir sous la main toutes les éditions, M. Solovioff, avec l'aide de Pobiedonostzeff, a fait promulguer une loi d'après laquelle, quiconque voudra éditer des journaux périodiques devra être autorisé par la Censure. C'est une violation évidente de la principale base de tout droit civil.

Pour clore cette longue énumération des faits héroïques de M. Solovioff, mentionnons son dernier décret qui a défendu à tous les journaux d'écrire quoi que ce soit du jubilé du comte Léon Tolstoï, qui a eu cette année 70 ans; et alors que les journaux de toutes les nations imprimaient des articles à l'éloge du grand écrivain, du grand penseur, seuls les journaux russes se sont tus, et n'ont rien dit de l'homme qui sera, suivant l'opinion de Brandès: « l'orgueil et l'ornement du XIX[e] siècle. »

Tout ce qui est grand dans l'esprit du peuple russe, tout ce qui est admirable dans sa Littérature, tout ce que sa presse peut contenir d'intéressant, tout doit être écrit sous forme de fiction, si bien que les étrangers qui ne

connaissent pas les conditions de la vie russe n'y comprennent rien.

Les écrivains russes qui souffrent profondément d'une telle situation se sont décidés à adresser une requête à l'Empereur. Elle lui fut remise le 8 janvier 1895. « Sire — y est-il écrit — dans vos États, il y a une grande profession qui est hors de la Justice : le profession littéraire; et nous, écrivains, sommes ou tout à fait privés de la possibilité de servir notre patrie au moyen de notre plume, comme nous y obligent notre devoir et notre conscience; ou hors de l'accusation et de la dféense légales, sans enquête et sans jugement, nous supportons des punitions, jusqu'à l'interdiction des grands journaux et des livres. Par un simple décret de l'Administration de la presse, on interdit la discussion des questions les plus importantes de la vie sociale russe; par un simple décret de l'Administration, on interdit dans les bibliothèques et les cabinets de lecture des livres dont l'impression est autorisée et qui sont en vente. Tout le monde civilisé comprend la grande influence de la Littérature russe. Veuillez, Sire, la mettre sous la protection des lois, afin que, ne dépendant que de la loi, le mot russe, librement imprimé, puisse servir à la gloire, à la grandeur et au bonheur de la Russie. »

Cette demande des littérateurs a été rejetée.

On raconte que le Censeur principal, en Chine a dit un jour à son Souverain que certains journaux chinois parlaient mal de lui et des ordres de son gouvernement et qu'il serait nécessaire de prendre des mesures répressives. L'empereur de Chine répondit : « Celui qui peut écrire en les prouvant les fautes d'un gouvernement, et qui est assez hardi pour indiquer les moyens par lesquels on peut améliorer la situation des affaires, doit être considéré comme un Patriote digne d'estime et non de châtiment. »

Et la Littérature du plus grand pays du monde, pays qui, fier de ses armées, ose aller en Asie pour y répandre la Civilisation, est privé des droits qui sont respectés en Chine.

UN RUSSE.

LA RUE AMOUREUSE

—

TROISIÈME PARTIE

(*Suite* [1])

XX

INDICES

A la suite de toutes ces arrestations vaines, la fièvre d'Avillard-Avillon arrivait au paroxysme, et l'on ne cessait d'épiloguer sur le mystérieux crime qui avait ensanglanté la rue Amoureuse, chacun s'ingéniant à apporter par A + B sa solution.

Ç'allait cependant devenir, en dépit des efforts d'imagination d'une cité si intéressée à découvrir un criminel, une de ces affaires que de guerre lasse la police renonce à élucider et qu'elle classe, lorsqu'il se produisit un suprême incident qui ranima les espoirs défunts de tant d'honnêtes gens, soucieux pour leur tranquillité personnelle de voir la vindicte de la justice enfin assouvie.

Ces excellents citoyens apprirent avec une véritable satisfaction, qui fit s'émerillonner leurs yeux rougis par les transes, et rendit une forme à leurs nez pincés par un effroi de tant d'instants, que le fameux personnage, cause de toutes leurs infortunes,... oui ! ils le sentaient bien, il en était la seule cause sûrement !.. au lieu de voguer, ainsi que

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 124 et 125.

l'affirmaient quelques-uns, vers des Constantinoples heureuses, revenait en cachette dans son hôtel au milieu de la nuit.

Ce fut grâce à la fugue d'une des chattes de Chahutance qu'on s'en aperçut.

Cette angoratte neurasthénique, désireuse de rencontrer à tout prix un petit chat-tigre qui la comprît, trouva le moyen de s'échapper juste au moment où le fournisseur attitré de la couronne d'Angleterre, occupé depuis les aventures Binochiennes à soumettre ces compagnes de son existence à mille expériences scientifiques de son invention, se disposait à mesurer les progrès de la crise sensuelle de cette sympathique félidée, au moyen d'un « neurasthomètre » de son invention.

Courir après elle, malgré qu'il fût déjà près de deux heures du matin (il ne se couchait plus, Chahutance!), bondir à sa suite au-dessus des ruisseaux ténébreux, sacrer, afin d'observer son devoir de radical en rage, tous les saints du Paradis, tandis qu'afin d'observer aussi le sien de chatte en ébullition, elle lui répondait par des « miaôu », des «froùt » et des « je te griffe » désespérés, croire l'atteindre à la moustache même de ses défenseurs phosphorescents et faméliques, et d'ailleurs la manquer, le tout fut pour le pharmacien l'affaire d'un instant.

Mais à ce moment même il fut bousculé par un homme, porteur d'énormes paquets, qui, sans lui en présenter la moindre excuse, le fit asseoir sur cette lettre de l'alphabet, dénommée d'ordinaire séant,... *l, m, n, o, p, séant,...* et que, dans une stupéfaction majeure, il eut l'aperception très nette de reconnaître dans la nuit.

— Plus de doute, — pensa-t-il, — c'est cet infâme Goutesibleaux !

Du coup, il laissa sa chatte hystérique sauter de pignon en pignon jusqu'au haut du gracieux campanile de Saint-Eloi des Glycines, d'où elle miaula à l'air libre la Marseillaise des grandes amours de gouttière; et il rentra chez lui, attendre les premières lueurs de l'aube afin de faire part à ses amis de l'étrange mystère qui venait de lui être révélé.

Dès patron-minette donc, à l'heure où chaque Avillonnais étire encore bras et jambes, s'efforçant de défroncer ses paupières engourdies, l'affaire s'ébruita par son entremise, et l'on en causa bientôt partout.

— Vous voyez bien, se dirent la plupart des habitants, que c'est lui le seul coupable; et que nous eussions évité les si tristes aventures par lesquelles nous sommes passés, les terreurs successives qui nous émurent, si cette justice qui marche « pede claudo » avait bien voulu suivre la piste que nous indiquions ! — Car si la conscience du marquis est en repos, dans quel but se dissimulerait-il ainsi au milieu de la nuit?

D'autres songeaient avec effroi à la criminelle besogne à laquelle il devait se livrer, porteur de ces énormes paquets, que Chahutance avait entrevus, lorsqu'il s'assit sur cette fâcheuse lettre de l'alphabet dénommée *séant!*

La nuit suivante, l'exemple est à ce point contagieux que plusieurs voisins du pharmacien égarèrent de propos délibéré leurs chattes les plus hystériques, rien que pour avoir l'occasion en les « coursant », selon l'expression du cru, de se heurter de nouveau au marquis. Mais en dépit de leurs tentatives réitérées, ils ne purent y réussir.

Les veilles qu'ils firent les nuits suivantes, afin d'épier encore sa venue, demeurèrent aussi infructueuses.

Et ce n'est qu'à l instant où, de guerre lasse, ils allaient cesser de monter leurs factions, se disant que, depuis l'arrestation de Binocheau, ce pauvre Chahutance baissait de façon fâcheuse, et avait dû rêver éveillé, qu'ils aperçurent, sortant en silence de son hôtel, le même infâme Goutesibleaux, plus encombré de paquets que jamais, et déambulant en pestant contre sa charge anormale.

Aussitôt ils se dissimulèrent pour tâcher de savoir où il se dirigeait. Mais trop vite au gré de leur désir, ils le virent monter dans une carriole conduite par un petit paysan, qui l'attendait aux portes mêmes de la ville, sous un noyer.

Ensuite, fouette cocher! La voiture ayant détalé avec prestesse, il leur fut impossible de rien connaître de sa destination.

Mais leur curiosité était éveillée. Ils ne se rebutèrent pas; et s'entraînant au long des journées qui suivirent, poings à la poitrine et cailloux dans la bouche aux beautés du sport pédestre, ils purent, lorsque, quelques nuits après, ils redécouvrirent la carriole sous le noyer, faire une modeste partie du chemin à sa suite, puis, de l'endroit ainsi atteint d'autres nuits encore d'autres modestes parties, et de nuits en nuits, de parties en parties, arriver finalement à un canal latéral à la rivière, droit comme un i sous ses deux rangées de peupliers, et le long du miroir duquel s'élevaient des maisonnettes aux airs de cabines de chalands, peintes de couleurs vives, reflétées en cru sur l'eau.

Dans le jardinet clos de treillages qui précédait l'une d'elles, et dont son jeune domestique venait

d'ouvrir la porte, M. de Goutesibleaux entra, faisant claquer un fouet tapageur, tandis que, réveillée par le bruit, cette chère Mme de la Housse-Doudelon, en peignoir, bonnet ruché, bougeoir à la main, fichu de dentelles, entr'ouvrait une fenêtre, et que l'on entendait, faisant se soulever le fin-fond de la bicoque, l'âcre respiration du spadassin-vicomte Bigledon, qui ronflait.

Ce premier point tiré au clair, les honorables habitants d'Avillard-Avillon purent donc, après ces courses renouvelées, reprendre un instant haleine.

Mais dès le lendemain matin ils songèrent, puis, qu'ils étaient dorénavant fixés sur la destination du marquis, à connaître un peu aussi, sans davantage éveiller ses soupçons, les motifs de ses déplacements.

Pour ce faire, ils eurent l'idée, se dissimulant derrière les peupliers qui laissaient tomber leur rideau de rigidité le long du canal, de s'adresser, lorsqu'ils l'apercevraient seul, au petit paysan qui menait la carriole.

Justement le hasard les servit à souhait, et comme ils s'y rendaient ils entrevirent ce jeune rustre, vautré à même un parapet de pont et s'amusant, car il n'avait pas l'âge de penser encore à sa bonne amie, à tracer des ronds dans l'eau, en y pointant des crachats.

Par malheur, leur impatience était tellement grande qu'ils se montrèrent trop vite, ne réussissant qu'à l'effrayer et à le mettre en fuite.

Mais quelques jours après, ils revinrent à la recherche du naïf enfant, fort occupé alors, à l'aide de pierres pointues, à mettre en rage le jars d'un troupeau d'oies.

Agissant cette fois avec autant de circonspection

qu'ils en avaient peu mis la veille, ils se dissimulèrent derrière un champ de luzerne, puis, lui coupant, par un habile mouvement stratégique, toute retraite, surgirent en même temps, de façon qu'il ne put leur échapper.

— N'aie pas peur, petit ami, ... commencèrent-ils ... Honnêtes gens sans mauvaises intentions, nous venons seulement te demander, au cas où cela ne t'ennuierait pas de nous le dire, ce que vient faire M. de Goutesibleaux à la ville, lorsque tu l'accompagnes la nuit.

Le petit rustre, l'air fermé et farouche, restait sans répondre, se grattant obstinément l'oreille sous son bonnet.

— N'as-tu pas compris ce que nous te demandons? Et ne peux-tu nous renseigner sur ce qu'il te serait cependant si simple de nous dire, puisque nous t'avons assuré que tu n'avais nul besoin de te défier?

— Il persistait à se gratter l'oreille jusqu'au sang, regardant du même air fermé les cailloux mêlés de brins d'herbe verdoyants et de crottes de bique noires.

— Enfin, ne peux-tu nous renseigner? firent-ils se rapprochant encore de lui, se baissant presque à sa hauteur, les poings sur les hanches, tout à fait pressants.

Il marmonnait de vagues paroles entre ses dents, têtu :

— Puisqu'il me l'a défendu! répétait-il.

— Tu dis ?...

— Défendu!

— Qui?...

C'était sans cesse à recommencer. Sa figure

devenait de plus en plus obstinée, obtuse. Impossible de le sortir de ce « défendu »-là !

Il fallut des sollicitations nombreuses et pressantes, et surtout, car, en habiles connaisseurs de l'être humain, ils flairèrent chez ce jeune rustre un atavisme de ladrerie possible et d'avarice, l'offre d'une « petite pécune », avec laquelle il irait faire le monsieur à la foire de Santeuil le dimanche suivant, pour l'apprivoiser un peu.

Pourtant, malgré son meilleur vouloir à la suite de ce don, ses explications demeuraient fort embrouillées, lorsque l'un des interlocuteurs, qui n'était autre que Dom Carpin,eut l'idée d'en changer la nature,afin d'arriver à un résultat plus rapidement.

— Mais si tu ne peux nous expliquer, mon gracieux ami... lui dit-il... ce que vous venez faire la nuit à Avillard-Avillon et ce que vous en rapportez, du moins pourras-tu peut-être nous confier le nombre de voyages que vous y avez accomplis ensemble ?

— Je ne sais pas !... répondit encore le petit paysan.

— Voyons. — Est-ce dix ? douze? quinze ? Dis nous-le ?

On le vit tenter une sorte d'effort, et froncer le sourcil pour se rappeler.

— Douze ! ... Quinze ! ... finit-il par répéter, tandis que Dom Carpin lui glissait dans la main une fine « pécunette » de surplus.

— Mais alors, — interrompit, encouragé par ce premier succès,un second interlocuteur qui n'était autre que Chahutance, et qui tendit à l'interpellé, ainsi que Dom Carpin, sa fine « pécunette », —mais alors, ne te rappellerais-tu pas également quelle

nuit vous avez commencé ces voyages, et si ce ne serait pas il y a un mois environ?

— Oui, il y a un mois !

— La nuit qui suivit la Quasimodo ?

— Oui !

— Tu en es sûr ?

— Oui !

— Et le lendemain matin, n'y avait-il pas un brouillard à couper au couteau?

— Puisque c'est cette nuit-là qu'on a assassiné la petite bonne ?

— Tu nous jures que c'est cette nuit-là que vous êtes venus pour la première fois, ... celle durant laquelle on a assassiné la petite bonne?

— Oui !

— Tu ne te trompes pas?

— Non!

Plus de doute!.. La vérité éclatait, irréfutable, définitive! — Malgré les dires de sa concierge, M. de Goutesibleaux était revenu à son hôtel la nuit du crime, renouveler les exploits de ces Lauzun, de ces de Sade, que sa goutte de sang américain dans les veines empirait encore ; il y avait violé l'infortunée petite bonne, puis l'avait poignardée pour étouffer ses cris de révolte, et déposée, râlante, au milieu de la rue Amoureuse afin de s'en débarrasser!... Quel tort on avait eu de les détourner de cette première piste!... De leur donner le change en tentant de les faire croire à la culpabilité de « Noble Maréchal », de « l'Amateur de petites Binoches », de les leurrer avec la folie d'un détraqué venant s'accuser !

Il n'existait qu'un criminel, celui que le bon sens public avait dès l'abord désigné! — Seul il était l'assassin !

Se référant sans plus attendre aux utiles préceptes, depuis si longtemps les leurs et que n'avait fait qu'ancrer davantage en eux *la Ligue contre la Licence des Voies et Routes du département*, ils se dirent que dans ces circonstances un prompt devoir de dénonciation collective et sociale s'imposait.

Par lettre anonyme, car cela est toujours préférable pour s'éviter d'ultérieurs désagréments, ils dénoncèrent donc Goutesibleaux au parquet.

Si bien qu'à peine à quelques heures de là le juge d'instruction, qui se flétrissait de langueur à ne plus trouver d'accusés, reprit les couleurs de la santé, partant séance tenante avec son ami le procureur interroger le nouveau coupable, dans cette maisonnette du canal, que ses attentifs correspondants lui désignaient.

XXI

DIALOGUE ENTRE M. DE GOUTESIBLEAUX ET Mme DE LA HOUSSE

Tandis que ce complot d'une honnête cité contre l'homme qui la déshonorait se tramait avec une rapidité de si heureux aloi, le petit rustre s'enfonçant les doigts dans le nez jusqu'à la garde, au point d'en ressentir une grave douleur de tête, et réfléchissant qu'il avait peut-être mal agi en répondant aux questions posées par les messieurs de la ville, et que sans doute tout leur argent, qui sonnait maintenant dans le creux de sa main, ne lui donnerait pas, à cause de cette idée qu'il avait eu tort, le plaisir espéré, — se mit, dans une décision brusque, à courir chez son maître, lui avouer ce qu'il avait fait.

— Tu as mal agi en leur répondant, mon garçon..., lui dit celui-ci... Je t'avais recommandé de

garder pour toi nos voyages à la ville... Tu me l'avais promis... Tu as eu tort de ne pas tenir ta promesse...

— C'est que... mon maître... il faut que je vous dise... Ils m'ont donné une petite pécune et des pécunettes... Alors, il a bien fallu que je leur réponde et les remercie.

— Tu leur as parlé pour une petite pécune et des pécunettes?

— Je voulais faire le monsieur avec, à la foire de Santeuil, le dimanche prochain...

— C'est pour faire le monsieur à la foire de Santeuil que tu leur as parlé?

— Je voulais aussi m'acheter une blouse comme celle du grand Rodolphe, qui est si luisante et belle...

— Qui es-tu donc? ... Quelle nature as-tu? pour avoir fait passer n'importe quelle foire et quelle blouse avant la parole que tu m'as donnée?

— Est-ce que je sais, moi, mon maître... Est-ce que je sais!

— Tiens!... Ne m'irrite pas davantage! Et puisse ta faute ne pas nous attirer de peines! Va!

Le petit rustre s'en alla, abasourdi encore de la façon dont le recevait le marquis, et de la gravité qu'il semblait attacher à son acte, commençant à regarder l'argent dans ses mains d'yeux singuliers, et à lui dire tout bas : Mauvaise pécune! Mauvaise pécune que j'ai mal fait d'accepter, puisque mon maître n'en est pas content!... tandis que le marquis resté seul se demandait anxieusement la raison pour laquelle ses ennemis avaient pris ces renseignements sur lui?

Sa concierge lui avait déjà signalé leur odieuse

tentative le matin du crime, lorsqu'ils insinuaient qu'il l'avait commis!

— Quand une société cherche à se laver d'une inculpation grave,pensait-il...elle poursuit ceux qui la gênent pour la leur faire endosser!

Elle devait tenter actuellement de trouver des preuves contre lui,et c'est pour cela qu'elle envoyait ses émissaires interroger son petit domestique.

Ne le laisserait-on donc pas en repos? en repos?

Si, écœuré de leurs procédés, il avait résolu d'habiter loin de ces gens qui lui devenaient en aversion, et s'était installé au bord de ce canal afin de ne les voir plus; si, n'ayant pu emporter le premier jour où il prit cette décision les objets indispensables, il était revenu à plusieurs reprises au fort de la nuit les chercher, afin d'éviter un déménagement trop brusque et bruyant; et s'apercevant plus tard que toutes les méthodes de tyroliennes de Mme de la Housse, tous ses télescopes et lunettes astronomiques à lui, sa collection d'auteurs légers, ce Dictionnaire des Hypothèses dont il avait fait la si curieuse acquisition, lui manquaient, s'il avait dû accomplir de nouveaux voyages nocturnes, soucieux toujours de ne point éveiller les curiosités, afin de les transporter à leur tour, allait-on le lui imputer à crime?

Que signifiaient ces questions? — De quelles manœuvres louches étaient-elles le prélude? — De quel acte d'accusation nouveau?

Très énervé de ces pensées, il rappela une seconde fois le petit rustre afin de l'interroger derechef, et de se faire une idée plus nette de ce qui le menaçait:

— Je les ai jetées, mon maître! Je les ai jetées! s'écria l'enfant sitôt en face de lui.

— Quoi? fit-il.

— La pécune et les pécunettes,mon bon maître! La pécune et les pécunettes!

— Tu dis?

— Dans le canal! Je n'irai plus faire le monsieur à la foire de Santeuil! m'acheter une belle blouse comme le grand Rodolphe, si belle et si luisante!

— C'est lorsqu'on te les a données qu'il aurait fallu les jeter! Ainsi tu aurais agi comme tu devais! Il est trop tard maintenant!

— Mon Dieu!

— Mais ce n'est pas de cela qu'il est question! Réponds-moi! Ces hommes qui t'interrogeaient et à cause desquels tu n'as pas tenu ta promesse, t'ont-ils demandé combien de fois j'étais venu à Avillard-Avillon avec toi?

— Oui! Ils me l'ont demandé! fit l'enfant contrit.

— Et tu leur as répondu?

— Oui!

— Et t'ont-ils demandé encore à partir de quelle époque nous y étions venus?

— Oui! A partir de quelle époque. Et je leur ai encore répondu! murmura-t-il, tremblant de tous ses membres, tant il sentait M. de Goutesibleaux irrité.

— Tu leur as dit que c'était depuis cette nuit du crime, où la malheureuse petite bonne fut tuée?

— Oui!

— Ah çà! Tu as donc juré ma perte! Il n'y a plus de doute, alors! Et leur plan, qui consiste à m'en rendre l'auteur afin de les décharger de cet abominable assassinat, m'apparaît désormais entier! Tu as mis, m'entends-tu, une présomption terrible entre leurs mains contre moi! Et bientôt, grâce

à toi, enfant qui n'as pas tenu ta promesse, leur police et leur justice vont venir m'arrêter.

— Non!... Non!... Elles ne viendront pas!... Je courrai au-devant crier que j'ai menti!

— Tu ne crieras rien!... Car tu n'as plus rien de commun avec moi, toi qui m'as trahi!... qui m'as trahi!...Sors d'ici, petit drôle que je croyais fidèle et bon, et va trouver de nouveaux maîtres que tu trahiras pour de nouvelles pécunes et de nouvelles pécunettes!

Alors, et tandis que le petit rustre s'en allait tout confus, et refoulant des larmes de honte qui lui germaient aux yeux!...

— Hermine-Valériane!... Hermine-Valériane! héla M. de Goutesibleaux.

Et dès qu'elle fut arrivée, il lui expliqua rapidement l'acte déplorable de son petit domestique, et comme quoi, persuadé à la suite de ces divulgations qu'on allait venir l'arrêter, il avait voulu l'embrasser une dernière fois, et être sûr de son estime avant d'être séparé d'elle!

— Fini!... notre bonheur!... lui dit-il... Avillard-Avillon triomphe!... Nous ne pourrons plus vivre ainsi que nous l'avions voulu!

Elle cherchait à le dissuader de ses craintes,... à lui prouver qu'il voyait l'avenir trop tragique, véritablement...

— N'essaye pas de me leurrer, Hermine-Valériane,... interrompit-il,... car j'ai saisi à ton frémissement de mains et de lèvres, lorsque je t'ai confié ce qui m'arrivait, que tu pensais comme moi! Je vois trop ta bonté qui voudrait me dissimuler mon destin!

— Non! Je n'ai point frémi! Je t'assure!

— Ne le nie pas... tu frémis encore! Mais reprends

courage, va, et écoute-moi!... Nous avons peu de temps à nous maintenant !

— Mon ami...

— Je te connais assez, Hermine-Valériane, pour savoir que tu ne croiras pas à une seule des accusations qu'ils vont forger tout à l'heure!... J'ai assez confiance en toi pour ne pas douter de ton esprit de clairvoyance, de ton amour, dans les cruelles circonstances par lesquelles je vais passer!... Seulement, je tiens à te le déclarer une fois en ce moment où ils vont venir,.. et ils vont venir!... devant le Dieu auquel je crois, si fort au-dessus de la stupide Divinité des cléricaux et de l'imbécile Néant que les radicaux proclament,... tu as raison de croire en moi,... car de tout ce dont ils vont m'accuser, je suis innocent!

— Pourquoi veux-tu que j'en doute! répondit Mme de la Housse... Ne te souviens-tu pas que tu m'avais emmenée avec toi cette nuit du crime où nous sommes rentrés ensemble à l'hôtel ; et qu'à l'aller de même qu'au retour je ne t'ai point quitté d'un instant!.. Ne te rappelles-tu, d'ailleurs, que nous remarquâmes deux silhouettes dissimulées le long de la muraille, deux clients attardés de cette rue Amoureuse, et que j'eus le tort,... combien je le regrette aujourd'hui!... cela nous eût mis sur la voie des coupables!... de ne pas te laisser aller les reconnaître, ainsi que tu en manifestais l'intention !

— Sans doute étaient-ce ceux-là qui commirent le crime dont on va m'accuser!

— Sans doute, mon ami!

— Que veux-tu, Hermine-Valériane!... Ce qui est fait est fait !... Quoi qu'il en soit de l'identité de ces deux êtres, les Karaguouz que j'ai flagellés

vont prendre leur revanche !... C'est mon tour d'être blessé par eux !

— Fuyons-les, marquis !... Échappons à leur complot, tandis qu'il en est temps encore !... Courons nous enfouir en un coin perdu et doux, en une maison de mer ou de forêt, puisqu'ils connaissent celles de la ville et du canal !

— Du moment qu'ils m'accusent, je ne dois point fuir ! — Je n'ai rien à dissimuler, moi ! — J'ai passé tous mes jours à afficher mon existence ! — Je ne me terrerai pas comme eux ! — Je les soufflèterai de l'histoire de ma vie largement vécue ! — Je leur ferai honte de cet ignoble jeu de cache-cache qu'ils ne cessent de se jouer à eux-mêmes, ainsi que s'ils ne finissaient pas d'avoir honte d'une moitié d'eux !

— Prends garde ! — Ne leur dis pas que le seul but de l'existence n'est point de s'occuper de ce misérable jeu de cache-cache, car ils te châtieraient encore plus durement !

— Si, je le leur dirai ! — Et aussi qu'à force de dissimuler une partie de cette existence et de se vanter de ne pas vivre, ils l'ont réglée comme un affreux bureau, et en ont chassé à jamais toute naïveté, toute consolation et toute joie !

— Prends garde, je te répète ! — Énoncer de telles idées serait leur prouver que tu as réellement commis le crime qu'ils veulent t'imputer ! — Si tu prétends à la liberté de ton désir et de ta vie, ils déclareront que c'est vraiment toi l'amant de la petite bonne !

— Qu'ils le déclarent ! — Je leur répondrai que je ne le fus pas ! — Qu'au reste, si je l'avais aimée, j'aurais pu l'être ! — Qu'il n'est jamais mal d'aimer qui on aime ! Et que si je l'avais été, je ne l'au-

rais pas tuée comme eux, mais l'aurais rendue heureuse, de même que je t'ai rendue heureuse,... n'est-ce pas, ma chérie ?... et aurais tressé un berceau de marguerites au-dessus de sa vie !

— Ah ! — pauvre, — pauvre marquis ! — Vers quelles chutes vas-tu, si tu leur parles de la sorte !

— Que veux-tu, mon Hermine-Valériane !... On est venu ici pour dire quelque chose !... Il faut bien que je le dise ? — J'en ai assez, vois-tu, d'être le perpétuel spectateur sceptique et ironique de tous ces gens, m'amusant à bafouer leurs comédies, lorsque l'inconscience ou l'odieux en deviennent trop forts ! — Il me faut leur crier enfin combien j'aurais été un vrai vivant et un fervent, si leur monde avait été ce qu'il devrait être ! —leur hurler que c'est affreux à eux de contraindre les énergies et les cœurs à s'occuper sans répit, afin de mieux les dissimuler, de questions basses, et de laisser en friche le haut champ du cerveau et des intelligences !

Il en était là de sa dissertation, et allait sans doute dire d'autres choses bien plus élevées et supérieures encore, lorsqu'il aperçut la justice et la police, flanquées d'un grand concours de population, s'avançant le long du canal.

Alors, ce pauvre marquis de Goutesibleaux, possible encore lorsqu'il divaguait sur des questions philosophiques, eut le tort, sans souci des autorités constituées auxquelles il s'adressait, de le prendre avec elles sur un ton de nargue et de morgue véritablement inouï !

— Vous voilà donc..., fit-il, raffinant sur les labiales,... pezzouilles et pignoufs, qui passez votre existence à vous cacher comme les cloportes des fentes et les punaises des lits !... Vous voilà donc,

tas d'électeurs intègres et de confesseurs vertueux, ... au fond également rotures de Basiles et de Tartufes,... rognures de crapulerie et d'indignité !

— Mon ami ! — Mon ami ! suppliait Mme de la Housse.

— Dites, bélîtres et marouflés, dans quelles sentines avez-vous laissé tomber l'honneur des cœurs et des âmes que vos aïeux vous ont légué ? ... Pourquoi l'avez-vous embélîtré et marouflé comme vous-mêmes ? Avez-vous donc perdu toute notion de ce qu'il est réellement ?... N'êtes-vous plus que des formes stupides, promenant votre dignité ridicule par les routes, avec rien dedans ?

— Mon ami ! ... Mon ami ! ... faisait encore sa compagne...

— Arrêtez-le ! — ordonna le juge d'instruction, décidé à ne plus en entendre davantage.

Et comme plusieurs policiers s'assuraient de sa personne, on l'entraîna de force, cabriolet aux poings et ligotté, tandis qu'Hermine-Valériane pleurait silencieusement dans son mouchoir, et que l'on voyait apparaître à la cantonade le spadassin-vicomte Bigledon, qui revenait de la pêche à la ligne, et levait en l'air des bras très étonnés.

XXII

RÉCUSATIONS

Ce vieux talon et même queue-rouge de marquis succéda donc, pour la plus grande satisfaction de ses concitoyens, qui le voyaient enfin sous les verroux à « Noble Maréchal » et à « l'Amateur », dans la prison d'Avillard-Avillon.

Tandis que l'*Avenir radical* et le *Fanal des Seigles*, d'accord cette fois, renchérissaient l'un sur l'autre au sujet des faits immoraux et des nouveaux

crimes dont ils le chargeaient quotidiennement, il demeura plus de trois longs mois au secret.

Le seul délassement de ses journées était le moment où on le tirait de sa geôle pour le mener auprès du juge d'instruction.

Interrogatoires constamment renouvelés, confrontations de témoins, machinations de scènes tragiques, reconstitutions d'assassinat, exhibitions du cadavre de l'infortunée petite bonne dans son tiroir frigorifique, tout était tenté par l'habile magistrat, en vue de l'amener à des aveux. Mais rien ne pouvait le forcer à sortir de sa nargue et de sa morgue.

Il se contentait de lever les épaules, réitérant ses sarcasmes du jour où on l'avait arrêté, se reprenant à scander les mots, à raffiner sur les labiales, rééditant les mêmes injures aggravées.

De guerre lasse, le juge le renvoyait.

Et l'identique existence sans événements, solitaire, monotone, après cette tension violente de ses nerfs, recommençait.

Grand donc fut son étonnement de voir un jour la porte de sa cellule s'ouvrir mystérieusement, et un étrange personnage, affublé d'une sorte de déguisement bizarre, qu'il n'eut, d'ailleurs, aucune peine à reconnaître, s'introduire auprès de lui.

— Vous,... Dom Carpin !... fit-il. Dans quel but?... Que me voulez-vous?

— Ma religion est une religion de pitié, mon fils,... répondit le pieux président des Frères de Saint-Éloi... J'ai pitié de vous! ... Je viens vous encourager !

— M'encourager !

— J'ai réfléchi, depuis quelque temps, au crime qu'on vous impute, et je dois vous le dire, je com-

mence, en dépit de l'opinion courante, à me demander si vous êtes réellement coupable?... et, au cas où vous ne le seriez pas, je viens vous proposer un moyen efficace de lutter contre ceux qui veulent vous perdre à tout prix!

— Un moyen ?

— Oh!... Tout ce qu'il y a de plus simple, vous allez voir! ... Vous n'ignorez pas qu'il y aura douze jurés,six radicaux et six cléricaux environ, car les partis sont à peu près également partagés à Avillard-Avillon, tirés au sort afin de vous juger?

— En effet.

— Or,... mon cher monsieur de Goutesibleaux,... si vous persistez ainsi que par le passé à rester d'opinion indépendante, et vous refusez à relever d'aucun de ces deux partis, tous deux vont s'unir fatalement contre vous, et vous condamner à une mort ignominieuse, probablement!

— Il y a des chances, Dom Carpin!

— Tandis qu'au contraire si vous appartenez à l'un d'eux,... au nôtre, par exemple,... voyez combien tout peut vite se modifier, et comme il devient possible qu'en échange de votre adhésion nous vous venions en aide aussitôt!

— De quelle façon ?

— Grâce à un système qui se pratique beaucoup aujourd'hui, celui des récusations!... nous vous choisissons un avocat dont nous sommes sûrs ... Il commence par récuser les six jurés radicaux ... Soit six autres à élire, se décomposant encore, toujours par la même raison que les partis sont à peu près également partagés à Avillard-Avillon, en environ trois cléricaux contre trois radicaux... Les trois du premier parti, ajoutés aux six précédents, donnent neuf,... vous avez la majorité

assurée,... et, par suite, toutes les circonstances atténuantes!

— Admirable, Dom Carpin!... Pourtant si j'accepte de m'incorporer à vos cléricaux, que me demandez-vous en échange?

— Mais presque rien, ou peu de chose!... Sachez que depuis que vous êtes ici, clos aux bruits et aux agitations du dehors,... je puis bien vous le dire, puisque vous ne le répéterez pas!... nos vieilles disputes et chamailleries avec nos adversaires n'ont cessé qu'à la surface; et apprenez qu'elles reprennent en cachette, à cause des élections imminentes, plus acerbes et violentes que jamais! — Par suite, voilà,... nous osons à peine vous le demander, mais nous vous en saurions le plus grand gré,... vous vous rappelez que leur Binocheau, lors de sa détention, fut compromis dans l'affaire actuelle, dont il est peut-être plus coupable, bien plus coupable qu'on ne croit! ... Ne pourriez-vous laisser soupçonner ... comme par hasard, ... qu'il est votre complice?

— Mon complice!

— Non!... Pardon!... L'auteur principal!... Laissez seulement planer, cher monsieur de Goutesibleaux, ce petit soupçon sur sa tête, et fiez-vous à nous pour atténuer, dans les plus larges proportions, votre verdict, grâce à notre système de récusations!

— J'entends!... Mais maintenant la justice, mon cher Dom Carpin, qu'en faisons-nous?

— Ne la respectons-nous pas tous deux, monsieur de Goutesibleaux?

— Dom Carpin?

— Vous désirez!

— Savez-vous qu'il y aura bientôt plus d'honnê-

teté dans le petit doigt d'un criminel que parmi les douze jurés qui siègent en face de lui?

— Croyez-vous?

— Dom Carpin,... écoutez-moi bien,... je vais vous dire une chose... J'en ai assez, entendez-vous, de toutes vos propositions, de toutes vos machinations et de vos discours! — Je vous prie de sortir sur-le-champ, car je ne veux pas vous entendre une minute de plus!

— Quel ton! Quels airs!

— Ce sont mes airs! mon ton!

— Vous avez réfléchi?

— Oui!

— Une dernière fois?

— Oui!

— Eh bien! Votre affaire, qui eût pu devenir politique et vous sauver comme telle, se retrouve de droit commun! Vous n'avez plus la majorité des jurés pour vous et perdez par suite toute circonstance atténuante!.. Voilà à quoi vous aboutissez!... Mais puisque c'est vous qui le voulez, adieu!

Il s'en alla.

Exactement le jour suivant, à heure identique, un autre étrange personnage, affublé d'un déguisement non moins bizarre, et en qui, malgré cela, le marquis reconnut d'ailleurs immédiatement Chahutance, pénétra dans sa cellule.

— J'ai été fort peiné, cher monsieur de Goutesibleaux, commença aussitôt le grand chef des Somnambules.., des souffrances que, m'a-t-on dit, vous enduriez en prison! Quoique homme de science, mon cœur n'est pas de pierre! La science ne nous pousse-t-elle, au reste, à admettre la demi-responsabilité des gens! et même coupable,... vous ne l'êtes pas, j'en suis sûr!... pourriez-vous être autre

chose que demi-responsable à mes yeux! Quoi qu'il en soit, vous le voyez, j'ai tenu à venir vous consoler, vous parler!

— C'est parfait, vraiment! fit le marquis... Il ne me manquait plus que vous! Et je devine ce qui vous amène, monsieur Chahutance!

— Vous devinez?

— Mais... le système des récusations, sans doute?

— Qui vous a dit?

— Il y a environ six cléricaux et six radicaux comme jurés! Puisque je deviens votre ami et radical, mon avocat a droit de récuser les six cléricaux... L'on en tire au sort six autres, où il se trouve trois nouveaux radicaux... Total, neuf radicaux contre seulement trois adversaires... J'ai la majorité assurée.... Vous me diminuez ma peine!... En échange, vous me demandez, sans me le demander, n'est-ce pas,... de charger un peu, en vue des élections prochaines, ce « Noble Maréchal » qu'on a relâché bien à tort,... qui est peut-être bien plus coupable qu'on ne pense,.. et que je pourrais parfaitement accuser d'être quelque chose comme mon complice, si je voulais!... Est-ce cela? Et en échange de cette infamie, vous me sauvez la tête!

— Infamie me semble un peu fort, monsieur de Goutesibleaux!

— Eh bien! Vous ne la sauverez pas! On la tranchera! Mais je n'accuserai pas un homme qui est peut-être un gredin, mais pas plus, après tout, que tant d'autres qui l'entourent!

— Je vous conseille, monsieur le marquis, de ne point m'insulter et de réfléchir! Vous pourriez regretter de m'avoir laissé partir après!

— Je ne regretterai jamais d'avoir agi selon ma conscience, et selon ce qui est droit!

— Ah! la conscience! la droiture! Vous en êtes là!

— Vous avouez donc! Vous avouez que vous ne cessez de duper la terre, et que tous vos partis politiques ne sont que des repaires d'injustice! Vous avouez que vous avez érigé la mauvaise foi en dogme, et fait de tous vos contemporains des êtres aussi vils et d'aussi mauvaise foi que vous!.. Que vous êtes arrivés à persuader à ceux de votre clan que ceux de l'autre clan sont des gens à pendre! Comme si l'homme était différent à droite de ce qu'il est à gauche, et si à côté de tant de braves cœurs il n'y avait pas des scélérats et des bandits partout! Vous confessez que vous avez abusé de la candeur et de la naïveté des simples! Que vous les avez abreuvés de votre détestable alcool politique, de vos théories frelatées! Que vous les avez réduits à être des fous, des agités, des maniaques, des brutes à brailler, des brutes à voter, des brutes à boire, des esclaves mille fois plus esclaves que ceux des temps les plus asservis! Qu'enfin vous avez tué en eux les hommes, puisque vous cessez de les estimer comme hommes, en ne les comptant plus que comme des voix!

Alors, tandis que, devant cette rage d'éloquence tout à fait ridicule, Chahutance, jugeant inutile d'insister se disposait à partir, il entendit encore cette dernière phrase :

— Non! Non! je jure de ne jamais être à aucun de vous! Car je tiens, quand j'en demeurerais le dernier possesseur, à conserver ce que je cote le plus haut ici, intacte et vivante, ma bonne foi!

XXIII

EN COUR D'ASSISES

Le jour de l'audience arriva.

Le vieux petit palais de justice d'Avillard-Avillon sortit de sa léthargie et de sa poussière.

On avait remis à neuf la salle de la Cour d'assises qu'on montre d'ordinaire aux touristes, passé la tête de loup le long des compartiments de peinture de son plafond, épousseté son Christ, que les connaisseurs attribuent à Philippe de Champaigne.

A toutes les places, la foule s'entassait.

Dans la partie du public debout, c'était, mêlée aux policiers et aux agents de la Sûreté, une multitude de têtes haussées les unes sur les autres.

Les toilettes éclatantes des dames, dont Mmes Dulong et Roxelane, tranchaient dans la partie réservée sur les robes noires des stagiaires.

Flanqué d'une douzaine de gendarmes, Goutesibleaux, au milieu d'une attention tapageuse et surexcitée, apparut.

Face à lui, leurs doigts sérieux au menton, les jurés s'adossaient dans des fauteuils.

— Messieurs, la Cour..., annonça un huissier aux cheveux floconneux et blancs, aux gestes de chat maigre.

Le Président, escorté de ses deux assesseurs et de l'avocat-général, entra à pas vifs, tressautants, marchant vers son fauteuil. Il avait des favoris blanc jaunâtre, d'un singulier effet sur sa robe rouge, son hermine, ses médailles.

— Accusé, levez-vous! commença-t-il. Vos noms, prénoms, âge, domicile?

— Marquis de Goutesibleaux,... cinquante ans,... rue Amoureuse.

Il l'interrogeait sur sa vie antérieure, sur les scandales qui l'avaient marquée, ce Banquet des Mères, cette Messe Noire, ce Bal en quatre-cinquièmes de peau, qui avaient si fort courroucé ses concitoyens.

Le marquis déclarait que ceux qui y avaient assisté savaient bien que presque tout ce qu'on racontait à ce sujet était faux, qu'on avait ridiculement exagéré des enfantillages, des gageures de jeunesse, qu'on s'était plu à travestir et à noircir des excentricités, des fantaisies !

— Ce sont les fantaisies et les excentricités qui perdent le monde, s'écria le Président. Elles sont les sûrs garants du manque de bonnes intentions, et prouvent qu'on est capable de tout oser et de ne reculer devant rien !

L'auditoire laissa entendre un léger murmure d'assentiment.

— Nous avons un président bien remarquable ! chuchota-t-on.

— C'est le conseiller Chavondard !

— Oh ! alors !

Maintenant, c'était sa vie solitaire, en dehors de toutes coutumes admises, réglées, qu'il reprochait à l'inculpé. Surtout ces représentations licencieuses dont on avait parlé... N'y avait-il point fait intervenir une sorte d'ombre chinoise d'une obscénité cataloguée, un Karaguouz?

— En effet, répondit l'accusé.

— C'est grave, cela, Goutesibleaux ! Cela dénote de bien tristes dispositions chez vous !

— J'étais excédé, provoqué par des paroles, des insultes, des charivaris en face de mon hôtel, chaque nuit !

— Je ne vous parle pas de cela. Je me borne à

dire que c'est grave. Je pose des constatations de mœurs, seulement!

— C'est que...

— Taisez-vous. Et ne répondez qu'à ce que je vous demande.

Alors, il revint à des questions indifférentes, presque aimables :

— Goutesibleaux, racontez-nous donc pourquoi?

— Et puis encore pourquoi?

— Tiens... Au fait... N'avez-vous pas agi de telle et telle façon tel jour ?

— Ne vous advint-il pas aussi telle chose étrange, ce jour-là?

Mais comme il ne parvenait pas à prendre en défaut l'inculpé, il réveilla l'intérêt en lui demandant à brûle-pourpoint, en un excès de douceur imprévue et exquise :

— Et maintenant,... veuillez donc en venir à la scène du crime?

— Je n'ai pas commis de crime!

— Allons! reprit l'agréable homme à l'hermine, dont les favoris semblaient inviter... Ne vous faites pas prier!

— Je n'ai rien à dire!

— Comment cela!

— Rien!

— Ce serait si facile!... La petite bonne était là, n'est-ce pas, dans la rue, par la lune, à votre bras?... Entre vos bras, plutôt?... Sans doute la portiez-vous même à bras le corps?... Oui!... C'est cela!... Vous la portiez à bras le corps!... Les experts l'ont prouvé!... Vous la portiez! Et puis, l'embrassiez... à pleine bouche,... par baisers brusques,... saccadés,... reniflant à chaque inspiration,... comme lorqu'on boit du sirop!... Ne

me démentez pas!... Puisque je vous répète que les experts l'ont établi!... Soudain une dispute éclata!... Vous êtes colère.... ha!... ha!... Vous fîtes quelques pas... la déposâtes par terre... Mais parlez,... continuez,... marchez donc!

— Je déclare de nouveau que je suis innocent du crime dont on m'accuse! — Jamais je n'ai connu celle qu'on me reproche d'avoir assassinée!

— Tout accusé est innocent! Rien de particulier! Vous rentrez dans la loi générale!

— Je suis innocent!

— Ce n'est point par de vagues affirmations, mais en combattant pied à pied les charges de l'accusation que vous le démontrerez!

— Je suis innocent!

— C'est tout ce que vous avez à dire?... Vous refusez de répondre?

— Oui!

— L'accusé ne voulant plus répondre, nous allons entendre les témoins, conclut le Président... Huissier, faites entrer le premier témoin.

C'était le facteur.

Depuis le fameux matin, il lui était revenu des souvenirs. Il se rappelait comme une fuite de pas précipités vers l'hôtel du marquis... Une silhouette semblable à celle de l'accusé...

Un second témoin suivit. Le valet de charrue de Mouze-à-la-Reine.

Certes, il ne pouvait pas ne pas dire qu'il y avait un brouillard à couper au couteau. — Mais il lui semblait se souvenir quand même que le bai brun qu'il conduisait avait fait un écart, en passant devant un hôtel qu'il avait appris depuis être celui du marquis,... dont la porte devait être entr'ouverte...

L'athée qui avait juré en présence du juge d'ins-

truction qu'elle reconnaissait « à ne pouvoir s'y tromper » le « Maréchal », regarda longuement le prévenu, et, comme frappée d'une illumination subite, déclara qu'elle présentait ses sincères excuses accompagnées de ses plus respectueuses civilités au digne guerrier, mais qu'elle reconnaissait désormais « à ne pouvoir s'y tromper », surtout en tenant un compte exact de la courbure de son appendice nasal, M. de Goutesibleaux!

De son côté, la dévote, qui n'avait pas manqué de répéter partout qu'elle croyait pouvoir « désigner en toute certitude » « l'amateur de petites Binoches nocturnes », confessa son erreur,... malgré qu'elle fût assez légitime puisqu'elle s'appliquait à un radical! — et déclara, comme l'athée, « qu'elle désignait en toute certitude » dorénavant le même M. de Goutesibleaux.

Vainement Mme de la Housse et le vicomte Bigledon, poursuivis des remarques les moins flatteuses, tentèrent-ils de décharger leur misérable ami de toutes les accusations portées contre lui! On s'attendait trop à cette attitude de leur part pour qu'on en tînt compte, et, arrêtés net comme ils tentaient de lui faire partager leur croyance par le Président, ils durent aller se rasseoir dans la salle, tandis que tous ceux qui se trouvaient près d'eux s'écartaient avec des regards d'hostilité et de dégoût.

Tout à coup un grand silence se produisit. On venait d'appeler le petit domestique du marquis.

Il n'avait pas encore l'âge de prêter serment. Mais l'accusation reposant presque entière sur son témoignage, il fallait l'entendre à tout prix.

Il s'avança de son pas hésitant, de son air de jeune rustre sournois et farouche, terrorisé par ces hom-

mes rouges en face de lui, et ce monde derrière, grimpé sur les banquettes.

C'était terrible et curieux à la fois de penser, se confiait-on très intéressé, que ce petit campagnard, balourd et à peine dégrossi, allait sur d'habiles questions — et l'on saurait bien le mener par les sentiers qui convenaient — faire tomber la tête de l'accusé, la tenant déjà presque entre ses mains, « à la façon, » selon l'expression si juste d'un célèbre avocat du cru, « d'une Salomé mâle qui viendrait l'offrir à la Cour ».

— Voulez-vous nous dire, mon petit ami,... commença de son ton le plus paterne, cherchant à lui enlever tout sentiment de crainte, le magistrat,... ce qui s'est passé dans la nuit du crime, où vous avez mené votre maître à son hôtel?

L'enfant se tourna de tous côtés, hébété, puis, ayant fini par rencontrer le regard de M. de Goutesibleaux entre ses gendarmes, il eut un léger tressaillement, et tandis que sa physionomie se contractait, ses lèvres se refusèrent à articuler un son.

— Voyons..., répondez-nous, mon petit ami,— mon bon petit ami,— fit le Président, — et parlez fort, qu'on vous entende!... Je vous demande si vous pouvez nous dire ce qui s'est passé dans la nuit du crime, où vous avez mené votre maître, qui est là, à son hôtel?

Alors, dans le silence anxieux de la salle,... on eût entendu, selon l'expression consacrée, une mouche voler,... résonna une voix grêle, trop haute, récitant comme une leçon apprise par cœur ;

— Je m'étais trompé! Je n'ai pas mené mon maître à son hôtel!... pas mené mon maître cette nuit-là!

Un vrai coup de théâtre! Les interruptions se croisaient à cette réponse stupéfiante!

— Silence! Silence! fit l'huissier.

— Comment!... s'écria le Président... Vous nous avez exactement dit le contraire jusqu'ici! C'est sur vos confidences qu'on a arrêté l'inculpé! Avez-vous bien saisi ma question? Pensez-vous à la gravité de vos paroles?

L'enfant resta quelques secondes silencieux, tandis que tous les yeux étaient fixés sur lui,...sans répondre. — Puis, il reprit plus fort.

— Je ne l'ai pas mené! Je ne l'ai pas mené cette nuit-là!

Alors, avec violence, l'indignation éclata. Malgré les coups de sonnette et les avertissements, tous les assistants parlaient à la fois.

— Que cela signifiait-il? Le petit effronté! L'affreux menteur! Qu'était-ce que cette abominable invention? Avait-il été soudoyé par ces atroces la Housse et Bigledon, qui se penchaient maintenant de leurs places pour l'entendre! Ah! le coquin! le gredin! Prétendait-il tourner la justice en dérision? On avait heureusement d'autres témoignages que le sien, et suffisants!

— Vous savez, jeune homme,... dit le Président,... que si vous continuez à mentir comme vous le faites, je vais donner l'ordre de vous arrêter!

L'enfant ne broncha point.

— Est-ce vrai, Goutesibleaux? demanda son interrogateur.

— Il ne se rappelle sans doute pas,... dit simplement le marquis,... car il m'a mené cette nuit-là!

— Non! Non! Je ne l'ai pas mené! fit d'une voix plus têtue, et comme révoltée, le petit...

On haletait maintenant, devant cette diversion entre Goutesibleaux et son ancien domestique.

— Il se trompe! Il m'a mené cette nuit-là! reprit, plus convaincant, le marquis.

— Non! Non! Ne l'écoutez pas! Je ne l'ai pas mené!

— C'est bien! fit le Président... On le conduira dans une maison de correction, puisqu'il ne veut pas dire la vérité... Gendarmes, emmenez le témoin.

Et deux gendarmes emmenèrent le petit, tout raide et farouche, dévisageant de ses yeux désormais grands ouverts et droits ceux qui l'injuriaient au passage, et continuant avec une volonté inébranlée à dire :

— Je ne l'ai pas mené! pas mené!

— Goutesibleaux,... demanda le Président à l'inculpé dès qu'il fut sorti..., persisterez-vous encore à ne point vous avouer coupable, puisque vous avez été forcé de convenir qu'il vous a mené à votre hôtel cette nuit-là?

— J'y persiste! D'ailleurs j'ai déjà déclaré que si je revins non seulement cette nuit-là, mais d'autres, ce fut pour prendre certains objets que je désirais emporter!

— Je sais... Toujours ces mêmes explications qui n'en sont pas!

— Qui n'en sont pas?

— C'est votre système, trop longuement développé déjà à l'instruction!

— C'est la vérité! J'ai toujours dit la vérité, ainsi que je viens encore de le prouver en donnant un démenti à cet enfant!

— La vérité! Ne proférez donc pas ces grands mots!

— La vé-ri-té!

— N'en parlons plus! MM. les jurés apprécieront!

Et coupant court à la discussion, il fit introduire quelques médecins-légistes. Ceux-ci avaient relevé en longueur, largeur, profondeur, les dimensions de la blessure, décidé si elle s'était produite de haut en bas ou de bas en haut!... Puis vint le réquisitoire de l'avocat-général.

Il reprit les faits déjà énoncés...

Lorsqu'il arriva à son tour aux représentations de Karaguouz imaginées par la folie érotique du marquis...

— Folie érotique! interrompit celui-ci.

— Oui! Oui! folie érotique!

— Pardon, monsieur l'avocat général. — Mais je répète que je ne pouvais souffrir davantage les provocations, insultes, tapages et charivaris dont j'étais l'objet!

— Vous parlerez tout à l'heure, dit le Président.

— Vous le pouviez! déclara l'avocat général. Puisque vous aviez tant fait que vous les attirer, c'était votre devoir de les supporter!

Alors laissant là l'incident, il se mit à examiner la valeur des dépositions précédentes... Les premières n'offraient guère d'importance, il fallait l'avouer! Pour celle du petit domestique,... ce précoce menteur,... que la justice traiterait bientôt selon ses mérites, elle se trouvait réduite à néant par l'accusé lui-même, et il n'en subsistait que les renseignements donnés auparavant par le même témoin. Inutile d'insister davantage sur celles de Mme de la Housse et du vicomte Bigledon; leur mobile apparaissait trop visiblement! Mais il en restait par bonheur deux,... écrasantes,... capitales,... celles de la dévote et de l'athée! Trompées une

première fois... (qui est infaillible?) par de vagues similitudes, elles se déclaraient après confrontation, — sûres,... absolument sûres toutes deux! Et pouvait-on les accuser de s'entendre, étant données leurs opinions contradictoires! Leur témoignage suffisait! Il fallait un exemple décisif afin d'arrêter la marée montante du crime!... Il était tranquille, ceux auxquels incombait cette mission sociale n'hésiteraient pas!

Vainement l'avocat plaida-t-il la possibilité d'une erreur judiciaire, demandant l'acquittement de l'accusé, le siège de ceux qui allaient prononcer la sentence était fait.

— Avez-vous quelque chose à ajouter, Goutesibleaux ? demanda le Président avant de suspendre la séance pour la délibération du jury.

— J'ai à ajouter, — riposta celui-ci, se dressant subitement, et montrant d'un seul coup le cynique et le scandaleux qu'il renfermait au fond de lui-même — que si vous aviez voulu chercher les vrais coupables de la rue Amoureuse, vous les auriez trouvés,—car je les vois se développer devant moi et vais vous les décrire tels qu'ils m'apparaissent!... Non pas les éternels vicieux, les éternels immoraux que vous dépeignez. Des moraux, des vertueux, de cette particularité de gens honnêtes et sérieux tenez, qui viennent chaque soir régulariser leur hygiène et passent tout leur temps à cacher chaque acte qu'ils commettent, comme un dessinateur qui effacerait au fur et à mesure chacun de ses traits avec de la mie de pain! — qui dissimulent quand ils haïssent! qui dissimulent quand ils aiment! Qui ont honte d'un seul sentiment avoué! Qui constituent de bien amusants miroirs de perfidie et de fausseté, et qui sans nul doute ont tué aujourd'hui comme ils font tout,

pour cacher !... J'en aperçus précisément deux la nuit du crime, tandis que je sortais de mon hôtel avec Mme de la Housse, deux dont les silhouettes me sont à jamais restées gravées !... Ces deux-là, Messieurs, sont les assassins !... Peut-être leur victime, cette si douce espérance en herbe d'une cité, allait-elle les perdre par sa trop grande jeunesse !... Peut-être montrait-elle des exigences pécuniaires dépassant la modicité relative de leurs moyens ! — Plutôt sa suppression qu'un scandale possible ! Ils la supprimèrent ! Et les voici désormais dans cette salle, nettoyés, lavés, sûrs d'eux-mêmes de ne plus être pris, puisque c'est moi qu'ils font condamner à leur place. Et les voici assis, là, tels de bons bourgeois qui n'ont nul reproche à se faire. Tenez, regardez-les, tout près de Chahutance, je crois, et de Dom Carpin ?

— Que dit-il ? fit le grand directeur de la confrérie de Saint-Eloi.

— C'est une indignité ! ajouta celui du club des Somnambules.

— N'insultez pas l'assistance ! ordonna le President.

— Nous sommes au-dessus de vos insinuations ! reprit l'un.

— De vos calomnies! rispota l'autre.

— Je n'ai pas encore dit que ce fût vous ! ricana insolemment Goutesibleaux.

Un brouhaha indescriptible s'ensuivit. Des clameurs partaient de toutes parts. Rouges d'apoplexie, Dom Carpin et Chahutance hurlaient d'indignation, le désignaient de leurs poings tendus.

— Faites-le taire ! Qu'on lui rentre ses abominables propos dans la gorge ! criaient-ils affolés.

— Accusé ! tonnait le Président. Je vous commande de vous taire !

Mais il continuait malgré tout.

— Et quand même ce ne serait pas vous en personne, Chahutance et Dom Carpin, ce serait toujours votre morale la cause de cet assassinat. Elle est finie, je vous le dis, celle qui permet tout du moment qu'on ne se fait ni voir ni prendre, qui dit qu'il fait blanc quand il fait noir qui n'est plus la même à midi qu'à minuit. Et la mienne commence. Elle établit que les hommes ne sont pas des saints, mais des hommes, qui ne veulent plus rien cacher de ce qui leur est naturel, et se décident à être ces hommes complètement. Peut-être enfin ne va-t-on plus vous voir commettre toutes vos lâchetés et vos crimes, et ne plus vous entendre prôner, tandis que vous ferez exactement le contraire de leurs ordres, votre conscience, votre honneur et votre vertu !

— Nous ne fîmes jamais le contraire, — s'écria le Président, — car notre vertu fut toujours de sauvegarder le savoir-vivre, le décorum, les institutions!

— La vertu n'est pas de savoir-vivre, c'est de vivre sans avoir honte de soi!

— Car notre conscience fut de nous faire respecter de notre époque!

— La conscience n'est pas de se faire respecter de son époque! C'est de mériter le respect de soi!

— Car notre honneur fut d'y contraindre, au besoin, les misérables comme vous qui font profession d'en douter!

— Le seul honneur, c'est, sans nulle contrainte, d'agir selon sa nature, donc selon le bien!

— Assez ! Assez de scandales !... Gendarmes, emmenez l'accusé !

— Vive le scandale, qui amènera les hommes à leur nouvelle vie, sans se laisser réduire davantage à une existence qui n'est plus celle d'êtres de raison... à une existence inepte et stupide, qu'ils devraient être honteux de mener !

— Ces abominables revendications, — s'écria l'avocat général, qui détruiraient la société si l'on y faisait droit, se passent de commentaires !

Toute la salle éclata en applaudissements.

La séance est suspendue ! — fit le Président au milieu d'une agitation suprême.

Le jury fut fort long à délibérer.

Tout à coup, lorsqu'il revint et lut le verdict, l'on fut furieux de constater que les personnages énigmatiques et timorés qui le composaient, marchands de vins, de beurre, bouchers, charcutiers, boulangers, etc., ne s'étaient, une fois de plus, point montrés à la hauteur de leur tâche, et avaient accordé, — étaient-ce les dernières insinuations du marquis, ou plutôt, ainsi qu'on l'apprit par la suite, les lettres de menaces d'un facétieux qui les avaient terrorisés, — des circonstances atténuantes à l'accusé.

Le Président et ses assesseurs, escomptant déjà la mort, se trouvaient pris de court.

Ils durent se concerter quelques minutes debout, derrière leur bureau, sous le Christ aux bras tendus, le Président dos tourné au public, les deux assesseurs de profil, à peu près dans la position, en plus habillé, des trois charmantes Grâces du tableau de Regnault.

Sitôt leur délibération terminée, et lorsque, escorté de ses douze gendarmes, l'accusé eut réintégré sa stalle, et que le greffier lui eut communiqué la

décision, la Cour, se rattrapant de la clémence imprévue du jury, lui infligea les travaux forcés.

— Il m'est égal que mes contemporains me condamnent, — déclara le criminel. — J'ai dit la vie nouvelle. — L'avenir m'absoudra.

— Il n'y a pas de vie nouvelle, et aucun avenir d'aucune société ne vous absoudra, entendez-vous, Goutesibleaux, — lui répartit le Président. — Toutes penseront comme nous, car nous sommes la seule société et l'autorité...

— Vous, la société!... Allons donc!... fit dans une dernière crise de cynisme le misérable... Vous!... les clients de la rue Amoureuse!

XXIV

LES ÉTOILES DU CIEL

Comme, escorté d'une bande de gendarmes et de policiers encore accrue, il sortait dirigé par une succession d'escaliers et de couloirs presque noirs jusqu'à la petite prison attenant au Palais de Justice, et ne pouvait détachers on esprit de toute cette scène qui venait d'avoir lieu, heureux en somme de l'avoir provoquée, il se heurta tout à coup dans l'ombre à deux mains jointes, à un maigre corps ballotté, et entendit une voix d'angoisse lui parler.

— Qui est là? fit-il, tandis que ses yeux, éclairés encore de la lumière des lampes de la Cour d'assises, se refusaient à percer l'obscurité.

— Mon maître!... mon bon maître!... reprit la voix... C'est moi, votre petit domestique, moi qui vous ai trahi et qui vous ai fait condamner.

— Laisse-moi passer!... dit le marquis encore hors de lui... Je t'ai déjà dit que je ne voulais plus te voir... Laisse-moi!

— Oh!... mon maître!... Je vous en supplie. — Arrêtez-vous un instant!... Consentez à me donner l'espoir que peut-être, un jour, vous me pardonnerez!

— Tu as voulu me sauver tout à l'heure, c'est bien!... Mais c'est trop tard... Il ne fallait pas me livrer!

— Je vous en supplie... Consentez à me pardonner quand même! Je ne pourrai plus vivre si vous ne le faites pas!

— Tu n'es pour moi qu'un indifférent... Je ne te connais plus. — Je n'ai plus à te pardonner!

— Ah!... mon Dieu!... dit la voix... Il ne veut pas!... Il ne veut pas!

— Vas-tu finir et me laisser!... N'entends-tu pas ces soldats et ces agents qui m'ordonnent de passer!... Arrête ces larmes inutiles!... Retire ces bras tendus sur ma route, ou je les ôterai moi-même de devant moi.

— C'est bien... mon maître..., je m'en vais!

— Va-t'en!... Continue ta vie de même que tant d'autres continuèrent la leur, qui avaient fait pis encore que toi, et qui ont cependant vécu dans l'estime de leur siècle, très doucement!

— Je m'en vais!

— Que je ne te voie plus!

M. de Goutesibleaux passa, suivi de sa garde, sans retourner la tête vers l'enfant qui l'avait trahi, tandis que celui-ci, les yeux secs, mais s'appuyant fébrilement contre la muraille pour ne pas tomber, demeurait dans le couloir...

Plus tard, des geôliers vinrent trouver le prisonnier au fond de sa cellule, lui demandant s'il voulait souper.

Il ne le voulut pas.

Puis il reçut la visite de son avocat, qui d'un air lassé lui expliqua qu'il avait déployé tout le talent humainement possible pour le sauver, mais s'était buté à l'esprit de jurés prévenus... D'ailleurs, la plaidoirie qu'il venait de prononcer, peut-être la plus belle d'une carrière qui en comptait déjà de si belles, serait imprimée, et il se ferait un devoir de l'offrir avec une dédicace au marquis, de l'innocence duquel il restait plus que jamais persuadé!

Cependant, comme en ayant sans doute assez pour cette fois de la justice des hommes, il refusait de signer le pourvoi en cassation que cet orateur si distingué lui apportait, celui-ci lui dit :

— Mais si vous ne signez pas, l'arrêt devient exécutoire, définitif, et dès demain l'on peut vous extraire de cette cellule pour vous diriger vers un port de mer, d'où un navire affecté au transport des condamnés partira dans quelques jours d'ici!

— Je quitterai donc dès demain ma cellule!... répondit avec sérénité M. de Goutesibleaux.

— Vous êtes décidé?... Alors, agissez ainsi que vous l'entendrez!... Je ne lutte plus!... Je ne lutte plus!

L'avocat parti, le marquis s'informa si Mme de la Housse et le vicomte Bigledon étaient venus le quérir?... On lui répondit que oui, mais qu'on ne les avait pas reçus, car il serait toujours temps, lorsqu'il devrait leur faire ses adieux, avant de les quitter pour toujours.

Alors, il comprit qu'après ce grand crèvement de cœur de sa condamnation il passerait cette nuit sans serrements de mains ni consolations de ceux dont il avait fait sa vie antérieure, et qui lui eussent tant adouci l'amertume de ces affreux instants. Il se prépara donc à cette triste veillée,

et commença à songer, tandis que la nuit venait.

Sa cellule se trouvait presque enterrée au ras du sol, ainsi qu'une cave. Un unique soupirail grillé l'éclairait, qui donnait sur le trottoir d'un quai, bordant la rivière d'Avillon. Et l'on ne voyait nulle maison devant ce quai, mais uniquement le firmament planant au-dessus.

D'instinct, Goutesibleaux se dirigea vers ce minime lambeau de ciel planant, et tandis que les étoiles s'y allumaient, il s'éleva par l'esprit jusqu'auprès d'elles, et pensa, ainsi que tous les prisonniers, à l'éternelle liberté et à l'éternelle félicité d'au-dessus de lui!

Il ne se couchait pas, se ressassant un à un les mille incidents de cette affreuse et glorieuse journée, les gestes qu'il y avait faits, les phrases qu'il y avait dites!

Il avait annoncé à toute une société furieuse une nouvelle vie! Mais maintenant qu'il se retrouvait seul et se sentait si abandonné et malheureux, n'était-ce pas lui, après tout, qui se trompait, et cette nouvelle vie de consolation, de vérité, d'amour, qui lui apparaissait si claire encore tout à l'heure, viendrait-elle un jour?

Un doute passa sur lui, et il se mit à tressaillir lugubrement. Ces gens, ameutés par l'habitude, la sottise, la haine, continueraient-ils à écharper ceux qui s'élevaient au-dessus de leur niveau et leur indiquaient la route à suivre?

Par l'étroit soupirail du quai, les étoiles brillaient dans l'atmosphère sereine, semée, comme de légers et transparents voiles de gaze, sur le lourd manteau de velours violet-sombre de la nuit. Leur lueur, qui s'accroissait d'instant en instant, sem-

blait s'efforcer de faire descendre un apaisement au fond de son âme! C'étaient des yeux de lumière et de confiance qui s'en venaient peu à peu l'éclairer!

— La question est celle-ci, murmura-t-il : — Y aura-t-il jamais un progrès, malgré qu'au ciel elles chantent leur hymne de vérité et de certitude! — Ceux qui m'ont condamné comprendront-ils que je voyais plus haut qu'eux en demandant le renversement de leur morale qui a fini son temps, qui est usée jusqu'à la corde, puisqu'en s'y conformant strictement on peut faire le mal chaque jour, pourvu qu'on clame le contraire, et qu'elle n'est plus qu'un refuge pour tous les mensonges et toutes les infamies! — Ne vont-ils pas l'élargir, et fonder enfin l'accord, la paix, attendue, espérée, entre leurs âmes et leurs corps, entre leur existence à venir et une autre morale qui les rendra heureux et bons!

Les étoiles qui paraissaient se rapprocher de lui, tant leur lumière devenait intense, demeuraient d'une inaltérabilité, d'un étincellement de plus en plus affirmatifs et sûrs. C'était, à travers les barreaux de l'étroit soupirail, comme un ciel immuable et doré. Nul tressaillement dans leur magnificence dominatrice, nul scintillement dans leur éclat, mais l'affirmation de l'or et de la vie, poudroyant, rayonnant, foisonnant éternellement.

— Oui! oui! lui disaient-elles, dans ce pailletement impérieux, inusité et splendide, il y aura un progrès, il ne faut point que tu en doutes,... et il y en a déjà un certain et continu, que ni toi, ni les siècles, ni les peuples ne voyez! — Chaque année, chaque minute, que vous le vouliez ou non, vous montez un cran de plus dans l'échelle de l'existence et du savoir! — Sois donc certain et con-

sole-toi, pauvre homme ! — Ta parole sera entendue comme l'est tout ce qui part du cœur ! — Ta douleur et ton indignation germeront !

Alors, tandis que la douce nuit continuait, parmi l'éclat de plus en plus fulgurant et vibrant de ces phares d'éternité, Goutesibleaux s'endormit sous leurs lueurs caresseuses d'âmes, rafraîchisseuses de bontés !

Dans son rêve, il avait pitié de ses semblables, sans cesse révoltés contre la matière, tout en cédant à chacune de ses exigences à chaque pas.

— Mais laissez-la donc vivre, mes amis,... leur disait-il,... sans plus vous en occuper, et levez votre tête au ciel ! Vous ne voyez donc pas la Fée Simplicité qui vous appelle, et vous assure que l'existence serait si bonne si vous le vouliez !... et sa sœur la Fée Naïveté, qui vous supplie que c'en soit fini de cette perpétuelle et grotesque comédie que vous ne cessez de vous jouer à vous-mêmes !... et leur tendre Mère Amour, vous montrant les mille yeux de tendresse,... y a t-il tant de mal à ces tendresses-là ?... qui s'offrent,... tels des baumes,... le long de la route enchanteresse que vous parcourez !

Soudain, il se réveilla et s'aperçut qu'il faisait grand jour.

A ce moment, il entendit des clefs grincer dans la serrure de sa geôle, et tandis que la porte s'ouvrait large, il vit devant lui Mme de la Housse, raide et droite, ainsi qu'une Vierge surgie du mur, tenant le corps d'un enfant entre ses bras.

— Quoi ? Qu'est-ce ? s'écria-t-il.

— Ne crains rien..., lui répondit celle-ci avec des yeux de douceur intense et sérieuse... Il va mieux maintenant, mais il a été bien malade... Je viens de le sauver, et ai pu le retirer du fond de l'eau

où il s'était jeté!... Toute la nuit d'ailleurs je ne dormais pas,et je l'entendais sangloter!... Et puis, il est arrivé qu'au bout de quelque temps je ne l'ai plus entendu!... J'ai été dans sa chambre! Elle était vide! Aussitôt j'ai compris,... j'ai couru à sa recherche le long du canal,... et avec une grande perche j'ai pu le ramener sur le bord!... Puis, je l'ai soigné, le faisant revenir à lui, calmant sa fièvre; et, de force, ce matin, malgré qu'il se débattît, comme l'on m'a appris que tu allais partir pour le port de mer où ils veulent t'embarquer, je suis arrivée, et te l'ai amené avec moi!... Le voilà!... Il a bien payé ce qu'il t'avait fait!... Regarde son cœur trembler par l'échancrure de sa chemisette!... Je crois, mon ami, que tu peux lui ouvrir les bras!

Alors, et tandis que le pauvre enfant n'osait pas lever les paupières, de peur d'un refus, M. de Goutesibleaux, incapable d'y tenir plus longtemps, s'écria :

— Oh! bon! bon petit rustre à la petite pécune,.. toi que je faillis faire mourir aujourd'hui dans mon incompréhension d'une tristesse trop grande pour ton si frêle corps d'enfant,... laisse-moi baiser et rebaiser tes deux mains pâles et douces, afin de te demander pardon à mon tour,... et de te dire... écoute bien,... que tu es le fils, le vrai fils de pauvreté d'être, mais de conscience belle et droite, que ma chère Hermine-Valériane ne m'a pas donné,... c'est la seule peine qu'elle m'ait faite!... et que je découvre enfin, après l'avoir si fort désiré!

— Mon maître! Mon bon maître! fit l'enfant, ne pouvant encore croire à son bonheur.

— Appelle-moi ton père, mon enfant!

— Mon père! s'écria avec un plaisir croissant le pauvre être.

Le marquis l'assit tendrement sur ses genoux, pendant que Mme de la Housse les unissait de sa chère étreinte; puis il embrassa ses mains, ainsi qu'il l'avait dit; puis longuement ses yeux, afin d'y graver à jamais son idéal; puis sa bouche, afin de lui transmettre son courage dans la vie!

Maintenant, ils restaient tous trois enlacés, sans plus rien dire, le marquis reportant ses regards de bonté de l'enfant à Mme de la Housse au-dessus de lui, de Mme de la Housse à l'enfant,... et celui-ci ne bougeait plus, ne remuait plus, paraissait ne plus respirer, tant il se sentait heureux,.. avec sa petite figure de sauvage désormais apprivoisé,... ses grands yeux sombres,... ses cheveux noirs et drus,... son teint hâlé sur sa chemisette entr'ouverte.

Mais le geôlier et les gardes vinrent prévenir le prisonnier qui c'était le moment de partir. Il fallut se séparer.

— Je vais m'en aller, mon enfant! dit donc le marquis au fils qu'il avait conquis... Mais toi, tu vas rester! tu vas grandir! tu vas savoir!... Continue à avouer en toute sincérité, ainsi que tu l'as fait avec moi, tes faiblesses et tes chutes, afin que ceux qui en ont souffert te les pardonnent!... Cultive ta beauté, ta merveilleuse fidélité à ton cœur, qui te font préférer la mort, que te trouver en guerre avec lui!... Et reste toute ta vie mon bon petit rustre à la petite pécune et aux pécunettes, qui croyait trouver sa joie dans ce que les hommes appelaient bonheur autour de lui,... mais qui s'est vite aperçu qu'on ne se satisfait plus de cet affreux bonheur-là quand on est mon fils, et

que l'on comprend que l'opinion de ces hommes n'est rien, si celle qu'on a de soi ne la soutient pas pour vous faire vivre!

Sous la douceur grave de ces paroles, le petit rustre sentait la paix du Paradis l'envahir...

— Je te le confie, ô Hermine! ô Valériane!... ô Valériane! ô Hermine!... le précieux trésor..., continua-t-il s'adressant à sa Mme de la Housse bien-aimée, et l'enlaçant d'une étreinte dernière et fébrile... Fais-en l'être libre que j'en aurais fait si j'étais resté, et qu'il n'ait qu'une crainte, *celle de jamais se déplaire à lui-même*, ce qui est la seule morale d'ici!

— Allons, petit, finit-il en s'éloignant... Va-t'-en vite consoler ta mère, puisque ton père te quitte!... Et aime-la bien pour lui, puisqu'il ne peut plus l'aimer, cette pauvre maman!

Puis il marcha lentement vers la porte, se retournant à chaque pas pour les voir encore, et il disparut au milieu de ses geôliers et de ses gendarmes afin d'aller rejoindre le port d'où le navire qui emporte les condamnés devait l'emporter à son tour,... tandis que le spadassin-vicomte Bigledon, qui n'avait point osé entrer, dans la crainte de troubler cet épanchement de famille, se tenait tout droit, talons joints et comme au port d'armes, le long du mur du couloir, retirant d'un geste de noblesse son grand chapeau de feutre, ainsi que devant une idée qui passe, — devant le marquis de Goutesibleaux d'Exupère, son vieil ami, qui partait!

XXV

L'HOTEL DU SCANDALE PERPÉTUEL

Pourtant, quoique le Progrès fût, d'après le colloque nocturne du prisonnier et des étoiles, par

l'étroit soupirail de la cellule, déjà en route, il paraît qu'il faudra attendre encore de longs siècles avant d'en constater l'action efficace !

Car, l'on est bien forcé de l'avouer, les deux partis d'Avillard-Avillon ont recommencé, le soir même de la condamnation du marquis (comme si ce dernier ne leur avait jamais expliqué sa rénovation morale dans la salle même de leur Cour d'assises), à se ré-adonner, de huit heures à dix pour les cléricaux, et de dix à minuit pour leurs adversaires, après la manille, à leurs habituelles distractions et à leurs délassements si hygiéniques rue Amoureuse, tout en affirmant, dans l'après-midi, sur la place de la Mairie, qu'ils n'y avaient jamais mis les pieds !

MM^mes^ Dulong et Roxelane se sont reprises, soit avec ce Don Juan de Saint-Just des Antiennes, soit avec d'autres, à se « re-pataniser », les chères créatures, à hanches de plus en plus impatientes !

« L'Amateur des petites Binoches nocturnes, » ayant, comme on dit vulgairement, acheté une conduite, peut « re-binocher » à sa joie !

« Noble Maréchal », en toute décence, « re-noble-maréchalise » !

Dom Carpin et Chahutance, du haut de leur chaire ou de leur tribune, réitèrent, sans que quiconque ose mettre en doute leurs aphorismes et leurs doctrines, l'éloge de leur austérité républicaine, et de leur vertu cléricale si connues !

Et comme, la vieille concierge de Goutesibleaux étant heureusement décédée peu de temps après le départ de son maître, les orties et le chiendent repoussent en tranquillité dans l'hôtel du susdit, sans que son ami Bigledon, sa concubine Mme de la Housse, et le méchant petit rustre que ces deux

derniers viennent, paraît-il, d'adopter,... ce qui donne entre parenthèse une singulière idée de leurs relations (Ha ! Ha ! bon marquis, tu ne t'èn doutais guère !)... (Que te fait porter ton épouse, Georges Dandin !)... (Coucou ! Coucou ! le voilà !)... osent y remettre les pieds,... il arrive ceci de tout naturel et qui devait fatalement se produire, que ce sont les propres clients de la rue Amoureuse qui y remettent les leurs, s'efforçant chaque soir, par leurs enlacements si dignes, si corrects, leurs étreintes si distinguées, leurs baisers si bien, — de rattacher le voile de la morale qui tente toujours de s'envoler un peu d'au-dessus « de ce déplorable, vraiment, c'est bien triste à constater, déplorable hôtel... *du Scandale Perpétuel !*

FIN



REVUE DU MOIS

—

ÉPILOGUES

La Boéromanie. — Nouvelles du Cap de Bonne-Espérance. — Mercenaires. — Emmanuel Kant ou le terrible libre-penseur.

La Boéromanie. — La passion particulière, et enfin amusante, qu'ont excitée les récentes élections municipales, a détourné l'attention que nous prêtions aux affaires transvaliennes. Il est vrai, on n'a pas tous les jours l'occasion de lire au coin d'une rue, sur papier sang-de-bœuf, des déclarations telles que « Voter pour monsieur Hattat, c'est défendre la grandeur de la France! » De telles joies sont rares, mais elles sont médiocres; il est plus noble d'aller vers la douleur d'un peuple, et c'est sans scrupule, puisqu'ici la bataille des papiers a donné son résultat. Au moment où j'écris, je songe aux Parthes et peut-être aussi lord Roberts. Rien n'est dangereux comme une victoire trop facile sur un ennemi qui ne cède que pour rebondir. Si les Anglais doivent vaincre, la victoire leur sera onéreuse. Mais elle leur coûtera encore moins de sang et d'or qu'elle ne leur rapportera de honte. Les droits sont limités par l'idée même que nous nous faisons de la Force. L'acharnement d'un géant qui écraserait un enfant n'est pas l'exercice de la force; c'est l'exercice de la brutalité, de la sauvagerie, de la cruauté; l'acharnement d'un troupeau de loups qui cerne un voyageur égaré, le harcèle, le trouble et le couche dans la neige, ce n'est pas non plus l'exercice de la force. Telle est la Force, que sitôt qu'elle paraît, son adversaire s'agenouille La force ne ruse pas; la force ne lutte pas; la force n'hésite pas. Elle affirme son droit par sa seule présence. Les Anglais ont eu cette illusion. Si White et même Buller eussent en trois se-

maines franchi les passes et conquis Prétoria, la force créait le droit avec une telle évidence que le monde entier eût applaudi à la beauté du coup de main. Il y a un certain banditisme qui se crée, par le simple jeu de sa propre énergie,un droit au soleil; mais les coquins qui arrêtaient les diligences et qui dévalisent les villas ne peuvent jamais devenir que des coquins, même quand ils couchent dans le lit du maître. Il faut, pour bien comprendre les événements de l'Afrique du Sud, les ramener à des proportions européennes. On suppose que l'Allemagne, avec le consentement de l'Europe, lance contre la Suisse un million d'hommes et, pour prendre Genève à revers, reçoit de la France la permission d'user de ses chemins de fer. La Suisse luttera un an, peut-être deux ans, puis elle sera vaincue. Voilà l'histoire idéale qu'il faut considérer pour comprendre l'histoire réelle. Après 1871 et pendant plus de vingt ans, un patriotisme larmoyant nous signala le traité de Francfort comme un abus de la force. Pendant vingt ans, jusqu'à ce que des polémiques parties d'ici même eussent fait baisser le ton de cet orchestre, on nous signala comme l'aveu d'un monstrueux cynisme le mot de Bismark : « La force prime le droit. » Bismarck, médiocre phraseur, disait mal sa pensée. La force ne prime pas le droit; la force crée le droit, ce qui est bien différent et ramène à l'unité deux idées qu'on avait maladroitement séparées. Mais dans la lutte entre la France et l'Allemagne, la force s'exerça, non son abus. Les deux nations étaient virtuellement égales en puissance; si l'une se trouva au jour du combat excessivement faible, ce fut la faute de son cerveau et non la faute de ses muscles. La force qui mit le pied sur elle fut une force légitime, comme avait été légitime le coup d'épaule dont Napoléon renversa la Prusse. Ni l'une ni l'autre de ces deux guerres ne devrait exciter l'indignation de l'un ou de l'autre peuple. Il n'est pas plus honteux pour la France d'avoir été battue par l'Allemagne qu'il ne le fut pour l'Allemagne d'être la vaincue de la France. Ce sont là les coups logiques

d'un destin loyal. Mais entre les Anglais et les Boers, la disproportion a quelque chose d'outrageant pour la sensibilité humaine; et que, pour faire capituler trente mille paysans, l'Angleterre en soit réduite à mobiliser l'Irlande, l'Inde, le Canada et l'Australie, quel spectacle de décrépitude en même temps que de férocité! Et quelle guerre singulière où l'agresseur n'a pas encore remporté une seule victoire honorable, où le seul avantage incontesté fut quand quarante mille Anglais étreignirent dans un cercle d'artillerie trois mille bouviers qui se retiraient vers les montagnes avec leurs femmes, et leurs enfants!

Quoi qu'il arrive, l'Angleterre sortira diminuée de cette entreprise où l'absurdité le dispute à l'ignominie. Matériellement c'est une affaire de trois milliards; pendant cela, on évalue à la même somme les pertes causées par la famine dans l'Inde; jolie année, même pour un pays riche! L'Angleterre baisse, et c'est peut-être dommage, car son libéralisme a été, jeté dans l'Europe, un ferment utile. Mais y a-t-il encore une Angleterre libérale? Si loin qu'elle aime à pousser l'heureuse habileté de son hypocrisie, comment oserait-elle vanter la liberté politique, au moment où elle se prépare, officiellement, à instituer dans l'Afrique du Sud une seconde Irlande? Il n'y a plus désormais que deux pays qui puissent représenter dans le monde l'idée de liberté. Mais l'Amérique est bien loin et trop jeune pour que la vieille Europe daigne y aller chercher des leçons; mais la France est bien trouble et sa pensée bien obscure. Il nous reste la boéromanie, pour nous remonter le cœur. Jouons ce jeu-là; il est beau.

Nouvelles du cap de Bonne-Espérance. — « Les Italiens ont attaqué avec succès une avant-garde anglaise. — Les Russes ont forcé un bataillon anglais à se retirer avec des pertes sérieuses. — Les Français se disposent à reprendre l'offensive. — Les Hollandais occupent en force un important passage. — Les Allemands ont enlevé un convoi au général Kundle. —

Les Américains se sont dispersés en partisans le long des colonnes anglaises. — Les Portugais rejoignent l'armée du général Botha.— Les Espagnols viennent de débarquer, etc., etc. »

Mercenaires. — Médiocre général, mais excellent gentilhomme, Lord Methuen a fait élever à son adversaire, Villebois-Mareuil, un tombeau décent. A propos d'un tel hommage, un Anglais fanatique croit insulter cet homme héroïque en le traitant de mercenaire. Le mot est malheureux puisque les étrangers au service du Transvaal ne reçoivent aucune solde; mais quand leurs services seraient payés, en seraient-ils moins honorables? Singulier préjugé qui obligerait un soldat à faire « à l'œil » un métier périlleux, tandis que le moindre gratte-papier touche un salaire souvent disproportionné avec ses services. Mercenaires! Mais le maréchal de Saxe croit-on qu'il guerroyât pour le seul plaisir? Et les Suisses, et les Écossais, jadis au service de la France? L'Anglais voulait peut-être dire qu'on n'a le droit de faire la guerre que pour sa patrie? Est-ce donc pour leur patrie que sont morts au Natal et au Cap tant de pauvres Irlandais qui, dans leur état normal, auraient eu horreur de l'Angleterre? Rien de plus malsain d'ailleurs que d'identifier aveuglément l'idée de patrie et l'idée d'armée. Il y faut des précautions, sans quoi il semble bientôt qu'un peuple n'a plus d intérêt que comme producteur de soldats. Ce n'est plus le patriotisme, cela; c'est le caporalisme. Qu'on prenne les armées pour ce qu'elles sont : à la fois des épées et des boucliers. Il s'agit que le bouclier soit solide et l'épée bien trempée : de bons mercenaires font de bons soldats et cela vaut bien, il semble, les démocratiques gardes nationales.

La guerre du Transvaal montre qu'on pourrait recruter en Europe une sérieuse armee de mercenaires, ce qui concorde mal avec le discrédit où l'on croyait tombé l'esprit militaire. Mais les hommes étant toujours les mêmes et présentant toujours la même variété de caractères, il n'y a pas de raison pour que les mercenaires

soient plus rares aujourd'hui qu'aux temps d'Annibal ou du connétable de Bourbon.

Emmanuel Kant, ou le terrible libre-penseur. — A propos de quelque récente anecdote allemande, les journaux ont reproduit la lettre comminatoire que le roi Frédéric-Guillaume II adressa à Kant qui venait de publier « La Religion dans les limites de la raison pure (1) ». Cette lettre est amusante, car elle montre l'aberration du roi qui prenait pour un ennemi de la religion l'authentique restaurateur de l'idée religieuse. Il y avait longtemps que le « terrible libre-penseur » (ainsi s'exprima un journal, non sans effroi) avait renié son scepticisme métaphysique. M. de Gaultier, dans ses âpres études sur l'Emmanuel du rationalisme, a trop bien élucidé cette question pour qu'il soit sage de la reprendre. Mais la légende survit à l'histoire et la régit, souvent même dans les domaines qui confinent à la science.

L'irréligion de Kant est un conte que ses disciples ont accrédité pour faire croire à la liberté de leur intelligence. Ce n'est qu'un conte. Kant et les kantiens d'alors, comme ceux d'aujourd'hui, sont les esprits les plus religieux du monde. Ils aiment la religion au point de l'avoir si bien simplifiée qu'ils la font entrer partout; ils en ont infesté la vie. Le terrible Kant est le père de la religion naturelle, du rationalisme, du protestantisme libéral et en général de toutes les superstitions qui, en limitant dans la croyance la part faite à l'absurde, donne à ce qui reste une force épouvantable de pénétration. Un esprit un peu averti ne peut se laisser prendre aux médailles, aux chapelets, aux cierges, à toute la fructueuse bagatelle du paganisme chrétien. Ceux qui choppent à cette marche du sanctuaire et tombent dans le giron de la dame sont des sots dont nul ne regrettera le concours spirituel, ou des traditionnalistes pour qui ces choses sont des coutumes ou des modes, comme la couleur des gants et la coupe des robes. Mais tel qui eût échappé toute sa vie à

(1) Ou plutôt « de la simple raison ».

la créance grossière cède à ce que les tentateurs appellent « la voix de la raison ». Et voilà une intelligence tarée, la raison n'étant qu'un instrument de connaissance et ne pouvant « raisonnablement » devenir l'objet même de la connaissance. C'est par un abus scandaleux que l'on fait parler la raison ainsi qu'un oracle, qu'on lui fait réciter le catalogue des lois morales. Il n'y a rien de tel dans la raison. Les lois morales n'y sont pas plus contenues que dans la table de Pythagore ou dans la géométrie d'Euclide. Terrible libre-penseur, Emmanuel Kant amalgama les discours arbitraires de cette raison avec les données les plus « raisonnables » du catéchisme évangélique; et c'est ce qui terrifia le roi-caporal : il n'y avait pas de quoi. Accuser Kant de « déformer et de dégrader les dogmes fondamentaux de la Sainte-Ecriture »! Mais il les a retapés, au contraire, remaçonnés, recrépis, et si bien, en somme, remis à neuf qu'ils ont résisté à tout le scepticisme métaphysique, à toute la raillerie, à toute la science d'un siècle démolisseur! On a bien fait de mettre côte à côte, dans le Thiergarten, la statue du roi et celle du philosophe; loin de se regarder de travers, ils doivent sourire, réconciliés dans la même communion.

REMY DE GOURMONT.

CHRONIQUE DE L'EXPOSITION

Ne pourrait-on baser une morale sur l'admiration? L'idée nous en vient naturellement à voir cet énorme concours d'efforts, de réalisations et de victoires qu'est une exposition universelle. Certes autant que les individus, les pays se jalousent s'attaquent, et se querellent. La puissance qui s'évalue en hommes, canons et ors semble seule les guider en leurs conflits; toutefois d'autres éléments, et peut-être les plus solides et les plus durables, se devinent, dès qu'on étudie le développement de l'histoire à travers les siècles: Q'une nation se forme — non pas d'une manière factice à coup de traités ou de partages, mais normalement, grâce à des parentés eth-

niques ou des groupements naturels, aussitôt ses qualités spécifiques s'affirment. Elle se crée une originalité ; elle enrichit le trésor des variétés humaines ; elle s'impose comme un chef-d'œuvre tumultueux d'abord, net, condensé et magnifique bientôt ; elle répand ses instincts, ses énergies, ses travaux, ses découvertes, ses conquêtes ; elle est le guide des autres vers l'avenir. Dès ce moment, elle détient une force interne et profonde, supérieure à la force interne et profonde, supérieure à la force apparente et brutale. Une beauté sûre et distincte rayonne d'elle. L'étonnement, la louange, l'enthousiasme l'entourent et lui font cortège, au long des routes de la gloire. Elle invente des modes de sentir, de commander, d'obéir, de vaincre ; elle tressaille, aime et souffre à sa manière. Il y a telles attitudes qu'on qualifiera d'après son nom. Elle crée des vies distinctes : vies française, allemande, russe, anglaise. Les carastéristiques de tel ou tel peuple, grâce à des jugements justes et répétés et acceptés, deviennent bientôt des idées ou des nuances d'idées, si bien que supprimer sauvagement une nation, la tuer par des guerres, revient à paralyser, en partie, l'âme universelle. Les patries s'appuyent donc sur un droit profond, gardé moins par la violence, que par l'émerveillement. Quand l'une d'elles s'est affirmée éducatrice et magnifique, elle se crée un pouvoir énorme, qui dépasse l'ostentatoire puissance des armes, qui se prouve par des influences plus que par des commandements, qui pénètre au cœur des peuples plus qu'elle n'aveugle leurs regards. Cette force est toute psychique ; elle règne, parce que le monde en est ébloui ; elle est plus solide et plus durable que toute autre.

Certes a-t-on vu de telles nations, malgré leur beauté et leur grandeur, disparaître quand même, mais alors, dites, l'unanime réprobation qui broyait leurs assassins ! Une vraie loi n'a-t-elle point gémi, pleuré, crié sous les glaives qui détruisaient ? Le monde entier ne s'est-il point ligué dans la colère, la haine et l'anathème ?

Il importe donc de développer entre peuples l'admira-

tion mutuelle pour qu'un ensemble de règles morales puisse de plus en plus les protéger et de mieux en mieux s'affirmer et s'imposer, autoritaire et souverain. Ce n'est guère difficile en ce siècle d'échange et de vitesse où toute grande ville de l'univers résume cet univers lui-même.

Entre individus, la chose paraît plus aisée encore. Le respect de la vie, avec toutes ses conséquences, naîtra de l'admiration pour la vie.

Tout homme est un chef-d'œuvre, même l'homme le plus disgracié. Il reste aux plus faibles des organes d'une délicatesse merveilleuse; aux plus incultes, un corps souple, rude, puissant, une architecture de muscles et d'or plus belle que toute architecture humaine. Le sourd n'eût-il que ses yeux qui absorbent et réfléchissent la lumière divine et l'aveugle que ses mains extraordinairement divinatrices de ce qu'il rencontre ou redoute, qu'il les faudrait encore déclarer superbes. La beauté recouvre toute la vie — celle des animaux, celle des plantes, celle des pierres — si bien que les liens moraux se détachant d'elle enveloppent toute la terre. L'admiration est un levier de conscience universelle.

On raconte qu'un soir, au romancier Eugène Sue, des voleurs dérobèrent un portefeuille gonflé de banknotes et enrichi de manuscrits. Les *Mystères de Paris* se publiaient en feuilleton dans un journal du temps. Les voleurs reconnurent dans l'écrit la suite du roman qu'ils dévoraient dans la presse. Le nom de leur victime les bouleversa. Dès le lendemain, au plus vite, il restituèrent et le manuscrit et l'argent. L'admiration leur enseigna le bien.

De tels faits sont monnaie courante dans l'existence des simples. Je les multiplierais, aisément, si la rubrique qui recouvre ces lignes ne me rappelait à mon sujet : l'exposition.

C'est dans la rue des Nations où les palais des différents peuples s'alignent, chacun avec une splendeur différente, que je me promène, remuant en moi les idées que j'ai hâtivement émises, voici un instant.

L'Italie dresse à ma droite toute une floraison d'ogives ardentes, dont les lignes et les courbes, un peu lasses et lourdes, font songer à la fois au dôme de Milan et aux palais de Venise. Les ors verdâtres d'une assemblée de coupoles plus byzantines que romaines se haussent vers le ciel, figurant les gloires ecclésiastiques de l'Eglise et la magnificence des vieux empereurs, dont l'Orient, jadis, accepta les enseignements et le pouvoir.

L'Amérique-Europe rajeunie et transplantée, là-bas, au delà de l'Atlantique assoit sur une base large et sûre son classique et sévère capitole : elle date de la Renaissance et de la Réforme ; son palais solide et puritain ne laisse, si ce n'est en une fresque malheureusement trop parisienne, transparaître qu'elle aussi participe à la kermesse universelle des statues, des images et des drapeaux.

L'Angleterre a construit non pas un palais, mais une maison. Elle a recherché l'intimité, le *home :* logis spacieux à retraite claire ; bow-windows, coins et recoins où l'on cause en de larges fauteuils commodes, à voix lente et monotone. L'hiver, d'énormes feux de bois y ressuscitent le soleil ; l'été, les fenêtres y font entrer la nature fraîche et reposante.

Un beffroi et un hôtel de ville, moins frustes que ceux de Gand ou de Bruges, racontent, en style flamboyant et fleuri, la gloire communale des Flandres et la force encore debout sur une terre de lutte et de ténacité, qui, après tant de siècles de compression sanglante, veut revivre, tandis que l'Espagne magnifique, dont le palais se blasonne à l'intérieur d'admirables écussons et d'héraldiques tapisseries, se recueille dans sa gravité royale, se repose dans son faste grave et lent et ne prétend plus exister que parce qu'elle a jadis superbement vécu.

Voici l'Allemagne audacieuse et lourde. Les aigles de l'empire, les guirlandes de la victoire, les ors bronzés, les figures à couronne crénelée comme des tours imposent sa force sûre et définie. Elle baptise son enthousiasme de bière, elle se veut saine, solidement assise dans le

triomphe; elle fait du civisme une vertu domestique. Elle ne connaît pas la haine tumultuaire, ni l'emballement fragile. Elle apparaît modérée, patiente, sage et néanmoins elle porte en elle le danger de vouloir absorber le monde. Sa maison est bourgeoise et cossue. Elle n'éblouit guère. Le souvenir des vieilles villes hanséates : Cologne, Nuremberg, Lubeck y domine. Le passé y sert de support à l'avenir; il le soutient au point de ne faire qu'un bloc.

Constructions pittoresques et surprenantes, tenant du hangar et du navire, avec leurs ornements pris à la flore et à la faune du pays, bariolées, joyeuses, calmes, jolies, s'étalent les maisons de la Norwège, du Danemark, de la Finlande et de la Suède. Dès qu'on y pénètre une atmosphère de tranquillité vous enveloppe. Le visage des marchandes d'étoffes et de bijoux apparaît si probe, si foncièrement honnête, si sûr de votre loyauté et de la leur, qu'on se croit à cent lieues de cette cohue massive, où, là-bas, sur la colline du Trocadéro, dansent les ventres et se tortillent les hanches et les croupes des maugrabines et des levantins. La Suède intéresse, surtout. De naïves colorations y décorent les panneaux. Des linges et des toiles y fleurent bon. Des bagues et des anneaux y parlent d'unions scrupuleusement fidèles et de ménages que seule désunira la mort. Au fond, un paysage de neige nocturne, où dorment des troupeaux de rennes y dévoile la poésie froide et scintillante des hivers sans fin, et toute une poussée de visions pâles et étoilées envahit et peuple le cerveau de glaciale splendeur. Oh! le doux, profond et silencieux peuple, qu'en ce lieu de surprise et de clarté on aime et on admire!

Les voiles, les agrès, les barques, les harpons et les filets animent le pavillon de Christiania. On approche du pôle. Le buste de Nansen, nettement instauré au centre du hall, à la place de l'effigie du roi, rappelle les voyages et les périls, parmi les glaces, les hivernages, les ténèbres bleues. Si jamais peuples méritèrent la

louange et l'enthousiasme dont on couronne leurs navigateurs, certes ce sont eux, les baleiniers et les pêcheurs des fiords arctiques, qui vivent d'héroïsme quotidien, de luttes tranquilles et prodigieuses et créent une vie profonde au milieu des tempêtes et du froid. Non loin de là, le paisible Danemark raconte comment et en quels retraites de paix et de calme les aventuriers de la mer se viennent reposer. Sa maison aux rideaux fins, aux meubles hospitaliers, aux chambres blanches et apaisantes, retient longtemps le visiteur fortuit, qui peu à peu se laisse pénétrer par l'éloquence du silence et le doux accueil de la simplicité.

Syrie, Algérie, Tunisie, Egypte —clinquant, musique, bariolures, cris nasillards, écharpes, babouches, tournoyements, tempêtes factices et monotones et tristes — tout l'Orient se plaint, se convulse, tintamarre et s'ennuie au loin. L'uniforme et infini désert explique ces peuples. Ils cultivent au bord des sables gris ou rouges, tantôt avec rage, tantôt avec ennui, des fleurs de beauté énervante ou brutale telle que la leur suggèrent les torrides soleils. Et tout là-bas, au sommet de la colline, la sainte, barbare et pesante Russie dresse son échiquier de tours, par au-dessus de son enceinte féodale, pour surveiller, dirait-on, et les peuples d'Europe et les peuples d'Asie et recueillir et résumer en elle toutes les variétés ethniques du monde. Et peut-être sera-ce chez elle que cette morale basée sur l'admiration mutuelle éclora la première. C'est elle qui prit, voici quelques mois, la plus belle initiative qu'un peuple prit jamais. Elle ne s'effraie point du mot « utopie ». Quand les nations s'apprécieront et comprendront leurs diverses tendances vers la beauté, qu'elles se proclameront utiles et nécessaires, chacune à toutes, parce qu'elles profèrent une originalité dont le monde a besoin, la confiance dans une trêve de haine et de violence n'en pourra que grandir. On n'attente pas à ce que l'on apprécie, on ne détruit pas ce que l'on exalte et ce que l'on admire.

ÉMILE VERHAEREN.

LES POÈMES

Marin Follet : *La Trilogie de l'amour*, Charles, 3, 50. — Laurent Evrard : *Fables et chansons*, Vanier, 3, 50. — Thomas Braun : *Le Livre des Bénédictions*, O. Schepens, Bruxelles. — Emmanuel Signoret : *Le Tombeau de Stéphane Mallarmé*, Bibliothèque du « Saint Graal », 2 fr. — René Peter : *La Tragédie de la Mort*, « Mercure de France », 2 fr.

La Trilogie de l'amour. C'est le livre posthume d'un jeune homme inconnu qui crut à l'idéalisme métaphysique jusqu'à en mourir, signant de sa vie renoncée le plus désespéré des poèmes en action. Il ne se dispersait pas en petites pièces fragmentaires et concevait de grandes œuvres. L'une est restée à l'état d'ébauche, l'autre écrite entre dix-huit et vingt-quatre ans est achevée. Elle ne donne pas la mesure de ce qu'aurait pu Marin Follet. La langue trop abstraite est plus d'un philosophe que d'un poète ; mais il y a évidemment un parti pris dans ce mode d'expression ; car l'auteur, selon une note biographique, très discrète et très pieuse, n'était pas de ceux pour qui le monde extérieur n'existe pas, même à titre d'hallucination : il était peintre aussi, et si la couleur fait défaut dans son œuvre littéraire, c'est donc qu'il le voulut ainsi. Dans *la Trilogie de l'amour* il a proclamé le néant de tout, même du rêve : quand le poète, selon son désir, devient le demi-dieu emporté dans la ronde harmonieuse des étoiles, il est inassouvi encore, pris de la nostalgie de la terre ; il n'est apte, éternellement, qu'à souffrir et tombe à l'infini, à travers l'abîme des astres irrités. Nul repos ni dans la mort ni dans l'amour pour les damnés qui ont conscience du monde, de la douleur, de l'inutilité de l'effort humain ; la joie qui semble émaner des choses vient de ce que les choses ne se connaissent pas ni ce qui les entoure : la moisson, le vent, le torrent, la flamme accomplissent avec sérénité leur œuvre fatale, acceptant l'ordre de la nature, faute d'en pénétrer les lois. L'homme qui a compris s'en va, sitôt qu'il a compris.

Je ne sais ce qu'eussent décidé Epictète ou Marc-Aurèle sur la doctrine et la vie de Marin Follet et s'ils ne lui eussent point reproché comme une faiblesse de ne se pas conformer avec résignation à l'ensemble de l'univers : mais ils ne lui auraient point refusé une âme très haute et de qui la loi secrète était peut-être l'abdication irritée de la royauté trop pesante que lui avaient imposée les dieux.

Fables et chansons. M. Laurent Evrard, à la fin du court avertissement où il justifie son système rythmique,

ajoute : « Ce n'est donc pas de la matière sonore ni du nombre métrique que le lecteur pourra se plaindre, mais du poète qui ne sait pas, dans les entraves d'or, marcher d'un pas agile ou boiter comme un dieu. » A quoi d'aucuns objecteraient que le poète eût mieux fait de ne se mettre aux chevilles nulle entrave, même d'or. M. Laurent Evrard, préoccupé outre mesure d'une technique nouvelle et qui ne semble pas très heureuse, a été distrait trop souvent de la poésie par la versification. Son système consiste essentiellement à commencer un vers par le son qui termine le vers précédent. Tantôt il en est ainsi pour chaque élément de la strophe comme ici :

L'eau ruisselle
Célébrant sa puissance
Sensuelle dans un flux
Luxueux d'émeraudes
Audacieuses, de rubis
Bizeautés ; elle agrafe
Affairée ou répand
En traînées les agiles
Illusoires colliers d'ambre qui vacillent.

Ailleurs le dernier vers d'un tercet est seul pourvu de la rime interne :

C'est dans l'eau maintenant un contour rare et des bras
Flous et fluets, qui, balancés et féminins, tout au fond
Font des grâces, s'enjolivent de fantastiques embarras.

Il paraît bien que le rôle de la rime est mal interprété ; c'est surtout un rappel de son destiné à rendre perceptible, à des intervalles égaux ou inégaux, la mesure voulue par le poète ; redoublée immédiatement, elle perd sa vertu annonciatrice et n'est plus qu'un bijou barbare au cliquetis presque désagréable : on trouverait dans Marot et chez les poètes qui le précédèrent de nombreux exemples de ce jeu.

La valeur des poèmes de M. Laurent Evrard est précisément en raison inverse de l'application stricte du système. Quand il s'y astreint rigoureusement, outre que le son même est rauque et heurté, l'allure de la phrase est gauche et empêtrée, la langue ou trop concise ou traînante, et de très réels dons d'imagination se trouvent dilapidés à plaisir. C'est grand dommage : ce poète sait voir et exprimer ; il observe la vie latente des eaux, des pierres et des plantes ; l'obscur frisson des choses inertes ne lui a pas échappé. Deux poèmes surtout où il s'est libéré de ses entraves sont à retenir : *Immobiles,* une étrange évocation des forêts devenues en effet im-

mobiles à l'exemple des ascètes qui les habitent, et *la Légende de Saint-Marc*, fastueux lapidaire où l'apôtre cyrénaïque et l'hérésiarque gnostique réunis en un seul personnage domptent, animent, puis obligent au repos définitif le peuple multicolore des marbres et des bronzes.

Le Livre des Bénédictions. Dans la Rome antique, une multitude innombrable de dieux veillait sur chaque acte de l'existence humaine, sur chaque fonction des organes, sur la naissance et les maladies des enfants, des bêtes et des herbes : Crepitus assurait la libre expansion des flatuosités internes, Ossilago durcissait les os des nouveau-nés, Robigus protégeait le blé contre la rouille. Le triple Dieu, la Vierge et les Saints catholiques ont remplacé les *Dii semones* et M. Thomas Braun, en un exquis livret de vers, vient de formuler pour l'an 1900 les Bénédictions des êtres et des choses, « selon les prières et les rites de notre mère la sainte Église » ; et c'est une œuvre très habile et très simple, très sincère et très étrange. Je veux croire que l'orthodoxie en est irréprochable, malgré une inquiétante sympathie de l'auteur pour le monde plein de tentations et une trop parfaite communion avec la vie universelle. Aussi bien n'en ai-je cure : il suffit, et au delà, qu'il soit un poète ingénieux et candide comme si sur son berceau avaient été prononcées et entendues par quelqu'un de très puissant les paroles qu'il prête à la mère dans *la Bénédiction de l'Enfant* :

Qu'il goûte dans mon lait la grâce de la vie !
Qu'il grandisse sans fard, sans haine, sans envie,
Compatissant à l'infinie douleur des bêtes,
S'émouvant des forêts, de la mer, des tempêtes,
Du ciel clair, des blés mûrs, des fleuves, des chemins,
Des poissons de corail aux vasques des bassins,
Des ballons verts, des acrobates, des tortues,
De la fierté sereine et blanche des statues,
Et que mêlant alors son cœur à l'univers
Il en fasse jaillir la musique des vers.

Ce couplet donne assez bien, qualités et défauts, l'idée du talent de M. Thomas Braun : netteté du rythme et de l'expression, recherche du pittoresque et du surprenant, emploi qui va jusqu'à l'abus de l'énumération. Partout, il juxtapose avec aisance les vers de noble allure lyrique comme

La voix mathématique et grave de la mer

et les plaisanteries funambulesques :

Les monstres dont la mer ne peut être tarie,
Les veaux marins, les marsouins, les otaries.

Il n'aurait garde de céler son hérédité flamande et la sorte de respect qu'il a pour tout ce qui se peut boire et manger, le vin, la bière, le pain, les fromages :

Bénissez-les, Seigneur. Bénissez le Présent,
Le Chester roux et le Gruyère larmoyant,
Le Kantercaas et le fromage de Mayence
Où se mêlent les grains d'anis et les semences,
L'Edam, le Pottekees, fromage des Marolles
Et ceux auxquels on dit : « Monsieur » comme à des hommes.

Il ne clôt point son livre sans avoir appelé la bénédiction d'en haut sur les presses d'imprimerie ; et comme c'est un heureux homme, toujours exaucé, il se trouve que la typographie approche de la perfection : les caractères plantiniens, noirs et rouges, de M. Oscar Schepens, libraire au Treurenberg nº 16, d'un tirage égal, ni trop pâle, ni trop empâté et les images taillées dans le bois par Henri Braun s'harmonisent avec le vieux Hollande choisi parmi les plus beaux ; et le tout charme à souhait les yeux et l'esprit.

Le Tombeau de Stéphane Mallarmé. Par M. Emmanuel Signoret, nous connaissons à nouveau les jours d'Apollonios et de Callimaque, où les lyriques mêlaient aux odes triomphales le cri violent de leur haine et de leurs sarcasmes. Il ne dédaigne pas d'immortaliser par l'invective M. Charles Maurras qui lui avait adressé d'injustes critiques, en même temps qu'il dresse à la mémoire de Stéphane Mallarmé un monument de marbre pur, *la Fontaine des Muses :*

Je ne sculpterai point ton terrestre visage ;
Tu ne fus que désir, ton être eut faim des dieux :
Bondissez, cœur mortel, et toi prends, tendre sage,
Ces fruits olympiens purs et mélodieux.

Les nouvelles strophes de M. Emmanuel Signoret égalent en fougue harmonieuse toutes celles qu'il chanta jamais ; et c'est une grande tristesse de penser que la vie est dure à ce poète épris de lumière et de beauté qui, dans la pire détresse matérielle, invente encore, pour notre joie, des formes magnifiques et charmantes. Aux âges où il aurait dû vivre, les aèdes s'asseyaient à la table des rois : parmi les simples mortels qui sont ses amis et ses admirateurs inconnus, s'il en est qui lui veuillent venir en aide, fraternellement, ils le peuvent faire par l'intermédiaire de M. Calixte Toesca, instituteur en congé, à Lançon (Bouches-du-Rhône). Il est inique et cruel que la faim impose silence à la voix exténuée d'un tel chanteur.

La Tragédie de la Mort. Quand la Mère, à la recher-

che de son enfant emporté par la Mort, a chanté à la Nuit la chanson dont elle le berçait; quand elle a donné ses yeux aux ondines qui la portent aux jardins de l'ombre, elle retrouve enfin la ravisseuse parmi les fleurs dont chacune représente une âme qui disparaît sur la terre quand la fleur est cueillie. La Mort au miroir des destinées lui fait voir le double destin possible de l'enfant : il frémira dans la géhenne de la misère, dans les villes noires de fer et de faim, courbé vers la terre rude et méchante par le labeur de chaque jour ou bien, le front encerclé de pierres éclatantes, portant « l'épée comme saint Michel Archange », il s'élèvera au-dessus des foules domptées, mais à quel prix? au prix du sang versé :

Il ne veut plus suivre la route...
Mais une main le pousse par les épaules.
Elle a des griffes comme une bête!
Elles s'enfoncent dans sa chair!
Il marche parmi des tombes...
Et voici des ruisseaux de sang pourpre
Qui montent, montent vers lui!

Et la Mère comprend que la Mort est meilleure et plus forte que la joie.

M. Pierre Louys, dans la courte préface où il présente M. René Peter au public, se demande « si la prose, le plus beau de tous les langages, le style polymorphe par excellence, n'eût point été entre ses mains une matière plus précieuse encore » que le vers libre. Je ne serais point éloigné de penser comme M. Pierre Louys, n'était qu'écrite en prose, *la Tragédie de la Mort* eût échappé à ma critique et que je n'aurais pas eu le très vif plaisir de saluer le nouveau venu qui promet d'être un bon écrivain. Il semble bien que M. René Peter reçut le don scénique ; ses personnages d'allégorie vivent d'une vie réelle et c'est un rare mérite : je pense surtout au dialogue d'une singulière intensité tragique entre la Mère et la Nuit qui oblige la pauvre femme à se souvenir de la berceuse d'autrefois et lui arrache, syllabe par syllabe, note par note, toute la chanson, jadis presque joyeuse, avant de lui dire par quel chemin la Mort s'en est allée avec l'enfant. Il est nécessaire d'ajouter à la louange de M. René Peter qu'il sait et écrit correctement le français; l'éloge n'est point banal en ce moment où le patois envahit et déshonore les lettres.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

A. Gilbert de Voisins : *La petite Angoisse*, « Mercure de France »,

3 5o. — Charles-Louis Philippe : *La Mère et l'Enfant*, Bibliothèque Artistique et Littéraire, 3.5o. — A. J. Faure : *La dernière Journée de Sapphô*, « Mercure de France », 2 fr. — Heldeu : *Au Tableau*, Calmann Lévy, 3.5o. — Jacques Le Lorrain : *L'Au delà*, Ollendorff, 3.5o. — Han Ryner : *Le Soupçon*, Antony, 3.5o. — Han Ryner : *Le Crime d'obéir*, «La Plume », 3 5o. — Frédéric Berthold : *Enigme fatale*, Librairies et Imprimeries réunies, 3.5o. — Julien Sermet : *Le Baiser suprême*, Simonis Empis, 3.5o. — Robert Scheffer : *L'Ile aux Baisers*, Borel, 3.5o. — Ray Nyst : *La Forêt Nuptiale*, Georges Balat, 3.5o. — J. H. Rosny : *La Charpente*, « Revue blanche », 3 5o. — Camille de Sainte-Croix : *Pantalonie*, « Revue Blanche », 3 5o. — Albert Fermé : *Le Touareg*, Ollendorff, 3.5o. — Pierre Chapelle : *Une femme du quartier Latin*, Charles, 3.5o. — Jacques Vontade : *Les Histoires amoureuses d'Odile*, Ollendorff, 3.5o. — Mme P. Caro : *Aimer, c'est vaincre*, Hachette, 3.5o. — De Valcombe : *Farandole*, Flammarion, 3.5o. — Guy de Téramond : *Péchés d'amour*, Simonis Empis, 3 5o. — D. Caldine : *Contes Briards*, Société Libre d'Edition, 3.5o.

La petite Angoisse, par A. Gilbert de Voisins. Classiques, païens, nourris des élégances d'une vie relativement facile et honnête, les deux héros de ce livre charmant, Renys et Villaines, mettent l'amitié, ce bienfait des dieux, au-dessus de l'amour, cette divine calamité. Ils se rencontrent, un soir de ciel pur et de prairie odorante, sur le même terrain, qui est le corps captivant d'une femme, et, comme après un duel heureux où personne ne fut blessé, pas plus que les convenances, ils se réconcilient ; mieux, ils deviennent franchement des hommes, ayant la philosophie de ne pas se croire déshonorés l'un par l'autre pour un commun mouvement de sens dont... l'âme du troisième acteur a... doublement profité. Jadis, ces enfants, enthousiastes de la vie pour le bel usage qu'on en doit faire, s'étaient rencontrés également devant un spectacle onduleux, énigmatique et bon tout au plus à servir de tremplin pour des pensées plus hautes : la mer. Ce soir-là, un soir de premier orage, ils se déclamèrent l'un à l'autre des choses inutiles, saisis de la particulière angoisse de se sentir mesquins ou ridicules. Mais devant la femme, ayant cessé d'être des étudiants, touchés à fond par la vie, maîtresse et brûleuse de vains mots, ils se retrouvent humbles comme ceux qui seront vraiment forts un jour. Toutes les anecdotes s'enroulant autour de l'action très habilement menée de ce livre sont délicieuses, spirituelles et d'un ton d'humour d'exquise qualité. Je n'aime peut-être pas bien les méditations un peu en Loyola-Barrès qui sont au début, la prière au Christ un peu *modèle italien* et les sentimentalités voulues précieuses, genre trop modern style, avec la petite cousine ; mais cela est écrit, soigné, bien cons-

ciencieusement pensé, et la faute de préciosité ne peut être guère reprochée qu'aux jupes de femme, jupes initiatrices d'où retombent, soit en cascades aux légèretés de dentelles, soit en torrents de lourds velours sombres, les pauvres existences d'hommes d'abord offertes si nues et si naïves. L'épisode du clown blond, de Flossie, de la lettre si posément raisonnable et bête d'Herbillon sont de jolis morceaux de prose. A la fin de l'œuvre on voit les deux jeunes gens; sortis enfin de leur dilettantisme amoureux ou littéraire par la porte du devoir, éplucher côte à côte des pommes de terre dans la cour d'une caserne. Ils continuent à s'occuper d'eux, de leur féconde amitié et de la future conquête de leur place d'hommes honnêtement sceptiques, tout en se pliant gracieusement à un sot métier, qui, cependant, n'a pas le pouvoir de faire, je crois, de sottes gens. La dernière page du roman de *la Petite angoisse*, de la trépidation de toute âme bouillante entre le bien et le mal, le laid ou le beau, est à signaler aux énergumènes qui déclarent que la caserne déshonore et qui s'imaginent *revendiquer*, en soulignant simplement leurs propres défauts. *On épluche partout les pommes de terre de la vulgarité*, casernes ou milieux mondains, littéraires, politiques, détiennent en quelque endroit obscur le tas de légumes malpropres qu'il faut d'abord nettoyer, ensuite avaler. Tant que le monde sera monde, il y aura des pommes de terre à éplucher pour tous les humains. La vraie philosophie consiste à rendre le geste aisé, sinon très délicat. Renys et Villaines, se soumettant naturellement à leur métier de cuisinier d'une heure, me semblent naturellement respectables, car les vrais artistes, sincèrement doués, distillent l'art de toutes les situations, et en vivant, simplement, activement, fabriquent de la gloire sans même daigner s'en douter.

La Mère et l'Enfant, par Charles-Louis Philippe. Touchant poème de tendresse et de résignation, ce petit livre blanc et bleu, aux nuances d'un manteau de vierge, n'est point écrit en vers, heureusement, car il sera lu ainsi par tout le monde, mais bien peu de poèmes contiennent autant de réelle poésie. Le petit enfant, tout bleu et tout blanc d'âme, entre dans la vie des sensations par la souffrance, l'injuste éternelle souffrance qui, en atteignant les bébés, fait douter de Dieu (et justement!) les plus pieuses mères. L'épisode du *Saint-Bois* est une chose ravissante de naïveté, de grâce fine et d'ironie couleur d'azur. Les portraits des différents médecins, « *l'un tout d'alcool et de gaîté* » sont de merveilleuses pointes sèches. Et il y a des

trouvailles de mots si jolies : « Savez-vous ce qui arriva? D'abord ... pendant quinze jours il n'arriva rien du tout? » Et c'est frais, d'une si radieuse précision. Je croyais qu'il n'y avait qu'Eugène Demolder, le grand écrivain, qui eût cette puissance de *parler enfant* avec cette sûreté de ton et cette entière pureté d'intention. On me dit que l'auteur de ce petit bijou littéraire est un tout jeune homme. Le philosophe se montre pourtant vers la fin quand l'enfant, devenu ouvrier, réclame sa part de joies morales et physiques dans sa part de travail, mais c'est la bonté qui domine encore cette sorte de paisible revendication sociale. Aussi combien porte davantage, en delà de toute foule vulgaire, cette voix d'ange qui n'extermine rien que les mauvaises pensées des autres. Il faut mettre *la Mère et l'Enfant* à côté d'un paroissien et dire bien haut à toutes les femmes... n'ouvrez jamais le paroissien, mais feuilletez le petit livre blanc et bleu aux heures de vos intimes détresses.

La dernière journée de Sappho, par Auguste-Gabriel Faure. Hum !.. Fichtre !... Oui, parfaitement !.. Il s'agit d'un autre petit livre naïf. Mais d'une tout autre manière. Correctement écrit, un peu trop moderne pour chanter *le temps ou Bilitis vivait*, il a l'air d'une maquette pour grand opéra. Des décors sont tellement précis et ordonnés selon les choristes et ces dames du ballet que vraiment on attend les trois coups et il vous arrive six vierges prêtes au supplice amoureux ! Vous ne désirez pas que je vous en fasse la description, hein ! Sachez seulement, jeunes et vieux, que certain couteau d'or en forme de phallus... Bien bizarre cette mode antique et pourquoi diable n'avait-on recours au bourreau lui-même (j'oublie que le bourreau en cette circonstance était l'intrépide Sapphô... sur deux p). Le décor change brusquement quand Sapphô aperçoit le beau Phaon.. lequel ne veut rien savoir... et après quelques échanges d'invectives d'où la vertu de l'homme sort absolument victorieuse et le couteau du sacrifice rentre en lui-même, Sapphô va se précipiter dans la mer. (Orchestre.) C'est très joli, mais le talent de Pierre Louys a empoisonné plus de gens, ma parole, que le couteau phallique n'a dû tuer de vierges.

Au Tableau, par Heldeu. Ce très bon ouvrage sur la vie militaire est de Georges de Lys, ancien officier, je crois, et d'un M. X... (Il est regrettable qu'on ne connaisse pas tous les X... en littérature parce que cela peut confondre les réputations et en consolider d'autres inutilement.) Je n'aime pas beau-

coup les œuvres de Georges de Lys et en voici une qui me plaît, absolument remarquable à tous les points de vue? A qui s'en prendre? Le tableau c'est celui de l'avancement, naturellement. Nous entrons dans la vie intime des chefs et nous pénétrons des âmes de soldats, justement ou injustement ambitieux. Un tact extraordinaire chez un romancier préside aux récits de cette lutte entre les hommes destinés au militarisme et ceux qui ont le seul désir de combattre un ennemi quelconque. Tous les types sont vrais, solidement et logiquement peints d'après nature. O'Neddy, Herron, Rabby, Çardès et toutes les têtes de colonels, de généraux n'empruntant rien à la caricature sont si sincèrement modelées qu'on espère les avoir vues autre part que dans les journaux illustrés. Cela nous change des éternels Ramollots de convention. O'Neddy, le jeune officier correct, consciencieux, ambitieux de vraie gloire se dégoûte peu à peu du métier, s'efforce d'en pénétrer l'art, échoue devant le peu de chance que l'on a de se couper la gorge, puis donne sa démission, entre dans l'industrie et en sort... déshonoré sans trop savoir pourquoi. Là se trouve la réelle satire sociale, l'histoire du soldat sourd qui a pu passer au conseil de révision quand même, et le récit que son frère, un vieux retraité, simple d'esprit, vient en faire à des supérieurs qui le punissent en ignorant son infirmité est une très très belle chose. Le départ fictif des soldats et leur rentrée à la caserne après des combats *blancs* sont d'excellents chapitres. Les détails techniques, très en place et choisis par quelqu'un qui connaît le métier autrement que par des racontars de chambrées, ne sont pas désagréables et ne heurtent pas le lecteur déjà blasé sur ce genre *terrible* de roman militaire. En somme, non pas l'œuvre soldatesque ou bassement naturaliste, une œuvre supérieure écrite par un supérieur intelligent.

L'Au-delà, par Jacques Le Lorrain. La préface spirituelle et doucement encourageante de Jules Bois nous initie aux vicissitudes d'un romancier, Jacques Le Lorrain, qui, après avoir œuvré de ses mains, se remet à œuvrer de sa plume. Le roman est écrit dans un style déjà vieilli, admettant la discussion plus que le fait et se hérissant de beaucoup de noms propres ce qui est toujours un défaut chez un auteur désireux d'affirmer sa véritable science. Nous allons dans un château périgourdin aux abords difficiles et d'un décor trop voulu. Il y a une jeune fille sorcière ou ensorcelée qui monte à bicyclette comme il sied et le héros de l'histoire, précepteur des

jeunes frères, en devient amoureux comme il sied. L'au-delà se manifeste surtout en un chien et quelques vagues bruits de corridor. Une séance spirite est de temps à autre de rigueur. Si on ne discutait pas tellement sur les problèmes que vous savez il y aurait matière à terreur. Si convaincu d'*au-delà* que puisse être un romancier, il ne faut pas qu'il oublie, au moins dans un roman, qu'il nous doit à nous autres, humbles lecteurs non initiés, le frisson de ce même au-delà.

Les moyens d'obtenir la terreur et de nous mettre dans l'état du Monsieur qui attend quelque chose de solennel sont souvent d'un tout autre ordre que ceux qui relèvent d'une croyance quelconque. Je ne blâme pas la conviction de Jacques Le Lorrain, je lui en veux de ne pas me la communiquer. Il nous prépare trop longuement à quelque catastrophe trop brièvement résumée. Cependant je mentionne le chien fatidique avec louange, quand *il revient*, seul, portant le chapeau de la jeune fille morte au fond du précipice, il arrive à point. En somme Jacques Le Lorrain a tenté une œuvre forte. Si elle est trop touffue, c'est peut-être par excès de conscience, de lecture et de travail. Des excès auxquels les romanciers du jour ne nous habituent guère.

Le Soupçon, par Han Ryner. L'auteur, qui jadis massacra *des amazones de lettres*, nous offre aujourd'hui une œuvre très curieuse où nous voyons massacrer la femme pure et simple par le plus effroyable imbécile qu'on puisse imaginer. Il s'agit d'un homme atteint du délire de la persécution *vaginale*, cas de clinique très révoltant, heureusement rare. Ce Monsieur épouse une vierge sans savoir ce que c'est qu'une vierge et... incapable d'entrer dans la place avec effraction, il reproche, treize ans durant, à cette malheureuse sa personnelle absence de vigueur. Pour se rendre mieux compte de la petite chose en question, il s'efforce de rencontrer d'autres vierges, et, par une sanglante ironie du *seul* hasard, ça n'est jamais tout à fait une innocente. On se demande comment M. Han Ryner, qui traite si facilement certaines *amazones de lettres* de perverses ou de folles, a pu prendre ce journal de maniaque pour de la littérature et est arrivé, en le traduisant bien trop fidèlement, à confondre ces répugnantes divagations érotiques avec une saine manifestation d'art. Mais il serait injuste de condamner un auteur sur le choix de simples études médicales. Il vaut mieux passer à... l'*autre crime*.

Le Crime d'obéir, par Han Ryner. Je sais mieux que

personne combien la *femme de lettres* est une créature dangereuse, vaniteuse, ignorante et, si j'ose dire, consciente de sa propre inconscience, qu'elle érige, selon le vent qui souffle, en génie ou en sottise ; je n'ai jamais fréquenté cette espèce de femelle-là sans avoir à m'en repentir, et mes neuves indignations de bohême, lorsque j'étais encore bien jeune, me poussèrent, au grand mépris de leur salon ou de leur antichambre, à faire imprimer sur mes cartes de visite : Rachilde, *homme de lettres*. Cependant, je crois qu'il ne faut pas s'exagérer *nos* situations respectives. Une ou plusieurs *femmes de lettres* n'empêchent point un écrivain de leur même sexe de se produire au soleil ni ne peuvent éteindre, pour quelques soirées perdues *en flirt*, un écrivain d'un sexe différent.

Dans *le Crime d'obéir*, M. Han Ryner me semble obéir, lui, à un sentiment absolument criminel : une vengeance de mâle déçu. Son héroïne, Mlle O. Le Tigre, qu'il affecte d'une bosse qui, renseignement pris, ne lui appartient pas, est douée d'une tout autre infirmité : il ignore son métier. Le Tigre ne sait pas aimer et leurre comme femme d'amour et elle sait encore moins écrire et leurre davantage comme fille de lettres. Voilà ce que Pierre Dapres aurait pu lui reprocher... ou lui enseigner. Etait-il de force ? j'en sais de plus courageux et de plus hardis qui eurent l'esprit de s'en tirer... avec une grande politesse.

— Sale allumeuse !... Heureusement qu'aujourd'hui j'ai cent sous pour me payer une putain moins rosse que toi ! — déclare le peintre jovial. A sa place, j'aurais tendu les cent sous.

Les cerveaux puissants ont toujours un sexe (voire deux !). Si O. Le Tigre n'a rien à la place du cœur... il faut la plaindre, il me paraît inutile de l'insulter et d'appeler sur elle toutes les foudres. J'ai pitié d'elle, encore plus du naïf qui l'admirerait comme le résumé de la perversité ou de la littérature. Ce n'est ni une comédienne de talent ni une amoureuse d'absolu... c'est... c'est une *femme de lettres*. M. Han Ryner est lui-même un homme de lettres en se montrant si acharné sur ce joli cadavre de colombe ! Maintenant il y a un certain type de Toser qui est également trop... frappé. Le pauvre petit juif n'a pas du tout l'envergure malfaisante que lui prête l'auteur. La seule personne a qui très réellement l'auteur fait un mal irréparable, c'est Camille Ramel, car... cette fois on peut reconnaître vraiment quelqu'un et je doute fort que cette grande

fille ambitieuse se soit compromise ou perdue pour un pareil milieu. Le clan des *félibres* est aussi secoué comme prunier et il en tombe des têtes amusantes. La partie intitulée : *le réfractaire*, bien meilleure que le début *trop province* de cette œuvre inégale, sort d'un cerveau tourmenté de fièvres et de très mauvaises passions.

Enigme fatale, par Frédéric Berthold. Un fils a-t-il tué son père dans un accident de chasse ou ne l'a-t-il pas tué ? Dans l'un ou l'autre cas, comme il est clair que la volonté du fils n'y est pour rien, je ne comprends ni les remords de cet homme ni la psychologie du livre qui est d'ailleurs écrit avec soin et très consciencieusement charpenté. Encore une fois, où il n'y a pas crime, il ne peut y avoir désespoir et voix du sang. Maintenant le jeune homme est névrosé puisqu'il devient à peu près fou et se suicide. Ce drame noir à la manière des drames fatalistes de l'antiquité n'est peut-être pas à sa place au milieu de mondanités modernes.

Le baiser suprême, par Julien Sermet. Histoire d'un adultère qui ne finit pas et cause, pour cela même, les pires tourments à ses pseudo-auteurs. Le docteur Acobin a une trop jeune femme. Lucien est beaucoup trop scrupuleux et il y a des jeunes filles qui se tuent sans avoir essayé sincèrement d'être heureuses. Le jeune héros, entre les deux femmes qu'il aurait pu gagner à sa cause éternellement, meurt en sauvant un enfant du croup et il reçoit alors le baiser suprême, le baiser de la mère, au lieu et place du baiser de l'amante.

L'Ile aux baisers, par Robert Scheffer. Un délicieux conte voluptueux et mélancolique par instant où l'on voit Mme Larme sous toutes ses facettes, provocante, rêveuse, méchante, perverse et bonne. Le type du peintre vicieux et brave homme est charmant. On est dans le crime et la douceur de l'eau. Cela est à la fois parfumé de fleurs et de chair. Au fond, une philosophie très... parisienne baigne tout ce joli monde fantaisiste. Mme Larme n'a pas de pudeur, elle est humaine seulement, c'est, hélas ! cette humanité-là que les hommes dégoûtés ou trahis qualifient fort injustement de vice... ou d'hystérie selon le degré de leur colère. Ils sont si bêtes, les hommes ! Un petit chef-d'œuvre cette *Ile aux baisers.* Cela finit mal, par des histoires d'argent et Mme Larme, en vraie... modèle de peintre qu'elle est, *dégage un peu* trop la statue de l'homme... à moins que ce ne soit le contraire ;

La Forêt nuptiale, par Bay Nyst. L'auteur de ce livre

a entrepris de dire en une langue sobre et pure les premiers drames de la terre. Il n'est là ni psychologie subtile ni complications ironiques. Rien que la splendeur de la nature neuve et rien que le poème de la force. Un homme cherche la femelle qui doit perpétuer sa race. Il la trouve et pour elle tue des lions. Ils s'épousent ensuite dans les grandes ombres de la forêt nuptiale. C'est vraiment très beau, cela nous emporte un peu loin des boulevards... et des imbéciles et dangereuses expositions.

La Charpente, par J.-H. Rosny. Milieux bourgeois, industriels, et aristocratiques où l'on démontre que la passion de l'adultère est tout simplement une façon détournée de désirer des enfants.

Chaque fois qu'un homme ou un romancier a l'air de transformer un vice en vertu au nom d'une morale quelconque, cela m'amuse et je prends grand plaisir à ses manières d'apôtre. La société est mal charpentée, parce que ce sont en effet les mauvaises passions des hommes qui fondent les plus solides charpentes, mais sous les arbres des forêts vierges comme sous les toits des plus antiques maisons les mêmes préjugés existent. La religion catholique repose tout entière sur l'adultère, ce qui excuse des légions d'adultères.

Que si par hasard un homme invente une autre religion sociale pour nous prouver que, désirant une jeune fille au lieu et place de sa femme légitime, c'est dans le seul but de procréer un être innocent, il nous donnera envie de rire. C'est la morale de l'homme d'ériger ses passions en pure doctrine : la morale de la femme est d'en hausser les épaules et de *rigoler* au nom du seul plaisir, ce qui est rudement plus logique... et plus brave. A part ça *la Charpente* n'est pas un roman banal, loin de là... Mais que les gens de lettres sont donc *pères de famille* et rasoirs depuis quelque temps et que de *fécondités* inutiles.

Pantalonie, par Camille de Sainte-Croix. Un roman à la fois féerique, social et surtout humoristique. Très joli et très spirituel conte pour les grands enfants. Une imagination souple et forte à la fois mêle et démêle les plus subtiles psychologies au milieu des fictions les plus abracadabrantes. Et il n'est pas très difficile de voir des types bien modernes transparaître sous la gaze légère du symbolisme de ce livre amusant. L'éruption du volcan de la fin est une bonne trouvaille.

Le Touareg, par Albert Fermé. Histoires africaines et militaires.

Une petite ville perdue aux bord des déserts et contenant cependant toutes les intrigues d'amour et d'ambition du vieux monde civilisé. De curieuses études sur le caractère des Arabes, toujours libres et révoltés malgré leur soumission apparente.

Une Femme du Quartier Latin, par Pierre Chapelle. Une maîtresse d'étudiant et des étudiants autour avec leurs monotones habitudes, leurs vadrouilles et leurs noces... vulgaires. La jolie Marcelle meurt à l'hôpital sous le poids d'une malédiction amoureuse, comme toutes ces petites fleurs pâles doivent mourir après l'orage, car les femmes du quartier ne sont pas toujours des filles, quelques-unes ont un cœur. Dans les milieux d'hommes très jeunes les créatures d'amour gardent mieux leur parfum.

Les Histoires amoureuses d'Odile, par Jacques Vontade. Une jeune femme raconte ses amours. C'est aussi franc que peut l'être le roman d'une femme... surtout quand elle fait de l'esprit.

Aimer, c'est vaincre, par Mme P. Caro. Livre d'amour, de foi, d'espérance et de charité. Tout ce qu'il faut de pures et suaves imaginations pour que les jeunes filles fassent leur chemin dans le monde. (Œuvre très agréable à lire parce que les pages sont coupées.)

Farandole, par M. de Valcombe. Mlle Mythis m'a l'air d'un personnage pour cénacle littéraire *bien mieux* que femme et pour cela très faux, mais il est juste de dire qu'on cite du Verlaine et du Régnier au cours des chapitres... alors...

Péchés d'Amour, par Guy de Téramond. Histoires tragiques et comiques lestement contées, dont quelques-unes fort scabreuses.

Contes briards, par D. Caldine. Anecdotes historiques sur la Brie. Des amis se réunissent pour se conter des histoires de leur pays, vieille province dont les anciens monuments sont tout fleuris de légendes. A citer : *Vers l'affranchissement*, de bonnes pages solidement écrites.

RACHILDE.

HISTOIRE, SOCIOLOGIE

Victor Bérard : *L'Angleterre et l'Impérialisme*, Colin, 4 fr. —

Mémoires du Général baron de Dedem de Gelder, Plon, 7.50. — Memento.

L'Angleterre et l'Impérialisme. — Par l'ordre pressant de leur disposition, la vigueur rapide de leur exposé, par une sorte de chaleur passionnée dans la logique, les livres de M. V. Bérard ont le don de laisser à l'esprit une vue très nette, une conception très précise des hommes et des choses qu'ils dépeignent. C'est une qualité fort attrayante.

Le lecteur est heureux d'avoir si rapidement acquis une idée claire de questions compliquées, et surtout une idée formée par des déductions dont la logique le satisfait. Il en sait gré à l'auteur, il lui fait volontiers crédit.

En tête de cette étude consacrée à l'impérialisme anglais, M. Bérard a dessiné la figure de l'homme qui, s'il n'a pas conçu le projet impérial, en est au yeux du monde le plus actif ouvrier, le *promoter*, comme ils disent. Et ce terme, qu'ils appliquent aux lanceurs d'affaires, est juste ici, car on verra qu'il ne s'agit que d'une affaire gigantesque. Le très honorable Joseph Chamberlain, ou, comme disent familièrement amis et adversaires, « Joe » est un des hommes les plus violemment invectivés pour sa versatilité. Il se défend en disant qu'il n'a jamais changé, mais les choses autour de lui. M. Bérard est enclin à lui donner raison. Depuis le temps où, maire de Birmingham, il appliquait les principes du socialisme municipal et persiflait le « vieux stupide parti » jusqu'au moment où avec l'appui chaleureux de ce vieux stupide parti, il tâche à réaliser par tous moyens l'Empire breton ou briton, il n'a cessé d'être l'homme du Pays Noir ou Midland, l'expression fidèle de la volonté de son peuple, le tenant du radicalisme agressif n'ayant qu'un but, la prospérité croissante du pays noir, et y tendant par tous les moyens actuellement efficaces, sans s'encombrer d'idées générales ou de principes inutiles. Jamais l'union d'un homme et d'une population ne fut plus parfaite et plus constante; jamais leurs intérêts plus liés. M. Chamberlain a fait les affaires de son peuple en faisant les siennes. Ce Pays noir, centre de l'Angleterre et dont Birmingham est la capitale, a possédé pendant cinquante ans la plus extraordinaire puissance et fortune industrielle que le monde ait encore connue : doué de toutes les industries du métal, du bois, du cuir, du verre, de la poterie, il inonda le monde entier de ses produits, il les lui imposa sans concurrence et tira tribut de tous les peuples et de tous les climats. Uni alors aux radi

caux de Manchester, il imposait à la noble Angleterre féodale les lois politiques et économiques qui assuraient l'essor de son trafic, et l'alimentation facile de son peuple d'ouvriers. Cette prospérité exubérante dura jusqu'après la guerre franco-allemande, jusqu'à l'année 1873, qui en marque l'apogée. Mais la décadence commence dès lors et le déclin fut rapide.

Au moment où M. Chamberlain parvint au pouvoir, le cri de détresse était tel que son premier soin fut d'organiser une immense enquête sur la baisse du commerce et en particulier des exportations des Midlands. L'essentiel des réponses se trouve dans les divers rapports des consuls britanniques en résidence sur des marchés jadis fiefs des Midlands. Ces réponses sont toujours identiques. La clientèle va vers la concurrence, et presque partout la concurrence est l'Allemagne, car celle ci est infiniment plus souple, plus docile aux goûts de l'acheteur, plus au fait de ses besoins et de ses préférences.

M. Bérard fait une satirique peinture des grands industriels actuels de Birmingham. Tard venus à leurs bureaux, ils y feuillettent le courrier d'une main négligente. Doléances de clients se plaignant de retard dans l'envoi des commandes. — Ne se faudrait-il occuper que d'eux ! — Plaintes d'intermédiaires incapables d'écouler des produits qui ne plaisent plus à leur clientèle. — Hé ! pour plaire à quelques nègres, changerons-nous une fabrication aussi ancienne que Birmingham même ! Et n'est-ce point le devoir du monde que d'acheter ce que nous lui fabriquons : *You must buy what we make!*

Ils se calment, ces graves personnages, bien repus et bien rasés, en passant au cercle, où les attend un lunch, brillamment, correctement servi, où ils s'attardent à lire les journaux. Ils se raniment : nouvelles favorables de toutes ces entreprises *limited*, véritables loteries dont chacun a plusieurs billets, nouvelles excellentes de ces compagnies à charte où la plupart sont engagés. Joe a ouvert un sillon où il suffit de jeter l'argent pour qu'il rende au centuple. Et voilà des affaires! et pourquoi moisir dans un office pour gagner quelques livres à six mois d'échéance. Ils sont contents, ils allument des cigares « pour la noblesse » et ils regagnent leur cottage du faubourg où ils collectionnent des orchidées comme Joe, ou des timbres-poste de tous les pays qui seront demain l'empire. Ils sont raidis dans l'orgueil de leur fortune, oublieux de l'activité industrieuse qui la créa, et décidés à en demander l'accroissement à la force que leur donne leur richesse. Des

conditions où se poursuit actuellement la lutte commerciale, ils ne veulent connaître que ce qui plaît à leur hautaine routine. Ils sont dignes de pénétrer dans l'aristocratie, ils ont acquis les deux vertus aristocratiques : l'égoïsme et l'ignorance.

Je résume le portrait, je ne sais s'il est trop poussé au noir.

Seulement tous ces marchés qui échappent au commerce anglais, il faut, si on ne sait les reconquérir, les remplacer par d'autres, et voilà « Joe » en route pour l'empire, lui qui disait en 1875 : « L'Angleterre a sans doute des millions de livres a dépenser pour flatter le bas patriotisme des cafés-concerts, *the vulgar patriotisme of music Halls.* Ce nouvel impérialisme a déjà infecté bien des jugements parmi nos fonctionnaires au dehors, et à moins que rapidement, sévèrement, durement, il ne soit réprimé, je ne puis mesurer l'étendue des dangers et peut-être des désastres qui pourront incomber à ce pays. »

A défaut d'une union douanière englobant toutes les colonies, union que celles-ci ne voudront ni ne pourront accepter, vive donc l'empire militaire : flotte immense, entretenue à frais communs, armée puissante, et sur tous les océans domptés régnera la force anglo-saxonne, et le commerce anglo-saxon s'épanouira sous son égide : *trade follows the flag.* Et qu'on n'hésite pas à faire la guerre pourvu que ce soit une guerre qui paye. Et pour des marchands de fer et d'acier, brut ou façonné, une guerre paye toujours.

Un chemin de fer du Cap au Caire ! que de rails, que de machines, que de gares ! On rencontre les Français, tant mieux ! nous avons forgé un outil du meurtre formidable, qu'il serve et qu'il rapporte ! — Ce peuple dégénéré décline la boucherie, c'est fâcheux, mais sur la même ligne, plus au sud, nous trouverons un autre ennemi, déjà tâté par un essai prématuré, et dont l'écrasement, si tardif qu'il soit, sera largement rémunérateur.

Il est dommage, pour l'art, que ces théories, peu et mal déguisées d'ailleurs, ne soient pas exprimées avec cette franchise simple. Il serait beau de voir un grand état belliqueux imiter la franchise des seuls guerriers parfaitement loyaux et honorables, les bandits et les pirates, qui ne cachent point, sous d'hypocrites protestations, la sincérité de leurs convoitises.

Telles sont, suivant l'auteur, les causes principales qui ont

amené la plus grande partie du peuple anglais à l'état d'esprit impérialiste. Il faut y joindre le prodigieux développement industriel et commercial de l'Empire allemand, développement que les Anglais attribuent à sa force et à sa puissance militaire.

Exception faite pour le groupe de Manchester resté fidèle au radicalisme libéral, les conclusions de M. Bérard sont sévères pour l'Angleterre contemporaine. Les derniers chapitres en stigmatisent le conservatisme étroit, l'empirisme incurieux, le manque total d'activité intellectuelle. Il met en regard le rationalisme méthodique de l'Allemagne, sa façon toute scientifique d'orienter son effort et son activité, et donne à entendre que puisque tous les peuples ont leur heure d'épanouissement plus complet, de rayonnement universel, puis leurs éclipses, le temps de l'éclipse est venu pour l'Angleterre, et que le peuple allemand peut envisager avec toute espérance le siècle qui s'ouvre.

Mémoires du Général baron de Dedem de Gelder. — Ces souvenirs méritent une place à part dans l'innombrable collection des mémoires de l'époque napoléonienne.

Ils sont écrits par un étranger très avisé et très informé, à qui il fut donné d'examiner l'édifice impérial de l'extérieur d'abord, puis de l'intérieur.

Fils d'un diplomate hollandais, le jeune de Dedem accompagna son père ambassadeur à Constantinople ; il y passa son adolescence : devenu homme il embrassa la carrière paternelle et fut chargé de diverses missions ; l'une le mit en rapport avec le premier consul. Tout en prenant une part active aux événements qui bouleversaient alors la Hollande comme le reste du monde, Dedem ne laisse pas que de les juger avec lucidité, et sans aucun parti pris : il devait avoir une faculté critique fort développée. Attaché par sa naissance, ses habitudes, ses goûts personnels, au monde aristocratique, il n'en partage nullement les idées, non qu'il soit épris de la révolution, mais parce qu'il estime qu'elles ont fait leur temps et que c'est chose morte. Il assiste avec intérêt à la construction de l'édifice européen que Napoléon échafaude avec tant de prestesse ; et sans se faire illusion sur sa durée probable, il ne demande pas mieux que de l'habiter. Aussi quand Louis Bonaparte est désigné pour le trône de Hollande, Dedem est tout prêt à le servir. Il est d'abord chambellan. Mais il se vante d'avoir toujours eu son franc-parler. Ses avis ne plaisent pas

tous au roi qui préfère l'éloigner. Le voici ministre plénipotentiaire en Westphalie auprès de Jérôme, puis à Naples auprès de Murat. Que d'occasions d'observer et d'instruire ! Tout en courant les antiquités italiennes, — il est lettré et ne dédaigne pas de le laisser apercevoir — il tient à l'œil Murat, l'ambassadeur de France, les Bourbons, les Anglais ; il connaît bien des choses au moment où survient la plus notable péripétie de son existence. Exaspéré contre Louis, Napoléon vient d'annexer la Hollande. Dedem déclare qu'il le regrettait vingt-quatre heures après, mais c'était trop tard. Voici notre Hollandais à Paris, où il déclare à l'empereur qu'il n'avait jamais désiré devenir Français, mais que, puisqu'il l'est par la force des choses, il le servira avec fidélité.

Et le bizarre, c'est que ce diplomate entre au service de l'empereur en qualité de militaire. Cependant il prévoyait, dit-il, une possible débâcle des armes impériales. Il n'avait jamais servi que très vaguement, comme aide de camp : il avait assisté en 1799 à la bataille de Bergen. Le voici pour débuter général de brigade, dans le corps de Davout, à la veille de la campagne de Russie. Il réussit à merveille dans ce nouveau métier. Toutefois Napoléon n'a pas oublié l'ancien diplomate ; et quand il l'envoie garnisonner en Prusse, il se fait donner sur l'état du pays des renseignements confidentiels. L'autre les donne, tous pessimistes. Attendant comme tout le monde la rupture avec la Russie, il montre qu'il n'y a aucun fond à faire sur l'alliance prussienne. Sagement il conclut à la paix ; mais ses nouveaux camarades sont pour la guerre contre la Russie et contre la Prusse à la fois, et ils lui en donnent une raison bien simple : « Où voulez-vous que nous trouvions nos récompenses, si ce n'est en Prusse, lui disent-ils. Sera-ce dans les déserts de la Russie qu'on nous fera des majorats ? Vous n'êtes pas bon camarade si vous ne désirez pas l'invasion en Prusse. »

Vient la guerre de 1812. Crayons de Davout, de Friant, de Murat, des vieux grenadiers. Il observe, sans trop de surprise je pense, que la plupart de ceux-ci « ont perdu toute sensibilité » et raconte que, se promenant un soir derrière les baraques, il entendit un grenadier qui disait à son camarade : « Te rappelles-tu la fichue mine que ce petit b... fit quand je l'avais sur ma bayonnette et que je l'approchais du feu, et sa mère, comme elle criait ? »

En 1813, il commande une brigade de la division Girard,

corps de Ney. Ses soldats étaient des Bretons, « dont beaucoup sortaient à peine de l'enfance ». A Lutzen, cette division défendit le village de Kaja et s'y maintint, sous le commandemant de Dedem qui remplaçait Girard grièvement blessé. Elle assura le gain de la journée. Le soir, elle avait perdu son chef blessé, un des brigadiers tué, les quatre colonels blessés, les quatre lieutenants colonels et seize chefs de bataillons tués, deux cent quarante officiers hors de combat, et sur dix mille neuf cent quatre-vingts hommes, il en restait deux mille deux cent quatre-vingts. Malgré son phlegme, Dedem ne peut se défendre de quelque admiration pour cette boucherie. Il comptait devenir divisionnaire, mais Napoléon qui voulait donner l'honneur de la journée à la jeune garde, qui avait combattu très mollement, négligea de le nommer. Dedem remarque avec amertume que les étrangers ne peuvent réussir dans l'armée française.

Memento. — Georges Clemenceau : **Contre la justice**, P.-V. Stock, 3,5o. — Le titre de ce recueil d'articles est éloquent. A les relire, on regrette davantage que l'auteur soit — momentanément — silencieux.

Congrès général des organisations socialistes françaises, compte rendu sténographique, Georges Bellais, 3.5o. — Malgré que les nombreux orateurs aient souvent piétiné sur place, c'est une lecture fort intéressante que celle de ces débats où plus d'un discours surpassa par la forme et par le fond ceux qu'on entend dans les assemblées parlementaires. La brochure de Fernand Pelloutier (P.-V. Stock), qui porte le même titre, en est l'illustration utile. Elle trace aux non initiés la silhouette des principaux acteurs, indique les positions et décrit l'attitude des partis.

G. Lhermitte : **Le sabre et la loi**, P.-V. Stock, 3,5o. — Une série d'exemples bien choisis font voir que pour rudimentaire et imparfaite que soit l'idée de justice que nous concevons, la justice militaire est encore bien loin d'y atteindre, même bien éloignée d'y tendre. Un exemple entre mille, et notable. Les mêmes crimes ou délits sont appréciés différemment, suivant la qualité de leur auteur : punis avec une sévérité invariablement plus grande quand il s'agit d'un soldat que quand il s'agit d'un officier. Au fond, c'est logique, ces délits allant à l'encontre de l'ordre militariste sont bien plus à craindre de la part du soldat qui en souffre que de l'officier qui en profite ; mais il faudrait parler alors pour être sincère de défense de caste et non de justice.

Henry de France : **Le collège de demain**, A. Pedone, 3.50. — Sous la forme d'un journal, l'auteur nous dépeint l'organisation et le fonctionnement d'une école nouvelle, assez semblable, je pense, à ce qu'est l'école des Roches de M. Demolins. C'est, dit l'auteur, le petit internat de forme familiale. Internat réservé aux fils des « classes dirigeantes » lesquels doivent devenir eux-mêmes dirigeants, mais des dirigeants effectifs, qui domineront les « dirigés » non seulement par la puissance du capital, mais par l'ascendant de toutes les connaissances techniques et pratiques. Parmi les procédés pédagogiques, noter la surprenante invention d'un professeur qui, ayant découvert que les auteurs antiques étaient fastidieux et insipides pour des enfants, leur apprend les langues anciennes dans des récits d'aventures composés par lui-même en latin ou en grec.

Léopold Lacour : **Trois femmes de la Révolution**, Plon, 7.50. — Dans ce très intéressant ouvrage, M. Lacour étudie le rôle d'Olympe de Gouge, de Théroigne de Méricourt et de Rose Lacombe, particulièrement au point de vue féministe, dans cette révolution qui le fut peu. Toutes trois voulurent écrire les droits de la femme en regard des droits de l'homme. A propos des deux premières, M. Lacour rectifie, preuve en mains, maintes erreurs des historiens les plus autorisés. Quant à Rose Lacombe, les renseignements qu'il donne sur elle sont presque tous nouveaux.

MARCEL COLLIÈRE.

PSYCHOLOGIE

Julien Leclercq : *Le Caractère et la Main*, F. Juven, 3 fr. 50. — M. Moncalm : *L'Origine de la Pensée et de la Parole*, F. Alcan, 5 fr. — G.-L. Duprat : *Les Causes sociales de la Folie*, F. Alcan, 2 fr. 50. — Jacques Lourbet : *Le Problème des Sexes*, V. Giard et E. Brière, 5 fr. — Gaston Danville : *La Psychologie de l'Amour*, 2e éd., F. Alcan, 2 fr. 50.

De même que l'astrologie, qui donna naissance à l'astronomie, l'alchimie d'où procéda la chimie, la chiromancie ne saurait-elle à son tour servir d'introduction à une science plus certaine, apportant sa contribution à la psychologie du caractère ?

M. Julien Leclercq, dans **Le Caractère et la main**, répond à cette question, et propose le nom de *chirologie* pour désigner cette science de la main. « Le but prétentieux, puéril et vague de la chiromancie la déconsidère, mais le prin-

cipe qui lui donna naissance autrefois — l'identité de l'individu et de sa main — n'est guère attaquable et elle restera l'ancêtre de la chirologie... Il n'y a pas lieu *a priori* de dédaigner la chirologie qui peut être autre chose à la fois de plus modeste et de plus étendu. L'évaluation de quelques traits généraux du caractère de l'individu n'y serait pas tout. J'ai vu, par exemple, au service anthropométrique de la Préfecture de police, un album photographique de mains portant les stigmates du travail manuel dans diverses professions : il ne manquait à ce travail que d'être complet. Et, pour l'anthropométrie même et l'identification judiciaire, la chirologie aurait son importance. La maladie aussi a ses stigmates. Bref, la main est un témoin *tare* de trop de faits volontaires ou involontaires pour qu'il n'y ait pas une *science de la main.* »

Toutefois l'auteur n'a prétendu, dans ce livre, qu'à esquisser un court chapitre de cette science. Or, la manière dont il se trouve avoir traité cette ébauche fait regretter qu'il n'ait pas cru devoir accorder plus de champ à son initiative.

La première partie de l'ouvrage contient un historique de la chiromancie ainsi qu'une étude descriptive, illustrée d'amusants documents empruntés à Antioche Tibert, Patrice Tricasse, Perruchio, Jean Belot, etc... Dans la seconde, M. Julien Leclercq expose ses recherches personnelles, dont quelques-unes sont particulièrement intéressantes. Il s'agit de l'examen des mains de singes et leur comparaison avec les mains humaines. Après avoir considéré d'abord les éléments communs à toutes les mains de singes, puis distingué trois caractères particuliers, aisément discernables chez différentes espèces de ces animaux et accompagnés, dans chacune, d'une conformation spéciale de la main, M. Julien Leclercq relève dans la main humaine les analogies avec la main du singe et contrôle, au point de vue du caractère, la valeur de ces indications chirologiques. C'est ainsi qu'il observe que « l'homme impulsif a un pouce court, comme le singe, le pouce long étant un signe de volonté... C'est encore un signe de puissance de l'instinct quand, chez l'homme comme chez le singe, le pouce est attaché très bas... Le singe étant incontestablement un animal indépendant, même quand il est sociable, il ne faut pas s'étonner que la chirognomonie dise que le petit doigt long est un signe d'indépendance... L'index long, presque aussi long que le médius et plus long que l'annulaire est l'indication probable d'une aptitude au commandement... L'index court,

comme chez le singe, est la négation de cette faculté, car l'on ne prétendra pas que le singe ait le don du commandement. »

Quant aux trois formes des mains de singe, formes choisies chez des espèces au caractère nettement différent (indris, makis; sajous, papions, macaques, orangs; gorilles, cynocéphales hamadryas) : « la *main longue* des singes insignifiants est, par excellence — doigts effilés et paume grêle — la main des gens sans relief... La *main moyenne* des singes sociables est la main équilibrée de l'homme de raison, chez qui les facultés sont réparties également... La *main courte* des singes violents est aussi la main de l'homme brutal et cruel, quand elle se rapproche de la forme de celle du gorille, et du batailleur, de l'agressif quand le caractère en est moins accusé »

L'auteur termine par une classification sommaire en mains intellectuelles, brillantes, passionnées, pratiques, division dont il se sert pour ranger sous ces différents titres les mains de quelques notabilités des lettres, des sciences et des arts, qu'il examine au point de vue de la « chirognomonie ».

Plus dédaigneux des singes, parce qu'ils ne parlent pas et qu'il juge que seule l'étude du développement du langage importe pour nous renseigner sur le développement de la pensée, M. Moncalm consacre un volume in-8° à **L'Origine de la Pensée et de la Parole**; ou plutôt, c'est bien là le titre de l'ouvrage, mais cette question y est fort peu, sinon fort mal, traitée. Car si M. Moncalm puise largement dans Max Müller et s'attarde par exemple à suivre complaisamment les transformations des racines *div* et *dyu* dans les hymnes védiques, il cite parcimonieusement Darwin et semble ignorer tous les auteurs plus récents. Il remonte « au temps de nos ancêtres aryens » mais non, ce qui eût pu lui fournir d'aussi utiles indications, aux premiers balbutiements de l'enfant. A vrai dire, comme pour cet auteur « le point où l'animal finit et où commence l'homme peut être déterminé avec une rigoureuse précision, car il coïncide avec le commencement de la période radicale du langage, et le langage c'est la raison... » l'enfant demeure sans doute l'animal, auquel M. Moncalm refuse toute pensée. Selon cet auteur, en effet, « l'homme qui a la parole pour nommer les objets *pense* les objets, mais l'animal, faute d'avoir le langage, ne *pense pas* les objets, et, dès qu'il n'est plus en leur présence, ne peut pas se les représenter ». Ainsi la surdi-mutité congénitale impliquerait, chez l'homme même, l'absence de toute pensée et de toute repré-

sentation! Et comme l'on voit bien que M. Moncalm, excellent philologue, n'a jamais pris garde à un chien qui rêvait tout haut!

On relèverait aisément bon nombre d'aussi surprenantes propositions, qui suffisent, pensons-nous, à qualifier le livre.

« Il est bien avéré que, pour peu que nous ouvrions les yeux, nous voyons les habitants du globe terrestre partagés en végétaux et en animaux, subdivisés à leur tour en classes distinctes que séparent de grandes lignes de démarcation. » Exemple : le *Woombat* ou *rat à bourse*, malgré sa dentition du type *rongeur*, est ordinairement classé parmi les... *marsupiaux;* le *Cheiromys* ou aye-aye de Madagascar, autre *rongeur*, est classé parmi les... *singes*! Que deviennent les « grandes lignes de démarcation », devant ces difficultés auxquelles se heurte tout essai de classification *naturelle?* D'ailleurs, poursuit M. Moncalm « si nous admettions qu'à l'origine le règne végétal et le règne animal n'étaient pas aussi complètement séparés qu'ils le sont actuellement, il y aurait toujours une question qui attendrait une réponse : d'où vient que ces différents genres, issus d'une même source se soient séparés et aient ensuite continué à ne plus se confondre ?

Nous emprunterons la réponse à un article récent de M. Le Dantec (1) : « Considérons, dit-il, une bactérie bien définie; si vous voulez, une bactéridie charbonneuse, virulente et sporogène. Mettons-la dans un bouillon convenable à une bonne température, elle ne tarde pas à y donner deux bactéries identiques à elle-même ; je laisse l'une d'elles dans le bouillon, où elle se multiplie *sans varier* et donne au bout de peu de temps des millions de bactéridies toutes semblables, *identiques même* entre elles et identiques à la bactérie initiale, à l'ancêtre commun.

» Au contraire, la seconde bactéridie qui provient de la première bipartition, je la porte dans une solution étendue d'acide phénique dans l'eau distillée et je l'y laisse quelque temps; elle ne s'y multiplie pas, mais si je la retire assez tôt elle n'est pas encore morte et, transportée dans un bon milieu nutritif, elle donne naissance à un grand nombre de bactéridies, toutes identiques entre elles, mais *différentes* de notre bactéridie initiale ancêtre commun, en ce sens qu'elles *ne sont plus virulentes.*

» Dans des conditions analogues, je pourrais obtenir aussi

(1) Homologie et analogie (*Rev. phil.*, mai 1900).

une race de bactéridies *asporogènes;* toutes ces bactéridies nouvelles seront donc *différentes* de la bactéridie ancêtre et différentes de telle manière que leurs caractères acquis sont *héréditaires,* transmissibles à leurs descendants dans un milieu convenable. »

Cette influence du milieu, si évidente dans l'expérience que nous venons de citer, M. G. L. Duprat s'est proposé de rechercher dans quelles conditions elle s'exerçait au sein des sociétés modernes sur des cerveaux peu solides; en d'autres termes, quelles seraient **Les Causes Sociales de la folie** ? Evidemment le terrain individuel importe, mais toutefois, l'auteur croit pouvoir conclure que « tout trouble social est susceptible d'entraîner un trouble mental », et que par conséquent une « thérapeutique sociale de la folie » serait efficace et s'obtiendrait par « une organisation rationnelle de l'éducation populaire, en vue de préserver les nations des troubles sociaux, et les individus des troubles de l'esprit ».

M. Jacques Lourbet, à qui nous devions déjà un essai dont il a été parlé ici (1), vient de compléter cette étude, sous le titre **Le Problème des Sexes**. On retrouvera dans ce dernier livre toutes les qualités de documentation, d'impartialité et de logique qui rendaient le premier ouvrage d'une lecture attachante et profitable.

L'on nous permettra de signaler, en terminant, la deuxième édition de notre **Psychologie de l'Amour**, où nous avons répondu à quelques critiques que l'on nous avait adressées, lors de la première édition de ce livre, et où nous avons mis à profit quelques acquisitions récentes de la psychologie des sentiments.

GASTON DANVILLE.

QUESTIONS MORALES ET RELIGIEUSES

Paul Bert : *Le Cléricalisme, questions d'éducation nationale,* avec une Préface de M. A. Aulard, Armand Colin, 3.50. — Alexandre Ribot : *La Réforme de l'Enseignement secondaire,* Armand Colin, 3.50. — Pourquoi pas l'article 7? — Georges Valerie : *Catholique et Positiviste,* Perrin, 1 fr. — D. Caldine : *Contes Briards,* Société libre d'édition des gens de lettres, 3.50. — Un Colonel : *La Nation et l'Armée,* Armand Colin, 2 fr. — Le Premier Mai, fête d'humanité.

Le Cléricalisme, par Paul Bert, avec une préface de

(1) Jacques Lourbet: *La Femme devant la science contemporaine.* Alcan, 1896. V. *Mercure de France,* t. XVIII, p. 291.

M. A. Aulard. — Nous avons beaucoup de peine à reconnaître la force de pensée et le talent littéraire des hommes politiques, que nous tenons tous pour de misérables politiciens. Les criailleries de la polémique nous en imposent malgré nous et, dès que nous avons entendu traiter vingt fois d'imbécile un excellent député, nous sommes forcés de croire qu'il n'est qu'un médiocre. Et puis, faire de la politique, s'occuper des intérêts de l'arrondissement, est-ce que ça ne doit pas abêtir les plus malins?

Par exemple, un des collaborateurs du très artiste *Mercure de France* devient conseiller municipal de la Ville de Paris. C'est vraiment arrivé, car tout arrive. Nous aurions pu être fiers, n'est-ce pas? de penser que l'art, les lettres, la philosophie, les idéaux esthétiques seraient représentés et défendus dans la pambéotie communale. Hélas! voici qu'un ordre du jour du Conseil municipal porte cette mention : *Résiliation des abonnements relatifs aux tinettes filtrantes desservant les immeubles assujettis à l'écoulement direct (rapport par Adrien Mithouard)*. Allez lire, après ça, l'*Iris exaspéré* ou les *Impossibles noces!* Vous n'aurez plus foi au poète. Et ce sera injuste.

Paul Bert fut, assurément, un penseur de premier ordre. Il apporta dans la politique les rigueurs de la méthode scientifique (car on sait qu'il fut un éminent professeur en Sorbonne et un savant véritable) et les plus hautes préoccupations morales. Nous serions, pourtant, enclins à le méconnaître. M. A. Aulard aura bien servi la noble mémoire républicaine de Paul Bert, en même temps que la cause de la pensée laïque, en publiant sous ce simple titre : *le Cléricalisme,* les meilleures pages du « robuste champion de la raison ». Sur l'enseignement moral des jésuites, sur la neutralité religieuse de l'école et sur la laïcisation, sur l'éducation de la femme, sur l'opposition entre l'Eglise et la République, sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat, sur les congrégations religieuses, le politique Paul Bert a dit tout ce qu'avait à dire le plus profond moraliste. Il a fait vraiment de la politique une « province de la morale ». C'était la grande époque, celle où des républicains à la manière de Jules Ferry et de Paul Bert montaient à la tribune avec tous les témoignages de l'histoire, de la science juridique, de la tradition révolutionnaire, de la raison philosophique, de la conscience morale, pour défendre la République contre l'esprit du passé. Il n'est rien de mieux à faire

aujourd'hui que de reprendre et de jeter à la face de l'éternel ennemi la condamnation terrible que prononça le vieux parti républicain.

Car il s'agit, comme le dit M. Aulard, « en s'appuyant sur le bon sens inaltéré du peuple, d'empêcher l'Eglise romaine de s'emparer, par un coup de surprise et pour une réaction provisoire et violente, du pouvoir politique, et de la déloger des positions privilégiées où elle s'est abusivement et furtivement introduite ». Cela se fera par la dispersion des idées républicaines dans les masses populaires, et non par des mesures de gouvernement ou de police. La défense de la République doit être établie dans les consciences. Qu'on fasse donc lire le livre de Paul Bert et que l'on y prenne à poignée les idées pour les semer à travers la foule.

La Réforme de l'Enseignement secondaire, par Alexandre Ribot. — Notre Chambre des députés bourgeoise a institué une enquête sur l'enseignement secondaire ou bourgeois. On a fait venir des universitaires, des curés, des bons Pères, des marchands de soupe, des amateurs. Tout ce monde a débité les avis les plus divers et les moins cohérents. Les deux volumes in-quarto à deux colonnes de l'enquête sont un fatras inextricable. Il en résulte pourtant, avec une cruelle évidence, que l'enseignement encore réservé à la bourgeoisie ne répond plus aux conditions sociales nouvelles et qu'il est menacé par la poussée démocratique, prolétarienne, qui en brisera les cadres ; d'autre part, il en résulte que l'Université laïque subit un assaut formidable de l'Eglise et des congrégations, et qu'il serait temps, pour le salut même de la République, d'aborder fermement le problème de la liberté d'enseignement.

Que pensez-vous qu'ait fait, devant ces constatations, la commission d'enquête de la Chambre et M. Ribot, son président ? Dans l'esprit de conservation le plus acharné et dans une sorte de politique de la peur qui ferme les yeux pour ne pas voir la fatalité révolutionnaire, dans une molle sentimentalité de libéralisme, nos enquêteurs ont conclu à un replâtrage de la « boîte » universitaire, à quelques coups de pouce sur les règlements et les méthodes, et à cette décision vraiment ribotesque : « Il n'est pas besoin de recourir à des mesures d'exception. Il suffit de nous rendre compte des maux dont souffre l'Université, d'écouter ses plaintes et de lui donner les moyens qu'elle réclame pour soutenir la concurrence de ses rivaux. »

Donc, on accordera aux lycées et collèges un semblant d'autonomie, on changera le sort des répétiteurs, on remplacera le baccalauréat par des examens de fin de cycles d'études, on exigera des certificats d'aptitude pédagogique, on augmentera les inspections pour les établissements libres. Voilà tout ce que nous annonce M. Ribot, en une introduction aux volumes de l'enquête, qu'il publie à part sous ce titre : *Réforme de l'enseignement secondaire*. Et le titre même est ambitieux, car ces vagues mesures ne réformeront rien.

M. Ribot, en vérité, est terrible. La Congrégation aura bien peur.

Pourquoi pas l'article 7? — Il faudrait non pas seulement de nonchalantes réformes dans l'enseignement secondaire, mais une rénovation, une révolution profonde. Gratuité de l'enseignement secondaire, suppression des internats et leur remplacement par des pensions de famille et des *University-Halls*, développement de l'enseignement moderne dans le sens pratique et professionnel, institution régulière d'écoles du soir pour les ouvriers, sélection dans les écoles primaires des enfants capables de recevoir la plus haute culture, et ainsi libre accession de la démocratie à l'enseignement secondaire : voilà quelques-unes des transformations révolutionnaires à accomplir.

Mais les hommes politiques tremblent d'ébranler l'Université, parce qu'en face il y a la concurrence, la Congrégation. Toutes les timidités sont inspirées par la peur de l'adversaire. Or, j'ai tâché d'indiquer, dans ma dernière Chronique, *l'incapacité naturelle, civique* et *pédagogique* des congréganistes à enseigner. Un homme qui par le triple vœu s'exclut de l'ordinaire humanité, *ne peut former des hommes ;* un homme qui, par sa dépendance forcée du passé et du vieil esprit fanatique, s'exclut de la cité moderne, révolutionnaire et républicaine, *ne peut former des citoyens* ; un homme qui livre son esprit et sa conscience en esclavage à des maîtres et à l'autorité du dogme, *ne peut former des esprits libres et des consciences libres*. C'est dire qu'il ne peut remplir le rôle d'éducateur dans la République. Cela est surtout vrai, s'il s'agit des congrégations non autorisées et donc exclues de la République par la loi, ou qui ne vivent dans la République qu'à l'état de rébellion contre la loi.

Voilà pourquoi « un juriste », dans un très remarquable article de la *Revue Blanche* (1er avril), a grandement raison de soutenir la nécessité de reprende *l'article 7* de Jules

Ferry. Le texte de cet *article 7* fut ainsi présenté : *Nul n'est admis à diriger un établissement public ou privé, de quelque ordre que ce soit, ni à y donner l'enseignement, s'il appartient à une congrégation religieuse non autorisée.* Ce texte fut voté à la Chambre des députés en 1879, sur la proposition de Jules Ferry, par une majorité de 333 voix (qui comprenait les républicains les plus modérés) contre 164. Le Sénat le repoussa par la trahison du groupe de Jules Simon. Le Sénat d'aujourd'hui le voterait sans hésitation. Il faut qu'à la Chambre *l'article 7* soit repris par les républicains, lorsque viendra en discussion le projet de loi du stage scolaire.

Catholique et Positiviste, par Georges Valerie. — Un aimable écrivain, homme de foi qui s'est préservé des méchancetés et des fureurs cléricales, veut être tout ensemble catholique et positiviste. Cela part d'un bon naturel, et nous trouvons l'intention touchante. Nous pouvons aussi la trouver audacieuse. M. Georges Valerie nous assure « qu' en vertu d'un travail immanent, le positivisme aspire à se couronner de catholicisme » et que « parmi les églises chrétiennes, seule l'Eglise catholique remplit les conditions de la vraie positivité ». Vous voyez que ce n'est pas une petite affaire. Pauvre Auguste Comte, s'il savait qu'on le fait ainsi rétrograder vers la période théologique! Pour preuve de ses affirmations prophétiques, M. Georges Valerie simplement signale les recherches et observations de faits sociaux, auxquelles se sont essayés quelques bons farceurs du catholicisme social et de la démocratie chrétienne. Il a beaucoup lu, de Comte à George Fonsegrive. Mais il a lu avec imagination et fantaisie plus qu'avec critique, et ce n'est pour lui qu'un jeu d'assembler les disparates, de rapprocher les extrêmes. Il écrit sans hésitation: « Parallèlement aux travaux des théologiens s'élaborait, sous le nom de sociologie, toute une science des sociétés aboutissant aux mêmes conclusions. J. de Maistre et Pie IX d'un côté, Comte et Taine de l'autre, l'Église et la science réconciliées ont reconduit le libéralisme à la porte des temples et des académies. » Ça ne manque pas d'intérêt, au moins par l'imprévu : on ne nous avait pas encore fait cette farce de mettre d'accord le *Syllabus* et la *Philosophie positive.* Le catholicisme, c'est le dogme, et le dogme autoritaire ; le positivisme, c'est la condamnation de tout principe dogmatique et de tout autoritarisme intellectuel. L'un est la foi ; l'autre est la critique. Rien de plus inconciliable. M. Georges Valerie

n'est pas sans talent littéraire, mais son genre n'est pas de jouer les Courteline ou les Alphonse Allais. Ne forçons pas notre talent.

Contes Briards, par D. Caldine. — Ces contes sont moins des contes qu'un « livre de mœurs », qu'une gracieuse et émouvante évocation de l'âme ancienne du pays de Brie, ce « bel et fertile verger des grands roys de France ». Seigneurs, évêques, chanoines, guerriers, brigands, jouvenceaux et jouvencelles y dressent leurs figures gaies ou tragiques. C'est le pouvoir, la violence, l'amour, toute la vieille histoire de la pauvre humanité, ramassée autour de la ville de Meaux. Caldine aime tout cela et le fait aimer. Il est un admirable *folkloriste,* tout en faisant œuvre d'art et non de pédantisme. Et ces choses du passé nous donnent un plus grand amour de la France présente !

La Nation et l'Armée, par un Colonel. — Ce n'est rien, ces critiques de l'armée ; et pourtant c'est beaucoup, faites par un colonel, un vrai. Par delà les critiques de l'organisation militaire actuelle surgit, au reste, le grave problème des rapports de l'armée avec la démocratie parlementaire. Ceci peut-il subsister avec cela, ou bien devrons-nous, pour le salut de la République, en venir à des milices démocratiques ? Forcément, par le sujet même et les questions qui s'y rapportent, le livre est d'une intéressante actualité. Mais le brave colonel s'en tient à de modestes arrangements et projets de réforme. Il est pour une sage conciliation, moyennant quelques ébrèchements, oh ! pas farouches. Changer le recrutement et l'avancement, créer pour les officiers des débouchés vers la vie civile (c'est comme ça !), reconnaître des droits politiques et donner une représentation aux militaires professionnels dans l'État, dans le déportement, dans la commune : tels sont les remèdes du colonel à la « crise de l'armée ». Si, par de tels remèdes, la République n'est pas sauvée des prétoriens ! Encore un réformateur à la façon de Ribot, ce brave colonel. Pendant que ces fameux réformateurs travaillent en chambre à des niaiseries, la Congrégation travaille à la redoutable organisation de ses forces dans les écoles et dans l'armée.

Le Premier Mai, fête d'humanité. — Le Premier Mai perd peu à peu son caractère de manifestation turbulente dans la rue et de menace révolutionnaire. Il devient une fête, une fête d'humanité, la fête du Travail et des Travailleurs. Les

groupements ouvriers, les syndicats, les coopératives le célèbrent surtout, cette année, en des réunions familiales où s'égaient et rient doucement les femmes et les enfants. Il y a quelques discours et quelques chants démocratiques. On affirme l'espoir d'une humanité meilleure et plus juste.

Au train dont va M. Loubet, président de la République, qui prononçait naguère à l'inauguration de l'Exposition un discours socialiste, nous pouvons prévoir les temps proches où ce sera lui qui glorifiera le travail par des paroles officielles, le 1er mai. Le monde marche.

Déjà, cette fête du Premier Mai est une tradition acquise. Les dates républicaines vont remplacer les dates cléricales. C'est une vie sociale nouvelle qui se substitue peu à peu à l'ancienne. Il faut que nous y aidions. Quand il y aura en France, comme en Belgique, des Maisons du Peuple dressées en face des églises, la démocratisation et la laïcisation des joies humaines seront vite accomplies. Et l'homme vit tellement par la joie !

C'est dans cet esprit que le *Théâtre civique* a organisé pour le 1er mai dernier, à la Salle des Sociétés savantes, une audition littéraire et musicale des chansons ouvrières de Dupont, de Pottier, de J.-B. Clément, de Clovis Hugues, de Jules Jouy, avec une conférence que Henry Bauer et moi avons faite. Il y aura des fêtes pareilles, pour l'esprit et le cœur, dans les universités populaires. Par là se formeront les mœurs et la moralité nouvelles.

VICTOR CHARBONNEL.

SCIENCES

Lavoisier. — Si les travaux de Lavoisier ont eu l'honneur de passer à l'immortalité et de faire désormais partie du bagage scientifique que tout contemporain qui aspire au titre de chimiste doit porter avec lui, si le tombeur du phlogistique et l'émancipateur de l'oxygène s'est ainsi garé de l'oubli et a pris sa place au panthéon des morts auxquels la patrie doit, sans contestation possible, être reconnaissante d'avoir vécu, il eut l'avatar commun aux hommes qui firent de pacifiques grandes choses, sans fracas et sans turbulences : son nom est resté comme une étiquette sur un casier des découvertes, comme une enseigne familière au dos d'un livre bien relié, comme un numéro dans la vitrine des belles choses ; étiquette, enseigne, numéro d'ailleurs parfaitement inutiles étant donnée

l'imposante valeur de ce qu'ils annoncent. Certaines vérités — je parle des vérités scientifiques — ont tôt fait d'échapper à leur auteur et de n'être plus la propriété de personne en appartenant à tout le monde : elles se satisfont vite de l'anonymat et le nom de qui les créa arrive à ne plus être qu'un superflu d'érudition.

Lavoisier n'avait aucune raison pour échapper à cette fâcheuse aventure. Rien dans sa vie ne devait permettre à la silhouette de l'homme de s'imprimer sur son énorme héritage que se partagea l'humanité... Rien dans sa vie, sauf peut-être l'épilogue, la fin sanglante sur la place de la Révolution... ce livre aux feuillets d'une persévérante monotonie, illustré de dessins d'appareils et de formules rébarbatives, se terminant tout à coup, au milieu d'une phrase, par une page rouge.

Et encore... au milieu de toutes ces têtes tombées à tort et à travers pendant cet accès de manie suraiguë qu'on appelle la Terreur, — accès inévitable au milieu d'un état de démence qui allait progressant depuis 89, — pourquoi le souvenir vient-il chercher celle de Lavoisier? Au milieu de tous ces assassinats commis par la foule quand elles ne sent pas, imminentes, les étrivières prêtes à mordre — de la foule qui ne peut être que docile ou meurtrière, qui ne veut qu'obéir ou tuer, et qui ne connaît que deux sentiments, la colère ou la peur ; au milieu de tous ces assassinats, celui de Lavoisier méritait-il une fiche spéciale dans le catalogue de ces souvenirs honteux ?

Oui, car si la Révolution s'est salie en massacrant tant d'êtres inoffensifs, la tache de sang, quelquefois, au lointain des années qui s'écoulent, peut s'effacer peu à peu; — si elle s'est ridiculisée par son fracas de réformes ampoulées, incohérentes et bêtement impossibles, dont nous sommes obligés de nous débarrasser aujourd'hui pour pouvoir vivre d'une vie normale, le ridicule avec le temps s'épuise, le sourire s'éteint et lentement tombe l'indulgence de l'oubli... mais dans le meurtre de Lavoisier la Révolution s'est désohonorée, — seulement et définitivement désohonorée, en accompagnant ce meurtre d'un mot qui contient plus de honte que le couteau de Samson n'a fait couler de sang.

Et par une coïncidence intéressante, l'attention actuelle est justement attirée ces jours-ci par deux faits qui remettent en pleine lumière la vie et la mort de Lavoisier : c'est un article de la *Revue bleue* (1) donnant in-extenso les recherches de

(1) *Revue bleue* (5 mai 1899).

M. Guillaume exposées à la Société de l'Histoire de la Révolution tendant à prouver que le fameux mot de Coffinhal : « la République n'a pas besoin de savants » n'a jamais été prononcé: — c'est la mort de M. Grimaux, le biographe le plus complet et le plus documenté de Lavoisier (1).

§

Rien ne peint mieux que le livre de M. Grimaux la vie si peu accidentée d'Antoine-Laurent Lavoisier. — Cette vie, c'est une suite non interrompue de tranquillité, de placidité, d'événements heureux au milieu de la tendresse familiale et de l'opulence croissante : pas un nuage qui vienne troubler l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr de cet homme qui sut et put ainsi organiser son existence de façon à travailler le plus possible dans les meilleures conditions possibles. — Rien ne manqua à Lavoisier pour être heureux et il le fut dans toute l'acception du mot. Un gros deuil frappa pourtant le logis quand il avait cinq ans : sa mère mourut, mais alors au lieu d'une mère il en trouva deux dans la grand'mère et la tante qui l'entourèrent des soins les plus tendres : on ne peut séparer de sa vie la douce et caressante figure de Mlle Punctis qui refusa de se marier pour consacrer ses jours à ce neveu chéri, fils de la morte. — Au collège de Mazarin, il fut un élève très appliqué, il commençait déjà sa vie de travail réglée et ordonnée minutieusement, qui ne laissait rien à l'imprévu. Jeune homme sans souci d'argent au milieu d'une famille chaque jour enrichie par de nouveaux héritages, il essaye son activité un peu à tous les genres; il commença un drame sur la *Nouvelle Heloïse,* fit du droit et se fit recevoir avocat, fit des mathématiques et de l'astronomie avec l'abbé La Caille, de la botanique avec Jussieu qu'il accompagnait dans ses herborisations, de la chimie avec Rouelle, de la minéralogie et de la géologie avec Guettard. Il se tâtait, prenait goût à tout, sans emballement d'ailleurs, ayant surtout horreur d'être inoccupé et attendant les événements. — Pour ne pas aller dans le monde il se disait malade; pour se faire croire malade il se mit au régime exclusif du lait. Grimaux écrit : « A cette heure de la vingtième année, Lavoisier vivait heureux, en compagnie des hommes les plus distingués de son temps, qui de ses maîtres devenaient ses amis, entouré des affections de la famille dans cette

(1) *Lavoisier,* par Edouard Grimaux, 3e édition, 1899. Félix Alcan, éditeur.

maison de la rue du Four-Saint-Eustache, où l'on ne recevait que quelques intimes, car la grand'mère, Mme Punctis, aimait la solitude et la tranquillité. »

Cette phrase, M. Grimaux aurait pu l'écrire en leit-motiv à la fin de tous les chapitres de la vie de son héros.

C'est vers cette époque que lui vient à l'idée de se livrer à des constatations barométriques qui, accumulées, devaient, dans son esprit, lui revéler certaines lois inconnues. Or, jusqu'à sa mort nous le voyons, fidèle à sa résolution, consulter le baromètre à heures fixes, chaque jour, dans des moments où vraiment tout autre aurait eu des préoccupations différentes. Après un long voyage loin de sa famille, son premier soin en embrassant sa bonne tante est de regarder son baromètre, de même qu'au cours de son voyage, son premier soin en arrivant dans une auberge était d'analyser l'eau. Quand, à vingt ans, on a un tel sang-froid et une telle persévérance, qu'on n'est pas bête, qu'on a des rentes, et qu'on a comme amis les hommes plus célèbres de son temps on doit aller vite et loin.

C'est ce que fit Lavoisier. L'affection et la protection de l'académicien Guettard, qui l'avait associé à la rédaction de l'*Atlas minéralogique de la France*, achevèrent de le lancer dans le milieu favorable ; lui-même rendait des services à chacun et était bien avec tout le monde. C'était un acharné travailleur et un bon garçon. Aussi « les amis que Lavoisier comptait à l'Académie des sciences attendaient avec impatience le moment d'introduire dans leur Compagnie le jeune savant dont ils avaient apprécié les premier travaux ». Quand on est ainsi *attendu avec impatience*, on a des chances d'être élu : aussi le fut-il, à 25 ans. Il faillit même l'être aux dépens d'un homme qui cependant avait quelques titres, le métallurgiste Gabriel Jars, qui « attaché au travail des mines, avait d'abord dirigé l'exploitation des mines de plomb argentifère de Poullaouen, les mines de houille d'Ingrande, avait visité, pour le gouvernement, les mines de Saxe, d'Autriche, de Carinthie, de Bohême, du Harz, de Suède, de Norwège, les manufactures de Hollande et celles d'Angleterre d'où il rapporta les procédés, encore inconnus en France, de la fabrication du minium ». Jars ne fut présenté qu'en seconde ligne : mais le roi rétablit l'équilibre, nomma Jars et créa une place pour Lavoisier.

Quelques jours après « désireux de se consacrer à la science

et sentant qu'une grande fortune lui en faciliterait les moyens et lui assurerait l'indépendance, il entra dans les fermes à titre d'adjoint du fermier général Baudon... » Ça devait lui prendre du temps, mais ça apportait de soixante à cent mille francs par an: aussi le géomètre Fontaine répondit-il victorieusement aux académiciens qui voyaient d'un mauvais œil cette nomination : « Tant mieux ! les dîners qu'il nous donnera seront meilleurs. »

A partir de ce moment son activité devient prodigieuse, entre deux tournées d'inspection il étudie l'éclairage de Paris et son alimentation en eau de source par l'utilisation de l'Yvette, il continue l'atlas minéralogique, il commence ses expériences de chimie qu'il ne devait plus interrompre ; il se marie avec Mlle Paulze, charmante enfant de 14 ans, fille d'un fermier général, et, ce qui n'était pas à dédaigner, nièce du fameux abbé Terray contrôleur général des finances du royaume ; puis il est nommé à la régie des poudres et va habiter l'Arsenal où il installe de somptueux laboratoires et reçoit dans son intimité les hommes les plus célèbres de son temps. Il se levait à six heures, travaillait aux sciences jusqu'à 9 heures, consacrait sa journée jusqu'au dîner aux affaires de la ferme générale, de la régie des poudres, aux séances de l'Académie, aux commissions dont il faisait partie, puis reprenait ses travaux scientifiques de sept à dix. Un jour de la semaine était consacré aux expériences : ce jour-là on invitait du monde et l'on déjeunait dans le laboratoire. Tout était soigneusement revu, corrigé par lui, et son secrétaire était sa femme, qui écrivait sous sa dictée, rédigeait ses notes, dessinait ses expériences, traduisait les savants étrangers et faisait en même temps les honneurs du logis à tous les grands seigneurs de la cour, à tout ce qui avait un nom dans le monde, les lettres, les sciences, les finances et les arts. Aussi, en 1788, quand il commanda, pour 7.000 livres, son portrait à David, eut-il raison de faire placer près de lui cette femme aimante et dévouée qui fut infatigable collaboratrice et mit tant d'énergie après les événements de 93 pour que rien de la gloire de son mari ne se perdît.

Ainsi, jusqu'à la Révolution, coula la vie, toute de travail et de bonheur, à peine assombrie deux fois par la mort de Lavoisier père et de la bonne tante : c'était une suite ininterrompue de moments heureux, de confiance et de persévérance, Le biographe peut affirmer sans peine que le nom de Lavoisier, fermier général, ne se retrouve dans aucune chro-

nique scandaleuse du temps, et le lecteur finit par ne plus sourire quand, à tous moments de la vie luxueuse de l'Arsenal ou des péripéties des tournées d'inspections, il voit apparaître le fameux baromètre de la rue du Four-Saint-Eustache.

Et cette monotonie dans le travail et le bonheur se retrouve tout entière dans le livre de M. Grimaux. Plein d'admiration pour son héros, il le suit pas à pas, notant les petits incidents souvent les mêmes de cette vie si réglée, et ne s'apercevant pas qu'il y a quelque naïveté à insister ainsi par la monotonie du livre sur la monotonie un peu fatigante de cette existence si heureuse et si parfaite.

. . . .

Puis soudain la catastrophe.

Les événements surgissent, rapides. Lavoisier un peu désorienté, troublé dans sa tranquillité, ne proteste pas trop contre le mouvement populaire qui semble tenir le bon bout : on le verra plus tard, pour se défendre, parler de son rôle au 10 août! Ce rôle dut être bien modeste, d'ailleurs, car il n'était pas homme à *s'emballer* ni pour ni contre. La ferme générale disparaît, puis les fermiers généraux sont mis sur la sellette, Lavoisier est englobé dans l'accusation de dilapidation de la fortune publique, on l'arrête et on l'emprisonne avec tous les autres à Port-Libre : et le jour où on le guillotine il n'est pas encore revenu de son étonnement d'avoir été accusé de dilapidations quelconques, lui qui, par tempérament et par habitude, était parfaitement incapable de dilapider quoi que ce soit. Il se défendit plutôt mollement : des gens qui auraient pu le tirer d'affaire ne le défendirent pas du tout. Un seul être montra de l'énergie, mais ne put que sauver sa mémoire : c'est une femme, la sienne.

Cet homme était parfaitement capable de demander au tribunal quelques jours de répit pour mettre un peu d'ordre dans ses expériences et dans ses idées : il était assez *savant* pour être perplexe et assez *honnête homme* pour être surpris. Ça n'aurait pas été une lâcheté, mais un simple et instinctif mouvement de défense. — D'autre part, Coffinhal était bien la brute capable de crier *sincèrement* que « la République n'avait pas besoin de savants ». Il a crié tant d'autres choses qui valaient bien celle-là — et qu'on lui répéta au grand jour de la guillotine — que les efforts de M. Guillaume et de la Société de l'Histoire de la Révolution n'arriveront jamais à enlever à sa mémoire une parcelle de notre dégoût.

ALBERT PRIEUR.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

La Grande Encyclopédie, 61, rue de Rennes. Livraisons 629 à 676, Pauxi à Rachis.

Paysans, par Ch. Petit-Dutaillis. — Cet article est un résumé pessimiste des longs malheurs du paysan sous l'ancien régime. Avec les mêmes documents on ferait, et on a fait, de leur vie passée un tableau très agréable. Il y eut pour les paysans jadis, comme pour les citadins, des périodes de misère et des périodes de prospérité; la vie était moins sûre, moins unie que maintenant, mais Louis XIV, lui même, mangea du pain noir. Il serait peut être temps de ne plus donner d'importance historique au mot de La Bruyère, qui avait vu les paysans de loin, en carrosse, — à peu près comme M. Zola vit les Beaucerons en courant les routes dans une voiture à l'heure. Encore La Bruyère a-t-il eu la discrétion de ne rédiger qu'une phrase; mais elle a vraiment eu trop de succès.

Pays-Bas. — Population de la Hollande: cinq millions; des colonies hollandaises : quarante-cinq millions. Les Hollandais forment encore la population blanche presque totale de l'Afrique du Sud, et ce sont eux qui furent les premiers colons de New-York. C'est une race d'une grande vitalité. La monographie de E. Hubert est intéressante. Parmi les peintres hollandais de ce siècle, il oublie l'un des plus célèbres, Jongkind.

Pazzi. — Manque la notice *Madeleine de' Pazzi*, mystique fort connue.

Pécaut. — M. Buisson s'est fait l'hagiographe de ce personnage. Il nous le représente tel qu'un saint des derniers jours. C'était, du moins, un des cléricaux les plus notoires de notre temps; au demeurant, un brave homme, quoique sans franchise.

Péché. — M. Vollet trouve que les casuistes qui ont traité des péchés de la chair semblent doués d'une « effrayante » expérience. Ne soyons pas si maniérés et reconnaissons que les expériences charnelles n'ont rien de bien effrayant. Il n'y a pas, d'ailleurs, de « péché contre nature », attendu que tous les actes de ce genre sont familiers aux animaux, même en liberté. Voir sur la sodomie chez les hannetons : *Expériences relatives aux rapports homosexuels chez les hannetons*, dans *C. R. Soc. de Biologie*, 1898.

Peinture, par Gaston Cougny : « La peinture à l'huile est-

elle vraiment un progrès? On peut en douter quand on voit presque tous les chefs-d'œuvre peints à l'huile menacés d'une ruine plus ou moins prochaine, alors que les détrempes sont aujourd'hui encore si fraîches, si transparentes et si pures. » M. Cougny rend justice à Gros, cet admirable génie presque méconnu : « Sous les pinceaux de Gros la vie éclate, une vie héroïque et pourtant humaine, doublement expliquée par la forme en action et la couleur brillante; les *Pestiférés de Jaffa* et la *Bataille d'Eylau* sont de nobles ouvrages, d'une intensité d'action, d'une grandeur de vues étonnantes. »

Péking. — A Péking, il y a un *Temple de la Littérature.* On voit bien que ces gens-là sont mal civilisés, qu'ils manquent de morale et de christianisme.

Pélage. — M. Vollet montre très bien que l'Eglise catholique, quoiqu'elle ait condamné la doctrine de Pélage, est, en fait, demi-pélagienne. Elle n'est même pas loin d'être devenue franchement pélagienne, et cela en réaction contre le jansénisme et le protestantisme.

Pellerin. — Manque la notice sur le fondateur de la célèbre imagerie d'Epinal.

Pension (Pédagogie). — L'article, signé Eugène Blum, est de pure polémique. L'auteur semble s'intéresser surtout aux pensions de *demoiselles* qu'il voudrait sérieusement « réglementées ». Le type de la « pensionnaire » lui semble odieux. Voir, au surplus, le *Petit Faust.*

Pentateuque (Le) « doit être considéré comme un amalgame de pièces de provenances diverses, auxquelles un rédacteur d'ensemble a donné une unité plus extérieure que réelle ». Cette rédaction ne semble pas remonter plus haut que le IVe siècle; il y eut des additions et des remaniements plus récents encore. La partie la plus ancienne de la Bible est donc, sous sa forme actuelle, contemporaine d'Aristote.

Péripatétisme. — « Nul penseur, dit M. Picavet, n'a exercé une influence plus considérable et plus continue sur le développement de la pensée humaine. »

Pérou. — Sur la côte il ne pleut pour ainsi dire jamais. A Lima, où on n'avait pas vu de pluie depuis soixante-quinze ans, une averse d'un quart d'heure causa des pertes de plusieurs millions, les maisons n'étant couvertes que de roseaux et de glaise.

Perpendiculaire, par H. Laurent : « On se donne beaucoup de peine dans les livres élémentaires pour démontrer la pos-

sibilité d'élever une perpendiculaire par un point sur une droite; ces démonstrations sont mauvaises à plusieurs points de vue, parce que, si l'on admet que l'on peut partager un angle en deux parties égales, quand il est quelconque, il est comique de faire une démonstration spéciale pour le cas où il est égal à deux droits ; et ensuite parce que la démonstration repose sur des principes que l'on admet tacitement et aussi peu évidents que ce que l'on veut démontrer. »

Persécutions. — M. Vollet estime qu'il est exagéré de dire que l'Eglise chrétienne a été persécutée pendant trois siècles par les empereurs. « Il est bien vrai que jusqu'en 311 les chrétiens ont été menacés de répression, en conséquence du droit commun d'abord, d'édits impériaux ensuite. Mais lorsqu'on repasse, année par année, l'histoire de ces trois siècles, on n'y trouve que de rares et courtes périodes de persécution effective et quelque peu générale. Dans les temps ordinaires, c'est-à-dire presque toujours, les chrétiens pouvaient mener leur vie et leurs travaux, mêlés aux autres sujets de l'empire, et jouissant comme eux de la protection que les lois assuraient à tous...On peut,sans s'aventurer dans le moindre paradoxe, affirmer que les mesures de répression prises par l'empire païen contre les chrétiens paraissent faiblement organisées ou très débonnaires, quand on les compare aux persécutions qui ont été infligées plus tard aux hérétiques sous les auspices de l'Eglise catholique. » Rien de plus juste. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que toute religion est naturellement persécutrice. Ni le protestantisme n'échappa à cette loi, ni les modernes et occultes religions laïques. « La foi qui n'agit pas, est-ce une foi sincère ? » Les sorciers ne furent pas moins poursuivis et brûlés en pays protestant qu'en pays catholique. Le bûcher ne chôma guère à Genève, de 1553, exécution de Servet, à 1652, année où fut brûlée vive la dernière sorcière. Voir Dr Ladame, *Procès criminel de la dernière sorcière brûlée à Genève;* Paris, 1888.

Personnalité. — Article d'un spiritualisme et d'un déïsme surannés. M. Boirac nous affirme avec sérénité l'immortalité de l'âme et la personnalité de Dieu !

Phares. — Les phares anglais sont aux nôtres ce que sont les pataches aux trains rapides. Le plus important phare anglais, celui de l'île de Whight, est cinq fois moins puissant que le phare d'Eckmühl, quatre fois moins que le phare de la Hève(600.000 carcels contre 3 millions et 2 millions 300.000).

Phénoménisme. — Après une bonne analyse de la question et une nette affirmation « qu'on n'échappe au phénoménisme que par des hypothèses », M. Ruyssen tout à coup déraille sous la tenace influence de M. Renouvier et il se demande : « En va-t-il de même du monde de la conscience ? » Et il parle de l'attention, de l'imagination, comme si ces états avaient un rapport nécessaire avec l'état de conscience. L'imagination est proprement subconsciente; quant à l'attention, elle peut coïncider avec une conscience fort restreinte ; et cela est si vrai que le dernier degré de l'attention est l'extase. La conscience est un instrument d'enregistrement. Elle n'a pas plus d'influence sur nos actes que notre œil n'en a sur des vibrations lumineuses. Quand M. Renouvier dit : « Il n'y a de rapports, il n'y a de loi que pour les consciences », il parle comme s'il croyait qu'un miroir est libre de refléter ou non un objet.

Phonétique. — On ne trouve sous ce titre qu'une notice de technique musicale. Singulière lacune, car on s'attendait à trouver là le résumé d'une science qui a révolutionné la linguistique.

Plagiat. — Manque.

Nous continuerons, dans une autre livraison, l'examen de cette publication pleine d'articles substantiels et qui mériteraient souvent de longues discussions.

J. DREXELIUS.

LES REVUES

La Revue bleue : Fragment inédit d'André Chénier, applicable au temps présent. — *La Revue de Paris :* « Le Mystère de la Justice », par M. Maeterlinck. — *Vie nouvelle :* Un poème de M. Ch. Van Lerberghe. — *La Plume* (nouvelle direction). — Memento ; sur la fidélité d'une traduction de Tolstoï, par M. de Wyzewa.

« C'est dans Tacite que j'aime à lire notre histoire : sous des noms romains, c'est notre histoire qu'il a écrite, et qu'il a écrite avec une profondeur, une éloquence, une liberté vertueuse que l'on cherche vainement dans nos historiens », — écrit André Chénier, dans *Apologie.*

M. Abel Lefranc, qui coordonne et publie avec un zèle infatigable les manuscrits du poète (1), place vers l'année 1787 l'époque où furent composés les fragments qu'il donne cette fois à la **la Revue bleue** (5 mai). Chénier avait environ

(1) Voir à ce propos *la Revue de Paris,* du 1er novembre 1899.

vingt-cinq ans. C'est le moment de son séjour en Angleterre et le moment, aussi, de l'affaire Mercier-Dupaty qui, après les campagnes opiniâtres de Voltaire, puis des Condorcet, des Lacretelle, avait créé en France un mouvement en faveur de la réforme judiciaire.

Il partageait le pays : d'un côté, ceux qui n'avaient qu'à bénéficier des abus, soit qu'ils en fussent les auteurs ou se sentissent assez garantis pour n'en jamais souffrir; d'autre part, ceux qui pouvaient considérer l'indifférence comme un crime. On oublie l'enseignement de pareilles crises, jusqu'à leur retour. Rien n'a changé. Elles retrouvent les mêmes camps et, hors de la lice, les amateurs de paradoxe, dédaigneux de marquer les coups qui raillent, et supportent difficilement qu'on parle devant eux de la justice et du droit.

Ces mots étaient inscrits en feu, dans la conscience d'un Chénier. Il mettait à défendre l'idéal qu'ils signifient un enthousiasme, une ardeur digne d'exemple, et cette passion, qui est le meilleur de la jeunesse. Celui-là s'indignait, où nous voyons sourire encore quelques hommes, et il dénonce les dangers que la Révolution eût écartés, sans l'Empire.

Chénier a compris, entre autres réformes indispensables à la sûreté de l'individu dans la société, qu'une source d'abus à tarir avant tout est : « que des corps entiers dans l'Etat aient des lois qui puissent les soustraire aux lois de l'Etat entier. » Rien de plus actuel que les lignes suivantes de l'auteur des *Idylles :*

« Longtemps ils (les hommes, la foule) luttent, ils regardent, ils savent regarder ces corps militaires comme de véritables ennemis qu'on leur impose pour gardes, mais ensuite... ils finissent (*dire comment*) par n'avoir plus ni âme, ni énergie, ni courage; si on les écrase, c'est de leur aveu. C'est de leur aveu que s'ils soulagent quelque besoin au coin d'une rue, un homme vêtu de bleu a le droit de les arrêter. C'est de leur aveu que dans les places ou jardins publics, dans les théâtres, dans tous les lieux où ils vont s'amuser en payant, un homme qui ne paye point, armé et revêtu d'un habit militaire, a le droit presque arbitraire de leur imposer silence, de les frapper, de les chasser, de les massacrer, de les tuer. Quelque infâme et absurde tyrannie que l'on imagine contre eux, ils conviennent que c'est très juste, ils souscrivent à tout; ils partagent la stupide admiration, le respect de l'ignare et aveugle militaire pour d'absurdes règlements qu'il vient de

faire lui-même. Dès lors, plus de repos, plus de propriété, plus de citoyens, plus de patrie. En vain on conserve encore quelques formes ; dans le fond, il n'y a plus de tribunaux que des corps de garde, de magistrats que les généraux d'armée, de juges qu'une soldatesque insolente, de lois civiles que la discipline militaire.

» C'est alors que les corps de milice osent sans frein, sans pudeur, sans crainte, se livrer publiquement aux crapules les plus viles et les plus tyranniques. C'est alors qu'un jeune homme ivre parie avec ses camarades ivres d'aller maltraiter un inconnu que ses affaires ont appelé dans ce mauvais voisinage et gagne impunément son pari ; ou qu'il promet et s'efforce de séduire une fille bien née, car c'est ainsi, dit-on, que des hommes sans principes et sans humanité se vendent l'un à l'autre, dans d'infâmes gageures, le repos et l'honneur des familles ; et alors on traitera d'insensé, de don Quichotte, un homme de bien qui osera s'élever contre une tyrannie aussi infâme et prendre en main la cause du genre humain et de la justice...

» S'il était possible, ce que je ne crois point, que de pareils excès arrivassent, j'aurais, je l'avoue, un profond mépris pour la nation chez qui le cri de l'indignation publique ne pourrait point élever des gibets pour des crimes aussi odieux, ni donner à la vengeance des lois la force d'attendre les coupables, et où il ne resterait à l'homme de bien que le pouvoir de gémir en silence, en observant avec une douloureuse amertume combien aujourd'hui la vie des hommes est à bon marché. »

« Il semble — écrit ailleurs Chénier, — que les lois et les magistrats sont établis pour tendre des pièges. »

Un siècle plus tard, Chénier n'eût pas pensé différemment, sauf qu'il se fût indigné davantage, peut-être, au spectacle d'une humanité impuissante à ajouter le moindre progrès moral aux étonnantes conquêtes de ses savants.

Après cent années, la parole d'André Chénier nous émeut comme un enseignement nouveau. La gloire du poète ; sa destinée qui fut, ayant d'abord devancé son temps, de s'être laissé distancer par lui et de l'avoir payé de la vie ; l'involontaire superstition, aussi, que nous attachons aux choses du passé ; — autant de motifs capables d'influencer notre jugement sur la valeur des manuscrits colligés par M. Abel Lefranc. En outre, les matériaux apportés à l'histoire de ce temps par les derniers mois vécus, l'attente de ce qu'y ajoutera l'avenir

suffisent à justifier toutes les inquiétudes, quant à la répartition de la justice entre les hommes.

Elle apparaît tellement incertaine que M. Maurice Maeterlinck, comme suite aux remarquables essais du *Trésor des Humbles* et aux songeries de *la Sagesse et de la destinée*, et sans quitter le domaine métaphysique où il se complaît, intitule : *Le Mystère de la Justice*, la prochaine étude qu'il publiera. La conclusion a paru dans **la Revue de Paris** (1er mai).

« Tous les hommes aiment la justice, mais tous ne l'aiment pas du même amour ardent, farouche et exclusif, — lisons-nous. — Tous n'ont pas les mêmes scrupules, la même sensibilité, ni la même certitude. » L'égoïsme semble ici un facteur des moins infatigables et l'amour de soi-même est un sentiment trop général pour que la passion sincère de la justice gouverne jamais la vie d'un seul homme.

Les hasards qui modifient nos actes, entre le moment où nous en concevons la volonté et celui de les exécuter, sont infiniment plus rares que les contingences qui transforment notre âme. Celle-ci leur est soumise par une sensibilité qu'il est impossible d'évaluer, le rapport des impressions physiques inattendues, ou que notre goût, nos aptitudes recherchent, et l'habitude créée par l'éducation.

Ce que M. Maeterlinck appelle *le Mystère de la Justice* nous paraît être le mystère essentiel de l'homme ; et la justice, en résumer les aspirations nobles :

« Un événement a lieu, une pensée s'éclaire, — nous citons, — un devoir envers nous-mêmes se précise, une relation inattendue se manifeste, et toute l'organisation de notre justice intérieure chancelle et se transforme. Si peu que nous avancions, il nous serait impossible de recommencer à vivre au milieu de bien des tristesses dont nous avons été la cause involontaire, parmi certains découragements que nous avons semés sans le savoir ; et pourtant, lorsqu'ils naissaient autour de nous, il nous semblait que nous avions raison, et nous ne croyions pas être injustes. Et de même aujourd'hui, nous sommes satisfaits de notre bonne volonté ; nous nous disons que personne ne pleure, que personne ne souffre par notre faute ; nous sommes persuadés que nous n'arrêtons pas un sourire, que nous n'interrompons pas un murmure de bonheur, que nous n'abrégeons pas une minute de paix et d'amour ; et peut-être n'apercevons-nous point, à notre droite

ou à notre gauche, une injustice sans limite qui couvre les trois quarts de notre vie. »

M. Maeterlinck emprunte à un conte des *Mille et une Nuits* ce précepte absolu : « Apprends à te connaître! Et alors seulement agis. Et alors seulement agis selon tous tes désirs, mais en prenant garde de ne pas léser ton voisin! »

(On retrouve une formule analogue dans le code de Triphême, sous l'indolent roi Pausole. Mais M. Pierre Louys dirige son gracieux roman de manière à l'écarter aussitôt, en pleine fantaisie, des méditations sévères qu'y rappelle néanmoins l'honnête, le loyal, et sympathique huguenot Taxis...)

Il est étonnant combien ces méditations sur une grande idée déçoivent toujours, si le philosophe ne perd point de vue la faible attention qu'apportent les hommes au bien et au mal, dans le choix de leurs moyens. Suivons M. Maeterlinck :

» C'est à l'heure où nous sommes tout à fait juste envers ceux-ci (nos proches, nos amis, nos voisins, nos serviteurs) et dans notre conscience, que nous nous apercevons que nous sommes très injuste envers ceux qui ne sont ni nos proches, ni nos amis, ni nos voisins, ni nos serviteurs, — si tant est que nous ayons le droit d'avoir des serviteurs. Quant au moyen d'être pratiquement plus juste envers eux, nous l'ignorons encore, à moins de recourir aux grands renoncements héroïques qui, ne pouvant être unanimes, produiraient peu de chose, et iraient probablement contre les lois les plus profondes de la nature, laquelle rejette le renoncement sous toutes ses formes, hormis celle de l'amour maternel.

» Cette justice pratique est donc le secret de l'espèce. L'espèce a ainsi maints secrets qu'elle révèle un à un, aux moments véritablement dangereux de l'histoire ; et les solutions qu'elle impose aux difficultés trop mortelles sont presque toujours inattendues, et d'une simplicité assez étrange. Il est possible que l'heure approche où elle parlera de nouveau. Espérons, sans outrer notre espoir, car nous ne devons pas perdre de vue que l'humanité est loin d'être sortie de la période des « générations sacrifiées ». L'histoire n'en a point connu d'autres, et il est possible que, jusqu'à la fin des temps, toutes les générations se disent sacrifiées. Néanmoins, on ne saurait nier que les sacrifices, pour injustes, inutiles, innombrables qu'ils sont encore, deviennent de moins en moins inhumains et inéluctables, qu'ils ont lieu en vertu de lois de mieux en mieux connues et qui paraissent de plus en plus se rappro-

cher de celles qu'une raison élevée peut accepter sans être impitoyable. »

Et il remarque: « Mais il faut l'avouer, les « idées » de l'espèce sont d'une lenteur majestueuse et redoutable. »

Voici la conclusion de l'étude de M. Maeterlinck:

« Il nous faudrait parler plus longuement encore de la justice. N'est-elle pas le grand mystère moral de l'homme et ne tendent-elle pas à se substituer à la plupart des mystères spirituels qui dominaient sa destinée? Elle a pris la place de plus d'un dieu, de plus d'une puissance anonyme. Elle est l'étoile qui se forme dans la nébuleuse de nos instincts et de notre vie incompréhensible. Elle n'est pas le mot de l'énigme; et quand nous saurons mieux ce qu'elle est, et qu'elle régnera véritablement sur la terre, nous ne saurons pas davantage ce que nous sommes, ni d'où nous venons, ni où nous allons; mais elle est le premier ordre de l'énigme et, quand il sera obéi, nous pourrons aller, d'un esprit plus libre et d'un cœur plus tranquille, à la recherche du secret de celle-ci.»

Un rapprochement fortuit nous fait écrire auprès du nom de M. Maeterlinck celui de M. Charles Van Lerberghe. Le puissant dramaturge, qui naguère fit représenter *les Flaireurs*, se plaît — comme ce rare et beau poète qu'est M. Max Elskamp, — dans le silence. On aimerait à voir plus souvent ces signatures au sommaire des Revues, — où il y a tant, tant de poèmes!

Vie Nouvelle (avril à mai), le nouveau recueil belge, publie d'admirables pièces de M. Van Lerberghe. Nous en détachons celle-ci :

MARTHE

Tandis qu'en notre humble présence
Les immortels viennent s'asseoir,
C'est elle qui, douce en silence,
Met la nappe blanche du soir.
D'un chant de tremblante allégresse,
J'accueille ces hôtes divins:
Elle, la paix et la sagesse,
Apporte les fruits et le vin.
Quand vient l'heure obscure qui couvre
Nos songes d'un voile jaloux,
Elle, de ses mains claires, ouvre
La lumière au milieu de nous.
Mais une autre lumière encore
Naît du beau geste de ses bras,
Un rayonnement qu'elle ignore,
Des ailes qu'elle ne voit pas.

La Plume, sous la direction de M. Karl Boès, avec M. Paul Fort pour secrétaire, va connaître des destinées nouvelles. Son fascicule du 1er mai est excellent. On l'ouvre sur un beau poème de M. Emile Verhaeren: *Notre-Dame-au-Manteau-Froid*. Ensuite, ce sont : des vers de MM. Henry Bataille, Jean Lorrain, André Fontainas; — une scène de la prochaine pièce de M. de Faramond; — des fantaisies de MM. A. Retté, A. Mockel et A.-F. Herold; — des articles de MM. Stuart Merrill, Degron et Rambosson ; — des notes dramatiques de M. Beaubourg; — un « carnet » de M. E. Pilon...

Mais il y a, — avant tout, — une prose délicieuse d'émotion fine, de M. Charles-Louis Philippe : *Petite Margot*. Cet écrivain, qu'ont déjà recommandé deux ouvrages charmants, et qui vient de publier *La Mère et l'Enfant*, sa meilleure œuvre — est d'une nouveauté, d'une originalité attachantes. Emu jusqu'au trouble, et d'une sensibilité douloureuse, délicate, sincère, communicative, il s'exprime par petites phrases nettes, simples, très composées sans qu'il y paraisse rien de l'effort: de l'art et pas d'afféterie, de factice, ni d'artifice; une inspiration intime et bonne; de l'esprit aussi...

Petite Margot, c'est l'histoire, sur un rythme sautillant, de beaucoup de « petites femmes ». Et s'il fallait trouver une ressemblance, — quand même, — on penserait aux meilleures pages d'*Aimienne :* chapitre quatrième: « Raoul se glisse dans le lit et reste assis... »

Jean de Tinan cachait sa belle sentimentalité. Il y a des larmes un peu partout dans ses deux romans, et malgré sa volonté et « ses mots » il ne les a pas toutes séchées. Chez M. Ch.-Louis Philippe, la sentimentalité n'est point voilée; elle apparaît, ingénue et touchante, au moyen des plus heureuses trouvailles d'expression... La différence est capitale.

§

Memento. — **L'Ermitage** (mai) publie la conférence faite à « La libre esthétique » de Bruxelles par M. André Gide : *De l'influence en littérature;* — une *Elégie* de M. F. Jammes; — une ballade de M. Paul Fort ; — le 3e acte d'*Hercule chez Omphale* de M. Ducoté.

La Grande Revue (1er mai) donne, avec une nouvelle d'Emile Zola, un article de M. C. Mauclair : *Le Sentimentalisme littéraire*.

La Revue de Paris (15 avril) des renseignements sur

La Lune, par MM. Loewy et Puiseux ; *Pessimisme et Comédie*, par M. Paul Hervieu ; un poème : *Bittô*, de Mme de Noailles. — (1er mai) : *Le Feu,* nouveau roman de M. G. d'Annunzio ; « *Pygmalion* » *ou l'opéra sans chanteurs,* par M. J. Combarieu.

La Revue Blanche (1er mai) : *Comment on traduit Tolstoï,* par M. Adrien Souberbielle. On écrirait volontiers en sous-titre : « ou M. T. de Wyzewa sur la sellette ». Il y est démontré quelles libertés cavalières prend ce traducteur, non seulement pour tourner une difficulté de texte, mais encore pour accommoder les idées du comte Tolstoï à la sauce Lemaître-Coppée-Syveton, sous prétexte que *Résurrection,* paraissant à l'*Echo de Paris,* eût desservi les meneurs nationalistes. M. de Wyzewa serait excusable de savoir imparfaitement le russe, encore que traducteur ! Mais comment justifier la suppression des chapitres XXXIX et XL, qui traitent des cultes religieux, et d'une page consacrée à la vie militaire ?

Revue des Deux-Mondes (1er mai) : *L'art à l'Exposition de 1900*, par M. R. de la Sizeranne.

Revue Larousse (28 avril) : *Les asiles d'Aliénés il y a cent ans,* par Mme E. Toulouse.

Revue Bleue (21 avril) : l'*Architecture au* XIXe *siècle,* par M. Frantz Jourdain.

La Vogue (avril) : *La Bonne cuisinière bourgeoise*, par Franc-Nohain.

La Revue hebdomadaire : *Un petit peuple inconnu : En Moravie valaque,* par M. Jean Pommerol.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Les Droits de l'Histoire (*L'Eclair*, 13 mai). — La journée d'un Oblat (*L'Echo de Paris*, 26 avril). — Le tissu de la « Robe rouge » (*Le Temps*, 13 mai). — La Légende du P. Loriquet (*Intermédiaire*, 30 avril). — Une belle Phrase (*Le Journal*, 8 mai).

M. Judet écrivit dans le *Petit Journal* quelque chose comme : « Le traître Bourmont. » Le petit-fils du maréchal adressa à l'illustre chroniqueur une lettre fort polie où il lui faisait observer que la question Bourmont n'était pas tellement claire qu'on eût le droit d'accoler à ce nom une épithète si péremptoire. Le *Petit Journal* refusa l'insertion. D'où procès, appel, contre-appel et jugement de la Cour de cassation qui donna gain de cause au comte de Bourmont. Là-dessus les opinions

divergèrent ; on célébra qui les droits de la famille, qui les droits de l'histoire. La question, toute jurisprudence écartée, est fort intéressante, à la manière de toutes les questions insolubles. M. Montorgueil appelle ce jugement « un attentat » ; le *Temps* prend la défense de M. de Bourmont et on n'est pas fâché de voir une victime de la Haute-Cour protégée par le *Temps* et vilipendée par l'*Eclair*. La polémique devient sincère, n'étant plus politique ; ce sont des tempéraments qui se battent et non plus des intérêts parlementaires. Il paraît que M. Judet s'appuyait sur l'opinion de M. Houssaye ; mais l'auteur de *Waterloo*, s'il est particulièrement qualifié pour émettre des opinions sur une période historique qu'il connaît et raconte mieux que personne, ne peut cependant être considéré comme un de ces divins oracles qui répandaient la vérité et la terreur à Delphes et dans les bois sacrés de Dodone. La vérité selon M. Henry Houssaye n'est pas la VÉRITÉ, attendu qu'il n'y a pas de vérité ; en dehors des faits, il n'y a que des croyances, il n'y a que des opinions. Mais les faits eux-mêmes sont difficiles à transformer en vérités. Un fait vu par deux personnes différentes, cela constitue presque toujours deux faits, c'est-à-dire deux vérités. Or, deux affirmations se détruisent et l'on retombe dans le néant. S'il s'agit, non d'un fait, d'un acte, il ne peut plus être question de vérité ; l'aveu même de l'auteur de l'acte constituerait à peine une présomption.

Il ne semble pas d'ailleurs que le maréchal de Bourmont ait jamais reconnu le caractère incorrect de sa défection. Où était le droit, à ce moment-là ? On l'ignorait, puisqu'on ignorait où était la force. Elle se créait. Bourmont, comme Ney, comme tous les généraux de l'Empire, suivit son instinct. Lorsque l'esprit de parti aura cessé de dicter l'histoire, on absoudra ensemble Ney et Bourmont; ou bien on les condamnera tous les deux. Puisque nous en sommes encore à la période passionnée, il fallait reconnaître aux descendants des grands acteurs de l'histoire le droit de rectifier, non des faits avérés, mais des jugements provisoires. On ajoutera que si M. Henry Houssaye avait le droit, ayant étudié les pièces d'un procès, de formuler nettement son appréciation, on ne saurait reconnaître le même droit aux journalistes qui se font l'écho pur et simple de cette appréciation.

Et qu'est-ce que cela, « les droits de l'histoire » ? On les invoque généralement quand la cause est mauvaise.

L'histoire n'a pas de droits, mais l'historien en a un, celui

d'être irréfutable. Michelet aussi se réclamait des droits de l'histoire et cela faisait beaucoup rire Sainte-Beuve, qui écrivait à propos d'un drame d'Adolphe Dumas, *Mademoiselle de La Vallière* : « C'est le siècle de Louis XIV traduit à l'usage des faubourgs. Le peuple apprend là une sorte d'histoire fantasmagorique comme celle de Napoléon au cirque de Franconi; pas plus fantasmagorique, après tout, que celle de Michelet (1). »

§

Fidèle disciple du futur auteur de l'*Oblat*, M. Descaves incline vers la pitié. En relisant ce récit d'une journée passée à Ligugé, je songe aux influences dont dissertait récemment M. André Gide. L'auteur d'*Une vieille Rate* se croyait-il alors destiné à célébrer les douceurs glaciales de la vie monacale et à écrire : « C'est vraiment ici encore, une clairière et une clairière qui m'agréerait, que je comprends. Tout bien considéré, je me sens plus près de ces moines que des gens de négoce, de finance et de politique. Des hommes cherchent un refuge au-dessus de leur temps; d'autres, sans espoir religieux, groupent en dehors. L'essentiel, pour tous, est d'oublier, le plus, dans le travail et la fraternité, la basse ignominie d'un monde pustuleux. »

Des mots, des mots ! Qui donc nous fera courageusement l'éloge du monde tel qu'il est ? La haine de la vie saine et de lutte fait des progrès effroyables. On ne vante plus que les moines et les phalanstériens, toutes les épaves, toutes les feuilles mortes. On ne désire même plus jouir ; on désire ne pas souffrir : s'enterrer dans un cloître ou dans une « clairière », dans un trou où l'on vous apporte à manger. Singulier goût d'ailleurs que de préférer la conversation d'un moine à celle d'un homme de négoce, la vacuité des vaines éjaculations à la précision rude et affirmative d'un langage où tous les mots ont un sens réel. Mais une chose m'amuse, c'est qu'on puisse à peu près avec les mêmes mots définir à la fois le socialisme et le monachisme. Nous marchons lentement et courageusement vers le onzième siècle...

§

Voici, de M. Gaston Deschamps, d'intéressantes révélations sur les sources de la *Robe rouge*, la pièce de M. Brieux :

(1) *Chroniques parisiennes*, 29 mai 1843.

« M. Antoine Baumann... J'ai déjà rendu compte de son premier ouvrage, intitulé : *Le Tribunal de Vuillermoz*. Ce livre, à propos duquel on n'a pas tapé sur les grosses caisses de la réclame, a obtenu un genre de succès qui vaut mieux, assurément, que les ventes scandaleuses bientôt suivies d'un juste oubli. Le *Tribunal de Vuillermoz*, d'abord inaperçu des foules, se maintient, dans la bibliothèque des gens de goût, au rayon des autobiographies durables. Peu de documents sont aussi suggestifs, aussi nourris de substantifique moëlle.

C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

» Et je connais beaucoup de personnes intelligentes qui en ont profité, selon leur droit. M. Brieux ne me contredira pas, si je dis que les principaux personnages de la *Robe rouge* sont sortis, tout vivants, tout habillés, du *Tribunal de Vuillermoz*.

» Ancien magistrat, M. Antoine Baumann a résumé, dans ce livre, les résultats de son expérience professionnelle.

» Il nous retrace la vie quotidienne d'un tribunal de première instance, en province. S'il adopte la forme narrative, du moins il ne se croit pas obligé de se plier à la fiction d'une intrigue romanesque. On dirait qu'il a voulu, par son insouciance de toute aventure et de tout dénouement, justifier cette prédiction de M. Emile Zola : « On finira par donner de simples études, sans péripéties ni dénouement, l'analyse d'une année d'existence, l'histoire d'une passion, la biographie d'un personnage, les notes prises sur la vie et logiquement classées. »

» M. Brieux, dramaturge fort expert, a noué en dialogues saisissants, en scènes émouvantes, les faits méthodiquement amassés par M. Antoine Baumann. Grâce à la *Robe Rouge*, le *Tribunal de Vuillermoz* s'est imposé à l'attention publique. Les questions encloses dans les flancs de ce livre copieux se sont échappées pour entrer dans le courant des conversations quotidiennes. Ainsi M. Antoine Baumann contribue à faire marcher le théâtre contemporain dans des voies neuves... Il fixe notre attention sur les drames effrayants que recèle l'ombre des palais de justice. Il examine les complications terribles qui, dans les arcanes du prétoire, peuvent entrelacer les passions humaines aux fonctions quasiment divines que l'intérêt social attribue aux procureurs et aux juges. Il nous montre sur des sièges imposants, au milieu d'un appareil arrangé pour inspirer le respect et la crainte, des hommes

naturellement faillibles et peccables, de qui dépendent notre liberté, notre existence même. Il y a quelque chose de poignant dans l'accent de cet ancien magistrat, décidé à savoir si tous les présidents de nos compagnies judiciaires sont bien dignes de prononcer les paroles sacramentelles qui, au nom de la loi, absolvent et condamnent. Il demande si un même homme peut concilier l'indépendance du magistrat avec la discipline du fonctionnaire. Il veut savoir comment la sévérité de la justice s'accommode des troubles de l'État, de l'ingérence des politiciens et du malaise de la chancellerie. Disciple de Taine, il a diagnostiqué dans le corps si respectable des magistrats français tous les maux que suscite et aggrave la manie de l'avancement. Sa voix, répercutée par un puissant écho, a porté très loin, très haut. Quel succès de librairie vaudrait cette efficacité d'action ? »

§

De M. E. Collard, dans l'*Intermédiaire*. « Je possède, comme bien d'autres, un exemplaire des *Manuels* du P. Loriquet A. M. D. G. et, comme mes confrères, je n'ai jamais trouvé trace de la fameuse phrase.

» On me dira : Mais votre édition n'est pas la *première*.

» En tout cas voici ma petite contribution à cette consultation d'ordre historique :

» Il y a un certain nombre d'années — une trentaine au moins — un neveu du P. Loriquet, bibliothécairé municipal à Reims, a mis en demeure le journal *le Siècle* de citer et de déposer les exemplaires où la fameuse phrase se trouverait.

» Or, dans les volumes apportés comme preuve, le passage en question se trouvait *sur une bande collée et ajoutée à l'édition*. (Cf. *Société des sciences et des arts de Vitry-le-François*. IV, page 11).

» Au surplus, le P. Loriquet lui-même, répondant aux insinuations avancées par M. Passy à la Chambre des pairs 8 mai 1844), a nié formellement, dans une lettre publique, avoir jamais écrit rien qui ressemble à la phrase légendaire.

» Ces détails, ajoutés à ce fait caractéristique, que, malgré les primes considérables offertes à plusieurs reprises, personne n'a jamais pu produire un seul exemplaire contenant la phrase incriminée, semblent trancher la question.

» La mention de Buonaparte « généralissime des armées de S. M. Louis XVIII », est donc destinée à rejoindre la col-

lection des fumisteries qui ont illustré les Lemice-Terrieux de toutes les époques. »

§

D'une allocution sur Jeanne d'Arc prononcée à Orléans, le 7 mai, par M. Hanotaux, voici, avec ce qui le précède et l'explique, la dernière phrase, qui m'a paru singulièrement bien construite et de belle éloquence :

« La vie particulière est un incident si court qu'il ne compte vraiment que dans la mesure où elle sert au bien commun : les grandes vies sont celles qui se prolongent dans la mémoire des hommes. Votre Jeanne mourut à dix-neuf ans. Et pourtant elle est parmi nous. Elle est là, simple et naïve. Ses ennemis eux-mêmes n'ont pas épuisé le regret de sa mort. Elle dure, pour eux comme pour nous, inoubliable et ineffaçable. Et quand, ce soir, la fête traditionnelle va commencer, quand la fanfare d'artillerie éclatera au haut de la Tour de Ville, quand lá cloche du beffroi sonnera de quart d'heure en quart d'heure, de midi jusqu'à huit heures du soir, quand, à huit heures, heure à laquelle la Pucelle entra dans Orléans, une salve d'artillerie sera tirée sur l'emplacement du fort, quand les cloches des paroisses sonneront à la volée, quand l'évêque d'Orléans, ayant près de lui les bannières de saint Michel, de saint Euverte, de saint Aignan, de sainte Catherine et de sainte Marguerite déployées, recevra, selon le rite, sur le parvis de la basilique illuminée, l'étendard de Jeanne d'Arc apporté par le maire, quand la procession se déroulera parmi vos rues et qu'une allégresse générale les emplira comme au jour de la délivrance, alors ne nous laisserons-nous pas tous emporter au souffle joyeux qui haussera les cœurs jusqu'à la belle et grave figure de la vaillante fille à jamais vivante, qui vécut assez et mourut assez jeune pour représenter éternellement l'âme de la France ? »

R. DE BURY.

LES THÉATRES

COMÉDIE FRANÇAISE : Reprise de *Charlotte Corday*, drame en cinq actes et sept tableaux, en vers, de François Ponsard (27 avril). — ODÉON : *L'Enchantement*, comédie en quatre actes, de M. Henry Bataille (10 mai). — ATHÉNÉE : *Francine ou le Respect de l'innocence*, comédie en trois actes, de M. Ambroise Janvier (28 avril). — ŒUVRE : *Le Cloître*, drame en quatre actes, en vers et en prose, de M. Emile Verhaeren (8 mai). — ESCHOLIERS : *La Fronde*, pièce en trois actes, de M. Lucien Besnard 18 avril).

On ne sait où le goût des reprises conduira ceux qui règlent les destinées de la Comédie Française : après *Maître Guérin*, après *Diane de Lys*, voici **Charlotte Corday.** Il n'y avait aucune nécessité d'exhumer ce drame très long et très ennuyeux. Ponsard eut quelques années de gloire : aujourd'hui, l'on s'étonne que des spectateurs ou des lecteurs aient pu jamais trouver le moindre mérite à ses œuvres. Ponsard fut un écrivain ridicule ; ses pièces sont pauvrement imaginées, la composition en est lourde et vulgaire, et les héros et les héroïnes y parlent une langue singulière, et qui ne ressemble à du français que de très loin.

Dans une histoire du théâtre en France, *Charlotte Corday* serait peut-être à citer : ce drame en effet est un des premiers, sinon le premier, où furent mis à la scène les hommes illustres de la Révolution, et sans être, tous, traités de misérables. Ponsard a écrit une pièce républicaine : sa sympathie pour les Girondins est évidente, et il ne hait pas Danton. Il chercha à connaître des documents, et si, aujourd'hui, ses héros nous paraissent étrangement conçus, c'est que nous commençons à savoir l'histoire de la Révolution, qu'il ignorait, comme tous ses contemporains. Mais le drame de Ponsard, qui a quelque intérêt pour l'historien du théâtre, n'en a aucun pour le spectateur infortuné condamné à l'entendre. Les bons sentiments de Ponsard et sa conscience ne suffirent pas à lui donner du talent, et, depuis le premier vers de *Charlotte Corday* jusqu'au dernier, on s'ennuie misérablement. Et ce n'est pas le jeu de Mlle Dudlay qui rendrait quelque charme à cette lamentable vieillerie ! M. Paul Mounet, en Marat, est curieusement grimé.

L'Enchantement n'a pas déçu l'espoir de ceux qui estiment M. Henry Bataille un des meilleurs parmi les récents auteurs dramatiques. Je serais étonné que, désormais, on s'avisât de contester l'originalité de son talent.

L'*Enchantement* est l'étude d'un cas psychologique fort curieux, étude ingénieuse et subtile. Les personnages de la pièce sont très humains : ils se créent, presque à plaisir, leur propres souffrances. Ils ont un triste travers, qui est celui de beaucoup d'hommes : ils se dissimulent les uns aux autres la vérité de leurs sentiments. Chacun d'eux, d'ailleurs, est peut-être le premier à ne pas connaître très bien la nature de ses sentiments. Georges Dessandes ne sait pas s'il aime ou non la petite Jeannine ; il finit par l'avouer, et Isabelle Dessandes et Jeannine pourraient faire des aveux pareils.

Il semble que l'*Enchantement* soit presque une thèse psychologique. Nous éprouvons les uns pour les autres non des sentiments simples, mais des sentiments complexes. Et pourtant chacun envers soi exige d'autrui des sentiments simples. Isabelle Dessandes adore sa sœur Jeannine et la hait : par affection, et par jalousie, peut-être, elle ne veut pas se séparer d'elle; par jalousie, et par affection, peut-être, elle lui parle durement. Isabelle aurait peine, sans doute, à expliquer par une seule cause sentimentale ses actes divers et ses mouvements, et elle voudrait que son mari n'eût pour elle, comme pour Jeannine, qu'un sentiment nettement défini. Si on ne tolère que l'aveu des sentiments simples, c'est qu'on a une très ancienne habitude de mentir aux autres et à soi-même. On vit dans le mensonge sentimental. Et ce mensonge, inconscient d'ailleurs en presque tous les hommes, crée de longs et de tristes malentendus, et dont il résulte, parfois, de mornes tragédies. Ceux-là sont rares qui, comme Georges Dessandes, ont le courage d'être francs, et de dire qu'ils ne savent pas s'ils aiment ou non.

C'est cette inquiétude sentimentale qu'a su très bien marquer M. Henry Bataille; et du malaise de ses personnages naît le conflit dramatique. Isabelle, Georges, Jeannine ne s'entendent pas et ils ne peuvent pas s'entendre, car ils ne savent pas eux-mêmes d'où viennent leurs malentendus. Quand Georges Dessandes se décide à la franchise, il est tard. Il est douteux qu'Isabelle se calme jamais, et, pour avoir épousé le vieil ami revenu avec tant d'à-propos, Jeannine oubliera-t-elle qu'elle aime Georges, son beau-frère? Pour avoir vécu trop longtemps sans vouloir ni, non plus, pouvoir s'expliquer franchement sur la nature de leurs sentiments, les héros de *l'Enchantement* se sont condamnés à la perpétuelle inquiétude. Ils seront à jamais troublés; une fée mauvaise les a enchantés, et je ne crois pas qu'ils soient jamais délivrés du cruel enchantement.

Les êtres sont nombreux qui souffrent du même enchantement que Georges Dessandes et sa femme. Aussi la pièce de M. Henry Bataille est-elle des plus émouvantes. Dès le début, presque, de *l'Enchantement*, on est anxieux; on écoute avec attention les répliques qu'échangent les personnages; et la pièce va, sans que jamais elle cesse d'intéresser, pleine de larmes, et pleine de rires.

Car la facture de *l'Enchantement* est des plus curieuses. Il est banal de le dire : il n'y a ni sujet tragique ni sujet comique :

toute comédie peut être tournée en tragédie, tout mélodrame en vaudeville, et il est un genre, la parodie, qui n'est qu'une application de ce principe. Mais la coutume des auteurs est de traiter le sujet qu'ils ont choisi soit dans la manière comique, soit dans la manière tragique, et non dans les deux manières à la fois. M. Henry Bataille a rompu avec cette coutume. *L'Enchantement* est à la fois une comédie et une tragédie : M. Bataille a mêlé sans cesse les mots spirituels et les cris désolés. Dans *l'Enchantement*, les scènes abondent où une réplique fait rire et la suivante pleurer. Et cela n'est pas obtenu par le procédé facile qui consiste à introduire parmi des personnages graves et passionnés un personnage facétieux, dont le rôle n'est justifié, trop souvent, que par le désir qu'a l'auteur de dérider un peu le public. M. Henry Bataille n'a pas créé, dans *l'Enchantement*, de personnage comique ; les mêmes personnages y sont tantôt sérieux, et tantôt plaisants. Georges Dessandes, surtout, est fort heureusement imaginé. Et cette union constante du comique et du tragique fait de *l'Enchantement* une pièce singulièrement vivante et vraie.

L'habileté de M. Bataille est grande. Le second et, surtout, le troisième acte de la pièce sont d'une composition excellente. Et il est rare qu'on entende, au théâtre, une prose aussi bonne que la prose de *l'Enchantement*. Certains couplets y sont d'une langue sûre et ferme à laquelle ne nous habituent guère les auteurs dramatiques, et, comme dans ses drames antérieurs — moins souvent, il est vrai, mais la nature différente de la pièce l'exigeait — M. Henry Bataille a écrit, dans *l'Enchantement*, quelques petits poèmes en prose qui sont charmants à écouter.

M. Tarride joue à la perfection le rôle de Georges Dessandes. Cet acteur excellent, que nous savions depuis longtemps un de nos plus fins comiques, a prouvé qu'il pouvait parler avec gravité, quand il le fallait, et aussi avec passion. Mme Jane Hading est bien habile — presque trop habile — dans le personnage d'Isabelle Dessandes, Mlle Marthe Regnier est nerveuse à souhait dans celui de Jeannine, et M. Rameau tient avec beaucoup de tact le seul rôle un peu ingrat qu'il y ait dans cette très intéressante pièce.

M. Ambroise Janvier a écrit une comédie légère, qui est fort agréable : **Francine ou le Respect de l'innocence**.

Denise Montmirel a marié à son père quadragénaire, très capable encore d'aimer, son amie de pension, Francine. Fran-

cine était une orpheline sans fortune; elle n'avait guère d'espoir de se marier; aussi a-t-elle accepté sans trop de peine la proposition de Denise. D'ailleurs, elle voyait un peu, dans son mariage avec Montmirel, un moyen de se venger de son cousin Frébécourt pour qui elle avait un vague amour, et qui ne l'a pas comprise. Une fois que Francine est mariée, Frébécourt ne la dédaigne plus : mais c'est Francine, maintenant, qui ne veut rien entendre. Et, pour se refuser à son cousin, elle imagine ce prétexte : elle rougirait de commettre un adultère dans la maison où il y a une jeune fille; il faut respecter l'innocence. Que Denise se marie, et Francine sera à Frébécourt. Ainsi, elle se venge encore des dédains d'autrefois, et elle pense faciliter le mariage de Denise, qu'abandonnent les anciens prétendants, maintenant que Montmirel est remarié, et avec une toute jeune femme. Les circonstances sont telles que Frébécourt se décide à épouser Denise. Et voici qu'il se prend à aimer sa fiancée. Francine a un moment de jalousie: il y a là un épisode sentimental, heureusement imaginé. Mais tout s'arrange : Denise et Frébécourt, Francine et Montmirel, seront heureux, et, sans doute, ils auront beaucoup d'enfants.

Dans la comédie de M. Ambroise Janvier, il y a surtout de la bonne humeur. On sent que l'auteur a été le premier à s'amuser de la pièce qu'il écrivait. Les personnages ont, parfois, des retournements un peu brusques: mais qu'importe ? Leurs idées sont joyeuses, ils parlent gaiement, et ils ne songent pas, une minute, à ennuyer ceux qui les écoutent.

Cette alerte comédie est jouée fort aimablement par Mlles Dallet et Mylo d'Arcylle, et par M. Clerget.

On sait quel admirable poète est M. Emile Verhaeren. Si, parmi les poètes d'aujourd'hui, il en est un qui mérite d'être glorieux, c'est lui. Il a créé des images nouvelles, car il n'a pas dédaigné le spectacle de l'activité contemporaine. Il a compris la beauté des villes grandissantes; les ports où se pressent les transatlantiques l'ont attiré; il a célébré les foules vaillantes et révoltées, et son œuvre proclame qu'il n'y a pas besoin de regarder derrière soi pour trouver des motifs superbes et des poèmes grandioses.

M. Emile Verhaeren s'essaye maintenant au théâtre. Ici même, il y a quelque temps, on a pu lire son premier drame, *les Aubes*, pièce complexe, pleine d'admirables morceaux, mais difficile à mettre en scène et pour cela, sans doute, non encore représentée. Après *les Aubes*, il a écrit **le Cloître**, et ce très

beau drame, joué naguère à Bruxelles avec un grand succès, vient de l'être à Paris, par les soins de M. Lugné Poe.

Il y a longtemps qu'il ne nous avait été donné de voir et d'entendre une œuvre dramatique aussi simplement belle que *le Cloître*. M. Emile Verhaeren y rénove la pure tragédie Sans rompre jamais l'harmonie des lignes, M. Verhaeren nous suggère un drame intime terrible et violent. Et, autour des tourments de Dom Balthazar, que d'intrigues s'agitent, intrigues que le poète nous indique sans vains développements, sans verbiage inutile. Tout, dans *le Cloître*, est sobre ; chaque chose y est dite où et comme il faut qu'elle soit dite.

Après un premier acte, très clair, où sont exposés la situation et le caractère des personnages, voici, au second acte, la scène où, devant tous les moines assemblés, se confesse Dom Balthazar. M. Verhaeren, là, comme, d'ailleurs, dans tout le reste de son drame, a dédaigné les petits moyens qui auraient affaibli la sérénité de notre émotion. Et voici la délibération des moines qui doivent juger leur frère. Comme, en quelques traits, M. Verhaeren a su marquer les caractères de ces hommes ! Et comme nous devinons l'intensité de leurs rudes passions ! « Vous n'examinez plus une conscience, vous vous acharnez sur un homme. Cette confession que je voulais digne et profitable, aboutit aux disputes et à la haine. » Le Prieur parle ainsi : et lui-même n'est pas exempt de haines et de passions.

Dom Balthazar, parricide impuni, n'a pas plus trouvé le repos par la confession devant les moines qu'il ne l'avait trouvé jadis par la retraite dans le cloître, ni par la confession secrète faite au Prieur. Absous pour la seconde fois par le Prieur, il n'est pas absous par lui-même. Et Dom Marc, le tout jeune moine, le mystique ami intervient :

Mon frère, il faut aller te dénoncer aux juges.

Et Balthazar comprend quelle est l'expiation nécessaire. La scène est d'une merveilleuse grandeur, et je crois que, depuis *Polyeucte*, on n'avait pas entendu au théâtre des vers d'une ferveur aussi pure et d'une aussi fière beauté.

Enfin, j'ai redressé vers la gloire mon pas :
Je suis régénéré, depuis que ta lumière,
Belle comme les fleurs et leurs flammes trémières,
Brûle mon triste front de sa claire ferveur.
Je sens dans ma poitrine arder l'or de mon cœur.
Ma conscience, au fond de moi, se transfigure,
Je ne redoute rien : les cris, les fouets, l'injure,

Le couperet, le sang, la mort me seront doux.
Je songerai que Jésus-Christ baisa ses clous
Et son gibet ; je songerai que tu écoutes
La voix de ma folie et de ma peine absoutes,
Et que tu prieras Dieu, à l'heure où le bourreau
Garottera mon corps meurtri, sur l'échafaud.

Et plus loin :

Non ! non ! Christ n'attend pas et ses flammes me brûlent,
Je ne veux pas qu'une règle morne recule
Encor cette heure, où je serai libre et sauvé.
Adieu, mon frère. Adieu, le seul dont j'ai trouvé
L'âme d'accord avec la vérité très haute ;
Je vais noyer, dans tout mon sang toute ma faute.

Et, au dernier acte, c'est le scandale de la confession publique, dans la chapelle. Cette scène encore est admirable. M. Verhaeren, qui est un grand poète, a écrit une très belle tragédie. Elle est publiée : il faut la lire.

M. Lugné Poe a monté *le Cloître* avec soin. Il a, lui-même, joué excellemment le Prieur ; et M. de Max a trouvé en Dom Balthazar un de ses meilleurs rôles.

La Fronde est la première pièce de M. Lucien Besnard qui soit représentée. C'est un heureux début.

La Fronde est, en même temps qu'une très intéressante comédie psychologique, une étude de mœurs curieuse. Les héros de M. Lucien Besnard sont des universitaires qui exercent leurs fonctions dans une ville de province. Et M. Besnard semble vraiment connaître les coutumes et les idées de ceux qu'il étudie.

Mme Lebret a deux filles, Cécile et Renée. Cécile est professeur dans un lycée de jeunes filles, Renée donne des leçons de piano dans la ville. Cécile affecte les manières d'une femme émancipée, sans préjugés ni scrupules, et souvent elle scandalise sa mère, qui est une personne tranquille, et attachée aux idées et aux usages anciens. Renée est plus calme que Cécile, sans pourtant partager toutes les croyances de sa mère.

Cécile épouse un jeune professeur, Marcel Keller, homme bon et tendre ; Keller a pour ami intime un de ses collègues, Fernand Hecht, homme fort intelligent, plus subtil que Keller, et d'un esprit plus ferme. Hecht affecte d'être quelque peu sceptique, mais lui aussi est un tendre.

Cécile s'imagine qu'elle ne prouvera la liberté de son esprit qu'en méprisant la tendresse, elle ne veut pas qu'on la soupçonne de sentimentalisme. Et le doux Keller souffre de l'atti-

tude de sa femme. Il ne sait comment la ramener à lui. Cécile n'écoute rien de ce qu'il dit. Elle le choque comme à plaisir, et, dès qu'il dit un mot, elle lui ferme la bouche. Elle est, en somme, fort désagréable. Et elle est tout près de se brouiller, pour des riens, avec un homme qui l'adore et qu'elle rendrait très malheureux.

Pourtant, grâce à Hecht, l'accord se rétablit entre le mari et la femme. Keller se décide à suivre les conseils de son ami ; et, dès qu'il a parlé d'un peu haut à Cécile, dès qu'il a prouvé qu'il est le plus fort, elle consent à l'écouter ; elle l'écoute dire des paroles amoureuses ; et elle aussi, bientôt, dit des paroles amoureuses ; elle se fait tendre et charmante ; elle ne trouve plus qu'il est ridicule d'être douce, et elle comprend qu'on peut, sans déchoir, agir et parler en sentimentale.

Je ne crois pas que M. Lucien Besnard soit antiféministe. Parce que Cécile, pour faire plaisir à son mari et pour lui prouver qu'elle l'aime, renonce à un rendez-vous avec un conférencier qui attaque l'émancipation de la femme, — parce qu'elle se décide à se manifester bonne et tendre, elle n'en reste pas moins intelligente et instruite ; elle ne renonce pas à son métier, et elle ne perd aucun de ses droits. Pas un instant M. Besnard ne blâme, dans *la Fronde*, l'instruction de la femme, et il semble admettre qu'elle puisse vivre par elle-même. Ce qu'il critique, c'est le travers qu'ont quelques femmes de ne se croire vraiment libérées que si elles méprisent la tendresse, la grâce et la volupté. Celles-là se trompent ; elles ne sont pas exemptes de préjugés et il est juste de leur dire les torts qu'elles ont.

D'ailleurs, quelles que soient les idées de M. Lucien Besnard, son talent est incontestable. La pièce est conduite avec sûreté, les personnages y agissent logiquement, et le dialogue est le plus souvent fort heureux.

M. Besnard sait dessiner un personnage. Marcel Keller, Cécile, Renée, Mme Lebret ne sont pas des fantoches : ils vivent. Et la figure de Fernand Hecht est peinte avec un art des plus délicats.

Rien n'est difficile comme de mettre à la scène un homme intelligent : il semble, d'ailleurs, que les auteurs le sachent, ou le sentent, car, quand ils se risquent à le faire, ils éprouvent, presque toujours, le besoin de prévenir le public. Et il arrive souvent que l'homme annoncé comme intelligent agisse

et parle en parfait imbécile. M. Lucien Besnard a réussi à créer un homme intelligent : et il n'a pas eu besoin de nous en prévenir. A ses mots, à ses actes, à ses gestes, nous devinons que Fernand Hecht est intelligent : il a l'intelligence professionnelle — il ne peut être qu'un excellent professeur — et il a l'intelligence générale. Il comprend sans peine, — et avec discrétion —, ce qui se passe chez son ami. Et en le faisant le héros d'un touchant épisode — il aime Renée sans grand espoir, et avec le tact le plus exquis — M. Besnard nous l'a rendu tout à fait sympathique. Il y a, au second acte, une scène entre Hecht et Renée qui est peut-être la meilleure de la pièce. Une autre scène, entre Hecht et Cécile, suit celle-là, et est très bonne aussi.

Je serais étonné qu'après *la Fronde* M. Lucien Besnard ne nous donnât pas d'autres pièces, et qui soient dignes d'éloges.

La Fronde a été fort convenablement jouée par Mmes Marie Marcilly, Blanche Toutain, Henriette Andral et par M. Etiévant. Et il faut mettre hors de pair M. Burguet : il a été parfait d'attitude et de ton dans le rôle de Fernand Hecht.

A.-FERDINAND HEROLD.

PUBLICATIONS D'ART

LES LIVRES : Georges Lafenestre : *Artistes et Amateurs*, Société d'édition artistique, 6 fr. — Marius Vachon : *Puvis de Chavannes*, Société d'édition artistique, 4 fr. — André Veidaux : *Auguste Rodin*, Girard et Brière, 1 fr. 50 — Marcel Niké : *Un essai d'itinéraire d'art en Italie*, Firmin-Didot, 3 fr. 50. — Adolphe Brisson : *Nos Humoristes*, Société d'édition artistique, 12 fr. — Ernest Laut : *Au Théâtre des Bonshommes Guillaume*, Simonis Empis, 2 fr. — Jean Darc : *Léon XIII et sa cour*, Simonis Empis, 3 fr. 50. — Louis Barron : *Paris Pittoresque, 1800-1900*, première série, May, 26 séries à 1 fr. — LES REVUES : *Les Maîtres de l'Affiche ; l'Art décoratif ; La Chronique des Arts ; Le Rire ; L'Art Moderne ; Le Studio ; The Artist ; Deutsche Kunst und Dekoration ; Innen-Dekoration ; Mir Iskousstva.* — AFFICHES.

LES LIVRES. — M. Georges Lafenestre est à la fois un amateur d'art averti et passionné. **Artistes et Amateurs**, recueil d'essais historiques et critiques, fait revivre pour nous, avec le charme d'une langue chaude et claire, des figures d'autrefois ou d'hier. M. Georges Lafenestre nous narre avec exactitude, en une série de pages colorées où il ressuscite la vie de l'époque, les relations de Titien avec les princes de son temps. Puis ce sont d'autres artistes ou d'autres pro-

tecteurs : le pape Paul III, Charles-Quint, Rembrandt, et, plus près de nous, Théophile Gautier, le marquis de Chennevières, Alphand, et les paysagistes Français et Louis Rousseau. J'ai lu également avec plaisir une allocution que j'avais entendu prononcer par l'auteur à Anvers, lors des Fêtes de l'exposition Van Dyck. M. Lafenestre y recherche avec sagacité l'influence de Van Dyck sur les peintres français. On aura profit à lire aussi, pendant que l'exposition nous offre des spécimens si variés de l'art étranger, un chapitre où l'auteur étudie les peintres étrangers à l'exposition de 1889.

En 1883, Edmond About écrivait de Puvis de Chavannes : « Cet artiste est par excellence l'homme des bonnes intentions et des vastes pensées. Depuis plus de vingt ans, il se promet et nous promet un chef-d'œuvre qu'il n'exécutera jamais, *car il ne sait ni peindre ni dessiner,* et il promène fièrement dans tous les coins du domaine de l'art son ignorance encyclopédique. » Ces quelques lignes d'une si vaste incompréhension et d'une si stupéfiante ignorance, sont encore, malheureusement, l'expression de bien des jugements contemporains sur le génial auteur du *Bois sacré cher aux Arts et aux Muses.* C'est pourquoi le livre consacré par M. Marius Vachon à **Puvis de Chavannes** vient à son heure. Aujourd'hui que le peintre est mort, son œuvre le ressuscite chaque jour pour ceux qui l'aiment, mais il sied d'apprendre aux autres à le comprendre et à chérir son génie. C'est à quoi réussira, j'en suis sûr, M. Marius Vachon qui n'a rien oublié dans son étude de ce qui contribue à la grandeur d'un des plus grands créateurs du siècle. On trouvera au cours du volume des lettres inédites où le maître se traduit tout entier, livrant à ses amis son émotion sincère et son énergique enthousiasme.

M. André Veidaux, dans de courtes pages sur **Auguste Rodin**, proclame sa foi en un meilleur devenir dont le génie lui apparaît l'initiateur. « Le génie, dit-il, — et dès maintenant j'entends faire allusion au plus grand statuaire de notre temps, à Rodin, — le génie, dis-je, c'est l'exceptionnel qui détermine la règle de demain, c'est le singulier qui étendra sa norme jusqu'à l'esprit de la pluralité. » Et André Veidaux a raison. La meilleure façon d'améliorer la race, c'est de mettre à chaque minute sous les yeux de tous l'exemple de la beauté, de la foi sincère et simple en la nature et de la consciencieuse opiniâtreté vers l'expression nue de la pensée

humaine. Rodin est réellement un de ces précurseurs, dégagés de toutes compromissions, dont le travail, puissant et fécond, marquera sur la route des siècles une étape de conquête claire et pacifique. Il n'aura pas peu contribué à rappeler à l'intelligence que le plus sûr moyen de goûter pleinement la vie, en vivant comme on doit vivre, est de laisser à nos sens le libre exercice de leur jeu serein et ingénu.

Un essai d'itinéraire d'art en Italie, par M. Marcel Niké, est un excellent résumé de l'histoire de l'architecture, de la sculpture et de la peinture en Italie. L'auteur a su caractériser chaque artiste et son œuvre par quelques mots concis, de sorte que son volume en prend l'apparence d'un guide intelligent et sûr. Voilà un excellent livre d'éducation pour les grandes personnes, ce qui n'est pas un compliment banal, car si l'on apprend à tout âge, il est rare de trouver matière à s'instruire si habilement préparée.

C'est prestement et de piquante manière, comme en une une série d'interwiews habiles, que M. Brisson nous présente les plus connus de **Nos humoristes** : Caran d'Ache, Forain, Hermann-Paul, Léandre, Robida, Steinlein et Willette. Les illustrations très nombreuses servent de complément au texte et permettent de se rendre compte rapidement de l'apport de nos caricaturistes dans l'art contemporain. On retrouve avec joie en tournant les pages les joliesses ironiques et émues de Willette, les figures si caractéristiques et si fouillées de Léandre, les cauchemars d'Hermann-Paul, les Forain sinistres, les amusants Caran d'Ache, les Steinlein vivants et douloureux et la fantasmagorie des Robida.

J'ai reçu de chez l'éditeur Simonis-Empis deux albums, l'un de photographies, **Léon XIII et sa cour,** l'autre, sorte de programme d'un établissement de l'exposition : **Au Théâtre des Bonshommes Guillaume.**

M. Louis Barron, un des hommes qui connaissent le mieux l'histoire de Paris, a entrepris à la librairie May, une publication qui sera complète en 26 fascicules : **Paris Pittoresque : 1800-1900.** La première série fort intéressante donne à espérer que l'ouvrage complet formera une source documentaire à conserver.

Les revues. — **Les Maitres de l'Affiche** (mai). — Au sommaire : Le *Pippermint*, de Jules Chéret ; la belle affiche d'Orazi, *Théodora* ; un dessin de Misti, pour le journal *La Critique*, et *To Day*, affiche anglaise de Dudley Hardy.

L'Art Décoratif (avril). —Numéro fort intéressant, avec un article de M. Thaddée Natanson sur *Félix Vallotton*, un autre de M. Marius Vachon sur *la part des musées dans la renaissance industrielle de l'Allemagne*, étude très fournie dont l'auteur s'élève avec raison contre notre laisser-aller et réclame la création de musées d'art industriel semblables à ceux qui rendent tant de services à l'art appliqué en Allemagne. Dans le même numéro commence la reproduction des principales créations d'art décoratif qui se trouvent à l'Exposition Universelle. — Quelques notes très justes de M. J. M. Jacques sur *la décoration murale et les papiers peints.*

La Chronique des Arts (28 avril). — Quelques lignes proposant la création si urgente, si nécessaire, d'un personnel qui pût veiller avec sagacité sur nos richesses artistiques disséminées dans les musées et les collections particulières :

« L'Exposition Universelle aura eu pour nos études l'intérêt capital de centraliser à Paris des centaines d'échantillons artistiques empruntés à la province. Nous disions, il y a quinze jours, que le grand groupement d'art rétrospectif réalisé dans les deux palais des Champs-Élysées ne serait vraisemblablement jamais recommencé ; il complète, en effet, les groupements ébauchés en 1878 et en 1889 ; il englobe toutes les pièces éparses qui méritent de marquer dans l'histoire de l'art national, et l'investigation de toutes ces richesses a été conduite avec une précision scientifique.

» Mais les nouveaux palais miraculeusement sortis de terre ne sont point des cavernes d'Ali-Baba. Les trésors qui s'y accumulent aujourd'hui seront, dans quelques mois, restitués à leurs propriétaires. Ceux qui reprendront alors le chemin de la province sont ceux qui éveillent surtout notre sollicitude ; après avoir applaudi à la centralisation qui les aura réunis un instant à Paris, nous souhaiterions qu'une centralisation déguisée continuât de veiller sur eux et sur leurs congénères.

» Un réglement de la question provinciale s'impose. Quelques grandes villes mises à part — et encore y a-t-il beaucoup à dire — on sait à quel degré de déshérence et de repoussant marasme sont réduits les musées des départements. Incurie, anarchie, sordide ignorance y règnent sans réforme possible sur les lieux. C'est de la métropole que doit venir l'autorité dirigeante et responsable, c'est Paris qui doit garder la tutelle des richesses que la province est incapable de gérer elle-même.

» M. Molinier, dont les qualités d'organisateur vont de pair avec une si rare compétence technique, a parfaitement montré, dans une de ses leçons à l'École du Louvre,que l'institution de cette École même ne pouvait se justifier que si elle ouvrait l'accès à certaines carrières. Si on ne l'envisage pas comme une fondation parallèle à l'Ecole des Chartes, par exemple, on ne saurait désirer que sa suppression ; si on accepte ce parallélisme, au contraire, il faut décider sans ambages que l'Ecole du Louvre recrutera et formera le personnel devenu indispensable des conservateurs de musées, de même que l'Ecole des Chartres disperse en province l'essaim des archivistes officiels.

» Quelle meilleure occasion que la présente pour inaugurer la réforme ? »

Le Rire (passim). — Dessins de Léandre, Baseilhac, Faivre, Doës, Huard, etc... *Sur les Chauves* par Gabriel de Lautrec, illustrations de Villemot.

Le Clou (passim). — Dessins de Ricardo Florès, Villemot, La Jarrige.

L'Art moderne (22 avril). — De M. Edmond Picard,toujours informé et toujours à l'avant-garde, ces quelques lignes sur le musée Gustave Moreau.

« Ce n'est pas un Musée officiel ; l'Etat français n'a pas encore accepté le legs des mille peintures ; tableaux achevés et inachevés, esquisses, ébauches, études, documents, — des douze mille dessins qui jalonnèrent la vie laborieuse de l'Artiste en ses recherches, notations, tentatives, — des aquarelles, au nombre de cinq cents environ, où sa palette opulente et bruyante s'adoucissait en tons clairs et gracieux. On attend? on ne sait quoi! Les uns disent : Question d'argent; on hésiterait à grever des quelques milliers de francs que nécessiterait cette conservation spéciale, les trois milliards et demi en lesquels s'étage le budget de l'excentrique République française, si douteux exemple et si piètre recommandation de la noble idée républicaine. — Les autres prétendent que les archontes des Beaux-Arts et de l'Institut pensent que c'est faire à « Monsieur Gustave Moreau », peintre d'après eux fort contestable, un beaucoup trop grand honneur que d'ériger son œuvre en fondation nationale, et (puisque ça n'est jusqu'ores arrivé à personne d'entre eux) que ce serait un précédent dangereux.

» Mieux vaut, assurément, dépenser de l'argent pour grati-

fier, en vue de l'Exposition Universelle, la demeure de M. Loubet — président quotidiennement contesté sinon contestable — d'une grille Louis XV du côté des Champs-Elysées, pour donner par cet objet plutôt royal une grande idée de la première magistrature française au temps actuel.

» Bref, l'héritage artistique considérable d'un peintre, sinon d'ordre suprême, au moins d'un rare et précieux talent, attend son affection définitive, sous la garde d'un Légataire universel fiduciaire qui aimablement trois fois par semaine, les lundi, mercredi, samedi, admet à la visite les fervents d'une réputation d'autant plus séduisante que, toute sa vie, Gustave Moreau se dissimula en une volontaire solitude, vendit peu et aima le travail non pour la gloire, mais pour le soulagement de son âme encombrée de rêves et de nobles chimères.

» Un préposé obligeant, à l'accent tudesque, estropiant bizarrement les noms et les épisodes, explique suffisamment les sujets, ouvre et ferme d'ingénieux placards et des armoires adroitement combinées, dans lesquels se superposent indéfiniment les croquis. Il est convenu, n'est-ce pas, que présentement en France on n'a plus affaire qu'à des étrangers, spécialement s'ils sont de l'intéressante ethnologie mi-allemande, mi-asiatique qui ubiquitairement pullule. L'invasion est accomplie, la conquête est faite, et vraiment si Zola voulait s'y mettre ce serait un peu plus intéressant que l'épisode local de la *Conquête de Plassans,* cette mise au joug, sans guerre, de toute une nation qui fut, jadis, la plus originale, la plus nationale et la plus indépendante de la Terre, fleur magnifique dans le parterre des peuples.

» Deux portraits du Maître, peints par lui-même, ornent ces lieux, encore peu fréquentés... et l'on médite devant ces images rêveuses et fiévreuses, empreintes de tristesse, de passion et de ténacité, où la physionomie, nimbée par la chevelure et la barbe, soyeuses et châtaines, s'anime d'yeux inquiets, solliciteurs et fixes. Rien de la vieillesse du peintre, sa jeunesse et sa maturité. On médite : ce qui est sorti de la frêle substance blanche et grise cachée sous cette enveloppe visible, est là, peuplant l'environ, en une curieuse coulée ornant et honorant les murs, cristallisant pour la postérité le travail ardent et pathétique d'une âme sans cesse en vibration, à la poursuite de cet infini : la Beauté! Cette âme a essayé de rendre par la couleur et la ligne sa vision de cette force sublime et fluctuante dont tant de sectaires s'efforcent vainc-

ment d'arrêter les contours élastiques, croyant, en leurs étroites théories, agrandir la Beauté en diminuant son incertain domaine, prodigieux par cela même qu'il est incertain et irrémédiablement discutable, comme tout ce qui vit et est soumis aux inépuisables changements de l'évolution cosmique. »

Le Studio (15 avril). — Très bonne étude de M. Gabriel Mourey sur *Un maître-dessinateur ; Paul Renouard.*

The Artist (mai). — Reproductions d'œuvres de Byam Schax, F. Brangwyn et Spence Watson.

Deutsche Kunst und Dekoration (mai). — Nombreuses reproductions de cartons, études et vitraux de Hans Christiansen.

Innen-Dekoration (mai). — Motifs décoratifs tirés de la flore et dessins pour portes d'entrée.

Mir Iskousstva (nos 5 et 6). — Nombreuses reproductions d'œuvres exposées par la revue.

Les Affiches. — J'ai noté déjà une exquise affiche où Léandre a noté avec son charme habituel le jeu de Georges Wague et de Christiane Mendelyes dans les cantomimes de la **Roulotte.** Il faut signaler pour le même établissement une intéressante affiche de Saint-Blancat. M. François Flameng a exécuté pour le **Phono-Cinéma-Théâtre** une affiche d'un heureux métier.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Elle est finie, ou à peu près, notre saison artistique :

Finie, la saison picturale qui se sera close par deux événements notables : la vente à la Maison d'Art, des tableaux de l'atelier de Paul-Jean Clays, le grand mariniste, le rénovateur rival d'Artan, mort récemment ; et l'acquisition pour compte de l'Etat (au prix de 28.000 francs), grâce à l'initiative de M. Ernest Verlant, décidément le meilleur « directeur des Beaux Arts » qu'on ait jamais connu en Belgique, d'un superbe tableau de feu Jan Verwée, l'animalier : les *Vaches à l'Embouchure de l'Escaut.*

Finie aussi notre saison littéraire par des représentations au théâtre du Parc, si artistiquement géré et compris par MM. Reding et Darman, de la *Mort aux berceaux*, le joli mystère du savoureux et breughélien Eugène Demolder, — et finie encore cette saison par d'excellents romans, *Claire Fantin* de

M. Gustave Van Zype, les *Deux Robes* de M. Maurice de Waleffe, *Dans l'Ile* de M. Henry Maubel.

Fermée la « Libre Esthétique » où le délicieux André Gide fit on ne peut plus opportunément, en ces temps de grimaces et de poses arrivistes, l'apologie de l'*Influence* c'est-à-dire de l'influenceur et aussi de l'influencé! (Vous avez lu cette conférence dans l'*Ermitage*).

Fermés pour de bon ou voués aux troupes de passage et aux spectacles d'ordre moins relevé, nos meilleurs théâtres, le Parc, le Molière, la Monnaie. Celle-ci a fini par quelques bonnes représentations wagnériennes avec le concours de l'excellent Maurice Renaud; puis sont venues des représentations d'adieu de nos meilleurs artistes lyriques : MM. Seguin, Imbart de la Tours MMmes Ganne, Landouzy, et de notre chef d'orchestre Philippe Flon. Après la toute dernière représentation on inaugura au foyer le buste du regretté Oscar Stoumon et l'on fêta cordialement le digne Calabrési, le survivant de cette vaillante et féconde direction, qui nous quitte pour aller planter ses choux aux environs de Paris. Encore un Concert Populaire consacré à Wagner et Beethoven, et conduits par Richter, et les chefs de pupitre émigreront aux villes d'eau tandis que leurs camarades nous râcleront de faciles concerts d'été sous les ombrages du Waux Hall.

Mais l'événement de la saison musicale, et les véritables adieux artistiques de la direction Stoumon-Calabrési auront consisté dans les représentations d'*Iphigénie en Tauride* de Gluck. Circonstance rare dans la fortune des vraiment belles œuvres d'art, celle-ci conquit la faveur du public dès son apparition, le 18 mai 1779. Paris fut subjugué du premier coup et irrésistiblement. Et, remarque M. Gevaert dans le magistral avant-propos dont il fait précéder sa réduction pour piano et chant de la partition d'*Iphigénie en Tauride* (Henry Lemoine et Cie, éditeurs), l'impression produite sur les habitués de l'Opéra est d'autant plus extraordinaire que cette fois Gluck n'avait pas fait l'ombre d'un sacrifice aux traditions invétérées de l'Académie Royale. Il n'y a dans la pièce ni maximes d'amour mises en chant, ni divertissements, ni gavottes, ni menuets, ni chaconnes. Le seul ballet qui s'y trouve, les « danses des Scythes » fait partie intégrante du drame et dure à peine quelques minutes. Point d'amour ordinaire, encore moins de galanterie. L'amour filial et fraternel d'Iphigénie et aussi son amour pour son pays de Grèce, mais surtout l'amitié absolue,

autant dire l'amour d'Oreste et Pylade, sont les principaux sentiments célébrés dans cette œuvre à la fois lumineuse et ardente comme celles du théâtre grec, notamment comme la tragédie d'Euripide, dont Gluck s est inspiré.

Dans le même à propos que je viens de citer, l'éminent directeur de notre conservatoire caractérise en ces termes la révolution introduite dans l'Opéra par le génie de Gluck : « Il a créé la véritable mélodie dramatique, non pas le sentiment absorbé dans le spectacle de ses propres fluctuations, — c'est là le programme de la musique instrumentale — mais le sentiment extériorisé dans l'action, pour nous servir d'une expression d'Aristote, la musique de Gluck a l'*éthos* (le caractère) *pratique*. De là une particularité remarquable : cette musique ne peut être sentie et appréciée que par l'audition effective. Tout musicien habitué à provoquer au dedans de lui-même, par la simple lecture de la partition d'orchestre, une audition idéale des chefs-d'œuvre symphoniques, éprouve une certaine déception s'il entreprend de s'initier aux productions du grand musicien dramatique. En effet, il ne trouvera pas à y admirer la grande abondance, la nouveauté frappante des idées musicales (Gluck reprend souvent des motifs mélodiques et rythmiques déjà employés dans ses ouvrages antérieurs) ; il ne sera pas captivé par la richesse des développements, par l'imprévu des harmonies et des modulations, par la séduction des sonorités. Mais si, au lieu de se borner à l'audition mentale, le lecteur se met au piano et s'attache à rendre par la voix et par l'instrument l'ensemble musical qu'il a sous les yeux, ses impressions se trouvent radicalement changées ; il découvrira des beautés musicales ayant leur source dans un ordre de facultés spécial au compositeur. Les caractères essentiels du style de Gluck peuvent se ramener à deux : 1° notation réaliste de l'accent pathétique, des mouvements passionnels ; 2° subordination de l'élément purement musical à l'expression dramatique.

« Il va de soi que le tout produit un bien autre effet au théâtre qu'au concert et que des passages d'apparence secondaire y ressortent en un relief insoupçonné. »

Gluck, plus que Wagner, a besoin de la scène pour faire apprécier ses conceptions géniales et éminemment pathétiques. Sa symphonie même est scénique. Ainsi l'ouverture d'*Iphigénie en Tauride*, avec son calme, sa tempête, ses tourmentes de pluie et de grêle, évoque en traits précis, rapides, sans ampli-

fication et sans surcharge, les fureurs des éléments qui préludent aux conflits et aux déchirements passionnels de la tragédie.

Et combien le premier chant dialogué *Grands dieux, soyez-nous secourables*, se lie étroitement à ces pages orchestrales ! La saveur antique que Gluck sait donner aux invocations religieuses et aux rites sacrés qui abondent dans son œuvre, frappa fortement le public lettré de l'Opéra dès les premières représentations.

Un largo de *fa* dièzes à l'unisson et mystérieusement soutenus prépare d'une manière saisissante le récit du « Songe d'Iphigénie » dont ils font pressentir les terribles révélations; l'effet en est comparable à celui des cors répétant, en sons bouchés, lentement, une même note sinistre, avant le récit du « pèlerinage à Rome » de *Tannhœuser*. Toute cette scène d'Iphigénie et des prêtresses, notamment la prière à Diane, *O toi qui prolongeas mes jours*, respire le génie même des temps fabuleux de la Grèce. La caractère touchant de l'héroïne s'y incarne déjà par une pureté de lignes quasi plastiques et sculpturales. Le récitatif et air de Thoas forme une opposition saisissante et farouche avec ce qui précède. Un frémissement instrumental accentue encore l'expression effrayante de la mélopée. Et le chœur barbare à la fin de l'acte et les danses sauvages et pourtant savoureuses qu'il encadre exaspèrent le contraste des états d'âme et des civilisations.

Le deuxième acte est sublime d'un bout à l'autre. Au début les notes répétées du violon font entendre les sanglots d'Oreste, désespéré d'avoir entraîné dans sa perte l'ami inébranlablement fidèle ! Rien de mélodieux, de suave et de tendre comme l'air de Pylade : *Unis dès la plus tendre enfance*. Quelle puissance expressive et quelle lumineuse clarté dans l' « assoupissement d'Oreste », que Gevaert appelle avec raison la monodie la plus extraordinaire de cette partition, qui en compte pourtant de si remarquables, et dont l'accompagnement agité dément avec une crainte poignante le calme dont le héros prétend se leurrer. Puis cette symphonie suggestive qui nous fait voir et entendre la meute infernale sortant du puits de l'abîme et s'acharnant à la poursuite du parricide qui se débat dans les cauchemars du remords. Enfin, cette autre page culminante de la tragédie, la longue lamentation d'Iphigénie, reprise de la *Clemenza di Tito*, un opéra antérieur de Gluck, cet air sublime dont Berlioz a si bien défini la vertu pathétique dans ses *Soirées de l'Orchestre*.

Au troisième acte, c'est la superbe scène des deux amis, avec cette mélodieuse caresse : *Ah ! mon ami, j'implore ta pitié.* Puis l'air de Pylade, *Divinités des grandes âmes*, d'une exaltation si héroïque, dans lequel Nourrit emportait, paraît-il, la salle et faisait autant de demi-dieux de ses admirateurs.

A la Monnaie, le baryton Seguin a fait un merveilleux et empoignant Oreste, ressentant, jouant et chantant le rôle avec sa grande âme d'artiste et un talent de comédien qui confine au génie. Les mélodieuses caresses de Pylade ne pouvaient trouver voix plus limpide et plus fraîche, mieux timbrée, plus sympathique avec chant plus expressif et plus éclatant que celle du ténor Imbart de la Tour. Le grand Nourrit lui-même ne devait mettre plus d'onction, de tendresse et de piété fraternelle dans ce rôle intense, aussi absolu que l'affection même des héros.

L'amour d'Oreste et de Pylade m'amène à revenir encore sur l'incident judiciaire soulevé à propos de mon roman *Escal Vigor*. L'instruction n'est toujours pas terminée. J'ignore encore si je passerai en Cour d'assises, ou si les magistrats de Gand rendront une ordonnance de non-lieu. Les plus grosses affaires criminelles de la Belgique, celle des frères Peltzer, celle de l'empoisonneuse d'Anvers, celle de la bande Courtois et du vol de bijoux chez la comtesse de Flandre, ne furent pas instruites avec plus de lenteur. En attendant, la question de l'homosexualité est de plus en plus à l'ordre du jour. Les salons s'en occupent et l'opinion publique apporte dans ses appréciations des preuves de clairvoyance, de bon sens et de compréhension vraiment dignes de la Belgique. Au Palais de justice il n'est toujours question que de la gaffe des magistrats brugeois, et, quelle que soit l'issue des poursuites, il a déjà été décidé que le procès d'*Escal Vigor* serait plaidé fictivement l'hiver prochain à la conférence du Jeune Barreau.

En attendant, la presse et le monde intellectuel continuent à nous prodiguer, à Camille Lemonnier et à moi, les plus francs témoignages de sympathie et de solidarité littéraire. Aux articles que je vous signalais dans ma dernière chronique il convient d'en ajouter d'autres, et non des moins catégoriques et chaleureux, qui ont paru depuis : ceux de M. Jean d'Ardenne dans le journal la *Chronique*, de M. Maurice de Waleffe dans l'*Indépendance Belge*, de M. Paul Sosset dans le

Journal de Charleroi, de M. Emile De Linge dans le *Carillon d'Ostende*, une substantielle étude de M. Gustave Fuss dans l'*Humanité Nouvelle*, un crâne article de M. Segher Rabauw dans le *Violier*, journal flamand d'Anvers, une fière et vengeresse prose dans *Liège universitaire*, sous la signature de M. Maurice Legros.

Le jeune cercle artistique l'*Avant-Garde*, de Liège, nous envoya une adresse de protestation contre « d'absurdes poursuites dont, quelle qu'en soit l'issue, le résultat le plus clair sera de couvrir d'un ridicule mérité le magistrat arriviste qui eut la candeur de les entreprendre, et d'assurer aux deux écrivains que la Belgique officielle couronna et qui ont par tant de chefs-d'œuvre augmenté le patrimoine intellectuel de la nation, la sympathie de tous les libres esprits ».

M. Théodore Hannon, le beau poète des *Rimes de Joie* célébrées et exaltées autrefois par Joris Karl Huysmans, a dédié dans son amusante revue de fin d'année, représentée à l'Alcazar, un tableau de satire cinglante à l'odieuse et sotte incartade du petit substitut brugeois qu'il représente en « chercheur de truffes ». Enfin M. Guillaume Van de Kerckhove, collaborateur de la revue et membre du jeune groupe littéraire « le Thyrse », a fait devant un public du meilleur monde une conférence chaleureusement applaudie sur l'auteur d'*Escal Vigor* et, avec plusieurs de ses camarades, a lu des pages des *Fusillés de Malines*, du *Cycle Patibulaire* et de la *Nouvelle Carthage*.

Le bruit fait à propos d'*Escal Vigor* m'a valu aussi de nombreuses lettres congratulatrices de l'étranger, notamment d'Allemagne, d'où me sont parvenus aussi nombre de documents, de renseignements et d'ouvrages instructifs se rapportant au cas douloureux et si répandu dont j'ai fait le sujet du roman incriminé par des ignares, des cafards et des brutes, non seulement fermés à l'art, mais incapables de toute compréhension charitable. C'est la nouvelle édition de l'ouvrage du Dr Moll, de Berlin, *Die Kontrare Sexualempfindung*, véritable monument de science, de pénétration et de logique ; c'est la traduction allemande de l'ouvrage, si complet et si remarquable, du Dr Havelock Ellis et de J. Addington Symonds sur *l'Inversion Sexuelle ;* ce sont quantité d'essais publiés sur cette poignante et brûlante question de l'unisexualité et de l'uranisme par des artistes, des médecins, des philosophes, chez l'éditeur Max Spohr de Leipzig, pour ne citer que les coura-

geux et convaincants ouvrages de Carl Henrich Ulrichs ; *der Eros und die Kunst*, l'admirable étude historique et esthétique de Ludwig Frey ; *die Enterbten des Liebesgluckes*, l'ouvrage si curieux d'Otto de Joux ; *Ein Problem der Ethik* d'une originalité peut-être plus accusée, de Th. von Wœchter ; enfin les annuaires du plus haut et actuel intérêt publiés par un comité scientifique, humanitaire que préside une des notabilités médicales de Berlin, M. le Dr Hirschfeld, et qui mène une propagande des plus fructueuses en faveur de l'abrogation du draconien article 175 du code pénal de l'empire allemand, visant les invertis sexuels, et du remplacement dudit article par des clauses analogues à celles du Code napoléonien aujourd'hui en vigueur dans la plus grande partie de l'Europe. Une pétition a été envoyée à cet effet au Reichstag allemand, où elle fit l'objet d'un débat du meilleur augure pour la victoire finale des promoteurs et parmi les innombrables signatures de médecins, d'hommes de loi, d'écrivains, d'artistes, de sommités intellectuelles et sociales, dont elle était revêtue, j'ai relevé celles du baron Liebig, du baron Kraft-Ebing, Gérard Hauptmann, Hermann Kaulbach, Otto Julien Bierbaum, Adolphe Brand, Richard Dehmel, le poète ; le premier bourgmestre d'Heilbronn, M. Hegelmaier, Hans Hermann, directeur de l'Académie de Berlin, Dr Albert Moll, Angelo Neumann, Max Nordau, Max Liebermann, Hans Kurella, le baron Detler de Liliencron, Otto Hartleben, le chef d'orchestre Lévy, le chef d'orchestre et compositeur Félix Weingartner, nombre d'officiers, voire des pasteurs et des curés (1).

Il y a plus, ledit comité, dont le nouvel annuaire vient de paraître chez Spohr, a reçu de bien intéressantes réponses de curés catholiques ayant puisé dans leur expérience de confesseurs de sérieux motifs de compassion, voire d'estime et de sympathie pour une légion de malheureux du genre de mon comte de Kehlmark, le personnage principal d'*Escal Vigor*. J'ai ces consultations sous les yeux et je me réserve de les traduire et de les publier au moment opportun pour la confusion des pharisiens et des tartufes.

Pour en revenir à mon procès, lorsque je fus appelé, il y aura bientôt trois mois, à Bruges, le juge d'instruction me reprocha tout particulièrement les baisers que Kehlmark et Guidon se donnaient sur la bouche, et comme le Landrillon, le sinistre

(1) *Jahrbuch fur sexuelle Zwischenstufen* (2e Jahrgang). Max Spohr, édit., Leipzig.

valet qui excite la furie des insulaires de Smaragdis contre ces amis passionnés, il y voyait la preuve de pratiques infamantes.

Or, je me suis amusé à rechercher, pour mon édification personnelle et aussi pour celle de mes juges éventuels, dans les chefs-d'œuvre de la littérature, et sans remonter à l'antiquité ou à la Renaissance ou sans me recommander de la littérature orientale, par exemple des *Mille et une nuits*, dont une nouvelle traduction française, celle de M. Mardrus, fait en ce moment les délices du monde lettré — je me suis amusé, dis-je, à reprendre de beaux ouvrages occidentaux et modernes dans lesquels des hommes s'embrassent sur la bouche.

Personne ne niera par exemple que *Wilhelm Meister* de Gœthe soit un chef-d'œuvre. Or, vers la fin des « *Wanderjahre* », la seconde partie de ce roman, il y a l'épisode d'une baignade de deux jeunes gens où je lis ce passage suggestif et passionné s'il en fut : « Et lorsqu'il sortit de l'eau et qu'il se dressa dans sa nudité pour se sécher aux rayons du midi (Wilhelm Meister), je crus mes yeux éblouis par un triple soleil, tant était splendide la figure humaine dont je ne m'étais fait encore aucune idée auparavant. Il sembla me considérer avec la même attention. Nous étant rapidement habillés nous continuâmes à nous extasier l'un devant l'autre, nos êtres s'attiraient impérieusement et sous les plus ardents baisers nous nous jurâmes une amitié éternelle. » Plus tard, quand le jeune paysan, le fils du pêcheur qui a révélé, avec ce coup de foudre, tout le prestige de la beauté humaine à Wilhelm Meister, se noie avec d'autres petits villageois en voulant pêcher des écrevisses, et que son cadravre a été transporté avec les autres, dans une salle d'école, son ami, auquel il avait donné rendez-vous le soir même à l'orée du bois, parvient à pénétrer, en escaladant la fenêtre, dans la salle mortuaire, et il raconte en ces termes cette funèbre confrontation : « Les malheureux étaient étendus sur de la paille et telle était l'intense blancheur de leurs corps qu'elle éclatait même à la lueur douteuse des lampes. Je me jetai sur le plus grand, sur mon ami ; je n'aurais pu définir mon état ; je pleurais et je couvrais sa large poitrine de mes larmes. J'avais entendu vanter l'efficacité des frictions dans des cas pareils ; je contins donc mes pleurs et je m'illusionnai sur la chaleur que mon corps communiquait au cadavre. Dans mon égarement je me flattai de lui rendre le souffle en collant ma bouche à la sienne, mais les rangs de

perles de sa denture étaient étroitement serrés; les lèvres sur lesquelles semblait encore reposer notre baiser d'adieu refusaient de me rendre la moindre caresse. » Le plus piquant c'est que cette lettre de souvenir d'amitié brûlante est adressée par Wilhelm à une femme, à son amie Natalie. Le livre se termine par un épisode du même genre. J'ai relu aussi, dans le second *Faust*, la galante tirade, véritable déclaration homosexuelle de Méphistophélès aux anges du bon Dieu, et le passage où la beauté des pages escortant Faust se rendant auprès d'Hélène, induit le chœur en voluptueuse tentation. Et à la fin de *Werther*, il est bien scabreux aussi, au point de vue de la pudeur pharisienne, ce passage si pathétique où l'auteur montre « l'aîné des garçons du bailli, le préféré de Werther, se suspendant aux lèvres du suicidé jusqu'à ce que celui-ci ait rendu le dernier soupir, et qu'il faut arracher de force du corps de son ami ».

Mais, sans remonter à Gœthe, prenons un livre tout récent d'un auteur orthodoxe et évangélique s'il en fut, d'un sage, voire d'un saint, *Résurrection* par le comte Léon Tolstoï. A la page 111 du tome I (traduction de Halpérine-Kaminsky), je lis cet épisode édifiant de la cérémonie de la Pâque schismatique : « Derrière eux, un jeune et vigoureux moujik, vêtu d'un caftan neuf avec une ceinture verte, s'approcha en souriant. « Christ est ressuscité ! » dit-il avec un bon sourire de ses yeux, et, passant ses bras au cou du prince Neklhudoff, en lui chatouillant le visage de sa courte barbe frisée, tandis qu'il l'imprégnait de son odeur particulière et saine de moujik, il l'embrassa trois fois à pleine bouche, de ses lèvres fortes et fraîches. »

Vous avez bien lu. Quelle insistance ! Quelle peinture croustilleuse ! Il ne s'agit point du comte de Kehlmark et du jeune Guidon.

Fi donc ! monsieur le comte Tolstoï, un prince et un infime moujik, deux hommes s'embrasser, et cela sur la bouche ! Dire que pareilles turpitudes se commettent sous le couvert d'une cérémonie religieuse. Et cette barbe chatouillante, cette saine odeur de moujik, les trois baisers à pleine bouche de ces lèvres fortes et fraîches, sentent terriblement les « mauvaises mœurs » et Sodome !

Votre prince Nekhludoff *en* était donc, comme s'expriment les mouchards de mœurs, les jornaleux cafards, les maîtres chanteurs, les Landrillons de tout acabit.

Pouah! Pouah! Nous l'irons dire à Bruges. Et gare la prochaine saisie! Vous écoperez, tout Tolstoï que vous êtes, comme un simple romancier-lauréat de Belgique!

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

La « *Loi Heinze* » et la pudeur allemande. — Fr. v. Oppeln-Bronikowski u. Ludwig Jacobowski : *Die Blaue Blume, eine Anthologie romantischer Lyrik.* Leipzig, E. Diederichs. M. 5. — A. R. Schrœder : *Unmut.* Berlin, Verlag der Insel. M 4. — A. W. Heymel : *Die Fischer.* Berlin, ib. id. M. 3. — H. Vogeler-Worpswede : *Dir, Gedichte.* Berlin, ib. id. M. 5. — *Die Insel.* — Memento.

Il paraît que la « *loi Heinze* », que l'on croyait si bien enterrée, va revenir en discussion au Parlement allemand. Après l'insolite obstruction des gauches, après les violentes protestations des littérateurs et des feuilles humoristiques on pouvait espérer que ces extraordinaires paragraphes iraient rejoindre dans l'oubli les lois scolaires et l'ordonnance sur les grèves. Mais l'Empereur tient à ses idées autant qu'à l'affection de sa grand'mère et un petit marchandage avec les conservateurs et le centre n'est pas pour l'effrayer. On va donc reprendre de plus belle une agitation dont le grand public semble se désintéresser. M. Bebel défendra vainement son paragraphe pour protéger les ouvrières mineures contre les « tentatives » des patrons et l'on votera une ordonnance sur les logeurs, aussi inapplicable que celle que nous avons en France. Déjà les petites chapelles littéraires et artistiques s'émeuvent de nouveau. M. Sudermann va-t-il encore une fois nous faire savoir qu'il est l'inventeur du théâtre national allemand? M. Eberlein continuera-t-il à soutenir que l'académie est ce qu'il y a de plus noble en art ? Déjà ces messieurs ont fondé une ligue qui, à l'instar de celle « des droits de l'homme », marchera pour la vérité... en art. Ils ont inscrit sur leur drapeau le nom de Gœthe et ce nouveau « *Goethe-Bund* », en défendant le libéralisme allemand, aura l'illusion de rester dans les traditions, comme si le grand quiétiste de Weimar s'était jamais soucié de liberté humaine !

Nos grands quotidiens nous donneront l'écho de ces luttes intellectuelles, et gravement le *Temps* pourra de nouveau ergoter sur les avantages et les désavantages de la « proposition Heinze », tandis que d'autres feuilles, plus téméraires encore, mettront en garde leurs lecteurs contre l'esprit rétrograde de ce Monsieur Heinze, certainement un des députés

les plus cléricaux du centre catholique. Ah ! les journaux allemands ne nous mâchent pas la besogne. Pourquoi n'ont-ils pas repris l'historique de cette loi sur les mœurs qui en Allemagne est resté dans toutes les mémoires ? Disons-en quelques mots, en toute humilité, pour l'instruction de M. de Pressensé. En octobre 1891 comparaissait aux assises de Berlin, pour répondre d'un délit de coups et blessures, un couple du nom de Heinze. Le mari était un aimable souteneur qui fit rire toute l'assistance en parlant de sa « coloquinte » et la femme avait pour métier de se livrer aux passants, sous les ponts, pour la modique somme de cinquante pfennigs. Les débats du procès furent mouvementés et la défense, pour donner du courage à tout le monde, fit sabler le champagne. Comme l'horizon politique était sans nuages, les journaux, à court de copie, s'emparèrent du « cas » et, pendant quelques jours, le monde de la basse prostitution servit de thème à toutes les chroniques. On s'indigna le soir, autour des tables bourgeoises, on cria au scandale, sous prétexte que « la sainteté du foyer allemand » avait été violée. Le bruit fut si grand qu'il vint aux oreilles de l'empereur qui jamais n'avait entendu parler de pareilles ignominies. L' « éducation de prince » d'une cour allemande ressemble fort peu à celle que nous montre M. Donnay, et Guillaume II était excusable de connaître mieux les habitudes des casernes que les mœurs du trottoir. Mais on eut tort de ne pas l'éclairer sur ce qu'un pareil état de choses a d'irrémédiable. Il s'emballa comme jamais il ne s'était emballé et décida de régénérer complètement les mœurs en Allemagne par une loi générale. Telle est l'origine de cette «*Lex Heinze*» qui depuis huit ans se traîne de bureau en bureau, de commission en commission.

Les intellectuels se sont émus, non parce que l'on voulait réglementer la prostitution avec plus de sévérité, mais parce que, trop bénévolement, on voulait confondre les mauvaises mœurs et la littérature. Exercer sa sévérité en même temps sur les poètes et sur les proxénètes, cela, certes, pouvait paraître un peu excessif, et le fameux paragraphe condamnant les œuvres tant plastiques que littéraires, qui « sans être immorales offensent cependant la pudeur par de grossières inconvenances », paraît tellement élastique qu'il pourra autoriser les mesures les plus arbitraires. Mais qu'importe cela à l'indépendance de l'esprit ! La censure a-t-elle jamais empêché quelque chose en France ? Quand la loi du souteneur Heinze

sera votée, les hommes de lettres allemands devront se mettre à écrire avec circonspection. Ils pèseront leurs mots, passeront leurs idées au crible, avant de leur donner cette forme chatoyante qui en fera l'attrait. (Pour un peuple en formation la contrainte est toujours salutaire) Et ils y gagneront de la profondeur, de la subtilité et peut-être du goût.

§

Die blaue Blume. — Rien n'était plus difficile que de grouper, dans une anthologie, des poètes aussi différents que ceux qui forment ce que l'on est convenu d'appeler les Romantiques allemands. Car il y a du romantisme aussi dans les classiques et ceux qui voulurent réagir plus tard contre les excès d'une école en invoquant la raison ne surent cependant pas se dérober à l'influence de ceux qu'ils combattaient, en sorte qu'il y a du romantisme partout, chez tous les poètes lyriques allemands jusqu'à nos jours. Trouver le lien qui les unissait tous, et donner, dans un ensemble, une image fidèle de leurs productions, tel est la tâche que s'étaient imposée MM d'Oppeln-Bronikowski et L. Jacobowski. Ils y ont pleinement réussi. Depuis Klopstock jusqu'à Nietzsche nous voyons défiler tous les poètes allemands qui ont fait des vers romantiques. Et les éditeurs ne se sont pas contentés de choisir dans les œuvres les plus célèbres, ils ont fait revivre des noms obscurs, à peine connus encore des spécialistes, et exhumé des vers oubliés dans de vieux *Almanachs des Muses*, en sorte qu'il arrive souvent que l'on retrouve ici la première inspiration de pièces demeurées célèbres dans les strophes inhabiles de petits inconnus. La *Fleur bleue* de ce pauvre Novalis, que cherche vainement Henri d'Ofterdingen, a servi de titre au volume. La fleur bleue, c'est le désir infini, la langueur sans but, le regret de pays inconnus, le repliement sur le passé, le goût de l'exotisme, la volupté dans la douleur et la joie extatique des larmes. Car tout cela est du romantisme, mais le romantisme est aussi la blague de tout cela, ironie sinistre faite de regret et d'impuissance. En vain chercherait-on de l'unité dans les âmes romantiques, et la complexité de sentiment, comme l'a si bien fait remarquer M. Jacobowski, n'est pas guidée par ce que Taine a appelé l'*idée maîtresse*. Un lien unit cependant tous ces poètes, c'est leur pessimisme que l'on retrouve au fond des émotions les plus sereines. « Dans le lyrisme de Novalis, dans les fantaisies claustrales de Wacken-

roder, dans les grimaces de Tieck, dans la légèreté de Lucinde (Schlegel), partout s'agite un courant souterrain de douleur, insaisissable pour l'œil, mais que perçoit l oreille exercée. » M. d'Oppeln-Bronikowski a mis en tête de ce volume, qui contient peut être ce que la littérature allemande a donné de meilleur, une copieuse préface sur l'historique du romantisme. M. L. Jacobowski y a joint une subtile étude sur la psychologie du mouvement poétique. S'il fallait émettre quelques critiques je blâmerais vivement les éditeurs d'avoir mis en vers libres quelques pièces de *Hymnes à la Nuit* de Novalis écrites en prose rythmée, je regretterais que l'on ait un peu négligé Brentano et mutilé Henri Heine. Les renseignements bibliographiques me paraissent insuffisants et j'aurais voulu que l'on indiquât au moins les dates de naissance des poètes. Mais ce sont là des détails, et l'ensemble est parfait.

§

Les éditeurs de la **Insel** ont publié quelques volumes de vers. Ce sont d'élégantes plaquettes en demi-reliure de parchemin avec des étiquettes collées au recto de la couverture, à la façon de certaines publications anglaises. Comme il s'agit ici, du moins pour l'Allemagne, d'une véritable innovation je tiens à faire une première remarque : l'effet d'une étiquette blanche sur un cartonnage peut être très heureux, surtout si le papier est de couleur foncée, mais dès que l'étiquette se colle sur un fond bariolé, sur un motif de fleurs ou une décoration linéaire elle interrompt l'impression esthétique et le résultat pour l'œil est déplorable. Voilà pour l'aspect extérieur des volumes.—J'admire beaucoup les belles marges de **Unmut**, le recueil de chants de M. R. A. Schrœder, et **Die Fischer** de M. A. W. Heymel, agréablement orné par E. R. Weiss, me semble témoigner d'une imagination copieuse. **Dir** mérite une place à part. M. H. Vogeler y a réuni des poèmes écrits de sa main et illustrés par lui. C'est d'un joli effet que Beardsley n'aurait pas manqué de goûter. L'écriture autographiée et les dessins sont du même style et cela est d'un effet très heureux. M. Vogeler appartient à cette école de peintres qui ont voulu faire de Wospwede leur Fontainebleau et son lyrisme respire un beau souffle campagnard.

Dans son fascicule de mars (le dernier qui me soit parvenu), *Die Insel* donne en entier un drame inédit de Maurice Maeterlinck, *Sœur Béatrice*, dans une excellente traduction de

M. d'Oppeln-Bronikovski, avec de merveilleux bois de Georges Minne.

Il est utile de constater la grande place que tiennent en Allemagne les littératures étrangères. Je n'en veux donner pour preuves que les nombreuses éditions allemandes d'*Œuvres complètes* qui paraissent en ce moment. L'éditeur Fontane est sur le point d'achever la publication des œuvres complètes de Maupassant. Ibsen est en train de paraître en entier chez S. Fischer à Berlin. Du Multatuli de M. Spohr il existe déjà deux volumes chez J. C. C. Bruns à Minden. M. Schering prépare une édition de Strindberg chez Pierson à Dresde. Le même éditeur annonce un Gustave Flaubert complet. L'infatigable M. d'Oppeln-Bronikovski est en train de traduire les romans de Stendhal et M. A. Mœller-Bruck donnera bientôt les contes d'Edgard Poe. Une excellente traduction des *Diaboliques*, de Barbey d'Aurevilly, avec les illustrations du Rops en photogravures vient de paraître au *Wiener Verlag*, une jeune maison d'édition viennoise dont j'aurai souvent l'occasion de reparler.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Rudyard Kipling, *Complete Prose Works*, 13 vol. 6 s. chaque, Macmillan. — Richard Le Gallienne : *Rudyard Kipling, a criticism with a bibliography by M. John Lane*, 163-XLVI pp. in-8°, 3s.6, d., John Lane.

La renommée de Rudyard Kipling a été extraordinairement rapide et universelle ; en quelques années, son influence s'est étendue non seulement à son pays, mais dans le monde entier, et eut, récemment encore, un retentissement considérable dans le domaine de la politique. Une édition en treize volumes de ses **Complete Prose Works** fut publiée dans le courant de la dernière saison par Macmillan et Co et l'on a pu juger ainsi de l'ensemble déjà considérable des productions du jeune et fameux écrivain. Des volumes entiers lui ont été consacrés en Angleterre. En France même on s'occupa longuement de lui, en particulier M. Chevrillon, dans la *Revue de Paris*, et divers volumes furent traduits qui parurent ou paraîtront dans la collection d'auteurs étrangers qu'édite le *Mercure de France*.

Jusqu'à présent, il n'y eut guère qu'unanimité d'admiration. Depuis peu cependant, et surtout depuis qu'éclata la guerre sud-africaine, des lecteurs nullement gens de lettres écrivirent

dans les revues hebdomadaires, spécialement consacrées à la critique littéraire, de longues lettres où ils prenaient amèrement à partie l'auteur célèbre et lui reprochaient vivement sa brutalité exagérée et la glorification des pires instincts humains. Naturellement cela donna lieu à de fort intéressantes polémiques auxquelles prirent part de nombreux admirateurs atteints de ce qu'on appelle déjà, de l'autre côté du détroit, la « Kiplingite ». Maintenant, voici un nouveau volume, **Rudyard Kipling, a criticism**, dû à Mr. Richard Le Gallienne. Une bibliographie, qui dut être fort malaisée, termine le volume, grâce aux recherches de Mr. John Lane. Ces quarante-six pages de précieuses indications bibliographiques ne contiennent absolument que les publications faites en langue anglaise par Mr. Kipling.

Mr. Richard Le Gallienne a tenté une étude sérieuse et méthodique des œuvres et de l'influence de Rudyard Kipling. Qu'il ait dit tout ce qu'il fallait dire, qu'il ait pénétré bien profondément son sujet, qu'il ait définitivement jugé et classé son auteur, nous ne le prétendrons pas. Il serait singulièrement heureux s'il l'avait fait, et il faut plus de temps et plus de recul pour apprécier une personnalité aussi puissante que celle-là. Quoi qu'il en soit, Mr. Le Gallienne a réussi à nous donner une œuvre extrêmement intéressante, qui n'est ni une attaque inconsidérée, ni une louange dithyrambique. Tout d'abord il examine les poèmes de Kipling : *Departmental Ditties, Barrack Room, Ballads* et *Seven Seas*. Il fait un choix fort judicieux de ce que ces divers volumes contiennent de bon et de durable et abandonne délibérément le reste, puis faisant délicatement allusion aux poèmes d'Homère, à Shakespeare, qui sait tout du monde bien qu'il en reste encore les trois quarts à découvrir, à Keats qui sait toute la beauté, bien qu'il meure à vingt-six ans, Mr. Le Gallienne conclut qu'à côté de ceux-là Rudyard Kipling sera encore trop heuheux d'être admis comme un *Academy student*.

Ensuite le critique examine les nouvelles, les *short-stories*, et il reconnaît sans hésiter l'extrême valeur d'un certain nombre d'entre elles ; il accorde que c'est là surtout, dans ces rapides récits, qu'excelle Kipling et qu'il a toujours échoué quand il a voulu construire un roman ; c'est une constatation facile à faire. Les meilleures de ces nouvelles sont évidemment celles dont l'action se passe aux Indes, ou qui se rapportent en quelque façon aux Indes, où Kipling vécut les

années de son enfance et dont il a gardé des impressions extrêmement vives. Mais on ne peut être enfant dans deux pays différents, et cela se sent parfaitement à lire les autres nouvelles ayant rapport à quelque autre sujet. Là, on s'aperçoit trop de l'effort de l'auteur et de la mise en œuvre des notes qu'il a prises en cours de route et des observations soigneusement inscrites sur le carnet de poche. Un grand nombre de ces histoires sont écrites en une sorte de dialecte, d'argot de soldats qui souvent nécessiterait un lexique spécial, mais quand on peut les lire elles ont une saveur particulière que n'ont pas les autres, écrites, à part d'occasionnelles phrases, dans une langue assez commune et sans style véritable. Mais, comme l'a dit quelqu'un, quand les Indes appartiendront à la Russie personne ne comprendra plus Kipling — surtout en Angleterre. Des cent trente et une nouvelles qu'a données Kipling il y en a dix, peut-être, qui se différencient catégoriquement de l'ensemble. Mr. Le Gallienne dit une demi-douzaine. Tandis qu'on les lit, elles semblent extraordinairement réelles, parce qu'elles sont pleines de surprises, et cependant elles n'ont pour cause qu'un incident minime, elles sont au plus des anecdotes amplifiées qui valent surtout par l'habileté du raconteur; et c'est une surprise encore, un désappointement de s'apercevoir qu'on les oublie aussi vite qu'on les a lues, de même qu'un spectacle de lanterne magique.

Dans la troisième partie de son étude, Mr. Le Gallienne essaie d'analyser et d'expliquer la signification et l'influence de Kipling, et il est alors d'une sévérité qui peut sembler juste : « S'il fallait considérer M. Kipling comme *writer of ballads*, et un *teller of tales*, et rien de plus, il n'eût pas été nécessaire d'écrire un livre à son propos ; du moins au moment actuel de sa carrière. Cependant, depuis le *Recessional*, il a été, d'une façon bien définie, plus que cela; tandis que longtemps avant cela, si moins explicitement, il avait été non moins virtuellement une influence nationale. » C'est à ce point de vue que Mr. Le Gallienne l'entreprend maintenant et il va dire à ce sujet des choses fort exactes et soulever des objections singulièrement sensées.

« L'Anglais, dit-il, a toujours été une étrange combinaison de gentleman et de brute. Le gentleman a été célébré à satiété. Chez Mr. Kipling nous le trouvons aussi, mais, dans la plupart des cas, l'œuvre de Mr. Kipling s'adresse à l'Anglais en tant que brute, ou est une justification de la brute chez le

gentleman. Il s'adresse aussi à l'Anglais en tant que philistin, qui, particulièrement dans ces cinquante dernières années, en ce qui concerne la littérature, fut quelque peu malmené. En fait la littérature victorienne a été péniblement spirituelle et intellectuelle. Elle s'est occupée de résoudre les problèmes de l'amélioration du monde, d'expliquer des énigmes et de contenir chez l'homme le singe et le tigre. Entre les *Ruskin societies*, la poésie préraphaélite, sans parler de ces terribles femmes à la Burne-Jones, qu'y a-t-il d'étonnant que le jeune Anglais se soit ennuyé et n'ait éprouvé le désir d'aller en chasse de quelque chose qu'il pût comprendre? Pourtant, comme il est excessivement docile et malgré son courage physique, d'un courage moral nul, il a continué à se soumettre à ces œuvres en ces matières, car il n'y avait pas un seul écrivain de génie pour prendre son parti. Alors vint Stevenson, avec ses livres d'aventures et son évangile de virilité, et le jeune Anglais commença à espérer. Mais Stevenson était loin d'être suffisamment brutal. De plus, il avait du style. Désavantage fatal, car c'est tellement embarrassant.

» Enfin parut Mr. Kipling, et le jeune Anglais eut, d'un homme de génie reconnu, la permission d'être aussi brutal qu'il voulut. La chose était aussi près de la vie que l'est la reproduction cinématographique d'un assaut de boxe, et tout le monde déclara que c'était génial. Il attendait cela depuis longtemps, et cela vint enfin, le triomphe absolu des Philistins. Et maintenant, la littérature de beauté, de pensée, de fantaisie, toute la littérature d'idéalisme peut aller au diable. Elle doit se soumettre à la nouvelle mode ou mourir. Tout ancien idéal littéraire doit être rejeté même par les journaux littéraires. L'Idéalisme est en déroute; on s'incline, sacrifiant, en une abjecte terreur, l'une après l'autre toute réputation devant l'envahisseur. Les anciens maîtres n'étaient que du petit lait et ne savaient nullement la vraie façon d'écrire. Les oracles littéraires de New-York déclarent que Mr. Kipling est le plus grand maître de la prose anglaise qui ait jamais écrit; un journal anglais imposant suggère timidement qu'il peut y avoir une ou deux des plus hautes notes de la poésie dans lesquelles Tennyson soit supérieur à Kipling....

» .... Il ne faut pas chercher trop loin la raison de ce retour général à la brutalité et à la sensation forte en littérature. N'est-ce pas la réaction d'une époque dégoûtée de trop penser, d'un âge pessimiste qui est fatigué à mourir de l'énigme des

choses, d'un âge qui a perdu sa foi et n'en a pas encore trouvé d'autre? D'une époque, par conséquent, qui ne voit qu'une immédiate ressource : prendre ses plaisirs matériels, sans pitié, s'il le faut, et réduire au silence les angoisses de la pensée dans les grossières excitations qu'offre la vie...

» On entend souvent louer Mr. Kipling comme un écrivain étonnamment « moderne ». C'est vrai qu'il est... remarquablement contemporain. Il a le sens de l'actualité jusqu'au génie. Mais moderne dans le sens large du terme, il ne l'est pas. A vrai dire, de tous les écrivains importants et actuels d'Europe, il est le moins moderne. Certes, il est moderne dans ce pessimisme général dont j'ai déjà parlé ; mais de l'espoir moderne ou de l'effort moderne il ne sait rien ou n'a rien de bon à dire. Pour tous les mouvements typiquement modernes, il n'a rien qu'un mépris cynique ou jovial : la démocratie, le féminisme, l'éducation des masses sont les buts favoris de son ironie, et « la bienfaisante influence de la Civilisation et la Marche du Progrès » l'un de ses habituels sarcasmes. Des hommes plus sages ont rêvé d'un rapprochement graduel des nations, d'un affaiblissement des stupides haines de races, même d'une intime union des peuples séparés, pour le bien général de l'humanité. Son influence cependant est tout du côté d'un patriotisme étroit qui ne voit d'autre nation que la sienne, et contre une nation si proche parente de l'Angleterre que l'Amérique, il n'est pas loin de renouveler des sarcasmes surannés !

» Son œuvre renforce noblement ces anciennes vertus de l'homme qui, il faut l'espérer, ne seront jamais démodées — faire son devoir, vivre stoïquement, proprement et joyeusement. On ne peut jamais enseigner trop souvent de pareilles leçons et elles sont le fond même de l'œuvre de Mr. Kipling. Mais elles sont accompagnées de tous les anciens vices du Torysme. Pour la pensée progressive, il n'y pas eu depuis longtemps en Angleterre d'influence aussi dangereuse. De tout ce que les meilleurs poètes, philosophes, sociologues ont pu acquérir, il est directement ou indirectement un puissant ennemi Car n'est-il pas, de son propre aveu, « un serviteur du grand dieu Dungara, le Dieu des choses comme elles sont, à l'œil unique, porteur de la défense de l'éléphant Rouge! » Un dieu, à vrai dire, assez semblable au Jehova de *Recessional*, mais fort différent du doux prophète auquel la prétendue nation chrétienne qu'est l'Angleterre rend son hommage...

» C'est Mr. Kipling et ses suiveurs qui sont les vrais déca-

dents fin-de-siècle, car ils sembleraient avoir pour but de commencer le vingtième siècle en rejetant derrière eux ce que le dix-neuvième a si péniblement acquis...

»... Il est fâcheux d'avoir à écrire de dures choses de l'homme qui a fait *Mandalay* et les *Jungle Books ;* sa vitalité seule, sans son extrême variété, est une joie pour qui la contemple. Pourtant, toutes ces bonnes raisons de louange sont également de bonnes raisons de crainte, quand on trouve des dons aussi remarquables réduits à un point de vue à peine plus avancé que celui du soldat britannique qu'ils ont servi à célébrer.

» Comme écrivain, Mr. Kipling est un délice ; comme influence il est un danger. Certes l'horloge du temps ne peut être retardée par des hommes même dix fois mieux doués que ne l'est Mr. Kipling. Le grand mouvement du monde continuera sûrement, bien que lentement, et avec des soubresauts occasionnels dans la direction qu'il a toujours suivie, de la force brutale vers l'affranchissement spirituel. Mais il y a des influences qui aident sa marche et d'autres qui l'entravent. Il est regrettable que l'influence de Mr. Kipling soit une de celles qui l'entravent. »

Memento. — Fiona Macleod : *The Divine Adventure, Jona, By Sundown Shores, studies in spiritual history.* 1 vol. cr-8o, 324 pages, 6 s., Chapman and Hall, London. — John Ruskin : *La Couronne d'Olivier Sauvage, Les sept Lampes de l'architecture,* 1 vol. in-8, avec 14 héliogravures, 12 fr., Société d'Edition Artistique, Paris.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES PORTUGAISES

L'art et l'idée en Portugal. — *La Fin d'un Monde*, poème de Gomes Leal. — La mort d'Antonio Nobre; caractère de son œuvre. — Le centenaire de Castilho. — *Viriato tragico,* comédie historique de Julio Dantas. — L'idéalisme mystique. — *Terre d'exil,* par Severo Portella. — *Meia Noite,* pièce en trois actes de D. João de Camara. — Publications récentes. — Revues.

L'Art traduit le frisson des âmes, leur inquiétude, leur curiosité du Bonheur, dont le visage est Dieu. Quel que soit cet art, tel est son résultat, telle est sa mission. Il est la vie ; il est la conscience du poète et, s'il est aux mains du génie, la conscience même d'une race. La recherche moderne ayant substitué, dans les âmes, un vouloir vivre de force et de justice par la liberté au vouloir vivre chrétien d'amour renon-

ciateur et de pitié sentimentale, un duel étrange est survenu Ibsen veut à la fois tout l'amour et toute la liberté; mais il proclame la suprématie de l'amour; Tolstoï retourne boire à la source évangélique de pitié pure, presque bouddhique, sans cet absolu besoin de certitude fanatique où s'exalte le vœu d'autres races. J'ai dit naguère à cette place le tourment tragique du portugais Anthero de Quental avide, comme tous les peuples du soleil, d'une foi tout ensemble sentimentale et dogmatique, où la passion garde ses droits. Toute la pensée portugaise hérita jusqu'à cette heure de son mal. L'âme lusitanienne veut croire : le doute, fils des brumes, l'écrase et la tue. De là, ce pessimisme extraordinaire, tantôt fanatique, révolutionnaire, maudissant le présent pour déifier l'avenir, tantôt plaintif, sanglotant, saignant — résigné jamais. Garrett ne connut que fort peu ces affres et son *Frei Luiz de Souza*, ce Rosmer méridional, signale uniquement la lutte d'une âme d'amour avec son milieu séculaire. Il ignore cette malédiction jetée sur la vie, cet effroi devant la possibilité des événements cruels et inexplicables, ce frisson de tout ce que doit arriver, d'où procèdent même *Le Roi Galaor*, *Belkiss*, *Sagramor*, d'Eugenio de Castro. Il ignore surtout le sarcasme violent, les révoltes exaspérées d'un Guerra Junqueiro, les blasphèmes épiques d'un Gomes Leal. Le génie garrettien, comme celui de Joao de Deus, sut se garder plus pur ; sa spontanéité, bien différente aussi du bouillonnement d'un Camillo Castello Branco, coulait comme une eau claire et ne charriait point de scories.

Qui ne se sentirait entraîné pourtant par la magnificence lyrique et l'enthousiasme brûlant d'une œuvre comme la *Fin d'un Monde,* où le poète, un peu déclamatoire et souvent inégal, de l'*Antechrist* manifeste une fois de plus toutes les qualités et tous les défauts d'une inspiration, qui ressemble au vol d'un oiseau noir dans la tempête.

Ecoutez vibrer de tels vers :

— « Chevaliers du Bien, qui venez des forêts de l'Idée... et jurez la guerre au Crime, à la Pourriture — courez sur ce cloaque, à toute bride — ô justes champions, purs comme l'hermine... — Agitez par les airs l'épée de la Révolte ! — aiguisez les poignards aux pierres des chemins ! »

Malgré d'éclatantes beautés, je ne puis m'empêcher de préférer certaines autres œuvres du même poète, comme je préfère les « *Simples* » de Junqueiro à tout ce qu'il a pu écrire, pour leur qualité purement émotive. De là également le culte

que je garde pour *So*, ce poème incomparable de la douleur, d'un lyrisme si pénétrant à force d'exactitude quasi-physiologique, œuvre d'une tristesse unique et navrante, comme la mort du poète lui-même, de ce pauvre Antonio Nobre, qui fut l'ami de Verlaine et qui vient de s'éteindre à Porto de la tuberculose. La perte est immense pour les lettres portugaises et peut-être irréparable, à cause du souffle rare et tragique dont le cher défunt sut imprégner ses vers. C'est en de pareilles âmes que s'affirme la vie intérieure d'un peuple, et le romantisme en fit éclore peu. Castilho lui-même (exceptons Garrett), Castilho, dont on vient de célébrer là-bas, en janvier dernier, le centenaire (et qui fut, par ailleurs, le propagateur en Portugal de l'Instruction primaire), demeura simplement toute sa vie l'artiste sûr de ses moyens, épris avant tout de pureté. Le pauvre aveugle avait su, malgré d'extraordinaires malheurs, à force de travail et de passion exclusive pour son art, conquérir la sérénité souveraine, ignorée des chercheurs d'idées. Ainsi a-t-il produit quelques chefs-d'œuvre, pour ne citer que son *Camoens*, l'une des rares pièces du théâtre portugais capables d'être placées en parallèle avec le *Frei Luiz de Souza*. *L'Arcadien posthume* (ainsi fut-il appelé par ses jeunes adversaires de l'Ecole novatrice de Coïmbre), affirma entièrement, exclusivement, et c'est là sa gloire, la vertu légendaire des formes classiques, harmonieuses. Aussi a-t-il mérité d'être longtemps le maître révéré de toute une jeunesse d'élite. A pareil souci d'art fut toujours sensible le tempérament lusitanien, et le succès actuel à Lisbonne de la nouvelle pièce de Julio Dantas, *Viriato tragico*, en est la preuve. Comme pour le *Camoens* de Castilho, Julio Dantas a choisi pour protagoniste de sa comédie historique un poète, un poète du XVIIe siècle, Braz Garcia de Mascarenhas, auteur d'un poème portant le titre de la pièce.

Il y a là un sérieux retour, manifeste également dans la *Nuit de Noël* de Julio Brandao et Raul Brandao, vers la sérénité. C'est là une qualité classique que ne veulent ignorer les vrais maîtres; Eugenio de Castro ne s'y soustrait jamais et c'est peut-être ce qui a permis au symbolisme, inauguré par lui en Portugal, d'être le point de départ, grâce à *Belkiss*, grâce au *Jésus* de D. João de Castro, d'une orientation nouvelle et toute récente de l'âme lusitanienne. Je veux parler du mouvement mystique, signalé par l'apparition de *Terre d'Exil*, ce livre de bonté souveraine, véritable poème d'âme comme les

plus belles pages de Maeterlinck, où Severo Portella, dans une langue parfaite, mélodieuse, évangélique, enseigne le silence attentif aux voix profondes de l'âme et la rédemption par le souci divin de la vie intérieure. La leçon qui se dégage des meilleurs drames d'Ibsen n'est-elle pas la même ? Tolstoï, Nietzsche, Emerson, Ruskin, Maeterlinck et tous ceux dont Victor Charbonnel analysa naguère les tendances dans la littérature présente, tous ceux qui prêchent le retour sur soi et la mystique vertu des méditations transcendantes ont ouvert cette voie de lumière. Plus que tous ses devanciers et parce qu'il est un initiateur dans la péninsule, Severo Portella garde quelque chose de biblique, au moins dans le style et l'image, mais comme les conclusions du livre, aux sept paraboles, sont hautes et consolantes !

« Comme une fleur défendue, le bonheur est cueilli par ceux qui ont avant tout les mains saines pour le cueillir. Et comme la pureté des mains provient du juste mérite de nos œuvres, ne laissons pas, à chaque instant, d'avoir présent en nous-mêmes le religieux examen de conscience.

» Dans la nature, il n'y a ni mauvais ni bons, mais un mur ou l'autre qui barre le chemin. En des yeux de crime j'épèle des bontés, comme parmi des charbons se réfugient des diamants. »

La restitution au théâtre de la vie psychologique, qui est la vertu des drames vrais, la concordance parfaite entre le décor et l'action vient également d'être tentée, dans le même ordre d'idées mystiques, par l'illustre dramaturge D. Joao de Camara, dans sa pièce récente représentée au théâtre D. Amélia, *Meia-Noite*, d'une suggestion toute ibsénienne.

La vraie poésie, le lyrisme immanent aux choses profondes de l'amour et de la vie, la foi dans une rédemption par la grâce des œuvres et des pensées les meilleures de chacun s'en exhalent, comme un parfum céleste. J'eusse aimé pouvoir analyser plus largement cette pièce remarquable, comme aussi l'*Amor louco* de Lopez de Mendonça, où sont développés des points de vue analogues. Dans une magistrale étude parue à l'*Ave-Azul*, Carlos de Lemos a su définir admirablement les tendances novatrices du groupe en question ; ce sont des pages à lire.

Il convient de remarquer que beaucoup de jeunes écrivains s'orientent vers la critique : anciens et modernes sont tour à tour appréciés avec un souci d'impartialité qui requiert l'é-

loge ; déjà j'ai eu l'occasion de citer des noms, des titres, des revues même ; en cet instant Paulo Osorio, qui dirigea l'*Alvarada*, prépare à son tour un volume d'essais. Il ne faut pas oublier les *Notas d'un provinciano* de l'écrivain distingué Jayme de Magalhaès Lima et la *Peste*, publication mensuelle de critique de Joaquin Leitao, un jeune qui promet.

A signaler, pour y revenir ultérieurement, l'apparition de *Filho das Hervas*, roman de Carlos Malheiro Dias, un jeune aussi mais qui se revèle de très haute valeur ; *Religiao do sol*, recueil d'impressions d'Augusto de Castro ; *Algas*, vers d'amour, ingénieux et doux de Gavao de Barros, *Constança*, poème d'Eugenio de Castro. D'Eça de Queiroz on annonce la publication prochaine en volume de l'*Illustre Casa de Ramires* et de la *Correspondancia do Fradique Mendès*. En France, vient de paraître à la Librairie Encyclopédique *Le Portugal*, œuvre bénédictine où l'on trouve tout, où revit la Lusitanie entière sous la plume de Xavier de Carvalho, L. P. de Brinn' Gaubast, Bartholomen Ferreira, etc. En Italie, Antonio Padula continue la série de ses monographies et traductions, parmi lesquelles l'*Ondine du Lac* de Théophilo Braga et le *Roi Galaor*, véritable transposition italienne, quoique en prose, du somptueux original portugais.

Parmi les revues continuent de vivre : l'*Ave-Azul* de Carlos de Lemos, la *Mà Lingua* où je lis de Lopez d'Oliveira une fort belle étude sur le maître romancier Camillo Castello Branco, remarquable même après celle de Bruno parue naguère dans le *Myosotis* de Julio de Lemos, *Hôje*, intermittent mais intéressant, l'*Instituto*, où paraît la suite des *Mémoires de Castilho*, les *Vermelhos*, pénétrants, incisifs sous la direction de F. Reis et Mayer Garçâo, la *Revista Coïmbrà*, l'*Aurora do Cavado* où se lisent d'excellents articles bibliographiques, *Bohemios*, etc. Signalons en France la naissance du *Portugal à l'Exposition*, rédigé en deux langues, directeur D. Cisneiros Ferreira, rédacteur en chef Xavier de Carvalho, avec la collaboration des plus vaillants lusophiles.

Le Portugal, comme on voit, comme on verra, tient à maintenir la gloire de ses quatre cents ans de haute culture intellectuelle.

PHILEAS LEBESGUE.

LETTRES POLONAISES

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Remercierai-je la Direction de cette revue d'avoir bien

voulu réserver une place aux *lettres polonaises ?* Ne serait-il pas plus juste d'affirmer que ces lettres manquaient depuis longtemps au *Mercure,* puisque la littérature polonaise présente assez de titres pour être mise au rang des plus grandes? On a cru nécessaire de combler aujourd'hui cette lacune. Aussi suis-je particulièrement flatté par le hasard qui me charge de cette tâche agréable entre toutes.

Il est sans doute difficile de parler aux étrangers d'une production littéraire qui porte tant de marques d'exclusivisme que celle de la Pologne. Mais l'attitude d'un chroniqueur polonais au « Mercure », même un peu vague, sera aisément justifiée, sinon toujours comprise, s'il s'efforce d'oublier un peu les préoccupations d'ordre politique (d'ailleurs mal placées ici) et toutes condescendances amicales. Espérons que nos *lettres* échapperont à ce double écueil.

Avant d'aborder la littérature polonaise contemporaine, il sera peut-être utile de rappeler aussi brièvement que possible les points saillants de l'histoire littéraire en Pologne.

Quiconque voudra comprendre ses caractères généraux, comme ses particularités, n'oubliera jamais le fait capital qui domine tous les efforts intellectuels et moraux des Polonais d'aujourd'hui : nous sommes le seul peuple en Europe qui, comptant dix siècles de civilisation chrétienne, possédant vingt millions d'habitants et faisant preuve dans tout ordre d'activité d'une culture très intense, soit privé à cette heure d'indépendance politique. Ce fait essentiel, résultat d'un passé très tourmenté, résume en quelque sorte les étapes de l'évolution littéraire polonaise.

Au point de vue qui nous intéresse on peut partager les dix siècles de l'histoire de Pologne, depuis le premier roi Mieczyslaw (963) jusqu'à nos jours, en six parties bien déterminées.

§

Littérature en esclavage latino-romain. — La première et la plus longue période dure jusqu'à la moitié du seizième siècle. C'est une époque de formation de l'état. Le pays était divisé en provinces : à la tête de chaque province était un prince. Il faut attendre quelques siècles pour voir se manifester le besoin d'une forte autorité centrale. Les princes luttaient contre les envahisseurs redoutables tels que l'Ordre Teutonique appelé imprudemment par le prince de Masovie, Kondrad, pour vaincre les barbares prussiens, et devenu ensuite l'en-

nemi implacable de la Pologne. Les invasions successives des Tatars retardèrent l'accroissement du territoire et le développement naturel de l'unité ethnographique. Le grand rôle de constructeur qui réussit à unir les provinces jusqu'alors séparées, fut rempli par Wladyslaw Lokietek et son fils, Casimir le Grand. Lokietek se fit couronner à Cracovie, qui devint la capitale de la nouvelle Pologne; Casimir le Grand fonda une grande quantité de villes et créa pour les deux parties du pays une législation commune, connue sous le nom de : « Statuts de Wislica ». La dynastie des Piastes, après son extinction, légua au pays la tâche énorme de l'organisation intérieure. Quelques années après la mort de Casimir (1386), se produisit un fait gros de conséquences pour l'histoire et la littérature polonaises : la reine polonaise Edwige épousa le prince lithuanien Jagiello qui fait baptiser la Lithuanie et l'unit pour toujours à la Pologne. Dès lors, le pays devient grand et fort et en même temps se transforme intérieurement. Un des Jagiellons, Casimir, cédant à la force des circonstances, dans sa lutte contre l'oligarchie appelle à la vie politique la petite noblesse (« szlachta ») en lui donnant les célèbres « Statuts de Nieszawa » (1454) à la tête desquels se lit la grande devise : « Neminem captivabimus nisi jure victum. » Quatorze années plus tard, on fonde le premier gouvernement représentatif « la grande diète de la couronne » (« walny sejm koronny ») à Piotrkow. Devenant de plus en plus puissante, la petite noblesse donne un coup décisif à l'oligarchie en faisant passer à la diète de Radom (1506) la formule d'après laquelle aucune nouvelle loi ne peut être mise en vigueur sans l'acceptation de la diète, du sénat et des députés ruraux. Bientôt l'autorité royale devient presque fictive, et le principe de « la liberté dorée » de la petite noblesse devient la base de toute tentative d'organisation intérieure.

Cette transformation rapide et prématurée de la monarchie patrimoniale du moyen-âge en un état constitutionnel amena des conséquences désastreuses pour l'intégrité du royaume. Mais, comme nous le verrons plus tard, elle contribua fort à la naissance de la littérature nationale.

Celle-ci n'était pas encore possible dans la première période de l'histoire polonaise. De l'époque préchrétienne on n'a conservé aucun monument écrit, aucun poème populaire. Le baptême de la Pologne et l'introduction de l'ordre romain avaient en effet supprimé la langue nationale dans la vie

publique. Le latin était devenu la langue officielle du pays et le clergé avait pris en mains la direction de l'éducation. Jagiello inaugure en 1400 l'académie à Cracovie, mais cette institution ne tarda pas à acquérir le caractère religieux et l'esprit rétrograde qu'elle a conservés jusqu'à nos jours. Elle eut toutefois à l'origine un moment d'épanouissement heureux et pendant cette courte époque forma une pépinière de savants (Nicolas Copernic, Jean de Glogow, le premier phrénologue, Ciolek ou Vitellio, auteur d'un traité d'optique, Grégoire de Sanok, l'ennemi de la scholastique, etc.). Mais dans les premiers siècles de son existence elle ne fit pas beaucoup pour les lettres nationales. Jusqu'au seizième siècle la littérature reste esclave des Romains, une esclave réduite à deux genres d'écrits : la chronique (Gallus, mort vers 1113, Vincent Kadlubek, Baszko, Janko de Czarnkow) et la poésie vaguement lyrique (Callimach). De tous les auteurs latins de cette époque, un seul mérite l'attention universelle; c'est Dlugosz (1415-1480), le célèbre auteur d'un ouvrage très important « Historica polonica ».

§

Une littérature qui, d'un seul coup, se lève à son apogée classique. — Pendant tout le seizième siècle la Pologne conserva une vraie puissance, jouissant de la sécurité au dehors et de la liberté au dedans. Le royaume s'appelle couramment « la république » (rzeczpospolita) et par le bienfait de la paix, la noblesse militaire se transforme en noblesse foncière. Elle n'habite pas les villes et mène une vie sédentaire, ce qui ne l'empêche pas de veiller à la conservation des libertés publiques par les diètes et les élections des rois. Le principe de l'égalité développe chez chacun la conscience de la dignité personnelle, et la vie dans les petits domaines (dwory) pousse bientôt à l'évolution d'individualités originales. La liberté politique assure en même temps la liberté religieuse. Les réformateurs persécutés en Europe accourent en Pologne. La jeunesse studieuse des universités étrangères leur fournit l'hospitalité et leur procure des prosélytes. Les discussions politiques et les polémiques religieuses occasionnent un grand mouvement d'idées et réveillent en la secouant la conscience nationale.

De tout cela devait sortir la littérature nationale. Il s'est produit en Pologne un fait inconnu peut-être dans l'histoire des autres littératures quoique aisément explicable par l'influence

de la littérature latine qui domina dans l'époque précédente : l'éclosion, tout d'un coup, d'une littérature si vivace, si forte et si abondante que le seizième siècle est ordinairement considéré comme « l'âge d'or » de la littérature polonaise. Il y a encore une foule d'écrivains et de poètes latins (Paul de Krosno, Jean de Wislica, André Krzycki, Jean Dantyszek, A. Frycz Modrzewski, un grand homme d'état, etc.); il s'en trouve même quelques-uns qui, comme Klemens Janicki, sont tellement imprégnés des latins que l'on pourrait les prendre pour les contemporains de Catulle ou d'Ovide. Mais à côté d'eux surgit une pléiade de poètes et écrivains polonais montrant par d'imposants exemples que la langue nationale possède une souplesse et une grandeur étonnantes.

A la tête de ce mouvement apparaissent trois grands noms : Rey, le père de la prose; Kochanowski, le père de la poésie, le plus grand poète classique polonais; Skarga, l'ardent prophète et patriote. Ils éclipsent de leur gloire une quantité d'écrivains remarquables tels que Klonowicz, Szymonowicz, Skarzynski, Orzechowki, Warszewicki, les frères Bielski, Wereszczynski, Stryjkowski, Birkowski, etc. ; ils restent non seulement les fondateurs de la langue littéraire, mais, par suite de circonstances extraordinaires, les conservateurs du génie national menacé de mort par le clergé.

§

Cent cinquante ans de littérature confisquée par les jésuites. — La noblesse polonaise a poussé le principe de liberté individuelle jusqu'à un rêve immense dont la réalisation n'a été jamais essayée dans aucun autre pays : elle a pris l'habitude de faire passer tous les votes de la diète *à l'unanimité* et cette habitude est devenue une loi exploitée par les oligarques et les ennemis extérieurs à partir de 1652, quand un député, Sicinski, a quitté la salle des réunions de la diète en posant son « liberum veto » et quand, après ce fait, les autres députés se sont privés volontairement du droit de continuer la discussion pour ne pas léser le grand principe de la « liberté dorée ». La stabilité de l'état fut fortement ébranlée après chaque application de cette malheureuse loi. D'un autre côté la tolérance religieuse, qui garantissait la liberté complète à toutes les religions et sectes, donna naissance à un autre mal qui rongea l'organisme national jusqu'à amener sa mort politique. Les sectes se développaient librement sur divers

points de la république. A Kroïewiec fut fondée une faculté protestante ; les frères moraves eurent des écoles à Leszno et à Kozminek ; les calvinistes dirigeaient l'éducation de la jeunesse à Wilno ; sociniens et ariens s'installaient à Pinczow, Lubartow et surtout à Rakow, (l'Athènes sarmate).

Mais le clergé catholique ne voulut pas souffrir un tel état de choses et provoqua un violent mouvement de réaction. Le cardinal Hosius fit appeler, au secours du clergé aux abois, les jésuites. Cette confrérie avec son habileté admirable occupa l'éducation de la jeunesse, s'empara de la direction des affaires publiques et entraîna bientôt le pays entier dans un gouffre. Les jésuites réussirent à fermer toutes les imprimeries non-catholiques et à supprimer 1500 écoles populaires (30.000 élèves). Ils les remplacèrent par quatre « collegia nobilia » et 55 lycées dans lesquels la littérature nationale, l'histoire et les sciences furent tout simplement abolies. Chez eux on s'occupait uniquement de l'enseignement du latin, de la littérature romaine selon les « editiones castigatae » et de l'éloquence devenue une sorte de l'art national. Le panégyrique, enflé de métaphores basses et insipides, de *concetti* et comparaisons mythologiques remplaça toute littérature. On s'empressa à l'envi d'écrire de fades éloges et de pompeuses flagorneries : les jésuites louèrent leurs bienfaiteurs, la petite noblesse — les magnats ou l'ancienneté des armes de leurs amis. Les nobles alors parlaient couramment latin et les jésuites les avaient habitués à une manie ridicule : celle de faire invariablement succéder à chaque phrase polonaise une phrase latine. Ce macaronisme imbécile faussa le goût et dura pendant 150 ans.

Un seul jésuite doué d'un talent supérieur écrivit en latin pur. C'était un professeur de l'académie à Wilno, Sarbiewski (Sarbievius), poète lyrique connu dans toute l'Europe occidentale, souvent comparé à Horace et étudié jusqu'à ces derniers temps dans les écoles anglaises. La littérature nationale était donc complètement confisquée par les jésuites. Le pays possédait bien une belle tradition littéraire, établie par les classiques du siècle précédent. Mais un auteur national risquait de ne pas être lu dans l'affadissement général. A part quelques poésies satiriques (K. Opalinski), épiques (Twardowski), idylliques (les deux frères Zimorowicz), à part quelques écrits politiques (Jablonowski, le roi Leszczynski) occasionnés par les malheurs évidents du pays, toutes les œuvres littéraires polo-

naises de cette époque ayant quelque importance furent ou gardées manuscrites par les auteurs ou absolument négligées par les contemporains.

Quelques écrivains sans doute intéressants (comme Skarszewski, Grotkowski) sont connus seulement de nom par les courtes mentions qu'en ont laissées leurs confrères. L'œuvre la plus importante de l'époque, un poème héroïque de Potocki, « La guerre de Chocim » a été publié pour la première fois en 1850.

Le plus éminent représentant du siècle, W. Kochowski, est tombé dans l'universel oubli. Les poésies exquises de Jean André Morsztyn sont restées dans les mains de ses amis et la première édition complète de ses œuvres n'a paru qu'en 1883. Au cours de notre siècle, on a retrouvé aussi une grande quantité de mémoires de l'époque jésuitique. Les mémoires célèbres de Jean Pasek ont été trouvés par hasard dans un garde-manger ; les très importants mémoires de Matuszewicz ont été publiés seulement en 1876. Chaque année apporte quelques fragments littéraires de cette époque lointaine et on s'aperçoit que la soi-disant improductivité du dix-septième siècle et de la première moitié du dix-huitième en Pologne n'a été qu'un mauvais tour joué à la nation par les jésuites.

§

L'apparition de l'esprit littéraire en Pologne. — Le dernier roi polonais, Stanislas Auguste Poniatowski, fut un souverain faible, misérable et traître. Il ne put se mettre à la hauteur des événements politiques du pays et de la situation tragique dans laquelle se débattait la nation entière. Mais comme homme d'un goût supérieur, quoique privé d'originalité, il a exercé une influence énorme sur l'état des lettres et des arts en Pologne. Il jouait au Louis XIV et fonda en effet une espèce de Versailles, où l'on singeait non seulement les formes, les costumes et les mœurs de la France, mais encore sa littérature et son esprit. Ce nouvel esclavage de la littérature nationale, le troisième depuis son existence, a été pourtant salutaire à son développement. Le roi et ses courtisans littéraires ont compris que l'on peut imiter la France avec des procédés nationaux, que la langue polonaise est capable d'exprimer toutes les finesses de la pensée et toutes les nuances du sentiment. Dès lors le latin fut définitivement detrôné et la langue classique du seizième siècle, polie et travaillée,

devient grâce à eux un pur joyau. Poniatowski organisa à sa cour « les jeudis littéraires » où les écrivains subventionnés par lui s'exerçaient à faire de l'esprit. Ce fut le premier grand cénacle littéraire de la Pologne. La satire légère et l'esprit voltairien y dominaient. Le roi lui-même s'occupait des travaux de ses protégés, retribuait largement « le prince des poètes » Krasicki, commandait à un autre protégé, Naruszewicz, la première grande « Histoire de la nation polonaise », goûtait les poèmes anacréontiques de Wegierski et souriait avec indulgence aux flagorneries de son chambellan Trembecki, homme de talent, grand maître de la langue nationale. En 1747 il fonde à Varsovie un théâtre polonais où l'on joue les pièces de Zablocki et d'autres auteurs de moindre importance. Cette protection royale créait dans la capitale une vraie atmosphère littéraire. Des écrivains d'occasion, les dilletanti militaires ou religieux qui écrivaient par délassement ou par jeu dans les époques précédentes, font place aux gens de métier, aux professionnels qui prennent conscience de leur raison d'être, de leur fonction littéraire. Un pays comme la Pologne qui cherche dans la littérature surtout l'instruction et l'éducation morale ne lit presque plus les œuvres de ces auteurs. Mais nos grands poètes romantiques, surtout Mickiewicz, ont hautement apprécié la valeur artistique des poèmes de Trembecki et de tous ses amis et confrères de cour. En fait l'époque du roi Stanislas-Auguste a donné naissance à l'*esprit littéraire*, cet esprit que M. Remy de Gourmont appelle justement « la torche jamais éteinte que se passent de main en main les générations intellectuelles ». Envisagée à un tel point de vue, c'est une époque très féconde et très importante pour les lettres polonaises.

On sait que les dernières années de l'existence politique de la Pologne furent marquées par une grandiose activité intellectuelle et morale. Il se forma tout un groupement de réformateurs et de patriotes désintéressés qui voulaient sauver la patrie. Le point culminant de leurs efforts fut la célèbre « diète de quatre ans » (Sejm Czteroletni), la première assemblée constituante de l'Europe, qui réforma de fond en comble l'organisation du pays et finit par proclamer la constitution (1791), transformant la Pologne en monarchie constitutionnelle. L'envahissement extérieur supprima tous ces projets en enlevant au pays son existence politique. Mais pendant vingt ans d'efforts tragiques, les réformateurs, — parmi les-

quels deux grands hommes d'Etat: Staszyc et Kollontlaj, — ont publié toute une littérature politique, très intéressante et pleine d'idées. Elle complète en quelque sorte la littérature de cour et sert de trait d'union aux ouvrages de l'époque suivante.

§

La littérature des survivants politiques. — Après la bataille de Maciejowice et le troisième démembrement de la Pologne (1795), la nation entière tombe dans une stupeur.

Les grands chefs militaires se dispersent dans toutes les parties du monde : Kosciuszko et Niemcewicz se battent pour l'indépendance de l'Amérique ; Dombrowski avec ses légions et Kniaziewicz se rangent sous les drapeaux français et espèrent vainement qu'un jour la France délivrera leur a patrie. Les écrivains de la cour de Poniatowski se consument de tristesse et de douleur. Naruszewicz passe ses journées, retiré à son évechè, dans l'hypocondrie noire ; Trembecki tombe dans une espèce d'idiotisme ; le poète Kniaznin est frappé d'aliénation mentale ; l'auteur comique Zablocki entre dans les odes ; Wegierski, émigré, meurt à Marseille. Pendant trente ans, toute littérature est atteinte de marasme. On écrit des odes et des tragédies dans l'esprit de Racine (Kropinski, Wenzyk, Felinski). Un éloquent professeur de littérature, Louis Osinski, règne en maître d'élégances littéraires. « La société des amis des sciences », petite académie de Varsovie, s'efforce sans succès, de donner à chaque genre de littérature un représentant. A part Fredro, poète comique de grand talent, à part Jean Paul Woronicz, poète prophétique, la poésie reste médiocre (Niemcewicz, Kozmian), le roman fade et sentimental (Niemcewicz) ou pseudo-historique (Bernatowicz).

Varsovie est bientôt supplantée comme capitale littéraire par Wilno où prospérait de façon remarquable une jeune université, par les soins de professeurs éminents, surtout de deux naturalistes et mathématiciens universellement connus : Jean et André Sniadecki. C'est à Wilno que naquit le romantisme polonais.

L'insurrection de 1830 changea de nouveau la face de la Pologne. Après la fin malheureuse de la guerre, la fleur de la nation, ses généraux, ses officiers, ses soldats, ses artistes et ses poètes pérégrinent à l'étranger, et rien qu'en France on a pu compter, vers 1832, jusqu'à 12.000 émigrés polonais.

C'est donc en France que se développa et arriva à son apogée le romantisme polonais; c'est là que nous voyons trois génies nationaux: Mickiewicz, Slowacki et Krasinski; c'est dans les cimetières de Paris et de Montmorency que sont enterrés les plus illustres polonais du XIXe siècle (1).

L'immense douleur de la nostalgie transforme les historiens en louangeurs enthousiastes du passé de la patrie (Lelewel); les poètes — en prophètes, maîtres et bardes nationaux (Mickiewicz, Slowacki, Krasinski, Zaleski, etc.). A l'étranger les romantiques polonais vivent toujours dans la région du sublime: quand ils se mettent en colère, on a l'impression de l'éclat de la foudre; quand ils se révoltent, c'est à Dieu lui-même qu'ils parlent pour le provoquer en lutte singulière (« Improvisation » de Mickiewicz); quand ils pleurent — l'univers entier gémit avec eux. Ils aiment leur patrie avec une ardeur surnaturelle, ils tombent en délire quand ils pensent à ses malheurs, ils créent une nouvelle langue, très riche et très forte, magnifique chez quelques uns (Slowacki), mélodieuse, souple, colorée et facile chez tous; au besoin ils tyrannisent les mots et multiplient les néologismes quand leur idée dépasse la fruste simplicité des vocables. Cette poésie merveilleuse, nationale entre toutes, intraduisible et incompréhensible à tout étranger, est devenue par la force des circonstances, un important, sinon le seul élément d'éducation *nationale* pour la jeunesse. La puissante lyre romantique a remué la nation entière, a fait vibrer les cordes intimes de son âme, lui a communiqué une vie nouvelle, lui a enseigné les vertus héroïques, l'a préparée aux luttes futures, l'a transformée et aguerrie. Klaczko fait cette remarque, qui n'est pas trop exagérée, que « l'histoire ne saurait peut-être montrer que deux peuples qui aient reçu une éducation exclusivement poétique: la Grèce dans les temps anciens et la Pologne au XIXe siècle ». Les poètes romantiques ont mis tant d'âme, tant de souffrance désespérée dans leurs œuvres, que par un culte excessif de leur sensibilité ils ont fini par croire que la souffrance elle-même peut sauver la patrie. Déjà le précurseur du romantisme, Brodzinski, regardait le peuple polonais comme le Copernic moral dans le monde. Les romantiques appelaient leur malheureureuse patrie « Le Christ

(1) Les restes de Mickiewicz ont été retirés de Montmorency en en 1890 et transportés à Cracovie. C'est à cette occasion que Renan prononça un de ses plus magnifiques discours.

des nations ». Leurs âmes étaient si élevées, si avides d'une révélation qu'ils tombent tous, l'un après l'autre et les plus geniaux eux-mêmes dans le piège tendu par un illuminé, André Towianski. Celui-là se disait l'envoyé de Dieu en personne pour révéler aux Polonais les moyens de reconstruire leur patrie. L'aberration messianique des poètes émigrés prend de telles proportions que Mickiewicz pendant une année entière développa devant ses élèves du Collège de France l'idée d'une touchante singularité, que « la nation polonaise a été préparée à recevoir de hautes révélations », que « la philosophie et la littérature polonaises ont grandement raison d'espérer pour l'humanité la venue d'un médiateur », que « cette opinion, la plus rationnelle de toutes, est susceptible d'être logiquement prouvée ».

A côté de la poésie romantique fleurit la littérature dramatique et surtout le roman. Mais la réalité environnante est par trop sombre, la vie quotidienne est trop semblable à l'histoire d'un prisonnier pour servir de sujet d'étude à un artiste. La poésie enflammée s'occupait des malheurs présents et ces sortes de thèmes ne pouvaient être traités avec succès par les prosateurs. A part quelques-uns (Korzeniowski, Chodzko, Dzierzkowski, John of Dycalp, Wilkonski. etc), les romanciers se tournent fatalement vers le glorieux passé du pays et le roman historique devient la lecture préférée d'une nation opprimée. Bronikowski, Skarbek, Grabowski, Wojcicki, Siemienski, Kosinski, Jaxa Bykowski, Czajkowski, Kaczkowski écrivent presque exclusivement des romans historiques. Kraszewski pendant 50 ans d'une production extrêmement féconde, sur 402 volumes de romans et presque autant de feuilletons, publie 169 volumes de romans historiques. Jez et tant d'autres comptent dans leur bagage littéraire presque autant de romans historiques que de romans de mœurs. Toute cette littérature poétique et historique entretenait dans la nation polonaise le désir passionné de l'indépendance.

En 1863 se produisit la troisième insurrection : le désastre amène le terrible état de choses dont nous n'avons pas à nous occuper ici. Dès lors les capitales d'Europe se peuplent à nouveau d'émigrés polonais ; mais ceux-ci n'ont plus la confiante ardeur de leurs prédécesseurs. Et là-bas, en Pologne, la désespérance en arrive à une incroyable lâcheté : dans l'affolement général il se lève un groupe de réformateurs, soi disant « positivistes », qui crient à tue-tête : « assez de rêveries !

nous nous sauverons par l'industrialisme et par l'évolution économique! » Une tourbe de bas écrivains, cuistres sortis de laboratoires ou d'usines, inaugurent un genre nouveau de poésie et adressent des odes aux marteaux et machines! Les artistes de talent, comme Swietochowski, se font publicistes au service de ce programme d'épiciers. Seul, le grand idéaliste Asnyk soutient la noble tradition poétique. Mais dans le roman et le théâtre, l'ingénieur-arriviste que la France devait connaître par les productions de M. Georges Ohnet devient le personnage sympathique et idéal préféré.

Il faut attendre quinze ans pour voir se manifester une réaction contre cette ère de pusillanimité improductive. Aux environs de 1880, dans l'ordre politique le socialisme fait son apparition : d'abord cosmopolite, il est aujourd'hui et depuis une dizaine d'années partisan ardent et militant de l'indépendance nationale. En littérature, le changement est encore plus visible. Le théâtre présente des comédies et des drames sans thèse, à l'instar de l'étranger ; la poésie abandonne les préoccupations morales et sociales (Gomulicki, Czeslaw Jankowski, Falenski, une partie des poèmes de Konopnicka, etc.) ; le roman devient franchement réaliste, étudie les paysans (Prus), les juifs (Orzeszkowa), et, quoique nourri de thèses, cesse de faire un dieu de l'industriel enrichi. D'un autre côté reparaît le roman historique (Kaczkowski, Krechowiecki, Choinski, etc.), grâce au superbe talent de Sienkiewicz, qui nourrit de ses *titanomachies* non seulement la Pologne entière, mais encore les deux peuples qui possèdent une maigre culture artistique : les Russes et les Américains (600.000 exempl. des romans de Sienkiewicz ont été écoulés par les libraires d'Amérique).

§

Epoque contemporaine. — Dans une nation privée depuis un siècle de son indépendance, la littérature est devenue la seule preuve de son existence sociale et de sa vie morale. Elle a attiré et employé toutes les forces intellectuelles du pays et, chose surprenante, malgré la censure extrêmement sévère, elle s'est épanouie en une floraison jusqu'alors inconnue. L'académie des sciences de Cracovie a envoyé à l'Exposition polonaise de Lwow (1894) un tableau représentant le mouvement de la librairie et des publications polonaises de 1794 à 1893. Ce schema très instructif atteste que le total général des livres polonais publiés pendant ce siècle de servage politique

est de 81.410, c'est-à-dire presque la moitié du chiffre de toutes les publications polonaises enregistrées jusqu'aujourd'hui par les bibliographes. Ce résultat imposant témoigne de la vivacité remarquable de la Pologne. Mais l'évolution littéraire qui se produit sans la liberté de penser, le constant souci de conserver pur de l'étranger l'organisme national ont empoisonné gravement la littérature polonaise dans ses diverses manifestations.

Nous avons déjà remarqué la prépondérance maladive du roman historique. Le manque des romans de mœurs a amené comme conséquence nécessaire la *traduction des romans français et étrangers :* ceux-ci comptent tous les ans pour 40 o/o sur le total des romans publiés en Pologne. L'impossibilité d'exprimer pleinement sa pensée dans les journaux et les revues a introduit dans le roman polonais le *didactisme,* les thèses morales et philosophiques, étrangères à toute préoccupation d'art. Un grand travailleur « pour le bien de la littérature » est considéré comme un grand citoyen. L'art pur est frappé d'interdit comme coupable, en tant qu'il développe la personnalité de l'individu et le sépare du groupe, de briser l'unité du corps national et d'accélérer sa dissolution. Les écrivains les plus éminents eux-mêmes, les plus sceptiques au point de vue moral, n'osent exprimer leur vrai sentiment, leur pensée intime et plient leur originalité au moule banal de moralistes littéraires. Une intelligence de premier ordre, un écrivain qui, né français, eût pu conquérir une gloire universelle, A. Swietochowski, est forcé de s'occuper de journalisme et de lutter pendant vingt-cinq ans contre l'esprit étroit de conservateurs en prodiguant les diamants de son style. Mme Orzeszko doit la plus grande partie d'une gloire bien établie surtout aux idées que prêchent ses romans.

Comme conséquence de telles nécessités apparaît l'*hypocrisie,* l'hypocrisie envahissante, universelle. Mainte canaille littéraire, pour être lue, prône la vertu. Les romans de Mme Zapolska d'un naturalisme vulgaire et brutal, d'une obscurité médiocre sont sévèrement condamnés, mais entièrement dévorés.

Une chose empêche encore le développement normal de la littérature polonaise : *le manque de grands centres artistiques.* Les collections d'art nationales ont été enlevées et transportées après la chute de la Pologne à Saint-Pétersbourg ; à Saint-Pétersbourg se trouve aussi la grande bibliothèque que Zaluski

donna au XVIII[e] siècle à la ville de Varsovie, la plus riche au monde après celle de Paris. Les artistes polonais d'aujourd'hui sont dispersés à Munich, Rome, Vienne, Paris et les « sociétés d'encouragement aux arts » de Cracovie et de Varsovie forment les seuls musées de peinture et de sculpture. *L'esprit critique* dans ces conditions *se développe difficilement*. La petite critique, c'est-à-dire les comptes-rendus narratifs, pullulle naturellement dans les revues et les journaux. Mais les esprits cultivés et libres sont assez rares. La critique officielle, celle qui dirige l'esprit du grand public et qui domine tout le mouvement littéraire, a une singulière idée de son rôle. Elle ne discerne pas la *critique* littéraire de l'*histoire* littéraire. Presque tous les critiques officiels sont des chroniqueurs plus ou moins érudits, des auteurs de monographies qui s'acharnent sur les gestes, paroles et surtout la portée morale de l'auteur et versent des larmes d'encre s'il a, à leurs sens, plus de talent que de morale. Ils amassent une quantité de documents personnels et attachent la plus haute importance aux notes de blanchissage d'un auteur arrivé. Ce que peut devenir logiquement un tel genre de critique, nous l'avons vu récemment avec un jeune retourneur des poches des célébrités littéraires, M. Hosick, qui a trouvé une méthode inattendue rappelant vaguement la méthode de Cuvier : ayant ramassé sur la table d'un écrivain décédé un bout de cigare, il en déduit toutes les idées qui sont passées par la tête de qui l'a fumé et explique ainsi une foule de passages de ses œuvres.

Le public, privé de critiques sincères et d'une haute culture artistique, penche bientôt à *l'idolâtrie*, phénomène littéraire assez répandu en Pologne. Il y a des noms à jamais sacrés. La critique des poètes romantiques, ces grands instructeurs de la nation, la critique absolument libre n'existe pas encore. Celui qui oserait écrire une étude défavorable sur n'importe quel ouvrage de Mickiewicz accomplirait un sacrilège et ne trouverait pas à cette heure un partisan. Mickiewicz est non seulement un grand poète, mais un grand bienfaiteur, auquel on doit une quantité de sentiments les plus élevés de sa jeunesse. Sienkiewicz est une autre idole nationale. Une souscription, faite cette année en Pologne, lui vaudra tout à l'heure un hôtel offert par la nation reconnaissante ; quand il arrive dans une ville de Galicie, les autorités locales, les étudiants et la population le reçoivent avec des flambeaux, l'hôtelier lui donne gratuitement le logement, etc. Nous semblons

revenus au temps heureux du paganisme abritant le génie au Prytanée... Les revues polonaises publient jusqu'aux portraits des enfants de Sienkiewicz. Les critiques le flagornent tellement que dans un moment d'immense dégoût,il les a comparés aux lévriers imbéciles qui vous sautent au cou quand vous leur montrez des friandises (« Lettres d'Afrique »).

C'est dans ces conditions particulièrement difficiles que la nouvelle génération littéraire doit se produire. Elle a une double lutte à soutenir : contre les sévérités d'une censure plus qu'ombrageuse et contre les exigences d'une société, dont l'existence est liée à l'intégrité de ses préjugés. Parmi les derniers venus, un grand nombre suit les chemins battus et le goût ancien : quoique doués de talent, Glinski, Tetmajer, Reymont, Rydel, Nowinski, Dombrowski, etc. ne laissent pas que d'être entachés de banalité. D'autres se sentent tourmentés par un idéal social et le mettent en scène d'une manière originale (Zeromski, Niemojewski, Sieroszewski, Kasprowicz). Il y a enfin des représentants éminents du principe de l'art pur (Miriam, Lange, Przybyszewski) qui ont longtemps promené leurs rêves d'art à travers l'Europe. Après eux Kisielewski, Szczepanski, Zulawski, Pienkowski et d'autres viennent de tenter de réaliser en Pologne de nouvelles aspirations.

C'est cet effort de la Pologne nouvelle, toujours entravé et actif malgré tout, cette lutte émouvante de la Pensée contre les vicissitudes du présent, qui fera le sujet de nos prochains entretiens.

JAN LORENTOWICZ.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme. — Anonyme : *L'idée alchimique;* « L'Hyperchimie ». — Albert Jounet : *La doctrine catholique et le corps psychique;* Librairie du Magnétisme, 0.20. — A. de Thèbes : *L'Enigme de la main;* Juven, 5 fr.

Histoire. — Marquis Costa de Beauregard : *Comte A. de La Ferronnays;* Plon, 7.50. — Victor Bérard : *Les Affaires de Crète;* Colin, 3.50. — Victor Bérard : *L'Angleterre et l'Impérialisme;* Colin, 4 fr. — Victor Bérard : *La Macédoine;* Colin, 3.50. — Victor Bérard : *La politique du Sultan;* Colin, 3.50. — Clausewitz : *La Campagne de 1813 et la Campagne de 1814.* Traduit de l'allemand par le commandant Thomann, professeur à l'Ecole supérieure de guerre, avec 2 cartes ; Chapelot, 4 fr. — Comte Fleury : *Grandes Dames de la Révolution et de l'Empire;* Vivien, 5 fr. — Yves Guyot : *La politique boer;* « Le Siècle », 1 fr. — Léopold Lacour : *Trois femmes de la Révolution : Olympe de Gouges, Théroigne de Méricourt, Rose Lacombe, avec cinq portraits;* Plon, 7.50. — Pierre

de Lano : *L'Impératrice Eugénie ;* Flammarion, 3.5o. — André Lefèvre : *La Grèce antique, entretiens sur les origines et les croyances ;* Schleicher, 6 fr. — P. de Ségur : *La jeunesse du maréchal de Luxembourg, 1628-1668 ;* Calmann-Lévy, 7.5o.

Littérature. — H. Bergson : *Le Rire,* Alcan, 2.5o. — A. Cartault : *Etude sur les satires d'Horace ;* Alcan, 11 fr.

Philosophie. — Léon Brunschvicq : *Introduction à la vie de l'esprit ;* Alcan, 2.5o.

Poésie. — Charles Bernard : *Contes bibliques ;* Anvers, Buschmann. — Emile Bernard : *Le Voyage de l'être,* poèmes d'évolution ; Le Caire, Moussa Roditi, 7.5o. — L. Deloncle : *Rives et Rêves ;* Charles, 2 fr. — Louis Ernault : *La Mort des Syrènes ;* Librairie de l'Art indépendant, 2 fr. — L. Evrard : *Fables et chansons ;* Vanier, 3.5o. — Charles Frémine : *Poésies ;* Ollendorff, 3.5o. — J.-Louis Ladeuille *Les noirs délire de la comédie humaine ;* Chez l'auteur, 5, rue Gît le-Cœur, 2 fr. — Maurice Lange : *Poésies ;* Soc. française d'éd. d'art. — Francis Norgelet : *Laures ;* Ollendorff. — Paul Souchon : *Hymne aux Muses ;* « Revue Naturiste ». — Touny-Lérys : *Les filles d'Eros ;* Toulouse, « Gallia », 1 fr.

Psychologie. — Ch. Féré : *Sensation et mouvement ;* Alcan, 2.5o.

Publications d'art. — Anonyme : *Au théâtre des Bonshommes Guillaume ;* Simonis Empis, 2 fr. — Louis Barron : *Paris pittoresque, 1800-1900* (1re série. L'ouvrage sera complet en 25 séries) ; May, la série : 1 fr. — Adolphe Brisson : *Nos humoristes ;* Soc. d'éd. artistiques. — Jean Darc : *Léon XIII et sa cour ;* Juven, 3.5o. — Georges Lafenestre : *Artistes et amateurs ;* Soc. d'éd. artistique, 6 fr. — Emile Michel : *Essais sur l'histoire de l'Art ;* Soc. d'éd. artistique, 4 fr. — Marius Vachon : *Puvis de Chavannes ;* Soc. d'éd. artistique, 4 fr. — André Veidaux : *Auguste Rodin, statuaire ;* Giard et Brière, 1.5o.

Roman. — G. Auriol : *La Charrue avant les bœufs ;* Flammarion 3.5o. — Alphonse Allais : *Ne nous frappons pas ;* « Revue Blanche », 3.5o. — H. Bezançon : *Madame Tartarin ;* Plon, 3.5o. — Jean de la Brète : *La Solution ;* Plon, 3.5o. — P. Castanier : *Les derniers Ligueurs ;* Charles, 3.5o. — P. Castanier : *La Courtisane de Memphis ;* Borel, 2 fr. — Pierre Chapelle : *Une femme du quartier latin ;* Charles, 3.5o. — Jean Charlette : *Millionnaire ;* Colin, 3.5o. — Marie Colombier : *Les trois princesses ;* Flammarion, 3.5o. — Albert Delacour : *L'Evangile de Jacques Clément ;* « Mercure de France », 3.5o. — G.-A. Faure : *La dernière journée de Sapphô ;* « Mercure de France », 2 fr. — André Foulon de Vaux : *Amour d'artiste ;* Lemerre, 3.5o. — Gustave Guesviller : *Le droit chemin ;* Plon, 3.5o. — Han Ryner : *Le Crime d'obéir ;* « La Plume », 3.5o. — Gustave Kahn : *Les fleurs de la passion,* ill. de Henry Detouche ; Ollendorff, 2 fr. — Georges Lecomte : *La Maison en fleurs ;* Fasquelle, 3.5o. — Jean Lorrain : *Madame Baringhel ;* Fayard frères, 3.5o. — René Maizeroy : *L'Otage,* ill. par la photographie d'après nature ; Offenstadt, 2 fr. — Victor de Marolles : *Le docteur Verny ;* Perrin, 3 5o. — Masson-Forestier : *Une flambée d'amour ;* Ollendorff, 3.5o. — H. Maubel : *Dans l'île ;* Bruxelles, « Vie Nouvelle », 3.5o. — Charles Merki : « *Margot d'Eté ;* « Mercure de France », 3.5o. — Lucien Muhlfeld : *La Carrière*

d'André Tourette; Ollendorff, 3.5o. — François de Nion : *Les histoires risquées des dames de Moncontour :* « Revue Blanche », 3.5o. — Jacques Normand : *Du triste au gai;* Calmann Lévy, 3.5o. — Charles-Louis Philippe : *La Mère et l'Enfant;* « La Plume ».

Sciences. — Beauvois : *Un praticien allemand au XVIIIe siècle. Jean Henri Cohausen, 1665-1750;* Maloine, 3.5o. — A. Despaux : *Genèse de la matière et de l'énergie. Formation et fin d'un monde;* Alcan, 4 fr. — Foveau de Courmelles : *L'électricité et ses applications ;* Schleicher, 1 fr. — J.-V. Laborde : *Etude psycho physiologique, médico-légale et anatomique sur Vacher;* Schleicher, 6 fr.

Sociologie. — Antoine Baumann : *La Vie sociale de notre temps;* Perrin, 3.5o. — M. Block : *Karl Marx. Fictions et Paradoxes ;* Giard et E. Brière, 1 fr. — Auguste Brasseur : *La question sociale, études sur les bases du collectivisme;* Alcan, 7.5o. — E. Driault : *Les problèmes politiques et les sociaux à la fin du XIXe siècle;* Alcan, 7 fr. — A.-G. Faure : *Essai sur la liberté de la Presse (les mesures préventives contre les Journaux);* Giard et Brière, 3.5o. — M. Léon Guérin : *Mort aux affameurs! Préliminaire de la question sociale;* Nîmes, chez l'auteur, o.15. — P. Vigné d'Octon : *La Gloire du Sabre,* préf. d'Urbain Gohier ; Soc. d'éd. litt., 3.5o.

Théatre. — Comte de Larmandie : *Le Mystère de la Rédemption, Tétralogie évangélique ;* Bricon. — Meilhac et Halévy : *Théâtre. I. Froufou, La Belle Hélène, L'Eté de la Saint-Martin, Le roi Candaule;* Calmann-Lévy, 3.5o. — Edouard Schuré : *Le théâtre de l'âme : Les Enfants de Lucifer; La Sœur gardienne ;* Perrin, 3.5o.

Divers. — André Lefèvre : *Contre-poison;* Société d'éditions, 3.5o. — Lucius : *Lettres à un patriote sur la Patrie française ;* Ollendorff. — Raphael Plantivaux : *Nos pamphlétaires : Tartufe ;* « L'Anthologie », 3 fr. — Armand Silvestre : *La Chemise à travers les âges;* Didier et Méricant, 3.5o.

Littérature étrangère. — J. Barbey-d'Aurevilly : *Die Teuflischen,* üb. v. M. von Berthof; Wiener Verlag. — Fray Candil : *Novelas en germen;* Madrid, Suarez, 2 pes. — Michael Haberlandt : *Cultur in Alltag;* Wiener Verlag. — Em. sl. z. Lesehradu : *Rodina;* Prague, Weinfurt. — Santiago Rusinol : *Il Jardi abandonat, quadro poematic en un acte;* Barcelone, « l'Avenç », 3 pes. — Emile Thomas : *Die letzten zwanzig Jahre deutscher Litteraturgeschichte, 1880-1900 ;* Leipzig, Fielder, 1 m. 6o. — Dionysoy dithyramboi, poièmata toy Phriderikoy Nitze, metaphragmena apo to Gian. A. Kampysè; Athenès, Maisner et Kartadoyrès.

Traduction. — Anonyme : *A propos de Résurrection Lettre d'A. V. Laptev et réponse du comte Léon Tolstoï,* trad. par Paul Boyer et Charles Salomon ; Perrin. — Rudyard Kipling : *La plus belle histoire du Monde,* trad. par Louis Fabulet et Robert d'Humières; « Mercure de France », 3.5o. — Frédéric Nietzsche : *La Généalogie de la Morale,* trad. par Henri Albert; « Mercure de France », 3.5o. — Pogge, florentin : *Les Facéties,* trad. nouvelle suivie de la description des *Bains de Bade* et du dialogue *Un vieillard doit-il se marier?* éd. annotée et précédée d'une notice, par Pierre des Brandes ; Garnier, 3 fr.

mercvre.

ÉCHOS

Une lettre de M. Ernest Gaubert. — Publications du *Mercure de France*. — Un Referendum. — La Poste. — Le prochain banquet de *La Plume*. — Les lundis littéraires des Quat-Z-Arts. — M. F. Le Dantec et le Père Ubu.

Une lettre de M. Ernest Gaubert.

Béziers, 5 mai 1900.

Mon cher Monsieur Vallette,

Les dernières lignes de l'article critique de M. Quillard au sujet du livre de M. Herold, paru dans le *Mercure* de mai, comportent une erreur. Il n'y a pas eu de protestation de la part des *jeunes félibres* contre le *Prométhée* de M. Herold, mais quelques jeunes gens qui n'eurent jamais aucune attache avec le félibrige et qui en mainte occasion manifestèrent en faveur des chefs-d'œuvre récents de l'art septentrional, crurent pouvoir s'étonner de voir M. Jean Lorrain choisi pour continuer les tragédies sacrées d'Eschyle. M. Ferdinand Herold, dont nous admirons la parfaite érudition et le bon goût, fut tenu éloigné de toute polémique, et nous le croyons trop pénétré de la tradition hellénique pour ne point le considérer, bien qu'homme du nord, comme un riverain de la mer d'Aphrodite. M. Quillard et bien d autres d'ailleurs, qui naquirent en Flandre ou en Franche-Comté, ne nous ont jamais paru, comme l'auteur de la *Lyre héroïque et dolente* semble le croire, par ce seul fait, nos ennemis.

C'est vouloir donner, en affirmant ainsi notre haine des gens du Nord, vraiment une piètre idée de notre courtoisie ou de nos sentiments artistiques. Sous le ciel latin d'Arles ou de Béziers nous acclamerons aussi bien Ibsen que Mistral, et le *Cloître* de Verhaeren que *Mireille*. Mais certains comprendront qu'il nous ait paru pénible de voir *choisir Childebrand*, lorsque tant d'autres héros se signalaient à l'attention avant M. Lorrain, et que la plupart de ces écrivains devaient mieux saisir ce que nous désirions, puisque nos compatriotes, c'est-à-dire connaissant davantage nos goûts pour tout ce qui touche aux grandes traditions de la Grèce et de Rome.

En vous demandant de vouloir bien passer au prochain *Mercure* cette lettre, je vous prie, etc.

ERNEST GAUBERT.

§

Publications du Mercure de France :

La plus belle Histoire du Monde, de Rudyard Kipling, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières, 3.50.

La Généalogie de la Morale, de Frédéric Nietzsche, traduit par Henri Albert, 3.50.
Margot d'été, roman, par Charles Merki, 3.50.
L'Évangile de Jacques Clément, roman, par Albert Delacour, 3.50.
Le Cœur errant, poèmes, par Albert-J. Brandenburg, 2 fr.

§

Un referendum. — *La Terre Nouvelle* (41, rue Mazenod, Lyon) a prié un certain nombre de personnalités de vouloir bien répondre à la question suivante :

« Pensez-vous que, dans son ensemble, le Catholicisme nuise ou contribue à la prospérité de l'Art et des Lettres? ou croyez-vous qu'à cet égard le Protestantisme lui soit préférable? Pour parler d'une façon plus générale, pensez-vous encore qu'une Foi confessionnelle soit indispensable à l'essor de l'Art? »

La Terre Nouvelle doit insérer les réponses dans son numéro de juin.

§

La Poste.

Paris, 28 mai 1900.

Mon cher ami,

J'avais bien raison de dire dans les derniers *Epilogues* que les objets confiés à la poste finissent toujours par arriver. Cette opinion optimiste a eu sa récompense : j'ai en effet reçu hier soir, *27 mai*, le numéro du *Mercure de France* mis à la poste, à Poitiers, le *28 avril*, comme en témoigne joyeusement le timbre de la poste.

Bien cordialement,
Remy de Gourmont.

§

Le prochain banquet de « La Plume » aura lieu au Café Voltaire, le lendemain ou le surlendemain de l'inauguration du Musée Rodin, et sera présidé par Auguste Rodin.

§

Les lundis littéraires des Quat-z-Arts. — Ces lundis ont ceci de particulier qu'ils tombent le mardi, puisque

les séances ont lieu dans la nuit du lundi au mardi, de minuit à une heure. C'est le 8 mai, à cette heure-là, qu'ils ont été inaugurés. MMmes Louise France et Geraldy, du Théâtre Antoine, MM. Ch. Falloux, Delaguys, Mevisto aîné, J.-M. Levey, Grandjean, Jehan Rictus, etc., ont dit des poèmes de Baudelaire, Musset, Villiers de l'Isle-Adam, Mathurin Régnier, Villon, Verlaine, Rimbaud, Albert Samain, etc.

Ces soirées sont hebdomadaires : même lieu et même heure. On y va sur invitations, la salle étant assez exiguë. Les poètes qui désirent y entendre ou y dire des poèmes devront écrire à M. Jehan Rictus (au cabaret des Quat-z-Arts), qui leur enverra une invitation.

§

M. F. Le Dantec et le Père Ubu. — A la fin de l'*Almanach du Père Ubu illustré* (janvier-mars 1899), un personnage appelé « Le Fourneau » dit :

— Dénombrez-moi, s'il vous plaît, homériquement ce peuple, Père Ubu.

Et le Père Ubu défile un nombre considérable de noms, qu'il fait suivre d'une qualité ou d'une particularité caractérisant à ses yeux les personnes qui les portent : Antoine : *celui qui théâtre;* Mirbeau : *celui qui supplicie;* Samain : *celui qui poète;* Odilon Redon : *celui qui mystère;* Schwob : *celui qui sait;* Claretie : *celui qui administre;* Natanson : *ceux qui revue blanche;* Renard : *celui qui écorche vif;* etc., etc.

Dans le numéro 5 de la *Revue Philosophique* (mai 1900), M. F. Le Dantec publie une étude qui a pour titre *Homologie et Analogie*, et où il est dit :

« Lorsque nous observons deux animaux différents, en train de vivre, nous constatons immédiatement qu'ils exécutent des actes *très différents*, dont l'ensemble est, pour chacun d'eux, caractéristique de son espèce. Malgré ces différences, qui sautent aux yeux, nous employons le même mot commun *vivre* pour désigner l'activité de chacun des êtres particuliers considérés; mais il est évident que le mot commun *vivre*, par cela même qu'il est commum, ne peut représenter que les actes communs aux deux êtres, s'il y en a, ou tout au moins les résultats communs d'actes différents. Il serait bien plus logique d'employer, pour désigner la synthèse des opérations propres à chaque espèce, un verbe spécial à chacune, un

verbe spécifique ; on dirait par exemple que le renard *renarde*, que le pigeon *pigeonne*, que le brochet *brochette*, le verbe pigeonner comprenant, entre autres particularités, nombreuses l'action de voler dans les airs, qui n'appartient ni au renard ni au brochet, etc., etc. »

Voilà donc le Père Ubu d'accord avec la science, et ce nous a paru notable. Sa méthode est toutefois moins simple que celle de M. Le Dantec ; son verbe n'est pas toujours *spécifique*, mais « attributif » : c'est ainsi que pour M. Le Dantec le renard *renarde*, alors que pour le Père Ubu le renard *écorche vif*.

MERCVRE.



TABLE DES MATIÈRES

(*TOME XXXIV*)

—

N° 124. — AVRIL 1900

REVUE DU MOIS

N° 125. — MAI 1900

REVUE DU MOIS

N° 126. — JUIN 1900

REVUE DU MOIS





TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS (1)

(*TOME XXXIV*)

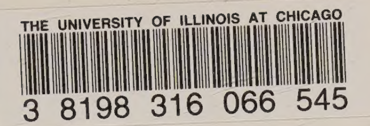
—

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique.



Le Gérant : A. Vallette

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo, 7


THE UNIVERSITY OF ILLINOIS AT CHICAGO
3 8198 316 066 545